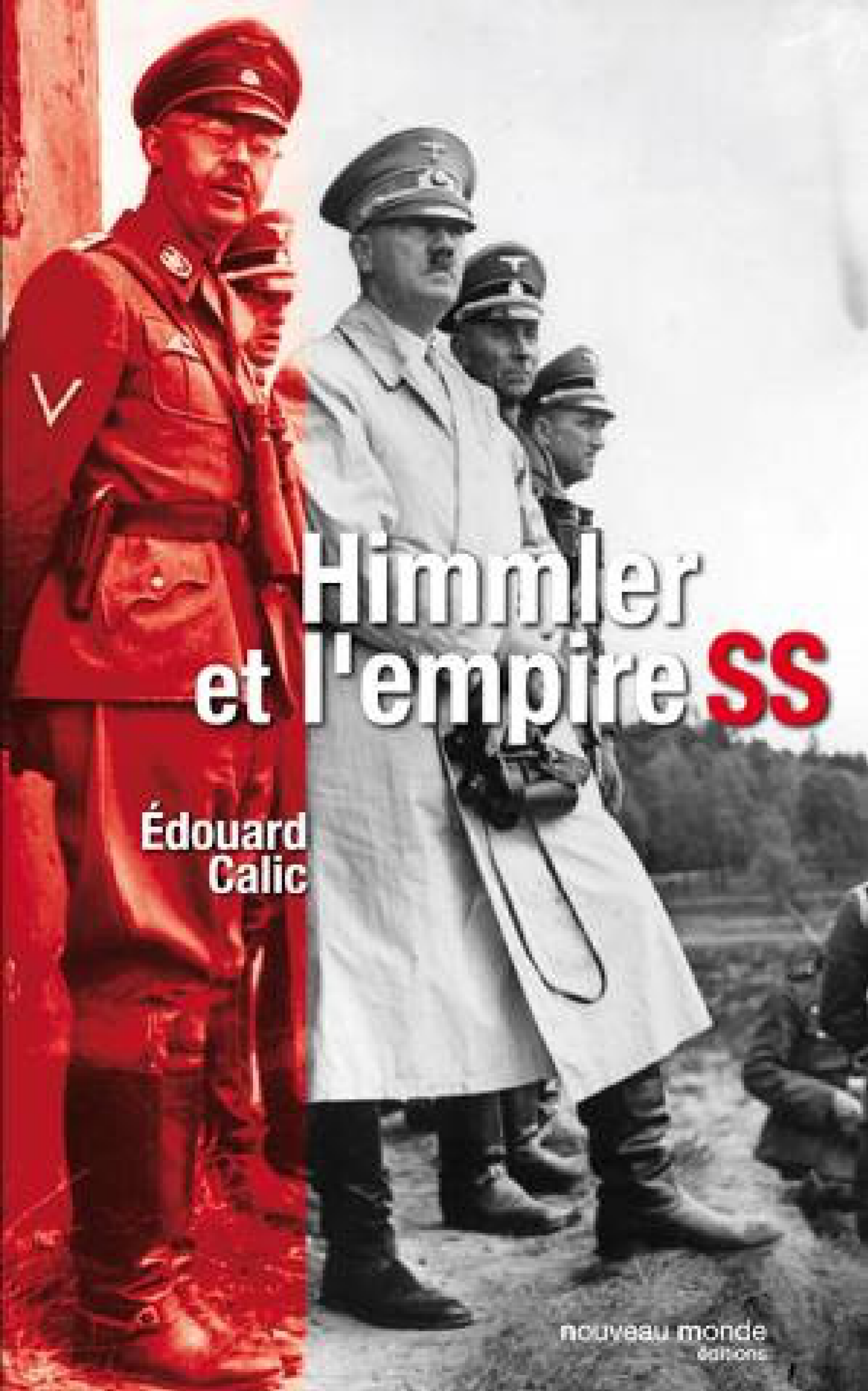

Himmler
et l'empire SS
Édouard
Calic
nouveau monde
éditions

Édition : Sabine Sportouch
Maquette : Annie Aslanian

24, rue des Grands-Augustins
75006 Paris

9782847364637

Sommaire

HIMMLER ET SON EMPIRE

Édouard Calic

I

Les grandes provocations de Himmler

On me disait souvent à Berlin : « Méfiez-vous de vos fréquentations et surtout rien de compromettant au téléphone ! » Une guerre des ombres se livre partout. Elle est constante, ses stratèges sont: Himmler, *Reichsführer* des SS et Heydrich, chef de la *Reichssicherheitshauptamt* (RSHA)[1].

Lorsque je me rends de la Saarlandstrasse aux conférences de presse du Ministère des Affaires étrangères ou à celui de la Propagande, il m'arrive fréquemment de croiser Himmler ou Heydrich quand ils entrent ou sortent du 8 de la Prinz Albrecht-Strasse, leur Q.G. Le claquement des bottes et des armes des fonctionnaires SS, qui rendent les honneurs, n'est pour moi qu'un geste routinier, protocolaire pour ainsi dire, à l'égard des hauts fonctionnaires de la police allemande, chargés de réprimer les atteintes portées à l'État totalitaire. Rien en eux ne laisse supposer leur dangereuse puissance. En 1940, Himmler a 40 ans et Heydrich 36.

Souvent, j'avais vu Himmler lors des grandes réceptions, mais comme bien d'autres qui se prétendaient spécialistes du *Reich*, j'étais bien loin de me douter de son rôle réel, des responsabilités qu'assumait ce personnage incolore, fidèle serviteur de Hitler, et des ambitions forcenées qui bouillonnaient en lui. Pour tous, il paraissait un subalterne.

À chacune de ces manifestations, je l'observe. Un peu à l'écart de la suite habituelle du Führer, il est là, souvent casqué, dans l'embrasure d'une baie à quelques pas de son maître, comme un chien bien dressé à l'aspect débonnaire. Sa banalité même, que ne relève pas l'uniforme noir aux insignes d'argent qu'on le sent fier de porter, ne fait en rien présumer l'homme si redoutable qui dispose à la fois de tout l'appareil policier du Parti et d'un *Reich* de 80 millions d'habitants. Je l'ai vu tenir dans sa main gauche sa casquette noire et ses gants blancs, avec la correction un peu appuyée d'un jeune officier de réserve à la réception de la sous-préfecture, à l'issue des manœuvres. Son visage rondouillard, barré d'une moustache rare, son nez pointu chevauché par des

lorgnons à verre épais – quand ce n'étaient pas des lunettes aux branches métalliques et minces – ses cheveux coiffés à l'ordonnance, tondus au double zéro jusqu'à six centimètres au-dessus des oreilles et comportant sur la calotte conservée un début de raie à droite, lui donnaient une vague apparence d'intellectuel modeste. Mais, derrière les verres, le regard aigu, froid, sévère, trahissait l'acuité de l'attention. Je n'aurais pas aimé me trouver en tête à tête avec ce rapace terne dans son aire de la Prinz Albrecht-Strasse.

Et pourtant un matin à 4 heures, un commissaire, revolver à la main, et quatre grands SS armés, font irruption dans mon appartement, dont l'adresse ne figurait pas dans les fichiers de police.

— Vous avez comploté contre le gouvernement du *Reich* ! dit le commissaire, tandis que les SS bourraient dans des valises toutes mes affaires.

On m'amène à la Prinz Albrecht-Strasse dans une Mercedes. Je me trouve soudain dans la cellule 36, pourvue du chauffage central et d'un lit garni de draps. C'est la prison que Himmler réserve aux prisonniers de marque. L'officier SS qui mène l'enquête me déclare d'un ton grave en me remettant un paquet de papier blanc:

— Votre cas est sérieux. Il vous reste une chance. Écrivez sur ces feuilles votre confession. C'est le *Reichsführer* personnellement qui la lira et qui décidera de votre sort…

La porte se referme. Naturellement, je me suis bien gardé de dire la vérité. Les vingt feuillets suffirent à peine pour raconter mes années à l'école primaire, au lycée et mes hauts faits de scout… Combien j'ai regretté ne pas pouvoir utiliser ce papier pour commencer un livre, non pas sur mon cas personnel, sans importance, mais sur le régime, sur Himmler et ses provocations sur lesquelles j'ai mené, avec des amis sûrs, tant d'enquêtes !

Mes regrets ont été augmentés par la présence dans la prison de quelques-uns des personnages qui avaient été ou les témoins ou les acteurs des événements, soigneusement montés par la Gestapo.

— Heydrich a voulu me mêler à l'attentat contre Hitler, à Munich, me confie Théo Hespers, un jeune leader catholique de la Ruhr. Mon cas est extrêmement grave. J'ai été par force ramené de Belgique où j'avais émigré. Auparavant, en Hollande, j'avais voulu organiser un mouvement de résistance dans la *Wehrmacht*[2] . Je suis tombé dans le piège de la RSHA. Je croyais mettre en relation le gouvernement britannique avec des généraux hostÎles à Hitler. En

vérité, ces faux résistants, qui prétendaient vouloir assassiner le *Führer*, n'étaient que des agents de Himmler. C'est lui qui a monté de toutes pièces l'attentat de Munich du 8 novembre 1939.. Malheureusement, les groupes de choc de Heydrich ont réussi, parallèlement à l'attentat, à enlever sur le territoire hollandais, à Venlo, deux agents anglais. Vous avez sûrement entendu parler de cette affaire ?

Hespers désirait surtout connaître ce que j'avais pu apprendre sur le fameux attentat de la *Buergerbräukeller*.

Je commettrais une erreur chronologique, impardonnable, en rapportant dès à présent les révélations qu'Hespers m'a faites sur son cas et sur l'attentat de Munich ; je raconterai d'abord ce que j'avais été amené à connaître sur cet événement, alors que j'étais en liberté, et l'importance que le « sauvetage providentiel » du *Führer* avait eu pour la conduite de la guerre. De plus cet attentat donne la clé des machinations himmlériennes : incendie du *Reichstag*, assassinat de Rœhm et de ses amis, éviction des généraux Blomberg et Fritsch, les troubles organisés en Tchécoslovaquie, l'attaque de la station radio de Gleiwitz, prélude de l'assaut contre la Pologne, et d'autres manœuvres aussi secrètes visant à tromper l'opinion mondiale et les gouvernements étrangers.

L'attentat de Munich agite le *Reich*

J'habitais provisoirement dans la pension Carl Lehn en attendant un logement[3]. Si je me suis installé là, c'est que je sais que Lehn n'est pas favorable aux nazis et que son établissement se trouve dans la Saarlandstrasse, à quelques centaines de mètres de la Wilhelmstrasse. Le chemin le plus court, pour me rendre aux conférences de presse, qui sont quotidiennes, est d'emprunter la Prinz Albrecht-Strasse. Je passe donc régulièrement devant la porte d'entrée du 8 et je croise souvent Himmler et Heydrich entrant ou sortant de leur repaire. On se connaît de vue !

À la mi-octobre 1939, je vois arriver Lehn dans ma chambre. Il tient à la main l'organe officiel des SS, *Das Schwarze Korps*.

— Je viens de le lire ; ah ! on y apprend des choses dans leurs sales feuilles ! On voit à quoi Hitler et Himmler préparent le peuple. En ce moment, on parle d'attaques contre les Anglais et les Juifs, donc d'autres actions militaires se préparent. C'est toujours la même chose. En 1933, « ils » ont fait le coup du *Reichstag*. Ils y ont fichu le feu pour se débarrasser de l'opposition au Parlement. L'année d'après, ils ont monté le prétendu coup d'État de Rœhm, pour se débarrasser de compagnons gênants. Pour persécuter les Juifs en 1938,

ils ont fait assassiner à Paris, le conseiller von Raths et pour se lancer sur la Pologne, ils ont dynamité la radio de Gleiwitz. Je vous le dis, les Bonzes préparent d'autres combines, vous verrez!… »

Herr Lehn, un adversaire convaincu du régime, ne manque pas de bon sens. Il a compris. Le 8 novembre, nous avons écouté ensemble à la radio le discours du Führer, un réquisitoire contre l'Angleterre! Jamais un discours historique n'a atteint cette virulence. Toute l'Allemagne était penchée sur les récepteurs. Quand la voix rauque s'est tue, je me suis couché. Vers 11 heures du soir, mon logeur vient me réveiller : « Le ministère de la Propagande vous appelle au téléphone! » C'était l'habitude lorsque Gœbbels avait à communiquer une nouvelle importante aux accrédités.

À l'appareil, j'entends: « Un attentat a eu lieu contre le Führer, mais il est sain et sauf, par contre on doit déplorer la mort d'une dizaine de ses fidèles et une soixantaine de blessés. La brasserie Bürgerbräukeller, à Munich, est entièrement détruite. »

J'insiste pour en savoir davantage, les mêmes informations se répètent. Ce n'est pas un homme que j'ai au bout du fil, c'est un disque!

Lehn, auquel j'annonce la nouvelle se contente de me dire, navré: « Quel dommage!… Hitler a échappé. »

On donne à l'attentat une énorme publicité.

Le 9 novembre, le *Völkischer Beobachter* publie le discours du *Führer* sous le titre: « Démenti saisissant aux hypocrites Britanniques » avec pour sous-titres : « Ils haïssent l'Allemagne sociale ! » et « L'Angleterre ne veut pas la paix! » Sur trois colonnes, un communiqué sur l'attentat, annonçant les six morts et les soixante blessés… Le *Reichsführer* offre une prime de 500 000 marks pour retrouver les coupables. Le communiqué souligne : « À dater d'aujourd'hui, on nettoiera le territoire du *Reich* des ennemis de l'État qui y sont restés ! » Le jour suivant, la presse titre : « L'Angleterre et Judas ! Les instigateurs spirituels du crime de Munich ! »

Le 12 novembre, Himmler fait savoir que la police allemande, tout entière mobilisée, recherche un mystérieux individu, qui a fréquenté la brasserie depuis la fin août. Il mesure 1,65 m à 1,70 m.

En publiant la photo des sept tués – un blessé a succombé – le journal fait passer un cliché du Führer, saluant à la romaine les morts dans leur tombe et annonce que le *Reichsführer* Himmler demande à toute la population du *Reich*

de rechercher un certain « charpentier » qui a installé dans l'un des piliers de la salle la machine infernale, dont l'explosion a provoqué l'écroulement du plafond.

Emil Rasche, de l'Auswärtiges Amt[4], chargé des relations avec la presse, pour m'impressionner sur le loyalisme des Allemands, m'affirma quelques jours après que plus de 1 600 000 citoyens avaient écrit ou s'étaient présentés personnellement aux bureaux de police. Des centaines de mille sont allés s'accuser d'avoir trouvé trop court le discours du *Führer* parce qu'ils auraient souhaité l'entendre plus longtemps. De Hambourg, de Kœnigsberg, de Munich, de Vienne sont venues des lettres dénonçant des gens, qui, écoutant parler le Führer, montraient « un visage triste! »

Je constate que l'attentat est pour les nazis une drogue vraiment providentielle. Aussitôt se déchaîne une atmosphère générale d'hostilité envers les Britanniques et un besoin collectif de châtier les membres « des cent familles qui dirigent l'Empire ».

Ce n'est que le 22 novembre, que le gouvernement, après avoir jusque-là tenu en haleine tout son peuple par la presse et la radio, communique : *« Der Attentäter gefasst »* « Le terroriste est pris ! » Mais, entre temps, le *Reichsführer* a adressé ses remerciements aux millions d'Allemands qui lui ont apporté leur collaboration.

Une affaire d'or pour les journaux! Le *Völkischer Beobachter* a multiplié par six ses tirages dans les grandes villes allemandes. On publie les photos du « criminel » ; Georg Elser, pris à la frontière suisse et celles des instigateurs, les chefs de l'Intelligence Service pour l'Europe.

« L'organisateur de l'attentat est Otto Strasser », le frère de l'ex-idéologue du mouvement nazi Gregor Strasser, assassiné le 30 juin 1934[5]. « Le financement est couvert par les Services Secrets britanniques ». Les Allemands marchent, puisque le *Völkischer Beobachter* publie les photos du « capitaine Stevens », officier de l'I.S. et de son collaborateur « M. Best », arrêtés sur le territoire hollandais, le 9 novembre, dix-huit heures après l'attentat.

Antérieurement, Himmler et Heydrich avaient envoyé à l'ambassade britannique à La Haye leur agent Walter von Schellenberg[6] qui se présenta comme adversaire du nazisme sous le nom de « capitaine Schaemmel du service des transports et de l'E.M. de l'armée ». Ces titres impliquent qu'il est bien renseigné sur les mouvements des troupes et du matériel de guerre et contraint par son service à de nombreux déplacements. La Gestapo réussit à introduire

Schellenberg dans les milieux de l’émigration allemande en Hollande, qui cherchait toutes les possibilités de rester en contact avec l’opposition dans le *Reich*[7]. « Schaemmel » leur propose le 20 octobre d’amener un général avec lui, lors d’une prochaine rencontre, à condition qu’il puisse prendre contact avec le gouvernement britannique et convenir au degré le plus élevé des conditions de paix avec un *Reich* d’où serait éliminé Hitler.

Les Britanniques et « Schaemmel » ont décidé de se retrouver le 30 octobre avec le général annoncé. À La Haye, grosse animation pour l’arrivée d’un des « chefs de la résistance allemande ». On prépare une villa pour les deux émissaires : le Général et « Schaemmel ». Les gouvernements anglais et hollandais sont au courant. On a même désigné un officier de renseignement néerlandais pour suivre l’affaire. Le général se rendra à Londres pour obtenir la garantie que l’opposition demande. Le temps presse. On décide de se réunir le 7 novembre. Schellenberg, soudain, ce jour-là, remet le rendez-vous avec les Britanniques au 9 : « Le général, explique-t-il, est trop occupé. » Et pour cause !

Il est possible que Schellenberg n’ait pas su pourquoi il lui a été demandé de remettre le rendez-vous au 9 novembre. La veille, le 9, les hitlériens fêtaient à Munich le 16e anniversaire du putsch manqué, organisé en novembre 1923. Ce soir-là, à 21 h 20, après que Hitler eut quitté la salle, la bombe détruisait le « Temple des Vétérans ».

Schellenberg, qui se trouvait à Düsseldorf, prétendra après la guerre n’avoir connu l’explosion que tard dans la nuit par un coup de téléphone. Il dit avoir été alors réveillé du sommeil profond où l’avait plongé un somnifère. « Berlin m’appelait en ligne directe » écrit-il, et cet homme de main affirme avoir entendu le *Reichsführer* l’informer d’une voix grave que l’on avait cherché à tuer le *Führer*[8].

À l’époque, j’étais à Berlin ; l’attentat n’avait pas servi seulement à déchaîner la haine contre les méthodes « barbares » des Britanniques, mais à accentuer la lutte antijuive. Des centaines de médecins, d’ingénieurs, d’artistes, auxquels on avait interdit déjà de travailler, étaient arrêtés.

Après la guerre, des agents de la Gestapo affirment encore que l’attentat eut pour seul auteur Elser, disparu par ordre de Himmler en avril 1945.

L’attentat de la *Buergerbräukeller* survient au moment le plus opportun et ce n’est pas un hasard si le communiqué de la Gestapo rapproche du nom de Lord Vansittart celui du président Benès, réfugié à Londres. Le 28 octobre, dans toute la Bohême et dans toute la Moravie, les populations ont commémoré

l’anniversaire de l’indépendance de 1918. La foule patriote de Prague est descendue dans les rues, chantant l’hymne national et scandant les appels à la liberté. La police a tiré, a tué un ouvrier, Vaclav Sedlacek, et blessé cinq manifestants dont l’étudiant Jan Opletal, gravement atteint. Cet événement a provoqué une grosse émotion dans le monde entier, surtout en Amérique, neutre encore à ce moment.

En insinuant le nom de Benès dans les révélations sur l’attentat de Munich, la police visait à prouver que les instigateurs des troubles se trouvaient en Angleterre.

À la suite de ces troubles, la Gestapo arrêta à Prague neuf dirigeants de l’Association des Étudiants dont mon ami, Frantisek Skorkovsky, responsable des relations avec l’étranger, et membre actif de la Confédération Internationale des Étudiants. On les fusilla immédiatement et on arrêta le 17 novembre 1 200 étudiants qui furent expédiés dans le camp de Sachsenhausen-Oranienburg. Toutes ces opérations furent réalisées par les SS. Himmler réunit à Berlin le *Reichsprotektor*, Baron von Neurath et le Secrétaire d’État en Bohême Karl Hermann Frank pour discuter avec eux des mesures à prendre vis-à-vis de ce pays turbulent.

Une des réunions se tint en présence de Hitler. Les manifestants avaient osé chanter l’hymne: « Ô, vous Slaves, vous êtes toujours vivants ! »… en réclamant le secours de l’Union soviétique. On redoutait des complications avec l’URSS.

L’attentat de Munich fournit le prétexte de la persécution non seulement des Juifs en Allemagne et en Pologne, mais aussi de l’intelligentzia en Bohême. Juridiquement le pays gardait un statut d’État (protectorat), il avait même à Berlin une légation qui ne put empêcher que soixante professeurs fussent par la suite exterminés ou déportés.

Il est évident que l’attentat a été habilement synchronisé avec les prétendus « pourparlers de l’opposition » avec les Anglais. Rien de plus logique que Himmler donne l’ordre, au nom du Führer, à Schellenberg d’arrêter les conversations avec les Britanniques, de les enlever et de les amener en Allemagne. Comment Himmler a-t-il pu appeler Schellenberg par ligne directe de Berlin comme l’affirme le maître-espion, alors que le *Völkischer Beobachter* est formel : Himmler était présent à la brasserie. Il marchait auprès du *Führer* accompagné de Hess, Brückner, Schaub et Graf[9]. Il est peu croyable que le chef de la police allemande ait pris l’avion pour téléphoner de Berlin à Schellenberg, alors que ses fonctions l’obligent à rester sur les lieux, pour activer l’enquête. On

peut se demander comment un agent dont la mission urgente et essentielle n’a été possible que par l’accord de Hitler et de Himmler, s’en aille dormir tard dans la nuit et « prenne un somnifère afin d’éviter une nuit blanche », alors que son devoir lui impose d’être sans cesse en communication avec la Gestapo locale et la centrale de Berlin.

Aussitôt après l’attentat, l’alerte a été donnée sur l’ensemble du *Reich* par radio et télescripteurs. Donc à 22 heures au plus tard, Schellenberg eût dû connaître l’événement. Donc l’allégation du « coup de téléphone de Berlin par Himmler » qui le tire de la léthargie profonde provoquée par le somnifère a pour Schellenberg une certaine importance : donner par de petits détails la preuve que l’enlèvement des Britanniques a été décidé au dernier moment, « car ils sont soupçonnés, par le Führer, d’avoir organisé l’explosion dans la brasserie ». Or, tout s’est fait si « spontanément » que lorsque « Schaemmel » se présente au rendez-vous des Britanniques, le 9 novembre, il amène avec lui Albert Naujocks – l’homme de main de Heydrich – désormais connu pour avoir participé au « coup de Gleiwitz » et à l’attaque de la station secrète de radio, en Tchécoslovaquie, que dirigeait Rudolf Formis, un ami d’Otto Strasser[10]. Schellenberg dispose même d’une troupe de choc, de voitures blindées et de grenades fumigènes. Tout est sur place, comme par hasard! Les Britanniques sont tirés de leur voiture de l’autre côté de la frontière et entraînés en Allemagne ; tout a marché comme on l’a désiré[11]. On a même amené de Venlo, lieu du rendez-vous, le lieutenant néerlandais Coppens, qui collaborait avec Best et Stevens. Le Hollandais gravement blessé meurt des suites de ses blessures, en Allemagne.

Cette affaire si bien synchronisée servait à prouver la complicité des Britanniques dans l’attentat, la façon dont la Hollande, au mépris de sa neutralité, se livrait à la préparation de la guerre et même à des actes subversifs contre les chefs d’État avec lesquels elle prétendait avoir de bonnes relations de voisinage.

Ce fut en même temps une leçon pour la Suisse où Elser avait tenté de s’enfuir et où de nombreux opposants au régime avaient trouvé refuge.

La propagande allemande exploitait au mieux l’attentat et la capture des Britanniques. Schellenberg et Albert Naujocks qui avec leur groupe de choc avaient réussi cette opération furent reçus par le *Führer* et décorés de la Croix de fer. Mais on oublia complètement de féliciter et récompenser les douaniers qui cueillirent à la frontière suisse le terroriste Elser.

Das Schwarzekorps publia la photo de Himmler sur le lieu de l'attentat, et montra pour la première fois, dans l'*Illustrierter Beobachter* (30/11/1939) les photos de ceux auxquels on devait ce magnifique succès. Sur la photo, on peut voir Himmler entouré de Reinhard Heydrich, chef de la Sécurité du *Reich*, Heinrich Müller, directeur de la Gestapo, Arthur Nebe, responsable des Services criminels et l'*Obersturmführer* Huber.

Lors d'une réception à l'ambassade d'Italie, la journaliste finlandaise, Mme Norna, correspondante de « Usi Suomi », fort bien renseignée, puisqu'elle avait l'oreille de Mannerheim, le Président de la Finlande, me dit, admirative :

— Vous voyez ce grand blond, le maigre, à côté de Himmler, c'est l'homme le plus dangereux d'Allemagne. Les ministres, les maréchaux tremblent devant lui. C'est Heydrich !

Front énorme, nez aquilin, un oiseau de proie. On remarque la largeur anormale de ses hanches, sanglées dans l'uniforme noir. Les invités se pressent pour serrer la main de Himmler. Le grand blond s'ingénie à ne paraître qu'un vague sous-ordre, auprès de son chef. Himmler lui-même ne m'apparaît que comme un personnage sans envergure et tout ce que l'on m'a raconté sur lui me semble né de l'imagination fertile des auteurs de romans policiers.

Mme Norna est catégorique, lorsque volontairement je fais mine de sous-estimer le rôle de Himmler dans le gouvernement du *Reich*.

— Vous ne savez peut-être pas qu'un de mes compatriotes que je connais bien est le masseur de Himmler, et qu'il m'a confié que Himmler et Heydrich passent leur temps à contrecarrer les plans de la juiverie et des services secrets qui dépendent d'elle. Leur dessein principal est d'arrêter tôt ou tard tous les hommes d'État de l'Europe, de les impliquer par la suite dans les plus grands procès de l'histoire et de les faire condamner.

— Comment s'appelle ce masseur de Himmler ?

— Felix Kersten. Si vous voulez, je vous ferai faire sa connaissance. C'est l'homme le plus fourbe que j'aie jamais rencontré, et il jouit de la confiance du *Reichsführer*. Voyez comment ils ont arrêté très vite le terroriste et cueilli les Britanniques Payne-Best et Stevens, à Venlo. C'est pour les services de renseignement anglais un camouflet sans précédent[12].

Tels étaient les propos et les impressions des diplomates et des journalistes après l'attentat de Munich et le double enlèvement de Venlo.

Je relis Rauschning[13]. Un passage me frappe : celui où Hitler dit qu’il privera les pays de leurs hommes d’État grâce à sa Ve Colonne. En Pologne ont déjà opéré les unités « K », dépendant de l’*Abwehr*, qui semaient la panique sur l’arrière du front. Des indiscrétions percent sur ces troupes de la mort, capables de s’emparer d’un port, d’un point stratégique ou même d’une capitale. Plus tard, j’apprendrai que ces troupes s’appellent: les Brandenburg.

Cet attentat est-il pour Hitler un prétexte à l’application d’une nouvelle méthode de guerre ?

La leçon du massacre du 30 juin

En sommes-nous là ? Himmler et Heydrich sont-ils les meneurs de cette guerre totale ? Nombreux sont les Berlinois qui en sont persuadés.

Malgré les opinions dithyrambiques de la Wilhelmstrasse (Affaires étrangères) sur les experts de la criminalité, je me suis laissé gagner par le bon sens de Lehn et de quelques personnalités de l’opposition, que je voyais en secret chez Paul Lœbe, l’ancien président social-démocrate du *Reichstag*, lié avec des déportés libérés du camp de concentration d’Oranienburg. L’attentat n’est qu’un procédé d’hypnose pour suggestionner les masses qui ont besoin de coups de théâtre, Lœbe, avec le prêtre catholique Ohlendorf, de Postdam, le journaliste allemand Otto von Heydebreck, correspondant du *Basler Nachrichten*, et tant d’autres, ne croient pas à la solidité d’un régime qui doit recourir à de tels procédés. Himmler, Gœbbels sont des sorciers !

Otto von Heydebreck est le frère de Peter von Heydebreck, l’un des principaux lieutenants de Rœhm, fusillé lors des événements du 30 juin 1934. Il m’a donné sur ce coup monté des renseignements extraordinaires qui me permettent de trouver la clé des agissements de Himmler et de Heydrich : « Étudiez bien les grandes provocations qu’organisent les SS », me disait Heydebreck, cet aristocrate prussien, à l’éternel monocle. Je remarque que les renseignements que me donne cet homme remarquablement informé coïncident avec les soupçons de ce fils du peuple qu’est Lehn :

— Lorsqu’ils ont senti le besoin d’arrêter les députés communistes et d’intimider les chrétiens et les sociaux-démocrates, ils ont incendié le *Reichstag*, le 27 février 1933, feu d’artifice impressionnant qui devait influencer les élections et le vote des pleins pouvoirs. Le 30 juin 1934, en massacrant Rœhm, mon frère et les autres, Hitler a obtenu un double avantage: il s’est débarrassé de ses ennemis personnels et il s’est acquis une réputation de « modéré », puisque ceux qu’il a liquidés étaient de prétendus révolutionnaires. Qu’Hitler et Himmler

aient procédé de leur propre volonté à un nettoyage si brutal paraissait inconcevable puisque Hindenburg était toujours le chef de l'État et que, dans le cabinet, von Papen, vice-chancelier, n'approuvait pas la politique de Hitler.

« Mon frère, par son passé militaire, touchait directement l'entourage de Hindenburg. Avant le 30 juin, il avait appris que la police secrète avait livré au vieux maréchal des « preuves » d'un complot qui irait jusqu'à l'assassiner pour permettre un coup d'État, au cas où il se montrerait incapable d'exiger la démission de Hitler. Toutes ces machinations, affirmait la Gestapo, sont l'œuvre de l'étranger. Himmler présentait des contacts de simple courtoisie comme des « réunions de conspirateurs » ! Ces accusations tombant à plat, on employa la provocation. L'Affaire du *Reichstag* en est une. Mais alors, la police secrète n'était pas encore en parfaite possession de la technique de la provocation, aussi se contenta-t-elle d'un seul coupable. Dans la nouvelle affaire dont mon frère fut victime, elle monta mieux son coup, Hindenburg et la *Wehrmacht* lui accordèrent leur consentement. Elle obtint même celui de von Papen puisque les documents qu'elle présentait prouvaient les contacts de Rœhm avec la France, des amis du général Schleicher avec les Belges. »

« La Gestapo ne s'en tint pas là. Elle accusa en secret le docteur Edgar Jung, ami et collaborateur de von Papen, d'être sous l'influence des services secrets français. Au docteur Erich Klausener, directeur du Ministère des Communications et président de l'Action Catholique à Berlin, on reprocha de saboter les bonnes relations entre le Vatican et le *Reich*[14]. On découvrit soudain que Rœhm, chef des SA, se livrait aux plus basses débauches et à l'homosexualité, alors que Hitler connaissait sa conduite depuis quinze ans déjà et que Himmler fut un de ses collaborateurs les plus intimes avant l'expatriation de Rœhm en Bolivie à la suite du putsch manqué de 1923. Himmler dit à mon frère qu'il avait insisté auprès de Hitler pour rappeler Rœhm de Bolivie et lui confier à nouveau le commandement des SA, Himmler rédigea des lettres en présence de mon frère demandant à Rœhm de rassembler des fonds auprès de riches Sud-Américains d'origine allemande, pour subvenir aux besoins des organisations SA et SS[15].

« Pour faire marcher les généraux, déjà très favorables au nazisme, Himmler leur soumit une liste soi-disant établie par Rœhm et mon frère, prévoyant leur mise à la retraite, leur éloignement de l'armée, et même leur arrestation pour actes de corruption lors des livraisons de matériel à l'armée. Une autre liste démontrait que les SA s'étaient déjà partagés les titres de généraux et que, dévorés d'ambition, ils voulaient diriger une nouvelle armée. Enfin, l'accusation

portée contre mon frère fut d'avoir noué avec d'autres SA des liens secrets avec le parti communiste.

« Très intime avec mon frère, je peux vous garantir que son idéal se limitait à l'établissement en Allemagne d'un nouvel ordre social et surtout qu'il se montrait opposé à la persécution juive que préparaient Heydrich et Himmler. Mon frère m'a certifié aussi que Gregor Strasser, dont Himmler avait été durant un temps le collaborateur, estimait les deux policiers Heydrich et Himmler, parfaitement capables de monter des provocations, mais ne s'attendait pas à les voir pousser les choses jusqu'aux massacres.

« Je vais m'efforcer de vous montrer les méthodes d'Himmler et de ses hommes. Pour compromettre mon frère et prouver qu'il montait un putsch, de concert avec les communistes, Himmler et Heydrich, qui détenaient dans leurs geôles le leader du P.C. Ernst Thaelmann, ont fait proposer à mon frère, par l'intermédiaire d'un soi-disant mécontent, d'avoir avec Thaelmann dans sa prison, un entretien secret. Mon frère n'a pas marché. Ils ont réédité la manœuvre avec un SA, un homme de Rœhm, auquel ils ont donné la possibilité de s'entretenir avec Ernst Torgler, chef de la fraction communiste, dans la prison où il était incarcéré sous l'inculpation d'avoir préparé l'incendie du *Reichstag*.

« Je suis sûr, et mon frère me l'a dit, que le dîner auquel fut convié André François-Poncet, ambassadeur de France, et où se trouvait Rœhm, ne fut qu'une provocation destinée à prouver que la France apportait son soutien aux putschistes SA »[16].

Le président Hindenburg, selon Heydebreck, trouva là un motif suffisant pour donner carte blanche aux SS afin de réprimer ces menées. Himmler ne fit rien contre von Papen, qui, pourtant avait jusque-là marché avec Jung. On considéra que le vice-chancelier s'était laissé abuser par son entourage. Von Papen s'estima satisfait de sortir indemne de ce guêpier. La magnanimité de Himmler avait peut-être la prudence pour mobile. Châtier von Papen eût été délicat. D'abord parce qu'il était vice-chancelier – et de plus, fort bien avec Hindenburg qui approuvait toutes ses activités antérieures et notamment son discours de Marburg, où il avait osé critiquer la politique de son propre cabinet, à la tête duquel se trouvait Hitler !

Si Hitler a abandonné l'idée de faire condamner pour haute trahison Rœhm et ses amis, ce n'est pas le fiasco du procès de Leipzig[17] qui l'a décidé, mais la S.D. passée directement sous les ordres du Führer, juste à temps pour que se déclenche l'affaire Rœhm, Himmler, dès lors, à la haute main sur tous les

services secrets. Pas de danger qu'un service quelconque de l'État se risquât à se mêler de l'affaire.

Himmler l'avait astucieusement combinée. Non seulement il avait rendu Rœhm et son groupe coupables de tentative de complot contre le pouvoir légal, mais de tentative aggravée par le fait d'un « appui de l'étranger ».

Pour se justifier d'avoir écrasé dans le sang une « indigne trahison », Hitler ne réclame pas la condamnation par un tribunal, mais l'approbation du *Reichstag*. Or le *Reichstag* lui a remis tous les pouvoirs, son approbation est donc superflue. Mais Hitler va se servir de ce Parlement, vidé de sa substance, comme d'une tribune qui lui permettra de faire valoir vis-à-vis de son peuple et des nations étrangères la force de ses thèses. Elle se manifestera encore davantage par l'approbation que leur donneront les représentants du peuple.

De larges perspectives s'ouvrent à Heydrich et à Himmler, puisqu'il n'existe plus ni tribunal ni commission parlementaire pour exercer un contrôle sur leurs machinations. Il suffira dès lors que Himmler et son âme damnée, Heydrich, conviennent de la forme à donner à la provocation, et que le *Führer* et le Parlement s'indignent, pour justifier n'importe quel acte estimé nécessaire pour parer à l'encerclement de l'Allemagne – réarmement et même déclenchement de la guerre qui permettront la soumission et l'occupation des autres pays.

C'est là le point de départ d'un développement de la Police, qui, de jour en jour, grandira en puissance.

Pour prouver la correction avec laquelle a été menée son action, Hitler, dans son discours du 13 juillet 1934, devant le *Reichstag*, souligna qu'il avait fait fusiller trois SS qui s'étaient montrés brutaux avec les prisonniers. Hitler et Himmler ont profité de la purge infligée aux SA pour faire disparaître de leur entourage les témoins gênants. Si Hindenburg n'a pas donné son approbation au châtiment infligé à Schleicher, Himmler s'est couvert par l'exécution de trois hommes de main, trop instruits des dessous de cette affaire et des précédentes.

Himmler, en dressant la liste des gens à abattre le 30 juin, voulait surtout éliminer des SA qui considéraient Rœhm comme leur chef. Investis de l'autorité militaire du Parti, ils entendaient avoir le pas sur le mouvement politique, prétention nuisible à l'autorité de Hitler.

À la tête de cette tendance se trouvait l'ancien capitaine Peter von Heydebreck, *Gruppenführer* pour la Poméranie. Son autorité chez les « militaires » (la milice des troupes de choc) était très grande[18]. Hitler, convaincu

de ses dons et de ses mérites de soldat, ne se montrait pas disposé à accepter des rivaux dans ce domaine, puisque son ambition secrète fut toujours de devenir le guide militaire de la guerre de revanche. D'où, sa haine pour les généraux SA et les attaques qu'il lança contre eux dans son discours au *Reichstag*, du 13 juillet 1934. En revanche, Hitler avait donné un magnifique satisfecit à la *Reichswehr* et au général Blomberg, ministre de la Défense, pour leur conduite lors de l'écrasement du putsch *Rœhm*.

Hans Hayn, *Gruppenführer* pour la Saxe, partisan lui aussi de la discipline militaire vis-à-vis de Rœhm, fut assassiné le même jour qu'Heydebreck. Alan Bullock, sans donner sa source, écrit dans son livre sur Hitler que les deux hommes furent mêlés avec Rœhm à l'incendie du *Reichstag*[19].

Les provocations de la Gestapo ont tendu à amener des contacts entre Rœhm, chef des SA, et les communistes. Il y a de bonnes raisons de penser que les trois SS, selon Hitler « abattus pour s'être comportés brutalement avec des prisonniers sous protection » lors des événements du 30 juin, étaient les incendiaires du *Reichstag* et sans doute aussi les assassins des personnalités dont on avait décidé la suppression. Mais, pour des motifs de prestige, on se refusait à prendre la responsabilité de ces meurtres. Comment pourrait-on croire que Himmler et ses SS eussent osé abattre sans le consentement de Hitler des hommes tels que le jésuite Bernard Stempfle, rédacteur de la première version de *Mein Kampf*[20] et l'avocat Walter Luetgebrunn qui s'occupait des affaires de Hitler depuis 1923. Leur assassinat, la manière dont leurs cas ont été présentés et la disparition des trois SS dont les noms ne furent jamais révélés, établissent le genre des rapports existant entre Hitler et Himmler.

Hitler, dans son discours du 13 juillet 1934, rendant compte du « 30 juin », s'écria: « Toujours lorsque quelqu'un discutera sans ma permission avec l'étranger, j'ordonnerai de le fusiller. Qu'il parle du beau temps ou de l'ancienne monnaie. De ce qui n'est pas dangereux, ou de ce qui l'est. Moi seul décide ». Pour Himmler, cette formule aura pendant la guerre force de loi. Désormais pour le *Reichsführer,* la loi, c'est le glaive! ou plus précisément « un long couteau », celui avec lequel on égorge les porcs[21].

Cette expérience totalitaire – décider de l'assassinat des hommes, du sort de la paix ou de la conduite de la guerre – Himmler aura la volonté de la poursuivre avec une rigueur d'autant plus grande qu'augmentera son emprise sur le *Reich*.

Avant l'arrestation du docteur Jung à Berlin, Paul Marion, membre influent du Comité de rapprochement franco-allemand, avait pris contact avec

l’Ambassadeur de France à Berlin André-François Poncet pour le mettre en rapport avec l’opposition.

« Avec l’arrestation précipitée d’Edgar Jung, le 25 juin, la Gestapo a voulu isoler l’homme qui aurait pu dévoiler la préparation de la provocation prévue pour le 30 juin 1934 », m’a dit Edmund Forschbach, ami intime de Jung, aujourd’hui directeur au Ministère de la santé à Bonn. Il affirme: « Il est plus sûr que Himmler a rapporté à Hitler les paroles tant de fois répétées par Jung : “L’Allemagne ne peut pas accepter un dictateur qui a une tête de bandit”. » Certains diplomates soupçonnaient d’indiscrétion Franz Mariaux, correspondant de l’Agence de presse Ullstein à Paris, qui avait amené à l’étranger le discours de von Papen. La Gestapo n’a pas eu besoin de cet homme. Pour prouver l’opposition manifeste de Jung, il suffisait à l’époque d’arrêter le soi-disant coupable pour proclamer que le complot avait pris corps. On s’est bien gardé de poursuivre Marion, on préférait se servir de lui, le cas échéant, de manière officielle, si l’on peut dire. En prévoyant son ascension, en misant sur elle on avait bien joué puisque, dans le gouvernement de Vichy, Paul Marion devait devenir ministre de l’Information et de l’Éducation nationale, puis secrétaire d’État à la présidence de la République, une fonction qui faisait de lui un des détenteurs de tous les secrets de l’État français.

Certaines des victimes du 30 juin furent sauvagement assassinées. Mais, pour les SS, ce bain de sang signifiait un acte courageux et, en même temps, l’accomplissement d’un rite de fidélité envers le Führer.

Quel a été le total des victimes du 30 juin? François-Poncet donne 1 200 fusillés comme chiffre « vraisemblable »[22].

Dans son discours au *Reichstag*, Hitler avait reconnu la liquidation de soixante-quatorze personnes au total[23].

Je ne voudrais pas présenter plus avant Himmler sans montrer ce que fut la technique du 30 juin. C’est elle qui nous donne la clé et de l’incendie du *Reichstag* et de la Nuit de Cristal (début des persécutions en Europe).

« Si Hitler pensait attaquer seulement la France, l’attentat à Munich n’aurait pas eu lieu. Mais comme il fallait priver de leur suzeraineté quatre États : la Hollande, la Belgique, le Danemark, la Norvège, un incident était nécessaire et pour le peuple allemand et pour l’opinion mondiale afin de démontrer que les pays neutres n’étaient que des guêpiers pleins d’agents britanniques », m’avait dit Heydebreck. Selon lui, sans l’attentat de Grynszpan, pas de Nuit de Cristal; sans l’attentat de Munich, pas de fanatisme pour la guerre d’expansion.

Voilà comment l'ancien ambassadeur de France à Berlin, André François-Poncet, dans un entretien à Paris, en 1964, m'expliqua la technique himmlérienne, lors des événements du 30 juin:

« Deux ou trois semaines avant le 30 juin 1934, m'a-t-il dit, Paul Marion qui faisait partie du Comité pour le rapprochement franco-allemand est venu me voir, pour m'informer, en confidence, qu'une grande conspiration se formait en Allemagne, contre Hitler, animée par Edgar Jung, un des proches collaborateurs de von Papen. Marion ne fut pas inquiété. On le vit plus tard jouer un rôle important auprès d'Abetz, de Laval et de Brinon ; il fut même chargé de l'Information par Vichy, durant l'occupation. Il n'est pas douteux que Jung, pas plus que Bose et Klausener, autres collaborateurs de von Papen, n'était pas lié à Rœhm et à ses projets. Ils étaient les leaders d'un autre groupe d'opposition qui s'étendait sur l'ensemble du *Reich* et qui rassemblait des catholiques, des aristocrates, et des intellectuels, inquiets du tournant pris par la politique.

« Himmler connaissait par ses agents, qui s'étaient infiltrés dans le groupe, les projets de Jung. En outre, Jung, pour un conspirateur, manquait de méfiance; il ne pensait pas à l'écoute téléphonique, il a trop parlé. Aussi quand Hitler eût décidé la liquidation préventive du groupe Rœhm, informé par Himmler de la conjuration Jung, il estima que l'occasion s'offrait de faire d'une pierre deux coups et ordonna l'anéantissement simultané des partisans de Rœhm et de ceux de Jung : Himmler se borna à renvoyer aux familles les urnes contenant les cendres des suspects ou compromis qui n'étaient pas ressortis vivants des griffes de sa Gestapo. Si von Papen n'a pas subi le même sort, c'est que l'on n'ignorait pas que Jung avait rédigé le discours de Marburg, que son chef von Papen bénéficiait personnellement de la sympathie du Feldmarschall Hindenburg qui même avait vraisemblablement approuvé la protestation publique de von Papen. Il était de l'intérêt de Gœring qui, avec Himmler, menait la répression, de protéger von Papen et de le tenir en réserve pour ses desseins futurs. De plus, on a mêlé le général Schleicher à l'affaire Rœhm en allant jusqu'à accuser l'ex-bras droit de Schleicher, le général von Bredow, de contacts avec l'étranger et Hitler, dans le discours qu'il a prononcé après le 30 juin, laissa entendre qu'au cours d'un dîner secrètement organisé, les conjurés avaient confié leurs desseins criminels à un haut personnage étranger.

« Les commentateurs insinuèrent que la France était particulièrement bien renseignée sur le complot, ce qui expliquait l'attitude inamicale de Louis Barthou, ministre français des Affaires étrangères. « Tout cela n'est que mensonges », m'a encore affirmé avec force André François-Poncet. « Je

connaissais personnellement Schleicher. Il ne cachait pas ses opinions politiques. S'il avait songé à un complot, il l'eut sûrement laissé entendre, or, c'est avec mépris qu'il prononçait le nom de Rœhm. Si je suis allé à ce dîner auquel Himmler a fait allusion, c'est que von Bassewitz, le chef du protocole, qui déjà, à plusieurs reprises m'avait demandé de rencontrer Rœhm, m'a vivement conseillé de me rendre à l'invitation qui m'avait été adressée par un financier, Regendanz. Par Marion, j'étais au courant des projets de Jung, je n'ignorais pas ceux de Rœhm, mais je n'estimais pas à leur mesure la portée des conflits qui opposaient les SA et les SS et les grands chefs nazis qui les dirigeaient. À vrai dire, je ne voyais dans cette villa de Dahlem rien de mystérieux. Les services de Himmler n'ont pas eu le moindre effort à accomplir pour constater, en regardant les voitures qui stationnaient devant la maison, au vu de tous les passants, le caractère anodin de la soirée. Les conversations furent mondaines, sans plus…

« Quant à moi, après une période pendant laquelle je fus tenu à l'écart, non seulement je suis demeuré en fonctions, aucune preuve n'ayant été relevée contre moi d'une participation quelconque à cette affaire, mais la Wilhelmstrasse, par son ambassadeur à Paris, Koestler, informa le gouvernement français qu'elle n'avait aucun grief contre moi et souhaitait me voir demeurer à Berlin. Bien plus, pour souligner la sincérité de la démarche, Hitler, lors d'une présentation de la *Walkyrie*, à l'opéra de Berlin, m'invita dans sa loge et, debout, tourné vers le public, ostensiblement, me parla[24]. »

L'entretien que j'ai eu avec André François-Poncet fut pour moi d'autant plus important que l'ancien ambassadeur m'a cité pour la première fois deux noms que l'on ne relève pas dans le texte de ses souvenirs, celui de Paul Marion, plus tard haut fonctionnaire du gouvernement de Vichy, et celui de Regendanz, qui aurait bien pu être victime d'un piège de la Gestapo, vu son goût pour la vie mondaine.

Lorsque l'on apprend par des témoins mêlés aux événements, la manière dont Himmler montait des actions, on ne peut toujours qu'arriver à la même conclusion. L'incendie du *Reichstag* avait été l'œuvre de van der Lubbe, ce pauvre dément hollandais qu'on a voulu montrer poussé par Georges Dimitrov, ami de Staline et dirigeant du Komintern ; accusé au procès de Leipzig (1933), il fut relâché par la suite sous la pression de l'opinion mondiale.

En 1934, le nouveau Dimitrov était François-Poncet. En 1938, lors de l'assassinat de Ernst von Rath, à Paris, ce furent les Rothschild ; et en 1939 pour l'attentat de Munich, lord Van-sittart. La Gestapo a toujours sous la main un van der Lubbe, un Grynszpan, un Elser, considérés par elle comme des vagabonds

qu'on peut facilement faire disparaître.

Le *Reichsführer*, cet homme énigmatique

Indépendamment de mon travail de correspondant particulier, je poursuivais mes études à l'Université de Berlin. Je tenais à mieux comprendre les théories, les méthodes et les buts du national-socialisme, à connaître ses dirigeants.

Qui est, par exemple, cet Himmler, *Reichsführer* des SS ?

Heinrich Himmler, né le 7 octobre 1900 à Munich est le fils aîné de Gebhard Himmler, instituteur à la cour royale de Bavière. En 1913, la famille quitte Munich pour s'installer à Landshut, capitale de la Basse-Bavière, où Gebhard Himmler reçoit un poste de professeur dans une école publique. Le jeune Heinrich, profondément endoctriné par son père, grand nationaliste, faisait à l'âge de 15 ans des exercices d'entraînement avec les soldats du *Landsturm* (l'armée de réserve). À 17 ans, il s'engage comme volontaire et veut devenir officier. Il sert dans le 11e régiment d'infanterie bavarois à Ratisbonne, entre à l'École d'officiers cadets de Freising puis à celle d'artillerie de Bayreuth. Après l'armistice de 1918, il quitte l'armée, mais poursuit ses efforts pour devenir officier de la *Reichswehr*. Il devient alors à Landshut l'un des animateurs du cercle des Francs-Tireurs, une formation para-militaire qui combat les mouvements et partis républicains.

En octobre 1919, il s'inscrit à l'École technique supérieure de Munich et décide de se consacrer à des études d'agriculture. Comme la majorité des jeunes nationalistes, il croit en une renaissance de la Grande Allemagne qui surgira des campagnes. La noblesse autrefois favorisée par la monarchie, offre refuge et subsides aux Francs-Tireurs. Ceci explique en partie l'attrait qu'exercent les jeunes filles issues de familles nobles sur le jeune Heinrich, ainsi que l'hostilité envers les Juifs dont il fait preuve dans le cercle des étudiants. On accuse les Juifs d'être responsables de la défaite dans la Première Guerre mondiale. Les sentiments antisémites de Himmler sont particulièrement apparents dans la lutte qu'il mène contre le docteur Abraham Ofner, président de l'association culturelle Apollo.

Le jeune étudiant dévore toute la littérature « ultra » tendant à prouver que l'Allemagne n'était pas battue mais trahie. Il s'exerce aux jeux de l'épée et, en janvier 1922, il participe à la manifestation organisée pour commémorer la fondation de l'empire allemand. Peu de temps après, Himmler adhère à un club de tir : *Reichskriegsflagge* (l'étendard de guerre du *Reich*), dont il deviendra même porte-drapeau. En août 1922, Himmler termine ses études en obtenant son

diplôme, qui lui permet d’accéder à la « classe académique », classe très estimée dans la société allemande. À Schleissheim, à 25 kilomètres au nord de Munich, il obtient alors un poste dans une usine d’engrais chimiques. En novembre 1923, il participe au « putsch » organisé à Munich par Hitler, mais ce n’est qu’en août 1925 qu’il sera admis au Parti national-socialiste dont les animateurs sont Gregor et Otto Strasser, propriétaires d’une droguerie à Landshut. Gœring et Rœhm s’étant enfuis à l’étranger, la place est libre, Himmler en profite. Il s’est déjà distingué comme conspirateur en achetant et cachant des armes destinées aux unités SS. C’est dans ces unités qui protègent les orateurs nazis, et surtout Hitler, que Himmler fera une carrière extraordinaire.

En 1927, il fait la connaissance d’une assistante médicale et puéricultrice, Margaret Concerzova, d’origine polonaise et de sept ans plus âgée que lui. Il l’épouse en juillet 1928 et le couple s’installe dans une ferme à Waldtrudering, où sa femme – appelée Marga – sous son impulsion (il est ingénieur agronome) élève une centaine de poules. En 1929, Marga lui donne une fille, Gudrun. En même temps, Himmler se montre très actif au sein de l’organisation des SS. Le 6 janvier 1929, il est nommé par Hitler *Reichsführer*-SS (chef des formations SS pour le *Reich*), à la place de Erhard Heiden dont il fut l’adjoint.

Le centre des formations SS se trouve alors à Munich. En 1931, Himmler prend pour collaborateur principal un officier renvoyé de la marine, Reinhard Heydrich qui lui fut présenté par Freiherr von Eberstein, appartenant lui aussi, à l’organisation SS. Le jeune homme impressionne Himmler par ses connaissances techniques de radiophonie et par son antisémitisme. De plus, c’est un parent de von Eberstein. Himmler le charge de mettre sur pied le service de sécurité : le *Sicherheitsdienst*. En 1932, Himmler crée une première école SS ; la *Junkerschule* à Bad Toelz en Bavière. Bientôt, son organisation compte 30 000 SS et reçoit le soutien financier des industriels. C’est après cette promotion que l’on voit le modeste fonctionnaire du parti vendre l’insignifiante ferme de Waldtrudering et acheter à 40 kilomètres de Munich une grande villa de type bavarois située à Gmund sur le Tegernsee où résidèrent sa femme Marga, sa fille Gudrun et son fils adoptif Gerhard, orphelin d’un SS tué lors d’une bagarre.

Après la prise du pouvoir par Hitler, Himmler est promu président de la police bavaroise puis, chef de la police allemande. Avant l’attaque de la Pologne, Himmler dispose des unités spéciales : *Verfügungstruppen* (troupes disponibles) qui constituent le noyau des futurs *Wafen-SS*. Chef de la police et des corps armés SS, Himmler, dignitaire indépendant du ministère de l’Intérieur et de l’Armée, est soumis directement à l’autorité du Führer. Cette position

particulière, ainsi que la guerre d'expansion que mènera Hitler feront germer en Himmler l'idée d'un nouvel empire qui régnera sur l'Europe tout entière: l'empire des SS qu'il créera et dont il deviendra le chef. La personne et les agissements de Himmler ont marqué plus que toute autre organisation du IIIe *Reich*, la conduite de la Seconde Guerre mondiale et la défaite militaire de 1945.

Aux braves généraux, un coup de pied quelque part

En janvier 1937, le IIIe *Reich* n'avait que 4 ans. Hitler tenait à remercier les chefs de l'armée qui avaient soutenu sa politique de réarmement et converti la *Wehrmacht* en un instrument docile. Par un *Führererlass* (décret du *Führer*), le ministre de la Défense, le général-feldmarschall Werner von Blomberg, le chef de l'armée, Freiherr Werner von Fritsch, le grand-amiral Erich Raeder et le général d'aviation Erhard Milch, recevaient l'insigne en or du Parti, décoration exceptionnelle qui mettait à égalité, au point de vue du mérite, les militaires et les vétérans du mouvement. Blomberg se dépêcha de publier un ordre du jour à l'ensemble des troupes, en soulignant que cette importante promotion devait être considérée comme un remerciement du *Führer* à tous, puisque « cet hommage dépasse le décoré et est dû à toute l'armée ! *Heil* Hitler ! »

Un an plus tard, dix jours après que Hitler et Gœring, pour témoigner leur amitié au vieux Feldmarschall von Blomberg (68 ans) eurent assisté, comme témoins, à son mariage (le 12 janvier 1938) avec sa jeune secrétaire Erna Gruhn (23 ans), leur fureur éclate en « apprenant » que la jeune épouse figure comme prostituée sur les fiches de police de différentes villes. Ce scandale est dû à un hasard, un curieux hasard, en vérité : après le mariage, le président de la police berlinoise, comte Wolf Helldorf, fait parvenir le dossier de la jeune femme au général Keitel, lié au maréchal Blomberg. Simultanément un mystérieux coup de téléphone a informé le bureau de Fritsch : « Votre ministre a épousé une putain. »

Comment un chef de la police aurait-il osé communiquer un document de cet ordre à Keitel sans demander la permission de Himmler, et déclencher une campagne, après un mariage que le *Führer* a daigné honorer de sa présence? Son devoir eût été de l'avertir avant qu'il ne se rende à la cérémonie.

De plus, auprès du *Führer* se tenait, à la fois secrétaire et gorille, le SS Julius Schaub, s'occupant des questions confidentielles. Il eût sûrement avisé le *Führer* avant la cérémonie, dès l'annonce publiée dans les journaux. Le mariage de Blomberg n'était un secret pour personne.

Le général Keitel, par sa fille, mariée au fils de Blomberg, était évidemment

au courant. Ni ses enfants, ni le général ne pouvaient être ravis d'une union si tardive.

Pour éliminer Fritsch, Heydrich procéda plus simplement. Il sortit d'une de ses prisons un certain Hans Schmitt, qui purgeait sa peine. Il se servit de lui comme témoin « de menées homosexuelles » du général Fritsch. Le chef de l'armée fut mis « hors cadre pour maladie ».

Des historiens affirment que Gœring a poussé Hitler dans cette aventure pour compromettre le Feldmarschall Blomberg et devenir lui-même *Reichsmarschall*[25].

Je pense comme Max Domarus, expert allemand sur l'hitlérisme, que ni Gœring, ni Himmler ne se seraient risqués à une intrigue pareille sans le consentement du *Führer*, il ne l'eût pas permis[26].

L'affaire Blomberg-Fritsch avait une importance personnelle pour le *Führer* et pour son prestige auprès du peuple allemand. Himmler connaissait cet élément. Il en a sûrement discuté avec le *Führer* puisqu'il lui fallait apporter des documents et des témoignages compromettants. Parler d'une lutte de l'armée contre Hitler, ou de la Gestapo contre l'armée, comme le prétendent certains, apparaît superflu. L'explication est simple.

En 1938, Hitler n'a plus besoin des anciens chefs militaires qui considèrent trop l'armée comme leur chose. Le budget, l'armement, les jeunes cadres d'officiers, c'est Hitler et son mouvement qui les leur ont donnés. La renaissance national-socialiste, Hitler ne l'a pas fondée pour réhabiliter le Kaiser et redorer le blason terni des vieux généraux, mais pour montrer au peuple ce dont il est capable en tant qu'homme d'État et en tant que Feldherr (seigneur de guerre). Surtout, le moment est venu de fournir la confirmation de ce qu'il a avancé dans *Mein Kampf*, comme politicien et soldat.

Hitler préparait l'annexion de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie. Pour ces deux opérations, le soutien militaire était indispensable, celui de la masse organique de l'armée, pas celui des chefs qu'il lui a donnés pour le temps où leur présence serait nécessaire. Il a nommé Blomberg maréchal en 1936 et fait de Fritsch le chef de l'armée en 1934. « Le noir a fait son devoir, il peut s'en aller », dit le proverbe allemand. Mais le départ des deux chefs ne suffit pas. Il pourrait être interprêté comme une opposition. Il faut les montrer incapables, sans honneur, manquant à la dignité de leur haute situation qu'ils doivent au Führer, d'autant plus dangereux pour le nouvel ordre qu'ils réussissent à tromper le chef de l'État sur leur vie privée.

En même temps, Heydrich rendait à Blomberg la monnaie de sa pièce. Avant la prise du pouvoir en 1931, Blomberg et ses services avaient chassé de la marine Heydrich, jeune officier, pour avoir compromis l'honneur du corps, en se refusant à épouser une jeune fille de Kiel qu'il avait séduite.

Si le délit de Blomberg, maréchal séparé de sa femme pour épouser une prostituée, paraissait plus qu'éclatant, le cas de Fritsch se présenta soudain plus compliqué que Himmler ne le croyait en montant la provocation. Lorsque le *Reichsführer* amena un certain Schmitt, criminel retiré d'une prison, à la chancellerie pour le confronter face au *Führer* avec le commandant de l'armée, le général, visiblement ému, démentit avoir eu quelque relation que ce fût avec l'individu placé en face de lui. « Mon Führer, croyez-vous plus volontiers un criminel qu'un général qui a tout fait pour et vous a juré fidélité jusqu'à la mort? »

Hitler, en tant qu'arbitre, ne pouvait pas insulter celui qu'il avait lui-même placé à un poste si important. Tranquillement, il demanda à Himmler de plus amples renseignements. Le maréchal du *Reich* avait choisi le 11 mars pour discuter de cette affaire: l'armée du *Reich*, sous le commandement personnel du *Führer*, passait ce même jour les frontières de l'Autriche. Himmler, entouré de sa suite, se rendit à Vienne. Son autorité avait grandi puisqu'il procédait déjà à l'arrestation des séparatistes, des communistes et des Juifs à Vienne. Il se dirigea ensuite vers Linz, ville de jeunesse du *Führer*. Il organisa la protection du cortège jusqu'à l'entrée à Vienne le 14 mars.

L'enquête sur Fritsch fut reportée jusqu'après l'*Anschluss* et le général avait vraiment l'air d'un pauvre pantin : en un moment historique pour le *Reich*, il se débattait pour prouver qu'il était un vrai mâle, bien qu'on l'accusât de « n'être pas un homme fait pour les femmes »… C'est le général Walter von Reichenau, ami de Himmler et l'un des organisateurs de la tuerie du 30 juin 1934, qui entra à Vienne avec Hitler.

L'élimination de ces deux chefs permit à Hitler de supprimer le ministère de la Défense et de se proclamer par la suite chef suprême de l'Armée, commandant de tous les fronts et de toutes les opérations militaires. C'est en cette qualité qu'il prit la parole le 8 novembre 1939, c'est dans cet esprit qu'il voulait montrer comment la providence protégeait l'homme le plus « prodigieux » de l'histoire allemande.

Les SS, « bouchers du Paradis »

Himmler, au courant de la stratégie et des ambitions personnelles du *Führer*,

savait mieux que quiconque à quoi s'en tenir. Il décida de fournir à Hitler les « divisions de la mort », une élite de soldats, capable de rejeter dans l'ombre les unités spéciales de la *Wehrmacht* et d'accomplir n'importe quel ordre venant du *Führer*.

La troupe de choc de Himmler ayant fait ses preuves à Venlo, Heydrich au nom du *Reichsführer*, proposa de fournir d'autres unités en vue des opérations spéciales envisagées dans le secteur Ouest de l'expansion militaire. Dès l'hiver 1939-1940, les officiers SS, notamment Theodor Eicke, inspecteur des camps de concentration et Paul Hauser, officier retiré de l'année, reçurent l'ordre de préparer des unités de combat pour la future offensive à l'Ouest.

Himmler institua une école de cadets, la *Junkerschule* à Brunswick, ville du duc de Saxe et de Bavière, Henri le Lion, conquérant de l'Est (XIIe siècle). Il confia la sélection des « écoliers » à Gottlob Berger et leur entraînement à Paul Hauser. Les premières unités militaires entreront en formation divisionnaire lors de la ruée sur la Hollande, la Belgique et la France, sous le nom de *Wafen-SS* (les unités SS). Deux divisions de cette nouvelle armée se distinguèrent par leur bravoure militaire, la *Totenkopf* (tête de mort) conduite par Theodor Eicke et la « Leibstandarte » (garde du corps du *Führer*) sous les ordres de Sepp Dietrich. Les unités du général Eicker, composées en bonne partie de gardiens de camps de concentration, partaient au front avec l'intention de semer la mort sur leur passage. Les recrues appliquaient l'enseignement reçu dans les camps. Pour justifier la nouvelle technique SS, les officiers n'hésitaient pas à lancer leurs « Têtes de mort » contre les nids de mitrailleuses ou à les faire parachuter derrière les lignes pour s'emparer des positions, sans faire de prisonniers.

Les pratiques SS furent révélées par les enquêtes d'après-guerre sur la conduite de l'*Obersturmführer* Fritz Knöchleim qui, avec une compagnie du *Totenkopfregiment*, massacra sur le front ouest une centaine de soldats britanniques du IIe *Royal Norfolk*. Les Anglais, encerclés, avaient hissé le drapeau blanc, et lorsque, mains en l'air, ils se constituèrent prisonniers, ils furent fauchés par les mitrailleuses de Knöchlein. Ceux qui échappèrent aux rafales mortelles, reçurent « le coup de grâce ». Cet événement eut lieu dans une ferme appelée « Le Paradis » et entra dans l'histoire comme exemple typique des méthodes d'éducation de l'école de Brunswick. Il est vrai que certains généraux de la *Werhmacht* avaient protesté contre « les bouchers du Paradis », mais Knöchlein ne fut jamais condamné. Au contraire, il devint *Obersturmbannführer* en 1944 et commanda en pays Balte un bataillon de mercenaires scandinaves.

Pendant leur progression en Belgique, Hollande et France, les troupes

spéciales de Himmler s'emparèrent de documents et de personnes, figurant, sur des listes établies au préalable.

Hitler, depuis son Q.G. de Brûly-la-Pêche en Belgique, donnait ses ordres souverains à toutes les troupes en marche vers l'Atlantique, y compris celles des SS (87 divisions de la *Wehrmacht* et deux divisions SS). Himmler, lui, supervisait les opérations de nettoyage et s'occupait de l'installation d'une nouvelle administration en Hollande, Belgique et au Luxembourg. Sa mission personnelle consista surtout, au début, à empêcher la fuite de la reine de Hollande et de la grande duchesse du Luxembourg, à protéger les installations portuaires contre d'éventuels sabotages et à pousser les SS à collaborer avec la marine et l'aviation, pour que les navires hollandais et belges ne puissent pas prendre la mer.

Les unités de Himmler se distinguèrent lors de l'action sur Rotterdam et La Haye, et les soldats d'Eicke prirent position sur la Manche, notamment à Boulogne-sur-Mer, port choisi déjà par Napoléon lorsqu'il pensait envahir l'Angleterre. Comme Hitler poursuivait des buts bien déterminés en ce qui concerne la France, il ne tenait pas à ce que Himmler paraisse à la grande parade de l'entrée des troupes à Paris, ce qui aurait dévoilé ses visées annexionnistes sur le territoire français. Mais le *Reichsführer* délégua à Paris son juriste préféré Werner Best qui, on le verra plus loin, avait une conception particulièrement hardie du morcellement de la France. L'absence du *Reichsführer* à Paris fit penser à certains historiens que Himmler était malade puisque sa présence aurait été tout à fait logique comme elle le fut lors de l'entrée à Vienne et à Varsovie[27]. Mais il s'agit là d'une fausse hypothèse. Himmler, en tant que chef du front intérieur et « commissaire du renforcement racial du peuple allemand » assumait des responsabilités bien déterminées : implanter une administration pro-nazie en Hollande et en Belgique et surtout « passer au peigne fin » les colonnes de fuyards. Les SS voulaient s'emparer de la trésorerie et de l'or des pays occupés. Himmler n'était pas malade puisqu'il s'entretint avec Adrian Anton Mussert, chef du mouvement national-socialiste hollandais et Léon Degrelle, chef des fascistes wallons, ainsi qu'avec Seyss-Inquart à qui Hitler confia le commissariat des Pays-Bas.

Avant l'offensive à l'Ouest, Himmler marqua encore un point en faveur de ses services secrets : Heydrich, en collaboration avec Canaris, a fait croire, par des « fuites », aux attachés militaires accrédités à Berlin, que « le déploiement des forces allemandes au Danemark et en Norvège, (avril 1940) retardait toutes leurs opérations à l'ouest d'un an au moins »[28]. Quelques jours avant la ruée vers

l’Ouest (10 mai 1940) une partie de chasse fut organisée en Autriche à l’intention des « attachés bien renseignés ». Lors de l’attaque de la Norvège et du Danemark, un mois plus tôt, ces mêmes attachés avaient visité avec le général von Brauchitsch, commandant de l’armée, les positions de l’armée allemande sur le front de l’Ouest face à la ligne Maginot. Là déjà, il n’était venu à l’esprit de personne qu’il pouvait s’agir d’une manœuvre de diversion…

Pour garder le secret de l’invasion, avant l’attaque à l’Ouest, Himmler a limité à l’extrême le nombre de visas accordés pour se rendre en Belgique, en Hollande et au Luxembourg. Le jour même de l’attaque, le masseur de Himmler, Kersten, fut prié de rester dans sa propriété. En revanche, Masdyck, le correspondant du journal d’Amsterdam *De Telegraaf*, fut arrêté en compagnie d’un autre journaliste, Max Blokzijl, celui-ci pourtant très favorable au IIIe *Reich* ; tous deux furent séquestrés dans une chambre du grand palace Kaiserhof situé en face de la chancellerie de Hitler et du ministère de la Propagande[29].

Himmler et l’invasion de l’Angleterre

Après la défaite de la France, on se demandait à Berlin, si l’Angleterre devait être détruite par l’action militaire ou par la pression politique. Éblouis par le succès, les dirigeants nazis ne savaient pas garder de secret, aussi, les gens bien renseignés n’ignoraient-ils pas que la *Kriegsmarine*, l’E.M. général de l’Armée et les services de renseignement, notamment ceux de Himmler, se révélaient partisans d’une invasion immédiate en Angleterre. Ils considéraient que l’Angleterre n’était pas prête à se défendre et que cette entreprise serait très payante, puisque l’industrie britannique pourrait par la suite travailler pour la guerre contre l’URSS. Ils disaient: « Roosevelt sera privé d’un porte-avion futur à proximité du continent ».

Hitler, Hess, Ribbentrop, Gœring, Keitel pensaient le contraire; l’attaque de l’Angleterre donnera du temps aux Russes pour forger leurs tanks pendant que l’Allemagne dispersera ses forces et alarmera l’Amérique, un arsenal qui sommeille. Le professeur Jens Jessen, grand expert en économie de guerre, proche de Himmler par ses amitiés personnelles, m’a déclaré : « L’occupation de l’Angleterre nous oblige à transformer notre économie de guerre pour les besoins des opérations maritimes, ce qui nous conduira jusqu’en Islande et sur les côtes occidentales de l’Afrique. Je pense qu’il est plus rentable de s’assurer de la main d’œuvre et des matières premières à l’Est et d’édifier plus tard la Marine des Océans ».

Himmler, partisan d’une opération punitive contre l’Angleterre, engage tous

ses services pour préparer la poursuite des « opérations de nettoyage sur les Îles britanniques », persuadé que le *Führer*, une fois le plan en mains, se décidera à l'aventure qui le fait hésiter. Cette opération est d'autant plus chère à Himmler que Londres symbolise pour lui le refuge des ennemis du *Reich*, le *burg* de la finance juive et que, selon lui, le peuple britannique doit, le plus vite possible, être inclus dans l'espace germanique, de même que la Norvège, le Danemark, le Luxembourg, la Hollande et les régions flamandes. On ne peut se lancer contre les Slaves en laissant dans son dos, des ennemis de sang germanique. L'élément anglais, d'après lui, pourrait agir puissamment sur les protestants américains ; il fallait conquérir l'Angleterre et garantir à un nouveau gouvernement britannique l'intangibilité du Commonwealth, comme on a garanti déjà à Pétain l'Empire français.

Les conseillers qui entourent Himmler jusqu'à la fin de la guerre donnent la primauté, en été 1940, à l'assaut contre l'Angleterre et contre ses bastions : Gibraltar, Malte, Égypte, Palestine, Irak. Heydrich est en tête de ce groupe et dirige un grand nombre d'écrivains et d'agents spécialisés dans les questions juives et britanniques. Himmler se range à cette opinion, convaincu que l'issue de la guerre dépend de la maîtrise de l'Atlantique et de la Méditerranée. Dans ce but, il invite en Allemagne le chef de la police espagnole. Les vues du *Reichsführer* rejoignent celles de la *Kriegsmarine* tout entière et du général Franz Halder, chef de l'E.M. de l'armée. Les agents de Himmler, experts pour la Palestine, l'Afrique du Nord, les Îles britanniques, fournissent aux services opérationnels des renseignements utÎles pour les débarquements sur les différentes côtes. Ces indications ne sont que des clés pour la compréhension des événements que nous développerons par la suite et elles nous permettront l'exploration en profondeur de l'empire de Himmler.

Notons ici que les agents principaux de la RSHA avaient déjà des postes diplomatiques en Irak, en Égypte, en Afrique du Nord, en Afrique du Sud et même à Madagascar où l'on pensait déporter et faire disparaître la population juive de l'Europe et de l'Afrique du Nord. Des études très poussées avaient permis de spécifier le nombre de navires nécessaires pour le transport du « peuple élu ». Himmler demanda de réserver le port polonais de Gdynia, rebaptisé Gotenhafen, comme fief où ses SS pourraient donner cours à leur vocation maritime. La préparation de la descente en Angleterre avait pris une forme bien plus concrète que le plan de Madagascar en coordination avec les E.M. de l'Armée et de la Marine.

Ainsi s'explique le fait que le général Halder, au cours de discussions avec le

Fühter, ait soutenu l'amiral Raeder qui prônait le débarquement en Angleterre. En même temps, les services de Himmler menaient la propagande et préparaient la subversion et même le parachutage des *Wafen-SS* sur les principales villes de l'Angleterre. La Marine et les *Wafen-SS*, dans leur hâte d'accroître leur prestige dans les forces armées du IIIe *Reich*, trouvèrent dans le général Halder, dévoré d'ambition, un allié enthousiaste mais sans influence auprès du *Führer*.

Les SS estimaient même que l'action des unités spéciales serait plus efficace en Angleterre qu'en Russie où la guerre exigerait de la *Wehrmacht* un maximum d'efforts. Une fois les troupes SS aguerries en Angleterre, Hitler se verrait obligé de former de nouvelles divisions SS et même des escadrilles maritimes et aériennes. Les formations armées des SS, sur terre, sur mer et dans l'air présenteraient le corps mobile le plus efficace pour le contrôle des pays occupés et les interventions militaires. Voilà comment expliquer pourquoi Heydrich poussait les SS à entrer dans l'aviation et la marine, et pourquoi Himmler demandait des divisions SS motorisées. Exigences qui provoquèrent des inquiétudes dans l'armée et l'aviation de Gœring.

Malgré l'opposition du Haut Commandement de l'Armée, le monde SS se mit à préparer l'invasion de l'Angleterre.

On aurait doté l'Angleterre d'un gouvernement présidé par Oswald Mosley, et si nécessaire, on serait allé demander au duc de Windsor s'il accepterait d'être réinstallé sur le trône. William Joyce, le fameux speaker de la radio allemande, connu sous le nom de « Lord How-How », affirmait dans les clubs de presse que le nouveau gouvernement était déjà formé et approuvé par le duc de Windsor. Les personnalités telles que Churchill, Duff-Cooper, et Lord Vansittart éliminées, Hitler aurait alors garanti au gouvernement-marionnette l'intégrité du Commonwealth.

Schellenberg dressa même une liste des immeubles des villes anglaises où les services SS installeraient leurs bureaux régionaux. Ce qui intéresse le plus Himmler et Heydrich, c'est la confiscation des archives de l'Empire et la mise « sous protection » des œuvres d'art accumulées dans les musées britanniques. Heydrich entraînait même des troupes de choc pour cette action particulière. Les préparatifs furent répartis entre les différents services de la RSHA. Himmler avait des plans similaires pour tous les pays, y compris l'URSS et la Chine. Mais celui de la Grande-Bretagne surpassait tous les autres dans la précision des plus petits détails. Pour Himmler et Heydrich – prisonniers de leur obsession : voir le plus tôt possible intervenir leurs troupes de choc, sans se soucier de la psychologie d'un peuple assiégé – l'invasion de l'Angleterre n'était qu'une

question de jours. Quelques groupes aéroportés et des parachutistes y suffiraient!… Aussi les SS collaborent-ils avec Erhard Milch, le général de l'aviation, puisque les parachutistes qui sauteront sur les Îles britanniques sont des *Einsatztruppen-SS* dont Himmler surveille l'entraînement.

Mais le *Führer* prend conscience des difficultés que rencontreront l'armée et les SS pour mâter le vieux John Bull. Elles sont d'une part d'ordre psychologique : les Anglais soutiennent unanimement leur gouvernement – et, d'autre part, d'ordre opérationnel: comment débarquer alors que les Britanniques possèdent la supériorité maritime ? De ces deux composantes résultera la stratégie d'ensemble de la conduite de la guerre.

Hitler qui a su si bien manier les masses allemandes et dont l'intuition est certaine concernant la psychologie des foules, s'inquiète de l'hostilité du peuple anglais envers son régime. Aussi, conseillé par les publicistes SS, lance-t-il à la radio ses deux célèbres slogans : « Le *Reich* ne mène pas la guerre contre le peuple anglais, mais contre son gouvernement… » et « le gouvernement britannique est un gouvernement ploutocratique au service de la juiverie », slogans que Lord How-How « servira » matin, midi et soir à ses auditeurs d'outre-Manche.

Hitler sait qu'une attaque contre l'Angleterre pourrait être non seulement sanglante, mais aussi qu'elle risquerait de renforcer l'action des « interventionnistes » américains, qui s'agitent autour de Roosevelt. La présence de la *Wehrmacht* sur les côtes de la Manche a mobilisé les Britanniques. Cette même atmosphère pourrait devenir celle des USA. Tous les prophètes se sont mépris. Ribbentrop affirmait que l'Angleterre ne ferait pas la guerre pour la Pologne, et encore, qu'elle ne se battrait pas, la France mise hors du jeu. La voilà maintenant porte-drapeau de l'anti-hitlérisme. Qu'un général français aussi lucide que Charles de Gaulle, dont les pages sur la guerre moderne venaient d'être étudiées et discutées par les professeurs, qui, dans les séminaires militaires, enseignaient la stratégie du *Blitzkrieg* (guerre éclair), ait osé proclamer que le peuple français continuerait le combat, faisait de Londres la cible principale des plus farouches d'entre les nazis. L'exemple de Charles de Gaulle galvanisait les autres peuples de l'Europe.

Le travail psychologique auquel s'était efforcé Gœbbels ayant fait faillite, il ne restait pour les chefs allemands que d'adapter leur stratégie aux possibilités et aux besoins les plus urgents pour les opérations qui leur paraissaient devoir être les plus payantes.

La *Kriegsmarine* ne dispose pas de navires de guerre en quantité suffisante pour se mesurer avec la flotte anglaise. Hitler avait confié auparavant à son vieil ami Gottfried Feder, secrétaire d'État à l'Économie, l'étude de péniches aux parois de béton, préfabriquées en séries, capables de transporter 150 à 300 hommes. Une flotille d'un millier de ces bâtiments autopropulsés, couverts par un « parapluie » de chasseurs et de bombardiers et soutenus par l'artillerie lourde à longue portée, permettrait-elle le débarquement et l'installation de têtes de pont sur la côte Sud de l'Angleterre? se demandait Hitler.

La *Kriegsmarine* avait déjà construit des péniches similaires durant la Première Guerre mondiale pour le transport du charbon et les avait utilisées comme dépôts de munitions. Une telle flottille, répartie en différents points, pourrait servir à égarer l'ennemi sur le choix réel du lieu de débarquement. Pendant que les responsables de l'armement examinent les études d'une production de guerre capable de fournir le matériel d'invasion, Himmler reçoit l'ordre de convaincre l'ennemi, par tous les moyens, que l'Allemagne est prête à envahir les Îles britanniques. Les moyens ne manquent pas à Himmler. En livrant des « indiscrétions » aux attachés militaires accrédités à Berlin, il croit persuader les Britanniques de conclure la paix avant d'être anéantis. Les attachés américains, suédois et yougoslaves surtout sont les victimes désignées de cette opération d'intoxication.

En juillet, Hitler a demandé au général Jodl de lui exposer son point de vue sur cette entreprise délicate.

Le 12 juillet, le général jeta ses pensées sur le papier. Il intitula son rapport: « Loewe (Lion), une étude générale: Comment battre le lion britannique[30] ? »

Les militaires se souviennent de l'aventure de l'Armada espagnole et de la concentration de la Grande Armée de Napoléon à Boulogne. Les météorologues, les océanographes, les artilleurs, les experts de l'aviation se consultèrent. On changea le « Loewe » en *Seeloewe* (Lion de mer). Le lion se métamorphosa en « otarie » ; car le problème consistait à franchir la Manche et à s'étendre sur la côte, comme l'otarie, et par la suite, occuper l'Angleterre. Pour ces deux entreprises, de nouvelles difficultés s'annoncent. L'opération sera pénible.

En premier lieu, les Britanniques s'attendent à une attaque et ils ont disposé leurs forces de façon à pouvoir jeter des réserves mobiles sur les points de débarquement. Plus grave encore, la côte est gardée jour et nuit, si bien que l'élément de succès de toutes les invasions, la surprise, ne peut pas jouer. Même un débarquement au prix de grandes pertes ne peut s'étendre puisque la *Home*

Guard surveille les routes et les ponts. Toutes les propositions de Heydrich visant à renforcer les Brandebourgs par les *Stosstruppen-SS*, après les expériences faites en Belgique et en Hollande, ne parviennent pas à persuader Hitler. Il est sûr que, même les Îles britanniques occupées, Churchill poursuivra la lutte dans le Commonwealth, au Canada et, par là, fera entrer l'Amérique en guerre. Hitler voit ainsi la conduite de la Grande-Bretagne lorsqu'il discute à Berghof, le 13 juillet 1940 avec ses généraux, à la tête desquels se trouvent von Brauchitsch, commandant de l'Armée et Halder, son chef d'E.M.

Un désaccord éclate entre Halder et la Marine qui affirme ne pas pouvoir assurer le rassemblement de ses unités dans la Manche. Donc, nécessité de limiter les points de débarquement.

Le 5 août, Halder est furieux que la Marine ne modifie pas sa position [31]. Le 10, Halder insiste, mais le 13 août, le général Jodl fait savoir à Halder que pour des raisons politiques, l'Allemagne ne peut risquer une défaite sur les côtes britanniques. Le 14, Keitel, sous prétexte que la Marine ne peut accomplir le plan Halder, ordonne l'arrêt des préparatifs. Le même jour, Hitler remet à une douzaine de généraux le bâton de maréchal, signe visible de la constitution d'une grande armée continentale. Il s'est décidé à mener la guerre contre l'Angleterre exclusivement par le blocus maritime et les attaques aériennes.

Si le plan de Halder prévoyait pour la première et la deuxième vagues 260 000 hommes, Vauhnic, attaché militaire yougoslave que « contrôlait Himmler sur l'ordre de Hitler » (selon Schellenberg), savait que l'armée d'invasion compterait au début de septembre 1 000 000 à 1 200 000 hommes, comme il me l'a dit et comme il l'a sûrement rapporté à ses collègues et à son gouvernement. Je n'ai pas tenu compte de ses prophéties et me suis contenté de commenter les soucis de la Wilhem-Strasse sur la production des avions britanniques et l'effort fait pour développer une armée continentale. Par contre, mes confrères de l'Agence officielle Avala et du journal *Politika* ont donné l'évaluation de l'armada allemande faite par Vauhnic.

Donc à cette époque, le devoir des services de Himmler est d'effrayer l'ennemi par la voie des neutres et de provoquer un changement d'attitude des Britanniques.

Pendant qu'on parlait à Berlin d'une prochaine invasion en Grande-Bretagne, rien de sérieux n'était entrepris contre le porte-avions insulaire.

La décision du président Roosevelt de construire le plus tôt possible 50 000 bombardiers pour les livrer aux pays défendant la démocratie a pratiquement

affolé la Wilhelm-Strasse.

Gœbbels exploite la destruction des églises, des hôpitaux et des écoles pour nourrir la colère de la population allemande, mais il ne souffle mot des bombardements de Varsovie et Rotterdam…

En même temps, Himmler envoie des agents au Vatican, en Suède et en Suisse pour exiger leur intervention en faveur d'une trêve de la « piraterie aérienne ».

Comble de l'hypocrisie ! En même temps qu'ils font appel à Dieu « pour que cessent les destructions », les généraux préparent le dossier « Barberousse », et les décrets qui donneront aux soldats allemands le droit de tuer tous les Juifs, les officiers et les commissaires soviétiques de l'Armée Rouge. Les *Gruppenführer* de Himmler élaborent parallèlement leurs dossiers « Solution finale » et autres « actions », contenant l'étude de la destruction des peuples slaves et méditerranéens. Les centres de recherches atomiques et de fusées fonctionnaient déjà à cette époque: de nouvelles perspectives s'offraient aux chefs SS.

Himmler était déjà au courant des décisions prises par le *Führer* lorsqu'il se rendit le 7 septembre 1940 à Metz, pour prononcer devant la division de la *Leibstandarte* un discours martial qui circulait dans les cercles diplomatiques comme preuve que les troupes SS participeraient à l'invasion de l'Angleterre. Il dit notamment: « Si nous n'avons pas subi de grandes pertes jusqu'à présent, c'est la preuve que nous n'étions pas assez nombreux au combat ». Conséquence : les troupes SS seront augmentées et lancées en Angleterre par la voie de la mer et des airs. En réalité, Hitler avait confié à Himmler son plan d'attaquer l'URSS et il le chargea de constituer d'autres divisions SS.

Le jour du discours de Himmler à Metz, le 7 septembre, commença l'attaque des escadrilles allemandes qui bombardèrent les villes britanniques et surtout Londres.

Pour convaincre les observateurs à Berlin d'une attaque contre l'Angleterre, on alla jusqu'à solliciter par des affiches collées dans les rues, du personnel parlant anglais. Hitler tolérait cette publicité, alors que, lorsqu'on prépare une attaque, le silence est toujours de rigueur. Mais le *Führer* souhaitait rassurer Staline qui commençait à s'inquiéter.

L'aventure yougoslave prélude de l'attaque contre l'URSS

Immédiatement après la signature du pacte tripartite, la diplomatie allemande

commençait à rechercher l'adhésion de ses amis, tous désireux d'agrandir leur territoire national. Les fonctionnaires de la Wilhelm-Strasse affirmaient que, tôt ou tard, non seulement la Suède et la Yougoslavie, mais aussi l'URSS, adhéreraient à ce pacte et que les Soviétiques laisseraient les troupes allemandes passer par l'Ukraine et le Caucase afin de poursuivre la guerre contre l'Empire britannique au Moyen-Orient et aux Indes.

Pendant que ses officiers Raeder et Halder discutaient théoriquement sur les possibilités d'une invasion de l'Angleterre, Hitler avait déjà décidé de mettre le potentiel soviétique au service de son économie de guerre pour l'invasion de l'Angleterre et la continuation de la guerre sur les mers et dans les colonies.

Il aurait préféré conclure la paix avec la Grande-Bretagne avant de se lancer vers l'Est, mais Churchill faisait la sourde oreille. Il croyait fermement que, tôt ou tard, Roosevelt et Staline se battraient à ses côtés pour la même cause.

Il sera facile aux services de Himmler de passer de la préparation de l'invasion en Angleterre à celle de la Russie. Mais inversement, il est difficile à une armée continentale comme la *Wehrmacht* de se transformer en armée amphibie. Puisque Hitler est décidé à entrer à Londres en passant par Moscou, Himmler accroît, en vue des grandes opérations dans l'Est, les troupes spéciales destinées auparavant à l'invasion de l'Angleterre. Il les spécialise pour différentes fonctions :

a. Wafen-SS pour une action au front même.

b. « Troupes d'intervention » *(Einsatztruppen)* pour la lutte contre la population juive et les partisans derrière le front.

c. Unités policières pour l'administration, la répression dans les villes et les centres industriels et les transferts massifs.

d. Gardes des camps et unités de mercenaires pour exterminer en masse la population civile et les prisonniers de guerre.

e. Économistes et médecins, experts de la colonisation.

Soudain, les « commissaires SS de l'Angleterre » sont révoqués, mais pas ceux de la Palestine, de l'Irak ni des autres pays du Moyen-Orient, puisque la *Wehrmacht* doit s'emparer de ces régions avant de se ruer sur les plaines soviétiques. Himmler prépare pour le *Führer* toutes les études nécessaires en vue

de cette opération. Les services de la RSHA abandonnent le plan de transfert des Juifs à Madagascar, et décident de les parquer dans les ghettos et les camps de concentration géants situés dans les pays occupés de l'Est.

Les agents de Himmler reçoivent l'ordre de collaborer avec les services de Rosenberg, planificateur en chef de l'administration future des régions soviétiques.

En hiver 1940, sur 7 millions de soldats mobilisés, les formations SS comptent 80 000 hommes. Himmler en veut plus encore, pour que ses suggestions aient plus de poids lors de la division des territoires soviétiques.

Jusqu'au printemps 1941, la Hongrie, la Slovaquie, la Roumanie, la Bulgarie ont adhéré au pacte tripartite, les troupes allemandes ont occupé des positions du cap Nord à la mer Noire et Hitler, qui souhaite la fin de la guerre entre l'Italie et la Grèce, décide d'exiger l'adhésion de la Yougoslavie au pacte, pour empêcher la création d'un front ennemi sur les Balkans.

Grâce à mes études et aux personnalités que j'ai approchées, j'ai pu me faire une idée précise de la volonté de conquête des Balkans.

C'est précisément l'appareil policier de Himmler qui a forgé la chaîne reliant l'armée et le peuple au dictateur. L'élimination des chefs de l'Armée, tels que Blomberg, Beck, Fritsch a renforcé sensiblement l'autorité de Hitler mais aussi la position de Himmler, puisque les « gens bien renseignés » connaissent la part prise par la police dans l'éviction des généraux.

Pour bien figurer sur les fiches individuelles que possèdent sur eux, sur leur vie privée et publique, Himmler et Heydrich, on voit des généraux de la *Wehrmacht* s'empresser auprès des deux chefs SS et l'amiral Canaris, chef des renseignements de l'Armée, cultiver l'amitié de Heydrich.

« Les conceptions des généraux, même s'ils sont de valeureux soldats, sont actuellement dépassées. On n'a pas tort de dire qu'ils sont toujours en retard d'une guerre. Le *Führer*, lui, voit juste! »

J'avais déjà appris, au début de mars 1941, par mes amis hongrois, que le régent Horthy, prévenu par Hitler de l'attaque prochaine contre l'URSS, ordonna à l'armée de se tenir prête pour le début du mois de mai. « Hitler aurait même préféré attaquer en avril, mais les terrains embourbés par la fonte des neiges empêchent l'avance-éclair des blindés », me confie un diplomate hongrois.

Durant ces heures dramatiques, les yeux du monde sont fixés sur la Yougoslavie. Hitler, victorieux à l'Ouest et au Nord, estime le moment venu de

soumettre le Sud-Est à sa domination.

Le 4 mars, le prince Paul se rend à Berchtesgaden auprès de Hitler, bientôt suivi par le président du Conseil Dragiša Cvetković, et le ministre des Affaires étrangères, Boža Cincar-Marković qui mènent les pourparlers en vue de l'adhésion de la Yougoslavie au pacte tripartite (signée le 25 mars à Vienne)

La première mesure à prendre après la signature, selon Himmler, serait d'imposer à la Roumanie et à la Yougoslavie des gouvernements plus favorables au IIIe *Reich*. Sous prétexte d'assurer le transfert de matériel allemand à travers les Balkans, la Yougoslavie, elle aussi, devrait permettre l'envoi de « techniciens protecteurs » dans les postes clés du pays « pour paralyser les actes de sabotage des Britanniques et les menées révolutionnaires des communistes et des Juifs ».

J'ai appris les souhaits allemands de la bouche de dignitaires du *Reich*. Mais au lieu de former un gouvernement plus attaché à la cause de l'Axe, les Yougoslaves renversèrent l'équipe Cvetković le 27 mars. La foule envahit les rues de Belgrade aux cris de : « Plutôt la guerre que le pacte ! »

Un enfer aux portes de la capitale

Avant la signature yougoslave du pacte tripartite, je sollicitai un visa de sortie que les autorités ne m'accordèrent pas. Plusieurs persécutés m'avaient demandé de les aider à passer la frontière. Grâce à mes relations, je pus les aider, c'est pourquoi je me demandai si la Gestapo n'était pas au courant des secours que j'apportais aux malheureux.

Quand les Panzers allemands franchissent la frontière yougoslave, le 6 avril 1941, l'ambassadeur Ivo Andritch m'inscrit sur la liste diplomatique pour me permettre de quitter le territoire du *Reich*. Mais Ribbentrop me fait rayer. Motif: originaire d'Istrie, territoire appartenant à l'Italie, citoyenneté contestable avec la disparition de la Yougoslavie. Un coup de téléphone de la Gestapo me communique qu'aucune mesure ne sera prise à mon égard, mais que, par contre, il m'est interdit de quitter Berlin. Je craignais surtout d'être livré aux forces de la police d'occupation qui procédait à une liquidation en masse des adversaires du nouvel ordre. Aussi restai-je à Berlin, malgré moi, surveillé par les hommes de Himmler, tout en poursuivant mes études à l'Université : économie politique, finances de guerre, histoire. Emil Rasche m'invita au Ministère des Affaires étrangères et me dit pour me tranquilliser: « Vous n'avez rien à craindre, rien n'est encore définitif et nous ne pensons pas à vous interdire la fréquentation de vos amis, correspondants de la presse étrangère ». Rasche avait ses raisons pour m'apaiser : l'enquête de la Gestapo menée sur moi n'était pas encore terminée et

les organes de sécurité désiraient vraisemblablement observer mon comportement. Je préparais ma fuite en secret et, pour cela, conservais le contact avec mes confrères et rencontrais clandestinement le cercle des résistants allemands.

Letsch, un adversaire du nazisme m’a dit: « Sachsenhausen fut une grande école de tueurs SS qui ne cachaient pas leur désir d’exterminer encore des millions d’êtres humains pendant la durée des hostilités. À Sachsenhausen, Himmler faisait s’entraîner des troupes spéciales SS pour envahir l’Angleterre, les unités spéciales qui devaient s’emparer des documents de Downing Street et des hommes d’État britanniques ».

Après la guerre, Rudolf Hoess, poursuivi et arrêté, reconnut avoir été de 1938 à 1940 l’adjoint du commandant à Sachsenhausen. Il rapporta même la visite inattendue de Himmler dans ce camp, mais préféra présenter la destitution de Eisfeld comme le résultat de l’orgueil froissé du *Reichsführer* que personne n’avait reconnu… Hoess, emprisonné, avait tout intérêt à diminuer l’estime qu’il portait à son ancien chef et surtout à ne pas révéler les véritables causes de sa propre promotion à la tête d’Auschwitz. Cependant, il ne nia pas avoir, sur ordre de Himmler, organisé à Auschwitz l’usine de mort qui, de juin 1941 à la fin de 1943, anéantit, selon lui, deux millions d’êtres humains. À Nuremberg, Dieter Wisliceny, collaborateur de Heydrich et supérieur d’Adolf Eichmann, affirma que Himmler lui-même donna au printemps 1942 l’ordre de pratiquer la « Solution finale », la destruction totale des Juifs.

Himmler faisait preuve d’un tel zèle envers ses broyeuses de corps humains, qu’en mars 1941, il rendait personnellement visite au camp d’Auschwitz et à son commandant Rudolf Hoess, c’est-à-dire au moment où Hitler se préparait à lancer ses divisions à l’assaut de l’URSS.

Himmler et la nuit dramatique du 22 juin à Berlin

Avant l’attaque contre l’URSS, une lutte de rivalités se déchaîna entre les dignitaires du *Reich*. Ribbentrop était furieux que Hitler ait décidé de former un « Ministère des territoires de l’Est » et qu’il l’ait confié à Alfred Rosenberg. Himmler voyait dans cette nomination un danger, puisque l’idéologue du parti passait pour être un homme aux conceptions personnelles sur la future administration. De plus, il se disait ami de Goering alors que le maréchal du *Reich*, en tant que chef du « Plan de quatre ans », ne pensait qu’à accroître sa puissance économique et celle de ses amis.

Or, Himmler s’est heurté à de grandes difficultés auprès des généraux pour

former ses propres divisions. Il tenait à ce que les SS entrent les premiers à Moscou et Leningrad sous prétexte de placer les archives du communisme mondial sous sa protection. Gœbbels, *Gauleiter* de Berlin, ami de nombreux S.A. et très apprécié du *Führer*, présenta un bon nombre de ses amis comme candidats aux postes de commissaires du *Reich* en Russie. Il soutenait les généraux, inquiets des agitations provoquées par Himmler et Heydrich qui réclamaient des armes pour leurs divisions.

Himmler et Heydrich, tacticiens consommés, mesuraient à quel point Gœbbels par sa personnalité gênait Ribbentrop : ils s'allièrent au ministre des Affaires étrangères pour atteindre et rabaisser le maître de la Propagande. Gœbbels, un des dauphins du *Führer*, prenait de jour en jour une importance accrue, aussi bien dans le *Reich* qu'à l'étranger, grâce à son service de presse étrangère composé d'attachés dont il avait fait de vrais ambassadeurs de la culture du *Reich*.

Ribbentrop tenait dans son ministère des conférences quotidiennes dirigées par son porte-parole, le docteur Paul Schmidt, chef du département de la presse et de l'information. Ribbentrop jalousait le dynamisme des hauts fonctionnaires de Gœbbels, en bonne entente avec la presse internationale toujours bien accueillie par le ministre même dans le club de la Leipziger Platz. Au moment de l'attaque contre l'URSS, la rivalité entre le ministre de la Propagande et celui des Affaires étrangères devint insupportable. Qui exploiterait les nouvelles des victoires et influencerait l'opinion mondiale ? Himmler épaule Ribbentrop. Et c'est la grande affaire du professeur Karl Böhmer, chef du département de la presse étrangère au Ministère de la propagande. Les plus graves soupçons pèsent sur Gœbbels ! Son homme de confiance est accusé de haute trahison. « Maintenant on sait d'où proviennent les commentaires étrangers qui prévoient l'attaque contre l'URSS », dit la Gestapo. Les provocations de la SD continuent à jalonner le chemin en zig-zag de Himmler vers le sommet!

Quelques jours avant l'attaque, lors d'une réception donnée à l'ambassade bulgare, le collaborateur dynamique de Gœbbels laisse échapper, entre deux toasts, quelques mots sur le futur écrasement de l'URSS. Mais parmi les invités figurent aussi des hommes de Himmler. Ribbentrop et Himmler exigent immédiatement que Böhmer soit passé par les armes et, en conséquence, qu'on interdise au ministre de la propagande d'entretenir des relations avec l'étranger. Hitler, après avoir entendu son ami Gœbbels, décidera d'envoyer le professeur dans un bataillon de discipline. Böhmer, dirigé immédiatement sur le front, y est blessé. Un court communiqué annonce sa mort « pour le *Führer* ». Himmler, par

ses révélations, avait donné un fameux coup de main à Ribbentrop. Mais ce fut aussi un soulagement pour lui, puisqu'il fut, avec Heydrich, l'instigateur et le principal organisateur de la mission de Rudolf Hess en Angleterre avant l'attaque de l'URSS, provocation qui échoua si lamentablement.

À la Prinz Albrecht-Strasse, E.M. de Himmler, on craignait que les Russes ne disposent toujours d'un important réseau de renseignements, non seulement dans les pays occupés mais aussi en Allemagne. Jusqu'au 22 juin, Himmler n'a pu cependant fournir au *Führer* aucune indication d'importance sur les activités russes. On supposait que des communistes s'étaient infiltrés jusque dans l'administration et même dans les ministères. On peut s'imaginer l'effort fourni par Himmler, pour persuader les Russes par de faux documents, que le *Reich* ne les attaquerait pas malgré les bruits qui couraient dans la presse mondiale. Le porte-parole de la Wilhelm-Strasse ne cessait de répéter que ces « nouvelles » émanaient des Britanniques, « sales provocateurs qui se réjouiraient d'un bain de sang entre Russes et Allemands, qui n'aura jamais lieu », puis il citait le proverbe allemand: « Le désir est père de la pensée ».

Pendant qu'on donnait à Staline des assurances de toutes sortes et qu'on lui proposait même un traité économique à long terme, Heydrich préparait une troupe SS qui devait se lancer, une heure après le début des opérations à la frontière russe, à l'assaut des documents dans l'ambassade soviétique, située Unter den Linden, non loin de la Porte de Brandebourg. Plusieurs dates avancées sur la prochaine attaque s'étant avérées fausses, Himmler avait acquis la certitude que les Russes étaient loin de se douter de ce qui se tramait contre eux à Berlin. On en citait comme preuve l'accolade récente donnée par Staline au général Krebs, attaché militaire allemand, dans une gare de Moscou.

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'a encore révélé que le manque de vigilance de Himmler et Heydrich, pendant la nuit du 21 au 22 juin, leur valut de sérieuses difficultés avec le *Führer* qui leur reprocha, non seulement de n'avoir pu s'emparer des documents de l'ambassade soviétique, mais encore de n'avoir pas su empêcher que Staline ne soit prévenu de l'attaque au dernier moment.

La table d'écoute qui contrôlait les relations téléphoniques des Russes avait enregistré, quelques instants avant minuit, un coup de fil prévenant le bureau TASS de l'attaque. Le journaliste soviétique Serguej Koudriavtzev se serait immédiatement précipité, en manches de chemise, à l'ambassade soviétique et, quelques instants plus tard, une fumée épaisse s'échappait de la cheminée de l'immeuble, Unter den Linden, preuve que les Russes brûlaient leurs documents[32].

Il est clair que Heydrich montant sa pièce n’avait pas prévu l’intervention de ce vrai *deus ex machina*.

Pour forcer la porte de l’ambassade avant l’heure fixée, il fallait un ordre spécial du *Führer*. Himmler et Heydrich n’osèrent pas agir à leur guise dans une affaire aussi délicate : violer un lieu extra-territorial en état de paix. Ils alertèrent le Q.G. Là, le *Führer*, occupé à diriger les opérations, ne pouvait qu’entendre les officiers clamer: « Voyez, dans un moment si décisif, la sécurité d’État a flanché… »

Gœbbels, lui, saisit l’occasion de démontrer non seulement au *Führer*, mais à l’Allemagne tout entière, la faute professionnelle commise par Himmler et ses services, mal organisés pour isoler les Russes. Le 22 à 5 heures de l’après-midi, la radio allemande, contrôlée par Gœbbels, émit un reportage en direct des locaux de l’ambassade soviétique, plus particulièrement de la cave où, selon elle, les Russes auraient « construit un énorme fourneau pour incinérer leurs victimes, dont les dernières furent malheureusement les documents de l’ambassade que l’on commença à brûler avant le début des hostilités ». Les reporters faisaient des bruitages au micro avec les longues tiges de fer qui aidèrent à ranimer le feu pour mieux brûler les documents compromettants.

Si les portes de l’ambassade n’ont pu être forcées que le matin qui suivit l’attaque, Himmler ordonna, après le coup de téléphone, la mise à sac du bureau de l’agence TASS. Là, les agents de la Gestapo trouvèrent le directeur, Ivan Filipov en train de détruire ses dossiers et son matériel de presse. Il fut immédiatement arrêté et amené dans la prison de la Prinz Albrecht-Strasse sous prétexte d’avoir détruit des documents traitant des questions concernant la sécurité de l’État. Il fut torturé et questionné sur la fuite précipitée de son adjoint Koudriavtzev. L’interrogatoire de Filipov ne donna aucun résultat, Molotov, ministre soviétique des Affaires étrangères, avait communiqué à l’ambassadeur allemand à Moscou, von Schulenburg, qu’il n’échangerait le personnel diplomatique et celui de la presse, que si tous les Soviétiques regagnaient sains et saufs un territoire neutre. Himmler se vit donc obligé de libérer Filipov sans pouvoir terminer fructueusement son enquête, avec le désavantage de s’être livré à des brutalités sur la personne d’un journaliste accrédité.

Plus grave encore pour Himmler, Hitler chargea Canaris et ses services de vérifier si les Russes, avant minuit, avaient eu le temps de prévenir par radio, Staline, de l’imminence de l’attaque. L’enquête constata que le premier conseiller de l’ambassade B. Kaboulov était un homme de confiance de Staline et le chef des services de renseignement soviétiques en Allemagne. Il est certain

que Kaboulov a transmis la dépêche de l’attaque vers minuit à Moscou, ce qui a permis à Staline, entre minuit et une heure du matin, de mettre plusieurs régions militaires en état d’alerte.

Dans les circonstances actuelles, une communication de cet ordre suffit pour mettre en branle l’ensemble des forces armées en trente minutes, une heure au plus. On ignore quelle fut la réaction immédiate du Kremlin. Staline a-t-il convoqué ses collaborateurs les plus proches pour discuter des mesures à prendre ? Il paraît que le déchiffrage du télégramme et la bureaucratie en pratique à l’époque ont fait perdre aux Russes un temps précieux. Une mobilisation effectuée deux heures avant l’attaque aurait permis de mettre hors de danger l’ensemble de l’aviation située le long des frontières sur quelque 120 aérodromes militaires. Les soldats soviétiques, réveillés, auraient reçu les agresseurs les armes à la main et soutenus par l’aviation. L’élément de surprise si apprécié par Hitler, n’aurait pas fait cadeau aux envahisseurs des succès du début. Sans les saccages barbares des premières heures qui permirent tout de suite de faire sonner les trompettes de la victoire, la *Wehrmacht* aurait pour la première fois subi le choc capable de la sortir de son ivresse mégalomane.

Himmler et ses services poursuivirent l’enquête au sujet du mystérieux coup de téléphone du 22 juin. La nouvelle se répandit que la voix de l’inconnu avait un accent américain. Il est vrai que de nombreux journalistes américains entretenaient des relations tout à fait confraternelles avec les journalistes russes.

Lors de l’arrestation du représentant américain de l’United Press, Hotelet, pour ses écrits « inamicaux », le porte-parole de la WilhelmStrasse répondit aux questions des journalistes inquiets du sort de leur collègue : « Hotelet doit s’estimer heureux de s’en tirer à si bon compte, d’être expulsé au lieu d’être fusillé ».

En 1952, j’ai retrouvé Hotelet, président de la presse étrangère à Bonn. Il m’a raconté que lors de ses démêlés avec la Gestapo de Berlin, on fit enregistrer sa voix plusieurs fois sans qu’il sache pourquoi.

Après le 22 juin, j’appris que la nuit du 21 au 22 juin fut très grave pour Heydrich. Hitler aurait ordonné immédiatement, soutenu par Goering, que les unités spéciales SS soient remplacées par les *Brandenbourg* (troupes de choc de Canaris) pour s’emparer des documents lors de l’entrée à Moscou. Heydrich avait fait parvenir aux Russes, avant l’attaque de l’URSS, du papier carbone avec des éléments du plan « Seelöwe » pour leur prouver que l’Allemagne se trouvait dans la phase définitive précédant l’invasion de l’Angleterre. Mais la

descente inattendue de Rudolf Hess au mois de mai en Angleterre inquiéta Staline à un point tel qu'il ne prit pas au sérieux les carbones de Heydrich et procéda lentement à la mobilisation de certaines classes et du personnel de transport.

Staline ne voulait commettre aucun acte inamical envers les Allemands et espérait ainsi éviter la guerre. Mais Hitler voyait une certaine faiblesse dans cette conduite et ordonna d'appliquer les méthodes les plus brutales lors des opérations militaires. Les premiers succès foudroyants décidèrent Hitler à renvoyer Heydrich de Berlin pour lui interdire de s'immiscer dans les affaires militaires. Heydrich ne fut pas immédiatement relevé de ses fonctions de chef de la RSHA, mais il savait que cette mesure ne tarderait pas à suivre son transfert à Prague où il occupa la place de : « protecteur » de Bohême et de Moravie, dès septembre 1941, c'est-à-dire deux mois après la déclaration des hostilités avec l'URSS. Il ressentit cette disgrâce de façon très amère et l'opinion générale est qu'il la devait à Goering. Mais cette affaire porta aussi un coup au prestige de Himmler. Dès le départ de Heydrich, la RSHA se mit à la recherche d'éléments capables de prouver que les ennemis du *Reich* les plus redoutables se trouvaient dans l'entourage même de Goering.

Dès l'attaque contre l'URSS, on avait découvert des tracts qui traitaient, au nom de l'armée, l'attaque de l'URSS comme une folie. Quelques aviateurs furent interrogés mais sans résultat. Des rumeurs, des tracts même circulaient dans l'armée. La Gestapo flaira la piste, mais il lui fallait prouver que des officiers de l'E.M. de Goering dirigeaient la conjuration. Pour Himmler personnellement, se posait un problème grave : attaquer de front Goering, successeur désigné du *Führer*, et auquel Heydrich devait sa disgrâce, eût été considéré comme une simple provocation. Appuyée par les services secrets des Affaires étrangères, la Gestapo fut bientôt au courant des relations soi-disant mondaines, mais qui paraissaient suspectes, d'un officier de renseignement de la *Luftwafe*, Harro Schulze-Boysen, en réalité, un communiste. Bien apparenté, marié à la fille du comte Eulenburg, Schulze-Boysen, parent du célèbre amiral Tirpitz et très bien considéré dans la haute société berlinoise, affirmait ouvertement son aversion pour les SS. Parmi ses amis les plus intimes figurait un haut fonctionnaire du ministère de l'Économie, Arvid Harnack, un progressiste. La liberté d'expression de ces deux hommes fut notée par les sbires de Himmler. De plus, marié à une Américaine, Harnack, par ses fonctions aux Affaires économiques, entrait fréquemment en contact avec la délégation commerciale de l'ambassade soviétique à Berlin, avant la guerre contre l'URSS.

Heydrich était déjà mort, tué par des résistants tchèques (blessé le 6 juin 1942, il mourut des suites de ses blessures), lorsque la Gestapo découvrit que Schulze-Boysen, communiste convaincu, avait organisé une grande conspiration qui voulait s'emparer du pouvoir dès les premières défaites militaires à l'Est. Perquisitions et arrestations des suspects prouvèrent leur culpabilité. Le 30 août 1942, date de l'arrestation de Boysen fut celle d'une catastrophe pour Goering et son *Forschung-samt* (service de recherches) « Institut technique », chargé d'examiner toutes les communications téléphoniques pour le compte du maréchal du *Reich*.

Très vite, on constata que Schulze-Boysen envoyait directement des télégrammes à Moscou, depuis le ministère même de Goering et, par un émetteur secret, appelait officiers et soldats à la résistance. Ce groupe est entré dans l'histoire sous le nom de *Rote Kapelle* (Orchestre rouge), adversaire de l'orchestre brun de Goering et Hitler. Quelques 600 personnes furent arrêtées, exerçant différentes professions et comptant de nombreux officiers.

Il n'aurait pas été prudent pour le régime de poursuivre tant de gens au moment où la bataille de Stalingrad accaparait toute l'attention de la population.

On fit passer en jugement 15 personnes, 12 hommes et 3 femmes, sans acte d'accusation. Le procès dura quatre jours et demi. Les meneurs furent condamnés à mort, le 19 décembre 1942. Seules, la femme de Harnack ne fut condamnée qu'à six ans de détention et Erica Brockdorf à dix ans. Tous furent incarcérés dans les cellules de la Prinz Albrecht-Strasse.

Himmler envoya un messager par avion spécial au *Führer* pour confirmer les peines de mort, mais pour se faire pardonner ses négligences, il se fit « plus royaliste que le roi » : il proposa à Hitler l'exécution des deux femmes et la pendaison générale de tous, contrairement au règlement judiciaire qui prévoyait la décollation à la hache. Hitler approuva. Le 22 décembre 1942 eut lieu à Plötzensee l'exécution de neuf des accusés. Avant de mourir, Boysen s'écria « La semence poussera ! » Par la suite, ce fut le tour des femmes et enfin du conseiller d'ambassade Franz Scheliha, fonctionnaire du ministère de Ribbentrop, et de sa secrétaire Ilse Stöbe, ainsi que du jeune radio-télégraphiste, Horst Heilmann. 70 personnes périrent discrètement dans les ateliers de la mort secrète et une centaine furent jetées en prison on envoyées dans les camps de concentration. Des 70 personnes décapitées, la grande majorité se composait d'officiers de la *Luftwafe*.

Pour Himmler, ce fut un succès remporté à la fois sur Goering et Ribbentrop,

puisque un diplomate de Ribbentrop avait bien accepté de travailler pour les Russes.

Dans sa lutte contre les services soviétiques, la Gestapo marqua par la suite plusieurs points. En coopération avec les services radio du général Thiele et des agents de Canaris, Heinrich Müller découvrit le réseau de Michel Makarov, qui, installé à Bruxelles, émettait des renseignement par radio vers Moscou. Ses collaborateurs, Anton Danilov et Sofia Poznanska furent aussi appréhendés.

Pour frapper Canaris, la Gestapo découvrit un colonel du génie, Becker, agent des soviétiques, comme l'affirme Schellenberg[33], qui de la périphérie de Berlin, transmettait à Moscou des renseignements militaires.

Himmler, tuteur des enfants illégitimes

Je fis, grâce à des amis, la connaissance de Frau Hilda Romatzki qui tenait sur le Kurfürstendamm la première maison de mode du *Reich*. D'origine polonaise, Frau Romatzki avait épousé un homme d'affaires israélite qui, après la prise du pouvoir par Hitler, émigra à Londres. Malgré ce passé « indigne d'une aryenne » et un enfant issu de ce mariage, les capacités et le talent de Mme Romatzki lui permirent de maintenir et même d'agrandir sa maison de haute couture. Toutes les « grandes dames » du *Reich*, notamment Mme Ribbentrop, femme du ministre des Affaires étrangères et ses filles, Mme Gœbbels, épouse du ministre de la Propagande, la femme de Robert Ley, *Reichsleiter* de l'*Arbeitsfront* (chef de tous les syndicats), les femmes des maréchaux et des *Gruppen-Führer*-SS (généraux) fréquentaient ce salon, non seulement pour choisir leurs toilettes, mais aussi pour bavarder devant une tasse de café ou une flûte de champagne. Les filles de l'*Obergruppen-Führer* Lorenz, ami de Himmler, faisaient souvent leur apparition chez la créatrice de mode du *Reich*.

Un jour, Frau Romatzki convia à un de ses dîners un homme « tres intéressant » disait-elle, avec un sourire, un employé très influent auprès de M. Ley, un certain M. Graf. Graf se comportait exactement à l'opposé de ce que l'on aurait pu attendre d'un fonctionnaire qui jouit de la confiance du chef de l'Arbeitsfront… Il s'exprimait d'une façon très originale qui lui permettait, sans avoir l'air de trahir les secrets de son chef, de me faire connaître les nouvelles les plus ultra-confidentielles.

Graf était aussi bien renseigné que Frau Romatzki sur la vie privée des grands dignitaires du *Reich*. Il racontait des plaisanteries apparemment anodines mais qui m'auraient valu la mort si la Gestapo avait appris que je les connaissais.

L’employé du quartier général de l’Arbeitsfront savait le nom des différentes amies de Gœbbels : l’actrice tchèque Lida Barova et la doctoresse Anna Baba de l’hôpital de la Charité.

« L’homme intéressant » de Frau Romatzki était vraiment bien renseigné, puisque la secrétaire de Himmler, Hedwig, lui donnera deux enfants illégitimes: le 15 février 1942, un fils Helge, et en automne 1944 une fille, Gertrud. Toutes les intrigues nouées entre les dignitaires du *Reich* étaient ébruitées par leurs femmes ou leurs familiers, aussi, Himmler décida-t-il de couper court à ces bavardages. Il organisa un service spécial formé de femmes de la société qui lui rapportaient personnellement les bruits qui couraient sur les ministres et les hauts dignitaires du *Reich*. Frau Romatzki savait même que Hitler avait une amie, la jeune photographe Eva Braun. Elle avait appris la nouvelle par les indiscrétions de l’aviatrice Hanna Reitsch, fervente admiratrice du *Führer*. Divulguer de tels secrets représentait un risque énorme pour tous. Si la Gestapo l’avait su, elle n’aurait pas hésité à arrêter et « liquider les bavards ». Pour éviter de trop nombreux et trop dangereux « bruits de salon », Himmler avertit les grands dignitaires par lettres personnelles. Il leur recommanda beaucoup de prudence dans leurs paroles en face de leur femme et de leurs enfants qui pourraient laisser échapper des secrets compromettants dans les salons ou à l’école.

Les clubs d’équitation féminine étaient à l’époque de vrais guêpiers d’intrigues et également « des bourses à nouvelles ». « Himmler accorde une grande importance aux chevaux et aux nobles », me disait Frau Romatzki, « Pensez qu’il a fait du jockey Fegelein son ami personnel! » Fegelein fut promu plus tard général et épousa Grete Braun, sœur d’Eva, la maîtresse de Hitler. Nous apprendrons combien les intrigues de cour préoccupent le chef de la police allemande: Himmler, fondateur d’une nouvelle chevalerie[34].

Himmler, privé de son adjoint Heydrich, spécialisé dans les provocations, se consacra, après l’attaque de l’URSS, au problème de la colonisation et s’ingénia à trouver des recettes pour augmenter la natalité des Allemands. Il fit ré-imprimer et diffuser dans l’armée son célèbre décret du 28 octobre 1939 pour que les Allemands « avec ou sans mariage » multiplient les enfants. Dans ce domaine, Himmler appliquait lui-même les théories qu’il préconisait. Il promit que tous les enfants légitimes ou illégitimes de sang aryen dont les pères seraient tués au front seraient placés sous sa tutelle personnelle. Pour encourager les soldats, il décrète :

« Au-delà des limites des lois, des coutumes et des vues bourgeoises, peut-être

nécessaires, ce sera maintenant la grande tâche, même en dehors des liens du mariage, pour les femmes et les jeunes filles allemandes au sang pur, non pas dans une intention frivole, mais selon une volonté profondément morale, de devenir mères d'enfants dont les pères partent pour le front… Aux hommes et aux femmes qui demeurent dans leurs foyers par ordre de l'État, les mêmes circonstances imposent plus que jamais, l'obligation sacrée de devenir encore pères et mères d'enfants ».

Donc le mot d'ordre qui règne dès maintenant est: « Même en dehors des liens du mariage ! »

Le *Reichführer*, général de la guerre biologique

Pendant qu'il professait cette multiplication des Germaniques, Himmler préparait un vaste plan d'extermination des Juifs, des autres peuples non aryens et même des Aryens qui s'opposaient à l'établissement de l'ordre nouveau en Europe, plan qui entrera dans l'histoire sous le nom de *Generalplan-Ost* et dont nous parlerons encore.

Il est hors de doute que Himmler comptait éliminer les Juifs non seulement de l'Allemagne, mais de tous les pays de l'Europe et cela simultanément à la réalisation du plan de Hitler de soumission des autres pays, Himmler ne jouait pas dans l'exécution de ce génocide un rôle secondaire ou subalterne. Hitler se consacrait à la guerre des armes, stratégique, Himmler à celle des races, biologique : ce que Hitler et Himmler pouvaient décider entre eux, avant l'invasion d'un pays, sur le traitement réservé aux autres peuples et autres races, on l'ignore. Mais les actes sont là. C'est pourquoi nous ne pouvons pas partager le jugement d'Alan Bullock sur Himmler : « Un homme de capacités subalternes qui n'aurait jamais osé agir indépendamment dans cette direction[35] ».

Sur le problème juif, la question n'est pas de savoir si Himmler aurait osé ou non agir indépendamment, mais de connaître le degré de son zèle, et de sa responsabilité dans l'élaboration du plan et de son exécution. Qu'un accord ait existé entre les deux hommes est une vérité incontestable, mais c'est aussi un fait historique que jamais Hitler n'aurait apporté la minutie, la pédanterie, ces bases pseudo-scientifiques que Himmler a données à ses actions. Dans un temps très court, par un procédé efficace, elles visaient à l'élimination de onze millions de Juifs dans une première étape, de trente millions de Slaves dans la seconde, la germanisation de l'Europe aryenne dans une troisième étape et pour finir l'expulsion « des peuples chaotiques du Sud de l'Europe ».

Si nous nous sommes séparés d'Alan Bullock au sujet du rôle secondaire de

Himmler dans la question raciale, nous nous solidarisons avec lui lorsqu'il affirme qu'il est trop simple d'attribuer ces plans à un « cer veau malade », puisque le système que Himmler a créé et les résultats qu'il a obtenus ne sont pas restés dans le domaine de la fantaisie ou d'un mythe, mais entrés malheureusement dans celui de la réalité (Auschwitz!).

Si cette vision, parfaitement définie dans l'esprit de Himmler avait pu s'achever sur la continuité des succès militaires, Himmler, loin d'être considéré comme un fonctionnaire de la police, aurait passé auprès du *Führer* comme le seul stratège de la guerre biologique. C'est sous cet angle qu'il faut regarder la « personnalité mystérieuse » de Himmler. Ses discours, ses actes ne reflètent nullement son rôle subalterne, mais bien au contraire, sa supériorité, ses méthodes comme ses décisions sont uniques. Chez Himmler, le sens de la hiérarchie et de la discipline ne doit pas être confondu avec le complexe d'infériorité qu'on lui attribue. Le degré de sa croyance et de sa virulence à réaliser ses idées, dépasse le conformisme de la discipline.

Je suis arrivé à cette constatation en étudiant les mesures que Himmler et ses services entreprirent en Pologne et dans les territoires occupés de l'URSS.

Un contremaître polonais, chargé de réparer les rails des tramways à Gdynia m'a raconté qu'aussitôt après l'occupation du pays, Himmler était venu (en septembre 1939) dans un train spécial pour inspecter le port et prendre des décisions concernant le transport des Juifs. Notons que son train s'appelait « HeinrichI » en l'honneur de l'empereur conquérant. Un énorme E.M. de spécialistes de la colonisation accompagnait le *Reichsführer* qui, en réalité, inspectait personnellement les terrains où il installerait les 134 000 Allemands provenant des pays baltes, selon l'accord de transfert avec l'URSS. Il ordonna immédiatement l'expulsion de 550 000 Juifs de provinces annexées au *Reich* et se disposa à rejeter au-delà des frontières du Grand *Reich*, 1 500 000 Polonais. En hiver 1941, 300 000 Juifs furent déjà refoulés au-delà de la Vistule. À cette époque, Himmler installa 400 000 Allemands provenant de Volhynie, des Pays baltes, de Bessarabie et de Buckovine, sur les terres incorporées au *Reich* et d'où les Polonais ont été chassés, valise à la main. Sur les territoires des provinces polonaises incluses dans le *Reich*, il ne garda que 100 000 « Polaks » considérés comme ouvriers qualifiés et qui lui semblaient nécessaires à l'industrie allemande. En même temps, il jeta les intellectuels et les Polonais « dangereux » dans des camps de concentration. Le premier décembre 1941, plus de 50 000 patriotes emplissaient prisons et camps.

Les Polonais m'ont donné tant de précisions que je ne pouvais plus douter. La

campagne antisémite menée dans la presse, la radio et le film me paraissait être la mise en condition du peuple pour qu'il acceptât sans broncher les pogroms. Je décidai de partir à Londres, via Budapest, pour divulguer ces nouvelles.

À la Prinz Albrecht-Strasse, tamis de la Gestapo

Le matin d'été 1942, cinq personnages, quatre en uniforme SS, un en civil, se présentèrent revolver à la main, pour m'arrêter et pour me conduire à la Prinz Albrecht-Strasse. Malgré leurs grands airs menaçants, je pensais ne devoir rester l'hôte de Himmler que quelques heures, ou quelques jours tout au plus. J'étais persuadé que la Gestapo ne pourrait rien prouver contre moi. Mais les vingt feuilles que j'avais remplies dans la cellule 36 ne leur ont pas suffi… et de loin. Ils m'ont reproché de me moquer de la police d'État. Les enquêteurs procédèrent alors à mon interrogatoire.

Pourquoi et comment avez-vous quitté Berlin et passé les frontières? Vos relations ? Soudain on parle de grande stratégie. Je comprends que les Hongrois n'ont rien dit. S'ils avaient parlé de mon projet de gagner Ankara, la Gestapo aurait obtenu une base légale pour ma condamnation à mort, selon la loi allemande.

Ma défense : mon voyage en Hongrie ? Strictement d'ordre privé, pour me ravitailler.

Durant l'automne 1942, comme par miracle, après plusieurs semaines dans la cellule 36, on m'a mis dans une chambre commune où je me suis trouvé avec une vingtaine de détenus. Ma couchette, dans cette prison de la RSHA était voisine de celle d'un garçon surprenant, Theo Hespers, ancien chef de la jeunesse catholique en Rhénanie, accusé d'être l'instigateur de l'attentat de la Bürgerbräukeller. Un peu plus loin, les lits de Heinrich Rau, ancien général des brigades internationales en Espagne et de Franz Dahlem, haute personnalité du PC allemand, livrés par le gouvernement de Vichy, après l'occupation de la France.

Entre Hespers et moi naît une amitié. Avait-il 30, 35 ou 40 ans ? Je ne sais pas. Le fait est qu'il éclatait de jeunesse avec ses yeux intelligents, légèrement bridés et sa houpette de cheveux coiffés avec une raie. Hespers n'était rien d'autre que l'inspirateur d'Elser puisque c'est lui qui, selon la Gestapo, aurait reçu de l'Intelligence Service l'argent pour financer l'attentat de Munich. Ses compagnons Best et Stevens étaient déjà passés par cette même prison.

La lumière éteinte, Hespers s'approchait de moi et à mon oreille, il me confiait certains secrets de haute importance, qu'il me demandait de transmettre,

si la chance me souriant, je survivais :

— Je suis déjà condamné à mort par le tribunal du peuple, à la suite d’un procès à huis-clos. Je ne pouvais pas nier. J’étais en Hollande lors de l’enlèvement de Stevens et de Best. Ce jour-là, Schellenberg a bien failli me kidnapper, moi aussi ; je n’ai été pris que plus tard après la ruée vers l’Ouest, l’offensive sur la France. Pendant que les troupes allemandes envahissaient la Hollande et la Belgique, j’ai fait la retraite jusqu’à Dunkerque avec les Anglais. J’étais pratiquement embarqué lorsque le commandant du bateau sur lequel je voulais monter avec ma famille a refusé de prendre les miens. Je ne pouvais pas les laisser sous les bombes qui pleuvaient sur la plage. J’ai décidé de nous glisser dans les masses en exode. Nous sommes tous passés à travers les lignes allemandes. Comme j’étais chef de la jeunesse catholique en Rhénanie, les cercles chrétiens de Belgique nous ont abrités.

« Tout a bien marché jusqu’en février 1942, lorsque la Gestapo passa au peigne fin la Belgique tout entière. On recherchait les émigrés cachés, mais aussi les agents secrets étrangers. Lorsqu’on m’a pris, on m’a immédiatement amené ici, Prinz Albrecht-Strasse. J’ai été bien étonné lorsqu’en face de moi s’est trouvé le capitaine Schaemmel. Cyniquement, il riait et me demanda : “Vous me connaissez sûrement” ».

Puis Hespers m’expliqua comment les fonctionnaires britanniques avaient discuté très sérieusement en présence d’un mystérieux général, à l’accent autrichien, un des chefs de la conjuration contre Hitler et ennemi mortel des SS et de Himmler.

— En 1939, Schaemmel voulait me persuader que prochainement une troupe spéciale de la *Wehrmacht* kidnapperait ou éliminerait Hitler, alors que la troupe spéciale était préparée pour nous. Émigré politique, je croyais à l’hostilité de la *Wehrmacht*, ce n’était qu’un bluff[36]. Tout le monde acclamait Hitler et espérait du galon. Hélas! j’ai embarqué les Anglais, les Hollandais, les Français dans cette sale affaire! Le 30 octobre, les Britanniques ont discuté avec le « général » et Schaemmel sur les conditions de la paix. On est convenu que l’Autriche redeviendrait libre, que le Parti nazi serait dissous, on a même parlé du commerce et de la reconstruction. Lord Halifax, ministre des Affaires étrangères s’est déclaré prêt à recevoir les délégués de l’opposition et à signer avec eux un contrat secret. Le général et Schaemmel logeaient dans la villa somptueuse d’un ami de Best. Mme Best, fille du général néerlandais Van Rijs recevait et se prodiguait pour le général.

J’interromps le chuchotement de Hespers :

— Mais qui était le général allemand à l’accent autrichien?

— Je n’en savais rien. Mais c’est sûrement quelqu’un de la Gestapo, en tout cas, il jouait bien son rôle, un vrai candidat pour le ministère de la Défense[37].

Avec amertume, Hespers me raconte comment les Britanniques remirent au général des postes émetteurs en donnant un chiffre et le numéro d’appel pour prendre le rendez-vous.

— Pensez-vous! la radio a servi pour convenir du jour et du lieu où ils ramasseraient Best et Stevens au pont de Venlo. Le 9 novembre 1939, un groupe de SS armés jusqu’aux dents lançaient des pétards et tiraient partout. Ce fut un affolement. Ils ont dû travailler des mois pour monter leur affaire, car les Anglais méfiants avaient tout fait pour ne pas être pris dans un nœud coulant. Comme vous le savez, les hommes de Schellenberg ont aussi emmené à Düsseldorf, le lieutenant Coppens, blessé. Aussitôt après le kidnapping, nous avons su qu’il s’agissait d’une provocation bien préparée pour compromettre l’Angleterre et la Hollande dans le prétendu attentat contre Hitler. Ici même, dans cette prison de la Wilhelm-Strasse, Müller, chef de la Gestapo, et Schellenberg m’ont beaucoup interrogé sur ce que pensaient de l’attentat les gens de mon entourage. J’ai répondu ouvertement: “Un coup monté!” Müller n’a pas paru surpris de ma réponse. Par contre Schellenberg se montra furieux. Mon opinion ne lui convenait pas ! »

Hespers pensait être prochainement décapité. Son seul souhait était celui de pouvoir communiquer avec sa famille.

Nous avons beaucoup discuté sur le but que se proposaient Hitler et Himmler en montant cet attentat et en arrêtant les Britanniques, Hespers fut catégorique. C’était pour violer la neutralité de la Hollande et préparer le peuple allemand à l’occupation des pays qui offrent l’hospitalité aux agents britanniques. Le Danemark et la Norvège ont été aussi attaqués sous prétexte de les protéger des intrigues britanniques.

— Comme vous avez pu le lire dans la presse allemande, on a mêlé à l’attentat Edouard Benès, Hermann Rauschning, Treviranus, Otto Strasser, mais par moi, ils voulaient compromettre les cercles catholiques hollandais dans un procès monstre. Ils cherchaient partout des conspirateurs pour les faire passer en jugement dans l’hiver 1939/1940, juste avant de déclencher l’offensive à l’Ouest.

Hespers m’a certifié que, par des détenus du commando de Lichterfelde qui dépend du camp de concentration de Sachsenhausen, et qui servaient de Kalfakteurs (ordonnances) dans notre prison, il apprit que Best et Stevens, après leur interrogatoire à la Prinz Albrecht-Strasse furent dirigés sur Sachsenhausen. Les Kalfakteurs sont des détenus ; ils en font naturellement le moins possible, surtout parce qu’ils passent le temps à observer et à écouter tout ce qu’ils peuvent voir ou entendre pour le rapporter fidèlement à leurs camarades incarcérés.

Le récit de Hespers me passionne, mais pourquoi mes gardiens m’ont-ils tiré de ma cellule pour me donner une place juste à côté de cet homme, déjà condamné à mort et auquel on donne l’occasion de raconter sa vie dans cette cellule commune ?

Visiblement obsédé par sa condamnation, il reprend :

— Dans quelques jours, on va me couper la tête à Plötzensee ou à Brandenburg. Je voudrais qu’on sache que je n’étais pas un agent de la Gestapo.

— Pourquoi cette crainte puisqu’on vous a condamné pour trahison et pour atteinte à la Sûreté de l’État ?

— Au cours de mon interrogatoire, j’ai compris, comme je vous l’ai dit, que Himmler et Schellenberg voulaient faire un procès aux Britanniques et aux Hollandais, *post mortem*, pour marquer le coup qu’ils venaient de porter à l’Intelligence Service. Depuis plusieurs mois, la Gestapo me détient, on combine la façon de présenter l’enlèvement de Venlo. Hitler n’était pas chaud pour réveiller l’affaire. Le succès de l’offensive à l’Ouest était déjà loin dans le passé. À quoi eût-il servi à lui et à la *Wehrmacht* de braquer les projecteurs sur une réussite des SS, d’autant qu’ils apparaissaient avoir été incapables de prendre des mesures pour empêcher l’attentat ?

— Mais alors, le coupable, ce mystérieux Elser, qui est-il ?

— Un pauvre type, qu’on a téléguidé. C’est un autre van der Lubbe. Vous verrez qu’Elser ne passera pas devant une cour de justice, comme est passé van der Lubbe, à Leipzig en 1933. Hitler ne le permettra pas. La preuve en est que le tribunal du peuple m’a condamné sur des pièces fournies par Schellenberg pour espionnage et haute trahison et non pour être mêlé à cet attentat comme on avait commencé à le faire au début. Le moment venu, ils supprimeront Elser. Himmler dira aux deux Anglais, qui se trouvent actuellement à Oranienburg sous un régime spécial, que puisqu’il les a sauvés, ils peuvent assurer la liaison avec le gouvernement anglais, en vue d’une paix séparée. Au cours de mes

interrogatoires, j’ai bien vu que la Gestapo a établi qu’Elser seul a organisé et réalisé l’attentat. Ils ont fait constater par leurs psychiatres sa débilité mentale, mais aussi ses facultés remarquables d’invention. Schellenberg m’a même lu à la fin de mon interrogatoire le rapport du professeur de Crinis[38], qui a examiné Elser, pour me convaincre que si l’on me remet au tribunal du peuple, ce n’est pas du tout en raison de l’attentat ; je n’y suis pas impliqué, mais pour mes relations avec l’Intelligence Service.

L’exécution de Hespers n’est pas survenue aussi rapidement qu’il le pensait. On le transféra à Plöizensec où il resta jusqu’en septembre 1943. Après un bombardement de Berlin, Himmler ordonna l’exécution de 250 détenus soupçonnés d’avoir voulu s’évader de la prison, Hespers fut pendu le 9 septembre 1943. Il mourut persuadé qu’il avait vécu selon la loi chrétienne et pour le triomphe de la fraternité des hommes[39].

Si la Gestapo a gardé si longtemps Hespers en vie, c’est qu’elle ne savait pas trop le sort réservé à Best et à Stevens. Ils ont survécu.

Schellenberg dans ses mémoires ne souffle mot de Hespers. Par contre, il discrédite l’agent F 479, un émigré allemand, qui lui a permis de monter l’enlèvement, il le retrouva plus tard, le 30 octobre 1939 et écrit à ce sujet: « Je m’emploierai à lui faciliter les choses auprès des autorités de Berlin pour rentrer en Allemagne[40] ».

Quel service peut rendre Schellenberg à un émigré qui est son agent? Et un agent si important qu’il a permis la capture des Anglais ? Pourquoi Schellenberg, *alias* capitaine Schaemmel, a-t-il voulu par la bande salir la mémoire d’un patriote qu’il a fait pendre pour fuir sa responsabilité dans un crime ignoble? Pour l’empêcher surtout de parler d’une opération capitale de la guerre secrète, il n’aurait jamais laissé cet agent en Hollande. Quant à l’agent, il n’aurait pas commis l’imprudence de rester dans un pays qu’il a compromis. Si toute cette histoire de F 479 était vraie, Schellenberg aurait été trop content de mettre en toutes lettres le nom de F 479 et d’indiquer ce qu’il est devenu[41].

Ceci montre le peu de confiance que l’on doit prêter au « dur » des services secrets allemands, entre autres, lorsqu’il affirme que l’enlèvement de Venlo n’est en rien lié à l’attentat, et n’est dû qu’à un hasard et à l’ordre donné par Himmler, au nom du *Führer*.

Heinrich Müller m’interroge…

— Vous avez bien visité la France et l’Angleterre avant la guerre ? Bon ! Là

vous avez comploté avec les organisations qui se disent démocratiques. Vous avez été reçu par Jean Zay, le ministre de l'Éducation nationale et vous vous êtes engagé à travailler pour les services secrets français et anglais. C'est la raison de votre présence à Berlin. Ne niez pas ! Nous le savons. Nous avons trouvé des documents à Belgrade et à Paris.

Je me sens soulagé. Son accusation ne tient pas. Jean Zay m'a bien reçu à l'Éducation nationale, en 1937, mais avec une délégation de la Ligue Bulgaro-Yougoslave des Étudiants, que je présidais. Rien de plus ! Je n'ai jamais mis les pieds en Angleterre et n'ai fait de rapport à qui que ce soit. C'est très tranquillement que je prends l'offensive.

— Puisque vous avez en mains des documents, servez-vous en ! Questionnez-moi. Je vous répondrai sur chaque point.

Le chef me foudroie du regard et finit par lâcher :

— Ces documents, je ne les ai pas encore, mais j'ai des télégrammes qui m'informent qu'ils vont m'être expédiés. Décidez-vous à parler immédiatement.

— Je n'ai rien à dire, je préfère attendre ces pièces accusatrices. L'enquêteur ne paraît pas autrement surpris de ma réponse. Il pousse un soupir et me demande de le suivre. Il m'amène dans une grande pièce dont les murs sont entièrement cachés par des armoires métalliques. Partout des escabeaux chromés. Au milieu de la salle, un énorme appareil dont j'ignore l'usage. J'ai l'impression de me trouver dans la coupole d'un observatoire. En fait, c'en est un! Pour examiner les prisonniers. On prend de moi, sous toutes les faces, des séries de photos, on enregistre ma voix pour la comparer avec les écoutes téléphoniques enregistrées de mes conservations, on relève mes empreintes, mes mensurations, et pour m'impressionner davantage on ouvre un des placards métalliques d'où l'on tire une grande feuille jaune portant mon nom accompagné de diverses observations et de chiffres correspondant aux rapports des agents enquêteurs.

À la Prinz Albrecht-Strasse, geôle particulière de Himmler, tout est méticuleusement calculé : interrogatoires, règlement, lectures, promenades, etc… Pas un instant où l'on ne soit sous la loupe de la Gestapo ! Les règles raciales, édictées par le *Reichsführer*, y sont strictement appliquées. Dans la grande cellule collective (vingt détenus), s'il se trouve un Juif, il est interdit de lui adresser la parole ou de lui offrir des cigarettes.

À la Prinz Albrecht-Strasse, où aboutissent tous les prisonniers de marque, je vais avoir sans doute l'occasion d'approcher des gens bien renseignés. Dès mon

arrivée, j’ai déjà fait la connaissance du docteur Schmidt, médecin de Rudolf Hess, l’adjoint du *Führer*, qui s’est envolé en Angleterre ; d’un mystérieux SS, Erich, le chauffeur de Hitler ; de Heinrich Rau, déjà nommé et de Stepan Bandera, leader des nationalistes ukrainiens. Hespers m’a même dit: « Pour peu que vous restiez ici assez longtemps, il n’est pas exclu que vous croisiez un jour Elser ».

Dans la cellule commune où l’on m’a transféré, c’est un défilé continuel de « porteurs de secrets ». Ils passent là deux, trois jours, jusqu’à leur interrogatoire par Heinrich Müller, le chef de la Gestapo, qui ne laisse à personne le soin d’arracher à des gens « si dangereux », des précisions ou des aveux sur leurs agissements. C’est de l’impression que Müller retire de ses contacts directs avec le détenu et qu’il communique à Himmler que le *Reichsführer* décide du sort d’un suspect.

Après avoir subi, précisément dans ces locaux de la Prinz Albrecht-Strasse, pendant des mois, l’emprisonnement et des interrogatoires interminables et multiples, je me trouve enfin devant le bras droit de Himmler, Heinrich Müller, le chef de la Gestapo. Je sais que j’ai affaire à un policier professionnel.

Müller ne donne pas, à celui qu’il questionne, comme Himmler, un complexe né du sentiment subconscient de se trouver devant un homme qui dispose de l’honneur et de la vie de millions d’êtres. Ceux qui ont bien connu Himmler, affirment que rien ne lui échappait de ce qu’il voyait ou de ce qu’on lui proposait. Mais ce n’était que dans la solitude et la tranquillité qu’il utilisait son extraordinaire mémoire; ses intuitions, les suggestions qu’on lui avait soumises, il les digérait alors comme fait le boa. Il donnait ensuite aux projets les plus cruels une teinte académique, voire le caractère d’une nécessité scientifique. Tout cela pour accroître le culte de sa personne, mais camouflé d’une modestie et d’une simplicité de bon serviteur de l’État et du *Führer*.

Müller par contre – un homme qui sait prendre lui aussi des décisions – ne fait pas la loi, il l’applique durement, mais « honnêtement ». C’est un juge. Cette loi est bien davantage pour lui commandée par son admiration pour le *Führer* que par l’idéologie SS du Weltanschauung (la « conception du monde » nazie).

Heinrich Müller, physiquement, est un bel homme d’une quarantaine d’années, avec un visage très régulier, très classique, un nez droit, une bouche mince, des yeux assez petits qui regardent bien en face. Son cou seul est impressionnant. Cou massif de lutteur ou de boxeur. Pourtant ses mains sont fines et soignées. Il porte au poignet un bracelet-montre. Il ne donne aucune

impression de cruauté mais plutôt de tristesse. Ses fonctions ne sont pas de celles qui engendrent la gaieté. Il a sous ses ordres plus de 40 000 indicateurs payés, par ses services ou bénévoles, et combien de tueurs !

La porte s’est refermée; nous sommes seuls sous les portraits de Hitler et de Himmler. Il est debout en uniforme SS, derrière son bureau. Il me regarde et me dit : « On vous a suffisamment interrogé jusqu’à présent, laissons cela ».

Mon dossier et quelques télégrammes me concernant sont sur la table. Müller pose lourdement sa main sur les actes et continue : « Nous allons avoir une conversation d’homme à homme ». Il me fait asseoir et me propose de me faire porter du thé ou du café.

— Nous avons réuni assez de preuves pour vous envoyer dans un camp de concentration. Vos écrits ont aidé la propagande des ennemis de l’Allemagne. Les déclarations que vous avez faites à certaines personnalités étrangères ont nui au *Reich*. Vous vous êtes élevé ouvertement contre les mesures que nous avons dû prendre pour la protection du *Reich*. Ne niez pas, je sais à quoi m’en tenir. Dans votre dossier j’ai des déclarations de diplomates de puissances alliées de l’Allemagne, auxquels vous avez dit qu’ils seraient pendus après la guerre. Vous vous rendez compte que vous avez bien cherché à influencer la conduite de nos alliés. De plus, nous avons des preuves que vous avez facilité le départ de Juifs vers la Yougoslavie et que vous n’avez pas hésité à faire de fausses déclarations sur leur identité. Pourtant, calmez-vous, nous n’allons pas vous trancher la tête pour cela! La gravité de votre cas réside dans les soupçons que nous avons sur vous. Vous le voyez, aucun greffier n’est là pour enregistrer vos propos. Ou vous parlez et je vous laisse partir en Suisse, ou je vous envoie devant le Tribunal du Peuple et là, les soupçons suffiront pour vous faire décapiter.

Tout au long. Müller me demande de m’expliquer sur les véritables motifs de ma présence à Berlin, sur mes conceptions politiques et sur mes relations.

— Non seulement par vos articles, mais encore par nos renseignements nous sommes fixés: vous êtes l’œil de Churchill à Berlin.

Lorsqu’il prononce le nom de Churchill, j’éclate de rire.

— Monsieur le Chef, vous m’accordez vraiment beaucoup d’importance !

Puis Müller reprend :

— Au début de septembre 1940, deux mois après la capitulation de la France, vous avez écrit un grand rapport pour Churchill, démontrant que l’Angleterre ne serait pas envahie, mais les Balkans et que par la suite l’Allemagne s’attaquerait

à l’URSS…

Ce sont mes voyages répétés à Zagreb qui ont donné au chef de la Gestapo le motif de m’accuser. D’autant plus que ses services l’ont informé que je fréquentais des antinazis notoires, à qui j’ai dicté un long rapport dans lequel j’aurais affirmé que « les Allemands n’avaient nullement l’intention de débarquer en Angleterre, mais bien d’occuper les Balkans et l’Europe centrale et par la suite de se lancer contre l’URSS ». De plus, la Gestapo de Belgrade ayant interrogé Tanovi_, depuis mon arrestation, sur notre conversation à l’« Impérial » de Vienne, celui-ci aurait reconnu m’avoir dit que le prince-régent Paul, avant le départ de la délégation yougoslave pour Vienne, lui avait certifié qu’Hitler n’attaquerait pas la Yougoslavie, mais se lancerait contre l’URSS.

Je nie catégoriquement les accusations.

— Alors, si vous ne vous sentez pas coupable, pourquoi avez-vous voulu quitter secrètement le *Reich*, alors que nous n’avons rien fait contre vous ?

Je réfute aussi ce reproche: « Je n’avais pas l’intention de quitter l’Allemagne, mais je craignais d’être livré aux Oustachis. » Cet argument est apparu le plus fort à Müller.

— J’admets que vous êtes un de leurs adversaires, mais ce n’est pas une raison pour agir contre nous. Vous êtes un porteur de secrets, j’en suis persuadé.

Pendant mon séjour de trois ans en Allemagne (1939-1941), tout en faisant mon métier de journaliste, je m’étais appliqué à connaître à fond le système totalitaire et j’avais poursuivi mes études de doctorat à la faculté de philosophie de Berlin. Diplômé en droit, mon intérêt allait aux idéologies et aux méthodes de propagande, à l’histoire orientale, et surtout à la conception économique de ces totalitaires que je voyais vivre, à tous les procédés qui leur permettaient de financer une guerre contre le monde entier, tout en maintenant un peuple dans une obsession d’impérialisme et de conquêtes.

— Au fond, conclut Müller, vous avez fait votre possible pour connaître le national-socialisme. Non pas pour le servir, mais, comme il ressort de vos activités, pour le combattre avec plus d’efficacité. Ce ne sont pas les cigarettes que vous avez refilées à Grünberg que je vous reproche, mais vos crimes contre le *Reich*.

Au cours des interrogatoires, Müller semble surpris et irrité – il ne me l’a pas caché – que je sois au courant des dissensions internes du Parti, notamment entre Gœbbels et Ribbentrop, Himmler et Bormann, entre le service secret de

Heydrich et celui de Goering, entre la *Wehrmacht* et les SS et surtout que je puisse sembler connaître dans ses grandes lignes le plan des opérations, puisque, dans mes articles, et cela avant l'attaque sur l'URSS, j'avais écrit que l'Allemagne n'envahirait pas l'Angleterre, mais se bornerait à la conquête des vastes territoires de la Russie. Ce n'était pas difficile à prévoir pour un étudiant de l'économie de guerre. L'industrie allemande contrôlant le potentiel de toute l'Europe occidentale et centrale, la main-d'œuvre et les matières premières lui étaient indispensables, les grains de l'Ukraine et les pétroles du Caucase. Les experts de la stratégie économique estimaient que l'extension de la domination allemande devait atteindre à l'Est l'Oural, si les forces armées du *Reich* avaient pour mission de contraindre l'Angleterre et les USA à reconnaître l'ordre nouveau.

Durant les derniers mois précédant ma promotion au doctorat en philosophie de l'Université de Berlin, Müller, en accord avec Ribbentrop et Himmler, avait fait prélever dans mon dossier à la Faculté, mes diplômes, mes notes d'examen et ma thèse déjà approuvée par Ubersberger, Jessen et Dovifat avec la mention « *Cum laude* ».

Müller comptait y découvrir des éléments susceptibles d'étayer son accusation, mais il a fait chou-blanc – il n'a rien trouvé.

— Vous n avez rien reconnu, votre cas reste grave, me fait le n° 3 de l'organisation SS.

Sans paraître remarquer mon inquiétude, il signe un papier rouge. Il ajoute avec une sorte de regret:

— Puisque vous n'avez pas voulu parler, vous irez dans un camp de concentration.

Donc je suis jeté dans une geôle, sans jugement et pour un temps indéterminé, mais je sens mon cœur, soulagé, battre plus allègrement.

Un camp de concentration, quand même, ce n'est pas la mort!

J'avais envie de le remercier bien sincèrement. Le camp de concentration allait être ma nouvelle patrie. Enfin, je me trouverais en compagnie d'hommes épris des mêmes sentiments que moi…

Cette mesure qui me frappe m'oblige pour des raisons tactiques à protester:

— Comment! vous voulez envoyer dans un camp un journaliste accrédité à l'instant où l'Université doit me remettre mon diplôme de docteur, ceci sans le

moindre scrupule moral et juridique!

Müller ne paraît pas très irrité de ma remarque, il me dit d'une voix douce :

— Vous êtes le premier journaliste étranger envoyé spécial à Berlin que j'expédie dans un camp. Ce n'est agréable ni pour le gouvernement du *Reich*, ni pour moi. Je n'y suis pour rien. Il existe des instances et des lois qui sont au-dessus de moi.

On m'appelle au greffe pour prendre mon argent, mon manteau et ma cravate. La porte métallique du couloir se ferme derrière moi et dans la cour, on me fait monter dans une grande Mercédès noire. Une inquiétude me saisit. M'emmène-t-on vers un lieu d'exécution secret, procédé courant pour la Gestapo qui déclare sa victime « *verschollen* » (disparue).

Je me rassure en constatant la présence de mes sept valises, chargées dans la voiture. Sur les sièges de devant, un chauffeur en civil en chapeau tyrolien, un sous-officier SS. Ce qui m'étonne, c'est que l'on me fasse traverser Berlin, en plein jour, et passer par la Wilhelm-Strasse vers midi, heure où quotidiennement une centaine de journalistes se rendent à la conférence du Ministère des Affaires étrangères.

Je n'en aperçois aucun. La voiture s'arrête « Unter den Linden », au coin de la Wilhelm-Strasse. J'ai l'impression, en voyant descendre le sous-officier, qu'il va chercher dans un des bâtiments du parti une pièce qui manque encore à mon dossier.

La foule est dense, je m'interroge. Dois-je sauter de la voiture ou non ? Mais dans le rétroviseur, j'ai vu deux yeux couleur aigue-marine, me surveiller et le conducteur au chapeau tyrolien qui tient sa main dans sa poche. Non, je ne donnerai pas l'occasion à la Gestapo de proclamer qu'ils ont abattu un journaliste qui s'enfuyait, un terroriste.

Le sous-officier est revenu. La voiture se dirige très doucement vers le nord de la capitale, mais je ne sais toujours pas où l'on m'emmène. Quand nous quittons la périphérie de la ville, près d'un petit bois, l'auto s'arrête. Les deux hommes descendent, ils vont uriner, ils me laissent seul. Quand ils reviennent, le SS me demande:

— Comment, vous n'avez pas éprouvé le besoin de faire comme nous ?

— Non merci.

Je ne leur dis pas que la prudence m'a fait m'abstenir. Ce n'est pas l'envie de

les imiter qui me manquait.

Les deux hommes se jettent un coup d’œil. La voiture repart à travers la forêt. Toujours la même question me hante : où m’emmène-t-elle ?

II

Himmler, bâtisseur de la Ruhmeshalle

À Sachsenhausen, capitale du système esclavagiste

Au moment où la Mercédès s'approchait d'une agglomération, où je remarque la présence de nombreux soldats SS, la voiture a pris une allure plus rapide. Peu après, elle entre dans une enceinte aux grands murs de béton surmontés de barbelés. Nous croisons un groupe de gens attelés à une remorque montée sur pneus. Les hommes sont amaigris et portent un costume rayé blanc-bleu. Plus tard, j'apprendrai que les SS nomment ces vêtements et ceux qui les portent des « zébras ». Qu'y a-t-il dans la remorque ? Que tirent ces gens ? Dépassant les parois je vois une tête pâle, jaunâtre, des jambes qui se balancent… La voiture est pleine de cadavres. Elle tourne vers la droite. Les hommes vont sûrement les enterrer… Sur une autre charrette deux « zébras » déplacent la potence transportable.

— C'est pour vous! ironise macabrement le sous-officier. Et il rit !

Ma gorge est sèche. Cette fois mon sort est décidé. J'ai pâli. Le SS me conduit vers le portail aux grilles de fer, l'entrée du camp, et il montre l'écriteau en fer forgé: *Arbeit macht frei* (le travail rend libre).

La potence n'était pas pour moi, mais le travail forcé, oui.

Durant l'hiver 1942, on m'a affecté comme déporté politique au « Kommando Speer », le commando de la mort.

Ce commando disciplinaire de 3 000 hommes acheminait chaque jour vers un dépôt central des blocs énormes de granit, en provenance de Suède, amenés par voie ferrée ou par canaux depuis Lubeck. La première conversation avec un de mes compagnons m'a dans l'instant fait comprendre où je suis tombé et pourquoi je n'ai pas été abattu.

Un détenu slovaque qui connaissait parfaitement les habitudes de la Gestapo m'explique que, dans certains cas, Himmler ne veut pas prendre la responsabilité

d’envoyer quelqu’un dans un camp. Il préfère le faire abattre comme délinquant, ayant pris la fuite et ainsi violé la loi. Il fait constater la mort par une commission qui amène sur les lieux quelques membres de la famille ou des amis proches. Dans mon cas, c’eut été quelques-uns de mes confrères, accrédités comme moi à la Wilhelm-Strasse.

— On t’a mis au « Speer », m’a dit l’homme, au commando où le nombre des morts est le plus grand, dans la journée. Là, si tu quittes la colonne ou le travail, on tire immédiatement sur toi, ou on t’assomme.

— Tu as de la chance ! m’a dit un autre, un grand blond que tout le monde appelait Karl. C’était un politique allemand. Détenu antérieurement à la guerre, il n’avait jamais travaillé que sur ce chantier qui peu à peu avait transformé la région. Oui ! tu as de la chance de te trouver ici. C’est maintenant un véritable sanatorium que le Kombinat Speer. En trois ans, durant son aménagement, 20 000 déportés y sont morts ! Les Juifs, les plus sains, les plus aisés aussi, raflés pendant « La Nuit de Cristal », en 1938, y ont laissé leur peau, puis en 1939, il en est arrivé un groupe de mille autres, ramassés dans Berlin même… Les Juifs liquidés, est venu notre tour, celui des démocrates allemands, puis « Ils » ont amené des Polonais… Maintenant, toute l’Europe y passe! C’est une vraie tour de Babel. »

En fait, au Kommando Speer, – il porte ce nom en l’honneur du ministre de la construction du IIIe *Reich*, – j’entendais autour de moi parler une dizaine de langues. Jeunes Français, ayant voulu gagner les forces de la « France libre », résistants belges et hollandais, étudiants tchèques, officiers polonais et russes, partisans yougoslaves, policiers luxembourgeois se refusant à prêter serment au *Führer*, blonds intellectuels norvégiens n’ayant pas conscience d’appartenir à une race supérieure, tous arrivaient pêle-mêle à la succursale du camp de concentration de Sachsenhausen, à proximité de la briquetterie « Klinker » ou au commando de la terreur « Speer ».

— Pourquoi cette briquetterie ? À quoi servent les parpaings spéciaux qu’elle fabrique ? Pourquoi ces blocs monstrueux de granit ? demandaient les nouveaux arrivés. Ces mêmes questions je les posais à Karl Rogitz, notre contremaître – un politique allemand, lui aussi – dont la conduite à l’égard de ses camarades détenus contrastait heureusement avec celle de son collègue Max Presk, un repris de justice, une brute, qui ne rentrait pas satisfait au camp, s’il n’avait pas assommé dans la journée sa bonne dizaine d’hommes! Et nous étions à l’ère du « Sanatorium » !…

— Tu n’as donc jamais entendu parler de la Ruhmeshalle, le Palais de la Gloire ?

J’avouai mon ignorance.

— Je t’en dirai plus ce soir. Ici, nous sommes trop surveillés par nos deux chefs de groupe, des verts[42], Willi Tamm et Hanne Linder, et par le SS. En vitesse, sache que cet immense chantier c’est le résultat des rêveries triomphales de Hitler, revues et corrigées par Himmler, « Reichsheini » comme le nomme affectueusement son maître.

On m’avait désigné pour décharger avec une vingtaine de prisonniers soviétiques un bloc de granit d’une dizaine de tonnes… Ils portaient encore les débris des uniformes dans lesquels ils avaient été pris. Moi, j’étais affublé du minable pyjama « zébra », mais vu le froid, on m’avait autorisé à garder autour de mon cou mon écharpe en soie, dernier vestige de mes splendeurs civiles.

Ces soviétiques comptaient parmi les survivants de 20 000 commissaires politiques et Juifs, massacrés en septembre 1941. En ce premier mois de grand froid, ils n’occupaient plus que deux baraques dans le camp!

Quand j’arrivais ils s’arrêtèrent de travailler, me mesurèrent du regard et me demandèrent qui j’étais. Quand je leur eus répondu dans leur langue que j’étais journaliste, leur pitié se manifesta par: « Va te mettre à l’abri du froid, ton travail nous le ferons pour toi ». J’étais si bouleversé que je me suis mis à pleurer. Ils me questionnèrent encore. « Dis-nous comment à ton avis se terminera la guerre? Il paraît qu’on nous a réservé pour construire les monuments commémoratifs de la victoire des Allemands… »

Ma réponse est nette. « L’humanité tout entière est engagée dans la lutte. On ne peut douter de l’issue favorable de la guerre pour les Alliés! » Ces affamés rayonnent. Ils ont l’aspect euphorique des gens qui sortent d’un banquet!… Je n’ai pas précisé la durée de la lutte à ces officiers, à ces intellectuels, à ces techniciens… Himmler a besoin d’eux pour ses burgs teutoniques, dans les vastes territoires de l’Est, dont l’édification l’obsède de façon maladive.

Après ma brève conversation avec Karl, je m’étais remis à mon nouveau travail. M’ayant entendu m’exprimer en russe, Willi Tamm, mon chef de groupe, un truand cent pour cent, m’avait bombardé: « Secrétaire interprète, attaché à sa personne », Willi est le grand contremaître du chantier du *Führer*.

Brusquement au Kommando Speer, dans le tumulte des machines et le travail grégaire de tant de prisonniers, jetés là par la seule décision du *Reichsführer*, j’ai

la révélation de la frénésie avec laquelle Himmler a pris à cœur les projets architecturaux de son maître sur l’aménagement de son *Reich*. Pourtant le Kombinat Speer n’est qu’un ensemble de chantiers où des tailleurs de pierre esclaves préparent les matériaux pour les monuments colossaux qu’édifiera le peuple allemand victorieux!

Hitler, dans son discours du 30 janvier 1937, annonçait une législation qui permettrait la transformation totale en vingt ans de la capitale, de Nuremberg et de Hambourg. Ce même jour, par un *Führererlass*, un décret, il nommait le professeur Albert Speer « *Generalinspektor für die Reichs Hauptstadt* » (inspecteur général pour la capitale).

Inspiré par les ingénieurs, les architectes, Hitler donne plus d’ampleur à ses projets. Himmler surtout y contribue, en suggérant à son maître d’utiliser les millions d’hommes qui seront tombés en esclavage. Himmler, oui, cet Himmler qui, lorsque je le croisais dans la Prinz Albrecht-Strasse m’apparaissait sans envergure, un médiocre ambitieux que la chance avait servi en le faisant se trouver à côté de Hitler, lors du putsch de novembre 1923. Un voisinage de hasard qu’il a su exploiter ! Peut-être n’est-il pas si bête qu’il en a l’air!

Attiré par l’ambiguïté du personnage, je me suis dès lors attaché à découvrir, autant qu’il était en mon pouvoir, la véritable figure de Himmler dont l’action a transformé radicalement le IIIe *Reich*. Encore en liberté, j’avais déjà beaucoup appris sur lui, sur sa famille, sur sa vie, mais il m’a fallu être transféré à Sachsenhausen, ce camp énigmatique, donjon de cette forteresse du nazisme pour comprendre et connaître l’empire mystérieux de Himmler.

Sachsenhausen, l’armoire aux secrets pour la conquête du monde

Je ne commencerai pas cette étude par un éloge exhaustif de l’amitié. Le mode lyrique n’est pas de mise dans le domaine de l’ombre et de la mort. Mais il est pourtant nécessaire de savoir que c’est ce sentiment découvert chez tant de ceux avec lesquels j’ai vécu ces jours d’épreuves et développé par des souffrances et des espérances communes, qui m’a permis de résister à la dépression inévitable chez l’homme privé de liberté, sous une constante menace de mort, et de garder la volonté de trouver dans les témoignages, de mes camarades, dans leurs observations, la possibilité de saisir les procédés de l’himmlérisme et d’avoir pu entreprendre dans le camp même, une synthèse d’un système que des années de recherches postérieures à la Libération n’ont fait que confirmer.

« On n’en verra pas demain la fin! Pour survivre, l’immédiat seul importe! »

tranche Nikola Koyetski, journaliste tchèque.

— Savez-vous, me dit Koyetski, que vous vous trouvez dans le camp n° 1 de Himmler ? Ce qui se cache dans cette citadelle, vous ne pouvez pas vous l'imaginer! Nous, les détenus, nous sommes les images d'un kaléidoscope extraordinaire qu'aucune lanterne magique ne saurait projeter.

De même que j'ai appris avec stupeur que des prisonniers travaillent à la *Politische Abteilung*, voici maintenant que l'on m'affirme que certains ont des fonctions à l'école de la Gestapo, que dirige Otto Skorzeny, au château de Friedensthal.

— Dans le Bureau d'études des constructions prévues dans le *Reich* et en Europe par Himmler, continue Koyetski se trouvent rassemblés les savants-esclaves, embrigadés pour rattraper le retard des nazis dans le perfectionnement des armes modernes. Puis Koyetski, cet homme sérieux, d'une quarantaine d'années, m'explique comment Himmler prépare ses services à constituer une équipe de savants qui lui fourniraient les armes miraculeuses. Sachsenhausen deviendrait, d'après le Tchèque, un centre de recherches techniques. Déjà les détenus qualifiés sont envoyés dans les usines que « protège » la Gestapo, À Sachsenhausen sont installés aussi des laboratoires pathologiques géants, où sous la férule de médecins de Himmler travaillent des étudiants tchèques. Ces études des races et des caractéristiques héréditaires sont le domaine réservé aux intellectuels SS.

— Si vous voulez voir les laboratoires géants et les marmites où l'on fait bouillir les crânes spécimens, vous n'avez qu'à vous rendre dans la cave de l'infirmerie. Têtes déformées, de nains, de jumeaux, d'hydrocéphales sont dépouillées de leur peau et sont expédiées dans les différents instituts scientifiques.

— Que vas-tu encore m'apprendre ?

— La station *Herz As* (l'as de cœur) de radio des SS qui émet d'Oranienburg, ce sont nos camarades qui la desservent.

— Pourquoi As de Cœur ?

— Elle a conquis les cœurs de l'élite allemande. On a même ajouté à cette élite, les bandits, puisque c'est ici le centre de recrutement et d'entraînement des groupes de répression. Les plus dangereux des droits communs sont rassemblés ici, S'il faut ouvrir les coffres-forts des banques ou des ministères des pays occupés, on envoie – en uniforme – des spécialistes, ouvrir les serrures. Ces «

techniciens » passent ensuite dans les bataillons de rachat et obtiennent la croix de guerre.

— Autour de notre camp, des centaines d'usines secrètes fabriquent du matériel de guerre. En bref, le secteur Oranienburg-Sachsenhausen est la petite Ruhr de Himmler.

Pour moi, Koyetski ouvre la porte d'un monde inconnu.

— Nos camarades travaillent dans quarante commandos extérieurs, dans les usines Heinkel, Siemens et Krupp, des prisonniers politiques, on en trouve partout, même comme serviteurs dans la villa personnelle du *Reichsführer*, dans la Grunewald, quartier résidentiel de Berlin.

Comme Himmler avait raison lorsque dans son discours de Metz (1942), il proclamait que les K.Z.[43] sont la meilleure école de rééducation des sous-hommes. Ils sont aussi un levier pour la colonisation de l'Europe, au service du conquérant.

J'apprends très vite que le grand immeuble, bâti en dur, situé dans l'enceinte du complexe Sachsenhausen, est le siège de l'*Amtsgruppe D* « l'Inspection générale », c'est-à-dire le bureau de Himmler qui dans le département SS « pour l'économie et l'administration », dirige tous les camps de concentration se trouvant sur le territoire du *Reich* ou sur ceux implantés dans les régions occupées. Sachsenhausen est « l'usine pondeuse » des autres camps. Le personnel SS qui aura la charge d'établir d'autres camps ou commandos s'entraîne ici. Les déportés spécialisés dans différents métiers sont transférés pour diriger les colonnes des esclaves, dans les pays conquis.

À Sachsenhausen se trouvent aussi, enterrées dans les casemates souterraines qui les protégeront des bombardements, de grandes quantités de gaz Zyklon B. Selon Koyetski, les SS ont entrepris des essais d'asphyxie en masse des déportés à Auschwitz à partir de l'été 1941, c'est-à-dire après l'attaque sur l'URSS. On n'estima pas satisfaisants les résultats, les gaz s'échappant à travers les fentes de bois des baraques. Dans la *Baustelle*, bureau de construction, sous contrôle des médecins SS, on créa les modèles définitifs de grandes et petites chambres à gaz pour l'asphyxie en masse de tous ceux qu'on considérait inaptes au travail.

Koyetski n'ignore rien de ce que Léon Blum, l'ancien président du Conseil français, et Schuschnigg, ex-chancelier d'Autriche, détenus à l'isolement, font dans leurs maisonnettes accotées au mur du camp. Plus étonnant encore, il a pu mener des enquêtes, par l'intermédiaire des témoins de Jéhovah, sur le meurtre

de von Rath à Paris (1938) et sur l'attentat de Munich (1939), et cela derrière les barbelés!

Je le questionne.

— C'est bien simple. Les deux pauvres diables, qui en ont été les exécutants, Grynszpan et Elser, se trouvent dans le camp, mais à l'isolement, à la Zellenbau. Si ça te chante, je peux très bien arranger un rendez-vous avec eux.

Mon nouveau métier: tailleur de pierre, m'a déjà permis de découvrir le plan des constructions monumentales, mais de plus, il va me donner l'occasion de continuer mes recherches, commencées à la Wilhelm Strasse et de savoir si la Gestapo a eu l'intention de me mêler à l'attentat de Munich, et de me faire tomber dans un piège, par l'intermédiaire d'Ackermann. Je parle à Koyetski de la visite que m'a faite Ackermann à Berlin.

Il me certifie que dans ces affaires, la Gestapo a toujours cherché à « mouiller » le plus grand nombre de gens. Si j'avais mordu à l'hameçon, par moi, ils auraient pu atteindre les hommes politiques yougoslaves comme ils l'ont déjà fait avec le président Benès en insistant sur le fait de sa cohabitation à Londres avec des émigrés allemands. C'est d'ailleurs parce que Benès a été cité comme l'un des « fauteurs de Munich » que Koyetski par amitié et par devoir patriotique a voulu faire la lumière sur l'attentat de la Bürgerbräukeller, sur lequel d'ailleurs, je reviendrai.

Je veux savoir regarder le kaléidoscope, partir à la découverte du mystérieux empire de Himmler. Tâche difficile pour un prisonnier, versé dans un commando disciplinaire, le commando Speer, que de contempler de l'abîme, où il est tombé, le panorama de cet enfer!… N'importe, l'expérience que je vais peu à peu acquérir dans la lutte incessante que je veux entreprendre me permettra de reconsidérer la théorie et de déboulonner mes opinions… Que savais-je du national-socialisme et de l'ordre SS avant de venir dans le camp?

Le camp ce n'est pas un bannissement, il vaut une promotion universitaire. J'ai pensé à la Prinz Albrecht-Strasse ! Une nouvelle patrie !

Pauvre et triste patrie ! Dès le premier appel, qui dura trois heures dans le froid, je contractai une pneumonie, qui me cloua sur ma paillasse avec 40° de fièvre.

Au matin, mon voisin de gauche était mort. Les malades en quarantaine n'allant pas à l'appel, je rassemblai mes forces pour demander qu'on enlevât le cadavre de mon compagnon. À peine avais-je ouvert la bouche, que la main de

mon voisin de droite s’abattait sur mes lèvres pour me contraindre au silence. Il me chuchota: « Tais-toi, je t’en prie, laisse-moi quelques jours encore toucher sa gamelle de soupe! » Aussi longtemps que son numéro n’est pas rayé des listes, on continue de toucher la ration du « présent ».

C’est quand l’humanité est dépouillée de sa pellicule de conformisme sociale qu’elle trahit sa nature profonde; quelle que soit la couleur de sa peau ou la forme de son crâne. Croyant ou incroyant, riche ou pauvre, l’homme réagit selon les mêmes principes. Une loi commune domine l’âme et le corps. Sans distinction aucune, nus chez le médecin, tous les patients, se ressemblent et la même maladie se manifeste par des symptômes semblables. Au camp, la maladie de la faim et du froid, la terreur de la matraque, le désir de survivre déterminent un comportement uniforme. Avec des nuances, bien sûr.

La plupart de mes camarades n’ont ni la force, ni les capacités de méditer et de dégager la signification du calvaire qu’il nous faut gravir. Le camp n’est pour eux que l’arène d’un cirque où la lutte pour la vie atteint son paroxysme. Leur obsession : une gamelle de soupe ou quelques pommes de terre. Chez certains cependant, la qualité du caractère, l’éducation et la morale, qui lient l’individu à une conception humaine, ont une influence bénéfique incontestable. Mais il en est d’eux comme des malades atteints d’une affection physique, certains la surmontent, d’autres végètent, d’autres encore y succombent.

L’entrée au camp d’un journaliste étranger, accrédité auprès du gouvernement du *Reich* et qui arrive tout droit de la prison de la Prinz Albrecht-Strasse, provoque la solidarité spontanée des médecins, des diplomates, des écrivains, des officiers et des prêtres, qui se trouvent là. Déjà ils sont adaptés à la vie concentrationnaire, j’en ai la preuve, lorsqu’ils apportent leur première aide – une demi-betterave – au fiévreux que je suis, en m’avertissant :

« Attention! Cachez-la bien! Le recteur de l’Université d’Oslo, le professeur Seip a reçu cinq coups de fouet pour avoir raflé des carottes. » Ce scientifique incarnera, à la fin de la guerre, la seule espérance de Himmler et de son entourage.

Intellectuels, hommes politiques, se pressent autour de moi pour connaître des nouvelles toutes fraîches de Berlin.

En arrivant au camp, je pouvais évidemment renseigner mes nouveaux camarades sur beaucoup de points, d’autant plus que durant mon séjour de six mois dans la geôle de la Gestapo, j’avais eu la possibilité de parler avec plusieurs hommes politiques de première importance, mais aussi avec des

personnages d'un rang plus modeste, mais humainement tout aussi curieux comme le chauffeur de Hitler, le médecin de son adjoint Hess ou des émissaires de Himmler ou de Heydrich en pays étrangers, pris « sous protection d'honneur ».

À Sachsenhausen, j'ai continué mes études. Nous avions l'usage en effet d'une bibliothèque importante et pour camarades des centaines de spécialistes en tous genres, jetés par Himmler dans ce dépôt réservé aux gens « dangereux » et aux otages.

C'est notamment grâce à mon affectation au Kommando Speer et à la décision de Müller de me transformer en tailleur de pierre que j'ai connu le projet Ruhmeshalle, merveille de l'architecture germanique.

Mon passage dans ce commando spécial, la lecture des documents et des publications SS à laquelle je me suis attelé et les renseignements fournis par les ingénieurs de la *Baustelle* (bureau de construction) internés comme je l'étais, m'ont permis de concevoir de façon concrète, certains aspects psychologiques des « grands du nazisme » dont la vanité de Hitler, le général amateur, et celle de Himmler, ce policier saisi par la grandeur. Et surtout j'ai senti la portée des mesures bien concrètes de Himmler, d'ajouter en dix ans aux 90 millions d'Allemands de 1942, 100 millions d'autres « fabriqués » par des naissances et l'assimilation forcée, et d'apprendre comment il pensait, en même temps, exterminer 11 millions de Juifs et 30 millions de Slaves (élites et tarés physiquement), de plus expulser 70 millions d'Européens « négroïdes » vers la Sibérie, l'Afrique et l'Amérique latine, incorporer dans le grand *Raum*, l'empire colonial de la France et de la Grande-Bretagne, et réduire ensuite le Japon et les USA au rang de satellites de la zone périphérique[44].

Durant l'hiver 1940, les dockers de Lübeck, sidérés, déchargeaient des blocs énormes de granit. L'équipement du port venait d'être amélioré par l'installation de grues plus puissantes.

Heinrich Himmler, le mystérieux chef des SS et de la police allemande s'intéresse personnellement à l'amélioration du port de Lübeck et au fonctionnement régulier des transports de pierres en provenance de la Suède. Il ordonne aux *Gestapo-Stelle* (bureau de la Gestapo) des ports de la Baltique d'apporter toute leur aide à cette opération, qui n'a d'autre rapport avec la guerre en cours que d'anticiper sur la victoire finale.

Les responsables des services secrets répandaient la nouvelle que le *Führer* accumulait déjà les matériaux nécessaires à la construction de villes et à celle de

monuments architectoniques, dignes du IIIe *Reich*.

« Les SS, à cette époque, rassemblaient les hommes les plus faibles et leur imposaient d'extraire la glaise de « la fosse noire ». Avec le soir venait le moment de se débarrasser des bouches inutiles. Les SS faisaient s'entasser ceux qui vivaient encore sur un wagonnet qu'ils lançaient sur une pente dans une partie désaffectée de la carrière. Le « marteau de glaise » fonçait dans la masse humide où s'assommaient les malheureux. Déchargés, les cadavres étaient ensevelis dans le trou d'argile qu'ils avaient eux-mêmes creusé, raconte un des prisonniers de Sachsenhausen.

Quand je suis arrivé, au cours de l'hiver 1942, la grande briquetterie *Klinkerwerk*, employant 4 000 esclaves, fonctionnait déjà, le port était creusé et les détenus avaient achevé les baraques et les halls pour l'école d'apprentissage des tailleurs de pierre. Une montagne de granit s'élevait dans la partie réservée au dépôt. On m'envoya décharger les blocs amenés, par voie ferrée, de Lübeck. Sur les quais, nous débarquions des pierres moins considérables en provenance de la Suède, plus précisément de Bohus-laen, où le gouvernement du IIe *Reich* avait acheté une montagne de granit et aménagé un port, acquisition qui se monta à plus de cent millions de couronnes suédoises, prix demandé par la communauté religieuse d'Orkäned, propriétaire de la carrière.

Sur une pente dominant le terrain s'élevait une baraque bureau genre chalet suisse, peinte en vert où travaillaient des prisonniers spécialistes, responsables de l'exécution du plan et un détenu à qui l'on avait confié la direction technique des tailleurs de pierre. Le directeur civil, homme de confiance des autorités, Herr Kaiser » supervisait tous les travaux. Les SS montaient la garde le long des barbelés électrifiés. Deux sous-officiers SS, pas davantage, s'occupaient de la discipline à l'intérieur et recevaient les directives de M. Kaiser. Le déchargement des pierres des péniches et des wagons était confié au groupe de Willi Tamm, ancien « roi des bandits berlinois » comme il aimait à le prouver en extrayant de sa poche une vieille coupure de journal, toute froissée, datant de l'époque de son procès.

Sur les cloisons du bureau de M. Kaiser s'étalait un grand plan de quatre mètres sur deux, déjà jauni: la future Ruhmeshalle.

Qu'on imagine une sorte de catafalque colossal à deux étages surmonté d'une tour. La base, longue de 1 000 mètres, large de 350 et haute de 175, était ornée de colonnes immenses surmontées de frontons décorés de symboles germaniques. Au-dessus venait une construction rectangulaire, combinaison du

stylo antique et de celui du IIIe *Reich*, fenêtres et ouvertures étroites démesurément allongées, colonnes carrées. Une tour rectangulaire dominerait l'ensemble comme font les coupoles du Capitole à Washington, du Panthéon à Paris ou de Saint-Pierre à Rome.

J'appris là que Hitler éprouvait une aversion pour tous bâtiments circulaires, voûtes, arches, coupoles. Seules exceptions, il admettait les « arrondis » dans les viaducs et dans les bâtiments destinés à limiter une place au milieu de laquelle devait se dresser un monument important. Aussi le nouveau plan de la capitale prévoyait-il plusieurs places circulaires: Tiergarten, Tempelhof, FehrbeUiner Platz, etc…

Non loin de la Potsdamer Platz, avant mon arrestation, on construisait déjà le palais monumental des Transports et du Tourisme dont les bâtiments aux façades concaves formaient une circonférence. Le béton et le ciment étaient largement utilisés, on réservait le granit aux arcades.

Les plans de la Ruhmeshalle préfiguraient le plus grand monument de granit et de pierre du monde : *Ehrenmal des deutschen Kriegers* (Mémorial du Combattant Allemand). On avait prévu huit ans pour sa construction. Pour l'année 1948, tricentenaire de la Paix de Westphalie, la Ruhmeshalle serait terminée et inaugurée solennellement comme un symbole du triomphe de l'ordre nouveau, à la mémoire du guerrier allemand, bâtisseur du Grand *Reich*. Là où s'élève aujourd'hui la Siegessäule, colonne de la Victoire, commémorant celle de Sedan en 1871, devait prendre place le nouveau Panthéon, cœur du Grand *Reich*, symbole du triomphe de la race nordique et de l'écrasement définitif des « forces du chaos ». La grande artère est-ouest de Berlin qui y aboutit était bien choisie: cette voie sacrée, coupant le Tiergarten, le grand parc de la capitale et passant sous la Porte de Brandebourg, l'Arc de Triomphe prussien, marquerait le départ des deux routes impériales ; l'une vers Paris, l'autre vers Moscou.

C'est dans le cerveau de Hitler lui-même qu'avait germé cette conception grandiose, il comptait ainsi édifier de son vivant son propre mausolée. Après l'*Anschluss*, l'intégration de l'Autriche, l'occupation de la Tchécoslovaquie et l'écrasement de la Pologne, il pouvait croire son règne assez solidement établi pour entreprendre cette œuvre pharaonique. Albert Speer avait sauté sur l'occasion d'entrer dans l'histoire comme le maître d'œuvre d'une huitième merveille du monde, qui ensevelirait dans son ombre les sept chefs-d'œuvre précédents. L'érection de ce Walhalla, apothéose de l'époque aryenne, nécessitait pour prendre toute sa valeur symbolique la main-d'œuvre exclusive des esclaves appartenant aux ennemis intérieurs du Grand *Reich*, et aux «

peuples chaotiques » vaincus. Les idées architectoniques du monde antique – dont les Pharaons, Satrapes et Césars asservissaient des peuples entiers pour édifier pyramides, mausolées, arcs de triomphe, temples, palais et routes, – trouvaient leur plénitude dans le système de domination conçu par les cerveaux de ces nouveaux seigneurs du monde ! Le devoir de fournir la main-d'œuvre nécessaire au projet incombait au *Reichsführer* Heinrich Himmler. Lors d'un entretien au Quartier-Général de Hitler, comme le prouve un document trouvé après la guerre, le maître du *Reich* avait ordonné à son chef de la police de s'occuper, sans perdre de temps, de former une école de tailleurs de pierre et une armée de maçons et d'ouvriers hautement spécialisés dans la construction[45].

Mais avant cet entretien qui provoqua l'enthousiasme de Himmler et de son entourage, au *Reichsführer* avait été confiée l'administration des grandes carrières et des grandes briquetteries où travaillaient les prisonniers politiques et raciaux, Flossenburg, Mauthausen.

Cette charge l'avait fait entrer en contact avec les architectes préférés du *Führer*, Speer, Troost, Tessenov. Ces pierres, ces briques étaient destinées à la construction des bâtiments que le chef du IIIe *Reich* estimait devoir être construits les premiers : le camp et ses dépendances où se rassemblaient les foules à Nuremberg, le stade olympique à Berlin, la Maison de la Culture (Kulturhaus) à Munich – et les bureaux et villas des SS.

Tandis que les premiers succès militaires en URSS mettaient à sa disposition de nombreux prisonniers de guerre russes, Himmler, soutenu par Heydrich, voyait d'un mauvais œil l'importance que prenaient les architectes dans l'esprit du *Führer*; il entreprit de pousser en avant son propre État-major de construction et d'exploitation et il multiplia, avec sa main-d'œuvre d'esclaves, et les carrières et les usines préparant les matériaux : parpaings, briques, ciment.

En prenant en main ces travaux, les deux chefs SS envisageaient qu'avec la conquête de l'Est, il trouveraient là une « Gaule germanique » à créer, à la mesure de leurs ambitions.

Jusqu'alors, à leur corps défendant, ils n'étaient encore que des chefs de police, étendant leurs pouvoirs, et leur action n'atteignait que par la bande l'industrie et la finance.

Himmler connaît par ses contacts directs, fréquents, presque amicaux avec Hitler, la passion du *Führer* pour l'architecture, plus encore que par la lecture de *Mein Kampf* dont par vénération pour son maître, il a fait sa Bible de chevet.

Il sait en particulier que deux projets sont particulièrement chers à Hitler ; l'édification de la Ruhmeshalle avec la transformation de la capitale, et l'aménagement de la ville de Linz, ville de sa jeunesse, en une cité d'Art qui deviendra un mémorial et un lieu de pèlerinage, puisque le tombeau de ses parents y symbolisera selon la théorie raciale, la pitié pour les morts et la divinisation de l'héritage germanique. Oranienburg va être chargé de la réalisation des plans concernant Berlin, Mauthausen de ceux de Linz.

L'emplacement des autres camps démontre à quel point Himmler a adapté son système concentrationnaire au besoin de la main-d'œuvre esclavagiste, indispensable aux architectes et aux ingénieurs de l'Empire. Le camp de Nuengamme est situé à proximité de Hambourg, la ville que Hitler veut entièrement moderniser, puisqu'il a décidé que cette cité serait le plus grand port du monde, la tête de pont du *GrossReich* vers les autres continents. Le KZ de Buchenwald se trouve en Allemagne centrale, il peut fournir la main-d'œuvre et les pierres à Weimar, la ville de Herder, Goethe et Schiller, dont Hitler veut faire le Bayreuth de l'art dramatique et à Nuremberg, la ville où se tiennent les congrès du Parti. Cette cité, sur laquelle plane le souvenir de Dürer, il faut la restaurer et aussi établir les constructions modernes indispensables aux grands rassemblements populaires (hôtels, restaurants, salles des fêtes) en les adaptant aux merveilles médiévales et pittoresques, qui font d'elle, un joyau de l'art germanique. Le camp de Flossenburg qui n'est pas très éloigné, fournira le granit. Pour Munich où naquit le mouvement, Hitler réserve, en dehors de la Kunsthalle, déjà construite, des monuments grandioses qui rappelleront le souvenir des héros du 9 novembre 1923 et les victimes du « lâche attentat » dans la Bürgerbräukeller du 8 novembre 1939. En fait, le *Führer* veut marquer aux yeux de tous à quel point la Providence l'a protégé ces jours-là des infâmes machinations de l'Intelligence Service. C'est aux déportés politiques, cantonnés à Dachau, qu'incombera cette tâche réparatrice.

Pour Koyetski, ce Tchèque blond, qu'on prendrait pour un Viking, aucun de ces projets n'est secret, puisqu'il travaille dans le Bureau des constructions. Il m'a même apporté les plans pour que je puisse me convaincre de leur réalité. « Ils sont tous architectes ! » ironisait Koyetski.

Est-ce par hasard ou par volonté délibérée que Hitler s'est entouré de collaborateurs particulièrement intéressés par la peinture et l'architecture ? Le *Führer* lui-même, jusqu'en 1929, s'inscrivait sur les fiches d'hôtel comme « Maler und Schriftsteller », artiste-peintre et écrivain. Son ancien collaborateur, Wiedemann, écrit dans ses mémoires que Hitler lui a déclaré un jour que si la

Première Guerre n’avait pas éclaté, il serait devenu un Michel Ange. Wiedemann prétend que Hitler mettait dans cette affirmation la conviction la plus profonde. Même s’il ne fallait voir là qu’une boutade, il est certain qu’Hitler était persuadé que la défaite de l’Allemagne, en 1918, avait brisé sa carrière. Lorsqu’il décida de fonder son mouvement revanchard, on trouve auprès de lui un autre personnage qui se dit lui aussi, écrivain et peintre : Rosenberg. Le doctrinaire du mouvement peignait le dimanche et illustrait de sa main certaines de ses publications. Dans les dessins de son féal, Hitler retrouvait un goût semblable au sien.

Son expert militaire, Gœring, avait manifesté de tout temps un intérêt poussé pour les toiles de Maîtres. Même goût de collectionneur chez Bormann.

Himmler, lui, se montrait plus éclectique. Tous les objets d’art l’attiraient ainsi que l’architecture. Le responsable des cohortes de police présentait à Hitler rapports sur rapports, pour insister sur la nécessité de développer l’art populaire : chants, danses, broderies, vêtements traditionnels, costumes. Il exaltait les maîtres de la peinture allemande et considérait que toutes les cathédrales construites en style gothique étaient l’œuvre des Germains. Même s’il se plaisait à écrire en gothique ses lettres ou ses notes personnelles, il fit cependant observer au *Führer* que les caractères d’imprimerie en gothique dérivaient des lettres hébraïques. Les traducteurs de l’Ancien Testament se seraient inspirés, au Moyen Âge, de l’écriture juive; il réclamait donc d’utiliser dans la presse plutôt les caractères latins. En 1940, le *Führer* accepta cette suggestion. Les imprimeries n’eurent plus le droit de fondre des caractères gothiques et les journaux furent mis en demeure de se mettre en règle le plus tôt possible et de ne se servir que de caractères latins. De grands professeurs ont pris parti contre cette thèse, prouvant l’originalité germanique de la typographie gothique. Le professeur Karl Boemer, titulaire d’une chaire à l’Université de Berlin, m’avait dit à ce propos qu’il avait appris de Gœbbels que cette décision venait d’Himmler et qu’il ne s’y était soumis que contre son gré. Il continua même à faire tirer plusieurs de ses feuilles de propagande en gothique.

La manière dont Hitler se mêlait de tous les problèmes artistiques est prouvée par le fait qu’il fit de son architecte, Speer, le ministre de l’armement et de la Production. Keitel a témoigné à Nuremberg qu’Hitler dessinait de sa main, les projets des *Bunkers* antiaériens et des fortifications. Il tenait à ce que les avions et les chars allemands eussent des lignes architecturales. La grande parade de Nuremberg, l’uniforme du *Führer* et son appartement à la nouvelle Chancellerie, avaient été conçus par lui.

Les documents montrent aussi que l'adjoint de Himmler, Heydrich, musicien, se mêlait également d'urbanisme par l'intermédiaire de ses organismes policiers. Les écoles militaires pour les SS, les cités nouvellement construites et même les hôtels sur les autoroutes, devaient s'inspirer de l'architecture médiévale. Les créateurs de paysages avaient ordre de se soumettre strictement aux directives du *Führer*. Les organes de contrôle de Himmler y veillaient.

Cette tendance artistique s'étend à la musique, à la littérature et au droit. Hans Frank, président de l'Académie allemande de Droit, ami de Himmler et d'Heydrich, gouverneur en Pologne, était à ce point collectionneur de Rembrandt qu'il se l'entendit reprocher par Bormann, en présence du *Reichsführer*.

Frank, cet expert en droit germanique s'adonnait à la musique et donnait des festivals dans le palais des anciens rois de Pologne à Cracovie. Best, idéologue de la conquête, passait son temps à visiter les burgs et les cathédrales et à étudier les légendes populaires. Il utilisait ses études pour renforcer, ses thèses sur la germanisation.

« Himmler, pour le projet de restauration et d'édification des burgs germaniques, qui seront les lieux sacrés de l'Ordre nouveau, établi par ses SS, a reçu, faveur extrême, l'approbation du *Führer*. Depuis longtemps déjà, il est le protecteur des monuments de l'Allemagne », me dit Koyetski.

Les plans et les écrits le prouvent!

Himmler connaît l'aversion de son maître pour le plâtre et le béton, et son goût pour la pierre et le granit. Dans *Mein Kampf*, Hitler s'indigne contre ces architectes qui ont construit le *Reichstag* en couvrant les murs et les plafonds de stuc: « Un palais », a écrit Hitler, « pour des politiciens aux cerveaux de plâtre ! »

Donc la pierre et son façonnement deviennent un monopole de Himmler et des SS. Les jeunes architectes, il les formera; quand la main-d'œuvre est suffisante, il en dispose.

Himmler et Heydrich ont montré cette passion de construire dès la prise de pouvoir. En 1934, lorsqu'il fallut adapter le monument de Tannenberg (élevé en 1928 à Hohenstein, sur les lieux même où en fin août 1914 la IIIe armée allemande, sous les ordres de Hindenburg, avait anéanti la IIe armée russe de Samsonov), pour recevoir le cercueil du vieux maréchal, n'a-t-on pas vu Himmler, accompagné de son adjoint, portant les plans, venant suivre les

travaux?

Le Mémorial de Tannenberg symbolisait surtout pour le *Reichsführer*, ancien combattant de la grande guerre et chauvin à tous crins, la revanche historique de la bataille où, en 1410, au même endroit, les Polonais écrasèrent les Chevaliers teutoniques. Le *Reichsführer* crée des équipes archéologiques chargées de trouver dans toute l’Europe, en Pologne, en Flandre, en Italie, en Crimée, les pierres sacrées, qui témoigneraient de la grandeur du germanisme, mais il tient à ce que ces pierres rappellent son passage sur cette terre. C’est pourquoi il a installé, à portée de sa main, à Oranienburg, le bureau d’études pour les travaux de construction, noyau de ce gigantesque cèdre minéral qui s’épanouira après la victoire !

Le nouveau style exprimera l’esprit national. Il sera adapté à la Nature comme le fut jadis la mythologie des peuples nordiques et conçu pour des siècles ! Et le nom de Himmler sera éternellement lié à cette œuvre gigantesque… Comme le *Führer*, le petit policier se laisse emporter par sa mégalomanie maladive.

Dès 1939, Himmler avait organisé ses services de telle façon, qu’ils ne se réduisaient pas à des directions policières, mais s’étendaient aussi aux problèmes de races, d’éducation, de colonisation et d’édification des « burgs » prévus pour ses SS. En 1940, il lui fallut adapter son organisation aux besoins de la guerre, et à la surveillance du territoire du *Reich* et des pays conquis. Il s’efforça de développer les formations militaires SS dont le nombre réduit les soumet par trop à l’autorité de la *Wehrmacht*, qui, de plus, a toujours marqué sa méfiance pour le contrôle indirect qu’exercent sur elle Himmler et son adjoint. Pas un chef militaire dont le *Reichsführer* ne possède, fiché, le *curriculum* de sa vie privée.

Après les premières victoires en Russie, Hitler emporté par la gloire militaire se sent de plain-pied avec les maréchaux qu’il a nommés et dont la plupart sont des aristocrates, soutenus par la finance et qui considèrent les territoires conquis comme leur apanage.

Dans ce cas, Himmler et Heydrich, ne participeraient pas à la curée… Hitler, tout en donnant au *Reichsführer* la supervision de la sécurité derrière le front, cantonne Heydrich comme adjoint du protecteur en Bohême et Moravie, territoire qui ne représente par sa population qu’à peine 2 % des masses qu’aura à administrer le *Reich* victorieux.

Elser explique l’attentat de Munich et les changements des plans de guerre

J'étais constamment en relation avec un témoin de Jehovah qui durant des mois fut l'ordonnance d'Elser. Comme je montrais un certain intérêt pour le martyre de ses camarades et le sien, et un intérêt énorme pour ses prophéties annonçant la disparition apocalyptique de la tyrannie hitlérienne, jour après jour, je lui posai des questions sur le cas d'Elser, extrêmement important pour notre sort. Le témoin de Jehovah, un homme intelligent, traitait le cas Elser par versets, comme des psaumes.

Assurant la distribution de la soupe aux isolés de la *Zellenbau*[46], durant quelques jours – en extra – Koyetski avait transporté les casseroles de soupe dans l'*isolierung*, mais sur son complet « zébra » le triangle rouge des politiques était remplacé par le triangle violet des témoins de Jehovah, ayant seuls le droit d'accès dans ce lieu « interdit ».

Koyetski soigna particulièrement son client Elser. Point par point, il a obtenu de lui des précisions. Curieusement, Elser contribua de son mieux à la recherche de Koyetski, car lui-même désirait savoir où en était son cas, depuis son arrivée à Sachsenhausen, « On m'a oublié » disait-il. Il sentait confusément que la Gestapo enterrait son affaire.

Ce qui présente, dans ses dires, le maximum d'intérêt, c'est qu'il a reconnu « être tombé dans un piège de la Gestapo ». Des questions de Koyetski auxquelles Elser a répondu, il résulte:

1° Qu'il a organisé l'attentat contre Hitler, mais avec le concours de gens qu'il croyait être des opposants.

2° Qu'il s'est procuré très facilement des explosifs, dans une carrière où il avait travaillé.

3° Qu'il a bien placé la bombe dans le pilier de la brasserie, mais que d'autres que lui, se sont chargés de la faire exploser et d'y mettre un explosif plus puissant.

4° Qu'arrêté, il a compris qu'on se servait de lui pour monter un scandale. On le photographiait, penché sur des cartes et le jour où les photographes de presse devaient venir, on le rasait et on l'habillait.

5° Que des officiers enquêteurs lui ont promis qu'après la guerre 50 000 DM lui seraient versés s'il témoignait avoir été en relations avec l'Intelligence Service, par l'intermédiaire des gens de Strasser, résidant en Suisse et Benès, à Londres.

6° Que Himmler et Nebe, chef de la police criminelle lui ont rendu visite

récemment et s’engageant à le libérer, les hostilités terminées, s’il peut prouver, devant une commission, qu’il a fabriqué, seul, la bombe de Munich. Ils lui fourniront le matériel et un spécialiste qui lui montrera la façon dont on fabrique une machine infernale, puisque la Gestapo ne peut pas trouver ses complices du début de l’opération.

7° Les gens qui se sont présentés à lui comme résistants avant l’attentat, prétendaient avoir des relations en Suisse et en Angleterre et lui garantissaient pouvoir, après l’attentat, lui faire franchir la frontière; pour prouver qu’il était bien l’auteur de l’attentat, il devait emporter une photo de la Bürgerbräukeller et des fragments d’un appareil d’horlogerie. Objets que la Gestapo a trouvés dans sa poche, lors de l’arrestation et qui servaient comme « pièces à conviction » lors du communiqué lancé par Himmler.

8° Que pendant son interrogatoire, on a changé plusieurs fois la version de l’attentat, pour finir avec un contrat certifiant qu’il avait agi seul, pour tuer les ennemis du *Führer*, et que les 50 000 marks promis lui seraient versés après la guerre. Cette dernière version était la seule dont Elser avait le droit de parler.

Donc le résultat de notre enquête confirme bien que la décision de Hitler est de laisser tomber l’affaire après l’attaque de l’URSS. Il permet d’expliquer les affirmations tendancieuses de Schellenberg, l’incertitude des historiens et surtout la disparition des témoins gênants : Elser, Hespers et surtout Nebe qui lors de la glorification des. policiers figurait sur les photos à la droite de Himmler[47].

Si l’on juge cette affaire complexe dans son ensemble, disons qu’Hitler lui-même s’est opposé à un procès qui aurait rendu ridicule son régime, car le *Führer* tenait avant tout au maintien de sa popularité et à son action sur les foules. Dans son discours du 8 novembre 1939, avant l’attentat, véritable réquisitoire contre l’hypocrisie des Anglais et contre leurs méthodes sournoises, il se vante d’avoir fanatisé les masses et proclame que puisque « les Britanniques ont chargé leurs obus d’humanitarisme, il faut leur parler la langue qu’ils comprennent ».

Au fond, l’armée était prête à l’offensive. Mais pour obtenir des masses le fanatisme souhaité, la propagande devait leur offrir un motif valable justifiant le châtiment… et prouvant l’essence divine du *Führer*.

Ses grands coups de théâtre, le *Führer* en préparait l’exécution avec Himmler et l’exploitation avec Gœbbels – Himmler était ainsi directement mêlé aux opérations les plus confidentielles concernant les préparatifs militaires et la mise en condition des foules.

Heydrich a bien trouvé un protagoniste, Elser, sur le sort duquel il n’aura de compte à rendre à personne. L’opération de l’enlèvement de Venlo avec le « capitaine Schaemmel » était aussi une réussite puisque les exécutants reçurent les félicitations de Hitler, mais ce que Heydrich n’a pas pu prévoir, et son chef Himmler pas davantage, c’est que le *Führer*, soutenu par ses généraux, après la victoire-éclair à l’Ouest, ne tiendra pas à diminuer le succès militaire par la « révélation » d’une intrigue bassement policière. Après la capitulation de la France, Hitler ne voulait plus entendre parler du pilier de la brasserie de Munich, pas plus que des deux Anglais, enlevés à la frontière hollandaise, d’autant que ses experts personnels n’appartenant pas à la Gestapo, lui avait affirmé que ces machinations avaient provoqué des réactions déplorables à l’étranger et surtout en Angleterre. L’affaire restera donc une médiocre combinaison policière du ressort de Himmler. Déception pour lui, Heydrich et Schellenberg, puisque les mérites éminents de leurs services ne ressortiront pas du procès monstre qu’ils avaient espéré. La défaite infligée à l’Intelligence Service constitue pour eux finalement un camouflet puisque Hitler se refusa à épouser la thèse selon laquelle les Britanniques avaient organisé l’attentat, comme l’avaient annoncé à son de trompe Himmler et ses services pour déchaîner l’indignation des foules.

C’est donc à Himmler et à ses lieutenants d’expliquer de façon acceptable les deux opérations qu’il convient de faire oublier au public. L’affaire prendra dès lors un aspect d’« astuces » destinées à égarer l’ennemi. C’est une véritable métamorphose qui aura deux épilogues : pour les victimes, la vie dans les prisons et les camps de concentration ; et pour les hommes de Himmler, la possibilité avantageuse, après la guerre, devant les juges alliés, d’imputer leurs desseins au chef du parti : Hitler.

Si je parais m’éloigner du sujet de ce chapitre : la Ruhmeshalle, pour plonger dans l’enquête sur Elser, c’est que je suis à la fois témoin de ce qui se passe sur les chantiers Speer et dans la Zellenbau et que ces événements ont une grande importance pour la compréhension du système himmlérien et qu’ils déterminent notre destin.

Ma connaissance de jour en jour plus grande du camp est un fil d’Ariane qui peut permettre au lecteur de ne pas s’égarer dans ce labyrinthe : Sachsenhausen, centre où se trament les intrigues monstrueuses montées par les services de Himmler, qui sciemment les lient les unes aux autres.

C’est par une juste appréciation de l’affaire Elser et des plans architecturaux auxquels se mêle Himmler, pour satisfaire les ambitions artistiques du *Führer*, qu’on trouvera la clé de l’évolution continuelle du régime, de son ascension, de

l’esclavage de millions d’hommes, des génocides de peuples entiers, des intrigues entre les dignitaires et les raisons profondes de la chute du IIIe *Reich*.

Mon ami Koyetski, auquel son service de kalfacteur *ad hoc* a permis de pénétrer dans la Zellenbau et de s’entretenir avec Elser[48], a constaté *de visu* qu’Elser jouissait du statut d’un ministre : nourriture meilleure, médicament, livres et radio. Si l’on s’étonne que nous fussions au courant de tout ce qui se passait dans cette prison « secrète », qu’on sache, je le répète, qu’un seul SS assurait le contrôle de quatre-vingt-dix détenus de marque et que si consciencieux qu’il fût, il n’avait pas le don d’ubiquité et ne pouvait épier toutes les conversations pendant qu’on servait la soupe ou qu’on nettoyait les cellules[49]. Michael Eccarius, le SS responsable du Zellenbau, ne comprenait pas le privilège dont bénéficiait Elser, « terroriste ignoble », et dont l’affaire avait mis ses supérieurs dans une situation difficile[50]. Lors de l’arrestation d’Elser, à Munich, Schuschnigg l’avait rencontré en prison » il avait constaté que le terroriste Elser y était fort bien traité. Mais Elser, malgré son régime de faveur, craignait pourtant de disparaître. « Ce que j’ai pu être idiot! Je me suis laissé rouler ! » répétait-il à Koyetski. Mon ami tchèque était convaincu qu’Elser disait vrai. À son avis, l’homme n’était qu’un pauvre type, qui avait mordu à l’appât présenté par la Gestapo. Les noms de ces émissaires mystérieux venus d’Angleterre, via la Suisse, qui l’ont poussé à agir, Elser s’est montré incapable d’en citer un seul. Il en revenait toujours à cette affirmation « Oui, quand ils m’ont proposé d’exécuter l’attentat, j’ai marché d’autant plus qu’ils se sont présentés comme des amis de mon ami Karl que la Gestapo a assassiné au printemps 1939. Je me suis procuré l’explosif, j’ai foré dans le pilier de la Bürgerbräukeller la chambre pour l’y placer, mais, tout cela, je l’ai fait sous leur protection. Je ne risquais pas grand-chose, ils avaient un des leurs dans l’entourage de Hitler[51]. »

Koyetski, gardait dans son bureau parmi des paperasses un feuillet sur lequel, en caractères microscopiques, il avait consigné, à l’encre, les déclarations d’Elser. Cette note où, bien entendu, ne figurait pas le nom de l’intéressé pouvait passer pour le brouillon d’une expertise psychiatrique d’un détenu.

– Tout privilégié qu’il soit, me disait Koyetski, je ne donnerais pas cher de sa peau. Tu verras qu’un jour ou l’autre, Elser disparaîtra dans le brouillard.

Cette prédiction se réalisa en avril 1945, sur l’ordre de Himmler, après qu’Elser eût passé vingt-neuf mois dans les geôles nazies.

Il a survécu aussi longtemps que Himmler et Schellenberg en ont eu besoin

pour « préparer » les agents anglais, ceux-ci sont partis convaincus que la Gestapo les a sauvés, malgré les exigences formelles du tyran. Et si l'on en croit Schellenberg, ce n'était pas chose facile de mettre l'affaire sous le boisseau. Il écrit : « Himmler se félicitait, à mesure que passait le temps, de ce que Hitler eût oublié cet attentat; il dési-rait que rien ne risquât de le lui remettre en mémoire, d'autant que Best et Stevens, dans son esprit, étaient mêlés à cette sombre histoire[52]. »

Comme on le voit, l'affaire de la Bürgerbraukeller a eu une grande répercussion dans les services secrets du *Reich* et a provoqué de sérieuses difficultés à la Gestapo. La façon dont cet imbroglio a été liquidé montre assez dans quelle situation difficile s'était mis Heydrich lorsqu'il avait organisé simultanément l'attentat de Munich et l'enlèvement de Venlo.

Elser mort, comme aussi Heydrich, Himmler et encore Hespers, bref, tous les protagonistes de cette sombre histoire, Schellenberg a pu raconter ce qu'il a voulu. Si bien que l'opinion subsiste encore dans le monde qu'Elser a pu vraiment être le « bricoleur génial », qui a fait sauter, à lui tout seul, la brasserie de Munich, de même que van der Lubbe a, tout « seul », incendié le *Reichstag*.

Himmler, imbu des légendes anciennes, connaissant la pensée profonde de son maître, ne pense qu'à adapter ses moyens à la réalisation des constructions utopiques du *Führer*. Seule son organisation, les SS, est capable de fournir les esclaves selon une philosophie des races et une juridiction fondée sur la conquête des espaces.

La disgrâce de Heydrich fait suite aux succès initiaux de la guerre en URSS. Si les SS avaient eu au front suffisamment de divisions, l'avance eût été plus foudroyante et la promotion des SS plus rapide. La *Wehrmacht* s'oppose à Himmler, non pas en raison de ses idées, mais simplement parce que Himmler veut lui substituer ses *Wafen-SS,* comme en son temps Rœhm a voulu surclasser la *Reichswehr* par les troupes de choc.

Certains généraux tenteront de renouveler face à Himmler, la lutte autrefois menée contre Rœhm, et qui leur a réussi. Le *Reichsführer* veut augmenter le nombre de divisions et le potentiel de ses SS et limiter l'armée à n'être plus que le « brillant second » des *Wafen-SS.*

La *Wehrmacht*, prudente, se refuse à lui fournir l'armement nécessaire à la formation de nouvelles divisions SS.

Le désir de Heydrich de s'imposer comme un as de l'aviation a été fort mal

interprété par les grands chefs de la *Wehrmacht*. Ils ont vu dans sa volonté de s'exposer – il était courageux – l'inquiétant dessein d'attirer à lui les jeunes de la *Luftwafe*, ce qui alerta surtout l'attention de Gœring. Elle l'était déjà puisque lorsque Gœring était ministre de l'intérieur de Prusse, Himmler et Heydrich lui avaient fait enlever la police secrète et en avaient pris la direction. Le *Reichsmarschall* de l'Air, comme responsable du Plan de quatre ans, institution clé de tout l'effort industriel, avait toutes raisons de craindre que les SS ne parvinssent à lui arracher le contrôle sur les matières premières et sur la main-d'œuvre de l'Est, quand la guerre serait finie.

Le danger était d'autant plus grand que Himmler réclamait, pour lutter contre les bandes de partisans, des unités de chars et même d'avions.

Des débats qui eurent lieu dès 1940 à l'Académie de Droit, sous la présidence de Hans Franck, sur l'organisation de la Pologne, et auxquels assistaient Himmler et Heydrich, il ressort que les SS, sous prétexte de colonisation, réclamaient une place prépondérante, quoique Gœring se fût réservé le « Gouvernement Général » comme indispensable à son plan de quatre ans.

Le 12 février 1940, Gœring tint une séance avec plusieurs dignitaires SS, mais à laquelle Heydrich n'assistait pas. Dans le protocole de cette séance, on peut voir le travail de Himmler, pour renforcer sa position sur le territoire de l'ancienne Pologne. Il demande de l'espace pour les Allemands, venant de différentes régions de l'Est, des pays baltes (70 000), de Volhynic (130 000), de Lithuanie (40 000), de Bucovine (80 à 100 000), de Bessarabie (100 000 à 130 000) et de la région de Lublin (30 000). Himmler se plaint aussi que le transfert des populations hors des territoires polonais intégrés par le *Reich* s'effectue trop lentement. Huit millions de Polonais vivent dans les nouvelles frontières du *Reich*. À raison de 1 000 par jour, il faudra quatre ans pour en transférer un million et demi! Jusqu'alors 300 000 seulement ont été « déplacés » et la masse des colons allemands attend impatiemment dans les camps de les remplacer dans les fermes polonaises qui leur ont été affectées. Les Juifs ne constituent pas un grand problème, trois millions seront expédiés dans les déserts africains ou mieux encore dans les îles… Pour Himmler et ses collaborateurs, l'écroulement en Afrique des bastions franco-britanniques n'est qu'une question de mois, puisque la France est conquise, et que l'allié italien, contre les décisions de la Grande-Bretagne, s'est rendu maître de l'Abyssinie. Pour les militaires allemands, s'emparer de l'Afrique, ne sera qu'une promenade de santé à travers les déserts et les forêts. Pour commencer, Himmler demande que le port polonais de Gdynia, baptisé Gotenhafen (le port des Goths) reçoive 40 000 de ses «

colons ». En d’autres termes, Himmler se rendant compte de l’importance que prendront après la guerre les ports, cherche à se réserver ces fenêtres sur le monde, quand cela ne serait que pour en expulser les Polonais et les Juifs. Car déjà il a conçu l’idée de les déporter à Madagascar, non comme il le dira plus tard « pour leur assurer une patrie », mais dans l’espoir que le climat, dans ce ghetto insulaire, les anéantira.

Dans ses directives du 15 mai 1940, cinq jours après le début de l’offensive commencée à l’Ouest contre la France, le *Reichsführer* écrit : « La notion du Juif, je crois pouvoir la faire disparaître par la possibilité d’une émigration générale des Juifs en Afrique ou dans quelque autre colonie ».

Si l’on se reporte à la séance tenue avec Gœring, on constate que Gœring tout en approuvant les conceptions de Himmler, pour des raisons « administratives et de production », s’efforce de traiter, en y mettant plus de forme et moins de brutalité, le problème polonais. En fait, il temporise pour éviter l’infiltration des SS qui ne peut manquer de se produire puisqu’ils exigent un port et qu’ils ont déjà des projets personnels : organiser leurs compagnies de navigation, de transports, de constructions, et qu’ils sollicitent le contrôle des chemins de fer et leurs propres services aériens. Comment les desseins des SS sont-ils reçus dans l’Olympe brun, on peut s’en rendre compte par la séance du 16 juillet 1941, chez Hitler. Sont présents : Lammers, Rosenberg, Keitel, Gœring, Bormann. Himmler n’a même pas été convoqué. On discute cinq heures (de 15 à 20 h) de l’organisation de l’est (territoires soviétiques) après l’écrasement. On parle de l’Ukraine, de l’Oural, de la presqu’île de Kola et de Bakou.

Rosenberg, le théoricien du mouvement, responsable de l’ensemble de la future colonie, se révèle tout à coup un grand amateur de naphte, puisqu’il propose le chef de son propre état-major, Schickedanz, comme gouverneur de la « colonie militaire » du Caucase. Gœring doute des capacités de cet homme, mais Hitler se décide pour le candidat de Rosenberg. La presqu’île de Kola, riche en nickel sera administrée par Terboven, déjà commissaire du *Reich* en Norvège.

À la suite de cette séance, Himmler ne demeure que le chef de la police, responsable de la sécurité, de la lutte contre les rebelles et de la déportation. Deux mois plus tard, il sera même séparé de Heydrich, devenu protecteur-adjoint de la Bohême-Moravie.

Ainsi, après la victoire, on n’a pas réservé à Heydrich un poste de choix dans la région russe, la plus merveilleuse des terres de colonisation au dire des nazis.

La séparation *de facto* du tandem Himmler-Heydrich les a poussés l’un et l’autre à trouver les moyens de se rendre irremplaçables aux yeux de Hitler. Dans deux domaines, personne ne peut les concurrencer. Ils sont porteurs des secrets d’État et les plus capables d’assurer les machinations monstrueuses, nécessaires au maintien du IIIe *Reich*.

La guerre terminée, Hitler voudra étaler au monde son génie de constructeur, il aura donc besoin d’eux et de leur main-d’œuvre servile. Dans le domaine du renforcement de la race, personne n’a mené les mesures contre les Juifs aussi loin et aussi durement qu’eux, spécialement Heydrich.

Pendant que Himmler visite les carrières et les camps de concentration, Heydrich développe avec un sang-froid inhumain les plans de destruction des autres peuples et, comme mesure urgente « la solution définitive du problème juif ».

Les troupes allemandes bloquées devant Moscou, Heydrich, riche déjà de l’expérience des *Einsatztruppen* et de la déportation, dira que, dans les colonies d’Afrique, la destruction des déportés ne sera pas certaine ; qu’en tout cas, elle demandera du temps et qu’il peut présenter un procédé plus efficace : la chambre à gaz.

D’où, pour Himmler, la satisfaction de pouvoir discuter avec le *Führer* sur l’aménagement architectural du futur *Reich* et des mesures qu’il envisage sur l’utilisation de sa main-d’œuvre de prisonniers. Des plans babyloniens! Car sur l’utilisation de la main-d’œuvre des prisonniers et sur la destruction des peuples, Himmler et Heydrich se montreront imbattables.

Pour commencer, Himmler promet au *Führer* de trouver 15 000 prisonniers politiques, en bonne condition physique, qui seront formés, comme carriers, marbriers, paveurs, sculpteurs, maçons, polisseurs, etc. Ces hommes constitueront les cadres des bâtisseurs de la Ruhmeshalle. Forts de cette expérience, ils seront envoyés dans les autres chantiers de l’Empire dont les plans, déjà élaborés, prévoient la modification complète de Berlin et d’autres villes allemandes, notamment Hambourg, Cologne, Munich, Nuremberg, Dantzig, Leipzig, Vienne, Linz, Prague et, en outre, la construction de 30 000 kilomètres d’autoroutes – en dehors des 3 000 kilomètres édifiés de 1933 à 1939 – nécessitant 1 400 grands ponts et viaducs et plus de 15 000 ouvrages techniques de moindre importance. Le tout en granit pour résister aux maladies de la pierre et à l’érosion. Hitler l’a dit à Himmler : « Le béton dure 40 à 60 années, le granit 4 000 ans ! » Comme une détente à ses soucis, le chef du *Reich*

s’appliquait à lire les ouvrages sur les caractéristiques des différentes pierres, couleur, grain, résistance, dureté etc. Il choisit pour les viaducs du granit rouge et de la pierre blanche, le marbre noir, blanc ou bleu devant être réservé à la Ruhmeshalle et à une dizaine de monuments qui jalonneraient les frontières ou commémoreraient les victoires de la *Wehrmacht*. Avant même l’occupation de la Norvège, l’écrasement de la France et la ruée vers l’est et le sud-est, il discuta avec ses architectes des monuments qui symboliseraient dans d’autres pays, l’ordre nouveau et la tutelle du *Reich*. Il assigna au ministère de l’Éducation nationale la tâche de former des géologues (pétrographes) et exprima le désir que l’École technique supérieure de Berlin fournît davantage d’ingénieurs pour les *Steinbauten* (constructions en pierres).

La mission de livrer des esclaves pour la Ruhmeshalle, reçue de son *Führer*, impressionna tellement Himmler qu’immédiatement après l’entretien il envoya à son adjoint Reinhart Heydrich un télégramme historique lui communiquant la bonne nouvelle. Enfin, « ses » prisonniers auraient à travailler pour l’éternité… « Des millions périront en édifiant l’ossature de l’Empire et en changeant l’aspect architectural de l’Europe… » disait Himmler au général Theodor Eicke. inspecteur des camps de concentration, siégeant à Sachsenhausen.

Pour l’application de l’ordre du *Führer*, Himmler a tenu à la Prinz Albrecht-Strasse une réunion à laquelle assistaient Heydrich, Müller et Theodor Eicke. Une note émanant d’Eicke à l’*Arbeitseinsatz* (distribution du travail) classée dans les archives de cette section administrative, consultée secrètement par Trygve Walh, nous a permis de concevoir la mission principale que Himmler avait réservée aux prisonniers politiques : devenir des bâtisseurs de monuments. Mon ami Wahl avait noté d’après ces directives les phrases suivantes ;

« Nous accomplirons, par la même occasion deux tâches utiles. Les chantiers seront la machine à broyer les races qui se sont infiltrées dans le *Reich* et l’Europe, surtout les Juifs, et par là même, nous édifierons les fondements éternels d’un nouveau *Reich*. L’Europe sera épurée de ses déchets humains et personne ne nous demandera le compte des vies qu’auront coûtées les monuments construits pour dix millénaires. Des empires, des civilisations ont disparu, car leurs chefs n’avaient pas pris la précaution de concevoir leurs travaux pour l’éternité. Nous, nationaux-socialistes, avons notre Weltanschauung, qui nous permet et nous contraint de prendre toutes mesures nécessaires et pratiques, pour que notre œuvre demeure indestructible et immortelle. »

Maintenant, je comprends pourquoi Himmler a fait construire ce grand

chantier, à deux pas de Berlin, et a constitué des sociétés pour faire exploiter des carrières avec sa main-d'œuvre « économique », et je m'explique la signification de la photo qui montre Himmler, Heydrich, visitant les chantiers du monument de Tannenberg en 1914.

Les SS, imitant leur *Reichsführer*, citèrent cette phrase de Nietzsche : « La société n'a jamais vu dans la vertu qu'un moyen d'accéder à la force, à la puissance et à l'ordre – l'État, c'est l'immortalité organisée… La volonté de puissance, de conquête et de vengeance. »

Eicke, dans ses directives, répétait textuellement les phrases de Himmler : « Notre *Führer*, imprégné de la mystique germanique, célèbre en Richard Wagner l'Allemand qui a su avec le tonnerre de ses cuivres et les roulements de tambours créer une œuvre musicale, intangible à l'action du temps : la Tétralogie. Les Juifs, ayant voulu empêcher Adolf Hitler d'épanouir son talent d'architecte, le *Führer* prend maintenant la "défense des durs" et entre dans l'histoire comme bâtisseur d'un nouveau monde. C'est à nous, SS, de lui fournir le granit pour épanouir dans l'architecture le génie nordique, comme Wagner l'exalte dans la musique. »

Pour ces propos qui plaçaient Hitler à côté de Wagner et de Gœthe, Himmler méritait de son maître l'appellation affectueuse de « plus fidèle Heini ». Le *Reichsheini* ne se contentait pas de citer Nietzsche. Il transportait ses rêves dans la réalité: « Une race choisie doit se hausser jusqu'à ses plus hauts devoirs. L'homme n'est pas très différent du ver le plus misérable… seule la magnifique brute blonde, avidement à l'affût de la victoire et du butin, a le droit d'exister. »

Himmler connaissait tout aussi bien l'œuvre de Huston Stewart Chamberlain, ce Britannique naturalisé allemand qui, dans ses *Fondements du XIXe siècle*, écrivait: « S'il existe un Dieu qui puisse d'un seul regard embrasser la terre entière, il aperçoit un grouillement d'abeilles ou de fourmis organisées, mais en même temps, des conglomérats où se mêlent les fainéants, les incapables, les parasites, et les malades. »

Pas question pour les SS d'assimiler les « vers rongeurs » aux « abeilles organisées ». Pour Himmler, la nature ressemble à une gigantesque trieuse. Les esclaves servent d'outils, comme les machines destinées à faciliter la transformation de la terre, entreprise par « l'homme de la providence ».

La reine des abeilles et l'ordre de la ruche, exigent de nombreux alvéoles pour que les ouvrières puissent emmagasiner le miel. Quelle ruche monstrueuse édifiait Himmler avec sa « société pour l'industrie des pierres et de l'argile »,

dont la centrale se trouvait à Sachsenhausen ! Cette entreprise mammouth nivellerait les montagnes, comblerait les vallées selon les caprices du *Führer*. Elle affirmerait sa victoire et sa vengeance sur la vermine incapable, par sa nature, de concevoir les œuvres frappées du sceau de l'immortalité.

Il semble que les historiens n'aient pas attaché une importance suffisante au télégramme daté du 5 décembre 1941, par lequel Himmler avise Heydrich de la décision du *Führer*, prise en pleine bataille de Moscou, de mettre à exécution les plans architecturaux prévus, en lui faisant connaître les directives qu'il a reçues de la bouche même du Maître.

Lorsque le télégramme parvient à Prague, c'est au moment où Heydrich est tout entier plongé dans la « solution du problème juif », car six semaines plus tard, il sera à Berlin à la Conférence de Wannsee (20 janvier 1942) apportant avec lui la mise au point de la Solution finale. Le télégramme du 5 décembre a été immédiatement porté à la connaissance d'Oswald Pohl, responsable de l'économie SS et transmis au Q.G. de tous les camps, « Inspection des Camps », à Oranienburg. En voici le texte :

« Les plans de construction des SS, surtout ceux pour après la guerre, exigent qu'on prenne dès maintenant des mesures préparatoires. En premier lieu, il est de notre devoir de nous assurer la main-d'œuvre pour nos édifices, les SS se trouvant dans une situation particulièrement favorable pour mobiliser et former les prisonniers des camps de concentration. Pour cette raison, j'ai autorisé le chef de la WVHA, le *Gruppenführer* Pohl, jusqu'à conclusion de la paix et pour le commencement des grandes constructions, à former un minimum de :

« 15 000 tailleurs de pierre;

« 210 000 maçons.

« Si l'on tient compte qu'avant la guerre, l'Allemagne ne disposait que de 4 000 tailleurs de pierre, on mesure l'importance de ce travail de promotion. Nous avons besoin de ces 5 000 tailleurs de pierre, car dès maintenant, le *Führer* a ordonné que la DEST[53], comme entreprise dépendant des SS, soit capable de livrer immédiatement au début de la paix au moins 100 000 mètres cubes de granit pour les grandes constructions. Cela représente une plus grande quantité de matériaux que toutes les carrières du *Reich* n'ont pu en livrer jusqu'au début de la guerre. Les commandants des camps ont la mission d'instruire les tailleurs de pierre et les maçons sur la signification de leur devoir. Chaque commandant est obligé pour cette raison de veiller aux nécessités suivantes :

« 1° Par un ravitaillement et un habillement raisonnables, si nécessaire supplémentaires, augmenter la productivité et la capacité des prisonniers choisis pour être formés.

« 2° Lier les intérêts des prisonniers à leurs travaux, c'est-à-dire entreprendre des mesures d'éducation qui exigent une fréquentation planifiée des cours de formation. Les prisonniers de bonne volonté doivent être cités en exemple pour qu'ils puissent servir de modèles aux autres.

« 3° Toute mutation des prisonniers, dans le temps de la formation, doit être exclue[54]. »

Pour juger la portée de cette directive donnée au moment de la bataille de Moscou, il faut comprendre ce que signifient dans la langue SS les termes du point 3, le plus important concernant les déportés: l'engagement dans ce travail est à perpétuité et « l'intérêt » dont Himmler parle au point 2 porte sur l'assurance d'échapper dans l'immédiat à l'extermination par les gaz. Quant aux avantages en habillement et ravitaillement « si nécessaire, supplémentaires », prévus au point 1, ils sont strictement calculés en fonction de la rentabilité de cette entreprise, logique quand on sait que l'Allemagne ne dispose que de 4 000 tailleurs de pierre, Hitler ne veut pas pour des raisons raciales, que les marbriers et les maçons italiens inondent le *Reich*, comme ce fut le cas au temps où les rois de Saxe bâtissaient Dresde. Il va de soi que les commandants auront à choisir les hommes les plus forts et les plus habiles, main-d'œuvre bon marché qui, isolée dans le camp, ne risquera pas de contaminer les Allemands.

L'époque de l'éternité a commencé

Les « avantages en habillement » au commando Speer, où fonctionnait cette école des tailleurs de pierre, donnaient aux prisonniers le droit de « s'organiser » contre le froid en mettant sous leur chemise les sacs en papier ayant servi à l'emballage du ciment, et de s'entourer les pieds de vieux chiffons, pour éviter les blessures causées par leurs sabots de bois. Les jours de pluie, il arrivait qu'on nous laissât nous couvrir la tête de morceaux de caoutchouc récupérés sur les carcasses d'avions et de voitures. Alors, la procession du commando par son bariolage tenait du cirque ou d'un cortège venu d'une métropolis planétaire.

Les faveurs de Himmler : le supplément de rations avait souvent des conséquences tragiques, car outre que ce rabiot, quelques marmites de pommes de terre pour 3 000 hommes, était dérisoire, la répartition de ce « cadeau » prélevé sur les autres détenus du camp ne s'effectuait qu'après que les contremaîtres se fussent taillés la part du lion. Cette « prime à la productivité »,

Max Presk, la brute, le récidiviste, en excluait d’office les faibles qui n’avaient pas rempli les normes. L’unique pomme de terre qu’il accordait aux élus, constituait la « récompense » de Himmler à ceux qu’il entendait « montrer en exemple aux autres ». Ce partage provoquait des bagarres sanglantes. Le fond de la marmite, un mélange de terre et d’épluchures, car les patates n’étaient guère épluchées, ni lavées, donnait le départ au « championnat des nations », jeu favori du contremaître responsable de la distribution. Les déportés des différents pays dont il avait jugé le travail insuffisant ne touchaient pas leur portion réglementaire, Max les rassemblait en cercle à quelques mètres de la marmite. Ils s’accroupissaient, et au commandement, il leur incombait de faire preuve de leurs capacités. Ils se ruaient alors vers la pitance, comme des vautours sur une charogne. Tous les coups, qu’ils fussent de griffes, de poings, de pieds, de cuillères, étaient licites. Lorsque la tête d’un des champions plongeait déjà dans le fond du récipient, Max, matraque, en main, veillait à ce que le « public » n’envahit pas le ring. Il montrait, lui aussi, à son *Hauptscharführer*, l’infériorité de cette vermine d’aspect humain, alors qu’il appliquait l’ordre de Himmler, le droit au « ravitaillement supplémentaire », le *Nachschlag*[55].

Le responsable civil du commando, Herr Kaiser, pour stimuler l’ardeur des prisonniers, faisait distribuer vers 16 heures, à chacun d’entre eux, un demi-litre de thé, sans sucre bien entendu. La distribution de ce breuvage ne provoquait pas une émulation égale à celle des pommes de terre. C’était pourtant une largesse de la Direction de la *Deutsche Erd- und Steinwerke GmbH (DEST)*, société SS au capital de 500 000 DM, fondée à Sachsenhausen selon les directives de Hitler et de Himmler, pour l’exécution du vaste programme des édifices monumentaux.

Himmler avait choisi lui-même pour la DEST comme fondé de pouvoir à vie, un SS, Karl Mummenthey. Un seigneur ! Son bureau contigu à la *Kommandantur* du camp, employait plusieurs déportés politiques. Par eux, nous apprîmes que la DEST avait fait pour l’année 1942 un chiffre d’affaires de 82 030 400 DM. Nous savions aussi que le capital social n’avait jamais été couvert en totalité par les SS, dont les versements ne dépassaient pas 162 500 DM. Cependant la société encaissait des subventions provenant de l’*Aktion* Reinhard[56] soit plusieurs millions prélevés sur l’argent et les devises raflés aux Juifs transférés dans le Gouvernement Général de Pologne. La DEST constituait un énorme trust avec des ramifications sur l’ensemble du territoire du *Reich* et des pays occupés. En principe fondée pour l’exploitation des carrières de granit et pour la taille des pierres, on lui assigna aussi par la suite la production du matériel de construction.

Mummenthey et son État-major exploitaient directement en Pologne toutes les grandes carrières de granit, celles de Maribor, à la frontière yougoslave et celles de l'Allemagne, avec la seule main-d'œuvre de déportés des camps de concentration de Mauthausen, Flossenburg, Gross-Rosen, Natzweiler. La même main-d'œuvre économique actionnait les grandes briquetteries Klinder-Werke de Sachsenhausen, de Neuengamme, de Grosses Werder (Dantzig) et de Hope Hill (Elbing, Prusse orientale), les concasseurs d'Auschwitz, l'usine pour l'exploitation des résidus des hauts-fourneaux « Hermann-Gœring-Werke » à Linz. Le tout appartenait à la DEST.

Ce trust, lié par un plan de travail élaboré par les techniciens SS dans le *Verwaltungs und Wirtschaftshauptamt* (Département central d'administration et d'économie des SS) dont le siège se trouvait à Berlin-Lichterfelde où deux mille déportés étaient affectés à toutes les besognes, avait obtenu le monopole de la transformation esthétique du *Reich* futur. Le Q.G. de la WVHA à Lichterfelde, grâce à son bureau W II, avait en plus en Pologne la haute main sur les grandes briquetteries Klinker à Bentschin et à Grodkow, sur l'usine de terres réfractaires à Skawina, sur l'atelier de céramiques de Drobobycz, les Portland-Zementfabrik de Rejewiec, et celles de Gollschau et de Radotin, enfin et particulièrement les chantiers de tailleurs de pierre de Slicha et les fours à chaux de Hollin et Lodenitz, ainsi que sur la carrière de marbre à Slowenik. Les ateliers de taille de pierres dans la région de Lemberg (Lwov) et de Bialystok gérés sans aucune forme juridique, devaient assurer les besoins de la DEST en pierres et en matériaux. La monstrueuse pieuvre SS digérait quelque cent mille déportés par an, employés à des conditions aussi peu onéreuses que celles des forçats du commando Speer.

La Pax Germanica établie, les 100 000 légionnaires de l'armée zébra passeraient à l'effectif de 10 000 000. Les Césars du nouveau *Reich* ne voulaient-ils pas, en plus de la construction des routes impériales, parsemer l'Europe de monuments nouveaux, mais encore restaurer les burgs et les édifices historiques des *Reichs* précédents, et s'assurer pour leur usage personnel, de véritables châteaux ?

Himmler gérait déjà les domaines historiques de Wevelsburg, Bayrisch Zell, Eulenburg, Sippenhaus (Dantzig), Marienburg (Dantzig) et une vingtaine d'*Ordensburgen*[57]. Tous ces châteaux avaient nécessité des restaurations et des aménagements exécutés par les déportés. De plus, Himmler se proposait de construire dans les pays occupés, notamment en Pologne, dans les Pays baltes, en Biélorussie, en Ukraine, en Transylvanie et en Yougoslavie, une centaine de

bastilles et de citadelles, points forts de son *Reich*. D'autres forteresses filiales de Wevelsburg, le Quartier-Général, constitueraient une chaîne d'hôtels de luxe, d'écoles pour cadres, de centres de distraction et de repos, pour les fidèles et héroïques membres de l'ordre du sang.

La production des pierres, si importante, a été dirigée par Himmler en personne sur les chantiers de Sachsenhausen, de Mauthausen et jusque sur les carrières en Galicie. Témoin du calvaire des prisonniers mais surtout inquiet du pourcentage élevé des accidents mortels à Mauthausen, il ordonna au commandant la motorisation des transports et l'application d'un nouveau statut aux prisonniers figurant sur la liste des spécialistes des carrières. Par la suite, les wagonnets furent même tirés par des locomotives. Pour « humaniser » la vie de ces « privilégiés » de l'océan concentrationnaire, galériens indispensables au franchissement des étapes de la transformation de l'Empire, il décida l'installation d'un bordel dont le personnel serait composé de prisonnières prélevées au camp de femmes de Ravensbrück. À ces malheureuses, on promit la libération après un service bénévole de six mois. Ce procédé abject n'avait pour les SS d'autre but que l'accélération de la productivité. L'expérience montra une fois de plus ce que valait la parole du Roi. Leur stage terminé, les « valeureuses » partaient pour un *Heiltransport* (transport de santé), la liquidation au crématoire. Les cures consistaient à passer au *Genickstand*, l'installation où se pratiquait la suppression de la victime par une balle d'automatique dans la nuque puis on les faisait se volatiliser dans les flammes, et la fumée du crématoire. Ceux qui résistaient physiquement, avaient bien droit durant un temps de toucher les rations de leurs camarades, supprimés comme bouches inutiles. Ils ont droit aussi à des satisfactions sexuelles. Pourquoi pas de bordel, si l'éternité des monuments en dépendait? Seuls importent le mythe de la race et la rentabilité du travail. Dans certains camps, où la prostitution sera réglementée par Himmler, les « usagers » seront surtout les Kapos, qui auront obtenu des primes en raison de la production intérieure de leurs équipes. De l'autre côté des barbelés, de pareilles maisons seront réservées aux troupes mercenaires, double avantage pour les racistes. En satisfaisant les impératifs biologiques de leurs mercenaires étrangers, ils suppriment la prolifération possible de « bâtards ». Les déportés sont aussi protégés contre les épidémies. En entrant, chacun passe par l'*Entlausung* (épouillage), non que le respect humain exige cette hygiène, mais afin de mieux assurer la continuité du travail et la production.

Toute compassion pour les souffrances et les vies humaines est considérée par les SS comme une faiblesse ou une hypocrisie. Si le *Nachschlag*, les bordels, l'*Entlausung* existent comme institutions dans le camp, c'est que, sous une

apparence de justice, Himmler veut masquer la volonté de faire durer « le temps des esclaves » qui vient de commencer. Il ne se sent lié ni aux formes, ni au temps. « C’est une nouvelle époque du *Reich*, celle du *Führer*! ».

Mes camarades, les détenus politiques, se souviennent qu’au moment de la défaite devant Moscou les SS, dans leurs conversations, n’avaient pas trouvé étonnant l’arrêt de la *Wehrmacht* devant la capitale soviétique, « Si Moscou n’a pas été prise, disaient-ils, c’est que nos divisions SS étaient en nombre trop réduit pour emporter la décision ! » Ils se frottaient les mains d’avoir en vue la possibilité de porter le coup final sur le front de l’est.

Lorsque j’y arrive, Sachsenhausen se trouve déjà dans une nouvelle phase. Himmler a décidé de mettre le camp au service de la production et d’accomplir une réorganisation complète de l’administration de toutes ses geôles. Et le 20 février 1942, l’*Arbeitseinsatz* (distribution du travail) est directement soumis à l’autorité du seul commandant du camp et non plus aussi à celle de ses adjoints. Le *Reichsführer* songe déjà à la conversion des carrières et des briquetteries en usines de guerre.

Voilà pourquoi les survivants de la période précédente affirment que nous vivons sous le régime du « sanatorium » que Himmler a réservé, par sa nouvelle politique, aux déportés.

Je ne tiens pas à revenir sur les atrocités que comportait ce régime. D’autres en ont parlé et fort bien, mais un aperçu est cependant nécessaire pour comprendre les méthodes scientifiquement calculées par le grand maître de l’ordre des « têtes noires », afin de tirer le maximum de ces cités concentrationnaires qui ont fait sa force dans le IIIe *Reich* et servi de tremplin à ses ambitions. Le moment venu, Himmler n’hésitera pas à y jeter ses rivaux de la *Wehrmacht* et même ceux qu’il a dans le parti, dont je ferai connaissance par la suite et avec lesquels j’aurai d’importantes conversations.

La métamorphose du système concentrationnaire observée dans le camp-pilote de Sachsenhausen, nous livre la clé des rivalités qui se sont produites tout en haut de la hiérarchie et de la promotion stupéfiante de Himmler qui, à la fin de la guerre, cherchera même à supplanter le *Führer*.

Pour percer le secret de ce phénomène, qu’a rejeté davantage dans l’ombre la destruction volontaire de pièces d’archives, mais qui a causé tant d’horreur et de souffrances, il m’a fallu de longues réflexions et des compilations de documents. Elles ont duré vingt années!…

La marche à la svastika

Pour maintenir la discipline à Sachsenhausen, Himmler fait sortir de ses prisons un millier de bandits et de criminels. Les SS les appellent « criminels de métier », ils forment une sorte de garde prétorienne toute prête à massacrer les prisonniers politiques pour sauvegarder leurs faibles privilèges.

Himmler a institué une « prime » au meurtre dans les camps. Pour chaque fuyard abattu, le tueur a droit à trois jours de permission et à 20 marks de récompense. Ce procédé, qui ne ruine pas le *Reich*, présente plusieurs avantages, dont la vigilance à laquelle il oblige les SS. J'ai vu un malheureux poussé par le désespoir, se jeter dans les fils électrifiés. Il fut électrocuté par le courant de 6 000 volts. Une brute SS a tiré sur le cadavre. Pourvu que l'homme ait été percé d'une balle, il était considéré comme « fuyard abattu » et le tueur a droit à la prime. Un autre jour, un gardien désireux de se débarrasser « légalement » d'un indésirable, a arraché son béret et l'a jeté au loin, hors de la route. Il a ordonné à l'homme de le récupérer: une rafale a transformé la victime en « fuyard ». Le SS a touché la prime.

Les primes sont réservées aux SS qui nous gardent et aux kapos qui nous excitent au travail. Si insignifiants qu'ils soient dans la hiérarchie de Himmler, c'est par leurs indiscrétions – la vie en commun crée des liens entre les gardiens, les contremaîtres et les détenus – que nous avons appris quantité de faits qui nous ont permis de percevoir avec plus d'acuité le personnage de Himmler, son organisation et ses méthodes.

À peine les premiers prisonniers soviétiques arrivèrent-ils à Sachsenhausen, que deux cents d'entre eux, considérés comme dangereux, mais robustes, furent affectés à la colonne de transport. Les blocs de granit suédois continuaient à arriver. La briquetterie Klinker travaillait à plein rendement, mais l'école des tailleurs de pierre ne démarrait pas, les instructeurs étant toujours occupés ailleurs. L'Allemagne n'en avait pas de trop! Les contremaîtres engagés pour les travaux du stade olympique avaient tous été promus membres du Parti, impossible de les envoyer se mélanger au « chaos international » rassemblé à Oranienburg. La guerre de Russie qui, d'après les assurances des généraux ne devait pas durer plus de trois mois, voire trois semaines, empêchait le *Führer* de se consacrer totalement à l'architecture, son hobby de toujours. Dans sa biographie officielle, n'était-il pas qualifié d'artiste peintre, ayant fait des études d'architecture ? Devenu chef de guerre et stratège, après les premières difficultés rencontrées, le *Führer* dut accorder un soin particulier aux problèmes de la

production d'armement. À Speer et à Himmler incombait outre l'édification de la Ruhmeshalle, le développement de la production de guerre.

L'importance du camp attirait parfois Himmler en personne. Il arrivait en petite tenue, des éperons aux talons de ses bottes, accompagné de son État-major et de son confident le plus intime, Karl Wolff. Le commandant, les chefs de l'Inspection (administration de tous les camps dont le siège était à Sachsenhausen) sortaient comme des rats de leurs bureaux, galopaient et venaient étoffer la suite du *Reichsführer*.

Le groupe passait du Kommando Speer à l'infirmerie, de la forge des armes au crématoire. Certains ateliers recevaient la visite de Himmler, seul, parfois accompagné d'un ou de deux officiers supérieurs de son entourage, car le commandant même n'avait pas accès aux baraques et campements mis sous protection directe des escouades de la SD…

Non seulement les détenus tremblaient, mais encore certains SS, comme ce policier nommé Philip qui fut arrêté pour sa conduite bienveillante à l'égard des prisonniers.

La protection de l'Empereur…

Les SS genre Philip étaient rares. Lors de la prise du pouvoir, le premier souci de Himmler avait été la création d'un appareil policier docile et sans pitié. Vivant dans le sillage de Hitler et dans l'ombre de sa gloire, le *Reichsführer* tenait à prouver que, sans une organisation dynamique et une police à sa dévotion, le *Reich* n'atteindrait jamais les buts que le *Führer* lui avait fixés. Pour Himmler les camps de concentration seraient les séminaires où se formeraient les « moines à tête de mort », et seuls des fanatiques ayant accepté de tremper leurs mains dans le sang pourraient accéder aux hautes dignités de l'organisation SS, futur premier Ordre de l'Église de Satan.

Dans les discours qu'il prononçait devant les officiers de la *Leibstandarte* (garde personnelle du *Führer*), Himmler ne manquait jamais de souligner que les devoirs des SS et de la police étaient d'assurer l'ordre dans le *Reich*, mais aussi de lui fournir tous les matériaux utiles à sa cause, de former une armée capable de conquérir l'espace vital et de lui procurer la main-d'œuvre nécessaire à l'extraction des matières indispensables au développement économique et biologique de la nation, enfin de lui livrer des esclaves pour tailler les pierres de ces grands bâtiments que le *Führer*, dès sa jeunesse, s'était promis d'édifier.

C'est le même Himmler qui, avec Albert Speer, dirige la production de guerre basée sur les matières premières razziées un peu partout en Europe et sur la

main-d’œuvre esclave des camps de concentration.

Fils d’un précepteur employé à la cour des Wittelsbach, le *Reichsführer* a connu personnellement les méthodes bureaucratiques de l’engrenage étatique, et de plus, il a étudié les lois et l’organisation policière de l’État prussien qui ont réussi jusqu’à 1918 à empêcher le développement des mouvements révolutionnaires. Comme tant d’autres ultranationalistes, Himmler considère que le mouvement socialiste est néfaste parce qu’il paralyse le national-socialisme et empêche ainsi la conquête de l’espace indispensable à la mission germanique dans le monde.

Déjà, en 1819, le roi Friedrich-Wilhelm avait créé une commission de recherches contre l’agitation révolutionnaire. L’histoire de la Prusse montre que fréquemment la police, sous le couvert de la protection du monarque et de l’ordre public, a renforcé toujours davantage son organisation et son service de renseignement.

À l’époque de Bismarck surtout, la police reçut des pouvoirs accrus. Les attentats de Hoedel, le 11 mai 1878, et de Nobilings, le 2 juin 1878, contre le Kaiser Guillaume Ier, serviront de prétexte pour renforcer la vigilance contre les semeurs de troubles et surtout contre l’« infiltration étrangère dans les affaires intérieures du *Reich* ». Dès 1875, le ministre de l’Intérieur, Graf Zu Eulenburg, et son préfet de police à Berlin, Madai, avaient déjà organisé un « service central de la police politique » pour l’ensemble du territoire de la Prusse et l’étranger.

Le service prussien de renseignement disposait d’un réseau s’étendant jusqu’à Londres, Paris, Genève, Budapest, Cracovie, Bruxelles et Saint-Pétersbourg.

Étudiant, puis surtout lorsqu’il devint responsable d’un groupe des SS de Roehm, Himmler s’est documenté sur l’activité de la « *Zentralstelle zur Bekümpfung anarchistischer Bewegung* » (Centrale pour le combat contre le mouvement anarchiste). Il a constaté l’accord de nombreux pays disposés à collaborer avec cette institution fondée en 1899.

En possession des archives prussiennes, Himmler mit au travail une équipe SS pour lui faire un rapport sur les méthodes et les résultats obtenus dans le passé. Une brochure ronéotypée contenant de larges extraits des publications du temps de Weimar était diffusée parmi les SS, candidats aux services spéciaux de la Sécurité.

Cette brochure, vrai manuel historique, les SS la laissaient traîner dans leur bureau. Je cherchais justement à amasser des renseignements… Quelle aubaine!

Au bout de trois jours, j'en tirais la conclusion que Himmler estimait pouvoir collaborer avec l'État-major de la *Wehrmacht*.

Il apprit par les archives à quel point dès 1914-1918 la police politique collaborait avec l'État-major. Aussi se fixa-t-il deux buts qu'il proposa à Hitler en vue de renforcer le *Reich*.

1° L'organisation SD (services de sécurité) serait chargée de contrôler politiquement toutes les activités dans l'armée et surtout la vie publique et privée des responsables de l'État-major, de l'Intendance et des généraux chargés de commandements importants.

L'Abteilung I A au ministère de l'Intérieur prussien s'occuperait des questions politiques et de la subversion en général. Cette Abteilung utilisait depuis longtemps un grand nombre de femmes. Heydrich, comme Fouché, prétendait « mener les hommes d'État » par les femmes. Il allait même plus loin, il estimait que par elles, il était possible de les liquider.

2° Une collaboration des polices pour combattre les menées communistes dans le monde, au moins avec les pays qui y seraient disposés. Cet accord de principe acquis, l'Allemagne aurait la possibilité de faire agir les polices de différents pays, non seulement contre les communistes, mais contre tout homme politique opposé à la marche des événements dictés par le *Reich*.

Himmler ordonna que Heydrich soit son représentant dans l'organisation de la police internationale, destinée à réprimer la criminalité, mais à laquelle les SS voulaient donner un caractère toujours plus politique sous prétexte « de combattre les menées terroristes des émigrés et des apatrides ».

Le contrôle des renseignements de tous ordres permettra à Himmler de devenir le seul homme dans le *Reich*, en dehors de Hitler, à connaître tous les secrets du Parti, de l'État et de l'Armée. Cette promotion d'ordre administratif ne portait aucune atteinte aux fonctions ou à l'autorité du *Führer*, chef sans concurrent, ni, à première vue, aux prérogatives des dignitaires occupant des places plus importantes et surtout plus voyantes que celle de Himmler dans le *Reich*, comme Hermann Gœring et Joachim von Ribbentrop.

Himmler dans l'ombre du *Führer*, sait tout, coiffe tout et reçoit les directives de la bouche même du maître. Il est l'homme qui, en fait, détient les clés du *Reich* et va organiser l'esclavage moderne au moyen d'une exploitation mécanique de la terreur, telle que l'humanité n'en avait jamais connue, il est l'homme qui a transformé l'Allemagne en une immense prison, en un gigantesque camp de concentration.

Comment un grand peuple a-t-il pu laisser se développer un système si colossal, si méticuleux et comportant une telle dose de sadisme ? C'est la vie et les ambitions du *Reichsführer* lui-même, assis au sommet de la pyramide SS, qui nous fourniront la réponse.

La vigilance et les confidences

La réussite de Himmler n'a rien de mystérieux. Elle tient à l'efficacité de la méthode qu'il a adoptée pour pousser aux plus hautes places ceux qu'il voulait servir et se hisser lui-même au sommet. La voie qu'il a suivie est celle de tous les Allemands qui n'ont pas admis la défaite de 1918. Himmler croyait fermement à la revanche, impliquant même la possibilité de vaincre toutes les puissances du continent européen. Il a joué la carte de la prise de pouvoir par un groupe de conspirateurs décidés, liés et par une idéologie barbare commune et par leur absence de scrupule dans le combat. La prise du pouvoir a été une expérience, sa consolidation une autre. Quant à la guerre, pourquoi aurait-il douté qu'elle se terminât par la victoire puisque son début n'avait apporté que des succès. Il suffisait d'organiser une guerre totale. Enivrés par la gloire et l'ambition, Himmler et ses conseillers ont perdu toute mesure. Ils se sont laissés entraîner vers le paradoxe des méthodes inhumaines, sur lesquelles le vainqueur n'a pas de comptes à rendre. Seules décident, en ce cas, « la volonté de puissance » et l'apparence de « la grandeur nationale ».

Dans ce domaine, il était soutenu, animé par un autre fanatique : Heydrich. Tous deux avaient tiré la leçon de l'expérience de Hitler. Le *Führer*, faisant appel à la fois aux élites de l'État et au peuple, avait su marquer des points sur les deux tableaux pour s'emparer du *Reich*. Les deux arrivistes SS étaient passés maîtres dans le travail de sape des élites. L'échelle sociale avait quelque peu changé depuis l'avènement du *Führer*, mais le principe restait le même. Hitler avait réussi à s'imposer aux conservateurs et aux personnalités de la République de Weimar, Himmler et Heydrich devraient gagner à leur cause la nouvelle élite, celle du Parti nazi. En faisant vibrer les cordes de la fidélité au *Führer*, de la discipline, de l'obéissance, mais, surtout de la rigueur idéologique et de la lutte implacable contre tous les ennemis, ils s'imposaient comme les Prétoriens de l'Empereur et l'épée de l'Empire. Ils se réservaient jalousement ce rôle, au besoin par des crimes contre ceux qui tentaient de chasser sur leurs terres. Ils s'en assuraient l'exclusivité, puisqu'ils leur garantissaient la faveur et plus tard la succession du *Führer*.

Avant la grande purge des SA (sections d'assaut) du 30 juin 1934, Himmler n'était qu'un chef SS, celui d'une section de SA, celle chargée de l'ordre et des

renseignements. Les troupes de choc, les SA, constituaient le gros de la force paramilitaire du mouvement, mais Himmler, à son Q.G. de Munich, avait mission non seulement d’assurer la protection du Parti, mais surtout de veiller à la sécurité de Hitler, dans le sens le plus large, puisqu’il était chargé d’écarter de la personne du *Führer* tout ce qui pouvait l’affecter ou le gêner.

En conséquence, l’espionnage entrait dans les attributions de Himmler, puisqu’il lui fallait interdire jusqu’aux rumeurs qui eussent pu porter atteinte au prestige de son maître.

En 1928, Hitler loua une villa dans l’Obersalzberg, non loin de Berchtesgaden. Il y invita une veuve de Vienne, sa cousine Angela Raubal, avec sa fille Geli âgée de 20 ans, une jolie blonde qui étudiait le chant et qui n’avait qu’un rêve: se faire entendre à l’Opéra. Hitler était très fier de sa nièce et l’aimait profondément. Souvent, il la sortait, l’emmenait au théâtre, au concert au point qu’on commençait à jaser.

Sans aucun doute, Hitler souhaitait épouser sa nièce. Il s’installa même avec elle à Munich dans un luxueux appartement de la Prinzregenten Strasse, gardé nuit et jour par une meute de SS en civil, postés dans les couloirs et devant la maison. L’idylle dura peu. Le 17 septembre 1931, pendant un voyage de son oncle à Hambourg, on la trouva dans sa chambre, morte. Le médecin-légiste devait établir qu’une balle avait atteint le cœur. Suicide ou assassinat? Nul ne le saura jamais…

La police, dévouée au *Führer*, affirma que la jeune fille, dévorée de jalousie et de chagrin, s’était supprimée. Hitler prenait, c’est exact, plaisir à rendre visite à Winifred Wagner, la belle-fille de Richard Wagner.

N’est-il pas singulier que jusque dans la petite histoire amoureuse d’un parti politique, affichant la noblesse et les vertus héroïques, le nom de l’auteur des Nibelungen soit toujours présent? H. S. Chamberlain divorce pour épouser la fille du compositeur, Geli Raubal meurt dans une « crise de jalousie » provoquée par un membre de sa famille. C’est beau et romantique comme les légendes médiévales…

Le bruit court aussitôt que Himmler et ses sbires sont les responsables de la mort de la jeune fille, qu’ils l’ont liquidée afin de débarrasser leur *Führer* d’une liaison fâcheuse pour son autorité et nuisible à l’intérêt du Parti. D’autres suggèrent que Hitler lui-même, déçu par le peu de conformisme nazi de la jeune fille aurait, après une violente dispute, ordonné à Himmler de la faire disparaître.

Quoi qu’il en soit, il est bien probable que Hitler, épris comme il l’était, ait

choisi de voir son amour mort d'une « crise de jalousie » plutôt que d'apprendre un jour le mariage de Geli avec un autre homme. Le *Führer* n'a pas caché son chagrin, il est même allé à Vienne, pleurer sur la tombe de sa bien-aimée et, sur son ordre, les moindres détails concernant la jeune fille ont été entourés d'une dévotion presque religieuse.

Himmler était pour Hitler l'homme qui connaissait la manière d'imposer le silence aux détenteurs de secrets. Peut-être le *Führer* ne lui reconnaissait-il guère d'autre valeur, ce qui explique que, malgré sa méfiance, il lui ait gardé une confiance totale jusqu'aux derniers jours où dans le *bunker*, à Berlin, il eut la preuve que Himmler le trahissait.

D'où le complexe de Himmler, d'autant plus frustré de voir des opportunistes se glisser dans l'entourage de Hitler pour se hausser aux fonctions les plus importantes qu'ils auraient pu, un jour le rendre responsable de toutes les illégalités commises par lui, pour le bien de son maître.

Ce sont encore les services de sécurité, les hommes de Himmler, qui assureront plus tard la protection d'Eva Braun et des familles des plus proches collaborateurs du *Führer*.

Qu'il s'agisse du déplacement de la fille Ribbentrop se rendant au château Fuschl, domaine autrichien du ministre des Affaires étrangères, des cocktails et des thés de Martha Gœbbels, femme du ministre de la Propagande, ou de l'intérêt trop grand que des aristocrates, tels la princesse Mafalda et son époux, montrent à l'égard du Marschall Gœring, tout est relevé dans le fichier de Himmler.

Lorsque Rudolf Hess se sera envolé vers l'Angleterre, pour qu'Ilse Hess ne bavarde pas inconsidérément avec son personnel, Himmler lui fournira comme domestique, un détenu… qui, le cas échéant, pourra être supprimé.

Les hommes de Himmler étaient partout: de garde à la porte des dirigeants du Parti, chauffeurs dans leurs voitures, ils accompagnaient leurs épouses à la patinoire, au golf, au manège, contrôlaient le courrier, en vue de les protéger des curieux et des provocateurs. Himmler installait aussi ses hommes de confiance dans les secrétariats personnels de tous les dignitaires nazis, avec l'approbation du *Führer*, par crainte de l'espionnage. Le moindre détail était enregistré, toute personne nouvelle entrant en relations avec un des membres de la famille d'un SS faisait l'objet d'une enquête.

Grâce à Himmler, le mystère le plus complet entourait l'existence privée du maître de l'Allemagne. On publiait beaucoup de photos sur les autres chefs du

régime : Frick avec ses enfants, Gœbbels entouré d'une famille nombreuse, Hess avec son épouse, Gœring avec sa fille, etc. Mais rien sur la vie privée de Hitler.

Les châtelaines de l'avenir : les amazones SS

Chauffeur du *Führer*, couturière d'Eva Braun, médecins ou masseurs, dignitaires et leurs maîtresses, tous et toutes comptent dans les « secrets » du *Reich*.

Hitler discutant avec son photographe Hoffmann de l'éclairage le plus avantageux pour la photogénie de son visage, était tombé amoureux de l'assistante, Eva Braun, qui n'avait pas dissimulé l'admiration qu'elle portait à l'homme d'État.

Le chef du IIIe *Reich* avait été sensible à cette vénération et aussi au goût de la jeune femme pour le théâtral et le spectaculaire.

Du reste, le physique d'Eva Braun ne manquait pas de charme.

Dans les hautes sphères de la hiérarchie, cette idylle n'était pas un mystère, mais les cadres inférieurs du parti et les foules l'ignoraient totalement. Hitler avait installé sa maîtresse à Berchtesgaden où il se rendait chaque week-end.

Le puritanisme de la fidélité conjugale n'a qu'un but : maintenir la morale familiale chez les subalternes. Himmler pensait personnellement qu'un homme ne peut être éternellement fidèle à une femme, puisque l'épouse, prise dans l'engrenage de la famille, se modifie et devient souvent pour l'homme un simple camarade. Pour Himmler, l'infidélité est presque nécessaire, puisque le *Reich* a besoin d'enfants, en vue de la guerre et de la colonisation. C'est pourquoi le *Reichsführer* a fait prendre en charge aux organisations de bienfaisance SS, l'éducation et la promotion des enfants illégitimes.

Parfaitement renseigné sur les tenants et les aboutissants des grandes familles du IIIe *Reich*, le *Reichsführer* se proclamait « le protecteur des femmes du meilleur sang allemand ». Les amazones du *Reich* de Himmler ne possédaient pas seulement une belle dot et la connaissance de chevaux, mais elles suivaient des cours où on leur enseignait, avec la Weltanschauung et l'économie ménagère, les langues des pays conquis où, après la guerre, elles occuperaient avec leurs maris des situations éminentes. Aux amazones SS, châtelaines de l'avenir, « gratin » de la colonisation aux quatre points cardinaux de l'empire, on donnait la faveur d'un stage dans les camps de concentration. Surveillantes du personnel dans l'administration, elles portaient l'uniforme, ce pourquoi elles bénéficiaient de toute l'estime de leurs camarades SS et de leurs chefs. Les

charpentiers déportés leur avaient construit, par ordre, de coquettes villas en bois, de style nordique, perdues dans les pins et les bouleaux. Des détenus politiques assuraient leur service. Les femmes de généraux, et même Mme Rudolf Hess, ont eu ainsi plusieurs « esclaves » pour s'entraîner au commandement et mieux pouvoir tenir leur rang dans l'avenir.

Les jeunes filles SS se plaisaient à se montrer aux malheureux « zébras » que nous étions, – c'était l'un de nos seuls agréments, – dans leurs élégants costumes de cheval, en bottes étincelantes et la cravache en main.

Himmler, avec ses escouades de protection et le fichier des riches héritières, dont la généalogie avait été soigneusement relevée pour qu'aucun sang douteux ne ternît leur qualité raciale, devint le répartiteur des grandes fortunes du *Reich*, au bénéfice de ses lieutenants. La princesse de la moutarde, ou des cigares, comme aussi l'héritière des grands magasins ou des usines d'armement, étaient destinées aux SS, chefs des départements ou services de Himmler, autant de ministres ou de sous-secrétaires d'État.

Les industriels se montraient flattés d'avoir pour gendre, avec la bénédiction du *Reichsführer*, un magnifique géant blond aux yeux d'azur. Ils y trouvaient leur compte puisque cette alliance leur facilitait l'obtention du personnel d'esclaves si recherché en ces temps de pénurie de main-d'œuvre.

Des châteaux à la chaîne

Grâce à mes camarades qui travaillent au bureau d'études du Kommando Speer, je compulse les plans des « mémorials » que nous aurons à ériger : sur la Somme, au nord de la France, et à la frontière occidentale du *Reich* ; à l'est, sur la Volga, pour confirmer l'anéantissement définitif de l'État russe; à Narvik, pour affirmer la présence germanique dans l'Arctique ; aux Thermopyles, en témoignage de la victoire dans les Balkans ; dans l'île de Crète et sur le canal de Suez, pour célébrer les exploits des parachutistes et de l'Afrika-korps. Monument aussi sur le Brenner. Il nous faudra encore construire des forteresses monumentales, symbolisant la puissance allemande à Marva, face à la Finlande, à Belgrade, sur les rives du Danube, pour commémorer la victoire du Prince Eugène et marquer notre emprise sur l'Europe centrale, enfin en Crimée sur la Mer Noire, et dans l'estuaire du Dniepr[58] ;

Des cités satellites, des monuments, des agglomérations, des villas, des quartiers industriels *extra muros* surgiront pour porter témoignage des conceptions artistiques et de l'esprit communautaire du chef immortel : le *Führer*. Une partie de la réalisation de ce plan incombait aux « maçons » de

Sachsenhausen. Des Polonais, venus de Tarnopol et de Blizy, nous rapportent que des milliers d'hommes-fourmis travaillent là jour et nuit dans les carrières. Et ceux revenus de Natzweiler, Flossenburg, Gross-Rosen et Mauthausen nous racontent comment on ensevelissait dans les galeries les malheureux épuisés, trop faibles pour transporter les pierres. Le martyre de nos lointains camarades nous émeut à peine, parce que depuis les temps les plus reculés, la taille du granit, avec les risques qu'elle comporte, fut toujours besogne d'esclaves. Notre seul espoir: que des arsenaux plus puissants, au-delà de l'Océan et de l'Oural, puissent forger les armes et anéantir l'esclavage, même au prix de notre vie, pour que les générations futures en soient à jamais affranchies.

Même ceux d'entre nous les moins renseignés sur la politique, lorsqu'ils virent la briquetterie se transformer en fabrique de grenades et le chantier des tailleurs de granit en dépôt de ferraille, commencèrent à concevoir des doutes sur la construction des futurs monuments de la Ruhmeshalle. Il nous revient qu'à Flossenburg, les prisonniers qui taillaient un granit bleu de grande valeur pour en faire des tables destinées aux chefs militaires les plus glorieux, viennent d'être affectés à la fabrication des carlingues des avions Messerschmidt M 109 G. Un déporté, venu dans notre camp, rapporte : « Fini le travail de la pierre ! Nous découpons maintenant les tôles d'aluminium! Nous sortons seize appareils par jour, soit six cents chasseurs par mois. Et ça barde ! On a pendu pour sabotage un pauvre gars dont la perforeuse était tombée par terre… »

Même régime de terreur à Sachsenhausen, à Mauthausen, Natzweiler et Gross-Rosen, ateliers des bâtisseurs. Ce qui n'empêche pas les hommes de la race des Seigneurs d'être fréquemment « possédés » par leurs « inférieurs ».

Pour freiner la production, l'ingéniosité de nos camarades dépassait l'imagination. Les nazis expérimentèrent toutes les manières possibles d'exploiter la force physique des esclaves, et plus tard appliquèrent les méthodes les plus perfectionnées pour administrer la mort « aux bouches inutiles », aux hommes dangereux et aux « sous-hommes », mais les damnés de cet enfer faisaient eux aussi leurs propres expériences. Celles d'un simple kolkhozien, Romanjuk, qui trouvait toujours un prétexte pour abandonner le travail, méritent d'être évoquées car, même dans un climat tragique, les épisodes comiques ne sont pas exclus. Le balai, son alibi fidèle, à la main, il venait bavarder avec ses camarades sous prétexte de nettoyage. Quand son « truc » fut éventé par Max, il en imagina un autre. Il se rendait vingt fois par jour aux toilettes et il avait tant formé de disciples qu'une bonne file de candidats attendaient leur tour toute la journée. Tout juste s'il n'aurait pas fallu des numéros! Scandale! Herr Kaiser dut

intervenir personnellement auprès de Willi. Le bandit, fouet prêt à frapper, prit en main le contrôle des clients.

Missa solemnis de Hitler…

Petite promenade du dimanche sur la place d'appel, puis c'est la lecture dans le vacarme ordinaire du block. On s'habitue à tout. Ils nous sont presque indispensables ces bruits de galoches sur le plancher de bois, ces interpellations dans toutes les langues, ces disputes pour l'usage des « toilettes » collectives. Cette odeur, ce bruit, cette poussière, climat indispensable pour me plonger dans la lecture des revues comme *« Die Strasse, Bau und Technik »* (La rue, les bâtiments et la technique), pour admirer les albums de construction. Je vois l'Europe transformer son relief, avec ses autoroutes, ses canaux. Les *Landschaftsgestalter*[59] ont créé une Europe pour l'an 2000.

Ces cartes la préfigurent. Je plonge dans le futur.

Après la défaite de la France, Hitler se rendit personnellement à Paris en compagnie d'architectes et d'artistes dont le sculpteur Arno Brecker. Les monuments du *Führer* seront tous décorés de statues colossales en bronze, marbre et granit. L'anneau de l'Autobahn de Berlin, d'un diamètre de 30 à 40 kilomètres, encerclera la métropole, future cité-jardin. Là, les routes impériales s'embrancheront et les trèfles à quatre feuilles fermés par les circuits des sorties de l'Autobahn seront les portes ouvertes vers Hambourg et Lübeck, le seuil de l'océan, l'antichambre du nord où la proue des drakkars vikings, taillée dans le roc scandinave, accueillera les voyageurs.

Lorsqu'il visite, en 1940, les monuments de Paris, Hitler se laisse reporter au temps où il admirait la Ringstrasse de Vienne. La Madeleine, le Palais Bourbon, le Panthéon, l'Arc de Triomphe, tout lui paraît trop petit, trop hétéroclite. Pour lui, l'architecture de Paris, c'est de l'espéranto, image même du mélange, de l'impuissance. Il se rend aux Invalides, non pour rendre hommage au « petit Corse », qu'il considère comme un usurpateur, un échantillon méditerranéen, un petit brun, un anti-blond, mais pour étudier la crypte et le sarcophage. L'hôtel des Invalides, le dôme et le tombeau lui rappellent trop la sépulture traditionnelle des monarques chrétiens. Lui rêve de monuments plus colossaux et plus conformes au mythe germanique[60].

Dans ces transformations, Himmler réserve le rôle principal aux SS. Ses groupes d'études se sont déjà répandus à travers l'Europe. Il est certain que c'est à lui qu'incombera cette charge puisque le voici déjà responsable de l'exécution du plan Ruhmeshalle.

Qu’on se représente bien ce monument, au cœur du *Reich* : 175 mètres de haut – la pyramide de Chéops n’en a que 147 –, nécessitant un volume de granit 20 fois plus considérable que celui de la Grande Pyramide. Le fétichisme de la pierre sera éternisé. La vocation du *Führer* étouffée par les Juifs de Vienne, son talent-né, ses dons pour l’architecture ne pourront être éternellement brimés. Il n’oublie pas non plus la musique. Dans la haute tour au sommet de la Ruhmeshalle, une machinerie géante du type médiéval déclenchera, deux fois par an, le 20 avril, anniversaire de sa naissance, et le 8 novembre, anniversaire du putch de Munich, au carillon, le *Deutschlandlied* et le *Horst-Wessel-Lied* dont les sonorités égaleront en puissance les chants des dieux au Walhalla.

Personne ne comprend mieux le *Führer* que Himmler, le mythomane, gardien du « drapeau de sang », le collectionneur de vestiges germaniques et de pierres runiques; nul ne l’accompagne mieux dans ses rêves de sauveteur et de bâtisseur d’un ordre nouveau.

Le maçon, devenu architecte de l’univers et l’éleveur de poulets, le purificateur de la race, voilà le duumvirat du xxe siècle! L’un exige la disparition des « casernes d’habitation », l’autre celle des peuples inférieurs. Ce sens de la mise en scène que Hitler montra déjà dans l’ordonnance et la décoration des journées du Parti à Nuremberg, atteindra alors son apogée. Il pense déjà au cérémonial funèbre. Il prépare son sarcophage et le polit, comme les Chinois d’autrefois leur cercueil, pendant des années. Himmler prend en charge l’exécution de ce rêve.

J’ai assisté à la signature du pacte tripartite dans la nouvelle chancellerie, j’ai vu Hitler suivre les regards que l’assistance portait sur la symphonie de marbres de couleur et de bronze massif. La Ruhmeshalle aura le poids esthétique de cent chancelleries de granit. Le carillon portera son chant à 20 kilomètres à la ronde. Que sont, en comparaison, les bricoleurs de clochettes de Westminster et du Kremlin ? Himmler a ordonné de mobiliser les artisans, facteurs d’horloges de clochers; une équipe de techniciens est en train d’établir les plans. Aux ateliers de fer forgé des camps de concentration de Dachau et de Buchenwald incombera la tâche d’exécuter « l’horloge du monde », d’un poids de 7 tonnes, sans compter les cloches. Personne ne suit le *Führer* dans sa mégalomanie, si ce n’est le *Reichsführer*, rassembleur d’esclaves.

Notre servitude à nous, les détenus, n’est nullement la conséquence fortuite des événements et de la guerre, mais le résultat d’un plan froidement médité et appliqué sur le fondement de la Weltanschauung, le mythe du XXe siècle.

Si Hitler a entrepris l’édification de nouvelles métropolis, Himmler a implanté dans le *Reich* une éthique nouvelle, le mercantilisme du génocide.

C’est exactement dans le *Steinbearbeitungswerk* (l’entreprise pour la taille des pierres – comme s’appelait le complexe Klinker-Speer, que la première expérience, la destruction méthodique des esclaves a eu lieu.

En automne 1939, lorsqu’on amena dans la carrière de glaise les mille Juifs choisis parmi les éléments sains et forts, le SS Gustav Sorge, chef du commando, leur fit savoir que si pendant six mois ils accomplissaient leur travail avec conscience et ardeur, ils feraient l’objet d’un transfert pour un travail léger. Les malheureux travaillaient quatorze et quinze heures par jour, toujours au pas de course. Quand ils mouraient dans la carrière, on les ensevelissait sur place; les épuisés ou les blessés étaient ramenés par leurs camarades, au crématoire. Mais les SS annonçaient aux survivants que les « accidentés » étaient partis à l’hôpital et les faibles dans un camp de repos. Au printemps 1940, à l’expiration de leurs six mois de « rééducation », le service politique du camp notifiait au « Referat IV B 4 » de la Gestapo, c’est-à-dire au bureau pour les questions juives, que les mille Juifs avaient subi avec succès l’épreuve du travail. Cela signifiait que tous ceux qui avaient été soumis à l’épreuve des « six mois » étaient morts à l’expiration de ce laps de temps, et que dans le camp de concentration de Sachsenhausen réservé aux aryens, il ne restait plus un seul Juif. Tous avaient été anéantis. Sorge reçut de ses supérieurs le nom *Der eiserne Gustav*, « Gustave, l’homme d’airain » et, de sous-officier, passa chef du camp de Riga. Un exemple pour les autres responsables ! Cette expérience sadique sur la résistance physique était concluante. Leçons à tirer : par une combinaison de promesses alléchantes de discipline et de brutalité, six mois suffisent pour envoyer n’importe quel homme « au transfert ». Notre « chariot de la mort » est celui-là même qui transporta les mille Juifs en six mois. Le *« pensum Sorge »*, c’est-à-dire la production de cadavres, est moindre, nous sommes au « sanatorium ». Mais il suffit de voir la caisse à quatre roues cahoter derrière notre colonne pour savoir que, naturellement, le commando Speer demeure toujours une machine d’extermination. Mais si l’expérience ne s’applique pas sur nous avec le même paroxysme, c’est que la guerre dure et que le *Reich* a besoin de bras. Que la paix allemande s’instaure, le « marteau de glaise » de Sorge recommencera à s’abattre régulièrement et avec sa vigueur initiale sur les esclaves non-juifs qui jouissent maintenant de l’honneur de souffrir et de mourir « dans les frontières du Grand *Reich* ».

Les Juifs arrivant au camp sont immédiatement « refoulés » vers Auschwitz,

Treblinka, Maidanek : c’est le « transfert obligatoire ». Mais il y a quand même des Juifs dans notre camp qui végètent comme nous, mais dans l’« illégalité », c’est-à-dire sous fausse identité. Comment ce camouflage est-il possible malgré le diabolique système de triage ? C’est un secret que je découvrirai plus tard. Cependant deux baraques abritent des Juifs qui subsistent sous leur vrai nom, mais dans un isolement complet. Pourquoi les garde-t-on là ? Mystère ! Étranges aussi, ces maçons juifs de Wulkow qui bâtissent la chancellerie secrète dans la forêt de Zossen.

Les ambitions du « Protecteur du *Reich* »

Himmler veut profiter de sa position de geôlier pour se rendre indispensable dans l’effort de guerre. Il connaît les luttes intestines qui dans le gouvernement opposent les ministres, il veut en profiter. Comme chef des SS et de la police, son premier effort sera d’obtenir un fauteuil au Conseil des Ministres. Tant de chemins y conduisent!

Devenu ministre de l’Intérieur, il pense pouvoir contrôler l’économie, l’armée, et s’assurer dans la légalité la succession du *Führer*. Cette ambition du policier marquera les années du *Reich* en guerre et toutes les intrigues et les mesures prises en Allemagne et à l’étranger.

Speer a su jouer de ces cubes aux toits aigus, interprétation moderne des bâtiments moyen-âgeux, que le *Führer* voulait faire bâtir dans toute l’Allemagne. Todt, lui, doit son succès à 6 000 kilomètres d’Autobahn.

Himmler rêve de pouvoir un jour, en construisant 30 000 kilomètres de ces routes à travers l’Europe occupée, assurer des voies de communication rapides à ses légionnaires, et tendre ainsi un filet sur les vastes territoires qui auront été conquis et qu’il façonnera selon le principe : *Blut und Boden* (sang et sol). Il sait quel plaisir a fait au *Führer* le barde nazi Kart Schuder avec son slogan : *Granit und Herz* (granit et cœur) et sa métaphore célèbre « les autoroutes de Hitler sont les cathédrales de notre temps ».

Dans ses discours, le mot « éternité » est toujours sur ses lèvres. Dans les bureaux de « construction » de Sachsenhausen, cette phrase extraite de *Mein Kampf* décore un mur :

« Si Berlin devait subir le sort de Rome, les générations futures ne pourraient admirer comme œuvres de notre époque que les grands magasins des Juifs et les hôtels de quelques sociétés. Ils s’imagineraient que ces bâtisses présentent l’aspect caractéristique de la culture de notre temps. »

Himmler n'autorise pas une construction, destinée aux SS, sans que les plans ne passent sous les yeux du *Führer*. Mais comme le dictateur dans ces heures de combat, se passionne à dessiner de sa main les croquis et les plans des *bunkers* et à pousser au maximum la production et la perfection des tanks, des avions, des sous-marins, Himmler a décidé de lui fournir à tout prix les matériaux. Par cette voie, il atteindra l'économie, l'armement et la diplomatie. Avec les leviers qu'il tient en main, sociétés secrètes, police, camps de concentration, expropriation des Juifs, « récupération » dans les pays occupés, et en s'appuyant sur son équipe d'hommes de main, il sera capable de mener à la potence ceux qui prétendaient s'opposer à ses desseins.

Les cloches du Palais de la Gloire sonneront pour lui comme pour son maître.

... Le glas de Spartacus

Notre comité de Résistance a juré de continuer la lutte derrière les barbelés, ce front qui se trouve partout en Allemagne et dans l'Europe écrasée, Himmler n'a-t-il pas conseillé aux précepteurs des écoles SS de faire apprendre par cœur à ses élèves le poème de Schiller, « la cloche ». Il contient tant de conseils utiles pour la vie de chaque Allemand. Que n'a-t-il retenu ces vers dans le poème :

Il est dangereux de réveiller le lion,
Horrible est la mâchoire du tigre,
Mais entre toutes les horreurs, la plus horrible
Cest encore l'homme en proie à sa folie.

Non, la cloche ne pleurera pas ma mort. Jusqu'au bout je tiendrai. Le camp, c'est un entraînement de la volonté, une épreuve de force morale. La folie ne me guette pas, d'autant plus que le « deus ex machina » intervient. Dans le camp, j'avais appris que l'*Efektenkammer* aurait besoin de plusieurs déportés connaissant les langues et ayant une belle écriture. Je me présente avec mon ami Piet Jongeling. Nous n'avons guère d'espoir. La place en vue est trop belle pour être vraie. Travailler dans une baraque chauffée et ranger des vêtements et des objets de valeur, un mirage ! De nombreux Allemands, détenus politiques, ayant été mobilisés dans la *Wehrmacht*, des places sont à prendre. Tous deux, nous avons réussi à l'issue d'un petit test subi devant le chef du commando, *SS-Oberscharführer* Karl Timmer, un grand gaillard originaire de Brème. Dans l'*Efektenkammer* il n'acceptait que des politiques, car selon lui : « Les bandits pourraient voler le *Reich*. » Ainsi pour mon plus grand bonheur, j'ai quitté le

commando de la mort, seul groupe qui, le soir venu, traîne derrière lui la charrette des morts à la tâche…

Je n'ai pas osé croire Timmer quand il m'a dit:

— Votre écriture me convient, vous allez tenir la comptabilité du trésor du *Reich*, devises, or, bijoux, les *Wertsachen* (objets de valeur). Notre commando a la garde de la plus grande chambre forte du monde.

Sachsenhausen ne renferme pas seulement le centre d'où l'on dirige l'extraction des pierres et des granits pour la Ruhmeshalle ou l'usine pour fondre le plomb, le cuivre et l'aluminium pour les armes du *Führer*, mais aussi le dépôt de joyaux, d'or et de pierres précieuses nécessaires pour financer la propagande et l'espionnage du IIIe *Reich*. C'est le plus grandiose combinat pour l'expropriation et stockage d'objets de valeur que l'histoire ait connu. Tout le mystère des camps de concentration et la stratégie des peuples de l'Europe se reflètent dans les livres de l'*Efektenkammer* et de l'« Inspection des Camps ». Finis les blocs de granit suédois, finis les câbles et les wagonnets de plomb !

Je travaille dans une cave souterraine, à l'abri des bombardements, mais aussi du froid et de la pluie. Je n'oublie pas mes camarades du commando Speer.

Ma nouvelle affectation me permettra de connaître d'autres secrets, les plus jalousement gardés de la cité interdite et de mieux comprendre le sens de cette guerre biologique que Himmler mène contre les peuples de l'Europe tout entière.

J'écarte les rideaux, le drame n'est qu'à son début. Ruhmeshalle n'est que l'ouverture wagnérienne du drame que vit notre société ravalée par un paganisme féroce, drame plein de scènes horribles, de visions dantesques, d'or et de sang, enfer ordonné par l'homme où la charité est punie comme un crime, fournaise qui s'éteindra inexorablement au crépuscule de Satan, enseveli dans les décombres de la Ruhmeshalle inachevée.

Les foudres de Wotan ne pourront que déchaîner l'avalanche. Ce ne sont pas les barbelés, ni les balles des geôliers, ni les fours crématoires qui protègent les bourreaux de la machine qu'ils viennent de déclencher…

Auprès de moi, Johannes Verweyen, un philosophe chrétien, ne cesse de citer la Bible : « À cause de son iniquité, je punirai la ville de Babylone et j'en ferai des ruines éternelles ».

III

Le fabuleux trésor des SS

Sachsenhausen, la mine de diamants

Ma nouvelle affectation à l'*Efektenkammer* (l'Économat) m'a permis bien vite de constater que « notre protecteur suprême », Himmler, n'est pas un « romantique à tous crins », obsédé par les mythes anciens et l'amour des vieilles pierres, mais un matérialiste, qui a « les pieds sur la terre », puisque c'est à Sachsenhausen même, dans « sa cité » qu'il a constitué le dépôt de l'ensemble des biens des victimes passées par les camps de concentration.

L'*Efektenkammer* n'est qu'une dépendance de l'*Amtsgruppe D* (service du groupe D) section du département administratif et économique: *Wirtschafts-und Verwaltungshauptamt* qui a son siège à Berlin-Lichterfelde, alors que le service du groupe D que nous appelons l'Inspection des camps est installé à Sachsenhausen. Très souvent nous sommes affectés aux travaux d'administration qui concernent l'ensemble des biens saisis à Buchenwald, Auschwitz, Natzweiler et les autres camps, tant ceux du *Reich* que ceux des territoires occupés, s'ils sont sous le contrôle des SS.

Avec quelques-uns de mes camarades, des « politiques », j'ai la charge de livres. Je m'occupe de la « comptabilité matière ». J'établis les états des devises, de l'or et des bijoux « récupérés » dans tous les camps, et qui sont finalement triés et en partie stockés à Sachsenhausen. Des millions de devises, des kilos d'or et de brillants!

Je réagis, devant ce trésor, après mon passage par le commando de la mort, comme un pauvre lorsqu'il gagne le gros lot. Une inquiétude : comment les SS peuvent-ils confier la gestion de leur « propre » fortune, un trésor de cette importance, à une dizaine de prisonniers ? La réponse s'impose d'elle-même. Partout les SS se servent d'esclaves. La caste des guerriers ne dispose pas d'effectifs pour les bureaux. De plus, les SS estiment ne courir aucun risque en confiant à des détenus des postes administratifs et leurs secrets puisqu'ils ont

toute facilité, le moment venu, pour supprimer les gérants. Ni la doctrine, ni la loi écrite ne leur interdisent de le faire.

Automatiquement, chaque déporté, pénétrant dans un camp de concentration, dépose son argent et tous ses objets de valeur: bagues, montres, stylos, monture de lunettes en or, etc. Le prisonnier, affecté à la caisse, inscrit sur les registres les objets remis et le contrôleur SS enferme chaque soir dans des coffres-forts et le butin et les livres. Une cave spéciale, aménagée pour receler ces « dépôts » est dissimulée dans les jardins de la *Kommandantur*. Aux objets confisqués aux détenus du camp s'ajoutent encore les bijoux et les valeurs, saisis sur les malheureuses déportées à Ravensbrück. Des femmes SS viennent en voiture livrer à la trésorerie de Sachsenhausen leur butin. Avec mon camarade, le norvégien Peter Henriksen, nous devons aussi inscrire les récupérations de Ravensbrück dans les registres d'entrées. Plusieurs milliers de montres, bagues, étuis à cigarettes, boîtes à poudre viennent ainsi augmenter le trésor de Himmler. Ce n'est pas tout! Chaque semaine le crématoire nous impose une tâche supplémentaire : appareils, prothèses dentaires, « aurifications », doivent figurer sous la rubrique *Fundsache* (objets trouvés).

Avant leur entrée dans la chambre à gaz ou dans l'abattoir du *Genickstand*, pour la « balle dans la nuque », les infortunés désignés, subissent une visite médicale. Le médecin SS après avoir examiné leur bouche, les marque au front d'un signe, indiquant aux exécuteurs que l'appareil doit être récupéré avant l'incinération. Les médecins SS se chargent aussi de l'or et des prothèses prélevées sur les prisonniers, venant des autres camps et morts durant le transfert. Une fonderie SS transforme en lingot le métal de récupération. Le fleuve des déportés s'écoule à travers le camp et dépose ses sables aurifères. Dans l'empire de Himmler, les Californies sont nombreuses. Pas besoin pour les orpailleurs du XXe siècle de se ruer vers les rivières. Ce sont elles qui détournent leurs cours et déposent leurs paillettes aux confluents. Le « sluice », actionné par cette pompe puissante : la force, fonctionne sans défaillance. Plus les colonnes de déportés sont nombreuses, plus l'or ruisselle dans les fonderies de Himmler.

Jamais de ma vie, je n'avais eu l'occasion de contempler une telle quantité d'objets de valeur et sous des formes si diverses. Le vocabulaire me manque pour mener à bien l'inventaire : anneaux, alliances, bagues, bracelets, chaînes, boucles d'oreilles, diamants, tabatières, coffrets et quantité d'autres pièces, sorties des orfèvreries et des bijouteries de deux douzaines de pays. Aux poinçons et aux noms gravés, par le style et la technique d'exécution, nous savons que nos coffres renferment des joyaux birmans, indiens, japonais,

chinois, russes, turcs, sans parler des pièces uniques conçues place Vendôme et rue de la Paix, des solitaires taillés à Amsterdam et à Anvers, des bijoux anciens provenant de Vienne, Prague, Budapest, Varsovie et surtout des cadeaux envoyés d'Amérique par les immigrants à leur famille restée sur le vieux continent. Pour expertiser ces trésors que leurs propriétaires ne viendront jamais réclamer, les services de Himmler ont mobilisé un orfèvre de la Ruhr, qui supervise mon travail.

Pour donner une idée de l'importance de ce pillage, avant de fournir les chiffres d'ensemble, comptabilisés par l'« Inspection » et sur lesquels j'ai les renseignements les plus précis, je donne ceux que j'ai moi-même relevés directement. Sur 157 000 détenus figurant aux « entrants », à Sachsenhausen, et sur les 35 000, non immatriculés, dirigés directement vers le crématoire, il a été saisi : 54 000 bagues et alliances, 52 000 montres, 22 000 stylos de valeur, 5 200 lunettes, 650 appareils de photos et machines à écrire et près de 14 000 bijoux, étuis, porte-cigarettes, briquets. En plus, les rapines ont rapporté : 1 700 000 marks, 58 000 dollars, 27 000 livres sterling, 30 000 francs suisses, 180 000 zlotys, 1 200 000 roubles, 1 600 000 francs français, 50 000 couronnes norvégiennes, 22 000 couronnes danoises, 140 000 florins, 320 000 lires et encore la valeur de plusieurs centaines de milliers de *Reichsmarks* en monnaies albanaise, grecque, suédoise, turque, roumaine, yougoslave, bulgare, balte, égyptienne, belge, etc., mais, plus important encore pour les SS, en dehors des devises fortes, 46 000 pièces d'or, des Louis et des Napoléons, des dollars, des couronnes autrichiennes, des francs suisses et florins et sept kilogrammes environ d'or en barre enrichissent ce trésor.

J'ai fait un compte de la valeur approximative de ces biens. En estimant une alliance ou une bague avec une pierre à 50 RM en moyenne, une montre 20 RM, un stylo 10 RM, des bijoux en or environ à 100 RM, plus les devises et l'argent confisqués, j'arrive à dépasser la somme de 40 millions de RM, ce qui fait pour les 200 000 déportés (passés par Sachsenhausen) à peu près 200 RM par tête. Mais si l'on compte les vêtements, les chaussures, la lingerie et certains objets de valeur contenus dans leurs valises, il n'est pas excessif d'estimer l'apport de chacun de ces malheureux à 500 RM, au total 100 millions de RM. Ainsi Sachsenhausen rapportait, si l'on totalise toutes ces sommes, le chiffre considérable de 140 000 000 de RM. Sans compter d'autres ressources supplémentaires, l'or volé sur les cadavres, les brillants et les matières précieuses extraites de leurs costumes et leurs chaussures et, bien entendu, les bénéfices effarants, résultat de l'exploitation de la main-d'œuvre.

L’expert SS, avec lequel nous travaillons, Peter Winkels, orfèvre à Duisburg, se rend souvent à l’Inspection des camps qui contrôle l’or et les devises provenant de tous les centres concentrationnaires. Winkels est un grand spécialiste. À première vue, il peut estimer un objet, une pierre à sa juste valeur. Toutes leurs expertises, les magnats de la Rurh, depuis trente ans, les lui confient. Ici, il compulse les fiches et les registres de comptabilité de ces arsenaux de récupération. Winkels nous apporte ses paperasses. Nous sommes souvent obligés de faire les comptes avec lui.

En me livrant à cette besogne, j’apprends que toutes les fourrures récupérées sur les déportés sont livrées à Ravensbrück ; le camp des femmes dispose de grands ateliers de pelleterie. Une fois les manteaux, les capes, fouillés et dépouillés des valeurs qui peuvent y être cachés, nous les envoyons à Ravensbrück où le commando des couturières les retape. Les manteaux de valeur sont par la suite livrés en partie à la *Haumtamt VOMI* que dirige le général SS Werner Lorenz et distribués aux femmes des SS, le reste est réservé aux *Wafen-SS* et surtout aux formations engagées en Norvège et en Finlande, pour doubler leurs capotes et leurs calots. Le *Reichsführer* désire ainsi prouver qu’il se soucie davantage de ses soldats que l’intendance de la *Wehrmacht* des siens. Le linge et les costumes de bonne qualité, sont réservés à Himmler et à Lorenz. Le rebut est envoyé aux différents camps pour être distribué aux détenus.

Le *RottenFührer* Winkels, lorsqu’il nous remet des listes souvent accompagnées d’une lettre d’Oswald Pohl, de Gottlob Berger ou même de Himmler, car l’acte suit le dossier, nous pose des questions sur notre profession privée.

Chaque fois, je suis en cause, c’est la même exclamation admirative :

— *Ach*, journaliste!… et dans ses yeux, on peut lire: « Eh bien, mon garçon vous en aurez des choses à raconter ! »

Un jour, une demande:

— Avez-vous de bonnes relations à l’étranger? Et puis, il me fixe. Cette fois encore, je me crois capable de lire dans sa pensée : cela pourra nous être utile. Il ajoute confidentiellement: « Écoutez-moi bien! j’ai jeté un coup d’œil sur votre fiche à la *Politische Abteilung* (section politique). Car je dois tout savoir sur les personnes que j’emploie, il paraît que vous avez ici des organisations de résistance. Notre travail est un secret du *Reich*. Comme vous le voyez, tous les actes portent le tampon *Geheime Reichssache*, secret du *Reich*. Dès que vous quittez le lieu du travail, il vous faut oublier ce que vous faites ici. Sinon, je ne

pourrais vous protéger contre le transport… je devrais dire les transports au pluriel, car pour les *Geheimnisträger*, porteurs de secrets, vous le savez comme moi, les « transports » sont malheureusement fréquents.

Il accompagne sa phrase d'une mimique significative; celle d'appuyer sur la gâchette d'un automatique et d'un claquement de langue assez évocateur du coup de feu, amorti par un silencieux…

Winkels prend tout d'un coup une liste et nous montre: « Voyez, *auf dem Transport verstorben* (morts au transport) ».

Outre cette petite leçon sur les secrets professionnels, le *RottenFührer* donne même l'impression de vouloir nous « bourrer le crâne » avec toutes les indiscrétions sur les mystères du *Reich*. Pour finir il ajoute toujours : « Attention ! il vous faut tout oublier ! Surtout vous les journalistes ! » et il me regarde…

De l'examen des registres, il résulte que le dépôt de Himmler dispose toujours, malgré les livraisons mensuelles aux différents destinataires, d'environ 150 000 montres dont, selon Winkels, 20 % nécessitent une réparation. Je parle ici du dépôt de l'Inspection, c'est-à-dire de la récupération dans tous les camps et non seulement de celles de Sachsenhausen et de Ravensbrück. Cent hommes examinent et réparent les montres défectueuses. Ils sont capables d'en remettre 300 à 400 par jour en bon état, donc en un an et demi, 100 000 à 130 000 montres!

Le commandant du camp, Anton Kaindl nous apporte un réveil, Il est furieux.

— Portez ça sur le registre, à la colonne des objets trouvés. J'ai pincé un des horlogers à faire joujou avec ce réveil, c'est un Hollandais, il y a trois jours qu'il est dessus. C'est du sabotage!

Il sort, faisant claquer la porte.

Machinalement, je veux remettre le réveil à l'heure, je manipule les quatre boutons de réglage. Brusquement la plaque du fond se détache… à l'intérieur: un poste de radio miniature.

De ce jour-là, grâce à ce Hollandais bricoleur, c'est nous qui fûmes renseignés ! Nous ne manquions pas une des émissions de la BBC et de la radio de Moscou.

Un SS malgré lui

Les deux hommes qui exercent le contrôle des opérations bancaires de la

trésorerie, le *RottenFührer* Winkels, chez nous, et l'*Oberscharführer* Thiele, à l'échelon supérieur, ne montrent aucun enthousiasme pour leur si particulière fonction administrative. Winkels qui a atteint la soixantaine, se sent frustré par le régime nazi. Comme il le répète, il a perdu son orfèvrerie et sa bonne clientèle de Duisbourg dans la Ruhr. Et il geint.

À plusieurs reprises, il nous a parlé de sa vie privée. Des noms de ses riches clients qui commandaient des bijoux pour leurs maîtresses, il en avait plein la bouche.

En contrepartie, il nous a demandé de lui faire confiance quand il exprime son opposition vis-à-vis du IIIe *Reich*.

Un jour, soucieux, les yeux gonflés – il avait dû pleurer – il s'exclama brusquement :

— Je vous jure que je ne suis pas un SS ! L'uniforme à la tête de mort m'a été imposé en raison de ma profession et de mes fonctions dans ce camp.

Il s'approche de moi, pose sa main sur mon épaule et d'une voix grave:

— Ce que je vois ici est affreux! Je suis allemand, j'ai honte que dans mon pays puissent se commettre de pareilles horreurs.

Tout en parlant, Winkels a les yeux fixés sur le butin récupéré par les SS sur la population révoltée de Varsovie.

Winkels semble ne pas trouver de mots pour exprimer son dégoût. Sa désapprobation paraît sincère. Mais nous sommes, lui et nous, de chaque côté de la barrière, le fait qu'il porte l'uniforme des SS nous incite à la méfiance.

Enfin, un matin, nous venons d'arriver dans la cave, Peter Henriksen et moi, il nous accueille avec le vieux salut militaire allemand, se tourne vers moi et me dit d'un ton fraternel:

— Alors vraiment, vous doutez de moi, qui suis un prisonnier comme vous ? Je ne suis qu'un orfèvre, mais je veux faire partie de votre réseau de résistance. Par mes fonctions, je puis vous aider. Commandez, vous êtes mon chef…

Les talons claquent, il est au garde-à-vous. Nous voilà perplexes. L'homme paraît trop sérieux pour que nous puissions envisager la démence.

Je louvoie… « Qu'est-ce que vous racontez? Je ne comprends pas. Pourquoi diable pensez-vous que nous voulons faire ici de la politique ? »

– Vous savez aussi bien que moi que mon travail me permet de voir pas mal

de documents et même les fichiers de la *Politische Abteilung*, Je dois rajuster l'inventaire avec les effectifs du camp. Je travaille plusieurs heures par jour à contrôler les listes. Votre fichier-bidon, où vous avez inscrit en code les noms de vos amis, je le connais. Ne bronchez pas. Les codes, ça se déchiffre… Mais moi, je pense comme vous et je vous dis ; bravo ! Je suis prêt à vous aider, vous et vos copains, comme je compte que vous m'aiderez après la guerre. Moi gardien de camp? Jamais!… Une main lave l'autre, les deux le visage. Je vous donne ma parole d'honneur que la grande majorité des Allemands ne savent rien de ces crimes, ils s'imaginent que dans les camps de concentration ne se trouvent que les voleurs, les criminels et les déserteurs. Il n'y a que les « huiles » et les SS des camps où les prisonniers travaillent, qui soient au courant. S'ils savaient que je pense ainsi, ne vous y trompez pas, je serais pendu. Je vous répète: commandez-moi, vous êtes mon chef! Je ne dors pas, des nuits entières, rien qu'à cause de cette grande cochonnerie. S'il y a un Dieu, ils seront punis…

L'homme épuisé, en proie au désarroi, renifle, essuie d'un revers de main les larmes qui perlent entre les paupières… Impossible qu'il joue la comédie. C'est son cœur qui parle, la véritable *Weltanschauung* qui unit les hommes, sans distinction d'uniformes. Je lui tends la main, je lui dis:

— Herr Winkels, je vous crois. Mais je vous le répète, nous ne faisons pas de politique.

Il pose alors sa main gauche sur mon épaule:

— Vous ne faites pas de politique, bon, je l'admets. Mais commandez-moi, je vous dis que vous êtes mon chef. Ce que vous jugerez utile, je le ferai.

Dehors, il gèle et le *bunker* n'est pas chauffé. J'ai les mains gourdes. Une idée me vient, je vais l'éprouver, je jette un regard appuyé sur le grand poêle électrique. Il comprend :

— Excusez-moi, chef, à partir de maintenant, – que je sois là ou non – dans cette casemate, vous serez chauffé. Le commandant Kaindl contrôle personnellement les baraques. Mais je doute qu'il s'aventure ici… Hitler est chauffé, dans son *bunker*, il serait injuste que nous ne le soyons pas dans le nôtre.

Il a branché les fils électriques, et nous nous sommes mis au travail.

Nous avons compté 1 000 brillants de différentes tailles dans un paquet et, dans une caisse, 5 000 bagues destinées à la *Reichsbank*. Le tout prélevé sur les défunts, donc *Fundsache*, objets trouvés. La pièce réchauffée, Winkels part et

revient. Il tient à la main un morceau de pain qu'il nous offre. Rayonnant, il nous regarde y mordre à belles dents. Soudain, comme un enfant, il s'accroche avec ses mains au coin d'une armoire métallique et fait semblant de vouloir y grimper. Tout joyeux, il nous lance:

— *Rette sich, wer kann !* (Sauve qui peut !)

C'est l'ordre d'abandon, lancé par le commandant lorsque son navire sombre. Il oublie complètement le côté macabre de notre besogne. Le voilà qui nous raconte les potins de la haute société de la Ruhr. Il en connaît un bout!

Un jour, notre cave est envahie par les « amazones » SS de Himmler; comme cadeau de Nouvel An, le *Reichsführer* leur offre pour leurs villas un tableau, une horloge ou un réveil, le tout à musique, à choisir, d'après leur goût personnel. Une grande blonde me demande de faire jouer la pendule russe. À l'air de l'Internationale, elle se crispe et crie: « Arrêtez! » Du doigt, elle me montre ensuite notre réveil-radio : « Celui-ci ! »

— Il ne marche pas, répondis-je.

— J'aime le baroque. Même s'il ne joue pas, je le prends.

— Pardonnez-moi, je n'ai pas le droit de le donner.

— Pourquoi ?

Parce que le propriétaire est un Allemand, et qu'il est détenu dans le camp.

— Dommage !

Nous sommes privés d'une dizaine de nos horloges à musique, mais le réveil-poste nous reste. Nous entendrons encore la BBC.

Hélas ! tout a une fin, notre collection, considérée comme inintéressante et bonne tout au plus pour les ferrailleurs, nous est enlevée et expédiée au Kommando Kayser avec la mention « À fondre ».

Comment allons-nous maintenant connaître les nouvelles ? Dans les dépôts de l'inspection, il y a bien des postes-radio, mais ils n'y séjournent pas. Ils sont tout de suite prélevés par des SS. Là, on a entreposé des machines à écrire, des rasoirs et des montagnes de montres…

Trois milliards récupérés sur les morts

Notre groupement est souvent appelé par les SS pour les aider au triage et dresser les états à remettre au *Reichsführer*.

Au début de novembre 1944, nous avons rassemblé sur un état global, les inventaires des trois premiers trimestres de l'année : 65 000 montres de poche, 110 000 montres-bracelets, 60 000 stylos et portemines, 800 réveils, des milliers de ciseaux, des appareils chirurgicaux raflés chez les médecins résistants ou juifs, rasoirs mécaniques, etc…

De 1941 jusqu'à la fin de 1944, l'*Uhrmacherkommando* a livré quotidiennement au Quartier général de Himmler environ 180 montres réparées, soit 60 000 par an. En quatre ans 240 000. Comme l'indique la lettre d'Oswald Polh, à la fin de 1944, le stock de l'Inspection est encore de 150 000. Si l'on prend comme base, l'appréciation de Winkels selon laquelle 20 % seulement des montres prises aux déportés sont défectueuses, il résulte qu'aux 240 000 réparées, correspondent encore quatre fois autant de montres en bon état. Mais à la fin de l'année 1944, Himmler disposera encore de 112 000 montres non réparées. Et jusqu'à la fin de la guerre, on en a récupéré au moins autant. Aussi, si nous disons que les hommes de Himmler ont prélevé sur les victimes 1 200 000 montres à peu près, les 52 000 de Sachsenhausen ne représentent que 5 % du butin total de montres. Si l'on admet cette proportion pour les autres objets, le trésor que Himmler a récupéré sur les 18 millions d'êtres passés par les prisons et les camps représentent:

– 1 200 000 bagues et alliances ;

– 600 000 stylos;

– 110 000 lunettes (de qualité) ;

– 12 000 appareils photographiques et machines à écrire ;

– 140 000 bijoux, étuis, porte-cigarettes.

Il est bien difficile d'établir le chiffre exact des devises prises aux déportés, mais si l'on calcule comme on l'a fait pour Sachsenhausen (140 millions de marks), en considérant que Sachsenhausen ne représente que 5 % de la trésorerie de récupération, on trouve que les services de Himmler, ont ramassé un butin d'une valeur de 2 800 millions de marks.

Encore le « self-service » des SS n'est-il pas inclus dans ce chiffre. J'entends par là : les fraudes, qui ne figurent pas dans les registres. Le chiffre dépasse largement les 3 milliards.

Les affaires de malversations et de corruption ne sont pas rares. Au point qu'à la fin de la guerre, des SS seront passés par les armes, sur ordre de Himmler, pour montrer que quiconque agit contrairement à la morale, fût-ce un SS, est impitoyablement abattu. C'était là encore, la bonne manière de se débarrasser des SS trop curieux ou trop bien renseignés.

Que font les SS de tous ces objets « sous séquestre » ?

Les alliances sont fondues en lingots. Je n'ai pas vu l'opération, mais ses résultats, les lingots. Les brillants sont expédies par un service spécial de Himmler aux ateliers secrets comme matières de première importance stratégique, pour les appareils de précision, d'autres déposés chez les antiquaires pour y être vendus par leurs soins, d'autres encore emmagasinés dans les chambres fortes de la Banque d'État, suivant convention passée entre Himmler et Funck, ministre des Finances.

D'anciennes listes que détient Winkels, il ressort que la « marchandise » confisquée aux Juifs est considérée comme *Diebesgut* (biens pris sur les voleurs).

Oswald Pohl propose à Himmler d'envoyer:

a) immédiatement à chaque division au combat 500 montres et au 1er octobre 1943 encore 500. La *Leibstandarte* (garde de Hitler) et la division *Das Reich* en ont déjà reçu 500, chacune;

b) aux équipages de sous-marins 3 000 montres et jusqu'au 1er octobre 1943 encore 3 000 ;

c) aux gardiens des commandos extérieurs des camps 200 de ces montres.

Pour les stylos, il est prévu l'envoi de 300 à chaque division et 2 000 aux équipages des sous-marins.

Certains objets de culte israélite, comme les chandeliers à sept branches, sont expédiés au « musée de la Juiverie », installé à Prague, dans une synagogue. Les emblèmes maçonniques, eux, sont réservés à un « musée de la Franc-maçonnerie » qu'on projetait de créer à Paris. Ils avaient d'ailleurs été présentés durant la guerre dans une exposition itinérante. Himmler lui-même avait choisi les pièces.

Grand intérêt aussi du *Reichsführer* et de Gœring pour les tapisseries, les tableaux, les violons pris aux déportés et aux disparus afin qu'ils embellissent les châteaux et les pavillons de chasse des nouveaux seigneurs, car Gœring n'est pas le seul amateur, mais tous les hauts dignitaires de l'ordre SS ont bénéficié de

résidences princières, richement aménagées.

Les « rossignols » : Loin, loin est mon pays natal…

Nous sommes dix chargés de tenir les livres, de dénombrer et de répertorier l'or et les bijoux. Nos autres camarades du service de l'*Efektenkammer*, l'économat, s'occupent des vêtements, des valises, du linge et des objets mobiliers, allant des tableaux et des livres jusqu'aux souvenirs de famille, photos, diplômes, pièces d'état-civil, etc…

Un prodigieux magasin de costumes neufs et de friperies ! Et aussi les archives de la documentation récupérée sur chacun des prisonniers passés par le grand portail de Sachsenhausen.

Mon bureau se trouve à côté de la fenêtre d'où je découvre une grande partie de l'aire d'appel. Il me suffit d'ouvrir la porte pour voir l'ensemble de la place. C'est l'agora: une grande partie de notre journée s'y passe et les événements les plus importants trouvent là leur écho : appel, flagellation, transport des morts, promenade du dimanche après-midi et pendaisons du soir. Pour moi, l'*Appelplatz*, la place d'appel, est une nécropole de vivants. Du matin au soir, je vois une colonne de 100 à 200 hommes, par rangs de cinq, en faire le tour au pas de parade. Chargés de sacs, ils chantent : *« Weit, weit ist der Weg ins Heimatland, so Weit, so weit…*[61] »

Tout le temps la même chanson. Au long des heures, j'entends cette litanie monotone et lorsque les chanteurs passent près de la fenêtre, elle s'enfle, puis s'estompe. Ainsi, toutes les dix minutes. C'est le commando de punition. Si la chanson ne garde pas un ton assez vigoureux, les SS lancent la menace : « Chantez, sinon, au lieu de 50, vous vous taperez 60 bornes ! »

La procession des punis a son utilité, elle aussi, pour l'économie de guerre. Notre camp est le centre d'essayage des chaussures militaires où l'on compare la résistance des cuirs : naturels et synthétiques.

Ainsi les malheureux sont-ils obligés de passer la journée à faire le tour de la place d'appel, les pieds dans les chaussures prototypes, dont on les a pourvus, comme je l'ai fait moi-même pendant quinze jours lors de mon passage à la quarantaine.

Comme nous le verrons, le camp exploite les substances organiques tirées des cadavres qui servent ainsi à faire mesurer par des chercheurs les qualités biologiques de la race nordique. J'apprends aussi que dans le camp a été constituée une collection unique de crânes de différents types humains qu'on

livre aux instituts et aux écoles spécialisées sur les questions raciales. Je parlerai plus loin de ma visite au laboratoire. De même qu'on récupère l'or, nous relevons sur nos livres les appareils dentaires en matière plastique. Plus de 30 000 couronnes, bridges, dents en porcelaine sont emmagasinés dans une cave de l'infirmerie. De temps en temps, les contre-maîtres dont la dentition est déficiente ont le droit de choisir dans ce tas. Pour trouver l'appareil qui leur va, ils doivent en essayer mille. La section dentaire ignore les soins thérapeutiques, rien d'autre que l'extraction. Le manque de vitamines fait des ravages sur les gencives, mais personne ne s'avise de demander des consultations. Édenté, chauve, squelettique, peu importe, mais sortir, sortir, c'est l'unique pensée de chaque esclave.

Or et sport

Après avoir couru sur les planches pour décharger le ciment, à me trouver assis dans une baraque propre avec une centaine de camarades, tous occupés à des travaux de bureau, secrétaires, comptables, dactylographes, j'ai l'impression d'être un employé dans une petite banque.

Le camp n'étant qu'une administration des biens du *Reich*, confiés à l'Organisation SS, le droit de vie et de mort reste en priorité au Quartier général de Himmler dont les représentants dans les camps sont les chefs de la *Politische Abteilung*. Ils contrôlent les exécutions, ordonnent les transferts, mènent les interrogatoires, communiquent les objets de valeur qu'il faut préparer lorsqu'un Allemand doit être libéré, fait extrêmement rare. Souvent, la liste de la *Politische Abteilung*, ordonnant de déclarer les objets de certains prisonniers comme « appartenant au *Reich* », arrive lorsqu'ils sont encore vivants, ce qui fut le cas de l'ancien ministre belge van der Porten. Une note de ce genre annonça son « transfert » prochain. De pareilles erreurs dans l'administration ont permis à notre organisation secrète, fonctionnant à l'intérieur du camp, de déplacer au plus vite des candidats à la mort dans des commandos extérieurs. Bien sûr, ces ordres se renouvellent, mais entre-temps, le peu de personnel SS et la paperasse de la bureaucratie ne permettent pas aux autorités de concevoir que les détenus puissent les devancer et contrecarrer leurs plans. Grâce à la défaillance du système de transmission des ordres et à la vigilance de ses camarades, van der Porten s'est déplacé d'un commando à l'autre, pendant plus d'un an après que l'ordre de son exécution eût été donné.

Très rapidement, je m'aperçois que l'*Efektenkammer* et sa cave ne sont pas seulement un trésor d'Ali-Baba, mais aussi une source de renseignements de toutes sortes, un « standard » gigantesque, en liaison avec tous les camps de

concentration, les centres vitaux du Grand *Reich*. Tous les *Zugänge* (nouveaux venus) apportent des nouvelles, non seulement sur les événements concernant la politique internationale, mais aussi sur la situation intérieure de l’Allemagne, qu’il s’agisse du moral de la population, du ravitaillement et de la production. Des prisonniers arrivent aussi de l’étranger, des régions allant de Narvik en Norvège, près du Cercle Arctique, jusqu’à celles d’Afrique du Nord, des Pyrénées jusqu’à l’Asie centrale. Tous doivent remettre leurs effets, leurs valeurs à l’*Efektenkammer*. Tout est enregistré dans ses listes et ses répertoires. Ceux-ci me permettent de connaître non seulement la date et le lieu de naissance, mais aussi la profession, l’origine et même les documents concernant le nouveau venu. Des détenus arrivent aussi de différents bureaux et des usines.

Pour qui désire se renseigner, la descente dans la cave est l’occasion unique de tout savoir! Le principal est que le supérieur SS ne se rende pas compte d’une curiosité aussi intempestive, d’une activité si blâmable.

Cependant, ceux qui partent dans un autre camp peuvent servir de courriers. Par les nouveaux arrivés à Sachsenhausen, nous savons les noms de ceux qui se trouvent dans le camp d’où ils ont été transférés. Mais, plus intéressant encore pour notre organisation de résistance dans le camp, nous connaissons les occupations des prisonniers dans les neuf grands camps et dans les deux mille commandos extérieurs, ce qu’ils produisent dans des milliers d’usines et les effectifs qui les gardent. Chaque départ et chaque arrivée indiquant le lieu de travail, l’usine, sont portés sur les livres de répartition de la main-d’œuvre. Le fichier est dans les mains des détenus.

Bref, le réseau que nous nous efforçons d’établir est exactement la contrepartie de l’organisation SS. En un mot, aucun service de renseignement allié, aucune institution étrangère n’est au courant de ce qui se passe dans tous les camps sur le territoire du *Reich* autant que les détenus affectés à l’*Efektenkammer* et à l’*Arbeitseinsatz*.

Si Sachsenhausen coiffe les autres camps de l’empire de Himmler et est en quelque sorte le centre de triage des cas politiques, jugés par Himmler pour divers motifs « intéressants », – inversement, dans l’ombre, nous travaillons pour faire de Sachsenhausen, une manière d’État-major de l’armée « zébra ». La proximité de la capitale nous y incite. Quand le grand jour sera venu…

Je n’insisterai pas sur les différentes activités développées par les SS dont ils s’imaginent être les seuls à connaître l’existence. Ayant droit de vie et de mort sur les esclaves, les hommes à la tête de mort nous considèrent presque sans

animosité. Pour eux, nous n'existons pas… Ils ne doutent pas un seul instant que tous les « documents vivants » s'en iront en fumée avec les paperasses, quand le moment sera venu. Et comme nous sommes « les détenteurs des documents les plus secrets »… Oui, pour les SS, nous sommes déjà des « ombres légères ».

Aussi, à part le macabre spectacle que je vois tout au long de la journée de ma fenêtre, je me console avec mes livres et je m'arme de connaissances qui me seront utiles en leur temps. Les contacts avec ceux qui viennent et qui partent me permettent aussi de forger un cercle d'amitiés indestructibles, cercle dont les membres seront capables à un moment donné de prendre l'initiative pour sauvegarder l'existence des survivants, mais qui, dans les circonstances actuelles, ne peuvent faire plus que de tenter de soulager le malheur des plus pauvres, des faibles, des désemparés et de les encourager. Dans ce régime de contrainte, un sourire et une parole sont souvent un réconfort. Plus important encore: nous administrons une telle quantité de vêtements, que nous avons la possibilité de déclarer usés des costumes chauds et de les mettre à la disposition de nos camarades. Encore une fissure dans l'édifice himmlérien ! La petite équipe de nos gardiens n'est pas capable de contrôler ce vaste dépôt où travaillent 70 prisonniers, aussi avons-nous, chaque jour l'occasion de livrer à ceux qui gèlent, des chaussures, des chaussettes, du linge et des manteaux. Il leur faut alors se peindre une croix rouge sur le dos et sur la poitrine et coudre leur numéro matricule sur la veste et le pantalon[62].

De ma fenêtre, je ne vois pas seulement toute la journée circuler en chantant les prisonniers condamnés par les chefs de blocks à faire du sport pour des motifs disciplinaires. Qu'est-ce que le « sport » ? J'en suis chaque jour spectateur bénévole. Un chef de block traitant les gens de *« Drecksäcke »* (sacs de m…) hurle tout le temps : *« Los, los… hinlegen… rollen… aufstehen… Knie beugen… springen… los, los… aber schnell, schnell…*[63] »

Et pendant plusieurs heures, à un rythme de course, les hommes se couchent à plat ventre, roulent sur eux-mêmes comme un tonneau, se dressent, rampent comme des phoques, se relèvent pour courir, s'arrêtent pour faire des flexions, puis sautent et tout cela très vite. Quand le chef de block est de bonne humeur, les gens sont obligés de se coucher et d'aboyer comme des chiens, de sauter comme des grenouilles. Ce sadisme s'appelle « humour » dans le camp.

Un groupe de prisonniers du maquis français relégué au block 38, baraque « pour le traitement spécial », doit pratiquer le sport pendant toute la journée. C'est la rééducation par l'exercice à la prussienne, c'est la discipline des formations spéciales, dans les camps de concentration. Les chefs de blocks – on

ne peut pas dire tous – surtout les « droit commun », montrent un zèle acharné pour prouver aux autorités du camp qu'ils sont prédestinés aux fonctions de chefs de l'auto-administration. Ils font en effet concurrence aux politiques. Chaque jour, les truands font traduire en plusieurs langues, matin et soir, la phrase suivante : « Vous devez savoir que nous exigeons l'ordre dans votre propre intérêt, sinon le commandant ne pourra plus vous nourrir. Celui qui ne respectera pas la discipline fera du sport après le travail et le dimanche après-midi et, par la suite, il sera envoyé dans le block d'éducation. »

Il n'est pas réconfortant, même assis dans une baraque chaude, de porter constamment sur les registres les listes d'objets volés à des hommes et des femmes de différents pays et de l'Allemagne même. Non, ce n'est pas réconfortant, lorsque l'on amène les dépouilles des morts et des condamnés, de relever sur les fiches des noms que l'on connaît. Noms d'amis ou de compatriotes ! Moins réconfortant encore de savoir que toute cette fortune sert à financer la propagande et l'espionnage à l'étranger, et à faire fonctionner la machine de guerre, une guerre menée sur les fronts avec les avions et les canons et ici, avec le « Gummi » (le caoutchouc), le « sport », la faim et la mort.

Deux cents millions d'hommes à déshabiller

Avant d'avoir pu le constater de visu, je n'aurais jamais imaginé l'*Efektenkammer* de Sachsenhausen et l'Inspection des Camps, comme la plus grande des bourses de devises et d'or et qu'elle fût régentée par le *Reichsführer-SS*. Je ne tenterai pas ici de faire l'inventaire des centaines de milliers de costumes et de chaussures, des valises et des caisses remplies de linge, provenant de toutes les régions de l'Allemagne et des pays hors des frontières du *Reich*, surtout de Pologne et de Russie où des populations englobant plus de 200 millions d'hommes sont condamnées à être spoliées de tout ce qui leur appartient.

Lors de la bataille pour Moscou, quand Gœbbels lança un appel à la population pour l'inviter à faire don aux soldats du front des vêtements de laine et de toutes les fourrures possibles, le dépôt de Sachsenhausen forma un convoi de trente wagons remplis de pull-overs, d'écharpes, de chaussettes, de linge et surtout de fourrures variées allant du lapin jusqu'au vison le plus râpé. Si toutes les futures victimes de ce gangstérisme généralisé apportent avec elles tout leur argent, leur or et leurs devises ainsi que leurs meilleurs vêtements, c'est qu'elles se sont laissées prendre aux promesses des SS qui, lors de leur arrestation, leur conseillent, jouant la sympathie: « Vous allez vous trouver pour un assez long temps sous notre protection, il est superflu de garder votre appartement…

surtout, emportez bien toutes vos affaires, *« restlos »* (sans rien laisser) ».

Ainsi, lorsque la Mercédès de la Prinz Albrecht-Strasse m'a conduit au camp et déposé devant la porte, j'étais au milieu de sept valises pleines de vêtements, de livres, de documents ; dont mes diplômes universitaires. Tout fut confisqué avec mes devises et mes objets de valeur; en contrepartie, je reçus un petit carton portant mon numéro de matricule. La procédure d'accaparement est la même partout, en France, en Hollande, en Belgique, dans les Balkans, en Europe centrale, en Pologne et aux pays Baltes. Les populations « transférées » pliaient sous les sacs et les valises pour être sûres que, dans leur « nouveau pays » elles pourraient subsister au moins jusqu'à ce qu'elles se soient créées de nouvelles situations.

Autre pratique pour les Polonais et des Juifs, qui résident sur des territoires intégrés dans le *Reich*. Il leur faut quitter leur demeure en laissant aux colons allemands qui viendront les occuper tout ce qui s'y trouve, les meubles et jusqu'au linge. Le séquestre est effectué par le Commissariat du renforcement de la nation allemande *(Reichskom-missariat für die Festigung des deutschen Volkstums – R.K.F.D.V.)* dont le chef est Himmler. Ses directives précisent: chaque Polonais a le droit d'emporter une valise, un vêtement complet, une couverture. Il ne pourra emporter ni actions, ni devises, ni livret de caisse d'épargne, ni objets de valeur (or, platine, exception faite pour l'alliance).

Il est pourtant toléré que les « déplacés » récupèrent sur leurs compagnons les objets, de première nécessité qui peuvent leur faire défaut. « Les transférés » de Hongrie, eux, doivent tout emporter pour prévenir le pillage de leurs biens par leurs compatriotes, restant sur place. C'est le conseil « amical » que leur donnent les SS, qui président à leur départ.

Cette avalanche d'or, de devises et de vêtements de bonne qualité grossissait constamment le fleuve opulent des SS. L'industrie n'avait plus besoin de travailler pour subvenir à leurs besoins, elle pouvait se consacrer uniquement à la fabrication des uniformes et de l'armement.

En principe, tout ce qui entre à Sachsenhausen, comme vêtements, valises et leur contenu, est rigoureusement comptabilisé après inventaire et l'Administration des Biens des Déportés prend le tout en charge. C'est impeccable. C'est à nous qu'incombe le soin du stockage des chaussures, costumes, linge, manteaux et parapluies. Nous nous y employons en bourrant chaque lot individuel dans un sac en papier, un peu juste parfois, car il est prodigieux de voir ce qu'un réfugié, fût-il pressé par le temps et les

encouragements dynamiques des SS, peut arriver à faire tenir dans une simple valise.

Je viens de dire combien le fonctionnement du service de notre camp méritait tous les éloges, du moins jusqu'en février 1943, où les objets appartenant aux Slaves (Russes et Polonais) partirent *für die Auftösung* (à la dissolution). Le fait que nos frusques étaient jusque-là gérées individuellement nous permettait de prévoir qu'un jour devait venir, où nous serions libérés. À partir de l'automne 1943, les choses se gâtèrent. Himmler, le *Reichsführer*, ordonnait la livraison aux écoles de SS et aux colonies d'immigrants de plusieurs dizaines de milliers de costumes de bonne qualité pris sur des Aryens d'Europe occidentale. Par cette mesure, Himmler comptait renforcer sa position auprès des Allemands et surtout auprès des hommes de son « empire personnel » : les SS. La distribution la plus importante fut exécutée par l'*Obergruppenführer* Lorenz.

En février 1944, nous en avons expédié plusieurs wagons, c'est-à-dire nos propres costumes, au service que dirigeait Lorenz : *Hauptamt Volksdeutsche Mittelstelle* (département des nationaux-Allemands » office central – VOMI).

J'étais chargé de compter les sacs contenant les vêtements. J'en dénombrais 32 000, chiffre modeste mais qui s'explique, si l'on songe que l'organisation Lorenz recevait de pareils envois d'autres camps de concentration, de ceux surtout spécialisés dans la liquidation des Juifs et des Polonais.

Certains costumes destinés à la *Ledertrennerei* (commando de corroyage) portaient visiblement des traces de balles. Pourtant en principe les *Einsatztruppen SS* fusillaient hommes et femmes entièrement nus. Ils les faisaient se déshabiller et leurs vêtements étaient par eux-mêmes chargés sur les camions qui les transportaient à la désinfection, dans les camps de concentration. Ils étaient remis à la disposition du *SS-Obergruppenführer* Lorenz. Mais, dans les villages où la population, sachant ce qui l'attendait, refusait de se rassembler et s'enfuyait dans les forêts, la troupe tirait sur les récalcitrants. Un ordre est un ordre. Les vêtements devaient être récupérés. On déshabillait donc les morts, et on les jetait nus dans les fosses collectives.

Dans la mine de diamants

Des quantités énormes de cette friperie, en particulier tous les cuirs destinés à « l'usine de chaussures », arrivent par trains spéciaux à la petite gare du camp » puis sont entreposées dans les baraques de l'*lndustriehof*, la cour d'industrie. Personne n'a le droit d'y toucher. Tout doit être découpé. *Restlos !* (sans restes). Et pourquoi ? Ce sont les champs diamantifères, les mines d'argent et d'or du

IIIe *Reich*. Jamais on ne se risque à en parler, sujet tabou, comme, le crématoire…

Dans deux baraques spéciales, peintes en vert comme toutes les autres, nuit et jour travaillent un millier de prisonniers. Ils dorment et mangent sur place. Ils n'assistent pas à l'appel, ils sont à l'isolement. C'est la fameuse *Ledertrennereit* commando du dépeçage des cuirs et vêtements, qui voisine avec les fours de l'usine de mort. Ce commando secret n'existe qu'à Sachsenhausen où arrivent les « matériaux » récupérés dans les autres camps.

L'*Effektenkammer* possède un dépôt de vêtements dans le voisinage de ce commando particulièrement cher aux SS. Ainsi ai-je l'occasion de voir se dérouler la chaîne sans fin des transporteurs portant des brassées de costumes ou tirant des remorques pleines de chaussures qu'ils ont ramassées à la pelle. Le déchargement d'un train dure un ou deux jours. L'activité de ce commando de corroyage ne consiste pas à récupérer le cuir, mais à fouiller systématiquement toutes ces cargaisons : chaussures, bottes, pantoufles d'hommes, de femmes et d'enfants que les déportés, sous le contrôle des SS, découpent bizarrement en tranches… C'est que souvent, entre les semelles, ou les talons, sont cachées des devises, des bijoux et des brillants dissimulés par les victimes lorsqu'elles ont été avisées de leur départ dans un autre pays.

Les wagons arrivent de Paris, de Compiègne, de Rotterdam, de Bruxelles, de Prague, de Varsovie, de Lublin, de Belgrade et de Budapest. Souvent pendant les transports, les SS ont fait déshabiller les « immigrants » et leur ont confisqué leurs chaussures, les laissant pieds nus dans la pluie et dans la neige. Le *Kommando* Ledertrennerei – ce n'est plus un secret pour moi – est un second gisement, une véritable « cheminée » de diamants, et dans les chaussures de ceux qui sont indignes de vivre on trouve jusqu'à des brillants blanc-bleu. Je vis dans le Transvaal du *Reich*. Le chef de cette de Beers à Sachsenhausen, le *SS-Hauptsturmführer* Kug, pour contraindre les ouvriers à se hâter, est aidé par un détenu de droit commun, Rudolf Werth, joaillier professionnel à Aix-la-Chapelle, ex-trésorier du Parti dans sa ville, mais qui pour malversations, écopa un an de réclusion, ce qui est peu. Pour se faire pardonner ses fautes passées, il rythme l'ardeur des prisonniers politiques en train de dépecer les chaussures : « *Los, los…* »

Malgré les précautions, la surveillance, les fuites sont nombreuses. Les SS ont découvert un jour des « notables », parmi les « droit commun », en possession de diamants. L'instinct professionnel avait surpassé leur dévouement au *Reich*. Le processus est normal. Comptant sur leur libération proche, la crainte de

l'indigence reprend les « communs ». Ces bandits troquent les diamants subtilisés par les prisonniers qui, pour ceux-ci, ne sont qu'une « reprise » bien naturelle, contre le pain qu'ils leur ont volé sur la ration de la communauté. Que ne feraient pas pour un morceau de pain des affamés, des pauvres et des malades ! Un cadeau fait par un truand à sa favorite du bordel, fit découvrir aux SS une chaîne de contrebande opérant entre le champ diamantifère, la *Ledertrennerel*, et les blocks du camp. Ils installèrent un poste de douane. Depuis ce jour, chaque malade ou rapatrié doit subir des observations de 24 heures. Les « douaniers » examinent minutieusement ses selles pour vérifier si *« nihil obstat »*.

Toutes ces « combines », images même de la lutte pour l'existence ou pour les privilèges et les relations dans la structure sociale du camp, imposent, la connaissance de son anatomie. Mais pour comprendre ce monde, il faut aussi étudier sa géographie.

Je note pour l'instant que la récupération d'un kilo de diamants par semaine suffisait à Kug. Il ne poussa pas au-delà ses prétentions. Il n'empêche que Werth épuisé par les efforts qu'il avait faits pour se racheter en poussant la production contracta la tuberculose qui l'emporta, au début de l'été 1944.

La recette moyenne des trouvailles faites par les commandos du cuir, d'après les états des SS, approche quotidiennement de 100 000 RM, mais il y eut des journées-records où la valeur du butin dépassa le million de RM. Je vois moi-même chaque semaine des bocaux contenant jusqu'à un kilo de pierres précieuses arriver dans la cave, cette caverne d'Ali Baba!

En automne 1944, il restait encore une montagne de 500 mètres cubes de chaussures, prêtes à la destruction. Nous les avons comptées, car Oswald Pohl l'exigeait : il y en avait exactement 904 000 paires. Et il nous annonçait encore la venue d'un million d'autres pour 1945.

Exploits militaires : les spoliations

C'était aux hommes dans lesquels il avait le plus confiance, que Himmler confiait les opérations de spoliation. « Une spoliation massive englobant tout un pays, bien menée, vaut une victoire sur un champ de bataille », répétaient les SS, rapportant des propos de Himmler. D'après lui, on prive ainsi les ennemis du *Reich* des moyens d'effectuer un travail de sape et on alimente la trésorerie des SS. Aux plus « valeureux », le *Reichsführer* promettait de l'avancement et la Croix de guerre.

Réparti sous tant de rubriques, dans tant de caches, il est bien difficile de fixer

le montant de ce trésor, ses réserves, ses buts avoués ou non.

Comme dans notre cave étaient stockés, comme je l'ai dit, outre les prélèvements pratiqués sur les prisonniers passés par le camp, ceux effectués sur les déportés de Ravensbrück, on nous chargea, dès l'automne 1944, de tenir à jour tous les livres concernant la population féminine de ce camp. Nous avons même vu des femmes arriver isolément au camp, pourquoi?

En février 1945, deux femmes SS nous apportent trois grandes caisses pleines de montres, bagues, étuis à cigarettes, pris aux femmes liquidées dans des camps de concentration. Lesquels? Mystère…

D'après les livres de la centrale de Lichterfelde, l'action « Reinhar[64] » seule, menée dans le camp de Lublin, se chiffrait à plus de 100 millions de RM au 3 février 1943. Ce décompte n'a pas été établi par moi, mais par les services de Himmler[65]. Si les cinq autres camps (Treblinka, Dachau, Buchenwald, Mathausen, Neuengamme) ont rapporté chacun à peu près autant, le total représente 750 000 000 de RM. En outre, si l'on tient compte des expéditions effectuées par les quatorze petits camps : or récupéré sur les cadavres, pierres précieuses, provenant du « dépeçage des chaussures », contenus des valises et des cantines, on peut estimer que les camps en question apportaient un minimum d'un milliard de RM à l'économie de Himmler, Auschwitz seul, deux fois autant.

Mais le chiffre de 3 milliards de RM auquel on arrive en conclusion pour l'ensemble de la déportation n'est qu'une évaluation modeste en comparaison du prix réel que les spoliés auraient eu à payer pour racheter dans l'économie normale des marchandises toutes pareilles à celles raflées *par les services SS*.

Encore dans ce total de 3 milliards, il n'a pas été tenu compte de quantité de rentrées importantes provenant de la récolte des divers métaux non ferreux, de la ferraille, des câbles, des tissus et de quantité d'autres matières premières, confisquées dans les pays conquis[66].

L'importance particulière accordée par Himmler au ramassage de métaux se comprenait: il était indispensable aux industries de guerre. Par contre, l'ordre qui prescrivit de ramasser dans tous les camps les cheveux coupés, nous parut, à nous les détenus, le comble du grotesque, malgré l'explication qui nous fut donnée que ces cheveux, transformés en feutre serviraient à l'industrie chapelière.

À Sachsenhausen, nous eûmes à tenir la comptabilité matière d'un stock de

plusieurs tonnes de cheveux, provenant de nos crânes, soigneusement passés à la tondeuse, double zéro. Nous eûmes aussi, entreposés, les chevelures féminines des déportées de Ravensbrück, celles aussi des victimes d'Auschwitz et de Lublin que ces camps avaient fait parvenir à nos magasins généraux. Par ordre de Himmler, chaque commandant de camp était tenu de fournir le 5 de chaque mois à l'Inspection des camps, à Oranienburg, un état spécifiant la quantité de cheveux livrée à la maison Alex Zink, Filzfabrik A.G. à Roth près de Nuremberg, à raison de 0.50 RM le kilo.

Lors de la libération du camp, en avril 1945, on découvrit dans huit tonneaux 560 kg de cheveux entassés, préparés pour être livrés à l'industrie allemande.

Les corps décharnés fournis au crématoire ne permettaient pas l'exploitation rationnelle de la graisse humaine. Mais au dire de certains SS trop loquaces, des mesures auraient été prises pour créer une usine utilisant cette matière première pour la fabrication de savons, à l'usage des populations des pays occupés, à la suite d'expériences probantes réalisées dans une usine de saponification de Dantzig. La destruction biologique des gens « inférieurs », mais en bon état physique, prévue pour l'après-guerre, permettrait alors le développement d'une industrie chimique rentable, la matière première comprenant la peau, la graisse, les os, les cheveux.

Si toutes les confiscations ont été commercialisées, c'est pour contribuer à l'enrichissement de la nouvelle noblesse, au renforcement du pouvoir et de l'économie des SS pour le plus grand profit du *Reich*.

L'élite de la « race des seigneurs » escomptait entre autres, que l'accumulation des vieux costumes et des tissus razziés dans l'Europe entière et surtout dans l'Europe orientale représenterait le chargement de 100 000 wagons à diriger sur les fabriques allemandes de textiles.

Arrêtons-nous un instant pour observer cette poule aux œufs d'or qu'est Sachsenhausen et le degré d'intelligence pratique de ses administrateurs en uniforme, nous comprendrons mieux la signification et l'élan des nazis!

Si la quantité d'or, quoique importante, trouvait facilement une destination, il n'en était pas de même des objets tels que les montres, les stylos etc… Himmler, dès l'été 1942, signa un contrat avec Funk, ministre de l'Économie et Président de la Banque du *Reich*, pour qu'on ouvrît un compte SS. En contrepartie, Oswald Pohl, chef de l'Économie SS, commençait dès le mois d'août 1942, à livrer à la Banque du *Reich* de grandes quantités de bagues, de bijoux, de montres. Le ministre des Finances, Krosigk, fit vendre ces objets aux Monts de

piété.

De Sachsenhausen partirent pour les chambres fortes de la Banque du *Reich* d’importantes quantités de ces récupérations, ce qui permit aux établissements SS, dirigés par Oswald Pohl, d’obtenir un crédit de 12 millions de RM. Ceci prouve que les policiers à tête de mort, se révélaient tout aussi virtuoses pour les opérations bancaires que pour la direction de leurs entreprises industrielles. Nous le verrons par la suite.

Un an avant la fin de la guerre, l’ensemble des formations du « Corps Noir » – militaires ou paramilitaires, que leur action vise au combat, à la « bienfaisance » ou au sport – a développé un appareil, très capable de déshabiller les 200 millions d’Européens dont on envisage le transfert ou la suppression définitive à la fin des hostilités.

Les SS avaient ainsi préparé un service d’intendance qui leur était propre, destiné outre à doter les combattants SS d’un matériel logistique indispensable, à constituer des réserves d’alimentation et de biens de consommation qui permettraient aux élites de subsister, même durant les épreuves les plus rudes.

Les unités SS conduites par leurs généraux Theodor Eicke, Sepp Dietrich, Paul Hausser seront les premières à bénéficier de cet effort économique et administratif. Oswald Pohl, le grand chef de la WVHA, aura toute possibilité de leur fournir du thé, du café, du cognac, du chocolat, friandises appréciées de ces troupes SS qui se considèrent comme plus braves et mieux équipées que celles de la *Wehrmacht*. Grâce aux stocks confisqués, à l’or et aux devises raflées, et à celles que Sachsenhausen lui fournissait, Pohl pouvait faire dans les pays neutres : Turquie, Portugal, Suisse, Suède, les achats nécessaires et mettre à la disposition des chercheurs de la « Recherche scientifique » au service de la guerre, tout le matériel technique moderne qu’ils pouvaient désirer.

« Amour », chemin de la liberté!

Sur l’ensemble du camp, quatre écriteaux seulement dont ceux de l’entrée : *Arbeit macht frei* (le travail rend libre) et de la salle de désinfection : « Le pou est ta mort ! » et un troisième, mais qui se répète, fiché en terre, tous les 100 à 150 mètres le long des barbelés. Il signale une bande de sable large de 2 mètres. Ce panneau noir porte une tête de mort peinte en blanc et cette menace : « Zone neutre à ne pas franchir. Feu sans sommation ! » Le quatrième, énorme, s’étend sur le fronton des dix-huit baraques en demi-cercle autour de la place d’appel. Le texte est grand et par son contenu moral et par son aspect graphique, 100 mètres de long, en lettres gothiques de 1,50 m de hauteur: *« Es gibt einen Weg zur*

Freiheit ! Seine Meilensteine heissen : Fleiss, Gehorsam, Nüchternheit, Ordnungsliebe, Sauberkeit, Opfersinn und Liebe zum Vaterland ». (« Il y a un chemin vers la liberté, ses bornes s'appellent: zèle, obéissance, sobriété, ordre, propreté, esprit de sacrifice, amour pour la patrie! »)

Deux des conditions sont remplies d'avance: sobriété, puisqu'on vit sous le régime de prohibition totale et amour de la patrie, puisque tout le monde, SS et détenus, est là pour ça. Les autres conditions, chacun les observe et on est en droit de se demander pourquoi nous avons besoin d'un encouragement supplémentaire. Oui, tout le monde rêve du vrai chemin vers la liberté, qui ne passe pas, en tout cas, par les barbelés électrifiés et le mur qui les double, haut de 2,70 m, surveillé par neuf miradors de brique, peints en gris verdâtre comme l'ensemble du mur. Celui qui voudrait atteindre les barbelés et le mur rencontrerait encore des chevaux de frise, hauts de 1,20 m devant le *no man's land* sablé, en quelque sorte le champ de tir des sentinelles. On évite ainsi les courts circuits et les complications qui résultent d'un corps électrocuté dans les barbelés : arrêt de courant, trouble dans le travail du camp. En huit ans, rares sont ceux, qui se sont enfuis. Le système de sécurité a été étudié « scientifiquement » : il suffit de voir les ouvertures du mirador, béant dans trois directions, les projecteurs et les mitraillettes braquées sur nous, pouvant tourner de 180°, pour se convaincre de l'impossibilité d'une évasion individuelle.

Un matin, nous restons quatre heures sur la place d'appel: un prisonnier manque. Les notables explorent le camp de fond en comble : les blocks, l'infirmerie, les tas d'ordures et même les canalisations. En huit ans d'existence, le camp n'a jamais rien connu de pareil. Quand quelqu'un se cachait, au bout d'une demi-heure, il réapparaissait en dansant sur la place d'appel, habillé en clown et chantait en frappant son tambour: *« Hurra, hurra, ich bin wieder da ! »* (« Hourra, hourra, je suis revenu! ») en s'efforçant de simuler la folie. La plupart des « fuyards » essayaient de se dissimuler dans les canalisations, ou dans la cheminée d'aération du toit de leur baraque. Le rat, ou selon le cas, le moineau était tiré au revolver par les *Blockführer*. Mais aujourd'hui, les chasseurs reviennent bredouille.

L'Inspection des Camps ayant appris le scandale vient enquêter. Tout ce qu'on sait, c'est que l'absent s'est levé après minuit pour aller aux latrines et qu'au réveil un prisonnier s'est aperçu de l'absence de son voisin de lit. Huit jours passent. Au matin du neuvième, un jeune homme blond, maigre, portant un uniforme polonais se tient debout à côté de la porte du camp, face au bureau de Kolb, dans l'attente de son sort. De bouche à oreille, la nouvelle se répand: « Le

mort est ressuscité ! » Les compagnons de son commando et de son block l’ont bien reconnu. C’est un Russe. Il a même glissé à l’un, de ses compatriotes : « Je n’ai pu faire mieux! »

Se cachait-il dans le camp où s’est-il vraiment évadé ? Ce sont les deux questions que tout le monde se pose. Si oui, comment s’est-il laissé prendre ? Il reste toute la nuit sous le mirador de la porte. Au matin, plusieurs voitures amènent la commission. Les enquêteurs veulent savoir comment il est sorti du camp, où et comment il a erré pendant huit jours en liberté, et pourquoi il revient. Avant de « reconstituer son crime », il demande qu’on lui donne à manger. Depuis huit jours, il n’a bu que de l’eau. Restauré, il commence le récit de son aventure. Les trois interprètes du camp n’arrivent pas à traduire les mots qu’il utilise pour désigner l’attirail dont il s’est servi. Il propose aux enquêteurs de le suivre. D’abord au block où il prend une couverture et lance à la troupe d’officiers qui le suit: *« Pachli do Speera »*… (Allons jusqu’au Speer).

Une Mercédès le conduit avec le criminologiste de la Gestapo et même, l’Ingénieur du bureau des constructions de Himmler, expert responsable des clôtures des camps. Face au tas de carcasses d’avions américains, il commence à tirer un câble et retire l’isolant. Il en récupère une vingtaine de mètres, réclame un couteau, qu’on lui remet après bien des hésitations. Il se met à découper du caoutchouc, sur un pneu d’avion, en assemble quatre morceaux avec des fils électriques. « Tu ne vas pas nous raconter que tu es passé à travers les barbelés électrifiés », fait traduire l’ingénieur. « Au-delà, il y a les miradors, les projecteurs, des fils de fer et encore le mur, prolongé en hauteur par 50 centimètres de barbelé. »

— *Vijdou !* (on va voir) fait le Russe flegmatique. La Mercédès reprend le chemin du camp…

Immédiatement, le jeune homme ficelle autour de ses jambes les plaques isolantes de caoutchouc. La couverture autour du cou, les mains soigneusement gantées, il se met à grimper comme un chat le long du barbelé juste à l’endroit où les fils électrifiés se rattachent aux isolateurs de porcelaine. Grâce à ses gants il peut les empoigner sans danger. Il a passé la première barrière à 5 mètres tout au plus de la sentinelle, *Turm A.*

— Génial ! remarque le délégué de Nebe, avec un regard ambigu au commandant Kaindl, regard qu’il prolonge vers le mirador… « Compliments ! … Votre poste a annoncé : Turm A, rien à signaler ! … »

Mais comment a-t-il fait pour franchir le mur, la deuxième barrière ? Plus

simple encore! Devant les officiers stupéfaits, Ivan, sur le fil barbelé tendu sur le sommet du mur, jette un bout de sa couverture, il la tire pour l'éprouver. Accrochée sur des dizaines de pointes, elle tient assez pour que l'homme puisse atteindre avec sa main la tige de fer qui retient les barbelés du mur. Puis, une fois au faîte, il décroche la couverture et la jette sur le sol, à l'endroit où il sautera pour étouffer le bruit.

C'est dehors qu'ont commencé pour lui les difficultés. Problèmes de logement, de nourriture, manque de papiers d'identité. Il dormait dans les forêts et n'avait pour se remplir l'estomac que l'eau sale des rivières. Dans l'Allemagne en guerre, on n'était pas généreux, surtout vis-à-vis des individus qui paraissaient s'être évadés d'un camp de prisonniers de guerre. Aussi décida-t-il de revenir. En récompense de sa sincérité, les enquêteurs renvoient dans le bloc 13 que décore le mot *Liebe* (amour) l'avant-dernier de la grande sentence en lettres gothiques.

Liebe, qu'est-ce que c'est ? C'est la baraque d'isolement, car, dans le camp, il y a encore d'autres camps, et l'enceinte de la maison d'amour, entourée de barbelés, est réservée au commando de punition. *Liebe* est encore, selon la décision secrète des autorités du camp, un lieu d'interrogatoires supplémentaires, un commando d'essayage des chaussures, car c'est encore là que se fait le « pensum » de 50 kilomètres en chantant. Puis il sera « récompensé du droit de se réchauffer », car *Liebe* c'est enfin « l'anti-chambre de la libération par la cheminée ».

La nuit, lorsque l'homme entend appeler son matricule suivi de l'ordre de s'habiller pour aller au transfert, il se lève et part aux toilettes. Il ne revient pas. À l'aube, nouvelles recherches. Tout le monde est rassemblé sur la place d'appel. À 10 heures du matin, les SS ramènent un fuyard, habits lacérés, jambes nues et ensanglantées, c'est Ivan. Les chiens l'ont cerné dans un bosquet sur le Hohenzollern-Kanal. Il avait renouvelé son exploit, sans gants, rien qu'avec la couverture. Ni la sentinelle, ni le courant ne l'ont arrêté. Mais il y avait les chiens. Cette fois-ci, on l'a dispensé de la punition à faire dans la baraque 13. On l'a envoyé directement au « terminus ».

Pour décourager les émules éventuels du Soviétique, le commandant fit garnir l'angle mort de la *Turm A* de rouleaux de barbelés. Tous ceux que les mouchards soupçonnaient de vouloir s'évader de leur commando de travail, rejoignirent la baraque *Liebe*.

Deux points rouges, un sur le dos, un sur la poitrine, désignaient les suspects à

la vigilance des gardiens. Les décorés d'un point noir, avaient tenté leur évasion dans un commando travaillant hors du camp. Si le rouge annonce « attention », le noir ouvre la porte du crématoire, car au lieu de porter les 10 à 15 kilogrammes, punition courante, les « points noirs » font « la pelote » avec 20 ou 25 kilogrammes sur le dos. Avant de passer « à la casserole », ils doivent auparavant prouver la qualité du cuir des chaussures prototypes de la *Wehrmacht*, l'économat SS touchant une prime correspondante au kilométrage et au poids porté.

Les SS considèrent le camp, du moins si j'en juge par leur comportement, leurs assurances écrites et verbales, comme une école de rééducation. La base même de cette rééducation est l'exercice à la prussienne, marche au pas de l'oie, commandements hurlés, alignement rigoureux en toute circonstance, « chant » et « sport » à profusion. Interdiction absolue de blaguer et de rire ! Les prisonniers doivent savoir lire la langue muette de cet Enfer où l'humour et le rire sont strictement interdits. Au camp, celui qui rit, défie les Diables : « Ici pas de rires ! Le seul qui ait le droit de rire, c'est le Diable et le Diable, c'est moi ! Tenez-vous le pour dit ! » Telle était la formule d'accueil de l'ancien commandant du camp, Baranowsky, à une nouvelle fournée de damnés. L'humour noir et les remarques grotesques, comme aussi leur sadisme et leur brutalité sont des caractéristiques de l'aristocratie SS. Elles s'expriment déjà dans leur attitude rigide et décidée qui se reflète dans le regard : froid, dur, impitoyable. L'entraînement du regard fait partie d'une éducation poussée, car rien que par le jeu des pupilles, il faut assurer la discipline et le fonctionnement effectif de la hiérarchie. Un regard, c'est un décret, une menace, un ordre, une condamnation, un diplôme, un avancement.

Par la suite, on me communique une note signée de Himmler prescrivant aux SS de chercher dans les valises, lors de la remise des objets de valeur, les monnaies rares, les livres de bibliophiles, les gravures et les armes anciennes. Il a nommé un commando d'experts, chargé de confisquer partout des antiquités pour le musée que Hitler lui-même projette de fonder à Linz. Une équipe d'acheteurs disposant de ressources considérables, même en devises fortes, parcourt l'Allemagne et les différents pays d'Europe pour rassembler les objets d'art et, comme Himmler se plaît à dire, « les mettre sous la protection du *Reich* ». Aux persécutés juifs et politiques, on confisque indistinctement tout ce qui paraît digne d'être emmagasiné à Oranienburg où se trouve le centre de triage. Même procédure pour les tableaux, orgueil des collections privées ou des États, Himmler a pleins pouvoirs pour les placer sous séquestre, en faire dresser l'inventaire et les cacher ensuite dans les forêts et montagnes sous prétexte que

le *Reich* protège les trésors de l’art. Dès l’occupation de la Hollande, de la Belgique et de la France, les services de Himmler se trouvent en concurrence avec les experts envoyés par Gœring.

Un jour, je suis appelé avec quatre autres prisonniers auprès du commandant du camp. Nous pensons qu’il doit s’agir d’une communication familiale importante ou d’une question disciplinaire. Dans son bureau, le commandant n’est pas seul. Une femme est là. Cheveux gris, des lunettes, des bottes fatiguées. Le commandant nous communique qu’il nous a choisis pour travailler avec elle quelques jours à la comptabilité et spécialement à l’économat des SS pour dresser des listes d’inventaires.

Pendant trois jours, nous avons eu à comparer les états concernant les chefs-d’œuvre d’art confisqués, et par les services de la *Wehrmacht* et par ceux dépendant d’Alfred Rosenberg, chargé par le *Führer* de « l’éducation spirituelle et philosophique du Parti ». Avec quelques Allemandes en uniforme nous avons compulsé d’interminables états concernant les bibliothèques, les archives et les galeries de tous les pays d’Europe. Certains de mes camarades élus pour leurs capacités à la machine à écrire, tapaient, à longueur de journée, ces listes en cinq exemplaires. À midi, nous recevions une ration supplémentaire. L’urgence de ce travail était tel que ces dames SS, dépassées par la tâche imposée, avaient réclamé cinq scribes qualifiés pour les aider.

Il fallait tirer l’essentiel de ce fatras de milliers de pages et établir de nouveaux états en trois colonnes indiquant les services d’où elles émanaient, la description en quelques mots des pièces en question, le lieu où elles se trouvaient. Décidément, ça pressait ! Des officiers supérieurs venaient à chaque instant demander à la responsable si « ce n’était pas bientôt fini », le *Reichsführer* devait se rendre personnellement auprès du *Führer*, au sujet de cette affaire.

La dame aux cheveux gris, un peu gênée par l’énormité du travail, s’excusait auprès de ses adjointes, de la bousculade qu’elle leur imposait. De ses excuses, nous prenions, nous, les parias, notre part. Malgré sa tendance à tenir certains dossiers strictement sous clé, la confrontation des listes exigeait couramment des recherches dans une vingtaine d’entre eux. Si le premier jour, certaines chemises paraissaient « top secret », dès le deuxième jour, nous savions de quoi il retournait: classer une fois pour toutes les objets volés à travers l’Europe par les différents services. Himmler voulait les mettre définitivement sous son contrôle. Le butin se composait d’archives, de bibliothèques, de tableaux et d’objets d’art. Une troupe de choc conduite par un SS bavarois, dont le nom m’échappe, mais

que les SS appelaient Sepp, avait mis en sécurité pour le SD une quantité de pièces d’archives en provenance des pays suivants; France, Belgique, Hollande, Norvège, Yougoslavie, Tchécoslovaquie et Pologne. De même, de nombreux services spéciaux de Heydrich avaient confisqué des tableaux de grands maîtres dans différentes villes d’Europe.

Dans chaque *Kommandantur* des pays occupés, Himmler avait nommé des attachés pour les questions historiques, culturelles et artistiques, spécialement chargés de la « protection » des arts. Hitler craignait que certains tableaux, sculptures, collections d’armes, pussent prendre le chemin de l’étranger, ou être dissimulés, pillés ou détruits. De son côté, Rosenberg, en disgrâce aux services culturels de la SD, en avait fait autant, de même l’*Abwehr* pour l’armée. Le ministère des Affaires étrangères et celui de la Propagande n’étaient pas restés non plus inactifs. Un conflit interne se développait entre les différentes personnalités pour la possession de ce butin. Rosenberg affirmait que les archives lui appartenaient puisqu’il était chargé d’organiser après la guerre l’École Supérieure *(Hohe Schule)* destinée à former les leaders du *Reich*. Le ministère des Affaires étrangères considérait qu’il s’agissait là de documents diplomatiques et que c’était à lui de les mettre en sécurité, la guerre n’étant pas terminée. Gœbbels, pour sa part, insinuait que les documents historiques, étant le résultat des luttes psychologiques, devaient être mis au service du ministère de la Propagande. La *Wehrmacht* défendait, elle aussi, son point de vue, le butin de guerre appartient au musée de la guerre et au service des renseignements de l’armée.

Tout cela était bel et bon, mais derrière ces disputes paperassières se dissimulaient bien d’autres convoitises. À qui appartiendraient les meubles confisqués et surtout les tableaux, les tapisseries, les objets d’art en général ? Dans la bagarre intervenait régulièrement Gœring, amateur et collectionneur éclairé qui, comme responsable du plan de quatre ans, disposait de crédits considérables pour les achats de ravitaillement et de matières premières. Il avait, lui aussi, prescrit à ses subordonnés de porter sur leurs bordereaux d’achat les tableaux et les meubles. Dans tous les personnels foisonnaient les « collectionneurs », mais moins illustres. Aussi les chemises de l’économat que nous avions à trier étaient-elles gonflées de plaintes contre les officiers de la *Wehrmacht* qui au lieu d’envoyer aux dépôts centraux les objets d’art, réquisitionnés dans les ministères, les châteaux, les musées, les cloîtres et les églises, dans les villas des persécutés politiques ou raciaux, les avaient fait filer chez eux ou même chez des membres de leurs familles, pour mieux camoufler l’affaire.

Himmler était furieux car il considérait que la Gestapo et le SD étaient organisés au mieux pour réaliser « le séquestre ». Ce joli rassemblement de rapaces avait compté sans le *Führer*. Ne voilà-t-il pas que Hitler, l'ancien rapin de Vienne, qui, dans tous les domaines a pris des initiatives hardies, ne se contente pas d'envisager le rassemblement des trophées des guerres, mais aussi celui des merveilles artistiques.

Si dans la Ruhmeshalle, une section devait être consacrée à l'histoire des guerres de l'Allemagne, allant de l'épée de Siegfried au V-3, capable d'atteindre New York, dans le supermusée que Hitler projette de fonder à Linz, seraient rassemblées les pièces artistiques allant des premières pierres runiques aux sculptures monumentales d'Arno Brecker.

Ce *Kunstschatz*, trésor d'art, aurait groupé les Grünwald, les Dürer, les Rembrandt, les Menzel, et tout ce que les experts du IIIe *Reich* considéraient comme produits de l'esprit germanique. Les fidèles se rendant à la Ruhmeshalle, tout en accomplissant leur pèlerinage au sarcophage du *Führer*, recevraient un enseignement sur cette guerre de mille ans, durant laquelle s'est formé l'empire : close victorieusement par la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Les pèlerins de Linz auront en même temps que l'occasion de se recueillir devant le tombeau de ceux qui ont engendré le plus génial parmi les grands hommes de l'histoire, ce produit de l'hérédité d'une race supérieur, celle d'épanouir leur sentiment germanique devant ces richesses esthétiques de l'Allemagne, rassemblées par son *Führer*.

Ce supermusée germanique éclipsera par sa richesse et ses dimensions les musées de Munich, de Dresde, de Berlin et de Nuremberg et même le Louvre, le British Museum et le Prado. Linz sera La Mecque des Germaniques. Les musées de Paris, de Prague, de Budapest et autres ne seront pas épargnés par cette opération de systématisation. Le musée, fondation d'Adolf Hitler, protecteur de l'art et de la culture, sera l'apothéose spirituelle du nouvel ordre, et en même temps, le *nutrimentum spiritus* de la nation allemande, slogan favori des rois de Prusse fondateurs des musées, des bibliothèques et des écoles.

Himmler, en raison des fonctions dont il était investi concernant l'exploitation, des carrières et la taille des pierres, connaissait en détail les projets de Hitler.

Il savait qu'un hall serait réservé aux plans et aux maquettes des conceptions architecturales de son maître et ce musée qu'Hitler voulait fonder à la gloire spirituelle du germanisme exaspérait le policier. Les convoitises de tous lui

paraissaient en outre une attaque personnelle. Ne se considérait-il pas lui-même comme la réincarnation de Henri, le premier des souverains germaniques ? Les plus visés par le *Reichsführer* restaient Gœring et Rosenberg, inscrits au Parti, et que dans sa mégalomanie croissante, il considérait comme hiérarchiquement inférieurs et devant s'incliner devant sa toute-puissance.

Cette lutte entre Himmler et Rosenberg provoqua même une correspondance entre Heydrich et Bormann.

Rosenberg connaissant les ambitions de Bormann, chargé du secrétariat du Parti, et sa position exceptionnelle auprès du *Führer*, l'appela comme arbitre dans ses différends avec les SS puisque selon lui « les objets d'art nécessitaient des études approfondies du point de vue scientifique ». Mais Heydrich répondit à Bormann : « Les aspects scientifiques de l'opération du point de vue Weltanschauung ne peuvent que suivre le travail politique de la police ». Bormann trancha, sûrement après avoir consulté le *Führer*: ne seraient à la disposition de l'université du Parti, que les pièces dont Himmler estimerait superflue la mise à l'abri.

Quatre mois après l'invasion de l'URSS, le 16-10-1941 Rosenberg écrivait une lettre à Hitler et dans laquelle il assurait le *Führer* qu'il tenait essentiellement à « rassembler le matériel scientifique pour qu'il ne se disperse pas ». Mais les documents que nous sommes obligés de vérifier contiennent malheureusement des listes représentant des trains entiers de meubles, de tableaux pris aux Juifs et aux autres persécutés, en France, par les services de Rosenberg, responsable de l'éducation et de la formation de la Weltanschauung du Parti. Comme le dit Rosenberg dans sa lettre à Hitler, il ne voudrait qu'« être sûr pour la responsabilité de l'histoire que les trésors d'art, les biens de la culture et l'ensemble du matériel se trouvent en sécurité. Par cette mesure doivent être prévenues les destructions et les vols privés par les ressortissants du Grand *Reich* ».

Rien que cette dernière phrase suffit à prouver que Rosenberg considère les SS comme capables de s'approprier les objets d'art. Pour complaire à son *Führer*, Rosenberg avait déposé une grande partie des objets confisqués par ses services dans les châteaux de Neuschwanstein et de Herrenchiemsee pour préparer les catalogues d'après lesquels le *Führer* pourrait décider de la répartition.

Sans aucun doute, les chefs d'œuvre de toute l'Europe iraient au musée central. Mais comme, en pleine guerre, il ne pouvait être question de réaliser les

grandioses projets d’Hitler, tous les dignitaires du IIIe *Reich* se sentaient responsables de la culture mondiale ou plutôt tenaient essentiellement à être les « protecteurs du trésor ».

Si Himmler se sentait fort de la police dont il disposait, Rosenberg s’appuyait sur deux décisions du *Führer*. Quant au général Keitel, il notifie dès le 30 juin 1940 :

« Le *Führer* a ordonné sur la proposition de monsieur le ministre des Affaires étrangères que les trésors artistiques de propriété privée, notamment juive, susceptibles d’être déportés ou cachés, seront pour quelque temps protégés et mis en sécurité par la force occupante avec mention de l’ancien propriétaire. Cela ne doit pas être une confiscation, mais un transfert sous notre protection comme nantissement pour les tractations de paix ».

Cette spoliation qui exigeait un transfert sous la protection du IIIe *Reich* avait incombé à la compétence de l’*Einsatzstab* Rosenberg selon l’ordre du *Führer* du 17 septembre 1940.

Jusqu’au 16 avril 1943, l’État-major scientifique composé de professeurs d’histoire et d’experts d’art a dérobé 79 collections en France. Parmi elles, celles de la famille Rothschild, cachées à Bordeaux et dans les châteaux de la Loire. Dix transports de 92 wagons contenant 2 775 emballages de tableaux, sculptures, meubles, tapisseries, gravures, fers forgés partirent pour l’Allemagne. Cinquante-trois pièces auxquelles ces experts attribuaient une valeur spéciale furent remises à la disposition de Hitler pour sa résidence de Munich, le Führerbau. Gœring, grand amateur, se servit dix fois mieux que son *Führer*. Il s’octroya 594 tableaux, meubles et gobelins, comme le prouvent les documents et les témoignages d’après-guerre. Lui, il est vrai, achetait soit avec de la fausse monnaie, soit par troc. Souvent il réglait ses acquisitions en ravitaillement et en matières premières : par exemple avec un camion de farine confisqué aux minotiers. Ses agents travaillaient en secret, car les propriétaires augmentaient les prix quand ils apprenaient que l’acheteur réel était le responsable du Plan de quatre ans. Une femme ayant ainsi doublé le prix d’un tableau, il l’assigna pour le principe devant un tribunal de Vichy comme usurière.

Il est intéressant de noter que Hitler faisait stocker toutes les œuvres d’art, en tout 9 555 pièces inventoriées dans les régions au sud de Munich, notamment dans les châteaux de Neuschwanstein, de Herrenchiemsee, au Salesianer Kloster à Buxbeim, dans le château Kogt, à Voecklabruck en Autriche. Mais, dans le dépôt de Paris se trouvait encore, au printemps 1943, 10 000 objets que Himmler

voulait prendre sous sa protection. Il avait choisi en accord avec Hitler comme dépôts le château de Bruck, non loin de Lienz[67] et le dépôt de Seisenegg près d'Amstetten, tous deux dans les montagnes autrichiennes. L'État-major pour l'art plastique *(Einzatzstab bildende Kunst)*, commission des arts plastiques, de Rosenberg a, jusqu'à juillet 1944, mis sous sa protection 203 collections complètes contenant 21 903 œuvres d'art. Elles ont nécessité 29 trains spéciaux comprenant 137 wagons. Les collections des familles Rothschild, David-Weil, celles aussi de Lévy-Benzion, de Seligmann et d'autres ont été complètement vidées. En tout 5 821 tableaux. Les experts professeurs de l'histoire de l'art n'hésitaient pas à confisquer aussi les modernes, les « dégénérés » et les échangeaient contre des pièces historiques. Tout ce qui se trouvait dans les musées d'Europe, était inventorié. La répartition se ferait après la victoire finale.

Le « ministère du *Reich* pour les pays de l'Ouest occupés » (ministère Rosenberg) et son département ouest avait établi un plan fractionnant le travail. Chacune des différentes opérations à effectuer portait une lettre alphabétique. Ainsi l'action « M » comprenait la spoliation de 69 619 appartements juifs en France, en Belgique et en Hollande. Les meubles confisqués seuls avaient nécessité 26 984 wagons. La coordination d'une pareille opération s'avéra très difficile. Les employés de différents ministères prétendaient en avoir besoin pour leurs appartements, l'armée pour ses officiers et les SS pour les immigrants allemands provenant des pays de l'Est. La lutte pour le butin se poursuivait, quotidienne. Les problèmes étaient quasi insolubles. Jugements de droit à qui devait revenir ou non la propriété de telle pièce ? Jugements esthétiques. Tel objet devait-il être considéré comme un objet d'art ou sans valeur historique ? Vers la fin de 1944, les organismes de Himmler, voulant mettre la main sur le maximum de séquestres, particulièrement sur les pièces présentant une valeur artistique se sont vus désavoués par le *Führer* lui-même.

Le dernier jour de l'année 1944, Martin Bormann, secrétaire du *Führer*, adressait une lettre personnelle à Himmler dans laquelle il disait textuellement :

« Cher camarade du Parti, Himmler,

« Sur la base des décrets et les ordres du *Führer*, tous les chefs-d'œuvre confisqués dans le Grand *Reich* et les pays occupés, spécialement tous les tableaux, tous les objets artisanaux de valeur artistique ainsi que les armes d'une signification artistique doivent être soumis aux experts compétents que le *Führer*

a engagés pour cette tâche. Ceux-ci, après l'examen de chaque cas, feront un rapport au *Führer* pour que le *Führer* puisse décider lui-même de l'utilisation du stock acquis. Comme vous le savez, ces objets d'art seront plus tard envoyés par le *Führer* à la nouvelle galerie de Linz, au musée des armes à Linz, au cabinet numismatique de Linz et aux autres galeries publiques.

« Comme conservateurs sont engagées les personnes suivantes :

« 1° Pour les tableaux et arts plastiques; le professeur Dr Voss, Dresden-A, Staatliche Gemäldegalerie ;

« 2° Pour les armes de caractère artistique : le professeur Dr Ruprecht, Wien I, Neue Burg ;

« 3° Pour l'argent-métal et les médailles: directeur Dr Dworschak, Wien, Kunsthistorisches Museum ;

« 4° Pour les livres et manuscrits ; Dr Friedrich Wolffhard, Grundlsee/Oberdonau.

« Dans les derniers mois, les services de sécurité, spécialement dans la Steyermark, ont confisqué différents objets d'art et les ont tout de suite réalisés. Je vous prie pour cette raison d'attirer l'attention de vos services compétents sur les ordres en vigueur et de leur demander impérativement de renvoyer immédiatement aux conservateurs sus-mentionnés toutes les collections de cette sorte.

Heil Hitler !
votre
Martin Bormann ».

Le fait que Hitler et son bras droit Bormann aient trouvé le temps de se préoccuper du sort des objets d'art cinq mois avant la défaite, prouve quelle importance ils attachaient à cette action. Le pourquoi, nous le saurons à la fin de la guerre[68]. Notons seulement que l'opération du transfert envisagé ne pouvait se faire pendant toute la guerre dans le seul but d'ouvrir des musées dans une ville de province comme Linz. Mais cette lettre qui ne comportait pas la mention « *Geheime Reichssache* », Himmler en laissait circuler la copie dans tous les

bureaux pour bien montrer à tous combien le *Führer* lui-même, le *Reichsführer*, accordaient d'importance aux valeurs artistiques, qui dans les derniers temps, disparaissaient et se vendaient en sous-main.

L'affront ainsi fait à Himmler et à ses services au nom du *Führer* par son éminence grise a trouvé un écho à Sachsenhausen. Neuf SS impliqués dans ces détournements furent amenés au poteau d'exécution, près du crématoire, et fusillés par un peloton en présence des chefs de la garnison SS d'Oranienburg (Inspection des Camps) et même de délégués envoyés de Berlin. Dans le groupe des condamnés figuraient aussi des représentants de la *Kommandantur* du camp et de l'administration de Winkels. J'ai appris que Timmer, désigné pour le peloton reçut l'ordre de viser spécialement un de ses camarades. Lorsqu'il revint vers nous après cette besogne, il était abattu et pendant plusieurs jours son visage marqua sa dépression.

Établir le bilan exact du trésor que Himmler voulait constituer et placer sous sa compétence directe aux moyens de son appareil policier serait difficile et, de plus, telle n'est pas l'ambition de ce livre.

Ce récit ne doit qu'évoquer certaines méthodes et placer sous une lumière crue les buts des SS concernant la propriété des États occupés et celle, mobilière et immobilière, des victimes du nouvel ordre. Toute cette action a fait partie d'un vaste système de rapines et de meurtres commis au nom du *Weltanschauung*. Cette convoitise des grands chefs nazis sur le bien d'autrui prendra son importance capitale vers la fin de la guerre, quand Himmler voudra utiliser outre les prisonniers politiques et les Juifs, les merveilles artistiques confisquées par ses séides comme autant de moyens de pression sur les Alliés, en essayant de se poser en protecteur de toute la culture de l'Occident.

Hitler, avant son suicide, a insisté dans son testament sur cette opération « collection », affirmant qu'il n'avait jamais eu l'intention de s'enrichir, mais tout simplement de remettre ces trésors au musée de Linz.

Au fond, Sachsenhausen est à la fois une école de formation et pour les administrateurs SS et aussi pour les cadres qui devaient être tirés des prisonniers-esclaves, en vue de la multiplication des camps de concentration qui seraient créés jusqu'à Oural et jusqu'aux Pyrénées. Nous ne pouvons pas énumérer ici toutes les formes d'exploitation imaginées par les services administratifs de Himmler, elles allaient de la vente des cheveux de ses victimes, des récupérations des métaux sur les avions abattus, jusqu'aux toiles de maîtres, et. aux stèles ou plaques commémoratives. C'est par milliers que celles-ci furent

acheminées vers Berlin, avec les objets que les SS purent prélever, dans les synagogues et dans les loges maçonniques, afin d'appuyer leurs campagnes contre les Juifs et contre les confréries de francs-maçons.

Dès l'entrée des troupes allemandes à Sarajevo, les SS prélevèrent la plaque rappelant l'assassinat du prince héritier Ferdinand d'Autriche et de son épouse, point de départ de la Première Guerre mondiale. Ce « souvenir » fut transporté à Berlin comme trophée de guerre et exposé à la Zeughaus (musée de la guerre). Avant le retrait des troupes allemandes de l'Italie du Sud, Himmler ordonna le transfert dans le *Reich* de la pierre tombale de Frédéric II, empereur d'Allemagne qui instaura un *Reich* dans le sud de la péninsule.

Même récupération des archives et des livres dans les bibliothèques des États et des particuliers, des tapis et des chefs-d'œuvre d'art dans les églises et les monastères. Pour éviter des protestations du clergé, on présenta ces mesures comme une action destinée à protéger ces pièces rares des pillages et des bombardements. De nombreuses missions de spécialistes parcouraient l'Europe pour établir ces « inventaires de protection ». C'est ainsi que la célèbre tapisserie d'Angers, dite de l'Apocalypse, était prévue pour décorer un hall consacré au Moyen Âge dans le musée de Linz.

Nous n'avons présenté ici que quelques aspects de l'exploitation, et de la spoliation. Il faut ajouter que l'organisation SS s'enrichissait par les confiscations sur les lieux de « nettoyage » *(Einsatztruppen)*, les dons de l'industrie et les saisies de comptes en banque des « ennemis » du *Reich*. Les meubles, les fonds de commerce, les valeurs, les dépôts de matières premières, de ravitaillement, le bétail et les parcs automobiles, tout tombait sous le contrôle des SS, instrument de la colonisation et de la germanisation de l'Europe.

Mais l'essentiel de leurs bénéfices, les SS le tiraient de l'exploitation de la main-d'œuvre prisonnière.

Tenant compte de tous ces rapts, on arrive à cette conclusion : les SS et leur organisation ont détourné des biens estimés à 120 milliards de marks.

Il est bien entendu que les bénéficiaires de ces 120 milliards n'étaient pas exclusivement les SS. D'autres organismes publics et privés participaient comme associés. Mais c'est l'organisation SS qui a émis le principe de la récupération totale, sa réglementation et qui s'est efforcé de l'appliquer au maximum.

« Jeu de massacre » à l'*Effektenkammer*

Au commando Speer, j'ai vu la Ruhmeshalle, maintenant à l'*Efektenkammer*,

je suis en présence du trésor secret de Himmler. Ici, nouvel avatar du *Reichsführer*, il est diamantaire et fripier. Que vais-je encore découvrir ? Mon ami Koyetski jure que Himmler tire ici les ficelles d'au moins 20 opérations d'État capitales, *Geheime Reichssache*, toutes destinées à servir au *Führer* le globe terrestre sur un plat. Mais clown tragique, Hitler veut jongler avec le globe et les empires, et Himmler tient à être son seul partenaire et à lui passer les ballons. Le danger, c'est que les ballons sont bourrés d'explosifs!… Les brillants, l'or, les tableaux, « matières stratégiques », finiront par corrompre les prétoriens et créeront la pagaille entre les diverses institutions SS. Nous les déportés, nous voulons au moins assurer aux survivants et aux veuves leurs souvenirs de famille. Malheureusement, notre plan ne pourra pas être réalisé. Quelques semaines avant la capitulation, Himmler aura eu le souci et le temps de transférer son trésor dans des lieux, plus sûrs, non dans les flots du Rhin, comme il est conté dans les Nibelungen, mais dans les grottes alpestres, pour financer l'action de résistance de partisans, en s'inspirant de l'exemple d'Andreas Hofer et de sa lutte contre Napoléon. La fin des organisateurs de cette résistance : Kaltenbrunner, Pohl et Skorzeny, sera moins glorieuse. Une partie seulement du trésor sera saisie par les Alliés, la plus grande partie se sera volatilisée.

IV

Himmler, président de la Bank of England

« L’homme qui découvre des falsifications ne peut en aucun cas s’identifier moralement à celui qui commet des falsifications ».

H. S. Chamberlain[69]

Dans le camp de concentration de Sachsenhausen, seules, les baraques 18 et 19 comportent outre l’entourage classique des barbelés, un second réseau, tout aussi dense, qui coiffe leur toit afin de les mieux isoler. De plus, les vitres des fenêtres sont soigneusement barbouillées de chaux, précaution supplémentaire à l’égard des curieux qui peuvent être tentés d’y jeter un regard de l’extérieur.

Ces mesures ne nous empêchent pas, nous, les prisonniers, d’entendre le roulement continuel des machines d’imprimerie qui y tournent et de remarquer les allées et venues fréquentes de camions, qui après avoir déposé les lourdes caisses dont ils étaient chargés, repartent, les ayant remplacées par d’autres tout aussi pesantes.

Concentrationnaire, appartenant à l’*Efektenkammer*, je sais que ces baraques ne sont occupées que par cent quarante hommes, ce qui est fort peu, puisque dans chacun de tous les autres bâtiments du camp s’engouffrent, le soir, après l’appel, près d’un millier de détenus. Intrigué, je le suis ! L’*Effektenkammer* est proche des douches, j’ai peut-être la possibilité de parler à ces mystérieux prisonniers, bien que, lorsqu’ils se ren-dent aux salles d’hydrothérapie, ils soient toujours escortés d’un groupe de SS, mais j’ai un bon prétexte : à notre commando revient la charge de fournir « la clientèle » en linge et savon.

Il me fallut attendre, malgré cela, l’été 1944, pour savoir que les deux baraques mystérieuses hébergeaient des faux-monnayeurs, que, depuis bien des mois, fonctionnait là, à longueur de journées, une « filiale de la Banque

d’Angleterre » et que ces fabricants de fausse monnaie étaient des détenus choisis, en raison de leurs métiers : dessinateurs, photographes, graveurs, etc. Les nazis ne s’étaient pas limités à les trier dans les différents camps de concentration, ils avaient aussi « piqué » dans les imprimeries des pays occupés pas mal de spécialistes des émissions de papier-monnaie ou de titres, afin de s’assurer les collaborateurs nécessaires.

La création de cette réplique de la véritable banque d’émission britannique était l’œuvre de Heydrich, chef de la Sûreté Centrale du *Reich*. Il avait confié l’opération à son bureau VI (espionnage à l’étranger) dont dépendait le groupe Technische Hilfsmittel (moyens techniques de soutien) qu’on appelait à Sachsenhausen « Groupe T. » Ce service procédait précisément à la recherche et à la mise au point de tous les procédés d’espionnage, sur la base des techniques les plus scientifiques et les plus modernes.

Le travail du *Technische Hilfsmittel* présentait-il une réelle originalité ? Depuis toujours, la Gestapo avait accordé à la Radio une importance capitale, en raison des possibilités qu’elle offrait: renseignements venant de l’extérieur par l’écoute et recoupements des émissions des Radios d’État et des postes privés, mais aussi expéditions d’ordres à ses agents opérant à l’étranger dont certains capables de créer « l’intoxication » dans les services de renseignement ennemis.

Une des opérations les plus avantageuses était l’introduction dans les services adverses d’un agent sûr, porteur d’informations « ultra-secrètes », mais destinées à être communiquées. L’expérience avait enseigné à la Gestapo que les informations et même les fuites de documents provoquent la méfiance, mais que la livraison d’un code permettant le déchiffrement de messages, émis de postes strictement allemands, par exemple, de sous-marins en opération, inspire au contraire la confiance.

Rien de plus facile, ce premier résultat acquis, d’expédier un certain nombre d’informations exactes, mais sans danger, dont l’ennemi peut contrôler la véracité, et ensuite d’autres, fausses, mais payantes.

Ainsi, double résultat: placement définitif dans les services adverses d’un agent auquel ceux-ci font confiance et possibilité de toute une gamme de tromperies. Même si l’agent est découvert, les services « trompés » se gardent bien, dans leur intérêt propre, de reconnaître vis-à-vis de leur gouvernement qu’ils ont été « possédés » et ils préfèrent insister sur les renseignements authentiques qu’il a pu fournir.

Heydrich, chef des services secrets de Himmler, savait mieux que quiconque,

exploiter ce procédé. Heydrich n’avait pu débuté dans sa dangereuse carrière, en tant qu’officier de renseignement de la marine allemande, comme on le croit généralement, mais dans les services secrets au titré d’expert du *Technische Hilfsmittel*, section de la Marine. Quoique spécialiste de la radio, il ne s’était pas borné à perfectionner ce seul moyen d’action. Il y en avait d’autres, plus classiques, si l’on peut dire, pour mener la lutte secrète et dont il se servait habilement: faux documents de toutes sortes, allant du passeport aux diplômes universitaires, photos et microfilms, microphones camouflés, vols, armes silencieuses, poisons, drogues, toxines, utilisés pour l’enlèvement et l’assassinat.

Les SS qui ont conçu l’assassinat comme meurtre légal dépassent de loin l’écrivain anglais Quincy qui célébrait la suppression d’un homme comme un des Beaux-Arts, ils ont atteint la perfection mécanique avec le *Genickstand*[70] et la chambre à gaz pour les exterminations massives.

Les trucs les plus usés, à commencer par l’utilisation de la femme, vieille comme l’espionnage lui-même, deviennent avec Heydrich, des « procédés techniques ». Une femme fascinante est un appeau. Maîtresse ou amie d’un attaché militaire ou d’un homme politique, son action équivaut au parachutage d’un « stick » dans une forteresse ennemie. Une femme quelconque, qui n’attire aucunement l’attention peut « servir » en raison même de cette discrétion. Le jeu consiste à les mettre scientifiquement en place. Elles présentent l’une et l’autre un avantage certain : on les supprime, si nécessaire, comme on détruit un poste émetteur compromettant.

Toutes les sciences, de la psychologie à la biologie, en passant par la chimie, la physique et surtout la toute nouvelle électronique, trouvent, dans le domaine du « renseignement » une application pratique, indispensable à la guerre secrète. La mise en œuvre des qualités artisanales et industrielles, les enseignements de la chronique criminelle, les coutumes du « milieu », la prostitution même, servent à perfectionner l’action des services secrets. Quiconque présente une valeur particulière vaut d’être examiné, fiché, recruté: ingénieurs, médecins, professeurs, courtisanes, don juans, radiesthésistes, tous peuvent servir dans des postes clés.

À cela s’ajoute naturellement la fausse monnaie, « procédé » extrêmement important pour les services d’espionnage, en raison des avantages financiers qu’elle assure à l’État: économie de devises fortes, affectation du profit au financement accru de l’industrie de guerre, et au service de renseignement lui-même, dont les crédits, limités par les budgets, s’avèrent toujours insuffisants et provoquent des difficultés avec les supérieurs si ce n’est entre les différentes

sections d'un même service. L'argent est le nerf de la guerre, il est aussi celui des services secrets. La fausse monnaie leur permet de puiser à une source intarissable et de rémunérer largement leurs collaborateurs.

Himmler avait désigné comme responsable de la fabrication de la fausse monnaie le *SS-Sturmbannführer*. Bernhard Krüger. Il avait son bureau et son laboratoire à Grünewald, quartier résidentiel de Berlin, dans Delbrükstrasse.

Technicien, Krüger, avait voulu en son temps devenir rapidement ingénieur et se spécialiser dans les machines textiles. Il changea plusieurs fois de métier et entra dans les SS, en 1931. Il s'occupait alors de la station radio et des messages à l'étranger, spécialité de Heydrich.

Comme les SS, de par leurs fonctions, touchaient un peu à tout, Krüger, doué d'une réelle habileté technique, s'occupait aussi de l'impression des documents dont avait besoin la Gestapo pour ses agents à l'étranger. Il fabriqua dès 1938 – il l'a reconnu lui-même[71] – des faux passeports et de 1940 à 1942, de la fausse monnaie, mais en quantité limitée, dont la qualité était médiocre et les résultats pratiquement inintéressants.

Le « CommandoT » et la Croix de Fer

À l'époque florissante, en 1944, le *Kommando-Führer* est le SS *HauptscharFührer* Werner, et il est assisté de 14 SS. Comme les autorités estiment que pour exercer une surveillance convenable sur 10 *travailleurs spéciaux*, un SS est nécessaire, on doit conclure que le « commando T » compte 140 hommes environ. Parmi ces SS, nous relevons les noms de Beckmann, Heitzmann, Krüger, Psocher, Schmied, Jansen. Il faut tirer notre chapeau à Krüger, il a choisi des as.

Le commando « Block 19 » est le seul du camp où des SS logent avec des déportés. Mesure extrême de précaution.

Être faussaire, c'est un métier criminel, mais c'est aussi un don quand il peut servir à la guerre secrète. Une affirmation aussi nette mérite l'examen. Je passe l'effectif en revue. En principe, on a besoin de graveurs et de typographes, mais on trouve aussi parmi le personnel de Krüger, des médecins et des cochers. L'Allemand Georg Koln est un ex-commerçant en bois, donc spécialiste pour la fabrication des papiers, suivant la logique des pénitenciers : « Ah ! tu as été dans le bois ! Du bois on fait du papier, or la monnaie actuelle, c'est du papier. À la fausse monnaie !… » Il y a encore Norbert Leonhard, également allemand, un photographe de talent, Kurt Lewinsky, dessinateur d'affiches, allemand aussi, le

Tchèque Oskar Skala comptable, qui tient les livres du commando, Schnapper, Moritz Nachtstern, Arthur Lewin, typographes. Le Hollandais Jacobsen, fabricant de papier, supervise comme contre maître, l'imprimerie où se distingue comme animateur de la Résistance, le jeune Allemand Peter Edel, benjamin de l'équipe. Le graveur Zitron et le dessinateur Haas sont deux vedettes de la maison[72]. Le Dr Kaufmann, tchèque, est le médecin de ce commando. On trouve encore parmi les hommes du « Groupe T », le Polonais Ehrlich, le Croate Drechsler, le Danois Hoffgard, le Parisien Paul Lenthal, les Tchèques Victor Hahn et l'ingénieur Luka, l'étudiant russe blanc Sali Smolianov. Poursuivi et condamné comme faux-monnayeur, on l'amena tout spécialement de Mauthausen où il était *Kapo*. Ah ! la Gestapo a l'art d'utiliser les compétences !

Maintenant que je présente les hommes du commando « T », je dois rectifier ma documentation initiale : ils ne sont pas 140 comme je l'avais dit, mais exactement 144 venant de tous les pays d'Europe. Heureusement durant le travail, le silence est de rigueur, sinon, quelle tour de Babel…

Au printemps 1942, sortirent les premiers bank-notes, sur lesquelles se jetèrent nombre d'amateurs. Deux SS : Werner et Beckmann, se rendirent à Auschwitz pour choisir de nouveaux techniciens, car les ordres prescrivaient d'augmenter la production des livres sterlings déjà au point, et de commencer le tirage des dollars. Les délégués SS engagèrent, parmi d'autres, Peter Edel et Leo Haas. Le premier venait d'être extrait à demi-mort d'un « transport » à Auschwitz, les SS, ayant vu ses dessins, le réquisitionnèrent pour « l'équipe spéciale ». C'est aussi à son talent que Haas dut d'être choisi. Il était dessinateur auprès de Mengele, le fameux médecin d'Auschwitz. Haas relevait des croquis *in vivo*, d'après les patients-cobayes traités par le docteur, avant qu'ils ne s'en aillent pour la plupart en fumée. Les moribonds crayonnés par Haas, étaient d'une telle vérité, si vivants, si l'on ose dire, qu'au nom du *Reichsführer*, les SS réclamèrent à Mengele un artiste aussi qualifié. Le professeur Mengele n'avait plus qu'à en découvrir un autre. La discussion n'était pas possible avec les « *missi dominici* ».

À Sachsenhausen, le matin où l'on annonça que l'on recherchait des graveurs, des dessinateurs, des imprimeurs, pour un travail qui leur vaudrait d'être bien traités, mais dont le secret devait à tout prix être gardé, 240 volontaires se firent inscrire, Bernhard Krüger procéda au tri. Il en retint 39.

La banque tout entière n'occupait que deux baraques, chacune longue de 52 mètres avec un dortoir unique pour 144 hommes! Les prisonniers ne pouvaient jamais sortir, vivaient constamment dans l'isolement et n'avaient droit qu'à une

promenade entre l'espace des deux baraques. Une vraie Capoue de l'ancienne Rome ! Pour mieux maintenir les hommes en dépendance, interdiction de lire les journaux. En principes, leurs rares moyens de renseignements se limitaient au haut parleur de la place d'appel et aux brefs propos qu'ils pouvaient échanger lors d'une visite à l'infirmerie et aux douches. Mais ils venaient aussi par petits groupes accompagnés d'un surveillant, prendre livraison de leur linge ou de leur habillement. Lorsqu'ils passaient, nous pouvions risquer avec eux quelques mots, tandis que leur gardien bavardait avec Timmer, chef de notre commando. C'est ainsi que Peter Edel, le plus jeune des prisonniers de la baraque 19 a pu nous glisser: « Nous sommes 144. 40 sont des anti-nazis actifs et enregistrent mentalement les habitudes de nos gardiens. Ils s'évertuent à tirer tant qu'ils le peuvent leur travail en longueur. 90 sont favorables à ce freinage dans le travail, en raison de leurs origines, nationales ou raciales, mais ne nous apportent aucune aide en ce qui concerne la conspiration qui couve dans la baraque. Sympathisants, ils entendent rester neutres. Mais les 14 restants sont plus que douteux. Nous les soupçonnons de collaborer avec les SS, 6 d'entre eux sont vraiment des « verts », des criminels… »

Les 144 élus souffrent de sous-alimentation, recevant exactement les mêmes rations insuffisantes que les autres prisonniers du camp. La seule différence est qu'on exige d'eux 12 heures de travail, leur appel durant moins longtemps que le nôtre. Comme je l'ai dit, il leur est interdit de communiquer entre eux surtout pendant le travail. Mais comme chaque nuit, ils sont rassemblés tous dans la moitié d'une baraque, les résistants n'ont pas de secrets qui ne soient connus des autres.

Dès son arrivée au camp, on chargea Edel de retoucher les photographies indispensables à l'impression des dollars. Les retouches devaient être extrêmement délicates car plusieurs mois se passèrent avant que Krüger ait obtenu la possibilité de réaliser les clichés des billets-dollars. Par la suite, on constata qu'Edel avait commis des erreurs. Certains détails manquaient sur le portrait de Lincoln. Mêmes difficultés avec la couleur verte. Les semaines succédaient aux semaines, on mélangeait les couleurs, on les séchait, on n'arrivait pas à obtenir le ton.

Il arriva qu'un jour, les SS mirent une sourdine à leur chantage perpétuel à la mort. Ils lancèrent même insidieusement le bruit que la Croix de Fer pourrait récompenser ceux qui apporteraient le plus de zèle à la réalisation parfaite du dollar-papier et, spécialement à l'intention des pauvres Juifs, plus menacés encore, que loin de les liquider, on les déclarerait « aryens d'honneur ». C'était

trop beau pour être vrai!

Malgré ces promesses, conscients du sort qui les attendait en cas de victoire, la plupart de ces malheureux étaient sans illusion, ils redoutaient même de devoir « passer à la casserole », comme disaient les Français, avant la fin de la guerre.

La meilleure des raisons pour faire traîner les choses en longueur ! Mais il fallait jouer un jeu serré pour convaincre les SS que la conscience professionnelle vous contraignait à faire de votre mieux et que les retards fâcheux dans la sortie des dollars « vrais » n'étaient imputables qu'au hasard.

Nous savions la rigueur du régime de ces hommes, le peu de temps qui leur était accordé pour respirer à la lumière du jour, et la fatalité qui pesait sur eux, impitoyablement destinés à la mort et ils nous inspiraient pitié. L'infirmerie et l'*Efektenkammer* faisaient pour eux ce qu'ils pouvaient. On leur glissait des médicaments, du savon. Une brosse à dents était la preuve d'une grande solidarité, mais aussi un risque supplémentaire, puisque quiconque, surpris à aider un Juif, selon l'ordre SS, doit être traité comme Juif, or, contre les Juifs, toutes les méthodes sont bonnes, y compris l'utilisation de la fausse monnaie. Mieux encore est de « rouler » leurs coreligionnaires, avec les bank-notes que des Juifs eux-mêmes ont fabriquées. C'est leur faire pratiquer l'autodestruction… et c'est en même temps rester fidèle à la tradition antique de se servir des esclaves pour en soumettre d'autres.

La pensée des chefs nazis, qui nous paraît inhumaine, inconcevable, est pour eux, qui ont réfléchi sur la nature germanique, le seul moyen de détourner vers un objet donné une agressivité et un instinct grégaire susceptibles de se montrer menaçants pour le régime. Cet instinct d'opposition et de domination par la force et la brutalité n'est, hélas, pas l'apanage des criminels professionnels.

Elle existe en puissance aussi chez des fils de famille, des universitaires, des savants, des fonctionnaires et des militaires. Pour se manifester, il suffit qu'on leur fournisse un but précis pour canaliser leur besoin d'aventures, une cause, la grandeur de l'État, et une chance, celle d'une promotion accélérée, dans leur carrière. Sinon, comment comprendre cette spoliation massive des victimes, ces agissements de brutes sadiques dans les baraques 18 et 19 ?

Quel n'a pas été mon écœurement, lorsqu'après la guerre, j'ai eu entre les mains le volume du SS Walter Hagen, professeur d'histoire, un des responsables de l'opération fausse monnaie et que j'ai lu : « Tous les détenus de Sachenhausen enviaient les bons traitements réservés aux isolés du Block 19 ».

Hagen est allé jusqu’à affirmer que « plusieurs d’entre eux ont obtenu la Croix de Guerre et la portaient sur leurs effets rayés de bagnards[73] ». Il se montre assez cynique pour affirmer que ces malheureux étaient tous des criminels et des falsificateurs professionnels, alors que le service VI avait placé dans le commando six criminels avec mission de presser les autres au travail et de les moucharder. M. Hagen aurait dû le savoir, puisqu’il était si bien renseigné ! Son livre tout entier n’est qu’une somme de mensonges pour justifier ses chefs et lui-même [74].

Comment obtenir des vrais sterlings ?

Les travaux préparatoires durèrent environ trois mois. Des mathématiciens, après une étude sévère qui porta sur plusieurs dizaines de milliers de bank-notes authentiques, s’ingénièrent à établir une clé admissible de chiffrage. Pendant qu’ils travaillaient, deux autres équipes de spécialistes s’étaient mises à la recherche, à travers toute l’Allemagne, l’une, des papiers convenables, l’autre des encres de couleur, des tampons de transparence et des meilleurs procédés d’impression.

Des difficultés surgirent dans la fabrication du papier. Il était trop brillant et ne présentait pas l’élasticité du bank-note britannique. Après des essais sans nombre, physiques et chimiques, on parvint à obtenir les coloris exacts du papier original. Malheureusement pour les SS, sous la lumière infra-rouge, le billet faux apparaissait grisâtre, alors que l’anglais se montrait bleu.

Au dire de Krüger, les chimistes de l’I.G.-Farben, la plus importante firme de produits chimiques de l’Allemagne, ont tout tenté pour trouver une composition capable de neutraliser la fluorescence grise. Ils ont réussi à corriger en partie ce défaut, mais leur réussite ne fut jamais totale.

Pour obtenir une matière première convenant à la fabrication de papiers, on alla jusqu’à cultiver sur les bords du lac de Constance la ramie, une sorte de plante fibreuse, assez semblable à l’ortie. Les résultats furent médiocres. L’Allemagne du sud n’est pas l’Inde, terre d’élection de ce végétal. On se décida à faire venir les quantités estimées nécessaires par la voie des pays neutres.

Les fausses devises, portant le numéro d’une série émise en Angleterre, mélangées à des billets pris dans les dépôts de banques des pays occupés ou acquis dans les pays neutres avec des *pounds* raflées sur les déportés, permirent de constituer des liasses en apparence insoupçonnables, cela d’autant plus qu’on soumettait les nouveaux billets à un traitement de vieillissement, qui leur donnait l’aspect de sterlings mis en circulation depuis des années.

Ce travail incombait à deux sections, d'une importance considérable, plus encore par le but à atteindre que par le nombre, appréciable pourtant, de déportés employés. Ceux de la *Reisserel*, comme les techniciens appelaient le groupe, étaient occupés à déchirer en quatre, en s'aidant d'une règle, les feuilles livrées par la papeterie, pour fournir des bandes exactement pareilles à celles empaquetant les livres anglaises. Puis l'équipe de la *Pickerei* perforait ces bandes avec une épingle, un nombre de fois correspondant à la série des bank-notes de la liasse empaquetée, selon une routine habituelle aux caissiers britanniques. Ce sont les hommes de ce même groupe qui devaient froisser les faux billets tout neufs dans leurs mains, salies dans un torchon humide et gras d'un produit spécialement préparé, avec un dosage précis de poussière et de graisse. Certains de ces billets passaient par deux ou trois mains. Ensuite on eut dit des pounds fatiguées d'avoir trop traîné dans les poches.

En dépit des « pépins », on se décida fin 1942 à lancer les billets après les avoir soumis à Hitler et à Himmler, réunis pour cet examen. Tous deux furent fascinés. Les SS racontèrent par la suite avec une certaine fierté que le *Führer* auquel on avait présenté deux coupures, l'une anglaise authentique, l'autre de fabrication allemande, fut incapable de discerner la vraie de la fausse. Le camp en fit des gorges chaudes. C'est à cette occasion, qu'une historiette courut les blocks : Hitler, malgré son intuition bien connue, se trompa et pour la plus grande joie de Himmler déclara anglais le billet réalisé à Sachsenhausen. Le *Führer*, dans un de ses bons jours, prit la chose en riant et dit à son complice:

— Pour vous prouver ma satisfaction, *Reichs*-Henri, je vous nomme Président de la Bank of England !

Tout fier de cette promotion, Himmler répliqua:

Mais les dollars seront mieux encore, mon *Führer*! Ce sont des Juifs qui les fabriquent. Ils s'y connaissent.

Pour s'assurer de la possibilité d'écouler les fausses livres, Himmler ordonna à son service criminologique d'enquêter dans une banque allemande sur l'introduction de fausse monnaie anglaise, dont il venait soi-disant d'être averti par un message codé d'un agent travaillant en Grande-Bretagne. Les experts, après avoir examiné les billets, apportèrent l'assurance que le *Reichsführer* avait été mal renseigné et que la livraison effectuée à la banque, mise en cause, était composée de billets authentiques.

Himmler ne se tint pas pour satisfait, cette preuve ne lui suffit pas. Sur son ordre, la Gestapo alerta Interpol dont les agents, en Suisse notamment, ayant en

mains de fausses bank-notes fabriquées à Sachsenhausen, les transférèrent à Londres aux services de Scotland-Yard en les questionnant sur la façon dont pouvait être constatée la fausseté de ces billets, ceci dans l'intention de combattre et de mettre fin à l'activité de la bande qui les avait fabriqués.

Le même procédé servit ensuite pour les dollars, par le canal des banques américaines.

Ainsi, ce sont les ennemis de l'Allemagne eux-mêmes, qui, par les renseignements qu'ils ont fournis, ont permis aux « spécialistes » de la baraque 19 d'améliorer et de rendre presque parfaites, leurs fausses émissions.

Durant les deux derniers trimestres de 1943, leur machine imprima à plein rendement des billets de 5, 10, 20 et 50 livres et les dispositions furent prises pour la mise en route de faux bank-notes de 100 et 500 livres. On prévoyait même le tirage des billets de 1 000, si leur perfection répondait aux espérances nazies.

« Liquidation d'un empire »

Comme tout bon industriel, la RSHA, plus précisément le bureau VI (espionnage à l'étranger), pour répandre sa protection dans une bonne douzaine de pays, organisa un réseau de diffusion… Les réponses des agents et des hommes d'affaires qui en faisaient partie furent identiques et concluantes. Comme elles révélaient que, dans l'Europe en guerre, les amateurs de ces œuvres d'art en série étaient plus nombreux encore qu'on ne l'avait supposé, on décida de commencer immédiatement la mise en route des faux dollars… Lorsque vint le moment, où l'on créa « la banque d'émission des USA », en utilisant le même procédé qui avait si bien réussi avec la Bank of England, les hommes de Krüger furent les premiers à comprendre que si la réaction américaine ne répondait pas aux désirs de Himmler, la RSHA fermerait l'imprimerie et que, mis en chômage, les possesseurs d'un secret redoutable, seraient aussitôt liquidés.

Dans la baraque 18 où les galvanos des faux dollars passaient sous les rouleaux de la machine, les spécialistes disposaient d'un matériel perfectionné, appareils de photogravure en tous genres, pour l'impression, les copies, les retouches des devises et des faux documents destinés à l'École de la Gestapo où s'entraînaient les saboteurs sous la direction d'Otto Skorzeny, le reître SS, célèbre depuis l'enlèvement spectaculaire de Mussolini. Dans cette baraque, on ne se limitait pas à l'émission de faux billets, on y falsifiait aussi et parfaitement diplômes, passeports, pièces d'identité, etc… La section photographique avait

dans ses attributions l’émission des faux timbres-poste étrangers et aussi des vignettes de propagande. C’est aussi à Sachsenhausen qu’on élabora les clichés pour des timbres britanniques portant en surimpression : *« Liquidation of Empire »*, ou *« This war is a jewish war »*. Sur d’autres, la couronne d’Angleterre était agrémentée de l’Étoile de David.

Leo Haas, sitôt son arrivée, reçut l’ordre de faire un « portrait de Staline », mais un bon, un portrait tel que les SS le souhaitaient, c’est-à-dire avec des traits plus sémites que géorgiens. Deux fois, trois fois, ses dessins lui furent refusés avec cette remarque : « Vous nous faites un Staline trop beau! » Les SS poussèrent la longanimité jusqu’à lui confier une litho du maître de la Russie, mais le dessinateur ne parvint pas à satisfaire ses clients…

Un examen de passage dangereux, oh ! combien ! Cependant, comme Haas était porté « indispensable » sur les états de la *Reisserei* et de la *Pickerei* (voir plus haut), il eut la chance de continuer à faire partie de l’équipe de perforation. Ah ! cette perforation! Outre les bandes des liasses de billets, on dentelait aussi à la machine les feuilles de timbres-poste.

L’atelier « T » avait édité un timbre représentant Georges VI d’Angleterre et Staline. Ces timbres n’étaient destinés qu’à la propagande, mais j’ai su depuis qu’ils ont fait prime chez les amateurs. Les services secrets les collaient sur les enveloppes contenant des tracts qu’ils envoyaient un peu partout dans le monde, à des destinataires dont les adresses avaient été relevées dans les annuaires téléphoniques, raflés dans les pays occupés, neutres et même alliés, concentrés au Q.G. de Himmler. Cette diffusion incombait aux agents des services diplomatiques du *Reich*. Ils eurent fort à faire. Simultanément avait lieu sur ce même thème une campagne de presse en Allemagne et des émissions sur les ondes à destination de l’étranger annonçant une vague mondiale d’antisémitisme. À Lisbonne, à Stockholm, à Berne, comme à Ankara, on vit les glaces des magasins, des ascenseurs, des restaurants se couvrir de ces timbres… Ce fut une floraison superbe.

Les résultats répondirent-ils aux désirs de Gœbbels et de Himmler ? C’est une autre histoire. En revanche, la fabrication de la fausse monnaie et des timbres de propagande dut augmenter sensiblement les bénéfices de nombre de firmes privées allemandes.

La grande papeterie de Hahnemühle livrait à l’imprimerie du camp les papiers à filigranes transparents. Les encres de couleurs provenaient des firmes : Schmidt frères, à Berlin-Pankow, Kast et Ehinger, à Berlin-Tempelhof, et, bien

sûr, de I.G.-Farben.

Dans ces maisons, le personnel avait juré le secret et bien entendu se trouvait sous la surveillance directe de la Gestapo.

Très rapidement s'est développé un état d'esprit mercantile chez tous ceux qui travaillaient ou voulaient travailler pour la « Bank of England ». On releva sur les listes les noms et adresses des gens, qui par leurs fonctions, leurs relations, leur entregent, étaient susceptibles de faire circuler l'argent, boursiers, banquiers, grossistes, représentants, et de devenir les intermédiaires dans les pays occupés et à l'étranger. On allait, pour mieux les décider, jusqu'à leur infliger un bref séjour de « protection ». Les persécutés raciaux furent sollicités par préférence. Pour les intéresser davantage encore, on n'était pas avare de promesses, on leur faisait miroiter des pourcentages allant jusqu'à 30 % de l'opération à conclure. Et surtout pour faire croire qu'il s'agissait d'opérations commerciales sérieuses, on proposait à ces éventuels représentants d'effectuer les règlements aux fournisseurs en partie en marks du *Reich* et partie en devises fortes, l'Allemagne en guerre ne disposant que de quantités insuffisantes de devises. Les industriels et les commerçants mordaient d'autant plus à l'appât, qu'ils craignaient au fond d'eux-mêmes que la valeur du mark ne se maintînt pas après la guerre.

Pour créer la confiance dans ces intermédiaires, dont beaucoup n'étaient que des aventuriers, on estima nécessaire de les installer de façon représentative. On leur fournissait une villa dans les quartiers résidentiels, à Estoril, à Lisbonne, à Neuilly, à Paris, au voisinage de la villa Médicis, à Rome, à Dedinje près de Belgrade, sur le lac de Genève, sur la Côte d'Azur, dans les Alpes italiennes. On ne lésinait pas sur les frais de représentation, repas, cocktails, chasses, etc., ni sur les titres. Tous ces gaillards étaient pour le moins, nobles, colonels, docteurs, etc.

Les hauts fonctionnaires des services secrets et SD se plaisaient à se faire voir dans de superbes voitures confisquées par leurs soins, trophées où ils exhibaient leur fierté. Mais celles qu'ils préféraient, c'étaient les voitures étrangères, preuve de la supériorité allemande, ces machines étrangères Hudson, Rolls et Delahaye au service de la victoire du *Reich*. Les magnifiques autos américaines, anglaises, françaises pleines d'officiers resplendissants dans leurs tenues toutes neuves impressionnaient la population et même les prisonniers de Sachsenhausen.

Himmler et ses prétoriens avaient fini par se convaincre eux-mêmes de la grandeur de « l'opération fausse monnaie ». Ce fut, de leurs secrets, le plus jalousement gardé. Ils la considéraient comme un rachat des quelques erreurs

qu’avait pu commettre, vis-à-vis du *Führer*, la SD, appréciation de la force de la Russie, imprévision du débarquement en Afrique du nord, flottements dans les sphères supérieures du fascisme italien, affichages maladroits, exécutions à Paris, etc.

Tout allait être désormais changé pour le service de renseignement. Que d’avantages en vue ! Amélioration de traitements des agents, donc plus d’efficacité, élargissement de leurs réseaux, livraisons de fournitures sans frictions avec les services financiers des pays occupés et même de l’Allemagne. Perspectives de sabotage et de guerre subversive.

Si les bénéfices de la « Bank of England » ne donnent pas toutes les satisfactions que l’on attend, il y a la possibilité du choc financier, l’inflation, à provoquer en Angleterre et même aux États-Unis. Opérations prévues pour plus tard, quand la Grande-Bretagne paraîtra plus lasse de lutter. On a même mis de côté les bank-notes éliminés pour de légers défauts (clichés fatigués, en cuivre au lieu d’acier comme en Angleterre, mauvais encrage) et les SS ne cachent pas que des rebuts auront leur emploi le jour où sera déclenchée l’inflation. Lancés en masse par les bombardiers, les faux billets contribueront à semer le trouble dans l’esprit des foules. Augmentation des prix, revendications de salaires, perturbations dans le travail, toutes raisons pour que les SS de Sachsenhausen se considèrent comme une filiale très importante de la *Reichsbank*. Ils ont fait main basse sur les biens étrangers, récupéré de l’or et des devises, mais ils sont plus fiers encore de leur « Bank of England » car ils sont convaincus d’être ceux qui, par leur stratégie financière, décideront du sort du monde. Leur opinion se trouve confirmée par les propos du docteur Walter Funk, ministre des Finances qui, le 19 mai 1943, a déclaré devant les chefs du Parti du département berlinois : « Après la fin victorieuse de la guerre, le *Reichsmark* allemand aura sa valeur mondiale, de même qu’il a déjà aujourd’hui sa valeur européenne. »

L’équipe SS de Krüger lit et relit le discours du ministre, espérant y trouver des allusions à son activité et même quelques mots de remerciement pour le travail de la trésorerie et des baraques 18 et 19. Durant des mois, le discours historique du docteur Funk sera le sujet n° 1 de leurs conversations :

« Une valeur économique mondiale anglaise ou une valeur mondiale de l’or américain dite valeur dollar, est un résidu d’une époque révolue, qui mène par sa valeur faussée et par sa base économique vers l’abîme, vers le chaos de l’économie mondiale, et ne reviendra plus jamais. »

Aussi les SS croient-ils fermement que leur politique économique et

financière, grâce à l'abolition de la base or comme contre-valeur de leur fausse monnaie et le monopole pris sur les devises et l'or, leur permettra d'intensifier ce « chaos », – mot magique prononcé par Funk à propos de l'Occident. Quelles possibilités leur donneront le trésor amassé et les bank-notes imprimés à Sachsenhausen ! Cependant, comme nous le verrons, la fausse monnaie est un virus. Avant d'intoxiquer les Anglo-Saxons, il aura atteint les SS eux-mêmes, l'*Abwehr*, l'Alliance italo-allemande, et provoquera des règlements de compte effroyables.

Toutes les armes pour l'Empire SS

Comment le gouvernement allemand s'est-il lancé dans cette opération, criminelle tant au point de vue du droit pénal que du droit international ?

Dans le but de développer ses services secrets et surtout l'espionnage à l'étranger, mais limité par ses moyens financiers, Heydrich commença à mettre à exécution ce projet qui lui fut toujours cher. Il avait travaillé et l'histoire, spécialement celle « des faux-monnayeurs au service du patriotisme », ne lui était pas inconnue. Il entendait reprendre les différentes opérations qui avaient suivi les entreprises après la Première Guerre mondiale en Allemagne et à l'étranger. Il entrevoyait les immenses possibilités qu'elles impliquaient, mais cette fois, avec toute l'autorité et la puissance du *Reich* totalitaire. Heydrich avait surtout présente à l'esprit l'affaire des faux bank-notes soviétiques. Il se fit constituer un dossier historique et technique des expériences tentées sous la république de 1928 lorsque les services de sécurité russes, arrêtèrent un capitaine de l'ancienne armée tzariste, Schiller, porteur d'une quantité de faux tchervonetz (un tchervonetz = 10 roubles).

Lorsque l'affaire vint devant les tribunaux, certains juges et même des policiers se montrèrent plutôt favorables à ces nationalistes qui luttaient pour le renversement du régime communiste. Karumidse et le capitaine Ehrhard affirmaient qu'ils « avaient décidé de réaliser un plan de falsification de la monnaie pour provoquer une inflation en Russie », et non pour en tirer des bénéfices. Certains cercles influents admirent que la falsification de la monnaie ne représentait pas un crime puisqu'il s'agissait de former une armée de volontaires pour intervenir en Russie. Un ministre déclara même que « lorsqu'il s'agit du communisme, on n'a pas besoin de mettre des gants blancs ».

En 1938, après l'annexion de l'Autriche, l'idée de fabriquer la fausse monnaie pour la lutte contre la juiverie avait déjà obtenu le double consentement de Hitler et de Himmler. Plus question, surtout après « la nuit de Cristal » durant laquelle

s’était déchaîné un antisémitisme spectaculaire, de mettre des gants blancs pour lutter contre les Juifs, les SS avaient préféré les tremper dans le sang.

Heydrich voulait autofinancer le grand appareil policier et se procurer de l’argent pour équiper des divisions SS qui bâtiraient l’empire de son chef Himmler.

Tous les hommes capables d’apporter une contribution à ce plan, bénéficiaient d’une faveur qui les amenait bientôt aux honneurs dans les troupes des SS et même aux situations les plus élevées de la diplomatie secrète.

L’argent était la seule voie qui conduisait au monopole des SD et permettait de bloquer la concurrence de l’*Abwehr*, des Affaires étrangères, des services de Gœring et de Gœbbels, sans avoir besoin d’entamer des luttes et de multiplier les provocations.

Si l’action avait échoué, c’était parce que techniquement, les billets russes étaient défectueux et que le secret n’avait pas été observé. Le régime, dominé par les Juifs, avait torpillé l’entreprise! Conclusion: reprendre l’opération, mais avec des procédés scientifiques et le maximum de sécurité.

L’impulsion fut donnée en 1940, lorsque des Viennois et des Hongrois apportèrent leurs propres expériences. L’idée plaisait aussi beaucoup à Kaltenbrunner, chef de la police et de la sécurité d’État en Autriche annexée, qui soutenait le « programme » auprès du *Führer*. Kaltenbrunner, jusqu’à la fin du IIIe *Reich*, n’abandonna pas cette thèse d’une *Wunderwafe* (arme miraculeuse) financière.

La fabrication en Hongrie de faux billets de mille francs français entre les deux guerres avait provoqué des critiques dans l’opinion publique mondiale. Les cercles conservateurs hongrois avaient expliqué : toute cette affaire ne servait qu’à financer le mouvement national irrédentiste, le seul capable de combattre les tendances communistes dans le pays.

Le traité de Trianon avait été mal accepté par les Hongrois ! Le prince Ludwig de Windischgraetz, organisateur de la falsification, fut fêté comme un autre Kossuth qui jadis tenta d’armer les Hongrois opprimés pour réaliser leurs aspirations nationales. Kaltenbrunner voyait à une nouvelle opération de grandes possibilités, surtout pendant la campagne entreprise contre l’encerclement, vu que l’Allemagne pouvait compter sur ses nationaux à l’étranger. Il donna ordre d’étudier au plus tôt le dossier de la préfecture de Vienne et du ministère de l’Intérieur de l’ancien gouvernement autrichien qui avaient été mêlés au marché

noir des armes entre l'Autriche et la Hongrie. Le nouveau chef de la police de l'Ostmark confia à des subalternes de son service et à des spécialistes des problèmes du sud-est de l'Europe, le soin de lui préparer un rapport complet.

L'*Ost-Institut* que dirigeait le professeur Hans Ubersberger[75], lui-même nazi, en contact avec les hommes politiques de l'Europe centrale et des Balkans, fut à la base du recrutement de spécialistes pour l'histoire contemporaine. Ces hommes se rendirent à Budapest aux frais de la Gestapo et se mirent en rapport avec le héros du moment, Ludwig von Windischgraetz, condamné en 1925 pour l'affaire des faux billets de 1 000 francs français. Les Viennois, en bonnes relations avec les Hongrois, réussirent à prendre connaissance des dossiers de la police hongroise. Ils soumirent les résultats de leur enquête faite sur place à Kaltenbrunner. Mais il n'était pas concevable de créer un service de l'importance politique et financière d'une fabrication de fausse monnaie sans l'approbation expresse du *Führer*. Aussi Kaltenbrunner transmit-il son dossier à Heydrich. Himmler rapporta l'affaire à Hitler. Étant donné que l'affaire des faux tchervonetz et des faux francs avait causé de sérieux préjudices aux gouvernements allemand et hongrois et même au président du conseil, le comte Stephan Bethlen, Hitler permit d'entamer la première phase du plan, c'est-à-dire les études techniques de la production et la distribution des *Edeldevisen* (devises nobles), en se réservant le droit de ne donner son approbation définitive que lorsqu'il aurait pris connaissance des mesures secrètes consécutives aux expertises sur la valeur authentique du travail exécuté et sur les avantages de la distribution. Pourtant, Hitler, emporté par les perspectives futures de cette opération, songeait à se servir de ces devises *« um die Juden zu vergoennem »* (pour tromper les Juifs). Himmler, lui, n'avait envisagé la création de stocks de fausse monnaie que pour financer ses agents, la cinquième colonne, la propagande et le cas échéant des achats de matières premières indispensables à l'industrie de guerre.

Un an après « l'attentat » de Munich dans le Bürgerbraükeller (8.11.1939) Hitler introduisait dans son discours des passages tout nouveaux dans sa bouche. Romantique comme il l'était, il parlait rarement des questions économiques ou financières. Là où il triomphait c'était lorsqu'il faisait appel aux sentiments nationalistes et chauvins, surtout lorsqu'il commémorait avec ses camarades le putsch de 1923. Pourtant, cette fois, il insista sur la valeur constante de l'argent allemand et il souligna que l'élément décisif dans l'économie est la force du travail ainsi que la capacité d'organiser cette force, ce qui permet de placer la monnaie sur la base de la production et non de l'or. « Nous avons vécu tandis que les États-Unis s'écroulaient avec leur monnaie, cependant que nous, l'État-

non or, avons maintenu notre monnaie. Certains États ont raflé et ramassé l'or et, maintenant, ils sont menacés par la conception que l'or en soi n'a pas d'importance, qu'on peut vivre sans or aussi bien qu'avec lui, et même mieux en certaines circonstances. Cette conception peut devenir dangereuse pour ceux qui voient dans l'or un élément de leur combat et qui le font toujours valoir et l'exploitent[76] ».

Il est curieux de noter la simultanéité du discours de Hitler et de l'ordre donné à Himmler de mettre en route le plan.

Hitler tenait à affirmer que la force de l'Allemagne résidait dans la productivité et prédisait aux États fondant la valeur de leur monnaie sur l'or, un écroulement sûr, sans dire pourtant comment la catastrophe se déroulerait.

En vérité, le *Führer* n'en savait rien lui-même. Il désirait provoquer chez les autres les conséquences dont l'Allemagne avait été victime après la Première Guerre mondiale. C'est-à-dire l'inflation puisque l'argent-papier dans un pays fondant sa valeur sur l'or ne peut pas couvrir les garanties au moment des crises.

Hitler pensait cependant en produisant des livres sterlings, des francs suisses, des dollars, pouvoir accélérer l'inflation en Angleterre et en Amérique.

Les châteaux en Espagne

Cette opération, concernant l'étranger, fut confiée au général SS Heinz Jost, chef du service secret à l'étranger de la SD. Le plan fut divisé en plusieurs phases d'opération dont les principales furent:

a) La phase d'étude technique concernant les expériences faites déjà avec les francs français et surtout la préparation du matériau, problème n° 1 des faux-monnayeurs, c'est-à-dire le papier. Tout billet agrandi dix fois ou vingt fois peut être facilement cliché. Le problème de la couleur n'était pas difficile à résoudre dans un pays comme l'Allemagne qui vendait des encres coloriées à tous les pays du monde. Le problème restait le papier, qui, comme nous l'avons vu, nécessitait certaines matières premières dont la fabrication n'était pas stable. Il n'offrait pas toujours la même élasticité, une teinte régulière, le même vernis. La recherche d'un fournisseur dans l'industrie allemande fut baptisée « opération Andreas ». Andreas est un prénom, sans doute celui de l'homme chargé de la préparation technique. Heydrich employait encore, dès 1939, un certain August Petrich, spécialiste pour la fausse monnaie qui, par la suite, fut un des piliers de l'opération. Mais les prototypes ne donnant pas satisfaction, il fut congédié et

disparut en 1942.

b) La seconde étape de la préparation fut celle des clichés, confiés aux experts de la falsification des passeports, diplômes et documents. Pour exécuter les plans, le général Heinz Jost, responsable de l'opération, avait désigné Naujocks, l'agent de la SD qui s'était acquis une notoriété dans la Prinz Albrecht-Strasse pour avoir fourni aux Tchèques de faux documents concernant la rébellion du maréchal Toukhatchevsky et d'autres généraux soviétiques contre la politique de Staline. Himmler avait même réussi à persuader Hitler que c'était la SD qui avait provoqué la purge en URSS grâce à l'habileté de Naujocks. C'est surtout son exploit de Veanlo, en 1939, récompensé par la Croix de Fer de première classe, qui le poussa au premier plan pour le projet dont les dirigeants du *Reich* croyaient pouvoir tirer les plus grands bénéfices. Pour assurer un secret total, Naujocks, en accord avec Heydrich, décida de monter l'imprimerie dans des baraques isolées du camp de concentration de Sachsenhausen. C'est alors que Bernhard Krüger, chef du service technique du groupe VI F, fut nommé responsable de la production de la fausse monnaie et de tous ces services techniques du camp. L'opération fut baptisée « Bernhard ». Krüger travaillait sous les ordres directs de Walter Schellenberg, ami de Heydrich et chef de l'espionnage. Il siégeait à Berker-Strasse, Berlin-Schmargendorf.

Le rapport de l'opération « Bernhard » fut montré à Hitler, il l'approuva définitivement et permit le lancement de l'opération « Bank of England ». Après l'assassinat de Heydrich à Prague, où il l'avait éloigné avec le litre de protecteur-adjoint de Bohême-Moravie, tout en le laissant de droit chef de la RSHA, le *Führer* décida de nommer à la place vacante un « dur », moins indépendant et moins fantaisiste que ne s'étaient montrés Heydrich, et plus encore Schellenberg. Hitler considérait même, avec raison, que ces deux chefs avaient cherché sinon à « doubler » Himmler, du moins à le pousser aux aventures et surtout à celles, militaires, relevant de l'OKW, donc de lui-même.

Son choix se porta sur Kaltenbrunner, qui lui paraissait plus docile et capable de mieux contrôler l'utilisation de l'argent de la « Bank of England ». Cet argent devait jouer un rôle important en Hongrie, en Italie, au Vatican, en Turquie, en Suisse, en Espagne et au Portugal, sans parler des pays occupés. Parallèlement au placement des livres sterling, une opération diplomatique de grande envergure était prévue pour s'infiltrer dans les services secrets des pays neutres et prendre contact avec leur gouvernement afin de soutenir les tendances favorables à la conclusion d'une paix avec les puissances occidentales. Le service VI de la RSHA avait à sa tête des hommes comme Schellenberg,

Naujocks, Hœttl, mêlés à toutes les « affaires sérieuses » de la SD. Ils étaient tout indiqués pour continuer à s’occuper des services secrets du *Reich* tant ils avaient montré de zèle lorsque existait encore le handicap des devises, mais sous le contrôle de Kaltenbrunner.

Une autre organisation, en Espagne celle-là, fut confiée à des membres de l’aristocratie, à la disposition desquels on mit des demeures féodales et des yachts de grand luxe montés par des équipages scandinaves, qui faisaient la navette entre Marseille et Barcelone, dans le dessein de financer les différents projets, allant de l’enlèvement des Windsor, jusqu’aux sondages de paix séparée avec la Grande-Bretagne.

Devises et monopole d’action

Dans différents pays, la SD nommait des *Sonderstab* (État-majors spéciaux). Les agents de la SD se présentaient comme acheteurs de matières premières, de machines, d’or, de devises étrangères. Ils n’avaient pas le droit de prendre une décision avant d’avoir soumis leur plan à l’approbation de l’*Amt VI*, *Gruppe Wirtschaft* (économie). Un rôle spécial incombait au groupe engagé en Italie car Hitler craignait que son ami Mussolini, en raison des réserves de l’État-major italien, sur les opérations militaires en Russie, ne fût enclin à négocier en sous main une paix séparée entre l’Italie et les Alliés occidentaux. C’est ainsi que le secrétaire d’État, Weitzäcker, l’adjoint de Ribbentrop, fut nommé ambassadeur au Vatican, porte par laquelle pouvaient passer les agents du Duce. Mais Schellenberg, craignant pour la RSHA, les suites d’un succès de Ribbentrop, intriguait auprès de Kalten-brunner, et même de Himmler, pour prendre, lui, le monopole des pourparlers avec la cité du Vatican, par l’entremise de la Suisse.

Walter Hœttl, Autrichien, un des auteurs du rapport sur la fausse monnaie, confident et compatriote de Kaltenbrunner, jusque-là responsable des questions du sud-est, s’était fait de bonnes relations avec la noblesse hongroise et les Ustachi croates. Il pensait que leurs liens avec certains jésuites de la cour papale, lui permettraient d’obtenir le succès diplomatique, que souhaitaient Kaltenbrunner et Himmler, qui, inquiets de la tournure de la guerre, commençaient à craindre en cas de défaite d’avoir à rendre compte aux Alliés de leurs crimes.

Comme le raconte Hœttl lui-même, un certain Schwend ayant travaillé un peu partout pour les services allemands, fut chargé de la distribution de la fausse monnaie en Italie. On lui acheta un château non loin de Méran, d’où il opérait sous le nom de docteur Wendig. Ce château « Labers », était le siège du

Sonderstab-Generalkommando III Germanisches Panzerkorps[77]. Ce dynamisme de Schellenberg, qui, convaincu d'être devenu le maître du jeu, jonglait imprudemment avec les millions, et se risquait à des opérations dangereuses où ses services se trouvèrent opposés à ceux même de l'*Abwehr*, amena un conflit avec Canaris, L'amiral, chef des services d'espionnage de l'Armée, étant parfaitement fixé sur les machinations de Himmler et de ses collaborateurs, ceux-ci redoutaient que Canaris ne les devançât dans la course que tous menaient vers les Alliés. L'amiral eut l'imprudence de manifester son sentiment sur la fausse monnaie alors que c'était là, pour les hommes de Himmler, un sujet tabou. Canaris préparait en outre des dossiers sur les SS et sur les trafics auxquels ils se livraient. Schellenberg devina l'attaque et chercha à prouver que Canaris estimait la guerre perdue, que ses hommes s'enfuyaient comme ces rats qui quittent les navires en perdition, et que certains, en Suisse, en Turquie et en Angleterre préparaient des soulèvements dans la *Wehrmacht*, bref, qu'ils se conduisaient ou comme des lâches ou comme des traîtres.

En fait, des armes allemandes ou italiennes, ramassées après la capitulation de l'Italie, furent vendues aux partisans italiens et yougoslaves, par des agents de Schellenberg, qui après avoir touché l'argent, dispa-raissaient dans la nature. Les seuls moyens qui restaient aux himmlériens étaient la provocation et le meurtre. Nous verrons plus tard Schellenberg allant lui-même arrêter Canaris.

Brusquement, il apparut que la conduite des SS avait profondément pourri l'Allemagne. Les SS avaient à Paris, à Bruxelles, à La Haye les *Auftragsverlagerungsdienstellen*, des bureaux d'achats pour leurs besoins les plus divers. Connaissant le développement du marché noir dans les territoires occupés et y contribuant eux-mêmes, ils avaient mobilisé des centaines d'agents chargés d'approvisionner la *Wehrmacht* et leurs propres unités en assurant le règlement des marchandises avec des fausses devises…

Le chef du Bureau ouest, le *SS-Sturmbannführer* Engelke, avait réussi à réserver pour ses supérieurs et pour lui-même des stocks importants de ces marchandises. Dans son bureau, à Paris, le pot aux roses fut découvert. L'*Obersturmführer* Brehm, s'en fut se plaindre jusqu'à son chef administratif, le général SS Oswald Pohl. L'affaire fut jugée à huis-clos par les tribunaux spéciaux SS. Engelke fut arrêté, un de ses collaborateurs, très compromis, dut se suicider. Quant à Brehm, il fut expédié sur le front russe pour se réhabiliter. On n'entendit plus jamais parler de lui.

Pour s'enrichir avant la fin de la guerre, les SS « organisèrent » ce qu'ils pouvaient et dénoncèrent leurs ennemis à la Gestapo, surtout ceux qui leur

paraissaient gênants. Des savants, des policiers, des femmes d'officiers arrivèrent en groupes ou individuellement dans les camps pour être liquidés. Tous ceux qui avaient eu des accointances avec le Service secret à l'étranger passaient par Sachsenhausen, dont le crématoire, lieu d'exécution ultra-secret de la RSHA, et le personnel des prétoriens triés sur le volet n'étaient qu'à quelques tours de roues de la Prinz Albrecht-Strasse.

La place que j'occupe est un merveilleux observatoire. Des malheureux qui s'étaient compromis dans des tractations fructueuses avec les services de Himmler cherchaient par tous les moyens à sauver leur tête et s'efforçaient de gagner les pays neutres. Appréhendés toujours par groupes de deux à quatre, ils arrivaient le soir, déposaient leurs objets de valeur. Le lendemain, nous recevions à l'*Efektenkammer* une fiche annonçant que deux, trois ou quatre Juifs de Paris, d'Amsterdam, de Prague, de Budapest, de Bratislava, de Belgrade, de Salonique ou d'Athènes avaient succombé « au transport ». Nous devions inscrire sur les registres la date de leur mort et porter les valeurs qu'ils avaient remises à leur arrivée dans la colonne des « objets trouvés ».

Un soir, deux d'entre eux, B. et F., dont je pensais avoir le lendemain la fiche entre les mains, furent un matin portés à l'effectif du camp, des Juifs pourtant. Je ne tiens pas à les nommer, ils ont survécu. Ce sont les deux seuls, qui figurent légalement sur les effectifs du camp, avec la mention « Israël ». Ils auraient dû porter les deux triangles jaunes, formant l'étoile de David, or ces deux *« prominenz »* étaient autorisés à n'agrémenter leur pyjama « zébra » que du triangle rouge des détenus politiques. La raison? Eux-mêmes laissaient entendre que, mêlés à certains trafics des SS, leurs rapports étroits avec le Congrès Mondial Juif leur avaient sauvé la vie.

Si Himmler les a graciés, c'est qu'il avait l'intention de se servir d'eux comme otages et comme preuves de sa bienveillance à l'égard des Juifs lorsqu'il aurait à traiter avec les Alliés.

Dans le camp, dans les prisons, la corruption se développa avec la même véhémence que dans les cités et dans les cantonnements des SS, installés à deux pas de nous.

La malversation, cause de tous les crimes, venant d'en haut, servait d'exemple aux subordonnés et se répandit comme un liquide visqueux.

Les conséquences en furent graves. En Italie, les *« combinazioni »* avec les devises ont brisé l'Alliance, car l'Allemagne en tant qu'alliée, avait promis de ne pas étendre ses activités secrètes en Italie où l'emploi de la fausse monnaie ne

pouvait manquer d’être considérée comme une malhonnêteté criminelle.

La grande escroquerie en Italie

Les moyens financiers mis à la disposition de la diplomatie, des « *Sonderkommando* de la *Wehrmacht* », des services secrets, permirent de corrompre en Italie de nombreux policiers, membres du haut conseil fasciste, dans l’entourage même de Mussolini. La Gestapo était ainsi au courant de tout ce qui se passait dans les cercles politiques, mais aussi dans la vie privée du Duce et de son gendre, le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères. Les agents de Himmler fréquentaient les salons, organisaient de grandes réceptions et couvraient les leaders du régime de cadeaux, allant pour les femmes du manteau de fourrure aux bijoux somptueux, le tout tiré des « magasins » de Sachsenhausen, pour les hommes, du porte-cigarettes en or, aux clés de coffre-forts dans les banques suisses avec le certificat de la direction en indiquant le contenu. Le bénéficiaire n’avait plus qu’à s’en servir. Quel avantage ! Avoir la certitude d’un magot important déposé dans la trésorerie d’un pays neutre, sans risquer la confiscation, le trafic de devises étant puni avec rigueur. Il ignorait malheureusement pour lui, que livres et dollars qui s’y trouvaient, sortaient d’un camp de concentration. Le service secret allemand grâce à ces fausses livres et à ces dollars, s’infiltra même dans la haute société, ses agents se camouflant pour la circonstance en gentlemen britanniques ou en rois de quelque business américain, d’autant plus pourvus d’attraits qu’ils paraissaient être des ressortissants des puissances, qui, demain, seraient victorieuses.

Quelques affaires firent scandale. C’est de la bouche d’un général italien qui fut exécuté par ordre de Himmler à Sachsenhausen, que nous apprîmes l’enquête déclenchée par son supérieur, le chef d’E.M. général Roata, sur les menées SS et sur les agents du rang le plus élevé des services secrets allemands travaillant en Italie.

Nous le vîmes, le jour de son arrivée, dans son uniforme râpé, sans bottes, pieds nus. Il resta là jusqu’à 7 heures du soir, debout devant la porte d’entrée. Toutes les demi-heures, les SS se ruaient sur lui à grands coups de bottes.

Notre chef, Timmer, hors de lui, l’amena dans notre bureau et nous lança :

— Vous n’avez pas à lui demander son nom, ni d’où il vient. C’est un des s… qui ont organisé la trahison de Badoglio.

L’homme remit sa montre, son stylo et ce qu’il avait d’argent à un déporté tchèque, l’ex-député Krehan. Comme ils ne se comprenaient pas, on fit appel à mes services.

J’en profitai pour lui demander d’où il venait.

— J’ai été mêlé à l’affaire de Ciano et les Allemands reprochent au ministre des Affaires étrangères et à moi-même d’avoir mis personnellement en cause le *Führer*, auprès du Roi et de Mussolini, au sujet de l’introduction de la fausse monnaie en Italie et d’avoir aussi provoqué des difficultés dans l’alliance. Ils m’accusent aussi d’avoir eu des relations avec les Alliés.

Timmer emmena l’homme. Nous ne le revîmes plus. Winkel qui avait enregistré l’argent, nous confirma les dires de l’Italien, un fidèle de la monarchie.

Le groupe Ciano-Grandi, jugeant la guerre perdue, a cherché à ouvrir les yeux de Mussolini sur les manigances des Allemands et sur les difficultés que leurs actes provoqueraient lorsqu’il s’agirait de traiter avec les Alliés.

Les intrigues suscitées par les « générosités » allemandes prouvaient jusqu’à l’évidence que ce n’était pas l’aide pro-alliée, mais bien l’action des SS, qui, en s’immisçant de façon odieuse dans les affaires italiennes, briserait tôt ou tard l’Alliance.

Les hommes de Himmler ne pardonnèrent jamais à Ciano d’avoir dévoilé le mystère de la Banque d’Angleterre à son beau-père Mussolini. La mise en cause des méthodes des Services secrets allemands provoqua la colère de Himmler. Après la séance historique du Grand Conseil du 25 juillet 1943 où Ciano se joignit au comte Grandi pour mettre le Duce en minorité, la Gestapo n’eut plus qu’une idée en tête, trouver la meilleure formule pour enlever et abattre Ciano. Ils organiseront son enlèvement, obtiendront le « consentement » de Mussolini qu’ils tenaient prisonnier, à l’exécution de son gendre. Le Duce ne put que s’incliner devant les pressions faites par Karl Wolff, plénipotentiaire de Himmler en Italie.

Le massacre des patriotes italiens est dû à une poignée de SS, mais aussi aux officiers de la *Wehrmacht*.

Ils pensaient, par leurs meurtres, leurs fusillades, par tout le sang qu’ils versaient, prouver à leurs maîtres la valeur du « travail » qu’ils exécutaient pour eux.

Leur menace d’enlever le Pape et de détruire Rome par l’emploi des « armes secrètes », ce chantage – puisque ces armes n’existaient que sur les épures des bureaux d’études – n’a pas pu leur permettre de mener leur projet, à savoir, rétablir l’Axe.

L’opération *Student*, ainsi dénommée parce que le général Student, commandant des troupes de parachutistes en Italie, devait en assurer l’exécution prévoyait l’arrestation de la famille royale et l’occupation de tous les bâtiments officiels de Rome. Le général réclamait des renforts, mais Gœring ne croyait pas au succès. L’enlèvement du Duce n’avait été qu’un exploit spectaculaire où les reîtres de Skorzeny n’avaient trouvé pour s’opposer à eux que quelques carabiniers hésitants. Autre chose était d’imposer à la population romaine enflammée par la haine qu’elle portait à ses anciens alliés, une occupation par la force.

Dès le retournement du 25 juillet 1943, Himmler ordonna aux commandos de Friedensthal de franchir les Alpes. Les parachutistes de Gœring lui paraissaient manquer d’enthousiasme pour cette tâche. L’opération *Student* changea de nom, elle fut baptisée *Alarich* en souvenir de la ruée sur Rome des Wisigoths et de leur roi, au début du

IVe siècle. Alaric (370-410) est pour Himmler le symbole de la supériorité du guerrier germanique sur le combattant chrétien. Selon la légende, le cercueil d’Alaric repose dans le lit du Buzento, après avoir mené « une expédition punitive » contre Rome (en vérité le pillage de la Ville Sainte).

Les archanges d’Oranienburg prétendaient donner une leçon à leurs collègues de la *Wehrmacht*. Quant à leur chef, Himmler, il voulait rééditer vis-à-vis du Vatican et de la famille royale les exploits du chevalier du *Reich*, Ulrich von Hutten, qui au début de la Réforme, s’attaqua aux princes et aux évêques, qui ne se décidaient pas à prendre parti pour Luther et il voulait faire sienne la devise du reître : *« Ich hab es gewagt »* (J’ai eu l’audace!).

Les noms d’Alarich et Hutten fleurirent sur les lèvres des SS, et comme les directives émanaient directement de Himmler, et partaient de son E.M. vers ses laboratoires de complots et de répression, et ses arsenaux, à Sachsenhausen, nous fûmes bien vite au courant.

« Nous reprendrons la *Luftwafe* en main et les opérations militaires en Italie, disaient les SS. Les Anglo-Américains seront jetés dans la Méditerranée. Le pape, ses cardinaux, la famille royale occuperont ici les chalets des grands personnages, nos hôtes, que nous caserons ailleurs. » Ils n’exagéraient pas : on déménageait déjà les personnalités qui les occupaient. À Sachsenhausen, le roi devait prendre la villa habitée par Schuschnigg, et le pape celle de Léon Blum.

Pour financer le plan Alarich, les presses de la « Bank of England » tournaient nuit et jour et la fonderie de l’Inspection coulait en lingots, tous nos stocks d’or

(alliances, bridges dentaires). Des camions de la SD ramassaient la production et sous bonne escorte prenaient la direction de l'Italie. Malgré cet élan fiévreux des SS, Hitler considéra, ce qui prouve sa lucidité, le plan Alarich comme irréalisable. Il s'estima satisfait de la « libération » de son « ami » Mussolini. Conseillé par Ribbentrop et son ambassadeur au Vatican von Weitzsäcker il préféra présenter les événements du 25 juillet 1943 comme la trahison d'une clique d'aristocrates italiens, pour éviter que les Grandi et les Ciano pussent être considérés comme les chefs de la Résistance et surtout pour ne pas couper les ponts avec le Vatican.

Mais Himmler, voyant la situation militaire se détériorer, donna l'ordre à son chef des espions Schellenberg, et à son plénipotentiaire en Italie, Karl Wolff, de ne pas se laisser dépasser par les services de l'*Abwehr*, ceux de Canaris, ni par ceux de l'Auswärtiges Amt, dans les contacts avec le Vatican et les services secrets américains. Certains SS, originaires d'Autriche, eurent à faire entendre à la cour papale que le *Reichsführer* avait déjà donné un statut spécial aux prêtres et aux politiques de tendance chrétienne, internés dans les camps, (à la fin de la guerre, Himmler les aura tous regroupés à Dachau) et que la stricte neutralité du Vatican renforce sa position dans les pays chrétiens (Croatie, Autriche, Slovaquie, Pologne, Ukraine occidentale). Les directives de Himmler visaient surtout à démontrer au Pape l'influence croissante du communisme dans les régions de l'Italie déjà libérées par les Alliés et que si la Papauté s'attaquait aux « mesures de protection » prises par le *Reichsführer*, le drapeau rouge, timbré de la faucille et du marteau, pourrait flotter sur le Vatican…

On verra Himmler aller plus loin, lorsqu'il demandera, en accord avec Ribbentrop, l'intervention du Pape auprès des Occidentaux en vue de la cessation, des hostilités sur le front ouest. Si ces tentatives demeureront vaines, Himmler aura cependant obtenu le maintien de la neutralité silencieuse de Pie XII sur les mesures prises par les SS, dans « le front intérieur ». Ce qu'on peut estimer avoir été une réussite de Schellenberg, de Wolff et de Hœttl[78].

Mais l'or et l'argent de Sachsenhausen au service de Kaltenbrunner, de Schellenberg, de Wolff, n'ont pas permis d'acheter l'Italie ; au contraire leur offensive financière créa le chaos qui facilita la chute du régime fasciste et la volte-face de Rome du côté allié. Faillite aussi dans le « plan touranien », qui selon la SD prévoyait un coup de force de l'E.M. turc et même la corruption de l'entourage du président Inonu, pour frayer à la *Wehrmacht*, un passage à travers l'Anatolie[79].

Quelle a été la masse des faux billets ?

À combien peut-on chiffrer le montant des faux billets émis par la « Bank of England » de l'imprimerie de Sachsenhausen. D'après Oskar, le comptable des baraques 18 et 19, on aurait imprimé 150 millions de livres. Peter Edel, qui comptabilisait les caisses et connaissait leur contenu et leur poids, affirme que celles qu'il a vues sortir contenaient au moins 2 500 000 billets, de 5, 10, 20 et 50 livres, ce qui, en somme, confirme les dires de Skala.

Quant à Krüger, il prétend qu'on aurait tiré 40 000 à 45 000 billets par mois, environ 9 600 000 billets, puisque l'imprimerie de Sachsenhausen a fonctionné environ deux ans. Krüger veut être précis, il donne son décompte et aboutit à 118 millions de livres : 3 800 000 billets à 5 livres; 3 200 000 billets à 10 livres; 1 100 000 billets à 20 livres; 900 000 billets à 50 livres[80].

L'appétit de Himmler ne se satisfaisait pas d'une nourriture aussi minable, aussi son plan prévoyait-il l'impression de 1 million de bank-notes par mois, soit environ 2 milliards de livres par an. Oui, mais pour sortir cette quantité Krüger aurait dû employer près de 2 000 prisonniers et multiplier par 10 les machines. Cela peut-être eut été possible, mais alors le papier eut fait défaut. Reste encore qu'il aurait fallu diffuser ces sommes astronomiques !

Schellenberg et ses compagnons, qui profitaient, pour financer leurs provocations et leurs achats, de quantités relativement faibles, craignaient qu'un excès de fausses livres provoquât la méfiance et aboutit rapidement à l'« opération inflation », le lancement en masse de bank-notes en Angleterre. C'eut été pour eux la mort de la poule aux œufs d'or. Le placement des fausses livres avait été une excellente « affaire », il avait rapporté 130 millions de RM de devises fortes, de Suisse, d'Espagne, du Portugal, de Suède, plus 50 millions de francs de France, de Hollande, 30 millions de Turquie et des pays du Moyen-Orient. Un fait qui donne une idée de l'importance de ce trafic, c'est que Schellenberg prêta spécialement des bateaux de contrebande pour assurer le passage en Méditerranée de ses fausses livres sterling.

V

Oranienburg-Sachsenhausen, la métropole de l’empire SS

La topographie de la cité interdite

Par la route enneigée, je rentre du travail avec les camarades… Je passe le grand porche… Surprise ! Les cuisines prolongent comme toujours le bâtiment de l’*Effektenkammer*, mais au beau milieu de l’aire d’appel, dans le trou bétonné où l’on plante la potence, lors des pendaisons pour l’exemple, se dresse un énorme sapin, un sapin de Noël. Aucune friandise n’alourdit ses branches sur lesquelles s’amassent les flocons, mais il est constellé d’ampoules électriques.

Je n’y pensais plus. Pour ce 24 décembre, pour ce jour de Noël, le commandant nous a fait un cadeau, il nous a consenti plus de lumière… C’est vrai, c’est jour de fête. Nous la passerons entre amis. Les médecins déportés ont lancé des invitations. Ils reçoivent chez eux… Dans la salle d’opérations, dont les volets sont hermétiquement clos – le « black out » est imposé dès le coucher du soleil – nous sommes là une vingtaine, venus de tous les horizons, de tous les pays. Notre hôte, Hermann Pistor, est Allemand, mais des confrères détenus comme lui viennent de France, de Norvège, de Pologne, de Yougoslavie. J’ai amené Marcel Souberat, j’ai fait pour l’occasion extraire de l’*Effektenkammer* son violoncelle. Lorsqu’on l’a arrêté, il sortait d’un concert en habit avec son instrument… Le seul bagage qu’il a pu emporter… Il l’a sorti de sa boîte, il l’a caressé comme un vieil ami retrouvé, il s’est mis à jouer. *La Méditation de Thaïs* de Massenet, le *Boléro* de Ravel, etc., puis l’*Étude Révolutionnaire* de Chopin. Nous l’aurions entendu volontiers davantage, mais le temps passait, il allait falloir rentrer dans nos baraques respectives, alors, pour terminer, il a commencé: *« Stille Nacht, Heilige Nacht… »* Soudain, la porte brusquement s’ouvre. C’est Maschke en tenue. La seule bougie qui nous éclaire fait briller l’acier du casque. Souberat n’a pas cessé de jouer.

Le reître voit là réunis tous les *« prominenz »* du camp. Pourtant, son ton, très

sec, est moins brutal qu’à l’ordinaire. Sans doute a-t-il écouté un moment derrière la porte. Nous ne complotions pas, nous écoutions de la musique. Il se tourne vers Pistor, il lui dit : « Ça va ! Je vous comprends, mais dans une minute la cloche va sonner. Si je trouve l’un de vous à circuler dans le camp après l’heure, je l’arrête, je vous en avertis. De toute façon, je ferai mon rapport au commandant. Un violon, je comprendrais encore, mais cette armoire ! Comment diable avez-vous pu vous organiser ? » Il montrait le violoncelle et sa boîte. Là-dessus, il sort.

La dernière note vibre encore lorsque nous nous apprêtons à partir. Un des médecins polonais auquel je serre la main, me murmure : « Vous en avez de la veine, vous allez vous coucher. Moi, je dois travailler une partie de la nuit ». Il ne m’en dit pas plus, mais son regard exprimait tant de mystère que je le regardai descendre dans la cave. Il emportait une grande bouteille de phénol sous son bras.

La cave, nous le savions tous, c’était la morgue. Régulièrement, on y entreposait un millier de cadavres. Nous savions aussi, ce n’était pas un secret, que les médecins SS, après avoir dépouillé les têtes, envoyaient les crânes et les peaux qui leur semblaient présenter des caractéristiques particulières, aux instituts de recherches spécialisés de l’*Ahnenerbe*, Institut des liens héréditaires, placés directement sous le contrôle de Himmler. Les boîtes de crânes, soigneusement empilées, partaient par camions, jamais par chemin de fer. La marchandise était urgente et confidentielle.

La *pathologische Abteilung* (la section pathologique) m’intéressait. Je cherchai à en savoir davantage. Les médecins se montraient réticents. Bien qu’ils eussent confiance en moi, ils craignaient que, sans y attacher d’importance, j’en dise trop long et que ne courent dans le camp des rumeurs sur leurs occupations. Bien que le nettoyage d’une tête et sa préparation fussent des pratiques de leur état, ils se sentaient gênés de l’effectuer et que l’on en parlât. L’un d’eux finit par me dire: « Tu ne peux pas t’imaginer combien nos travaux sont confidentiels. Seuls des médecins SS peuvent venir travailler dans la “réserve”. Tiens, un exemple, il y a quelque temps un médecin, un chercheur, membre du Parti et mieux encore, un SS, pour poursuivre ses recherches chez nous, a dû obtenir l’accord personnel de Himmler[81]. »

Le déporté politique Walter Clause matricule n° 40 603, voulut bien, lui, satisfaire ma curiosité et me dévoila les activités les plus secrètes de la *Pathologische Abteilung*. Il le pouvait. Technicien de chauffage, on dut faire appel à lui, pour une réparation. Il y avait une fuite dans la «

Knochenkochanlage », l'installation pour la cuisson des os.

— Quoi ? – Il me répéta: *« Knockenkochanlage »*. Je ne l'invente pas. J'ai lu le nom sur la porte. Il y avait là sur une énorme cuisinière, de grandes marmites. Bien sûr, elles n'étaient pas en service, puisque le chauffage à la vapeur était en panne, mais ce que j'ai vu, pendant que je réparais, c'est une armoire pleine de flacons étiquetés, où, dans le formol, baignaient de drôles de trucs.

Un médecin SS est entré pour chercher un des bocaux, il a oublié de refermer l'armoire. Tous ces trucs: des organes masculins… J'en suis sûr, j'ai lu des étiquettes, elles portaient un nom, une date, l'origine du propriétaire, et la partie de lui qu'on avait voulu conserver; pénis, testicules, des gros, des petits… pour tous les instituts! »

Cela me paraissait impossible, j'en ai cherché la confirmation auprès de mes amis médecins. « Exact, m'a dit Pistor, les médecins SS se livrent pour Himmler à des études raciales. Ils cherchent à déterminer le type du « pénis aryen » et aussi à trouver les raisons des malformations de ces organes. » Il ajouta : « Un conseil d'ami ! Oubliez ce que vous avez appris! »

Maintenant je m'explique pourquoi, lorsque l'on se fait porter malade, les médecins SS commencent par ordonner qu'on laisse tomber son pantalon et qu'ensuite, du bout de leurs chaussures, ils relèvent nos chemises. D'abord pour repérer les Juifs, mais aussi pour découvrir des anomalies ou des monstruosités particulières. Clause a même confirmé par écrit, après la guerre, que le médecin SS Baumkötter, s'arrêta devant le prisonnier Rudolf Schultze et lança aux médecins, qui l'accompagnaient : « Mes enfants, regardez ce morceau ! Ce gars-là est monté comme un étalon ! Sa verge a la forme d'un pied de cheval coupé. Ça ! c'est quelque chose pour nous! »

J'ignore si « la chose » a pris sa place parmi les flacons remplis de formol de l'armoire dans la cave secrète de Sachsenhausen, par contre pendant mon séjour au camp, j'ai pu constater moi-même que certains détenus, d'un aspect physique extravagant, qu'on avait décidés, par l'appât de quelques cigarettes à se porter volontaires pour expérimenter un médicament, ne reparaissaient plus.

Peu de jours après, il nous fallait porter sur nos registres, à côté de leur nom la mention : « Mort au transport. »

Il va de soi si l'on pense qu'au laboratoire de Sachsenhausen, les médecins SS comme autant de Jivaros, préparaient pour les conserver, des têtes… et le reste, qu'on recommandait sur ce sujet, le secret absolu.

Mon séjour à l'*Effektenkammer* m'a permis de connaître la géographie, non seulement de notre camp, mais aussi de tous les autres. Je peux, hélas, vous servir de guide et faire connaître à ceux qui veulent me suivre, la capitale, mais aussi les villes et les villages de ce monstrueux empire, qui se cache à travers le *Reich* et l'Europe.

Le *Konzentrationslager*, K.L. Sachsenhausen, notre camp, colonie de baraques, est incrusté dans un complexe de casernes, d'usines, de bâtiments administratifs, de maisons d'habitation, et de villas, le tout appartenant aux SS. L'ensemble d'une superficie de quatre cents hectares, sans compter les terrains et les chantiers satellites des commandos extérieurs qui s'étirent sur des dizaines de kilomètres vers la périphérie berlinoise, est la capitale du système himmlérien. Notre camp se situe sur la route d'Oranienburg-Berlin, à trente kilomètres au nord de la *Reichshauptstadt* et plus exactement sur le chemin entre les agglomérations de Sachsenhausen et de Schmachtenhagen. C'est là que fut établi le premier des camps de concentration. De plus Oranienburg commande la partie nord du Gross-Berlin. Dans le sud, à Lichterfelde, Himmler a encore fait édifier une cité pour l'administration centrale de l'économie (WVHA), un complexe de bâtiments au style germanique approuvé par le *Führer*. Là se trouve aussi cantonnée la *Leibstandarte* Adolf Hitler, division SS, la garde personnelle du *Führer*.

À Oranienburg, qui domine les routes Berlin-Baltique et le Ring de Berlin, les canaux Hohenzollern et Oder-Havel, donc les communications fluviales Oder-Elbe, s'est développé Sachsenhausen le plus grand combinat des SS, capable de fournir tous les produits qu'exige Himmler et que nécessite sa puissante organisation : pierres taillées, métaux, diamants, cadavres, fausse monnaie, armes. Ici stationne la *Totenkopf-Division*, la garde prétorienne de Himmler. C'est également ici que le *Reichsführer* a concentré le gros de 50 000 déportés politiques qu'il détient dans sa capitale et où il a implanté l'administration centrale pour les quinze camps de son empire, les dépôts les mieux gardés, les ateliers et laboratoires les plus secrets.

Sur les rues de cet enchevêtrement de bâtiments, enfouis dans les bosquets, sont postés des gardes armés accompagnés de chiens. Des petits *bunkers* contrôlent les points d'accès que ferment des barrières. Personne ne peut s'approcher ou entrer sans laissez-passer. La population civile travaillant dans les usines mixtes (détenus civils) est triée par la Gestapo. Des patrouilleurs en voitures sillonnent la région.

La cité interdite bénéficie de la proximité du Hohenzollern-Kanal provenant

du Leibnitz-See et du pont qui franchit l'artère fluviale que nous connaissons déjà depuis notre passage au commando Speer. Les SS contrôlent les écluses qui représentent les points névralgiques du ravitaillement de la « capitale », limitée à l'est par le canal, à l'ouest par la ligne de chemin de fer Oranienburg-Lowenberg. Mais dans toutes les directions, des usines et des chantiers débordent encore assez profondément ces frontières avec leur propre voie ferrée.

Partant d'Oranienburg, la division *Totenkopf* et, de Lichterfelde, la division *Leibstandarte* peuvent en trente minutes prendre possession de toutes les gares, des aérodromes et des centrales énergétiques de Berlin.

Dans le noyau du combinat nord, Oranienburg-Sachsenhausen, un petit triangle entouré par des murs en béton, des miradors et des barbelés, d'une superficie de dix huit hectares, les SS ont concentré soixante-huit baraques disposées en éventail autour du bâtiment principal construit en dur, la maison du Lagerführer, commandant adjoint. Les baraques peintes en vert se répartissent ainsi : cinquante pour l'habitat des déportés politiques, six pour les prisonniers de guerre, les autres pour les bureaux, l'infirmerie et les services annexes. C'est un des centres les plus peuplés du monde. Les hommes y vivent encaqués comme des harengs. De cette réserve de la main d'œuvre esclavagiste, chaque jour, en rangs de cinq, les colonnes se ruent vers les lieux de travail. Le troupeau rentre le soir, à l'exception des commandos employés dans les ateliers où les télétypes, les machines et les fours s'activent 24 heures sur 24.

Si les déportés sont entassés, c'est que la WVHA considère le terrain comme trop cher et que les baraques doivent se trouver à portée du feu des mitrailleuses, afin de maîtriser une révolte éventuelle. D'autres raisons encore: ambiance pénitentiaire, facilités d'administration, secret absolu quant à l'activité de l'arsenal.

Voici maintenant les points forts du triangle concentrationnaire. L'*Effektenkammer* que nous connaissons, une autre baraque, *Schreibstube* (le secrétariat), lieu de réunion de chefs de bloks et résidence des trois chefs du camp (tous des détenus), qui y disposent de petites chambres séparées. Une troisième baraque sert de magasin et de dépôt de vivres, elle est bien gardée, car son contenu excite la convoitise de milliers et de milliers d'hommes qui souffrent de la faim. Un bâtiment spécial pour l'*Entlausung* (désinfection), station obligatoire pour chaque prisonnier. On l'y dépouille de son argent, des objets de valeur qu'il peut détenir, de ses valises et même du costume qu'il porte lors de son arrivée. Nu, on lui coupe les cheveux, on lui administre une douche chaude et l'on pulvérise avec une pompe puissante un désinfectant extrêmement

fort sur toutes les parties velues du corps. Cette opération terminée, il reçoit son *Drillich*, costume en étoffe mince comme du papier, un manteau de même tissu, une chemise et des sabots.

Une baraque est réservée aux douches et à la lingerie, une deuxième à la cuisine, une troisième s'intitule « cantine », mais on n'y peut rien acheter et enfin la dernière sert de bibliothèque, riche en classiques de la littérature nazie, encore faudrait-il, pour la fréquenter, disposer de loisirs. Dans six de ces constructions – elles aussi peintes en vert, couleur de l'espérance – sont rassemblés les ateliers de réparation. Le *Revier*, l'infirmerie, comporte trois, plus tard huit baraques ; comprenant aussi le service de « pathologie » avec sa « cave », dépôt de cadavres couvrant 230 mètres carrés pouvant recevoir 3 000 corps. Au-dessus de cette « morgue » géante, fonctionne le *Sonderbau*, maison close dont dix déportées amenées spécialement de Ravensbrück forment le personnel. À la fondation du camp, les architectes du *Führer* avaient prévu de loger dans chaque baraque 148 prisonniers, cependant on en entassait vers 1940 : 300 ; en 1942 : 600 ; en 1944 : 800, pour finir, à la fin de la guerre, par y compresser plus de mille personnes[82].

Face à la place d'appel se trouve la maison du *LagerFührer* (le commandant adjoint), elle ne comporte qu'un étage surmonté d'une tour qui sert de mirador principal : la *Turm A*. Ce bâtiment traversé par un corridor couvert, long de cinq mètres limité par deux portes, l'une d'entrée, l'autre de sortie. À droite, dans ce passage, une pièce pour le *Blockführer*, à gauche une autre pour l'*Einsatzführer*, préposé à la répartition de la main-d'œuvre. Au premier étage, les bureaux du *LagerFührer* et de deux de ses collègues. Une chambre est réservée au fichier. De la porte d'entrée, dans un rayon de 100 mètres, l'éventail des baraques se développe sur quatre rangs circulaires: le premier de 18 baraques, le second de 20, le troisième de 10 et le quatrième de 9. Les autres baraques se situent à droite dans le prolongement du bâtiment d'entrée. Groupées hors de ce système, elles forment le lieu dit « petit camp ». Au camp proprement dit appartiennent encore trois complexes, le *Sonderlager* où s'alignent 4 maisonnettes; en bois, des villas d'un étage, réservées aux prisonniers de marque à qui Himmler accorde un statut spécial, puisqu'ils ont le droit d'y vivre en famille comme Léon Blum, Schuschnigg, le prince héritier de Bavière. Dans cet endroit, une baraque spéciale abrite des prisonniers de guerre, quelques généraux, que Himmler considère pouvoir être utiles pour ses combinaisons diplomatiques. Dans le voisinage du « petit camp » s'élève le *Zellenbau*, prolongement de la prison principale de Prinz Albrecht-Strasse. Là sont détenus des prisonniers comme Grynszpan, Elser, mêlés aux grandes provocations, ou des notables comme

Martin Luther, secrétaire d'État adjoint au ministère des Affaires étrangères et de nombreuses personnalités politiques et ecclésiastiques.

En dehors des barbelés, mais toujours dans l'enceinte du camp, les garages de voitures des pompes à incendie et les baraques de la *Kommandantur*, dont les principales, en dehors de l'appartement et du bureau du commandant, sont la *politische Abteilung*, les magasins d'uniformes, le service de la main-d'œuvre, les dépôts souterrains de devises et d'objets de valeur ainsi qu'un grand *bunker*, prévu comme abri contre les attaques aériennes, mais où les SS se livrent aux douceurs du *Kegelbahn* (jeu de boules). On y a adroitement aménagé un coin, en salle de torture. Elle constitue une étape pour ceux déjà désignés pour l'exécution, car non loin de là, la route mène vers l'*Industriehof*, cour industrielle. Elle est bien nommée puisqu'y sont rassemblés le complexe des stocks de l'*Effektenkammer*, les ateliers de menuiserie, la forge, le dépôt des matériaux de construction, l'atelier de chaussures (mine de diamants), le poulailler et la soue où les SS élèvent des cochons.

Darwiniste convaincu, Himmler étudiant aux hautes études d'agriculture, aurait aimé se spécialiser dans l'élevage et la création de fermes modèles. Son élevage de volaille à Waldtrudering en Bavière, sert d'exemple et de stimulant à la future colonisation rurale des SS : les *Bauer-Soldaten* (soldats-paysans). Ainsi les candidats à la distribution des domaines de l'Est ne se limitent pas à traiter l'Europe par de nouvelles méthodes sanguinaires afin de préserver la pureté de la race allemande, fidèles au slogan nazi, *« Blut und Boden »* (sang et sol), ils se consacrent avec la même ardeur à l'exploitation rationnelle de la terre et à l'élevage. Ils reprennent à leur compte, mais pour servir la tyrannie, le vers célèbre de La Marseillaise : « Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! ». Même dans son Q.G., à la Prinz Albrecht-Strasse, au cœur de Berlin, le gardien-chef de la prison a installé un poulailler dans la petite cour réservée aux promenades quotidiennes des prisonniers. À Sachsenhausen, ce hobby est poussé plus loin. Nous avons un potager et une porcherie, point géographique étonnant, il avoisine le crématoire[83] !

Quatre fourneaux sont prévus pour incinérer chacun un corps en une demi-heure, manutention comprise. Mais comme dit le contremaître du *Sonderkommando*, Wolf, aux prêtres : « On peut aisément faire rôtir à la fois deux types, s'ils sont maigres comme des clous, le manque de nourriture permet d'améliorer la production. » Comme cette industrie travaille 24 heures sur 24, sans repos hebdomadaire, la production courante est: 24 x 4 = 96 par jour, mais aux périodes de transferts accélérés, le « travail » quotidien des fours atteint 100

incinérations, soit environ 3 000 par mois, et 36 000 par an. Mais en tenant compte que le crématoire n'a pas travaillé à la même capacité durant toute la guerre, la moyenne approchait de 20 000 par an.

Ce n'est pas le nombre de victimes qui a fait octroyer à Sachsenhausen un statut spécial dans le système concentrationnaire – dans d'autres camps bien plus de détenus sont morts – mais le choix des malheureux qui passent dans ces installations si perfectionnées et les grands secrets dont les nazis veulent empêcher la divulgation. Pourtant ces usines et les laboratoires ne gardent pas de mystère pour les hauts dignitaires du parti, ni pour certaines personnalités, financiers, industriels, appelés à collaborer avec les différents départements de l'organisation SS.

C'est ici, à Sachsenhausen, qu'ont été étudiées et mises au point les différentes méthodes d'utilisation des instruments de destruction massive que les SS appliquent dans leur guerre biologique. Si les hauts fonctionnaires de la police des pays favorables à l'Axe doivent se documenter sur les installations du système concentrationnaire, on les amène en visite à Sachsenhauscn. Quant aux officiers de l'E.M. de Himmler, il leur suffit de prendre leur voiture et de venir sur place constater à quel stade de la fabrication est parvenu tel prototype ou telle série d'armes nouvelles.

Voilà pourquoi Oranienburg-Sachsenhausen est réellement devenue la capitale de cet empire invisible de Himmler.

Sur cette planète inconnue au cœur du *Reich* où les « bouches inutiles » sont éliminées, les « travailleurs de force », au traitement privilégié, doivent respecter les normes de la production, car dans le même temps où les usines tournent à plein pour forger des armes, c'est aussi contribuer à la victoire que d'appliquer avec la plus extrême rigueur les « mesures pour la protection de la race » par l'isolement de millions d'hommes « inférieurs » ou « indignes », mais surtout par leur extermination.

De même que dans l'infirmerie, le dépôt de cadavres jouxte le bordel, là encore à l'*Industriehof*, le voisinage du crématoire avec la porcherie, symbolise le rendement du sang et du sol. « Leur » darwinisme, interprété par les théoriciens de la race, conduit inévitablement les SS à l'assimilation de l'homme au porc… lorsque, abâtardi par le mélange du sang ou par la déformation mentale, il se trouve dépourvu de la conception nationale-socialiste du monde. Plus la valeur intellectuelle et sociale de l'homme est grande, plus grand est son crime d'avoir accepté « l'enjuivement » par la science, la littérature, l'art et les

religions. Les SS réservent à ces « décadents » un réduit aux frontières des barbelés électrifiés, comme je l'ai dit, le *Schutzhaftlager* (camp de protection), le *Kazet*, le camp de concentration dans l'argot des Allemands.

Ce « camp de protection » n'est qu'un satellite du *Truppenlager*, « camp militaire des SS », qui se trouve de l'autre côté de la *Lagerstrasse*, l'axe du combinat menant vers la ville d'Oranienburg.

Dans le *Truppenlager* s'étendent les casernes des SS, l'intendance, le réfectoire, les écuries pour les chevaux, les garages pour les voitures, de grands terrains d'exercice, les dépôts d'armes et la maison de l'*Amtsgruppe D* (WVHA), I.K.L., ce qui veut dire *Inspektion der Konzentrationslager*, le Q.G. de tous les camps de concentration en Allemagne et dans les pays occupés. Cette cité se prolonge par un quartier résidentiel, maisonnettes entourées de verdure où logent les officiers SS. Plus loin, sur la route de Berlin, quelques villas appartenant aux officiers supérieurs. Partout, le long de la route et des voies de chemin de fer, les SS ont fait construire par les prisonniers des ateliers et des usines de fortune, en les camouflant le plus possible dans les bosquets pour parer aux attaques de l'aviation alliée.

De l'autre côté de notre camp, à l'ouest, s'alignent des pavillons d'un étage, la *Siedlung* (la colonie), habitat des sous-officiers de la « Division Tête de Mort », qui, bien que le service au camp soit assimilé au front, jouissent du privilège d'habiter avec leur femme. Mais il va de soi que leur foyer doit chaque année s'enrichir d'un rejeton. Les bénéficiaires de cette faveur, officiers et sous-officiers, choisis par le service médical SS ne peuvent se marier qu'avec des femmes agréées par le *Reichsführer*. Toujours selon les mesures de renforcement de la race, les cadets, formés dans les burgs SS, se recrutèrent en priorité chez les enfants issus de mariages autorisés. Élevés à l'ombre du crématoire, les gamins se purifient automatiquement des complexes et des scrupules que mille ans d'éducation chrétienne ont implantés dans l'âme du peuple allemand. Les jeunes ne connaîtront plus des slogans efféminés : charité, pacifisme, fraternité humaine, égalité des hommes ! Quel stoïcisme il faudra aux populations esclaves pour subir sans broncher les crachats et les insultes de ces jeunes produits de l'élevage nazi, dressés comme des chiens à s'enrager à la seule vue du pyjama zébra.

Le *Schutzhaftlager*, *Truppenlager*, la *Siedlung* et les nombreuses usines forment un combinat qui s'étend sur plusieurs dizaines de kilomètres carrés. Rien que pour les SS, on compte 10 casernes, et 145 baraques, ainsi qu'un hôpital, un bureau central des télécommunications, la *Wafentechnische*

Versuchsabteilung, l'institut d'expérimentation des armes, des baraques pour les formations SS d'origine étrangère, encore quelques-unes pour les prisonniers, une station de chemin de fer et un port sur le Hohenzollern-Kanal. Les SS ont jugé bon de placer à cet endroit leur grande usine de pain et de saucissons, le *Steinbearbeitungswerk* (Speer) que nous connaissons déjà.

Plus de 500 baraques, halls et d'autres bâtiments abritent le dépôt des pièces détachées pour les voitures et les tanks, arsenal militaire, le magasin des télécommunications, la radio-station SS « Herz As », les dépôts et les magasins de la SS-WVHA, costumes, chaussures et or, le garde-meuble, le tout meublé gardé par 2 000 SS de la division *Totenkopfstandarte Brandenburg*.

Mais cette topographie du camp, si détaillée qu'elle soit, ne dit pas grand-chose. Il faut connaître tous les buts visés par les SS avec ce camp et les institutions qu'ils ont rassemblées alentour et leurs activités pour se faire une idée de l'importance réelle du complexe Oranienburg-Sachsenhausen-Hohenzollern-Kanal.

Comment cette communauté ségrégationniste – hommes et sous-hommes – au milieu d'un enchevêtrement de béton et de bois a-t-elle pu s'assembler? Le camp, comme toute cité, a son histoire.

L'histoire et le but de la « concentration »

Avant 1936, l'espace qu'occupe le camp était inculte: forêts et marécages. Les petits retraités s'y retiraient pour passer leurs vieux jours autour de la ville-jardin d'Oranienburg. En 1936, les SS achètent de grandes surfaces de terrain et les entourent de barbelés. À la fin de l'été de la même année arrivent les premiers prisonniers politiques en provenance d'Esterwegen, camp implanté dans les marécages du nord. Copieusement gratifiés de coups de bâton et sous l'égide des deux étendards, le rouge à la swastika et le noir aux deux lettres runiques SS, ils se mirent à aplanir le terrain pour édifier un camp de concentration prévu pour 8 000 à 10 000 personnes. Il reste dans le camp quelques survivants des pionniers de cette époque qui ont tracé leur épopée en lettres de sang sur le sable d'Oranienburg. C'est sous ce nom qu'on connaissait le camp.

Son histoire a donc commencé trois ans avant la guerre. Mais l'accession de Hitler au pouvoir et surtout après le fameux incendie du *Reichstag*, des mesures furent prises pour neutraliser les opposants au nouveau gouvernement. Le premier camp de concentration de SS était le Columbia-Haus à Berlin-Tempelhof avec son chef, Erich Koch, plus tard commissaire du *Reich* en URSS. Dans l'enceinte de la Schultheiss-Patzenhofer-Brauerei à Oranienburg, les S.A.

de la Standarte 208 sous l’ordre de Gœring, ministre de l’intérieur de Prusse, installèrent un camp de concentration provisoire, mais plus vaste, pour héberger les victimes des razzias opérées dans Berlin et ses faubourgs. Pour marquer des points contre la mobilisation de l’opinion mondiale, après le succès électoral du 5 mars 1933, Hitler avait dissous ce premier camp de concentration, non en libérant tous les prisonniers, mais en en déférant une grande partie devant les tribunaux « réguliers ». Entre-temps, la Gestapo ordonnait l’édification d’un camp de concentration « modèle », non loin de Berlin, dont les travaux commencèrent par la venue en 1936 de ces prisonniers, aujourd’hui doyens du camp, dont je viens de parler. Le mot concentration fut pour la Gestapo synonyme du rassemblement forcé des gens considérés comme ennemis politiques ou de la Société.

En 1940, Sachsenhausen comptait déjà 22 000 âmes, 12 000 citoyens civils, 10 000 esclaves zébra du « Ka-zet » ; 2 000 SS environ assuraient la garde ainsi que la « protection » de cette population; 3 000 composaient l’administration. En 1944, l’effectif de Sachsenhausen atteint 25 000 personnes logées dans l’enceinte du *Schutzhaftlager* et 15 000 dans les commandos extérieurs. Les civils se chiffraient à 24 000, la troupe de garde a doublé : 4 000 hommes. Dans les cantonnements du personnel administratif et technique logent 4500 SS avec leurs familles. Ce qui fait que sur les dunes boisées, une ville champignon de 72000 habitants a surgi en l’espace de huit ans. Si l’on pense que les prisonniers ne peuvent compter que sur eux-mêmes, n’ayant à leur disposition ni transports, ni écoles, ni magasins, il est facile d’apprécier la valeur effective et le rendement de ces 40 000 travailleurs forcés, et l’on comprend que Himmler ait fondé son économie de guerre sur le travail et l’ascétisme des esclaves.

Mieux encore, bien des tâches mystérieuses ne pouvaient être confiées qu’à des détenus : de ce vase clos où ils vivaient, les secrets ne pouvaient s’échapper. Ils ont là, sous la main, un nombre considérable de « cobayes », appartenant à tous les pays d’opposition. C’est le « prolongement de la main de la Gestapo ». L’expérience prouve que grâce à leurs camps et leurs prisons, les nazis ont pu fomenter des intrigues et des provocations qui se ramifient jusqu’à Paris, Stockholm, Rome, Ankara, Belgrade, Moscou, Londres et même Washington. Mais rien que la productivité du travail manuel dans le camp justifie les espoirs que le *Reichsführer* a placés dans sa nouvelle « ferme-modèle ».

Les 40 000 prisonniers de Sachsenhausen, à eux seuls, produisaient autant qu’une ville allemande de 500 000 habitants. Mais les activités de ce laboratoire monstrueux alimentent et commandent le centre nerveux de la pieuvre qui, de

cette capitale de Himmler, allonge ses tentacules sur l'Allemagne. Sachsenhausen et les camps sont les armes secrètes et destructrices destinées à libérer le système nazi de tous les éléments susceptibles de nuire à la conduite de la guerre, par la démoralisation, la résistance, le sabotage et la conspiration. C'est le « Stille Front », le front silencieux, comme l'a défini Himmler lui-même, dans une formule frappante, qu'il s'est plu à répéter.

Si la « Grande Guerre », celle de 14-18, a été perdue par l'Allemagne, c'est, selon Himmler, parce que ses chefs n'ont pas su édifier ce « front silencieux » et la « Guerre Mondiale » est la suite fatale de cette carence. Mais la production des camps alimente aussi les organes de ce monstre, le *Schwarzes Corps* (l'Ordre Noir). Hitler ayant confié aux escouades de sécurité la protection contre l'ennemi de l'intérieur, la guerre mondiale ne peut pas, cette deuxième fois, se terminer par la trahison, mais par la victoire finale.

Nous connaîtrons par la suite comment se déroule le combat sur « le champ de bataille silencieux », ses règles et ses officiers.

La « patrie de Dieu », enseigne du Crématoire

Par les rapports transmis et par ses inspections fréquentes dans les camps, Himmler contrôlait le fonctionnement de l'enfer qu'il créa.

Le document photographique et sa vision personnelle présentait pour le *Reichsführer*, plus de valeur que la signature des chercheurs et des commandants des camps. Sa médiocrité intellectuelle était bien moins en cause que la méfiance instinctive du chef d'un service secret à l'égard de la chose écrite si facilement falsifiée ou déformée.

Sur les expériences faites dans les camps, il exigeait des exposés scientifiques ne dépassant pas 25 pages, avec les références bibliographiques des ouvrages consultés. En outre, il souhaitait que l'exposé fut accompagné d'un plan et de croquis, à défaut de photos. Au point que certains rapports ultra confidentiels ne consistaient qu'en une série de photos et que le texte n'excédait pas deux pages.

Ces indications concernaient, comme le prouvent les documents trouvés, les expériences médicales, la fabrication de la fausse monnaie, le matériel utilisé par les agents secrets, le fonctionnement de la chambre à gaz ou la répression des groupes de résistance, dans les camps.

Pour marquer sa place essentielle dans la hiérarchie et convaincre ceux qui rédigeaient ces rapports de son importance en tant que *Reichsführer*, il exigeait que le document comportât au moins une photo le montrant visitant l'institution,

l’usine, le camp, objets de l’étude. Ce rapport était transmis à titre de renseignements et d’exemple aux hauts fonctionnaires.

Ayant en vue l’organigramme de son système répressif, il avait engagé des spécialistes de la sociologie, de la philologie, du droit et des différentes civilisations grecque, romaine, égyptienne, syrienne, indienne et chinoise.

Il s’initiait par eux aux méthodes de travail, en usage dans l’antiquité, à la façon dont avaient pu être édifiées les Pyramides, les Jardins suspendus, la Grande Muraille, les grottes d’Ajanta et le Colisée. « Si nous admirons encore ces merveilles », avait-il coutume de dire, « c’est parce qu’alors il y avait des esclaves. »

Himmler, parlant de l’esclavage, ajoutait habituellement la phrase de *Mein Kampf*qui devait servir de mot d’ordre et de règle de conduite aux SS :

« Ce n’est pas par charité, mais pour souligner le caractère inéluctable de la hiérarchie des valeurs, que la nature a établi cet ordre. » C’est dans ce texte que réside pour Himmler le sens même de la révolution nationale-socialiste, que l’on doit servir de toute sa personne, de son âme et de son corps. On ne vit pas pour la bureaucratie d’un État, mais pour une Révolution. C’est pourquoi les SS, imprégnés de cet esprit, sont au-dessus de l’État. Cette conception est innée dans le génie allemand, comme l’affirme Hitler. « Le vrai génie est toujours inné et n’a jamais été acquis ou appris. Ce qui vaut pour un homme, vaut aussi pour une race. »

« C’est seulement après la soumission en esclavage des races inférieures que les animaux ont subi le même destin, et non autrement, comme désirent le croire certains. D’abord le vaincu a été attelé à la charrue et seulement après lui le cheval. »

Il résulte pour les SS que sans la flagellation et la mort des hommes, il n’y aurait ni Acropole, ni Grande Muraille.

Qui se soucie aujourd’hui des myriades de forçats, anéantis par le travail, la faim et les épidémies, auxquels sont dus les chefs-d’œuvre qui ont subsisté malgré les siècles ? Nietzsche n’a-t-il pas écrit dans son poème d’Ariane : « Tout mal est justifié dont se réjouit un Dieu… Oh, qu’est profonde encore cette image, jusqu’en notre temps d’humanitarisme européen[84] ! »

Ainsi « raisonnent » Hitler, Himmler et leurs hommes. Et de même qu’Ariane donnait à Thésée le fil qui lui permit, après avoir tué le Minotaure, de sortir du labyrinthe, de même Himmler, en créant l’enfer concentrationnaire, pensait

donner au *Führer*, le fil qui le guiderait vers la Victoire dominatrice.

La mythologie avait pour les nazis une signification humaine. Ils ne cherchaient dans la Fable, que des excuses à leurs crimes et des droits pour les perpétrer. Du moment que les races non-aryennes et les ennemis politiques étaient proclamés des « Minotaures », en les massacrant les SS suivaient le fil qui les guiderait hors du labyrinthe de l'Histoire.

Toute proche du camp d'extermination polonais de Sobibor, une petite maison coquette aux mansardes fleuries sous les toits pointus s'appelait *Gottes Heimat*, la patrie de Dieu. C'était la villa du *SS-Oberscharführer* Greyschutz, le *Blockführer* du crématoire.

La généalogie de la morale prenait pour les SS une importance extravagante.

L'éducation par la torture

Pour les SS, la flagellation ou les coups de nerfs de bœuf, de même que la pendaison publique deviennent les méthodes les plus efficaces pour intimider les indisciplinés ou les ennemis. Les SS les pratiquaient non pour punir une faute caractérisée, comme était appliquée jadis l'antique loi du Talion, mais pour convaincre les détenus que leurs gardiens avaient sur eux tous les droits de haute et basse justice. À des périodes déterminées par leur seul bon plaisir, les SS frappaient ou faisaient frapper les prisonniers, tous des torturés ou des pendus en sursis.

L'Ordre Noir instaura la règle de la flagellation mutuelle entre les prisonniers, et celle de la destruction des esclaves par d'autres esclaves. Dès 1942, les SS n'ont plus eu le droit de pratiquer, eux-mêmes, les châtiments corporels sur les déportés. Cette besogne vile ne regardait plus que les sous-hommes. Le règlement du 4 avril 1942 de l'Inspection des camps prouve à quel point Himmler s'intéresse dans le détail aux châtiments qu'il estime « nécessaires ».

Jusqu'alors la flagellation se faisait sur les corps vêtus. Le nouveau règlement précise, pour les cas considérés comme graves : « Le *Reichsführer*-SS, chef de la police allemande, a ordonné que l'exécution des punitions par flagellation chez les prisonniers masculins et féminins “en protection” ou “en prévention” soit accomplie sur les fesses nues, si le mot “aggravée” a été ajouté dans la décision. »

Himmler voulait montrer que la pratique de la flagellation a une telle portée éducative que les déportés eux-mêmes sont prêts à l'exécuter, mais il faut souligner que ces châtiments, il les fit administrer par des criminels qu'il a

délibérément introduits dans la masse des politiques. L'ordonnance à laquelle la note ci-dessus fait allusion autorise tout simplement: « Le commandant et ses adjoints peuvent ordonner de frapper le patient de 5, 10, 20, 25 et même 50 coups. »

La bastonnade s'accomplissait en présence d'un médecin qui apposait sa signature sur le formulaire de l'*Amtsgruppe D* indiquant la peine à subir. La présence du médecin n'avait pas pour but la protection de la victime, mais plutôt le constat que l'ordre du *Reichsführer* avait été exécuté avec la brutalité convenable. Pas de sabotages[85] !

Le supplicié, aux cuisses lacérées, restait plusieurs jours à l'ambulance de façon que ses camarades répandent la nouvelle de son sort. Dans le même but : le défilé des prisonniers devant le gibet où pendait la victime, exposition ordonnée seulement sur ordre spécial de Himmler.

Pour les fuyards, les SS avaient abandonné leur habitude, pratiquée jusqu'au début de la guerre, de travestir en Arlequin le fugitif repris, en l'affublant d'un costume couvert de clochettes et en le contraignant à chanter : *Hurra, hurra, ich bin wieder da !* (« Je suis de nouveau parmi vous ! ») ce qui n'était que grotesque. Dès le début des hostilités, le fuyard récupéré, on le pendait. Si, touché d'une balle, il respirait encore, ensanglanté, on l'exposait sur une charrette, ses plaies à nu sous le soleil ou sous le froid, sans soins, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Quand ses compagnons défilaient devant lui, ils pouvaient lire sur la pancarte près de la victime : « Je voulais m'envoler ! » et il ne leur aurait pas fallu manifester de la pitié, pas davantage lorsque le fuyard restait accroché dans les barbelés électrifiés.

Une des conclusions de l'étude physiologique et psychologique faite par les médecins et les juristes SS sur les sanctions appliquées dans les camps est que les pratiques en vigueur sont « une compensation » à la discipline brutale que doivent aussi subir les préposés aux exécutions. Quand les détenus auraient mesuré la différence entre les supplices et leurs souffrances habituelles, ils accepteraient avec facilité de se transformer en mouchards et en bourreaux pour peu qu'on leur fît miroiter l'espérance d'une libération et qu'on leur permît de fréquenter les bordels ou de jouer au football.

Himmler parvint à modifier totalement l'échelle des valeurs de la justice allemande par « ses » dispositions qui permettaient d'infliger les peines les plus draconiennes pour des peccadilles. Exemples : deux femmes tchèques furent

pendues, l’une pour avoir refusé d’obéir à sa patronne, l’autre pour avoir volé des pommes de terre[86].

Je n’oublierai jamais ce soir du 27 juin 1944, à l’instant où le soleil couchant éclaire le bâtiment du Lagerführer. Devant lui se dresse le gibet, comme le rappel des peines atroces qui attendent les pécheurs.

Au gibet pend un vieux sac de cuir, celui des cavaliers d’autrefois. Ce sac est lacéré. On nous a rassemblés devant cet épouvantail. Pourquoi ? se demandent les 25 000 hommes en rangs sur la place d’appel.

Quelques-uns, parmi nous, savent pourtant de quoi il retourne. Dans ce sac de cuir, un détenu a découpé des semelles. Le coupable est un Ukrainien travaillant à l’atelier de chaussures.

Le *Rapportenführer* lit à haute voix:

— Le *Reichsführer*-SS et chef de la police allemande, Heinrich Himmler, a ordonné que ce saboteur reçoive 25 coups « aggravés », et soit ensuite pendu en présence de l’effectif du camp tout entier.

Aussitôt, le garçon, un gamin de 16 ans, est placé sur la chèvre, pieds et mains liés. Dès les premiers coups, le gosse hurle : *Mat ! Mat !* (« Mère, Mère! »). Au sixième coup, il se tait. Les coups ont été portés sur les cuisses, le dos et les reins. Le sang gicle de partout. Au vingt-cinquième coup, nous pensions qu’il était mort. Stupéfaits, nous vîmes le petit Ukrainien, plié en deux ensanglanté, se diriger vers la potence, le bourreau le soutenant pour l’aider à avancer plutôt que pour s’opposer à une fuite. Il monte sur le plancher et nous fait de la main un signe d’adieu. Gaertner, le bourreau, lui passe la corde autour du cou, tire la planche. Le garçon est précipité dans le vide. Quelques instants plus tard, d’où j’étais, il me sembla qu’au bout de la corde, il se débattait encore. Mon voisin me glissa que c’était le vent, soufflant fort ce soir-là, qui faisait tournoyer le pendu.

Odd Nansen, le fils du célèbre explorateur norvégien, déporté aussi à Sachsenhausen, m’a livré plus tard la réponse. Dans son journal, j’ai lu : « Dans la chute, la colonne vertébrale ne s’était pas rompue, il fallut à l’enfant cinq minutes pour mourir. La pendaison ne suffisait pas ! … »

Devant la cruauté de ce spectacle qui vous prenait à la gorge et faisait battre le sang à coups redoublés dans les artères, le camp resta muet. Soudain, dans l’étonnant silence de 25 000 hommes, une voix s’éleva: « Salauds ! Vous n’avez pas honte. Vous êtes des sauvages ! » Des SS se jetèrent sur l’homme, le

frappant jusqu'au sang et l'emmenèrent. C'était un Hollandais. Pour porter notre message, il se sacrifia.

Hélas, les SS n'ont pas changé. Sur de telles brutes, les morts sont sans pouvoir. J'ai vu transporter le cadavre du petit Ukrainien. Sur son passage, le béton du couloir se tachait du sang qui avait ruisselé sur ses vêtements et qui, goutte à goutte, coulait…

La société concentrationnaire

Mieux que dans les autres cités de l'empire de Himmler, c'est dans sa capitale à Sachsenhausen que l'on peut le mieux mesurer la pyramide de la société esclavagiste et policière SS. Les esclaves à la base, Himmler au sommet. Il faut donc le présenter dans son ensemble, sinon il est impossible de concevoir le comportement du peuple des détenus, et son importance dans la conception de la stratégie biologique du *Reichsführer*. Il existe une hiérarchie des forçats et une de l'élite SS, très complexes, qu'il faut connaître.

Plusieurs fois par jour, de ma fenêtre, je vois passer des blessés que l'on transporte au lazaret, sur un brancard. Ils geignent. À mon interrogation muette, l'un des porteurs me crie: « Un prolo de plus, esquinté par la police de Maschke ! »… Oui, encore un pauvre type, qui crevait de faim, qui a tenté de franchir la ficelle limitant l'espace de la cuisine pour voler des épluchures de patates, mises de côté pour les cochons qu'on élève pour les SS. Dire que des hommes se battent pour des ordures! On relève des blessés, des morts, parfois. Le bruit de ces rixes trouble la tranquillité des seigneurs de notre monde, alors, furieux, ils tombent à bras raccourcis sur les mangeurs de « pluches » et rossent à mort le premier qu'ils rencontrent.

Il faut savoir que dans les camps, il existe, comme dans toute société, celle des bêtes comme celle des hommes, une hiérarchie. On retrouve dans le monde concentrationnaire une aristocratie, les *prominenz*, une bourgeoisie, un prolétariat, les « prolos », les trois classes du monde que nous avons connu, ce monde dont nous sommes exclus, dont nous avons la nostalgie, le monde des hommes libres.

Les aristocrates, on les nomme dans les camps d'un mot curieux: les prominenz. Ce sont les chefs de blocks, les contremaîtres, les employés d'élite. Quand je dis « élite », je ne songe pas à leurs qualités morales, loin de là, mais aux responsabilités qu'ils détiennent.

Il faut dire que les aristocrates responsables de la discipline sont surtout des gros bras, des malabars, des costauds, ce qui explique bien des choses. Bref, des

hommes de main que dirige, dans l'ombre, sans se compromettre, un chef, bien souvent un intellectuel. Supériorité du spirituel sur le physique, il a su comprendre le système SS, organiser son autodéfense et se servir pour ses fins politiques d'un groupe, mais aussi pour des fins moins généreuses, puisque certains de ces durs constituent une police interne qui, sans se soucier d'idéologie, fait régner l'ordre par la brutalité. Il est regrettable qu'il se trouve des politiques qui s'adaptent à cette conception. Il y a donc parmi nous des « despotes éclairés » et des satrapes.

Vient ensuite la classe moyenne, les « planqués » qui bénéficient d'un filon, qu'ils soient affectés à la boulangerie, à la fabrique de saucissons, au ravitaillement, au chenil. Les « artisans », ouvriers qualifiés, les coiffeurs qui nous rasent le dimanche, etc. Pour ces travaux variés, ils reçoivent quelques morceaux de pain ou des pommes de terre, en « rabiot » de leur portion. Cette « bourgeoisie » comprend aussi ceux que leurs connaissances, leurs diplômes, leur situation, lorsqu'ils étaient des hommes libres, rendent indispensables à l'infirmerie, dans les bureaux d'études de la construction, enfin dans l'administration du camp, donc à l'*Effektenkammer*.

Les notables civils, d'après les motifs de leur envoi au camp, se divisent en deux catégories : *die grüne Prominenz* (l'aristocratie verte), et *die rote Prominenz* (l'aristocratie rouge) qui se distinguent par le triangle vert ou rouge qu'ils portent sur leur veste.

Les « Verts » sont les B.V. *(Berufsverbrecher)*, les criminels professionnels, comme les nomme Himmler, les « droit commun », les repris de justice, les truands. Les « Rouges », internés pour leurs opinions politiques, sont en principe les chefs de la masse, tolérés par les autorités SS parce qu'acceptés par le prolétariat.

Il va de soi que l'ensemble humain d'un block réagit différemment, selon que le *prominenz*, chef de block ou contremaître, est un politique ou un criminel. Sauf rares exceptions, les politiques se comportent plus correctement, qu'il s'agisse de répartition de nourriture ou de discipline.

Parmi les rouges, pourtant, il y a aussi des criminels, qui espèrent, par leurs mouchardages, et leurs brutalités, rivaliser avec les « criminels professionnels », mais ces êtres abjects, s'ils ne se sont pas jusqu'à leur entrée au camp fait remarquer par la police, ont là l'occasion de développer les tendances à la criminalité, existant dans leur subconscient.

« Pierounya » s'est acquis ainsi une triste réputation. D'origine silésienne se

déclarant Polonais ou Allemand, selon les circonstances, il est chef du block de la « compagnie de punition ». Sa spécialité consiste à frapper à mort ses « sujets », ou à les acculer au suicide. De son vrai nom, il s'appelait Mandel. Il a la confiance du commandant pour provoquer la mort naturelle de tous ceux qu'on décide de supprimer au plus tôt dans l'intérêt de la discipline. Si la victime est trop réticente, il lui met la corde entre les mains, puis l'enferme dans les latrines après avoir fixé la minute où il viendra le chercher. Le condamné, exténué, n'a que le choix entre la mort sous les coups de Pierounya, qui l'a déjà rayé des effectifs, ou en finir tout de suite avec ses souffrances. Pour intimider le peuple, ce « commissaire du *Reich* » par procuration, se promène la corde à la main: c'est le régime de terreur. Comme nous le verrons, Pierounya ne sera ni le premier ni le dernier des exécuteurs des basses-œuvres de Himmler dans le camp.

En principe, les *prominenz* ne portent pas l'uniforme rayé, comme les autres, mais des vêtements civils. Toutefois, certains ont des vareuses d'uniforme de policiers ou de soldats des armées vaincues, bien sûr avec une croix rouge ou jaune peinte sur le dos et la poitrine. Leur coiffure est spéciale, « bachi » bleu ou noir. Ils dorment au chaud sous trois ou quatre couvertures, alors que les autres prisonniers n'ont droit qu'à une. Ils mangent à part, assis à une table qui leur est réservée.

Mais le gros du camp est formé par la « plèbe » subdivisée en *Proletariat* et en *Lumpenproletariat* (prolétaires en haillons). Physiquement affaiblis, dans l'impossibilité d'améliorer leur sort, tous sont prêts à mourir sur les barricades plutôt que dans la « baraque des musulmans[87]. » Le pillage de la nourriture collective ou individuelle de leurs camarades est une des conséquences de leur esprit de révolte. Ils s'attaquent aux transporteurs de casseroles, aux placards de leurs compagnons, actions, certes, brutalement réprimées, surtout lorsqu'ils volent aux cochons les épluchures de patates.

Pendant que des anciens « passent par les cheminées », les entrants prennent la relève. Le gros se renouvelle en moins de deux ans. Les *prominenz* survivent, puisqu'ils peuvent économiser leurs calories (vêtements, nourritures, bureaux chauffés) et aussi en cas de maladie recourir aux soins des médecins, même SS, puisqu'ils sont indispensables pour que la machine continue à tourner. Dans l'esprit des SS, une réserve mentale: le jour où la victoire permettra de se passer d'eux, ce sera leur tour de s'en aller en fumée.

« Le pou est ta mort. »

Les SS sont parfaitement au courant de cette hiérarchie parallèle à la leur et la défendent contre tous ceux qui voudraient changer quoi que ce soit dans le rapport des forces des différentes castes. Pour maintenir cet ordre ils n'hésitent pas à intervenir directement et à instaurer une dictature des collaborateurs et de leurs agents. Ainsi, dans le camp, depuis 1940, année de la première affluence de détenus étrangers, les SS ont changé cinq fois les responsables. Accordant la suprématie, tantôt aux politiques, tantôt aux « droit commun », panachant ensuite le tout pour semer la discorde dans le camp, ils sont allés jusqu'à liquider des équipes entières de « gouvernements », le *Lagerältester* (le plus ancien du camp) et les chefs de blocks, considérés pendant des années comme prisonniers modèles par les autorités protectrices.

Le droit sur la base duquel ils règnent, est celui de toutes les sociétés esclavagistes : iniquités accompagnées de bastonnades et de mort. Chaque SS a le droit d'agir selon son humeur, mais pour administrer cet énorme appareil, l'élite du *Reich* se hiérarchise selon les grades et les fonctions. Au sommet de la pyramide, le *Reichsführer* tient la foudre. Il a divisé son organisation en plusieurs *Hauptämter* (départements centraux). Un de ces 12 départements s'appelle *Wirtschafte-und Verwaltungshauptamt* (WVHA), responsable de l'administration et de l'économie. Son chef est le général SS, *Obergruppenführer* Oswald Pohl, Berlin-Lichter-felde. Directement sous ses ordres : l'*Amtsgruppe D*, Direction de tous les camps, coiffée par le général Richard Glücks et son E.M. ; à Oranienburg, chaque camp à son commandant et deux ou trois adjoints, les *Lagerführer*[88], officiers SS, qui mènent le *Lager*, le camp, aidés par les *Blockführer*, sous-officiers SS, responsables pour plusieurs baraques. Pour chaque commande de travail existe un *Kommandoführer*, aussi sous-officier, qui dirige l'usine ou l'atelier. D'habitude un adjoint le seconde, mais ils ne s'adressent aux détenus que par l'intermédiaire d'un des leurs, le *Vorarbeiter* (contremaître)[89].

Restons ici au secteur KL. À part les gardes et les *Kommandoführer* pour assurer le fonctionnement de la machine concentrationnaire, Himmler a besoin de techniciens, d'architectes, d'économistes, de médecins, de comptables et de spécialistes en tout genre, du falsificateur de monnaie aux asphyxieurs du crématoire; il fait même appel à l'industrie privée.

Le commandant et son appareil disciplinaire ne sont qu'un rouage du colosse. Ils ne participent pas à la production et aux bénéfices de l'industrie. Il ne sont rien d'autre que l'administration de la main-d'œuvre.

En principe, les commandants n'ont pas le droit de vie et de mort sur les

prisonniers, en particulier sur les détenus allemands et germaniques et sur ceux que la Gestapo considère comme proches, racialement, du monde de Hitler : Nordiques, Tchèques, Slovènes, Croates, Hollandais, Flamands.

Des fonctions spéciales, celles de la police secrète et du « service hygiénique » sont dévolues aux agents de la *Politische Abteilung*, directement subordonnée à la Gestapo, département central des services de sûreté.

Bien que les médecins SS, du service d'hygiène, jouissent dans l'Inspection d'une certaine autonomie en raison de leurs travaux extrêmements secrets, ils agissent selon les directives de Himmler et de ses nombreuses commissions, responsables des questions raciales. Ils s'occupent de la guerre biologique et des expérimentations scientifiques plutôt que des soins médicaux proprement dits. Ils veillent aussi bien à l'administration des désinfectants, pulvérisés sur les détenus à leur arrivée, qu'à celle du gaz utilisé contre les poux et contre les hommes. La phrase, peinte en lettres énormes sur la baraque de la désinfection : « Le pou est ta mort », provoque la méditation. On veut d'office nous persuader que notre survie dépend uniquement de notre propreté. Mais le même poison, utilisé par les médecins contre les poux, leur sert aussi à liquider les faibles, les malades, les gens d'autres races et les ennemis du *Reich*. Un jeune de mon commando a énoncé ce syllogisme : « Le pou est notre mort, or les SS nous tuent, donc les SS sont des poux! »

« La concentration de la décadence »

Nous assistons aux défilés vers le crématoire et aux pendaisons dans le camp. Ces spectacles ne font que renforcer notre espérance d'échapper à ces fins atroces. Mais que cet enfer ne soit qu'une scène de la Divine Comédie réalisée sur la terre par les services de Himmler, bien peu en ont conscience. L'ordre du mythe germanique, l'ordre instauré par la terreur et le massacre, semble de la démence. Souvent, l'existence d'un centre dentaire, d'une infirmerie, la tenue d'un livre pour les objets de valeur et pour les costumes, le droit au « sport », au « chant » peuvent facilement faire croire aux gens non familiarisés avec la vie concentrationnaire qu'il existait dans cet univers des soins sanitaires, une économie ordonnée, une vie artistique, même spartiate. Qu'on ne s'y trompe pas ! Le triangle vert pour les bandits, noir pour les « associaux », jaune pour les Juifs, violet pour les témoins de Jéhovah et rose pour les homosexuels ne prouvent rien. Les SS, en les instaurant, n'ont eu qu'un but : tromper l'opinion!

Avant la venue d'enquêteurs ou de dignitaires de l'Axe, les commandants faisaient rassembler à l'entrée du camp un échantillonnage de leurs «

pensionnaires », des phénomènes, dignes du cirque, des nains, des géants, des gâteux, et des spécimens de chacune des catégories de détenus, caractérisées par les couleurs différentes de leurs « triangles ». Puis les chefs nazis commençaient en notre présence, à l'intention des visiteurs, leur laïus :

— Voyez, Messieurs, d'après ces créatures, cette gamme de couleurs, vous pouvez constater l'existence, ici, d'une concentration d'êtres dangereux, dangereux non seulement pour le *Reich*, mais pour le monde. Que peut-on tirer de ces communistes, de ces apatrides inquiétants, de ces Juifs, de ces bandits, de ces homosexuels, de ces idiots ? Je vous le demande.

Et si quelqu'un parmi les visiteurs semblait douter, le commandant montrait du doigt quelques-uns de ces hommes :

— Vous, le bossu, pourquoi êtes-vous ici ?

Le nain au garde-à-vous répondait;

— Monsieur le Commandant, je me suis excité sur une fillette de cinq ans.

— Et vous, la girafe ? Les raisons de votre internement ?

— J'ai violé la femme d'un soldat, parti au front, répond le géant (2,12 m), lui aussi au garde-à-vous.

— Et vous ? fait le commandant, s'adressant au Juif, tiré du block 19.

— J'ai fait de la fausse monnaie.

Le commandant passe très vite à un autre.

— Je suis ici pour « proxénétisme ». Je tenais un bar et exploitais de belles filles.

— Et vous ? lance le commandant à un « triangle rouge ».

— J'ai blessé un SA. Dans une bagarre.

— Vous êtes à la solde de Moscou, vous avez traîtreusement, pendant la nuit, poignardé nos soldats.

Et l'on montrait encore un médecin avorteur, un gitan voleur de poulets, un témoin de Jéhovah qui s'était refusé à porter le fusil de « Satan », puis pour faire contraste, le commandant invitait une « amazone » à cheveux blonds, la plus belle du détachement féminin SS, à indiquer les consignes, données au SS par le *Reichsführer*.

— Défense de tutoyer les prisonniers et punition sévère pour un SS qui oserait

frapper les détenus.

Murmures sympathiques dans le groupe des étrangers. Regards de dégoût pour les spécimens présents.

— Vous visiterez tout à l'heure nos installations sanitaires, et vous constaterez la magnanimité et l'humanité du *Reichsführer* à l'égard de ces larves.

— Nous recevons la même ration que ces gens, terminait la jeune femme SS.

Et la visite dans les baraques-pilotes se poursuit. Résultat : les visiteurs sont enthousiasmés :

— Nous conseillerons à nos gouvernements d'appliquer ces mêmes méthodes.

En expliquant à la jeunesse allemande la signification des triangles, les SS se proclamaient « Protecteurs de la nation en guerre ! » Mensonge. Même avant le début de la guerre, en 1939, les persécutés politiques et les Juifs formaient la grande majorité des prisonniers. Dans l'ensemble des geôles, on ne comptait que 12 000 criminels et quelques milliers d'« associaux », dont près de 90 % étaient des gitans. Le nombre des homosexuels et des témoins de Jéhovah ne dépassait pas 300. La guerre déclenchée, les prisonniers politiques s'entassèrent dans les camps. En 1943, Sachsenhausen ne comptait, sur 25 000 prisonniers politiques, que 460 criminels, 46 homosexuels, 157 témoins de Jéhovah et 32 associaux. Sur les 600 000 prisonniers politiques que renfermait l'Univers concentrationnaire – c'est sur les états que nous avons relevé ces chiffres officiels – il n'y a pas plus de 6 500 condamnés. Comment les SS peuvent-ils exciper d'une concentration des sujets dangereux et décadents quand on connaît les statistiques ? Comment peut-on parler d'une gamme de couleurs et de triangles quand, dans les frontières de l'empire de Himmler, sur 1 000 prisonniers, 990 portent le triangle rouge! Dans cette foule de « rouges », découvrir un « vert », un « violet » ou un « noir », autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Dans les camps du « Gouvernement Général » (une partie de la Pologne) les Juifs, les Polonais et les Russes formaient 999 pour 1 000 de la population. Pour moi, le camp n'est qu'une machine pour la destruction des ennemis du *Reich*, des ressortissants valeureux des autres peuples.

Si Gœthe, Schiller, Dürer, Beethoven pouvaient contempler l'abîme où l'on a poussé l'être humain, au nom de l'esprit germanique, ils choisiraient sûrement notre sort, la patrie des souffrants, de ceux que ces « grands » voulaient affranchir. N'est-ce pas Gœthe qui a affirmé *Die moralische Groesse entscheidet* (c'est la grandeur morale qui décide) ?

Et je songe au titre de Johannes Palm : *L'Allemagne dans son profond abaissement!* C'est dans l'auréole des victoires du IIIe *Reich* qu'il prend toute sa valeur, et Palm, lui-même condamné à mort par ordre de Napoléon, pouvait-il imaginer devant le peloton d'exécution qui allait le fusiller, que dans cette ville de Braunau, où son sang allait couler pour avoir lutté contre l'oppression et pour l'égalité des peuples, naîtrait un homme, Hitler, qui, au nom de son sacrifice, instaurerait le mythe de l'inégalité des races, des peuples et des classes, et admettrait une association de tueurs, dont l'emblème serait la tête de mort !

Les « Verts » – 1 % des déportés – sèment la terreur

Les différentes réactions que j'observe chez les SS en ce qui concerne le traitement qu'ils infligent aux prisonniers, leurs appréciations nuancées sur les peines disciplinaires qu'ils leur font subir, enfin leurs différences d'attitude vis-à-vis des « politiques » et des « droit commun », leur mépris moins prononcé pour les premiers que pour les seconds, malgré les directives strictes de Himmler, prouvent qu'au fond d'eux-mêmes, ils sentent que le banditisme n'a pas de commune mesure avec la souillure de la race ou le délit politique.

La mortalité des « criminels » dans les camps de concentration a sollicité à plusieurs reprises, l'attention de Himmler. Il se soucie de la vie de 6 000 brigands, alors que, dans le même temps, il expédie par centaines de milliers dans les chambres à gaz les Juifs et les Tziganes ainsi que les ressortissants des différents peuples de l'Europe pris dans le *Schutzhaft*.

Des arrangements conclus entre le ministre de la Justice, le docteur Otto Thierack, et le *Reichsführer*, analogues à ceux stipulant le sort des travailleurs étrangers, en vue d'expédier dans les camps de concentration, pour la durée de leur vie, les criminels, signifient pour les SS « destruction par le travail ». Mais la venue des grandes masses de persécutés politiques a modifié l'opinion de Himmler. Son enfer réclame des démons. Les statistiques SS parlent élogieusement de la composition des camps : jusqu'au premier mars 1943, 10191 « droit commun » arrivent pour peupler le « réduit de la décadence ». Sur les 7587 entrés dans le camp de Mauthausen-Gusen, 3 583 sont déjà morts. On en a dispersé 3 306 dans les autres bourgs. Soudain, Oswald Pohl constate qu'ils sont trop peu pour encadrer les politiques. La mortalité de 25 à 30 % en huit ans lui paraît trop forte. Cet élément lui est indispensable pour « l'autonomie du camp ». Dans la lettre que Pohl expédie le 1er avril 1943 à Thierack, il exige qu'on lui envoie: « … seulement des *Sicherungsverwahrte* (prisonniers en prévention) sains et capables de travailler dans les camps de concentration… » Il ne désire nullement entretenir des criminels dans un sanatorium alors qu'il a

besoin de la main-d’œuvre saine. « La mission de l’armement que le *Führer* a confiée aux camps de concentration ne peut être accomplie qu’avec une main-d’œuvre de pleine valeur. »

Ce document établit que les bandits sont « concentrationnés » exclusivement pour les nécessités de la production et non parce que le *Reich* veut se protéger contre les éléments associaux. Ce que l’on réclame : des matraqueurs, des tueurs.

Un criminel particulièrement apprécié par le *Reichsführer* ne nous quitta pas, Heinrich Maschke, dont nous connaissons certaines interventions. Elles montrent à quelles aberrations peut porter « la volonté de puissance » chez une brute et un criminel. Par sa brutalité, désigné comme responsable du « Bataillon de la défense aérienne », il groupa à peu près 150 verts, des gros, des maigres, avoisinant la cinquantaine, tous de parfaites crapules et les arma d’une pelle.

Leur chef, voulant se montrer plus militaire que les militaires, bardé de ceintures, d’aiguillettes qui retenaient tout un attirail guerrier, un masque à gaz, un porte-cartes, une importante torche électrique et un sifflet de commandement, prenait l’allure d’un SS en mission spéciale. Les galons, il ne les avait pas oubliés, les brassards pas davantage! Son crâne rasé disparaissait sous le casque d’acier. Ainsi affublé, il figurait un reître très présentable.

Son goût pour l’uniforme lui avait valu d’être respectueusement appelé par les détenus « M. le Maréchal ». Mais quand il eût cousu sur les écussons noirs de sa vareuse les *Vœgel* de l’aviation, on le promut *Luftmarschall*, maréchal de l’air. Pour les Russes, il resta Maréchal Durak, le stupide maréchal.

Les avions ? C’était le cadet de ses soucis!

Ce qui accaparait le « maréchal de l’air », c’était le contrôle des baraques, la tenue des hommes. Il se déchaînait lorsqu’il apercevait l’un de nous les mains dans les poches. « Service, service! » Pire qu’un rempilé, un grand inquisiteur !

Tous les détenus politiques ayant commis un délit disciplinaire dans les usines et les camps de travail, passaient par Sachsenhausen pour subir le « traitement spécial » de la main du *Luftmarschall* qui, en compagnie de l’*Arbeitseinsatzführer*, Ludwig Rehm, les interrogeait. À eux deux, ils tentaient par la torture d’extorquer à ces malheureux des révélations sur les réseaux de sabotage dans les usines et dans les camps des travailleurs civils.

Maschke résidait au voisinage du block, baraque des diplomates. Quand Rehm l’y rejoignait, nous étions certains de percevoir bientôt des supplications et des cris : car là se déroulaient les interrogatoires.

Un matin, à l’appel, on amena un Russe. Nous avions entendu toute la nuit ses hurlements, on nous le présenta comme un exemple. La tête gonflée, énorme, le visage tuméfié et bleu de coups, les yeux fermés, il s’avança vers nous, les mains en avant, comme un aveugle.

On nous annonça qu’il avait reconnu avoir assommé quatorze personnes durant des attaques aériennes, à coups de barre de fer.

Je me suis vivement intéressé à son cas. Le réseau de résistance du camp auquel je consacrerai deux chapitres (10 et 11) s’est livré à une enquête et a établi :

a) qu’il ne s’était jamais absenté durant les heures du travail de son usine de Potsdam. Donc il n’avait pu se rendre à Berlin ;

b) que depuis qu’il ne pointait plus à l’usine, il était resté couché, malade, dans sa baraque au campement. Déclaré « saboteur » pour absentéisme, le directeur le remit à la Gestapo qui l’envoya à Sachsenhausen.

Rehm et Maschke l’ont « guéri », il fut dirigé vers le « sanatorium ». Maschke n’est pas un phénomène. Il est, à l’échelon le plus bas, la caricature de ces SS qui sont, eux, à des degrés supérieurs, et ses chefs… et les nôtres. Bandit, il a su comment les hommes de son acabit, peuvent s’intégrer dans un gang et s’y faire une place. De même les SS se sont rendus indispensables, comme gardiens et comme tueurs, dans le système nazi.

À l’empire « noir » du IIIe *Reich* et à son emprise sur le peuple allemand correspond l’empire « vert » des bandits qui ont reçu mission de dominer la masse « rouge » des esclaves.

Le *Reich* éternel a besoin des esclaves

S’élever plus haut pour que la vue porte plus loin, telle est la loi de l’*homo sapiens*. C’est dans la lutte pour la vie que l’espèce humaine a acquis cette sorte de sixième sens : le besoin de savoir.

Nulle part plus que dans un camp, les sens n’ont de valeur. Sans une attention toujours en éveil, et sans l’immédiate coordination des perceptions amassées, la mort est proche.

Oui, connaître l’ennemi, ses points forts, ses points faibles, c’est la condition même de la survivance. Il éprouve, lui aussi, des difficultés, des contrariétés, des animosités. Cette défaillance de notre volonté qu’il cherche à provoquer en nous, il faut, comme un boomerang, qu’elle revienne le frapper.

Sachsenhausen, la capitale de l'empire de Himmler, en vérité un magnifique observatoire, pourrait bien devenir le quartier général du soulèvement libérateur de tous les esclaves.

Nous nous trouvons, de plus, dans le centre où interfèrent toutes les « actions » qui concernent le front: planification (race, colonisation, construction), production, récupération, sciences, armées SS, diplomatie, espionnage, police, répression, guerre biologique.

Dans mon cas, rien de plus facile que de connaître, à quelque chose près les effectifs, la topographie et les activités de tous les différents camps, un des secteurs les plus importants pour Himmler.

L'industrie allemande, pour ses besoins en main-d'œuvre, s'adresse aux camps; d'où une correspondance continuelle échangée entre l'Inspection générale et les commandants de chacun d'entre eux, un va-et-vient ininterrompu des déportés, lors de leur transfert sur les différents lieux de travail. Un sur trois au moins des prisonniers passant à Sachsenhausen peut nous fournit les chiffres des effectifs du camp dont il sort. Leur numéro matricule nous permet de recouper leurs passages et les arrivées dans chaque camp.

J'éprouve une véritable excitation à pointer sur une carte l'emplacement des camps, des commandos principaux, leurs points forts, leurs faiblesses…

Sur le territoire du *Reich*, il existe 14 camps, 3 dans le Gouvernement général, 3 dans l'*Ostland* (pays baltes), 1 en Hollande (rapport Oswald Pohl à Himmler, daté du 5avril 1944) soit en tout 20[90]. Mais Pohl n'a pas tenu compte des camps régis par la police des gouvernements fantoches de tous les pays occupés. Dans toute l'Europe, partout des prisons et des barbelés !

Tout d'abord, pour Himmler les quatorze camps du *Reich* représentent la base de ses richesses : Auschwitz, Buchenwald, Dachau, Flossenburg, Mauthausen, Bergen-Belsen, Wewelsburg (Niederhagen), Mittelbau (Nordhausen). L'expérience acquise ayant montré les avantages que les camps de concentration ont fourni aux SS sur les territoires du *Reich*, incitera Himmler à étendre le système sur l'Europe occupée. Résultats : accroissement de son autorité, ressources financières pour les SS.

Sur le papier, Bergen-Belsen n'était qu'un *Aufenthaltslager* (camp de séjour) mais le statut des prisonniers ne différait aucunement de celui des autres camps. On y mourait aussi fréquemment qu'ailleurs, peut-être même, à la fin de la guerre, davantage.

Les camps de Pologne : Lublin (Maidanek), Plaszov, Sobibor, Varsovie (Treblinka) et ceux en *Ostland*: Riga, Kovno, Vaivara restent les centres de l'extermination. Herzogenbusch, aux Pays Bas et Griny en Norvège, centres de triage et geôles pour les otages.

Mais pensons aussi à tous les malheureux arrivant de Drancy et de Compiègne, en France, de Banjitza, en Serbie, et à ceux qui meurent dans tous les camps hongrois, bulgares, roumains, croates, italiens.

Jetons un coup d'œil sur la carte de cette Europe enchaînée. Dans le filet qui la couvre, on distingue des nœuds, les points forts, les centres, et d'autres dont l'importance est secondaire.

N'oublions pas que chaque camp dispose de filiales, variant de 10 à 80. Porter tous ces points sur une carte, petite comme celle que je possède, est graphiquement une impossibilité. Une carte de plusieurs mètres carrés serait indispensable pour y inscrire les 1852 points disséminés sur les territoires du *Reich* et de l'Europe occupée, camps, dépôts relevant des SS.

Il faudrait encore que j'y pointe les 1200 campements des prisonniers de guerre et les 8 000 « camps de travail » qui occupent des ouvriers civils. Leur statut ne saurait se comparer au nôtre, mais ces « volontaires », à leurs corps défendant, sont eux aussi, des prisonniers du *Reich*, J'arrive à cette constatation ; le filet étendu sur le *Reich*, compte près de 11 000 nœuds où vivent à peu près 10 millions d'esclaves.

Jamais l'histoire du monde n'avait connu de déportation de cette ampleur. Phénomène unique ! Cette expérience est-elle à la fois la première et la dernière ? Espérons-le! Car l'humanité subira ses conséquences… Mais il faut aussi qu'elle approfondisse ses causes, pour que jamais plus le mal ne s'enlise dans le bourbier d'une telle aventure.

Heydrich, urbaniste de l'enfer

Quand on étudie l'expérience SS, on se convainc bien vite que l'architecture de cet enfer et ses lois sont des produits de l'ingéniosité policière de Reinhard Heydrich, main droite du *Reichsführer*. Les annales de la police et les expériences antérieures de Himmler dans le commerce et l'agriculture – l'élevage des poulets – sont autant de sources d'ordre pratique utilisés par Heydrich.

Après l'occupation de l'Europe occidentale, Heydrich, chef de la Gestapo, qui poussait à l'invasion de l'Angleterre, surtout pour déporter les « Cent familles »,

savait, en automne 40, que les troupes allemandes ne franchiraient pas le Channel puisque, loin de fabriquer des navires de débarquement, sur l'ordre de Hitler, les usines sortaient en grandes séries des chars pour envahir les plaines ukrainiennes et russes.

Plus que tout autre, Heydrich, en sa qualité de chef d'espionnage à l'étranger, dont dépendaient les recherches de renseignements mais aussi les méthodes nouvelles pour tromper l'ennemi, pouvait être au courant.

En 1936, deux camps seulement: Sachsenhausen et Dachau. En juillet 1937, on inaugure Buchenwald, on prépare l'invasion de la Tchécoslovaquie. En 1940 en voici quatre nouveaux: Neuengamme, Gross-Rosen, Ravensbrück et Flossenburg, et de 1940 à 1942 voici qu'on édifie Treblinka, Auschwitz, Natzweiler, Stutthof, Dora et Lublin. Les prisonniers des différents camps qui en juin 1939 étaient environ 300 000, dépassent en 1942 le chiffre de trois millions.

Comment Himmler parvient-il à ce chiffre colossal de sujets hors-la-loi dans son « empire invisible » ?

Le 30 janvier 1940, Heydrich présidait une assemblée de hauts hiérarques SS, délégués de différents départements, notamment de la RSHA *(Rassen und Siedlungshauptamt)* responsable des questions de races et de colonisation. Le chef de la RSHA revint sur un sujet déjà traité et discuta des mesures à prendre pour déporter 20 000 à 30 000 gitans allemands hors des frontières du *Reich*. Il annonça sa décision de transférer dans les mêmes conditions les Juifs de Stettin, de Schneidemühl[91]. Ainsi les premières déportations des Juifs concernent les régions frontières de l'Est. Ces mesures ont une importance à la fois tactique et stratégique. Heydrich les justifie devant les autorités du *Reich* comme indispensables à la sécurité de l'État sur les frontières du Gouvernement général (partie de la Pologne occupée), afin que l'étranger ne puisse pas constater les mouvements de troupes de l'Est à l'Ouest et vers le Nord, en vue des opérations en France et en Scandinavie. Cette mesure intervient trois mois après l'attentat de la Bürgerbräukeller qui sert de prétexte pour le déclenchement de l'offensive biologique contre les Juifs[92], comme on avait utilisé la mort de von Rath pour entamer leur isolement économique.

Avant cette conférence, Heydrich fit nommer Odilo Globocnik, ancien *Gauleiter* de Vienne et confident de Hitler – il fut mêlé à tous les actes de subversion perpétrés contre la République autrichienne, parmi lesquels l'assassinat du chancelier Dollfuss – comme haut représentant des SS dans la région administrative de Lublin, dont Himmler feignit de réserver une partie aux

Juifs. Un autre as du terrorisme Rudolf Hœss, complice de Bormann dans le nettoyage des adversaires dans le Mecklembourg – tous deux d'ailleurs condamnés en 1924 pour leur participation à des meurtres – fut nommé commandant du grand combinat de la mort : Auschwitz.

Pour calmer les esprits, Himmler se mit en rapport avec les communautés israélites de ces régions pour qu'elles coopèrent à ce transfert et le facilitent. Les premiers transports provoquent de l'inquiétude et même des protestations à Berlin et dans la presse étrangère, et Ribbentrop, en accord avec Himmler, autorisa certaines organisations de secours et l'envoi de colis aux « transférés ». Après l'occupation du Danemark, de la Norvège, de la Hollande, de la Belgique, et de la France, Heydrich étendit son plan à l'Allemagne tout entière et aux pays occupés. À la fin de 1940, il prit la décision de réorganiser son front concentrationnaire, de perfectionner le système de transfert et d'opérer la destruction des Juifs dans le camp même où ils seraient rassemblés.

La victoire à l'Ouest et l'offensive contre l'URSS, lui faciliteront la réalisation de son programme: éliminer du *Reich* les ennemis et amener des esclaves dans les usines de guerre. L'avalanche se déclencha dès lors. Les gares et les routes furent encombrées de ces colonnes de malheureux, conduites par les SS et aussi, il faut bien le dire, par la *Wehrmacht*.

Il ne pouvait plus être question de loger, de nourrir, de telles masses, mais de les détruire. Face à cette perspective concentrationnaire et à l'importance accrue et progressive des camps, Heydrich a songé aux emplacements géographiques possibles des K.L., à leur répartition en catégories et aux méthodes dont il faudra user à l'égard des détenus. Avant l'attaque contre la Russie, Heydrich a déjà ordonnancé ses projets pour l'Est. Il s'en ouvre à Himmler, qui, très occupé par les douze départements *(Hauptämter)* de son organisation, lui donne carte blanche.

Dès le 2 janvier 1941, Heydrich a fixé le degré d'importance de chacun de ces burgs concentrationnaires. Cette hiérarchie, il l'a dit lui-même, fut établie en accord avec le *Reichsführer* « selon le danger représenté par les hommes internés dans le *Reich* et le but fixé à la RSHA et aux SS, dans leur ensemble ». Cette systématisation permet de percevoir dans ses grandes lignes la répartition géographique des esclaves et le vaste programme d'extermination et de colonisation de l'Europe.

Les cas les moins graves seraient dirigés sur Dachau, Auschwitz I et Sachsenhausen ; les « cas spéciaux » également, mais Heydrich ne s'est pas

expliqué sur ce qu'il estime entrer dans cette catégorie. Une certitude concernant Dachau : il a spécifié dans le point 2 de son schéma; A) que là seraient déportés les prisonniers âgés, « n'étant qu'en partie capables d'effectuer un travail » et que Auschwitz et Lublin recevraient surtout les Juifs et les Polonais ; B) que les cas plus sérieux seraient réservés à Buchenwald, Flossenburg, Neuengamme et Auschwitz II.

La catégorie destinée à Mauthausen groupera les cas très graves : ceux des individus qui sont jugés par Himmler non récupérables.

L'expérience a prouvé en gros que Sachsenhausen et Dachau étaient des camps « politiques », ce dernier rassemblant surtout des gens âgés et la plupart des ecclésiastiques. Politiques également, les camps de Buchenwald, de Flossenburg, de Neuengamme, Mauthausen aussi, mais avec un pourcentage plus élevé de « droit commun ». Dans ce camp les politiques étaient surtout des activistes, convaincus d'avoir appartenu à un groupe ayant agi contre le *Reich* ou ses Alliés. On y trouvait aussi les combattants anti-franquistes, réfugiés en France après la chute de la République espagnole.

Natzweiler, camp réservé aux prisonniers NN (Nuit et Brouillard) ceux dont les familles ne doivent pas connaître le sort, et ne jamais savoir où et comment leurs parents ont disparu[93].

Les prisonniers internés dans le *Reich*, bénéficiaient d'un statut qui paraissait moins dur que celui appliqué dans les camps de l'Est où la méthode « nuit et brouillard » constitue une règle générale. Aussi, lorsque la « Solution finale » aura été décidée, les Juifs seront dirigés vers les camps de l'Est. Le principe, parfois individuel, s'appliquera alors à la « race juive » mais affectera aussi la majeure partie des autres peuples.

La temporisation et les précautions « plus humaines » des camps d'Allemagne sont causées par les soucis politiques, intérieur et extérieur, et économique : besoin de main-d'œuvre et établissement d'une industrie propre aux SS. Les centaines de milliers de détenus des KL sont autant d'otages et un puissant moyen de pression pour maintenir dans la ligne les familles et leurs compatriotes. C'est pourquoi on permet aux déportés d'écrire à leurs parents, une lettre de dix lignes, format carte postale, deux fois par mois et même de recevoir des colis. La lettre doit commencer par cette formule : « Je vais bien, je me porte bien, le moral est bon. Je n'ai besoin de rien[94] ». Bien que ce texte rassurant se répète sur chaque lettre et, peut-être en raison de cette répétition, agisse comme un slogan publicitaire pour le camp, les trois quarts des familles

s’imaginent que leurs détenus ne sont pas « si mal que ça » et que, si leur isolement est un peu plus pénible que celui des soldats, ils ont au moins la certitude de revenir. Si bien que femmes et mères prenaient patience, jusqu’au jour où elles recevaient une lettre annonçant que leur époux ou leur fils était mort d’une crise cardiaque, ou d’un accident de travail.

Ce « faire-part » d’ailleurs ne s’expédiait que si le défunt appartenait à la communauté allemande. Pour les autres, en principe, c’est au service policier du pays occupé qu’incombe l’avertissement à la famille.

Les effets des défunts, s’il s’agit d’un Allemand, sont retournés aux ayants droit ainsi que les objets de valeur et l’argent. Tout ce qui appartient à un sujet étranger reste sous le séquestre du *Reich*.

Dans les bureaux de la *Kommandantur* se sont jouées souvent des scènes tragiques. Dès l’avis du décès, des familles allemandes se mettaient en route pour assister à l’enterrement, dans l’espoir d’entrevoir une dernière fois un visage aimé.

On les faisait entrer dans une pièce aménagée, avec des draperies noires immuables et un cercueil à demeure…

Pour peu que la famille insiste pour rencontrer le commandant du camp, un de ses adjoints la reçoit. Après des condoléances faites d’un ton pénétré, celui qui convient, il en vient à des phrases qu’il est las de seriner :

— C’est un cas extrêmement douloureux. Nous venions justement de recevoir la décision nous informant de la prochaine libération de votre fils (variante: de votre mari). Désolant, vraiment. ou:

— Depuis quelque temps, il se plaignait de souffrir du cœur (variante: du foie, de l’estomac, des reins). Il a reçu les soins de nos meilleurs spécialistes. Il allait mieux, mais le moral n’y était plus, hélas !…(à mi-voix et tristement). Il a avalé tous les comprimés d’un tube de barbituriques.

Ce deuxième texte est réservé aux familles aisées, plus capables d’un certain esprit critique. On préfère leur annoncer le suicide. Mais dans tous les cas, on utilise le même catafalque.

Ce statut pour les Allemands se montra trop compliqué. Les déportés allemands, pratiquement isolés, ne pouvaient songer à leur libération. Heydrich leur avait réservé le rôle de cadres, d’éducateurs. Un grand problème se posa à Himmler et Heydrich quand il leur fallut amener des milliers de déportés en Allemagne et gérer des centaines de milliers d’hommes, hors du *Reich*. On

renforça la discipline dans les camps de l’Allemagne et on ouvrit de nouveaux secteurs du front intérieur dans les pays occupés, que nous présenterons dans le prochain chapitre.

À partir d’octobre 1941, où Himmler prépara la réglementation pour la Solution finale, il ordonna d’appliquer le principe racial sur les KL en Allemagne. Le passage des Juifs dans les camps du *Reich* lui paraissait néfaste pour la main-d’œuvre esclavagiste de la production de guerre. Les Juifs pouvaient favoriser une résistance organisée, étant les plus visés.

Le *SS-Obersturmbannführer* Maurer, chef de l’Amt D II de la WVHA notifia alors à tous les commandants de camps en Allemagne :

« Le *Reichsführer*-SS désire que tous les camps de concentration situés sur le territoire du *Reich* soient nettoyés des Juifs. Ceux qui s’y trouvent doivent être transférés à Auschwitz ou à Lublin. »

« Je vous prie de me communiquer le nombre de Juifs se trouvant dans votre camp jusqu’au 9 de ce mois et d’indiquer spécialement s’il en est parmi eux occupés à des travaux dans des endroits d’où ils ne pourraient pas être transférés immédiatement. »

Cette décision eut pour résultat que le 21 octobre au soir, les Juifs des blocks 37, 38 et 39 recevaient l’ordre de ne pas se rendre à leur travail, et d’attendre dans leurs baraques respectives. Ils attendirent aussi le lendemain leur ration quotidienne, mais vainement.

Durant la journée, on amena à l’infirmerie de leurs baraques les malades et même ceux considérés médicalement comme « intransportables ». Le soir, à l’appel, les douze mille prisonniers au garde-à-vous, virent les occupants du block 39 sauter par la fenêtre et se diriger vers la porte du camp, où se tenaient le *LagerFührer* et ses SS. Là, ils arrachèrent les vestes de leur pyjama et montrant leurs poitrines à nu, ils criaient : « Tas de lâches, bandes de chiens ! S’il vous faut du sang, tirez ! mais tirez donc ! »

Les SS, devant cette rébellion stupéfiante, restaient sidérés. Une centaine de prisonniers, autour d’eux, hurlaient: « Non ! nous ne nous laisserons pas emmener au Genickstand, non! Assassinez-nous ici! ». Les SS s’étant repris commencèrent à cogner. Après une lutte inégale où les poings s’opposaient aux crosses des fusils, dix-huit prisonniers ensanglantés gisaient sur le sol.

Si le commandant s’est abstenu de donner l’ordre de tirer, c’est uniquement pour éviter de graves difficultés dans sa carrière. Faire mourir les gens, sans

résistance et sans désordres, c’est la fonction d’un bon chef de camp. Mais comme il craignait que la rébellion ne gagnât les douze mille prisonniers, à grands coups de gueule, il reprocha à ses hommes leur manque de cran indigne de vrais SS. Se tournant ensuite vers les blessés, il leur donna sa parole que leur transfert ne les mènerait pas au crématoire, mais dans un pays où les Juifs pourraient se créer des situations et vivre en toute tranquillité. Les pauvres diables n’y croyaient qu’à demi, mais que faire d’autre que d’accepter de quitter Sachsenhausen ?

Une séquence de courage dans le film noir de Sachsenhausen.

Nous n’avons jamais pu savoir combien de ces transférés sont arrivés à Auschwitz ou à Lublin, ni même si les malades et les blessés ne sont pas passés par la cheminée de notre « Industriehof ».

Le camp tout entier les a vus partir en colonne par cinq, scandant le pas de leurs galoches de bois, et comme l’espérance est chevillée au cœur de l’homme, ils chantaient: *Uns geht die Sonne nicht unter !* (« Pour nous, le soleil ne se couche jamais »).

La sélection raciale : une loterie

Un beau jour, échoua dans notre camp, un Russe de Sverdlovsk, un gars magnifique. Ivan mesurait au moins « cinq pieds six pouces », blond comme les femmes cherchent à l’être, des dents éclatantes, bref un « pin-up-boy » aryen 100 %. Il était établi qu’une Allemande dont le mari était au front, attendait un enfant du beau « rouski ». Habituellement, un fait de ce genre valait à la femme son envoi dans un camp de concentration et au garçon la pendaison. Ivan pourtant débarquait tranquillement à la cuisine, où il était affecté. À tout prendre, le feu des fourneaux était préférable au collier de chanvre et ses fonctions faisaient de lui un privilégié.

Après six mois de bons et loyaux services au milieu des marmites, il fut invité à se rendre à la *Politische Abteilung*. Là, on lui fit part qu’il avait un fils, du nom de Heinrich, et que le *ReïchsFührer* se chargeait désormais de l’éducation de l’enfant, déjà placé dans une crèche de la *Lebensborn* (source de vie). Comme entre-temps, la femme était devenue veuve, Ivan pouvait être libéré s’il s’engageait dans les *Wafen-SS*. Ivan aimait vraiment cette femme, il ne le cachait pas, pourtant il demanda huit jours de réflexion. On les lui accorda. Au bout d’une semaine, toujours aussi paisible, il revint à la *Politische Abteilung* et informa ces messieurs de la Gestapo, qu’il ne demandait pas mieux que de se mettre à n’importe quel boulot, mais que l’uniforme vert ne lui disait pas grand-

chose et qu’il lui préférait le pyjama zébra. Trois semaines encore passèrent. Nous vîmes un matin le bel Ivan, un bon à la main, se présenter à l’*Effektenkammer* pour toucher un costume « en excellent état », spécifiait la note. Il alla l’étrenner hors du camp. Il fut un des rares détenus libérés ! Il faut croire que Himmler espérait beaucoup de lui soit comme soldat, soit davantage comme « reproducteur ».

Il se trouva pourtant d’autres bénéficiaires d’une sélection pratiquée par les SS, hors de la réglementation étatique ou de celle du Parti. Himmler est souverain pour décider de la souillure de la race. Extralégales aussi les directives de Heinrich Müller, concernant les prisonniers de guerre, surtout lorsqu’il s’agissait d’ouvriers qualifiés. Aussi la Gestapo hésitait-elle à exécuter certains de ceux qui, bien que coupables de crimes contre la race, suggéraient par leur aspect physique, qu’ils pouvaient enrichir l’Allemagne de sang aryen. Avec les *Wafen-SS*, même entorse aux règles sacro-saintes. Les pertes allemandes sont trop fortes, Himmler n’hésite pas à incorporer dans son armée les étrangers et les délinquants, pour augmenter ses effectifs de choc. Les Janissaires ont de tout temps fait prime et Himmler offrait aux siens un traitement égal à ceux de ses propres soldats. Les *Landsknechte* (mercenaires) étrangers sont une tradition allemande. Rien d’étonnant à ce que des hommes aspirant à une carrière éclair dans les rangs des vainqueurs de demain, accomplissent des « actes d’extrême courage » dont la brutalité est, d’après l’éthique raciste, « la preuve d’une conscience élevée », résultant des caractéristiques génétiques et hormonales de ces vaillants, mais qui sont autant de crimes, vis-à-vis de leur peuple.

Les nazis traitaient de criminels les Allemands engagés dans la Légion étrangère. Le fait de s’être enrôlé dans une formation armée étrangère suffisait, selon le cas, pour être décapité ou envoyé en camp de concentration, exception faite pour ceux dont la Gestapo avait besoin. Par contre, les étrangers appartenant aux SS ont été choyés, ainsi que les porteurs de l’uniforme aux écussons runiques, considérés comme l’élite de leurs peuples et comme des précurseurs ayant compris que le sort de l’Europe et de la race blanche dépendait de la protection du *Reich*. On les « annexait », même quand leur aspect physique n’était pas conforme au « canon » nordique.

Toujours en vue de la purification de la race, Himmler envoie en mission de commando pour l’*Aussonderung* (le rassortiment) des physionomistes, en principe médecins et employés des services sanitaires. Les gens compulsaient dans l’*Erkennungsdienst* (service de la photothèque) des dizaines de milliers de photos et, si le besoin s’en faisait sentir, négatif en mains, le faisaient agrandir,

pour comparer cette épreuve aux immenses photos fixées aux murs des *untragbare Elemente* (éléments non admissibles). En cas de doute, on appelait le suspect de « non-aryanisme » à la *Politische Abteilung* du camp. Là un de ces physionomistes, à travers la fenêtre et sans même que l'homme ait pénétré dans le bureau, décidait de son sort. Himmler, toujours méfiant, sait que les rafles opérées à travers l'Europe et le passage des suspects devant ses fonctionnaires inférieurs donne la chance à certains de pouvoir se faire reconnaître comme aryens (manque de pièces, faux papiers, certificats de complaisance), il n'a de confiance que dans les « physionomistes », qui repèrent aussi la qualité du spécimen « nordique » qui peut passer sous leurs yeux… Même rigueur pour les stalags.

Déjà le 17 juillet 1941, la RSHA ordonnait aux chefs de ses commandos de réassortiment dans les stalags de procéder au triage. On vérifie par cet ordre le but visé par Himmler, non seulement il s'agit de prélever les Juifs et les ressortissants d'autres races, mais de se procurer des mouchards. Et pourquoi ? Il faut « extraire les éléments capables de fournir des renseignements dans les camps et capables, plus tard, d'être utilisés dans les régions occupées[95]. » Le général Erwin Lahousen confirmera à Nuremberg que les types non aryens étaient, destinés à l'exécution[96] et que la Commission de la Gestapo s'appelait: « Physionomie Brigade[97]. »

Vasja Schmid, citoyen soviétique, en raison du bleu clair de son iris, parut à la Commission du recrutement des Ukrainiens, être un pur descendant des Goths. À l'invitation de la *Politische Abteilung*, l'homme tremblait. Juif, il se faisait passer pour Russe pur. Nous le tuyautâmes. « Tu diras que tu es Volksdeutsche, de la Volga. » Son délit est insignifiant : « absent de son campement sans autorisation. » Il revient rayonnant : on l'a affecté au « travail léger et assis ».

Il déchanta lorsque, devant nous, il reçut son « ordre de départ » pour une division SS en formation. Pour lui éviter une Croix de Fer de 1re classe sur le champ de bataille, nous le fîmes entrer à l'hôpital comme TBC grâce à nos amis, les médecins déportés. Il a pu demeurer six mois dans une baraque, mieux nourri et sans travail. La Sonderkommission partie, on l'a oublié[98] .

Puisque selon les vues de Himmler, les *Wafen-SS* prendraient un jour le commandement de l'ensemble des forces armées, les activités médicales dans le camp, importantes du point de vue militaire, dépassaient de loin les efforts axés sur la multiplication accélérée de la race nordique. Le médecin chargé des expériences pour les besoins du front doit d'abord savoir si son « cobaye » est

aryen ou non. Une partie de la correspondance échangée avec Himmler illustre à quel point ces savants plaçaient haut leur honneur professionnel, puisqu'ils protestaient auprès du *Reichsführer* quand on leur amenait des aryens pour servir de cobayes. Himmler, arbitre, tranchait : « Prenez des Gitans ou des Juifs ! »

L'examen était psychologique, social, culturel et sémantique. En effet la recherche des origines patronymiques jouait un grand rôle.

En 1944, Himmler ordonne à Oswald Pohl de lui faire dresser par ses services un état des déportés portant des noms à consonance allemande : *mit einen deutsch klingenden Namen*.

Le 13 août 1944, dans une lettre à son administrateur des camps, Himmler écrit:

« J'ai reçu un coup lorsqu'il m'a indiqué que sous le n° 19 (liste E.A.) figure une Marie Heyde, dont le nom s'écrit comme celui de ma mère, avant son mariage. Les Heyde en question, viennent des régions colonisées par les Allemands, en Russie, notamment celles de Jitomir, Dniepropetrovosk et des abords de la Mer Noire. »

Cette « récupération » a pour les Allemands une profonde signification. Elle offre la possibilité à tous ceux qui en Europe orientale portent ce nom de devenir *Reichsdeutsche* et d'autre part, la géopolitique de la colonisation allemande établit que les Allemands ont pour eux le droit historique[99].

Le 16 décembre 1944, Oswald Pohl signale dans son rapport que dans tous les camps de concentration, il a trouvé des prisonniers provenant des régions orientales avec des noms à consonance allemande : 1222 hommes et 431 femmes.

Mais sur ce chiffre, souligne Pohl, « 218 hommes et 64 femmes sont occupés dans les différentes productions secrètes et de ce fait ne peuvent en être retirés. Les autres prisonniers masculins seront envoyés dans le camp de concentration de Sachsenhausen et les femmes dans celui de Ravensbrück. » Il annonce avoir pris contact avec la *Volksdeutsche Mittelstelle* (*Obergruppenführer* Lorenz) « à la disposition duquel seront placés un homme et une femme susceptibles de récupérer les prisonniers pour la nation allemande ».

« L'action de l'homme fort »

Les calculs de Himmler et de Heydrich dataient de l'instant où sur ordre de Hitler, on préparait un plan d'invasion. Il fallait assurer la concentration, les transports ou la suppression des ennemis dangereux. Aussi la RSHA fixait le lieu

de la construction d’un camp, son importance [100], ses fonctionnaires, la qualité des prisonniers qui y seront internés et les méthodes d’extermination.

La RSHA avait fixé à l’Est les camps où les prisonniers choisis succomberaient au travail forcé ou, s’ils survivaient, passeraient aussitôt par le four. Sur le territoire même du *Reich*, voici en principe les camps où l’on succombait au travail: Flossenburg, Natzweiler, Mauthausen.

À Buchenwald, Dachau et Sachsenhausen il n’existait que quelques commandos de la mort, mais dans ces trois camps avaient lieu les assassinats secrets ordonnés par le *Reichsführer*. À Sachsenhausen et Dachau les exécutions se faisaient aussi « en masse ». Dans différents camps, Himmler et Heydrich firent installer des Genickstand (balle dans la nuque).

« À Flossenburg, j’entendais chaque après-midi, de ma cellule, le bruit des fusillades. La Gestapo liquidait méthodiquement les prisonniers politiques », expliquait l’ancien chancelier autrichien Schuschnigg à Léon Blum lors de leur transfert (1945) vers le réduit des Alpes[101]. Ces exécutions s’effectuaient sans tri préalable et individuel de la RSHA, mais selon une réglementation générale par catégories : partisans yougoslaves, intellectuels polonais, prisonniers de guerre soviétiques, certains groupes de Juifs (aisés), sous-officiers noirs de l’armée française, tziganes allemands, ex-combattants d’Espagne, germaniques ayant servi dans la Légion étrangère, homosexuels allemands « infiltrés » dans la hiérarchie de l’État.

Le 27 mai 1942, le camp de Sachsenhausen reçoit la visite de fonctionnaires de la RSHA, pour examen de la *Station Z* (crématoire). 250 Juifs passent au *Genickstand* ou montent à la potence, et les visiteurs assistent à l’opération: ainsi sont mis à l’épreuve les réflexes des candidats aux hautes places dans les régions de l’URSS. Cet examen se pratiquait sur l’ordre de Himmler et se nommait « test de la virilité ». Le camp avait donc mission de contraindre au travail forcé, « d’expérimenter » les armes et les hommes pour les besoins de l’industrie SS et les activités de la Gestapo.

La dernière année de la guerre, diplomates, policiers, militaires allemands considérés comme porteurs de secrets, suspects d’être recrutés par les services alliés, étaient tous rassemblés à Sachsenhausen.

Notre camp est spécialement réservé aux cas estimés graves pour la sécurité du *Reich*, mais sur lesquels l’enquête est en cours. Trente kilomètres séparent Oranienburg de la Prinz Albrecht-Strasse, où ont lieu les interrogatoires. Pendant l’instruction, les prévenus attendent leur sort enfermés dans des cellules

spéciales appelées *Isolierung* (isolement).

À Sachsenhausen, en principe, les esclaves épuisés ne passent pas au crématoire, on les envoie en « transfert » dans d'autres camps, Lublin, Dachau. Pourtant j'ai vu des hommes, au dernier degré du délabrement physique s'acheminer vers notre *Industriehof* (cour industrielle). Ces groupes n'excédaient pas une quarantaine de détenus.

De 1941 à 1945, 5 000 affaiblis et malades ont été envoyés de Sachsenhausen à Dachau, 6 000 à Auschwitz, 1200 à Maidanek et 500 à Bernburg[102]. Ces transferts étaient en principe décidés par les médecins SS : l'industrie de la cité secrète exigeait des prisonniers sains. En outre, il convenait d'en faire un camp modèle, le siège de la Croix-Rouge internationale se trouvant à Wannsee, à proximité d'Oranienburg. Il arrivait certes que les malades déclarés *nicht transportfähig* (non transportables) fussent envoyés à la chambre à gaz de notre camp, mais ils n'en figuraient pas moins sur les listes de « morts au transport » paraphés par les médecins SS.

Cette organisation macabre dérive de la conception sur la race et l'esclavage. Himmler alla jusqu'à installer une hiérarchie dans les moyens d'infliger la mort aux « inférieurs ». Pour les malades, les Juifs et les femmes étrangères, la chambre à gaz. Pour les militaires, les intellectuels, les ennemis du *Reich*, les comploteurs étrangers, en principe le *Genickstand*, la pendaison restant réservée à ceux, soit Allemands, soit étrangers, qui commettaient des actes de sabotage, de trahison ou de rébellion contre la personne du *Führer*. Les citoyens allemands condamnés pour des délits d'opposition et de conspiration contre le régime bénéficiaient quelquefois de la faveur de tomber sous le feu du peloton. Pour appliquer les peines de mort prononcées par les tribunaux, on employait la guillotine.

À Auschwitz, Lublin, Treblinka, on assassina les femmes, les hommes et les enfants de la population juive. En Russie, en Pologne et en France, on visait surtout à la destruction des hommes par la « guerre biologique » généralisée : la déportation. Dans les expéditions de représailles, on tua indifféremment les femmes et les hommes. Pourtant, dans ce cas encore, la SD faisait une distinction raciale. Chez les populations qui appartiendraient à la communauté germanique, on épargnerait les enfants. Ainsi, lors de la destruction et du massacre collectif commis à Lidice le 10 juin 1942, les SS massacrèrent les vieillards, les femmes; mais non les enfants jusqu'à dix-sept ans, qui échappèrent à l'abattoir, pour subir en Allemagne des mesures d'assimilation.

Lors de l'assassinat collectif de 7000 habitants de Kragujevatz, en Serbie, le 21 octobre 1941, les enfants formèrent la majorité des victimes. Les policiers allemands, en collaboration avec la *Wehrmacht* les amenèrent jusqu'au lieu d'exécution, par classes des écoles où ils étudiaient, et c'est par classes qu'ils tombèrent sous le feu des mitrailleuses[103].

Le 10 juin 1944, jour du massacre d'Oradour, femmes, hommes et enfants pas de distinction. Sur 642 victimes, on compte 207 enfants. Mais lors des représailles en Norvège, on se limita à ramasser les hommes et les femmes et à les envoyer dans un camp de concentration, les enfants furent remis aux autorités locales et l'on brûla le village. Ainsi se passèrent les choses à Televaag.

Mais les enfants venus avec les partisans slovaques, à Sachsenhausen, n'ont pas quitté leurs parents. Ensemble, on les poussa dans la « douche », c'est-à-dire la chambre à gaz.

Ne tombaient au *Genickstand* que ceux que la RSHA envoyait pour être liquidés dans le camp, soit comme prisonniers immatriculés, soit, et plus encore, comme prisonniers non immatriculés.

Comme Schuschnigg à Flossenburg, ceux d'entre nous dont les baraques avoisinaient le crématoire, entendaient des détonations assourdies au long des semaines, le dimanche même n'étant pas un jour de repos pour les tueurs. Il existait une « permanence ».

On s'est souvent demandé pourquoi les SS expédiaient de nombreux convois de déportés et surtout les malades des camps du *Reich* vers ceux de l'Europe orientale. Les raisons étaient:

a) éviter que la population allemande ait connaissance de ces massacres collectifs ;

b) empêcher la démoralisation provoquée par une mortalité excessive parmi ceux que les SS croyaient utiles à l'industrie de guerre (techniciens, ouvriers qualifiés) ;

c) remédier à l'insuffisance de capacité des chambres à gaz et des fourneaux d'incinération non prévue pour la destruction massive sur le territoire du *Reich*. Des installations géantes n'existaient qu'en dehors du *Reich*, comme à Auschwitz, Maidanek (Lublin), Treblinka (Varsovie) ;

d) parer aux dangers d'épidémies sur le territoire du *Reich* ;

e) rechercher la possibilité de présenter aux neutres (Suède et Suisse) « les

transferts en dehors du *Reich* » comme une expatriation ;

f) pour les SS, c'était un procédé de défense contre les infiltrations de l'ennemi; pour la population juive, le transfert à l'Est officialisait une simple mesure de précaution, « le transfert dans une nouvelle résidence », mais où régnait la loi SS : *Gelobt sei, was hart macht !* (« Que soit bénie l'action qui fait l'homme fort! »).

Pour ceux qui portent l'emblème de la « tête de mort », il existe une théorie sur la mort elle-même, et de cette conception de la mort s'ensuit la manière dont elle doit être appliquée. Tout est prévu : le geste du héros, le rite de sa sépulture, le souvenir et les honneurs qui lui sont dus. La mort des ennemis de la communauté et celle des sous-hommes sont aussi ritualisées. Les traîtres ne méritent pas une belle mort, mais une fin honteuse à la mesure de leurs crimes, pendaison et exposition du cadavre accroché comme un « porc » à l'étal. Ces doctrines et leurs rites sont trop systématiques pour que Himmler les ait conçus seul. La « loi de la mort », il l'a condensée, à la suite des travaux de ses philologues et de ses historiens, penchés sur les textes nordiques et la tradition germanique. La *Weltanschauung* (conception du monde), est fondée sur l'unité de l'âme et du corps et non comme dans la doctrine chrétienne sur leur dualité ; cependant, pour les nazis, le corps et le sang l'emportent sur l'esprit. C'est le sang qui définit la geste héroïque. Les braves, les héros vont s'asseoir, divinisés par la lutte, au Walhalla, séjour des dieux aux caractéristiques sublimes de la mythologie germanique. *Gottgläubig* (celui qui croit en Dieu) désigne dans la conception nazie celui qui vit et lutte, comme luttent les Dieux et la Nature pour le triomphe du plus fort.

Le développement technique fixe automatiquement les moyens de la lutte et les instruments de mort. On n'utilise pas l'épée contre les poux, mais les insecticides, les gaz. Il ne peut y avoir de duel avec des « bandes » (ainsi dénomme-t-on la rébellion des patriotes) mais des « actions » comportant un plan, le personnel assurant sa réalisation. Il existe une systématisation, une échelle de ces actions, qui vont de l'intimidation industrielle la plus atroce à l'exécution en masse et sous toutes les formes imaginables. Dans ce système de la terreur, qu'on ne s'y trompe pas, lorsque les SS temporisent, ce n'est pas la pitié qui les y a décidés, mais l'utilité: survivance de certaines catégories de détenus dans les camps, sursis aux exécutions de certains individus et de certaines races : *Ehrenarier* (aryen d'honneur) alliance avec les Japonais, emploi des Arabes pour la conquête de l'Afrique et de l'Asie, utilisation des Juifs pour les travaux dans l'Est ou rassemblement des enfants de « race inférieure » pour

former les cadres de la future colonisation.

Dans toutes ces actions, le SS doit se montrer « fort ».

Deux exemples de l’expérience concentrationnaire. Quand Himmler ordonne une peine capitale, l’exécution peut être combinée parallèlement avec des flagellations ou des marches pénibles, parfois avec les deux, successivement. Les deux dernières années de la guerre, dans notre camp, on fit torturer les prisonniers, vieillards ou enfants sans distinction, par des criminels de droit commun, chargés d’enquêtes de fortune sous le contrôle d’un sous-officier SS.

Durant l’automne 1943, le commandant ordonna de rassembler tous les jeunes de moins de quinze ans dans une baraque séparée. Deux cents environ de ces gamins bénéficièrent de cette mesure. Leur nourriture fut améliorée et même leurs éducateurs, détenus de droit commun, n’eurent plus le droit de les frapper. On prétendait donner à ces jeunes un métier[104].

Dans une lettre que Himmler adressa à Pohl, le 6 janvier 1943, le *Reichsführer* demande d’installer à Lublin un camp pour les enfants. « Dans ce camp doit être pratiquée la sélection raciale et politique. » Ainsi les enfants aryens seront ramassés dans toutes les régions de l’Est et rassemblés par dizaines de mille dans le camp. Cela signifie aussi, Himmler l’explique dans la même lettre que « les enfants y seront élevés, [que] leur éducation aura pour base l’obéissance, le zèle, la soumission sans condition, l’honnêteté vis-à-vis de leurs patrons allemands. Ils doivent savoir compter jusqu’à cent, connaître les signaux de la circulation et devenir professionnellement ouvriers agricoles, mécaniciens, tailleurs de pierre, maçons. »

Himmler prévoit donc le rassemblement immédiat des enfants slaves et leur envoi en Allemagne ; ils y apprendront la langue ainsi qu’un métier, afin d’être incorporés au système des seigneurs et de faciliter sa mission d’assimiler les vastes territoires de l’Est où il envisage la construction de nouvelles villes, les *Ordensburgen* (châteaux de l’ordre) et des monuments commémoratifs de l’empire SS.

VI

Himmler, idéologue de la renaissance nordique

(L'ordre SS, glaive de la Weltanschauung.*)*

Les basiliques du *Reichsführer*

Pendant toute la guerre, le drapeau pourpre à la svastika et le noir aux deux lettres runiques blanches, SS, flottaient au sommet du château médiéval de Wewelsburg.

Dans un paysage pittoresque de l'Allemagne occidentale, non loin de la ville de Paderborn, se dressaient les ruines d'un burg. Himmler, après avoir cherché par toute l'Allemagne où installer la chancellerie de l'ordre SS, fixa son choix sur ces vestiges. L'épaisseur des murs et la hauteur du donjon, l'emplacement même de l'ancienne bastille, lui paraissaient, en raison de leur romantisme, symboliser et la protection du *Reich* et le *Drang nach Osten* (la poussée vers l'Est). D'après lui, de ce point, à mi-chemin entre Cologne et Braunschweig partirent à la conquête de l'Europe orientale les premiers chevaliers teutoniques, les Ritters.

Dès 1934, le grand-maître de l'ordre SS voulut aménager ces ruines et s'appliqua avec obstination à leur redonner l'aspect d'une de ces forteresses où se rassemblaient jadis les meilleurs descendants de la tribu de Siegfried. Ce centre allait devenir par la suite le séminaire spirituel de la nouvelle aristocratie : 2000 prisonniers détachés de Sachsenhausen y travaillèrent à un rythme tel que les pertes annuelles s'élevèrent à 50 % de l'effectif.

Un contremaître, de retour à notre camp, m'a dit :

— Tu me croiras si tu veux, mais je suis content d'être ici. À Wewelsburg il n'y a pas de crématoire, mais les hommes y travaillent comme des fourmis et on les écrase comme des mouches ! Quand on est parti de la gare d'Oranienburg, on était 1500. Six mois après, il n'en reste plus que 40…

— Les ingénieurs responsables avaient donné leur parole d'honneur au

Reichsführer de lui remettre les clés de la forteresse dans un temps record. Aussi les vies humaines ne comptaient pas, continua le contremaître.

Pour les faibles, les malades, le coup de grâce dans la nuque. Pas de funérailles. Pas même une prière. Ils disparaissaient sans laisser de traces, enterrés par leurs camarades aux abords de la nouvelle cité. Afin de compenser les pertes, d'accélérer le travail et d'éviter les transports de prisonniers, on aménagea dans le voisinage un nouveau camp : Niederhagen, réplique modeste de Sachsenhausen. L'idée fixe de restaurer l'ancien château amena Himmler à se rendre plusieurs fois sur le chantier. « À sa dernière visite, *Reichsheini* piétinait, impatient comme une fille le matin de son mariage » – et le contremaître de rire aux éclats. Pour cet homme immunisé contre les sentiments humains, le grotesque paraît comique.

Les nouveaux Ritters (chevaliers), en uniforme SS, aiguillonnaient les esclaves « zébra » pour qu'ils fissent un miracle.

Wewelsburg reconstruit devint le château où les grands chefs nazis trouveront la tranquillité et des bibliothèques. Ils assisteront à des cours d'histoire et d'économie, mais dans le secret, et dans une totale chasteté, car les femmes en étaient exclues, quoique dans le vieil allemand des Ritters, Wewelsburg signifiait : Le Burg des femmes. Si Himmler ne le débaptisa pas, c'est vraisemblablement à cause de sa manie romantique de considérer la tradition germanique comme sacrée. « Burg des femmes », quelle métaphore! Bavards, les SS supérieurs? Sans doute, en ce qui concerne leur idéologie. Le malheur, c'est que de la parole, ils passaient vite à l'action. À la langue des femmes, ils ajoutaient le couteau des amoks.

Himmler appréciait les cadres luxueux. Sa prodigalité ne connaissait pas de limites quand l'argent ne sortait pas de ses poches. Les portes, les fenêtres étaient encadrées de granit, l'escalier bordé de fer forgé et les halls ornés de tapisseries. Des boiseries et des rayons de bibliothèques recouvraient les murs. Le tout en chêne massif. Un style impérial, vraiment ! Le *Bildhauerkommando* (les sculpteurs) de Buchenwald exécutèrent les travaux en marbre. Pour flatter Himmler en se conformant à son idéal, les artistes allemands lui firent parvenir les statues de Henri Ier, le roi allemand (Henri le Lion, duc de Basse-Saxe) et d'Albrecht l'Ours, margrave de Brandebourg, ces preux aux surnoms acquis en raison de leur comportement féroce et de leurs exactions impitoyables à l'égard des Slaves! « Pendez, déchiquetez, noyez les Vendes payens pour qu'il ne reste aucune trace d'eux sur nos frontières », avaient clamé les Teutoniques. Les SS, dix siècles plus tard, reprenaient ce cri à leur compte.

Chaque année, Himmler commémorait avec une pompe mystique l'anniversaire de la mort de Heinrich Ier, roi de Germanie et empereur d'Allemagne (919-936) dont la tombe se trouve dans le château-église de Quedlinburg, département de Magdeburg. Le roi Henri est entré dans l'histoire comme le « fortificateur » des villes, mais aussi comme Heinrich der Vogeler, Henri l'Oiseleur. Ce surnom, d'après la légende vient de son amour pour les oiseaux. Pour qu'il ne leur soit point fait de mal, il les piégeait lui-même avant de les mettre dans ses volières.

Selon le vœu de Himmler, dans la cathédrale, on avait remplacé l'autel par une tribune en marbre. À la lueur des torches, les chefs SS et les cadets, après s'être recueillis sur le tombeau, prêtaient serment de suivre fidèlement, jusque dans son amour des bêtes, l'exemple du grand unificateur, Henri l'Oiseleur[105].

La jeunesse hitlérienne, sous la conduite de son *Führer* Baldur von Schirach, venait, elle aussi, chaque année prêter serment de fidélité à Hitler sur le tombeau du duc Henri le Lion (1129-1195), colonisateur du Mecklembourg et d'autres régions slaves, dans la cathédrale de Braunschweig. Au cours de la cérémonie, on baptisait la promotion des cadets, la célèbre *SS-Fahnenjunkerweihe*. En 1935, Himmler ordonna d'exhumer les restes des gisants, pour constater la présence du prince-conquérant. Le grand-maître des SS se réferait aussi à Frédéric Barberousse (1152-1190) le grand empereur qui se noya pendant la 3e Croisade. Le héros nordique Siegfried prenait une place spéciale dans la mythologie néo-germanique. Selon la saga, Siegfried « pour devenir invulnérable, s'est trempé dans le sang de Fafner, le dragon géant, gardien du trésor des Nibelungen ».

Pour Himmler, les monstres de la saga moderne, ce sont les peuples qui s'opposent à l'ordre nouveau que vont établir les descendants les plus authentiques des Aryens. Les SS planteront l'étendard à la croix gammée sur les côtes atlantiques, sur l'Oural et le Caucase, sur le Cap Nord et sur les bords du Nil. Le dragon, aujourd'hui, c'est « l'alliance horrible des ploutocrates et des bolchéviks », conséquences fatales d'une infiltration de sang impur, chez les peuples.

Les SS demandent la *restituto in integrum* de l'antique domination aryenne d'il y a trois mille ans, ils se rassemblent périodiquement au séminaire de Tordre, au Wewelsburg, pour y méditer et trouver l'inspiration. « Par le fer et par le feu », voilà les chemins pour la conquête de l'Europe occidentale et orientale. Pour les hauts dignitaires, le mot d'ordre précise: « Trempez-vous! Trempez-vous toujours dans le sang des impurs ! Vous vous purifiez et vous garantissez le rétablissement de l'équilibre racial indispensable à celui du

monde. Ainsi vous continuez la marche des Ritters. »

Pour eux, une nation est toujours en état de guerre contre les voisins, soit qu’ils l’attaquent, soit qu’ils s’y infiltrent. Himmler, obnubilé par son mythe de la nation supérieure et par les symboles germaniques, enseignait à ses SS l’idolâtrie pour le « *Führer* »… Les deux expressions de la « grande révolution nationale socialiste » figurent partout : le Hakenkreuz, la croix gammée et le portrait du *Führer*.

L’obsession de Himmler : devenir un jour le *Führer* II. Dans ce dessein, il transforme cette organisation militante : les SS, cet État dans l’État qui, à part Hitler idolâtre Himmler. La concentration des ennemis du *Reich* lui a servi de tremplin pour appliquer la théorie raciale sous l’emblème de la svastika, symbole de la vie et de la mort, au service du *Führerprinzip*, le choix des meilleurs, des plus courageux dans l’esprit des nazis.

Le Hakenkreuz, la svastika, comme elle se nomme dans les écrits indiens, un des plus anciens parmi les symboles solaires, se trouve gravée sur des pièces de bronze, sur les lances, de l’époque gothique *(gotische Runenlanze)*. Symbole adoré aussi des Templiers, cet ordre militaire issu des premières croisades et promoteur des suivantes. Dans les temps modernes, en Rhénanie, comme aux Indes, la svastika représente le bonheur, la réussite.

Avant la Première Guerre mondiale, elle apparaît comme « le signe de combat du mouvement national » *(Kampfzeichen der völkischen Bewegung)* et comme emblême de l’unité raciale des peuples aryens. Les nationaux-socialistes l’ont adoptée comme insigne dès le début de leur mouvement et après la prise du pouvoir, comme symbole de l’État. Dès lors, on la voit figurer sur les drapeaux, les cachets officiels, sur les uniformes.

Les membres de la nouvelle aristocratie doivent s’engager en « soldats » par le combat contre les « agresseurs » sur les frontières, ou par un stage dans les frontières intérieures : les *SS-Einsatztruppen* (troupes d’intervention), l’administration des camps de concentration, organisation d’utilité prépondérante, « l’Amicale du *Reichsführer* », l’association la plus exclusive du *Reich*, groupe auquel appartiennent seuls quelques ministres, de grands industriels et d’importants banquiers. Cette chevalerie se rassemblait périodiquement dans la basilique principale : Wewelsburg, où elle recevait la consécration personnelle de Himmler, *pontifex maximus* du paganisme germanique ressuscité. Dans le même temps les prêtres chrétiens, coupables du « crime d’apostolat », prenaient le chemin de la prison de Brandebourg, pour s’y

laisser décapiter, ou celui menant à la baraque 15 à Sachsenhausen ou aux blocks 26 et 28 de Dachau. « Les catacombes » de Dioclétien, comme Édouard Michelet les nomme dans son livre, témoignage du martyre des ecclésiastiques[106].

Les burgs, où se formaient les cadres du parti, où les néophytes recevaient l'enseignement doctrinal de la suprématie raciale, où s'autosuggestionnaient les élites de l'Ordre SS, prenaient l'aspect du renouveau, grâce à la main-d'œuvre concentrationnaire et aux dons des grands industriels.

En 1941, la *Dresdner Bank* accorda un crédit de trois millions de *Reichsmarks* pour la restauration de Wewelsburg. Mais Himmler voulait plus de somptuosité et fit élever par la suite le crédit à douze millions de marks.

Le grand-maître fonda une autre société pour le « développement et l'entretien des monuments de la culture allemande[107] ». Cette institution, outre Wewelsburg, gérait le palais Bayrisch Zell, le château d'Eulenburg et la Sippenhaus à Dantzig, destinés au repos des SS, Hitler, lui-même supervisait les conceptions de Himmler et ses plans. En particulier, il fit des suggestions pour la remise en état de Marienburg, palais médiéval de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, à l'embouchure de la Vistule. Il y reçut, en grande pompe, le 3 septembre 1941, le chef d'État hongrois, l'amiral Horthy.

Wewelsburg servait non seulement de basilique, siège des conciles des hiérarques de l'Empire, mais aussi de chambre forte, pour les documents secrets concernant la propagation de la foi nazie.

Là, le *Reichsführer* brossait à ses *Runenritter* les fresques ensorcelantes de la réalité allemande, romantisme qui séduisait jeunes et vieux, puisqu'il leur donnait la promesse d'une promotion sociale accélérée, et aux anciens celle d'une source inépuisable de main-d'œuvre et de matières premières, Himmler révélait encore à ses dignitaires le prix que les Juifs, les Slaves et les autres peuples auraient à payer durant la première phase de la Croisade [108].

L'Est, terre d'élection des « soldats-laboureurs » de pure race aryenne

Oui, c'est à Wewelsburg que Himmler développa ses plans de colonisation de l'Est. Pour lui, les régions occidentales, de surfaces relativement médiocres, revenaient de droit au *Reich* puisque les Flamands et les Français du Nord descendent de peuples germaniques. Quant à l'Est, « l'espace vital », il contenait à la fois les réserves de matières premières et de main-d'œuvre. Ce devait être le

dépôt où l’on puiserait les esclaves, lorsqu’après la destruction de tous les États et le coup porté au potentiel biologique des peuples, serait établi l’ordre nouveau. C’est encore là que l’aristocratie SS instaurerait et développerait, dans les conditions les plus appropriées, le système des Wehrbauer, des soldats-paysans. Aussi le mot d’ordre de la colonisation stipule *Blut, Boden, Schwert* (« sang, sol, épée »). Donc à l’Est s’étendra le domaine des SS, de pur sang aryen.

Le mot : Aryen, du sanscrit *arya* (celui qui appartient aux amis) est exclusivement réservé aux Germaniques de quatre types, nordique, west-phalien, dinarique, oriental (Europe orientale) en dehors de toutes différences linguistiques.

Himmler se réserve le droit d’établir l’échelle hiérarchique des peuples et des individus qui peuvent être considérés *assimilationsfähig* , susceptibles d’être assimilés et germanisés. Ici l’aspect physique, l’origine sociale, les opinions, le *curriculum vitae* ont une importance déterminante. Il se refuse à pratiquer la « sélection chronologique » fondée sur les recherches historiques de la généalogie aryenne tendant à prouver une appartenance d’origine à la catégorie sanguine des Indo-Européens, Plus catégoriquement encore, il interdit d’inclure parmi les « seigneurs » tous les Indo-Européens, ces hommes aux caractéristiques historiques généralement communes qui vivent sur les vastes espaces compris entre l’Océan Atlantique et l’Océan Indien et qui, durant des siècles, se sont mélangés avec d’autres races.

Tout ce qui pouvait servir à exalter le folklore et l’éthique germaniques (armes anciennes, pierres tombales, poteries) commençait à être rassemblé systématiquement pour constituer l’Encyclopédie germanique que préparait Himmler. En pleine guerre, il expédia en Égypte, en Norvège, en France, dans les Balkans et même jusqu’à l’Oural ses archéologues pour rechercher dans ces pays les traces des Germains et si possible découvrir et rapporter les pierres tombales des ducs teutons qui, à certaines époques, les avaient envahis. Lorsqu’il apprit qu’au Jutland vivait une vieille Danoise, qui connaissait le tissage pratiqué par les anciens Vikings, il chargea Wolfram Sievers, son bras droit pour l’*Ahnenerbe* (l’héritage des ancêtres) de retrouver cette femme et de lui faire enseigner à de jeunes Allemandes ces techniques anciennes[109]. Dans le camp de Dachau, des prisonniers forgeaient sur son ordre des lances et des épées, copiées sur des modèles anciens des peuples Francs, Lombards, Ostrogoths.

Himmler, le grand-maître de l’ordre SS, avait reçu en 1918/19 une certaine formation militaire, lorsqu’il combattait dans les corps francs du lieutenant Lautenbacher. Séduit par le *Drang nach Osten*, la poussée vers l’Est, l’étudiant

en agronomie s'inscrit au groupement Arthamania dont l'idéal est le retour à la terre et la conquête des territoires réputés pour leur production agricole. Vers 1924, les fédérations populaires, les *Arthamanen*, qui éduquaient les jeunes au travail de la terre, se multiplièrent en Allemagne. Himmler pousse à l'extrême les théories de la sélection des végétaux et des animaux. Il veut apporter à la diffusion des doctrinaires racistes ses méthodes à la fois pseudo-scientifiques et militaires, nées de ses expériences personnelles. Hitler, dans *Mein Kampf* traitait de problèmes généraux, mais ne prenait pas position sur les questions profondes de la *Weltanschauung*. Qui créa la terre ? Que sont les religions ? Quelle morale en résulte ? Ces questions, Rosenberg, non plus, ne les a pas traitées dans son *Mythe du XXe siècle*. Le *Reichsführer* qui se croit le promoteur de la Renaissance nordique cherche à donner des bases « scientifiques » à ses théories. Il se heurtera à Gœbbels, Bormann et Rosenberg.

Intéressé par les machines et les moyens de transport, comme tous les jeunes d'alors, au cours d'une visite au Musée de la Découverte à Munich, il s'exclama: « Génie allemand! » Son élevage de volailles à Waldtrudering, ses activités dans l'usine d'engrais artificiels, Stickstoff GmbH à Schleissheim, et son intérêt pour la littérature nordique ont suffi à donner à ce jeune nationaliste la vision de ce que pourrait devenir l'Allemagne, avec la richesse de son sol et les qualités techniques de son peuple.

Les émigrés russes l'attirent. Il les plaint d'autant plus qu'il se sent comme eux, victime de l'abolition des monarchies. Son père n'a-t-il pas perdu l'emploi honorifique de précepteur qu'il occupait à la cour des Wittelsbach ? Himmler, sous l'influence de Hitler, n'espère plus la restauration des Hohenzollern et des Wittelsbach, il songe désormais à l'édification d'un régime « fondé sur l'élite du peuple allemand et dont les chefs auront un autre cran que les souverains détrônés. » Plus vite les hommes courageux tels que Hitler prendront le pouvoir, plus vite il sera possible d'instaurer un régime militaire puisant sa force dans une paysannerie renouvelée. Himmler considère le communisme comme un danger très sérieux parce qu'il est capable par la tactique de la lutte des classes de mobiliser les ouvriers et de provoquer un profond changement économique et social. Conservateur, Himmler ne désarme pas.

À seize ans, il porte l'uniforme, il voit en 1918 l'action des « conseils révolutionnaires », il songe à la revanche. Le changement dans l'ordre social provoque le chômage des élites. En conséquence, l'affaiblissement du pouvoir central. La caste militaire rassemble les mécontents et tente de renverser le nouveau régime.

Précisément, parce que les Bolcheviks ont liquidé l'intelligentzia russe, selon Himmler, la situation semble particulièrement favorable après la prise du pouvoir en Allemagne et pour refaire une armée et soumettre à nouveau ces immenses territoires de l'Est déjà occupés durant la Première Guerre mondiale. Il pense que son entrée dans les SS fournira au mouvement un appui incontestable, en lui apportant une doctrine.

Il cherche à faire passer dans la pratique les idées nationales professées par son père au lycée de Landshut. Sa rencontre avec Walter Darré date de 1928. Darré, un Allemand, né en Argentine, élevé au King's College de Wimbledon, imbu des idées pangermanistes, se montre convaincu que la renaissance de l'Allemagne ne peut venir que d'un mouvement prêchant le travail de la terre et l'agrandissement du territoire national. Himmler se lie avec ce visionnaire et établit son programme d'après le livre qu'est en train d'écrire Darré : *Um Blut und Boden* (« Pour le sang et le sol »). Il trouve en Marga Conzersowo, assistante du docteur Fahrenkampf, botaniste spécialisé dans la culture des plantes médicinales, une enthousiaste de Darwin. Il s'enflamme et il épouse à la fois la jeune femme et ses idées évolutionnistes. Par la suite, Himmler fera de son beau-père, le chef du jardin botanique de Dachau, où l'on cultive les plantes médicinales destinées aux services sanitaires des SS. Son camarade d'école, Karl Gebhardt, devenu médecin, exercera une influence positive sur le fanatisme maladif de Himmler pour la protection de la santé et de la race germanique. Séduit aussi par les recherches historiques, le *Reichsführer* n'hésitera pas, en 1935, à lancer des expéditions scientifiques destinées à prouver que les Germaniques ont occupé l'Europe orientale antérieurement aux Slaves. Le 2 juillet 1936, dans la cathédrale restaurée de Quedlinburg, à l'occasion du millénaire de la mort de Heinrich der Vogeler (Henri l'Oiseleur), il prononcera un discours-programme où il affirmera que les SS réaliseront l'œuvre du grand roi, freinée par l'expansion slave.

C'est à ce moment qu'il décide d'appliquer « son » darwinisme non seulement à l'Allemagne, mais à la totalité de l'Europe. Dès lors, il étudie les mesures plus amples, qui, par les lois de Nuremberg, aboutiront à l'*Endlösung* (la Solution finale) du problème juif, au regroupement ethnique du peuple allemand et de ses minorités, à l'affaiblissement biologique des autres nations et à la poussée germanique vers l'Oural et le Caucase.

En 1936, il publia un *digest* des conceptions nationalistes de son père : « Le Parti SS, organisation de combat antibolchévique, » *(Die Schutzstafel, antibolkewistische Kampforganisation)*.

Un pamphlet revanchard dont les idées exprimées dans *Mein Kampf* servent de thème.

Hitler le séduit par la violence de sa lutte contre le *Diktat* de Versailles. Il lui réclame l'honneur de porter le « drapeau du sang » et il va influencer le développement idéologique et paramilitaire des SS. Promoteur de la lutte des races et des peuples qui s'annonce, il s'imposera comme protecteur de la pureté nationale. Porte-drapeau du parti, ses hommes les plus courageux en manieront le glaive. Les SS s'implanteront comme arbitres impitoyables, ils seront les protagonistes d'un *Weltanschauung* formulé en partie seulement dans l'œuvre et les discours de Hitler.

Himmler, malgré son physique, son apparence discrète, presque timide, a, dans son for intérieur la passion du pouvoir et, dans son esprit, le dessein et les plans pour parvenir à un poste de commandement parmi les chefs du mouvement national-socialiste. Il engage son esprit et son corps pour insuffler au parti sa philosophie du mythe germanique, du Siegfried invincible, mais trahi: il imposera une organisation de combattants qui rassemblera une élite, prête au sacrifice, à l'exemple des jeunes recrues qui en 1914 se lançaient en chantant « *Deutschland, Deutschland über alles…* » à l'assaut des tranchées alliées devant Langemark, dans les Flandres. « Langemark », sur les lèvres de Himmler, quel slogan pour plonger en extase un Hitler ! Sa conception du mythe, développée jusqu'au fanatisme et ses *Schutzstafel*, chevaliers du poignard, unis par le serment du sang, sont les deux leviers avec lesquels il construira une communauté aux aspects les plus opposés : vaillance et perfidie.

Son *Reich* est un film : blanc et noir, comme son blason… un documentaire hallucinant de la flamme et du glaive SS.

La société de la *« propaganda fide »*

Himmler et Heydrich étaient les gardiens du mythe du *Führer* et les protecteurs du système qu'ils jugeaient efficace pour l'établissement de la domination de l'ordre nouveau. Celui des *Schutzstafel* réclamaient aussi le contrôle des personnalités du Parti, de l'Armée, de l'industrie, de la paysannerie et même de la classe ouvrière. Au siècle de l'industrie, Himmler et ses conseillers ne pensaient pas à changer l'ordre social existant, mais à garantir une période d'épanouissement à l'Allemagne puisque l'Europe et la terre sont assez grandes pour satisfaire aux ambitions des Germaniques.

L'arrivée légale au pouvoir de Mussolini et de Hitler donnaient à Himmler le droit de penser que l'opposition à son ordre se limiterait à la « Juiverie

internationale » et au mouvement ouvrier dirigé par les communistes. Ces deux virus de décomposition éliminés, l'ordre nouveau s'imposerait de lui-même en Europe. Himmler n'était pas aussi seul qu'on peut le penser, à rêver de former une nouvelle aristocratie intellectuelle dominant l'Europe et le monde. Il a joué supérieurement cette carte dans le Parti et a acquis ainsi sa confiance inconditionnelle, car c'est à lui et à Heydrich qu'étaient confiés les contacts avec l'industrie et la finance.

Par un ordre du *Führer* du 15 mars 1929, seuls les SS collectaient les dons pour le renforcement de l'organisation. Ils détenaient également le trésor secret du Parti. D'eux aussi dépendait la position future des « fils à papa » dans la hiérarchie des SS, de l'Armée et dans tous les départements ministériels.

Le premier grand chef d'industrie qui ait soutenu la cause de Hitler a été Fritz Thyssen, qui, à l'époque de l'inflation, en 1923, Himmler, idéologue de la renaissance nordique n'hésitait pas à octroyer un cadeau de 100 000 marks or au Parti. Le grand industriel Kirdorf rencontrait Hitler en 1927 et devenait le propagandiste de ses idées qu'il jugeait salutaires.

En tant que protecteur personnel de la personne du *Führer*, Himmler lui conseilla de se lier aux cercles nationaux et à la grande industrie. Himmler n'a que 28 ans lorsqu'il est promu chef des SS en 1929 et c'est cette même année que Hitler conclut l'alliance avec Hugenberg, propriétaire de grands journaux et éditeur, qui, dans ses publications, propagea le réveil national entrepris par les nazis.

Hjalmar Schacht approche Hitler en 1931. En cette même année, Hitler s'attache un nouveau fidèle, un représentant de l'industrie, Walter Funk, directeur de la Börsenzeitung. La guerre n'a pas été perdue pour tout le monde. Si elle l'a été en 1918, pour le petit homme aux moustaches à la Chaplin, qui a connu le combat, les blessures et les misères de l'inflation, Krupp, Thyssen, Kirdorf sont restés. De même les grands militaires: Hindenburg, Ludendorff, Blomberg, entre d'autres. En janvier 1932, enthousiaste réception de Hitler au Club de l'Industrie, à Düsseldorf. Il promet d'extirper les traîtres de la nation, d'abolir le traité de Versailles et de garantir à l'Allemagne un nouveau Lebensraum (espace vital), où tous les Allemands auront la possibilité d'agrandir leur champ d'action. Vinrent ensuite s'affilier les banquiers avec à leur tête Freiherr von Schrœder et leur homme de confiance, Franz von Papen. Et soudain ce fut la prise du pouvoir, légale grâce à ces mêmes Hindenburg, Blomberg, von Papen et Hugenberg. Le 29 mai 1933, Gustav Krupp écrivait au nom de la fédération de l'industrie allemande à Schacht que les chefs de l'industrie

s’étaient mis d’accord pour le charger d’administrer l’aide financière du Parti nazi. Ce fut l’*Adolf Hitler-Spende der deutschen Wirtschaft*, le don Adolf Hitler de l’économie allemande. Selon les témoignages fournis devant le tribunal de Nuremberg, l’I.G.-Farben, seule, remit au Parti, 84 millions de marks entre 1933 et 1944. De leur propre initiative, des grands industriels et des banquiers forment le *Freundschaftskreis des Reichsführer*-SS *Heinrich Himmler* (le Cercle d’amitié du *Reichsfüher*-SS Heinrich Himmler) dont les membres représentaient vingt-cinq grands groupements industriels et financiers. L’appareil d’État et celui des SS y participaient[110].

Les assemblées où se rencontraient ces personnages se réunissaient en principe chaque mois. La personnalité désignée par Himmler prenait la parole sur des sujets divers, tels que la stratégie, l’économie, les finances, la propagande, l’organisation de la SD, la Gestapo et les activités des *Einsatztruppen* sur le front.

Déjà en 1937, Himmler avait conduit personnellement les membres de l’Amicale au camp de concentration de Dachau pour leur montrer comment les ennemis du *Reich* peuvent être utiles à l’économie du pays. Les amis de Himmler s’intéressèrent particulièrement à la fabrique de porcelaine d’Allach. Plus tard, plusieurs groupes vinrent inspecter le complexe de Sachsenhausen, car Himmler leur faisait confiance[111].

Au congrès du Parti à Nuremberg, les amis de Himmler bénéficiaient d’honneurs spéciaux, comme invités du *Führer*. Après le congrès de 1936, selon les déclarations faites après la guerre par Karl Wolff, agent de liaison entre Hitler et Himmler, le docteur Schacht prononçait régulièrement le discours de remerciements. À cette époque, les amis du *Reichsführer* grossissaient la tirelire des SS d’un million de *Reichsmarks* environ, d’après les bordereaux retrouvés.

Avec les intérêts, les dons se sont montés, cette année-là, à près de 1 100 000 *Reichsmarks*. En adressant ce bilan à Himmler, Freiherr von Schrœder lui écrivait que ses amis seraient heureux « dans l’avenir comme dans le passé de se tenir à sa disposition et de l’aider à la réalisation de nombreux plans qui lui incombent ». De cette lettre, il résulte également que l’argent rassemblé servirait pour les « tâches spéciales ». Le *Reichsführer* considérait les liaisons entre l’industrie et les SS comme un mariage entre « le génie des chefs d’entreprise et l’utilité de l’économie dirigée[112] ».

Ce mariage, Himmler le considérait comme la condition *sine qua non* du réarmement et de la conquête du *Lebensraum*.

Himmler, depuis longtemps protecteur des industriels contre les nationalisations, devint ensuite défenseur de leurs intérêts lors de la planification, quand des dizaines de milliers de petites entreprises furent contraintes de disparaître ou de mettre leur potentiel industriel à la disposition des grosses affaires, créées par Gœring, qui en partageait les actions avec ses amis.

Himmler voulait contrôler le « nerf de la guerre », l'économie, et ne se contentait pas de son rôle de berger des esclaves. Grâce à ce troupeau, il deviendrait patron, dans le nouvel ordre féodal dominé jusque-là par la grande finance et l'industrie. En d'autres termes, le *Reichsführer* songeait à édifier sa propre industrie.

Les entreprises de taille de pierre et de construction, créées par lui, pour fournir au *Führer* les ciseaux géants avec lequel le *Gestalter*, le créateur, transformerait l'aspect architectural du *Reich* et du continent, avaient déjà renforcé sa position. Après la fin de la guerre, avec les masses d'esclaves, des perspectives nouvelles s'ouvraient. Mais le combat se prolongeait sur tous les fronts. L'Administrateur des esclaves, en plus du profit qu'il tirait de la vente de la main-d'œuvre des détenus, désirait se faire lui aussi une place dans l'industrie de l'armement, mais le *Führer*, lui ayant confié les services de sécurité, il ne pouvait se permettre de lui soumettre son désir, d'autant que l'économie du Plan quatre ans dépendait de Gœring. L'entourage de Himmler, connaissant l'homme et ses ambitions, s'évertuait à proclamer que « la modestie » du *Reichsführer* ne devait causer aucun préjudice à l'organisation SS, ni d'atteinte à son autorité et donc à la puissance du *Reich*. On élabora un plan secret d'offensive économique, preuve évidente que les SS ne se contenteront plus de jouer exclusivement les gendarmes. Leurs tentatives d'expansion se heurtaient souvent à l'opposition des généraux de la *Wehrmacht* de Gœring et de l'entourage de Hitler (Bormann) qui, parfois, les contrait lui-même, sèchement, au moyen du secrétariat du Parti.

Décidés à devenir un élément de l'effort industriel, à renforcer leur position financière, les SS voulaient donner plus de poids à leur chef devant le *Führer*, qui réclamait de l'industrie, des armes.

Loin d'être un modeste « policier », Himmler craignait que le *Führer* ne découvrît en lui, un trafiquant. Aussi ses plans économiques ne furent-ils jamais présentés comme une opération commerciale ou financière, mais comme un « soufflet » dans la forge de guerre.

Bien sûr, les ateliers secrets, les services des essais militaires, les usines

souterraines, la main-d'œuvre étrangère rationnellement exploitée obligeaient à créer une industrie directement contrôlée par les organes de sécurité. Déjà l'utilisation de la main-d'œuvre étrangère et des détenus politiques exigeait des mesures de protection de la race : interdiction de fraterniser. Une dizaine de milliers de campements, et de camps passeront sous le contrôle SS pour raison d'ordre et de sécurité.

Dès lors, une collaboration entre l'industrie et les SS s'impose. La création de nouvelles usines directement soumises au Konzern SS marque le départ de l'entente avec les grands trusts allemands. L'amicale du *Reichsführer* facilite la collaboration.

Les « porte-flambeaux du mythe désintéressés et romantiques », les Gruppenführer, manifesteront dans leur business une cupidité qui dépasse de loin « la livre de chair » réclamée par Shylock. Les bandits sous le couvert de leurs fonctions policières pourront spolier en toute quiétude leurs victimes.

Le 1er mars 1941, Himmler visita pour la première fois Auschwitz avec les représentants de l'I.G.-Farben à la disposition desquels il mettait dix mille prisonniers pour la construction d'une nouvelle usine. Nous expliquerons, lorsque nous parlerons des bénéfices de guerre réalisées sur la sueur et le sang des prisonniers, comment fonctionna l'économie de guerre grâce à l'union des monopoles et de la main-d'œuvre des esclaves de toutes nuances : prisonniers politiques, persécutés raciaux, prisonniers de guerre et ouvriers civils étrangers. Notons dès maintenant que Himmler et les SS, par leur participation aux bénéfices, se sont hissés au sommet de l'effort financier et économique du pays. Le *Reichsführer* réussit même à mettre aux postes de commande clé dans tous les domaines ses propres amis. Les « fils à papa » se faisaient un honneur de devenir SS.

Pour arriver à dominer le *Reich*, Himmler développa une doctrine SS, plus virulente et plus orthodoxe que celle du Parti. Il forgea un appareil : le glaive de la révolution, et pratiqua une stratégie à lointaines perspectives dont le succès incombait à la nation allemande. La conclusion de son « église temporelle », il ne peut la concevoir sans le dogme du sang.

Les SS, porteurs de la flamme du mythe aryen

Le renouveau de la mythologie germanique procède du besoin de justifier l'impérialisme du peuple dominant le centre de l'Europe. Il est dû à des doctrinaires à peu près ignorés, sinon des spécialistes. Je mets à part Gobineau et Sorel, qui certainement les ont influencés.

Le professeur d'anthropologie Hans Guenther peut être considéré comme le représentant le plus éminent de la recherche raciale dans la première moitié du XXe siècle.

Son *Rassenlehre* (enseignement de la race) est englobé dans la *Nordische Bewegung* (le mouvement nordique) dont les précurseurs furent Gobineau et H. S. Chamberlain. Guenther ainsi que les deux « idéologues » voient dans la race nordique le degré le plus élevé des capacités humaines. Le maintien de la pureté raciale est pour lui la condition de la survivance du peuple allemand et des peuples les plus proches de la race nordique[113]. La nation et la culture allemandes portent témoignage du génie populaire germanique.

Les enseignements de Guenther et les études de Felix von Luschan (1854-1924) ont joué un rôle décisif dans la propagande nazie et par la suite dans la promulgation des lois racistes. Cependant quiconque s'est penché sur ces ouvrages ne peut que se solidariser avec Salomon Reinach, lorsqu'il écrit: « Parler d'une race aryenne, il y a trois mille ans, c'est émettre une hypothèse gratuite : en parler comme si elle existait encore aujourd'hui, c'est dire tout simplement une absurdité[114]. »

La « Bible » du nazisme: *Les fondements du XIXe siècle* de H.-S. Chamberlain n'est rien d'autre qu'une compilation de citations tendant à prouver la supériorité des germaniques et les droits des militaristes prussiens à l'expansion et à la domination mondiale.

Pour appuyer sa thèse, H.-S. Chamberlain a fait appel 145 fois à Gœthe, 79 fois à Luther, 11 fois à Richard Wagner et 2 fois seulement à Nietzsche. Ce qui est curieux, car Friedrich Nietzsche est de tous, celui qui, dans l'ensemble de son œuvre, a le plus précisément annoncé la venue d'une personnalité d'exception qui, par force, imposerait la loi germanique, à l'Allemagne d'abord et puis au monde. Chamberlain a d'ailleurs répondu lui-même dans la troisième édition de son livre à cette remarque. S'il n'a parlé de Nietzsche que deux fois, c'est parce qu'il lui reproche de s'être éloigné de Wagner et de n'avoir pas reconnu que toute son inspiration, il la lui devait, que tous les thèmes de son œuvre, c'est le génial compositeur allemand qui les lui a fournis, comme il les a fournis à lui, Chamberlain.

Hitler a d'ailleurs rendu un hommage exceptionnel à ce noble Britannique devenu pangermaniste et porte-parole de la doctrine raciste, mais plus que ne l'a fait Chamberlain, il appréciait Nietzsche qui avait professé les méthodes aptes à réaliser le triomphe des « surhommes » : la cruauté, la dureté, la force, la guerre

et la domination totale.

Quant à Himmler, il a manifestement préféré à l'œuvre de Nietzsche, le recueil Soldatengeist (l'esprit du soldat) où différents auteurs exaltaient les vertus du combattant allemand. « Le soldat de la guerre mondiale, proclame-t-il sur la page de garde (avec le fac-similé de sa signature), a frayé par son attitude le chemin sur lequel nous marchons vers notre *Reich*. Le suivre honnêtement, tel est notre devoir[115] ».

Pour Himmler, celui qui n'approuve pas les méthodes de Hitler ou les siennes, est un malhonnête, un traître. Seuls les SS ont suivi « honnêtement » la voie tracée. En dédicaçant un exemplaire de l'ouvrage au commandant du camp de concentration de Sachsenhausen, le *Reichsführer* avaient enrôlé Kant : « L'empire de Dieu, sur la terre c'est la dernière vocation, le signe de la volonté de l'homme. Ton *Reich* arrive… Dans le cosmos, mille ans sont un seul jour, il nous faut travailler à cette entreprise et attendre. » Kaindl, tout fier, ne manque pas de faire afficher cette prophétie dans la *Kommandantur*.

Postérieurement à la fin du conflit, toute une littérature s'est efforcée d'expliquer que les excès de cruauté résultaient de la guerre et le général Karl Wolff, le plus proche collaborateur du *Reichsführer*, a prétendu, lui, que loin d'être un persécuteur des Juifs, Himmler s'apprêtait à régler le problème de façon raisonnable.

Bien des auteurs ont parlé du *Reichsführer* comme d'un « petit employé », d'autres d'un « génie de l'organisation » ou d'un « démon génial », d'un « phénomène unique ».

Edward Crankshaw, au terme de son étude sur les services de la Gestapo, est arrivé à cette conclusion : « Toutes les tentatives pour cerner le caractère de Himmler ont échoué et, d'après moi, échoueront, sauf peut-être si l'on appuie l'étude psychopathique d'une documentation plus considérable que celle dont on dispose jusqu'ici[116]. »

Si les experts en arrivent à cette conclusion, c'est qu'ils se limitent en effet aux documents qu'ils ont eus entre les mains. Or Himmler a pris la précaution d'anéantir son dossier avec 99 % des archives de la Gestapo. Il devient plus facile, pour expliquer les crimes nazis, de les imputer à une sorte de folie collective.

Eugen Kogon, lui-même, s'égare, lorsqu'il cherche à prouver que la cruauté nazie a été influencée par les circonstances, particulièrement durant la guerre.

Telle décision de Himmler d'exterminer une famille entière à la suite d'un acte hostile commis par un de ses membres, aurait eu ses origines à l'étranger. Les grandes pertes sur les fronts l'obligeaient à incorporer des ressortissants de diverses nationalités dans ses légions. « C'est là, écrit Kogon, que Himmler aurait pu capter l'idée barbare de la responsabilité de la famille tout entière, parce qu'il exposait souvent, en particulier dans les Balkans, les familles de ses légionnaires, restés là-bas, aux représailles[117] ».

Sans qu'il soit besoin d'insister sur la différence qui sépare la vendetta individuelle et familiale de celle accomplie par un État ou ses organismes, il suffit de se référer à Himmler lui-même. « Relisez donc les sages germaniques ! Lorsqu'à cette époque, les gens proscrivaient une famille et la déclaraient hors-la-loi, s'il y avait vendetta, on allait jusqu'au bout, sans mesure. Les gens disaient: « Cet homme a trahi, son sang est mauvais, il charrie sa traîtrise. Ce sang, il faut l'éliminer… La famille du comte von Stauffenberg sera anéantie jusqu'à ses membres les plus lointains. Il faut que nous ayons là un exemple et un avertissement que personne ne puisse oublier. »

Ainsi parlait encore ce doctrinaire de l'extermination, le 3 août 1944 à Poznan, devant les chefs SS[118]. Il n'était pas besoin pour lui d'aller apprendre dans les Balkans la cruauté: les mœurs ancestrales, *more majorum* , lui suffisaient.

Conscients qu'ils exécutaient par ordre des actes criminels, bien des SS parmi les plus durs, n'échappaient à cet état d'hystérie qu'en absorbant à hautes doses des tranquillisants ou de l'alcool[119].

Il semblerait que Himmler, pour avoir trouvé tant de recrues pour ses « têtes de mort », ait été une sorte de magicien du mal. Pas le moins du monde.

Ce n'était ni un névrosé, ni un génie, cependant ses capacités médiocres ont suffi pour lui permettre d'organiser une entreprise fondée sur une folie idéologique, appliquée à la société moderne et imposée à la collectivité allemande. La déformation des sentiments nationaux, l'hypertrophie de la « science raciale » se sont développées à partir de conceptions primitives et barbares. Lorsqu'on proclame « héroïque » le meurtre et qu'on le récompense par des avantages matériels et sociaux, les amateurs ne manquent pas d'accourir en troupeaux pour s'inscrire sur les listes des « courageux ».

Pour développer ses idées, Himmler se servit du grand maître de l'Institut *Ahnenerbe*, l'*Oberführer* Walther Wüst, membre de l'Académie des Sciences et recteur de l'Université de Munich, secondé par un puissant état-major de

savants, penchés sur tous les problèmes concernant les origines et les caractéristiques exceptionnelles de la race nordique. Ses collaborateurs, Wüst les recrutait partout en Allemagne et même à l'étranger.

Himmler, lui-même, fixa le programme de l'*Ahnenerbe* ; effectuer les recherches les plus approfondies sur toutes questions touchant le *Raum* (l'espace) réservé aux Germaniques sur notre planète. Le *Geist* (l'esprit), la philosophie de la *Weltanschauung* où le *Tod* (la mort) prend une signification toute spéciale – à tel point que la tête de mort est l'insigne des SS – sur l'*Erbe* (l'héritage), spirituel et physique, notamment celui du sang, du *nordrassischen Indogermanentum* (branche nordique de la souche indogermanique) avec, pour conséquences, l'élimination des résultats néfastes de mélanges qui ont pu se produire dans le passé ou se produisent présentement.

L'importance accordée aux études scientifiques de l'Institut par le *Reichsführer* se conçoit facilement puisqu'elles déterminaient la législation SS, établie pour préserver la structure physique et mentale de l'*homo germanicus*, et stopper les dispositions contraires au développement d'un Nordique pur.

Himmler prit aussi lui-même les décisions attribuant aux différents instituts médicaux la « mission historique » des recherches sur l'hérédité et ses lois, sur l'influence qu'exercent sur elle l'hygiène et l'éducation, facteurs individuels du développement de l'individu. Persuadé que les déficiences mentales et physiques sont en principe imputables aux races dites inférieures, il n'hésita pas à donner l'ordre « d'éliminer biologiquement tous les « monstres » physiques et psychiques pour réduire au minimum leur multiplication ».

La biologie, la chirurgie, l'ethnologie, la sociologie et l'« anthropologie de l'esprit » devront établir l'exactitude de ces principes et provoquer la suggestion des mesures à prendre.

Ainsi la mission des psychiatres consistait à prouver que les plus grands esprits sont issus de la race aryenne (de Crinis) celle des légistes, d'établir les statistiques des criminels et des infirmes de sang étranger (docteur Mengele). Quant aux gynécologues, leur devoir consiste à découvrir les méthodes et les procédés les plus propres à favoriser la naissance d'aryens purs (docteur Grawitz) et de mettre au point des mesures provoquant la destruction en masse des tares et des « bâtards » de race inférieure (docteur Heyde). Les stérilisations en masse, d'hommes et de femmes, Himmler les a confiées aux docteurs C. Clauberg et Pokorny. Pour l'anthropologie de l'esprit, le docteur W. Wüst et, pour l'anthropologie physique, les docteurs Guenther et Abel fournissent les

bases scientifiques. Ce sont là quelques noms parmi ceux de quelques quatre cents médecins spécialistes, experts dans les problèmes de race.

Dans le panthéon de la race et de la grandeur, l'*Ahnenerbe* étiquètera Homère, Sénèque, Dante, Luther, Giordano Bruno, Gœthe, Nietzsche, Rosenberg et Hitler, et retiendra comme typiques de l'inspiration raciste la saga nordique, l'*Edda*, les livres brahmaniques, le *Rigveda* et la *Bagavad Gita*, parce que l'homme aryen, microcosme éternellement renouvelé, comme le grain de blé dans le champ, reste, à travers la durée des temps, immanquablement semblable à lui-même[120].

L'homme n'est qu'une cellule, un groupe de cellules, la famille peut disparaître, mais le peuple et la race continuent.

En ce qui concerne les bases économiques et féodales de la future société SS, les vues de Himmler demeuraient plus imprécises, il se contentait de prévoir un laps de temps durant lequel les SS établiraient la structure d'une société féodale adaptée aux conditions de la civilisation moderne.

À la suite des rapports reçus des hellénistes chargés d'étudier la société grecque antique, le *Reichsführer* ordonna d'introduire dans les plans d'enseignement les principes résultant du droit et des coutumes germaniques, caractérisés par une violence dépourvue de toute pitié et de prendre pour modèle idéal de la société à venir, celle instituée par les Doriens lorsque après avoir conquis le Péloponèse, ils fondèrent l'État Spartiate, et dans la suite des temps, dominèrent Athènes, en raison de leur ordre militaire.

Après avoir soumis la Laconie, les Doriens proclamèrent ses habitants : esclaves de l'État. Ce même but, Himmler voulait l'atteindre en Europe, grâce à ses SS. Ses « Spartiates », éduqués dans les burgs, devaient apporter les preuves de leur volonté et de leurs capacités militaires. Ils n'obtenaient leur promotion qu'après avoir accompli un acte probatoire, par exemple, monter à cheval durant quarante-huit heures, sans prendre de nourriture, traverser le Rhin avec un équipement complet, en progressant à force de bras sur un filin jeté au travers du fleuve. En cas de faiblesse: la noyade, car interdiction à quiconque de porter secours à l'homme en danger. La mort punissait son manque de ténacité. C'est dire que l'éducation des jeunes Allemands dont la mission serait « la protection du *Reich* et de l'Europe » en décomposition s'accomplissait dans la dureté.

Après l'école primaire, le lycée, les stages dans la *Hitlerjugend* (jeunesses hitlériennes), les adolescents, à dix-huit ans, briguent leur admission dans les SS. Encadrés, entraînés, ils sont enrôlés dans le corps, à la date symbolique du 9

novembre. À dix-neuf ou vingt ans, ils entrent dans l'*Arbeitsdients*, de là dans la *Wehrmacht*, l'armée régulière, ou les *Wafen-SS*.

Ils ont ainsi reçu durant trois ans une solide formation militaire. S'ils ne restent pas sous-officiers dans l'armée, ils n'en demeurent pas moins *SS-Anwärter*, aspirants SS. Après leur instruction idéologique et la démonstration d'une totale soumission à la *Weltanschauung* de la race, ces jeunes gens conformément aux prescriptions, songeront au mariage, pour lequel ils doivent obtenir la *Heiratserlaubnis*, l'agrément du Service de la race et de la colonisation, avant de pouvoir s'enorgueillir d'être définitivement un *SS-Mann*, un homme SS. Dès lors, ils auront droit au port du poignard avec lequel ils défendront l'honneur du Corps Noir, ils sont les *Vollstrecker des Führerwillens*, les exécutants de la volonté du *Führer*.

Jusqu'à l'âge de 35 ans, les SS comptent dans le service actif *Allgemeine SS*, ils passent ensuite dans la *Réserve* jusqu'à 45 ans, enfin dans la *Stammabteilung*, jusqu'à leur mort. Durant tout ce temps, les SS sont liés par le serment prêté lors de la remise du poignard: « Je te jure, Adolf Hitler, *Führer* et chancelier du *Reich*, fidélité et courage. Je te promets à toi et à tout supérieur nommé par toi obéissance jusqu'à la mort. Que Dieu m'aide ! »

Le nouvel SS fait partie désormais d'une élite d'autant plus liée à ses chefs qu'elle bénéficie des privilèges accordés à l'ordre. Ses promotions successives ne dépendront que de son activité et du fanatisme dont il aura fait preuve dans les différentes missions qui lui seront confiées.

Aux plus méritants le *Ehrendegen*, l'épée d'honneur. Ainsi furent honorés tous les *SS-Führer* ayant pris part à la liquidation du groupe Rœhm. En principe, cette distinction est accordée surtout au SS qui a prouvé son attachement au *Weltanschauung*, par la façon dont il a lutté contre les ennemis du *Reich* et par la part qu'il a prise dans les persécutions raciales.

La meilleure preuve de la fidélité et de la soumission inconditionnelle d'un SS, la plus appréciée du *Reichsführer*, est d'avoir fait partie des *Einsatztruppen*, d'avoir eu une responsabilité dans un camp de concentration ou de s'être distingué dans les services secrets, la *Geheimdienst*.

Himmler accordait une importance toute particulière à ces promotions, ces cadres tout neufs devant être lancés hors des frontières du *Reich*, pour y aménager les vastes espaces du continent suivant les données de l'Ordre SS, sur l'agriculture et l'industrie. Au système des burgs pour les chefs correspondait le système des camps pour les esclaves. Les camps de concentration fonctionnaient

comme laboratoires et bancs d'essais de la future noblesse de l'Ordre SS. Au temps où régnait au commando Speer le SS Gustav Sorge, surnommé *Der Eiserne* (l'homme de fer), il éprouvait la férocité des chiens sur les prisonniers dont le travail ne satisfaisait pas le Hauptscharführer. Mais il se vantait devant le tribunal après la guerre, d'être un homme « juste » : « Je lâcherais aussi bien mes chiens sur mon père et sur mon fils, s'ils ne travaillaient pas comme ils le doivent pour mon Führer[121]. »

Les SS célibataires eurent leurs entrées facilitées dans les familles honorables où deux ou trois jeunes filles bien saines attendaient le Prince charmant. Toutes le découvraient parfois dans le même superbe gaillard. Qu'importe ? L'État magnanime prenait sous sa protection les enfants illégitimes. Des crèches accueillaient à berceaux ouverts les bébés que leurs géniteurs, distraits, avaient omis de reconnaître. Un SS prolifique ne montait pas au front. On voulait l'épargner. Il avait mieux à faire. Mais un ménage de SS, sans enfant, était honni.

La SD et la Gestapo, défenseurs de la foi SS

Nous avons montré comment Himmler s'est lié à l'industrie et à la paysannerie, comment il a donné une impulsion à la science raciste, mais tous ces succès, il les doit à l'organisation de son service de sécurité (SD) et de sa police secrète (Gestapo).

La Prinz Albrecht-Strasse, sous le IIIe *Reich*, symbolisait cette terreur créée dans l'univers policier sur lequel régnait le duumvirat Himmler-Heydrich. De même que le mot Wilhelmstrasse représentait les Affaires étrangères, la Prinz Albrecht-Strasse qui, au n° 8 abritait naguère une école d'art plastique, est devenue le synonyme du Q.G. de Himmler.

Avant le putsch de 1923, Hitler ne dispose que d'une garde d'E.M. *(Stabwache)* de huit hommes, dont Julius Schreck est le chef. Ils portent l'uniforme noir à tête de mort, symbole concret de leur volonté de mourir s'il le faut pour leur *Führer*. En 1925, la *Stabwache* prend le nom de *Schutzstafel* (escouades de sécurité) qui compte dix hommes et un officier. En 1926, ils sont 200 et, cette même année, au Congrès du Parti, à Weimar, Hitler remet au bataillon SS « le drapeau du sang », celui que portait Himmler, au putsch de Munich. Trois ans plus tard, l'effectif du groupe est de 280 hommes et en 1931, après que Himmler en ait pris le commandement, les SS adoptent comme devise le mot d'ordre lancé par Hitler pour les élections du 1er avril : *Meine Ehre heisst Treue* (Mon honneur se nomme fidélité). Heydrich, chargé par Hitler de la

réorganisation du *Sicherheitsdlents* (SD), le Service de Sécurité, « anime » des escouades de protection.

Lorsque Hitler devint le chancelier et Gœring ministre de l'Intérieur, une conférence les réunit avec le ministre de l'Intérieur Frick. D'un accord commun, ils décidèrent que l'*Abteilung* I A de ce ministère qui s'occupait principalement des affaires politiques recevrait une importance accrue, persuadés que la consolidation du pouvoir l'exigeait. Cette décision n'a pas étonné ceux qui s'occupaient de la stratégie politique du *Reich*. Il était prévu depuis longtemps que, le pouvoir consolidé, on créerait un grand ministère de la sécurité, de la propagande et de l'aviation. Les plans du gouvernement et la situation dans laquelle se trouvait l'Allemagne l'exigeaient. L'un de ces plans, élaboré par Gœring et Himmler et soumis à Hitler, prévoyait que Gœring en personne et son *Gauleiter*, le propagandiste Gœbbels, dirigeraient, soutenus par la pression des SA, la conquête de la capitale. Himmler et Heydrich veilleraient à Munich sur la Bavière par crainte d'un bloc d'opposition unissant les catholiques, les séparatistes bavarois, les monarchistes et les sociaux-démocrates qui constituaient un grand danger. Himmler ne pouvait pas prétendre à l'époque prendre en mains la police de Berlin ; seul Gœring, encore auréolé d'un certain prestige comme ancien as de l'aviation, pouvait prétendre à la direction de la police politique. Aucune difficulté ne surgira donc lorsque Gœring formera le futur E.M. de la sécurité du *Reich* : la *Staatspolizei*. Cette police d'État, dirigée par la section I A, devient un organisme secret, *Geheime Staatspolizei*, d'où le raccourci Gestapo. Il confie en avril 1933 la direction de cette institution à un ancien employé du ministère de l'Intérieur, Rudolf Diels, qui s'était spécialisé dans les questions anticommunistes et les affaires soviétiques. Gœring, adversaire déclaré du Parti communiste allemand, appréciait hautement les rapports de Diels, en particulier sur les relations anciennes de la *Reichswehr* et de l'URSS. Gœring, pour mettre en train cette police, prit à son compte les thèses de Himmler, d'Heydrich et de leur SD. Tous se préparaient à utiliser la police et l'appareil de sécurité comme l'ossature et l'épine dorsale du IIIe *Reich*. L'Italie disposait d'un semblable organisme, l'OVRA, qui fonctionnait très bien et avait déporté ses ennemis dans les îles Lipari et en Sardaigne. Les SA, eux, les rassemblèrent dans des îlots entourés de barbelés.

Himmler promu chef adjoint de la police de Prusse, sous les ordres de Gœring, avait déjà placé ses hommes de confiance dans les services du ministère de l'Intérieur, parmi lesquels Arthur Nebe. Ainsi préparait-il la prise du pouvoir. Pour mieux tenir en main la police secrète, Himmler imposa, comme chef de la police d'ordre (ORPO) au ministère de l'Intérieur de Prusse, Kurt Daluege, chef

des services de voirie à la préfecture et membre du SD. Au total, la Sécurité groupait à cette époque environ 5 000 hommes destinés à devenir les officiers de la police d'État, la Gestapo.

Le 9 juin 1934, Rudolf Hess ordonne que la SD soit désormais le seul service de renseignements du Parti. Dès lors, les SS détiennent tous les dossiers concernant les membres du Parti ainsi que ceux de toutes les personnalités que Hitler et ses collaborateurs considèrent ou comme des sympathisants ou des ennemis en puissance. Heydrich et Himmler ayant fait leurs preuves comme chefs de police à Munich et ayant préparé la liquidation de leurs concurrents dans le mouvement, Rœhm et ses hommes, deviennent, surtout après la Nuit du 30 juin 1934, connue par l'histoire comme « la Nuit des longs couteaux », les deux responsables les plus redoutables du mouvement.

Le 17 juin, Himmler est promu chef de la police allemande. Il s'installe au ministère de l'Intérieur. Déjà le 26 juin de la même année, il soumet au commandement de Heydrich la police de sécurité (Sipo), la police secrète (Gestapo) et la police criminelle (Kripo).

« Hitler ne pouvait confier le nettoyage de sa poubelle politique à aucun homme plus approprié que celui qui avait monté avec tant de soin l'organisation de la terreur et qui ne connaissait ni grâce ni remords[122] ».

Hitler avait très tôt constaté chez Himmler cette aptitude à tenir le rôle du bourreau. Après la tuerie du 30 juin 1934, il l'éleva par un décret publié sur la première page du *Völkischer Beobachter* (20 juillet 1934), du rang de *Reichsführer* à celui de *Reichsleiter* du parti, le grade le plus élevé dans l'organisation nazie. Les SS deviennent un organisme à part, responsable devant le seul *Führer* exclusivement.

Par le décret du 27 septembre 1937, sous l'ordre de Heydrich se trouvent et le service SD du Parti et les polices dépendant de la compétence de l'État. Ainsi Himmler arrive à concentrer l'ensemble des services policiers. En 1939, la centralisation est totale, le *Reichssicherheitshauptamt (RSHA)* est composée de sept bureaux: I et II concernent l'administration, III la SD, IV la Gestapo, V la criminalité, VI la SD à l'étranger, VII la recherche sur le Woltanschauung. Les piliers de cette organisation se nomment : Heinrich Müller, Werner Best, Otto Ohlendorf, Arthur Nebe, Walter Schollenberg.

La police est affaire de spécialistes, sinon de fanatiques. Himmler savait utiliser les uns et les autres. Il favorisait les gens déjà en service, mais ayant donné les preuves de fidélité. Il se refusait à travailler avec ceux qu'il appelait

les analphabètes, même s’ils avaient témoigné d’un enthousiasme farouche dans les troupes de choc. Il ne les engageait, dans la mesure où il en avait besoin, que comme tueurs et comme hommes de main. Alors Heydrich mettait l’accent sur l’anticommunisme. S’attaquer aux Juifs n’aurait pas servi la cause du III[e] *Reich*, tandis que renforcer les effectifs de la police pour lutter contre le communisme à une époque où ce Parti disposait de six millions d’électeurs, et ne craignait pas de proclamer sa fidélité à la III[e] Internationale, donc à l’URSS, ne pouvait qu’attirer au *Reich* les faveurs du monde occidental. Heydrich pour cette raison jouissait d’un certain prestige dans les cercles policiers internationaux.

La SD réorganisée par Heydrich employait en 1939, plus de quatre mille officiers venus de milieux différents, mais en grande majorité issus de l’aristocratie, de la bourgeoisie aisée, de l’ancienne armée, de la police et, dans les derniers temps, des écoles spéciales. L’école de Bernau, installée à 30 kilomètres au nord-est de Berlin, endoctrinait ses élèves et les entraînait à toutes les techniques de la guerre secrète. La manière dont ils accomplissaient leur tâche à l’étranger constituait un test de leur valeur, et leur réussite dans les missions dont on les chargeait, sabotages, coups de force, exécutions ou enlèvements, tenait lieu d’examen. Les étrangers admis dans cette école travaillaient dans leur pays d’origine ou dans quelque autre où un Allemand pour des raisons tactiques ou juridiques ne pouvait agir directement. On comptait sur eux pour en faire, au sein du futur Grand *Reich* allemand, des chefs de la Sécurité dans leur État. Ils auraient mission d’organiser la police et les services de renseignement, d’après les méthodes nazies, et seraient entièrement soumis à l’obédience du pouvoir central.

Une deuxième école à Drœgen près de Fürstenberg, non loin du camp de concentration de Ravensbrück, formait en principe des officiers de renseignements militaires. Les officiers d’E.M., des SS y venaient en stage suivre des cours et passer des examens. Ils devaient montrer des connaissances militaires suffisantes, être capables de faire leur autocritique et de juger objectivement les actes de leurs chefs, pour pouvoir occuper une fonction dans l’armée, correspondant à leur grade. Chez les SS, ils entraient à l’E.M. L’école de Pretzsch sur l’Elbe près de Torgau formait aussi des officiers de renseignement qu’elle répartissait en Allemagne même.

L’école de Friedensthal à côté d’Oranienburg était celle de la Gestapo. Elle entraînait des sections capables d’accomplir les plus audacieux coups de main et dépendait de la RSHA. Elle se trouvait sous le contrôle du bureau VI (espionnage à l’étranger) notamment du *Gruppe* VI S, dont le chef était

l'ingénieur Otto Skorzeny.

Les 4 000 *Mitarbeiter* ou officiers de la SD commandaient plus de 100 000 agents : collaborateurs désignés comme :

V-Mann (*Vertrauensmann* – homme de confiance) ;

A-Mann (*Agent* – agent) ;

Z-Mann (*Zubringer* – rapporteur) ;

H-Mann (*Helfershelfer* – compère) ;

U-Mann (*Unzuverlâssiger* – sans confiance).

Seuls les officiers de la SD étaient obligatoirement des SS. Cependant, les V-Mann, des hommes « sûrs » devaient en principe appartenir au Parti, les « rapporteurs » livraient régulièrement les nouvelles concernant leur entourage et les résultats des missions qu'on leur assignait. Les « compères » fournissaient occasionnellement des informations. Les « sans confiance », on les recrutait dans les services de police étrangère, parmi les gens « vivant en marge » : politiques, lassés d'être persécutés par le *Reich* et, même Juifs. Tous constamment sous le contrôle direct ou indirect de la Gestapo pour qu'ils ne puissent pas nuire à la cause du *Reich*. Au *Vertrauensmann* on confiait toutes les opérations étatiques : économie, diplomatie, propagande ou armée.

Cet appareil policier conçu par Heydrich et Himmler, avait reçu la pleine approbation de Hitler. Le *Führer* tout en contrôlant l'armée, comme chef suprême, favorisait l'existence de la SD, service parallèle à celui de l'*Abwehr*, service de renseignement de l'armée, et acceptait la présence de V-Mann jusque dans son propre E.M. Il arrivait qu'on arrêtât un V-Mann, même un officier supérieur pour le contraindre de donner des explications écrites concernant ses affaires les plus intimes si le service de sécurité le soupçonnait de négligence lors d'une mission secrète. Il pouvait être passé par les armes sans jugement d'un tribunal militaire. Dans ce cas, le hiérarque le plus élevé du SD, Himmler, par le canal d'un de ses délégués, examinait le cas et faisait un rapport au *Führer*. Il suffisait que le *Führer*, en sa qualité de commandant suprême, approuvât son arrestation et son interrogatoire par le service de sécurité. Les officiers qui ne faisaient pas partie du corps des *Vertrauensmann* passaient, eux, devant un conseil de guerre. Quant aux membres de la SD, même pour des fautes contre la discipline, ils ne pouvaient être soumis à une autorité militaire puisque, porteurs

de secrets suprêmes, leur devoir leur imposait de se taire. Les adjoints de Himmler ou des envoyés spéciaux exclusivement, procédaient à leur interrogatoire et statuaient après examen sur leur libération ou leur exécution. Elles se faisaient le matin à l'aube sur le champ de tir, au camp de concentration de Sachsenhausen. Quant à ceux qui passaient devant un tribunal militaire, leur exécution avait lieu en conformité avec les rites habituels de l'armée.

Le personnel du KZ de Sachsenhausen, du commandant, du corps médical (organe de contrôle d'exécution) jusqu'aux administrateurs et aux gardes, n'était affecté que par ordre de Himmler lui-même. Réservé non seulement à l'exécution et à la détention des ennemis politiques étrangers, mais aussi aux officiers SS et à leurs hommes inscrits au Parti, Sachsenhausen n'employait que des gens capables, comme le disait Gustav Sorge, d'assassiner leurs propres parents si le maître le leur demandait.

Dans l'histoire de la police himmlérienne, le troisième hiérarque se nomme Heinrich Müller. Seuls des mérites exceptionnels dans les initiatives criminelles, considérées comme vertu, permettent l'escalade jusqu'au sommet de la pyramide.

En 1929, Müller n'est rien de plus qu'un commissaire de police en Bavière. Passé par l'école primaire, il n'a régulièrement aucune chance d'occuper une place où des diplômes supérieurs sont nécessaires.

Pourtant dix ans après, bien que sa carte d'affiliation au Parti porte le n° 107 043, il est le deuxième homme de la RSHA, chef de la police secrète (Amt IV) qui contrôle l'ensemble des affaires du *Reich*.

Comment cette ascension a-t-elle été possible ?

Müller possède « les vertus SS » et « les mérites exceptionnels réclamés ». Il a en tant que policier bavarois fourni des renseignements à la SD, c'est-à-dire avant la prise du pouvoir.

Comme officier supérieur des renseignements après 1933, il prend une part très active à l'arrestation et à la liquidation de Röhm et de ses amis, le 30 juin 1934. Elle motive sa promotion, le 4 juillet 1934, au grade d'*Obersturmbannführer*. Quatre ans après la prise du pouvoir, pour l'activité dont il témoigne contre les communistes, le voici *StandarlenFührer* (colonel). En 1939, il est l'homme le plus puissant aux côtés de Heydrich, il a organisé en novembre 1938, la Nuit de Cristal, c'est-à-dire, selon les plans du IIIe *Reich*, une nouvelle politique vis-à-vis des Juifs, comme réponse spontanée à l'assassinat de

von Rath à Paris.

Pendant toute la guerre, Müller restera l'homme fort, jouissant de la confiance du *Führer*, sans être allé au front, malgré sa jeunesse relative, 41 ans en 1940.

On a souvent tenté d'expliquer la position forte de Müller dans le *Reich*, on l'a jugé « intrigant et satanique », alors que dans le complexe du mythe nazi il est par son passé, l'incarnation de la bravoure et celui qui a compris dès 1918 que le front intérieur est plus important que le champ de bataille, puisque selon les nazis, en 1918, les Allemands n'étaient pas battus, mais trahis.

À la fin de la guerre, Müller reçoit la croix de Fer de première classe pour avoir survolé Paris et l'avoir bombardé. La guerre perdue, il décide d'entrer dans la police. De son bureau, il manifeste son habileté dans la répression des opposants à ses conceptions politiques. Sa force est dans la façon dont il utilise les procédés des libéraux et aussi ceux des communistes.

Il apprendra l'histoire du peuple d'Israël, de l'Église catholique, de la Révolution d'Octobre, il deviendra ainsi un expert des méthodes des « ennemis potentiels du *Reich* ». Ses rapports et ses propositions (toujours l'écrasement) attireront l'attention de Himmler et Heydrich. Il se distinguera par son « zèle exemplaire » jusqu'à, enfin, devenir le chef de la police secrète. Il étudiera tous les rapports, toutes les propositions des différents services dans la lutte à mort engagée contre les ennemis pour le renforcement de la RSHA. Aux places clés, il mettra des policiers bavarois de ses amis.

Sa règle: pour l'efficacité du combat sur le front, combattons les ennemis de l'intérieur.

Pour faciliter la lutte contre les Juifs, il donnera à ses subordonnés les directives suivantes ; prendre contact avec les institutions israélites en vue d'un expatriement volontaire, soutenu par le *Reich*. Triple avantage pour la Gestapo: 1° s'approprier listes et renseignements sur les effectifs des Juifs et sur leurs relations et leur fortune; 2° anéantir leur influence économique en Allemagne ; 3° liquider ceux qui sont considérés comme dangereux. Ces mesures préparaient la « Solution finale ».

Il était prédestiné au poste d'*Obergruppenführer* (rang des généraux SS, le plus élevé).

Il s'occupait non seulement des organisations secrètes de l'ennemi, mais aussi de celles appartenant aux SS et au parti : l'*Ahnenerbe*, *Lebensborn*, *Arbeitsfront*, la société des écrivains et journalistes, et également des formations d'exécution

dans les camps et des *Einsatztruppen* sur le front où tous ses collaborateurs, sans exception, devaient avoir fait un stage.

Pendant la guerre, Müller devint si puissant qu'il avait le droit de vie et de mort non seulement sur les individus, mais il pouvait aussi, par un simple décret intérieur de la RSHA, envoyer en camps de concentrations et liquider des groupes entiers.

De nombreux historiens s'égarent lorsqu'ils pensent que l'administration des camps par la WVHA signifiait une décentralisation dans le haut commandement policier.

Ainsi Edward Crankshaw infère de certains témoignages que Himmler avait soumis les camps à une « organisation parallèle » pour affaiblir le tout puissant Heydrich[123]. Mais la WVHA, comme administration d'économie, ne possédait aucun pouvoir policier, elle ne pouvait ni incarcérer ni libérer quiconque d'un camp. Ce droit fut toujours réservé à la seule Gestapo (RSHA). Le commandant du camp ne disposait que de moyens de répression disciplinaires, droits délégués par la RSHA et les *Reichsführer*. Les départements favorisaient la répartition du travail et le contrôle de l'ensemble de l'Empire. La meilleure preuve en est que les dispositions de réglementation des camps, sont toutes l'œuvre de Heydrich[124].

Pour Heydrich et Müller, le travail forcé, la récupération des biens et les exécutions ne représentent qu'une activité secondaire, découlant des règlements initiaux, établis par la RSHA. On ne se trompera pas si l'on dit que l'organisation générale des *Hauptamt* est l'œuvre en commun de Himmler et de Heydrich et que dans cet ordre d'idées, il n'y avait aucune différence de point de vue. La renaissance nordique s'accomplit par périodes et par la poussée de différents services.

Comment les SS contrôlent le Reich

Son système idéologique et la croyance implantée dans un groupe de SS, trié par lui, de fanatiques concentrés dans la SD et la Gestapo, ont permis à Himmler de se proclamer le plus intègre protecteur des conquêtes du *Führer*, ainsi que le plus respectueux et le plus impitoyable des continuateurs de la stratégie raciale.

Le combat implacable qu'il mène en faveur du sang allemand lui attirera une élite chauvine et nationaliste issue de toutes les couches de la Nation. Cette adhésion lui assurera le contrôle de l'ensemble du *Reich* et lui permettra de pratiquer en secret le génocide des autres peuples et races en vue de la

domination du globe à perpétuité par une nouvelle noblesse, trempée dans le sang des autres.

Himmler, dès le début de la guerre, réussit à prendre des positions fortes dans la paysannerie allemande, facteur important à une époque d'autarchie et de guerre, où les produits agricoles sont rationnés et les paysans obligés de livrer leurs moissons. La paysannerie avait soutenu les thèses de Walter Darré, devenu après 1933, *SS-Obergruppenführer* et conseiller écouté de Himmler pour les questions de races, de colonisation et d'économie agricole. Il a su suggérer à Hitler une législation assez favorable aux paysans en ce qui concerne les crédits, la main-d'œuvre (jeunesse envoyée obligatoirement au travail des champs durant l'été), les prix des produits et les conditions de leurs livraisons. D'autre part, une loi a prévu la colonisation et la mise en exploitation des terres incultes, mesures que Darré a facilitées, lorsqu'il prit le ministère du Ravitaillement et de l'Agriculture. Les SS seront les hommes les mieux nourris du régime.

On trouvait aussi les hommes de Himmler dans le ministère du Travail et surtout dans les services responsables du personnel agricole. Le directeur de ce service, docteur Knoll, membre de la SD, concentrait dans ses mains toutes les activités concernant la colonisation agraire. En 1934, la coordination Himmler-Darré a permis de créer 4 931 nouvelles exploitations rurales. Leur nombre diminuait, il est vrai, chaque année, pour tomber en 1939 au chiffre de 798, mais les nouvelles fermes devinrent des bourgs de propagande et servirent de modèles aux paysans. Comme l'on prévoyait surtout la colonisation dans les territoires conquis, on n'avait plus autant besoin de constituer des fermes nouvelles sur le territoire allemand. L'appareil politique agraire fermement aux mains des services de Himmler et de ceux de Darré et, par les organisations professionnelles des paysans, groupés dans le *Reichsnährstand* offrait donc une base solide pour tenir la paysannerie. Cette organisation avait dans chaque village, dans chaque district ou province, des *Führer*, pour la direction de la propagande et les exécutions des plans, imposés aux agriculteurs et dont la hiérarchie monolithique copiait celle du Parti. Étant donné le système de financement de la guerre qui consistait à livrer aux consommateurs un minimum de ravitaillement et d'articles de consommation courante, le *Reich* n'avait pas intérêt à combattre les prix agricoles par la concurrence des importations, mais bien au contraire, à faire payer aux consommateurs la différence entre les hauts prix de la production nationale et les prix de la concurrence étrangère. La monnaie en circulation ainsi absorbée revenait dans les caisses du *Reichsnährstand* que dirigeait Walter Darré, qui pouvait faire virer aux organisations de Himmler le gros bénéfice ainsi réalisé. Aussi le peuple

allemand, en assurant ses besoins en nourriture, finançait-il les SS, de même que par les achats d'autres produits industriels, les épargnes obligatoires, les impôts accrus et les dons, il finançait la guerre. Tout l'appareil d'État était entraîné par les rouages de la puissante mécanique SS.

Il est pourtant exact que certains membres de la vieille garde hitlérienne comme Gœring, Gœbbels, Bormann, ne devinrent jamais membres des SS. Et que la plupart des 17 chefs de départements qui contrôlaient l'ensemble de l'activité du Parti *(Reichsleiter)* et les *Gauleiter* supportaient mal l'activité de l'organisation de l'Ordre Noir. Mais quoique minoritaires, les SS n'en détenaient pas moins les postes essentiels de l'ensemble de l'État. Surtout, après la première défaite subie par Hitler en Russie, alors qu'il s'agissait de renforcer la discipline et le commandement militaires, les SS avaient fait un bond en avant dans l'ensemble des services du *Reich*.

Le 2 février 1942, le ministre pour l'Armement et les Munitions, Fritz Todt, se tue dans un accident. Cette mort survient après les échecs de la campagne en Russie, durant l'hiver 1941/42. Himmler décide alors de prendre sous son contrôle l'économie tout entière. Il ordonne l'affectation de tous les détenus politiques, des prisonniers de guerre, y compris les officiers, à l'industrie de guerre. Le nouveau ministre, c'est Albert Speer, qui, dès 1937 a été le *Generalbaumeister der Reichshauptstadt*, l'architecte général de la capitale, l'édificateur du stade du Parti à Nuremberg et le constructeur de la Chancellerie. Il est très apprécié de Hitler et de Himmler qui comptent sur lui pour la réalisation de leurs projets fabuleux de nouvelles villes et de monuments du grand *Reich*. Mais c'est surtout comme chef du *Baustab Speer* de la *Transport-Flotille*, *NSKK-Transport-Kolonne*, qu'il avait acquis sa célébrité. Dans toutes ces entreprises Speer utilisait la main-d'œuvre concentrationnaire.

Sur l'initiative de Himmler, Hitler ordonna le 10 avril 1942 la *Verordnung zum Schutz der Rüstungswirtschaft* (Décret pour la protection de l'économie de guerre), qui prévoyait la peine de mort non seulement pour les saboteurs, mais aussi pour les chefs d'entreprise coupables de fausses déclarations concernant la main-d'œuvre. Speer reçut le titre officiel de Minister für *Rüstungs-und Kriegsproduktion* (ministre pour la production de guerre et d'armement). À partir de ce moment, l'Amicale du *Reichsführer* eut la haute main sur les principaux secteurs économiques. Désormais un *GrupprenFührer*-SS supervisait tout ce qui était essentiel à « l'effort de guerre ». Ainsi le directeur de la *Reichsbahn* Albert Ganzenmüller[125], rendait compte au collaborateur principal du ministre Funk (finances) Otto Ohlendorf, « honoré par un stage très louable »

dans les *Einsatztruppen*. Pour les questions de la production et des matières premières avec Franz Hayler, secrétaire au ministère de l'Économie. Celles de la main-d'œuvre concernaient l'*Obergruppenführer* Fritz Sauckel et celles du ravitaillement le *SS-Obergruppenführer* Herbert Backe. Himmler réorganisa complètement l'appareil de contrôle et de coordination de l'industrie de guerre, grâce à la servilité de Speer. Il abolit plus de 2 000 Industrie-Gruppen et tout le *Reich* fut divisé en 24 *Rüstungs-kammern* elles-mêmes en Bezirke (départements), fractionnés en *Kommando*. Le service pour l'économie et les finances était dirigé par le *SS-Oberführer* Prof. K. M. Hettlage, le service pour la technique par le *SS-Brigadeführer* Karl-Otto Saur. Ce bureau subventionnait tous les efforts concernant le développement des moyens de production, de transport et des armes nouvelles. Un service spécial chargé de la répartition des ingénieurs groupait 10 000 techniciens sous les ordres du *SS-Brigadeführer* Gotthard Friedrich.

Le fondé de pouvoir auquel le *Führer* confia les questions économiques, le *SS-Gruppenführer* Wilhelm Keppler, devint secrétaire d'État dans le ministère de l'Économie, en tant que président du bureau pour les recherches géologiques. Keppler, nommé expert principal pour les matières premières dans le plan quadriennal, contrôlait le *Reichsstelle für Aussenhandel*, le bureau pour le commerce avec l'étranger, ressortant de la compétence du ministère de Ribbentrop.

Donc Himmler coiffait tout le système des exportations et des importations en installant ses collaborateurs aux postes de commande du ministère des Affaires étrangères et du ministère de l'Économie, sans parler de ceux, détachés dans les pays amis et les pays neutres. Autant d'agents de liaison, de propagandistes et d'informateurs.

Rudolf Hess, « fondé de pouvoir » et substitut du *Führer*, dont le bureau collaborait très étroitement avec l'E. M. de Himmler, avait chargé le professeur Karl Haushofer de diriger le *Verein für das Deutschtum im Ausland V.D.A.*, (l'association des Allemands à l'étranger). Elle avait plutôt le caractère d'un centre de relations intellectuelles, mais elle était soumise, dès 1937, au *SS-Obergruppenführer* Lorenz, confident du *Reichsführer*, chargé des questions politiques étrangères dans l'E.M. SS. Pour sa part, il coordonnait ses efforts avec ceux du *Dienststelle Ribbentrop* (bureau Ribbentrop). Dès 1933, un projet portait le nom de Plan de l'offensive culturelle (radio, films, littérature, théâtre, cinéma, philosophie, science), planification pour l'« observation politique de l'étranger et la formation des diplomates ». En 1938, Franz Six, un jeune SS, s'occupa de la

culture dans la RSHA, et devint par la suite un « œil » et une « oreille » de Himmler au ministère de Ribbentrop, en ce qui concerne la propagande culturelle dans le monde.

Le *Standartenführer*-SS Ribbentrop, au Q.G. du *Reichsführer*, recrutait, pour son « bureau », la plupart des jeunes SS qui firent plus tard une brillante carrière dans la SD et à l'Auswärtiges Amt, mais il ne faut pas croire que cette infiltration signifiait toujours une entente parfaite entre Ribbentrop et Himmler. Bien au contraire, elle a provoqué des intrigues qui ébranlaient l'appareil étatique. Dans le chapitre XI, nous démontrerons à quel point le système totalitaire permettait l'usurpation des pouvoirs et créait l'anarchie.

Les jeux Olympiques de 1936 ouvrirent les yeux de Rudolf Hess et de Ribbentrop sur l'importance du sport, comme moyen de propagande auprès de la jeunesse. La faveur du public et « l'innocence politique » des sportifs leur permettant de pénétrer dans les milieux les plus divers, Hess et Ribbentrop commencèrent à recruter des champions pour leurs différents services. Un gymnaste, Horst Wagner, devint chef de l'Abteilung Deutschland au ministère des Affaires étrangères quand Himmler eut réussi à « abattre » Martin Luther, le secrétaire d'État qui le gênait pour l'espionnage dans les régions balkaniques et l'Europe centrale[126].

Le sport, au service de l'antisémitisme et du nazisme, programme bien exploité par Himmler et ses confidents aux Affaires étrangères, extrêmement important pour les relations entre les jeunesses allemande et britannique.

Ribbentrop lui-même, ambassadeur à Londres, fut nommé en février 1938, ministre des Affaires étrangères, mais sa *Dientstelle* restait en dehors de l'organisation normale du ministère et collaborait directement avec la SD.

Pour la bonne coopération entre la A.A. et la SD, l'ancien *Standartenführer* Ribbentrop, devenu *Gruppenführer* en 1936, montera au grade d'*Obergruppenführer*. Plus la guerre tournait mal, plus les relations entre Himmler et Ribbentrop se tendaient. Le *Reichsführer* désirait prendre en mains totalement les Affaires étrangères.

Par la coordination qu'il exerçait entre les services de renseignement, Himmler tirait toutes les ficelles. Tous les rapports venant de l'étranger sur la collaboration scientifique passaient sous les yeux du général von Massow, *Brigadeführer* dans l'E.M. de Himmler. Le *SS-Obergruppenführer* Lorenz, dont nous avons déjà parlé, occupait aussi le siège de président des *Zwischenstaatliche Kulturbeziehungen* (des relations culturelles entre les États).

Ainsi la Sécurité et les renseignements ramassés par l’ensemble de l’appareil allemand à l’étranger, par l’intermédiaire de Haushofer de la V.D.A., par les organisations dirigées par Lorenz, étaient canalisés vers le bureau personnel de Himmler.

De Lorenz dépendait l’octroi des subventions affectées au *Volksdeutsche Mittelstelle* (VoMi), c’est-à-dire à la Ve colonne à l’étranger. Pour se faire une idée du rôle de ces organisations, rappelons-nous la campagne lancée en vue de l’incorporation de la Tchécoslovaquie dans le *Reich*, deuxième victime après l’Autriche. Aux conversations menées par le chef des Allemands des Sudètes, Haehnlein, à l’Auswärtiges Amt, en août 1938, assistaient aussi l’*Obergruppenführer* Lorenz comme représentant de la VoMi et le professeur Karl Haushofer comme président de la V.D.A.

La position du *SS-Brigadeführer* Ernst Bohle, chef de l’organisation allemande à l’étranger dans le ministère de Ribbentrop, équivalait à un poste de secrétaire d’État. Le chef du protocole chargé des contacts avec les personnalités les plus éminentes des autres pays, un SS encore, le *SS-Obersturmbannführer* Freiherr von Doernberg.

Par son appareil policier, par sa position dans le Parti groupant les combattants les plus farouches et les plus fidèles à la cause du *Führer*, par sa mainmise sur la diplomatie et l’économie, Himmler se croyait déjà, dès le début de 1942 (Stalingrad), le chef d’un IVe *Reich*. Pour Hitler, Himmler reste un fidèle de la sécurité. Ses ambitions césariennes ne se révèleront qu’après les défaites militaires et surtout après l’attentat contre le *Führer*. Pour se pousser à la place qu’il ambitionne, on le verra utiliser à l’extrême contre ses collègues haut placés les méthodes et les coups bas dont il s’est servi contre les Juifs et les adversaires politiques. Comment le fidèle Heini, qui, à toute occasion, manifestait sa volonté d’effacement devant son *Führer* et dont la correction s’apparentait à celle des bureaucrates prussiens, a-t-il pu à la fois tenir la police, et saisir les rênes de l’ensemble du système économique, bureaucratique et militaire du *Reich* ? La montée de Himmler n’est pas due au hasard, nous le répétons, mais à sa croyance au mythe germanique et à son travail systématique pendant près de 20 années dans la formation et la mise au point de l’Ordre Noir.

Déjà, en novembre 1923, lorsqu’il portait l’étendard du *Reich* dans les colonnes de choc en marche vers Munich, son instinct pressentait Adolf Hitler comme le seul homme capable de séduire les masses allemandes. Et pourquoi ? Parce que Hitler fondait son action, non sur la raison, mais sur le sentiment. Aussi dès que le jeune Himmler a pris la décision de suivre le mouvement

national-socialiste, il tint à se montrer, le plus impeccable, le plus parfait le plus passionné des fidèles du *Führer*, incarnation agissante de la lutte contre le « Diktat » de Versailles et contre les forces républicaines qui contrarient le réveil du nationalisme allemand.

Pour Himmler, comme pour tant d'autres, la défaite de 1918, conséquence de la trahison, a coûté à l'Allemagne la perte de son espace vital et son rôle de leader politique de l'Europe.

Himmler dédiait à la personne de son *Führer* le même dévouement que son père portait aux Wittelsbach. Il joue très subtilement de ses *Wafen-SS*, l'épée du mouvement, moyen efficace de parer les coups, qui, venant des « généraux réactionnaires » de la *Wehrmacht*, peuvent viser le *Führer* au début de la guerre. Il minimise sa propre influence sur les affaires militaires : chasse réservée du *Führer*. Pour son maître, il se camoufle en simple militant au service de l'idée. Sa double face de policier affiché et de militaire secret, lui permet de pénétrer les pensées des officiers ou des grands commis ambitieux et même de leur laisser supposer qu'ils peuvent compter sur lui. Rien ne lui échappe des conversations ou des discussions qu'il peut entendre. C'est ainsi qu'ayant simulé la fidélité vis-à-vis de Gregor Strasser, son supérieur, il a pu rapporter en 1934 à Hitler les sentiments profonds et secrets du rival. De la même façon, il a su, en tant que responsable de la police du Parti, trahir son chef, animateur des groupes de choc et, devenu chef de la police d'État, il a manœuvré avec Hitler en 1938 pour le débarrasser des généraux gênants. Deux succès d'un coup : fidélité manifestée à Hitler, élimination des ennemis qui peuvent lui barrer la route vers le sommet. La disgrâce spectaculaire des généraux von Blomberg et von Fritsch est, sans la police de Himmler, inconcevable.

Nous connaîtrons les intrigues que Himmler trame contre Canaris, chef de l'espionnage militaire et les officiers trop autonomes de ses services de sécurité. Mais ce n'est qu'en 1944, qu'il prendra sous contrôle total la *Wehrmacht*.

Le mouvement ouvrier intéresse aussi les SS. Dans les conceptions de Himmler, les travailleurs se trouvent embrigadés par une élite de formation technique. Toutes les organisations du Parti, surtout le Front du travail (*Arbeitsfront*, les syndicats) disposent des cadres formés par la *Dienststelle Heissemayer*, un service SS.

Les SS dont Himmler est le chef, détiennent le fichier de la totalité du personnel ouvrier dans les différentes usines et dans chacune des corporations.

La *Dienststelle* du *SS-Obergruppenführer* Heissemayer, que je viens

d'évoquer, peut décider souverainement de suspendre un technicien de ses fonctions et le remplacer par un plus qualifié.

Tenir l'éducation, c'est s'assurer en quelque sorte l'avenir, en ayant sous sa coupe la jeunesse et ses possibilités. En principe, la formation des chefs (*SS-Führer*, *Führer* du Parti, *Führer* des organisations) se faisait dans deux groupes: l'un constitué par les enfants issus des familles liées au mouvement, et destinés à devenir des *Führer* supérieurs ; l'autre, composé par des enfants d'origine plus modeste, mais dont les familles ont pu faire la preuve de leur « pureté aryenne » et ne se sont jamais compromises par une opposition quelconque au mouvement, fournira des *Führer* moyens.

Dans l'organisation des SS, le bureau de Heissemayer fut promu comme un des douze bureaux centraux, les *Hauptümter*, de vrais ministères.

Les organisations d'étudiants, de professeurs et d'anciens diplômés sont contrôlées par les hommes de confiance de la SD qui disposent même d'un service; *Wissenschaft und Facherziehung* (« science et éducation spéciale ») qui dirige le SD-*Untersturmführer* Dr Fritz Kubach, dans la RSHA, l'organisation où Heydrich et Müller régnent en proconsuls.

L'*Amt NS-Alterchrenbund* était géré par l'organisation du *ReichsstudenFührer* Dr Scheel, et son responsable était Eugen Steimle. Les professeurs et les instituteurs étrangers étaient sous la coupe du *NS-Dozentenbund* , dont le chef était le *ReichsdozentenFührer* Dr Walter Schultze. Scheel et Schultze sont des médecins. On voit partout la préférence du *Reichsführer* à mettre aux positions clés, lorsqu'il est question de science, des médecins qui, selon lui, sont familiarisés avec les problèmes des races et du sang.

L'espérance d'appartenir aux *Führer* moyens, nécessitait dix ans d'école et trois ans de classes supérieures dans le *Nationalsozialistische Erziehungsanstalt* (établissement d'éducation national-socialiste). Pour les *Führer* supérieurs, on exigeait d'eux, après l'école élémentaire, neuf ans d'études dans les lycées d'Adolf Hitler, véritables collèges militaires, avec une éducation de base raciste et des exercices physiques prussiens.

Pour les jeunes destinés à faire une carrière « militaire » (missions spéciales ou renseignements) il existait d'autres écoles, mais dépendantes du Bureau Central de l'Armée SS et du Service de Sécurité, que nous venons de présenter.

Les écoles militaires SS au rang d'Académies militaires emploient dès leur création des instructeurs recrutés parmi les officiers de la *Wehrmacht* les plus

fanatiques. La plus connue de ces écoles était celle de Bad Toelz qui formait les futurs commandants des camps de concentration et les cadres militaires des *Wafen-SS*.

Tel le vassal envers son seigneur, Himmler est prêt à sacrifier sur le front ses bandes armées, les *Wafen-SS*. Pour augmenter son autorité et accumuler des titres, il exige constamment l’augmentation des Unités militaires directement sous ses ordres.

Le bilan des forces militaires SS

Après le 30 juin 1934, les SS ne font plus partie des SA, mais se trouvent sous les ordres du *Reichsführer* Himmler, directement responsable devant le *Führer*. Ils constituent une organisation séparée, un État dans l’État; pour les besoins de la lutte engagée contre les tendances révolutionnaires du groupe Roehm et surtout en raison de la prise du pouvoir qui est en vue, les portes des groupes de protection se sont largement ouvertes aux volontaires et Himmler s’applique « à faire des SS une troupe en laquelle on peut avoir confiance pour tous les cas et à former les troupes d’élite du Parti » comme l’a prescrit Hitler, en conférant à Heinrich Himmler le titre de *Reichsführer*, Rapidement les effectifs augmentent :

1930 : 2 000 hommes
1931 : 10 000 hommes
1932 : 30 000 hommes
1933 (prise du pouvoir) : 52 000 hommes

Simultanément se développe le rôle du service de renseignement qui devient en quelque sorte le *brain trust* de l’élite du Parti. La mission de la SD est de « contrecarrer toutes les conspirations à l’encontre du régime par l’observation et le jugement, et combattre les dangers qui peuvent le menacer. » Elle doit donc disposer des instruments de répression. On a vu comment l’ancien service politique du ministère de l’Intérieur de la Prusse s’est transformé rapidement en *Geheime Staatspolizel* (Gestapo), police secrète d’État, sous le contrôle de la SD. Parallèlement une garde prétorienne de l’ordre est créée.

Depuis 1933, les volontaires SS sont versés dans la police. De même la SD doit fournir le *Feldjägerkorps* (commando de chasseurs, qui fonctionne parallèlement à la police régulière). Bientôt ces formations se transformeront en *Polizetverfügungstruppe* (troupes à la disposition de la police), chargée

d’accomplir des missions spéciales. Ces troupes forment la *SS-Totenkopfstandarte* (l’étendard à la tête de mort), organe exécutif de la SD dont la mission particulière est de combattre les ennemis par des méthodes draconiennes et de fournir la garde des camps de concentration. Le chancelier ordonne à Himmler de lui former une garde « personnelle », la *Letbstandarte*. Elle interviendra surtout le 30 juin 1934. Tous les officiers ayant participé aux massacres de la Nuit des Longs Couteaux, et des jours suivants, ont été promus *Ehrenführer* (*Führer* d’honneur). Dès cet instant, Hitler et Himmler considérèrent que les places supérieures de la hiérarchie ne doivent être occupées que par ceux ayant fait la « preuve du sang » et que l’armée doit rester la seule formation admise au droit de porter les armes. En même temps ils décident d’incorporer dans l’armée un bon nombre de SS et de recruter des jeunes officiers, uniquement d’après les principes SS : origine aryenne établie, éducation dans le Parti et stage dans les formations paramilitaires. La sélection, par la suite, deviendra plus rigoureuse encore sous le contrôle d’hommes d’élite SS, envoyés par Himmler dans les diverses organisations du Parti, pour y rechercher des jeunes aptes à devenir des cadres. Il favorisera le recrutement des nobles, des fils de familles notoires et de parents aisés.

Antérieurement à la prise du pouvoir, la noblesse représentait 10 % du recrutement des *Führer*-SS, 40 % étaient nés de parents riches, 30 % issus de familles d’officiers ou d’employés supérieurs, 20 % seulement provenaient de milieux ouvriers ou paysans. Sur 77 *Gruppenführer* et *Obergruppenführer* : 8 nobles, tous tenant des positions clés, bien que le Parti s’affichât « Parti ouvrier », et célébrât le 1er Mai comme Fête nationale. Vraie malchance que d’être issu d’une famille ouvrière. De nombreux membres de l’entourage de Himmler prétendaient descendre de Parsifal ou de Lohengrin, de Siegfried ou de Hermann le Cherusque, de Barberousse ou de Frédéric II de Hohenstauffen. Des études généalogiques pour retrouver et rassembler les membres vivants des grandes familles et même ceux de la légende furent entreprises par les services du *Reichsführer*.

Plus tard, certains officiers de la Première Guerre mondiale, d’humble origine, mais ayant prouvé leur intransigeance et leur refus de la défaite, accéderont à des postes de choix, tel l’ancien officier de Marine Oswald Pohl. Encore lui confiera-t-on la corvée de superviser l’administration des camps de concentration, l’espionnage et les services secrets restant un apanage de la noblesse ou des « durs » de l’ancienne police.

Entre 1935 et 1937, les formations SS sont passées de 164 883 hommes à 190

000 qui, outre les 20 000 de la *Leibstandarte* et de la *Totenkopf*, ont droit eux aussi, au port d'armes. Avant la guerre, à fin 1938, les SS seront 240 000 plus 28 000 affectés aux formations spéciales.

L'appellation *Wafen-SS* (armes SS) a été employée pour la première fois par Himmler, le 7 septembre 1940, dans une allocution à la *Leibstandarte* (garde du *Führer*) où il annonça que l'Armée parallèle SS comptait une centaine de milliers d'hommes, formés en divisions par la fusion de contingents différents, mais capables de remplir au front et dans les pays occupés des missions réclamant une valeur particulière. Hitler, dans le discours qu'il prononça au *Reichstag*, après l'occupation de la France, indiquait que les *Wafen-SS* assumeraient des tâches pour lesquelles les hommes de l'armée régulière, la *Wehrmacht*, n'étaient pas éduqués. En somme, Hitler élargissait le décret de 1938, sur la double fonction des unités armées des SS. Hitler préférait, en cas de troubles dans les pays occupés, engager des troupes de choc qui frapperaient sans pitié et auxquelles les répressions des mouvements populaires ne créeraient aucun sentiment de responsabilité. La porte fut ouverte à la prolifération des divisions SS.

À la fin de l'année 1944, l'armée SS comprenait;

950 000 SS formant des divisions de combat *Wafen-SS* (voir annexe, les formations SS) ;

39 415 SS fonctionnaires de différents services;

200 498 SS appartenant à la police, aux services policiers de l'armée et à la Gestapo;

400 000 SS agents (hommes de confiance, indicateurs…)

Soit au total:

1 589 913 hommes, représentant environ 10 % de l'ensemble des Allemands mobilisés. Si l'on pense aux places occupées par les prétoriens SS, dans les activités du Parti et de l'État, on comprend pourquoi toute résistance contre le régime s'est avérée jusqu'au dernier moment inefficace, tant les mailles du filet s'étendaient serrées, sur l'Allemagne et sur l'Europe. Avec cette puissante organisation armée, nous pouvons dire que l'Empire de Himmler existait et qu'il imposait sa loi !

Dans l'entourage de Heydrich se trouvait le juriste Werner Best qui avait développé la théorie du « droit à la conquête et à la mise en esclavage de millions d'êtres humains » et c'est de ses textes qu'a surgi la grande

comparaison entre les conquêtes germaniques et mongoles.

J’eus la curiosité de lire le *Boxenheimer Dokumente*. Par ce texte, écrit par lui, avant la prise du pouvoir, j’ai compris la condamnation et la peine qu’il subit sous la République de Weimar. Il y réglementait la manière de procéder « administrativement » avec l’ennemi que l’on doit prendre « sous protection » et définissait lesquels de ses adversaires « l’État a le droit de tuer ». La terreur doit s’exercer conformément à un ordre préétabli *(ordnungs-gemäss)*.

Pour le docteur Best, le Droit n’est pas une conception absolue, mais un résultat naturel de l’évolution et surtout de la volonté des peuples d’établir un ordre supérieur. La nature des droits se trouve dans le *Grossraumordnung* et non dans les droits existant entre les États. « La *Grossraumordnung* n’est pas une résurgence du “Droit de l’État” ou du “Droit international” dans l’esprit où on les avait pratiqués. C’est pourquoi les formes juridiques dans lesquelles s’expriment les principes des relations continues entre les peuples d’un grand espace sont sans valeur réelle et peuvent être appliquées comme on le veut, sans que pour cela le fait et la réalité des grands espaces soient touchés dans leur forme et dans leur règlement. »

Pour établir les *« limes »* du *Gross-Reich* germanique, Best, en compagnie de juristes allemands, longe la Loire, non pour admirer les châteaux, mais pour constater de visu les limites entre les aryens blonds du Nord et les négroïdes méridionaux. Des transferts de population seront nécessaires pour bien marquer les différences raciales de l’État. Encore cette frontière n’est-elle dans son esprit que provisoire, puisque par sa nature même le *Gross-Raum* doit continuellement s’étendre.

Best, mythomane ? Jusqu’à un certain point. Mais doctrinaire nazi? Certes ! Ce « grand espace vital », objectif immédiat et essentiel des nazis a commandé et la psychologie et la morale SS. Quant à Himmler, se croyait-il une réincarnation de Gengis Khan, comme l’ont « révélé » après la guerre ses anciens collaborateurs ?

Lorsque Himmler chargea le *SS-Obersturmbannführer* Bergmann d’établir son arbre généalogique, l’expert des recherches dans les registres constata que du côté de sa mère coulait du sang hongrois. Le *Reichsführer* craignant que ce fait ne fournisse à ses ennemis dans les SA un prétexte pour l’accuser de ne pouvoir donner une attestation d’aryanité à cent pour cent – puisque en Hongrie vivent un million de Juifs – tenait à inscrire dans le fichier de la maison « brune » *(Führerbau)* que le sang de sa mère était mêlé de sang mongol car les magyars

sont d’origine ougro-tartare, peuple de cavaliers et de soldats.

Ce détail mal interprété a fourni aussi l’occasion à certains auteurs de prétendre que Himmler se considérait comme un avatar de Gengis Khan. La même erreur est commise lorsqu’on affirme que le *Reichsführer* se croyait la réincarnation de Heinrich Ier parce qu’il suivait chaque année le cérémonial des festivités, dans la cathédrale de Quedlinburg, tombe du premier grand conquérant des régions de l’Est. Best est plus objectif lorsqu’il nous donne la clé de l’enthousiasme de Himmler pour le chef asiate : « Le royaume de Gengis Khan, miracle en tant qu’exploit militaire et organisation, doit servir de modèle pour un ordre de Grand Espace continental auquel manque le « point fort » d’un ordre puissant, mené par un peuple guidé *(Führervolk)*. »

Des vues doctrinales formulées par Best, les SS tirent la conclusion que le *Reich* ne peut se contenter de soumettre des territoires immenses sans imposer une colonisation totale. La faute de Gengis Khan, « nomade génial » aux yeux de Himmler et de Best, fut de laisser subsister des peuples séparés par les vastes steppes. Elle a provoqué la disparition de son empire, après sa mort. « L’administration du grand État de Gengis Khan mérite un intérêt particulier. La conquête ne suffit pas, il faut l’éterniser[127]. »

Vis-à-vis de l’étranger, aucune loi définitive n’est écrite pour dicter la conduite des SS, affirmait encore Himmler en 1936 lors de la constitution du comité pour le *Polizeiwacht* (droit administratif concernant la police) dans le cadre de l’Académie de Droit Allemand, *(Akademie des deutschen Rechtes)* : « Ce n’est pas un paragraphe manquant qui nous empêchera d’agir, mais c’est l’intérêt du *Reich* et du *Führer* qui guidera nos activités[128] ». Après la prise du pouvoir, les universités allemandes avaient suspendu la promotion du *doctor rerum politicarum*, or Himmler désirait voir les facultés de droit délivrer le grade universitaire de *Doktor des Polizeiwesens*, ou *Doktor der Polizeiwissenschaft* (docteur ès sciences policières). Les candidats, après avoir passé leur examen oral, ne pouvaient soumettre leur thèse qu’après un stage fait dans les *Einsatztruppen*, les camps de concentration et l’administration des territoires occupés. Au fond, le supérieur de l’ordre, le pontife du dogme, désirait extérioriser par un titre académique l’honneur des licenciés en massacres de tout genre.

Notons ici que, du point de vue stratégique, Himmler est un fervent partisan du plan Schlieffen, utilisé en 1914 contre la France et qu’il voudrait, après la conquête de ce pays appliquer à l’Angleterre. Les idées de conquêtes ne sont pas nées dans le seul esprit du *Reichsführer*, elles étaient aussi fermement soutenues

par nombre de généraux.

En 1939, le *Generalfeldmarschall* von Rundstedt, lors de l'ouverture de la section pour l'économie de guerre, à l'Académie militaire, déclarait : « La destruction des peuples voisins et des richesses est indispensable pour notre guerre. L'une des plus grandes erreurs, commise en 1918, fut de protéger la vie de la population civile des peuples ennemis, car pour nous, les Allemands, c'est une nécessité que de pouvoir recenser chez nous une population double de celles des pays qui sont nos adversaires. Aussi nous nous trouvons dans l'obligation d'anéantir au moins un tiers de leurs habitants[129]. »

Cette conception de la destruction biologique de l'ennemi n'est donc pas typiquement himmlérienne, c'est celle d'un militaire prussien, qui, tirant les conséquences de la Première Guerre mondiale, incitait les futurs officiers à ne pas envisager la guerre comme un moyen de défense ou de destruction de l'armée de l'ennemi, mais bien de sa population civile.

Peut-être comprendra-t-on que l'hypernationalisme et le racisme ne sont pas des phénomènes spécifiquement hitlériens ou allemands. L'argument qu'on entend le plus souvent est que Himmler, par son expérience même, a démenti la théorie raciale et qu'à la fin de la guerre, il s'est repenti. N'a-t-il pas utilisé les Mongols et les Tartares contre les Slaves blonds ? Ce genre d'argumentations ne résout pas le problème de la philosophie raciale. Trop de preuves établissent que Himmler aurait préféré s'allier avec les Russes blonds contre les Mongols et avec les Anglo-Saxons contre les Japonais jaunes. Il lui aurait convenu de partager la Méditerranée plutôt avec les compatriotes de Huston Stewart Chamberlain qu'avec les « Italiens chaotiques », mais la nature des régimes existants s'y opposait.

La conquête de l'espace vital passait avant le principe racial.

Le plan conçu par Himmler pour réorganiser l'Europe occidentale et, pour l'Europe orientale, le *« Generalostplan »* montrent à quel point le *Reichsführer* liait l'ensemble du peuple allemand à la métamorphose du continent, qu'il entendait bien voir s'accomplir de son vivant. Il fixait à l'année 1980 le temps où le *Reich* grouperait 250 millions de Germaniques. Himmler tenait à ce que la guerre biologique ne fût pas menée seulement par lui et quelques commandants de camps, mais bien par l'ensemble des officiers supérieurs SS appartenant aux différents ministères et naturellement au sien, à l'intérieur. Heydrich recevait une fois par semaine les volontaires pour les *Sonderaufgaben hinter der Frontlinie,* missions spéciales derrière les lignes de front. Ce n'est qu'après avoir participé à

des massacres sur les populations de l’Est ou s’être exercé au *Genickstand* de Sachsenhausen, que l’on proposait au dur dont la fiche signalait qu’il avait confirmé dans le sang ses liens au Parti et à l’ordre SS, d’accéder à des responsabilités plus grandes, à des opérations de plus haute importance, en particulier aux contacts avec les différents services à l’étranger. On ne voulait pas voir se renouveler le fait que certains, tout en semblant accomplir consciencieusement leur service, préparaient en secret leur passage individuel à l’ennemi. Le « volontaire » de la guerre biologique devait paraître bien mériter toute confiance.

Le « baptême du sang » obligatoire pour les dignitaires

Une fois par semaine, en principe, le vendredi après-midi, un groupe de civils venait de Berlin, au camp, amené en autobus. Par leur aspect, leur autorité, et l’accueil qui leur était fait, nous nous rendions compte qu’il s’agissait là de membres importants du parti ou de personnalités très liées au régime. Nous les voyons monter d’abord au premier étage dans la tour du *LagerFührer* pour avoir une vue panoramique du camp, puis on leur faisait visiter les bureaux administratifs en dehors de l’enceinte, l’endroit où se trouvait le *bunker*, la chambre forte des objets de valeur.

Tandis que je portais de l’or récupéré dans le dépôt, à plusieurs reprises, j’ai croisé ces notables. Une fois, je les ai vus pénétrer dans l’*Industrichof*, j’ai ralenti le pas pour voir où ils se rendaient. Cela m’était possible puisque je devais aller faire contresigner par l’un des *Oberscharführer*, Buschmann, ou Thiele, la liste des objets récupérés par Winkels. À ma grande surprise, j’ai vu ces gens se ranger devant le crématoire et d’un pas militaire, pénétrer deux à deux dans ce lieu « tabou ».

Seraient-ils victimes d’un piège ? Certes non ! Puisque après chaque passage de ce groupe mystérieux, je n’avais pas à enregistrer une centaine de morts. D’ailleurs ce jour-là, je vis le groupe s’engouffrer dans l’autobus et repartir au complet.

J’ai posé la question à Winkels :

— Ce sont les visites organisées par la RSHA. Les visiteurs sont des hauts dignitaires et en même temps des agents de la SD dans les différents ministères et les industries de guerre. Certains reviennent de l’étranger où ils se trouvaient en mission.

Les victimes qu’on livre à ces *Sonderkommando* se composent d’éléments ou d’agents qui, ayant travaillé pour la RSHA en Allemagne ou à l’étranger, sont

considérés par leurs chefs comme douteux, de « terroristes » (ouvriers étrangers ayant commis un acte de violence), de déportés au statut N. N. (*Nacht und Nebel* – nuit et brouillard), d'acheteurs pour le compte des SS, coupables de fraudes, de commissaires politiques soviétiques, de Juifs aisés, de détenus convaincus de sabotages, enfin de malades.

La suppression de ces gens dangereux s'accomplit dans un secret absolu. Les listes des dignitaires ayant subi ce test du sang sont communiquées directement au *Reichsführer*, Méfiant comme il l'est, Himmler ne veut confier à quiconque un poste important, sans que l'homme ait au préalable donné cette preuve qu'il a conscience de la mission des SS. « L'habit ne fait pas le moine », il ne suffit pas qu'un soldat porte l'uniforme aux écussons frappés de la tête de mort, qu'il professe la *Weltanschauung* par son appartenance au parti et même par ses écrits, il faut encore qu'il prouve que ce qu'il dit, il le fait. Ce « baptême » prend différentes formes et se pratique aux différents degrés de la hiérarchie. Dans d'autres villes du *Reich* et des pays occupés, des dignitaires forment les pelotons de ces exécutions accomplies, elles aussi, dans le secret, Himmler voulait ainsi former une communauté consciente du rôle des fours et du *Genickstand* dans la guerre biologique. Il n'a pas à craindre que des hommes ayant participé à ce rite des « cendres » (*Bluttaufe*, baptême de sang), puissent commettre une trahison, aucun membre de la SD ne peut éviter cette épreuve, quelle que soit la place à laquelle il est affecté, dans l'armée, la diplomatie, la presse, la science ou l'économie ». C'est du moins ce que m'a dit Winkels, après avoir discuté sur ce sujet avec ses camarades SS.

Cet amalgame de la doctrine et de l'empirisme correspond tout à fait à la conception himmlérienne, que chaque Allemand doit être conscient de son rôle de conquérant de « l'espace vital », de l'importance de son action personnelle, et ne pas craindre de faire couler le sang de ses vils ennemis, selon le slogan *Blut und Boden* (sang et sol).

La participation des officiers SS aux exécutions secrètes, résulte encore d'un document trouvé après-guerre, signé du général Jüttner, adressé le 14 octobre 1941 à Himmler, où il lui notifie, selon sa volonté et l'ordre du *SS-Führungshauptamt, Kommandoamt der Wafen-SS*, que, « aux exécutions ou aux pendaisons, tous les bataillons des *Wafen-SS* en opérations dans le protectorat de Bohême et Moravie seront représentés par roulement[130] ».

Ce document démontre que les *Wafen-SS* n'étaient pas une formation exclusivement militaire, mais un organisme politique chargé des exécutions « pour l'exemple dans la lutte pour la réalisation de la Weltanschauung ». Ainsi

cette mission des SS, Himmler l'avait conçue dès 1934, lorsqu'il exigeait d'eux un entraînement poussé au tir. Il se rendait alors lui-même au Stand de Wannsee pour donner l'exemple.

Au début de l'attaque contre l'URSS, la participation aux exécutions n'était obligatoire que pour la SD, la Gestapo, les *Wafen-SS* et les supérieurs de la police. Après la défaite de Stalingrad, Himmler voulut élargir le principe en l'appliquant à tous les membres du Parti occupant des fonctions supérieures sans faire une discrimination entre les SS et les formations de police de la Gestapo. Le *Führungshauptamt* a tenu les listes de tous ceux qui ont participé aux exécutions et aux inspections des camps et qui par leur action directe se sont solidarisés avec les buts et les méthodes SS. Au moment critique de la guerre, les réactions des hommes sollicités pour les *Sonderkommando* s'aggravèrent peu à peu. Himmler soupçonna ces réticents de se désolidariser de l'action SS, pour, le cas échéant, pouvoir pactiser avec l'ennemi, se donner un alibi. Afin de parer à ce danger, il institua un contrôle sévère et l'obligation, sous peine de mort, de dénoncer les réticents et il tint à provoquer en eux un choc psychologique pour les lier davantage. Désormais, par précaution, tout SS supérieur chargé de missions à l'étranger, subira un test du « front silencieux », sous le contrôle des juges SS et d'un arbitre qui exprimeront leur opinion sur son engagement. Pour les garnisons de Sachsenhausen et d'Oranienburg, l'arbitre en question fut l'*Obergruppenführer* Oswald Pohl.

Ces bourreaux en uniformes, appelés à « travailler » à l'intérieur de l'Allemagne, sont donc, tout comme leurs collègues à l'arrière du Front de Russie, des *Einsatzkommando*, des commandos d'intervention, mais ils portent le nom de commandos spéciaux. Ils ont des missions différentes selon les activités qu'ils occupent dans la hiérarchie himmlérienne.

Ces commandos se composent de volontaires qu'on ne doit pas envoyer sur le front durant un temps indéterminé et pour des raisons secrètes, mais auxquels le bain de sang est indispensable. Cette purification accomplie à Sachsenhausen leur donnera le droit d'être inscrits sur la liste de sang à égalité avec les SS ayant participé sur le front à l'exécution des partisans et des Juifs.

Ni le procès de Nuremberg, ni les rares documents dispersés n'ont permis d'élucider le processus ultra-secret du cérémonial et du stage de la chevalerie supérieure nazie. Le *SS-Standartenführer* Anton Kaindl, commandant de Sachsenhausen, est le seul SS qui ait effleuré ce problème lorsqu'il déclara le 22 juin 1946, devant le tribunal soviétique, avoir reçu régulièrement des visites des personnalités appartenant aux cercles industriels, politiques et administratifs

souvent accompagnés de représentants de la chancellerie du *Führer*. Cependant il s'est bien gardé de donner des renseignements supplémentaires sur le caractère mystérieux de certaines de ces visites et sur le fonctionnement du crématoire. En ce qui le concerne, il a reconnu avoir fait exécuter au crématoire plusieurs prisonniers et même des femmes.

Le *SS-Obersturmführer* Michael Kœrner, un de ses collaborateurs, admit, après la guerre, avoir de sa main, pendu 13 déportés et en avoir tué 222, mais lui aussi est resté muet sur le *Sondereinsatzkommando.* Avant la chute du *Reich*, le *Reichsarzt* docteur Rawitz, brûla lui-même la liste des *prominente Besucher* (visiteurs de marque) ayant visité le crématoire.

Ainsi comprenons-nous les paroles du fameux chevalier aux gants et aux bottes maculés de sang, Odilo Globocznik, l'homme des massacres de Lublin, quand il se vante en août 1942 devant ses collaborateurs d'avoir exprimé ouvertement son opinion devant Hitler et Himmler.

« Si jamais, après nous, venait une génération si lâche, si molle qu'elle ne comprenne pas notre œuvre (d'extermination), si bonne et si nécessaire, alors, messieurs, tout le national-socialisme aura été inutile. Au contraire, il faudra ériger des tables de bronze, mentionnant que ce fut nous qui trouvâmes le courage de réaliser cette œuvre gigantesque. »

Le *Führer* approuva:

« Oui, mon brave Globocznik, vous avez raison[131]. »

Le contrôle d'un SS dont les mains se sont rougies de sang par un SS aux mains intactes était inadmissible, autant que l'était l'idée de confier aux *Aussenseiter* (aux marginaux) des postes clés à l'intérieur ou à l'étranger. Il fallait tous les « mouiller », Himmler l'avait compris. C'était non seulement un policier, mais un « chevalier de la mort », chef d'un ordre mythologique transplanté sur la terre.

Quand l'équilibre militaire fut rompu et que le fléau de la balance marqua avec certitude le succès des alliés, la crainte s'empara de Himmler, non que les remords le tenaillassent, mais qu'allait faire sa diplomatie pour effacer les traces de ses forfaits[132]. Il redouta la découverte possible de ces millions de cadavres, les plus terribles témoins à charge. Oh ! les idées ne manquent pas au *Reichsführer*. Il ordonna au chef du *Kommando* 1005, *Standartenführer* Paul Blobel, de faire rouvrir les fosses communes, de brûler tous ces débris humains et de cacher ou de jeter au vent leurs cendres, de façon qu'aucune trace ne

subsistât, en cas de fouilles, de ces crimes monstrueux.

Pour ces exhumations, Blobel choisit des Juifs. Il en restait encore. Il les guida sur les lieux où leurs coreligionnaires tombèrent naguère. Cela lui fut facile, il avait en main la topographie des fosses. Chez les SS on tenait parfaitement à jour les statistiques et les salaires. Il existait un tarif pour les exécutions et des avancements dans la hiérarchie.

Selon le système de Blobel, sitôt que les exhumations venaient d'être terminées dans une région, on fusillait le millier de Juifs désignés comme fossoyeurs. On en laissait pourtant survivre cinq, que l'on abattait lorsqu'ils avaient terminé l'incinération et la dispersion des cendres de leurs 995 coreligionnaires. De ces cinq derniers, les SS se chargeaient. Ils les massacraient et les brûlaient.

Comme l'écrit par la suite Blobel à Himmler, dans une formule à la Tacite « toutes les tombes ont été neutralisées[133] ! »

Les témoignages apportés devant le tribunal militaire contre les SS sur cette opération remplissent les pages les plus douloureuses écrites par les SS avec le sang des hommes.

Les lois du IIIe *Reich*, la « Solution finale », les camps de concentration, la spoliation des esclaves et leurs travaux forcés n'étaient pas conçus pour procurer des avantages au seul *Reichsführer*, mais bien pour toute une élite, ses SS.

Je pèse mes mots en écrivant: « une élite ». J'ai eu le temps de réfléchir. Ce que j'ai vu, les documents que j'ai eus en mains, me donnent le droit et même le devoir, vis-à-vis de mes milliers de camarades disparus, d'interpréter les origines et les buts de ce fameux « front silencieux » et de faire le jour sur les victimes de cette barbarie.

Himmler a voulu, comme l'avait dit Kant, résumer en un jour sur la terre, mille ans de l'univers. Mais la biologie comme la géophysique ont leurs lois qu'on ne saurait franchir puisqu'elles sont imposées par la nature. Qui veut les enfreindre s'expose à des difficultés imprévues. L'embellissement de la race incitait Himmler à la sélection, donc à l'extermination.

Où l'expérience qu'il a tentée a-t-elle mené le généralissime de la guerre biologique et quels furent les procédés appliqués par ce Satan sur cette terre ? L'Europe fut livrée à des massacres généralisés ! « L'ensemble des crimes commis en Pologne et en Russie ont été la suite logique de la *Weltanschauung* national-socialiste, » déclara au procès du général SS Karl Wolff, le général SS

Erich von dem Bach-Zelewski, un des généraux du « front muet[134] ».

Tout dignitaire SS prenait durant un temps le commandement d'une *Einsatztruppe*. Nebe, Ohlendorf, Stahlecker, Johst et beaucoup d'autres ont servi comme officiers dans les commandos de mort. Dans les mémoires de Karl Wolff, on peut lire qu'il assista, « par hasard », à une exécution massive opérée par les *Einsatztruppen* de Nebe. Ce n'est que sur l'ordre du *Reichsführer*, son ami, qu'en sa compagnie, il a vu abattre un groupe de partisans, aux environs de Minsk, des « Juifs, commissaires politiques soviétiques[135]. »

À la vue du sang qui éclaboussait le sol et le visage des SS, Himmler, d'après Wolff, se serait évanoui. Karl Wolff déclare qu'à dater de ce jour, impressionné par les services imposés aux SS, Himmler aurait décidé d'employer d'autres méthodes moins sanglantes et plus efficaces et de poursuivre les Juifs, comme alliés des Soviétiques et instigateurs des bandes de partisans. Pourtant, il est établi que les *Einsatztruppen* ont continué leurs massacres. Si l'on a procédé par la chambre à gaz, ce n'est pas en raison de l'horreur que la mort des malheureuses victimes, dont des femmes et des enfants, provoquaient chez les SS, mais parce que le rendement, par le procédé « artisanal » des exécutions, se montrait insuffisant pour permettre l'immense plan prévu par Himmler et ses lieutenants, destiné à devenir la loi imposée à, l'Europe et à une partie de l'Asie, par l'empire SS. Non, Himmler ne s'est pas rendu à Minsk en curieux, mais en pédagogue. L'histoire de l'évanouissement de Himmler n'est qu'une anecdote pour prouver que le *Reichsführer*, un sensible, montrait des sentiments humains. Voilà le malheur de Himmler : bon employé, il a eu « la malchance » d'être policier: c'est ce que voudraient nous faire croire ses adjoints et cela est bien explicable, puisqu'en excusant leur chef, ils se défendent eux-mêmes, et comme ils le prétendent, tous n'ont rien fait d'autre que d'« obéir ». Mais nous savons maintenant, par les documents que la *Bluttaufe*, que le baptême de sang est devenu depuis le 30 juin 1934 un acte « honorable ». Par la suite, le baptême s'obtenait dans le crématoire du camp ou dans les *Einsatztruppen*, sur le front.

Même Kaltenbrunner, avant d'entrer en fonction comme chef de la RSHA, se soumit au test obligatoire, sur la demande de Himmler, il assista à Mauthausen aux flagellations, aux pendaisons, aux exécutions au *Geniekstand* et à la chambre à gaz, ainsi qu'aux incinérations.

Le rapport de la commission d'examen souligne que son attitude a été exemplaire, il a même souri, l'épreuve passée.

Toujours d'après Wolff, le plus proche collaborateur de Himmler, le choix de

Wewelsburg, basilique de l’empire SS, n’est rien d’autre qu’un hasard; en effet, lorsqu’il a fait connaissance de Himmler, avant la prise de pouvoir, Wolff l’aurait vu plongé, dans des livres, en compagnie d’un devin, Weissthor[136]. Wewelsburg et l’idéologie ne seraient qu’un galimatias dû à la tendance du *Reichsführer* à l’ésotérisme. Himmler lui-même aurait confié à Wolff que Weissthor venait de lui prouver qu’une ancienne prophétie germanique annonçait qu’au xxe siècle aurait lieu une bataille décisive entre l’Europe de l’Ouest et l’Asie. Il aurait même précisé que cette lutte se livrerait entre Paderborn et Soest.

D’où l’idée de Himmler d’installer dans le château de Wewelsburg son E.M. parce que de-là, il pourrait diriger le Grand Combat. Et Wolff, n’est pas le seul des hommes de l’entourage de Himmler à vouloir ainsi « noyer le poisson ». Schellenberg rapporte qu’à la fin de la guerre, tombé en disgrâce, il a pu s’entretenir avec le *Reichsführer* pour essayer de le faire revenir à de meilleurs sentiments, grâce à un astrologue de Hambourg. « Jamais il (Himmler) ne résisterait à la tentation de se faire lire son horoscope et cela apaiserait ses premières réactions[137]. » Et que penser de l’hypnotisme exercé sur lui par son masseur, ce Felix Kersten qui peut éviter à des millions d’êtres les déportations ?

Qu’y a-t-il de vrai dans tout cela ?

VII

Himmler était-il l'animateur de la plus grande société ésotérique de tous les temps ?

Les SS font appel aux chiromanciens

Au début d'août 1943, le soleil se couche, éclairant les visages des 25 000 hommes rangés sur l'aire d'appel. Le commandant fait traduire en russe et en français la communication suivante:

— Le *Reichsführer*-SS et chef de la police allemande réclame pour une mission de confiance et d'une grande importance pour la sécurité du *Reich*, des spécialistes de l'occultisme, de la chiromancie, de la radiesthésie. Toutes les personnes ayant des connaissances dans ces domaines, qu'elles soient professionnelles ou amateurs, devront se présenter ce soir à leur chef de block. Si la volonté de participer se montre sincère, elles peuvent envisager un régime meilleur, et même leur libération.

Stupéfaits, les hommes se regardent. Qu'est-ce que cela signifie?

Malgré le peu d'espoir que les détenus peuvent garder en des promesses si souvent démenties, beaucoup d'entre eux s'intéressent à la proposition. Certains apprennent avec regret de leur chef de block: « Charlatans, s'abstenir! Méfiez-vous des fausses indications professionnelles. Ça vous coûterait cher ! »

Les amateurs de secrets ésotériques, exploiteurs de la crédulité publique, peuvent, d'après les SS, être classés parmi les « psychologues dangereux », aussi, quelques centaines d'entre eux végètent dans notre cité concentrationnaire. Sachsenhausen rassemble des représentants qualifiés de toutes les formes d'activités intellectuelles, allant des chefs d'État aux artistes, aux prêtres et aux voyants.

Deux cents candidats répondent à l'appel. Ce ne sont d'ailleurs pas leurs agissements qui ont valu à beaucoup de ces mages d'être internés, mais leurs prédictions qui, toutes favorables au *Reich* dans le début de la guerre, sont

devenues de moins en moins confiantes, à mesure que les succès militaires se raréfiaient.

Cet appel spécial, provenant de Himmler personnellement, survient lors de la chute du gouvernement fasciste en Italie (25 juillet 1943). Pour raison de sécurité, Mussolini renversé par le coup d'État du général Badoglio, est séquestré. Où ? Mystère ! Himmler, ses services secrets ayant fait naufrage s'adresse maintenant aux forces « ultra-secrètes ».

Il veut garantir au *Führer* que le *Duce* ne sera pas livré aux Alliés. Un procès de l'ancien dictateur, ami personnel de Hitler, qui jadis même subventionna le mouvement nazi, aurait des conséquences catastrophiques sur l'opinion allemande, Himmler tient, par n'importe quel moyen, y compris la télépathie, à savoir où se trouve le Duce, pour envoyer sur les lieux une troupe de choc. Avant de lancer son *Unternehmen* (action), il veut présider un Conseil des Mages, et, de leurs oracles, il tirera des leçons en vue de directives aux stratèges défaillants.

Parmi ces prophètes, qui n'ont même pas su prévoir leur propre destin, quelques-uns ont atteint la notoriété. Tel l'astrologue allemand Noack. Depuis quelque temps déjà, pour quelques pommes de terre, il vous annonce la fin proche de Hitler… Il s'est fait une grosse clientèle parmi les détenus! On écoute cet augure, avec l'espoir ingénu de la jeune fille qui attend le Prince Charmant. Il n'est pas le seul dans notre camp à mener notre existence de zébra. Naguère, il gagnait largement sa vie en établissant les horoscopes de riches clients. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, et voilà plus de trente ans qu'il s'occupe de l'ésotérique. Noack me précise que, avant la guerre, l'Allemagne comptait près de 25 000 voyants, astrologues, occultistes, radiesthésistes. À Sachsenhausen, on en a « concentré » une cinquantaine, étiquetés « dangereux ».

— Pourquoi, dangereux ?

Noack lève son regard vers le ciel.

— Mais c'est parce que nous, nous savons lire la métaphysique du cosmos. Les charlatans, le régime les laisse courir par milliers. Ils servent la propagande faite au profit du *Führer*, mais moi, je préfère périr ici que de raconter des mensonges sur la victoire de l'Antéchrist.

Noack se prend pour un de ces illuminés de l'Inde, qui incarnent la volonté du cosmos hindouiste, où grouillent les dieux.

— Vous savez que Himmler est entouré de plusieurs astrologues célèbres,

comme l'étaient les empereurs en Chine, et les monarques de l'Antiquité et du Moyen Âge.

Je connais déjà pas mal de « voyants » de notre camp, que Himmler veut consulter. Le *Reichsführer*, convaincu que l'homme blanc a trop délaissé les perceptions intuitives et les liaisons spirituelles entre l'individu et les masses, considérait que l'on avait sous-estimé les caractéristiques des races et des peuples. Il voulait agir sur ses adversaires, les détenus, et les rebelles répartis en Europe occupée. Pour y parvenir, tous les moyens étaient bons. Y compris les drogues biochimiques et la transmission de pensées. Et voilà qu'il veut tirer de Sachsenhausen quelques douzaines de ces mages, qui se croient « réhabilités ».

Il règne parmi eux une grande animation. On fait appel à eux. On va les consulter sur le sort de la guerre.

De leur propre autorité, les chefs de blocks leur ont donné la double ration et, faveur insigne, leur ont tapoté affectueusement l'épaule au lieu de les transformer en punching ball, comme auparavant.

Un de ces chiromanciens auquel j'ai parlé m'a répondu avec superbe:

— Je dirai à Himmler ce que je pense, tu peux me croire. Je ne suis pas un de ces pauvres diables des blocks 18 et 19 ! (baraques des faux-monnayeurs).

Grands mouvements aussi au block 15, chez les prêtres qui, par principe, sont opposés à ces superstitions, mais ont des amis qui font partie de l'équipe, ainsi l'abbé Le Moing de l'église N.-D. de Lorette, à Paris, qui grâce à ses pendules, décelait les maladies et les pensées de ses camarades du camp, et le théologien Johannes Verweyen, de l'Université Catholique de Bonn, une autorité en graphologie et en horoscopes. Tous deux annoncent la mort de Hitler et de Himmler au cours d'un attentat. Un type assez étonnant, un Tartare, Zaim Zmaïev – jadis déporté dans l'extrême Nord sibérien, car, dans son réquisitoire, le Procureur soviétique avait démontré que l'accusé vivait de la crédulité publique – confirme leurs dires.

Le Tartare avait combattu dans l'Armée Rouge, comme volontaire, mais ses prévisions ne l'empêchèrent pas d'être fait prisonnier. Évadé, puis repris, il fut expédié à Sachsenhausen. Là non plus, la chance ne lui sourit pas. La couleur de sa peau, très foncée n'avait pas l'heur de plaire à un criminel raciste, devenu chef de block. Chaque soir, le malheureux chiromancien sortait de ses mains copieusement rossé. Je le voyais alors jeter des regards navrés vers la cheminée du crématoire. Je lui donnai le conseil de tenter, avant qu'il ne fût trop tard, de se gagner les bonnes grâces du chef de son block. « Comment? me demanda-t-il.

— Tu es chiromancien ? Prends-lui la main, regarde-le bien dans les yeux, et dis-lui qu'il a deux enfants et une femme fidèle qui fait tout pour le tirer du camp, et que ses démarches réussiront, dans trois mois au plus tard. »

Il rayonna, et me dit : « Merci, vous êtes un voyant merveilleux ! »

Le soir, sous la clarté douteuse de la lampe, l'interprète traduisait en allemand les dires du Tartare. Le chef de block était aux anges. La séance terminée, Zaim Zmaïev sortit. Nous le vîmes revenir peu après avec dans les mains une opulente marmite débordant de patates ! Le lendemain, trois autres clients vinrent le trouver : trois chefs de block venus à leur tour consulter un aussi sensationnel chiromancien.

— Bon, bon, je vous comprends, vous voulez connaître exactement ce qui se passe chez vous. Donnez-moi une nuit de tranquillité pour me mettre par la pensée en rapport avec les vôtres. Revenez demain !

Sur l'état-civil, le passé, et les rapports familiaux de l'« élite » du camp, certains prisonniers ne manquaient pas de renseignements. On tuyauta notre homme. Il passa brillamment l'examen. Dès lors, il eut des rations de pommes de terre en quantité suffisante pour que chaque soir, l'un de ses camarades soviétiques put en profiter. Sa clairvoyance vint à être connue des autorités SS du camp. Le jour où l'on demanda, comme je l'ai dit, des occultistes, Zaim Zmaïev n'eut même pas besoin de se présenter, on alla le chercher.

Le 18 août au matin, quarante hommes, dont le Tartare, l'abbé Le Moing et Verweyen, passèrent aux magasins d'habillement. Ils y touchèrent un costume, des chaussures, du linge, et même un chapeau. Dans un grand autobus, nous les vîmes partir pour une destination inconnue…

Quand ils revinrent, le soir, nous les assaillîmes de questions. Ils se refusèrent d'abord à parler, puis sortirent assez triomphalement des cigares. Ce n'est qu'après s'être bien faits prier qu'ils révélèrent, sous le sceau du secret, à quelques-uns d'entre nous, qu'ils avaient passé la journée à la *Gästehaus* (maison des hôtes) de la SS à Wannsee, et que les SS ne leur avaient posé qu'une seule question :

— Nous recherchons une importante personnalité. Quelqu'un peut-il entrer en communication avec elle ?

— J'ai pensé d'abord, me dit l'abbé Le Moing, qu'il s'agissait de Gœring, et qu'on craignait qu'il eût pris le maquis. On avait posé la même question à Verweyen. Mieux informé que moi, il comprit immédiatement qu'on pensait à

Mussolini et que l’on cherchait à savoir où on le tenait séquestré. Je les avais entendus prononcer le nom du *Duce*. Comme une grande carte d’Italie était déployée sur une table, je promenai mon pendule, il s’arrêta sur l’île d’Elbe. J’ai pensé à Napoléon, vif intérêt de Himmler.

— De Himmler ?

— Oui, il était là, avec des officiers de son État-major. Cependant, je les observais, mais l’arrêt de mon pendule ne paraissait pas les enthousiasmer… Je l’ai remis en route, vers la Sardaigne… Leurs visages rayonnaient… Je brûlais, mais le *Duce* était-il en Sardaigne, ou sur un bateau ? Ça, je l’ignorais. Mon pendule s’est mis alors à dessiner de grands huits et des spirales, qui englobaient une bonne partie de cette région de la Méditerranée. L’un de ces huits passait aussi au-dessus de l’île Maddalena. Himmler eut un sursaut. J’en restai là. J’avais compris qu’ils avaient des renseignements, mais insuffisants, Himmler dit à son aide de camp: « À l’abbé de Paris, trois cigares[138] ».

C’était un succès. Mais le Tartare a été plus fort que moi. Il a pris la main d’un SS, l’a examinée, et a prononcé une phrase, une seule. On l’a traduite:

— Mussolini est sain et sauf et fidèle à l’Allemagne. Si le *Führer* ne parvient pas bientôt à le délivrer, il sera extradé en Amérique !

Ça a été la sensation de la soirée. Après, nous avons tous eu droit à un repas pantagruélique! il y avait bien longtemps que nous n’en avions eu autant.

Ceci s’est passé le 18 août 1943. Il est certain que Himmler avait obtenu l’autorisation de Hitler, car on ne peut imaginer cette mobilisation de tous les voyants, et cette séance dans le cadre de Sachsenhausen.

Nous apprenons ensuite l’enlèvement de Mussolini en avion par Skorzeny de l’hôtel du Gran Sasso, mais ce n’est que très postérieurement après la guerre que j’ai connu les détails de l’opération. Je n’ai pas encore compris comment le Tartare a pu parler du transfert en Amérique de Mussolini.

Qu’on mette en sécurité un prisonnier de cette importance, c’est bien naturel. Cela, Zmaïev pouvait s’en douter, mais, ce qu’il ne pouvait pas savoir, c’est qu’un impresario américain avait proposé de promener Mussolini dans tous les États des USA, comme une attraction. Un speaker le présenterait aux foules, dans un laïus dont la conclusion serait: « Ainsi finissent les dictateurs! »

Hitler, qui connaissait ce projet, par la presse américaine, ne pouvait tolérer un précédent aussi fâcheux. Cela aurait pu donner à réfléchir au peuple allemand. Il décida donc de retrouver le *Duce* en engageant tous les moyens dont le *Reich*

pouvait disposer.

Hitler et Himmler ne gardaient plus aucune confiance dans leur service secret pour l'Italie. Celui-ci s'était montré incapable de prévoir et d'éviter la chute de Mussolini. Cependant, en prodiguant les fausses livres, les agents allemands à Rome avaient pu informer Himmler des transferts successifs du *Duce*, car dans la police italienne, quelques hauts fonctionnaires maintenaient des accointances avec la Gestapo aussi bien qu'avec l'*Abwehr*. Méfiant comme toujours, Himmler les soupçonnait de jouer double jeu et de ne donner que des indications erronées pour entraver les tentatives allemandes pour libérer le *Duce*.

Ne pouvant établir avec le *Duce* de contact par radio, Hitler et Himmler se mirent d'accord pour essayer la télépathie. Si Heinrich Himmler se déplaça personnellement pour la séance de Wannsee, c'est qu'il était parfaitement renseigné sur ce qui se passait dans notre camp. S'il connaissait les « mages » il connaissait aussi des hommes d'une valeur certaine, comme le professeur Johannes Verweyen. Chaque fois que le professeur faisait dans le camp une conférence aux prêtres résistants, auxquels s'intéressait la Croix-Rouge internationale, un rapport sur cette réunion parvenait au *Reichsführer* par ses confidents.

En raison des relations particulières de ces prêtres avec la Croix-Rouge, Himmler, dans une certaine mesure, les ménageait. Il avait même octroyé à Verweyen et à ses disciples la faveur de ne pas se rendre au travail forcé, sous condition de passer leurs journées dans la lecture et l'étude. Je me suis bien souvent entretenu avec le professeur qui, de tout son cœur, soutenait la cause de la Résistance dans le camp, et je considère comme un honneur l'amitié que me témoignait cet homme sincère et ce martyr de la persécution nazie.

Je rapporte ici une rencontre qu'il venait d'avoir avec Himmler, postérieurement à la séance collective de Wannsee, et qu'il m'a communiquée, tout ému encore de cet extraordinaire entretien.

— Monsieur le professeur, lui dit *ex abrupto* Himmler, nous vous avons donné le temps de réfléchir et de méditer. Existe-t-il un moyen de lire les pensées d'autrui?

— Deviner les pensées d'autrui est aussi facile que de connaître les caractères des êtres par la graphologie.

Himmler ajusta ses lunettes, et continua d'un ton amical:

— Eh bien, dans ce cas, veuillez me dire : comment peut-on lire dans les

pensées des autres ? Où en est la science dans ce domaine de la psychologie expérimentale ? Nous avons fait un effort considérable de recherches, mais nous sommes encore loin du but. Nous sommes renseignés sur les effets réalisés par les fakirs indiens et les hypnotiseurs de nos écoles, mais il existe encore des vérités que nous n'avons pu découvrir.

— Eh bien, Monsieur le *Reichsführer*, on peut lire les pensées par les gestes et le comportement des personnes. Cela surtout lorsqu'on est en contact avec elles.

— Dans ce cas, pouvez-vous me dire ce qui me préoccupe en ce moment ?

— Vous pensez à la façon de terminer la guerre et de sauver l'Allemagne.

— C'est exact, répondit tranquillement le *Reichsführer*. Mais l'objet de ma demande est de savoir comment persuader les gens en Europe, et surtout en Amérique, et en Angleterre, de la nécessité de conclure la paix avec le *Reich*. Nous préparons des armes effroyables. Et si nos adversaires exigent de nous une capitulation sans conditions, nous serons obligés de les utiliser. Vous devez être au courant que les prophéties de Nostradamus se sont réalisées. Vous avez vu la rapidité de la campagne à l'Ouest. Nous préparons la reprise de ces opérations au moment opportun. Vous sentez-vous capable, vous, spiritualiste et croyant, de donner des conseils salutaires pour éviter la catastrophe ? Faites parvenir par vos prêtres un mémorandum au Pape et à l'opinion mondiale.

— Arrêtez immédiatement ce massacre, Monsieur le *Reichsführer*, voilà le seul conseil que je puisse vous donner, ai-je répondu à Himmler, qui me regardait d'un œil critique, mais tranquille.

— Monsieur le Professeur, avez-vous entendu parler du docteur Gutbartlett, ce médecin formidable qui, grâce à son pendule cosmique, pouvait dans chaque société déceler la présence des Juifs, et prévoir leur action néfaste pour la paix du monde ? Il doit exister un procédé qui permette de prévoir les actions des ennemis de la paix et de la compréhension entre les peuples. Vous êtes une victime de la conspiration juive, et vos camarades, comme vous, se trouvent dans l'obligation de supporter les conséquences des bombardements, du rationnement, du manque de ravitaillement et de médicaments. C'est votre intérêt et celui de vos camarades d'entreprendre une action qui puisse terminer ce massacre… Faites quelque chose, je vous promets votre chaire à l'Université de Bonn, une villa sur le Rhin, une bibliothèque personnelle. Nous allons vivre encore des moments très durs, mais les voyants qui tiennent compte de nos recherches seront largement récompensés et ils resteront sains et saufs grâce à moi…

Verweyen me répétait souvent; « Mon cher ami, ceux d’entre nous qui survivront auront un message à porter au monde ! »

Himmler n’a pas oublié son refus. Mais mener un Verweyen au *Genickstand*, impossible ! C’eût été faire un martyr de plus. On lui suggéra, comme à tant d’autres, de demander sa mutation au camp de Bergen-Belsen. Là, il serait libéré par la Croix-Rouge. Il est parti. J’ai demandé à mon tour à être porté sur les listes des transportés à Bergen-Belsen, Timmer, le *Kommandoführer*, vint me trouver et me communiqua en confidence: « Fais pas l’idiot. C’est à Bergen-Belsen que la RSHA expédie ceux dont elle veut se débarrasser discrètement. Dans ce camp, le typhus sévit ! … » Timmer ne tenait pas à perdre son comptable-matière. De plus, il espérait de moi un certificat prouvant qu’il n’avait commis aucune brutalité envers ses détenus. Le pauvre Verweyen lui, a disparu à Bergen-Belsen avec 30 000 prisonniers.

Les plus proches collaborateurs du *Reichsführer* ont parié avec ironie, sans donner de détails, de cette réunion de sorciers, de cette journée de Walpurgis de Wannsee. Pourtant, c’est eux qui l’ont organisée, et de plus, à la façon de ces chœurs grecs qui participent à l’action durant la tragédie, ils y sont mêlés. Ils rayonnaient, comme si c’eût été leur propre prophétie, lorsque le Tartare Zmaïev déclarait que Mussolini serait extradé en Amérique si le *Führer* ne le libérait pas. Un général traduisit à Himmler le nom de Zmaïev. Il signifie: « le Fils du Dragon ». Pour Himmler, c’est un signe. Il remarqua: « il ne s’agit pas là d’un hasard! »

Non, le rassemblement de Wannsee n’était pas un hasard, un accident, c’est un prolongement de la philosophie idéaliste himmlérienne, atteinte d’hypertrophie. Lorsque le rationalisme et la dialectique historique trébuchent, et qu’on veut expliquer les lois économiques et biologiques par la métaphysique, on aboutit au spiritualisme, et l’on finit par faire appel, pour cet accouchement difficile, à la cartomancienne au lieu du chirurgien.

Pour peu que l’on connaisse l’importsance de l’idéalisme et du romantisme dans le national-socialisme, et particulièrement dans le *brain-trust* qu’est la SD, la conférence de Wannsee est dans la logique du mouvement et de la guerre. De 1933 au Congrès de Wannsee, la route fut longue…

Le Suisse Krafft ouvre le dossier secret des voyants

Durant l’été 1943, lorsque je travaillais encore au *KommandoSpeer*, une vedette internationale de l’occultisme est arrivée, pour prendre comme moi sa modeste part à l’édification de la Ruhmeshalle… Pour ce mage, le granit et le

plomb ne sont que de la matière destinée à se volatiliser comme se volatiliseront les empires qui font d'elle son idole.

Il est à tu et à toi avec l'esprit de Nostradamus. Ce Karl Krafft, citoyen helvétique, était depuis longtemps le conseiller de Himmler pour le « dossier ésotérique ». Tombé en disgrâce, on l'a envoyé dans le « commando de la mort ».

— Il règne dans l'entourage de Hitler une vraie pagaille depuis l'envol de Rudolf Hess vers Londres. Plusieurs spiritualistes ont été mis à l'écart, m'a dit Krafft.

Selon lui, ces gens avaient antérieurement influencé favorablement la politique internationale. Ils connaissaient la pensée des Anglais, ainsi l'*Anschluss*, la capitulation de Munich, et l'occupation de la Tchécoslovaquie, réussies sans un coup de feu, furent leur œuvre.

— Par la suite, Hitler s'est laissé circonvenir par les maréchaux et il a cru davantage à la force qu'à l'esprit. Quelques mois après Dunkerque, il a cessé de s'en tenir aux prophéties de Nostradamus, et il a arrêté la tapageuse propagande de l'Apocalypse, qui aurait pu terrifier les Anglais, comme elle avait déjà réussi à épouvanter les Français pris de panique lors de l'exode.

— Pour les services de Himmler, le 11 mai 1940 fut fatal. Ils ne s'attendaient pas à la nomination de Churchill comme premier Ministre. Churchill, un des partisans de la force, et un joueur de poker! J'ai fait un horoscope d'Elser, l'homme dont on s'est servi pour faire sauter la brasserie de Munich, je connais les dessous de la disparition de Hanussen, le grand mage de Heydrich, et le rôle inquiétant de Felix Kersten, le masseur de Himmler, qui jouait avec moi à l'amitié.

Je n'acceptai les dires de Krafft que sous réserve. Mais je tiens, dans ce chapitre, à rapporter ses propos, et surtout tout ce qu'il a appris à la RSHA sur le fonctionnement, et le rôle, du spiritualisme.

Une section historique systématisait pour Himmler les cas où l'occultisme avait agi sur des personnalités de haute valeur, Himmler était allé jusqu'à envoyer une mission au Tibet afin d'en rapporter des précisions objectives sur les mérites métapsychiques des lamas, car il s'intéressait avec passion aux rites et aux traditions lourds de mystères : yoga, chamanisme, magie noire et blanche, voyance, astrologie, etc… Lors du retour de ses « missionnaires », il est allé lui-même les attendre et les accueillir à l'aérodrome de Munich.

Bien avant la guerre, le *Reichsführer*, ayant appris que Krafft qui bénéficiait d'une extraordinaire réputation auprès d'antiques baronnes de l'Europe centrale et qui avait annoncé l'ordre éclatant de l'aventure hitlérienne, n'avait eu de cesse que ce prophète ne vînt à son État-major… Mais le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, en 1942, et plus encore la défaite de Stalingrad, avaient dû influencer, malgré leur matérialité, un spiritualiste tel que Krafft. Ses prédictions, à lui aussi, virèrent au noir… C'est la raison officielle qu'il nous donnait quand nous lui demandions pourquoi il avait été confié à la « protection des SS ».

Il fut affecté dans mon groupe à la petite machine (fonderie de plomb). Le travail se limitait, vu le minimum d'entrain et le maximum de mauvaise volonté avec lequel nous l'effectuions, à la sortie d'un wagonnet par jour alors que nous devions en sortir 20. Le contrôle de 3 000 détenus par deux SS était chose impossible, Krafft, un beau matin, m'assura qu'il en avait par-dessus la tête, et qu'il allait faire la grève des bras croisés. Puis avec une grande conviction, il se mit à me parler de son sort, de son éthique et de métapsychisme.

— Je vais mourir dans huit jours. Le destin le veut ainsi, me dit-il. Quand j'ai discuté des prophéties de Nostradamus avec un collaborateur de Himmler, Schellenberg, il m'a recommandé de m'en tenir à la règle suivante, établie par le *Reichsführer* et par lui-même : Il ne suffit pas d'annoncer au peuple l'Apocalypse, mais de le persuader, par la voie la plus convaincante, de la nécessité de terrifier les gens par les massacres, la destruction, l'assassinat; après, il est très facile de les conduire.

Ce procédé, Himmler lui-même le définissait: « thérapeutique de choc ». En nous envoyant dans les camps de concentration, ils nous ont terrifiés, c'est exact! Ici, ma tête brûle, je suis un emmuré vivant, je me sens devenu un lépreux… Se rapprocher de moi et de mes semblables, messagers de la malédiction du Cosmos, implique la menace des poursuites… Ces gens-là sont capables de s'en prendre à mes plus proches parents, je préfère mourir.

Krafft était encore en bonne condition physique et je ne pouvais croire à sa fin prochaine. Huit jours passèrent, Krafft était toujours là. Plus soucieux et un peu affaibli, il est vrai, je m'apitoyai sur son cas.

— Ne soyez pas surpris, la disposition des constellations s'est modifiée. Je l'ai dit ouvertement à Himmler. C'est pourquoi je me trouve ici.

Je connaissais trop les méthodes de la Gestapo pour ne pas me demander si l'astrologue n'avait pas été placé là pour observer le comportement de mes amis

et le mien, et conclure son examen par un rapport aux autorités du camp, bien moins sujet à caution que tes horoscopes, et bien plus redoutable. Pour en avoir le cœur net, je multipliai mes entretiens avec le « Nostradamus du XXe siècle ». Il s'y prêta de bonne grâce. Je dois immédiatement déclarer que rien ne m'a permis de douter de sa bonne foi, vis-à-vis de nous, ses camarades. Il m'a même témoigné une telle confiance, j'en donnerai plus loin la preuve, et m'a dévoilé tant de mystères sur l'astrologie et les astrologues, sur les grands personnages du *Reich* et leurs méthodes que je considère comme un devoir de rapporter fidèlement ses confidences.

Le penchant qu'ont montré les plus grands personnages du IIIe *Reich* pour l'occultisme et le supra-normal est un fait connu de tous. Quelques-uns parce qu'ils y croyaient ou semblaient y croire, tels Hitler, Himmler, Hess. Les autres, comme Heydrich ou Schellenberg, parce que leur mépris des hommes leur faisait regarder l'astrologie comme un « moyen technique » de leur système provocateur ou un levier supplémentaire pour agir sur leur crédulité. Mais c'était prendre un grand risque que de jouer les mages avec des gaillards que l'on ne peut comparer qu'à ces empereurs chinois, qui faisaient couper en petits morceaux leurs magiciens quand les explications du Yin ou du Yang ne leur convenaient pas, le pauvre Krafft en a fait la dure expérience.

Qu'il ait été mêlé un peu plus qu'il n'eût fallu aux intrigues et aux manigances provocatrices des services de Himmler, c'est vraisemblable, son internement et son exécution sans jugement tendent à le prouver.

Je dois dire que, postérieurement à la guerre, malgré mes recherches pour découvrir les traces d'activité de Krafft dans la RSHA, je n'ai rien trouvé. Schellenberg, le chef de l'espionnage, dans son volume de souvenirs – *Le chef du contre-espionnage nazi parle* – a fait preuve d'une discrétion exemplaire. Il n'a même pas mentionné l'existence de la collaboration de Krafft. Comme nécessairement le dossier du voyant est passé par ses mains, ce silence doit avoir ses raisons. Cependant quelques lignes prouvent que la RSHA a utilisé le Suisse indirectement pour le moins, pendant un certain temps, puisque j'ai relevé ces lignes:

« Le moral français fut également très ébranlé par un petit pamphlet d'apparence innocente qui était largement distribué par nos agents et largué par nos avions. Imprimé en français, avec l'indication qu'il s'agissait des prophéties de Nostradamus – nombre de ses prophéties y étaient effectivement incluses – cette petite brochure prédisait de terrifiantes destructions par des « machines infernales volantes », insistant sur le fait que le sud-est de la France serait

préservé de ces horreurs. Jamais en préparant ces brochures je n’aurais imaginé qu’elles dussent produire un tel effet[139]. »

Je n’ai pas pris les dires de Krafft très au sérieux, comme le fit mon ami norvégien Trygve Wahl, le poète, qui participait aux conversations que nous avions Krafft et moi, et qui avait même l’intention d’écrire après la guerre un livre sur l’astrologue suisse, tant ce voyant nous avait dévoilé de secrets. Sa mort prématurée ne le lui a pas permis, mais Wahl a publié quelques articles dans des revues norvégiennes sur notre réseau de résistance dans le camp, et dans l’un d’eux, il compare les caractères – fataliste, de l’astrologue prêt à tout subir [140].

Les déclarations de Krafft présentent pourtant un intérêt d’autant plus grand que l’homme, cultivé, érudit, pouvait discuter avec le *Reichsführer*, qu’il a rencontré à plusieurs reprises. D’un niveau intellectuel bien supérieur à celui de Kersten, le masseur de Himmler, le Suisse était infiniment plus qualifié pour donner ses avis sur les questions métapsychiques. Pourtant, à la fin de la guerre, loin de liquider son masseur, Himmler l’a chargé de missions « diplomatiques », alors que depuis longtemps, Krafft et ses confidences s’étaient dissipés dans la fumée du crématoire.

« Sous un aspect de petit bourgeois un peu rondouillard, le *Reichsführer* dissimulait les symptômes de l’anxieux, l’obsession maladive du mystère et du secret et, en dépit, ou peut-être en raison de son ambition, l’inquiétude perpétuelle pour sa carrière dans le *Reich*. Il voyait immanquablement dans qui l’approchait un ennemi, parvenu à s’infiltrer dans son entourage, un conspirateur, un traître. Un jour, en mai 1941, HH (Krafft dénommait ainsi le *Reichsführer*) me demanda:

« — Vos astres vous permettent-ils de discerner chez un individu des propensions à la trahison ?

« Je lui affirmai que mes horoscopes m’en donnaient la possibilité, mais que des précisions m’étaient indispensables: le lieu et la date de naissance du sujet… Il n’insista pas. Quelques jours passèrent. Il me convoqua de nouveau. Cette fois dans le salon de sa villa dans la Grünewald, nous étions seuls. Par la fenêtre, je pouvais voir un SS, qui montait la garde.

« — Ici, nous sommes tranquilles, me dit Himmler, détendu.

« Il faisait lui-même le service. Il posa une assiette de gâteaux sur la table et une bouteille d’apéritif français. Je le sentais bien disposé, presque amical.

« — Je voudrais, me fit-il, qu’aucun de mes collaborateurs ne sache de quoi

nous avons parlé. « Sur mon calepin, il écrit une date : 7 octobre 1900, il ajoute: Munich.

« — Voici les renseignements dont vous avez besoin.

« En souriant, il me rend mon carnet. Je lui réponds que j'ai préparé son horoscope. Il lève son verre.

« — À vos succès ! me dit-il. Je vous écoute.

« Par ma collaboration avec ses services durant plusieurs années, je connaissais le personnage. Mais, de mes calculs, il ressortait exactement ce que Himmler ambitionnait, ce qu'il désirait entendre. Je lui ai fait un exposé sur Nostradamus et par la suite, je lui ai dit que chaque peuple a ses bas et ses hauts, et que l'Allemagne est en marche vers son zénith. Une personnalité est prédestinée à accomplir sur la terre le rôle de Wotan, dieu nordique de la guerre. Cet homme est protégé par les Walkyries qui veilleront sur lui dans toutes les batailles.

« — C'est le *Führer*! m'interrompt tout naturellement Himmler.

« — Mais non, ce n'est pas le *Führer*, puisque lui est né sous le signe du Bélier (10.4) alors que le protégé de Wotan est né sous le signe de la Balance.

« Himmler semblait satisfait. C'était de lui qu'il s'agissait. Il tapotait sur la table, nerveusement, un peu surpris tout de même de ce que je venais de lui dire. »

Puis, Krafft nous raconta à Trygve Wahl et à moi qu'il avait prédit à Himmler la chute de la France, de l'Angleterre, et de la Russie et le grand rôle qu'il jouerait à la fin de la guerre. L'Allemagne ne pourra pas se passer de lui.

Je l'arrêtai et lui fis remarquer que sa prédiction n'en était pas une, puisqu'il connaissait les ambitions du *Reichsführer*. Krafft insista:

« Ce que j'ai dit à Himmler était l'expression exacte du résultat de mes calculs. Je lui ai même précisé qu'il établirait son Q.G. dans un château sur la Tamise, à 30 km à l'ouest de Londres, et un autre en Volhynie. Il m'a répondu: "C'est exact, j'ai fait déjà le choix de mes quartiers généraux, mais je ne vous dirai pas le nom des lieux." Je ne pense pas que Himmler croyait aux prédictions astrologiques, mais ce fut pour lui un hobby. C'était presque un jeu psychologique. Il voulait voir ce que les voyants, reflétant l'impression générale du public, pensaient de lui et des dignitaires du *Reich*.

« Himmler fut si satisfait qu'il me retint à déjeuner. Pendant le repas, il me

félicita sur mes études astrales et souligna que, dès sa jeunesse, il avait souhaité être officier et qu'à la fin de la Première Guerre, il était *Fahnenjunker* ; qu'en 1937, il avait persuadé le *Führer* que le rôle des SS, y compris de la police, était d'être un service militaire. C'est pourquoi les hauts-gradés portent des revers blancs à leur capote, analogues à ceux, rouges, qu'arborent les officiers de la *Wehrmacht*.

— D'où vient cette confiance que Himmler vous a manifestée? »

Krafft m'explique que pour Himmler, la Suisse tôt ou tard sera un *Gau* du *Reich*. Les sagas des héros suisses sont considérées déjà par Himmler comme des légendes germaniques, par exemple la chronique de Dietrich von Bern ou Theodoric, qui conquit au Ve siècle l'Italie. Himmler admire beaucoup les historiens suisses, Hermann Wirth, entre autres qui, vers 1920, édita la célèbre *Ura-Linda-Chronik*, recueil de l'antique droit germanique.

« C'est moi, dit Krafft fièrement, qui lui ai prédit d'après Nostradamus que pendant sa promotion militaire, la cité de Londres et le Vatican tomberaient. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que Himmler déteste le plus, du communisme, du catholicisme, du judaïsme ou du mercantilisme britannique!

« Lorsque nous parlions du Vatican, il soupirait : "La bibliothèque et les archives du Vatican, quelle mine de renseignements !" Il s'arrêta et changea de sujet, bredouillant légèrement comme lorsqu'il était ému. "Pouvez-vous me dire quelle est la position de la Cour britannique à l'égard de l'astrologie ? Quel est le moyen selon vous de convaincre les Anglais que nous sommes les seuls qui pouvons protéger leur empire ? Car le *Führer* veut éviter à leurs villes le sort de Sodome et Gomorrhe".

« J'avais l'impression que Himmler, satisfait de l'opération *Nostradamus* en France, me demandait de la rééditer à l'usage de la Grande-Bretagne.

« — Quand vous sera-t-il possible de me donner la réponse ?

« — Après-demain ! … Il consulta un bloc :

« — Soyez là vers 10 heures, je vous recevrai.

« Le jour convenu je lui remis une étude sommaire, un peu pessimiste. Himmler ne parut pas enchanté. Le lendemain, les dépêches annonçaient le vol inattendu de Rudolf Hess et son atterrissage en Angleterre. »

Ce que m'a dit ce jour-là Krafft, dans le fracas du chantier Speer, n'a fait que confirmer l'opinion que je m'étais faite sur la prétendue « passion » des chefs

nazis pour le mystère. Il ne faut pas tomber dans le grotesque, et il convient d'en terminer une fois pour toutes avec l'affirmation trop facile que Hess, Himmler, et Hitler lui-même, s'en remettaient pour leurs grandes décisions aux chiromanciens, radiesthésistes et autres familiers du surnaturel et du charlatanisme.

Dans ses « recherches », Himmler se montrait aussi méthodique que dans le gouvernement de son empire policier.

Pour extraire des dires des voyants, des astrologues, des prophètes, qui, au cours des siècles, ont vaticiné sur cette terre, la substantifique moelle ; pour tirer des sages tout ce qu'ils ont pu professer sur la philosophie de l'État et l'art de gouverner les peuples, il créa l'*Ahnenerbe*, où des spécialistes, réputés dans toutes les disciplines, s'appliquèrent à relever les avis des conseillers des rois chinois, mongols, perses, babyloniens, égyptiens et russes, qui avaient toujours recommandé à leurs maîtres de se montrer justes envers leurs peuples, et impitoyables à l'égard de leurs ennemis. La tâche de l'*Ahnenerbe* se définissait comme l'application à la vie moderne de la sagesse ancienne. Et Krafft, entre tous, se montrait un conseiller écouté car Himmler l'envisageait comme un élément intéressant pour – le cas échéant – « transporter » vers la Suisse ou à Londres des secrets qui devaient être judicieusement « confiés ».

Simultanément fonctionnait, financée par l'État-major SS, une société ésotérique et quasi-secrète, « Thulé ». Elle l'était au point que je n'en avais jamais entendu parler. C'est encore par Krafft que je connus son existence.

Je résume de façon aussi précise que je puis ce qu'il m'a appris sur cette Thulé, et aussi sur Rudolf Hess, qui en fut un animateur exalté, et devint même le « messager ailé » de la paix, en accomplissant son vol spectaculaire « pour le sauvetage de l'Empire britannique », avant l'Apocalypse.

Les buts de l'Association Thulé ? Rechercher la vérité matérielle dans le domaine du spiritisme, créer une méthodologie neuve pour renforcer le culte de la personnalité, après avoir mis en évidence le rôle de la puissance physique et du rayonnement de certains êtres sur le monde.

Si ce nom étrange – Thulé – avait été choisi pour désigner la société, c'était par analogie avec la légende du navigateur gréco-marseillais Pythéas qui, au IVe siècle avant J.-C., parvenu jusqu'aux falaises brumeuses de la Norvège avait baptisé ces régions *Ultima Thule* parce qu'il les croyait être les plus lointaines et les plus mystérieuses qui puissent être découvertes par l'homme. L'occultisme était l'une de ces régions, limite encore inexplorée de l'âme : une Thulé.

« Nous croyons que le *Führer* suit une vocation supérieure pour l'établissement de la destinée allemande. À cette croyance, pas de critique possible! » s'exclame Hess, s'adressant aux ouvriers de la Ruhr.

Tous ses discours sont pleins de cette métaphysique hitlérienne qui exige que la génération, assez heureuse pour vivre aux temps de la venue du *Führer* sur la terre, bénisse la Providence. Certes, son passage dans le monde est, comme l'orage, chargé d'éclairs, mais bordant d'une ganse d'or la masse sombre des nuages, voici déjà le soleil, celui de la victoire :

« L'Allemagne vivra, parce qu'un Adolf Hitler vit, et parce que dans le ciel vit un Dieu, qui est avec l'Allemagne[141] ».

Dans son exaltation, Hess entrevoit un univers soumis à la loi du rythme, une sorte d'immense poumon, qui se gonfle et se vide, suivant un cycle déterminé par des puissances supérieures : sécheresse et pluies ; flux et reflux ; lumière et ténèbres; vie et mort. Les mêmes forces célestes qui décident de la venue d'un messie; qui dicte son comportement et celui de la communauté: c'est le Yin et le Yang de la Chine, appliqué à cet Empire du Milieu qu'est devenue l'Allemagne, où le « Fils du Ciel » se nomme le *Führer*, émanation sublime des volontés divines.

La méthode scientifique dans la recherche du *fatum* et l'exploration des abysses de cet océan psychique sont les tâches essentielles du Cercle de Thulé, malheureusement, ce cercle ne s'est pas borné à des recherches doctrinales, subventionnées par Himmler, en coordination avec ses services ; il est passé à une action directe, politique et spectaculaire: d'où le vol de Hess, en 1941, avant l'attaque brusquée contre l'URSS, pour obtenir la paix avec les Britanniques.

Dans le cercle de Thulé, l'opinion s'était établie qu'en agissant sur les Britanniques, un second Munich était assuré. Le professeur Karl Haushofer n'avait-il pas obtenu des résultats éclatants, lorsqu'en coulisse, il avait pesé en 1938, sur l'esprit de Lord Runciman, en mission d'arbitrage lors de l'affaire des Sudètes ? La Tchécoslovaquie était tombée ensuite comme une poire mûre… Qui pouvait être plus qualifié que Hess pour une mission de cette importance ? Tout le désignait: sa haute position de quasi « dauphin » reconnu du *Führer*, sa connaissance de la langue anglaise – il était né au Caire – et de la « psychologie des Britanniques », sa formation – il avait été l'élève et même l'assistant du professeur Hausdorfer à Munich, et féru des idées de ce grand maître de la géopolitique qui, le 24 juin 1940, quelques jours après l'entrée des troupes allemandes dans Paris, avait écrit dans la IIIe édition de sa *Wehrpolitik* (la

politique de la Défense) : « La montée de la géopolitique de défense du Grand *Reich* allemand, qui aura une importance séculaire pour la survivance et l'élargissement de son espace vital, est plus nécessaire que jamais » – et – « c'est la *Wehrpolitik* qui est appelée à suggérer les points essentiels à prendre sur cette terre. Les Britanniques ont été dans le passé les maîtres de cette géographie intellectuelle, il faut savoir avec eux jouer et parler en géopoliticien ! »

Aussi, personne ne doute que l'adjoint du *Führer*, en se rendant en avion auprès de Lord Hamilton, n'obtienne de la Couronne et de la Gentry anglaise, la promesse d'une paix séparée avec l'Angleterre. Pour Hess, quelle réussite ! Il aura prouvé que la spiritualité a le pas sur la force ; pour Himmler, ce sera la défaite écrasante de la vieille clique des généraux tous opposés, dans l'ensemble, à la montée militaire des SS.

Aussi, rien d'étonnant à ce que, peu avant le « raid dramatique » de Hess, le fils Haushofer, Albrecht, en contact avec les services de Ribbentrop, ait pu se rendre officieusement auprès de M. Burckhardt, président de la Croix-Rouge internationale, pour mettre les Suisses « dans le coup de la paix », et cela, bien que « demi-juif » selon les lois de Nuremberg, puisque sa mère était une Israélite.

— J'ai rencontré plusieurs fois Albrecht Haushofer, continue Krafft, pour discuter et coordonner le travail. Il était mêlé à d'autres affaires, et pourtant il n'a pas été poursuivi. L'affaire Hess lui a cependant valu des reproches. Il avait commis une erreur, il avait estimé que l'intervention de l'adjoint du *Führer* auprès des Anglais serait un succès. Au printemps 1942, on découvrit, installé dans le ministère même de Gœring, le réseau « Roto Kapelle » directement en liaison par radio avec Moscou. Bien qu'Albrecht Haushofer eut un ami dans le réseau, il ne fut pas inquiété. Ce garçon de quarante ans, à l'aspect britannique, avec sa courte moustache en brosse, professeur à l'Université de Berlin, se considère comme l'un des futurs plénipotentiaires pour les pourparlers de paix avec les Britanniques.

Krafft, en nous parlant de Haushofer junior, nous dit, le visage crispé :

— Il se fait des illusions, le pauvre. Je connais son horoscope. Il finira dans notre *Kommando* ! Ou on le descendra tout simplement. Il en sait trop. Il a trop d'amis à l'étranger. Il est demi-juif. Et Kersten m'a confié que le *Reichsführer* n'a aucune confiance en lui. Il le considère comme un intrus et il n'attend qu'une occasion pour le liquider. Il n'écrira pas, après la guerre, son best-seller.

Je ne sais si Krafft lisait la fin de Haushofer dans le Zodiaque, ou s'il avait été

bien renseigné du temps où il travaillait avec la RSHA. En tout cas, il ne s'est pas trompé sur l'avenir de ce plénipotentiaire secret des pourparlers de paix. Haushofer junior tomba sous les balles SS en avril 1945, peu d'instants avant que la prison de Moabit ne tombe aux mains des Russes. Lui aussi, Himmler l'a fait taire le jour où le *Reichsführer* a cru que l'instant de son accession à la place du *Führer* était arrivé. Le père Haushofer se suicida après la défaite. Avec lui ont disparu les grands secrets du cercle Thulé.

Après la guerre, la presse à grand tirage, utilisant des rumeurs, a fait grand tapage sur la prétendue influence que Krafft aurait eu sur Hitler et Himmler depuis 1936. La vérité est qu'il était ami de Himmler, comme les Haushofer senior et junior le furent de Rudolf Hess.

Que Heydrich et Himmler aient été mêlés aux opérations de Hess ne m'a jamais paru douteux! La confidence de Krafft me l'a confirmé. Krafft m'a révélé également que Hitler lui-même chargea Himmler et Heydrich de préparer la mission de Hess par des vols de reconnaissance.

La RSHA avait mal calculé la réaction anglaise. Un « numéro » spectaculaire, dans un pays parlementaire, donne des résultats tout autres que dans un *Reich* totalitaire.

Pour empêcher des fuites possibles, la Gestapo se hâta de mettre sous « protection » le docteur Schmidt, le médecin de Hess, dans la prison de la Prinz Albrecht-Strasse.

C'est là, pendant les quelques minutes de la promenade circulaire, que je l'ai rencontré, écœuré d'être privé de sa liberté et d'un client aussi intéressant que Rudolf Hess. Quoique très surveillé, nous avons pu échanger quelques mots. « Que pensez-vous de Hess ? Un fou ? » ai-je demandé. Il a haussé les épaules. – Un avion, des réservoirs spéciaux, le survol sans être descendu… Allons ! Allons !

— Qui, à votre avis, a pu lui faciliter les choses ?

— Himmler et ses hommes; Ribbentrop peut-être et ses fidèles… »

J'ai souri. J'ai noté quelques jours avant d'être « cueilli » que l'un des chefs de service de renseignements de Ribbentrop, Emil Rasche, un soir où il était par trop imbibé d'alcool, visiblement inquiet de la faillite de la mission de Hess et pour mettre hors de cause Himmler et Hitler m'avait glissé qu'ils étaient furieux, que c'était entièrement à leur insu que Hess s'était envolé, et que lorsqu'ils avaient appris la chose, elle avait fait sur eux l'effet d'une véritable bombe. Et,

confidentiellement, il avait ajouté que le seul responsable était ce sacré docteur Schmidt et que le *Reichsführer* avait décidé d'en finir avec ces « toqués » *(Verrückte)* qui veulent se mêler de « grande politique ».

Parmi ces toqués, il mettait tous les voyants et il allait renforcer le contrôle exercé sur eux… Il est exact que peu après, plusieurs opposants au nazisme, mais complètement en dehors de l'affaire Rudolf Hess, prirent le chemin de Sachsenhausen. Mais les Haushofer senior et junior ne furent pas inquiétés, quoiqu'en partie responsables des suggestions optimistes émises sur les réactions des Britanniques au voyage de l'adjoint du *Führer* et à la croisade antisoviétique. Par contre, on a fermé la bouche du pessimiste Krafft pour qu'il ne puisse pas se vanter: « Je vous l'avais bien dit! La constellation de l'Apocalypse s'est modifiée!

Dès sa prise de pouvoir, le régime nazi avait interdit toute activité aux astrologues, cartomanciens et *tutti quanti*. Environ 200 parmi les plus actifs et les plus cupides avaient été rassemblés à Sachsenhausen. La plupart avaient conclu, tout comme Hess, que la venue de Hitler était bien le signe de la volonté divine, mais ils avaient, eux, commis l'erreur – inspirés par leurs augures ou leur intuition – d'ajouter que si l'Antéchrist s'était incarné sous l'aspect d'un petit homme brun, à mèche rebelle et à moustache en brosse à dents, c'était pour punir l'Allemagne et le monde, et que les temps étaient venus de l'Apocalypse. La défaite était proche !

Officiellement, ces Jérémies furent traités de « charlatans », « d'empoisonneurs de l'esprit du peuple ». Tandis que la presse et la radio se déchaînaient suivant les directives du Maître, la *Flüsterpropaganda* (la propagande de bouche à oreille) se mit à fleurir. Les prévisions politiques des voyants constituaient un danger public.

S'il faut se fier à Karl Krafft, qui croyait à l'astrologie et regrettait de ne pouvoir continuer ses études astrales chez lui, en Suisse, la RSHA estimait que les capacités de quelques-uns de ces nouveaux hôtes de Sachsenhausen étaient réellement si exceptionnelles que Himmler lui-même s'y intéressait. Mais voilà, ils persistaient dans leurs opinions « erronées ». Quant aux 23 000 autres mages repérés sur le territoire du *Reich*, dont la Gestapo avait fiché les noms et les adresses, après les avoir interrogés, on les avait tolérés, car pour cette armée considérable, les signes s'étaient montrés favorables au IIIe *Reich* et cette masse servait utilement la propagande nazie. Ils éditaient même des bulletins et des tracts par millions, à l'époque où le papier était rationné.

Établir scientifiquement les lois de l'astrologie et coder les influences astrales ou métaphysiques comme le réclamait Himmler, n'est pas une petite affaire… Cependant, je dois reconnaître que le *Reichsführer* et son entourage, loin d'être persuadés d'avoir trouvé la vérité, se sont cependant livrés à une besogne historique et méthodique sans précédent.

Quand j'affirme que Himmler comptait dépasser Hess dans la glorification du génie divin de Hitler, c'est qu'il préparait un *Hitleriana*, un recueil des miracles, de la ténacité et de la préscience du *Führer* qui, édité lorsque la guerre aurait pris fin par la victoire, serait la Bible teutonique des générations futures. Mais la guerre et la lutte sur le front intérieur privaient le *Reichsführer* de trop de temps pour qu'il pût se consacrer entièrement à la méditation et à l'exégèse apolégétique d'une théocratie moderne où trônait un « Fils du Ciel » aryen. L'œuvre est demeurée embryonnaire.

Cependant, dans la ligne émotionnelle qui devait être la sienne, le culte métaphysique de Hitler a persisté, cela jusqu'à la fin de la guerre. Ou ne faisait plus appel à la raison, mais exclusivement au fanatisme. Même les conspirateurs du 20 juillet (attentat contre le *Führer*) ont vu leur vie prolongée de quelques mois par Himmler pour qu'ils puissent rédiger leur acte de foi, reconnaissant que le miracle de la survie du *Führer*, après l'explosion sous ses pieds de la bombe à retardement « était un signe manifeste de la Providence ».

Le panégyrique de la brutalité et de la force se transformera à la fin de la guerre dans la croyance que l'Histoire ne peut trouver son sens que par les héros qui l'ont marquée, sans qu'il soit tenu compte du résultat d'un combat, ou d'une guerre. La nation, même déchiquetée, se régénérera au grand exemple des Siegfried modernes, suivant l'enseignement des Nibelungen et de l'Edda islandais.

Hélas ! à la fin de la guerre, le symbole ne sera même plus la détente foudroyante des grands fauves, mais le pas feutré et lâche de la hyène qui « se repaît de la chair des cadavres ».

« S'ils abandonnent la lutte, un peuple, une race martyrisés jusqu'à l'anéantissement, ne sont qu'un composé de lâches, conduits par une bande de traîtres, qui méritent tous d'être traînés, fussent-ils morts plus qu'à moitié, à la potence! » disaient encore les SS le 20 juillet 1944 ! Six mois plus tard, la philosophie de l'héroïsme avait changé en ce qui concerne l'abandon du combat.

« La survivance des meilleurs » deviendra alors la loi suprême, promulguée par Himmler et son État-major. Les grands maîtres de l'ordre et l'arbitre des

divergences idéologiques et tactiques seront prêts à jeter aux « requins alliés » les cadavres d'un Ribbentrop, d'un Gœbbels, d'un Gœring, et même du *Führer* pour s'assurer une retraite honorable, point de départ de la poursuite du combat germanique avec d'autres moyens.

Si Gœbbels, ministre de la Propagande, aura le courage d'engager son talent et sa personne sur l'infaillibilité du *Führer*, et le suivra jusqu'au bout, il n'en sera pas de même de Himmler. Il ira, pour renforcer sa position, jusqu'à attaquer ses collègues, suivant le procédé qui réussit souvent aux bandits qui crient: « Au voleur! » alors qu'ils ont déjà en poche le portefeuille de leur victime.

Nouveaux aperçus sur la faiblesse des méthodes de Gengis Khan

Rudolf Hess, nous l'avons vu, était particulièrement influencé par Haushofer le père, et sa géopolitique, dont la théorie, très simple, se fondait sur la conviction, que, sur notre planète, tout est fonction des points géographiques et des peuples qui les habitent.

Adepte fervent de la sagesse orientale (il avait passé cinq ans dans les royaumes de l'Himalaya, et trois dans l'empire du Soleil Levant, étudiant les érudits tibétains (Dzyan) et Chinois (Lao Tseu) et les gloses japonaises sur l'influence de l'Esprit sur l'État et la politique), il affirmait que, en utilisant la force spirituelle, les initiés sont capables de suggérer à leurs ennemis les mesures qui leur conviennent. Tout ne dépend que de la ruse et de la faculté d'émettre et de diriger des pensées, de la même manière qu'un récepteur radiophonique est accordé à un émetteur. Les cerveaux britanniques sont sclérosés par la conception, vieille de 300 ans, que l'on peut tenir le monde si l'on détient les points forts. C'est une science que de savoir parler le langage à tenir aux Britanniques. Un dossier volumineux, établi par les Haushofer, servait à Himmler de base d'orientation; l'University, l'Église, la City, les clubs sportifs, la littérature, tout était résumé avec la clarté de rédaction d'un catéchisme ou d'un manuel opérationnel[142].

Himmler recevait des résumés très courts des enquêtes sur les conseils que les sages avaient suggérés à Gengis Khan, Koubilaï Khan, Ivan le Terrible, Napoléon, etc… pour y trouver les causes de leurs succès ou de leurs défaites.

Ces rapports, extraits pour la plupart des thèses des candidats au doctorat dans les Universités et les Instituts, valaient souvent à l'auteur une bourse d'un des départements d'éducation nationale contrôlés par les services de Himmler.

Le docteur Hans Uebersberger, célèbre historien, qui fut mon professeur, m’avait confié lors d’un déjeuner que son étude sur Juri Krizanitch, sur lequel, durant un an, il avait fait des conférences à l’université de Berlin, avait été lu – non seulement par Ribbentrop – mais par Himmler et le *Führer* lui-même. Le professeur viennois, muté dans la capitale du *Reich* après l’*Anschluss*, sur l’ordre du chancelier, dirigeait les études historiques sur l’Europe orientale. Krizanitch, prêtre catholique du milieu du XVIIe siècle, banni par les Tsars en Sibérie, avait le premier montré l’importance économique des territoires asiatiques de l’empire russe, et la nécessité d’une entente des tsars avec les empereurs de Chine.

Nationaliste slave, Krizanitch préconisait dans son livre sur les méthodes de gouvernement, d’éliminer des postes de commande toute infiltration étrangère, et de mener au besoin une politique de force pour établir dans le vaste empire russe une culture et un bien-être spécifiquement slaves. « Si les conseils de Krizanitch avaient été suivis par le Kremlin, prétendait Uebersberger, les Slaves auraient réalisé trois siècles plus tôt ce que le *Führer* souhaite pour les Germaniques[143] ».

Certains des avis de Krizanitch, spécialement les thèses sibériennes, ont été prises en considération par Himmler, lors de l’élaboration de son *Generalplan-Ost*.

Uebersberger, dont plusieurs élèves travaillaient comme conseillers scientifiques de Heydrich, et plus tard de Kaltenbrunner, ne cachait pas que le *Reichsführer* envisageait de combattre le « péril jaune » et d’arrêter sa progression en Extrême-Orient et en Asie Centrale, régions qui, dans les projets de Himmler, seraient, englobées plus tard dans la zone d’influence du Grand *Reich* successeur de l’empire russe. Déjà, des liaisons étroites étaient établies entre les services de Tchang-Kaï-Tchek et ceux du IIIe *Reich*.

À la question que j’ai posée à mon professeur; « Où conduit cette politique? il m’a répondu:

— Tôt ou tard, nous verrons les Chinois et les Japonais, soit s’entretuer, ce qui vaudrait. mieux pour nous, soit, tous deux ensemble foncer vers l’Ouest, dans les espaces sibériens, comme le fit Gengis Khan. Pour le monde occidental, l’implantation d’un empire jaune jusqu’à l’Oural ou la Volga serait plus redoutable encore que le maintien d’un État russe en Sibérie, une fois la partie européenne soumise au *Reich*. »

Ces idées, par trop schématisées, étaient adoptées par l’*Auswärtiges Amt*, comme étant l’expression de la raison. Emil Rasche, chargé de la surveillance de

la presse internationale, en rapport constant avec Heinrich Müller, de la Gestapo, se considérait comme le spécialiste des questions russes. En vérité, ses connaissances se limitaient à quelques conversations qu'il avait eues avec Litvinov, ancien commissaire pour les Affaires extérieures de l'URSS, dans les couloirs de la Société des Nations, à Genève.

Un soir, après avoir vidé une bouteille de champagne, Rasche me confia que le gouvernement du *Reich* éprouvait de graves ennuis à avoir pour adversaires Staline, un Géorgien, et ses merveilleux conseillers, dignes de ceux qu'ont eus les empereurs de Chine et de la dynastie mongole. « Staline se conduit comme s'il était inspiré par les lamas tibétains, il est capable d'influencer ses ennemis, il soutient le communisme du Yennan, et nous nous trouvons, nous, Allemands, dans l'impossibilité de décider Tchang-Kaï-Tchek à abandonner pour l'instant sa lutte antijaponaise, et cependant, l'Allemagne a toutes les sympathies auprès du Kouomintang. Les Chinois, les Japonais, les Tibétains ou les Géorgiens ont un cerveau asiate, dont nous n'avons pas la clé, Staline a compris les faiblesses d'un Gengis Khan… »

Les Japonais avaient-ils connaissance des desseins de Himmler et de son *Generalostplan*, lorsqu'ils se refusaient à attaquer l'URSS, malgré les sollicitations de Hitler et les preuves, soumises par les services du *Reichsführer*, que les Russes soutenaient la république du Yennan et Mao Tsé-toung, contre lequel les armées nippones se battaient? C'est probable.

Ces précisions que Himmler apportait au Mikado étaient des plus concrètes, car si le *Reichsführer* s'enthousiasmait pour les sciences surnaturelles, il estimait bien plus efficaces sa police et ses services de renseignement pour bâtir cet empire germanique qu'après la guerre, son Ordre et lui auraient à façonner. Cette amitié date déjà de la prise du pouvoir, en 1933.

La chute des mages

Krafft est un homme extrêmement méthodique. Lorsqu'il parle, il va au fond des choses. Jamais un sourire dans son regard brun et mélancolique. Jamais non plus d'emphase ou d'agressivité dans ses propos. Il est devant la mort, il en est certain. Il n'a rien à cacher.

— Vous le savez, je suis suisse. C'est la raison pour laquelle la SD, surtout depuis que son chef est Kaltenbrunner, a voulu m'utiliser pour assurer des liaisons avec mon pays, et par là avec l'Angleterre, comme elle s'est servi d'Erik Hanussen qui a été mystérieusement assassiné en 1933, comme elle se sert de Kersten, auprès de la Suède et des pays nordiques.

Ces deux noms revenaient souvent sur les lèvres de Krafft.

Je connaissais celui de Kersten, le masseur de Himmler, mais si j'avais entendu parler de la mort énigmatique de Hanussen, l'événement s'était passé longtemps avant mon arrivée à Berlin, je n'avais sur ce mage que des données vagues.

Je demande à Krafft d'être plus explicite.

— Ma situation est devenue très difficile. On m'a reproché de n'avoir pas collaboré sincèrement, et d'avoir joué double jeu. Certains des conseillers de l'ésotérisme s'étaient enfuis en Angleterre, d'autres m'ont accusé d'être attaché aux services secrets suisses, et de recueillir pour eux des renseignements de grande importance. J'en savais trop sur les plans concernant Elser et je n'étais pas un homme capable de me livrer, comme Kersten, à des missions secrètes à l'étranger. Il soignait des princes de l'Europe entière et les banquiers de Stockholm. Je vivais pour mes études. Kersten, lui, organisait des parties de chasse. Il est resté le grand confident de Himmler. Il s'est vanté d'être celui qui a préservé la Suède de l'occupation ; en contrepartie, le roi Gustave V aurait soutenu discrètement l'Allemagne dans sa conquête de la Russie. On voulait me compromettre dans de sales histoires, et m'obliger à donner sur la Suisse et l'Angleterre des renseignements que je n'avais pas, notamment à témoigner sur l'action des émigrés en Suisse, Juifs et agents britanniques. Ils voulaient me tenir dans leurs mains, comme ils ont voulu le faire de Hanussen.

Quand Krafft prononce le nom de Hanussen, les syllabes sonnent, comme s'il proclamait Hanussen un grand héros du spiritualisme. La clé de l'occultisme himmlérien, il faut la chercher dans les actes de Hanussen. Son cas éclairci, on comprendra la chute en chaîne des mages.

De 1930 à 1933, juste avant la prise du pouvoir, le public allemand s'était passionné pour Erik Hanussen, le voyant le plus célèbre de toute l'Europe centrale.

L'hypnotiseur pouvait à son gré, prétendait-il, endormir qui il lui plaisait et le fait est que dans des séances publiques organisées dans les grandes salles de spectacle, bien des hommes, des femmes davantage encore, pris comme sujets, se montraient incapables de résister à ses suggestions. On les voyait souffrir, pleurer, tomber en catalepsie, sur un simple commandement, mais ce qui avait attiré l'attention de Heydrich, c'était que Hanussen « lisait dans les pensées ».

Heydrich n'eut aucune peine à convaincre son chef Himmler de l'intérêt pratique que représentait un Hanussen. Le *Reichsführer* lui donna carte blanche.

C’est par l’écrivain Hans Heinz Evers, passionné pour les sujets mystérieux, morbides ou occultes, dont les œuvres : *Le Vampire, L’Apprenti Sorcier,* avaient en Allemagne une grande vogue, que Heydrich entra en relations avec Hanussen. Devenir le conseiller des grands, des puissants, de ceux qui détiennent le sort du monde, c’était bien tentant pour une vedette de music-hall. Hanussen, à son actif, pouvait prouver au chef de la SD qu’il avait intenté à Vienne des procès en diffamation contre ceux qui avaient osé le traiter de Juif de Galicie.

Les facultés supra-normales de l’Aryen Hanussen étaient appréciées dans des milieux bien différents : les membres modestes du parti se pressaient à ses séances, comme aussi les grands banquiers, enfin, la *Hanussen Zeitung* (le journal qu’il éditait) tirait à 200 000 exemplaires, et par sa revue *Die andere Welt* (l’autre monde), il touchait les initiés et toute l’élite des snobs.

Pour donner plus de poids à ses prophéties, il avait installé une bibliothèque spécialisée où des secrétaires, sous la direction d’un musulman indien, Ismet Aga, tenaient à jour un fichier où étaient notés les noms et les résultats obtenus lors des consultations individuelles des membres éminents de la haute société allemande et étrangère. Quel appât pour un Heydrich, en train d’organiser son service !

Hanussen était devenu riche. Il avait un château dans les environs de Berlin, un yacht sur le Wannsee, une clinique de repos, il organisait chez lui de grandes réceptions auxquelles participaient des jeunes filles de la société et qui finissaient en orgies, ce qui ne pouvait pas rester inaperçu du chef de la police berlinoise. Puis Hitler prit le pouvoir, et un peu d’après Krafft, qui prétend connaître en détail toute l’affaire, Heydrich fit venir chez lui Hanussen et lui dit: « Je sais que de mauvaises langues vous traitent de Juif, mais quiconque vous offensera de la sorte, je l’enverrai immédiatement dans un camp de concentration. » Entre temps, Heydrich avait ordonné à sa succursale viennoise de lui faire parvenir toutes précisions sur le mystérieux Herr Hanussen. Le rapport n’a pas tardé. « Erik Hanussen, de son vrai nom Herschel Steinschneider, originaire des environs de Lvov, est le fils d’un portier de la synagogue. Connu comme tel, il est considéré comme un charlatan, et a souvent été traité par ses concurrents de sale Juif galicien. »

La « Scala » de Berlin ne désemplissait pas. Après la séance, le secrétaire indien annonçait qu’il était prêt à noter les adresses des spectateurs désireux de consulter le Maître: le professeur Hanussen. C’était la ruée. Mais après la prise du pouvoir par Hitler, la publicité spectaculaire du mage n’aurait pas été très goûtée des nouveaux maîtres. Le « voyant » s’installe, avec le consentement de

la Gestapo, dans un grand appartement de la Lietzenburger Strasse, où il reçoit ses clients sur rendez-vous.

Dans une pièce somptueuse, aux tentures sombres, ornées des signes du Zodiaque que nimbait une clarté mystérieuse, Hanussen entrait alors. Les fixant de son regard magnétique, il ordonnait à ses patients de se laisser aller.

Les femmes, les hommes parlaient…

Mais ce qu'ils ne savaient pas c'est que Hanussen avait, contre son gré, un compère invisible mais toujours présent, capable d'enregistrer tous les dires, le souffle même des « bavards » allongés sur le divan de relax : un ingénieur du son ! Heydrich avait fait installer partout des micros.

La pression de Heydrich devient insupportable au célèbre hypnotiseur. On ne lui demande que des services secondaires, alors que dans son for intérieur, il aurait souhaité devenir le conseiller de Hitler. Il prétendait à la position du prophète Daniel à la cour de Babylone.

Hanussen espérait, par l'entremise d'un de ses clients, parvenir à entrer en relations avec le *Führer*. Il fut soupçonné par les services de Heydrich et un provocateur venu sous le prétexte de l'aider lui fit reconnaître qu'il voulait s'enfuir à Prague où il avait vécu au début de sa carrière, et qu'il y publierait des nouvelles sensationnelles concernant l'incendie du *Reichstag*, événement qui avait déclenché l'attaque des nazis contre les partis politiques. Heydrich fit venir Hanussen, et lui promit qu'il le laisserait partir, mais à condition qu'il révélât au monde que l'incendiaire, van der Lubbe, avait été télécommandé par Staline, par l'entremise du membre du Komintern, Dimitrov. Une révélation de cette importance, précédant l'enquête de la Gestapo, aurait été d'une force beaucoup plus convaincante pour l'opinion… Hanussen, certain que Heydrich ne le laisserait jamais passer la frontière tchécoslovaque, se garda de dire non, mais réclama un délai pour la mise au point de ses observations… Il prépara ses valises… Le 8 avril 1933, la Gestapo faisait imprimer dans le *Völkischer Beobachter* un article annonçant que « Le célèbre Hanussen avait été assassiné » et son cadavre retrouvé dans un bois, près de Postdam. Toute l'Allemagne fut persuadée que le mage, dangereux puisqu'il était capable de lire dans les pensées, y compris celles des chefs nazis, avait été sur leurs ordres abattu par la police d'État…

Krafft m'a dit d'autres choses, plus graves encore: qu'il avait fait, à la demande de Kaltenbrunner, l'horoscope d'Eva Braun et qu'il était donc au courant de la vie privée du *Führer*. Secret mortel…

À une question que je lui ai posée sur la santé de Hitler, et sur les piqûres faites par son médecin, le docteur Morell, spécialiste des maladies vénériennes et dermatologue, il m'a répondu:

— Le docteur Morell, je le connais très bien. Il était membre comme moi du Cercle de Thulé. Le traitement de piqûres qu'il a ordonné au *Führer* n'a réellement été fait ni à tort ni à travers, comme certains l'ont prétendu. Le chancelier se soumettait régulièrement à l'examen de sommités médicales, exerçant à l'hôpital de la Charité ou dans des Instituts de recherches. Leurs observations, pour raison de sécurité, étaient transmises à Himmler et à ses experts médicaux.

Certaines déficiences ayant été constatées, les examens approfondis nécessaires ont été confiés à des biologistes, sans qu'ils aient su ni le nom du malade, ni les raisons pour lesquelles figurait sur le dossier la mention « Priorité urgente ». Une atteinte à la régularité du traitement n'eût pas manqué de soulever la fureur des grands médecins SS, comme Gebhardt, de Crinis, Brandt, Ravitz, et d'autres sommités médicales comme le professeur Sauerbruch, mais aussi celle des chefs de la Gestapo qui auraient préféré monter une provocation de plus que prouver à Hitler que son médecin personnel, si jalousé, n'était qu'un vulgaire assassin en blouse blanche, aux gages de la juiverie mondiale.

Les témoignages fournis après la guerre par certains dignitaires du *Reich*, tel celui du général Guderian qui, dans ses souvenirs, raconte que le *Führer* conseillait à tout le monde et quelle que fût la maladie dont on lui parlait, d'aller se faire piquer par le docteur Morell, répondent au désir de montrer leur intimité avec « le grand personnage historique », tout en étayant la thèse que les sautes d'humeur du maître du *Reich* dépendaient de son état de surexcitation, maintenu artificiellement par la drogue, d'où son dynamisme, ses fureurs, ses caprices, sa cruauté… Thèse adroite, puisqu'elle implique la seule responsabilité de Hitler dans la catastrophe de l'Allemagne, les avis de modération et de sagesse que lui donnaient les experts de son entourage n'ayant jamais été écoutés.

En vérité, quelques jours avant la mort de Hitler, avant la trahison définitive de Himmler, le docteur Gebhardt se rendait encore par ordre du *Reichsführer* au *bunker*. Rien n'était improvisé, qu'il s'agisse du vol de Hess, de l'attentat fictif de la Bürgerbräukeller, de la santé même du *Führer*, tout a été prévu, réglé, et les ordres ont été paraphés par le chef responsable des SS.

Le fanatisme des dirigeants peut nous paraître stupéfiant, méphistophélique, ce n'est en réalité que du romantisme germanique exagéré, mis à la mode du

jour, cherchant à créer une impulsion émotionnelle sur les masses, mais doublée d'une duplicité orgueilleuse et continue, parfaitement lucide et réfléchie.

De l'épée bien trempée de Hagen dans le sang du Dragon au Messerschmidt dont le réservoir a été modifié et agrandi pour permettre à Hess de rejoindre l'Écosse, on retrouve l'atmosphère de la « geste » des grands pourfendeurs de l'ordre teutonique. Les assassinats même sont pour Himmler des « actes honnêtes » conformes au sens de l'Histoire et à l'esprit des anciens Germains. « L'attentat truqué de Munich en 1939 n'est qu'une ruse de guerre pour compromettre l'ennemi et provoquer la fureur populaire », m'a dit Krafft, ce qui m'a paru logique car il parlait en connaisseur.

Elser, l'exécutant de l'attentat, a vu défiler les heures dans sa cellule de la Zellenbau et dans le camp de Sachsenhausen « après qu'il fut tombé aux mains des courageux surveillants de la sécurité du *Reich*, à l'instant où il se préparait à franchir la frontière suisse[144] », alors qu'il portait sur lui, comme on le lui avait prescrit, une quantité excessive de preuves de son crime.

La Gestapo avait voulu établir, pour l'opinion, que la Suisse accueillait les individus les plus douteux. Elle avait ses raisons. Otto Strasser, le frère de Gregor, assassiné le 30 juin 1934, y avait trouvé refuge.

J'enfonce là des portes ouvertes. Quiconque s'est intéressé à l'histoire du IIIe *Reich* est fixé. Ce qui est peut-être moins connu, c'est que, rééditant la méthode employée par Heydrich, de contraindre les Juifs à choisir eux-mêmes dans leurs communautés leurs coreligionnaires à déporter, ignorant qu'ils les envoyaient à la mort, Himmler a choisi Krafft, un Suisse, pour dévoiler les efforts de l'Intelligence Service dans les Pays-Bas et dans la Confédération Helvétique.

Krafft m'a dit avoir été consulté par la RSHA sur la façon dont les services de renseignement britanniques avaient pu « commander » l'attentat de Munich malgré la « surveillance constante » de la police allemande. Je donne la parole à Krafft :

« Heinrich Müller me demanda encore s'il était croyable que l'Intelligence Service ait utilisé pour une telle besogne un débile, un faible d'esprit. Je fus d'accord avec lui pour conclure qu'un attentat aussi minutieusement préparé ne pouvait guère avoir été accompli par un autre van der Lubbe.

« À ce nom, Müller joua la surprise, et j'avais l'impression qu'il était content. Je venais de lui donner un "tuyau" pour ses intrigues; cependant, il me dit avec autorité : "Voyons, Elser se reconnaît le seul fauteur du crime. Nous vous

fournirons d’ailleurs l’occasion de lui parler.”

« La *Sicherheitspolizei* avait monté l’affaire pour qu’au cours d’un procès mieux organisé que celui de Leipzig, après l’incendie du *Reichstag*, on put accuser Churchill et “son chef de service de renseignement”, Lord Vansittart, d’avoir, devant leur impuissance militaire, voulut aller jusqu’à l’assassinat du chancelier. L’enlèvement à Vanlo des deux officiers de renseignement britanniques, la publication de la photo où Himmler visite la cave où a eu lieu l’attentat en même temps que celle de Lord Vansittart dans le *Völkischer Beobachter*, autant de preuves que les services de renseignement de Himmler avaient préparé un procès sensationnel contre le gouvernement anglais.

« Je n’ai pas voulu répondre à toutes les questions que m’a posées Müller, car c’eût été mettre le doigt dans l’engrenage. Toutes les affaires de provocation se tenaient: l’attentat de la Bürgerbräukeller, sur lequel j’étais interrogé, l’enlèvement des deux Anglais à Vanlo, destiné à préparer l’opinion au déclenchement de l’offensive à l’Ouest, comme aussi l’attaque du poste de radio de Gleiwitz, prétexte de l’offensive contre la Pologne.

« Malheureusement pour Himmler et son état-major polonais, l’opinion mondiale s’était refusée à admettre que l’État-major polonais eût été assez stupide pour fournir à la *Wehrmacht* un si magnifique *casus belli*, et le plus grave c’est que Himmler et les trois meneurs de l’action, Heydrich, Müller et Nebe, se trouvaient dans l’impossibilité de préciser à la presse l’identité des assaillants en uniforme polonais, puisque les prétendus agresseurs étaient des détenus de Sachsenhausen. Ils avaient eu beau présenter des photos, une maquette même des lieux où s’étaient livrés les “combats” afin de donner plus d’authenticité à la “piraterie”, ils n’avaient convaincu personne, puisque les journalistes réclamaient les noms des Polonais.

« À la suite de l’arbitrage de Hitler, Schellenberg reçut l’ordre de séparer les deux affaires: Vanlo et l’attentat de Munich, et de donner la preuve aux deux Britanniques qu’Elser était bien “le” coupable de l’attentat, et que tout avait été conçu par Elser.

« En conclusion, Best et Stevens furent mis “sous protection” à Sachsenhausen. Le *Reichsführer* pensait avoir en eux deux otages utilisables pour, dans l’avenir, prendre des contacts avec le contre-espionnage anglais. »

J’en vois la preuve dans le fait que Krafft a insisté en me disant:

« Je reçus de Müller des directives différentes de celles qu’il m’avait données jusqu’alors : “Continuez à prophétiser les futurs succès des armées allemandes,

mais interdiction absolue d’une allusion quelconque à l’Apocalypse sur l’Ouest comme un châtiment de l’attentat perpétré contre le *Führer*!” Il existait, vous le savez, des rivalités personnelles qui faisaient grincer la machine si bien réglée de la Gestapo. »

Ces rivalités, Théo Hespers, Johannes Verweyen comme Karl Krafft, les connaissaient. Ayant été mêlés à ces attentats, ils devaient mourir – comme sont morts van der Lubbe, Elser et Grynszpan, comme devaient mourir aussi un Hanussen ou un Haushofer, qui en savaient trop. Pour protéger le secret, Himmler n’hésitera pas à faire exécuter jusqu’à ses amis Langbehn et Jessen. Avant la débâcle finale, les « sages » de toutes catégories, tombés en disgrâce, ont disparu. Les morts seuls ne parlent pas ; mais, avant de mourir, certains ont parlé.

Comme au début du régime, à la fin, Himmler fait appel à « ses sorciers », parce qu’il croit, non à leur puissance, mais à la naïveté des ennemis du *Reich*. Pour ces agissements, Hitler lui donne carte blanche. Voilà pourquoi la « Conférence des Mages » évoquée tant de fois par les « Caïds » de Himmler, a eu lieu le 18 août 1943.

Pourquoi la chute du Vatican, prophétisée par Krafft, n’a pas eu lieu

La « forteresse Europe » assiégée, étouffant sous l’étreinte de plus en plus serrée des Alliés, Himmler tourne ses regards vers les deux issues qu’il s’est ménagées depuis longtemps pour y trouver des appuis qui soumettront aux peuples écrasés les conditions de sa paix impériale, mais qui, maintenant où l’existence du *Reich* est en jeu, peuvent peut-être lui permettre d’arrêter la partie avant la catastrophe.

Ces issues et ces appuis possibles sont, au Nord: la Suède et Sa Couronne; au Sud, l’État Pontifical et le Pape.

S’il fait appel aux prêtres catholiques, – il détient deux mille ecclésiastiques catholiques et protestants dans ses prisons et dans ses camps – pour qu’ils interviennent auprès du successeur de Pierre, il sollicite au même moment les pasteurs évangéliques en leur demandant d’éclairer l’Évêque protestant d’Oslo, Berggrav, sur ses intentions. Il souhaite qu’avec sa haute autorité, le Norvégien les expose non seulement à ses fidèles, mais, par son entremise, aux communautés protestantes de Grande-Bretagne.

Himmler a bien pesé ses arguments. Il pense pouvoir se poser en défenseur de

la spiritualité. Le IIIe *Reich* n'a pas interdit aux prêtres d'exercer leurs fonctions sacerdotales, ni aux fidèles de pratiquer leur religion, ce sont même les services du *Reichsführer* qui ont poussé à la conclusion du Concordat en 1934, et si des prêtres ont été arrêtés, c'est uniquement en raison de leurs actions politiques hostiles à l'État.

Himmler comptait surtout sur le souvenir que le Pape Pie XII aurait gardé du temps de sa nonciature à Munich, lorsque le communisme y sévissait, et que lui, Himmler, à la tête de ses hommes, l'avait combattu, les armes à la main. Les ecclésiastiques expulsés du *Reich* ?… Des Juifs, qui ne se sont convertis au catholicisme ou au protestantisme que pour créer la discorde entre le Gouvernement et les Églises. À Sachsenhausen même, où il était interné, n'était-ce pas le théologien protestant Heinrich Grüber, président du Comité pour l'Aide aux Prêtres persécutés, qui avait obtenu des autorités allemandes leur consentement au départ d'une trentaine de prêtres, non aryens ?

Himmler avait décidé de liquider les hommes qui détenaient les secrets de ses plans machiavéliques, mais il se gardait bien de faire disparaître des personnalités importantes des mondes catholique, protestant, juif, qu'il retenait comme otages. Dans ce domaine, il est plus efficace, plus empirique, loin de tout amateurisme, il s'agit là d'actions bien déterminées, qui visent à des prises de contact avec le Vatican, avec les hommes d'État suisses, avec la Cour royale suédoise, et même avec les chefs des services de renseignement alliés.

Le théologien Grüber, malgré les services qu'il rendit aux Juifs, ne fut pas tué, mais libéré avant la fin de la guerre. Les services de la RSHA recevront une impulsion vigoureuse de Himmler pour se lancer dans différentes opérations.

Aussi, en octobre 1943, Himmler donne ordre à Heinrich Müller, chef de la Gestapo, et à Schellenberg, chef des services secrets SS, de développer leurs rapports avec le Vatican et les Églises protestantes à l'étranger, dans un sens de bienveillance extrême, visant à l'amitié…

Le groupe IV B et spécialement ses *Referat* devront manifester une activité toute spéciale, dirigée :

– le referat IV B 1, sur « le catholicisme politique » (responsable : *Sturmbannführer* Roth) ;

– le referat IV B 2, sur « le protestantisme et ses sectes » (responsable : *Sturmbannführer* Hahnenbruch) ;

– le referat IV B 3, sur « la franc-maçonnerie et les groupes rituels »

(responsable : *Obersturmbannführer* Wandesleben) ;

– le referat IV B 4, sur « les Juifs » (responsable : *OberSturmbannführer* Eichmann).

La directive générale est de s'opposer à l'œcuménisme et à la constitution de « blocs d'Églises ». Sa conception date d'avant la prise de pouvoir, puisque dès 1933, elle était appliquée, en cherchant à diviser les Églises, et à noyauter chacune d'elles. Le pasteur Martin Niemöller n'a dû son internement que pour s'être dressé courageusement contre cette politique de persécution des Églises, et contre la nomination d'un « *Führer* de l'Église évangélique » par le synode national des Églises luthériennes, le *Reichsbischof* Ludwig Müller[145].

La tendance de l'appareil du parti était de convaincre les chrétiens que la responsabilité, de la mort du Christ incombant à la nation juive, les persécutions n'étaient qu'un retour de flammes de l'Histoire. Quant au Concordat avec le Vatican, le Parti n'avait facilité sa signature que pour assurer à l'hitlérisme une légalité et un soutien spirituel dans sa lutte contre la social-démocratie et le communisme, et pour donner à l'opinion mondiale chrétienne la caution du Vatican, alors que Hitler se préparait à incorporer au *Reich* la catholique Autriche.

Durant la guerre, ce seront les nazis autrichiens et quelques prêtres du Centrum que l'on chargera de « travailler » spécialement, dans le secteur méridional, le peuple italien et la Curie vaticane. La création de l'État catholique croate, sous la dictature d'Ante Pavelitch devait, dans l'esprit de Himmler, faciliter leur mission.

Ces quelques lignes concernant les rapports du *Reich* et du Vatican, je les ai crues indispensables pour l'orientation générale. Elles permettent de mieux comprendre les soucis de Himmler après la chute du régime fasciste. Dans le chapitre où je présente « Himmler diplomate », je reviendrai sur ces relations vaticanes, contrôlées dans l'empire de Himmler par le groupe IV B, et sur l'action des agents de Schellenberg (Amt VI) dont Hœttl est l'animateur.

Pour faire pression sur le Saint-Siège, les agents nazis insisteront sur la facilité avec laquelle Himmler et ses seconds peuvent non seulement occuper l'enclave du Vatican, mais même déporter le Pape…

Himmler n'a pas exécuté ses menaces, il a préféré temporiser et réserver l'avenir. Il a imposé à ses envoyés de mettre l'accent sur le fait qu'il apprécie que le Vatican ne se soit jamais solidarisé avec l'action de ces ecclésiastiques

activistes.

Les agents de Schellenberg, autant pour gagner la confiance des hauts dignitaires romains, que pour créer l'inquiétude dans la Curie, se sont ingéniés à leur faire savoir, sous le sceau du secret, que, à Friedensthal, en collaboration avec la SD, on préparait un groupe SS de choc qui aurait pour mission de mettre la main sur les archives vaticanes au cas où l'on apprendrait que leurs bibliothécaires s'efforçaient ou de les dissimuler, ou de tenter de les faire transporter en lieu sûr, à l'étranger.

Déjà, au temps où Heydrich faisait la pluie et le beau temps dans le ciel himmlérien, il avait obtenu du *Reichsführer* la création de groupes spéciaux, chargés de récupérer les documents existant dans les régions de l'Europe occupées par les troupes allemandes. En inventoriant ceux, tombés dans leurs mains, les services SS découvrirent les noms de nombreuses personnalités dont les activités étaient hostiles au *Reich*.

Pour Verweyen, les appels aux voyants, aux prêtres, à la Croix-Rouge, au Vatican, constituaient autant de preuves que Himmler ne croyait plus à la victoire possible par les armes.

Grosse différence entre un Verweyen et un Krafft. Le premier, chrétien, homme d'action, et comme tel capable malgré son penchant vers la métaphysique de conserver intact son sens critique et un jugement sûr, alors que Krafft se trouvait à tel point prisonnier de son mysticisme que, convaincu d'être le jouet d'une fatalité en dehors de l'homme, il donnait à ses compagnons ses minuscules rations, puisqu'elles ne pouvaient lui prolonger la vie.

Le Suisse Krafft, vedette de l'équipe des astrologues de la RSHA, bien que spécialisé dans l'explication des *Centuries*, le recueil des prophéties de Michel de Notre-Dame, conseiller de Catherine de Médicis et de son fils Charles IX (1503-1566), célèbre dans l'Histoire pour son hostilité violente aux protestants, se refusait à jouer les Ruggieri, cet autre astrologue devenu favori de la Florentine, sa compatriote, et dont les prédictions servaient surtout à consolider sa position personnelle à la Cour.

Pour le philosophe Verweyen, la persécution cyclique des Juifs, rajeunie par les nazis, n'était nullement la prolongation à travers les siècles de la malédiction divine poursuivant les descendants des crucificateurs du Christ, comme le prétendait la secte animée par Ludendorff et son épouse, la grande Mathilde, mais la conséquence d'une conception qui ne se limite qu'à la croyance en un Dieu suprême, commandant les événements du Cosmos. Les SS s'affirmaient

gottgläubig (croyants en un Dieu) mais refusaient le christianisme, comme n'étant qu'un prolongement des légendes bibliques, rêveries qui ne pouvaient naître que dans les esprits d'hommes du sud, soumis aux rayons dissolvants du soleil, et ils répudiaient la morale chrétienne cherchant dans le renoncement, la charité et l'espoir de l'au-delà, ses fondements.

Les SS, eux, plaçaient leur certitude dans le principe du sang – le plus pur, le plus saint – conforme à la morphologie de la nature. À cette loi d'airain, fondement de la conduite des SS, n'échappent même pas les descendants des Vikings, ces tribus germaniques qui ont créé l'Edda, source sublime du mythe guerrier nazi: les élites norvégiennes et danoises sont victimes de la déportation, bien qu'elles ne soient ni juives, ni au service du Vatican, mais simplement parce qu'intoxiquées par la théologie chrétienne ou par les conceptions marxistes ou libérales. Donc, d'après Verweyen, il s'agit bien là d'une action des hommes, et non d'une volonté divine. La solidarité de tous les hommes doit agir contre ceux qui n'hésitent pas à employer les gaz, la pendaison, la déportation, pour contraindre leurs adversaires.

Ces fanatiques sont d'autant plus dangereux qu'ils considèrent que la miséricorde *(Dei gratia)* est réservée au *Führer* et à ses successeurs, qui règnent en son nom, et que la lutte qu'ils mènent est sacrée. Les SS, l'Ordre Noir, sont les glaives de la justice historique, et sur les fronts intérieur et extérieur, la personnification des Walkyries, ces cavalières du ciel, qui, selon les sagas, décident du sort des guerres et conduisent les héros jusque dans le Walhalla. Les SS veulent ainsi matérialiser sur la terre les enseignements de la mythologie nordique.

Himmler spiritualiste ? Oui ! mais à la manière d'un nazi : c'est-à-dire obnubilé par les symboles païens qui justifient toutes les perversions de la conscience. Mais aussi les erreurs de jugements policiers. Obnubilé, il l'est au point qu'il favorisera la nomination de Claus von Stauffenberg, le plus grand ennemi des SS au poste de chef d'État-major de l'Armée de réserve parce que le lieutenant-colonel était mutilé de guerre, noble, et surtout parce qu'il présentait au *Reichsführer* un plan en vue de l'écrasement d'un soulèvement dans le *Reich*, plan qu'il avait préparé contre l'empire himmlérien, et auquel il avait donné un nom, pour Himmler particulièrement attractif: « Walkyrie ».

Le secrétariat du *Reichsführer* est débordé, Himmler veut tout voir, tout contrôler par lui-même. Agitateur, au début du mouvement, on le voyait foncer d'un meeting à l'autre sur sa motocyclette. Policier (1933-1939), aidé de Heydrich, il dirigeait méticuleusement ses services. La guerre commencée il

s’applique à mettre en application la *Weltanschauung*. Après les défaites en URSS, il se voit homme d’État, seul capable de faire marcher au pas tous les ministres.

Les militaires ? Ils perpétuent les routines de leur métier. Les diplomates ? Des opportunistes. Les hommes de Gœbbels et de Rosenberg ? Des théoriciens ! D’où son infatigable activité et sa volonté de reprendre tout en mains. Si, malgré tout, certaines affaires de minime importance doivent être traitées sans son intervention – les journées n’ont que vingt-quatre heures – il n’abandonnera jamais à quiconque le combinat politique qu’il considère comme essentiel et qu’il estime être le seul capable de diriger : la question juive, la conduite de la guerre, et les voies diplomatiques aboutissant aux pays neutres : Suisse et Suède, et au Vatican.

Quelques jours après le coup d’État en Italie, le commandant Kaindl, qui jamais ne mettait les pieds dans les baraques, vint trouver Verweyen et les prêtres.

— Je suis autorisé, leur dit-il, à déclarer que le *Reichsführer* et les SS ne sont nullement hostiles à la religion et qu’il ne faut pas confondre les théories athées de Rosenberg avec la politique du gouvernement.

Kaindl, cela s’impose, ne pouvait faire de déclarations pareilles sans l’assentiment, ou mieux, les ordres du *Reichsführer*. Le jour même où le commandant du camp prononçait cette allocution dans le Kogelraum (jeu de boules) du *bunker* souterrain, les détenus avaient déchargé des caisses contenant du gaz Zyklon B, provenant des usines allemandes. Le docteur Lolling, chef du service d’hygiène de l’Inspection, contrôlait la manipulation. Le bruit courait qu’on voulait même transférer ailleurs le dépôt d’or et de bijoux, pour donner la possibilité d’entreposer des stocks plus importants de gaz.

Les caisses arrivaient en telles quantités que l’Amt D III notamment, – par son « Referat 3 » *Hygienische und Sanitäre Massnahmen im K.L.* (mesures hygiéniques et sanitaires dans les C.C.) – sous l’ordre personnel de Himmler, fit creuser des casemates à proximité du camp pour les entreposer en prévision des bombardements éventuels.

Le stock devint si considérable qu’un « vert » employé au crématoire, confia en stricte confidence à un diplomate yougoslave, qui me transmit aussitôt l’information, « qu’il y en avait assez pour gazer tous les camps, si l’Allemagne devait perdre la guerre ». Raison de plus pour notre réseau de se préparer à anéantir ces stocks. Nous fîmes donc notre possible pour faire travailler certains

d’entre nous au magasin de grenades et d’explosifs d’Oranienburg.

Le gazeur n° 1 descend dans notre cave

L’étonnant entretien de Himmler et de Verweyen que j’ai rapporté n’est ni le fait d’un hasard, ni la poussée de remords d’une conscience en désarroi, mais une étape parfaitement réfléchie dans le processus du rapprochement avec les neutres qu’envisage depuis longtemps le *Reichsführer*. Aucun de ses émissaires n’a pu obtenir la trêve nécessaire, aussi intervient-il personnellement auprès des Églises catholique et protestante. Par elles, il pourra parvenir à agir sur les gouvernements neutres.

Pour le Vatican, il prépare le transfert vers Dachau de 30 prêtres résistants détenus à Sachsenhausen. Dans ce camp sont déjà groupés plus de 800 ecclésiastiques polonais, et 600 autres ramassés à travers l’Europe. Derrière les grilles des prisons, 200 prêtres attendent un jugement, et près de 1 200 militants chrétiens appartenant à « l’opposition réactionnaire » végètent derrière les barbelés des K.L.

Himmler compte que le pape Pie XII, qui fut le Secrétaire d’État Monsignore Eugenio Pacelli, se souviendra du chanoine des Wittelsbach, l’oncle du *Reichsführer*, avec lequel il fut en rapport alors qu’il était nonce à Munich.

Depuis 1942, Himmler s’est convaincu que si la guerre traînait en longueur, les anglo-américains auraient le temps de fabriquer par milliers des « forteresses volantes ». Tout en perfectionnant secrètement dans les camps son industrie de mort, il a cherché à influencer favorablement les protestants. Il a libéré le recteur de l’Université d’Oslo, Seip, beau-frère de l’évêque de cette ville.

De la minutie de l’action d’Himmler auprès des Scandinaves, nous parlerons lorsque viendra l’heure du grand marchandage. Mais six mois après la libération de Seip, tandis que Himmler laisse entendre aux chefs de l’Église protestante, par la voix de ses confidents, qu’il a le désir d’épargner aux patriotes et aux persécutés raciaux les méthodes brutales réclamées par les autres chefs nazis, ses services et lui implantent la chambre à gaz à Sachsenhausen, à 30 kilomètres de Berlin ! C’est à un officier SS, Kurt Gerstein[146], un protestant, qu’Himmler confiera la charge d’assurer la fourniture des gaz toxiques aux différents camps, et de veiller a leur meilleure utilisation.

C’est à Sachsenhausen que l’État-major de la mort rassemblait les « durs » passés dans les écoles et ayant suivi les stages imposés par Himmler. Ils ont obligatoirement participé aux bagarres et aux mouchardages, et s’y sont

distingués. Pas de carrière sans le passage au *Genikstand*. À eux tous les privilèges : logement et nourriture (beurre, café, cigarettes) et les honneurs. Richard Glücks, chef de l'Amstsgruppe D fut promu *Gruppenführer* général le 25 janvier 1945. Simultanément, ses collaborateurs obtinrent tous de l'avancement et des décorations. Je ne m'intéressais pas alors particulièrement à. Gerstein, je ne sais donc pas quelles furent ses récompenses. Par son travail dans l'industrie de l'Armement, il a sensiblement aidé la conduite de la guerre.

Dans un document que m'a communiqué Winkels, j'ai relevé qu'à la fin janvier 1945, le chiffre des détenus politiques dans les camps atteignait 750 000, et que le personnel administratif, gardiens et équipes du crématoire compris, comptait 40 000 personnes, ce qui revient à dire que Himmler menait l'administration des camps et la guerre biologique avec un effectif n'excédant pas 6 % du troupeau des « zébras ». Quant aux équipes de l'abattoir, elles ne dépassaient pas une centaine d'hommes, dont une douzaine particulièrement initiés à tous les secrets. Parmi eux, Globocnik, Wirt, Hœss, Lolling, Gerstein, Moll, Baumkœtter, Mengele, les médecins de Mauthausen, Ravensbrück et autres camps.

Un seul, parmi ces SS, Gerstein, avait la responsabilité des gaz. Il lui fallait les commander, les répartir dans les camps, et les mettre à l'abri des bombardements. Travail des plus secrets ! Voilà pourquoi Gerstein a pu écrire, après la guerre, qu'il faisait faire la facturation des gaz à son nom.

La Résistance au Satan

S'étant remis aux mains des autorités du secteur français au Würtemberg, avant son arrestation, Gerstein avait préparé sa défense et rédigé sa confession à l'intention des enquêteurs français et américains sur l'utilisation des gaz cyanhydriques (Zyklon B). Il y affirme que, s'il s'est porté volontaire aux SS et dans leurs « services sanitaires », c'est comme chrétien, afin de mieux connaître leur degré d'infamie.

Sa position éminente dans la SD lui avait fait connaître les intentions d'Himmler et de Kaltenbrunner, et leurs secrets étaient les siens. Il lui fallait être le premier à donner sa version du génocide. Son passé pouvait être expliqué par une mise au point faite de son « système » de défense. Les alibis ne lui manquaient pas, et il était au courant des contradictions existant entre les alliés antihitlériens.

À Rotweil, outre les services de renseignement français, Gerstein fut aussi questionné par le major américain Evans et par Haught, un homme du

Consolitated Field Team. C’est à eux qu’il confia les sept pages dactylographiées de sa traduction anglaise. De plus, il leur remit un de ses pamphlets antihitlériens, d’inspiration chrétienne, paru en 1938. Il se montra si passionné de haine contre le régime nazi – si convaincant aussi – que le rapport du major USA se termine par: « Peut-être serait-il bon que cet homme soit protégé contre les activistes nazis locaux ». La suggestion fut prise au sérieux, puisque quelques jours plus tard, Gerstein était transféré à la prison du Cherche-Midi à Paris. Sa mort, le 25 juillet 1945 mit fin à l’action entamée contre lui. Mais, chose curieuse, son dossier a disparu des archives de la justice militaire; pourtant on retrouve le constat de son suicide par strangulation. La pièce se termine assez naïvement par l’affirmation qu’il est impossible d’empêcher un détenu de se supprimer de cette manière.

Gerstein reconnaît que dans ses attributions entraient les produits et les gaz toxiques. Quand, le 8 juin 1942, le SS *Sturmbannführer* Gunther vient, en civil, dans son bureau, et lui donne dans le plus grand secret l’ordre de se procurer de l’acide prussique, de le faire livrer dans un lieu mystérieux où un camion viendra le charger, Gerstein n’est pas autrement surpris. Il se rend avec Gunther à l’usine Collen, à Prague, où le camion est chargé. Mais quand Gerstein convoie avec son chef la redoutable cargaison jusqu’au camp de Belsec, il doit être ravi. Il atteint au summum de ses vœux. Il va pénétrer tous les mystères SS !

À Belsec, le capitaine Wirth, qui règne sur les camps de la mort, lui fait visiter les installations en lui assurant qu’il est « l’un des dix hommes qui connaissent les secrets des camps ». Gerstein, le lendemain, assiste à l’arrivée d’un train de six mille transférés, dont quinze cents ont succombé durant le voyage. Ce qui reste est dirigé sur le crématoire. Récit circonstancié des horreurs qu’il a vues. Visite d’un second camp le lendemain, « J’ai vu Hitler et Himmler, lui dit l’un des plus grands tueurs SS, Globocnik. Ils tenaient à hâter les mises au point des destructions massives. » Sur l’intervention du Doktor Lolling et en sa présence, on décide d’exhumer les cadavres enterrés et par prudence d’envoyer les restes au crématoire.

Au récit de Gerstein, on voit qu’en 1942, déjà, la guerre biologique avait pris une forme si industrielle que Himmler avait jugé bon de montrer les résultats obtenus sur ce champ de bataille à son *Führer*. Seuls, les « durs » connus personnellement d’Himmler et de Bormann, pouvaient obtenir des commandements dans les secteurs de ce front spécial.

Après ces macabres visites, Gerstein prend à Varsovie le train pour Berlin. Pas de place dans les wagons-lits ! Qu’importe, il passera la nuit dans le couloir. Elle

passera vite car, dans le couloir, il aura un compagnon qui, lui aussi, n’a pas trouvé de place, un fonctionnaire suédois, le baron Joran Otter. Sous le coup de l’émotion causée par ce qu’il a vu, Gerstein affirme qu’il lui a révélé les horreurs auxquelles il a assisté, en le suppliant d’en informer son gouvernement. Il se targue du fait que les rapports germano-suédois se sont modifiés dès ce moment[147].

Par la suite, le suédois Otter a bien confirmé l’entretien, mais il a contesté la version de Gerstein. La rencontre lui paraissait suspecte, et les dires de Gerstein, quelque peu confus. Gerstein a bien demandé l’intervention de la Suède en faveur des victimes de la guerre. Ce que la Suède a fait. Mais Gerstein s’exprimait comme le faisaient tant d’autres nazis, qui demandaient, dans une offensive diplomatique concertée, au Vatican, à la Suisse, à la Croix-Rouge, d’intervenir auprès de l’Occident pour l’obtention par l’Allemagne d’une paix séparée.

Dès lors, au péril de sa vie, Gerstein a multiplié les avertissements à tous les gens importants. « À des milliers », dit-il. Se sentant en danger, il portait sur lui du poison et un automatique. Lorsqu’à Berlin, il voulut informer la Légation de Suède (toutes les Légations étrangères étant étroitement surveillées), un policier, puis un second – celui-ci à bicyclette – le suivirent. Plein d’angoisse, et prêt à se suicider, il saisit dans sa poche son revolver – pas le poison – le policier à pied vint à lui, puis, « ô miracle », il repartit…

Il tenta également de pénétrer dans la Nonciature. On lui demanda s’il était soldat. Sur sa réponse affirmative, on se refusa à le laisser entrer[148]…

En vérité, tous les gouvernements en exil, tous les neutres aussi, avaient d’excellentes raisons de se montrer méfiants. Ils n’ignoraient pas les méthodes de provocation des services de renseignement nazis. Les Britanniques en guerre ne s’y étaient-ils pas laissés prendre (affaire Venlo) ? D’ailleurs, les radios de Londres et Moscou rapportaient, antérieurement aux tentatives de Gerstein, des renseignements sur les déportations, et elles auraient dénoncé les gazages si elles en avaient eu alors connaissance.

Si Gerstein avait été chargé par Himmler de tenter de connaître l’état d’esprit des Occidentaux et des neutres, et ce que ces derniers savaient des crimes nazis, aurait-il agi différemment?

Enfin, sa mort! Il va passer en jugement comme « criminel de guerre » devant les tribunaux français. Il est à peu près sûr de son sort. Il a pu estimer, compromis comme il l’était, qu’il ne pouvait nier les envois de gaz, et sa

connaissance des crimes nazis qu'il valait mieux, pour ses chefs et ses collègues SS, qu'il se tût… et qu'il se tuât.

En bref, le cas Gerstein est rien moins que clair. L'on ne peut que se rallier – en y mettant encore une certaine bonne volonté —, en tenant compte de la nette et réelle attitude antihitlérienne de son adolescence, à la décision de la Cour allemande de dénazificalion qui, lors d'une reprise de l'affaire, en octobre 1950, conclut que, s'il l'eût voulu, Gerstein eut pu prouver son opposition au IIIe *Reich* de tout autre façon qu'en obéissant aux ordres cruels qu'il recevait, mais exécutait, à supposer même que de temps à autre, il ait fait disparaître quelques centaines de kilos de « Zyklon B ».

Lorsque Himmler décidait l'un de ses sacrifices humains il s'inspirait du « planning » de la RSHA et non de la quantité de gaz dont disposaient ses bourreaux. Même si Gerstein a bien dissimulé, comme il le dit, des caisses d'acide prussique, les usines en fabriquaient en quantité suffisante pour que les médecins du crématoire en réclament des stocks à Lolling ; et si les gaz avaient manqué, Gerstein aurait sûrement été relevé de ses fonctions, et pour le moins, expédié au front.

Comme l'a dit, lors du procès de 1950, le témoin à décharge, le pasteur Mochalski, Gerstein bénéficiait de tous les avantages réservés aux seigneurs de l'Ordre Noir, et s'il donnait à la fin de la guerre l'aspect d'un homme traqué, dont le changement physique apparaissait impressionnant, c'est que physiquement et psychologiquement, il vivait alors dans la crainte constante des SS. « Je suis persuadé, déclare le témoin, qu'il a sous-estimé le système SS et y a succombé par la force. »

D'ailleurs, à ce même procès de 1950, des médecins comme lui, dont les docteurs Rosé et Reichmüller, ont déposé contre lui. Ils ne pouvaient pas ne pas savoir à quoi s'en tenir sur son comportement.

Or, en janvier 1965, on ressort de l'ombre le dossier Gerstein. Le président du Land Bade-Wurtemberg décide de réhabiliter l'ancien spécialiste du génocide.

Le cas Gerstein peut-il être si simplement résolu, tant au point de vue moral que juridique[149] ?

La spiritualité des démons

L'affaire apparaît, en Allemagne, provoquée surtout par des dessous politiques, électoraux même.

L’intérêt exceptionnel qu’elle suscite, elle le doit à la pièce *Le Vicaire,* qui révèle une conception subjective de la part de son auteur.

Gerstein n’est pas le seul SS qui prétende avoir pris contact avec le Saint-Siège et la Suède. Rudolf Hœss, le commandant d’Auschwitz, a bien été chargé par le *Reichsführer* de mener des conversations avec les Suédois et la Croix-Rouge internationale ! Et combien d’autres, dont Eichmann ! On met beaucoup en avant le passé chrétien de Gerstein et ses arrestations avant son entrée dans les *Wafen-SS* comme chargé de mission spéciale par, la RSHA. Presque tous les inculpés SS se sont défendus de la même façon que Gerstein, en voulant faire croire que, s’ils se sont enrôlés dans les SS, ce fut pour accomplir leur devoir militaire, pour influencer les événements, et surtout, amoindrir la portée des actions imposées par des dirigeants criminels. C’est la base même de la défense de l’entourage de Himmler. Tous ont cherché l’appui d’un prêtre prêt à certifier leurs convictions religieuses, tous, comme Gerstein, insistent sur leur passé chrétien… Or, Himmler lui-même, jusqu’à sa vingtième année, s’est montré catholique fervent. Le frère de son père était même chanoine à la Cour royale et catholique des Wittelsbach, à Munich, ce qui n’a pas empêché Himmler de devenir le chef des SS et de faire de son oncle le *Führer*-SS chargé des questions religieuses de son État-major.

Schellenberg, étudiant catholique, après s’être engagé dans les SS, a fidèlement dès lors rapporté à ses chefs les opinions de ses professeurs de l’Université catholique de Bonn. Gœbbels est aussi passé par les écoles catholiques. Les commentaires des lois de Nuremberg furent confiés à Hans Globke du parti catholique Centrum. Quant aux Ludendorff, couple de croyants, ils professaient un antisémitisme militant, comme venait du parti chrétien le docteur Richard Kozcher, statiticien de la guerre himmlérienne.

Quant au médecin de Sachsenhausen, Baumkœtter, qu’on a entendu, au procès qu’on lui a intenté en 1962, reconnaître avoir installé la chambre à gaz dans ce camp « par ordre de Himmler » (son comportement lui a valu huit ans de détention), il s’est vanté d’être toujours demeuré fidèle pratiquant. Sievers, le chef de l’*Ahnenerbe,* cette institution raciste, n’a pas cherché des appuis directs parmi les prêtres catholiques, mais il a voulu persuader les juges de Nuremberg que seules ses conceptions en matière de spiritualité avaient dicté sa conduite. On a même vu venir à la barre, pour témoigner en sa faveur, Friedrich Heilscher, ami de l’explorateur suédois Sven Hedin, et du professeur Haushofer. D’ailleurs, l’accusé ne s’est-il pas prévalu de ses relations avec les intellectuels juifs ? La spiritualité de Sievers, on sait ce qu’en vaut l’aune!

Il est étrange que la formation chrétienne que revendiquent tous ces SS ne leur ait pas suggéré d'éviter de faire mourir 11 millions d'hommes dans les camps, en grande partie par le gazage ou par les assassinats directs des *Einsatztruppen*.

Si Gerstein avait été le résistant qu'il dit avoir été, pourquoi n'est-il pas passé à l'étranger pour révéler la réalité des chambres à gaz, au lieu de continuer à pratiquer le gazage avec un zèle qui lui valut des grades SS. D'autres officiers qui en savaient bien moins que lui et ne bénéficiaient pas de la confiance des plus hauts dignitaires SS ont su prendre des risques. Il affirme dans sa déposition qu'il était prêt aux plus grands sacrifices, qu'il était sur le point de se suicider lorsqu'il se rendait à la légation de Suède pour tout dire… Que n'a-t-il écrit ? S'il estimait trop dangereux de confier dans une lettre des « secrets » aussi importants, rien de plus facile que de faire parvenir « anonymement » un rapport sur le génocide aux représentants des gouvernements dont il parle, ou à la Croix-Rouge internationale, dont tout le monde connaissait l'adresse.

Kersten, le masseur de Himmler, aura plus de chance que son « gazeur ». Et ceux qui interprètent le caractère de Himmler par les récits de son masseur Kersten commettent une erreur du même ordre que ceux qui prennent la confession tardive de Gerstein pour un texte biblique.

Quelle naïveté de croire à un Himmler, allongé sur son divan, révélant ses anxiétés à son masseur, qui, profitant du magnétisme dégagé par ses mains, impose à son patient de sauver trois millions de Hollandais !

Si les trois millions de Hollandais n'ont pas été déplacés, comme le prévoyait l'*Ostplan*, pour coloniser les territoires de l'Est avec des hommes de sang Viking, c'est que déjà l'Ukraine et la Biélorussie étaient perdues ; car la guerre, la colonisation et la diplomatie, pour Himmler, ne dépendaient pas de l'ésotérisme, mais « d'actions bien calculées ».

La mission qu'il a donnée à son masseur, et la démarche éclair de Kersten auprès des Suédois avaient plus de chances de réussir que les envoyés auprès du Vatican. Kersten lui, ne se présentait pas comme un SS venant d'Auschwitz, mais comme un « thérapeute » à qui Himmler a confié sa fragile santé, et qui peut amener ce « modeste et austère employé » à saboter les ordres de Hitler.

Par la vie qu'il avait menée, et le renom que lui a valu sa vocation de diplomate amateur à la fin de la guerre, Kersten a rejeté dans l'ombre les Hanussen et les Krafift.

Bien qu'en allemand, Krafft signifie « force, puissance », il s'est montré inefficace. Voici comment le Suisse parle de son rival, qui, plus heureux et sans

doute plus dépourvu de scrupules, a obtenu une confiance que les SS lui ont refusée. Peut-être n’avaient-ils pas tort, à leur point de vue.

– Felix Kersten a commencé à travailler avec la SD quelques années avant que je vienne à Berlin, Masseur, sa clientèle appartenait à ïa banque juive, ou aux cercles nationalistes allemands de grande influence. Il se vantait d’être l’ami des Mendelsohn, des Rothschild, du général Scheicher, de Heînrich de Mecklenbourg-Schwerin, et d’autres aristocrates, parents ou alliés de personnages considérables, hollandais, Scandinaves, et britanniques. Krafft affirmait connaître parfaitement le cas de Kersten. Kaltenbrunner, lui avait même demandé de donner son opinion sur les dons du magnétiseur esthonien, et sur la force de suggestion qu’il prétendait exercer sur ses clients.

Le « kinésithérapeute » se disait *Volksdeutscher* et balte, mais si ses interlocuteurs étaient finlandais, Kerstein s’affirmait aussitôt finnois et leur racontait « sa » guerre de 1919, contre les Russes. À Stockholm, il se faisait passer pour un Suédois d’origine finlandaise, mais en Hollande, auprès de ses clients juifs, il laissait entendre que tout le monde n’a pas trois générations d’Aryens dans sa famille…

Selon Krafft, le masseur n’était qu’un spécialiste des « sauna » finlandais. De tout temps, en Finlande, les bains de vapeur et les massages ont fait partie de l’hygiène. Himmler allait jusqu’à affirmer que ces pratiques remontaient aux anciens Germains, et ordonnait aux SS de les utiliser. Kersten, bavard, se vantant de ses relations avec des princes et des banquiers allemands émigrés après la prise du pouvoir, avait semblé à Heydrich utilisable pour ses services.

— Dans le dossier de Kersten, m’a dit Krafft, j’ai vu des pièces prouvant qu’il a servi comme officier dans l’armée finlandaise et que, soutenu par le parti national-socialiste, il a lutté avant 1933 contre le communisme. J’ai trouvé du point de vue professionnel une attestation d’un spécialiste renommé de Helsinki certifiant que Kersten a fait un stage dans sa clinique. Les médecins SS auxquels j’ai demandé ce qu’ils pensaient des méthodes thérapeutiques du Balte se sont trouvés d’accord sur les vertus de ses massages. Ils l’envoyaient d’ailleurs aux hauts personnages du parti atteints de déficiences fonctionnelles musculaires, nerveuses et circulatoires. Quant à l’influence spirituelle et magnétique dont se targuait Kersten, elle n’était, disaient-ils, qu’une « fumisterie » juive au même titre que la psychanalyse. En effet, pour impressionner ses clients, dont Himmler, le masseur prétendait avoir été le disciple d’un Chinois, le docteur Kô qui, après avoir étudié la médecine traditionnelle dans une lamasserie thibétaine, put obtenir un diplôme de médecine anglais et vint pratiquer à Berlin la

chiropractie et l’acupuncture. Vers 1924-1925, la clientèle du docteur Kô était devenue très importante. Dans sa clinique, Kersten pratiquait les massages. Il reprit le Cabinet du « Thibétain ». Pour se pousser, il affirma que la valeur de ses procédés venait d’une heureuse combinaison de l’hygiène finlandaise et de la magie thibétaine.

— Dans l’entourage de Himmler, aux mots de « magie thibétaine » on claqua les talons, mais pour les SS, le masseur était surtout un débrouillard dont les relations pouvaient être profitables à la Gestapo. Pour rehausser son prestige, on l’autorisa à s’installer dans une luxueuse propriété près de Berlin et à exercer dans deux cliniques, l’une à Berlin, l’autre à La Haye. D’où ses voyages fréquents en Hollande… Les réceptions qu’il donnait dans les deux villes attiraient le gratin des médecins et des diplomates SS. Il allait même jusqu’à accompagner Himmler dans ses déplacements sur les fronts Est et Ouest.

Krafft, toujours ascétique et morne, descendait de sa tour d’ivoire et crachait le feu quand il parlait de Kersten :

— Cet animal, se pavanne en costume de chasse, il invite ses clients à des battues ! Dans son domaine ! Pendant ce temps-là nous autres, nous crevons de faim dans nos pyjamas rayés ! Non seulement, il soigne les SS – on ne peut pas le lui reprocher, c’est son métier – mais avec les prédictions qu’il leur fait, il les encourage dans leur optimisme. Et c’est lui qu’ils ont choisi pour contacter les Scandinaves. Par-dessus le marché; il m’a accusé, en raison de mes relations avec Kaltenbrunner, de jeter le trouble dans l’entourage du *Führer*!

C’était bien là où le bât blessait Krafft. Himmler ne tenait pas à ce que son « voyant » pût approcher de Hitler, par l’entremise du seul Kaltenbrunner, alors que le Suisse comptait bien devenir le « mage en pied » du *Führer*.

— Kersten captera peut-être la confiance des dirigeants de certains pays, grognait Krafft, mais à la longue, il se cassera les reins. C’est écrit dans les astres. Il ne trahira jamais Himmler, il s’est trop engagé. Il a prédit ce que je me suis toujours défendu d’annoncer, la destruction de Londres, de New York et de Moscou par les armes nouvelles. »

Un jour de l’automne 1943 vint de Berlin l’ordre de transférer Krafft à Buchenwald. Il est parti, mais quelques mois plus tard, par une lettre, sa femme, recueillie par une vieille dame dans un château de l’Allemagne du sud, annonçait au commandant de Sachsenhausen la mort de son mari, et désirait savoir s’il avait laissé quelques objets de valeur au greffe du camp.

Il est dommage que les horoscopes de Hitler, de Himmler et d’autres chefs

nazis établis par Krafft ne nous soient pas parvenus. Ils ont disparu avec les thèmes astraux de Roosevelt et de Churchill, jugés d’un puissant intérêt par le *Reichsführer*, au cours de l’incendie volontaire des documents de la RSHA.

L’action de Krafft sur les nazis reposait sur le dossier énorme qu’il avait constitué avec les prophéties des astrologues les plus réputés qui, comme lui, avaient prédit l’écrasement de la Pologne, de la France et de la Russie. Leurs prophéties, publiées dans les journaux étrangers, impressionnaient bien davantage le public que les discours pathétiques de Hitler, c’est un fait. De là à écrire, comme l’ont fait certains écrivains connus, dans des journaux à grand tirage, que Hitler se soumettait à la volonté d’un Krafft, et Himmler à celle d’un Kersten, ce n’est pas de l’Histoire, même pas de la « petite histoire », mais de la fantaisie.

Il est toujours facile, quand on n’a pas été immatriculé dans les camps de Himmler, de laisser aller son imagination, mais moi, pour avoir vécu à Sachsenhausen, je peux certifier que les passes magnétiques d’un masseur, ou les suggestions d’un astrologue ne suffisaient pas pour décider les chefs nazis à épargner des milliers de victimes, les pousser à attaquer l’ennemi, ou empêcher le déclenchement d’une offensive. Si Kersten et Krafft s’y étaient hasardés, les États-majors SS y auraient mis le holà. Les plans étaient préétablis et exécutés de façon presque mécanique, conformément aux ordres.

Si on laissait le masseur et l’astrologue vaticiner, c’est qu’on savait que l’un comme l’autre ne dépasserait jamais les limites qui leur avaient été fixées. Ils étaient des instruments capables d’être utilisés au profit de cet univers complexe et fermé: l’empire de Himmler.

Les mêmes réserves s’imposent à propos de l’action des médecins du *Führer* et du *Reichsführer*.

La guerre, les responsabilités qu’elle faisait peser sur Hitler, et le choc qu’il avait subi lors de l’attentat de Stauffenberg le 20 juillet 1944, avaient eu sur sa constitution assez peu résistante une influence déprimante.

Le repos lui eût été nécessaire. Mais les stimulants prescrits par le Dr Morel, toujours supervisés par les médecins SS, n’arrangeaient rien. Impossible de s’en passer, son travail l’exigeait. Peut-être aussi était-il tenaillé par les remords d’avoir pris les risques d’une guerre qui tournait à la catastrophe, et qui sapait un empire qu’il croyait avoir établi pour l’éternité.

Pourtant, sa lucidité demeurait grande, son intuition aussi. Ses lieutenants ne

se sont pas trouvés dans l'obligation d'exécuter les ordres d'un autocrate dément; tout au contraire, même à la fin de la guerre, ils s'enthousiasmaient encore sur ses décisions et sur ses discours qui préfiguraient encore l'image d'une Allemagne victorieuse et dont la grandeur deviendrait bientôt une réalité. Quant au peuple, convaincu de dominer l'Europe, le Diktat de Versailles n'était plus qu'un mauvais souvenir, et il se prêtait de bonne volonté à la tâche d'installer dans le monde le Nouvel Ordre.

Emportés par le cyclone, personne n'était plus assez sage pour oser penser que le *Führer* se trouvait au bord de la folie. Dans la phase finale de la lutte, quand les fronts se furent écroulés, tandis que Hitler était enfermé dans son *bunker*, c'est seulement alors que parmi ses « fidèles » lieutenants certains se sont risqués, pour se dédouaner eux-mêmes, à murmurer les mots : délire, folie… Sans doute est-il vrai qu'en ces instants suprêmes, Hitler n'était plus tout à fait lui-même. Il n'a pas voulu succomber, dans un dernier combat face à l'ennemi, comme il l'avait promis. L'agonie du *Reich* a entraîné l'effondrement du système nerveux de celui qui fut son *Führer*.

À la fin de la guerre, un officier, dont l'esprit combatif fut mis en cause et qui fut envoyé à Sachsenhausen pour « démoralisation de l'Armée », raconta que des tracts, lancés par avions, annonçaient aux combattants allemands une nouvelle séduisante : la vision prophétique d'un berger suédois. L'inconnu décrivait les armes fantastiques ; de grandes plates-formes rondes qui voleront sans équipage, lanceront du feu sur les villes ennemies et projetteront autour d'elles le rayon de la mort. « Que Dieu protège l'Allemagne ! afin que le *Führer* ne soit pas obligé d'utiliser ces armes, que les ingénieurs allemands viennent de mettre au point », affirmait Gœbbels. Il n'était plus question de Nostradamus, ni de l'opération *Mars*, nom codé de la réunion des voyants à Wannsee, mais de véritables « soucoupes volantes » que l'Allemagne réalisait. Ce que l'on ne sait pas suffisamment, c'est que Himmler voulait, avec les ultimes forces des prisonniers, forger les armes de l'Apocalypse pour assurer le succès des *Wafen-SS*.

Les soldats sur le front lisaient la nouvelle avec émotion. La population parlait de *Vergeltung* (représailles). Deux buts à cette propagande: remonter le moral de la troupe, et par la voie de la Suède, influencer les alliés. Les SS cherchaient à convaincre l'ennemi, par voie indirecte, que les troupes allemandes recevaient une préparation psychologique et technique en vue de la grave décision du *Führer* d'utiliser les armes atomiques.

L'officier incrédule amené à Sachsenhausen, au lieu de vanter ces armes à ses

soldats, avait froissé et déchiré les tracts. « J’ai failli être lynché par mes propres soldats ! Ça va durer encore longtemps », m’a-t-il dit tristement, tandis qu’il échangeait son uniforme militaire pour l’uniforme zébra.

Cette mise en condition du front, Himmler, Schellenberg allaient l’utiliser en adressant un dernier appel à la couronne suédoise, et aux pacifistes suisses, pour précipiter leur intervention. La conversation Ribbentrop-Bernadotte le prouve[150] ainsi que la polémique récente sur ce que le Pape Pie XII aurait pu faire pour améliorer le sort des persécutés. À Sachsenhausen, nos mages, en majorité, ne paraissaient pas convaincus de la victoire. Le berger suédois, pour eux, devait être un « double » de Himmler.

Mais au dehors, l’armée des astrologues « loyaux » restait optimiste. Himmler saura utiliser leurs prophéties jusqu’à sa mort. La fin prématurée de Roosevelt lui permettra de lancer avec Gœbbels l’opération de propagande « Providence ». La radio, la presse, les conférenciers à l’armée, annonçaient au début de 1945 un événement extravagant, qui changerait le cours de l’Histoire.

Le « mauvais » Roosevelt et le « brave » Eisenhower

Himmler, bien documenté sur les prophéties du passé, palliait le manque de divisions et d’héroïsme en stimulant la croyance et le fatalisme chez ses combattants. Non qu’il fût un vieillard, primitif et indécis, troublé par les enseignements religieux ou le Dieu retrouvé ; cet homme de 44 ans se souciait en réalité de faire marcher les masses et de consoler le *Führer* et son entourage. « Des événements inattendus peuvent toujours surgir », aimait-il à répéter à ses lieutenants. On n’avait pas prévu le 20 juillet, prodigieux signe du Ciel, qui permit la prise en main du *Reich* par les SS. On n’a pas non plus commandé le dégel de l’Oder, en février 1945, lorsque les Russes écrasèrent l’armée de la Vistule et se préparèrent à marcher sur Berlin. Nous avons cru à cette époque que la guerre se terminerait en deux ou trois semaines, tant les SS paraissaient désespérés. Himmler craignait des révoltes dans les camps et le parachutage de commandos pour libérer les déportés. Il ordonna l’assassinat de tous ceux qu’il croyait capables d’organiser un soulèvement (voir chapitre XI). Pour le *Reichsführer*, la prévention conditionnait tous les succès. Tenir les masses en alerte et conserver une discipline féroce équivalait à protéger la nation de tout danger.

Après la liquidation de Krafft, le favori de la cour devint un certain Wilhelm Wulf, citoyen de Hambourg, qui étudiait en amateur l’ancienne sagesse aryenne et le sanscrit. Selon Schellenberg, ce même Wulf aurait prévu l’attentat du 20

juillet, la maladie de Hitler en novembre 1944, et sa mort avant mi-mai 1945. « Révélations » plus difficiles à prouver qu'à comprendre: Wulf n'était pas le seul à croire que l'armée entreprendrait quelque chose contre Hitler avant que l'Apocalypse ne ravage l'Allemagne ; tout le monde connaissait l'épuisement physique du dictateur à la fin de 1944, et, au printemps 1945, après les défaites sur le front de l'Est et l'entrée des troupes anglo-saxonnes sur le territoire du *Reich*, sans consulter les astres, la conclusion s'imposait: la fin de la guerre était imminente, et, avec elle, la fin du *Führer*.

Oui, mais si cela « est écrit dans les étoiles » comme décision du ciel, la sagesse ancienne dit aussi: « Aide-toi, le ciel t'aidera », et il existe des génies capables d'interpréter les signes : prévenir, sauver les SS. Mais, selon Krafft, « les astres sont sans pitié. L'astrologie est la mère de toutes les sciences ». D'après la légende Wallenstein mourut dans l'année prédite par les astrologues[151] et, selon eux, ce ne fut rien moins que Johannes Kaplerus (Kepler) le célèbre astronome, qui aurait prévu ce néfaste événement pour l'année 1634 en composant, dès 1608, l'horoscope du général. Quatorze ans après cet assassinat, l'Allemagne a été déchiquetée selon les conventions de la paix de Munster, en 1648.

Le « philosophe » Oswald Spengler, âgé de 53 ans en 1933, auteur du livre *Le déclin de l'Occident*, aurait prévu pour l'année 1934 un complot contre Hitler, notait Krafft dans ses feuillets. Si le *Führer* n'avait pas pris de mesures contre Rœhm, l'étranger serait intervenu contre le *Reich* et l'Allemagne non armée et divisée par les luttes intérieures aurait succombé, comme ce fut le cas 300 ans auparavant. Cette fois, en 1934, le couteau des SS était plus long que celui des assassins présumés. Dans l'entourage de Rœhm, des homosexuels SA, chargés de fonctions importantes, étaient soupçonnés par les SS d'amener le crime avec leur seule présence. De même pour Himmler, le fait que dans l'armée pouvaient se glisser des Juifs, ou un homme « petit et noir » comme le général Helmut Stief, promu au poste de chef du bureau de l'organisation de l'OKW ayant son siège dans le QG du *Führer*, prouve à quel point les responsables sont coupables de non-vigilance, alors que le « petit brun » personnifiait à la perfection le « nain-empoisonneur »[152]. Pour Himmler, tout, même la stratégie, est affaire d'intuition : une offensive menée par une armée de choc, même sans forces aériennes, comme celle des Ardennes en décembre 1944, doit conduire à la victoire si l'opération se déroule pendant des jours couverts de nuages, où les appareils ennemis ne peuvent pas intervenir. « Les vérités de La Palisse » professées par Himmler dans le domaine militaire avaient pour conséquence une action empirique. Il ordonnait des décisions découlant de son instinct raciste: «

nous sommes plus intelligents », et cela en tout, sans prendre de recul. Pour lui, la prévoyance n'était qu'un moyen d'implanter ses propres haines aux cœurs des masses, des indécis et des ignorants.

Himmler appréciait Krafft, car le Suisse lui apportait la preuve d'une érudition aryenne. Par les statistiques du passé – et la comparaison de différents faits historiques, il prouvait une certaine logique du sang, et stigmatisait une prévoyance plus efficace marquée par l'interven-tion des grandes personnalités dans l'Histoire. Très rares sont les astrologues qui, comme Krafft, présentaient une apparence scientifique bien plus séduisante pour Himmler que le « galimatias biblique » qui oriente les Juifs et qui a permis l'éclosion du christianisme. Les témoins de Jéhovah sont prêts à mourir plutôt que de renier les prophéties de l'Ancien Testament. Dès qu'il s'en rend compte par leur attitude dans les camps, Himmler offre la croyance opiniâtre des témoins de Jéhovah en exemple à ses plus fidèles collaborateurs, en particulier à Rudolf Hœss, chargé de la campagne pour la « Solution finale » à Auschwitz[153].

C'est seulement en se considérant comme une personnalité providentielle et un être supérieur qu'un homme s'impose aux autres et son peuple avec lui. « Le petit peuple tibétain envoyant des précepteurs à la cour mongole de Koubilaï Khan a réussi à répandre le bouddhisme en Chine[154]. » Tout dépend de la connaissance que l'on possède de sa propre force et des forces adverses. Himmler s'en tient aux vers de Gœthe :

> *« was Ihr nicht rechnet, glaubt Ihr, sei nicht wahr.*
> *« was Ihr nicht wägt, hat füt Euch kein Gewich. »*

« Là où vous ne pouvez pas faire de compte, vous croyez qu'il n'y a rien.

« Ce que vous ne pouvez pas peser n'a pour vous aucun poids. »

En d'autres termes, ce que la science n'a pas encore découvert n'est pas obligatoirement inexistant, et là où les astronomes s'arrêtent de mesurer, n'est pas forcément la fin du cosmos. De même, tout ce que le peuple ne sait pas, il y a toujours moyen de le lui faire croire. C'est pour cela que Himmler établissait les statistiques de la crédulité, et s'en servait pour ordonner sa propagande. Il demandait leur avis aux voyants pour trouver des idées utiles à son combat. Par la voyance, on peut influencer ses propres forces et renforcer les contradictions chez l'ennemi, par exemple, au Vatican.

« H. pratique toutes les techniques de la voyance; s'il était vraiment un initié, il devrait appartenir à une seule science, à l'astrologie, la seule, la vraie. Mais lui consulte aussi les radiesthésistes, les médecins « aux mains magnétiques » les cartomanciennes, tout lui est bon pour sonder les opinions[155]. »

Lorsque Krafft a prouvé à Himmler, par la constellation des étoiles qui « ne se trompent jamais », que des événements tragiques s'annoncent pour le IIIe *Reich* et qu'il n'y aura pas d'issue possible, Himmler lui dit:

« Vous voulez donc prouver le contraire de ce que vous nous avez déjà prouvé. En mathématiques, plus et moins font zéro. Nous ne pouvons pas faire grand-chose de votre art des horoscopes, Hanussen nous a annoncé la prise du pouvoir par un procédé démagogique. Vous voulez prouver notre chute par un procédé soi-disant scientifique. Nous savons à quoi nous en tenir. Il y a encore d'autres signes célestes que vous ne voyez pas, ou ne voulez pas prendre en considération[156]. »

De même qu'il ne faut pas considérer Himmler comme un « petit-bourgeois » parce qu'il tenait un « fichier pour les cadeaux » contenant les titres des personnes auxquelles il s'adressait pour être plus efficace dans sa technique de séduction et prouver la solidité de l'amitié qui le liait aux personnages intéressés, de même, il ne faut pas voir dans les statistiques de Himmler sur la crédulité, la preuve d'une conviction personnelle, mais un système d'ordre qu'on découvre dans tout ce qui a trait à Himmler. De même, nous ne voulons pas voir en lui « un indécis, un ignorant, un primitif », termes employés par certains « experts » après la guerre. Wolff, Schellenberg et Kersten l'ont présenté ainsi pour justifier leur présence auprès de Himmler. Ils ne voulaient qu'influencer cet homme, si fragile d'opinion, et qui disposait de tant de pouvoirs!

« Himmler est l'homme le plus dangereux que l'Histoire ait connu », nous a dit Krafft, à Trygve Wahl et à moi, « il y aura d'autres Himmler qui s'inspireront de lui ».

L'erreur serait grande de vouloir rationaliser tous les événements survenus à Himmler en les présentant comme résultat exclusif de ses conceptions, de sa Weltanschauung interprétée de façon trop légère jusqu'à nos jours. Il serait aujourd'hui faux de le sous-estimer et de prétendre que l'homme avait recours à la prédiction pour les petites choses, en perdant de vue les grands problèmes. Il jouait le petit, car mille grains font le pain, et dans l'économie, ce procédé d'accumulation forme une richesse. Le faisceau de bois, symbole des chemises noires italiennes, servait ainsi de symbole à ce fasciste allemand.

Lorsqu'il tenait des statistiques sur les *« Gottgläubige »*, ce n'était pas par une vaine passion des signes ni des pourcentages mais pour constater combien de croyants se détournaient de la fréquentation des lieux sacrés. Même tendance, lorsqu'il favorisait la scission des Églises, et quand il pensait donner un Pape temporaire à chaque pays. Il n'a jamais permis qu'une organisation, autre que la sienne pût avoir une activité visant l'ensemble du *Reich*. Donc, l'Église, qui convoitait la suprématie et l'universalité, représentait pour lui un ennemi redoutable.

L'homme fut plus empirique qu'on ne le croit. Il voyait tant de fadeurs décisifs d'ordre matériel qu'il ne se contentait pas de Nostradamus et du « berger suédois », il se souciait aussi des savants atomistes et des techniciens de fusées, à tel point qu'il exigeait leur subordination à ses services secrets. Nous verrons, dans le chapitre VIII, avec quelle véhémence il a pratiqué cette expérience. Le *Reichsführer* est capable de faire guillotiner quatre prêtres de Stettin portant secours à des ouvriers étrangers, et en même temps, il fait preuve de « clémence » : il octroie à un diplomate hollandais parachuté comme espion le « privilège » de servir d'émissaire à son action diplomatique, si cela lui est utile[157]. Il conseillera à ses officiers de s'enrôler dans la *Wehrmacht*, « ce refuge des incapables », il conseillera également à ses agents de s'infiltrer auprès des services secrets alliés et de se faire passer pour militants chrétiens. Il osera dire à un délégué du Congrès mondial juif venu en avril 1945 à Berlin qu'il est le défenseur des religions et même le seul qui se soit opposé depuis toujours à une persécution des Juifs. Lorsque le temps du partage du « grand gâteau » surviendra pour les Alliés, Himmler pensera aux difficultés et aux rivalités provoquées dans les sphères supérieures du *Reich* par la nomination des commissaires, et la distribution des zones d'influence entre Gœring et les industriels. Lorsque les troupes russes et américaines marchent vers les rives de l'Elbe, Himmler constate soudain que deux événements lui sont favorables ; la maladie du Président Roosevelt, et les rivalités entre Russes et Américains en Pologne, en Grèce, en Yougoslavie, etc… Prenant ses désirs pour des réalités, il divise le monde occidental en « antisémites » et « enjuivés ». Les chrétiens et les militaires ne peuvent pas supporter, selon, lui, le triomphe des Juifs et de la franc-maçonnerie internationale. Il faut tout faire pour que ces rivalités s'aggravent. Opération jugée relativement facile, puisque partout en Europe surgira la lutte opposant les partisans de Moscou à ceux de Londres et Washington.

L'alliance antihitlérienne repose sur la personnalité de Roosevelt et les « cent familles britanniques ». Le Président malade disparaîtra. Les SS affirment que

son successeur sera le vainqueur de la campagne d'Europe, le général Eisenhower. D'où la volte-face de Himmler, qui joue alors la carte occidentale: celle des militaires et du christianisme. Les derniers mois de la guerre, le slogan *« Blut und Boden »* sera interdit, et remplacé par celui de « chrétienté et monde libre ». Il pensera même obtenir, grâce à ses services secrets, un changement de l'attitude des Alliés en ce qui concerne la capitulation sans conditions. Pour Himmler, Allan Dulles, l'envoyé de Roosevelt, en Europe, serait favorable à une capitulation séparée. Les diplomates et les militaires des Alliés ne pouvant arriver à un compromis, l'intervention du malade Roosevelt s'imposait.

Les agents secrets envoient à Himmler des rapports confirmant les luttes intestines qui divisent les monopoles en Angleterre et aux États-Unis. Aussi Himmler pense mettre dans la balance, comme nous le verrons, le potentiel économique de l'Allemagne, comme l'industrie du IIIe *Reich*[158].

« Un grand signe céleste » est annoncé. Le ciel récompensera Himmler d'avoir résisté à la conjuration des forces du mal. Comme autrefois Frédéric le Grand fut sauvé par un événement imprévu, grâce à son opiniâtreté, le IIIe *Reich*, grâce au *Wehrwolf*[159], finira par triompher. La prophétie était facile: Roosevelt souffrait d'une maladie incurable ! Himmler s'est fait projeter la bande documentaire, prise à Yalta, où le Président américain, que la maladie rend presque méconnaissable, est poussé dans sa voiture de paralytique. Le film acheté par ses agents en pays neutre fit la plus grande impression sur Hitler. Les nazis en conclurent que la situation devait être bien grave pour que Roosevelt se soit rendu à la conférence en cet état. Bonne nouvelle lorsque l'aviation et les divisions font défaut. Pour le cinquante-sixième anniversaire du *Führer*, Himmler en apportera une autre au *bunker*; l'arrivée de Bernadotte et du délégué suédois du Congrès mondial juif. Hitler croyait que la mort d'an de ses grands chefs disloquerait l'Alliance. L'action « Providence » ne consistait pas à attendre dans l'immobilité la mort du Président Roosevelt ; Himmler, plus réaliste que métapsychiste, entreprit d'aider la Providence. Il approuva une action pour tenter d'anéantir tous les grands leaders politiques et militaires d'Occident et d'Orient en s'inspirant de l'année 1934, où ses services pratiquèrent les méthodes terroristes partout où ils purent les appliquer ; assassinat de Dollfuss, de Rœhm, de Schleicher, d'Alexandre de Serbie, et de Louis Barthou.

Mais le *Reichsführer* et ses services n'ont pu obtenir aucun succès, les Alliés se tenant sur leurs gardes. Les trompettes qui devaient sonner la victoire n'ont pu que jouer la « sonnerie aux Morts » pour le Président Roosevelt, en accompagnant sa disparition de commentaires sarcastiques et grotesques. Mais

l’opération « Providence » avait quand même fait long feu. Le médecin de Himmler, son ami Gebhart, professeur de Faculté et non un vulgaire masseur, « prophétisera » aussi la mort du *Führer*, Himmler interprétera comme un signe favorable à sa mission cette « provision clinique » et, se fondant sur elle, annoncera comme une certitude la disparition prochaine du *Führer* au comte Bernadotte. Estimant n’avoir plus à obéir à un mort en sursis, il trahira son maître qu’il avait proclamé sur cette terre le génie de la perfection germanique. Voilà ce qu’il faut penser de Himmler « dominé » par l’astrologie.

VIII

Quand les sous-hommes forgent des armes fantastiques

L'espace et le nombre pour le *Reichsführer*

Après le débarquement allié du 6 juin 1944 en Normandie, on me remit les livres de *Zugänge* (arrivées) et *Abgänge* (sorties) du camp allant de 1936 à 1944. On les avait fait revenir des services de l'Inspection des camps et l'on m'enjoignit de rechercher les noms des techniciens, accompagnés de l'additif « Israël » (juif). Ma mission consistait à vérifier leur sort ou leur transfert dans les différents autres camps, « S'ils ont été transportés, indiquez le camp et la date », coupe sec un *Oberscharführer* du referat II 3 (statistiques) du service de Maurer, le chef de l'Arbeitseinsatz pour l'ensemble des 14 camps de concentration (*Amtsgruppe* D).

Cette besogne ne me plaît guère. Je la trouve suspecte. Les SS, responsables de la « mission » grommellent : « Bien sûr, on va en trouver dans ces bouquins, des physiciens, des chimistes. Des sales intellectuels, des Juifs, ennemis du *Reich* et du national-socialisme! Ce n'est pas ça qui manque ! Et dire que le *Reichsführer* veut encore leur donner leur chance ! »

Ils haussent les épaules d'un air dégoûté.

Je me mets au travail, je recherche dans les six gros volumes apportés par les *missi dominici* SS les noms des « spécialistes », inscrits avec la mention « Israël ».

J'en trouve beaucoup. Mais, pour la plupart à côté du mot « Israël » deux lettres : T. T. (*Tod auf Transport* – mort en transport) euphémisme discret pour dire « liquidé au crématoire ». Quelques-uns des survivants, des Juifs venus d'Auschwitz, la colonne « transférés » en fait foi, végètent peut-être encore à Dachau, à Buchenwald, à Mauthausen, mais la plupart ont. disparu ou ont été transférés dans les camps d'Auschwitz ou de Lublin. En bref, il résulte qu'il

subsiste encore pour les 14 camps une soixantaine de professeurs ou de docteurs ès sciences israélites, allemands et étrangers.

Ce total semble ravir les officiers SS, des intellectuels sûrement. Derrière les verres de leurs lunettes, leurs yeux brillent, ils jubilent. Ils m'agacent. Je me permets poliment de leur signaler que sur ces 59 hommes, chiffre exact, le transfert de 29 d'entre eux est antérieur à 1942.

— Peu importe, me lance avec désinvolture, l'un des officiers. On ira les chercher où ils sont !

Puis, comme s'il avait brusquement conscience d'en avoir trop dit, il enchaîne avec sévérité: « Et vous, tâchez de faire attention aux nouveaux arrivants ! Les diplômés ès Sciences, vous les notifierez immédiatement à votre *Oberscharführer* Timmer. Ordre du *Reichsführer*. »

C'était le jour de l'ouverture de la chasse aux savants juifs.

Aujourd'hui, on en sait les raisons : le grand-amiral Dönitz ne cessait de signaler à Hitler que les sous-marins jusque-là si efficaces qu'ils semblaient avoir gagné la bataille de l'Atlantique, devenaient de plus en plus vulnérables et que leurs pertes ne leur permettaient plus de grandes opérations. À la tactique des « meutes » de sous-marins, les Anglais opposent désormais le radar. Quant aux Russes, qu'on croyait définitivement battus, ils jettent toujours au combat de nouvelles troupes équipées de chars modernes fabriqués dans l'Oural, tandis que les « partisans » harcèlent les arrières.

Enfin, point capital. Himmler considère le débarquement comme la preuve de la décadence de la *Wehrmacht* et de l'incapacité de ses officiers dont, le seul souci est la poursuite des galons et des étoiles. La lutte sur deux fronts et les pertes subies nécessitent un effort supplémentaire pour créer des armes plus modernes et plus efficaces. La refonte de sa stratégie impose d'arrêter le gaspillage en hommes et en matériel et de mettre l'accent – même pour l'ennemi – sur les armes « fantastiques » et les méthodes uniques qui contrecarreront la puissance de feu des alliés. Dans le cadre de cet examen général imposé dans l'immédiat par l'imminence de la catastrophe, Himmler, responsable du front intérieur, est prêt aux concessions, même à transiger avec ses principes. Il consulte les hommes capables de jouer auprès des alliés le rôle d'interlocuteurs valables. Il est renseigné sur les efforts de certains cercles menés par Popitz, ancien ministre des Finances de la Prusse, le professeur Jessen, et Gœrdeler, l'ancien bourgmestre de Leipzig, en vue d'une paix de compromis. Himmler accepte même des conversations directes avec ces personnalités, soutenues par

les grands industriels. Convaincu que l'effort militaire n'a de sens que si la paix avec l'Occident est possible, Himmler met Hitler au courant de ces pourparlers. Puisqu'il ne s'agit pas d'attenter à son autorité militaire et à sa mission historique, Hitler commence à réfléchir sur cet atout éventuel. Lorsque, le 4 août 1944, Himmler parle à Poznan, on sent qu'il a rapporté ces conversations à Hitler, mais en faisant des réserves, puisque dans ce discours, le *Reichsführer* souligne qu'il a averti le *Führer* des desseins subversifs de Popitz en accord avec les chefs militaires. Par-là même, Himmler se déchargeait d'avoir joué double jeu et réclamait carte blanche pour son appareil d'économie de guerre.

Himmler a pris conscience du fait que la technique allemande, embourbée dans le mythe de la piétaille prussienne autant que dans la boue des steppes, et du fait que même la Science Germanique – avec des majuscules – n'ont pas jusqu'ici apporté de grands résultats. Le chef du front intérieur se pose en arbitre militaire.

La résolution avec laquelle les alliés mènent la guerre sur mer, sur terre et dans les airs l'incite à penser, son intuition aidant, qu'ils ne tarderont pas à lancer leur offensive générale contre la « forteresse Europe ». Il regrette les savants liquidés sur ses ordres comme « incapables » et déshonorant la science allemande !

Il crée des commissions spéciales qui, dans les différents camps, annuleront sur place les ordres antérieurs au 5 octobre 1942, par lesquels aucun Juif ne devait être maintenu dans un camp situé sur le territoire du *Reich*, mais transféré dans ceux établis sur les territoires occupés de l'Est.

Quelle régression représente cette volte-face dans la théorie raciale des sous-hommes quand on songe aux conceptions des doctrinaires du régime avant la prise du pouvoir et après, durant les années qui l'ont suivie ! Alors les têtes pensantes du racisme prophétisaient un avenir éclatant à la science allemande lorsqu'elle serait « épurée de ces charlatans, protégés par les comités du prix Nobel, sous l'influence de la juiverie ».

En 1933, l'Allemagne ne comptait au total que 525 000 Juifs, 0,8 % de la population. Que de grands hommes pourtant cette infime minorité avait-elle fournis à la Nation: 8 prix Nobel décernés à des Juifs, 4 à des demi-Juifs, sur 44 prix Nobel, attribués aux Allemands, plus de 20 % aux Juifs !

Dès 1900, 12 % des Juifs contractaient des mariages mixtes, c'est-à-dire que 6 000 Juifs ou Juives épousaient des ressortissants allemands. La Gestapo avait calculé que vingt ans plus tard, l'Allemagne recélerait 8 à 10 millions de Juifs,

de « métis » et d’Allemands ayant fondé un foyer avec des Juifs. À l’avènement du nazisme, curieusement, le pourcentage de mariages mixtes avait augmenté. Tous ceux qui ne pouvaient s’expatrier cherchaient à nouer des liens plus étroits avec les nationaux allemands. Dans l’impossibilité de placer leur argent à l’étranger, en raison des confiscations, les Juifs préféraient faire gérer leurs biens par des Allemands et, dans cette intention, beaucoup d’entre eux ont conclu des mariages de pure forme pour éviter la persécution.

Malheureusement, Himmler et Heydrich ne sont pas les seuls persécuteurs des Juifs. La Faculté de philosophie de Bonn retire déjà, en décembre 1936, son titre de *doctor honoris causae* à Thomas Mann, cet écrivain « enjuivé ». Les « philosophes » nazis comme nous l’avons vu, pensent jeter un pont solide « vers un nouvel âge du monde » en éliminant tous les Juifs de la vie publique et de la recherche scientifique. Pour eux, « la création n’est qu’un mystère de sang ». Le sang nordique étant le meilleur, il est le seul capable, en se conformant aux lois de la Nature, de permettre des découvertes pour le service du *Reich*. Toute autre thèse doit être répudiée. Elle résulte d’une métaphysique qui prend ses racines dans les fables antijuives. La science pratiquée par les Juifs est considérée comme un vol des trouvailles aryennes, exploitées par une intense publicité en faveur des intellectuels d’Israël. Le professeur Karl Astel de l’université d’Iéna réclame « qu’on libère la science naturelle de toute spéculation qui s’oppose aux lois de la Nature et à la politique démographique pratiquée par le *Reich* ».

Le professeur Dr phil. Dr ing. Dr med. Dr hc. Philip Lenard, professeur de physique théorique à l’université de Heidelberg et titulaire du prix Nobel en 1905, pour ses recherches sur « le rayonnement des cathodes », ancien assistant de Heinrich Hertz et qui édita, après la mort du grand physicien juif ses *Principes de la mécanique*, a déclaré dès 1924, en compagnie du professeur Johannes Stark, approuver la lutte d’Adolf Hitler pour « la renaissance allemande ».

Les deux professeurs sont allés jusqu’à comparer l’expérience sociale que préparait Hitler, à l’œuvre des Galilée, des Newton, des Kepler, dans le domaine des sciences naturelles. Ils expliquent leur refus de collaborer avec leurs pairs de « race juive », par la nécessité pour la science allemande de se purifier ! Cette citation de Richard Wagner, faite par Lenard, apparaît significative de ce sentiment nationaliste exacerbé ! *Deutsch sein, heisst eine Sache um ihrer selbst willen treiben !* (être allemand, c’est traiter une matière, non pour soi, mais pour elle-même!).

« La recherche scientifique, jadis capital d’hommes de formation allemande,

est, dans les cinquante dernières années devenue, sans qu'on s'en aperçoive, une chose juive », ainsi raisonne le professeur Lenard.

Ce qu'il prône, c'est tout simplement l'élimination et l'interdiction aux Juifs de tout ce qui relève du domaine de la recherche scientifique. « Pythagore, Euclide, Archimède, Newton, Leibniz étaient aryens. Ce n'est qu'à l'époque de Gaus, aryen lui aussi, que les Juifs ont commencé leur intrusion dans les sciences naturelles ». Se référant à un passé révolu, Lénard et Stark rompent des lances contre tous les savants du moment, contre l'illustre professeur de chimie Fritz Haber, contre Albert Einstein, car, scientifiques de type juif, « la science spéculative à laquelle ils se consacrent, mène à la religion, qu'il faut bannir comme un mal ». Les deux champions de la science aryenne se refusent à discuter objectivement la valeur philosophique de la théorie de la relativité. Rien d'autre n'est valable que la philosophie idéaliste germanique, base de la réalité politique du *Reich*.

Ils négligent la discussion sur l'apport possible de la relativité à la conception du positivisme spirituel et même à celui de la conception matérialiste du monde, en tant que théorie de la structure de l'absolu.

Pour eux, le problème espace-temps ne se pose pas et cependant, il animera, durant des siècles, les philosophes et les chercheurs des sciences naturelles.

Il nous faut souligner, pour rester objectifs, que des professeurs aussi illustres que Heisenberg, Hahn et Schrœdinger ne suivaient pas la voie tracée par les nazis et pour cette raison subissaient les violentes attaques des feuilles doctrinaires telles que le *Schwarzes Korps* (*Le Corps noir*) organe qui, chacun d'eux, traitait de *weisser Jude* (Juif blanc).

Le professeur Stark, également prix Nobel, n'hésite pas à affirmer qu'avec « Adolf Hitler, bienfaiteur et protecteur de la science allemande, le génie aryen marchera sur la route du germanique Galilée et pulvérisera toutes les influences des Juifs, qu'ils soient allemands ou étrangers ».

Avec la même vigueur, le Dr Ludwig Bierbach, professeur de mathématiques à l'université de Berlin et membre de l'Académie des Sciences, définit ainsi les mathématiques: « conséquence de l'intuition raciale dont les résultats sont conditionnés par l'appartenance raciale ». Il veut voir « se développer les méthodes allemandes dans les mathématiques ».

Le plus typique de ces exaltés, Klaus-Heinrich Tietjen, dans *Raum oder Zahl* (*Espace ou nombre*), déclare que l'espace (il pense à l'espace vital) et le nombre

sont pour les savants allemands le *to be or not to be*, la condition même de leur existence.

« La question décisive de base est espace-nombre – ou espace-temps ; en d'autres termes penser allemand ou penser juif; elle ne doit pas être résolue par des abandons, il importe que cela soit dit sans réticence[160] ».

Le professeur Tietjen demande en conséquence de mettre la mathématique au service du peuple allemand et de l'espace vital et non des Juifs et des théories d'Einstein.

Hitler a déclenché la guerre, persuadé de la suprématie de la technique et de la science allemandes, surtout en ce qui concerne l'armement moderne, l'aviation et la flotte sous-marine. En raison des promesses des scientifiques et de leurs affirmations coordonnées, Hitler ne pouvait imaginer que la science enjuivée pût fournir un apport aux alliés alors que son acquit, selon les conceptions racistes, résultait seulement du pillage du patrimoine national et du génie aryen.

Métamorphose de l'empire

Déjà, après les échecs militaires devant Leningrad et Moscou, durant l'hiver 1941-1942, Hitler et ses conseillers admettent que « la guerre va se prolonger » et qu'il faut créer de nouvelles divisions et augmenter le potentiel militaire des SS qui serviront d'exemple à la *Wehrmacht*.

Le *Reichsführer* se montre sûr de lui: il a endoctriné ses officiers et ses soldats. Les troupes sont maintenant équipées et ravitaillées en vue du froid polaire, Himmler ne dit que la vérité. Les bataillons de chasseurs en Laponie et en Finlande ont touché des fourrures, celles des victimes déjà passées par les cheminées. Pour que le moral du IIIe *Reich* ne faiblisse pas, comme ce fut le cas lors du IIe *Reich*, le *Führer*, sur les suggestions de Himmler et de son E.M. a ordonné la mobilisation économique et psychologique du peuple. Dès cette époque, Himmler a commencé à réclamer le droit de superviser toutes les activités du *Reich*.

L'ensemble du peuple subira le bain de sang, comme les SS. Le principe des « ponts coupés », celui des SS, sera dorénavant appliqué à chaque Allemand, qu'il soit engagé sur le front intérieur ou dans les opérations militaires sur territoire étranger. Tout Allemand qui laissera transparaître des doutes sur l'issue du combat du destin allemand sera traité en déserteur et déclaré *« vogelfrei »*, hors-la-loi. Pour lui, les tribunaux réguliers ne seront plus les seuls compétents, mais ils devront collaborer avec la Gestapo. À ce sujet, Himmler établit un contrat de

collaboration entre sa police et le ministre de la Justice, Thierach. Si l'étau de la terreur se resserre sur le peuple allemand, des points de vue politique et économique, le garrot qui étranglait les camps de concentration tend à se relâcher. Ce n'est encore que relatif, mais les prisonniers politiques seront traités, pour la durée des hostilités comme une masse utile pour la guerre totale et non plus comme une quantité négligeable destinée à l'extermination. Dans les directives envoyées au commandant des camps de concentration le 30 avril 1942, le général Oswald Pohl, chef de la WVHA, ordonne: « La garde des détenus, uniquement pour des raisons de sûreté, de redressement ou de prévention, cesse d'être au premier plan. Le centre de gravité s'est maintenant déplacé vers l'économie ».

L'ordonnance de Pohl définit clairement l'utilisation épuisante de la main-d'œuvre esclave au profit de l'industrie SS et du capitalisme allemand. En même temps, la WVHA (bureau central de l'administration économique) est chargée de l'exécution de la « Solution finale » ordonnée par Himmler au mois de janvier 1942, mais dont le processus s'accomplira en dehors du territoire du *Reich*. On ne tolérera que de rares exceptions, motivées par les connaissances techniques et professionnelles des Juifs déportés, et par les besoins de l'industrie SS. Himmler voulait ainsi différencier nettement la masse des esclaves du travail à laquelle on appliquera les « principes économiques » de son *Arbeitseinsatz* et celle des déportés raciaux voués à la « Solution finale », à l'extermination. Par ces mesures, dans l'empire himmlérien, qui jusque-là avait un caractère strictement policier, débute une métamorphose organique: l'ordre SS prend en mains les rênes de la guerre. Il la dirigera sur le front comme il dirigera dans l'avenir la colonisation de l'ensemble de l'Europe. « La Solution finale » sera un excellent exercice d'entraînement.

Pour compenser les pertes de sang sur les champs de bataille, on s'efforcera d'affaiblir le potentiel biologique de l'ennemi par l'isolement de femmes et d'hommes et par le travail épuisant *(erschöpfend)*. Inversement, les mesures sanitaires et biologiques appliquées par le *Reichsführer* aux SS seront élargies et concerneront tous les Allemands. En conséquence, on développera les services du *Reichsführer*, chargés de la protection de la race, de la colonisation et de la « bienfaisance ». On encouragera les mariages des soldats par tous les moyens. Tout homme qui engendrera un enfant pendant ses permissions aura automatiquement le droit de « renouveler son devoir vis-à-vis de la nation », l'année suivante. Toute femme enceinte pourra être « mariée légalement » avec un « soldat mort pour son *Führer* sur les champs de bataille », et bien sûr avec tous les droits qui en résultent, dont la pension alimentaire. Les instituts du style

Lebensborn (source de vie) pour la protection des filles-mères et de leur progéniture, se multiplieront selon une progression géométrique.

Le dernier fils d'une famille ne servira plus au front, par contre, il contractera mariage avec une fille saine et féconde. Il bénéficiera donc du statut des SS de sang pur, les SS mariés servant au front de l'arrière. Un grand devoir attend aussi les médecins SS. Il leur faut non seulement faire progresser la technique chirurgicale et la thérapeutique des maladies, mais surtout surveiller et améliorer l'alimentation de l'armée et de la population. On leur a aussi assigné pour devoir de développer la fécondité des Allemandes, de provoquer des fécondations jumelées, de maintenir les femmes enceintes en excellent état physique, malgré des accouchements à peu près annuels et même de prolonger leur fécondité jusqu'à 50 ans!

Des efforts plus considérables et d'un réalisme plus guerrier sont imposés aux savants et aux techniciens. Il leur faudra découvrir des procédés pour la fabrication des explosifs de destruction massive et des véhicules capables de les transporter sur les centres urbains ennemis et dans le même ordre d'idée, inventer des armes de défense pour sauvegarder les vies humaines dans le *Reich*.

Par ces mesures, l'empire de Himmler, embryonnaire en 1933, a pris forme. Adolescent en 1939, la guerre l'a mûri, le voici adulte après la défaite de Moscou. Déjà le *Reich* des policiers s'est transformé en *Reich*-police. Les SS ne sont plus un État dans l'État, comme le sont plus ou moins les services de sécurité dans tout régime politique. Ils incarneront un système *sui generis* qui dépassera toutes les prévisions et les rêveries du *Reichsführer*, lorsqu'il prit le commandement des escouades de protection fortes de 200 hommes. Le *Reich* SS adoptera une stratégie et une tactique originales et utilisera dans l'ensemble de l'appareil étatique les méthodes jusque-là propres aux seuls SS. La Weltanschauung est devenue une réalité vivante. Jusque-là limitée à la police et aux renseignements, l'expérience de la doctrine, utilisant des méthodes plus appropriées – scientifiques, – assurera selon Himmler la victoire et éternisera à jamais le *Reich* SS. Toute opposition active dépendra d'un nouvel examen à la suite duquel des mesures draconiennes surviendront. Les lois ne seront plus que formelles. Pour juger un acte légal ou illégal, l'opportunité convenant au *Reich* SS, jouera le rôle déterminant. Tous les dirigeants, gênants pour la hiérarchie du nouveau *Reich* « seront éliminés à la façon dont on élimine la poussière d'un appareil de précision ». Ni les degrés de la fonction, ni les services rendus à la cause nationale-socialiste ne pourront protéger de l'épuration.

Après le débarquement allié en Afrique du Nord, en novembre 1942,

Stalingrad et le début des grands raids aériens alliés, c'est-à-dire dès le début de l'année 1943, le monde himmlérien entame la première phase de sa métamorphose impériale. S'il s'est contenté en 1942 de louer la main-d'œuvre d'esclaves à l'industrie, pour mieux saisir les leviers économiques du pays. Himmler, en 1943, passe à l'action directe: contrôle de la production, du rationnement et de l'effort militaire du *Reich* en général. Les SS ont désormais le droit de pendre une ouvrière étrangère qui a volé quelques pommes de terre. La Gestapo est autorisée à envoyer pour un vol du même ordre, un membre du Parti ou un SS dans un camp de concentration pour trois mois durant lesquels il sera rééduqué. Renforçant les mesures économiques, le centre de gravité du *Reich* SS se déplace maintenant vers le militaire et la stratégie. Ou le constate non seulement par la formation de nouvelles divisions dont le nombre augmente à un rythme sans précédent, mais aussi par la volonté impérative du *Reich* SS de fournir à la nation l'arme absolue: l'arme de la victoire finale.

Jusqu'à la fin 1942, Himmler dispose en tout de huit divisions. De 1943 à la fin de la guerre, il en a formé 30 de plus. Il a soumis totalement l'*Abwehr* auparavant partiellement contrôlée par la SD, grâce à l'infiltration et au contrat signé par l'amiral Canaris au début de la guerre avec son ami Heydrich. Himmler verse dans les SS les formations « Brandebourg », chargées des missions spéciales, qui dépendaient de l'*Abwehr*. Le monopole de la bravoure sera l'apanage des SS *Jagdkommando* (Commando de chasse) sous les ordres de Skorzeny, le fameux libérateur de Mussolini. Les divisions de la *Wehrmacht* auront pour chefs des commandants endoctrinés par le national-socialisme, et la *Feldgendarmerie* (gendarmerie militaire), dans les mains de la SD, aura l'œil sur les mouvements dans l'armée, Himmler place sous son autorité le pouvoir politique et militaire de l'ensemble du territoire du *Reich*, par ses plénipotentiaires qui se posent en rivaux des *Gauleiter* et en supérieurs des commandants des régions militaires. Le gouverneur militaire d'un territoire occupé devient simple adjoint des *Höhere SS-Führer* (des chefs SS supérieurs). De hauts dignitaires SS supervisent politiquement et économiquement l'ensemble des territoires occupés. La *Wehrmacht*, dépendant par son corps d'officiers et par la logistique du haut E.M. himmlérien se transforme elle aussi en auxiliaire du *Reich* SS encadré par ses prétoriens, les *Wafen-SS*, Himmler interdit maintenant aux Affaires étrangères de s'occuper des questions juives, exception faite quand elles servent d'intermédiaire tactique au service de Heinrich Müller et de son subordonné dans ce domaine: Adolf Eichmann.

On imposera aux récupérés d'office eux-mêmes le port des *Spiegel* (écussons) aux insignes runiques et des épaulettes noires ornées d'argent, marque

distinctive du volontaire engagé pour la durée de la guerre. En principe on exige d'un SS une taille de 1,80 m, une dentition impeccable et l'obligation de se soumettre à un examen physique et médical très sévère, préconçu par Himmler et son ami, le professeur Gebhardt. Plus tard, quand des régiments entiers de la *Wehrmacht* seront incorporés aux *Wafen-SS*, on ne tiendra plus compte ni de la taille, ni des prothèses. On abolira même le maniement d'armes et la culture physique quotidienne. Il suffira que le soldat SS compte dans les divisions engagées au front. Plus question d'uniforme bien coupé, de bottes cirées, de têtes tondues et de marches en chantant. Par contre, la Weltanschauliche Instruktion continue. Obligation de parfaitement connaître :

1° La personne du *Führer* et son combat ;

2° L'histoire du Parti, sa doctrine et le rôle des SS ;

3° Et de subir un *wehrpolitisches Examen* (examen de la politique de défense).

Dans le troisième point de l'éducation politique des recrues, les chefs insistent sur les principes de la guerre totale, de l'économie dirigée, de la race nordique, sur la base de l'enseignement de Himmler, de Darré et de Gebhardt : « La juiverie, la religion et la franc-maçonnerie sont les ennemis principaux de la renaissance allemande. Elles désirent perpétuer la colonisation du territoire allemand au moyen de partis politiques et de la soi-disant démocratie parlementaire ».

Auparavant, après un « drill » féroce, les nouveaux SS se montraient capables d'avancer sous le feu des mitraillettes, de passer à la nage un fleuve charriant des glaçons, d'exécuter une marche de cinquante kilomètres, sans manger ni boire ou de traverser dans un char des maisons en flammes. Toutes ces épreuves de courage sont abolies. Il suffit maintenant d'une *grosse Schnauze* (grande gueule).

Nous, qui dans le camp, considérons les faits sous l'angle politique dans nos discussions sur l'avenir, nous reconnaissons que le peuple allemand ne peut être tenu pour responsable des crimes imposés par le régime himmlérien, son système et ses chefs. La plupart des jeunes, formés par le national-socialisme, grandis dans la conviction que l'armée allemande n'a pas été battue, mais trahie, en 1918, que l'Allemagne a subi l'inflation, la crise économique, le chômage, par la faute du Diktat de Versailles, croient que la continuation de la guerre et le seul moyen de s'assurer un avenir. Les autobahns, les quartiers ouvriers de plein emploi, le minimum assuré par le rationnement, les possibilités d'une carrière brillante, autant d'atouts pour le *Führer*. Ils ne connaissent pas d'autre système

et en grande majorité, ces jeunes SS ignorent tout des desseins de Himmler et de son entourage. Lors de leur recrutement, on se garde de leur dire qu'ils pourront devenir des gardiens et des bourreaux. Dans les camps et dans les régions conquises, même sur les documents de la RSHA, on ne lit pas les mots : tuer, liquider, asphyxier (plus tard le mot exécution sera interdit), on parle des gens « à choisir », à séparer des autres. Et pour la chambre à gaz, on se sert des mots « installation spéciale » et *« Sonderbe-handlung »* (traitement spécial).

De plus, tous les jeunes SS n'ont d'espoir que dans ces armes nouvelles, celles de l'Apocalypse, dont on leur parle, qui assureront le triomphe du Bien sur le Mal, des bons sur les méchants. Ils obéiront jusqu'au bout à ceux qui par ruse ou par éloquence, leur paraissent être les porte-drapeaux de la Patrie allemande.

En même temps, l'empire policier, c'est-à-dire les troupes spéciales des SS et les services de renseignement de Himmler qui se chargeaient de toutes les questions concernant la répression de la résistance soit dans les territoires d'occupation, soit dans les camps de concentration – élargit son emprise d'action sur les prisonniers de guerre ou les ouvriers civils.

Mais Himmler ne se contente plus d'être le chef de la police du *Reich*, il est maintenant le *spiritus movens* de l'effort militaire sur le front et en partie le responsable de la *Wehrwirtschaft* (économie de défense) sur le territoire du *Reich* et des pays occupés, grâce à la main-d'œuvre des déportés politiques, des Juifs et des ouvriers étrangers. Une austérité, un rationnement draconien s'annoncent.

Dans une circulaire envoyée en juin 1943, l'*Obersturmbannführer* Maurer, responsable de l'utilisation de la main-d'œuvre dont disposent les SS, dit: « Tous les services d'administration des camps de concentration ainsi que les entreprises employant nos mains-d'œuvre doivent être réexaminés en ce qui concerne les prisonniers engagés dans le travail pour libérer tous ceux qui ne sont pas employés dans une activité d'importance militaire. Les *Führer* chargés de la main-d'œuvre communiqueront au plus tard dans un mois à dater de cette lettre le nombre de prisonniers récupérés pour les tâches de la défense qu'exige le projet du *Reichsführer*. Je tiens à rappeler aux commandants et à leurs subordonnés au strict respect des ordres communiqués déjà en ce qui concerne l'économie du charbon, de l'électricité et de l'essence. Le travail fini, le commandant ou ses subordonnés doivent faire personnellement des rondes dans les bureaux et les ateliers pour constater si l'électricité est éteinte et si le chauffage est fermé ».

Nous fûmes nous-mêmes victimes de cette note. Notre cave-abri bétonnée resta désormais un vrai frigidaire. Nous savions déjà que Himmler se proposait de devenir le responsable de la recherche scientifique. Parallèlement à ses nouvelles fonctions, il ordonne aussi à tous les services médicaux de se consacrer exclusivement aux besoins de l'armée, soit pour les opérations de terre, air ou mer, soit « pour la guérison de nos soldats », comme il dit. Les docteurs redoublèrent leurs expériences les plus extravagantes dont l'opinion mondiale a déjà connaissance.

De nouvelles armes peuvent être mises en fabrication, sous condition que la mise au point du prototype ne dépasse pas six semaines : seules exceptions les armes spéciales, les fusées, les bombes atomiques et autres projets d'engins approuvés par l'E.M. SS. Pour ces nouvelles tâches, Himmler a complètement réorganisé son *Reich*. Il recrute en partie des hommes nouveaux et surtout réadapte la RSHA aux nécessités de la guerre totale. La division des camps de concentration faite selon le schéma de Heydrich perd toute valeur en raison de l'emploi de la main-d'œuvre nécessaire pour les usines à travers le *Reich*.

Les plans de rajustement et de décentralisation de l'industrie, en raison des reculs de l'armée abandonnant des territoires qu'elle occupait et des bombardements, émanent de Speer, en plein accord avec Himmler. Les fabrications militaires ont nécessité le regroupement des usines dans la Bavière, l'Autriche, la Saxe, la Thuringe et la Bohème. Les neuf grands KZ sur le territoire du *Reich* subissent eux aussi leur métamorphose: Sachsenhausen, Buchenwald, Dachau, Mauthausen, Neuengamme, Ravensbrück, Natzweiler, Gross-Rosen, Flossenburg, Ce n'est pas une coïncidence si tous les grands camps se trouvent, comme nous l'avons dit, placés près des villes choisies par le *Führer* pour devenir les joyaux de l'architecture et de l'urbanisme. « Après la guerre, les monuments ! » est le slogan du moment. Les camps sont maintenant des forges, et des entreprises de travaux publics.

Sachsenhausen, à côté de Berlin, la capitale, est spécialisé dans la fabrication des avions, des chars et la mécanique électrique.

Buchenwald, près de Weimar, petite patrie de Herder, Gœthe, Schiller, livre la main-d'œuvre aux usines d'armement de la Saxe.

Dachau, dans le voisinage de Munich, ville de la résurrection nationale-socialiste, devient le centre de la répartition des esclaves pour les ateliers de la Bavière.

Neuengamme, à proximité de Hambourg, ancienne ville hanséatique, « porte

vers le monde », fournit les « zébra » pour les chantiers navals, la construction des sous-marins et les haut-fourneaux de la Ruhr.

Ravensbrück, où domine la main-d'œuvre esclave féminine, est chargée de la confection du linge et des vêtements de l'armée, également de l'emballage des munitions.

Natzweiler, dans la région de Strasbourg, prévu pour devenir un haut lieu de la renaissance allemande, au-delà du Rhin, devient le dépôt des N.N., employés aux travaux les plus durs, un bagne.

Mauthausen, sur le Danube, près de Linz, ville où en 1882 partait « le premier programme » inspiré de la pensée de Georg Ritter von Schœnerer, pour une grande Allemagne, abrite le personnel qui travaille dans les usines secrètes au plus profond des montagnes, Mauthausen, prévu pour les criminels et les politiques aux cas les plus graves, partisans de la guerre d'Espagne et des Balkans, destinés à mourir dans les carrières de pierre, s'est transformé en centre de l'effort militaire et stratégique de Himmler.

À Gross-Rosen, en Silésie et à Flossenburg, à la frontière tchèque, les détenus ne travaillent plus exclusivement dans les carrières, mais fabriquent des pièces pour les chemins de fer et les carlingues pour les avions.

De 1943 à 1945, Himmler multiplia par six les effectifs de ces points forts, les brigades zébra font tache d'huile à travers l'ensemble des territoires du *Gross-Reich*. Partout se traînent des colonnes de déportés, gardés par les SS, le fusil à la main. Partout des barbelés, des miradors abritant des mitrailleuses, prêtes à tirer. Nous sommes convaincus que cette implantation de l'industrie de guerre dans les villes allemandes va attirer sur elle la foudre des forteresses volantes venant d'Angleterre.

Après le débarquement du 6 juin, les détenus spécialistes, sans tenir compte de leurs origines, forgent les armes *WU-WA* (*Wunder-Wafen* : armes miraculeuses) partout où existent des ateliers. Dans certains endroits choisis, ces ateliers, ils les créeront.

Les 12 *Bau-Kommando* (Commando de construction) de Sachsenhausen, comptant chacun de 500 à 1 000 détenus, sont dispersés à travers le *Reich* dans la Ruhr, dans les Alpes, en Bohême et surtout dans les environs de Berlin pour les réparations de routes et des voies ferrées. Certains d'entre eux construisent les routes stratégiques pour l'*Alpenfestung* (la forteresse des Alpes), elles relient Berlin à Mauthausen, Steyr à Linz, Boudzeovice à Pilsen. Certains *Bau-Kommando*, à la fin de la guerre, seront transportés à Munich, à Salzburg, Linz

et Ebensee pour renforcer les efforts des SS occupés déjà avec la masse des prisonniers de Sachsenhausen et les déportés juifs venus d'Auschwitz, à transformer les montagnes tyroliennes en bastions SS, « inexpugnables », fortifications et usines souterraines.

Réorganisation de la RSHA

De cette transformation militaire et stratégique opérée dans le système concentrationnaire, il ressort que les SS, par la main-d'œuvre et la planification de l'industrie de guerre, pour doter la *Wehrmacht*, l'aviation et la marine d'armes nouvelles, ont réussi à mettre la main sur l'ensemble de l'effort de guerre. Les crédits pour les investissements dépendent entièrement du visa des services de Himmler sur les propositions du ministre Speer. Même principe pour la distribution des matières premières et des combustibles. Pour obtenir la main-d'œuvre, il faut s'adresser au responsable SS pour le travail, Sauckel, et pour les prisonniers politiques à l'Inspection des camps à Oranienburg, dont le chef est le SturmFührer Maurer, chef du service de répartition de la main-d'œuvre (Amt D II, Arbeitseinsatz). Maurer a même été promu pour ces fonctions au rang de *Brigadeführer*, général de brigade. Antérieurement, les services de Himmler exerçaient leur compétence sur la main-d'œuvre des prisonniers de guerre par la RSHA, disposant du monopole des interrogatoires et des enquêtes dans les stalags, mais administrativement les prisonniers de guerre relevaient de la *Wehrmacht* et de l'*Abwehr*, Himmler les prit en mains, son empire s'élargit.

Déjà, durant l'été 1943, Himmler, en accord avec Kaltenbrunner, nouveau chef de la Sécurité, chargea ses conseillers juridiques de l'élaboration d'un nouvel organigramme de la RSHA, tenant compte « des besoins de la guerre et surtout de la mission dévolue aux SS dans l'effort militaire et stratégique ».

Après la réforme qui prit effet à dater du 1er octobre 1943, notons quelques-uns des changements les plus intéressants survenus dans la RSHA :

a) Le chef de l'Amt III (SD), Ohlendorf, devient en quelque sorte le coordinateur et le contrôleur de l'économie et de l'effort scientifique. Son subordonné, l'*Obersturmbannführer* Dr Turowski (III C 1) contrôle la science. Le chef de l'*Amstgruppe* III D, Wirtschaft (économie), *Obersturmbannführer* Seivert, coiffe les services économiques. Leur travail consiste en principe à mettre sous l'influence des SS et du *Reichsführer* la science, l'industrie et l'économie du pays, mais le service économique dirige aussi la production de guerre dans les pays occupés. Le *Sturmbannführer* Dr Zehlein (III D West) est chargé de l'Europe occidentale, le *Sturmbannführer* Harnisch (III D Ost) de

l’Europe orientale.

b) À l’Amt IV, c’est-à-dire à la Gestapo, en dehors de ses prérogatives antérieures, incombe la lutte contre les sabotages économiques tentés par les ennemis du *Reich*. Son chef, le *Gruppenführer* Heinrich Müller, se voit habilité pour prendre seul les décisions. Ce qui jusque-là lui était interdit sans coordination préalable avec les ministères compétents. Pour faciliter la « destruction des ennemis du *Reich* », Heinrich Müller et ses services ont droit d’intervenir partout et sans pitié. Ils ont pleins pouvoirs pour toute action jugée par eux utile contre les sabotages de tout ordre. L’*Amtsgruppe* IV A, mené par le *Standartenführer* Panziger s’attaque aux ennemis du *Reich* en général. L’*Amtsgruppe* IV B, dirigée par le *Sturmbannführer* Roth, chargé de la surveillance des sectes, englobe le fameux *Referat* (section) IV B 4, confié aux soins du *Sturmbannführer* Adolf Eichmann, conseiller responsable pour les questions juives.

De Heinrich Müller dépendent aussi les ouvriers étrangers, venus volontairement s’employer en Allemagne ou envoyés d’office par les services allemands sous le couvert des autorités des pays occupés. C’est l’*Amtsgruppe* IV D, dont le chef est le *Standartenführer* Dr Rang qui donne les directives sur le recrutement et l’emploi de la main-d’œuvre des ouvriers civils.

Le chef de la Gestapo continue à réprimer les mouvements de résistance sur l’ensemble des territoires occupés par le *Reich*. Il développe de façon très efficace l’espionnage dans les camps de concentration, les stalags et les campements des ouvriers civils.

De ses directives édictées en 1944, sur les traitements à infliger aux « persécutés », il ressort qu’il a le droit de décider de la mort d’un prévenu, sans jugement, prérogative réservée auparavant au seul *Reichsführer*.

Himmler se réserve de superviser les affaires importantes (complots, attentats, conduite de la guerre, espionnage à l’étranger), mais Müller, cet homme redoutable, assure seul le bon fonctionnement des usines et des laboratoires scientifiques. Son *Amtsgruppe* IV E (*Abwehr* – contre-espionnage), dirigé par l’*Obersturmbannführer* Huppenkothen, accroît sensiblement son personnel et dispose désormais de pouvoirs élargis, non seulement sur le *Reich* mais sur toute l’Europe occupée.

La nomination de l’Autrichien Kaltenbrunner, imposée par Hitler à la tête de la RSHA, correspondait dans la pensée du *Führer* à une réorganisation des services secrets désormais soumis à son contrôle direct. Heydrich était déjà

tombé en disgrâce en 1941, peu après les victoires de l'Est, alors que Hitler, poussé par ses maréchaux, avait tenu pour nécessaire d'éloigner de la capitale l'homme qui, par ses dossiers, faisait trembler les grands chefs militaires. Kaltenbrunner semblait au *Führer* moins dangereux que les hommes de l'entourage de Himmler, suspects d'intrigues pour leur avancement. Malgré cette suspicion de Hitler à l'égard des sous-ordres de Himmler, dès le printemps 1943, l'autorité du *Reichsführer* augmenta en raison des succès de ses divisions *Wafen-SS* sur le front Est, surtout dans l'été 1943, et de ses prévisions exactes de la volte-face italienne. Il devient enfin ministre de l'Intérieur. À ce poste, il peut mieux défendre ses « poulains », surtout ceux que l'on juge coupables, dans l'entourage de Hitler, des fautes commises en Norvège et en France : déportations et fusillades. Le commissaire en Norvège Terboven, ami de Hitler, qui voyait d'un mauvais œil l'ingérence des SS sur la nation qu'il gouvernait, avait même réussi à maintenir le camp de Grim hors de la compétence de la Gestapo. Les SS, la *Wehrmacht*, les Affaires étrangères se montraient en rivalité sur la manière de traiter les pays scandinaves, cette grande porte vers le monde occidental.

La lutte sur le front, les armes secrètes prennent la première place dans les préoccupations de Himmler. Oubliée la domination économique dans le *Reich* ! Par le *Ahnenerbe* (héritage des ancêtres), il voudrait mobiliser les savants germaniques et par là, élargir la voie vers les Scandinaves; il mettra, même à la disposition du chef des services d'espionnage son masseur finlandais, Kersten, considéré par lui comme un expert des pays nordiques et qui lui inspire une absolue confiance.

Nous parlerons de l'importance du complexe scandinave au moment où, à la fin de la guerre, Himmler se chargera lui-même de rechercher diplomatiquement des possibilités de paix. Là nous connaîtrons le caractère diabolique du *Reichsführer* et de son entourage. Nous avons vu comment il a pris une place capitale dans la conduite de la guerre, en s'imposant aux Affaires économiques, après avoir réorganisé sa police pour les besoins de la guerre totale. Voyons comment Himmler se croit capable, en reprenant directement sous son contrôle les savants allemands et en profitant de la matière grise et de la main-d'œuvre esclaves, de fournir bientôt à son *Führer* les armes fantastiques dont il rêve et, par là, devenir le seul arbitre de la situation militaire en Allemagne.

La « *mathematische Abteilung* » à Sachsenhausen

En 1944, après le débarquement, Himmler vient de s'aviser que le nombre de savants et de techniciens nécessaires aux recherches d'avant-garde n'est pas en

proportion avec l'accroissement démographique de l'Allemagne. Sa politique a entraîné le départ des enseignants possibles qui sont allés forger les armes des puissances démocratiques. Dès 1933, comme nous l'avons vu, les cadres des universités préféraient pousser à l'extrême les recherches raciales et mettre la mathématique au service de l'espace vital. On a formé des experts, en particulier des médecins et des biologistes, mais on les a versés dans les *Einsatztruppen* ou affectés dans les camps de concentration pour mener la guerre d'extermination. Comment faire revenir les émigrés, ressusciter les morts et s'assurer la bonne volonté des savants et des techniciens internés ? On a construit des usines pour la motorisation à outrance qui permettra la conquête des grands espaces au-delà de l'Oural et du Caucase et leur colonisation après la victoire, mais Gœring n'a rien fait pour protéger la population allemande des bombardements. Et surtout le *Reich* n'a pas les moyens d'y riposter. Himmler décide de transformer l'*Ahnenerbe*, institution de caractère typiquement « philosophique », racial, en une organisation chargée de développer les armes modernes. Voilà pourquoi le détenu que je suis a été chargé de retrouver les savants survivants et pourquoi notre camp est promu : « Laboratoire de la recherche scientifique ».

L'*Ahnenerbe* et Sievers prennent une importance capitale, puisque Sievers se voit confier la coordination des travaux scientifiques utilitaires, travaux de base pour la fabrication des armes et leur utilisation. Je cite cette célèbre lettre que Himmler écrivait le 25 mai 1944 à Pohl :

« Parmi les Juifs, que nous avons reçus maintenant de Hongrie, ainsi que parmi nos prisonniers des camps de concentration, il doit y avoir sans doute toute une quantité de physiciens, chimistes et autres savants… L'*Ahnenerbe* avec la RSHA, qui a créé déjà parmi les prisonniers de guerre russes un pareil laboratoire de recherches, est chargé d'exécuter les commandes considérées comme urgentes et ordonnées par la science et l'industrie de l'armement[161] ».

Si au moment des grands succès militaires, l'objectif de Sievers visait à prouver par la science expérimentale l'infériorité biologique et intellectuelle des Juifs, ainsi que des autres peuples, en 1944, tout était changé: le IIIe *Reich* se mit à exploiter à outrance les détenus juifs et étrangers.

La majorité de ces intellectuels, Sievers les découvrit, bien entendu, dans les camps. Un contrat conclu en 1944, d'après les directives de Himmler, entre le *Gruppenführer*-SS Pohl et le général de police Koppe, dépendant du ministère de l'intérieur pour l'exploitation des prisonniers politiques prévoyait:

1° La WVHA met à la disposition du général Koppe les prisonniers pour la

recherche scientifique[162] ;

2° L'engagement est fait par le général Koppe ;

3° La construction de baraques et de laboratoires est financée par l'*Amtsgruppe* C (bureau de constructions de la WVHA) ;

4° Le financement des recherches est fait sur avis favorable du conseil de la recherche du *Reich*, sous la responsabilité du *SS-Brigadeführer* professeur Menzel ;

5° Les commandes des recherches nécessaires pour la guerre seront ordonnées par le *Reichsführer*-SS, par le conseil de recherches ou par l'OKW. Les travaux seront coordonnés par le directeur du ministère, professeur Schumann ;

6° Les conseils de recherches du *Reich* ou de l'OKW devront communiquer les noms des savants sous l'ordre desquels travaillent les prisonniers ;

7° Dans les cadres de cet engagement travailleront aussi le Dr Hans-Müller et KVR Rietsch ;

8° L'administration de cet organisme incombe à la WVHA, au chef de l'Amt C V et aux hauts SS et *PolizeiFührer* de l'Est, aux économistes SS et notamment au *SS-Hauptsturmführer* professeur Dr ing. Willing.

Par ce document, on voit clairement comment Himmler, par l'intermédiaire de Pohl et des camps de concentration, tient à contrôler aussi ceux des savants qui travaillaient pour le conseil de recherches du *Reich* et de l'OKW et on peut surtout se rendre compte de son désir de tirer des régions de l'est, les matières premières indispensables, puisqu'il introduit dans la combinaison les SS responsables dans les pays occupés de l'Est.

Tous les spécialistes des sciences naturelles que les nazis ont pu capturer en Europe, on les réunit dans une baraque spéciale du camp de concentration de Sachsenhausen. Au début de décembre 1944, une vingtaine de mathématiciens et de physiciens travaillaient sous le contrôle des SS à effectuer des calculs, indignes du génie allemand, et à résoudre les problèmes des V-1, V-2 et V-3.

L'organisation de ce rassemblement incombait, comme nous l'avons vu, au général de la police Koppe. Il se chargea de récupérer les « oiseaux rares » dans les prisons, dans les camps ou disparus dans l'oubli. Pour des raisons de sécurité, le plan Koppe prévoyait que certains d'entre eux travailleraient dans le plus strict

isolement. Les cellules des prisons étaient tout à fait indiquées. Le centre des études du haut commandement de la *Wehrmacht* désignerait le professeur sous les ordres duquel seraient dirigées les équipes constituées. Le *SS-Brigadeführer* professeur Menzel, du « Conseil scientifique du *Reich* » mit à la disposition du centre de Sachsenhausen les moyens financiers indispensables pour les achats de matériel et d'appareils. Rien ne fut modifié dans la tenue des savants, ils portaient l'uniforme « zébra » comme tous les autres prisonniers. Ce que je sais, c'est que les récits des survivants nous permettent de dire ce que cachait la « *mathematische Abteilung* ». Les savants se rassemblaient plusieurs fois par semaine sous la direction du *SS-Untersturmführer* Boseck pour discuter des problèmes à résoudre. Ceux de la construction concernaient un groupe particulier. Parmi ces spécialistes se trouvait le célèbre ingénieur hollandais Ringers, qui avait dirigé les travaux d'assèchement du Zuydersee. Une vingtaine de Juifs, dont les noms étaient tenus secrets, mais qu'on avait reversés dans les listes des camps, participaient, en coopération avec les services de Himmler et de Gœring, à l'Institut physique de Munich sous la responsabilité du professeur Dr Walter Gerlach.

Le chef de la « section mathématique » travaillant dans le camp de concentration de Sachsenhausen, le *SS-Untersturmführer* Dipl. math. Boseck, notifiait à Himmler le 28 décembre 1944 que le travail avait commencé avec sept déportés au début du mois. Mais comme, par la suite, l'équipe avait été renforcée par des hommes transférés de Buchenwald, il groupait dix-huit savants :

3 prisonniers *Reichsdeutsche*,

6 prisonniers français (dont un malade, le professeur Georges Bruhat, transféré de Buchenwald atteint de pleurésie),

3 prisonniers thèques,
3 prisonniers belges,
1 prisonnier danois,
1 prisonnier portugais (en ce moment malade),
1 prisonnier juif.

Dans le même rapport, Boseck écrit que le mathématicien portugais, Anta

Gomez, venait d’être transféré comme TBC le 14 décembre 1944 à l’infirmerie de Sachsenhausen. Il souligne que c’est une perte sérieuse étant donné qu’il était chef de groupe et qu’il travaillait très bien.

En décembre 1944, cinq mois avant la débâcle, les SS s’avisèrent soudain que les mauvais traitements pouvaient être pour quelque chose dans les maladies, TBC et typhus, qui nécessitaient l’envoi au Revier. Antérieurement les affaiblis tombaient sous le « régime des musulmans » (candidats à la chambre à gaz).

À quelles recherches les savants ont-ils été attelés ? Boseck nous donne la réponse dans la lettre ci-dessous mentionnée:

« La commande A 2/44 (calcul de la pression de l’air à travers une coupe transversale d’une forme ronde) a été terminée. La commande A 5/44 (établissement de tables pour certaines fonctions définies par l’intégrale) est parvenue à la phase terminale. Elle sera achevée dans les premiers jours de janvier 1945. De plus, on a travaillé sur la commande A 1/44 (établissement de cartes, précisant les hauteurs des surfaces caractérielles)… »

Ses esclaves-savants, sous la contrainte, résolvaient pour la victoire nazie, des problèmes d’aérodynamique, des calculs compliqués de mathématiques et cherchaient les solutions numériques des formules de physique, résistance de matériaux, finesse, etc.

Gœring, comme président du *Reichsforschungsrat* (conseil des recherches du *Reich*) collaborait intensivement avec tous les Instituts de mathématiques et de physique, ainsi qu’avec ceux de chimie et de médecine. Ce qui s’explique, les vitesses de plus en plus grandes des avions nouveaux posant des problèmes portant sur la composition des alliages légers et sur les possibilités biologiques des pilotes. Dans ce conseil, le professeur docteur Walter Gerlach assumait des fonctions importantes : *Bevollmächtiger für kernphysikalische Forschung* (fondé de pouvoir pour la recherche nucléaire).

Personne n’ignore l’effort de la camarilla des Hohenzollern, pendant la Première Guerre mondiale, pour trouver « le rayon de la mort ». C’est aussi l’espoir de Hitler et plus encore du chef SS Himmler. Au stade actuel de la physique, le *Reichsführer* raisonne : Il n’est pas concevable que les savants allemands ne parviennent pas à découvrir des rayons capables de provoquer des explosions à longue distance, de paralyser les machines et surtout ces bombardiers qui de plus en plus durement attaquent l’Allemagne.

Dans cet esprit, Sievers, toujours lui, réunit le 20 juillet 1944 (quelle coïncidence!) jour de l’attentat contre le *Führer*, les spécialistes en la matière en

leur annonçant que l’Allemagne ne peut désormais compter sur la victoire que grâce à des armes nouvelles.

Quand se répandit en Europe le bruit que l’on faisait un pont d’or aux scientifiques et que, de plus, ils seraient réglés en devises et même en or, on vit surgir toute la fripouille de l’Europe, charlatans et faiseurs. De l’ésotérisme, Himmler évolue et devient alchimiste. Dans son désir de hâter les choses, il avait conseillé à Hitler de faire appel personnellement au Duce pour coordonner les travaux des savants italiens dont le contrôle lui échappait. Il « affranchit » son plénipotentiaire en Italie, le général Karl Wolff. Une information l’avait comblé. Un nommé Marconi, sans aucun rapport avec le célèbre inventeur, « avait réussi » par des rayons à provoquer des explosions à distance.

La découverte du physicien Marconi bouleverse la Wilhelm Strasse. L’ambassadeur d’Allemagne à Vérone, Rahn, et le plénipotentiaire de Himmler pour l’Italie, le général SS Wolff, s’entendent pour proposer un contrat à Marconi et assurer sa protection, dans la villa de Fasano, sur le lac de Garde, où il poursuit ses expériences[163].

Devant une commission, l’Archimède du *Duce* fit sauter un dépôt de munitions. Ce fut l’euphorie jusqu’au jour où le service de protection, composé de « barbouzes » SS trop curieux, constata que platine et or s’étaient volatilisés. Comme d’autre part, les recherches n’apportaient pas de résultats, malgré l’aide substantielle accordée, Sievers autorisé par Himmler envoya une commission scientifique, une de plus, qui se rendit à Fasano et qui, non sans difficultés, réussit à visiter le fameux laboratoire. Marconi n’était guère mieux installé qu’un alchimiste ou un amateur actuel de valeur moyenne. Les explications que donna « le savant » ne péchaient pas par excès d’audace, mais plutôt d’incertitude, puisqu’il se contentait d’affirmer qu’il avait pu transmuter la matière, sans fournir la moindre preuve. Arrêté et interrogé, il affirma que son explosion à distance était une réelle découverte, le meilleur des trucs pour se procurer de l’argent en temps de guerre, et reconnut avoir placé un récipient contenant un liquide acide dans le stock de munitions.

La peur des sabotages devient pour l’appareil SS et la *Luftwafe* tout entière une véritable obsession. D’où le désir de Himmler d’obliger les savants à s’enrôler dans l’Ordre SS.

Dès qu’ils auraient prêté serment, après avoir fait « la preuve du sang », ils seraient désormais justiciables de la seule juridiction SS, les tribunaux civils et militaires étant incompétents. Comme sur des esclaves, on aurait sur eux le droit

de vie et de mort, Himmler y tient. Il veut mettre les savants sous son contrôle. Il a déjà la main-d'œuvre qui leur est indispensable. Il contrôle Peenemünde, le centre dans la Baltique, comme 300 km au sud, il administre les usines souterraines dans les montagnes du Harz.

La course avec le diable

Non loin de Nordhausen existait une annexe du camp de Buchenwald. Son nom : Dora. Plusieurs milliers de prisonniers politiques y travaillaient dans des casemates creusées à plusieurs centaines de mètres sous la terre et descendant même jusqu'à 1 500 mètres en profondeur. Les déportés politiques peinaient jour et nuit, 16 heures sur 24. On leur laissait huit heures pour dormir, se laver, manger et faire leur lit. Des casemates, souterraines comme les ateliers, servaient de dortoirs. On n'en sortait que gravement malade ou mort. Dans les deux cas, on était transféré à Buchenwald pour y être brûlé dans les fours crématoires. Il n'y eut d'exceptions que pour quelques spécialistes de l'électronique et du guidage des V-1 et des V-2. On en avait besoin.

Un jour, mon ami norvégien Trygve Wahl vint me voir de l'*Arbeitseinsatz* pour me confier qu'un cas spécial pourrait présenter de l'intérêt pour la documentation que je réunissais peu à peu sur les activités des prisonniers, pour notre réseau de résistance: un Polonais venait de Dora pour être affecté à l'école de l'*Abwehr* de Brandebourg. Il devait rester un jour seulement dans le block d'isolement sous le contrôle de Rudolf Harz, le mouchard de la Gestapo, pour subir un interrogatoire spécial. Mais la quantité de prisonniers, trois cents quelquefois, confiés à Harz, dépassait les possibilités de ce policier amateur. J'ai suggéré à Wahl de réclamer le Polonais pour compléter sa fiche. Son métier n'y figurait pas. Il arriva à notre baraque, escorté par Wahl. À mon grand étonnement, j'appris de la bouche de ce garçon, électricien à Varsovie, que dans les souterrains de Dora on ne se contentait pas de fabriquer les pièces des V-1 et des V-2, mais qu'on expérimentait les prototypes des moteurs des fusées. Dans des halls spéciaux, en béton armé, des multitudes d'appareils mesuraient la force de propulsion et l'énergie des carburants, mis au point par les laboratoires allemands. Dans sa casemate, le Polonais entendait le ronflement des engins et les grincements des câbles d'acier et des chaînes qui servaient à les hisser. La mauvaise aération, l'insuffisance des ventilateurs, l'excès des gaz, intoxiquaient de nombreux prisonniers. Dans ces halls, les officiers SS et les ingénieurs, par prudence, ne descendaient que pour contrôler les résultats et pour relever les diagrammes des appareils de mesure.

À une commission succède une autre commission. Les SS sont tous conscients

que dans ces souterrains se joue le destin du monde. Que pourra faire l’ennemi contre ces armes totales? Aussi les sous-ordres de Himmler ont-ils renforcé les mesures de surveillance et étendu sur les camps le filet de leurs mouchards. « De cet enfer, personne ne sort vivant, sauf pour les interrogatoires de la Gestapo, le nœud coulant ou l’incinération », dit le Polonais. Cette atmosphère de fièvre, de promesses et de tortures, précise à chacun des prisonniers l’importance de son travail. Le sort de la guerre en dépend. Lorsqu’ils montent les grandes carcasses métalliques et les remplissent d’engins, les travailleurs forcés n’ignorent pas que ces prototypes en expérimentation détruiront un jour ou l’autre les centres urbains des alliés et les colonnes des combattants.

Le mystérieux Polonais Jerzi allait être vraisemblablement interrogé par un « service scientifique » chargé de combattre les sabotages. S’il niait catégoriquement avoir commis un geste quelconque contre le déroulement normal du travail, il était admirablement renseigné sur les labyrinthes souterrains de Dora et les procédés utilisés par les prisonniers pour ralentir le travail et détériorer les instruments. Cependant, il ne veut surtout pas passer pour un mouchard. Des informations très précises qu’il m’a données en janvier 1945, voici l’essentiel:

« Dora est situé à 6 kilomètres de Nordhausen, Autrefois on y distillait l’ammoniaque. Les travaux ont commencé en septembre 1943. À l’époque il n’y avait que 4 ou 5 kilomètres de couloirs. Maintenant, les casemates se développent sur 14 et peut-être 16 kilomètres. On y travaille de 6 heures du matin jusqu’à 21 heures. La majorité du personnel disparaît, atteint de tuberculose. Les poussières ammoniacales rongent les poumons comme le charbon ceux des mineurs. Les gens qui perforent les rochers dorment sur le lieu de leur travail. On craint que remontés à l’air libre, ils se refusent à redescendre. Ils sont pleins de poux. »

« Les Allemands civils, en principe tous des hommes passés par les prisons, portent les initiales de l’entreprise qui les emploie. Eux aussi ne sont pas capables d’exercer une surveillance convenable sur les dizaines de milliers de déportés politiques, qui, les appareils de précision terminés, coupent un fil ou simplement crachent ou urinent dans les systèmes électroniques. Par 50, les V-1 et V-2, qui lors des essais souterrains n’ont pas fonctionné, passent à la vérification dans une usine spéciale. Ils en reviennent en pièces détachées. Alors on prend en série par 20, 30 ou 50 les hommes qui les ont fabriqués. Mais cela ne suffit pas à empêcher Russes, Hollandais, Français, Polonais, Yougoslaves de continuer leurs sabotages. En raison de ces sabotages, le chef de la Gestapo

Müller, s'est même rendu à Dora avec une commission et j'ai été longtemps interrogé.

« Le travail s'accomplit dans de longs boyaux souterrains, longs de 150 à 200 mètres et larges au plus de 8 à 10 mètres, pour limiter les risques d'effondrement de la roche. Deux couloirs vont de Dora à l'autre versant de la montagne, à Ellrich, soit environ 5 kilomètres. Entre ces deux couloirs, une cinquantaine de halls ; une cinquantaine d'autres halls sont en cours d'aménagement. Au dehors, on a construit des baraques pour les détenus. Nous sommes plus de 30 000, mais on nous a prévenus que l'usine allait être agrandie et que ce seraient des prisonniers ramenés de Lublin, d'Auschwitz et des prisons de l'Est qui exécuteront les plans. On compte employer en tout 60 000 déportés politiques, rien que pour les bombes volantes. »

À la fin de la guerre, Dora et Ellrich comptaient une population sous-alimentée de 52 000 hommes. Le *Reichsführer* envoya à Dora un *Sonderkommando* d'enquête et fit aux détenus « cadeau » d'un cinéma et d'un bordel. Pour les distraire? Non, pour impressionner la Croix-Rouge internationale et prouver son sens de l'humain.

La forge de Dora et les V-2

Himmler, en prenant personnellement sous son contrôle le *Sonderkommando* Dora, voulait marquer l'emprise grandissante des SS sur le développement des armes modernes. Tout son espoir, il le mettait dans leur effet décisif, croyait-il, pour le sort de la guerre.

En 1944, le commando Dora changea de nom. Le voici promu au rang de camp de concentration Mittelbau avec un effectif de 32 000 déportés politiques. Sur ce terrain où chaque jour s'agrandissent les ateliers de la société *Mittelwerke GmbH* dirigée par un certain Rickhey et ses adjoints Otto Foerschner (*SS-Sturmbannführer*), Orto Bersch et Sawatzki. Ce dernier passait pour le constructeur des chars « Tigre ».

Ce combinat d'armes secrètes installé sons le mont Kohnstein du Harz occupait les fosses 39, 40, 41, 42 d'où l'on extrayait autrefois des minerais. Au début de la guerre, on y entreposait des carburants.

Les grandes sociétés allemandes de Berlin assurait l'exploitation commerciale de l'entreprise de Dora. La compétence ressortait du ministère de l'Air, donc du *Reichsmarschall* Gœring qui espérait grâce à ces armes reconquérir son autorité défaillante depuis l'insuccès en 1940 de la bataille de l'air, au-dessus de l'Angleterre ; mais le contrôle politique, économique et policier dépendait de

Himmler. De nombreuses autres usines travaillaient au matériel nécessaire pour les V-1 indexés dans le code de Gœring sous la côte : F 2 – g-76 et dont la production massive sortait des Fieseler-Werke. Le centre d'études et d'essais se trouvait comme nous l'avons vu à Peenemünde sur la petite île d'Usedom dans la Baltique, à proximité de la presqu'île de Rœgen où un commando de Sachsenhausen se trouvait détaché.

La production des engins coûtait cher. Un V-1 revenait à 200 000 *Reichsmarks*, un V-2 à 300 000. Le V-2, désigné sur les bleus d'étude A 4 (agrégat 4) dépendait de la *Wehrmacht*. Himmler, devenu, après la conspiration du 10 juillet 1944, le chef de l'armée de réserve, prit en main la production accélérée des V-2 et apporta son aide aux V-1[164]. De juin 1944 jusqu'à la fin de la guerre, les usines des armes secrètes fabriqueront 10 000 V-1 et 3 000 V-2.

Les SS ne cachaient pas leur espérance, leur enthousiasme même, en prophétisant la destruction totale de Londres et des usines d'armement qui s'y trouvaient concentrées. Trois cents kilomètres séparaient les rampes de lancement de la capitale anglaise. De grosses responsabilités pesaient sur les prisonniers techniciens. Leur seule possibilité de sabotage consistait à perturber l'appareillage de direction. Après les premiers bombardements de Londres par les V-1, les SS poussèrent un soupir de soulagement. Mais quand Hitler annonça en novembre 1944 que la capitale britannique se trouvait sous les tirs des V-2, engins plus efficaces au point de vue explosif et beaucoup plus pré-cis, ce fut chez les officiers et la majorité des soldats un véritable enthousiasme. Une fois de plus le *Führer* avait raison.

« Londres en flammes… Les Anglais fuient leur capitale… Panique en Grande-Bretagne… » telles sont les variations des manchettes de la presse allemande sur le thème central : par les armes nouvelles, le *Reich* gagnera la guerre. Mais les prisonniers, eux, ne perdaient pas espoir. De tout temps on a découvert des parades aux armes nouvelles. Notre premier devoir, à nous qui les fabriquons, est d'en réduire autant que faire se peut la production et d'en diminuer l'efficacité. Par ses services de renseignement, Himmler apprenait que sur trois engins lancés sur cette cible colossale, la capitale britannique, un seul tombait dans la région du Grand Londres. 312 avaient explosé sur les rampes. Sur 1 115 V-2, 518 seulement atteignirent leur but selon les précisions fournies après la guerre par les experts britanniques.

Les 3 milliards de marks dépensés pour ces armes inquiétaient peu Hitler, ce qu'il reprochait à Himmler, c'était leur impuissance à provoquer le résultat espéré. Les Anglais faisaient dévier les engins grâce à leurs avions de chasse et à

d’autres procédés de défense.

« Sabotage » conclurent les deux chefs.

On prit de nouvelles mesures de protection contre les ouvriers prisonniers. On pendait tous ceux qu’on soupçonnait d’entraver la fabrication. Le camp de concentration de Mittelbau (Dora) ne comportait pas de chambre à gaz, mais un portique permettant de pendre des victimes en série. Si par hasard quelques-uns restaient en vie après l’exécution collective, on les gratifiait d’une balle dans la nuque. La terreur n’amenait pas d’amélioration sensible. Aussi Gœring et Himmler, en dépit de leur jalousie et de leur rivalité, dans la production des armes modernes, encouragés par l’exemple des Kamikazes japonais (pilotes suicides), mirent-ils en chantier le plan *SV-Einsatz* (*Selbstvernichtungseinsatz* – l’engagement de l’autodestruction). De nouvelles fusées, mais habitées, furent essayées à Laerz dans le Mecklenburg. En janvier 1945, les projets du *Reichsführer A* 9 et *A* 10 prévoyaient la construction de puissants engins à deux étages, capables de bombarder Moscou et même New York selon les dires des techniciens allemands. Et, selon les prisonniers qui y travaillaient, les rampes et les pistes d’envol se conduisaient à Ohrdruf, près de Weimar. Le *SS-Hauptsturmführer* Albert Schorz, autorisé par Himmler, préleva la main-d’œuvre à Buchenwald, afin de réaliser au plus vite le programme prévu. Il comportait la production accélérée d’engins capables de transporter jusqu’à 10 tonnes d’explosifs, selon le vœu exprimé par Hitler, lors d’une réunion à son Q.G., le 7 juillet 1943, pour détruire Londres, Moscou et New York. Mais le temps passait et les *WU-WA* (*Wunderwafen* – armes fantastiques) n’obtenaient ni la précision, ni l’effet psychologique qu’on escomptait.

Un jour, nous apprîmes par les « transférés » que le commandant de Dora, le *SS-Sturmbannführer* Fœrtschner, était remonté furieux des ateliers souterrains. Les yeux lui sortaient de la tête. Des saboteurs dans son camp ! Il ordonna aux prisonniers de dénoncer immédiatement leurs camarades qui n’accomplissaient pas consciencieusement leur tâche comme l’exigeait le droit allemand. Personne ne broncha. Fœrtschner parti, le contremaître apprit des sous-officiers SS que l’*Abwehr* avait constaté que nombre de V-1 et V-2 ne se détachaient pas de leurs rampes de lancement ou que, sitôt en vol, ils ne gardaient pas le cap qu’on leur avait donné. Ils dérivaient.

Cela n’avait rien d’étonnant puisque dans le *Werk Mi-Bau* où étaient mis au point et contrôlés les appareils électriques et les radios pour les fusées V-2, la main-d’œuvre était à 90 % composée de techniciens des nations sous le joug, tous organisés, et d’Allemands opposés à l’hitlérisme, donc les uns et les autres

ennemis farouches du régime, tous avertis que leur vie dépendait de leur travail. L'usine de fusées Dora effectuait les réparations des engins spéciaux. En examinant soigneusement les mécanismes défaillants, les SS cherchèrent à démasquer les coupables. La solidarité des patriotes les empêcha de mener leurs enquêtes à bonne fin. Les SS truffèrent les ateliers de mouchards, mais à Dora les prisonniers marqués du sceau de la mort savaient se taire. Et chacun connaissait son devoir.

La concentration de milliers de prisonniers politiques et de guerre, des ouvriers civils et des chefs d'usine et de services, enfermés selon le principe barbare « qui défend un ennemi sera traité en ennemi », cassa la discipline, mais à Dora (Mittelbau) l'armée « zébra » déplora 36 000 morts d'épuisement ou assassinés.

Les besoins en matières premières avaient pris une telle importance que, dans les baraques du Kommando Speer, on envoyait à la casse jusqu'à des appareils d'optique tout neufs, pour en récupérer le chrome, le cuivre et les métaux rares, indispensables aux centres de recherches du ministère de la *Reichspost* dont les laboratoires se trouvaient à Berlin-Lichterfelde.

Malgré les bombardements et la progression des Alliés, les SS paraissaient absolument tranquilles. Ils croyaient fermement à la sagesse du *Führer* et se sentaient sûrs d'eux, puisque le *Reichsführer*, l'inspecteur de la production stratégique, qui par conséquent étaient bien placé pour connaître les « secrets », leur affirmait que, sous peu, les armes miraculeuses sortiraient des laboratoires SS et entreraient en action.

Un jour de novembre 1944, Winkels se comporta de façon un peu mystérieuse. Je sentais qu'il hésitait. Pour la première fois, il voulait connaître notre opinion sur un problème qui l'obsédait. Seul avec moi, dans la cave du trésor, mystérieusement, il sortit de son porte-documents une feuille qu'il me donna à lire. Après avoir pris connaissance du texte, je le priai de le recopier ou de la photographier, car la guerre terminée, il constituerait une pièce extraordinaire. Winkels, toujours désireux d'accomplir les ordres de notre réseau, accepta. La voici, tirée du *Vermerk zu den Akten* (note dans les actes du commandant) : « Selon une communication téléphonique de l'E.M. du *Reichsführer*, 50 savants se trouvent sous le contrôle du *Hauptsturmführer* docteur Fischer et sous la protection personnelle du *Reichsführer*. L'ensemble du personnel SS devra les traiter avec correction, cela vaut spécialement pour le Revier, dont ils pourront demander les services. Le *Reichsführer* demande si les savants pourraient indiquer des noms et des adresses de physiciens nucléaires

que réclame le Conseil de recherches du *Reich*. Les prisonniers travaillant pour la Sonder-kommission doivent avertir immédiatement leurs supérieurs des renseignements concernant des savants se trouvant dans les camps ou à l'extérieur des camps. C'est un problème de toute urgence, car le *Reichsführer* veut créer de nouveaux centres de recherches pour d'autres armes ».

Comment fonctionna le centre scientifique de Himmler

L'effort scientifique et technique avait pris peu à peu une telle importance que Himmler, qui, au début de la guerre s'occupait de la fondation des sociétés industrielles pour concurrencer Gœring, a consacré presque tout son temps dès 1943 à la fabrication et à l'amélioration technique des fusées, des avions et des recherches nucléaires. Son E.M. personnel intervenait directement dans les recherches des laboratoires. Lui-même, dans les différentes phases de l'élaboration des projets, discutait en personne avec les savants au cours de leurs visites dans les ateliers et les usines secrètes. Pour la réalisation de ses plans, Himmler avait chargé les services de la RSHA, notamment l'Amt III, pour les *deutsche Lebensgebiete*, les territoires allemands dirigés par le *SS-Brigadeführer* Ohlendorf, économiste et grand ordonnateur de massacres collectifs des *Einsatztruppen*, de trouver les procédés les plus efficaces pour mettre de l'ordre dans l'effort technique militaire. Selon Ohlendorf, les savants, têtes pensantes de la recherche et de la construction mécanique, devaient être immédiatement enrôlés dans les formations SS et soumis à la discipline du *Reichsführer*, Kammler lui-même, déjà nommé, fut extrait par Himmler de la *Luftwafe*. Un savant qui ne montrait pas l'enthousiasme exigé, même considéré comme *unabkömmlich* (indispensable) était immédiatement remplacé et le *Reichsführer* se chargeait de l'amener à plus de compréhension; au front, en première ligne.

L'activité des services de Himmler et de l'*Abwehr* dans leur ensemble prouve l'immense intérêt du IIIe *Reich* pour les recherches et son désir de fournir à la *Wehrmacht* les armes les plus perfectionnées. C'était, pensait Himmler, en absolue conformité avec l'esprit germanique, féru de technique. Le jour où Hitler reçut le rapport sur les armes nouvelles, les fusées, il fut fasciné au point d'assister personnellement aux essais. En mars 1939, il passa une journée entière, en compagnie du général Brauchitsch au centre de Kummersdorf où la *Wehrmacht* essayait des propulseurs de fusées. Pendant le déjeuner, il confia à son entourage:

« Voilà l'artillerie de l'avenir! Vous allez battre bientôt le record de la Grosse Bertha[165]. C'est grâce à la supériorité des armes qu'on évite les guerres et l'effusion de sang. »

Heydrich, enthousiaste de ces « armes de l'avenir », en raison de sa formation technique, avait incité de tout temps le *Reichsführer* à intensifier l'effort scientifique, pour faire des *Wafen-SS* l'avant-garde des forces armées du *Reich*. Lui-même se passionna pour le développement et l'équipement des sous-marins et des avions. À ce sujet, il coopérait de la façon la plus étroite avec les services de Canaris et de Gœring. Pour démontrer son universalité de capacités, il passa le brevet de pilote de chasse et mena les conversations avec le général Milch, pontife technique de la *Luftwafe*, à laquelle les services de Himmler fournissaient les cobayes nécessaires : des détenus politiques !

Mais, pour réaliser le programme *Wu-wa*, manquaient les célèbres savants, Frédéric Gaus, Felix Klein, Cari Runge et autres, sortis de l'université de Gœttingen : ils avaient émigré. En septembre 1939, Hitler réunissait les atomistes. Il leur demanda de lui soumettre le « Plan Uran ». On s'attela aux recherches et on se lança à la chasse aux « secrets ».

Des agents nazis furent dépêchés à Copenhague, résidence de Bohr, prix Nobel de physique, à Moscou où travaillait le célèbre physicien russe Kapitza, en Angleterre et aux USA. Pas beaucoup de pièces au tableau ! Ils en trouveront une documentation plus abondante quelques années plus tard, dans l'Amt VII de la RSHA : articles découpés et fichage des noms des spécialistes relevés dans les journaux et les revues russes, américaines, anglaises, françaises et allemandes.

Dittel, chef de l'Amt VII (archives) avec ses revues et ses périodiques, exécutait un travail analogue à celui fait par nous dans les registres des prisonniers politiques. Le groupe VII relevait bien les noms de nombreux savants, le problème était de les récupérer. Certains avaient disparu, fusillés ou déportés, d'autres purgeaient des peines dans les prisons. Le virage de la RSHA valut la libération à de nombreux savants, prisonniers de guerre, Polonais, Russes, Ukrainiens, Juifs, entre autres au physicien français E. Piattier et à son collègue Pérou. Par le tri des documents des recherches françaises, trouvés à La Charité-sur-Loire par l'*Abwehr* lors de l'exode, les Allemands connurent exactement le point où étaient parvenus dans la recherche atomique Frédéric Joliot-Curie et sa femme Irène. Ce n'est d'ailleurs que des doubles remis par les deux savants au gouvernement français, que s'empara l'espionnage de l'*Abwehr*. Les Joliot-Curie avaient détruit les originaux avant la ruée de l'ennemi.

Pour mesurer plus exactement la pression que Himmler exerçait dans le domaine des fusées et de la physique nucléaire, notons que le IIIe *Reich* avait toutes les possibilités d'arriver le premier à la production des armes atomiques et des véhicules capables de les transporter. Les Instituts les plus renommés se

trouvaient sur le territoire du *Reich* et de l'Europe occupée. Les mathématiciens allemands jouissaient d'une renommée mondiale. De plus, l'Allemagne disposait seule de mines d'uranium à Johannistal en Bohème et dans le Harz. L'Académie des Sciences de Vienne et le Radium-Institut autrichien marquaient des points sur ces problèmes. L'institut de physique de Gœttingen, en liaison avec la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft, groupait les savants les plus éminents. On le considère dans le monde comme le berceau de la science moderne. Déjà en 1908, on avait créé un atelier pour les « moteurs et la navigation aérienne », et dès 1933, les « astronautes » allemands Oberg et Wernher von Braun lançaient dans le voisinage de Berlin, leurs premières fusées.

Des physiciens comme Heisenberg, Hahn, Gerlach, Weitzsäcker, Thiessen, disposaient des connaissances capables de faciliter l'application industrielle de l'énergie produite par la fission de l'atome; et le *Reich*, grande puissance industrielle, était tout à fait en mesure de mettre à la disposition de ses savants les moyens techniques leur permettant la réussite.

À Paris existait aussi un centre important de la recherche nucléaire. La notoriété des deux frères, Maurice et Louis de Broglie et celle de Frédéric et Irène Joliot-Curie n'échappaient pas aux services secrets de Himmler. Le laboratoire de Joliot-Curie était très bien équipé et disposait même d'un puissant cyclotron. En occupant l'Europe, le *Reich* n'avait pas seulement agrandi la base économique, mais aussi le potentiel scientifique et technique, à condition que les autorités SS réussissent à mobiliser la puissance cérébrale du continent. Bien des difficultés surgissaient. Le cœur des hommes libres ne se prêtait pas à la trahison de leur patrie et de l'humanité. Certains savants allemands manquèrent de force morale. Ils n'ignoraient pas que beaucoup de leurs collègues devaient émigrer pour raisons politiques ou raciales, comme Lise Meitner, collaboratrice du professeur Otto Hahn. Ils se taisaient. Parmi tant d'autres qui ont quitté l'Allemagne, citons Edouard Teller, d'origine hongroise, qui sera plus tard le pilier de la recherche thermonucléaire américaine et considéré comme le père de la bombe « H ». Lui aussi avait quitté l'Allemagne où il s'était déjà fait un nom dans sa spécialité.

On ne disposait pas d'un nombre suffisant de savants atomistes. Mais le ministère de l'économie pensait déjà, en 1939, développer des *Uranmaschinen* , capables d'exploiter l'énergie produite par la fission. Au même moment, les services de l'armée envisageaient la fabrication d'une *Uranbombe*. Le Dr W. Dames, chargé des recherches au ministère de l'économie, convoquait, en avril, une conférence sur l'*Uranmaschine*, mais l'*Oberst* Schummann, de la

Heereswaffenamt, tenait lui, le 26 septembre 1939, à Berlin une grande conférence sur les possibilités d’utiliser la réaction en chaîne fondée sur l’uranium et son application pour les armes modernes. À cette conférence participaient les experts : Bascher, Robert Bagge, W. Bote, P. Diebner, S. Fltigge, Hans Geiger, Paul Harteck, F. Hoffmann et Mattauch. Les tâches étaient réparties en plusieurs groupes. On désigna Werner Heisenberg comme chef de l’*Uran-Projekt*, qui rentrait dans le cadre de la Kaiser-Wilhelm-Gesselschaft dont les laboratoires et les arsenaux, fondés par elle, existaient dans toute l’Allemagne. Un groupe travaillait à Dahlem, Berlin, sous la direction de Heisenberg, Peter Adolf Thiessen avait déjà créé un laboratoire moderne de physico-chimie. Un autre centre se trouvait en Thuringe, sous la direction de P. Diebner. Un troisième à Strasbourg, sous Karl Friedrich von Weilzsäcker, chargé comme *Ordinarius für Kernphysik* (titulaire de la chaire d’énergie nucléaire), de la formation des cadres pour la physique nucléaire. À Hambourg travaillaient Harteck et Bagge, et d’autres à Heidelberg, Celle, Gœttingen, Leipzig, Munich, un peu plus tard à Vienne, à Prague, Paris, Amsterdam, Copenhague. On fit tout pour obtenir une coopération efficace des savants allemands et établir des contacts solides avec ceux des territoires occupés, mais aussi avec les savants de l’Axe, notamment en Italie, au Japon, en Hongrie. Mais la collaboration avec l’étranger se présentait mal.

Joliot-Curie, désigné par Raoul Dautry, responsable de l’armement au moment de la guerre, pour l’application de l’énergie atomique aux besoins de la Défense, avait stocké en secret 180 litres d’eau lourde dans le centre de la France. Il les fit diriger vers Londres avant l’arrivée des SD. Il lui fallut accepter comme « adjoint » Wolfgang Gentner, avec qui – il est vrai – il était en bons termes, au point que son assistant fut destitué pour la lenteur de ses travaux et remplacé par un homme de confiance de Himmler, plus tard arrêté pour « contrebande ». Heisenberg et von Weitzsäcker, tous deux élèves de Nils Bohr, reprirent contact avec le professeur danois. En automne 1941, Heisenberg s’est rendu à Copenhague pour consulter le célèbre savant sur les possibilités de produire des bombes atomiques.

Nils Bohr reçut des Allemands l’assurance que son laboratoire serait agrandi, qu’il y pourrait travailler sans contrainte, malgré ses origines non aryennes. Malgré cela, une nuit, il jugea opportun de s’embarquer secrètement avec son fils, pour la Suède, d’où un avion britannique les transporta en Angleterre. Encore une défaite pour la RSHA.

Himmler s’étonnait du peu de résultats obtenus dans la physique nucléaire. Il

alla jusqu'à proposer aux savants les grades de *Gruppenführer* ou d'*Obergruppenführer*. Il est prêt à intervenir par d'autres moyens pour donner l'impulsion au génie allemand en léthargie. Il fera arrêter les savants, s'il le faut.

Mais son action provoqua les critiques du *Reichsmarschall* Gœring, auquel les chefs d'escadres réclamaient de plus en plus d'avions, celles du grand-amiral Dönitz, qui affirmait qu'il ne lui était plus possible de maintenir la supériorité sous-marine dans l'Atlantique, et du général Eduard Wagner, responsable de l'équipement de la *Wehrmacht* qui s'inquiétait de l'extension de plus en plus considérable des divisions SS, qu'il lui devenait impossible d'assurer. Gœring qui se rendait bien compte de l'impuissance de la *Luftwafe*, ne voulait à aucun prix abandonner la direction des recherches. Il espérait lui aussi pouvoir fournir, le premier, au *Führer*, l'arme dont il rêvait, dès août 1939.

Dès le 17 juillet 1940, les savants allemands avaient découvert les éléments 93 et 94 du système Mendeiev qui ne portaient pas encore le nom de plutonium. Weitzsäcker écrivait à cette époque son traité : *Eine Möglichkeit der Energiegewinnung aus U-238* (une possibilité d'extraire l'énergie de l'U-238). Les nouvelles provenant de Stockholm et de Copenhague inquiétaient Gœring et Himmler, toujours en rivalité sur la responsabilité de la recherche scientifique et de l'espionnage. Le *Reichsführer* soupçonnait les savants d'être enjuivés ou marxistes, toujours prêts à trahir. Le Conseil de la recherche scientifique que supervisait Goering, mais dont la direction scientifique dépendait du professeur Walter Gerlach, *Abteilung Kernphysikt* se tenait directement en rapport avec Sievers, le fondé de pouvoir de Himmler pour la *Wissenschaftliche Zweckforschung*, et le général Rudolf Menzel, chargé des recherches dans les laboratoires des universités et des écoles techniques.

Les *Baukommando* (commandos de construction) des prisonniers politiques de Sachsenhausen effectuaient les travaux souterrains en vue des diverses usines secrètes. On en utilisa également pour les essais contre les gaz. Dans les camps régnait une atmosphère d'angoisse, surtout quand on apprit les bombardements de Londres par les V-1 et les V-2. « Et ce n'est pas tout! » disaient les SS. Mais chez nous, avec ensemble, les occultistes ranimaient les courages. « Puisqu'ils bombardent Londres, pourquoi ont-ils ramassé dans le camp tous les physiciens sur l'ordre de la Politische Abteilung ? »

Pendant que le bruit courait de l'existence de l'arme terrifiante, Himmler décidait d'accroître le nombre d'usines produisant le *Kampfstof,* le gaz destiné à être utilisé *in extremis* sur le champ de bataille, ou même à l'asphyxie des villes ennemies. Il chargeait le professeur Karl Brandt, commissaire général du *Führer*

pour les questions sanitaires, d’examiner l’efficacité de différents gaz et de leur assurer une production massive.

Comme nous l’avons vu, ce n’est que le 6 août 1944 que Himmler, en sa qualité de commandant de l’armée de réserve, nomma le *SS-Gruppenführer* et général lieutenant des *Wafen-SS* Dr Heinz Kammler grand chef des V-2. Le deuxième paragraphe de cette lettre[166] prouve qu’à cette époque l’arme n’était pas encore au point pour des opérations pratiques, *Die Einsatzfähigkeit ist raschestens zu erzielen* (Il faut réaliser la capacité d’engagement le plus tôt possible). Et dans le troisième paragraphe, Himmler concédait: « Vous avez, pour cela, tout pouvoir » *(Sie haben dazu alle Vollmacht)*. Et il ajoutait: « J’entends recevoir des rapports hebdomadaires sur la réalisation ».

Himmler ordonna plus tard à Kammler de pousser la mise en fabrication d’un V-3, d’un V-4, d’un V-5, engins capables de transporter de grosses bombes à air comprimé et même à uranium, pour les jeter sur Londres, Moscou et New York.

Le 17 juillet 1944, Marcel Déat, ministre du travail dans le ministère Laval, écrit dans son journal secret : « J.G. (…) a vu Vienhoff qui parle d’un V-2 de 10 tonnes tirant sur New York[167] ».

En vérité, les atomistes allemands n’avaient pas la bombe, le prototype ne figurait toujours qu’en pièces détachées, sur les tables à dessin des bureaux d’études. Les engins intercontinentaux n’étaient pas davantage au point. Voilà la raison pourquoi Himmler et son E.M. personnel se penchaient avec tant d’insistance sur les centres de recherches atomiques pendant que les troupes alliées poursuivaient leur progression sur le territoire du *Reich*.

Avant la débâcle, parmi les mesures générales qu’il prescrivit, Himmler ordonna l’évacuation totale des usines et laboratoires des armes nouvelles et leur transfert. Il pensait encore avoir le temps d’installer un arsenal secret dans la forteresse des Alpes. Mais comme nous le verrons, la progression des Soviétiques, des Américains et des Français fut telle que Himmler n’eut pas le temps d’enfouir ses usines atomiques dans les profondeurs des montagnes bavaroises et autrichiennes.

Dans ces derniers mois de la guerre, les alliés redoutaient d’être victimes des radiations nucléaires, ils craignaient aussi de voir tomber dans les mains des Soviétiques les savants allemands et leurs travaux, ce qui, compte tenu de la géographie, eût mis les Américains en état d’infériorité en Europe. Enfin, certaines régions de l’Allemagne, la Souabe notamment, étaient prévues zone d’occupation française. Les tanks du général Patton reçurent l’ordre de percer le

plus tôt possible vers les « forges secrètes », vers les montagnes des Alpes, et les Services de renseignement américain et anglais entreprirent des démarches pour obtenir la capitulation des troupes allemandes en Bavière et en Italie, craignant « les armes de la dernière chance » que la propagande nazie n'arrêtait pas de vanter.

Le chasseur à réaction et les armes V-1 et V-2 les avaient impressionnés. Ces engins laissaient soupçonner que l'Allemagne possédait déjà des ogives spéciales, « Himmler est le seul homme qui puisse empêcher Hitler de les utiliser », diront les agents de la SD.

Encore un puissant atout de chantage, parmi tant d'autres! Himmler veut se présenter aussi comme le sauveteur des soldats alliés sur le front, et des villes comme Paris, Lyon, Bruxelles, Amsterdam, Copenhague, Oslo, Londres et Liverpool, que Hitler dans sa rage pourrait effacer de la carte. Himmler est le seul capable avec ses services de barrer aux Russes la route qui mène au secret des armes terrifiantes.

Les confidents de Himmler en Italie, Wolff et Hœttl, qui eux, connaissaient l'état des travaux sur les bombes atomiques, bluffaient et, tout en vantant leurs armes, et leurs possibilités de destruction d'armées entières, proposaient l'armistice partiel, même avec l'approbation de leur chef, à seule fin de sauver leur propre peau.

Les services spéciaux de l'armée américaine progressant en Allemagne chargèrent le colonel Pash et Samuel Goudsmit de récupérer les documents, de faire prisonniers les savants et de les expédier le plus tôt possible en Angleterre. Non seulement pour se procurer leurs secrets, mais aussi pour les mettre en sécurité et surtout les soustraire aux Russes. Cette opération fut baptisée *Alsoss*.

Lorsque Goudsmit découvrit à Strasbourg les papiers de Weitzsäcker et en transmit le contenu aux alliés, ceux-ci furent convaincus qu'il s'agissait d'un « truc » de guerre et que ces documents avaient été abandonnés à dessein pour éviter les bombardements systématiques des villes allemandes.

Un autre petit fait en dit long sur les craintes américaines : les services américains apprennent qu'un représentant allemand de la société allemande AUER, cherche à se procurer du thorium en France occupée. Ils communiquent la nouvelle aux atomistes des USA. À Oak-Ridge et dans les sphères gouvernementales, grand désarroi ! Si les Allemands veulent stocker du thorium, c'est qu'ils sont parvenus à dépasser le stade uranium, où nous nous trouvons encore ! « Emparez-vous de cet Allemand! » ordonnent les hauts personnages

américains à Goudsmit et à ses hommes. Imprudent, l’Allemand a laissé son adresse. On le déniche à Cologne.

On l’interroge. Sans se troubler, il déclare que la société AUER l’a chargé de trouver du thorium pour la fabrication d’une pâte dentifrice. Les agents du contre-espionnage américain admirent le magnifique sang-froid de leur adversaire allemand. On tente de le faire parler… L’espion ne se « met pas à table ».

Il faut le confondre. Enquête. Les inspecteurs font feu des quatre fers. Ils reviennent tête basse… Le suspect a dit la vérité. À la Maison Blanche, à Oak-Ridge, à l’E.M. américain,… soupirs de soulagement. Mais l’affaire n’est pas si simple qu’elle paraît. L’homme qu’on a trouvé grâce à sa secrétaire qui habitait à Eupen était le docteur Jansen, un expert en la matière, attaché aux Auerwerke, la grande usine d’armement d’Oranienburg en relations fréquentes avec le centre atomique de Hechingen. C’est un fait presque inconnu que les usines Auerwerke à Oranienburg où travaillaient des prisonniers de Saehsenhausen, s’étaient transformées en un centre d’industrie atomique dépendant de Himmler lui-même. L’usine qui, au début de la guerre, fabriquait les charbons des projecteurs et des masques à gaz, fut chargée de traiter le minerai d’uranium provenant de Joachimstahl, en Bohême. Les Auerwerke avaient installé leurs filiales, à travers l’Allemagne et les pays occupés pour l’étude et l’exploitation des métaux rares et surtout de l’uranium, indispensable à la fabrication des armes atomiques. Le minerai y était pressé en briques et, avant l’arrivée des Russes, avait été transporté en grandes quantités à Stassfurt où les Alliés en trouvèrent plus de 1 000 tonnes. Ils expédièrent en hâte ce minerai vers les USA.

Les Auerwerke étaient surtout en relation avec les centres atomiques de Hechingen, près des Alpes Souabes, centre des savants atomiques Werner Heisenberg, Max von Laue, Karl-Friedrich Weitzsäcker, et de Ilm, en Thuringe où était stocké aussi de l’oxyde d’uranium compressé. Ilm était plus directement contrôlé par les savants nazis, puisque là travaillaient Walter Gerlach, responsable pour l’ensemble des recherches atomiques, et Kurt Diebner, atomiste en qui Himmler mettait beaucoup d’espoir.

Les Alliés avançant sur le territoire allemand, constatèrent que l’uranium pressé provenait d’Oranienburg et, sachant qu’un centre atomique se trouvait à Berlin, le général Karl Spaatz, commandant l’aviation américaine donna ordre de le détruire. Le 15 mars 1945, nous étions témoins d’un raid dont la violence nous surprit. Ce jour-là, 612 forteresses volantes lachèrent 1500 tonnes d’explosifs et 175 tonnes de bombes incendiaires sur les Auerwerke et les installations

entourant le camp de concentration. Les pertes causées aux déportés, surtout aux femmes, furent grandes, mais le bombardement ne provoqua aucune radiation atomique. Avant cette attaque, les services du général Kammler escorté par des détachements spéciaux de SS, avaient démonté les installations et les avaient expédiées avec la matière première vers le réduit de la défense de la région Sud. Un centre avait été créé à Garmisch, dans les Alpes, l'atomiste Kirchner le dirigeait.

L'idée d'entourer le camp de Sachsenhausen de ces installations dangereuses avait été conçue par Himmler, persuadé que les Alliés éviteraient de bombarder un camp où se trouvaient concentrés beaucoup de résistants provenant de tous les pays d'Europe et qui comprenait même des baraques spéciales occupées par des officiers de marque anglais et américains, faits connus de la Croix-Rouge internationale. En outre, dès le début, les spécialistes avaient conseillé à Himmler d'utiliser la main-d'œuvre des prisonniers dans les mines et les usines d'uranium, la main-d'œuvre allemande ne devant pas être exposée aux radiations dangereuses.

Le bombardement américain avait sûrement aussi pour but d'empêcher que les installations atomiques d'Oranienburg ne puissent servir un jour aux Russes. Les découvertes d'uranium faites un peu partout durant l'avance anglo-saxonne avaient confirmé aux Alliés l'importance du combinat d'Oranienburg. Himmler, prévoyant que les savants et les techniciens pourraient tomber aux mains des Russes ou des Américains, les faisait déplacer pour les mettre à l'abri, loin des fronts en mouvement. Toutes les méthodes policières étaient employées au maximum pour dissimuler leurs activités.

Le 22 avril 1945, les troupes alliées occupaient le laboratoire de recherches de Hechingen et les lingots d'uranium cachés dans une étable, retrouvés, étaient mis en sécurité. Otto Hahn, Max von Laue et Karl Friedrich von Weitzsäcker furent fait prisonniers. Un commando spécial du génie fit sauter l'usine souterraine de Haigerloch.

Parmi d'autres savants allemands pris par les Alliés, le professeur Heisenberg fut cueilli dans sa maison à Urfeld, Bavière, les experts Harteck et Bagge, à Hambourg. Des physiciens dont Walter Gerlach furent conduits et internés dans une ferme à Godmanchester, tout près de Cambridge. Dans leurs premières déclarations, les savants affirmèrent expressément avoir fait traîner les choses en longueur pour ne pas donner à Hitler l'arme de la victoire qui eût fait triompher la tyrannie. La vérité est que les savants ignoraient encore les procédés de fabrication de la bombe atomique. S'ils avaient résolu le problème, cette réussite

n'aurait pu rester cachée à un Himmler, et aux jeunes savants SS qui assistaient leurs anciens, et qui eussent tôt fait de l'employer pour la plus grande gloire de leur chef, le *Reichsführer*.

Si tous les chemins mènent à Rome, il en est qui sont plus courts. Aux atomistes allemands, accrochés au procédé du refroidissement de l'uranium par l'eau lourde, l'expérience d'après-guerre a prouvé que la voie prise par les Anglo-Saxons dirigés par les savants émigrés d'Europe et d'Allemagne, s'était montrée la meilleure et la plus rapide.

Les troupes américaines ont pénétré dans le nid d'aigle de la forteresse des Alpes sans que Hitler ait pu se servir de sa bombe atomique qui n'existait encore que dans l'imagination de Himmler et de sa « diplomatie ». Les armes miraculeuses n'étaient pour ainsi dire qu'embryonnaires.

La propagande himmlérienne faisait tenir les soldats et poussait les SS, ses collaborateurs, à croire jusqu'au bout au grand tournant de la guerre. Hitler avait dit à Laval au printemps 1944 : « J'écraserai Londres avec mes nouvelles armes ». Après la victoire alliée, Laval, dans sa cellule à Fresnes, croyait encore que les Allemands avaient « raté » la victoire de quelques jours. « J'avais envoyé outre-Rhin des techniciens invités par les Allemands… J'avais des motifs de penser que le sort des armes se renverserait brusquement. J'ai cru à la victoire allemande ou tout au moins, *in fine*, à une paix de compromis[168] ».

Dans son for intérieur, Himmler ne croit plus à la vertu des armes nouvelles. De plus, devenu soudain chef d'armée, il tombe en pleine réalité et cette réalité est déplorable. Il ne convenait plus de se bercer d'illusions sur l'avenir, il lui fallait dans le présent se servir des deux moyens de défense qu'il avait en mains et dont il avait l'expérience: les *Wafen-SS* et ses services secrets comportant ses commandos spéciaux de saboteurs dont il était plus sûr encore.

Himmler veut être personnellement engagé dans l'opération *Jäger-Programm* (programme des avions de chasse à réaction) qui barrera les chemins du ciel aux forteresses volantes. La plus grande partie des investissements s'engloutira dans les souterrains des usines secrètes, où l'on construit les chasseurs à réaction. Il jettera 100 000 prisonniers sur les chantiers. Rien qu'à Sachsenhausen, on monte 60 nouvelles baraques pour la fabrication des pièces détachées.

Les conseillers techniques dont Himmler s'est entouré l'ont convaincu que l'on peut imputer la majorité des revers subis sur le front aux conditions climatiques et qu'en conséquence, il conviendrait de s'attacher à obte-nir des prévisions météorologiques à longue échéance. Qu'à cela ne tienne! N'a-t-il pas

dans son empire le personnel adéquat: encore et toujours les détenus et un *SS-Sturmbannführer*, le Dr Scultetus qui poursuit ses recherches au centre d'études de Kœnigsberg-Devau. Himmler se lance à corps perdu dans la météo et à Sachsenhausen, des détenus spécialistes se penchent sur les isobars, les millibars et les courbes barométriques.

Un proverbe affirme « Qui trop embrasse, mal étreint ». Il s'applique exactement à un Himmler. Pour toutes les responsabilités qu'il prétend endosser, il faudrait un surhomme. Himmler, sans doute Hitler l'a compris, puisqu'il a toujours freiné l'ascension de son fidèle Heini, Himmler, l'aspirant empereur n'est qu'un excellent policier.

Pour organiser les *Jäger-Kommando* (Commandos de chasse), unités de sabotage, Himmler se montrera à son avantage, il sera dans son élément. Mais l'effort dans la fabrication des armes s'en ressentira.

Au moment où Hitler, soutenu par son ministre de l'Intérieur, Himmler, et son ministre de l'Armement, Speer, fondait son ultime espoir sur l'aviation de chasse, sur les fusées et sur les rayons de la mort, les usines employaient en grande majorité des éléments instables, des malades et même des résistants capables d'effectuer des sabotages malgré la menace de peines draconiennes.

En février 1944, Oswald Pohl dressait un bilan pour Himmler d'où il ressort que parmi les prisonniers d'Auschwitz, Buchenwald, Dachau, Flossenburg, Herzogenbusch, Mauthausen, Natzweiler, Neuengamme, Ravensbrück, Sachsenhausen, Gross-Rosen, Kovno et Riga, 35 839 ouvriers spécialisés sont affectés aux ateliers des diverses sociétés de construction aéronautique, Dornier-Werke GmbH à Neuaubing, Junkers-Motoren-Werke à Schoenbeck, Messerschmitt-Werke à Augsburg, moteurs d'avions à Wien-Neudorf, Heinkel-Werke à Oranienburg, Siemens-Werke à Berlin, ainsi que dans une vingtaine d'autres usines dépendant de l'industrie aéronautique. À cet effectif s'ajoute les dizaines de milliers de détenus occupés aux travaux de construction des ateliers souterrains et des casemates. Près de la frontière tchèque, les usines souterraines de Kahla et de Kaufening produisaient en série les Messerschmitt 262, chasseurs à réaction atteignant les 900 km/h, une vitesse nettement supérieure, à l'époque, à celle des appareils de chasse alliés. Dans le même programme on mettait au point des engins propulsés par des fusées Messerschmitt 163, capables de monter jusqu'à 11 000 mètres en trois minutes.

Dans le même rapport, Pohl prévoyait même de porter le nombre des techniciens « politiques » à 90 785.

La construction des torpilles aériennes, des chasseurs de nuit TA-154, des chasseurs Focke-Wulf, des ballons protecteurs des villes, des moteurs d'avions, des V-1 et V-2, tout passait par les mains des prisonniers politiques et cela parce que la main-d'œuvre allemande manquait et que le personnel des « détenus » travaillait dans les casemates souterraines dans des conditions d'hygiène que la main-d'œuvre allemande n'aurait pas acceptées, même sous la contrainte d'un ordre de mobilisation. Il eût provoqué des réactions dangereuses.

Durant le seul mois de janvier 1944, les esclaves des camps de concentration ont fourni au *Reich* 8 733 495 heures de travail pour la seule industrie aéronautique[169]. Encore une fois, il faut le dire, l'idée de se servir d'eux pour l'industrie de guerre ne provenait pas de Himmler seul, mais bien d'un haut fonctionnaire du gouvernement, Hans Krebs, le *Regierungspräsident*, en même temps *Oberführer*-SS. Déjà avant la guerre, dans une lettre écrite à Himmler le 19 novembre 1938, il proposait d'employer « les politiques se trouvant dans les camps de concentration », dans les mines de radium de St-Joachimstal, dans l'Erzgebirge. Car, de son point de vue, il ne fallait en aucun cas « exposer des ouvriers allemands à l'action des rayons du radium ».

Ainsi, l'emploi des esclaves dans l'industrie de guerre a donc été parfaitement réfléchi. Le grand ingénieur de l'automobile, le professeur D^r ing. h.c. Ferdinand Porsche – il avait alors 69 ans – réclamait lui aussi son contingent de prisonniers. En 1944, une lettre originale signée de Himmler et adressée à Oswald Pord dit :

« Le professeur Porsche m'a rendu visite aujourd'hui. Il nous prie, pour la fabrication des armes secrètes, de lui fournir 3 500 ouvriers des camps de concentration qu'il voudrait employer dans une usine souterraine [170] ».

Les savants manquaient plus encore que les ouvriers qualifiés, il ne pouvait plus être question de produire les armes miraculeuses. Dornberger devait le reconnaître après la guerre:

« Je savais à quel point tous les travaux étaient paralysés par la destruction, en Norvège, des centres de préparation de l'eau lourde[171] ».

Dans toutes les usines, des sabotages plus ou moins graves se produisaient par milliers dans cette course contre la montre. Parmi les prisonniers et les savants de Sachsenhausen, à la fin de la guerre, on comptait plus de 100 000 saboteurs.

En soumettant toutes les catégories de prisonniers à son système, Himmler a créé dans le *Reich* une « grande armée secrète », dont nous connaîtrons bientôt l'action. Cette armée a fini par saper et l'enthousiasme de la population et celui

des troupes allemandes.

Des Allemands comme Philip Winkels, il s'en trouvait partout. Même dans les cadres supérieurs, même dans les laboratoires consacrés aux recherches atomiques. Que de savants allemands ont dit après la guerre le martyre moral qui fut le leur, écartelés entre le devoir de servir leur patrie en guerre et l'obligation de fournir les armes les plus meurtrières à un régime qu'ils jugeaient odieux.

Nous croyons aux dires d'un Heisenberg, d'un Hahn, d'un Weitzsäcker. C'est seulement à la place qu'ils occupaient que le freinage a pu s'exercer. C'est pourquoi nous les incorporons avec gratitude dans les bataillons de l'armée secrète.

Mais il est certain que le retard du IIIe *Reich* dans ses efforts pour l'acquisition de la bombe atomique n'est pas dû uniquement aux sabotages des savants; plusieurs facteurs ont joué:

1° Les savants allemands n'avaient pas résolu le problème de la séparation de l'uranium 235 et de l'uranium 238.

2° Pour toutes ces recherches, les savants ne disposaient que de 1,500 kg d'uranium.

3° Le *Reich* manquait de l'eau lourde nécessaire pour l'*Urankessel* et utilisable comme ralentisseur des neutrons. L'usine de Norshydro à Rjukan, en Norvège, n'en avait livré que 200 litres.

4° Les ateliers de recherches techniques se trouvaient constamment menacés de bombardement et la sécurité nécessaire à leurs travaux s'avérait insuffisante.

5° Le *Reich* complètement engagé dans la guerre ne disposait plus de moyens techniques permettant de monter une industrie atomique. Le centre américain d'Oak-Ridge couvre à lui seul une surface de plusieurs centaines de mille mètres carrés où s'élève un bâtiment à quatre étages de 800 mètres de long.

Je me suis entretenu avec Wernher von Braun lors du congrès astronautique d'Amsterdam en 1959 au sujet de ces premières fusées.

« Les armes V-2 » m'a-t-il déclaré « n'en étaient encore qu'au stade expérimental, loin de la perfection et incapables de décider du sort de la guerre. De même que les bombardiers n'étaient pas au point pendant la Première Guerre

mondiale, les fusées expérimentées pour les vols spatiaux n’étaient pas l’arme propice pour la Deuxième Guerre mondiale. Néanmoins, leur engagement avait un effet psychologique et de propagande ».

Effet psychologique, la formule tient. Roosevelt, Churchill et Staline ont réagi. Ils ont aussitôt déclenché une offensive générale pour ne pas donner à Himmler et à ses maréchaux le temps et les moyens de prolonger la lutte. Même si ces engins avaient pu être mis au point, ils n’auraient pas suffi à décider du sort de la guerre, car l’Allemagne ne disposait pas de l’explosif nucléaire, seul capable de provoquer une renversée spectaculaire.

IX

La subversion et la guerre totale selon Himmler

Le *Reichsführer*: une super-académie de l’assassinat

« Quand je mènerai la guerre, j’amènerai un jour en plein temps de paix mes troupes à Paris. Elles porteront des uniformes français. Elles marcheront en plein jour à travers les rues. Personne ne les arrêtera. Tout est préparé en détail, elles marcheront vers l’État-Major, elles occuperont les ministères, le Parlement. Dans quelques minutes, la France, la Pologne, l’Autriche, la Tchécoslovaquie seront privées de leurs chefs. Une armée sans Q.G.I. Tous les hommes politiques seront liquidés. Le désarroi sera sans exemple… »

Voilà la stratégie envisagée par Hitler avant la prise du pouvoir. Le fond de sa pensée, il l’avait révélé à Hermann Rauschnigg, président de la Diète de Dantzig en 1932.

Himmler décide de reprendre l’idée de la guerre subversive dix ans après, quand il s’empare de la police d’État. En 1943, alors que la puissance militaire du *Reich* commence à pencher vers son déclin, il se demande par quels moyens redresser la situation. Les méthodes les plus illégitimes ? Qu’importe ! L’Allemagne victorieuse n’aura pas de comptes à rendre de ses crimes.

Chaque fois que s’offre l’occasion, le *Reichsführer* en profite pour montrer à son maître bien-aimé combien sa pensée l’a formé. Prouver son loyalisme total ne représente pour Himmler aucun effort. À tout moment, il témoigne une connaissance parfaite de la pensée et des efforts du *Führer*.

Des documentalistes avaient analysé et systématisé les moindres phrases de *Mein Kampf* et des archivistes découpaient et collaient à longueur de journée tous articles et même tous échos parus sur le chancelier. Même si Himmler et Schellenberg stigmatisaient comme un tissu de mensonges le livre publié par Rauschnigg *Hitler m’a dit*, ils étaient parfaitement capables de faire la part des

propos tenus réellement par Hitler et de ceux « transformés » par Rauschnigg pour ses lecteurs antinazis.

Ce fichier, où figuraient les moindres dires du *Führer*, ses déplacements, ses opinions décisives, ses trouvailles géniales, permettait à Himmler de se présenter devant son maître et, au garde-à-vous, d'un ton servile et convaincu, de lui rappeler quelques maximes de la sagesse germanique ou « des mots historiques ». Ainsi: « Avec la morale bourgeoise on ne peut pas faire de l'histoire ni conduire une guerre[172]. »

La chute de Mussolini, une « trahison » manifeste du Pacte Tripartite, donnait raison au « prédestiné ». Hitler ne pouvait qu'approuver des méthodes qui, il y a dix ans, s'étaient montrées efficaces.

Oui, il faut les reprendre, pour mettre au pas les hésitants, comme en 1933. Un coup d'arrêt.

Le 24 août 1943, Himmler accède enfin au rang de ministre. En prenant l'Intérieur, son autorité grandit. Des alliés, il exigera la soumission totale. Plus de sécurité aussi pour ses agents en missions spéciales à l'étranger, donc l'esprit plus libre et plus d'assurance pour les accomplir… Trois jours après sa nomination, la chance sourit encore à Himmler. Il peut justifier la confiance de son maître, il lui ramène son bon ami, le *Duce*. Quelques jours après, en septembre, son adjoint Karl Wolft, délégué auprès du *Führer*, part pour l'Italie, comme représentant du *Reichsführer*, pour une grande mission. Il l'accomplira. Wolff apportera la tête de Ciano et de ceux qui ont trahi Mussolini, Si l'on peut sauver un ami comme Mussolini, il est plus facile de kidnapper un ennemi[173], ou de dynamiter ces guêpiers que sont les centres de la juiverie internationale. Himmler obtient satisfaction. Le *Führer* l'autorise à créer une super-académie de la guerre subversive. Ah! Si on avait écouté Heydrich! Mais par quoi commencer? Dans le laboratoire de tous les secrets: Sachsenhausen?

À qui se distinguera dans la subversion, soit dans l'EM. du *Reichsführer* soit dans l'action directe, les grades les plus élevés dans l'armée ! Jusque-là, les administrateurs des camps, les planificateurs de la déportation, les dirigeants de l'espionnage et de la répression, ne pouvaient espérer que le titre de « Général de la police ». La section de l'activité subversive, la RSHA, s'ennoblit et devient « militaire ».

Ainsi s'explique que des hommes qui n'ont jamais jusque-là quitté les bureaux de la Prinz Albrecht-Strasse soient nommés, du jour au lendemain, généraux dans les *Wafen-SS*, tels Karl Wolff et Schellenberg, la subversion, elle

aussi, obtient de l’avancement. La voici promue raison d’État.

Entre les années 1943 et 1944, plusieurs centaines de prisonniers ont travaillé à l’aménagement du château de Friedensthal à Oranienburg, destiné aux unités SS spécialisées dans les missions les plus délicates, les plus audacieuses.

Sachsenhausen entre ainsi dans l’histoire du IIIe *Reich* comme le centre où s’enseignaient l’espionnage, la subversion et même l’assassinat. On y essayait toutes les armes, tous les instruments que les services techniques de la RSHA de Delbrückstrasse jugeaient valables. Otto Skorzeny se posait comme l’un des as de cette académie supérieure de la guerre subversive.

Derrière une ceinture de gardes SS, mitraillette au poing, dans des bâtiments eux aussi toujours surveillés, logeaient outre des Allemands, des hommes de différentes nationalités : tous des athlètes ! On les entraînait au maximum à toutes les disciplines sportives : cela allait de la natation à l’équitation en passant par ce que les Anglo-Saxons nomment le close combat. Les élèves y apprenaient aussi l’utilisation pratique des bombes et des mines, en particulier pour la destruction des bateaux, des ponts et des centres de communications.

De ces hommes qui partaient pour des missions spéciales, on exigeait une étude poussée des langues. La prononciation était particulièrement mise au point.

Un examen sévère mettait à l’épreuve les candidats. Les questions portaient sur l’histoire contemporaine, sur la nation dont ils étaient originaires, sur les mille détails de la vie courante, les habitudes des habitants et les productions particulières du pays où ils seraient envoyés.

De même, on habillait l’homme de costumes de confection, allant du complet bourgeois aux vêtements des paysans et aux « bleus » des ouvriers sortis des ateliers de la nation où il allait exercer ses talents.

Nous en avions à Sachsenhausen un magasin complet. Quant aux armes dont l’agent pourrait avoir besoin, il se les procurerait sur place, les Allemands dispersés dans les pays d’Europe en ayant depuis longtemps dissimulé des stocks considérables.

En préparant leurs valises on n’oubliait ni le rasoir, ni la pâte à dents, ni les savons, ni les cigarettes habituellement utilisés dans le pays où il se rendait. Se les procurer n’était qu’un jeu pour les SS, ils les prélevaient dans les colis de la Croix-Rouge destinés aux détenus des K.Z. La Croix-Rouge internationale a confirmé ces vols et ces détournements dans ses rapports. « Les envois collectifs et individuels furent le plus souvent l’objet d’accusés de réception, mais ainsi

que l'expérience nous l'a démontré plus tard, ils ne parvinrent pas tous aux mains des détenus politiques[174]. »

Lorsque les « spécialistes » étaient fin prêts, Sachsenhausen leur fournissait encore les faux documents dont ils pourraient avoir besoin. Cartes d'identité, passeports et diplômes ne manquaient pas. Plus de cent mille « liquidés » ont laissé derrière eux au moins une pièce justificative.

Il nous était apparu, clair comme le jour, que Himmler et ses conseillers militaires avaient imaginé d'appliquer une stratégie nouvelle en utilisant les *Sonderstosstruppen* (troupes de choc spéciales). Cette conception correspondait tout à fait à la tâche initiale, confiée par le *Führer* à ses escouades de protection, sur le territoire du *Reich*. Elle sera ensuite étendue aux opérations militaires. L'idée originale ne revient pas à Himmler.

Déjà pendant la Première Guerre mondiale, lors de la bataille de la Somme, l'État-Major avait suggéré que chaque division formât un bataillon de choc, les *Stosstruppen* (troupes de choc). Ces volontaires jetés dans certains secteurs des positions ennemies y semaient la panique et égorgeaient les soldats à l'arme blanche, baïonnette ou couteau. Aussi les *Schuizstafel SS* (troupes de protection SS) de Hitler avaient-ils pris comme symbole la tête de mort, le poignard et aussi la chemise noire des *« squadre »* fascistes italiens. Les SS, troupes d'élite, endoctrinées par les conceptions racistes et ayant reçu le baptême du sang au combat ou dans les camps de concentration et dans les *Einsatztruppen* des territoires occupés, restaient le dernier espoir, les armes nouvelles n'étant pas encore au point. Himmler chargea les spécialistes de la guerre de subversion de se mettre au travail et de dépasser par le courage et l'audace les *Brandebourgs* de l'*Abwehr*. Ils s'appliquèrent à choisir les hommes capables d'agir avec efficacité non seulement sur les fronts, mais sur les arrières de l'ennemi, dans les capitales et les États-majors et de supprimer les ministres et les chefs d'État. Cela constituait une novation dans la conduite de la guerre.

Alors qu'au début de l'attaque contre l'URSS, on se contentait de liqui der les commissaires politiques, les officiers et les intellectuels pris au cours des opérations, en 1944, on envisagea le parachutage de commandos spéciaux qui, pour se frayer un chemin jusqu'aux chefs politiques et militaires alliés, utiliseraient ou des documents truqués, ou, mieux, des papiers ayant réellement appartenu à des résistants vivants ou morts, détenus dans les camps de concentration. La synchronisation de cette action a été plus complexe que ne l'ont expliqué, après la guerre, ses principaux protagonistes.

Le mensonge a les jambes courtes

À l’époque de la guerre de sabotage, deux aventuriers dominent le service secret allemand. Les Schellenberg et Skorzeny, tous deux considérés comme *Draufgänger* (combattants de bravoure) ; le premier, l’homme de Venlo, le second celui du Grand Sasso, ne manquaient pas d’imagination ni même d’une certaine fantaisie dans leurs conceptions de la subversion, du renseignement et de la provocation.

L’intrigue surtout était leur élément, ils y nageaient comme poissons dans l’eau. Contrôlant directement l’*Abwehr*, dès le début de 1944, ils ne redoutaient pas que quelqu’un d’autre pût proposer au *Führer* des solutions différentes des leurs, soumises par l’entremise de leur chef, Himmler, directement au *Führer*.

À Friedensthal, on prépare en détail le projet d’enlèvement des hommes d’État et le dynamitage des États-Majors. La descente à Drvar en Bosnie pour enlever Tito – dont nous parlerons plus loin – n’était qu’un début. On veut aller plus loin, s’emparer d’Eisenhower et de Montgomery. Dans ce domaine des enlèvements, Schellenberg faisait figure de technicien. N’avait-il pas été chargé, comme il le reconnaît lui-même, d’aller enlever au Portugal le Duc de Windsor? Tentative qui échoua d’ailleurs piteusement.

Pour le *Reichsführer*, la guerre n’est qu’une immense partie d’échecs. Tout dépend de la façon dont le joueur manie ses pièces. On peut mener la guerre contre les masses ou contre leurs dirigeants. Lorsque Himmler et ses stratèges eurent compris que la loi du nombre des hommes et des machines jouait en faveur des Alliés, ils combinèrent l’action directe contre les chefs et celle, simultanée, des masses, en provoquant des troubles. On élabora donc une série de plans fondés sur le coup classique des échecs, le « gambit du cavalier » et ce sera le plan *Rösselsprung* (coup de cheval). Si l’enlèvement de Mussolini n’a pas été, en raison de la nécessité immédiate de l’action, le résultat d’un plan conçu à longue échéance, par contre les méthodes de travail furent identiques. La capture du maréchal Tito, elle, fut le but que visait le *Rösselsprung* I, ordonné par Himmler[175].

Schellenberg, dans ses mémoires, prétend que plusieurs de ses agents, introduits dans le Q.G. et qui devaient, lors du lancement de parachu-tistes, barrer la retraite de Tito et de sa suite, « furent avisés trop tard du minutage de l’opération ». Ce fut une erreur capitale, car ils eussent empêché la fuite de Tito. Comment s’est produite cette erreur? Schellenberg nous la « dévoile » : Hitler « à nouveau préféra donner des directives parallèles ». Quelle peut être l’action

d’un service secret quand un Hitler intervient sans cesse et fiche tout par terre!… Mais, pour que Hitler ait pu donner tous les ordres qu’on lui prête, il aurait dû vivre cent ans et travailler 24 heures par jour! Aucun enlèvement important, en dehors des pays occupés, n’a été réussi par « les stratèges » de Friedenslhal. Transférer en Allemagne des hommes politiques et des hommes d’État pour se servir d’eux comme otages fut une opération courante, pratiquée tout au long de la guerre, dans les pays occupés, mais les enlever fut l’obsession de Schellenberg. L’expérience montra que l’enlèvement de Horthy dans Budapest occupé était une chose, une autre, celui de Staline à Moscou on de Churchill à Londres. L’espionnage de la RSHA allait plus loin ! Quand le roi de Bulgarie, Boris, allié du *Reich*, exprima son refus d’envoyer ses troupes contre l’URSS, ce procédé ne pouvait pas être applicable puisque ce geste aurait provoqué et le désarroi dans la camarilla pro-allemande de Sofia et l’inquiétude des autres alliés. On agit autrement. Boris, après une visite organisée par les services de Himmler auprès du *Führer*, monta en avion. Comme l’appareil, pour éviter la chasse alliée, devait voler à haute altitude, sa Majesté fut priée de mettre un masque d’oxygène. À l’arrivée à Sofia, on hospitalisait le roi Boris. Quelques jours plus tard, on l’enterrait…

La *SD Ausland* (le service de sécurité à l’étranger), en réussissant cette opération, marqua un point. Si elle avait pu réussir le même coup avec le roi d’Italie, et son fils Umberto, le renvoi de Mussolini, pense Himmler, ne se serait jamais produit.

Montgomery, Eisenhower et autres, dans les mains de la SD, eussent été des atouts que la propagande aurait exploités sur le thème : « Incapacité des commandants suprêmes alliés à se défendre eux-mêmes, alors qu’ils prétendent écraser de leurs divisions les admirables défenseurs de l’Allemagne! » On cherchait à réaliser un Super-Venlo et un SuperGrand Sasso. Sur le mur d’une salle d’études de Friedensthal d’immenses cartes de Moscou et de Londres étaient étalées. Les assassinats de Roosevelt, Churchill, de Gaulle et Staline, on les présenterait comme une décision des cercles de résistance pronazie désireux de faire cesser la guerre, Skorzeny dira, après son arrestation, que ce furent des ordres de Hitler qu’il n’a jamais pu prendre au sérieux. Même affirmation de Schellenberg dans ses mémoires, lorsqu’il décrit une conversation avec Ribbentrop qui lui demande d’organiser le meurtre de Staline. La vérité est tout autre.

Après une longue étude, les experts de l’enlèvement et de l’assassinat remirent à Himmler un plan soigneusement calculé sur la préparation des attentats contre

les quatre meneurs de l’alliance antinazie. Aucun doute que Hitler ne l’ait approuvé. Les premiers visés furent Roosevelt et Staline. On étudia plusieurs projets et plusieurs solutions. Dès 1941, la SD chercha tous les moyens pour s’infiltrer dans l’entourage du président Roosevelt en lui faisant parvenir des « renseignements » et des « opposants ». Elle se servait à cette occasion des gens de bonne volonté qui ne se doutaient pas être les instruments d’un jeu dangereux[176].

Le IIIe *Reich* disposait aux USA de moyens financiers et d’amis fanatiques, capables de s’adapter au plan préparé à Friedensthal en coopération avec l’école de la Gestapo de Bernau et supervisé par l’Amt VI de la Berkaerstrasse.

Le 2 janvier 1937, Hitler, en accord avec Himmler, nomma le *Gauleiter* Ernst-Wilhelm Bohle, chef de l’Auslandsorganisation NSDAP, haut fonctionnaire de l’Auswärtiges Amt ; il devait en principe s’occuper du sort des Allemands à l’étranger. Bohle constitua un fichier complet des hommes de confiance allemands et de farouches sympathisants d’autres nationalités établis aux USA. Dès cette époque, les ser-vices de Bohle collaboraient intimement avec Heydrich, chef de la SD. Comme nous l’avons vu, le chef de la sécurité, expert radio des services techniques de la marine (il collabora intimement avec Canaris qu’il connaissait déjà en 1923, lorsqu’il faisait son stage comme cadet sur le croiseur « Berlin »). Heydrich développa un service radio de propagande et de renseignements. Sa conviction était qu’avec des émetteurs à ondes courtes, on pouvait « conquérir le monde », et la radio prit une importance capitale pour la propagande et l’espionnage. Mais, lorsque l’Amérique entra en guerre, les contacts devinrent plus difficiles en raison des mesures de sécurité prises aux USA. Les agents SS durent s’infiltrer dans les services de renseignement américains et contacter les hommes de confiance du président Roosevelt en Suisse, à Stockholm et à Ankara. Il leur fallut persuader l’entourage du président de la nécessité de la conclusion de la paix pour faciliter l’action de la soi-disant opposition. Comme première preuve de la bonne foi de l’Allemagne, ils promettaient la destitution de Ribbentrop. Pour leur permettre de s’introduire dans les milieux israélites, Schellenberg faisait suivre à ses agents des cours d’histoire et de langue hébraïques (Institut de Berlin et Aussenstelle de Francfort).

En 1943, Himmler et ses planificateurs abandonnèrent leurs projets, surtout après la déclaration de Casablanca sur la capitulation sans condition. À la fin de 1942, la SD s’occupe de mettre au point le projet d’assassinat de Roosevelt et celui qui me confie ce secret n’est autre que le secrétaire d’État aux Affaires

étrangères, Martin Luther, dont je fais connaissance à Sachsenhausen. Je le présenterai plus amplement par la suite. Ici, je veux seulement rapporter ce qu'il m'a dit: « La SD a soumis un projet pour l'assassinat de Roosevelt, que Ribbentrop et moi avons refusé catégoriquement. Pour se rendre intéressant, Schellenberg envisage d'utiliser des Allemands vivant aux USA et des agents débarqués par les sous-marins. J'ai eu en mains un de ces projets, c'est une folie. Ces gens-là savent très bien que l'on ne fonde pas une politique sérieuse sur le meurtre, mais par de pareils projets, ils désirent obtenir de Hitler la concentration dans leurs mains de tous les services de renseignement, et s'emparer de l'Auswärtiges Amt. »

Schellenberg s'est trouvé obligé d'effleurer la question dans ses mémoires. Il affirme que c'est Ribbentrop qui l'invita dans son magnifique château de Fuschl, mais seulement durant l'été 1944.

De plus, Schellenberg se garde bien de citer le nom de Roosevelt, à côté de celui de Staline, comme victime envisagée[177]. Comment Ribbentrop oserait-il proposer un plan à un ami des Anglo-Saxons? Il se contente d'indiquer qu'il discuta simplement d'une action par radio et par l'envoi d'agents transportés par les sous-marins, qui viserait à empêcher la réélection du président Roosevelt. Bien sûr, Schellenberg s'opposa à de tels projets[178].

Les conférences internationales au sommet ? Belle occasion d'une action spectaculaire. Mais comment arriver jusqu'aux grands chefs ? Employer des Allemands ? Impossible ! On s'adressa à des volontaires étrangers ou à des Allemands ayant vécu toute leur vie à l'étranger. Mais voilà, ceux-là devaient être repérés par les services de contre-espionnage alliés ou tout au moins figuraient dans les fichiers de police. Aussi, la section de la *SD Ausland*, travaillant à Friedensthal, en vint-elle à l'idée d'utiliser des prisonniers « politiques » faux, bien entendu, mais recrutés parmi des individus prêts à tout dans les troupes de leurs sympathisants ou des combattants de leurs légions. Ils se présenteraient comme des évadés et seraient porteurs de prétendues informations extrêmement intéressantes pour la conduite de la guerre. Ces hommes prépareraient la venue de groupes terroristes équipés d'armes spéciales propres à ce genre de travail. Aussi lit-on dans une note envoyée au commandant Kaindl par les services IV A: « Nous avons besoin d'une liste des hommes appartenant exclusivement à la résistance nationaliste, belge, française, hollandaise, polonaise, tchèque et serbe, parce que nous avons décidé d'établir un nouveau statut de la détention sous protection. Il nous est pour l'instant impossible de contacter tous les camps de concentration et les commandos.

Cependant, en toute connaissance de cause, puisque Sachsenhausen groupe une grande partie des personnes susdites, et que de telles tendances se sont déjà manifestées et ont été portées à notre connaissance, pourriez-vous nous communiquer une vingtaine de noms à l'exclusion des éléments communistes et marxistes ? Je compte que, parmi elles, se trouveront sûrement des antisémites et des anticommunistes qui, pour une raison ou pour une autre, ne partagent pas l'opinion de la majorité du camp et qui, simplement, craignent la *Sonderbehandlung* (le traitement spécial), vu la gravité de leur cas. Cette liste doit être dressée dans le plus grand secret. Et dès aujourd'hui, nous avons ordonné au *Sonderkommando* (commando spécial) d'occuper les prisonniers de cet ordre à des travaux légers et de leur réserver un traitement de faveur. »

En invoquant l'antisémitisme, la RSHA a cherché à rassembler des éléments douteux. Elle faisait aussi appel aux « individualistes » écrasés par la bureaucratie du camp. On leur proposait un Kommando où ils se sentiraient plus indépendants.

On les envoyait parfois en mission, à l'extérieur des barbelés et même à l'étranger. Himmler voulait former des 5e colonnes un peu partout. Il fallait désintégrer l'unité de la résistance norvégienne par la « collaboration » et soumettre par la suite les pays scandinaves à l'ordre nouveau. On cherchait aussi des Slaves pour combattre les Slaves.

Tout cet ensemble d'informations sur le IIIe *Reich*, je l'ai obtenu au cours de conversations poursuivies dans le camp même, avec des personnalités éminentes internées elles aussi, mais pour des motifs différents des nôtres. Elles appartenaient, elles, au parti national-socialiste. En raison de leurs critiques, on avait jugé bon de les mettre sous protection. Je tiens à rapporter tout de suite la plus frappante de ces conversations.

Martin Luther, le national-socialiste, explique l'imbroglio SS[179]

Si un homme a joué un rôle de premier plan dans le ministère des Affaires étrangères de Ribbentrop, ce fut le sous-secrétaire d'État Martin Luther. Ceux qui l'ont jeté en prison, Himmler et Schellenberg, avaient leurs raisons. Schellenberg en tant que chef de l'espionnage allemand a réussi après la guerre à le présenter comme le grand responsable des massacres des Juifs. Il se déchargeait ainsi en partie de sa propre responsabilité. Cependant, la vérité, tout au moins d'après Martin Luther, est un peu différente. Le portrait de cette éminence grise de Ribbentrop ? Un homme grand, aux cheveux grisonnants,

portant des lunettes à monture d'écaille brune, fort poli, mais très sec. C'est le médecin déporté Hermann Pistor, affecté comme chef de l'infirmerie, qui m'a prévenu que Herr Luther viendrait le consulter, le lendemain, parce qu'il souffrait de la gorge. En principe, un *« EhrenhäftIing »* (prisonnier d'honneur) comme Luther, vivant dans le Sonder-lager, était accompagné d'un sous-officier lorsqu'il se déplaçait dans le camp pour se baigner, prendre son linge ou aller à la visite médicale. Je ne sais pour quelle raison Martin Luther était dispensé de cette surveillance. Peut-être le commandant Kaindl ne tenait-il pas à vexer un ami personnel de Bormann et de Hitler ? Toujours est-il que Luther se rendit seul à l'infirmerie et que nous nous trouvâmes ensemble dans la salle d'opération où le docteur Pistor nous présenta. Au début, l'ex-secrétaire d'État se montra un peu surpris de cette rencontre inattendue. Lorsqu'il apprit que j'avais été journaliste accrédité à la Wilhelm strasse, il rajusta ses lunettes et me tendit la main en me disant:

— J'ai entendu parler de votre cas. C'est une affaire orchestrée par le service de presse de Ribbentrop et le service étranger de la RSHA. Ils sont tellement liés qu'on ne sait pas qui jouent les chefs d'orchestre!…

Nous voilà *in medias res*. Luther commença par souligner son loyalisme envers son gouvernement et même son ministre, puis il tint à me dire pour ma gouverne que s'il se trouvait prisonnier, c'était pour la simple raison qu'il se refusait à devenir le bourreau d'hommes auxquels rien ne pouvait être imputé et dont le martyre ne pouvait que nuire aux alliances du *Reich* et aux tentatives de paix avec les Occidentaux à laquelle aspirait sincèrement le *Führer*.

— J'ai mené les conversations avec les Roumains, les Hongrois, les Bulgares, les Finlandais, nos alliés, et ils redoutent tous d'être traités un jour en criminels de guerre. Je suis victime, moi, de Walter Schellenberg, l'âme damnée de Himmler. Il sait combien von Ribbentrop a de poids auprès du *Führer* et il sait également combien je soutiens le ministre dans son travail. Ils ont fomenté des intrigues pour éliminer toute possibilité à l'Auswärtiges Amt d'entreprendre quoi que ce soit avec nos alliés en faveur des Juifs et, ce faisant, ils ont coupé les contacts possibles avec l'Amérique et la Grande-Bretagne. Ils veulent exterminer les Juifs et croient fermement que c'est le seul moyen de stimuler l'alliance. Ils veulent en rejeter la responsabilité sur les Affaires étrangères, mais aussi se réserver, à eux seuls, la possibilité de tractations avec l'étranger… »

Ainsi, le sous-secrétaire d'État prisonnier, aussitôt après Stalingrad, ne croyait plus à la victoire totale et pensait qu'il fallait profiter des atouts dont disposait le *Reich* pour arriver à un compromis avec l'Occident.

Il me fallait être extrêmement prudent devant ce loyal serviteur du *Führer* qui voulait me persuader que son maître n'était pour rien dans les persécutions et que seuls les SS en étaient responsables.

« Ma conduite est nette. J'ai voulu tenter de prévenir la catastrophe. On a insinué que j'avais intrigué contre mon ministre, on cherchait avant tout à m'évincer de la position clé que j'occupais aux Affaires étrangères : l'*Abteilung Deutschland* (Département Allemagne). J'avais d'excellentes relations avec les Hongrois, les Roumains et les Bulgares, très préoccupés par la pression de leur opinion publique. Dans certaines régions, la population manifestait contre les déportations des Juifs, comme ce fut le cas en Bulgarie. Le maréchal Mannerheim, bien que favorable à l'Axe, m'a refusé les 2 000 Juifs finlandais réclamés par Himmler. Il m'a fallu informer le *Führer* de ces événements ».

J'étais frappé par la sincérité de cet homme qui continuait à se considérer, quoique prisonnier, comme national-socialiste.

Les propos de Martin Luther me paraissaient fort intéressants. Il n'avait rien à dissimuler. Nous étions tous les deux prisonniers et il s'adressait en homme à un homme qui parlait sa langue et qu'il savait avoir fait ses études dans les universités allemandes.

C'est précisément à l'Université que j'avais connu le professeur Jens Jessen, qui enseignait la *Wehrwirtschaft* (l'économie de guerre), pendu après le 20 juillet 1944. Il m'expliquait en 1940 dans une conversation privée :

« Heureusement pour nous que le gouvernement français n'a pas appliqué la stratégie de De Gaulle. Là où les Français ont cimenté un canon, Hitler peut en apporter vingt par les routes et encore bombarder les fortifications avec nos Stukas. La ligne Maginot ou les Ardennes, quelle importance? Ce n'est qu'une question de divisions motorisées et non de génie militaire. Mon ami Canaris, et moi, nous avons expliqué au *Führer* et à Himmler qu'une guerre bien préparée du point de vue technique ne peut que finir par une réussite automatique : la victoire. »

Jessen était un membre des SS, et très apprécié par Himmler, personnellement, puisque sa doctrine démontrait à l'industrie allemande que le *Reich*, grâce à son économie de guerre, jouait gagnant. Lui et son ami Popitz, ministre des Finances de la Prusse, voyant la guerre se prolonger et l'industrie allemande incapable de rivaliser avec le grand pool soviéto-américain (la guerre usait les hommes et le matériel), sachant que les alliés n'accepteraient pas une paix séparée avec le régime national-socialiste, cherchèrent à modifier le

système et étudièrent la forme qu’il pourrait prendre pour que les Occidentaux consentissent à discuter une trêve. Leur but était de sauver le maximum des conquêtes réalisées par Hitler. Ils ne pensaient pas un instant à supprimer le *Führer* et encore moins à agir sans le consentement de Himmler. Jessen, comme je l’ai dit, avait été mon professeur et je l’avais souvent entendu donner à ses élèves le conseil de s’orienter vers les SS, persuadé que tôt ou tard, ce seraient eux qui décideraient du sort du IIIe *Reich*.

Il ne faisait que transposer sur le plan pratique l’opinion générale des intellectuels. Réalisme politique ou idéalisme ?

Luther condamnait l’attentat contre Hitler. Il estimait qu’un petit groupe d’officiers était à l’origine de la conspiration, mais que ces « ambitieux » avaient cherché à trouver des appuis chez les nationaux-socialistes sincères ou auprès des mécontents hautement placés, chez qui avait mûri l’idée de la paix pour raison d’opportunisme, exclusivement.

« Nombre d’entre eux ont commis la faute de se confier à Himmler, en parlant des gages territoriaux, détenus par le *Reich* comme je l’ai fait moi-même. Avant même la déclaration de Casablanca (janvier 1943), où Roosevelt et Churchill ont proclamé que leurs pays ne concilieraient jamais une paix avec le gouvernement national-socialiste, tous ces gens et moi-même étions convaincus qu’il fallait au moins faire un geste. Nous avons tous parlé avec Himmler et son entourage immédiat, puisque tous les sondages possibles avec les alliés passaient par son contrôle. Pas un visa pour un émissaire, sans le consentement de la RSHA. En novembre le débarquement 1942 en Afrique du Nord avait déjà provoqué la surprise, la déclaration de Casablanca créa un profond malaise. Il fallait offrir quelque chose de tangible aux Occidentaux et aux Russes pour obtenir la paix. Himmler craignait que sa position, à cette époque, ne fût pas assez forte et que, malgré nos assurances, les SS dussent payer les frais; l’essentiel, pour lui, était de prendre tout en main, y compris l’action diplomatique. Après l’attentat, sa position s’est renforcée, puisqu’il peut se débarrasser des compagnons gênants, comme il l’a fait pour moi. Ma chance a été d’être tombé dans son piège en janvier 1943, donc je ne peux avoir été mêlé à la conspiration. Le *Führer* ne le croirait pas. »

Luther parlait comme s’il était persuadé qu’un jour ou l’autre, le *Führer* ferait appel à lui. Plus le temps passait, plus il se croyait « résistant ».

Après la guerre, le cas Luther a fait couler beaucoup d’encre. Les dignitaires nazis survivants ont fait passer Luther, notamment à Nuremberg, comme

l’animateur de la persécution juive dans les pays occupés[180]. C’est par ses services des Affaires étrangères que passaient les ordres de Himmler aux gouvernements des pays conquis, Schellenberg a eu tout intérêt à présenter le sous-secrétaire d’État comme victime de ses ambitions personnelles.

D’après Schellenberg, le mémorandum remis à Himmler par Luther lui-même et qui provoqua la fureur de Ribbentrop au point que le ministre des Affaires étrangères réclama au *Führer* la tête de son sous-secrétaire d’État, contenait, en dehors d’une appréciation péjorative de la politique menée par Ribbentrop, des précisions sur ses dépenses excessives et le luxe que sa famille et lui osaient afficher dans un *Reich* en guerre : châteaux, chevaux, tapisseries, etc.

Je croirais plutôt Martin Luther. En exposant des griefs de ce genre à Hitler, par l’entremise de Bormann, dont il était le confident, il n’aurait couru aucun risque. De plus, Luther n’aurait jamais commis l’imprudence, connaissant l’appareil nazi et se méfiant des intrigues des SS, de confier par écrit à Himmler une dénonciation contre son supérieur. Il est plus vraisemblable, comme me l’a dit Luther, que son mémorandum traitait de la politique à l’égard des membres du Pacte Tripartite et de leur position vis-à-vis de la question juive. Himmler découvrit alors en Luther un adversaire qui contrecarrait l’action de ses hommes à Bucarest, à Budapest, à Sofia, à Zagreb[181]. Ribbentrop fut pris de rage lorsqu’il apprit que son sous-secrétaire d’État osait passer par-dessus lui, pour discuter avec Himmler de problèmes de grande importance pour le *Reich*, acte inadmissible. Il donna l’ordre, en accord avec Hitler, de placer « sous protection » cet indiscipliné.

J’ai posé à Luther une question directe, à laquelle je n’attendais pas une réponse aussi nette :

— D’après vous, quelles sont les opinions de Himmler sur l’issue de la guerre ?

— À l’époque de mes rapports avec Himmler et ses hommes, le *Reichsführer* me disait : La *Wehrmacht* n’a pas réussi à remplir le programme que nous avions établi en 1939. Le *Führer* est entouré de mollassons et, à l’Auswärtiges Amt, il manque un homme à poigne, capable d’agir sur nos Alliés. Même si leur apport militaire n’est pas très important, leurs territoires et leurs ressources nous sont indispensables. Les traîtres, il faut les éliminer !

Luther m’expliqua aussi que Himmler croyait à la réussite d’une arme nouvelle dont il avait décidé de pousser la mise au point.

— Quelle paix Himmler envisageait-il après les défaites en Russie? Luther sourit ironiquement. Derrière ses lunettes, ses yeux brillent :

— Je ne crois pas que Himmler pense encore à la victoire totale, c'est-à-dire au grand Empire SS qui engloberait l'Angleterre, les pays scandinaves, une grande partie de la France, les Flandres, les Balkans et l'Europe orientale. En somme toute l'Europe, moins l'Italie et l'Espagne. Mais par une paix honorable, il entendait il me l'a dit, la récupération de l'Alsace-Lorraine, l'intégration du Luxembourg, la récupération de la partie du Holstein retrouvée par les Danois en 1918, l'Autriche, les pays sudètes avec la frontière que nous avons délimitée avec le Gouvernement Général en 1939, enfin l'indépendance ou un protectorat pour la partie de la Pologne non russe. Même solution pour la Bohême et la Moravie, la Slovaquie, la Slovénie et la Croatie.

« J'ai proposé à Himmler », continue Luther, « de s'en remettre uniquement à la diplomatie car les SS en missions chez nos Alliés soutiennent dans leurs pays des groupes qui cherchent à renverser par la subversion et même la violence les gouvernements légaux. Le *Führer*, lui-même, furieux de ces machinations a donné l'ordre d'arrêter tous ceux, qui, sous le couvert de l'Allemagne, préparaient des coups d'État. Ici même, vous trouverez de ces hommes d'État manqués. »

Cela paraît exact puisque Himmler s'est vu obligé de faire interner, dans des baraques spéciales de notre camp les plus actifs de ses partisans roumains, hongrois, serbes et croates.

— Himmler préférera enlever, kidnapper tous les hommes d'État de ces régions afin de disposer de marionnettes et pouvoir traiter par leur intermédiaire avec le Vatican et les Alliés occidentaux. Il a retardé les pourparlers, qui, de notre côté, étaient mûrs, en persuadant le *Führer* de la nécessité d'autres victoires militaires, grâce aux historiens SS. Il a flanqué par terre tout ce que nous avions préparé. Sur ce secteur, Himmler travaille avec Kaltenbrunner, et auprès de Kaltenbrunner, un Autrichien, Hœttl, joue le rôle que Heydrich remplissait près de Himmler. Je les gênais. Ma détention coïncide avec la nomination de Kaltenbrunner et la mission de Hœttl dans le Sud-Est catholique. Mon élimination est en rapport direct avec cette guerre totale dont rêve Himmler. Écoutez ce que je vous dis… Vous verrez les effectifs des *Wafen-SS* augmenter, d'autres enlèvements aussi spectaculaires que celui de Mussolini, et même un Himmler, ce policier, prendre en mains l'Auswärtiges Amt !…

Et, navré, Luther ajoutait: « Tout est fichu! ».

Si j’insiste sur le cas Luther, c’est que son arrestation marque le tournant qui s’opère dans l’empire himmlérien au début de 1943, après la progression des Alliés en Afrique du Nord et la défaite de Stalingrad. Pendant que les divisions SS versent leur sang sur le front et que la section de la RSHA prépare ses coups, les diplomates de Himmler entament leur travail d’approche auprès du Vatican et des Alliés, en s’affirmant catholiques et ennemis jurés de Hitler.

Himmler, après la mort de Heydrich, lié avec Kaltenbrunner par les affaires courantes, voyait en Ribbentrop, l’homme qui aurait pu faire bloc avec Kaltenbrunner, tous deux bien vus du *Führer*. Les ambassadeurs de Ribbentrop contrecarraient les efforts des SS dans les pays alliés de l’Allemagne. Lorsque Kaltenbrunner prit parti pour Himmler, il s’ensuivit un revirement dans les rapports avec les Alliés de l’Axe, surtout avec l’Italie, la Hongrie et la Croatie… On s’efforça de les reprendre en main, on tira sur les rênes. Wilhelm Hœttl, confident de Kaltenbrunner, devint « l’homme fort » de la diplomatie secrète des SS dans ces régions.

Ses conceptions sur la conduite des affaires dans les Balkans ressortent des écrits de Hœttl lorsqu’il affirme, après la guerre, que, vu les mœurs des nations balkaniques, l’Allemagne ne pouvait pas s’en tenir aux formes habituelles de la guerre.

Le renvoi de Luther coïncide avec le dessein de Ribbentrop, sûrement avec le consentement de Hitler, de sonder les Russes, par le canal de Stockholm, sur l’éventualité de terminer la guerre. Plusieurs généraux et surtout les services logistiques conseillèrent à Hitler de considérer l’immense front russe comme un tonneau sans fond. Himmler eut connaissance de ce plan par ses agents à Stockholm, aussi se décida-t-il à interroger Heinrich Rau, commandant des brigades internationales d’Espagne, qu’il détenait à la Prinz Albrecht-Strasse. J’étais encore dans cette prison, à l’automne 1942, après les premiers revers devant Stalingrad, lorsque Rau me confia qu’il venait de signer une longue déposition sur ce qu’il pensait de la guerre germano-soviétique. Selon lui, la première condition serait que le *Reich* se retire jusqu’à ses anciennes frontières, qu’il paye les frais de dévastation et qu’il garantisse l’indépendance des pays qu’il a entraînés, par coercition, dans le parti antisoviétique. Il n’est pas exclu que Himmler ait utilisé cette déclaration pour montrer à Hitler la dureté des conditions minima de Staline et pour torpiller les tentatives de Ribbentrop. Schellenberg se chargea de remettre au *Führer* des rapports sur la « faiblesse soviétique » et Himmler promit le soutien total de ses SS et l’emploi de la main-d’œuvre des esclaves pour la production de guerre. Il lui promit aussi la mise au

pas des pays de l'Axe, les mesures contre les Juifs étant le meilleur moyen de prouver aux Anglo-Saxons la résolution du *Reich*. Lorsqu'on m'envoya au camp de concentration, l'agent qui me conduisait à Oranienburg m'a dit : « Nous allons maintenant mener une guerre plus rationnelle, plus efficace, avec des gens capables. »

Les cas Luther et Jessen-Popitz ne sont qu'un des aspects de cette guerre subversive que Himmler mènera sans scrupules jusqu'aux derniers jours des combats, aussi bien à l'étranger que sur le territoire même du *Reich*. Il profitera de l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler pour éliminer les généraux de la *Wehrmacht*, hostiles aux SS et qui constituent une équipe capable de s'opposer à sa tentative, à cette paix de la dernière heure dont il rêve. Les commandos de subversion, voilà des éléments qui peuvent par exemple influencer même la *Wehrmacht* et les généraux routiniers du grand E.M. et maintenir chez le *Führer* sa confiance dans les SS. Pour tenir les alliés du *Reich*, il n'hésitera pas à charger un *Jagdkommando* de s'emparer des hommes d'État qui lui sembleront hésitants.

Après le 20 juillet 1944, Himmler impose ses conceptions sur la conduite de la guerre à une grande partie de l'armée. De lui dépendent les divisions en formation, l'armement et la sécurité intérieure. Aussi les *Wafen-SS*, ce « corps noir » n'est plus une quatrième arme à côté de la *Wehrmacht*, de la *Luftwafe* et la *Kriegsmarine*, mais l'élément d'intégration et le cadre de l'ensemble de l'effort militaire. Le *Reichsführer* va devenir *de facto*, l'adjoint de Hitler dans la conduite de la guerre. Le volontaire de la Grande Guerre de 1918 veut devenir le grand *« Feldherr »* (chef des armées en campagne) de la Deuxième Guerre mondiale.

Jusqu'en 1942, Himmler dispose de 7 divisions SS, leur nombre est doublé en 1943. En 1944, il a sous ses ordres directs 21 divisions; à la fin de la guerre, 38. Pourtant, en 1935, le rapport établi entre les SS et la *Wehrmacht* était de 1 à 35. Dès 1940, cette proportion s'est modifiée et on a prévu que les formations SS pourront atteindre 2 à 5 % de celles de la *Wehrmacht*. Depuis la création des premières unités de troupes armées SS, Himmler a réussi en l'espace de dix ans, à en obtenir 15 fois plus que prévu au début. Ce système de grignotage, il l'a appliqué dans tous les domaines. S'il n'a pu réussir aussi bien sa mise en condition de l'économie, c'est en raison de la guerre; mais après la victoire, on verrait… La *Gleichsckaltung* SS (la mise au pas) eut été totale.

Hitler, recevant les pilotes-chasseurs de la bataille de l'Angleterre, notamment Adolf Galland, leur affirmait la nécessité d'abattre sans pitié les avions

britanniques malgré l'appartenance de leurs pilotes à la race germanique, car seule la défaite militaire obligerait la ploutocratie anglaise à abandonner ses visées contre l'Europe du *Reich*. Himmler, dans ses directives aux *kommando* de subversion SS, pendant l'offensive des Ardennes, surenchérissait sur celles de Hitler: il leur ordonnait d'être impitoyables avec les Anglo-Américains comme avec les Juifs et les Russes. Il fallait montrer à l'ennemi que l'Allemagne se battrait contre eux sans pitié quitte à transformer le *Reich* et l'Europe en un immense cimetière.

Himmler: « Prenez comme modèles nos bandits! »

Appliquant les principes nordiques selon lesquels tout guerrier doit se baigner dans le sang du dragon, les SS, à la suite des armées, se livraient au carnage en arrière du front. La division *Das Reich* massacra ainsi à Lachoitsk, non loin de Minsk, 920 Juifs et la division *Die Leibstandarte* liquida 4 000 Russes dans la région de Kerson. Ainsi, officiers et soldats, selon le vœu exprès de Himmler, avaient passé l'épreuve du « baptême de sang ».

Pour stimuler les hommes SS, un service spécial de la SD chargé de la propagande sur le front, dans le journal *Das Schwarze Korps* fournissait les preuves des crimes commis par les Juifs et les partisans. Une main coupée ou un cadavre lacéré par les obus déclenchaient la boucherie.

Au début de la guerre, Himmler confia la suppression des activités subversives et la répression des partisans à un de ses « durs », le général von dem Bach-Zelewski, dont les troupes, une élite, portèrent « un coup biologique » aux populations civiles. D'où, après la guerre, les témoignages de Zelewski sur l'ordre donné par Himmler lors d'une séance secrète tenue avec les dignitaires dans le château-fort de Wewelsburg, de détruire 30 millions de Russes[182]. Lorsque l'ordre SS obtint le droit de former plusieurs divisions de *Wafen-SS* et qu'on les engagea sur le front pour servir d'exemple à la *Wehrmacht*, les troupes spéciales ne se composaient plus de l'élite raciale, mais bien au contraire des éléments les plus vils de la société pénitentiaire. Himmler tenta alors une nouvelle expérience. Tous les condamnés pourraient se porter volontaires dans les bataillons de rachat. En principe, au 501e bataillon de SS parachutistes. Le camp de Marienwerder, réservé aux SS poursuivis pour différents délits fournissait les recrues. En mars 1944, Berger décida d'envoyer tous les prisonniers de ce camp dans les troupes de Dirlewanger. Mais le juge suprême SS, *Standartenführer* Bender, croyant plaire à son chef, proposa à Himmler de n'envoyer à Dirlewanger que les prisonniers coupables de délits de droit commun et d'utiliser les autres comme parachutistes SS. Himmler approuva la

suggestion, puisque nous avons vu Sachsenhausen devenir le centre d’entraînement des Dirlewanger. Ces unités de criminels atteignirent à une triste célébrité par leurs pillages et leurs meurtres. Leur commandant, Oscar Dirlewanger, lié à Gottlob Berger par une camaraderie de combat, datant de la Grande Guerre, disparut mystérieusement à la fin des hostilités de la Seconde, provoquant le branle-bas de toutes les polices du monde. Les résultats obtenus par les hommes de sa division allaient inciter Himmler à réhabiliter tous les criminels par le « bain de sang ». On doit connaître les états de services de ce misérable.

Après la prise du pouvoir, le SS docteur Oskar Dirlewanger vit dans la débauche la plus crapuleuse. Malgré ses relations avec Gottlob Berger, il est condamné à deux ans de prison pour viol d’une mineure. À sa sortie de prison, les deux amis se retrouveront et le docteur Dirlewanger se porte volontaire en Espagne dans la légion Condor. Gottlob Berger le fait nommer colonel SS de réserve. C’est avec ce grade qu’il vient former et inspecter les unités *Totenkopf* (tête de mort) à Sachsenhausen. De là, Dirlewanger part en Russie pour lutter contre « les Juifs » et « les Bolcheviks ». En août 1943, Dirlewanger reçoit la « Croix de Fer en or » pour sa participation à l’opération Cottbus contre les partisans soviétiques, opération au cours de laquelle 15 000 hommes et femmes furent massacrés. Dans son rapport à Himmler, il signale n’avoir perdu en tout que 92 hommes, 218 blessés et 8 disparus. En juillet 1944, 4 000 hommes de sa division sont jetés dans la lutte contre l’insurrection de Varsovie. Par la suite, Gottlob Berger et Dirlewanger proposant à Himmler de tenter une expérience toute nouvelle : lever 1 000 volontaires communistes dans le camp de concentration. Les bureaux politiques des camps choisissent exactement 966 politiques et 1 064 « criminels », au total 2 030 hommes qu’ils mettent à la disposition du « brave » Dirlewanger. 80 % des recrues politiques viennent du camp de Sachsenhausen.

Cette proportion, soigneusement calculée par le *Gruppenführer* Glücks, inspecteur des camps et la Gestapo, offrait pour Himmler un double avantage. Elle permettait d’éviter à 2 000 SS une mort presque certaine et libérait les camps d’un millier de communistes et sociaux-démocrates, capables de prendre la direction d’un mouvement insurrectionnel, que craignait le *Reichsführer*.

L’envoi d’un millier de criminels sur les 5 000 qui se trouvaient encore répartis dans les camps, on peut l’interpréter comme une mesure destinée à rendre plus supportable l’existence dans les K.L. aux otages politiques dont la Croix-Rouge internationale se souciait chaque jour davantage.

En principe, les criminels, notamment les voleurs, les souteneurs, les sadiques, coupables d'attentats sur des mineurs, et jusqu'à des condamnés à mort, partaient d'office dans la division du docteur Dirlewanger. Sur ses *B-Soldaten* (*Bewährungs-Soldaten*: soldats de rachat), les punitions disciplinaires pleuvaient: chevalet, *Stehbunker* (cellule sans lit où l'homme puni devait se tenir debout) enfin pur et simple *Umlegen* (abattre) que pouvait décider le commandant de bataillon.

La discipline monstrueuse derrière les lignes, pour les Dirlewanger, leur valait sur le front des « privilèges » : ils avaient le droit de prendre chez l'habitant ce qu'ils voulaient, y compris les femmes. Les « soldats méritants » ramassaient les jeunes filles, les dénudaient et les soumettaient à leurs caprices, le revolver à la main. On a découvert certaines de leurs victimes auxquelles ils avaient coupé les seins, parfois la langue. Ce traitement devait imposer aux survivantes le silence sur les sévices subis et inspirer autour d'elles une crainte salutaire. Souvent, à la suite de leurs orgies, les officiers de Dirlewanger forçaient les malheureuses à avaler les pilules de strychnine ou de cyanure qu'ils devraient utiliser eux-mêmes dans le cas où ils tomberaient aux mains des Soviétiques.

Dans les bataillons de Dirlewanger, se trouvaient aussi des membres des SS et de la *Wehrmacht*, coupables de désobéissance ou de lâcheté. En 1943, un groupe de 80 Dirlewanger fut amené à Sachsenhausen. Ils ne furent même pas enregistrés sur les livres d'entrée dans le camp, mais dirigés directement sur le crématoire et abattus à la mitraillette après la lecture par un responsable SS de leur condamnation à mort pour rébellion. Il s'agissait en grande partie d'anciens de la *Wehrmacht*, versés pour insoumission dans les SS Dirlewanger, après s'être refusés à abattre des civils et des Juifs. L'*Abwehr*, pour le compte de la *Wehrmacht*, détenait aussi la *Heeres-B-Elnheit* 999 (unité 999 de l'armée B – initiale de Bewährung : rachat). Dans ces « unités de rachat », composées de SS et de soldats de la *Wehrmacht*, n'entraient pas, en principe, les prisonniers pour délits politiques. Les criminels condamnés par les tribunaux étaient envoyés au camp de concentration pour le maintien de l'ordre comme « indignes de porter les armes ». Pourtant, au mois d'août 1944, pour lutter contre la révolte de Varsovie, on envoya des criminels des différents K.L.. Trois cents d'entre eux, détenus à Sachsenhausen furent jetés dans la bataille[183].

Malgré les défaillances et les soucis que lui causaient les Dirlewanger, Himmler se montra satisfait de leur « besogne » puisqu'il développa et accrut les effectifs de ces formations disciplinaires. Du groupe spécial, on passa au régiment, *Sonderregiment Dirlewanger* (régiment spécial Dirlewanger), plus

tard *Sturmbrigade Dirlewanger* (brigade de choc Dirlewanger), dont 8 officiers et 50 sous-officiers furent choisis parmi le personnel de la garde des camps de concentration.

Himmler en vint à l'idée de verser dans ces formations les sociaux-démocrates et les communistes et de former même deux ou trois bataillons de « marxistes » qui, a-t-il dit, « après avoir passé plusieurs années dans les camps de concentration, sont parfaitement capables de mourir pour le *Führer*. »

Le 7 octobre 1944, le *SS-Oberführer* Dirlewanger sollicitait de Himmler l'ordre de former un bataillon avec des prisonniers politiques de Sachsenhausen. Il écrivait notamment: « Lors d'une sélection dans le camp de concentration, le *Brigadeführer* Glücks et le *Standartenführer* Pister m'ont conseillé d'essayer une unité avec nos anciens adversaires. Il y a sûrement dans le camp de concentration de ces hommes, qui, en février 1933 et peut-être encore après le 5 mars 1933 (jour des élections du *Reichstag*), ont préféré rester fidèles à leur idéologie que de se camoufler extérieurement en nationalistes. Ils ont ainsi montré du caractère, contrairement à plusieurs centaines de milliers d'autres qui se sont arrangés pour marcher avec les plus forts et qui, le 5 mars 1933, mal-gré leur opposition intérieure, s'avançaient vers nous la main droite levée… » Dirlewanger propose encore au *Reichsführer* de choisir parmi les communistes de Sachsenhausen, d'après leurs capacités militaires, les hommes jusqu'à l'âge de 50 ans. Il indique même leur armement: pour chaque homme un fusil ; une mitrailleuse pour 10 hommes ; 8 mitrailleuses lourdes ; une formation de 48 mitrailleuses légères, une unité de 8 mortiers à grenades; 12 lance-flammes. Ainsi les communistes devaient bénéficier d'une puissance de feu plus grande, et de loin, que celle des bataillons d'infanterie.

Le 16 octobre 1944, Himmler prescrivit à Gottlob Berger de prendre toutes dispositions pour la réalisation du projet. Le 10 du mois suivant, toutes les formalités administratives étaient au point. Le service politique de Sachsenhausen informait l'Amt IV de la RSHA (Gestapo) que 393 politiques avaient été choisis, en grande majorité des communistes, plus quelques sociaux-démocrates. La Gestapo retourna la liste, après avoir barré au crayon rouge 43 noms.

Le matin où les hommes furent appelés et invités à se rassembler près de la porte du camp, l'un d'eux cria: « Je ne suis pas volontaire! » C'était un Autrichien, Pfeffer, social-démocrate, qui travaillait à l'*Efektenkammer* avec moi. Quand nous l'entendîmes, nous fûmes persuadés que les SS allaient tomber sur lui et le diriger vers le crématoire. Pas du tout. Ils faisaient la sourde oreille.

Ils ne s'attendaient pas à cet incident, ou peut-être, comme le bruit avait couru d'une révolte possible des prisonniers, croyaient-ils que la protestation de Pfeffer était un signal et attendaient-ils que l'agitation se déclenchât pour procéder à une répression totale. Peut-être aussi les Himmlériens ne voulaient-ils pas trop malmener un Autrichien compatriote de Hitler et de Kaltenbrunner. Par la suite, Pfeffer fut transféré à Bergen-Belsen où sévissait le typhus. Des dizaines de milliers de détenus y succombèrent. Par miracle, l'Autrichien survécut. Un de ses compagnons, qui travaillait aussi à l'*Efektenkammer*, Hans Schultz, détenu depuis onze ans, n'eut pas la même chance. Transféré lui aussi à Bergen-Belsen, il fut emporté par l'épidémie.

Fin novembre 1944, 359 politiques quittèrent encore Sachsenhausen pour être dirigés sur le front, 26 encore partirent en février 1945, parmi lesquels le docteur Hermann Pistor, détenu comme nous, mais dont nous avions pu apprécier la compétence et le dévouement dans l'infirmerie.

Dès que l'occasion se présenta, tous ces politiques passèrent dans les lignes soviétiques pour lutter contre leurs anciens geôliers. Malheureusement, ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Il était difficile de faire entendre aux cadres de l'armée rouge que des hommes qui portaient l'uniforme SS étaient des antifascites recrutés par la force. Il faut ajouter que tout vrai SS, fait prisonnier, s'affirmait hautement antifasciste, ce qui n'arrangeait pas les choses.

Les acteurs des massacres selon les méthodes de Dirlewanger[184] affirmeront après la guerre : « Notre seul but était la réalisation de l'Europe des combattants. »

Le massacre de Villefranche-de-Rouergue

Comment se présentait à nous, les détenus de Sachsenhausen, cette Europe des combattants volontaires SS ?

Un matin d'octobre 1943, un groupe de gaillards en uniforme SS, désarmés, pattes d'épaules arrachées, sans ceinturon, entre par la porte principale. Des SS, prêts à tirer, les emmènent vers la désinfection. Ils sont environ 300, les gardes les appellent B.B. (Bandits Balkaniques).

On leur ordonne de se déshabiller. On les passe à la tondeuse et à la douche, ils ont droit ensuite au « pyjama rayé ». Leur arrivée et leur traitement représentent pour nous, les « politiques », un événement. Ce sont des Croates. Ces 300 hommes jurent dans leur langue maternelle qu'ils n'ont accepté de s'enrôler dans les SS que pour se procurer des armes et pouvoir lutter pour la

bonne cause des Alliés. « Notre seul malheur », affirme l'un d'entre eux, Mehmed Sahinagitch, un Bosniaque, « est d'avoir commencé trop tôt la rébellion de la division croate dans le Sud de la France. Par nos officiers allemands, nous avions appris que l'on nous enverrait contre les Anglo-Américains dès qu'ils débarqueraient, nous avons voulu éviter qu'on nous lance contre nos libérateurs. Nous avons désarmé les officiers et tenté de prendre le maquis, pour soutenir la résistance française. »

C'était exact ! L'histoire a confirmé que les Croates – un millier – de la garnison de Villefranche-de-Rouergue (Aveyron) se sont emparés de la ville et ont pris position contre les troupes du *Reich*. Manquant de munitions et de ravitaillement, ils furent anéantis par les renforts envoyés en hâte. Sur ce millier d'hommes, 700 furent abattus soit sur les lieux, soit pendant le transport. Des 300 qui arrivèrent dans notre camp, et auxquels on appliqua « le traitement spécial », au bout de quelques mois, il n'en restait plus qu'une cinquantaine.

J'avais tout mon temps pour interroger ces survivants.

« J'étais un des premiers arrivés à Villefranche avec 50 de mes compagnons le 21 août 1943, pour construire des baraques. Par la suite, mes camarades nous ont rejoints. Un millier, tous des Croates. 3 000 autres ont été répartis dans la région et nos officiers ne nous cachaient pas que nous aurions à nettoyer les maquis et couvrir les razzias de la police, sitôt notre entraînement terminé. Les Français ont compris très vite que nous avions revêtu l'uniforme SS, contraints et forcés. Ils nous manifestaient de la sympathie. Les hôpitaux dans les diverses localités étaient pleins de Nord-africains, Marocains, Tunisiens, des Musulmans comme nous qui refusaient de s'enrôler dans les troupes allemandes. Ils décidèrent de nous aider. Nous étions encadrés par des officiers du *Reich* ou des ressortissants allemands venant de Yougoslavie. Je les connais presque tous par leur nom, car je faisais partie du groupe de résistance, chargé d'égorger les officiers. »

Pour les Bosniaques, on ne tue pas les ennemis, on les égorge. Puis Hassan m'a raconté comment les officiers se sont installés dans l'Hôtel Moderne de la ville et comment ils exigeaient de ses camarades et de lui un exercice à la prussienne harassant. Durant huit heures par jour, ils devaient se baigner dans l'eau glacée, courir plusieurs heures, car « nous devions devenir la troupe la plus aguerrie du *Reichsführer* » ; les officiers nous disaient: « Vous avez maintenant l'honneur d'appartenir aux troupes qui seront lâchées derrière le front, et vous couperez avec vos handjars les gorges des Anglais et des Américains. On vous jugera par le nombre des têtes coupées aux maquisards. »

La population française, voyant ces gens épuisés, leur donnait en secret à manger. « Elle ne voyait pas en nous des occupants, mais des déportés politiques. »

En outre, les officiers avaient brutalisé des Français. Dès le début du mois de septembre, un SS, le sous-officier Hantz, un Bavarois, faisait déjà trembler toute la ville. Aux cadres supérieurs appartenaient: le lieutenant-colonel Kirschbaum, un Allemand de Croatie, commandant de Bataillon, le médecin Schweiger, de Lubljana, qui s’occupait du service sanitaire. Le lieutenant Krestner, un Silésien, était chargé de l’intendance. Il réservait aux officiers la meilleure nourriture, aux Croates, l’ordure. Le Feldwebel Lehmann, de Stuttgart, parlant français, servait d’interprète.

« Tous habitaient l’Hôtel Moderne et s’y comportaient comme des seigneurs. Nous en avions assez. Nous envoyâmes des délégués aux officiers pour discuter avec eux de notre retour dans notre patrie. Les officiers n’ont rien voulu entendre: au contraire, ils ont annoncé qu’une enquête allait être ouverte et que les meneurs seraient fusillés », m’a encore dit Hassan. D’après lui, aucun de ses camarades n’aurait accepté de faire partie du peloton d’exécution. Ils se seraient même engagés à refuser de livrer ceux d’entre eux qui étaient allés protester.

Le 16 au soir, les Croates décident de s’emparer des officiers, de les mettre hors d’état de nuire et de prendre le maquis.

Le 17 septembre 1943, à l’aube, une trentaine, en armes, se rendent à l’hôtel, éveillent les officiers et leur communiquent qu’en raison de leur conduite brutale et du fait qu’ils ont accepté d’être volontaires et d’avoir pris le commandement de troupes punitives, le Comité de Résistance les a condamnés à mort. « Il est plus juste que six bandits comme vous meurent, plutôt que des milliers d’innocents ! » Le médecin Schweiger les supplie, dans leur langue maternelle, de lui laisser la vie sauve, puisque étant lui-même slovène il estime lui aussi n’agir que sous la contrainte des SS.

Cinq officiers, dont en premier le lieutenant-colonel Kirschbaum, sont abattus sur place. Schweiger, durant l’exécution, s’échappe par une fenêtre. Il donne l’alarme. Des groupes SS, sous ses ordres, se mettent sur la défensive. Mais les Croates, loin de prendre la fuite, préfèrent défendre la ville. Erreur fatale. De Rodez et d’autres localités, arrivent des renforts sous la conduite du général commandant la division. Devant les forces écrasantes des SS, les mutins ne pouvaient songer sérieusement à résister. D’autant plus que, pour supprimer le risque de voir la population se soulever et s’unir à eux, le premier soin du

général SS avait été de faire arrêter le maire, les gendarmes et les officiers de réserve.

Le calme ne revint dans la ville que le 19. Plusieurs dizaines de Croates étaient tombés au cours de cette lutte inégale et presque autant d'Allemands. Les mutins, après avoir tiré leur dernière cartouche, se dispersaient et se cachaient dans les greniers, les égouts. On les délogea, on les fit se déchausser, on les ligota, on leur couvrit la tête d'un sac pour qu'ils ne puissent voir où on les conduisait. On en fusilla immédiatement une cinquantaine, des centaines furent torturés pour leur arracher des aveux.

Tous refusèrent de parler. Le lendemain, on en fusilla à nouveau une vingtaine. On adressa à Himmler personnellement un rapport sur l'affaire. Une commission spéciale vint enquêter sur place. On proclama cette révolte nationale comme un complot communiste, monté par des résistants yougoslaves et français en prétendant que l'ordre du soulèvement serait venu de Toulouse, centre du mouvement de Résistance dans le sud-ouest de la France.

Le 28 septembre, on fusilla encore quatre Croates. Le 29, le général SS communique aux autorités françaises que, par ordre de Hitler et de Himmler, la division croate regagnera l'Allemagne. Les officiers qui ont participé à l'étouffement de la rébellion reçoivent la Croix de fer.

À dater du 30, 700 Croates sont embarqués précipitamment, partie en direction de Toulouse, partie vers l'Allemagne: les cadavres des fusillés ont été mal ensevelis; les chiens venant dévorer les restes, on a dû se résoudre à les recouvrir de chaux vive.

Parmi les Croates partis pour l'Allemagne, plus de 400 furent abattus durant le transport. Quant aux 300 détenus à Sachsenhausen, ils n'étaient plus que 80 au printemps 1944.

Si des soldats croates, qui devaient devenir des troupes d'élite, et semer la panique et la guerre totale se sont révoltés, loin du front, qu'adviendra-t-il le jour où ils se trouveront face à face avec l'ennemi [185] !

Au printemps 1945, les nouvelles parvenues en Croatie, en Bosnie surtout, sur le traitement infligé aux soldats croates à Sachsenhausen, provoquèrent des réactions sérieuses jusque dans les milieux du gouvernement fantoche de Zagreb. Himmler préféra considérer que les 50 survivants avaient été entraînés malgré eux dans la révolte de Villefranche et décida de les libérer. Mais le jour de leur départ, 11 se trouvaient dans un état qui ne permettait pas leur transport.

Ils restèrent dans le camp.

Le jour du départ des libérés, le *LagerFührer* Kolb leur fit une allocution que je traduisis comme interprète:

« Vous avez fait maintenant dans le camp la connaissance des sous-hommes. Désormais, vous comprendrez de quel côté il convient de choisir ses Alliés. »

Dans l'instant, les 39 hommes, qui se tenaient à peine debout, se mirent à maudire Hitler et Himmler, à hurler dans leur langue qu'un jour viendrait où ils vengeraient leurs camarades assassinés.

Je pus entendre quelques-uns : « Maintenant que nous avons vu cet enfer, nous regrettons de n'avoir pas tué davantage d'officiers SS en France. » Les noms de Hitler et de Himmler revenaient sans cesse à leur bouche, mêlés à des insultes. Le Lagerführer, un peu énervé, me demande: « Que disent-ils ? » Je réponds promptement: « M. le Lagerführer, ils vous remercient du traitement de faveur qui leur est consenti et acclament le *Führer* et le *Reichsführer* pour la grâce dont ils viennent de bénéficier. » À ces mots, Kolb me dit: « Ah! Vous voyez! douze mois de camp, ça leur a fait du bien ! Maintenant les survivants peuvent renseigner les autres sur ce qui arrive à ceux qui ne veulent pas lutter contre l'alliance judéo-bolchevique! »

À l'un d'entre eux, j'avais fait coudre dans son vêtement une lettre pour mes amis de Zagreb. Il l'a transmise. Comme ils l'avaient promis, dès leur retour, ils s'engagèrent dans l'armée insurrectionnelle. Loin d'être « rééduqués », ils ne pensaient qu'à venger la mort de leurs camarades, tués à Villefranche ou à Sachsenhausen.

Himmler organise la poursuite de Tito

La situation dans les Balkans devient si confuse au début de l'année 1943 qu'en accord avec Hitler, Himmler se rend à Zagreb pour enquêter, puis coordonner les différents services du *Reich* sur l'application des mesures qui renforceraient la position du *Reich*.

Après Stalingrad, les documents échangés entre l'E.M. de Himmler et ses services dans les différentes régions des Balkans prouvent qu'une lutte couve entre les hommes de Ribbentrop, de l'*Abwehr* et ceux commandés par Himmler. De grandes complications se préparent en Europe centrale et dans les Balkans. Le mouvement de l'insurrection populaire en Yougoslavie s'est sensiblement renforcé dans les montagnes et coupe les lignes de communication. Himmler craint aussi les difficultés diplomatiques qui pourraient surgir entre le *Reich* et

l’Italie et la Hongrie. Ses agents fréquentant les salons de Rome lui communiquent que dans les conseils supérieurs fascistes existent des tendances au renversement des alliances, qui mettraient en minorité Mussolini. L’armée, considérant déjà la guerre comme perdue, désire se décharger des responsabilités ! Le *Reichsführer* sait que le régent de Hongrie, l’amiral Horthy, nourrit lui aussi secrètement ce désir. Un journaliste hongrois, Andrea Gellert, accrédité à la Wilhelmstrasse, avait quitté subitement, en 1942, Berlin pour Stockholm où il prit contact avec les services diplomatiques des Alliés. Himmler ne doutait pas que Gellert n’agît en émissaire de son gouvernement. D’autre part, en 1943, ses *V-Männer* (*Verbin-dungs-Mann* : homme de liaison), lui communiquent qu’en Croatie, et jusque dans le gouvernement de Pavelitch, des ministres et des militaires maintiennent des relations avec les Alliés.

Ainsi, les Oustachi préparent une politique analogue à celle des cercles de Rome et de Budapest. Certains dirigeants du *Reich* s’inquiètent de la lutte fratricide qui se poursuit sur le territoire yougoslave et qui, selon, eux, jette un discrédit sur la puissance occupante, paralyse dans cette région les fournitures de ravitaillement et contraint le *Reich* d’y maintenir des effectifs importants. La Yougoslavie risque de devenir une plate-forme pour le débarquement allié dans le Sud-est européen. Afin de parer à ce « pourrissement », Himmler songe à décapiter l’E.M. insurrectionnel pour combattre avec plus d’efficacité l’infiltration de l’ennemi dans les Balkans et donner une leçon à ceux qui seraient tentés de suivre l’exemple de la division croate, qui s’était mutinée en France, en 1943.

Puisque d’après le *Führer-System* (le système du *Führer*) les mouvements politiques et les événements reflètent la personnalité des chefs, ce sont les chefs qu’il faut abattre en premier lieu. En réussissant à camoufler son identité et à organiser des bandes dans les Balkans, Tito a mis en échec les services secrets allemands. D’où l’ordre de Himmler de découvrir à tout prix l’identité de Tito, personnage mystérieux, si possible l’enlever, au besoin l’assassiner. Pour s’attirer la collaboration des populations, il a prévu même une prime de 100 000 marks or à qui apporterait la tête du rebelle.

Hans Helm, son agent dans les Balkans, le renseigne le premier sur l’identité énigmatique de Tito. Himmler va pouvoir se vanter de l’efficacité de ses services devant le *Führer*[1]. La police royale yougoslave, mal-1. C’est dans la lettre du 8 janvier 1943 que Hans Helm communique à Himmler que le *Oberster Befehlshaber der Aufständischen in Kroatien* s’appelle Josip Broz, né en 1892 à Klanjec, Croatie, mécanicien de profession. Helm ajoutait à son rapport gré ses

recherches intensives, n’a pas pu identifier l’organisateur du mouvement communiste qui de 1937 à 1940 vécut à Zagreb et, par la suite, à Belgrade[186]. Lors du début de la rébellion, en été 1941, la police croate affirmait encore que Tito serait un émigré juif autrichien qui, sous une fausse identité, se cacherait dans les montagnes. Et même après son identification par la Gestapo, la police du général Neditch (pouvoir de collaboration en Serbie) se refusait à donner créance à cette information.

Après la chute du régime fasciste en Italie, les craintes d’un débarquement allié en Yougoslavie se précisèrent. Churchill, lors de la conférence de Casablanca (janvier 1943) avait ouvertement demandé à Roosevelt la préparation en commun d’un corps expéditionnaire dans les Balkans. Le *Feldmarschall* Keitel prescrivit après le 25 juillet 1943 à ses généraux de désarmer les troupes italiennes dans les Balkans et de les envoyer dans les camps de travail si leurs chefs n’acceptaient pas de collaborer avec le *Reich*. Hitler réorganise complètement le commandement militaire et envoie dans les Balkans comme commandant suprême le *General-feldmarschall* Maximilian von Weitz qui installe son Q.G. à Belgrade. Pour mettre un terme à la rébellion titiste, le *Führer* retire du front de l’Est le général Lothar Rendulitch avec la 2e armée de Panzers. Le général autrichien installa son E.M. en Serbie non loin de Nich à Vrnjacka Banja. Les Allemands, sous la conduite de Rendulitch, menèrent plusieurs offensives contre Tito, surtout en novembre-décembre 1943 et janvier 1944, dans le dessein d’encercler son armée et de l’anéantir[187].

Dans le cadre des opérations, les unités Brandebourg devaient annihiler l’E.M. du maréchal Tito comme l’a déclaré le général Rendulitch au procès de Nuremberg. Rendulitch précisa que l’ordre de Hitler était parvenu le 12 novembre 1943 et portait la signature du général Alexander von Pfuhlstein, commandant de la division Brandebourg sous les ordres directs du Generalfeldmarschall Keitel[188].

L’unité de choc portait le nom *Stosstruppe Kirchner* (troupe de choc Kirchner) plus tard Boeckl, nom de l’officier qui l’a reprise. Le lieutenant Kirchner qui la commandait installa sa base à Banja Luka, en Bosnie d’où il pensait, avec l’aide des Quisling yougoslaves, parvenir jusqu’à l’E.M de Tito[189].

L’emplacement de son Q.G. ne posait pas de problème, puisque le service d’écoute de l’*Abwehr* l’avait repéré. À Belgrade, ce même service réussit à déchiffrer les communications codées que le maréchal Tito remettait à ses commandants dans les différentes régions de la Yougoslavie[190].

Le service d’écoute de l’*Abwehr* à Belgrade et les services spéciaux de radio à Vienne tendent un piège aux partisans en envoyant un agent muni de postes radio qui, lors de la prise prévue par les partisans de la ville de Jajce, transmettrait des indications sur l’emplacement de l’E.M. et situerait la maison de Tito que Himmler voulait « vivant » pour l’interroger. Une voiture attendait – et même un avion – pour le transport de Tito à Berlin et les services méticuleux de Himmler avaient même prévu le lieu où on le détiendrait. Les petites « villas » de Sachsenhausen, occupées par Schuschnigg et Blum, et qui avaient attendu en vain le roi d’Italie et le Pape, furent vidées pour permettre à Tito d’écrire ses « mémoires ».

Mais, comme le temps pressait et que Himmler voulait à tout prix remplir sa promesse au *Führer*, il exigea qu’on le lui livrât vivant ou mort, et surtout qu’on fît main basse sur les documents qu’il pouvait détenir, afin de connaître les plans des Anglo-Américains et des Russes.

On proposa aussi à Himmler l’envoi d’« hommes-suicides ». Pas question d’utiliser des aryens pour une telle mission. Réponse de Himmler: « Utilisez des ressortissants étrangers, des criminels ou des chiens. »

Le chenil de Sachsenhausen nourrit près de 2 000 chiens-loups, « dressés pour être plus méchants que les loups », C’est ici l’école des policiers à quatre pattes et de leurs maîtres. Ce centre fournit aux prisons et aux camps, aux officiers SS et au front, hommes et bêtes, ces dernières avec pédigree et « caractéristiques » de leurs capacités. Les SS doivent pouvoir maintenir, collés à leurs bottes, les chiens bouillants de rage et toujours prêts à s’élancer pour déchirer les misérables en pyjama « zébra ». Tous les agents à quatre pattes de la Gestapo sont exclusivement dressés dans le chenil de Sachsenhausen, situé sur la rive du Hohenzollernkanal.

À partir de 1943, le chenil s’étendit. On songeait à dresser des dizaines de milliers de chiens porteurs de charges explosives vers les tanks, dans les abris ou dans les maisons et les tentes des E.M. Les prisonniers qui répartissaient la patée aux animaux et qu’on reconnaissait à leur double menton se montraient enchantés de cette perspective [191]. Le dressage des chiens Kamikazes se pratiquait non seulement dans les bois entourant Sachsenhausen, mais aussi dans les différentes régions où la Gestapo entraînait ses spécialistes : en Autriche et dans les Alpes Bavaroises.

Himmler montrait un intérêt particulier pour toutes les formes de la guerre subversive et contrôlait personnellement les préparatifs de l’Unternehmen, pour

le rapt de Tito ou, à défaut, son assassinat. Il lui fallait prendre en considération les impondérables, le raid pouvait échouer. Aussi avait-il chargé ses savants de procurer à ses troupes un matériel biologique, ultra-secret, qu'on devrait expérimenter dans ce laboratoire qu'était Sachsenhausen. Une arme capable d'anéantir aussi bien un homme d'État que des peuples entiers.

Les soucis accablaient Himmler. Le temps pressait… En admettant qu'un produit parfait sorte du laboratoire, sa perfection même pouvait devenir un danger, si l'agent auquel on le confiait était intoxiqué lui-même avant d'avoir accompli sa mission ?… et si le contre-espionnage allié s'emparait de l'homme et du poison ?… tous les grands projets de la guerre biologique tombaient à l'eau, ainsi que la carrière du *Reichsführer*.

Aussi se décida-t-il à appliquer une méthode classique, l'attaque-surprise par des troupes armées. Puisque les hommes tomberaient du ciel, l'opération mise au point à Friedensthal, reçut le nom de *Rösselsprung* (saut de cavalier). L'action serait aussi une défaite de l'*Abwehr* qui, jusqu'en février 1944, sous la conduite de Canaris, avait pour mission, elle aussi, de s'emparer de Tito. Donc l'enlèvement visait en même temps des buts stratégiques et psychologiques. Priver la résistance yougoslave de son E.M. et donner au peuple allemand et aux Alliés du *Reich* un exemple des capacités extraordinaires des SS, toujours prêts à intervenir n'importe où, avec succès. À Drvar, une petite localité de 4 000 habitants dans la Bosnie occidentale, on ne s'attendait pas à la descente. Himmler avait bien choisi son jour: le 25 mai, jour d'anniversaire de Tito. Il comptait que les gardes se joindraient aux réjouissances des habitants de la localité où se trouvait l'école militaire et politique des partisans. Le bataillon 501 de chasse SS, composé de huit cents anciens criminels, fut parachuté à proximité immédiate de l'E.M. du maréchal Tito à Drvar. Mais les huit cents hommes subirent des pertes graves et ne réussirent pas à capturer Tito. La population alertée, hommes et femmes, reçut à coup de fourches et de haches les parachutistes armés jusqu'aux dents et les mit en fuite.

Ce fut la première et la dernière descente des *Jagdkommando* sur le territoire yougoslave. La ville de Drvar subit de grandes pertes, mais Himmler n'obtint pas le succès qu'il escomptait. Il se contenta de la dispersion de l'E.M. de Tito et proclama cette action une victoire des SS.

Himmler stimule la guerre bactériologique

Les armes classiques étant aussi mortelles dans les mains des adversaires du *Reich* que dans celles de ses SS, le *Reichsführer* songe à des moyens de lutte

contre lesquels les Alliés seraient sans défense. Ses professeurs mirent au point un virus à l'action rapide qui, en moins de douze heures provoquait la mort. La fièvre monte simultanément aux syndromes du typhus, et le malade succombe à l'infection. Le produit mystérieux présentait l'avantage d'être aussi efficace en poudre qu'en solution. Invisible, il pouvait s'étaler sur les parois d'un verre. Les essais se faisaient au crématoire de Sachsenhausen sur des détenus, en présence des hauts fonctionnaires de la RSHA.

Une autre drogue empoisonnée de bacilles mortels rendait possibles des infections à retardement, devant lesquelles les médecins devaient avouer leur impuissance.

Au procès que les Soviétiques intentèrent, en octobre 1947, contre Baumkötter, médecin à Sachsenhausen, on obtint la preuve de l'expérimentation d'un « nouveau gaz » inconnu, et de différents bacilles et virus, capables de provoquer la septicémie. De plus, les médecins mesurèrent l'efficacité du cyankali et essayèrent des grenades spéciales, mises au point par le docteur Witmann, un chimiste du service central technique de la RSHA[192]. La grenade déchiqueta deux prisonniers, mis à la disposition du vaillant savant. L'arme secrète resta un monopole pour les missions spéciales de la Gestapo.

Ces recherches si importantes pour Himmler, provoquèrent l'intérêt personnel des plus hauts fonctionnaires de l'entourage du *Reichsführer*.

Dans les *termini technici* des SS, les « transferts » signifiaient l'envoi à la mort et il n'est pas exclu que les termes médicaux des rares « observations » parvenues jusqu'à nous, cachent une activité inquiétante des médecins SS pour trouver l'arme absolue de la guerre biologique. Il est par contre certain qu'à Sachsenhausen se poursuivaient ces études, et ceci jusqu'en 1945.

Dans cette phase de la guerre (1943-1944), un autre problème se posait: le transport des virus, des bacilles, des poisons chez l'ennemi, soit parmi les troupes sur le front, soit dans les E.M. On choisit vingt-huit déportés comme véhicules des bactéries.

Les vingt-huit cobayes moururent dans un état physique et des souffrances lamentables. Mais les hommes chargés d'intoxiquer l'ennemi risquaient d'être eux-mêmes victimes. D'autre part, Hitler ne se montrait pas chaud en face du risque que comportait la découverte de tentatives d'empoisonnement d'hommes d'État et de chefs militaires étrangers[193].

Mais, comme les préparatifs en tout genre contre les partisans se

prolongeaient, Hitler exigea des éclaircissements de Canaris et de Himmler. Les hommes de l'*Abwehr*, au moment du déclin militaire du *Reich*, se montraient peu enthousiastes pour des procédés aussi peu conformes aux lois normales de la guerre. Ils préféraient les voies de l'espionnage classique qui pouvaient leur assurer à eux-mêmes un traitement favorable auprès des Alliés. Rien ne pouvait plus blesser Himmler que cette répugnance aux tortures et aux crimes, si nécessaires, selon lui, à la conduite de la guerre totale.

Sans vouloir trouver une excuse à la volonté criminelle du *Reichsführer* pour demeurer objectif, il faut admettre que ce n'est qu'en voyant fondre ses divisions sous les efforts conjugués des Alliés qu'il en est venu non seulement à accepter l'idée de la guerre bactériologique, mais à la stimuler. Là encore, l'ancien Fahnenjunker pensait que la victoire justifie l'emploi de tous les moyens. Du début de la guerre, jusqu'à la fin, il a tenu à développer les unités SS et particulièrement les formations nordiques, estimant que la fin victorieuse de la guerre pour le *Reich* était liée au destin des régions scandinaves, berceau des races germaniques. Du Nord viendra l'ultime sauvetage comme jadis Hermann le Chérusque descendit du septentrion pour anéantir les légions romaines.

Le confident de Himmler, Werner Best, qui, nous l'avons vu, prétend descendre de Hermann et même de Siegfried, se trouve déjà depuis 1942 à Copenhague comme plénipotentiaire du *Reich* pour préparer l'intervention des Nordiques, soit par des contingents armés symboliques, soit par une action diplomatique visant à une paix favorable. Une équipe de dignitaires des églises protestantes et de savants fera désormais la navette entre Berlin, Copenhague, Oslo et Stockholm.

Le *Reichsführer* et la grande armée des Vikings…

Au début de la guerre avec l'URSS, Himmler installa son Q.G. dans l'ancienne académie militaire de Jitomir en Ukraine, à 550 kilomètres du *Führerhauptquartler* (Q.G. du *Führer*), la Wolfsschanze de Winitza. Quatre divisions SS furent engagées.

Les *Wafen-SS* se distinguèrent non seulement par leurs attaques brutales sur la ligne de combat, mais surtout en massacrant derrière le front, les éléments résistants, les Juifs et les partisans. La division *Adolf Hitler* progressa le long de la mer Noire en direction de Rostov. La division *Viking* combattit dans l'armée du général Kleist et avança jusqu'au Caucase. La division *Das Reich* prit part aux batailles dans la légion de Smolensk et de Kiev. Il lui avait été assigné de s'emparer de Moscou et de mettre à l'abri tous les documents possibles, Moscou

restant inviolé, Das *Reich* fut transportée à l'Ouest pour agir contre la flotte française, à Toulon, puis sur la côte atlantique. Les massacres d'Oradour, en juin 1944, lui sont imputables. La 4e division des *Wafen-SS*, la *Totenkopf*, lutta sur le front de Leningrad. Elle était composée d'hommes pris dans les effectifs de la police et des gardiens des camps de concentration. La 5e, celle des chasseurs, fut engagée dans l'extrême nord dans les régions de Kirkeness et de Mourmansk pour agir sur l'opinion des pays nordiques. Dans la *Totenkopf* figuraient des éléments de la légion danoise dont la présence impressionnerait les Scandinaves. Elle combattait aussi sur le front de Leningrad.

Himmler ne voulait pas se limiter au contrôle du front intérieur et à son rôle de policier. Il voulait démontrer que l'action de ses éléments se révélait essentielle sur les champs de bataille et prouver au monde entier que la lutte qu'ils menaient ne concernait pas seulement la survivance de l'Allemagne, mais aussi celle des Balkans, de l'Europe centrale et de la Scandinavie. Il exigeait, dans la formation des divisions SS, des effectifs allemands et la présence des éléments étrangers qui, « engagés sur le front russe, affirmaient l'esprit de la croisade antibol-chevique ». Il montrait à la *Wehrmacht* l'héroïsme avec lequel se battaient les soldats SS et les volontaires européens, et, à l'opinion occidentale, l'importance du rôle des SS, responsables des mesures de protection prises dans le *Reich* et dans les pays occupés. Himmler rejetait ses responsabilités pour les crimes commis et mettait l'Occident devant l'alternative: la bolchevisation de l'Europe ou l'Europe des SS.

Son plan : une série de conceptions fausses sur la mentalité des chefs de l'Occident. Erreur psychologique d'un médiocre, trop entraîné aux astuces policières, qui s'imaginait que ses services de contre-espionnage parviendraient à camoufler les crimes et à tromper certains cercles influents anglo-saxons. Lancer les Nordiques dans la lutte contre les Russes n'a rien d'une décision improvisée. L'opération débuta lorsque commença en 1940 le recrutement des légions de volontaires au Danemark et en Norvège, en Hollande, Belgique et en France. En 1943, on cita en exemple l'héroïsme et la brutalité de la *Totenkopfdivision* (division de têtes de mort) groupant quelque *sept mille quatre cents* gardiens des camps de concentration, formation de bourreaux, déjà, organisée pendant les opérations contre la Belgique et la France en mai 1940 par le général Theodor Eicke, ancien inspecteur des camps. Elle fut lancée contre les positions britanniques pour semer la panique. Après le massacre des prisonniers du 20e régiment Royal Norfolks, l'unité reçut un surnom : la division des bouchers. La brutalité de la *Totenkopfdivision* servira d'exemple aux divisions

SS nouvellement constituées qu'on engagera sur tous les fronts de l'Est.

Le 11 novembre 1940, le régiment SS *Germania* devenait le groupement *Viking*, sous les ordres du général Felix Steiner. Son dépôt se trouvait à Hambourg. La formation comprend dès lors, marchant avec le régiment SS Germania, les bataillons *Nordland* (Suédois, Norvégiens, Finlandais) et Westland (Hollandais et Flamands). Ainsi constitué, le groupement reçoit le baptême du feu, dès le début de la guerre contre l'URSS, témoignage concret du rassemblement des Germaniques sous les drapeaux du IIIe *Reich*.

En 1943, les bataillons étrangers deviendront des régiments, mais avec les Wallons, plus nombreux, on formera une brigade de choc SS qui portera le nom de *Wallonia*.

Ce n'est qu'en septembre 1944, lorsque Himmler prendra le commandement suprême de l'armée et qu'il formera 15 nouvelles divisions SS, que les régiments étrangers seront constitués en divisions, d'après les éléments nationaux qui les composent. Ainsi les Français formeront la division *Charlemagne*, les Flamands la division *Flandem*, les Wallons la division *Wallonia*, les Hollandais la division *Nederland*, les Scandinaves la division *Nordland*.

Pour Himmler et pour le général SS Gottlob Berger, chargé du recrutement des légionnaires, il importait de former d'urgence des *Führer* germaniques pour les territoires occupés. Aussi, par tous les moyens, s'efforçait-on d'enrôler dans les formations militaires sous contrôle SS, le plus grand nombre possible de sujets norvégiens, danois, suédois, hollandais et flamands.

Ils constitueraient, au cours des années à venir, durant au moins quelques décennies, un appareil de contrôle et d'exemple, dont la mission serait de former physiquement et spirituellement les « Germaniques » selon le type du guerrier allemand. La sélection, l'éducation, le baptême du sang et les privilèges favoriseraient la formation de ces élites de race germanique qui s'intégreraient totalement à la population de la Grande Allemagne, la Scandinavie n'étant qu'un land périphérique du *Gross Reich*.

L'extension du régiment *Nordland* en division portant le même nom répondait à ces espoirs. Pour ce premier essai, on rassembla 18 000 hommes dont 6 000 formés de nationaux nordiques, – soit 30 %, la proportion existant entre l'ensemble de la population allemande et celle « des autres Germaniques » – au camp d'instruction de Sennheim, en Alsace, sous le commandement du *SS-Brigadeführer* Fick. Hanté par le mythe de Rosenberg et la géopolitique de Haushofer, Himmler rêvait de dominer la Scandinavie, tremplin unique vers

l’Amérique et la Sibérie et territoire médiant entre les deux colosses, permettant de plus le contrôle de la mer et des airs.

En outre, les richesses des minerais n’étaient pas à dédaigner, notamment les mines de fer de Kiruna. Elles serviraient à l’Europe de Himmler. Enfin les régions nordiques présentaient une importance capitale pour la conduite de la guerre dans l’Atlantique, l’isolement de l’U.R.S.S et la solution des problèmes de météo et de transmission radio du *Reich*.

Dès l’occupation de la Norvège, on créa une Société d’amitié, la *Deutsch-Norwegische-Gesellschaft* (société germano-norvégienne) présidée par le professeur d’université, Klaus Johansen. Malgré la notoriété de Knut Hamsun, prix Nobel, qui comptait parmi ses membres, cette société ne dépassa jamais 1 000 adhérents et dès le printemps 1941, elle n’en comptait plus que 760, dont 50 % au moins membres du parti de Quisling.

Un million de SS nordiques !

La postérité serait en droit de se demander quels prodigieux hypnotiseurs furent ces chefs qui réussirent à entraîner 80 millions d’Allemands pendant douze ans et à dominer l’Europe. L’analyse de l’expérience nationale-socialiste et l’examen des documents font table rase de ces jugements, plus ou moins ironiques, légèrement hypocrites, cyniques parfois. L’hitlérisme sous toutes ses formes a été chose trop sérieuse pour qu’on puisse la traiter avec cette désinvolture. Himmler, à l’apogée de son pouvoir, parvenait à former une armée d’un million « de têtes de mort », et à donner l’impression de lutter pour le sauvetage de l’Europe.

En 1944, le service de recrutement SS réussissait à enrôler dans ses formations jusqu’à des prisonniers américains et britanniques. Certains d’entre eux suivaient les cours de l’école des Junkers à Bad Tœlz, dont le commandant, Fritz Klingenberg, officier SS, avait pris d’assaut la capitale yougoslave, Belgrade, en avril 1941. À Sachsenhausen, on aménagea un camp spécial aux bâtiments confortables pour une centaine de pilotes et officiers anglo-saxons choisis pour être endoctrinés ou servir d’otages.

L’effort de recrutement des peuples nordiques commençait. En 1944, Himmler comptait recruter en Norvège, Danemark, Belgique et Hollande 400 000 volontaires pour former avec les 600 000 Slaves des territoires de l’Est, une force d’un million d’hommes, prêts à lutter contre « l’alliance judéo-bolchevique » ; mais cette mobilisation des élites nordiques n’a jamais atteint plus de 10 % des effectifs prévus par le plan, soit 40 000 hommes.

L’armée de Himmler se composait de 400 000 Allemands du *Reich* et de 320 000 *Volksdeutsche* (Allemands vivant comme minorité nationale dans les pays de l’Europe orientale et centrale), de près de 40 000 Nordiques et de 40 000 hommes recrutés dans les camps de prisonniers de guerre ou sur les territoires occupés, souvent en coopération « administrative » avec le pouvoir local. Ainsi la grande majorité des Volksdeustche de Hongrie, de Yougoslavie, de Roumanie ont été enrôlés dans l’armée de Himmler par des arrangements convenus entre Berlin et les gouvernements de Budapest, Bucarest et Zagreb. Les soldats appartenant aux minorités allemandes passaient obligatoirement par un centre d’entraînement à Sachsenhausen.

Sur nos 4 000 gardiens SS, beaucoup provenaient des différents pays de l’Europe et souvent se plaignaient de n’être rien de plus que des geôliers.

C’est pourquoi nous étions persuadés qu’une bonne partie des gardes de Sachsenhausen, en cas de troubles, se désolidariseraient des SS.

Pour porter un jugement objectif sur l’armée européenne de Himmler, il faut encore savoir que le *Reichsführer* nourrissait l’ambition de former une autre armée composée d’un million ou même davantage, de ressortissants soviétiques. Propagande, chantages et promesses ne réussirent pas à modifier l’opinion des combattants et des prisonniers de guerre. Les statistiques officielles sont éloquentes. En juin 1944, les effectifs des SS ne comptaient que 368 654 soldats, d’après les chiffres du docteur Richard Korcher, un catholique passionné de démographie et qui travaillait déjà en 1940 dans le service secret du *Reichsführer*. Si plus tard l’armée himmlérienne a presque triplé, ce n’est pas le résultat d’un plébiscite volontaire, mais c’est parce que Himmler était devenu le chef de l’armée de réserve après le 20 juillet et que ses hommes contrôlaient l’ensemble du territoire du *Reich* et des pays occupés. Le général Gottlob Berger pouvait se déplacer où il voulait et réclamer d’office des mercenaires SS.

Il intervient en Hongrie, en Roumanie, en Serbie et en Croatie, mais il croit bien davantage aux populations slaves de l’Est.

« Slaves, sauvez-nous… »

Ma conversation avec Martin Luther m’a fait comprendre que la déclaration du Congrès Juif mondial sur la poursuite des criminels après la guerre et la pression exercée par la Croix-Rouge sur les gouvernements roumain et hongrois au sujet des Juifs, avaient vivement inquiété Himmler et ses collaborateurs. Leur rispote fut de rendre plus cruelle la lutte contre les Juifs. C’est alors qu’ils lancèrent le fameux slogan: « La guerre n’est qu’une explosion de la haine des

Juifs non seulement contre les Allemands, mais encore contre tous les peuples d’Europe. Le massacre de Katyn est l’œuvre des commissaires juifs au service du bolchevisme ».

Pendant l’été 1943, les autorités du camp avaient commencé à montrer une certaine sympathie envers ceux des Polonais, Ukrainiens et Serbes qui exprimaient le désir de s’engager dans les SS où dans les troupes de choc contre les partisans soviétiques. Dans le *bunker*, demeuraient toujours les leaders nationalistes, Melnyk et Bandera. En automne 1943, on y amena Taras Borovetz, chef de la milice ukrainienne qui, d’après les SS, menait la lutte à la fois contre les Russes et contre les Allemands.

Borovetz n’avait pas été amené à Sachsenhausen pour y être fusillé, mais bien au contraire, pour y former un gouvernement d’obédience allemande avec le soutien de l’organisation ukrainienne des nationalistes Melnyk et Bandera. Les actions des partisans soviétiques à l’arrière du front se révélaient si violentes que Himmler craignait que toutes les lignes de ravitaillement ne fussent coupées.

Après la révolte en Slovaquie, alliée du *Reich*, le 23 août 1944, nous suivîmes avec de plus en plus d’intérêt le développement des opérations contre la rébellion. Vers septembre arrivait le premier contingent des « bandits slovaques », C’étaient des hommes de tout âge. Parmi eux, des garçons de 14 à 15 ans. Ils n’avaient rien mangé depuis plusieurs jours, et, d’après un instituteur qui avait été interprète chez les Allemands, le général Gottlob Berger, au début de septembre, devait anéantir début septembre le soulèvement avec des unités constituées en grande partie de criminels.

Des gens qui pourtant n’avaient rien à se reprocher s’étaient enfuis dans les forêts et dans les campagnes. Berger ordonna de les traiter en suspects et de les fusiller. Des enfants, sur son ordre, avaient été ramassés dans les écoles et amenés dans notre camp.

Les partisans slovaques devaient être mis à l’isolement. Durant plusieurs jours, nous les vîmes partir à l’*Industriehof* (la cour d’industrie) où ils coupaient du bois. Quand on estima qu’ils en avaient suffisamment coupé, on ne les vit plus revenir. Ils étaient, passés par groupes dans la chambre à gaz. Le coke ayant manqué, c’est avec le bois qu’ils avaient coupé que ces malheureux furent brûlés. La rébellion slovaque et la liquidation des 2 500 résistants, parmi lesquels de nombreux officiers, à Sachsenhausen, montre la « solidarité des peuples de l’Europe ».

Les Croates et les Slovaques ne furent pas les seuls à se révolter. Parmi les

troupes obligées de marcher sous les étendards à la svastika, Hitler ne pouvait pas trop compter sur la fidélité des éléments recrutés chez les peuples minoritaires de l'URSS. La rébellion des Géorgiens en Hollande en est une preuve éclatante.

Le 6 avril 1945, le bataillon appelé à défendre les positions dans la région de Texel se révolte. 800 Géorgiens, quoique encadrés par 400 Allemands, désarment leurs officiers, en espérant pouvoir provoquer une insurrection en Hollande. Ils se proclament bataillon 822 des partisans géorgiens. L'île de Texel tombée dans leurs mains, ils décident alors de demander aide à l'Angleterre. Le navire « Johann Hodson » emporte leurs délégués. Mais leur supériorité en armes lourdes permit aux Allemands de les écraser. Il n'en resta que 200. Beaucoup furent passés par les armes. Certains arrêtés déjà au mois de mars, par précaution, arrivèrent à Sachsenhausen et nous apportèrent la nouvelle que les 6 000 à 8 000 Géorgiens incorporés dans l'armée allemande n'attendaient qu'un signal pour déclencher une insurrection générale.

J. A. van der Vlis a glorifié l'héroïsme des Géorgiens dans son livre *La Tragédie de Texel* (*Den Burg auf Texel*) et a rendu hommage à plusieurs de ces héros, notamment à Artemidse, Gœdschabidse, Dsandschagwa et Nosadse.

Himmler songea durant l'été 1944 à un vaste regroupement panslaviste et projeta même la tenue d'un congrès à Prague. Pour ce congrès, il désirait rassembler des représentants polonais, russes, ukrainiens, slovaques, tchèques, croates, serbes et même slovènes. Le congrès panslaviste ne put avoir lieu, faute d'avoir trouvé dans ces pays des personnalités représentatives. Bandera et Melnyk représentant l'Ukraine, l'ancien général Vlassov, la Russie, Himmler dut se contenter d'une conférence tenue à Prague en novembre 1944 dans laquelle le comité de Vlassov fut qualifié de « gouvernement provisoire » et ses unités « d'armée de libération » des peuples vivant en URSS. Himmler avait renforcé l'action de recrutement des prisonniers de guerre soviétiques pour « l'armée de libération ». Mais les citoyens de l'URSS affamés préféraient mourir que de se faire enrôler dans « l'armée de trahison ». Même les Ukrainiens occidentaux, donc les anciens citoyens de Pologne, refusaient d'endosser l'uniforme SS. Tout fiers, ils déclaraient : « Nous préférons mourir dans les camps de concentration que de devenir des volontaires SS. »

Où sont les prisonniers de guerre asiatiques et russes?

La prophétie de Hitler, datant de 1940, et proclamant qu'aux seuls Allemands serait à tout jamais réservé l'honneur de porter les armes, était reléguée au rang

de vieille lune et brusquement les « monstres » de l’Asie eux-mêmes furent admis à revêtir l’uniforme aux insignes runiques.

Les photos de prisonniers asiatiques, publiées par les journaux allemands provoquèrent même de sérieuses difficultés entre le gouvernement nippon et la Wilhelmstrasse. Et cela dès le début de la guerre. Je l’avais su par un journaliste japonais, porte-parole de Tokyo auprès de Ribbentrop pour protester contre la discrimination raciale pratiquée vis-à-vis des prisonniers mongols, et jugée par le Japon diamétralement opposée à l’esprit de l’Axe.

Il était exact que lors des premiers succès allemands en URSS, Himmler et Heydrich avaient suggéré d’exciter l’animosité des populations du *Reich* en leur montrant les types humains choisis parmi « les plus repoussants des prisonniers jaunes faits sur l’Armée Rouge ».

On projeta le film à l’intention des journalistes dans la grande salle des fêtes du ministère de la Propagande.

Les nazis avaient mis l’accent sur la dégénérescence raciale de certains des malheureux Asiates faits prisonniers, ce qui justifierait les mesures à prendre contre de si redoutables éléments.

L’affaire ayant été portée jusque devant le *Führer*, il fut prouvé que le chef SS de la *Propaganda-Kompagnie* n’avait agi que sur les directives de la SD et de la Hauptamt pour les questions raciales. Ribbentrop dut présenter des excuses à l’ambassadeur Oshima et, pour réparer cette gaffe monumentale, Himmler fit en plusieurs temps lancer l’idée de l’égalité de la race jaune qui avait donné au monde des Attila, des Gengis-Khan et des Tamerlan. Il proclama les Mongols « aryens d’honneur ». Cette promotion inattendue correspondait à l’intention qu’il avait de recruter les Asiates parmi les prisonniers de guerre soviétiques.

Hitler discuta avec le *Reichsführer* et l’OKW du traitement qu’on réserverait aux Soviétiques.

Pour les Russes, on les enfermerait dans des cités esclavagistes analogues aux camps de concentration ou aux ghettos. Le droit de propriété serait réduit pour les populations slaves au minimum. La ségrégation des éléments mâles et des femmes permettrait la stérilisation secrète, car les victimes resteraient dans l’ignorance de cette action inhumaine.

On instaurerait des brigades de travail et un système collectif pour mettre entièrement la main sur les matières premières, produits industriels et surtout agricoles.

Les premiers effets de l’attaque-surprise des troupes allemandes furent catastrophiques pour l’URSS.

Le 20 février 1942, Erwin Mansfeld, au ministère du Travail, discutait le problème de la main-d’œuvre nécessaire à la production de guerre, en donnant les chiffres suivants, qui illustrent le traitement réservé aux prisonniers soviétiques.

« Depuis le déclenchement de l’attaque jusqu’à ce jour, c’est-à-dire en sept mois, la *Wehrmacht* a fait 3 900 000 prisonniers, dont 1 100 000 seulement survivent. Et sur ces 1 100 000 hommes, 400 000 à peine sont capables de travailler. Si les mesures nécessaires ne sont pas prises immédiatement, ils risquent tous de succomber au typhus ».

La ration des prisonniers russes, selon les ordres du Q.G. de l’armée, comprenait: 1 litre de potage par jour, 250 grammes de pain par jour, 100 grammes de viande par semaine, 100 grammes de matières grasses par semaine, 300 grammes de sucre par mois. Quantités inférieures au tiers des calories nécessaires pour maintenir la vie. De plus, la plus grande partie de ces rations ne parvenaient même pas aux prisonniers, les responsables des distributions se chargeant de les arrêter pour les vendre au marché noir.

Le « pain russe », un mélange de son, de maïs, de poudre de paille et de pommes de terre, a été également une trouvaille des services d’alimentation. Il fut expérimenté en commun accord par la *Wehrmacht* et les SS pour économiser la farine sur la nourriture des millions de prisonniers de guerre soviétiques.

Vers la fin de la guerre, après trois ans de combats, l’Allemagne ne disposait plus que de 1 200 000 prisonniers soviétiques.

Himmler, convaincu que la mort d’un Russe était préférable à celle d’un Allemand, avait songé à constituer une armée d’ex-militaires russes, mais la plupart des officiers qu’il était parvenu à recruter se refusaient à servir sous les ordres des SS, qu’ils jugeaient responsables de tant de massacres.

Le recrutement n’a jamais dépassé 20 000 hommes.

Pourtant, lorsque Himmler commença à entrevoir la possibilité d’une paix séparée, il s’attacha à intensifier le recrutement. Il envisagea la formation d’une grande coalition européenne, qui comprendrait ces éléments russes récupérés et combattrait le régime bolchevique.

Les services de renseignement de Himmler envisageaient la mobilisation d’un million de prisonniers soviétiques et affirmaient être susceptibles de provoquer

des scissions dans le Haut Commandement des Armées Rouges.

Tous ces « renseignements », l'avenir l'a prouvé, n'étaient dûs qu'à l'imagination et à la fantaisie de Schellenberg, qui, avec le soutien de Himmler, comptait provoquer la rupture de l'Alliance entre les Soviétiques et les Anglo-Saxons et obtenir même le revirement de ces derniers.

Les « services scientifiques et méthodiques de la Gestapo », ceux de l'Amt VI de l'espionnage acceptaient toutes les suggestions. L'essentiel se ramenait au gonflement des dossiers et à une explication admissible de la présence de tant d'experts.

Le seul qui tenait à former des unités composées de Soviétiques a été, nous le savons, le comte von Stauffenberg. Il songeait à fournir aux ennemis naturels des SS, au peuple, des armées sûres, capables d'appuyer son action. Même les hommes triés sur le volet choisis par le Balte Schmidt, collaborateur intime de Schellenberg, qui juraient de leur antisoviétisme, profitèrent des opérations Zeppelin, visant à s'infiltrer dans les lignes arrières de l'Armée Rouge, pour sauver leur vie et se sacrifier le cas échéant pour leur pays. Schellenberg avait organisé des unités appelées *Drugina* pour jeter des agents munis de postes d'émission miniatures – ils tenaient dans une boîte de tabac – dans les groupes de partisans ou même de l'armée. Les collaborateurs russes de Schellenberg marchaient sous les ordres du colonel Rodionoff, mais alors « qu'il escortait le long convoi des prisonniers en marche vers les camps de concentration, à l'arrière des lignes, le colonel Rodionoff donna l'ordre à ses hommes d'attaquer le détachement des SS qui l'accompagnait. Prenant les Allemands par surprise, les Russes les massacrèrent tous, jusqu'au dernier », reconnaît Schellenberg lui-même[194].

Après ce massacre, Rodionoff décolla d'une piste secrète connue des partisans russes et s'envola vers Moscou. Staline le reçut et le décora lui-même.

La crise du recrutement d'agents provocateurs diminuait depuis que le Führungsamt de Himmler pouvait puiser parmi les légionnaires des différents pays, englobés dans l'armée SS.

Plusieurs de ces hommes de main, choisis par Schellenberg et Skorzeny, parvinrent à franchir les lignes russes ; mais ils profitèrent de leur mission pour dévoiler aux Soviétiques les plans nazis. L'*Abwehr* se voyait « doublée » par la SD, et même privée de l'atout que présentaient auprès du *Führer*, les activités d'espionnage et de sabotage par des groupes d'origine étrangère. Les officiers de l'*Abwehr* et de l'E.M. de la *Wehrmacht*, pour défendre leur emprise sur ce

réservoir d’espions, de confidents, de saboteurs ou de simples soldats, durent se résoudre à ce choix: se soumettre à l’autorité du *Reichsführer* ou s’opposer à ses plans en montrant plus d’efficacité ou de zèle par la filière de Canaris, de Keitel, du *Führer*.

L’armée secrète de Canaris et les commandos SS de Sachsenhausen

La *Wehrmacht* (l’*Abwehr*) voyait d’un mauvais œil les unités et les formations SS de sabotage, cela pour deux raisons : premièrement, les gradés de ces formations se comportaient comme une garde prétorienne du régime, une caste, qui s’estimait supérieure aux autres services du *Führer*; deuxièmement, les experts de cette guerre subversive dépendaient directement du Q.G. de Hitler par la voie de Himmler, détenteur des secrets « exceptionnels » du *Reich*.

Au début de la guerre, l’*Abwehr* commandait les troupes spéciales de sabotage, mais par la suite, c’est la SD de Himmler qui les a prises peu à peu sous son contrôle, sous prétexte de coordonner les efforts.

Pour comprendre la brutalité des méthodes qu’appliquait pendant la guerre l’OKW, pour mieux connaître le chef de l’espionnage militaire allemand, l’amiral Canaris, et les dessous des rivalités entre ses services et ceux de Himmler, il faut montrer le vrai visage des unités « Brandebourg » et le but que leur assigna Hitler. Canaris, lui-même, le définit ainsi: « Par des opérations-éclairs s’assurer des points stratégiques de l’ennemi, provoquer des troubles dans les lignes arrières du front ennemi et ouvrir ainsi les portes aux forces armées du *Reich* vers le but ordonné par le *Führer*. »

Comment les « Brandebourg » ont-ils accompli ce « devoir » ?

La rivalité entre l’*Abwehr* et les services de Himmler pour influencer le *Führer* ne peut s’expliquer sans la connaissance du travail effectué par l’amiral, assassiné plus tard, à la fin de la guerre, par les SS. Le chef de l’*Abwehr*, soutenu par le maréchal Keitel, stimula pendant des années la formation des « troupes spéciales », les « Brandebourg[195] ».

En 1935, les bureaux d’espionnage de la *Wehrmacht* passaient, avec le consentement de Heydrich, sous le contrôle de Canaris, qui devint leur animateur. Heydrich, chef de la SD à l’époque et main droite de Himmler, entretenait des relations d’amitié avec l’amiral, tous deux sortant de la Marine. Hitler commençait à organiser la nouvelle *Wehrmacht*, et les services de sécurité avaient leur mot à dire en ce qui concernait le recrutement du personnel de

l’*Abwehr*, le camouflage nécessaire pour masquer la reconstitution de l’armée et la mise en place d’une Ve colonne à l’étranger. Cette entente entre les chefs des services d’espionnage, permit à Canaris, sans que Heydrich y trouvât à redire, d’édifier dans l’OKW un grand département d’espionnage, un vrai ministère. Auparavant, l’*Abwehr* n’était qu’une petite section du commandement de l’armée.

Ce développement, Himmler et Heydrich auraient pu l’interdire, puisque par ordre du *Führer* et de Rudolf Hess, son adjoint, les « renseignements » rentrent dans la compétence exclusive de la SD dès 1934. L’activité de l’*Abwehr* ne s’est développée que par délégation de pouvoirs.

La coopération entre les deux services concorda durant les victoires. Elle se gâta quand il a fallut prendre vis-à-vis de Hitler la responsabilité des insuccès.

Survint, en mai 1941, l’envol de Rudolf Hess vers Londres. Sa place de secrétaire du parti échut à Bormann, qui vécut dès lors auprès du *Führer*, jouant dans son ombre le rôle de conseiller politique. Il put s’opposer à certaines machinations montées par Heydrich et son équipe. De plus, l’envoi en cette même année 1941 de Heydrich en Bohême ne facilita pas les rapports entre les hommes de Canaris et ceux de Himmler. L’autorité de Canaris grandissait et, à la victoire, les lauriers du triomphe de la guerre secrète auraient couronné son front. Ses troupes spéciales se trouvaient à ce moment dans les Balkans, en Russie, en France, en Afrique et au Moyen-Orient.

Belle époque pour Canaris où il entreprend des voyages multiples dont certains en Espagne et au Moyen-Orient et dont il rend compte directement au *Führer*. L’appellation de « Brandebourg » ne s’appliquait plus à un bataillon, mais à une division.

Cette expansion provoqua la jalousie de Himmler. Canaris avec ses « Brandebourg » ouvrant les portes de Moscou, en passant par Le Caire, Bagdad et Calcutta, que lui resterait-il pour démontrer l’utilité de ses SS et la sienne propre[196].

Cette surenchère destinée à prouver la bravoure et le loyalisme des hommes des services secrets, n’entra que pour une très faible part dans cette mésentente entre le personnel de l’*Abwehr* et les SS, qui se transforma bientôt en un antagonisme déclaré…

Au front, confluent des courants divergents de l’OKW et de la SD, les relations se compliquaient encore puisque chacun des services cherchait à rejeter

sur l’autre les responsabilités des défaites.

Les bataillons spéciaux de Canaris s’essoufflaient. Les Brandebourg étaient usés par les opérations brillantes menées en Norvège, où dans la nuit du 10 mai 1940, ils prirent possession des ports d’Oslo, de Bergen, de Narvik, et en Belgique où, revêtus d’uniformes néerlandais, ils s’emparèrent des grands ponts sur le Rhin et la Meuse, permettant par la suite la prise du pont de Shelde et du fort d’Eben Emael, donjon de la défense de Liège. On vit encore les hommes du 8e bataillon des Brandebourg, habillés en soldats soviétiques, attaquer et prendre, près de Dvinsk, le grand pont sur la Drina. Mais les Russes, ayant percé à jour les méthodes subversives des troupes spéciales de l’*Abwehr*, s’opposèrent avec succès à toutes leurs autres tentatives, au Caucase, en Crimée, sur les côtes de la mer d’Azov. Les Brandebourg furent en majorité anéantis.

Voyons donc sur quel fiasco se terminèrent les missions des agents de Canaris dans le Moyen-Orient, alors que, comptant sur leur succès, Himmler préparait l’entrée des troupes spéciales SS au Tibet.

Canaris, persuadé que la route de Moscou passe par Le Caire et Calcutta, connaisseur de l’Afrique du Nord et du Proche-Orient où il a accompli plusieurs voyages, avait créé l’*Arabisches Freiheitskorps*, la Ve colonne qui devrait ouvrir à la *Wehrmacht* les portes des régions riches en hydrocarbures et isoler les Russes sur le flanc sud, comme Himmler tendait à les isoler dans le nord. L’opposition des Arabes à la France et à l’Angleterre dans le Proche-Orient faisait croire à l’ancien amiral qu’une combinaison du soulèvement des tribus arabes et de la progression de l’Afrika-Korps pourrait facilement assurer à l’Allemagne la route de Bagdad et de Téhéran, et prendre les Russes à revers. En coopération avec Himmler, il fonda le *Sonderstab F* à Salonique, dirigé par le général Felmy qui s’occupa surtout du recrutement arabe[197].

Encadrée par le Kommando spécial *Sonderverband* 287, IIe compagnie du 3e bataillon du régiment Brandebourg z.b.V. 800, cette légion, composée d’Arabes, se tint prête à appuyer l’action de Rommel, commandant suprême de l’Afrikakorps opérant en Lybie.

L’opération la plus importante de la coopération Canaris-Heydrich, fut le soulèvement du 3 avril 1941, au cours duquel un groupe d’officiers et une vingtaine de milliers d’Arabes prirent d’assaut le palais gouvernemental à Bagdad et formèrent en Irak un régime pro-hitlérien. En même temps que Hitler envoyait Rommel pour percer vers Suez, l’*Abwehr* s’efforçait de frapper les Britanniques aux points les plus sensibles ; les sources du pétrole. Par un assaut-

éclair, préparé discrètement, Canaris souhaitait s'emparer de la région de Mossoul, de Koweit et de Bahrein sans permettre aux Anglais la destruction des puits et des raffineries. Le politicien irakien Rashid Ali el Gallani appartenant au mouvement nationaliste antibritannique, bénéficiant de plus, de l'appui moral du Hadsh Amin el Husseini, Grand Mufti de Jérusalem, chef religieux de la communauté musulmane aux pays arabes, vint au secours des Allemands. Les services de Canaris et de Himmler se le disputèrent. Mêmes discordes à propos de la « Légion indienne[198] », des troupes kalmoueks ou des formations étrangères, qui les encadreraient. Quels seraient leurs effectifs et de qui dépendraient-elles ?

Même embryonnaires, ces légions préfiguraient, dans l'imagination des chefs des Services secrets, les noyaux des futurs régimes locaux avec lesquels le *Reich* signerait des contrats lui assurant le pétrole, le jute, le coton, le riz, le thé. La SD de Himmler travaillait sur de vastes plans économiques concernant l'Europe, le Moyen-Orient, l'Afrique, l'Asie centrale et même la Chine.

Deux expéditions stimulées par Himmler « exploraient » les régions de l'Asie centrale et particulièrement le complexe montagneux Pamir-Himalaya. L'une d'elles était conduite par un célèbre explorateur, le Docteur Wilhelm Filchner. L'autre, une *Sondermission*, la *Deutsche Tibet-Expedition* (la mission spéciale dite Expédition Allemande au Tibet), avait pour but politique des contacts avec le Dalaï-Lama, et sans doute aussi des buts militaires : la reconnaissance du Pamir et des cols menant vers l'Inde. Himmler, hanté par les questions spiritualistes de l'Asie, et inspiré par son expert, le Docteur Schaeffer, subventionna cette expédition pour qu'elle obtint les secrets des initiés tibétains, capables d'enflammer les masses d'une partie de l'Asie, de l'Inde et de la Chine.

Les « Brandebourg » de Canaris n'ayant pu ni enlever Tito, ni liquider les partisans dans les Balkans, Himmler, après la brillante délivrance de Mussolini par Skorzeny, proposa à Hitler, pour diriger ce genre d'opération, cet homme plus jeune et plus décidé, Autrichien de surcroît, comme Hitler et Kaltenbrunner. L'opération ne semblait pas, ainsi, faire pièce à Keitel et à ses amis.

Skorzeny installa son E.M. dans la capitale de Himmler: Oranienburg.

Pour infuser un sang nouveau aux troupes spéciales dont l'énergie était défaillante, il tria ceux qui se montraient encore convaincus de la grandeur du Parti et forma des *SS-Jagdkommando* (des commandos de chasse SS) chargés de « supermissions » ; semer la panique chez les ennemis et réveiller l'élan de leurs compagnons d'armes allemands.

Le *SS-Sturmbannführer* Skorzeny, un ancien du Parti, dès 1939 au service actif de la garde SS hitlérienne, fut affecté le 18 avril 1943 à un poste important du service de renseignement à l'étranger, l'*Amt VI* de la RSHA, le service « mil » (militaire)[199]. D'autant plus au courant de tous les plans de formation et des méthodes de travail des « Brandebourgeois » qu'ils y avaient contribué, Skorzeny et Schellenberg décidèrent de prouver au *Reichsführer* qu'ils étaient bien plus qualifiés que les services de l'*Abwehr* pour assurer la direction et l'exécution des « coups durs ». Schellenberg, chargé des différentes actions d'espionnage et de provocation, commandées par Heydrich, telle celle de Venlo qui lui valut jusqu'à son dernier jour la faveur de Himmler, vit sa position se renforcer.

Skorzeny, disposant de toutes les possibilités matérielles de la SD, put choisir les plus féroces d'entre les SS des *Einsatztruppen* (troupes d'intervention), ces exécuteurs volontaires de toutes les hautes œuvres du sombre empire de Himmler, puisqu'il disposait de leurs fiches individuelles sur lesquelles figurait leur engagement dans ce corps de « tueurs ». Il suggéra au *Reichsführer* de diriger sa propre « école d'espionnage », le *Sonderlehrgang z. b. V. Oranienburg* (cours spéciaux pour disposition spéciale d'Oranienburg)[200], dont il fut nommé directeur. Nomination qui ouvrit les portes toutes grandes à Schellenberg. Après les unités spéciales, les renseignements à l'étranger allaient, dès février 1944, passer totalement sous la coupe de Schellenberg, donc de Himmler.

Après l'été 1944 et l'attentat manqué de juillet, Hitler manifesta sa fureur contre les généraux de la *Wehrmacht*, par une immédiate épuration des plus sévères et le développement du potentiel des SS. Himmler devint le commandant en chef des réserves de l'armée en date du 21 juillet 1944, Dès l'automne, montait au combat la *Sonderdivision z.b.V. 800* (division spéciale pour disposition spéciale 800), transformée en division de chars : la *Gross-deutschland* (Grande Allemagne). Skorzeny, lui, avait choisi les 1800 officiers et soldats de son *Jagdkommando* (commando de chasse).

Quand Schellenberg fut avisé par ses agents en Suède que les contacts pris à Stockholm depuis 1942 par les Hongrois avec l'OSS *(Office of Strategic Service)* pouvaient aboutir à une tentative de sécession de l'alliance, il en informa Himmler. Hitler approuva alors l'exécution du plan *Margarethe 1* : lorsque le régent Horthy se trouvait encore en Allemagne (19 mai 1944), Skorzeny et son commando secret, avec des éléments de « Brandebourg », rappelés des Balkans où ils luttaient contre les partisans, s'emparaient des immeubles gouvernementaux de Budapest et arrêtaient, suivant les listes établies

par les agents de Schellenberg, tous ceux soupçonnés d'approuver une paix séparée de la Hongrie. Quelques mois plus tard, après que la Bulgarie et la Roumanie se furent détachées de l'Alliance, Schellenberg acquit la certitude que Horthy persistait à vouloir rendre à la Hongrie son indépendance.

Pour éviter un nouveau 25 juillet (le renversement de Mussolini), le 23 mars 1944, sous la pression de Berlin, un nouveau gouvernement s'installait à Budapest présidé par le général Dœne Sztoyay, ancien ministre hongrois accrédité auprès du gouvernement du *Reich*. Il faciliterait la déportation de 800 000 Juifs de Hongrie dont 170 000 enregistrés à Budapest et 110 000 vivants dans l'illégalité. Jusqu'en juin 1944, sous la conduite de la commission SS (Adolf Eichmann), près de 400 000 Juifs furent déportés[201]. Pour exercer une pression sur le gouvernement et les autorités de Hongrie, Himmler dépêcha à Budapest le général von dem Bach Zelewski et Otto Skorzeny avec des unités spéciales. Les membres du gouvernement, les hauts dignitaires, tous furent espionnés. Le 10 octobre, on arrêta le général Bakay, un proche collaborateur de Horthy, soupçonné de conspirer contre le *Reich*. On laissa le régent Horthy en fonctions, le *Reich* ne désirant pas le renverser, mais on s'apprêta à instaurer un gouvernement de croix fléchées conduit par Ferenc Salaszi.

L'envoyé de Himmler et de Hitler parlera, à propos du Régent et de son ascendant sur la population, du « mythe Horthy[202] ». Salaszi, par contre, était considéré comme le chef d'une Ve colonne, comme un traître. Un des fils de Horthy avait déjà trouvé la mort à l'aérodrome de Kiev, dans un accident survenu à son avion. Les Himmlériens pensaient qu'en enlevant le second fils de Horthy, Nikolaus, et en prouvant sa trahison tout en garantissant à son père qu'il aurait la vie sauve et qu'il serait bien traité, on pourrait amener le régent à soutenir de façon efficace la cause du *Reich*.

Des agents de la SD se présentèrent à Felix Bornemisza, un ami du jeune Horthy, comme envoyés par le maréchal Tito[203] pour discuter d'une coopération éventuelle avec le Régent et assurer la famille Horthy de l'approbation du chef de la résistance yougoslave quant à la manière dont étaient conduites les affaires de l'État hongrois.

Un rendez-vous avec le fils de Horthy étant impossible au château, surveillé par la Gestapo, on convint de se rencontrer dans les bureaux de Bornemisza, directeur de la Société danubienne de navigation. Dès l'arrivée du fils de Horthy, à l'instant des présentations, les hommes de Skorzeny font irruption, sautent sur le jeune homme, l'emballent dans un tapis et le mettent dans un camion dont le moteur tournait, sans que les voisins s'aperçoivent de quoi que ce soit. Mais des

gendarmes hongrois qui assuraient la protection du bureau entrèrent en action. Un agent de la Gestapo, Otto Klages, fut tué[204]. Transporté au KZ de Mauthausen, Nikolaus von Horthy y fut enregistré sous le pseudonyme de « Mickey Mouse ».

Pour accentuer la pression, quatre divisions allemandes cantonnaient aux abords de Budapest. Le 15 octobre arrive un envoyé spécial de Himmler: l'ambassadeur du *Reich* auprès de Mussolini, Rudolf Rahn. Il propose de retirer de Budapest les 4 divisions SS. En vérité, les SS ne cherchent qu'à gagner du temps pour leur permettre d'organiser la défense contre la menace russe qui s'affirme. Horthy ne se laisse pas berner. Sitôt que Rhan l'a quitté, il se rend à la radio où il annonce que son gouvernement a décidé de capituler pour éviter l'effusion de sang. Le général Vöros, chef d'E.M. hongrois, passe chez les Russes[205] , dans la Mercedes personnelle de Guderian dont le général allemand lui a fait présent. Les SS n'ont rien d'autre à faire que de mettre en place le gouvernement de Ferenc Salaszi et de mobiliser les Juifs pour creuser des tranchées autour de la capitale[206]. Horthy est arrêté et transféré par les SS au château Hirschberg en Bavière. Les SS firent bien les choses : 120 hommes le gardaient, plus 12 agents de la Gestapo et trois chiens policiers[207] !

Cette réussite obnubile Hitler et aussi bien Himmler, qui s'imaginent que des coups durs peuvent suppléer à l'usure des soldats et même à la diminution, toujours plus grande, des effectifs. Les unités de sabotage prennent aussitôt une importance extraordinaire.

Avec son centre d'entraînement du Schloss Friedensthal, Skorzeny dirige encore en Autriche les écoles de subversion de Zistersdorf et de Wienerneustadt et d'autres encore, dans diverses localités[208].

Devenu le chef de l'Amt « mil » (militaire) son autorité a augmenté, mais aussi celle de Kaltenbrunner. Le secteur « S » (sabotage) de l'Amt VI songeait à envoyer en missions spéciales aux quatre coins du monde près de 3 000 hommes triés sur le volet. Les registres d'adresses des Allemands susceptibles de servir militairement et d'accomplir toutes actions commandées par le *Führer* furent révisés. La liste comportait 10 000 noms d'Allemands installés dans 40 pays du monde. Le *Standartenführer* Friedrich Knolle dressait des Anglais, des Français et des Irlandais à tous les actes possibles de sabotage. La première unité formée à Friedensthal s'appela *SS-Sonderverband Friedensthal* (SS unité spéciale de Friedensthal) puis *SS-Jägerverband 501* (SS unité de chasse 501). Selon leur mission, les unités portaient le nom *Mitte* (milieu), *Ost* (est), *Nordwest* (nord-

ouest), *Südost* (sud-est), *Südwest* (sud-ouest), *Fallschirmjägerbataillon 600* (bataillon de parachutistes 600). Leurs principaux chefs furent Adrian von Fœlkersam, Klaus-Joachim von Lepel, Radl, Hunke, Hellmer, Schwerdt, Menzel et Warger.

L’année 1944-1945 fut celle de la grande épreuve pour ces commandos SS. Hitler préparait une contre-offensive sur les fronts des Ardennes pour anéantir les troupes anglo-saxonnes parvenues dans le nord de la France et en Belgique et donna son accord à Himmler pour que les SS fussent mis à la pointe du combat en utilisant la technique acquise dans les écoles de sabotage.

Pour expérimenter ces innovations « militaires », les élèves de ces écoles se servaient des déportés comme cobayes. C’est ainsi qu’à Sachsenhausen on « étudiait » les effets des balles empoisonnées, l’amputation d’une jambe gelée et l’on noyait des déportés pour les ranimer. L’opération *Meeresschaum* (écume de mer) entreprise en collaboration avec la *Kriegsmarine* à Sachsenhausen, tendait à apprécier les possibilités des groupes de sabotage maritimes et fluviaux. Himmler jugeait insuffisants les résultats obtenus par la marine puisque les alliés maintenaient leurs communications maritimes. Il voulut les couper totalement en s’attaquant aux grosses unités et aux navires de transport de troupes avec les *Kleinkampf-Verbände*, sous-marins de poche[209] conduits par un ou deux hommes fanatiques acceptant de grands risques, mais qui gardaient une chance de survie. Pour éprouver leur capacité de résistance, on gava des déportés de capsules d’eau de mer. Beaucoup disparurent « morts en transport » selon la formule classique.

Après l’évasion du général Giraud de la Forteresse Königstein, et son retour en France, la RSHA craignit que le maréchal Pétain, avec quelques membres de son entourage, ne passât en Afrique du Nord et renversât sa politique. Ayant prévu le cas, Himmler mit en place un plan d’enlèvement du maréchal pour empêcher sa fuite éventuelle.

Des SS en civil surveillèrent l’Hôtel du Parc, siège du gouvernement de Vichy, et tout autour de la capitale provisoire, on installa un dispositif SS. Le plan « Le loup aboie » prévoyait à un signal donné la prise des immeubles gouvernementaux et l’arrestation du « chef de l’État français ». La venue de Giraud s’étant effectuée sans réaction sérieuse de Vichy, Skorzeny et ses deux compagnies de *Wafen-SS* de la division Hohenstaufen, quittèrent Cognat et Bost où elles étaient stationnées. Quand Giraud partira en Afrique, Himmler prendra toute sa famille « sous protection ».

La chasse aux recrues pour l'offensive des Ardennes

On demanda dans toute la *Wehrmacht* les hommes parlant une langue étrangère, particulièrement les étudiants ayant suivi dans les Facultés les cours de français et d'anglais. On leur fit donner des leçons particulières. Près de Friedensthal, on réunissait sur un terrain d'exercices les futurs chefs de groupe et les hommes des « commandos de la mort ». Ils eurent à leur disposition tous les documents groupés par la 2e section de l'*Abwehr* sur les actions entreprises par les « Brandebourg » de Canaris, sur les deux fronts.

Sur un terrain, un commando de détenus de Sachsenhausen avait aménagé des tranchées, des murs, des ponts en béton, des *bunkers* pour l'entraînement des cadets des *Jagdkommando* (commandos de chasse). Ils apprenaient aussi l'équitation, la conduite des voitures et la natation. Tous les élèves pratiquaient la boxe et le jiujitsu, le tir au revolver muni de silencieux, mais ils devaient savoir aussi utiliser l'arme blanche, les explosifs, sectionner les barbelés. Pour coordonner les techniques, le « génie léger » de Swinemünde et les différentes écoles de parachutistes et d'aviation, ont détaché des instructeurs.

Tout cet apprentissage s'effectuait en toute tranquillité à Oranienburg, à proximité du camp, qui ne servirait jamais d'objectif aux bombardiers alliés, pensaient Himmler et Skorzeny.

Pour provoquer la panique parmi les troupes qui allaient devoir résister à la contre-offensive de la *Wehrmacht*, les hommes de Skorzeny se camoufleraient en soldats américains et anglais, s'infiltreraient derrière les lignes alliées pour accomplir des actes de sabotages, diffuser des fausses nouvelles et donner des ordres fantaisistes. Dès octobre ; ces commandos de choc avaient déjà touché des uniformes anglais et américains. La 6e *SS-Panzerarmee* (6e armée de tanks SS) devait procéder à des infiltrations-éclair. Cette unité de blindés portait le nom *Panzerbrigade 150* (brigade de tanks 150) et était composée de 800 soldats appartenant aux unités de chasse. Tous parlaient anglais. Les tanks étaient des Sherman, pris pendant la campagne de Normandie. Pour en accroître le nombre, Himmler fit fabriquer des blindages métalliques, dans un atelier d'Oranienburg où travaillaient les prisonniers politiques, afin de camoufler les véhicules et les tanks allemands et leur donner l'aspect des blindés américains. Sous ces blindages se dissimulaient des chars allemands du dernier type, les « Panthers ».

Le 16 décembre 1944, l'offensive allemande débute par le déploiement d'une quantité de divisions et d'armes et surtout en lançant en « enfants perdus » les unités de subversion. Le bouleversement est complet car les soldats britanniques,

pas plus que les Américains, ne s’attendaient à une opération de cette envergure. Nul n’ignore les actions et les crimes des commandos de chasse durant l’offensive des Ardennes : les procès d’après-guerre les ont révélés.

Comme le souhaite Himmler, on a attribué aux blindés conduits par le général SS Sepp Dietrich, le « boucher du 30 juin 1934 », et le commando de Friedensthal, sous Skorzeny, un rôle capital: semer la panique, et tels des fouets géants, chasser les Anglo-Saxons vers un « deuxième Dunkerque ». On vit apparaître de nouveau, dans les journaux pour soldats, les clichés de voitures abandonnées sur la plage, d’hommes se sauvant à la nage vers les navires. L’opération n’avait pas un caractère provisoire, mais bien définitif, elle prouvait aux Anglo-Saxons, « militairement impuissants », que seule l’Allemagne était capable de sauver l’Europe du Bolchevisme. Himmler jouait sa dernière carte. C’est pourquoi, il obtient de Hitler le transfert de divisions de l’Est, en forme 30 nouvelles auxquelles il prescrit d’appliquer les méthodes de guerre classiques récemment revues, combinées avec celles de la subversion.

La situation précaire dans laquelle se trouvent les Alliés après les premiers succès de l’offensive allemande, provoque un SOS des ambassadeurs américain et britannique à Moscou. Churchill et Eisenhower interviennent même pour prier Staline de lancer une offensive sur le front de l’Est pour soulager le commandement allié à l’Ouest. Staline avance d’une semaine le début de son offensive qui débute le 12 janvier 1945 au lieu du 20, comme il était prévu. Himmler s’était imaginé que le chef du Kremlin ne se risquerait pas à entreprendre une telle opération, il le croyait plutôt intéressé à l’usure des Anglo-Saxons qui lui permettrait d’épargner ses propres soldats.

Si les meilleures divisions allemandes se trouvaient en Hongrie ou dans l’extrême Nord, c’est que Hitler, sur le conseil de Himmler, avait mis sur le front de l’Oder les troupes les plus aguerries dans les combats contre les Russes et qu’il croyait que le raccourcissement du front lui permettrait une défense et même une contre-offensive, après avoir remporté des succès en Belgique et au Nord de la France. L’offensive des Ardennes s’annonçait bien.

Les fidèles : « Simplifions les choses »

Jusqu’au 20 juillet 1944, Himmler s’est efforcé de cacher son penchant pour l’emploi des méthodes fondées sur la « terreur » pour réduire ses rivaux et ceux qu’il estime ses ennemis, la ploutocratie juive et le bolchevisme. Pourtant cette tendance transparaissait dans les feuilles à sa dévotion. Après l’attentat contre Hitler, il jette le masque.

Himmler ne préparait pas ses discours, il se contentait de jeter sur le papier des mots d'ordre, puis il parlait. Un style très simple, dans la langue courante, sans le pathos du *Führer* ou de Gœbbels, mais plein de slogans démagogiques, de menaces, de prévisions sinistres pour l'ennemi et de promesses pour les fidèles.

Ses discours reflètent non seulement le programme « ultra » nazi, mais aussi son caractère personnel. Se prenant soudain pour un réformateur et un législateur, il se sent contraint d'improviser. Trop occupé par toutes les responsabilités que peu à peu il accumule, le contrôle de son empire commence à lui échapper, à l'instant où il accède au sommet. Insomnies ou vertige ?

En 1944, l'optimisme de 1940 se dégonfle dans les épreuves. Les *Draufgänger* préfèrent braquer leurs mitraillettes, non pas sur l'ennemi, mais sur les opposants de l'intérieur.

Skorzeny a pris part à la répression de la rébellion des généraux, le 20 juillet 1944. Les SS mèneront dès ce moment la même action impitoyable contre leurs compatriotes.

Le noble balte, *SS-Hauptsturmführer* Adrian von Fœlkersam, qui parle le russe sans accent, n'a pas eu la chance de se rendre célèbre par ses actions en URSS ; mais il se distingua à Berlin comme commandant du *Jagdverband* (unité de chasse), qui fit mouvement le 30 juillet, au soir, pour s'emparer des cadavres de Stauffenberg et de ses plus proches amis et procéder à l'arrestation des autres membres de la conjuration.

L'histoire prouvera que la plus grande erreur de Stauffenberg fut d'avoir omis de songer à l'intervention possible des *Kommando* SS, basés à Oranienburg et surtout à celle du détachement de Friedensthal, commandé par l'homme de confiance: Skorzeny. (Nous parlerons de cette faute dans le chapitre sur la Résistance dans les camps.)

Les SS lancent un nouveau mot d'ordre : Sus aux traîtres ! Ils trouvèrent des milliers de patriotes qu'ils taxèrent des crimes : *Hochverrat* et *Landesverrat*[210]. Dès lors, des colonnes de « suspects » entièrement innocents de l'attentat, pénétrèrent dans l'enceinte de Sachsenhausen.

Himmler lui-même n'avait-il pas prêché, dans son discours de Poznan, du 3 août 1944, que l'extermination de la famille entière, quand l'un de ses membres a trahi, constitue un devoir national ?

Les meurtres perpétrés par Ohlendorf, Dirlewanger et Hœss, autant de gestes

purificateurs à l’encontre des faiblesses professées par les religions et les humanistes allemands. Quatre cents SS choisis par Himmler, assistés de plusieurs milliers de sous-ordres, mèneront la *Sonderaktion* (action spéciale) dont le résultat sera l’entrée dans notre camp de 8 000 Berlinois.

Schellenberg nous donne l’image même de la morale SS lorsqu’il explique comment Ribbentrop évoque lui aussi le « devoir national » à propos des ennemis les plus haut placés à l’étranger, « Descendre » un homme d’État: Staline en l’occurrence, voilà l’héroïsme.

Sur le terrain, la coordination de ces groupes polyglottes, dont tous les membres se croyaient appelés à occuper les places les plus hautes dans l’URSS écrasée s’avérait impossible. Pour la moindre « indiscrétion » ou pour « faiblesse face à l’ennemi », on les abattait sur place.

Mais à la fin de la guerre, le *Schutzkorps* (corps de protection) « Alpenland », qui n’englobait que quelques milliers de soldats d’élite ayant pris part à différentes actions spéciales des *Jagdverband* et des *Brandebourg*, se volatilisa. La quantité d’armes spéciales entreposées par Skorzeny dans les forêts autour de Salzburg et dans les châteaux d’où l’on voulait diriger la guerre de diversion, tombèrent aux mains des Alliés. Même en multipliant les pressions, il ne réussit à retenir que 250 hommes dans son Q.G. à Rastatt. Principalement des hommes des *Jagdverband Mitte*, *Sud-Ost*, et *Sud-West*.

Le premier soin des chefs SS, désignés pour l’ultime défense, fut de mettre en lieu sûr les réserves d’or de la *Reichsbank* et celles de devises étrangères afin de pouvoir continuer l’action subversive après l’arrêt des hostilités. Ils comptaient tenir jusqu’à l’entrée en action des Américains contre les Soviétiques. Un fichier contenant tous les noms des agents restés derrière les lignes du front ouest, le « I-Netz », le filet d’invasion à la disposition du Q.G., se trouvait à Rastatt, ainsi qu’une quantité de postes émetteurs minuscules. Aux chefs qui s’installaient dans les montagnes, on remettait des pilules de cyanure, expérimentées à Sachsenhausen, et des faux papiers. Le passeport de Kaltenbrunner portait le nom d’Arthur Scheidler, et celui d’Adolf Eichmann : Adolf Barth, *Luftwafenobergefreiter* (caporal de l’armée de l’air).

L’E.M. du réduit alpin n’a pas résisté longtemps à l’atmosphère de la défaite. Les possesseurs de faux papiers en ont profité pour entrer dans l’illégalité civile. À la fin, on découvrit Skorzeny caché dans un chalet de montagne avec ses amis Radl et le *Haupt-scharFührer* Kuhnke, en compagnie de deux très belles filles du pays, qui leur servaient de bonnes à tout faire. Une nuit, Kuhnke disparut.

Skorzeny et Radl furent pris peu après, le 15 mai 1945. Leur « résistance » après la capitulation, n'avait duré que sept jours. « Simplifier les choses », signifiait pour eux lever les bras. Opérer, derrière la ligne de front, contre des « résistants » insuffisamment armés, est une chose, une autre de faire face à l'ennemi quand les revers du destin vous obligent à trahir la fidélité jurée et font de vous des maquisards.

Cette guerre de subversion que Himmler voulait mener contre tous les peuples, avec une cinquième colonne dans les pays de l'adversaire, a pratiquement abouti à un résultat, absolument contraire à ses désirs.

En donnant son accord à la nomination du colonel Stauffenberg, spécialiste des troupes étrangères, aux fonctions de chef d'E.M. de l'armée de l'intérieur, Himmler pensait avoir trouvé l'homme le plus qualifié pour l'aider à créer cette armée de réserve sous son contrôle et donner une impulsion nouvelle à ses formations étrangères. Quoique policier, enivré de sa puissance, il n'a pas su prévoir qu'en poussant Stauffenberg, il introduisait lui-même ce « cheval de Troie » qui manqua de peu de faire écrouler son empire comme un château de cartes, et que cette armée « zébra » qu'il avait créée, sa chose, son seul espoir, finirait par triompher de ses méthodes barbares.

La terre brûlée, chantage pour la paix

Au printemps 1945, lorsque les guillotines de Plötzensee et de Brandebourg décapitaient les ennemis du régime, Himmler se souciait surtout de renforcer les têtes de ponts édifiées dans le monde neutre. L'épouvantail de la guerre totale commandée par le *Führer* comprenait l'application, lors de la retraite, du principe de la terre brûlée. À cette époque, l'émissaire de Himmler faisait des démarches auprès du comte Bernadotte et des délégués du Congrès Juif Mondial pour qu'ils se rendent à Berlin afin de discuter avec le *Reichsführer*. Himmler, autorisé à contrôler la destruction par le feu et l'incendie, communiqua à ses subordonnés le 13-4-1945, ses directives en termes draconiens:

« Aucune ville ne sera déclarée ville ouverte, chaque village et chaque cité seront défendus et tenus par tous les moyens. Tout Allemand responsable de la défense d'un lieu, qui se sera rendu coupable d'un manquement à ce devoir national tout à fait normal, perdra et l'honneur et la vie[211]. »

Une lettre adressée par Himmler à son homme de confiance en Ukraine nous renseigne sur les procédés méticuleux que le Grand Inquisiteur applique dans tous les domaines de son activité:

« Cher Prützmann, le général d'infanterie Stapf a des ordres spéciaux concernant la région du Donetz. Prenez aussitôt contact avec lui ! Je vous charge de collaborer avec lui de toutes vos forces. Il faut parvenir à ce qu'aucun homme, aucun bétail, pas un quintal de céréales, aucune ligne de chemin de fer ne reste après l'évacuation d'une partie des régions de l'Ukraine : qu'aucune maison ne reste debout, aucune mine utilisable, que tout soit détruit pour des années, qu'on ne trouve aucun puits qui ne soit empoisonné. L'adversaire doit vraiment retrouver un pays complètement brûlé et détruit. »

Lorsque les grandes colonnes de troupes alliées, équipées d'un matériel neuf et puissant, s'approchèrent de la vallée du Rhin et de la Ruhr, Himmler chercha la voie, Vatican et Croix-Rouge internationale, pour faire comprendre au commandement suprême allié que l'Allemagne ne capitulerait pas et que la guerre totale provoquerait des ravages dans la masse des dix millions d'étrangers employés dans les « camps de travail ».

Les instructions de Hitler et de Himmler sur la guerre totale provoquèrent des remous parmi les industriels qui prirent le chantage pour un danger réel, mais qui, par contre, après avoir accru leurs affaires grâce aux besoins de la guerre, ne souhaitaient que poursuivre la fabrication des armes pour l'occupant obligé de défendre l'Europe contre le communisme. On constate ces inquiétudes dans le mémorandum du 15-3-45 que le ministre Speer rédigea à l'intention de Hitler.

Hitler a compris le jeu « fair » de Speer et, loin de se fâcher avec son ministre à cause de ses conceptions fluides de la stratégie à appliquer au moment de la crise, il s'est mis d'accord avec son ami pour donner des directives aux organes du parti de l'État (police) et de la *Wehrmacht* afin qu'aucune destruction ne soit opérée « sans l'approbation et l'intermédiaire exclusif des organismes dépendant du ministre pour l'armement et la production de guerre[212] » Speer obtint carte blanche pour le sauvetage des machines et des techniciens, Himmler pour la « protection » des dix millions d'étrangers.

Les instructions du *Führer* datées du 19-3-45, quatre jours après le mémorandum de Speer, prouvent à quel point Hitler collaborait avec son ministre de l'intérieur et de la production de guerre. Rien d'étonnant à ce que quelques semaines plus tard, Himmler et Speer surgissent comme protagonistes d'une alliance avec l'Occident.

Le *Führer* inclinait à croire que la tactique de ses ministres était la bonne et qu'ils tiendraient compte des intérêts de sa personne lors des futurs pourparlers.

Hitler aurait à cette époque-là approuvé sans hésitation de se retirer du

pouvoir pour se consacrer à l'architecture si les alliés avaient abandonné le principe de la capitulation totale. Il aurait aussi consenti à l'occupation partielle de l'Allemagne, persuadé qu'un second Versailles ne servirait qu'à une nouvelle renaissance et à un nouveau redressement de l'Allemagne.

Himmler et ses SS, Speer et l'élite financière paraissaient, pour Hitler, garantir à ces combattants un destin meilleur que celui que les hommes de Weimar réservèrent aux francs-tireurs d'après 1918. Aussi Hitler voyait-il dans l'assouplissement de mesures de destruction, un moyen de ralentir la progression des Anglo-Saxons, procédé auquel se rallia Himmler à cent pour cent comme le prouvent ses directives du 13-4-45. C'était aussi un moyen de procurer des jours précieux à Himmler pour poursuivre les pourparlers de paix. Il n'existe plus aucun document à ce sujet, mais seulement des actes. Goethe, qui fut aussi un homme d'État, n'a-t-il pas dit que les choses les plus importantes ne se trouvent jamais dans les dossiers ? Nous analyserons au chapitre XII les agissements diplomatiques et le chantage à la guerre totale.

L'avantage de la position de Speer après la guerre fut qu'il disposait d'un mémorandum. Si Hitler avait soupçonné Speer de trahison, le ministre n'aurait pas pu fraterniser avec le tyran six jours encore avant sa mort.

Speer n'a pas expliqué aux juges de Nuremberg – et Himmler non plus, qui était mort – que tous deux voulaient au moyen de l'industrie, sous prétexte de sauver machines et ingénieurs, devenir les Alliés des Américains et des Anglais et continuer la guerre contre la Russie : une vision utopique. Voilà pourquoi Hitler a accepté leurs suggestions. Mais cela ne signifie pas, s'il avait refusé, que l'industrie allemande aurait été anéantie. L'ensemble des bombardements pendant plusieurs années n'a détruit que 10 à 15 % de l'industrie allemande. Mais le potentiel industriel a triplé de 1939 à 1945 grâce à l'innombrable main-d'œuvre esclave et à la construction de nouvelles usines disséminées hors des grands centres urbains.

Hitler ne disposait plus ni des moyens, ni du temps, ni des hommes pour accomplir un suicide technique de grande envergure.

En détruisant systématiquement toutes les usines, en tuant le bétail et en évacuant tout le monde, son armée aurait provoqué une anarchie totale, facilitant encore la progression des Alliés. Les dix millions d'esclaves se seraient-ils laissé abattre en quelques jours ? Tous ces mensonges sur le sauvetage des détenus, du peuple allemand et de l'industrie face à la Götterdämmerung voulue par Hitler, ne sont qu'une légende imaginée par les collaborateurs les plus proches de

Himmler pour prouver combien leur présence dans son entourage était salutaire pour l'humanité. Comment opérer la destruction d'un peuple et l'amener dans l'abîme quand les officiers, à l'arrivée des Américains sur le Rhin, refusaient de faire sauter le pont de Remagen malgré l'ordre reçu par le haut commandement militaire ? Si Himmler avait pu croire que la destruction totale était réalisable et fructueuse pour les visées de son ambition, il aurait mené la campagne d'annihilation avec la véhémence qui lui était propre et qui se reflète dans la lettre adressée à Prützmann et dans les directives du 13-4-45, dix-sept jours avant la mort de Hitler. Si l'armée himmlérienne avait eu la possibilité de se retirer dans un vaste Hinterland, par exemple les pays de l'Europe Orientale sous sa domination, la destruction de l'Allemagne n'aurait pas été une rançon trop élevée. Mais la guerre était perdue: le *Reichsführer* n'avait d'autre échappatoire que de se convertir, en apparence, à la charité chrétienne – et Speer, au libéralisme – pour conclure la paix. Tous deux s'accordèrent pour jeter les cadavres de quelques-uns de leurs compagnons sous les pieds des Alliés et même, cinq minutes avant minuit, pour cracher sur leur idole. Après tout, c'est là aussi un aspect de la guerre totale « à la Himmler »…

Non, la guerre n'est pas « une réussite automatique, si elle est bien préparée », comme le certifiaient Jessen et son ami Canaris, tous deux pendus sur l'ordre du *Reichsführer*.

X

Pourquoi échoua l'insurrection des esclaves

Aufstand! Rébellion ! Rébellion ! C'est le mot qu'employaient les SS pour qualifier le moindre écart à la discipline imposée aux détenus, et qui justifiait toutes les brutalités. Les déportés supportaient les contrecoups de la colère provoquée par des défaites qui de jour en jour s'aggravaient.

Au début de 1944, la guerre, loin de se montrer une « réussite automatique » comme à son début, s'est peu à peu transformée. L'Allemagne en guerre apparaît comme une vieille machine, usée, rouillée, dont les bielles ne tournent plus rond et qui, malgré les réparations que lui prodiguent ses mécaniciens, les SS, sera sous peu bonne pour la ferraille.

Dès l'été 1943, le Conseil Supérieur fasciste s'en montra tellement persuadé qu'il renversa Mussolini.

Sur mes conseils de ne pas s'exciter sur la chute de Mussolini, et de se garder de donner aux SS une occasion de sévir, mes camarades restèrent sages. Je leur dis que la guerre pouvait durer deux ans encore. Le moins virulent des qualificatifs dont ils me gratifièrent fut « pessimiste déplorable ». C'est peu après que notre Comité International de Résistance, dont je vais préciser les activités, décida de former un groupe de combat. Seule une organisation fondée sur la démocratie et coiffant l'ensemble des détenus, pouvait se montrer efficace. Pour éviter des remous fâcheux et des provocations, pour garder surtout un secret indispensable, nous décidâmes de constituer un petit groupe homogène représentatif d'hommes sûrs, décidés, un groupe dont chaque membre, par sa conduite, servirait d'exemple à ses compatriotes, soutiendrait dans la mesure du possible leur physique et leur moral et les formerait, pour que le moment venu, ils agissent comme une masse combative.

Pour créer cet état d'esprit, les meneurs, choisis dans chacun des groupes ethniques, se réunissaient en secret, discutaient de la situation internationale, de celles des camps, spécialement du nôtre et des usines où nos hommes travaillent. Pourquoi ne pas s'emparer de Berlin? Telle était la question que se posaient un

grand nombre de nos camarades. Utopie ou, réellement, action stratégique? Pour décider du choix, nos cerveaux derrière les barbelés ne chômaient pas.

S'il nous fallait monter un service de renseignement pour savoir ce qui se préparait dans le combinat Oranienburg-Sachsenhausen et sur le territoire du Gross-Berlin, nous devions aussi coordonner nos efforts avec ceux des réseaux des autres camps et des usines de guerre de la capitale où travaillent les ouvriers étrangers amenés en Allemagne, mais qui comprenaient aussi nombre d'Allemands hostiles au régime. Le filet devrait par la suite se relier étroitement aux autres camps pour couvrir finalement l'ensemble du *Reich*. Rien d'autre à faire, étant dans l'ensemble persuadés que Himmler n'hésiterait pas à nous anéantir tous, en cas de défaite. Les SS ne se privaient pas de nous le répéter : « N'oubliez pas que si l'Allemagne sombre, vous coulerez avec nous ! » Les plus conscients d'entre nous placés par le destin dans un laboratoire de cette importance, considéraient comme un devoir d'en profiter pour saper cette terrible machine de guerre et d'extermination.

Le temps pressait. Himmler renforçait les effectifs des gardiens et envoyait des commissions spéciales pour démanteler les réseaux de résistance à Sachsenhausen et dans les autres camps de concentration.

En plus, les mouchards, poussés par les SS, pour améliorer leur statut dans le camp, ou dans l'espoir d'une libération, se prodiguaient, tout prêts à nous livrer aux bourreaux.

Dès le début de 1944, cette chasse devint l'obsession de Himmler. Il envoya partout des commissions d'enquête. Il cragnait un soulèvement général, mais aussi la responsabilité pour les crimes commis.

Étant donné que j'étais correspondant de presse accrédité à la Wilhelmstrasse, mes camarades me jugeaient plus au courant qu'eux de la politique étrangère du *Reich* et mieux informé sur le nazisme. J'estimais, moi, indispensable de me laisser guider par les méthodes employées par les SS. Servir de notre mieux la cause des alliés et la nôtre nous paraissait aussi l'intérêt du peuple allemand.

Aussi notre sort dépendait de l'analyse réaliste de la situation internationale, de celle de l'Allemagne, de notre organisation et de notre conduite. Notre tactique devrait nous permettre de vivre sous la contrainte en ne perdant pas de vue notre stratégie; survivre et par un soulèvement général à l'instant le plus propice, porter un coup décisif à la machine de guerre de Himmler, et à ses organismes, concentrés dans les villes allemandes et surtout dans la capitale.

Deux éléments nous paraissaient favorables : la Croix-Rouge internationale

dont un bureau, établi à Wannsee, s’intéressait à notre sort, et les rivalités existant entre les différents services SS, bien que, dans leur ensemble les SS fissent bloc contre les autres formations du *Reich*: la *Wehrmacht* et le Parti.

Là encore, nous avions à jouer une carte. Une prudence toute diplomatique s’imposait, pour éviter d’abord aux « responsables » de notre Résistance de se voir un jour démasqués.

Dans notre camp ont passé près de deux mille ouvriers étrangers, chefs ou adhérents des mouvements secrets, proclamés par la Gestapo « bandits ou saboteurs » et pris en charge par le « droit commun » Maschke, le *Luftmarschall* dont nous avons déjà fait connaissance.

Avec son chef Rehm, il se réservait l’interrogatoire de ces « Indiens ». Après les avoir mis en condition par un traitement spécial, les tueurs les conduisaient vers le crématoire, mais avant de les faire entrer dans la chambre à gaz, par un détour, on les menait au dépôt d’or, où l’inquisiteur leur offrait le choix: « L’or ou le gaz? mais il faut se mettre à table. » Les malheureux, défigurés par les coups et torturés par la faim et la soif, reconnaissaient n’importe quoi. Le procès-verbal dressé, alors la petite troupe reprenait la marche vers la chambre à gaz.

Il faut donc à tout prix éviter toute fuite, tout aveu. Les directives aux subordonnés sont données au cours de conversations amicales, sur les lieux de travail ou dans les dortoirs, par l’homme de confiance d’un groupe ethnique. Ce « Comité international » comprend une dizaine de personnes qui ne se réunissent jamais en totalité. Par deux, par trois au maximum, jamais un « chef » ne vient en rencontrer un autre dans une baraque, mais il traverse le dortoir, comme s’il cherchait quelqu’un. Cela signifie que son « pair » devra se trouver au lieu de rendez-vous fixé dans cinq ou dix minutes. En se voyant, ils se serrent la main, comme s’ils se rencontraient par hasard. Ces rendez-vous sont très courts.

Un chef de groupe manifeste un désintéressement total pour la politique en présence du chef de block. Les chefs doivent s’abstenir de tout geste d’indiscipline et faire leur possible pour que leurs camarades obtiennent dans la distribution du travail des postes clés, non seulement pour les protéger et soulager leurs souffrances par un comportement juste, mais aussi pour pouvoir être au courant des plans des SS et des mouchards.

Si un membre du réseau est découvert, même soumis à la torture, il ne peut fournir de renseignements, puisque sa connaissance se limite à son action personnelle de sabotage.

Des gens bien intentionnés sont à plusieurs reprises venus me demander d'organiser un réseau de résistance ou d'amasser des renseignements en vue de divulguer après-guerre ce qui se passait dans le camp. Il était bien difficile de leur dire non ; mais on ne peut pas numériquement développer un réseau sans diminuer son efficacité et accroître les dangers de fuites. On se contente de maintenir avec ces gens de bons rapports et on les pousse, sans qu'ils s'en aperçoivent, à constituer eux-mêmes leur groupe d'autodéfense.

Car immédiatement après les « Indiens », les sévices les plus cruels sont réservés aux *Geheimnisträger* (porteurs de secrets), « répertoires vivants », que les SS soupçonnaient de dissimuler des notes et des documents et d'envoyer des renseignements à l'extérieur du camp. Ce fut comme nous l'avons vu, le cas de Nikolas Koyetski, membre de notre cellule de résistance et ami de l'ancien président Édouard Benès.

Ordinairement, les SS exécutaient en secret dans le crématoire celui ou ceux qu'ils avaient découverts. Pourtant, dans certains cas, ils amenaient de leur travail des détenus, pour qu'ils assistent à la mort de leur camarade et qu'ils répandent dans le camp une terreur salutaire. Cet « avertissement » s'appliquait surtout aux Russes. Dans ce cas – le supplicié placé sous une potence, les jambes immobilisées, dans une canque de bois, solidement fixée au sol, et la tête engagée dans le nœud coulant – le bourreau actionnait la manivelle d'un treuil qui resserrait la corde. On ne le pendait pas, on l'étranglait et la strangulation lui brisait les vertèbres cervicales.

Par cette brutalité spectaculaire, les SS pensaient obtenir des aveux de ceux qui en avaient été les témoins horrifiés.

Il ne faut pas confondre cette forme de torture infligée dans l'enceinte du crématoire jusqu'à la fin de 1943 sur les saboteurs et les fauteurs de troubles avec celle pratiquée sur les persécutés politiques, dans le *Bunker* (abri) de l'isolement, soumis à un interrogatoire intensif.

Le transfert au *Bunker* implique pour le patient, soit de passer au *Pfahl* (pilon), dans ce cas il est suspendu pour un temps indéterminé, les poignets ligotés dans le dos, soit de subir l'épreuve du *Kanal*. Descendu dans un puits étroit où seule la station verticale est possible, le prisonnier reste là, sans nourriture, un, deux jours, plus longtemps même, si l'enquêteur estime que la victime n'est pas « mûre ». À ces épreuves s'ajoutent d'autres sévices; la flagellation, le séjour prolongé, pieds nus, dans une casemate obscure au sol bétonné. Cette cellule, « le *Bunker*», a donné par extension son nom à

l’ensemble du système de tortures. On n’emploie pas l’expression: « il est torturé », mais « il passe par le *Bunker* ». « Avoir les pieds gelés », dans le jargon SS, signifie: la mort au *Bunker* dans les supplices.

Dans aucun camp, la gamme des châtiments n’était aussi raffinée que dans notre Lager contrôlé directement par la RSHA. Les médecins, à l’instant même de la mort du prisonnier, se livraient à des examens pour déterminer les effets physiologiques de la torture et entreprenaient immédiatement l’autopsie.

Ces violences, la RSHA les a appliquées aussi sur les détenus des différents autres camps, jusqu’à la fin de la guerre[213].

Comme les pendaisons punitives au crématoire n’obtenaient aucun résultat, que les sabotages se multipliaient, Oswald Pohl, en accord avec Himmler, commença au printemps 1944, à pratiquer une forme spectaculaire d’intimidation, la pendaison publique. Dès ce moment, on a pendu périodiquement au nom du *Reichsführer*, sur la place d’appel, devant les 25 000 à 30 000 détenus rassemblés, un ou plusieurs malheureux, sous l’inculpation de sabotage.

Les fronts extérieurs et intérieurs

Il n’est plus question pour les chefs militaires du *Reich* de blesser au talon l’Achille britannique. Il ne faut plus songer à Suez et au Caire. Si la possibilité d’une invasion commence à préoccuper Hitler, le souci de Himmler se porte exclusivement sur l’intérieur, sur les camps, sur leurs millions d’hommes qui peuvent traîtreusement porter dans le dos un coup mortel à l’Allemagne.

La fausse appréciation de la force des Russes et le comportement négatif et têtu des Britanniques envers les tentatives d’approche du *Reich* sont imputés par Himmler à l’*Abwehr* de Canaris et au service secret des Affaires étrangères, sous l’autorité de Ribbentrop.

Quoique ses hommes contrôlent les activités de tous les services secrets, Himmler s’est plaint à son *Führer* d’un manque de coordination des services d’espionnage, dû au défaut d’unité de commandement. Hitler lui accorde le pouvoir absolu en acceptant de mettre sous les ordres du « fidèle Heini » tous les services secrets (février 1944). En janvier, von Moltke venait d’être arrêté, soupçonné de vouloir créer, avec des opposants d’Hitler, ses amis, un courant favorable à une paix séparée avec l’URSS et avec les puissances occidentales et à la création d’un gouvernement de front populaire. Ce gouvernement devait englober les partis interdits, y compris des sociaux-démocrates, des syndicalistes

et même des communistes, mais, encadrés et guidés par des officiers de la *Wehrmacht* et quelques aristocrates, partisans d’un socialisme social et corporatif.

Deux tendances se manifestaient dans le cercle de von Moltke, l’une menée par le comte Claus von Stauffenberg, soutenu par les sociaux-démocrates et les syndicalistes (elle avait l’appui de von Moltke), l’autre par Popitz, ministre des Finances de Prusse, Gœrdeler, ancien bourgmestre de Leipzig, le professeur Jens Jessen et d’autres, qui, plus ou moins compromis avec le régime et par les missions confiées par Himmuler, n’acceptaient aucunement l’idée de la formation d’un front populaire, s’appuyant sur les masses armées, comme en 1918.

Ce groupe envisageait plus qu’une abdication volontaire et honorable de Hitler et la reconnaissance par Himmler du projet Gœrdeler, il espérait obtenir une paix séparée de l’Occident, en se présentant aux alliés comme les champions de l’anticommunisme, mais en pensant bien maintenir dans le *Reich* une partie des régions conquises par Hitler, un fragment de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie et évidemment l’Autriche. Le groupe Gœrdeler agissait de concert avec la grande industrie, certains cercles protestants et une kyrielle de généraux désillusionnés, dont certains limogés par Hitler pour incapacité.

Himmler connaissait toutes ces aspirations qu’il pensait pouvoir un jour utiliser pour ses desseins, mais il ne se doutait pas que le petit noyau groupé autour de Stauffenberg représentait la tendance extrême et la plus agissante de l’opposition.

En arrêtant Moltke, Himmler envisageait déjà de devenir un jour le dénominateur commun de toutes ces fractions qui songeaient à mener des tractations de paix avec l’Occident alors que le *Reich* se trouvait encore en possession de gages territoriaux qui permettaient la discussion. Lui, Himmler ne détenait-il pas des gages plus précieux encore que des morceaux de sol la vie de millions d’hommes ?

Himmler a 43 ans. Depuis 1926, il travaille dans la police et les services secrets. Il se sent sûr de lui et se croit capable de montrer son « génie » dans tous les domaines. À cet homme, à ce petit bourgeois rondouillard à lunettes, on pourrait appliquer le vers célèbre de Victor Hugo : « C’est un homme puissant qui tient tout dans sa main. »

Après avoir vécu dix-sept ans dans l’intrigue, les complots, les tortures et les

meurtres, voici qu'il est dépassé par son métier, obnubilé par ce mythe du service secret, qu'il a tant contribué à créer. Ses services qui de 1933 à 1943 « travaillaient » avec tant d'efficacité ne commettent plus que des erreurs. La machine grince.

Après les revers militaires, la nécessité s'impose à Himmler de transformer le Gross-Berlin, déjà saturé d'usines, en un refuge de toutes celles que l'avance russe contraint à ramener en arrière. Bientôt autour des lacs, dans les forêts qui ceinturent Berlin, chaque jour surgissent des usines nouvelles ; en vérité guère plus que des baraques abritant des machines sans tenir le moindre compte des conditions de vie du personnel : les esclaves.

Himmler ordonne de rassembler à Sachsenhausen, pour les contrôler plus facilement de Berlin, les opposants estimés les plus actifs et les plus dangereux, surtout ceux, qui, par leur personnalité ou leur position sociale, pourraient le cas échéant, servir de monnaie d'échange: savants, hommes politiques, journalistes, écrivains, diplomates, ecclésiastiques, syndicalistes, officiers. Par mesure de précaution, Himmler fait transférer à Sachsenhausen quelques-uns des plus éminents détenus des autres camps ou prisons.

Citons notamment: Léon Blum, chef du Parti socialiste français; Largo Caballero, ancien président de la République espagnole ; Van Den Porten, ministre de l'Intérieur belge ; Koos Vorink, président du Parti du Travail hollandais ; le docteur Kurt Schuschnigg, ancien chancelier d'Autriche ; le Prince Albrecht de Bavière ; H. Seip, recteur de l'Université d'Oslo ; Halvard Lange (après la guerre ministre norvégienne des Affaires étrangères), Gerhardsen, après 1945 président du Conseil de Norvège et son compatriote Oeverland, écrivain et poète; Rudolf Breitscheid, chef de la sociale-démocratie allemande ; le Prince Louis de Bourbon-Parme et sa femme, la princesse Maria, fille du roi d'Italie; les deux anciens présidents du Conseil français, Paul Reynaud et Édouard Daladier ; le prince Philip de Hesse, mari de la princesse Mafalda, fille du roi d'Italie (elle-même détenue à Buchenwald) ; de nombreux généraux soviétiques, savants français, diplomates yougoslaves, d'anciens députés du *Reichstag* et des Parlements des pays occupés, et des pilotes anglo-saxons entre autres, le colonel Churchill, des généraux soviétiques et le propre fils de Staline.

Nous ne connaîtrons qu'à la fin de la guerre les raisons pour lesquelles Himmler procède au transfert de ces personnalités, mais elles-mêmes pensaient que la « promenade au crématoire » n'était plus qu'une question de jours, d'heures peut-être, dès qu'elles arrivaient au camp ou qu'on leur annonçait un

nouveau transfert.

Une révolte à Oranienburg pouvait soulever non seulement les 50 000 prisonniers du camp, mais aussi les 300 000 STO et les prisonniers de guerre qui travaillaient à Berlin. Entraîner en outre au moins 100 000 Allemands, hostiles au régime qui, dans les entreprises de la capitale où on les emploie, manifestent un mécontentement tel que Himmler a dû faire pendre publiquement quelques meneurs.

Le *Reichsführer* a toute raison de se méfier. L'existence d'un vaste complot de prisonniers politiques, prélude à une insurrection générale visant à s'emparer de Berlin, tourmente aussi Müller, le chef de la Gestapo.

L'expérience brutale du ghetto de Varsovie (1943) et le soulèvement national polonais (1944) provoqués par le régime de terreur imposé par les chefs allemands, persuadent Himmler qu'en dépit de la répression, l'opposition patriotique persiste en Pologne et dans tous les pays occupés. Les massacres de Kragujevac, d'Oradour, les fusillades des otages n'ont pas produit l'effet espéré ; la soumission par l'intimidation.

Les opérations militaires tournant à la débâcle et la découverte de réseaux de résistance, font redouter au *Reichsführer* qu'en Allemagne aussi n'éclatent des révoltes analogues à celles de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie, d'Italie, de Hollande, de Norvège et de France.

Les déportés, cette main-d'œuvre forcée, s'agglomèrent dans tous les centres où les SS détiennent les industries clés. En 1944, les 600 000 hommes déportés pour leurs opinions ou soupçonnés d'actes subversifs sont dispersés dans près de 1 500 commandos de travail. Voici que Himmler découvre que ses « 600 000 protégés » entretiennent des liaisons avec les 10 000 camps ou campements d'ouvriers étrangers, groupant 7 millions d'hommes.

Concentrés, autour de Berlin, mais compartimentés, 50 000 résistants dont 30 000 massés à Oranienburg, épée de Damoclès géante, menacent les unités SS. Et le plus grave, pense Himmler, est non seulement qu'ils foisonnent dans les fabriques et les usines de guerre, mais que beaucoup d'entre eux occupent des emplois importants dans les institutions les plus secrètes des SS.

Himmler, de son point de vue, n'a pas tort de redouter ce « Cheval de Troie » qu'il a lui-même introduit dans le *Reich* assiégé.

Les préparatifs de l'insurrection

Nous les déportés et les esclaves de tout ordre, nous nous trouvons en état

d’autodéfense. Il faut se garder de toute action irréfléchie, je le répète. Nous connaissons la topographie de Berlin et la géographie du système concentrationnaire. Nous savons que 5 millions d’hommes, employés dans l’industrie de guerre et 2 millions dans l’agriculture, réclament leur libération et qu’avec nos camarades, travaillent 10 millions d’Allemands qui manifestent une solidarité émouvante pour nos souffrances. Il nous a été facile d’établir le bilan des facteurs décisifs dans la lutte qui s’annonce.

La tâche essentielle est de placer nos camarades dans des postes clés dans les usines ou les ateliers, et de fournir une organisation à ceux qui y sont déjà employés. Ce programme peut se réaliser facilement puisque les livres, les registres, les fichiers, la comptabilité, personnel et matières, se trouvent dans les mains des détenus. La topographie des commandos figure sur les cartes fixées aux parois des bureaux SS par des punaises.

Pour les autres camps, nous obtenons nos renseignements grâce aux allées et venues des prisonniers déplacés d’un camp à un autre en raison des nécessités de main-d’œuvre, et aussi grâce au fichier central de l’Inspection où figure l’ensemble des effectifs des camps, des commandos, des usines employant des détenus étrangers et le nombre des gardiens qui les surveillent. Ainsi, nous sommes sûrs que par un soulèvement synchronisé dans les camps principaux du *Reich*, nous bloquerions toutes les fabrications d’armement dans près de trois mille usines et pourrions nous emparer de l’ensemble des dépôts, gardés par des forces pratiquement insignifiantes.

Mais ces prévisions sont pure utopie si au moment décisif, nous ne paralysons pas les forces qui nous encadrent, les Totenkopf SS d’Oranienburg, les Jagdkommando de Friedensthal et si nous ne mettons pas hors d’état de fonctionner les départements de l’organisation SS, concentrés à Berlin, dont les centres sont:

• à Oranienburg, le grand dépôt de matériel de guerre et les ateliers ;

• à Sachsenhausen, l’Inspection des camps, la radio SS;

• au centre de Berlin, dans la Prinz Albrecht-Strasse, la RSHA;

• à Lichterfelde, Unter den Bichen, la WVHA;

• à Schmargendorf, Berkaerstrasse, l’Amt VI de la RSHA (espionnage à l’étranger) ;

• à Bad Saarow, l’E.M. des *Wafen-SS*.

Notre carte est exacte, comme dans un E.M. nous comparons notre dispositif et le dispositif ennemi. Nous nous en tenons au principe du stratège prussien Moltke : ausculter et attaquer ! Ausculter nous est facile, puisque nous sommes déjà dans la forteresse. Cas unique dans l'histoire, l'adversaire est installé dans l'E.M., de la puissance qu'il combat!

Nous ne nous contentons pas de renseignements qui ne concernent que la capitale, nous avons élargi nos recherches sur les places occupées à Munich par nos camarades de Dachau; à Weimar, Leipzig, Dresde par ceux de Buchenwald; à Linz et Vienne par les détenus de Mauthausen ; et pour la Ruhr par ceux de Neuengamme.

Non seulement nos hommes sont employés dans la grande industrie, mais ils assurent l'entretien des routes. Nous avons aussi établi que dans les camps du Combinat Oranienburg-Sachsenhausen, plus de 30 000 hommes ont reçu une instruction militaire dans leurs pays respectifs et nous disposons pour les encadrer de 7 000 officiers et sous-officiers, parmi lesquels des tankistes, des pionniers, des spécialistes, des transmissions, etc. ; nous disposons aussi d'officiers supérieurs, et jusqu'à des généraux de division.

Nous pouvons facilement, au jour R (révolte), neutraliser les SS chargés de garder les stocks, en profitant de la surprise, et nous emparer des armes légères et des munitions, et même des chars, des canons et des dépôts d'essence. En vue de cette entreprise, nous connaissons exactement les forces auxquelles nous aurons à faire face.

À Berlin même, Himmler dispose, outre deux bataillons de la *Panzerdivision Leibstandarte* (Lichterfelde et Lankwitz), de 1 500 à 2 000 hommes à Bad Saarow contingent de l'école des panzers. Il reste à Oranienburg 4 000 hommes du *SS-Totenkopf-Wachbataillon* (bataillon des têtes de mort de la garde) ; et à Friedensthal, les commandos spéciaux de chasse SD groupant 1 000 hommes.

Les autres effectifs sont à proximité de Berlin :

- Spreehagen-*SS-Panzerschule* (école de tankistes) : 1 000 hommes
- *Glau-SS* (école d'artillerie) : 1 500 hommes
- Ravensbrück-*SS-Topenkopf-Wachbataillon*: 1 000 hommes
- Drügen (école SD) : 300 hommes
- Riesenthal, près de Bernau (école de la police) : 300 hommes

Sans doute, certains centres de la *Wehrmacht* et de la *Luftwafe* interviendront en cas d'insurrection

- Krampnitz (école des chars)
- Döberitz (école d’infanterie)
- Postdam (école d’aspirants et école de sous-officiers)
- Spandau, des unités « Hermann Gœring »
- Bendlerstrasse 11-13, l’E.M. de l’armée
- Unter den Linden, la *Kommandantur* de la garnison

Toutes ces formations et centres d’entraînement totalisent 20 000 hommes. L’assaut des 500 000 révoltés (en comptant les ouvriers allemands) ne peut être maîtrisé que par le retour de divisions du front. Elles feront défaut sur la ligne de feu et leur ravitaillement en provenance de Berlin ne sera plus assuré. Dépourvu de tout, le moral des SS tombera à zéro.

À Berlin, les troupes que nous n’aurons pas encore désarmées devront ouvrir le feu sur la population. Avec le soutien d’offensives simultanées sur les deux fronts Ouest et Est, et des parachutages, toutes les chances sont pour nous !

L’« intoxication » créée durant la guerre civile d’Espagne par la radio de Franco annonçant l’irruption à Madrid d’une 5e colonne pendant que quatre colonnes puissantes convergent vers la capitale espagnole sera pour la *Reichshauptstadt* une réalité.

Tel est au printemps 1944 le rapport des forces dans la capitale du *Reich*, Berlin.

Le but militaire de l’insurrection : fin de la guerre

Deux buts nettement précis : l’autodéfense des camps et l’aide paramilitaire aux alliés afin de terminer au plus vite les hostilités et épargner au peuple allemand la continuation des bombardements. En conséquence, création d’une milice auxiliaire pour s’opposer à l’application des mesures décidées par Himmler, entre autres la répression car les directives données aux SS à son sujet laissent prévoir que tous les ressortissants étrangers qui, pour des motifs divers, travaillent en Allemagne, seront considérés comme des ennemis en puissance contre lesquels s’imposent des mesures de protection.

Himmler recevait des rapports des commandants et des commandos spéciaux provenant de tous les camps, faisant état d’un esprit d’hostilité et d’une résistance clandestine organisée. Dans une centaine de cas, il prit des mesures brutales de répression et d’intimidation, pendaisons publiques pour sabotages ou rébellion caractérisée.

Comme les fronts se rétrécissent, les camps grossissent sans cesse de

prisonniers transférés depuis des zones menacées. Parallèlement, Himmler augmente les effectifs de nos gardiens. Dans l'été 1944, 4 500 SS nous surveillent. Leur nombre a triplé. Mêmes dispositions pour les camps de prisonniers de guerre.

Le 15 août 1944, l'Inspection des camps de concentration à Oranienburg donne l'ordre à tous les commandants des camps du *Reich* de prendre des dispositions pour recevoir environ 600 000 nouveaux déportés politiques, se composant de : 90 000 Hongrois, 90 000 Juifs de Lodz, 15 000 Polonais, 10 000 résistants des Pays Baltes, 17 000 anciens officiers polonais, 360 000 citoyens de Varsovie, 20 000 Français – en tout 602 000 personnes.

Ce raz-de-marée survient après la décision de Himmler de doubler dans les camps les effectifs SS, malgré la menace d'invasion qui se précise…

Pourquoi? Il veut, même au prix d'une répression sanglante, disposer d'un maximum d'otages. Mais avant leur arrivée, il a pris la décision de « nettoyer » les camps des éléments « dangereux ». Il désigne pour le *Sonderkommando Sachsenhausen*, organisme de la Gestapo, une dizaine d'enquêteurs avec mission de découvrir dans les camps les réseaux de résistance et de sabotages et d'établir les listes des instigateurs possibles de mouvements révolutionnaires, constituant en fait un front commun interne avec les alliés.

Dans ce domaine, le plan de Himmler allait plus loin qu'on ne pourrait s'imaginer. La première phase consistait à changer le statut des détenus d'élite.

Les nazis se rendaient fort bien compte que les Quisling n'avaient pas l'audience de leurs peuples ; mais des déportés politiques, des résistants polonais, tchèques, yougoslaves, hollandais, norvégiens, acceptant la collaboration, auraient provoqué un désordre politique dont l'Allemagne eût pu bénéficier, sinon militairement, du moins diplomatiquement par une « paix honorable » avec l'Occident.

Toute cette combinaison paraissait logique du point de vue des nazis incapables de juger les événements et les sentiments populaires. Ils oubliaient ce que peut représenter pour des peuples cinq ans d'occupation et de brutalités dans l'élan de la victoire éclair.

Les circulaires du chef de l'*Amtsgruppe* D, le général Glücks, furent toutes « inspirées ». Une lettre de Kaltenbrunner transmise par Oswald Pohl au général Glücks, et au commandant Kaindl, sur les remous dans les camps, est significative. Elle établit la crainte qu'inspirait aux SS des sphères supérieures une éventuelle révolte des prisonniers. Notre réseau en a reçu la copie, d'un

détenu polonais affecté au nettoyage de la *Kommandantur*.

« Il est d’une extrême importance de prendre immédiatement des mesures pour que soient éliminés des camps tous les éléments capables de fomenter des troubles ou d’organiser une révolte. »

À la suite de cette note, les militaires alliés et des nations subjuguées furent isolés et leurs noms portés sur des listes pour être liquidés à la première occasion. Une rébellion généralisée des prisonniers des camps eut été le Stalingrad du système policier et autoritaire de Himmler.

Les SS sont prêts à accomplir n’importe quel ordre provenant du *Reichsführer*, ce démon, que même les plus « durs » d’entre nous, redoutent.

Bien des fois à Sachsenhausen ou dans les commandos extérieurs, l’angoisse se déclenchait, collective, comme ces psychoses généralisées qui jettent les foules dans la peur ou la brutalité. Dans cette atmosphère, des actes irréfléchis risquaient de se produire.

Pourquoi le front uni

Le *Kommando Lichterfelde* a pour nous une importance extraordinaire, puisque les 1 500 détenus affectés au service SS et même à la RSHA et au bureau de Bormann à la Wilhelmstrasse rassemblent les informations indispensables pour nos préparatifs. Ce sont des politiques allemands, sociaux-démocrates et communistes. Ils détiennent en partie les places de chefs de blocks et d’ateliers, ce qui s’explique, puisque la plupart nous ont précédés dans le camp, que pendant des années aucun n’a jamais tenté de saboter son travail, enfin parce que parlant l’Allemand, ils peuvent mieux comprendre les ordres des SS qu’un Polonais ou un Norvégien.

Malgré le sectarisme des communistes allemands, prêts à se soutenir mutuellement, mais peu enclins à se lier avec ceux qui ne partagent pas leurs idées, il ne peut être question pour nous de ne pas les associer à nos efforts.

Résoudre ce problème des rapports entre les communistes et les autres groupes présentait une importance capitale pour la résistance dans le camp, si l’on ne voulait pas glisser sur la pente soigneusement savonnée par les SS : la division.

Ceux que les communistes considéraient comme leurs chefs en étaient arrivés à cette même conclusion que pour maintenir leurs positions de leaders dans le camp il leur fallait le consentement général des groupes, quelles que fussent leurs conceptions politiques. Face à l’organisation autoritaire des SS, il fallait

opposer une force tout aussi énergique.

Nos responsables ont pu ainsi former, en triant les éléments les plus sains et les plus combatifs, des commandos d'assaut de l'importance de deux divisions : une vingtaine de milliers hommes. Les autres étant considérés comme susceptibles d'assurer les services secondaires.

Il va de soi que les décisions d'importance ne pouvaient être communiquées à tous les soldats de l'armée « zébra ».

Car la guerre avait introduit dans le camp des éléments douteux, en très petit nombre, qui sous le couvert du triangle rouge, se livraient bénévolement à des actes indignes.

Tous ceux qui ont sincèrement cru que la solidarité s'imposait contre les bourreaux ne songeaient pas, dans cet enfer, à faire du prosélytisme.

Un spécialiste de la SD enquête sur notre réseau

Au printemps 1944, nous nous aperçûmes que la discipline se renforçait. Les coups de gueule des SS se multipliaient. Quelques membres du réseau communiste allemand créé dans le camp furent mis à l'isolement et par la suite transférés. Pourtant ces hommes comptaient parmi les responsables de la discipline et du travail. Les SS nommèrent un nouveau chef de camp, un porteur du triangle « noir », détenu asocial, Samuel Kuhnke (matricule 67 660) et notre commando (objets de valeurs) s'enrichit d'un officier SS, Werner Rosner, venu purger une peine disciplinaire. Du jour où fut inscrit sur le registre d'entrée le matricule 76 242, qu'on lui attribua, une ère nouvelle débuta, la plus macabre.

Rosner, à Sachsenhausen, comme son maître Himmler, à la Prinz Albrecht-Strasse, s'occupe de tout, de la police, de la comptabilité, du trésor. Il apprécie les objets d'art. Il se préoccupe du sort des intellectuels et des scientifiques, il veut discuter avec les diplomates, les militaires. Comme Himmler encore, aucune sensibilité. C'est avec la froideur la plus totale qu'il porte sur ses états les noms de ceux qu'il soupçonne ; avec la remarque : « à exécuter dans l'intérêt de l'ordre dans le camp ».

Ce policier sans scrupules, affecté officiellement à notre commando, commence à s'intéresser trop vivement à nous. S'il ne sait rien sur notre réseau, il a l'œil sur nous et il nous paraît vouloir, pour se renseigner, multiplier les discussions d'ordre général. Je me rends compte que l'homme connaît admirablement ce qui se passe dans les cellules de l'isolement.

Un grand nombre de détenus se trouve sous l'observation directe de la RSHA.

De plus, les anciennes enquêtes se poursuivent à longue échéance. L’imprudence d’un parent ou d’un ami, à l’extérieur, un écrit découvert quelques années plus tard peuvent valoir à son auteur la reprise de l’enquête et finalement la mort. Une réponse irréfléchie, c’est l’exécution.

Le but et les méthodes de la Résistance

Notre groupe, l’*Efektenkammer*, a constitué une cellule homogène, véritablement internationale, en relations avec les autres cellules du camp. Nous avons coopté certains détenus hors de notre commando et formé notre Comité international qui touche les différents blocks et commandos de travail.

En mai 1944, nous avons fait le bilan des effectifs combattants, soutenus par nos camarades catholiques, protestants, socialistes, et abouti à la conclusion qu’une action sans entente avec les communistes serait vouée à l’échec. Koyetski m’assura qu’Antonin Zapotocki, le communiste tchèque, en très bonnes relations avec les communistes allemands, se chargerait d’expliquer à ses amis que la grande majorité du camp étant non communiste, il était indispensable de se préparer à une action comprenant toutes les fractions politiques du camp. Krehan, ex-député sudète au Parlement de Prague et qui est mon voisin de travail, ainsi que le communiste allemand Hans Schultze, m’ont confirmé que le réseau communiste voit lui aussi dans une action générale la condition indispensable au succès. Pieter Jongeling, un ardent calviniste hollandais, qui exerce une grande influence sur ses compatriotes membre de notre groupe, est en même temps un farouche ennemi des mouchards. Un jour que nous discutions de l’attitude à prendre avec les marxistes, je l’entendis me dire, le regard durci derrière ses lunettes:

« Pour supprimer les mouchards et hâter la chute de ce *Reich*, que diable! tous les prisonniers, quels qu’ils soient, qui luttent contre Satan sont des anges ! »

Au moment opportun, les 3 000 déportés hollandais du camp suivront, on n’en peut douter, l’exemple de Jongeling.

Tor Halvorsen, étudiant norvégien, et Trygve Wahl, instituteur et poète, en rapport direct avec le comité de leur pays, nous ont assuré que les 2 000 Norvégiens sont tous prêts à marcher, Edmund Goergen, peintre luxembourgeois, ami de Pierre Grégoire[214] homme de confiance des déportés luxembourgeois, est sûr que ses compatriotes accompliront leur devoir et qu’ils n’accepteront jamais de capituler. Milivoje Pandurovitch, consul général yougoslave, homme de liaison auprès des intellectuels français, nous a informés que le groupe français de résistance est solidement constitué. Klimenko et

Kozouk, professeurs ukrainiens, attachés au comité de résistance soviétique organisé dans les deux baraques réservées aux prisonniers de guerre russes de marque, nous ont apporté la certitude que les groupes de choc russes, organisés militairement, se chargent de former et d'encadrer, s'il le faut, d'autres unités nationales, dès que le Comité international se sera emparé des armes indispensables à l'action.

Il était donc de la plus grande importance pour notre Comité de maintenir un contact très étroit avec les hommes de confiance hongrois, polonais, belges, slovaques, albanais, italiens, grecs. Dans tous les grands commandos, nous avions nos représentants.

Nous disposons du maximum de renseignements sur nos gardiens. Nous avions appris qu'en Allemagne se forgeait une opposition allant des chrétiens, des officiers aristocrates, des libéraux jusqu'aux sociaux-démocrates et aux communistes. Le cas de la « Rote Kapelle » qui avait déjà, en 1942, créé un réseau de résistance parmi les officiers de la *Luftwafe* nous laissait prévoir que d'autres organisations paramilitaires étaient créées ou se créeraient pour sauver le peuple allemand de la catastrophe.

Par les détenus à l'isolement, nous avons su qu'en janvier 1944, on avait arrêté le comte Helmuth von Moltke, un descendant de la célèbre famille des généraux allemands, pour avoir créé un cercle chrétien progressiste.

En fait, Moltke lui-même a laissé filtrer que dans le *Reich* un soulèvement de toutes les forces de l'opposition antihitlérienne se préparait.

Nous sommes convaincus qu'il existe en Allemagne d'autres Moltke qui, le moment venu, seront heureux de trouver une organisation capable d'encadrer des centaines de milliers de déportés politiques et des millions d'ouvriers étrangers. Organisation indispensable pour éviter une anarchie totale où sombrerait l'Allemagne au moment du changement de régime ou de la défaite militaire.

Notre organisation solide et bien orchestrée nous permet, grâce aux renseignements fournis par nos « activistes », de déplacer nos hommes dans les différents commandos extérieurs. Nous avons réussi même à arracher à l'exécution certains de nos camarades en les faisant muter par nos hommes de confiance, casés dans l'Arbeiseinsatz.

Avec du courage et de la lucidité, et surtout parce que les prisonniers s'y appliquent de manière continue, nous parvenons à accumuler les renseignements et à réaliser de façon très précise la synthèse de ce qui se passe à l'extérieur des

barbelés. Cela, bien mieux que les SS, absorbés par leurs occupations dans leur domaine limité.

Les détenus politiques travaillaient aussi dans la *Politische Abteilung*, section *Erkennungsdienst*, service des archives et de la documentation photographique, où nous avions notre informateur, le Norvégien Ervin Schjerven.

Parmi eux, nous comptons également les ingénieurs et les dessinateurs d'études chargés de réaliser les plans des usines et des habitations des SS, des fortifications et des routes. Et je ne m'étends pas sur l'Administration interne des SS et de leur économat, installés à Oranienburg et à Lichterfelde, entièrement sous le contrôle de la Résistance.

Vers le milieu de 1944, les réseaux, avec leurs cellules et leurs comités dans chaque stalag et chaque camp de travailleurs forcés, dirigés des camps de concentration, couvraient toute l'Allemagne.

Allan Dulles, chef des services secrets américains en Suisse, n'ignorait pas l'existence de ce vaste système. S'il s'abstint d'agir en coordination avec ses meneurs, c'est que les agents allemands, ceux de l'*Abwehr* et de la SD, avec lesquels il était en contact, quoique renseignés sur les réseaux dans lesquels ils avaient pu parvenir à s'introduire en se présentant comme hostiles au régime, se gardaient bien de soutenir une résistance en puissance qui donnait tant de soucis à Himmler, leur chef, et pour laquelle succombèrent tant de martyrs. Ils s'efforçaient même auprès de Dulles de présenter la Résistance comme une conjuration communiste, et de le persuader que les Américains ne pouvaient être que reconnaissants à Himmler, d'avoir enfermé des hommes aussi dangereux, derrière les barbelés.

Pourtant la Résistance, groupée dans tous les camps en régiments et en brigades, représentait une force puissante, non dépourvue de moyens. Elle disposait de trois émetteurs clandestins de radio, à, Flossenburg, à Sachsenhausen et dans le stalag VII A, au voisinage de Mœrsburg, à proximité de Munich. Des milliers de courriers en zébra – les détenus – et en civil – les travailleurs étrangers –, sans cesse en déplacement d'un commando ou d'une ville à l'autre, faisaient la liaison.

Selon nos plans, le signal de la rébellion partirait de Berlin et de Munich où avait débuté le mouvement hitlérien. On attaquerait tous les centres de communication et les grandes administrations dans Berlin même. On décapiterait ainsi l'aigle bicéphale du IIIe *Reich*.

Profitant de leur affectation à un commando extérieur, deux politiques s'évadèrent et se mirent en liaison avec les groupements clandestins de la résistance ouvrière allemande, communistes et sociaux-démocrates, et même avec le noyau du réseau militaire, de von Stauffenberg.

Le chef du groupe communiste allemand Saefkow menait alors des conversations avec les leaders socialistes, le professeur Adolf Reichwein et Julius Leber, sur les mesures à prendre pour soutenir le réseau de von Stauffenberg et pour créer un mouvement politique et insurrectionnel unitaire, capable de s'opposer par la force à une dictature sans précédent, la dictature SS. Il est clair pour nous qui voyons l'entrée de tant de prisonniers à Sachsenhausen et leur mise en cellule dans la prison particulière de la RSHA, le *Zellenbau*, que ces industriels, ces officiers, ces membres de cercles religieux, qui jusque-là ont soutenu l'effort du régime, s'inquiètent; et l'importance des représailles nous prouve que la crainte tenaille les SS.

En réalité, le *Reich* se maintient par la garde prétorienne de Himmler, dont la force est fondée sur le potentiel de la *Wehrmacht* et sur les dix millions d'esclaves qui fournissent le matériel de la machine de guerre. Si l'armée zébra se sent opprimée, la *Wehrmacht* ne veut pas porter la responsabilité des massacres commis. C'est une leçon à tirer de l'analyse faite sur la base des renseignements que nous possédons.

La lutte de l'armée « zébra »

Le sabotage est devenu le maître mot des camps. Sans même y être poussé, les détenus font leur devoir. Ils lisent dans les regards de leurs hommes de confiance ce qu'ils attendent d'eux et y ajoutent leur ingéniosité personnelle. D'où les procédés les plus inattendus. Tous les moyens sont bons s'ils permettent de soustraire du matériel et de la main-d'œuvre à l'industrie de guerre. On triche sur tout, sur les livraisons à la population civile, sur les chaussures prises sur les stocks confisqués aux détenus, sur les costumes dont nous avons la garde et qu'on « refile » en douce aux camarades, sur les matériaux de construction qu'on fait entrer dans le camp sous un prétexte de réparations de baraques ou de canalisations. On « organise » les stocks des magasins SS : pommes de terre, saindoux, sucre, disparaissent. Dans les usines, les ouvriers spécialisés et leurs chefs d'équipe multiplient les « loupés », on découpe les tôles pour les carlingues des Messerschmidt à réaction, sans respecter les tolérances, on les « brûle » en forçant la flamme du chalumeau ou l'on « oublie » quelques points de soudure parmi les milliers que comporte un appareil. En vol, la pression de l'air complète le « travail ». Les chambres à air et les pneus emballés pour le front,

n’y partent que « préparés », quelques piqûres dans les chambres, une coupure de canif dans les toiles des pneus… Pensons aussi aux actions plus puissantes comme l’incendie du commando Speer (chapitre II), les destructions des machines par les courts-circuits provoqués dans les ateliers de nombreuses usines.

Des détenus devenus postiers, quand ils trouvent une lettre à l’adresse de la WVHA, n’hésitent pas à lui faire accomplir un voyage circulaire dans toute l’Allemagne. Un exemple : un pli, émanant de l’Inspection et dirigé sur la cité polonaise de Stretzlin, n’a jamais atteint son destinataire. Or cette lettre donnait ordre de transporter un trésor de pièces d’or, dollars et livres à Sachsenhausen. La *Wehrmacht*, ayant, dans sa retraite, dynamité la ville, le magot resta durant vingt ans, enseveli sous les décombres.

Et le tri des munitions italiennes et hongroises, récupérées par le *Reich*, et les interversions d’étiquettes sur les caisses et les wagons… Ils avaient bonne mine, les artilleurs SS, quand, déballant les caisses de munitions parvenues enfin à leur batterie, ils découvraient des cartouches pour le fusil italien Martini au lieu des obus de 155, qu’ils attendaient.

Chacun chipait sa vis et son clou quotidien, matériel sévèrement rationné, mais à la fin de la journée, 20 000 clous et 20 000 vis manquaient ! Et les « réparations » de machines dans les ateliers, qui n’en finissaient plus et paralysaient la production !

Nous ne mentionnerons que pour mémoire, l’émeri dans les moteurs et le sable dans l’huile de machine!

Nous pouvions indiquer à nos hommes cent cinq formes de sabotages différentes, dont nous gardons dans nos mémoires la liste que nous avions établie. Oh! bien sûr! tous ces freinages ne pouvaient pas décider du sort de la guerre mais la raccourcir et ainsi, sauver la vie des soldats, aussi bien allemands qu’alliés, et celle des prisonniers qui, chaque jour, mouraient par milliers.

La préparation du soulèvement, troisième forme du combat, comportait essentiellement deux objectifs :

1° Libération des détenus en face de la mort imminente ;

2° Lutte ouverte dans les positions clés du *Reich*, en s’inspirant des soulèvements survenus en Europe occupée.

Nous ne connaissions pas les intentions réelles de Himmler, mais nous étions disposés à croire ce que nous répétaient les SS : « Avant de tomber, vous n’y

couperez pas, nous vous liquiderons! » Puisqu’on devait y passer, la majorité acceptait tous les sacrifices pour rompre l’encerclement des barbelés. Les chefs de la Résistance connaissaient l’importance pour l’Allemagne de la main-d’œuvre étrangère, mais aussi l’état d’esprit des chefs SS. Un soulèvement en vue d’une lutte ouverte ne pouvait s’envisager que conjointement à une action des alliés (bombardements de positions clés, parachutages, débarquement par la voie de l’air).

Si le mouvement insurrectionnel a bien organisé, en Allemagne, ses relations « intérieures », derrière les barbelés, et « extérieures » dans les usines, et a même réussi à prendre des contacts avec les chefs militaires, par la voie des camps, il lui était bien difficile d’atteindre le monde international. On ne peut prendre la responsabilité de mettre en route une machine sans être sûr que le graissage fonctionnera, de même les chefs ne pouvaient déclencher l’insurrection et en attendre des résultats qu’assurés de l’aide interalliée. Le souci majeur de ceux qui, dans les camps, coordonnaient l’action consistait à trouver des liaisons avec la grande alliance antihitlérienne, Londres, Washington, Moscou. Nous ne pouvions pas douter que les communistes y fussent parvenus. Leur travail dans l’illégalité sur les fronts permettait même des contacts directs avec Moscou.

Les officiers allemands prisonniers en URSS, les fameux officiers libres, signataires d’un accord avec le Parti communiste, lançaient par la radio et par des tracts, des appels à la Résistance, que les communistes répandaient facilement dans les usines. Le groupe communiste dirigé à Berlin par le « camarade » Anton Saefkow, put même faire parvenir à Sachsenhausen le texte du programme du *Freies Deutschland*, émanant du groupe des généraux prisonniers : le *Feldmarschall* Paulus, le général d’artillerie Walter von Seydlitz, les généraux Lattmann et le docteur Korfes, qui incitaient le peuple allemand à se soulever contre Hitler…

Sur la façon dont avaient pu être établies de telles communications, les communistes gardaient le secret, je n’ai pu connaître la filière qu’après la guerre. En vue de l’insurrection, les dirigeants du groupe communiste du camp organisèrent la fuite d’un des leurs, Herbert Tschäpe, spécialiste de la guérilla, puisque durant la guerre d’Espagne, il s’était distingué dans les brigades internationales. Parti le 22 avril 1944 du commando extérieur de Lichtenrade, il prit contact immédiatement avec le groupe Saefkow et, par les usines et les commandos extérieurs, il maintint la liaison avec la direction communiste de Sachsenhausen qui, pour renforcer l’activité illégale, assura encore le départ de trois hommes: Fritz Reuter, Rudolf Wunderlich[215] et Willi Feiler.

Parallèlement à la préparation des esprits derrière les barbelés, le comité de Moscou prépare les esprits des soldats.

Une brochure *Wer ist Hitler* (qui est Hitler ?) répandue sur le front par les avions soviétiques circule à l'intérieur de l'Allemagne dans les casernes et les bureaux de l'armée. Psychologiquement, cette propagande agit sur la majorité des soldats, informés par les aviateurs alliés, du pilonnage des villes où résident leurs familles et qui constatent les pertes énormes de l'armée sur le front.

Le 13 mars 1944, les services de Heinrich Müller signalent à l'OKV (*Abwehr abtetlung Ausland*: service de renseignement de l'armée à l'étranger) l'importance de la diffusion du tract *Lieber Kamarad*, sous la signature de l'ancien commandant du 51e corps d'armée, le général von Seydlitz. La Gestapo souligne l'importance de l'affaire et réclame les enveloppes qui ont contenu ces libelles. Probablement pour en rechercher la provenance.

Aussi, à cette date, Himmler ignore les activités de Tschäpe et de Saefkow et aussi les relations de Saefkow avec les leaders du parti social-démocrate, Reichwein et Leber. Mais quatre mois plus tard, exactement les 4 et 5 juillet 1944, Saefkow et les deux sociaux-démocrates sont arrêtés tous ensemble par la Gestapo.

Qui donc a pu lui permettre cette prise ?

D'après les chercheurs occidentaux, les communistes se seraient laissés prendre au piège d'un provocateur; mais, selon les historiens des pays de l'Est, la trahison serait venue d'agents de la SD, infiltrés dans le cercle du comte von Moltke, arrêté antérieurement, en janvier. Donc à ce moment déjà la conjuration avait pris corps, de façon à justifier l'arrestation d'un von Moltke.

Que Stauffenberg ait pu continuer à monter sa conjuration et son attentat prouve que les suspects arrêtés, Moltke, Leber et Reichwein, se sont tus sur leurs relations avec l'armée ; mais leur arrestation a poussé Stauffenberg à l'action et à soutenir l'idée d'un soulèvement s'appuyant sur les masses populaires.

En outre, Stauffenberg savait que son ami Moltke, sous les verrous, ne devait son arrestation qu'à la trahison de l'un de ceux qui se prétendaient ses partisans. Le courageux et brillant officier Stauffenberg préparait mieux le terrain. Il avait pratiquement sous son contrôle les unités militaires en tant que chef de l'E.M. de l'année de réserve depuis le 1er juillet 1944, poste pour lequel Himmler lui-même donna son approbation. Il est plus certain que Himmler avait son droit de *veto* lorsqu'il s'agissait de confier à un homme de la *Wehrmacht*, Stauffenberg,

les fonctions de la sécurité et de la paix intérieure du *Reich*.

La résistance populaire, celle des camps de concentration, celle des travailleurs étrangers, animée par les chefs communistes et sociaux-démocrates, loin d'inquiéter Stauffenberg, le servait. Bonne division du travail pour la conjuration. Les leaders sont aux mains de Himmler, mais leurs partisans infiltrés dans les usines, continuent leur action et renforcent la résistance des ouvriers étrangers, des prisonniers de guerre et des déportés politiques.

L'organisation de la résistance intérieure dans le camp et extérieure dans les usines, ne sera un moment paralysée qu'après l'attentat du 20 juillet lorsque Saefkow, Leber et Reichwein et le fugitif Tschäpe finiront sur la potence, par ordre de Himmler. Le *Reichsführer* profitera du prétexte d'un bombardement, sous lequel Breitscheid trouva la mort, pour liquider aussi Thaelmann, le leader communiste.

Himmler, observant rigoureusement la réglementation qu'il a lui-même établie, traitera différemment les officiers et les civils directement mêlés à la conspiration de Stauffenberg, et ceux qui l'ont soutenue moralement ou qui songeaient à profiter de la situation que créerait l'élimination de Hitler. Il réprima plus durement encore la conspiration concentrationnaire. Non seulement elle constitue une menace intérieure, mais elle l'atteint personnellement. Cet enfer est son œuvre.

Le problème juif, d'une extrême importance pour Himmler du point de vue racial, devient soudain un problème secondaire. Les usines de la mort, il est vrai, continuent à tourner à plein rendement, mais en même temps on a l'impression que Himmler est prêt aux concessions. Il invite non seulement les politiques mais les Juifs à l'union contre le bolchevisme. Il les évacue des camps de l'Est pour pouvoir proclamer : « Les Juifs même préfèrent nous suivre plutôt que de tomber aux mains des Russes. »

Faire le jeu de la division, ce serait aider Himmler à prolonger la guerre et trahir les soldats alliés qui luttent sur les fronts.

Il nous fallait à tout prix renseigner l'opinion mondiale et insister auprès d'elle sur l'aide indispensable permettant aux détenus de survivre. Au rationnement déjà néfaste pour les prisonniers s'ajoutaient les épidémies.

Pour tenter de faire connaître la détresse de centaines de milliers de prisonniers et la menace qui pesait sur eux, trois voies s'offraient, pas davantage.

1° Renseigner la Croix-Rouge internationale. Nous étions victimes de mesures

arbitraires, émanant du seul Himmler, et détenus pour nos convictions idéologiques ou patriotiques.

2° Mobiliser la presse en touchant les journalistes accrédités à la Wilhelmstrasse, particulièrement les neutres, les Suisses et les Suédois. Manœuvre infiniment plus délicate, puisqu'il ne pouvait être question de les informer par écrit.

3° Envoyez des émissaires en Suisse et même en Angleterre. La chose semblait possible. Nous avions parmi nous des gens courageux, qui parlaient l'allemand sans accent. En endossant des uniformes de SS, – nous en avions des quantités en magasins et en utilisant les papiers des exécutés, ils pouvaient se rendre en France et informer les gouvernements alliés et les gouvernements en exil de la situation tragique des politiques et des Juifs dans les camps donc solliciter une aide matérielle accrue de la Croix-Rouge. Mais ils pouvaient surtout demander que les alliés, lors de leur offensive, tiennent compte de la résistance organisée dans les camps, qu'ils soutiennent ce front commun constitué chez l'ennemi et insistent sur l'importance que présenterait pour les alliés la prise de la capitale par les insurgés.

Le rêve de Himmler de porter la guerre dans les capitales ennemies va se retourner contre lui dans sa capitale.

Mais l'évasion de prisonniers de guerre, la multiplication des commandos britanniques déposés en Norvège et au Danemark, convaincront Himmler que les alliés s'apprêtaient à développer sur une grande échelle les parachutages qu'ils pratiquaient couramment en France et dans les Balkans et à lâcher des troupes aéroportées en Allemagne pour y provoquer, derrière les fronts, la guerre civile. Il décida de fixer son attention sur ce danger.

Nous allons devoir déchanter. Ses méthodes, l'ingéniosité, l'astuce de ses agents, l'immobilisme des alliés, vont lui valoir, malheureusement, des succès incontestables. Il pourra empêcher la prise de la capitale par les esclaves, alors que la synchronisation des opérations sur les fronts ouest et est, les soulèvements en Pologne en France et à Berlin, eussent permis un succès-éclair et provoqué neuf mois plus tôt la fin de la guerre !

La Gestapo décide d'écraser le mouvement insurrectionnel

La lutte menée contre nous par les mouchards reflète les animosités existant entre les cercles SS : lutte entre la SD et les services criminels, lutte entre le

bureau d’Arthur Nebe et les services économiques (WVHA). Les rivalités entre les nazis datent du début du Parti, en raison de l’ambition et du carriérisme des fonctionnaires et des dirigeants. Pour la SD, les administrateurs du camp n’étaient rien de plus que des gardiens et les gens du service criminels (Amt V), des techniciens sans importance.

Pourtant, Arthur Nebe, le chef de l’Amt V est un policier blanchi sous le harnais – il servait la République de Weimar, il a servi le IIIe *Reich*. Appuyé par la SD dans les périodes difficiles, il s’avise soudain, en 1944, qu’il lui faut envisager les possibilités de se blanchir en cas de défaite.

À la réflexion, il doute que les dossiers des 12 000 criminels professionnels, enfermés dans les archives des tribunaux et des maisons pénitentiaires, puissent lui permettre de se racheter. Il se met à constituer des dossiers sur les SS sous prétexte que ces recherches dépendent de son service criminel et qu’il convient de montrer au *Reichsführer* combien ses hommes sont inattaquables et intègres.

Il s’attache surtout à gagner les bonnes grâces de son chef en dénonçant les SS qui osent compromettre le IIIe *Reich* en se servant de leur uniforme pour commettre des crimes, uniquement pour s’enrichir.

Himmler approuve. Excellente, cette recherche de boucs émissaires ! Elle lui permettra de dégager sa responsabilité auprès des Alliés. Tôt ou tard, il faudra discuter avec eux et la question de responsabilité se posera immanquablement.

Nebe espérait faire coup double ; jouer auprès de Himmler le fonctionnaire insoupçonnable jusqu’aux pourparlers avec les alliés; le moment venu, démontrer qu’il s’était dépensé sans compter pour empêcher le déclenchement d’une révolte communiste en Allemagne et protéger les déportés contre la violence SS.

Dès que les hommes de Nebe se présentèrent à Sachsenhausen, nous notons l’intérêt soudain porté par les mouchards de son service aux prisonniers de marque.

Changement total d’attitude du détenu Heinz Janke, chef du block 58, criminel avéré, à l’égard des politiques qu’il suppose capables de combattre la résistance dans le camp sous prétexte de lutter contre les communistes allemands.

Janke faisait ses « enquêtes » sous l’égide d’une commission aussi mystérieuse que « spéciale ». De sa propre autorité, il expédiait ses « prévenus », qui au commando disciplinaire, qui à la chèvre, ou même au crématoire, sans

que personne y trouvât à redire. Les premiers renseignements que souhaite Nebe sur le « grand complot communiste » en préparation dans le camp, c'est Janke qui les fournit.

Pour la première fois pénétraient dans le camp, des éléments de police, totalement indépendants de l'*Amtsgruppe* IV D de la WVHA. Janke paraissait le plus en plus en vue, puisque le commissaire Corneli n'hésitait pas à lui confier les « cas spéciaux », qui exigeaient, pour amener des aveux, des « interrogatoires aggravés ».

La guerre tournait mal. Pour Nebe, le gonflement des dossiers des SS et singulièrement des SS de Sachsenhausen, augmentait les chances de sauver sa tête.

Le temps pressait…

Janke, avec quelques mouchards allemands, polonais, ukrainiens, français et hollandais prétendait soutenir l'Europe et le nouvel ordre instauré par Himmler, un Himmler sans « tous ces SS corrompus »…

D'après la liste soigneusement tenue par Werner Rosner et son acolyte Samuel Kuhnke, quatre cent vingt déportés ont subi l'interrogatoire « spécial ». On les amenait au crématoire pour les effrayer et, sous les coups, on tentait de leur faire dévoiler l'organisation secrète du « front populaire », les préparatifs de rébellion dans le camp et les relations qu'ils pouvaient entretenir dans d'autres camps.

Les réseaux de mouchards implantés à Sachsenhausen par la *Kommission* de Nebe et le *Kommando* de Müller, livraient à leurs fidèles toutes les possibilités de s'infiltrer dans les cercles de résistance à l'extérieur du camp, et de superviser ainsi l'activité des groupes clandestins. Mais Nebe, comme Müller, cherchait aussi à découvrir les fraudes commises par les SS, concernant l'or, les devises, les bijoux, les vêtements, le ravitaillement, les matières premières et les matériaux de construction.

Le commandant du camp, Kaindl, et ses collaborateurs directs, Wessel, Hœhn, Kolb et *tutti quanti* ne goûtaient nullement l'activité des deux Commissions. Le « détournement de pouvoir » de la *Sonderkommission* et ses décisions allaient contre les prérogatives du commandant et de ses sous-ordres. Les gens de Nebe et Müller avaient blessé leur orgueil. Kaindl et ses hommes entreprirent de se montrer plus compréhensifs à l'égard des politiques et de prouver qu'eux aussi combattaient les irrégularités de leurs hommes et la subversion communiste.

En juin 1944, la lutte ouverte éclate entre les deux clans : l’un, celui de Janke, protégé de Corneli et par le truchement de ce dernier, du docteur Filbert et de Nebe, l’autre, celui des autorités du camp.

En vérité, Janke, comme son « pote » Kokochinsky, ne craignait pas d’abattre les hommes de sa propre main. Le Kokochinsky en question en avait contraint une cinquantaine à se pendre.

Corneli se plaint aussi du commandant, qui, en accord avec le Sonderkommando de la Gestapo, empêche l’envoi des prisonniers politiques dans le block d’isolement, où ils seraient sous la coupe de Janke, bien que le commandant sache parfaitement combien cet isolement est indispensable aux enquêtes. Corneli, dans une autre partie de sa lettre, assure que les SS s’affolent parce qu’ils n’ignorent pas que certains d’entre eux, dont Janke connaît les noms, sont mêlés à des trafics louches[216].

Tout cela donne une idée de l’attitude des hommes de Himmler, ceux même des échelons supérieurs, au moment où l’écroulement des fronts menace le *Reich*. Leur unique préoccupation : découvrir de pseudo-responsables de la mort des détenus, s’attirer ainsi la sympathie de la plus grande masse des prisonniers, défenseurs futurs de la cause des « justes » auprès des Alliés.

Les préparatifs militaires dans le camp

Comment lutter contre les desseins de Himmler et de la Gestapo ? Première règle : ne jamais abandonner l’espoir. En l’absence des SS, nous avons pu nous procurer jusqu’à des armes nécessaires pour la défense, au cas où les SS se décideraient à nous massacrer tous.

Les dépôts d’armes, chars, canons, fusils, grenades aux alentours de Sachsenhausen s’étirent sur des kilomètres carrés. Pour pouvoir lancer le premier assaut au cours d’une journée de travail, quand la plupart des prisonniers se trouvent hors des barbelés, il nous faut un minimum d’armes légères.

Plusieurs membres de l’organisation secrète allemande et internationale travaillent dans les commandos où les SS détiennent cet armement, notamment dans celui de Lichterfelde, magasin de munitions de la *Leibstandarte* du *Führer*. Le déporté politique allemand, Rudolf Wunderling que nous avons cité comme « fuyard » du camp, occupé à la réfection d’un mur dans la caserne bombardée, réussit à cacher dans les bouthéons de soupe huit automatiques Mauser, trois cents cartouches et une vingtaine de grenades. Il ramène le tout à son commando. Ces armes dissimulées sous le linge sale apporté chaque quinzaine

au lavoir du camp, passent de là à l’infirmerie où on les entrepose.

Les SS ne découvrirent jamais ces armes. Ils ne s’aperçurent même pas qu’il en disparaissait, tant ils avaient confiance dans notre comptabilité. Wunderling, considéré comme un ouvrier hors ligne, pouvait se déplacer d’un commando à l’autre, trouvant toujours un bon prétexte. Un jour, il prit le large. Grand branlebas chez les SS et poursuite sans résultat.

Au début de juin 1944, une tension exceptionnelle règne dans le camp. L’inquiétude que provoque l’activité des hommes du *Sonderkommando* disparaît devant la nouvelle : « Les Alliés ont débarqué en Normandie ! »

Tous les détenus, dans l’enthousiasme clament d’une seule voix: « Enfin ! » Nous, les responsables du réseau, avons aussi crié ce mot. Mais quelles possibilités cet événement nous apporte-t-il?

Dès que nous sommes certains que les Alliés occupent des têtes de pont en Normandie et que leur supériorité en avions est telle que l’armée allemande ne peut résister, cela d’autant plus que 75 % des effectifs sont engagés à l’Est contre la Russie, nous nous préparons pour l’offensive.

Les fours crématoires travaillent à plein. Ce n’est pas seulement notre droit, mais notre devoir de détruire la machine d’extermination. Chaque jour, des milliers d’êtres, dans les différents camps, passent par la chambre à gaz. Nos formations paramilitaires sont prêtes. Les zébras, même affaiblis, n’attendent que le signal. Et les parachutistes ? C’est une obsession, ils n’arrivent pas !…

À la suite des recherches commencées par la Gestapo, un an plus tôt, en 1943, plusieurs anciens détenus de Sachsenhausen avaient été arrêtés, jugés, exécutés, notamment Wilhelm Guddorf, le 13 mai 1943, Martin Weisse le 15 novembre 1943, Gustav Bruhn, le 2 février 1944, Rudolf Klug, le 28 mars 1944 et Robert Abshagen, le 10 juillet 1944.

Même si la Gestapo est parvenue à découvrir une partie de l’organisation de résistance, les preuves de la participation étrangère lui ont fait défaut. Ce qui nous permettra de porter un coup à l’organisation de la Gestapo dans le camp : le *Sonderkommando*.

J’envisage de faire partir des courriers, en uniformes SS, pour le nouveau front en Normandie. Passés dans les lignes alliées, ils pourront se mettre en rapport avec les Britanniques, demander à Churchill une aide militaire, le renseigner, lui et les gouvernements en exil, sur les horreurs qui se passent derrière les barbelés. Prouver aux alliés les chances certaines d’un soulèvement

général dans l’Europe et surtout en Allemagne! L’assaut sur Berlin et les autres villes où nous nous croyons sûrs du succès a besoin d’être appuyé par les parachutistes. Ce soulèvement épargnerait la vie de bien des équipages de bombardiers… Il faudrait aussi fournir de vive voix – les écrits sont trop dangereux – toutes les informations rassemblées par nous sur Dora, où se fabriquent les « armes fantastiques », sur Peenemünde où on les expérimente, signaler surtout l’École de subversion de Friedensthal et le fonctionnement des chambres à gaz.

Le seul auquel j’ai parlé de ces projets est mon ami Koyetski. « Toi seul, peux te charger de cette mission, à la fin de juin, m’a-t-il dit. Tu connais les hommes politiques yougoslaves dont le président Soubachitch. Je te donnerai, moi, des recommandations pour le président de Tchécoslovaquie, Édouard Benès et pour mes amis de Pologne. Tu pourras leur demander de lancer les paras polonais à l’heure H… »

J’hésitais, j’étais responsable des 2 700 Yougoslaves du camp.

Mon ami tchèque fit valoir que je connaissais parfaitement la topographie de Sachsenhausen et le mouvement insurrectionnel, que je parlais allemand et que, en raison de mon travail à l’*Efektenkammer*, je pouvais me procurer plus facilement qu’un autre les papiers, les cartes et l’uniforme SS nécessaires.

Je me mis donc à étudier la possibilité de me rendre d’Oranienburg à Caen par le train, pendant que Koyetski s’occupait de trouver un détenu allemand qui m’accompagnerait. Deux hommes décidés dans une mission de cet ordre peuvent s’épauler.

Le 17 juillet au soir, Koyetski accourut en hâte m’informer du départ d’un Polonais du *Baubüro* (bureau de la Construction) pour la même mission. Un Allemand, un SS, l’accompagne. Cette « fuite » qu’il vient d’apprendre, me paraît suspecte, inquiétante même.

Trois jours après, autre nouvelle sensationnelle: « Le *Führer* a échappé à un attentat! » Cette fois, c’est sérieux! Ce qui nous étonne, c’est que cette « petite bande » d’officiers révoltés contre le régime n’ait pas eu l’idée de se faire épauler par la masse des détenus et des ouvriers étrangers.

Les survivants du 20 juillet arrivent

Le soir du 20 juillet 1944, les portes du camp et celles des cellules spéciales *Sonderbau* s’ouvrent à de nombreux conspirateurs.

J’inscris dans mes livres la remise des objets de valeur du Feldmarschall von

Witzleben, chef de l'armée territoriale: un dentier et une tabatière en argent portant des signatures polonaises, cadeau fait par la commission de délimitation des frontières après la Première Guerre. J'ai reçu aussi du prince Peter York von Wartenburg une montre. Sur le ruban noir et rouge de la Croix de guerre du général Eduard Wagner, quartier-maître général (chef de la logistique) de la *Wehrmacht*, je remarque une petite couronne en or. Le général Wagner est le seul survivant de la conjuration capable de donner des précisions sur l'attentat mené contre le *Führer*. Frohm, chef de l'E.M. au Q.G. a fait fusiller sur-le-champ Stauffenberg et ses compagnons. On vient d'apporter Wagner sur une civière. En apprenant l'insuccès de l'attentat, il s'est tiré une balle dans la région du cœur. Si on lui a épargné le coup de grâce, c'est qu'au moment de l'attentat, il ne se trouvait pas à la Bendlerstrasse, mais dans son bureau à Zossen. C'est Wagner qui avait mis son avion personnel à la disposition de Stauffenberg pour se rendre au Q.G. du *Führer* et y déposer la bombe.

« Il ne faut pas qu'il meure, il doit parler », ordre de Himmler. Confier un témoin de cette importance aux soins du médecin-chef de Sachsenhausen, Baumkötter, montre la confiance que Hitler et Himmler portent au praticien. Pour la « confession », on fait appel à un spécialiste : à Rosner. Il se rend au R II où le général se trouve à l'isolement. L'agent de la *Sonderkommission* se présente comme détenu politique, comme résistant soupçonné d'avoir comploté à Paris. La Gestapo lui avait fourni quelques noms pour qu'il obtienne plus facilement la confiance du mourant resté lucide. Heureusement ce que le général a pu confier à ce « conspirateur » n'est pas demeuré un secret. Lorsque je remettais à Timmer les objets des trois « entrants », Rosner arrivait de l'infirmerie. Il aperçoit le ruban de Wagner orné de la petite couronne, il s'indigne: « Ce salaud! Dans la conjuration, il se faisait passer pour un monarchiste… il a eu le culot de m'avouer à l'instant, qu'après la mort du *Führer*, Witelzben, Stauffenberg et lui auraient ordonné à toute l'armée du Centre, sur le front de l'Est de faire mouvement jusque sur les frontières de 1914. Ils voulaient ouvrir la porte aux bolcheviks, qui entraient alors en Europe, l'arme à la bretelle… »

Rosner jeta un regard sur moi. J'avais le nez plongé dans mes registres. Il baissa le ton. Je l'ai pourtant entendu grogner: « Heureusement que les généraux qui, là-bas, avaient promis de marcher, se sont dégonflés, autrement nous n'y coupions pas. Ils voulaient faire passer en jugement tous les SS, libérer les politiques et lancer toute cette canaille contre Berlin et le peuple allemand. »

Timmer explosa : « Ach ! le *Reichsführer* a bien raison de se méfier de la

Wehrmacht et de ses chefs. Tous des traîtres ! Ça explique nos défaites dans l'Est. Quelle cochonnerie ! »

Je continuais à enregistrer mes « entrants ». Rosner s'est installé à une table, il a commencé son rapport. Au bout d'une demi-heure, il l'a lu à voix basse à Timmer.

L'*Oberschaführer* Timmer me remit le portefeuille du général Wagner. Il contenait des factures, des photographies et environ 700 *Marks*. Le SS ne savait pas qu'entre les factures était dissimulée une note écrite à la machine, mais dont les noms propres ne figuraient que par des initiales. Grâce à mes amis norvégiens j'ai pu prélever et cacher cette note d'une importance exceptionnelle. Bien que les dates fussent incomplètes (l'année n'était pas mentionnée) je compris aussitôt qu'elle se rapportait à l'incendie du *Reichstag*. Ce papier nous confirma dans la certitude que Stauffenberg et ses amis voulaient, un ou deux jours après la prise du pouvoir, annoncer au peuple allemand la façon dont il avait été trompé par ses dirigeants, lors de l'événement de 1933.

Le comte Helldorf, président de la police berlinoise et Arthur Nebe ont fourni des renseignements et des documents au général Wagner, selon lesquels Hitler et ses sous-ordres avaient décidé le 10 février d'arrêter Georgi Dimitrov, responsable du Bureau exécutif de l'Internationale communiste à Berlin, qui se tenait en rapports constants avec Ernst Thaelmann, arrêté le 3 mars 1933, sur les indications de la police politique.

De la note prélevée dans le dossier Wagner, il résulte que le jeune maçon hollandais Van der Lubbe a passé la frontière, sous la contrainte puis a été emmené à Berlin. Selon les plans préétablis, il fallait que Van der Lubbe déclare avoir reçu de l'argent de Dimitrov pour exécuter son crime.

Mais Van der Lubbe, s'étant refusé à charger les communistes, fut drogué et, par ordre du *Führer*, condamné à mort et décapité.

Nebe et Helldorf ont affirmé que c'est grâce à eux et à Frick, ministre de l'Intérieur, que Dimitrov et ses amis n'ont pas subi le sort de Van der Lubbe; de plus, ils prétendirent que c'est encore grâce à eux que Gœring, après le procès de Leipzig, n'avait pas pu jeter les accusés bulgares dans un camp de concentration.

Selon cette note, toute l'affaire de l'incendie était une machination conçue par Himmler et Heydrich, et exécutée par leurs hommes de main[217].

Je n'entendais pas. Mais de la conversation qui a suivi, j'ai compris que les conjurés de Londres et de Moscou une fois le régime renversé et les troupes

allemandes ramenées sur les frontières, discuteraient de la paix. Pour faciliter ces plans et désarmer les SS, on aurait choisi des « libérés » des camps pour en faire des commissaires politiques et Stauffenberg, avec Thälmann, des sociaux-démocrates et des éléments progressistes de l'armée, auraient formé un gouvernement de front populaire.

Lors de leur arrivée dans le Zellenbau de Sachsenhausen, les conjurés paraissent très déprimés. Pas autant, cependant, qu'on pourrait le croire. Dans le choc des troubles qu'ils ont subis, l'accalmie est évidente. tre inscrits au registre des « objets de valeur » signifie, dans leur cas, qu'ils subiront des interrogatoires et ne seront pas « liquidés » immédiatement comme Stauffenberg et ses camarades. Le maréchal Witzleben me jette un regard de gratitude lorsque je lui lance : « Calmez-vous, le procès durera longtemps, les fronts s'écroulent ». Le prince Peter von York remarque : « Nous n'avons trahi ni la patrie, ni le peuple, nous voulions simplement nous désolidariser d'une conception de la guerre totale qui, en dernier lieu, pourrait avoir des conséquences catastrophiques pour l'Allemagne ».

Nous étions seuls, le *Kommandoführer* Timmer n'arrivait pas, aussi avais-je pendant quelques instants la possibilité d'échanger mes pensées sans témoins dans la cellule des nouveaux-venus. La prothèse de Witzleben, retirée lors de son arrestation, lui avait été remise lorsque la voiture de la Gestapo l'amena à Sachsenhausen. Obligé de me la remettre, il me tend cet ustensile enveloppé dans un feuillet du *Völkischer Beobachter* et se plaint en ces termes : « Je n'aurais pas cru une telle chose possible dans mon propre pays… » Le maréchal tremblait…

Le peu de temps que sont restés à Sachsenhausen Witzleben et York, a suffi pour que nous apprenions que Stauffenberg songeait, une fois le coup d'État réussi, à proposer une paix immédiate à la Russie, aux USA et à l'Angleterre. Verweyen a cru comprendre que York voyait toutes les difficultés de l'entreprise des conjurés, compte tenu de l'obsession chauviniste et de l'absence de sens politique des officiers de la *Wehrmacht*. Witzleben fût nommé par Stauffenberg commandant en chef de la *Wehrmacht* et signa, comme tel, le soir du 20 juillet, le premier message téléscripté adressé à l'armée. Dans ce message, Witzleben transmettait le pouvoir exécutif au commandant en chef de l'armée de l'intérieur en le nommant simultanément commandant en chef sur le front intérieur. Il n'entrait pas dans les intentions de Witzleben de munir le général Fromm, titulaire de ce poste, de prérogatives si considérables, mais de renforcer la position de l'homme du moment, le colonel comte Stauffenberg qui

contresignait les décrets avec Fromm. Ainsi, l’avancement de Stauffenberg ne paraissait pas si évident[218].

Coïncidence étonnante, Stauffenberg, qui avait prévu dans son plan écrit de prendre en mains les camps et ensuite de s’occuper des commandants d’unités SS, des bureaux de la Gestapo, et de la SD, lui qui a fait diriger un bataillon pour cerner la Wilhelmstrasse et surtout pour se saisir du palais du gouvernement n’a pris aucune mesure pour s’emparer de Sachsenhausen ni pour désarmer les unités *Totenkopf,* ni les *Kommando* de Friedentshal. Or ce sont ces troupes qui vinrent enterrer les quatre meneurs du complot, fusillés par ordre du général Fromm. La nouvelle de ces morts n’a pas satisfait complètement Himmler. De quoi s’occupe-t-il donc ensuite ? D’exhumer et de brûler les cadavres de Stauffenberg et des autres exécutés, comme il le reconnaît lui-même dans son discours de Poznan (4.10.1944).

Himmler ne pouvait pas pardonner l’attentat, ni oublier que les conjurés avaient voulu renverser son empire, faire passer en jugement les SS et libérer les camps pour y trouver les soutiens politiques dont ils avaient besoin.

La vigueur de la répression mena au camp plus de 8 000 hommes de « l’action politique », bref, tous ceux que dans le Gross-Berlin on pouvait soupçonner d’avoir pu soutenir la conspiration. Les nouveaux prisonniers appartenaient à toutes les catégories sociales : professeurs, fonctionnaires, ouvriers, artisans et artistes.

Ces 8 000 hommes que nous venons d’inscrire sur nos registres d’entrée sont autant de preuves que Stauffenberg comptait s’appuyer sur les couches populaires, lorsqu’il décida d’éliminer Hitler.

Un homme aussi décidé que Stauffenberg n’avait certainement pas l’idée de se jeter dans une telle aventure pour entrer dans un gouvernement sans appui dans la population et dont les idées politiques n’étaient ni les siennes, ni celles de ses plus proches collaborateurs. Même Ritter, auquel son amitié pour Gœrdeler permet de présenter l’attentat du 20 juillet comme l’aboutissement d’un vaste complot qui s’étire de 1938 à 1944, est obligé de reconnaître, parlant de Stauffenberg : « Politiquement, il inclinait manifestement davantage vers un socialisme romantique que vers le libéralisme bourgeois de Gœrdeler. Sans formation spéciale et sans expérience des questions politiques, il s’est dès le début préoccupé des problèmes politiques soulevés par la conjuration, sans chercher sérieusement à lui apporter un concours militaire. Son objectif était certainement en contradiction avec celui des politiciens bourgeois qui, comme

Gœrdeler, voulaient remplacer ce qu'avait de frénétique et de désordonné, une action purement révolutionnaire, par un ordre clair, net et définitif[219] ».

Stauffenberg est rien moins qu'un rêveur, c'est un politique[220]. Il a prouvé sa puissance de dissimulation puisque comme chef d'E.M., adjoint de l'office général de l'armée, fonctions qui le mettent en rapports constants avec Himmler, il prépare avec le général von Treskow, chef de l'E.M. de l'Armée du centre, un soulèvement qui ne peut avoir lieu qu'en raison de l'effondrement des fronts. Il est bien placé pour savoir que l'Allemagne est déjà battue et que les efforts de Hitler ne peuvent contribuer qu'à l'aggravation de la catastrophe, vu la suprématie russe sur le continent et celle des Occidentaux sur la mer et dans l'air. Treskow pense avec raison à ramener jusqu'aux frontières les troupes allemandes et en finir avec Hitler. D'après lui, le devoir de l'armée allemande en France est d'en faire autant, de reculer jusqu'aux frontières et de conclure la paix.

Un nouveau régime qui tienne compte de la solidarité inattendue des Russes et des Anglo-Saxons et le retrait des troupes sur les frontières du *Reich* sont les premières conditions de l'arrêt des hostilités et surtout des bombardements qui s'abattent sur la population allemande.

Il est bien certain que Stauffenberg, Treskow, Trott et von York préféreraient éviter la guerre civile, mais s'ils se décident à une action qui peut l'entraîner, c'est que des généraux hésitants ne sauraient bloquer la machine si bien rodée de Himmler et de Hitler. Aussi, l'idée de pouvoir continuer une guerre contre la Russie, une fois Hitler renversé, leur paraît peu réaliste. Un des premiers buts de Stauffenberg est la libération de tous les camps[221].

Aussi, Stauffenberg a-t-il pris rendez-vous six fois avec Julius Leber. Ces entretiens entre deux hommes d'action ne devaient pas être uniquement consacrés à se remonter réciproquement le moral.

La chronologie des événements nous donne la clé de ces conversations mystérieuses et par là, la réponse à la question : pourquoi échoua l'insurrection des esclaves ?

Le 6 juin, les Alliés viennent de débarquer, il faut donc s'attendre à une offensive soviétique… Les chefs de la conjuration en observent les préparatifs. Le 20 juin, les sociaux-démocrates Leber et Reichwein discutent avec les communistes conduits par Saefkow, en rapport avec Sachsenhausen, des mesures à prendre en vue du soulèvement. La signification de ce rendez-vous prend toute son importance à la lumière du fait que la Gestapo, soupçonnant les

chefs sociaux-démocrates, depuis plusieurs années, les fait filer et que le leader communiste Saefkow vit dans l'illégalité. Leber revient content et dit à sa femme : « Les communistes acceptent les thèses des sociaux-démocrates ». Une autre rencontre a lieu le 4 juillet entre communistes et sociaux-démocrates. Leber n'y assiste pas, il doit avoir un entretien important avec von Trott, chargé des relations internationales dans la conjuration.

Ce soir-là, la Gestapo agit. Elle arrête le communiste Saelkowet, le social-démocrate Reichwein. Le lendemain 5, Leber est arrêté, lui aussi. Stauffenberg et Trott, loin de suspendre l'action, décident d'agir. Le 20, la bombe éclate, mais ce n'est qu'après l'événement et la faillite du soulèvement que les plus proches des collaborateurs de Stauffenberg tomberont aux mains des agents de Himmler… Donc Himmler ignorait jusqu'après l'attentat la liaison entre les militaires et les politiques.

De nombreux historiens affirment que l'arrestation des sociaux-démocrates et des communistes n'a pu avoir lieu que parce qu'un mouchard s'était glissé parmi les représentants communistes. Cette hypothèse ne semble pas tenir.

On ne voit pas comment un dirigeant communiste de la trempe de Saefkow aurait pu commettre la faute de confier le choix de ses collaborateurs à un sous-ordre. Mais qu'à un instant décisif, comme celui où l'on discute du soulèvement et de la formation du gouvernement, il ait pu s'associer un homme dont il n'était pas sûr, touche à l'invraisemblance. D'autant plus que la réunion entre communistes et sociaux-démocrates, avec les risques qu'elle comporte, à des échelons aussi élevés, où la méfiance règne, ne se fait qu'*in extremis*, pour prendre des décisions en vue d'un événement très important[222].

Il est hors de doute que Leber savait ce qui se préparait. Quant à Saefkow, par ses informations communistes, il avait sûrement eu vent de l'agitation dans l'armée. D'ailleurs, les hommes de Stauffenberg devaient déjà avoir donné l'assurance aux communistes que leur gouvernement ne serait pas réactionnaire, mais une sorte de gouvernement de coalition, puisqu'ils réclamaient aux partis progressistes leur soutien et proposaient à l'URSS la paix.

Il a dû en somme se passer sur un plan plus élevé une entente analogue à celle qui se fit dans les camps, dans les maquis français et dans tant d'autres endroits, une sorte d'union sacrée. Comment peut-on imaginer une action qui ne serait pas fondée sur un mouvement populaire ? Il est vraisemblable que Stauffenberg n'a pas dû préciser à ces « civils », dont il sentait pourtant le besoin, la forme que pouvait prendre son action. Il les a avertis que l'heure approchait. D'où les

rendez-vous pour mobiliser les masses.

Si un « mouton » de la Gestapo assistait aux entretiens du 20 juin et du 4 juillet, on comprendrait mal comment Himmler n'a pas su que l'armée « était dans le coup ». Sur un simple soupçon, il eut fait arrêter Stauffenberg. Si la Gestapo a laissé courir quelques jours Leber et Reichwein, c'est qu'elle suivait une filière… L'arrestation des politiques lui suffisait pour se vanter auprès du *Führer* d'un résultat important. En policier, Himmler s'était limité à envisager le côté « Renseignements généraux » de l'affaire, sans en imaginer l'ampleur. C'est ainsi que Stauffenberg a pu par deux fois approcher le *Führer* après l'arrestation de Leber, Reichwein et Sackow. Première tentative le 14 juin, avortée, alors que les conspirateurs militaires à Berlin, commençaient l'action. La seconde fois, le 20 juillet, Hitler échappe à l'attentat. Sans l'appui des masses, et n'ayant pas bien mesuré les risques qu'il leur fallait prendre, les militaires ont manqué de cran : le complot s'effondra comme un château de cartes.

Les historiens se sont aussi demandés pourquoi Stauffenberg n'a songé ni à s'emparer de la radio de Berlin à Masurenallee, ni à mettre avant tout hors cause les SS d'Oranienburg[223], les *Jagdkommando* de Skorzeny et la Radio S. S. Herz A.

Le fait s'explique tout naturellement par l'arrestation des meneurs politiques qui, eux y auraient songé. Les préparatifs de la résistance à Sachsenhausen en sont le témoignage.

Puisque Stauffenberg parle dans sa proclamation au peuple de la « conduite indigne des SS et de leurs actions irrégulières pendant que les soldats combattaient au front », il a sûrement pensé que le soulèvement des camps viendrait facilement à bout des troupes prétoriennes de Himmler, en petit nombre à Oranienburg.

Il paraît inconcevable que Stauffenberg n'ait pas pris en considération le potentiel de Sachsenhausen, surtout puisqu'il savait que trois à quatre mille *Totenkopf* étaient prêts à s'opposer à son action. Il a dû sûrement aussi envisager comment il materait la *Leibstandarte* à Lichterfelde. Pour annihiler ces troupes SS, placées aux points stratégiques de la capitale, Stauffenberg n'avait pas d'autre possibilité que d'engager dans la lutte des brigades insurrectionnelles des camps, installées dans les administrations, les dépôts et les parcs de voitures et de chars. Ces troupes auraient non seulement paralysé les mouvements des SS, mais encore laissé à Stauffenberg les mains libres pour la mise en train de son

plan Walkyrie. Sous prétexte d'intervenir contre les troubles, Stauffenberg aurait pris des mesures pour maintenir l'ordre. Son action n'aurait pas paru directement dirigée contre Hitler et ses officiers.

De sa première proclamation, il résulte aussi qu'un événement étranger à l'attentat l'a obligé à mettre en application immédiate le plan *Walkyrie*. Et puisque le groupe Saefkow se tenait en rapport avec notre Comité insurrectionnel et que Stauffenberg approuvait l'action conjuguée de Leber et Saefkow, il n'était pas difficile de lancer à l'assaut nos groupes de combat. Si cette action n'a pas eu lieu avant l'attentat, c'est que la Gestapo avait déjà mis la main sur les politiques agissant à l'extérieur du K.Z., et que grâce aux renseignements fournis par les mouchards du camp, elle connaissait en partie les préparatifs de la rébellion. L'arrestation des leaders à l'extérieur empêcha le signal de l'insurrection. Ne disposant plus de liaison avec les camps, Stauffenberg se résigna à agir seul, persuadé que la mort du tyran lui assurerait le contrôle automatique et de l'armée et du pays[224].

Annoncer la libération des camps et mettre l'Allemagne et le monde au courant des crimes des SS, arrêtait *ipso facto* les bombardements.

Si les hommes politiques avaient échappé aux sbires de Himmler, qui nous garantit que le coup d'État militaire, appuyé par les foules, n'aurait pas réussi ? Quel officier aurait accepté d'ouvrir le feu contre la population – et se faire par-là complice des SS, mis au pilori par la presse, et la radio anglo-saxonnes et soviétiques. Le IIIe *Reich*, sans la radio de Gœbbels, se serait volatilisé, surtout si des officiers et hommes politiques avaient invité la nation allemande et l'armée à soutenir la révolution contre la tyrannie, révolution qui pouvait libérer le peuple allemand de ses responsabilités.

Vingt ans après la guerre, on discute encore la décision des Alliés qui ont proclamé la guerre à outrance. De nombreux historiens affirment que si les chefs alliés s'étaient abstenus de lancer contre Hitler la formule « capitulation sans condition », la résistance allemande aurait pu se débarrasser du dictateur. Même après les défaites à l'Ouest et à l'Est, on voit, au petit nombre de ceux que Stauffenberg a pu recruter pour son complot, combien les officiers du IIIe *Reich*, hésitaient à y adhérer. Les généraux acceptaient volontiers l'idée de servir un nouveau *Reich*, mais ils attendaient que le IIIe ait été balayé. Quelle eût été leur attitude et quelles actions les conjurés pouvaient-ils espérer de ces chefs militaires si Hitler parvenait à obtenir des Occidentaux les garanties d'une paix honorable ?

Actuellement, nombre d’entre eux trouvent leur excuse pour avoir continué à servir le tyran dans le fait que les alliés se trouvaient d’accord pour refuser d’envisager une paix sans la « capitulation ».

Pourquoi Trott, se demande-t-on, a-t-il remis en janvier 1943 un mémorandum à Dulles ? Ses motifs pouvaient être les plus divers. Trott voulait pousser Roosevelt à hâter la constitution d’un deuxième front pour amener au plus vite la décision militaire par l’ensemble des forces alliées, et éviter que seuls les Russes ne l’emportent. Trott partageait l’opinion générale : refus de laisser faire de l’Allemagne un satellite soviétique, accord pour la transformer en partenaire loyal et de l’Ouest et de l’Est. Dans son mémorandum, Trott souligne que, après avoir « tant souffert de l’idéologie bourgeoise, les deux peuples, russe et allemand, s’en sont dégagés, visant l’un et l’autre à une solution radicale des problèmes sociaux[225] ».

Un second « message » de Trott à Dulles, expédié en avril 1944, ne fut en fait que retransmis par un agent de Dulles. Quoi qu’on puisse admettre que l’homme de Dulles ait pu y glisser ses idées personnelles, par ce message et en s’en tenant à la citation qu’en a tiré Ritter, le plus passionné défenseur des conjurés, on peut tout de même se faire un avis objectif quant aux opinions de Stauffenberg et de Trott :

« Afin de gagner la classe ouvrière allemande à la démocratie occidentale, il est nécessaire que celle-ci vienne au secours du groupe de résistance socialiste. Elle devrait l’encourager par des déclarations publiques, spécifiant que les gouvernements occidentaux salueraient volontiers la participation des chefs socialistes à un nouveau gouvernement allemand; qu’un mouvement ouvrier allemand pourrait à l’avenir s’organiser librement, sans avoir à redouter l’intrusion de “groupes capitalistes de l’Ouest, hostiles aux ouvriers”, enfin qu’une Allemagne rénovée pourrait jouir d’une administration autonome et qu’elle n’aurait pas à craindre d’être dotée d’un gouvernement fantoche de “Quislings allemands”[226] ».

Comment s’expliquer cet appel à la justice sociale adressé à un représentant de Roosevelt en Europe ? Très simple : Trott prépare les Américains à la formation d’un gouvernement de front populaire. De plus, Dulles écrit que von Trott pense que « de Russie parviennent constamment des idées, des plans constructifs pour la réédification de l’Allemagne, après la guerre[227] ». La pensée de Trott, avant le débarquement en France ne pouvait être que celle de Stauffenberg et de ses amis, Franz von Sonnleithner, collaborateur de von Schulenburg n’a-t-il pas certifié en 1947, que l’ancien ambassadeur à Moscou

avait déjà, en août 1943, discuté avec von Treskow, pour passer dans les lignes soviétiques et prendre contact avec Staline[228] ?

Prouver que Stauffenberg pensait à capituler devant l'Occident pour se retourner ensuite contre les Russes, apparaît une mystification. Elle tend à justifier les persévérants collaborateurs de Hitler et à imputer aux Occidentaux la responsabilité de l'échec du complot parce qu'ils ont maintenu leur principe de la capitulation sans condition.

Le comte Peter York von Wartenburg (1904-1944), un des fondateurs du cercle de Kreisau (dirigé par le comte Helmuth von Moltke), ne croyait pas que la guerre pût se prolonger très longtemps. De sa cellule, dans le *Zellenbau,* il expliquait aux détenus politiques qui lui apportaient son potage quotidien, que le régime nazi n'aurait pas le temps de le faire passer en jugement, tant les événements allaient se précipiter. Il pensait que son transfert à Sachsenhausen signifiait sa liquidation après l'interrogatoire. Avec le maréchal von Witzleben et le général von Haase, il fut condamné à mort le 8 août 1944 et transporté immédiatement à Plötzensce pour y être exécuté. Von Trott, lui, fut condamné le 15 août et exécuté le 26 août 1944[229].

Répercussion de l'attentat contre Hitler à Sachsenhausen

Treize jours après le 20 juillet, c'est-à-dire le 2 août 1944, 80 détenus appartenant à différentes nations, sur les 165 « arrêtés », entrent dans le block 58, celui de l'isolement, peut être interrogés par un *Sonderkommando* de la RSHA. Accusation : préparatifs de l'insurrection !

Leur moral tient. Ils nous font passer la consigne de ne rien entreprendre d'irréfléchi, car ils n'ont rien reconnu. La Gestapo passe aux interrogatoires renforcés.

Le 11 août, la répression s'aggrave. Deux détenus allemands, Josef Schupp et Reinhold Schneil montent sur « la chèvre » ; on les flagelle jusqu'au sang. La séance recommence, deux fois, trois fois. Les malheureux restent muets.

En septembre, des inculpés sont torturés au point qu'on doit les porter sur des brancards pour les amener au crématoire. Il s'agit de « rebelles » allemands et étrangers.

Le réseau de résistance allemand était parvenu à avertir les familles des sévices subis par ces candidats à la mort, et notamment la femme de Bartsch, ancien chef de camp, destitué et incarcéré au block 58. Mme Bartsch intervint

personnellement auprès de la Gestapo. « Le détenu se porte bien, bientôt, il donnera de ses nouvelles », lui répond officiellement le 16 septembre 1944 Kurt Erdmann, chef de la *Politische Abteilung*. Les « nouvelles » ne tardent pas.

Au début d'octobre, la rumeur se propage qu'on a découvert la filière entre les gens du 20 juillet et notre camp et qu'au moins 130 d'entre nous doivent s'attendre à la mort. Par contre, quelques vaillants mouchards se verront libérés en raison des services rendus au *Reich*. Les documents trouvés après la guerre confirmeront les bruits propagés par les SS.

Le 11 octobre, une exécution « démonstrative » a lieu. Les SS, casqués et en tenue de combat, se rassemblent sur l'ordre de Kaindl. Sur l'ordre de Himmler, 27 politiques dont 3 Français, tous sortis du block 58, seront exécutés immédiatement.

Cette mobilisation se fait dans la nuit. « Que personne ne quitte les baraques ! »

La troupe est prête à intervenir. Sur les miradors, les sentinelles doublées engagent les bandes de cartouches dans leurs mitrailleuses.

Un géant, boucher dans le civil, mais cuisinier SS de la *Kommandantur*, Adolf Kelb, ligote les malheureux. On les informe de leur « transfert dans un autre camp », mais les mains liées et entravées, ils ne gardent plus aucune illusion. Point de direction: l'exécution. Ce qu'ils ignorent, c'est le procédé du supplice. Fusillade, chambre à gaz, balle dans la nuque ou pendaison ? Les 27 hommes, stoïquement, tête haute, avancent le long du mur du camp, leurs pas gênés par les liens. Josef Schupp, les fesses en lambeaux se traîne en rampant. Les SS les insultent; « Traîtres à la patrie! » hurlent-ils. Reinhold Scheil, flagellé jusqu'aux os en même temps que Schupp, ne fait pas partie du groupe. À l'infirmerie, le médecin le garde en observation pour étudier les effets de la torture. S'il guérit, il servira de témoin-test pour les persécutions postérieures décidées par la *Sonderkommission*.

Face au peloton d'exécution, un jaillissement d'imprécations s'élève:

« Assassins, mercenaires, misérables, traîtres! Vos crimes n'empêcheront pas la victoire des Alliés. Aurez-vous même le courage de proclamer vos noms après la défaite ! »

Les SS, par ordre du *Reichsführer*, veulent contraindre les hommes à se coucher à terre. Ils s'y refusent. Cette atteinte à l'honneur du chef déclenche la fusillade sur les prisonniers ligotés. À peine tombés, déjà Gaertner et ses

hommes se ruent sur les cadavres et récupèrent leurs vêtements, percés de balles et maculés du sang des héros.

Le médecin SS constate ensuite les décès des trois anciens députés allemands : Rudolf Mokry, Ernst Scheller et Mathias Thesen, des deux anciens chefs de camp, Alfred Ahrend et Heinz Bartsch et de leurs camarades Erich Boltze, Fritz Bueker, Emil Dersch, Ernst Fuerstenberg, Willi Gruebsch, Arthur Hennig, Dietrich Hornig, Otto Krœbel, Erich Mohr, Kurt Pchalek, Hans Rothbart, Josef Rutz, Wilhelm Sandhœfel, Gustl Sandtner, Gustav Spiegel, Siegmund Sredzki, Josef Schupp, Ludger Zolikofer. Parmi les cadavres, trois Français ; Benoît Morceau, André Bergeron, Roger Robinet.

Les familles des fusillés allemands reçurent la nouvelle de la mort avec la mention : « suites de maladie », Erdmann n'a pas menti puisqu'il a indiqué à la femme de Bartsch que son mari, quand il irait mieux, lui écrirait.

Après l'exécution de nos 27 camarades, les SS laissaient entendre que 150 des nôtres devraient être encore fusillés, tous coupables d'avoir participé au complot. J'ai voulu obtenir des précisions sur ces bruits qui couraient. J'ai donc interrogé l'*Oberscharführer* Timmer, chef de mon commando, ce SS qui croyait à l'efficacité des armes fantastiques, mais qui, pourtant ne dissimulait pas son intérêt à maintenir avec nous des relations possibles, en vue de l'après-guerre. Ses fonctions, ses fréquents entretiens avec Kaindl, le commandant du camp qui cumulait comme je l'ai dit cette fonction exécutive avec celle exécutive du chef de l'Amt IV de l'Inspection, c'est-à-dire de tous les camps, le mettait à même de connaître bien des choses.

La conversation s'engage; sur le complot, Timmer affirme qu'on était à la veille d'une révolte du camp.

— Kaindl était hier chez Heinrich Müller qui lui a certifié que, grâce aux mesures prises dans les camps, Stauffenberg s'est trouvé dans l'impossibilité de réaliser son plan initial. D'après Müller, Stauffenberg voulait libérer Thälmann, Breitscheid et le fils de Staline détenu dans notre camp, et nommer des commissaires politiques pour les différentes régions de l'Allemagne. La plupart d'entre eux auraient été pris parmi les détenus politiques de Sachsenhausen, Buchenwald et Mauthausen. On va libérer les déportés qui ont permis la découverte du complot et quelques SS seront fusillés pour manque de vigilance, enfin les meneurs dans les camps y passeront aussi !

Joseph Staline junior disparut d'une façon atroce dans le camp de concentration de Sachsenhausen. Il avait été fait prisonnier avec Vassili

Koukovine, neveu de Molotov, tous deux parachutés derrière les lignes allemandes pour stimuler la lutte des partisans.

Le fils de Staline étant pris, Gœbbels avec le consentement d'Hitler et d'Himmler, monta une extraordinaire mise en scène. On le drogua, comme on avait drogué van der Lubbe, pour lui ôter toute possibilité de résistance et on organisa une conférence de presse au ministère de la Propagande, où le prisonnier fut présenté en état de complète léthargie, ce que tous les journalistes présents ont pu constater.

Hitler souhaitait obtenir du prisonnier des déclarations sur l'épuisement total de l'URSS, sur le mécontentement du peuple et même affirmer que son père, le maréchal Staline, ne croyait plus à la victoire. L'espoir d'Hitler fut déçu, puisque le sujet se refusa à confirmer le protocole préparé par les services de renseignement de Himmler. Pour tous ceux qui avaient participé à cette mise en scène (analogue à celle imposée en 1933 à van der Lubbe), le risque à courir après la guerre était grand. Himmler et Schellenberg préférèrent faire croire à Hitler que la présence à Sachsenhausen de ce prisonnier de marque était un élément perturbateur. Les SS avaient même fait courir le bruit que si l'attentat du 20 juillet 1944 avait réussi, Stauffenberg aurait immédiatement libéré le fils bien-aimé du Président du Conseil Soviétique.

De plus, Himmler redoutait qu'en cas de révolte, les insurgés soviétiques mettent à leur tête le fils de Staline, ce qui aurait provoqué inévitablement des troubles similaires dans tous les camps. Ne voulant pas ordonner lui-même la mort du fils de Staline, Hitler donna carte blanche aux services de Himmler.

Le 24 août 1944, le jeune homme fut appelé pour sa promenade quotidienne dans la cour du *Zellenbau*. Au moment où le prisonnier longeait le mur, le SS qui le surveillait lui tira deux balles dans la nuque et jeta aussitôt le corps sur les barbelés électrifiés. Du mirador, des rafales furent tirées sur le cadavre. Pour camoufler l'assassinat, on convoqua une commission de la R.S.N.A., qui déclara que la preuve était faite que c'était en voulant s'évader que le prisonnier avait été abattu; pour rendre la chose plus vraisemblable on déclara aux prisonniers de marque du *Zellenbau* qu'un SS, qui avait voulu arrêter le fils de Staline dans sa fuite, avait été lui aussi tué par les rafales tirées du mirador.

Il est exact que dans le camp, la nouvelle s'était répandue qu'un cadavre de SS avait été apporté au crématoire, mais les médecins légistes détenus constatèrent grâce aux fiches passées entre leurs mains que le cadavre n'était pas celui d'un SS mais celui d'un déporté; ceci devait permettre toutefois la prise de

photos sur les lieux de ce « regrettable incident ».

Comme les prisonniers de marque doutaient de la tentative d'évasion du fils de Staline, sautant par-dessus un mur et des barbelés, les SS responsables de la *Zellenbau* affirmèrent qu'il s'agissait d'un suicide manifeste. Depuis longtemps ils observaient également Koukovine qui, malgré les bons traitements, en pleine crise de dépression, avait manifesté l'intention de se supprimer. Koukovine a cependant survécu, comme nous le verrons à la fin de ce livre.

Le fils de Staline devait mourir, en 1944, pour qu'il ne puisse trahir l'une des machinations à laquelle étaient mêlés Himmler, Schellenberg et les experts des écoles de sabotage de la R.S.N.A. Il faut noter ici que l'assassinat du fils de Staline survint cinq jours après la suppression violente de Thaelmann à Buchenwald.

Dans le plan de Himmler, Thaelmann devait mourir sous les bombes, et Staline junior lors d'une « tentative d'évasion ». Thaelmann étant depuis onze ans emprisonné, nul n'aurait ajouté foi à un suicide survenu au moment de l'écrasement du nazisme.

De nouvelles provocations se préparaient et il nous fallait redoubler de précautions contre les mouchards.

En cherchant à décapiter l'organisation communiste clandestine, la Gestapo était convaincue qu'il existait aussi d'autres groupes sociaux-démocrates, chrétiens, d'autres encore dans la masse des étrangers et des prisonniers de guerre, qui tous se préparaient à l'insurrection. Par les communiqués de Moscou, la Gestapo avait conclu à un effort des communistes pour trouver des appuis dans les rangs de l'Armée. L'attentat du 20 juillet 1944 a prouvé que la Gestapo, en suivant la filière sociale-démocrate, est parvenue jusqu'aux communistes, mais elle n'a pas pensé que par eux, Stauffenberg, lors de son coup d'État militaire, avait cru pouvoir s'appuyer sur un très vaste soutien populaire.

Devant le tribunal du peuple, la conjuration de Stauffenberg prit un tout autre aspect. À cela plusieurs raisons : Himmler ne tenait pas à faire connaître par un procès spectaculaire que les officiers s'appuyaient sur les hommes politiques détenus dans ses KZ et ses prisons.

C'est pourquoi il préféra rejeter l'entière responsabilité de l'attentat sur une poignée de « réactionnaires » et liquider sans procès les ennemis redoutables dans les camps. Cette façon d'agir lui permettait aussi de supprimer « légalement » tous ses rivaux infiltrés dans l'appareil d'État et que le *Führer* continuait à couvrir de son autorité. Les mémorandums et les notes de Gœrdeler, les aveux

de certains inculpés sur l'état d'esprit de leurs amis lui suffisaient pour exiger la peine de mort. Les accusés n'avaient aucun intérêt à élargir l'affaire en parlant d'un soulèvement général et populaire et surtout pas de la révolte des camps.

Pour sauver leurs têtes, ils se contentaient de répondre aux termes de l'acte d'accusation qui ne concernait que l'attentat. La plupart des accusés n'étant pas directement mêlés à l'action de Stauffenberg préféraient mettre en avant que leur opposition n'avait jamais cherché à supprimer le *Führer*, mais simplement que leur effort portait sur la recherche d'une paix honorable. Certains des accusés comme Pepitz, et Jessen pouvaient même se prévaloir des démarches qu'ils avaient faites auprès du *Reichsführer*. La condamnation de ces deux personnages du IIIe *Reich* prouve la façon dont Himmler et Kaltenbrunner ont su profiter de l'attentat pour se débarrasser des gêneurs. D'où aussi, après la guerre, la prolifération de ceux qui prétendent avoir été mêlés au « complot Stauffenberg ».

Après la guerre aucun des policiers survivants n'avait intérêt à avouer sa participation à la répression du 20 juillet, aux razzias des huit mille hommes arrêtés par la *Sonderaktion* (tous amenés à Sachsenhausen) et de l'étouffement du mouvement de résistance dans notre camp.

Le fait est là. La Gestapo, dans son ensemble, a livré largement au bourreau les ennemis potentiels du régime, pour isoler les officiers de Stauffenberg d'un soutien populaire. En écrasant – et par quelles méthodes ! – la résistance à Sachsenhausen, elle a empêché l'insurrection générale des esclaves. En supprimant une grande partie des cadres et en faisant contrôler les détenus par ses mouchards, dans les commandos clés, elle permit à Himmler de prolonger la guerre.

En outre, la Gestapo a réussi, par la filière de ses agents provocateurs, à tromper les services secrets alliés et à éviter les mesures que les gouvernements auraient pu prendre pour appuyer le soulèvement. De plus, par leur adroite propagande et leurs affirmations mensongères, les SS sont en partie parvenus à discréditer l'importance de la Résistance dans les camps, comme ils ont essayé de se laver de toutes leurs responsabilités dans les crimes commis pour réaliser la « Solution finale ».

Avec la fusillade d'octobre 1944, notre Résistance ne prend pas fin, mais hélas, pas davantage les crimes de la Gestapo et des SS.

Les tirs des SS casqués sur les 27 détenus de Sachsenhausen ne sont que le baisser de rideau du premier acte de la tragédie. Les trois coups vont bientôt

annoncer la reprise du drame.

La course d'amoks de la camarilla himmlérienne, secrète ou officielle, commence. Elle est marquée par la dévastation volontaire de l'Allemagne, l'hécatombe des persécutés. Par un jeu satanique, sur les ruines du Götterdämmerung, « l'Homme du Ciel » est prêt à écraser le *Führer* et son entourage. Un désir le hante : entrer dans la saga des SS, en incarnant la Walkyrie, qui transporte ses héros, les « généraux des fours », au Walhalla.

XI

La Saint-Barthélémy du Reichsführer

La liquidation des réactionnaires ne présente pour Himmler aucune difficulté. Son fichier *Reichsopposition* lui permet de jeter dans le même panier les têtes de tous ceux qui le gênent par leurs relations familiales. La conjuration du 20 juillet justifie toutes les mesures. De simples rapports avec un conjuré, une ancienne amitié ou simplement l'appartenance à des institutions de l'État capables de concurrencer les SS, suffisent pour liquider une personne. La table rase exige un nettoyage total.

Plus difficile pour les SS est l'élimination des courants qui se fondent sur les masses. Himmler éprouve de la haine, même dans son propre Parti, pour les meneurs de foules. Il n'a jamais cru qu'à la force d'une minorité agissante et armée.

Il a restreint le plus possible dans le Parti l'entrée de trop de nouveaux membres. Alors que Bormann admettait une proportion dans le Parti de 10 à 20 % de la population, Himmler limitait ce pourcentage à 3 ou 5 %.

En 1944, soudain il apparaît possible que les Alliés fassent appel aux masses, comme ils l'ont fait en Italie et en France. Himmler s'affole à l'idée de voir, comme en 1918, des milices armées. Il espère pouvoir, avec une partie de la réaction, trouver une base d'entente mais jamais avec les chefs du mouvement ouvrier ou avec les patriotes des pays étrangers. En 1944, la chasse lancée sur la gauche va droit à la curée. Les critères pour la « Solution finale » sont définis et réglementés. Mais comment s'y prendre vis-à-vis de la gauche alors que le Parti, dans son titre, porte les mots « ouvrier » et « socialiste » ?

Himmler n'a-t-il pas dû nettoyer les extrémistes du Parti depuis 1934 ? Gœbbels, Bormann, le docteur Ley sont aussi pour lui des ennemis en puissance puisqu'ils dirigent les foules auxquelles peuvent faire appel l'ennemi intérieur et extérieur.

Une statistique que j'ai pu voir, concernant la répartition dans les différents

camps des personnes appréhendées, établit que durant le premier trimestre de 1944, la Gestapo procéda, sur le territoire du *Reich*, à 56 000 arrestations d'Allemands et d'étrangers. Dans ce chiffre, les étrangers entrent en majorité – 90 %. Pour des motifs politiques, Himmler n'ose pas arrêter trop d'Allemands. Le mécontentement est général, il ne pense pas non plus que ses compatriotes pourraient fomenter des troubles insurrectionnels : ils sont trop engagés dans la guerre et il a, en grande partie, supprimé leurs « têtes politiques ». Quel peut être l'état d'esprit des Allemands en 1944, avant l'attentat du 20 juillet? Les statistiques officielles, là encore, vont nous donner la réponse.

Le 5 mars 1933, jour des élections orchestrées par le monopole de la radio nazie, précédé par l'incendie du *Reichstag* et la chasse aux « rouges », Hitler n'a pu publier – malgré les fraudes en faveur de son Parti – que le chiffre de 17 277 000 voix sur 39 millions de votants, pour approuver sa politique.

Dans le même résultat, il indique que 7 181 000 sociaux-démocrates et 4 855 000 communistes ont voté contre lui.

Dès 1933, chaque année, la police de Himmler fit passer en jugement pour motifs politiques, 4 000 à 5 000 individus. En 1935: 4541. Jusqu'au déclenchement de la guerre de 1939, près d'un million d'Allemands ont fait connaissance avec les camps. Jusqu'en 1945, 34 000 ont été décapités par décisions des tribunaux. Mais il faut multiplier par trois ce chiffre étant donné que la Gestapo, en cas de suspicion, préférait liquider les adversaires plutôt que de les faire passer en jugement. Que l'on imagine cette machine de terreur, quand « légalement » le gouvernement d'un pays civilisé ose décapiter 58 députés sociaux-démocrates, 54 communistes, 6 catholiques, 2 membres du Parti populaire. Jusqu'en 1945, on appliqua à 32 000 politiques une peine de détention. On peut compter au moins trois fois autant de prisonniers maintenus illégalement dans les KZ, les prisons de la Gestapo et les différentes institutions disciplinaires, allant du « camp de travail obligatoire » aux « bataillons punitifs ».

Ainsi, l'on peut dire qu'un million de familles allemandes ont été touchées ou intimidées par la répression policière. En contrepartie, Hitler a donné des espérances à la grande majorité et Himmler a lui-même lié à son empire un million de familles fanatisées qui, en fait, terrorisaient la majorité des Allemands.

Ce n'est qu'en brisant l'ossature de l'empire de Himmler qu'une insurrection avait une chance de réussir. La grande majorité des officiers passés par les

Académies de guerre de Hitler n'envisageait pas la défaite finale et par la suite, l'anéantissement possible de leur carrière. Ils préféraient crier avec les SS : *Verrat* (trahison), ce mot magique que Himmler lança après le 20 juillet. Mais au fond, la défaite militaire n'était pas due à l'attentat puisque, à partir de novembre 1942, les Alliés russes et occidentaux, volaient de victoire en victoire. Le sort de la guerre était déjà décidé. Pour la grande masse des Allemands, seule la propagande maintenait l'espoir : les armes nouvelles et la perspective d'alliance avec les Anglo-Saxons contre les Russes. À partir du 20 juillet, douter de ces deux slogans de la propagande est un crime. Gœbbels et Himmler à ce moment collaborent ensemble; ils disposent des moyens effectifs pour tenir le malade sous la narcose. Nous, dans les camps, nous ne pouvons plus compter sur une initiative de l'armée ou des masses populaires allemandes, notre devoir consiste à mesurer ce que nous pouvons faire par nos propres moyens pour aider les Alliés, terminer la guerre et libérer le peuple allemand.

Himmler détient à cette époque dans ses geôles : Rudolf Breitscheid, le grand leader des sociaux-démocrates, dont quelques amis émigrèrent en Angleterre. Il pouvait rassembler la masse des ouvriers allemands et fournir aux Alliés occidentaux l'assurance que l'Allemagne ne deviendrait pas un pays communiste. D'autant que les trois socialistes Julius Leber, Adolf Reichwein et le syndicaliste Wilhelm Leuschner se trouvent mêlés à l'action de Stauffenberg qui, si l'on en juge par ses participants, ne peut être qualifiée de tentative communiste.

La plupart des leaders sociaux-démocrates sont incarcérés, et parmi eux Kurt Schumacher. Himmler ne doute pas que cette équipe ne soit capable de mobiliser près de 10 millions d'Allemands contre le régime et en premier lieu contre les SS. De plus, quelques hommes importants comme Ernst Reuter, Erich Ollenhauer, Willy Brandt se trouvent à l'étranger où ils agissent sur les travaillistes anglais, les sociaux-démocrates suédois et suisses, facteurs importants de l'opinion publique occidentale. Himmler a sûrement ses plans. Il sait ce qu'il doit faire pour paralyser la sociale-démocratie allemande. Il hésite pourtant puisqu'il espère une lutte ouverte entre les sociaux-démocrates et les communistes. Des agents ne cachent pas leur jeu dans les camps : les sociaux-démocrates qui ne se déclarent pas solidaires de la défense de l'Occident par le *Reichsführer* seront traités comme les communistes. Les mouchards de Sachsenhausen propagent la nouvelle que les 27 massacrés le 11 octobre 1944 ne forment que le début d'une liste qui, pour notre camp, comporte cent trente noms d'Allemands et d'étrangers suspects de manœuvrer avec les masses. La bête noire, bien entendu, ce sont les communistes et leur chef Ernst Thälmann, détenu

par Himmler dans la prison de Bautzen.

À la mi-septembre 1944, par deux ou trois lignes en tout petits caractères du *Völkischer Beobachter*, nous apprîmes la mort d'Ernst Thälmann, chef du P.C. allemand, et de Rudolf Breitscheid, leader du parti social-démocrate. L'organe du Parti signalait que les deux anciens députés avaient péri lors d'une « attaque de terreur de l'aviation alliée » sur le camp de concentration de Buchenwald.

Cette nouvelle, pour les communistes allemands, paraissait inadmissible et inquiétante, puisque tout le monde savait Ernst Thälmann prisonnier à Bautzen. Quant aux sociaux-démocrates, dans notre camp, à la nouvelle de la mort de Breitscheid, ils affirmaient: « C'est clair, Himmler, en assassinant nos chefs, a voulu liquider les plus dangereux ! »

Bientôt la tragédie fut éclaircie. À Buchenwald le prisonnier polonais Marian Zgoda, affecté au transport des cadavres à incinérer, dévoila le mystère. Le 17 août 1944, le SS responsable du crématoire ordonna au commando des incinérateurs de s'en aller et de ne se présenter au travail que le lendemain. Cet ordre parut à Zgoda si exceptionnel qu'il crut sa dernière heure venue, Il décida de se cacher parmi les cadavres à brûler le lendemain. Ayant survécu, il pourrait continuer son travail. Tout tremblant au milieu des morts, il voyait, tard dans la nuit, sous les reflets des ampoules s'agiter les SS et il entendit l'arrivée de voitures. Peu après, dans le couloir menant vers les fours, un homme ligoté, de forte prestance, apparut. Derrière lui, des SS en uniforme. Immédiatement trois coups de feu… L'homme s'écroule sur le béton. Il râle. Comme il bouge encore, un officier lui donne le coup de grâce. Les SS ramassent le cadavre sans le déshabiller. Ils le posent sur la grille du four et enfoncent le tout dans les flammes. Au matin, Zgoda reprend sa besogne habituelle. Il a compris qu'il s'agissait de la liquidation d'un personnage important.

Le 16 septembre 1944, les *Leipziger Neueste Nachrichten* publient la nouvelle suivante :

« Durant une attaque de terreur sur les environs de Weimar, le 28 août 1944, le camp de concentration de Buchenwald a été atteint par de nombreuses bombes explosives. Parmi les détenus tués : les anciens députés du *Reichstag*, Breitscheid et Thälmann ».

Zgoda et ses camarades apprennent ainsi le nom de la victime ! Le prisonnier, abattu au revolver, durant la nuit du 18 août, par ordre spécial des grands chefs nazis, dans le crématoire de Buchenwald, c'était Thälmann.

Réfléchissons un peu. Il a fallu près d'un mois pour que Himmler se décidât à

imputer au bombardement allié la mort du chef communiste et à la laisser annoncer par la presse. Pourquoi Himmler a-t-il donné la date du 28, comme celle du bombardement du camp et de la fin de Thälmann, alors que chacun sait que l'attaque aérienne sur Weimar n'a pas eu lieu le 28, mais le 24 août, de 12 heures 30 à 13 heures, puisque c'est ce jour-là que fut retrouvé le cadavre de Breitscheid tué par une bombe, alors que le corps de Thälmann ne fut pas découvert parmi les victimes du bombardement. Erreur probable de l'E.M. de Himmler, qui a pris la date de la réception de la communication officielle du bombardement pour le jour de l'attaque. En effet, le médecin SS, Schiedlausky, communiquait au service du *Reichsführer*, le 27, les pertes subies à la suite du raid allié :

A. *Pertes de militaires:*

Tués: 80 (30 soldats chargés de la garde des prisonniers, 50 de la garnison).

Blessés: 238 (transportés à l'hôpital).

B. *Pertes de détenus:*

Tués: 315.

Blessés: 1 425 (dont 900 légèrement atteints).

Les dires de Zgoda ont été confirmés par des témoins qui ont vu Thälmann encadré par des SS durant son transfert de Bautzen à Buchenwald. Après la guerre, Zgoda affirmera même connaître les SS de son commando qui ont abattu Thälmann.

Une enquête menée contre Wolfgang Otto et Werner Alfred Berger se termina par un non lieu, mais l'organisation des déportés de la Bundesrepublik réitère ses accusations et affirme que Marian Zgoda, qui vit à Munich, n'a jamais été confronté avec les anciens SS du crématoire[230].

On peut se demander aussi pourquoi Himmler s'était décidé à faire abattre en hâte, en août, le chef communiste qu'il détenait depuis 1933. Ayant vécu à Sachsenhausen les jours du nettoyage de 1944, ordonné par la *Sonderkommission* et dirigé par Arthur Nebe, conjointement avec le *Sonderkommando* de Heinrich Müller, nous pensons être en mesure de répondre à cette question.

Les défaites militaires et surtout les preuves que le groupe du colonel Stauffenberg et de Trott zu Solz collaborait avec les communistes et les sociaux-démocrates pour constituer un gouvernement capable de conclure une paix avec les Occidentaux et les Soviétiques les terrifiaient. Ernst Thälmann qui, quelques mois avant la prise du pouvoir par les nazis, rassemblait sur son nom près de 6 millions de voix de la classe ouvrière allemande, le 6 novembre 1932, apparaissait comme le martyr du régime et comme un prophète de cette guerre sanglante prédite par son mot d'ordre : « Qui vote Hitler, vote la guerre ! » Cinq mois plus tard, le 3 mars 1933, on l'arrêtait à Berlin-Charlottenburg, comme « traître à la cause du redressement national ». En Italie, l'opposition avait créé un front commun contre le fascisme allant des catholiques aux communistes, en passant par les libéraux, les républicains et les socialistes, Himmler liquidait tous ceux capables d'approuver une politique analogue et se réservait ainsi le monopole des pourparlers avec les Occidentaux tout en continuant la guerre contre l'URSS et en massacrant les adversaires politiques et les Juifs survivants en Europe. Breitscheid, épargné par les bombardements, eût subi le sort de son collègue du P.C., à moins que Himmler ne l'eût conservé dans le groupe des otages pour l'échanger, au dernier moment.

Par nos canaux, la nouvelle nous parvient aussi des décapitations de Plötzensee. On annonçait le 20 octobre 1944 comme la date fixée pour la décapitation des sociaux-démocrates et des partisans du front populaire, étrangers aussi bien qu'allemands.

Le même jour, Adolf Reichwein (né en 1898) est condamné à mort par le tribunal du peuple et deux heures plus tard exécuté à Plötzensee.

Wilhelm Leuschner (né en 1890), organisateur des groupes de résistance syndicalistes auquel Stauffenberg réservait une place importante dans son gouvernement, avait été exécuté le 29 septembre 1944.

Quelques jours avant sa mort, il écrivait à ses camarades: « Restez unis! » et tandis qu'on le conduisait à la potence, en serrant ses deux mains, il exprima son dernier désir: « l'unité! »

L'annonce de la mort de Thälmann a donc « coïncidé » avec un communiqué sur les bombardements des camps de concentration, Himmler redoutait ces bombardements pour deux raisons.

1° Ils risquaient de donner aux prisonniers l'occasion de s'évader et de provoquer des troubles aux risques imprévisibles.

2° Les SS avaient monté dans les camps les principales usines de guerre, dont

celles des fusées et des recherches atomiques ; ils pensaient que la présence des prisonniers comme celle des personnalités réparties dans les *Lager* (faits connus par la Croix-Rouge) empêcherait les bombardements.

Himmler avait donc tout intérêt à la propagation des renseignements sur les lieux où se trouvaient des personnalités importantes. D'où l'autorisation pour la plupart des ces « privilégiés » de correspondre avec leurs familles. Dans son for intérieur, il envisageait, le moment venu, de les troquer ou tout au moins de les utiliser comme médiateurs.

Protéger Sachenhausen et Buchenwald lui apparaissait d'une importance capitale puisque, dans ces deux camps, des usines existaient, spécialisées dans la mise au point et la fabrication des « armes terrifiantes ».

Mais l'aviation alliée ayant pris en 1944 de nombreuses photos des camps au cours de raids de jour, Himmler s'attendait à de prochains bombardements des usines voisines des camps. Pour y parer, il avait choisi « le cadavre » qui servirait à prouver comment les « pirates de l'air alliés » massacrent les élites, Thaelmann fut assassiné dans le crématoire de Buchenwald, le 18 août 1944, mais on ne publia la nouvelle de sa mort qu'en liaison avec le bombardement de Buchenwald. Cela présentait un double avantage : supprimer Thaelmann, leader des communistes, et rejeter la responsabilité de sa mort sur les Anglo-Saxons. Bon moyen pensait Himmler pour juguler les bombardements et provoquer la méfiance entre Moscou et Londres. Le *Reichsführer* jouait une carte diplomatique en faisant répandre par ses agents chez les neutres l'accusation de destruction systématique par les alliés des communistes dans le camps ; selon Himmler, l'argument devait impressionner les Russes d'autant plus que des généraux soviétiques et le fils de Staline y étaient détenus.

Les photos récupérées dans l'avion abattu à Tegel n'avaient pas été prises sur une décision spontanée de Londres. Le déporté français Pierre Julitte travaillant dans l'usine Mibau de Buchenwald avait fait parvenir par l'entremise des ouvriers civils français de Weimar, un rapport à la Résistance française et, par-là, à Londres sur l'importance de cette usine qui fabriquait des pièces essentielles des V2. De là naquit le dessein d'anéantir les usines de Buchenwald.

Le 24 août, l'usine Mibau était anéantie!

Les principaux communistes arrêtés en raison des mêmes mesures de Himmler, furent exécutés comme suit; Anton Saefkow, Bernhard Bästlein, Franz Jakob, le 18 septembre 1944, Robert Uhrig, le 21 août 1944, Herbert Tschepe, le fugitif de Sachsenhausen, le 27 novembre 1944.

Julius Leber (né en 1891) condamné le même jour que Reichwein, ne fut exécuté que le 5 janvier 1945.

Ce ne sont là que quelques personnalités parmi les 400 de ce groupe. Les milliers d'autres communistes et de sociaux-démocrates qui périrent dans la longue Saint-Barthélémy du *Reichsführer* n'ont pas été victimes d'un hasard, quand leur cas fut découvert, mais de la manière méthodique dont Himmler et ses services avaient organisé leur chasse.

Le nœud du problème se trouve dans la doctrine et l'appareil de la police du IIIe *Reich*. Elle n'attend pas la consommation du délit pour agir. Mais, d'après les événements qui surviennent sur le front et à l'intérieur, et les buts qu'elle se fixe, la Gestapo entreprend préventivement le nettoyage dans les différents secteurs. Le *Referat* (« réaction ») IV B 4 de la RSHA mené par Eichmann, ne persécute pas les Juifs à la suite des délits, mais il agit selon les directives de la « Solution finale ». Les légères déviations tactiques ne signifient aucunement une modification de base.

Même attitude quand le *Referat* IV A 3 poursuit tous ceux que Himmler considère dangereux pour ses desseins. C'est ainsi que dès le début de 1944, elle s'attaque au cercle Kreisau, animé par Moltke et au cercle qui, autour de Mme Solf, groupait des aristocrates pro-britanniques et certains éléments peu conformistes de l'*Abwehr*[231].

Les parlotes du salon de Mme Solf intéressaient peu Himmler, mais davantage le démantèlement, par la bande, de l'*Abwehr*. Après l'arrestation des principaux membres du groupe Solf, l'*Abwehr* passe sous le contrôle de Himmler.

Dès le moment où les Anglo-Saxons et les Soviétiques invitent les masses au sabotage et au renversement du régime, la Gestapo jette ses filets dans les eaux des communistes et sociaux-démocrates. Le *Referat* IV A 1 (marxisme) contrôle systématiquement les deux grands partis politiques d'opposition.

Déjà en mai 1944, les *Sonderkommando* mettent à jour les listes des éléments dangereux existant dans les KZ et procèdent aux interrogatoires « renforcés » des sociaux-démocrates, des communistes et des chrétiens.

Parallèlement à cette action, elle recherche les rapports que ces partis allemands pourraient avoir avec les étrangers dans les pays.

Himmler, dans l'incertitude de trouver les instigateurs des mouvements subversifs, n'hésite pas à faire des coupes sombres en espérant que les enquêtes et les exécutions qui les suivent, suppriment ces ennemis. Le jour même (le 20

octobre 1944) où Leber et Reichwein doivent passer en jugement devant le Tribunal du Peuple on se prépare à exécuter un groupe des 103 détenus restant sur les 130 « triés » comme membres responsables du complot de Sachsenhausen. Comme nous l'avons vu, 27 avaient déjà été supprimés le 11 octobre 1944[232]. Les 103 seront sauvés par l'action de notre groupe de résistance. Comment ?

Avant la chute, la ruée vers l'or

Après les massacres du 11 octobre 1944, plus de rassemblements par petits groupes et surtout bouche cousue devant les détenus dont nous n'étions pas sûrs. La plus extrême vigilance s'imposait aux meneurs des différentes nationalités dans l'ensemble du camp, aux responsables du commandement militaire, aux chefs politiques, aux hommes de confiance. Cet assassinat collectif n'est qu'un début pour la Gestapo. Quelles mesures nouvelles va-t-elle prendre et que pourront faire contre une attaque brusquée des SS des milliers d'hommes sans défense ?

Nous nous sentons responsables du danger suspendu sur 50 000 têtes. Il nous faut raffermir le moral de nos camarades, renouer plus solidement les liens qui les unissent à leurs hommes de confiance et que les SS s'ingénient à desserrer.

Nous mesurons l'hostilité qui existe entre les SS et la SD (service de sécurité) qui se considère comme une élite supérieure puisque parmi ses fonctions figure le contrôle de l'ensemble des SS. Nous en tirerons plus de renseignements et éviterons les fautes graves.

L'administration des camps que la SD mettait à toutes les sauces acceptait difficilement sa servitude. Les SS étaient mécontents d'être mal renseignés sur les événements, sur la situation du *Reich* et sur les missions qu'ils auraient à accomplir, car la SD dissimulait même aux officiers supérieurs SS ses plans et ses desseins. Baignés du sang de milliers de victimes, ils se considéraient comme les archanges exterminateurs de leur dieu, aussi estimaient-ils que le maniement intensif du glaive flamboyant pour la destruction des méchants, méritait moins de réserves et moins de suspicion. Ils obtinrent gain de cause après le 20 juillet.

Le comportement de Rosner, expédié pour faire retraite dans notre couvent de Sachsenhausen, nous prouvait:

a) qu'il considérait les SS du camp, y compris le commandant, comme quantités négligeables, en raison de ses relations dans les sphères suprêmes de la SD ;

b) que le *Sonderkommissär* ne se contentait pas d'enquêter sur les menées politiques des prisonniers, mais jetait un regard indiscret sur les avantages matériels que, prévoyants, les SS se hâtaient de se procurer.

Les prisonniers, mis sur le gril par Rosner, étaient interrogés à fond sur la politique, mais aussi sur les disparitions de matériaux de construction, denrées, tous stocks que la *Sonderkommission* eût pu retrouver soit dans les maisonnettes que nos SS s'étaient fait construire, soit dans les cachettes préparées par leurs chères épouses.

Le SD Rosner, en envoyant ses rapports à ses supérieurs, établissait que l'alimentation déplorable des prisonniers n'était pas due à l'insuffisance en calories, dispensées par le *Reich*, à ceux qu'il détenait, mais aux actes criminels de certains SS.

Les enquêteurs constatèrent des fraudes se montant à des millions. La guerre tournant au désastre, les SS ne se contentaient plus de la promesse de domaines en Ukraine et leurs chefs de celle de devenir directeurs de sociétés de navigation sur le Dniepr ou la Volga, ou présidents de sociétés pétrolières au Caucase. On préférait le butin immédiat et facilement transportable, or et devises fortes.

Pour empêcher une démoralisation générale, Himmler serra la vis de la discipline. Il écouta les uns et les autres. Pas question de généraliser et surtout de jeter le discrédit sur les Totenkopf et les administrations du camp. Il dégrada quelques SS, en fit fusiller quelques autres, mais il combla la plupart de décorations et de privilèges en récompense de leur zèle.

Rosner, le tout-puissant représentant de la *Sonderkommando*, manifestait aussi un remarquable intérêt pour les devises fortes, les livres et les dollars or. Souvent, on me faisait porter sur mes registres d'entrée comme « morts en transport », des détenus que nous n'avions jamais vus et l'on ne remettait à la trésorerie qu'une partie de leurs objets de valeur. Je remarquai qu'à certains de ces inventaires déficients correspondaient d'autres plus complets, portés sur des feuilles volantes. Pas besoin d'un graphologue pour reconnaître l'écriture de Rosner.

Cracher notre dégoût à Rosner, à quoi bon ? Il y avait mieux à faire. Prendre ce misérable, cette brute, ce voleur, la main dans le sac. Dans le sac de Himmler.

Sitôt que j'étalais sur ma table les objets précieux remis par les détenus amenés au camp, je savais que Rosner viendrait les examiner un à un, en expert. Il m'a suffi, un jour que venait d'arriver une fournée de transférés, d'adjoindre à quelques pièces dont on n'avait pu identifier le propriétaire, une étiquette en

carton portant le mot : *Fundsache* (objet trouvé).

En effet, tout objet porté sur mes livres devenait de ce fait tabou. Se hasarder à y toucher entraînait automatiquement la mort. Par contre, les autorités fermaient les yeux sur le « self service » pratiqué par les SS dans le fonds des *Fundsache*. Rosner ne s'en privait pas. Il faisait disparaître les pièces les plus belles, comme un prestidigitateur et filait les cacher dans sa chambre, quitte à confier une partie du butin à son secrétaire Backe et au chef du camp Kuhnke, ses complices.

Parfois, « pour rire », il s'amusait à nous inscrire sur ses listes de condamnés, nous qui répertorions les pièces. Le jeu pouvait devenir dangereux.

Peter Henriksen, un jeune Norvégien, et moi, quand nous estimâmes disposer de preuves suffisantes pour montrer que des objets inscrits et réservés à la trésorerie avaient disparu dans notre service, nous réclamâmes le contrôle des SS responsables. L'*Oberscharführer* Thiele et son collègue Timmer, qui avaient assisté à la prise en charge, constatèrent avec stupeur la disparition d'objets paraphés par eux. Ils alertèrent le commandant qui transmit immédiatement l'affaire à Oswald Pohl.

— Les deux détenus qui ont découvert le crime sont hors de cause, affirme Timmer.

— Qui entre dans le bureau? me demande l'adjoint du commandant, Hœhn.

Je réponds :

— Je n'en sais rien.

Réponse convenue avec Henriksen pour l'exécution du plan « Pigeon d'or », le piège. À son tour, le jeune Norvégien réplique franchement:

— Je ne crois pas que le chef de camp Kuhnke et notre contrôleur Rosner puissent être en cause. En dehors de nos *Führer* Timmer et Thiele, seuls Rosner et Kuhnke entrent chez nous pour vérifier notre travail.

En entendant le Norvégien prononcer ces deux noms, Hœhn nous expédie immédiatement à notre travail. Nous le vîmes se hâter vers la baraque de Rosner. Il alla ensuite dans la chambre de Kuhnke, à la *Schreibstube* (Administration du camp). Il revint rayonnant dans l'*Efektenkammer*, portant sur l'épaule une canne à laquelle était attaché un petit sac.

— Joli magot ! Ça pèse au moins quatre kilos ! fait Hœhn à Timmer. Ah ! le salaud savait choisir! Rien que des dollars, des ducats, des brillants et des bijoux de prix.

Timmer et moi eûmes l’honneur d’être interrogés dans la chambre de Kolb, premier adjoint du commandant, par une « commission *ad hoc* » venue de Berlin.

L’or confisqué (4 kilos !), je le vois sur le divan. Je demande à messieurs les Commissaires la permission d’inscrire immédiatement dans mes livres tout cet or saisi qui se trouve maintenant étalé sur le divan de Kolb,

— Non, non! Inutile! tranche Hœhn. Demain, il fera jour.

Lorsque je suis revenu prendre les objets sur le divan, il n’en restait que la moitié. Plus de dollars-or ! Un étui de rouge à lèvres en or, une chevalière avec une émeraude, un collier de brillants, que j’avais auparavant bien mis en vue, comme appât pour Rosner, avaient disparu.

Lorsque j’ai voulu inscrire dans mon livre ce qui restait sur le divan : « Pas de détails, inscrivez tout sous la rubrique : *Fundsache* » me lança Kolb. Les dollars-or avaient disparu dans la nuit, mais le commandant-adjoint du camp préférait l’ignorer…

Pour Kaindl, le commandant, plus question de supprimer les 103 conspirateurs portés sur la liste de Rosner. Himmler, consulté, ne voulut pas faire exécuter des hommes dénoncés par un voleur. Mais on ne peut tout de même pas les laisser rentrer en triomphateurs dans le camp et renforcer la résistance. On décide donc de les expédier à Mauthausen, le 20 octobre 1944.

Le succès du coup porté au chef des mouchards, envoyé de la RSHA, nous permit de supporter la perte d’une partie de nos camarades et la nouvelle, annoncée triomphalement par les SS, de l’anéantissement des parachutistes alliés à Arnheim par les divisions de Himmler[233]. De l’avis de certains spécialistes, et même des SS, maintenant bien renseignés, le commandement allié est tombé dans la grande embuscade, adroitement préparée par les services secrets allemands. Schellenberg, dans ses *Mémoires*, se vante de l’envoi à Londres de faux résistants, mais se garde de préciser la part qui leur revient dans une pareille affaire.

On est en droit aujourd’hui encore de se demander de quels renseignements disposait l’E.M. britannique sur la résistance hollandaise et sur l’appui que pourrait fournir la population aux troupes aéropor-tées lâchées sur les arrières du front. En tout cas, Himmler s’enorgueillissait personnellement du succès et y voyait une banqueroute de la stratégie de Churchill. Pour nous, ce fut un coup dur, puisque nous comptions sur ces contingents parachutés pour nous prêter

appui dans l'assaut de la Résistance contre les villes allemandes. Mais le renforcement de la garde des KZ, ordonné par Himmler, la prise sous contrôle direct des camps de prisonniers de guerre, par son fidèle, le général Gottlob Berger et celle des camps civils par Müller, nous persuadèrent de l'attention inquiète que le *Reichsführer* nous portait.

Une mission « volontaire », partie de Sachsenhausen parvient à Londres

La faim, les maladies, le travail harassant, la terreur, les transports, les mutations dans les commandos, les fouilles inattendues ne découragent pas les plus conscients. Ce sont, bien au contraire, autant de stimulants pour continuer la lutte. Les déceptions, même les plus rudes, la trahison de misérables qui n'ont gagné notre confiance que pour abattre la Résistance en la décapitant de ses chefs, si elles nous emplissent d'amertumes nous font rechercher plus ardemment les méthodes appropriées pour combattre les mouchards et les vaincre. Agir autrement signifierait notre capitulation et leur triomphe. Nous ne pouvons, dans la geôle où l'on nous a mis, nous satisfaire de mériter par notre travail notre ration de margarine. Les geôliers sont nos ennemis, nous devons les frapper comme aussi ceux qu'ils placent parmi nous pour les informer: les moutons, les traîtres.

En 1943, dès son arrivée à Sachsenhausen, le détenu polonais Jan Baranski avait réussi à se glisser dans le réseau de résistance allemand du camp, en se présentant comme l'homme de confiance d'un fort groupe de Polonais de gauche. Il alla même jusqu'à tenir des conférences secrètes, où il exposait aux Allemands la doctrine du mouvement ouvrier polonais. Deux ex-députés communistes du *Reichstag*, Mathias Thessen et Rudolf Mokry, eurent le malheur de se fier à lui. Baranski connut d'eux dans les grandes lignes le réseau de la résistance allemande et même l'emplacement de l'émetteur clandestin de radio. Les deux députés, assassinés le 11-10-1944 n'ont pu avant leur mort nous renseigner sur les circonstances de la trahison. Pour se justifier, Baranski, après la guerre, a écrit un livre dans lequel il accuse les communistes d'avoir mené une lutte contre les Polonais et prétend qu'il faut voir dans son désir de défendre ses compatriotes et dans sa haine des communistes, les raisons du jeu qu'il a joué et de son attitude.

Baranski, familier des opérations secrètes, savait que les « droit commun » travaillaient pour la Gestapo. De la déclaration écrite de la main du professeur polonais Tadeusz Czieslak, il résulte que Baranski ne s'est pas contenté de donner des renseignements au fameux Kokochiski de la *Sonderkommission*, mais

aussi au commissaire Corneli, en personne.

Ce n’est qu’après la guerre que j’ai appris qu’un détenu, le Polonais Boleslav Marcinek, nous avait devancés auprès des Alliés, quand nous songions à prendre des contacts avec Londres. Mais Marcinek était un ami de Baranski, et sa mission avait été décidée à l’insu de tous les comités de Résistance du camp. Je n’ai jamais démêlé si Koyetski n’a pas, en contactant les Polonais, donné l’idée à Baranski de dépêcher son émissaire à Londres. Koyetski, tué sauvagement par les SS, de même que les députés allemands, ne peut plus témoigner. L’enquête que j’ai menée m’a pourtant fait comprendre le processus de l’affaire: le sous-officier SS Schreck du bureau de construction de Sachsenhausen quitta « secrètement » le camp le 14 juillet 1944 en compagnie du prisonnier politique polonais Boleslav Marcineck, ancien élève de l’école de cadets de Lvov, pour rejoindre Londres.

Marcineck, interné à Londres pendant 70 jours, est libéré le 10 octobre 1944. Quant au sous-officier Schreck, après un long interrogatoire des services britanniques, on le dirige sur le camp d’internement d’Ascot près de Londres.

L’activité de Baranski ne jette aucune ombre sur la Résistance polonaise. Du reste, le chef militaire de l’ensemble du camp, le général soviétique Alexander Sotov, en liaison avec les communistes allemands, les Polonais et notre comité international, n’a jamais été découvert par la Gestapo, malgré ses soupçons.

À Sachsenhausen, le sentiment national polonais exaltait un très fort contingent d’hommes courageux, décidés à tout pour servir la cause des prisonniers, celle des Alliés et la paix. L’héroïsme de leurs compatriotes de Varsovie leur servait d’exemple et s’ils eussent été à leur place, ils eussent agi comme eux.

À l’époque où Baranski « luttait » contre les communistes allemands et polonais, la propagande nazie continuait d’exploiter l’affaire de Katyn où une commission de légistes composée par ordre de Himmler, avait prouvé le massacre d’officiers polonais par les Russes. La découverte de ce charnier de 10 000 cadavres a été rendue publique en 1943, avant la ré-occupation par les Soviets, de leur territoire.

Pour les Polonais de formation militaire, la Gestapo se charge de superviser leur conduite dans les camps et de les envoyer en « transport », le cas échéant. Himmler, lui, réserve une attention spéciale aux Polonais de Sachsenhausen afin de provoquer une scission entre eux et obtenir les sympathies des partisans nationalistes dont le gouvernement est à Londres. Il a même accepté que les

Polonais reçoivent les colis de la Croix-Rouge. Il étendra sa bienveillance plus tard aux Tchèques et aux Yougoslaves, bien qu'il n'ignore pas que le financement des envois soit assuré par Londres et Washington, qui, par leurs radios, incitent à la résistance et à la lutte contre la tyrannie.

Nous commençons à douter que les Anglo-Saxons soient disposés à soutenir une insurrection générale. Sans parachutages anglais ou russes, notre soulèvement pour tenter un assaut contre Berlin se terminerait comme ceux du ghetto et de la ville de Varsovie en 1943 et 1944.

Des fuites venant de l'Inspection des camps nous donnaient à entendre que les services secrets allemands ne croyaient pas que Londres larguerait des parachutistes sur les camps, et même que le *Reichsführer* finirait par obtenir l'arrêt des bombardements des villes allemandes et le règlement honorable du problème des prisonniers dans son ensemble, prisonniers de guerre et prisonniers politiques. Je souligne que l'Inspection était bien renseignée sur les actions diplomatiques et militaires. Les SS prétendaient même connaître les effectifs aéroportés dont disposaient les Alliés et que leurs chefs comptaient lâcher sur la Ruhr, forge de l'Allemagne[234]. Pourtant nous constatons que Himmler a fait doubler et tripler les effectifs de SS dans les camps, malgré le besoin d'hommes au front, et qu'il a donné l'ordre d'extraire les éléments les plus virulents, sinon pour les exterminer tout au moins pour les mettre sous garde spéciale.

Les militaires soviétiques, polonais, français, yougoslaves, britanniques (entre autres les membres du commando pris non loin d'Esbjerg en 1943), luxembourgeois, hollandais, causent au *Reichsführer* les plus grands soucis. On leur inflige un traitement spécial, on les jette dans le *bunker*, on exige d'eux leur engagement dans les unités spéciales. 19 policiers luxembourgeois préféreront mourir, ainsi que 5 soldats britanniques et d'autres hommes courageux appartenant à toutes les nations alliées. La lutte continue. Notre chance se présentera quand même. Le cœur de la Résistance bat aussi dans les autres camps. Nous en avons la certitude.

La tentative pour s'emparer de Munich

Les services secrets alliés ne connaissent que vaguement le mouvement de résistance dans le *Reich*. Pourtant le général américain Omar Bradley signale que l'E.M. de la XIIe armée prévoyait des troubles en Allemagne et qu'il existait dans les dossiers du Grand E.M. allié un plan codé « Baking C » envisageant l'envoi à travers la Manche de 10 divisions, pour éviter le chaos et désarmer les Allemands[235] ; mais le plan demeura dans les cartons, rien ne fut entrepris dans

ce sens par les Alliés.

Durant l’été 1944, l’organisation soviétique B.S.W.[236] subit de durs sacrifices. À l’automne, une nouvelle vague de répression la priva de ses chefs. Elle n’en continua pas moins à exister. Les nombreuses publications émanant de rescapés, permettent d’apprécier les dons des Russes pour le travail dans la clandestinité. On a beaucoup parlé en Occident des autres réseaux, mais moins de l’action soviétique, demeurée presque inconnue. Sa technique mérite l’intérêt.

Les hommes de l’action, en principe des officiers ayant fréquenté des académies et souvent entraînés pour la guérilla, profitaient de toutes les possibilités pour quitter leur stalag. Avant de se lancer dans cette aventure dangereuse, punie par la Gestapo de la peine de mort, ils se procuraient des costumes de bourgeois ou d’ouvriers modestes et, munis de papiers falsifiés souvent en possession de documents de leurs compatriotes, qui travaillaient dans une autre région de l’Allemagne, ils partaient vers une usine importante qui, en général, disposait d’un des nombreux campements construits pour les ouvriers étrangers.

Lorsque les officiers évadés pénétraient dans un camp civil, camouflés en *Ostarbeiter*, ils poussaient leurs camarades à la grève perlée, au sabotage des machines ou à former des anneaux d’amitié et à observer entre eux une discipline et une solidarité rigoureuses. Aide aux malades et surtout soutien aux évadés devinrent le premier devoir des camps civils. « Les traîtres seront jugés et châtiés par des tribunaux secrets de la Résistance », affirme un tract diffusé par un réseau. Les Russes, persuadés de la victoire, ne demandaient qu’à prouver leur patriotisme et leur loyalisme à l’armée secrète.

Les Allemands ne disposaient pas d’un nombre suffisant de policiers pour exercer une surveillance totale sur chaque étranger. Les gardiens des camps, pour la plupart anciens combattants de la Première Guerre, pères de famille, répugnaient au rôle de chiens de garde que la Gestapo entendait leur faire jouer.

Un soutien, assez inattendu, fut apporté à la résistance russe par les Allemands eux-mêmes. De tout temps, les femmes allemandes, à quelque classe de la bourgeoisie qu’elles appartinssent, ont toujours tenu, par souci de l’entretien de leur foyer et par un sentiment de respectabilité, à avoir une bonne à leur service. De plus, Himmler entendait que la femme allemande apportât son effort pour la guerre tout en continuant chaque année à donner des fils au *Reich* en guerre. À son quatrième enfant, elle recevait une décoration pour « service à la patrie ». Les Allemands avaient ironiquement surnommé cette médaille *Kaninchenorden*

(l'ordre du lapin). Pour s'occuper de tous ces nouveau-nés, engendrés autant par la propagande que par l'amour paternel ou l'amour tout court, l'attrait des primes et des décorations ne suffisaient pas. Les bonnes devinrent indispensables dans les foyers. L'homme à la guerre, la femme à l'usine ou au bureau, les filles d'Ukraine assurèrent le ménage et la garde des enfants. Au début, elles vinrent de bonne volonté se placer en Allemagne « où l'on mange de la marmelade au petit déjeuner ». Elles finirent par être enlevées en masse et transportées par trains entiers, comme du bétail, sur ordre de la Gestapo. Lorsqu'elles arrivaient, les femmes allemandes se les disputaient, elles faisaient la queue pour « avoir leur Russe ».

Jamais les pharmaciennes n'eurent de meilleures clientes que ces Russes, toutes censées souffrir de maladies les plus diverses. Les médicaments disparus n'étaient pas perdus pour tout le monde. Les infirmeries et les malades russes y trouvaient leur compte.

Une de ces femmes, de son vrai nom Maria Kuskina, est devenue célèbre. Elle était affiliée au réseau des prisonniers russes de Munich et donna des preuves sans nombre de son dévouement à la Résistance. La Gestapo finit par découvrir ses relations avec le Q.G. de la Résistance installé au camp de travail 25 de la Hoffmann-Strasse à Munich. Dans le fichier, ils trouvèrent le nom d'une certaine « Tania Ahrjapova ». Ils recherchèrent toutes les filles russes portant le prénom de Tania. Le rassemblement simultané de toutes ces Tania eut lieu dans la cour de la Gestapo. Les 400 Tania ressortirent après l'interrogatoire comme elles étaient entrées et retournèrent à leurs occupations.

Mais la Gestapo est patiente. Une fiche portait le nom de Maria Kuskina. Arrêtée et conduite à la prison de Stadelheim, elle y fut confrontée à Ivan Korboukhov, un des chefs de la résistance, spécialiste des émissions clandestines. Elle déclara ne pas le connaître… C'était presque la vérité. Le malheureux torturé n'avait plus figure humaine.

Les policiers ne pouvant établir qu'elle mentait, mais convaincus de ses rapports avec le réseau de Korboukhov, la dirigèrent sur un commando de travail, renommé pour sa dureté. À bout de forces, elle fut « transférée » à Auschwitz. Quant à Korboukhov, on ne sut rien de son sort jusqu'au 28 novembre 1954, jour où une lettre parvint à l'ambassadeur soviétique à La Haye, signé par un Hollandais, le docteur Achterham. Voici son contenu:

« Je suis chargé d'exécuter le dernier désir du lieutenant russe Ivan Korboukhov qui a passé les derniers jours de sa vie dans la cellule n° 17 à la

prison de la Gestapo dans la Brunnerstrasse à Munich, accusé comme moi-même d'espionnage. La Gestapo et la SD l'avaient battu avec des matraques de caoutchouc. Deux jours avant son exécution, il me pria de communiquer à sa famille et à sa mère qu'il mourait pour l'Union soviétique. Il n'a pas dit un seul mot sur son travail. Ivan a été décapité le 8 mars 1944 dans la prison de Stadelheim. Je ne connais pas la langue russe, c'est pourquoi je m'adresse à votre Excellence avec l'espoir que vous aurez la possibilité d'accomplir la volonté d'Ivan[237]. »

Achterham joignit à sa lettre un petit papier sur lequel Ivan avait écrit l'adresse de sa mère.

Par la suite, il s'avéra qu'Ivan Korboukhov ne pouvait avoir été décapité le 8 mars, puisque, ce jour-là précisément, on le torturait dans le camp de concentration de Dachau où il disparaissait. Il dut être traité comme on traitait les « Indiens » à Sachsenhausen : à Dachau aussi on les livrait à un Maschke pour attendre la mort sous les tortures.

La Gestapo luttait contre des centaines de milliers de Tania et d'Ivan. À Munich comme à Berlin, les résistants des réseaux bien organisés et soutenus par la masse de leurs camarades, forçats et travailleurs étrangers, pensaient profiter d'un lancement de parachutistes alliés pour s'évader et prendre le maquis.

L'évasion massive de 50 aviateurs anglais du camp de Sagan, au printemps 1944, coïncidant avec une recrudescence des actions de commandos américains et anglais en différents points de l'Europe, inquiéta Himmler. Rattrapés les uns après les autres, ils furent tous exécutés sur l'ordre du *Reichsführer*.

La contagion pouvait s'étendre à tous les camps et provoquer en Allemagne une guérilla générale, d'où son ordre de répression massive qui n'empêcha rien, puisqu'en septembre, tandis que ses SS combattaient à Arnheim les troupes alliées aéroportées, 47 autres aviateurs anglais, américains, hollandais, réussirent à s'évader d'un stalag. Repris, on les envoya à Mauthausen pour les y faire mourir. On les tint au secret et on leur appliqua les « traitements spéciaux » auxquels succéda « un travail harassant provoquant la mort dans les quarante-huit heures ». Ils durent porter en courant, sous les fouets des bandits, des pierres de 30 kg.

Le premier jour on emporta au crématoire, 21 cadavres ensanglantés à incinérer. Le deuxième jour, le rendement fut supérieur : 26 morts constatés par le médecin de la station Z.

Chaque prisonnier suspect, dans n’importe quel camp, risquait le traitement spécial. « Tous préfèrent mourir plutôt que de révéler les réseaux de résistance », précise un rapport de la Gestapo de Munich, adressé à la Prinz Albrecht-Strasse. Himmler se décida à dissoudre certains camps de prisonniers de guerre ou à envoyer dans les camps de concentration certaines catégories de résistants ; officiers polonais, intellectuels soviétiques, hommes de confiance français et yougoslaves.

Dans les différents camps du Sud de l’Allemagne, les Soviétiques réussirent à se lier avec les organisations de politiques allemands, qui détenaient souvent l’autorité, ce qui permettait d’envisager des actions communes coordonnées entre les camps de concentration et les camps de prisonniers de guerre. Ainsi le groupe d’officiers et soldats de Hammelburg, expédié au camp de concentration de Flossenburg par mesure de représailles, se lia aux détenus allemands et à ceux d’autres nations, notamment avec les Tchèques et les Français. Se trouvant dans l’impossibilité de multiplier les transferts et de liquider tout le monde, car à Flossenburg on fabriquait des carlingues pour les chasseurs Messerschmidt, le commandant ordonna la pendaison d’un Soviétique accusé d’avoir mal surveillé sa perceuse. Cette mesure ne suffit pas à intimider les Soviétiques. Bien au contraire, ils y puisèrent une haine nouvelle et préparèrent plus sérieusement la révolte du jour J.

Les transports d’un camp à l’autre ne suffisaient plus à stopper des actions éventuelles. Les mesures prévoyaient de doubler le nombre des chefs. Le système polycentrique du commandement permettait à la fois la continuité de l’ensemble de l’organisation et l’activité des groupes de résistance quasi-autonomes, non seulement dans les grands camps, mais aussi dans les petits.

Le souvenir de la révolte des esclaves à Rome obsédait les prisonniers et, dans leur nuit, les dirigeait comme un phare.

On ne doit pas juger la Résistance dans les camps par ce qu’elle n’a pas fait. Le manque de résultats provient du manque d’imagination des services stratégiques alliés qui n’ont pas utilisé cette masse de 10 millions d’esclaves de toutes catégories, pour hâter la fin de la guerre. Si l’on veut se montrer objectif, il faut estimer à sa valeur la haine que les résistants de ce front intérieur portaient à leurs bourreaux, les sacrifices et les risques qu’ils acceptaient de prendre pour le jour de la grande espérance, et aussi les forces consacrées à leur surveillance et qu’ils retenaient loin des fronts, ainsi que la gêne que leurs actions subversives apportaient à la machine de guerre nazie.

Fièvre dans les camps de concentration

Essayons d'analyser de façon concrète l'organisation des réseaux dans les différents camps avant d'en arriver à la dernière tentative d'insurrection, celle de janvier 1945 à Buchenwald.

Les Soviétiques formèrent 57 groupes militaires et les autres nations 78. Durant l'hiver 1944/1945, les illégaux derrière les barbelés, grenades et mitraillettes en main, attendaient le jour J. Dans les *Gustlof-Werke*, usines d'armement, on avait pu stocker 150 fusils, 180 *Panzerfaust* (lance-grenades antitanks) et 18 mitrailleuses lourdes, suffisamment d'armes pour éliminer les SS et s'emparer des usines.

Le sabotage est pratiqué ici sur une grande échelle. En 1944/ 1945, la production des fusils des usines Gustloff était tombée de moitié, conformément au plan élaboré par le Comité international. Les médecins de la résistance réussirent même à persuader les autorités du camp, des usines et des ateliers, de l'apparition du typhus. De peur que tous les prisonniers et surtout les techniciens allemands ne deviennent la proie de « l'épidémie », 3 000 prisonniers durent, pendant deux semaines, rester en quarantaine. Cependant, la fabrication des fusils, nécessaires pour les nouvelles divisions restait en panne[238].

Himmler, tout en pratiquant une répression sanglante de la résistance dans les camps, prépare en même temps soigneusement des gestes de clémence au compte-gouttes, pour impressionner la Croix-Rouge internationale et les gouvernements en exil. Avant l'écroulement du front, il décide de libérer 300 femmes françaises, dont Geneviève de Gaulle, une nièce du Président du Gouvernement provisoire à Londres. Il tente de prouver ainsi sa sympathie pour les Français et cherche une occasion de nouer des contacts avec les politiciens en exil.

Ce travail de rapprochement est si bien médité, qu'à la fin de la guerre il enverra même une lettre pour supplier le général de Gaulle de trouver avec lui un arrangement, permettant de sauver à la fois et la France et l'Europe.

Mais cette politique des SS n'a aucune prise sur la masse des prisonniers politiques. La résistance continue, implacable.

À Auschwitz, dans le camp de concentration, les déportés N.N. Vassiliev, V. Filotov[239], K.E. Karzev et autres, constituèrent suivant les mêmes principes et pour les mêmes buts, un comité international avec les prisonniers allemands, polonais, français, tchèques, yougoslaves. Objectifs: sabotages dirigés,

préparation d’un soulèvement.

Les méthodes établies à Auschwitz par des techniciens consistent à court-circuiter les installations électriques, à épuiser par des graissages excessifs les stocks de lubrifiants, qui faisaient défaut à l’Allemagne et à faire fondre les revêtements des câbles électriques. À Auschwitz, le commando du crématoire se révolta et les SS l’anéantirent. Mais la masse des détenus n’a pas eu l’occasion de se ruer sur les bourreaux. J’eus à inscrire l’entrée des éléments les plus durs d’Auschwitz, les pompiers polonais, transférés dans notre camp.

Ainsi, au cours de l’été 1944, dans tous les grands camps, Sachsenhausen, Flossenburg, Buchenwald, Mauthausen, les organisations montées par les prisonniers leur avaient permis d’élaborer des plans d’attaque et de rassembler dans des cachettes sûres le minimum d’armes nécessaires pour venir à bout des gardiens et s’emparer des magasins d’armes et de ravitaillement.

Si l’on additionne les prisonniers de guerre, russes et occidentaux et les travailleurs civils, Allan Dulles ne mentait pas lorsqu’il câblait à Roosevelt : « L’Allemagne tout entière se trouve sous un filet de résistance prête à agir », mais le filet en question ne voulait pas, comme l’affirmait Dulles, imposer un régime communiste à l’Allemagne. La résistance tendait essentiellement à la destruction des chambres à gaz, à la délivrance des esclaves et à précipiter la fin de la guerre pour sauver en même temps la vie de milliers de soldats et épargner de terribles souffrances au peuple allemand.

Le bilan de cette occasion perdue est loin d’être clos par la publication de mémoires et souvenirs personnels de quelques dignitaires SS.

La petite Saint-Barthélémy de Sachsenhausen

En août 1944, les sabotages faits par les prisonniers de guerre de notre camp contraignent l’usine Heinkel à arrêter sa production durant plusieurs jours, donnant ainsi un exemple des résultats concrets que peuvent fournir des manœuvres subversives bien menées.

Nous recevons en octobre 1944 des informations d’une grande importance: après l’écrasement de la rébellion de Stauffenberg, des SS de la garde du camp, des mercenaires étrangers qui voulaient « se blanchir » nous certifient que parmi les SS allemands l’atmosphère d’incertitude est telle que, dans l’ensemble, ils ne cherchent qu’à se débarrasser de leurs responsabilités, surtout depuis que les alliés ont annoncé leur décision de les poursuivre comme criminels de guerre.

Les SS n’étaient pas parvenus à identifier le chef de la résistance soviétique ;

ils soupçonnaient cependant le général Sotov, qui, de Sachsenhausen, dirigeait les liaisons avec les réseaux des autres camps. En automne 1944, ils l'expédièrent dans le commando Klinker, le commando de la mort. Les officiers soviétiques prirent alors la décision de passer à l'attaque. Leur plan consistait à s'emparer d'abord de tous les dépôts et des usines d'Oranienburg et de se porter de là aux chantiers Klinker et à l'usine Heinkel, tout proches. Leur coup fait, ils lanceraient un appel à la population allemande en affirmant que la libération du camp n'était qu'un acte d'autodéfense, avec pour but la libération de Berlin et l'institution en Allemagne d'un gouvernement démocratique.

On reprend l'ancien plan. Il offre des chances de succès, maintenant que les alliés progressent sur les deux fronts et que l'espoir de le voir descendre sur nos camps les parachutistes ne nous abandonne pas.

Notre camp se remplit de « nouveaux », pour la plupart arrêtés dans la région du Gross-Berlin. De juin 1944 au 20 avril 1945, nous inscrivons 67 000 *Zugänge* (arrivés). Ce chiffre établit l'importance des razzias de la Gestapo. Après la faillite de l'offensive des Ardennes en décembre 1944, alors que Himmler prépare sa « contre-attaque » comme commandant de l'armée de la Vistule, la guillotine fonctionne à plein à la prison de Brandenburg. L'aide-bourreau Fischer qui y opère, un ancien criminel « libéré », arrive un jour à notre camp. Impossible de tirer de lui le motif de son internement. Il ne s'est jamais confié. Les têtes tombées par ses soins lui avaient enseigné que le silence est d'or. Je le vois encore, le visage déformé par un terrible phlegmon, nous répondre avec bonhomie quand, lors de son entrée, nous lui demandions des nouvelles :

« Combien de têtes en janvier?… Autant que d'œufs de Pâques dans un panier avant la guerre ! Et la plupart de mes clients, c'étaient des officiers de la *Wehrmacht*. »

Il s'agissait des officiers soupçonnés d'avoir participé au complot de Stauffenberg et que Himmler a laissés vivre plusieurs mois, comptant probablement s'en servir. En automne 1944, la « purge » fut si brutale, que durant la nuit, discrètement, on en amenait au *Genickstand* pour les abattre. À Brandenburg, les bourreaux officiels ne suffisaient plus. L'envoi à Sachsenhausen, pour ces officiers, c'était la mort.

Les Soviétiques se refusaient comme nous à toute tentative hasardeuse. Ils voulaient assurer avant tout, avec le maximum de sécurité, la sauvegarde des détenus du camp, terriblement menacés par la proximité du front. Nous craignions que, les forces allemandes engagées contre l'armée rouge à 100 ou

200 kilomètres de la capitale, les SS nous massacrent tous. Déjà, pour limiter sa responsabilité, Himmler décida d'évacuer bon nombre de candidats à la mort vers le camp de Bergen-Belsen où régnait le typhus. Des prêtres, des intellectuels, les diplomates yougoslaves partirent avec la promesse que, dans ce camp, la Croix-Rouge les prendrait en charge et les dirigerait vers la Suisse.

En janvier 1945, le « SS » Peter Winkels nous quitta, les larmes aux yeux, désigné pour accompagner les objets de valeur vers l'Ouest. Avant de s'en aller, il me dit: « Je pars le cœur navré de cette misère et surtout de n'avoir rien pu faire pour votre libération. Je me demande comment vous vous en sortirez, Himmler a ordonné la mort de tous les malades et des 4 000 politiques qui lui paraissent les plus dangereux, soit lors de la bagarre de dernier heure, soit de crainte qu'ils n'en sachent trop sur les SS… » Il s'arrêta, puis reprit: « Malheureusement, vous aussi, vous êtes porté sur la liste ».

De ce jour-là, je n'ai plus pu dormir tranquille. Un seul espoir : que les fronts s'écroulent avant que la station Z puisse anéantir les témoins à charge.

Je me fis porter volontaire pour Bergen-Belsen. Là il n'y a pas de chambre à gaz. Mais la réponse fut : « Ne doit pas quitter le camp : irremplaçable » ! Le premier transport pour Bergen-Belsen partit le 28 janvier.

Du 1er au 16 février 1945, l'équipe renforcée du crématoire liquide 2 000 malades et suspects.

La nouvelle se répand dans le camp tandis que ses services affirment aux Suédois et aux Suisses qu'il fait tout ce qu'il lui est possible de faire pour les détenus, Himmler prépare personnellement sa petite Saint-Barthélémy. Le *SS-Scharführer* Moll, considéré comme un as de la liquidation discrète, se désespère. Il ne parvient pas à livrer sa « production » : la WVHA ne fournit plus le mazout pour les fours. Avec la lignite, en provenance de Lausitz, l'incinération est ralentie et la morgue refuse du monde.

Conduire les malades au « sanatorium de la Croix-Rouge[240] » pose des problèmes. Il est plus délicat encore d'y mener « les dangereux ». Les autorités craignent un soulèvement. Les condamnés sont d'abord isolés dans une baraque spéciale, et c'est de préférence la nuit, et par petits groupes, qu'ils sont dirigés vers le crématoire.

La nuit du 1er au 2 février fut une des plus terribles. Nous avions remarqué une certaine agitation chez les SS : garde renforcée, discipline resserrée à grands coups de gueule… Nous ne sommes donc pas surpris lorsque, peu après minuit,

les premières détonations nous réveillent. Toute la nuit, les claquements des automatiques et les rafales de mitraillettes se succèdent. Au début, nous espérions une descente de parachutistes, mais le matin venu, nous apprendrons que non seulement on a vidé la baraque d'isolement des déportés, mais que les SS ont ramassé des « prisonniers de guerre soviétiques » dans leurs blocs.

On a conduit 178 prisonniers vers la chambre fatale. L'un d'eux, un Luxembourgeois, menottes aux mains, se rua sur un SS et le jeta à terre. Pendant que l'homme fuyait, les autres s'égaillèrent entre les baraquements de la *Kommandantur*. Une lutte inégale se livra entre les patriotes enchaînés et les SS armés de leurs mitraillettes. Immédiatement on alerta la garnison. Les SS, à la clarté des projecteurs, recherchent les rebelles dispersés et dissimulés de leur mieux entre les baraques, derrière les arbres ou dans les buissons. Dans l'obscurité, ici et là, des SS reçoivent des coups de sabots. Mais le drame se joue entre le premier et le second mur du camp. Les malheureux n'ont aucune issue. Au petit matin, 82 gisaient, tombés sous les balles des bourreaux. D'autres, blessés se traînaient face contre terre, les mains toujours liées. Ceux qui ne pouvaient plus que ramper, furent assassinés à coups de bottes, ou d'une balle dans la nuque.

Avec la liquidation de ce groupe, notre comité déplora la perte de ceux que nous considérions comme les plus courageux d'entre nous. Le choix des victimes, en écrasante majorité des militaires, trahissait la crainte d'Himmler qu'avec le rapprochement des lignes, le camp, sous leur conduite, pût se libérer. Le 30 janvier, l'Armée Rouge atteignit l'Oder. On profita de cette petite Saint-Barthélemy pour éliminer une dizaine de porteurs de secrets. Ils en savaient trop sur le camp. Des Français, des Polonais, des Hollandais, des Serbes, des Croates, des Slovaques et des Tchèques partirent avec eux.

Pour la troisième fois en l'espace de trois mois, un groupe de prisonniers refusait de se laisser conduire au crématoire comme du bétail à l'abattoir. Les SS tremblaient de ne plus pouvoir exécuter le plan d'Himmler, la liquidation discrète et lâche des Juifs repliés d'Auschwitz et des résistants de Sachsenhausen. Les voici contraints à se livrer eux-mêmes à des hécatombes de détenus, au risque de provoquer une révolte anarchique et de ne plus être sûrs que le secret s'en ira par la cheminée. Jusqu'alors, ils se considéraient comme des militaires du front intérieur, exécutant selon leur devoir les ordres de leurs supérieurs, par un procédé administratif et automatique.

Nous ne vîmes jamais les SS plus soucieux qu'à cette époque. Ils craignaient que nous ne leur appliquions la loi du talion. Tuer des Juifs et des Russes ne leur

semblait pas poser un cas de conscience. Les tourbillons de la guerre les avaient emportés. D'autre part, la « Solution finale » fonctionnait minutieusement, les *Sonderkommando* du crématoire étaient exterminés, les livres brûlés, les âmes rendues muettes… Mais comment allaient-ils pouvoir expliquer l'assassinat des prisonniers de guerre français, anglais, hollandais, luxembourgeois et norvégiens dont les familles connaissaient l'adresse ? Les Britanniques étaient passés par plusieurs prisons depuis 1943. Himmler trouva une excuse : « Ce ne furent que des opérations de représailles contre les bombardements de la population civile », dira Kaindl. En vérité, c'était la peur des troubles qui les amenait à cet acte désespéré, à la façon des criminels qui, après avoir étranglé ou empoisonné leur victime, la dépècent et la brûlent. Mais les Norvégiens ? Les trente officiers et soldats italiens amenés de la Ruhr pour finir à Sachsenhausen le soir de leur arrivée ? De quels bombardements eût-on pu les accuser ?

Et c'est sans doute en vertu de la même « opération de représailles » des raids aériens qu'un groupe de pilotes de la R.A.F., à la tête duquel se trouvait un capitaine, fut anéanti. L'*Efektenkammer* reçut les papiers de ces victimes dans un paquet portant la mention : « À brûler ! »

Les *Lufftpiraten*[241] qu'on amenait toujours directement au crématoire le soir, arrivaient de plus en plus nombreux. Le lynchage, proclamé comme un droit du peuple, n'était surtout qu'une couverture aux excès des SS. On craignait toujours les troubles intérieurs. Nulle part au monde, un régime aussi féroce n'avait exercé son pouvoir. Himmler avait réussi. On ne pourrait pas dire après cette guerre, comme on l'avait dit après la première, que l'étranger avait fomenté des troubles.

En date du 15 mars, deux pilotes de langue anglaise sont amenés à 6 heures du soir vers l'Industriehof. Un SS les insulte : « Vous, cochons, vous venez détruire nos villes ! » et il crache au visage de l'un des hommes. Les deux pilotes tombèrent à bras raccourcis sur le SS. Leur garde ne trouve rien d'autre à faire que d'appeler au secours. On ne s'attendait pas à un match de boxe et qu'un *knock-out* put avoir lieu dans l'enceinte de la *Kommandantur*. Les malheureux pensaient pouvoir expliquer leur cas aux supérieurs… Mais le *Genickstand* les attendait.

J'ai encore noté, en date du 29 avril 1945, l'assassinat de cinq Anglais dont le capitaine Cumerlay.

Deux héros aussi: les pilotes américains, inscrits en mars, mais dont les noms ne figuraient pas sur les listes. L'un d'eux, abattu par la chasse, descendit en

parachute, près de notre camp. On l'amena à Sachsenhausen. Nous l'avons vu, attendant au garde-à-vous, devant la porte d'entrée du camp. Il venait d'être malmené par les SS, au commando Klinker, il avait refusé de parler. Courageux, il passa au *Genickstand*.

Le même mois, on amena au crématoire un autre pilote américain sans immatriculation.

Les meurtres que je viens d'énumérer ne furent pas, hélas ! les seuls, mais de tous ceux-là je suis sûr.

Du 16 au 25 février 1945, la Gestapo a extrait du camp encore 2 000 détenus. Tous ont été tués, gazés dans le crématoire. De plus, 20 000 partirent en « transport » pour Dora et Dachau. L'organisation de la rébellion était pratiquement anéantie. Nous apprîmes par de nouveaux arrivants que des opérations similaires de « nettoyage » avaient eu lieu simultanément dans les autres camps, les prisons, les stalags et les campements des travailleurs civils.

Dès le début du mois de janvier 1945, Himmler fixa « au jour de l'approche des troupes ennemies » la date de l'assassinat des officiers et des intellectuels détenus compromis dans la résistance. Le 9 février 1945, les SS détruisirent entièrement les archives, y compris les pièces d'identité des prisonniers. L'opération fut menée par l'*Oberscharführer* Nikolai[242].

Pour écraser le mouvement insurrectionnel, le plan *Scharnhorst* (placé sous l'égide du général qui organisa la *Landwehr* contre Napoléon) comportait trois hypothèses de gravité croissante; *Flut* (marée), *Hochwasser* (montée des eaux) et *Dammbruch* (rupture des digues).

Sous la poussée des divisions alliées, anéantir les prisonniers les plus dangereux pour l'Allemagne en raison de leur haine est alors le devoir le plus sacré pour les SS, ultimes défenseurs de la patrie, comme en son temps la *Landwehr* de Scharnhorst.

En vérité, les soldats allemands, sur le front, ne combattaient plus que pour gagner du temps, les mois, les semaines nécessaires à Himmler pour régler cette hypothèque affreuse qui pèse sur lui et les siens : les geôles, les crématoires. La *Wehrmacht* luttait pour sauver l'élite SS.

Le commandant Kaindl a déclaré devant un tribunal soviétique, en 1946, que le plan de Himmler prévoyait l'embarquement de tous les prisonniers dans des péniches fermées qu'on coulerait dans des lacs profonds. Hœhn, devant les assises du tribunal de Verden, en 1962, a reconnu l'existence d'un plan de

destruction des camps par des mines et par des bombardements aériens intensifs. « De toute façon, les prisonniers devaient être liquidés. »

Cependant, les choses ne se présentaient pas d'une façon si simple que l'ont dit Kaindl et Hœhn. Il est exact que ces plans ont été envisagés et leur réalisation préparée, mais seulement dans le cas où les pourparlers que Himmler menait par l'intermédiaire de la Croix-Rouge suédoise ou internationale pour la paix séparée avec l'Occident, n'aboutiraient pas.

Dans le premier cas, celui de la « marée », se volatilisaient dans le crématoire tous les « porteurs de secrets » ou ceux estimés « dangereux », soit 3 000 à 4 000. Dans l'hypothèse 2, « montée des eaux », les SS devaient trouver la possibilité et les prétextes pour intervenir et procéder à des exécutions massives. Enfin dans l'hypothèse 3 « la percée des digues », les SS massacreraient les détenus à la mitrailleuse, dans le style pratiqué par les *Einsatztruppen*. Contre ces dangers, nos premiers objectifs continuent à être le *Schloss* de *Friedensthal*, centre de formation des « chasseurs » de Skorzeny, la maison *Am Park* à Sachsenhausen, siège du chef SS Freiherr von Lepel, centre de sabotage pour toutes les formations himmlériennes, le *Truppenlager* du *SS-Totenkopfwach-bataillon* , la *Radiocentrale* SS de Sachsenhausen, l'émetteur de *Königswusterhausen* et les approvisionnements dans les dépôts.

Contre les dispositions de sécurité ordonnées par Müller pour la région du Gross-Berlin, nous avons implanté nos formations dans 543 entreprises.

L'Armée Rouge se trouve à Kustrin, à 70 kilomètres de Berlin. Le dernier assaut se prépare. Nous en sommes convaincus. L'aviation combinée anglo-américaine bombarde Berlin et surtout prend pour cible les forges de guerre et les dépôts mammouths de Himmler. Le bombardement ne peut être qu'une préparation à l'offensive des Russes. Que va faire Himmler de ses 50 000 prisonniers ? On parle de la remise des camps à la Croix-Rouge internationale. Est-ce un piège pour nous cal-mer ? Beaucoup d'entre nous le pensent. Les SS nous disent: « Le camp va être évacué vers le Danemark : vous y serez internés ! » Cette possibilité paraît logique puisque Himmler vient de promettre au comte Bernadotte le transfert des prisonniers nordiques qui seront dirigés vers la Suède. Des camions viendront les prendre. Mais pour les 48 000 hommes qui restent encore à Sachsenhausen, on ne peut prévoir qu'une évacuation à pied par les routes. Dans leur délabrement physique, combien d'entre nous parviendront au but? Les SS évacueront-ils les hommes notés « dangereux » ?

Dans le réseau, les opinions divergent. « Il faut attendre ! La Croix-Rouge

s’occupe de nous! » disent les « pacifistes ». « Jamais Himmler ne remettra aux Alliés les prisonniers dans leur état lamentable. Notre seule chance est d’agir comme les gens de Varsovie » affirment les « activistes ». Leurs arguments : « Si l’armée nationale polonaise de l’intérieur a pu tenir 73 jours, nous pouvons davantage. Notre action nous est dictée par notre sort et celui de la guerre. Nos possibilités, par la proximité des dépôts et la configuration géographique, sont tout autres. Les troupes allemandes d’intervention seront coupées de leur ravitaillement ».

Entre tous les déportés, y compris les Allemands, la fraternité existe, car nous avons éliminé toutes les causes de discorde issues des appartenances politiques. Nous sommes prêts à payer le prix, tout le prix de la liberté!

Si de nouveaux massacres viennent à être commis, les responsables militaires des commandos extérieurs passeront à l’action. La population de Berlin n’en peut plus. Les bombardements l’ont usée. Les ouvriers allemands affirment qu’en secret les gens ont préparé chez eux des drapeaux blancs, avec des draps attachés à des bâtons, pour les mettre à leur balcon.

De nouveaux groupes d’officiers soviétiques venus d’autres camps et ramenés à Sachsenhausen, renforcent les cadres soviétiques. Leurs hommes de confiance se nomment Dimitri Mikhailovitch et Ivan Skovgarev.

Deux médecins russes, les docteurs Nikolaï Varnatchev et Nikolaï Chelakov, affectés à l’infirmerie, font tout leur possible pour aider et soutenir leurs compatriotes.

Parmi les 50 000 hommes de notre cité et des commandos extérieurs dépendant du camp se trouvent alors 16 000 Soviétiques, 8 000 Polonais, 3 000 Hollandais, 2 500 Norvégiens et Danois, 2 500 Tchèques, 2 900 Français et Belges, 2 700 Yougoslaves et 2 000 Allemands.

Le Comité international, conscient de l’imminence d’un massacre général, fixe au 11 mars à 12 heures, l’heure H de l’attaque. Le groupe de Polonais conduit par Zbigniev Misevitch et le Russe Alexander Ougoulev à la tête de ses plus fidèles camarades s’empareront à la *Hauptzeugamt* de 4 000 fusils et à la *Kraftfahrzeugamt* de plusieurs tanks que conduiront les tankistes russes sous la conduite de B. Samine. Une fois les gardes du camp chassés par le premier assaut, les chauffeurs transporteront l’infanterie armée de fusils et de mitrailleuses sur les points stratégiques de la région, comme prévu. Entourée de la digue de chemin de fer du Hohen-zollern-Kanal et de Lehnitz-See, Oranienburg constitue une forteresse naturelle.

Au dernier moment, le groupe de résistants allemands, indispensable pour l'opération, demanda l'ajournement de l'insurrection. D'une part, le groupe venait d'être décapité par l'exécution de ses chefs le 2 février. D'autre part, les survivants responsables de l'auto-administration dans le camp espéraient sans doute éviter l'effusion de sang, du fait que la Croix-Rouge internationale et suédoise s'occupait du sort des camps. Ils croyaient que Himmler n'oserait pas commettre une série de crimes dans cette phase finale de la guerre.

Les responsables militaires, occidentaux et russes, auraient préféré l'appui des parachutistes. Mais les appareils alliés se contentaient de tourner au-dessus du camp à très basse altitude, sans doute prenaient-ils des photos… Un bombardement eût facilité notre action militaire.

Une année où presque s'est écoulée depuis le dernier raid allié sur Oranienburg. Ce jour-là, le 17 avril 1944, nous relevions dans l'usine d'avions Heinkel 106 cadavres, 116 blessés graves et 28 blessés légers. On porta disparus 86 déportés dont certains étaient restés sous les décombres, mais une trentaine avaient réussi à s'enfuir. Arrêtés et amenés dans le camp on les soumit au traitement spécial du *Sonderkommando* Rœhn-Maschke. Quelques jours plus tôt, le 22 mars 1944, une escadrille avait laissé tomber quelques bombes sur le camp même, mais sans faire de victimes.

Un an plus tard, au printemps 1945, la gravité du moment n'échappe à aucun de nous. Le 15 mars, la Auerwerke, usine d'aviation, est attaquée. Des dizaines de femmes, des déportées, sont tuées ; leurs baraques sont détruites. Je n'ai pas le chiffre exact des victimes – les registres concernant les femmes ne passent pas par mes mains. On amène les survivantes dans notre camp. Affreuse image qu'offrent ces malheureuses, le crâne tondu, elles aussi en zébra. On vide pour elles deux baraques. Nos camarades délogés s'entassent chez nous. On ne peut plus bouger, 1 000 hommes par baraque ! Les bombardements se poursuivent.

Le 17 mars 1945, un commando extérieur de notre camp à Schwarzheide relève 8 morts, 27 blessés graves et 18 légers. Les prisonniers qui y travaillent deviennent autant de chômeurs.

Nous enregistrons encore des morts, pendant les bombardements des usines Siemens, Demag et dans d'autres commandos de travail.

Le 10 avril 1945, les alliés semblent décidés à raser les usines d'Oranienburg et à anéantir les dépôts de guerre. Ils attaquent en force – 12 à 15 formations de 9 appareils chacune, des B 17, puis par 12. Aux bombes incendiaires succèdent les bombes explosives. La forêt brûle autour du camp. L'incendie détruit les

cuisines, le dépôt des huiles, d'essence ; des magasins de munitions sautent. « Quand on se retrouvait entier, le premier geste était de serrer les mains de son voisin. Des motopompes pétaradaient dans tous les coins, l'eau n'arrivait pas, les canalisations principales ayant sauté… Les SS réquisitionnèrent les hommes pour déblayer les routes et désamorcer les engins non éclatés. Des voitures chargées de cadavres passaient… Vers la poudrerie, des entonnoirs béants, des ateliers soufflés. Les deux tiers des bâtiments détruits, éventrés ou rasés. Le *Kraftfahrzeug depot* anéanti[243] ».

Durant cette même attaque, la fabrique d'obus Klinkerwerke a été détruite. Mais nous avons à déplorer la mort de 250 des nôtres.

Si l'on se demande aujourd'hui, comment 50 000 hommes ont supporté pendant des années la bestialité des SS sans bouger, ce chapitre est une réponse. Il marque le degré de notre volonté et nos déceptions. Pour stimuler les prisonniers et coordonner leur résistance, il aurait fallu le concours des Alliés, il aurait fallu au moins qu'ils y pensent. Or, rien n'a été entrepris, aussi les SS ont-ils eu toutes les possibilités de moucharder, de torturer, d'assassiner, de transférer les prisonniers et d'étouffer leur volonté de résistance et leur désir de se soulever pour s'emparer de Berlin. Il n'est pas sûr qu'un soulèvement un an plus tôt eût causé plus de victimes que les bombardements. En tout cas, il aurait hâté la fin des combats.

Les mémoires d'Allan Dulles confirment la proposition faite par certains Allemands, inconnus de la Résistance et dont les conjurés du 20 juillet 1944 se méfiaient, d'opérer une descente aérienne sur Berlin. Des propositions de ce genre il y en a eu d'autres, émanant de « vrais résistants », mais aussi de « provocateurs » comme Schellenberg, à seule fin de connaître les intentions de Londres et de Washington. Himmler, lui, savait à quoi s'en tenir. Il pressait les ouvriers au travail, ne craignait pas une descente et avait les mains libres pour écraser la résistance.

Dans son discours du 3 août 1944 à Poznan, Himmler déclara qu'il se doutait que « les cochons » – il pensait à la *Wehrmacht* – entreprendraient quelque chose contre le *Führer* et que, pour cette raison, il avait pris des précautions aux alentours de Berlin.

Du mois de février au mois d'avril 1945, la nuit venue, des groupes d'officiers et de soldats, comprenant maintenant aussi des Hongrois, des Bulgares et des Italiens prenaient le chemin du crématoire, conduits par des SS du *Sonderkommando*. Pour la plupart, c'étaient des prisonniers de guerre, désignés

par la Gestapo comme traîtres au Pacte Tripartite, comme meneurs probables de la résistance organisée.

Je n'oublierai jamais l'arrivée d'un « transport » de Juifs venant de Budapest. Un rabbin, âgé, tenant sous son bras la « Thora », le livre sacré, semblait les conduire. À côté de lui se tenait un jeune homme qui paraissait sous ses ordres, il serrait contre sa poitrine comme un trésor, un quignon de pain, durci par le séjour prolongé dans des wagons hermétiquement clos. Arrivé devant la baraque de désinfection, le vieillard pensa se trouver devant le crématoire, il sortit d'une de ses poches une boîte de sardines. Il essaya de l'ouvrir, pendant que son disciple lui présentait les restes de sa miche. Les Juifs entonnèrent un chant liturgique.

Le vieil homme semblait vouloir partager avec ses coreligionnaires le peu de nourriture qui lui restait et renouveler le miracle de la multiplication des pains. D'un revers de main, une brute blonde envoya promener la boîte de sardines et le pain ; puis à coups de talon, les écrasa.

XII

Himmler, stratège et diplomate

Dès le début de la guerre, Himmler se rendait parfaitement compte que sa position après la victoire dépendrait de l’apport que ses formations auraient fourni au *Führer* et du degré d’importance qu’auraient atteint les SS dans le *Reich* triomphant. Pour le *Reichsführer*, la *Wehrmacht* traditionaliste serait incapable d’apprécier l’action révolutionnaire menée par les SS sur le front intérieur. Les généraux n’hésiteraient pas à tenter de diminuer les pouvoirs de l’Ordre Noir, en intriguant auprès du *Führer*, soutenus par la grande industrie qui subissait alors la concurrence de l’économie SS, en pleine expansion dans les pays occupés. L’industrie pourrait, elle aussi, soutenir la thèse d’une simple colonisation de l’Est, de style classique, alors que le plan de Himmler prévoyait une germanisation totale dans un temps record, vingt à trente ans.

Le parti, avec ses *Gauleiter* dominés par Gœring, Bormann, Gœbbels, grâce à l’appareil étatique, a contrarié de tout temps l’activité des *Führer*-SS, dispersés à travers le *Reich*, qui détenaient les fonctions supérieures de la police et contrôlaient même les départements militaires. De là le désir de Himmler d’augmenter les unités SS, de pratiquer l’autofinancement de ses organisations, sa tendance à éliminer par n’importe quel moyen les ennemis des SS des différentes institutions de l’État, à introduire ses hommes de confiance dans toutes les activités du gouvernement et à les y placer aux postes clés. Tout cela lui paraissait encore insuffisant, aussi cherchait-il des appuis auprès des cercles industriels, dont certains redoutaient Gœring et l’extension de ses tout neufs Konzern-mammouths.

Je n’en veux pour preuve que la déposition faite par Karl Wolff devant le tribunal militaire de Nuremberg lors du jugement des directeurs de l’I.G. Farben, de Walter Dürenfeld, directeur de l’I.G, à Auschwitz et de Heinrich Bütefisch, directeur des Leuna Werke, *Obersturmbannführer*-SS et membre de l’Amicale du *Reichsführer*.

« Gœring s’est mis en travers de notre projet en empêchant les SS de prendre

une grande influence dans l'industrie. »

L'IG.-Farben comptait alors un personnel de 150 000 hommes, la plupart détenus étrangers et déportés, parmi lesquels 10 000 prisonniers de guerre. Si ce Konzern a réalisé des bénéfices colossaux pendant la guerre, c'est qu'un tiers de ses travailleurs étaient dans le sens le plus exact du terme: des esclaves. D'après Wolff, si la grande usine de matières grasses synthétiques, à Auschwitz, n'a pu être mise en route, c'est que son concurrent principal s'appelait Gœring.

Pour renforcer sa position, Himmler décida de commercialiser l'apport de ses services de police et d'administration : la main-d'œuvre de millions d'esclaves. Aussi fonda-t-il en 1942 la « direction administrative et économique » (WVHA) en prescrivant que les camps de concentration ne devaient plus être considérés exclusivement comme des « instruments politiques, mais aussi économiques, indispensables pour la conduite de la guerre. » Les confiscations des biens en possession des déportés, juifs ou politiques, comptaient pour peu; l'essentiel consistait dans la vente de la force physique des détenus à l'industrie, cela aux conditions les plus avantageuses. Dès lors, il commença à former ses propres entreprises imposées par la situation militaire dans le *Reich*, en Pologne et en Russie occupées. Il pensait également par les mêmes moyens renforcer ses positions auprès des financiers et des monopolistes, dont les machines ne pouvaient tourner à plein, parce qu'en raison de la mobilisation poussée, la main-d'œuvre faisait défaut. Les ouvriers qui manquaient aux industriels, seul Himmler pourrait les leur fournir. Le jour où 20 à 30 % de la main-d'œuvre des industries clés sera étrangère et que des femmes composeront la majorité des effectifs allemands, la protection des usines par les SS s'imposera d'elle-même. La collaboration constante entre l'industrie et la Gestapo ouvrira des perspectives nouvelles: l'établissement d'une immense industrie SS.

J'ai signalé que Gœring avait, lui aussi, son service de renseignement qui, bien que noyauté par des gens venant de tous les horizons, des monarchistes et des conservateurs jusqu'aux libéraux et même aux communistes (Rote Kapelle), avait systématiquement contrecarré les aspirations de Himmler. Celui-ci se mit donc en position d'autodéfense. Sa crainte suprême: qu'à la fin de la guerre, Gœring, en tant que successeur légitime du *Führer*, étende son influence sur la police. Himmler trouva au début des alliés valables en Ribbentrop et dans les jeunes collaborateurs du ministre. Ceux-ci, sortis tous de la *Dienststelle* du ministre des Affaires étrangères, ne pensaient qu'à renforcer la position de leur chef auprès du *Führer* et à obtenir les postes supérieurs de l'Auswärtiges Amt qui étaient encore occupés par des vétérans de carrière installés par Neurath

après la prise du pouvoir, ou des gens qui, par leurs relations ou leur appartenance à des familles en rapport avec le secrétariat du Parti, subissaient l'emprise de Gœring, de Bormann et de Gœbbels.

Rivalité entre Ribbentrop, Gœbbels et la SD

Ribbentrop désirait à tout prix jeter dans la balance l'alliance avec l'Italie, cet allié apprécié que le *Führer* se gardait de heurter, Ribbentrop considérait comme son œuvre l'entrée de plusieurs nations dans l'Alliance (initialement tripartite) : Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Slovaquie, Yougoslavie, et les relations d'alliance avec le Japon et la Finlande. Son orgueil le poussait à mener la lutte contre le personnel qui se liait à Gœring ou Himmler. Les trois grands du Parti détendaient leurs attachés dans les ambassades, représentant les ministères de l'Air, de la Propagande et de l'Intérieur (SS).

À cette époque, vers 1940-1941, Gœbbels n'était pas encore l'homme fort qu'il devint vers la fin de la guerre. Et cela se conçoit. Les succès militaires allaient plus vite que la radio. Les foules, d'elles-mêmes, hurlaient leur enthousiasme. Gœbbels détenait pourtant un levier d'importance dû à sa position de *Reichsminister* de la propagande: la direction de la presse, de la radio et du cinéma, une influence prépondérante dans les cercles artistiques, littéraires et même scientifiques. Chacun tenait à obtenir des récompenses dont dépendait sa gloire – et son budget. Un mot de Gœbbels et un savant, auteur, compositeur, peintre, journaliste devenait célèbre.

Hitler estimait l'influence extraordinaire de Gœbbels, dont la parole fascinait les foules. Lui-même autodidacte, il appréciait ce « docteur », créateur d'une véritable science de la propagande. Il se plaisait à écouter les discours pathétiques que Gœbbels dédiait à sa gloire, il appréciait que cette propagande, si puissante dans le pays, agit également au dehors. Le rayonnement culturel à l'étranger constituait un des départements importants du ministère de Gœbbels.

Ribbentrop, ancien représentant de la firme de Champagne *Imprograma*[244] et exportateur du « Sekt Heinkel », dont il devint propriétaire par son mariage, éprouvait un certain complexe vis-à-vis de cet intellectuel, qui charmait les foules, et avec lequel le *Führer* discutait littérature, théâtre et cinéma. Gœring n'aimait pas non plus ce « charlatan » et *Schürzenjäger* (coureur de filles), le ministre de la Propagande s'entourant volontiers de belles artistes de théâtre ou de cinéma. Quant à Himmler, son animosité pour Gœbbels voisinait la haine. Il détestait ce « fakir » dont l'influence sur Hitler égalait presque celle qu'il possédait sur le public. Himmler, avec son travail méthodique n'arrivait dans la

maison que pour « laver le linge sale ».

Pour renforcer sa position policière, il est allé jusqu'à intriguer contre ses collègues, Gœbbels, le coureur de jupons, Gœring, le « profiteur » devenu milliardaire, Ribbentrop, cet « incapable » vaniteux, qui gaspillait l'argent du *Reich* pour ses demeures privées. Son mépris pour ses rivaux n'empêche pas Himmler de pactiser parfois avec les uns pour mieux contrecarrer les ambitions des autres. Sous prétexte d'assurer la sécurité de ces trois ministres, il épie leurs conversations téléphoniques.

En 1941, Himmler fait éclater contre Gœbbels l'affaire du professeur Bœhmer, pour gagner la confiance de Ribbentrop. L'activité de Bœhmer, spécialiste de la presse internationale auprès de Gœbbels, diminuait peu à peu l'importance de l'Auswärtiges Amt, dans le domaine de la propagande.

En 1942, quand les services secrets de Gœring gênent la SD, Himmler découvre un réseau de résistance communiste dont le meneur, Schultze-Boysen, est installé dans un fauteuil du Ministère de l'Aviation. Il se débarrasse alors du service secret de Gœring.

L'année suivante, surgit l'affaire Martin Luther, qui frappe à la fois le secrétaire d'État des Affaires étrangères, ennemi personnel de Himmler, et son chef Ribbentrop.

En 1944, c'est la liquidation de Canaris, et de ses amis, action qui vise à enlever à l'armée son service d'espionnage.

Vers la fin de la guerre, Himmler se lie de nouveau avec Gœbbels, qui jouit toujours de la sympathie du *Führer* qui l'a nommé Commissaire du *Reich* pour la Défense totale.

Un seul homme est invulnérable, Martin Bormann, non comme le pensent les historiens, parce que, ses talents d'intrigant surpassent ceux de Himmler, niais tout simplement parce que Hitler lui a confié la supervision de toutes les affaires du Parti et que Bormann a saisi le jeu de Himmler et défend ses *Gauleiter* sur l'autorité desquels repose l'organisation des masses. De plus, pour Hitler, la police, tout en étant un instrument de répression indispensable, n'est pas adaptée à l'agitation des foules. Au contraire, Bormann et Gœbbels représentent les pivots de la mobilisation du peuple, ils sont pour Himmler ses ennemis les plus redoutables. Une fois l'opposition écrasée et Hitler écarté par un jeu diplomatique ou par la contrainte, tous deux, moins compromis dans la répression directe et représentant la masse allemande, pourraient se poser, non seulement comme les successeurs légitimes du *Führer*, mais comme les seuls

capables d’éviter l’anarchie et la guerre civile. Gœbbels et Bormann, sans Hitler et l’organisation SS, deviendraient des « interlocuteurs valables », surtout s’ils s’appuyaient sur l’armée, pour les tractations de paix avec les Occidentaux et avec l’URSS.

Le grand souci de Himmler, durant les derniers mois de la guerre est de tout faire pour éviter ce processus. La solution Gœbbels-Bormann serait pour les SS la défaite irrémédiable. Il n’entrevoit qu’une possibilité du dernier moment: « rouler » ses rivaux, comme il pense aussi tromper les Juifs, en accusant Gœbbels et Bormann d’être les seuls responsables de la « Solution finale ». Kersten témoignera plus tard que la seule fois où Himmler a refusé d’obéir à son *Führer*, c’est lorsque Hitler lui a ordonné l’anéantissement brutal des Juifs.

Himmler va-t-il réussir à imposer sa politique ?

Il dispose de trois leviers :

1° L’appareil de répression, pour protéger les secrets concernant les activités de son organisation et pour éliminer les concurrents secondaires, mais qui font la politique de ses adversaires ;

2° Le monopole de tous les services d’espionnage; il est donc le seul capable de mener les tractations avec l’étranger et il dispose de la vie de millions d’otages;

3° La direction de l’armée de réserve et de ses divisions; il veut les jeter dans la dernière bataille, persuadé qu’elles remporteront la victoire et que lui, leur chef, sera considéré par tous comme le Siegfried triomphant de ce reptile; le bolchevisme.

Donc, puisque Himmler ne peut envisager une paix avec les Russes, vu les crimes commis sur ses ordres en Europe orientale, il veut offrir à l’Occident 500 000 déportés politiques et 100 000 Juifs évacués vers l’Ouest. Il espère par ce geste prouver qu’il est innocent des massacres. En même temps, il dispose de l’organisation administrative de l’Allemagne et, comme chef militaire, il est le seul qui puisse conclure un armistice ou un protocole de capitulation.

La bravoure et les pièges du *Reichsführer*

Décidé à se poser non seulement en défenseur de la patrie en danger, mais aussi de la forteresse Europe, dernier rempart de l’Occident contre le bolchevisme, Himmler espère parvenir à tromper les belligérants. Soutenu dans ses projets par ceux de ses collaborateurs les plus tentés par l’esprit d’aventure, Himmler se croit seul capable de prévenir le désordre intérieur et d’obliger les

soldats allemands à lutter jusqu'au bout. Le *Reichsführer* défend ainsi l'idéologie et le potentiel physique des SS, qui, dans la dernière phase de la guerre, risquent d'être dépassés, et même, rejetés par les forces intérieures du pays. La terreur dans le *Reich*, la provocation à l'étranger, et son autorité militaire seront autant d'atouts pour diriger la diplomatie et imposer la paix séparée à l'Occident. Si l'Allemagne ne sortait pas victorieuse, au moins elle se garantirait une « paix honorable ». La plus grande partie de la superstructure étatique nationale-socialiste du type SS, force indispensable pour protéger l'Europe du chaos, devait être assurée.

La digue pour tenir les Russes à distance raisonnable, se placera dans le Sud-Est européen, le bassin danubien et sur la Vistule. Ces régions constitueront un glacis sanitaire dont le *Reich* sera le donjon. La lutte dans les montagnes de Bosnie, les Carpathes et sur la Vistule que les SS souhaitaient imposer aux Russes se poursuivra suivant la stratégie conçue par Himmler et son entourage. Double perspective : un plan et un programme. Par la suite, les réalités seront autres, Himmler se limitera à prendre en main la diplomatie du *Reich* agonisant. Général battu, il disposera encore, pour prolonger la guerre, de l'appui de sa police, de l'hypothèque sur des millions d'otages et, plus encore, sur le potentiel industriel allemand.

Ces conceptions militaires fondées sur le contrôle par les SS du potentiel stratégique du *Reich*, ne sont pas une improvisation des derniers moments de la guerre. Dans l'esprit de Himmler, elles datent de longtemps, mais le fait que Hitler collaborait avec ses Feldmarschalls et que la *Wehrmacht* remportait des succès foudroyants sur tous les fronts obligeait le *Reichsführer* à se limiter au rôle d'organisateur des territoires occupés. Le sort des armes a dicté un changement.

Le 2 février 1943, 300 000 soldats allemands capitulaient à Stalingrad et le 16, les Russes chassaient de Kharkov les deux divisions d'élite SS *« Das Reich »* et *« Adolf Hitler »* conduites par le général Hauser. Cette défaite, Himmler ne pouvait pas l'accepter. Il envoya d'urgence la fameuse division de bouchers « Totenkopf » sous le commandement d'Adolf Eicke, ancien inspecteur des camps de concentration à Sachsenhausen. Pour montrer son héroïsme, Eicke se déplaçait en avion. Il fut abattu au cours d'un vol d'observation, mais les préparatifs pour la reprise de Kharkov continuèrent sous la direction des généraux SS Hauser et Steiner, qui formèrent pour la première fois un corps d'armée à trois divisions SS qui réussit, sans tenir compte des pertes, à enlever la ville le 11 mars 1943. Ce succès impressionna Hitler à tel point qu'il décida,

malgré l'opposition de la *Wehrmacht*, de permettre au *Reichsführer* de former d'autres divisions SS. Kharkov fut ainsi la première et dernière réussite des SS sur le front.

Vis-à-vis de l'étranger, il réclame le renforcement de l'activité des services secrets et l'application d'une nouvelle politique d'orientation. Il faut par tous les moyens obtenir de la compréhension de la part des Américains envers le *Reich*, prêt à régler la question juive d'une façon chevaleresque, et surtout provoquer la discorde dans l'alliance soviéto-américaine qui, pour lui, ne tient que par « la volonté des hommes d'État juifs et enjuivés ».

Après le débarquement des Alliés en Afrique et la défaite de Stalingrad, on peut déjà relever des indices d'une stratégie diplomatique en puissance qui s'affirmera au cours des années 1943-1944.

Himmler a senti que si les SS ne coiffent pas la diplomatie, l'Auswärtiges Amt, soutenu par l'*Abwehr*, continuera son action routinière. D'ailleurs que peuvent offrir aux Alliés, pour les amener à composer, ses concurrents ? Rien, tandis que les SS eux, détiennent des gages. Mais pour parvenir à ce but, il faut commencer par éliminer les « professionnels » pour mieux semer la pagaille chez les adversaires.

Kaltenbrunner, devenu chef de la RSHA, a divisé son immense champ d'action en trois secteurs bien déterminés : Nord (Hollande, Danemark, Norvège, Suède, Grande-Bretagne) où Schellenberg et Best mèneront les opérations ; Ouest (France et Belgique) sous la direction de Müller et d'Oberg ; Sud (Suisse, Italie, Vatican, Pays d'Europe centrale) chasse réservée de Kaltenbrunner, secondé par Wolff, l'ambassadeur Rahn et Hœttl.

D'où autorité accrue de Best de Paris à Copenhague, de Wolff, du Q.G. du Füher en Italie. La ligne décidée ne passe pas par les « professionnels » de l'Armée et des Affaires étrangères, mais par des SS si engagés qu'ils ne peuvent trahir. Que devront-ils faire ? Prouver à ceux qu'ils contacteront la bonne volonté des SS, le souci qu'ils ont des camps et des prisonniers, du sort des Juifs, des ecclésiastiques, et affirmer que la lutte impitoyable contre les communistes sera poursuivie avec une énergie accrue. L'action générale sera menée dans chaque secteur avec un appareil nombreux, mais systématiquement, en ayant en vue un seul but : dissocier l'alliance soviéto-anglo-saxonne.

Encore aujourd'hui, certains affirment que la proposition faite par Eichmann, le 5 mai 1944 à Joel Brand, représentant de la communauté juive à Budapest, de garantir la vie de 700 000 Juifs pour recevoir en contrepartie 10 000 camions, à

Salonique, représentait une proposition sincère de Himmler, prise même contre la volonté de Hitler.

Pendant qu'on déportait les Juifs, Eichmann, l'homme de Himmler, discutait. C'était une amorce de ces discussions que Himmler voulait mener avec les Occidentaux. Le 19 mai 1944, Joel Brand se rend avec le SS Kurt Bacher à Istanbul pour rejoindre le Proche-Orient et soumettre la proposition de Himmler à l'Agence Juive. Les deux émissaires, arrêtés à la frontière turco-syrienne, réussirent quand même à remettre leur message à Mosche Sharett, représentant de l'Agence Juive. Mais au lieu d'accepter cette proposition, Anthony Eden adressa un avertissement aux dirigeants allemands sur leurs responsabilités dans les crimes commis et Cordell Hull, secrétaire d'État américain, annonça que les criminels passeraient en jugement devant un tribunal militaire.

Comme la réponse de Joel Brand tardait, Himmler comprit que cette proposition de troc n'était pas conforme aux usages de la diplomatie. Comment les Anglo-Américains eussent-ils pu débarquer 10 000 camions à Salonique sans que les Soviétiques ne voient dans cette affaire une aide aux Allemands sur le front de l'Est ? On lit une proposition plus modeste.

Le 14 juin, Eichmann offre l'envoi en Suisse, comme début, de 30 000 Juifs contre 20 millions de francs suisses ; Himmler songe à donner cet argent à la Croix-Rouge internationale pour financer l'opération. Cette proposition, Roosevelt ne pouvait pas la refuser. Il s'engagea même personnellement. Mais les services de Himmler, loin de se hâter de remplir le contrat, commencèrent à atermoyer, en faisant valoir les difficultés de transport. Entre temps, le 18 juillet, Londres avait rendu public l'odieux marchandage de Budapest.

Pendant que les fours d'Auschwitz travaillaient à plein, Himmler concentra une partie des otages juifs, morts en sursis, dans le « camp de transit » de Bergen-Belsen, créé par son ordre daté du 2 mai 1943. Il lui donne le nom d'*Aufenthaltslager* (camp de séjour). Il groupe les prisonniers politiques et raciaux destinés à être transférés vers l'étranger. Dans le langage des SS, ce camp est considéré comme celui des *Vorzugsjuden* (Juifs privilégiés).

On voulait à ce moment donner l'assurance aux puissances occidentales que les Juifs étrangers n'étaient pas laissés à l'Est où ils auraient pu subir les conséquences dramatiques des fronts en mouvement, mais qu'on leur avait réservé un séjour de toute tranquillité dans la Zunerburger Heide.

Sdenka Wantlova nous décrit ce transport qui dura un mois et où la plupart des transférés vécurent dans des wagons sans lumière et sans installations

hygiéniques. Se procurer de l'eau sale lorsque l'occasion s'y prêtait était pour eux un don du ciel. « Comme des animaux sauvages, les prisonniers se jetaient sur le potage qu'on leur distribuait[245]. »

L'entassement devenait terrifiant et Himmler n'avait ni l'organisation sanitaire, ni même les possibilités d'assurer la nourriture des malheureux. Durant l'hiver 1944-45, pendant les seuls mois de décembre et de janvier, on compta 8 000 morts. Par la suite, sévit le typhus. Cela n'empêcha pas que d'autres convois furent dirigés vers ces camps. On profita de cette épidémie pour se débarrasser des témoins gênants et pour expliquer à la Croix-Rouge internationale que la maladie infectieuse était, hélas ! la conséquence des bombardements et qu'il était bien difficile de secourir ces malheureux.

En dépit de la mortalité, augmentée par la faim et le manque d'hygiène, Himmler n'est pas très pressé de faire passer en Suisse les 30 000 Juifs promis à Roosevelt. En sept mois, il n'en a pas expédié plus de 2 800. Le 21 août: 318, le 6 décembre: 1 366 et le 6 février 1945 ; 1 100 ; puis les transports s'arrêtèrent. Après la guerre on racontera que Hitler, ayant eu connaissance de ces libérations, – car la presse suisse signalait l'état pitoyable des prisonniers du « camp pilote » – se mit en colère. Reitlinger croit à ce témoignage de Kurt Becher, à Nuremberg[246]. Comment peut-on imaginer que Himmler aurait osé envoyer en Suisse près de 30 000 Juifs sans la permission de Hitler ou proposer le troc de 700 000 Juifs pour 10 000 camions? Comment cacher à Hitler qu'à Auschwitz « on arrêtait les fours » et qu'on allait débarquer 10 000 camions à Salonique ?

C'est un fait que, durant ces conversations, sur les 450 000 Juifs déportés de Hongrie, 320 000 sont morts. Hitler et Himmler voulaient tout simplement, par les conversations sur ces transferts des Juifs, amorcer les pourparlers de paix.

Les tentatives de pourparlers pour la paix allaient dans différentes directions. Kaltenbrunner discutait souvent avec Hitler, au cours de la conférence qui se tenait à la Chancellerie, de la voie à prendre pour « accrocher les pourparlers avec les Occidentaux ». Pour donner une importance extraordinaire aux questions concernant les prisonniers, Hitler intervint lui-même. Dans un communiqué tapageur, il déclara qu'il mettrait dans les fers tous les prisonniers alliés si les Occidentaux continuaient à maltraiter les soldats allemands en captivité en Angleterre ; rien de plus qu'un procédé pour stimuler l'opinion allemande, mais surtout pour faire intervenir les institutions chargées de l'application des conventions de Genève de 1929.

Les services SS tenaient des statistiques spéciales de tous les prisonniers

supprimés par la Gestapo et y ajoutaient les morts par épuisement ou par exécutions sommaires. On les porta sur la liste des victimes tuées lors des bombardements. Souvenons-nous que le 24 août 1944, le nom d'Ernst Thälmann assassiné six jours avant d'une balle dans la nuque, fut inscrit sur une de ces listes. D'autres personnalités françaises, polonaises, belges, « liquidées », y figurent.

Himmler voulait démontrer aux hommes de la Croix-Rouge et au monde que les bombardements coûtaient cher et qu'ils anéantissaient beaucoup de ceux qu'on voulait libérer.

Les questions de pourparlers touchant les Juifs, prisonniers de guerre et détenus politiques furent étudiées par les différents services du gouvernement suivant la méthode habituelle de désordre pratiquée par les dignitaires du IIIe *Reich*. Ribbentrop se plaignit: « Les autres pays n'ont pas de SS, mais des ministères des Affaires étrangères ! » Pour remédier à la pagaille, Hitler ordonna que tous ces pourparlers passent par les Affaires étrangères, mais que les institutions internationales s'adressent aux services allemands qu'elles tiennent pour les plus responsables, c'est-à-dire les SS.

À partir de 1944, après la suppression de l'*Abwehr*, toutes les conversations pour les problèmes concernant les prisonniers politiques seront menées par Kaltenbrunner, chef de la RSHA, et Heinrich Müller, chef de la Gestapo. Les questions concernant les prisonniers de guerre dépendront du maréchal Keitel et du général SS Gottlob Berger. Le problème juif sera réservé à Himmler qui supervisera toutes les tractations. Schellenberg s'occupera, en tant que représentant de Himmler, des relations avec le Congrès Juif mondial et les pays scandinaves.

La décision de Hitler ne changea rien. La lutte continua entre Ribbentrop et Himmler, puisque les questions capitales devenaient du ressort de Himmler et qu'il en référait directement au *Führer*.

Pour discréditer Ribbentrop, les SS menèrent une campagne à l'étranger, en le présentant comme le véritable opposant à une politique plus libérale. Kaltenbrunner marcha avec Himmler, car, dans son secteur sud, la question juive et les déportations politiques comptaient énormément. Kaltenbrunner, par l'entremise du général Fegelein, beau-frère d'Eva Braun, pouvait facilement contrecarrer Ribbentrop. Dans ses mémoires, Schellenberg reconnaît avoir lancé le projet de faire de Kaltenbrunner le chef de la diplomatie. Fegelein, sans formation politique et qui craignait d'être poursuivi après la guerre pour sa

carrière éclair et ses fonctions auprès du *Führer*, était toujours prêt à toutes les combinaisons. Aussi s'était-il beaucoup intéressé aux pourparlers avec les Suisses et les Suédois, sans mettre trop en cause ses collègues, ce qu'un jour Hitler ne lui pardonna pas.

Sur les tables de Himmler et de Kaltenbrunner s'entassaient les dossiers et les rapports de tous « les SS humanitaires » tendant à amorcer partout des pourparlers pour le « sauvetage » des pauvres prisonniers par Himmler. Entre autres, le plan de Mme Immfeld, de Saint-Gall, qui annonce à l'organisation juive que Himmler accepterait de déplacer dans le sud de la France, un grand nombre de Juifs, 20 000 pour commencer. Mais toujours le même obstacle: les moyens de transport, alors qu'il serait si simple de les faire vivre dans les campagnes allemandes non bombardées.

Une de ces actions a failli aboutir, à Paris : celle de Karl Oberg, chef de la Gestapo en France et confident de Himmler. En août 1944, tandis que les troupes alliées approchaient de Paris, il s'est produit un précédent qui autorisait bien des espoirs.

Karl Oberg manœuvre pour provoquer la discorde entre les résistants communistes et les troupes gaullistes. Oberg, avec l'accord de Himmler, laisse entendre à Raoul Nordling, consul général de Suède, que le *Reich* serait prêt à lui remettre les prisonniers politiques en échange de prisonniers de guerre allemands détenus par les Alliés.

Le 17 août, le général von Choltitz et le représentant du *Militär-befehlshaber* signèrent un accord avec Raoul Nordling, par lequel la Suède « prendrait sous sa surveillance les détenus politiques des prisons, des hôpitaux, des camps et qu'aucun transport vers l'Allemagne ne serait plus effectué, sous condition qu'un prisonnier politique serait échangé contre cinq prisonniers de guerre allemands ».

Sans l'avance rapide des troupes alliées et le soulèvement de Paris, le contrat eût pu être réalisé, mais les détenus politiques ayant été libérés, les clauses ne tenaient plus. Le 18 août 1944, Oberg ordonnait la déportation de 1600 prisonniers du fort de Romainville et du camp de Compiègne. On les échangerait plus tard, dira Oberg, sur la base d'un contre dix.

L'esprit de cette nouvelle politique se perçoit davantage encore dans l'ordre du 16 septembre 1944 envoyé par Heinrich Müller, chef de la Gestapo, au commandement de Sachsenhausen, lors de l'arrivée de jeunes policiers de Paris, détenus jusque-là dans différentes prisons.

Dans une note extraite des documents découverts par les déportés allemands à la Gestapo, 106 Kurfürstendamm, et qui concerne les directives ordonnées aux SS lors de l'évacuation de Paris, en août 1944, on peut lire :

« Le *Führer* a ordonné l'évacuation de Paris et interdit toutes les destructions des objectifs industriels, gares ou monuments, sauf les ponts, afin de retarder l'avance de l'ennemi. L'électricité, le gaz, l'eau et le ravitaillement doivent être remis intacts aux troupes alliées. Les commandants locaux doivent s'efforcer d'éviter des effusions de sang entre les maquisards et la force armée de l'Allemagne[247]. »

Aussi comprend-on la décision de Himmler de remettre le plus grand nombre de prisonniers politiques aux autorités françaises. Himmler ira jusqu'à s'adresser personnellement au général de Gaulle pour plaider la compréhension entre la France et l'Allemagne.

Obéissant à cette conception mûrement réfléchie dès la défaite de Stalingrad, Himmler avait commencé à envisager deux politiques : une secrète, tendant à anéantir le maximum de ses ennemis politiques et raciaux (il croyait pouvoir justifier leur disparition par la guerre) ; et une spectaculaire, mais dont les gestes n'avaient qu'une importance relative, pour montrer la bonne volonté du *Reich* et surtout des SS.

Chacun à leur façon, les amis des SS consacrèrent des biographies plus ou moins élogieuses à leur chef Himmler, faussant ainsi l'image de celui qui incarnait l'oppression de l'homme et qui est le véritable responsable des fours crématoires.

À les entendre ou à les lire, ces « braves gens », bien que guettés par les limiers du *Führer*, ont réussi à obtenir du *Reichsführer* des conces-sions incroyables et cela à l'insu et contre la volonté du despote Hitler ou de son ami Kaltenbrunner[248].

Cette falsification persévérante des événements les plus dramatiques de l'histoire de la dernière guerre a amené l'opinion à se convaincre que si les SS n'ont pas entraîné dans l'abîme les 600 000 prisonniers politiques et les 75 000 Juifs qu'ils détenaient encore aux derniers jours de la guerre, c'est que les fours des crématoires et les fosses collectives n'ont été que des épisodes, imputables à quelques énergumènes, à des fous, comme il s'en est trouvé à toutes les époques.

Dans le domaine de la religion, Himmler se montre aussi un protecteur des prêtres. N'a-t-il pas « sauvé » la tête de l'évêque d'Oslo, Eivind Berggrav,

demandée par Joseph Terboven, commissaire du *Reich* en Norvège, ami de Hitler ?

Les machinations diplomatiques du *Reichsführer* datent déjà de 1942 et nous ne comprendrons rien aux actions de Bernadotte, de la Croix-Rouge internationale et du Congrès Juif mondial, si l'on ne se rapporte pas à l'analyse systématique des agissements méthodiques des SS. Ils permettront à Himmler de se présenter comme le seul des dirigeants du IIIe *Reich* capable de discuter de la capitulation ou de la paix avec Eisenhower. Nous pourrons aussi comprendre la « trahison » flagrante de Himmler envers son maître.

C'est à Schellenberg qu'il faut attribuer l'idée d'utiliser les Norvégiens de Sachsenhausen pour l'action diplomatique des SS.

Le Dr Didrick Arup Seip[249], recteur de l'Université d'Oslo, beau-frère de l'évêque Berggrav, ce savant, ardent patriote, arrêté en même temps que 300 de ses étudiants, avait été déporté en Allemagne. Les étudiants furent en majorité envoyés à Buchenwald, le professeur à Sachsenhausen. À son arrivée, il subit des sévices, mais la Gestapo comprit vite que l'arrestation du recteur excitait la colère des Norvégiens. Les professeurs et les organisations culturelles d'Oslo protestaient avec vigueur. L'affaire émut également l'opinion suédoise.

Himmler libéra le recteur Seip à la fin de 1942, mais il lui imposa un stage comme germaniste dans le séminaire du professeur Walter Wüst, recteur de l'Université de Munich, qui dirigeait, du point de vue scientifique, l'action de l'*Ahnenerbe*.

Les actions de la police secrète nous démontrent que la déportation des otages norvégiens en 1941, avait été voulue par Heydrich et Schellenberg « pour porter un coup à l'Intelligence Service britannique et impressionner les Suédois ». C'était alors le temps des avances victorieuses vers Moscou et vers Leningrad. L'année suivante, à l'automne, la situation militaire s'était modifiée.

L'opération stratégique engagée en été 1942 par le général Halder en direction de Stalingrad, avec pour objectifs lointains les pétroles de Bakou, et plus lointains encore, le Caucase et l'Inde commençait. L'E.M. de la *Wehrmacht* et les SS de Himmler étaient si persuadés de la réussite de ces plans que Hitler relevait les troupes de l'Ukraine pour hâter la prise de Leningrad. Hitler, poussant ses armées dans le Sud, voulait couper les communications avec les Anglo-Saxons à travers le Caucase. Le blocus du nord de l'URSS étant pratiquement réalisé (Leningrad, Mourmansk), Hitler pensait obtenir ainsi la décision militaire sur les Soviétiques pour la fin de l'année 1942. Les meilleures

troupes SS se trouvaient déjà au-delà du cercle polaire, pour synchroniser l'attaque. À ces opérations militaires, il fallait une préparation psychologique. C'est alors que Schellenberg, appuyé par Himmler, lança le mot d'ordre « mobilisation de l'esprit nordique contre le bolchevisme ». Et c'est dans ce contexte que se situe la libération de Seip (31-10-1942), premier jalon posé par le *Reich* pour influencer les Scandinaves.

En effet, en 1942, le *Reichsführer* ne croit plus à la possibilité de l'action en Angleterre des deux Haushofer, le père et le fils, ni à celles du groupe financier soutenu par Wilhelm Keppler, naguère à la Norddeutscher Lloyd. Finis les espoirs fondés sur Karl Rasche, de la Dresdner Bank, sur l'avocat Josef Müller qu'on imaginait être *persona grata* au Vatican. Quant aux émissaires envoyés par les cercles protestants vers les communautés évangéliques de Suisse et de Suède, ils sont revenus bredouilles. Son plus grand espoir, il le fonde sur l'évêque d'Oslo Berggrav, et sur l'action diplomatique auprès des Suédois.

En outre, Himmler est en pleine crise de méfiance. Il soupçonne tous ceux qui l'ont servi auparavant, il les accuse de jouer double jeu, d'être des opportunistes, qui profitent des relations qu'ils se sont faites, par son entremise et par l'argent qu'il leur a versé, pour se mieux faire voir des Alliés, et, en Allemagne, servir ses adversaires. Il jette au panier ces rapports qui chaque jour lui parviennent de tous les coins du globe, accompagnés d'une demande de devises fortes pour aider les éléments étrangers prêts à soutenir l'effort du IIIe *Reich*.

Assez de promesses fallacieuses ! Elles n'ont coûté que trop de temps et d'argent. Les V-Mann (les agents) pour les contacts doivent être réduits au minimum. Il ne faut désormais utiliser pour l'action diplomatique que des gens soumis à la discipline SS, des gens que l'on tient par la crainte. Tout le monde doit être conditionné par la thérapeutique nazie. Quant à ceux qui pourraient contrarier cette action, ou qui se sont montrés opportunistes, ils doivent passer en jugement ou être liquidés. Ni les industriels, ni les agents de l'*Abwehr* ou de l'Auswärtiges Amt, ne sont plus qualifiés pour prendre des contacts avec l'étranger.

Le souci montré par Londres et par le commandant suprême des Alliés, Eisenhower *(Standshill proclamation)* envers les prisonniers de guerre et les détenus politiques incite les hommes de l'Amt VI à développer le projet de Himmler : utiliser les otages les plus éminents pour les contacts en vue d'une paix séparée, ou tout au moins, d'une trêve. On les « intoxiquera » savamment. On pouvait entendre les SS les plus hauts placés affirmer: « Le *Reich* n'hésitera pas, si les bombardements de terreur se poursuivent, à liquider tous les détenus

politiques et même les prisonniers de guerre… »

Mais, comme il fallait faire flèche de tout bois, on se servit aussi de gens moins reluisants qu’on avait sous la main.

C’est ainsi qu’on expédia à l’ambassade de Suède à Berlin, pour transmettre ce chantage, Felix Kersten, le masseur de Himmler dont j’ai déjà parlé et parlerai encore. Son but : alerter la cour royale de Suède et les cercles protestants.

Pour prouver que ces nouvelles correspondaient bien à la réalité et aussi éviter des parachutages de troupes aéroportées alliées sur les camps de prisonniers, qui eussent pu provoquer des opérations de diversion, Himmler, au printemps de 1944, rappela le décret *(Erlass)* du *Führer* proclamant *urbi et orbi* qu’en cas « de trouble organisé ou approche de l’ennemi vers un camp, tous les détenus doivent être anéantis ».

Pour l’aide à leurs prisonniers de guerre, le gouvernement norvégien en exil avait créé à Stockholm, dans la Suède neutre, un département spécial dirigé par Nils Christian Ditleff, un diplomate. On lui fit savoir que le *Reichsführer* ne s’opposerait à aucune des actions entreprises en faveur des prisonniers de guerre et des détenus politiques. L’initiative de Ditleff est approuvée par le gouvernement norvégien, installé à Londres, qui accepte alors, pour régler les problèmes, des contacts directs avec les services de Himmler. En décembre 1944, à la suite d’une conversation entre le comte Bernadotte et Ditleff, les deux hommes décidaient de s’entretenir directement avec Himmler. Antérieurement, en novembre, Kersten avait assuré aux Norvégiens et Suédois qu’ils « travailleraient » Himmler pour que leurs suggestions soient acceptées. Le sauvetage des prisonniers et la protection des persécutés sont le souci essentiel de la légation suédoise à Berlin, et de son ministre Arvid Richert.

Le raisonnement de Himmler est simple; nos rapports avec les Suédois sont bons. Notre attitude dans l’affaire Petersen et la bonne volonté que nous montrons à l’égard de l’action Bernadotte, doivent prouver aux Scandinaves que nous distinguons bien entre les intérêts du bolchevisme international et ceux de la monarchie suédoise. Nous ne croyons ni aux Américains anti-rooseveltiens, ni au poids du Vatican, ni à celui de la Turquie neutre. Les SS doivent maintenant faire preuve d’intelligence et de souplesse et concilier les exigences de l’uniforme et les méthodes affairistes des Scandinaves. Puisqu’il nous faut jouer la carte de la pitié pour les malades, utilisons les compétences, notamment celles de notre ami Karl Gebhardt.

Mais notre adversaire le plus dangereux reste la presse mondiale juive dirigée

de New York et décidée à saboter notre action. Nous avons fait savoir que c’est elle la responsable des troubles et de toutes les difficultés qui assaillent la communauté juive puisque ce sont les Juifs et leur presse qui exigent la capitulation totale, la destruction totale du peuple allemand, telle que l’ont conçue Morgenthau, Baruch, Churchill et Cie. Notre mot d’ordre : Défense contre l’invasion des hordes bolcheviques. Ni Baruch, ni Morgenthau ne peuvent nous interdire ce droit.

Ce plaidoyer *pro domo* du *Reichsführer* dont on retrouve le reflet dans le *Schwarzes Korps*, organe des SS, prouve jusqu’à l’évidence qu’il tient à rejeter toutes les responsabilités pour les crimes perpétués et qu’il est dans son intention de s’identifier aux sociétés humanitaires, la Croix-Rouge suédoise, la Croix-Rouge internationale et même le Congrès juif mondial qu’il distingue de la finance et de la presse juive.

La libération des Norvégiens et des Danois

Le 12 février 1945, première rencontre du comte Bernadotte et de Heinrich Himmler, à l’hôpital (Lazaret militaire) de Hohen-Lüchen, à 120 kilomètres de Berlin, fief du professeur Gebhardt.

Le Suédois ne trouve rien de diabolique dans le *Reichsführer* qui pourtant a droit de vie et de mort sur les millions de malheureux parqués dans les camps de concentration. Himmler laisse entendre comment il a sauvé Seip et Berggrav, qui sont pour Bernadotte de grands patriotes.

Himmler dément toutes les informations « tendancieuses » sur les cruautés commises dans les camps[250]. Avant l’entrevue, Schellenberg a cherché par « d’adroites indiscrétions » à convaincre le comte Bernadotte que Himmler s’était employé à éviter en 1941 l’invasion prévue de la Suède.

Lors de cette rencontre, en février 1945, Himmler considère la situation militaire comme grave, mais pas « désespérée ». Il ne croit pas à un risque immédiat de rupture du front sur l’Oder. « Pour Himmler, écrit Bernadotte, c’était vraisemblablement le front intérieur qui constituait le plus sérieux handicap. »[251] C’est le moment où, on le sait, il fait régner la terreur et la mort dans les camps.

Le *Reichsführer* affirma, au cours de l’entretien, que sans Hitler, l’Allemagne s’écroulerait et il souligna que lui-même était prêt à participer à l’évacuation des prisonniers politiques et des Juifs. Il fit même valoir que déjà, sur l’intervention de Jean-Marie Musy, ex-président de la Confédération Helvétique, et sans qu’il

eût été même question d'échange de prisonniers en contrepartie, il avait facilité l'amélioration du sort des Juifs du ghetto de Theresienstadt.

Schellenberg avait déjà insisté auprès de Bernadotte sur la fureur de Hitler lorsqu'il avait appris ces décisions et sur la détérioration des rapports entre le *Führer* et son « cher Heini », depuis ce jour-là…

Au cours des entretiens sur la libération des prisonniers norvégiens et danois, le *Reichsführer* déclara à Bernadotte : « Si nous acceptons votre proposition, les journaux suédois annonceront en grandes manchettes que le criminel de guerre Himmler, par crainte de recevoir le châtiment de ses crimes, tente d'acheter sa liberté. »

Avant son retour en Suède, Bernadotte a pu voir Ribbentrop, le 21 février 1945[252]. C'est en sa qualité de ministre des Affaires étrangères que Ribbentrop accorde à Bernadotte de débarquer à Warnemünde son matériel et son personnel. Les prisonniers danois et norvégiens, selon la décision conjointe de Himmler et de lui-même, seront rassemblés à Neuengamme, près de Hambourg, où Bernadotte n'aura qu'à les faire monter dans ses camions.

On a voulu faire entendre au Suédois que c'était en plein accord avec les Affaires étrangères que le *Führer* avait donné son acceptation à la libération des Norvégiens et des Danois. On autorisa même auparavant Bernadotte à entrer en rapports directs avec le professeur Seip, considéré par faveur comme le responsable et le porte-parole des Norvégiens prisonniers.

Schellenberg, lui, a présenté cette libération des Norvégiens comme une décision personnelle de son chef à l'insu et à l'encontre du *Führer*.

Mais en défendant les Scandinaves, qui avaient commis les mêmes actes de résistance que les autres, Bernadotte défendait moralement l'en-semble de la communauté concentrationnaire. Aussi Bernadotte était-il pour nous non seulement l'émissaire de la couronne de Suède, mais aussi le plénipotentiaire de l'armée zébra venu réclamer l'application de normes humaines dans cette guerre que Himmler menait en dehors des conventions internationales et morales.

Les Norvégiens et les Danois quittèrent Sachsenhausen en mars et début avril 1945. Concentrés à Neuengamme, ils furent par la suite transférés au Danemark, et aux derniers jours de la guerre, en Suède.

On peut juger par là de l'importance que Himmler attachait aux otages et constater que toute sa diplomatie est fondée sur l'utilisation des concentrationnaires, comme monnaie d'échange. Apprécions à son juste prix la

bienfaisance des SS : les Scandinaves sont libérés, mais l'immense armée des zébras n'est pas incluse dans ce contrat…

Himmler: « Effacer les traces de la persécution juive »

Le 1er février 1945, le ministère des Affaires étrangères du *Reich*, par la voie de son consulat de Genève, avait transmis avec un peu de retard, au président du CICR, un document au contenu très significatif dont l'importance devait s'imposer à un diplomate de la valeur du docteur Karl Burchkardt. En réponse à sa lettre du 2 octobre 1944, le ministère communique que les détenus politiques pourront adresser – via la Croix-Rouge – des nouvelles à leurs familles; désormais le CICR pourra s'occuper de leur santé et pourront recevoir des colis individuels et collectifs. En cas de poursuite judiciaire, le gouvernement du *Reich* « s'en tiendra aux règles fondamentales du code pénal allemand lequel prévoit la remise de l'acte d'accusation à l'accusé ». En d'autres termes, cette lettre ne se limite pas à la promesse d'un meilleur traitement et à des garanties de contrôle, mais modifie le principe de la détention préventive, le *Schutzhaft*, instauré par la Gestapo. Dès lors, la détention devra se fonder sur le code pénal et chacun aura le droit de se défendre devant un tribunal. C'est du moins ce qui ressort de ce texte.

Il est peu probable qu'un bureaucrate politique, voire un Ribbentrop lui-même, ait pu envoyer une lettre d'une telle importance, où chaque mot a sa valeur et qui va jusqu'à promettre la communication des noms de tous les détenus politiques, sans la permission du chef suprême Hitler.

La Croix-Rouge suédoise et le CICR à Genève avaient fait savoir à plusieurs reprises au gouvernement du *Reich* que les crimes commis contre la population civile et les détenus politiques seraient, la guerre terminée, sévèrement jugés par l'opinion mondiale. Le docteur Burckhardt spécifiait, le 9 décembre 1944, que les déportés ne pourraient pas être un des enjeux de la guerre. « Aussi longtemps que le gouvernement pense que la Croix-Rouge peut créer des conditions favorables à une entente, grâce à des négociations simultanées du CICR avec des représentants des puissances intéressées, il est possible de trouver un *modus vivendi*, dans la plus large signification du terme[253] ».

Sous prétexte de défendre les Allemands internés dans les pays alliés, Hitler tolérait ces pourparlers. Pas plus que Ribbentrop, il ne voulait se laisser distancer par Himmler. À défaut de négociations directes avec l'Occident, la croix-rouge, organisme neutre, permettait des sondages en vue d'une paix honorable. Par sa lettre du 19 décembre 1944, le CICR a mobilisé les USA, l'Angleterre, le

Canada et aussi les gouvernements en exil de la Yougoslavie, de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Hollande, de la Grèce, de la Norvège et de la France. Le résultat fut clair. Ribbentrop, approuvé par le *Führer*, accepta de modifier le statut des détenus politiques. Et on peut même lire dans la lettre du 1er février 1945 ces phrases très étonnantes, encourageantes aussi : « La question du rapatriement des détenus, soulevée dans la lettre du CICR du 9 décembre 1944, est en ce moment à l'étude. Il serait important, en vue des décisions à prendre, de savoir si le Comité International de la Croix-Rouge est en mesure de faire entrevoir également un rapatriement des personnes arrêtées en France, en Alsace et en Lorraine[254] ».

Si Ribbentrop et Hitler se reconnaissent prêts à agir ainsi, cela ne signifie nullement que Himmler et ses services partageaient la même opinion. Remettre des prisonniers à la Croix-Rouge signifie dévoiler leurs misères et leur spoliation, dont les responsables sont les bourreaux de Himmler. Hitler n'a jamais visité un camp de concentration, mais Himmler s'est rendu dans chacun d'eux, plusieurs fois. Hitler a sûrement approuvé le principe des camps. C'est pourquoi il soutenait Himmler, mais il n'est pas entré dans les détails. Himmler a agi avec les détenus comme si la victoire était certaine. En février 1945, Himmler, commandant l'armée de la Vistule, n'avait donc pas à se mêler aux tractations des services des Affaires étrangères avec le CICR. En outre, le responsable direct des camps de concentration en ce qui concernait les éléments politiques était la RSHA dont les chefs Kaltenbrunner et Müller jouissaient de la confiance totale de Hitler. Et voici que Ribbentrop va jusqu'à écrire à Burckhardt qu'il est prêt à rapatrier les personnes arrêtées en France, en Alsace et en Lorraine. Et cela comme une mesure de début, les perspectives étant plus larges encore.

Himmler pour sa part ne désarme pas. Il croit à la possibilité de survivre, lui et ses SS, grâce à une adroite politique d'adaptation. D'un seul coup, le « judéo-bolchevisme », c'est-à-dire le dogme qui identifie le capitalisme et le bolchevisme comme les deux formes économiques indispensables aux Juifs pour la domination du monde, est révoqué par l'ordre du *Reichsführer*.

Hitler, lui-même, dans son discours du 10e anniversaire de l'introduction du service militaire, n'a plus parlé des Juifs, mais des mondes capitaliste et communiste. Qui mieux que lui aurait pu se souvenir que tout son mouvement devait son succès au combat qui eut lieu après 1918 entre les forces révolutionnaires et le capitalisme? Le *Freikorps* n'était qu'une organisation financée et soutenue par l'État et la grande bourgeoisie dans l'intention de

contrecarrer la menace communiste. Alors que la guerre perdue était apparue à Hitler comme l'écroulement de toutes ses idées et de toute sa carrière, il pouvait constater que c'est grâce à cette défaite que son mouvement avait pu prendre naissance et que ce furent les bourgeois qui appuyèrent le *Freikorps* pour défendre le système économique. Action qui s'est terminée par le mouvement national-socialiste et la prise du pouvoir. La défaite militaire n'entraînait pas inévitablement la disparition de l'Allemagne si on voulait tirer convenablement les leçons du passé et de la guerre elle-même. Il fallait sauver les meilleurs éléments c'est-à-dire les nationaux-socialistes et les SS. Pour la réalisation de ce vaste plan, il convenait en premier lieu de se racheter auprès des Juifs. C'est la raison pour laquelle Himmler avait tenu à prendre contact personnellement avec le Congrès Juif mondial. Parallèlement à cette initiative, il décida de détruire toute trace de son action. Il donnera des ordres précis à Müller, Pohl, Hœss, Lolling, Blobel, etc… :

1° Fosses communes. Les cadavres des Juifs seront exhumés par des commandos juifs qui auront mission de déterrer les corps et de les brûler. Par la suite le groupe même qui aura opéré, devra être lui-même incinéré et les cendres enterrées à grande profondeur et couvertes de gazon ;

2° Faire sauter les crématoires et surtout les chambres à gaz pour supprimer toute trace de l'action « Solution finale » ;

3° Supprimer toutes personnes, en dehors des SS, mêlées directement ou indirectement aux exécutions des Juifs[255] ;

4° Liquider les *Geheimnisträger* (porteurs de secrets) comme nous l'avons vu à Sachsenhausen. Les listes englobaient des éléments du personnel des camps de concentration, des prisons, des civils dépendant des services de police, de la diplomatie, des Allemands suspects de relations avec les Polonais, les Russes ou les Juifs et même des agents de la SD et des SS, emprisonnés pour différents délits et qui seraient susceptibles de se présenter un moment donné comme victimes de la persécution et que les adversaires pourraient utiliser comme indicateurs. (Un groupe, ultime, important, entrant dans ces catégories fut rassemblé à Poznan et transféré à Sachsenhausen pour y être liquidé. Des 300 hommes qui partirent, n'arrivèrent au camp qu'une dizaine de survi-vants, qui déclarèrent que leurs camarades avaient été assassinés en cours de route, la nuit, dans les étables où ils dormaient, sous prétexte d'avoir voulu s'enfuir. Les survivants devaient enterrer les « fuyards ») ;

5° Liquider les malades sous prétexte de combattre les épidémies. Les Juifs

malades provenant du camp de concentration d'Auschwitz devaient être tués. Ils le furent à Sachsenhausen dans la baraque 8 de Heinkel et à Gross-Rosen, 6 000 en trois jours, par des piqûres ;

6° Les mesures les plus spectaculaires devaient être entreprises en ce qui concerne les Juifs survivants eux-mêmes. Les Juifs n'ayant pas eu connaissance d'Auschwitz, de Treblinka, de Lublin devaient être traités comme les autres prisonniers, Theresienstadt en Tchécoslovaquie était devenu un de ces camps modèles. Pour préparer la remise de cette cité juive, on répara les routes, on repeignit les maisons et l'on mit même à la disposition des occupants des fleurs pour garnir les fenêtres[256].

Himmler avait profité du complot du 20 juillet pour arrêter d'autres personnalités en liaison avec l'*Abwehr*, notamment Claus Bonhœffer et le pasteur Dietrich Bonhœffer[257]. Celui-ci fut liquidé vingt-quatre heures après son beau-père Dohnanyi à Flossenburg en même temps que Canaris. Himmler voulait prouver que l'*Abwehr* ne pouvait pas livrer de Juifs à l'étranger : l'*Abwehr* balayée, c'est Kersten qui discutera avec les Wallenberg. Dohnanyi et les autres ? C'est Hitler qui les a fait fusiller…

Canaris, comme chef de l'*Abwehr*, connaissait à fond les agissements de Himmler. Son destin était fixé ; il disparaîtrait avant la fin de la guerre.

Himmler ne pouvait directement attaquer Canaris. Hitler connaissait les ambitions de la SD et la rivalité qui l'opposait à l'*Abwehr*. En outre, il ne voyait pas dans les services d'espionnage politique des hommes capables de travailler avec autant d'efficacité que Canaris et ses agents sur le plan stratégique. La SD ne parvint pourtant à ses fins qu'en février 1944, six mois après la chute de Mussolini. Avant les événements dramatiques du 25 juillet 1943, Canaris s'était rendu à Rome pour discuter avec son collègue italien, le général Amè et avait rapporté de sa visite des assurances sur la loyauté de l'Italie.

On profita de la répression qui suivit l'attentat de Stauffenberg pour ressortir l'affaire Grünberg et les relations de Canaris avec l'Italie et le Vatican. On trouva des témoins pour affirmer que Canaris avait couvert l'imprudent qui s'était montré trop précis sur la date de l'offensive de 1940. On l'accusa d'avoir eu connaissance par le général Amè de la défection prochaine de l'Italie, de n'en avoir pas informé le *Führer* et même d'avoir informé les Italiens que la réaction de l'armée allemande serait faible. Là encore la Gestapo frappait bien. En déboulonnant l'amiral, elle « embarquait » en même temps Josef Müller, représentant de l'*Abwehr*, bien vu au Vatican, en particulier par le R.P. Robert

Leiber, ami de Pie XII.

En 1939, après l’écrasement de la Pologne, Josef Müller, avec Dohnanyi, de l’*Abwehr* lui aussi, avaient émis, par l’entremise du Vatican, des suggestions sur une paix séparée et l’ambassadeur britannique Arcy Osborne les assura alors que la Grande-Bretagne accepterait une Allemagne sans Hitler, et reconnaîtrait l’*Anschluss* et l’annexion du pays des Sudètes.

Cette réponse avait, à l’époque, provoqué la rage du *Führer*. Elle ressurgit dans son discours du 8 novembre 1939, celui du jour de l’attentat de Munich.

Canaris connaissait tous les dessous de la tractation, et aussi les causes qui avaient motivé « l’attentat ». Les officiers de ses services ne pouvaient pas croire qu’Elser eût pu, seul, le monter…

Preuves en mains, Schellenberg interrogea Josef Müller et lui fit entendre que, bien qu’on sût qu’il avait travaillé à Rome avec Stern, un journaliste juif, que Canaris avait couvert, et que cela constituait nettement un complot, Himmler, dans sa générosité, ne le ferait pas exécuter… Schellenberg jouait déjà le jeu qui serait joué plus tard avec le professeur Seip. Il entendait utiliser les bonnes relations de Müller avec le Vatican et prouver la largesse d’esprit avec laquelle Himmler et ses hommes entendaient mener la lutte contre le bolchevisme, cet ennemi du Vatican.

Il est à noter que ce fut Schellenberg qui vint personnellement arrêter Canaris et le conduisit en prison[258]. Ce même Schellenberg écrira après la guerre: « La conduite de la guerre réclamait l’unification des services secrets alliés. C’était, soit dit en passant, un des points essentiels du programme que je m’étais tracé en 1941[259]. »

Ce qu’il ne dit pas, c’est que cette unification se faisait par l’emprisonnement et par l’assassinat, s’il le jugeait nécessaire!

Josef Müller eut l’honneur de figurer parmi les 160 détenus de marque, otages dirigés vers l’*Alpenfestung* de Kaltenbrunner. La pendaison de Canaris, le 9 avril 1945, nous a privés pour toujours de sa version qui n’aurait pas manqué d’être intéressante…

Canaris ne pouvait être traité autrement en 1944 que Rœhm en 1934. Il prétendait maintenir son autorité dans la *Wehrmacht* et avoir le droit de discuter avec l’étranger.

Le masseur de Himmler, Felix Kersten, connaissait cette loi suprême des SS et

il s’en tenait rigoureusement à ces exigences. C’est pourquoi il pouvait voyager et traiter, comme fondé du pouvoir du *Reichsführer*.

Kersten réussit ainsi à prendre contact, sans concurrence, avec Norbert Masur, délégué de la section suédoise du Congrès Juif Mondial, et l’amena le 19 avril 1945 à Harzwalde dans sa propriété, non loin de Berlin, où il lui fit rencontrer Heinrich Himmler. Au cours de cette entrevue, Himmler ne manqua pas de se plaindre des faux bruits qui couraient sur son compte. Il assura le délégué que lui, personnellement, était toujours partisan d’une émigration de la population juive et que les malheurs qu’elle subissait n’étaient que le triste résultat d’une guerre. N’avait-il pas laissé, comme il le reprocha à Masur, 450 000 Juifs en Hongrie qui en guise de remerciement, tirent maintenant sur les soldats allemands[260] ?

Partout il laissera courir le bruit que certains dirigeants du *Reich*, mais non pas Himmler et les siens, voulaient à tout prix mener la guerre totale, une vraie folie !

Himmler marchande avec Masur qui demande l’envoi en Suède des 75 000 Juifs transférés de Theresienstadt, Ravensbrück et Mauthausen, et finit par accepter d’envoyer 1 000 Juives, alors que le *Reich* s’écroule et qu’il a déjà détruit 6 millions de leurs coreligionnaires.

Le *Reichsführer* croyait avec ses services secrets que les mesures décidées suffiraient à effacer sa responsabilité et celle des SS. La naïveté est d’autant plus grande qu’il pense que son émissaire Kersten pourra le laver de ses responsabilités, mais lorsque Kersten écrivait ses mémoires, il « oubliait » l’allocution de Himmler à Kharkov (avril 1943):

« L’antisémitisme, c’est comme l’épouillement. Se débarrasser des poux, ce n’est pas une question de philosophie. C’est une affaire de propreté… Nous serons bientôt épouillés. Il ne nous reste plus que 20 000 poux, et nous en aurons fini pour toute l’Allemagne. »

Le *Reichsführer* fixe les buts : Bruxelles, Paris, Varsovie, Budapest

Himmler veut prouver à Hitler son esprit d’organisation rigide et totalitaire sur le front et dans le *Reich*, et en même temps sa souplesse vis-à-vis des Alliés et des neutres, ceci dans l’intérêt de son *Führer* et du *Reich*. L’argument de Himmler auprès du *Führer* est très fort. Si l’Occident s’enlise dans des pourparlers avec les SS, les hommes du régime les plus souillés de sang, les plus

fidèles aussi, les intérêts du *Reich* ne pourront pas cette fois être vendus par des traîtres.

En septembre 1944, Himmler peut présenter un succès militaire plus important que Kharkov en 1943. Selon les indiscrétions des SS dans les services centraux des camps de concentration, le premier grand succès militaire de Himmler n'a pas été Kharkov, mais Arnheim.

L'histoire dira un jour s'il est vrai ou non qu'Arnheim fut une opération commandée et réalisée par les services subordonnés à Himmler. Toutefois les SS qui ont travaillé sous les ordres d'Oswald Pohl, comme le commandant Kaindl, nous l'ont annoncée à Sachsenhausen avant qu'elle ait eu lieu et, quand elle se termina, tout fiers, ils répétaient: « Nous vous l'avions bien dit! »

Il est possible que, l'espionnage SS ayant été informé de la concentration d'unités de parachutistes alliés anglais, canadiens, américains, polonais destinés à être lâchés quelque part sur l'Europe, Hitler ait pris des mesures pour les accueillir.

Mieux renseigné par ses agents à l'étranger, Himmler, lui, a toujours exclu une opération aéroportée massive destinée à soutenir un soulèvement général. Mais le *Reich* ayant subi tant de surprises, il s'adonna à l'étude des missions aéroportées avec une ardeur sans précédent et renforça les points stratégiques intérieurs.

Le fait historique est là. Le 17 septembre 1944, lorsque les parachutistes alliés sauteront aux environs d'Arnheim, des unités SS ramenées de France, réorganisées et pourvues d'un matériel flambant neuf, les attendaient.

Selon les SS, les Alliés comptaient soulever la population des Pays-Bas, avec laquelle ils étaient en rapport par la voie de la résistance, percer vers le Zuijdersee, s'assurer les ports d'Amsterdam et de Rotterdam et par la suite marcher vers Munster et la Ruhr. Donc ils voulaient passer le Rhin sur un point où la population aurait tiré dans le dos des Allemands. Le 26 septembre 1944, 7 000 soldats environ de la 101e division américaine parachutée, la 82e anglaise et une brigade polonaise, furent anéantis. À peine 10 % de l'effectif descendu purent échapper à la destruction. La tragédie d'Arnheim a permis aux SS de sonner les cloches de la victoire. Selon eux, elle marquait le début du reflux et bientôt l'Allemagne passerait à la contre-offensive. Leurs dires, encore une fois, s'avérèrent prophétiques. Peu après, l'offensive des Ardennes se déclenchait au milieu du mois de décembre 1944.

Himmler, après Arnheim, a pris le contrôle total de l'effort militaire du *Reich*.

Il prend la décision de monter des offensives ayant pour but la reprise de Bruxelles et même de Paris. Il compte sur les lourdes pertes qu'elles infligeront aux alliés pour que ceux-ci finissent par accepter que l'Allemagne poursuive sa guerre dans l'Est sous ce mot d'ordre fulgurant : défense de Varsovie et de Budapest, avant-postes de la chrétienté.

La stratégie himmlérienne

Après la bataille de Kharkov, au printemps 1941, la puissance militaire des SS s'était accrue. De même, à la suite de la défaite des troupes alliées aéroportées, à Arnheim, en 1944, un bouleversement spectaculaire dans le commandement et dans la stratégie du *Reich* marqua la phase finale de la guerre.

Himmler, au lendemain de Kharkov, avait pu faire valoir devant son *Führer* que les SS constitués en corps d'armée se montraient capables de s'opposer à l'avance de l'ennemi. Lorsque, le 11 avril 1943, Himmler discuta avec Guderian à Berchtesgaden, de la réorganisation de l'armée, il fut décidé, conformément au vœu du *Reichsführer*, que les divisions SS accrues numériquement rassembleraient des formations blindées et ne dépendraient plus de la *Wehrmacht*. De plus, les généraux et les services de renseignement SS prendraient part à l'élaboration des plans stratégiques dans lesquels les troupes SS devraient être engagées.

Si ces modifications essentielles ont été acceptées, c'est que la bataille de Kharkov avait été considérée en haut lieu comme un succès acquis grâce à la combativité des SS, et à la tactique des mouvements-éclairs des blindés. Himmler avait même pu citer en exemple le cas du général SS Eicke, abattu en avion alors qu'il survolait les lignes russes. Un détachement de choc de la Division Totenkopf n'avait pas hésité à chercher son corps dans les lignes ennemies et à ramener sa dépouille afin qu'elle pût recevoir les honneurs réservés aux héros.

Donc Gudérian, après Kharkov, avait été nommé chef d'État-Major de l'armée et Himmler responsable politique des nouvelles divisions que l'on allait former. Depuis l'attaque contre l'Union Soviétique jusqu'au printemps 1943, il n'avait été accordé aux SS que le droit de transformer une brigade alpine en division (Prince Eugène) et de grouper des éléments de cavalerie en division (Florian Geyer), enfin de créer une division d'infanterie.

En 1943, l'armée blindée allait, dans son ensemble être confiée aux SS. Quatre nouvelles divisions furent formées : Hohenstaufen, Frundsberg, Nordland, Hitlerjugend. Le général SS Sepp Dietrich promu au rang de Seigneur

de la guerre, présidera à la création du 2e corps blindé qui se distinguera à Arnheim. Simultanément, Himmler prend sous son commandement direct les divisions, « Handjar » composées de musulmans balkaniques, « Galizien », d'Ukrainiens, « Lettland » de Lettons, et il procède à l'encadrement de la 1re et 2e division de Cosaques. En effet, en se retirant de Russie, les autorités militaires et SS ont emmené 80 000 hommes, souvent des familles entières, les femmes et surtout les enfants, sur les trois millions que représentent les populations cosaques. Fin 1943, Himmler, a sous ses ordres 15 divisions. Après Arnheim, il ne se contente pas d'être le responsable politique de ces formations, mais le conseiller opérationnel et même le stratège. À la fin de 1944, il a sous ses ordres 22 divisions, et 39 lorsque la guerre se termine.

Que s'est-il donc passé à Arnheim pour qu'en si peu de mois, Himmler soit parvenu à accroître de plus du double le nombre de ses divisions ?

Certes, sa volonté tenace de développer sa puissance militaire a joué son rôle. Il a appliqué à la lettre cette règle SS : « Il vaut mieux parler avec force que de croire aux promesses ! », mais surtout il ne voulait pas, à la fin de la guerre, trouver en face de lui des hommes de la *Wehrmacht*, des militaires de carrière, des chefs de guerre. Il craignait qu'au dernier moment, des officiers du type de Stauffenberg n'eussent l'idée de s'emparer de lui et de le jeter en pâture aux Alliés. Les événements aussi ont joué en sa faveur. Les services de renseignement militaires n'ont pas prévu le débarquement des Alliés, La *Luftwaffe* n'a pu soutenir la contre-attaque, les Alliés ayant la suprématie aérienne.

Une autre action, politique celle-là, a contribué à l'ascension rapide d'Himmler : l'attentat du 20 juillet, monté par la *Wehrmacht* dont une petite partie des cadres supérieurs considérait comme nécessaire l'éviction de Hitler, Dans les deux cas, il y eut carence du service de renseignements ! Himmler a beau jeu pour se défendre: les renseignements militaires sont du ressort de l'*Abwehr*. Ce n'est pas la première fois que l'on constate leurs erreurs: antérieurement au débarquement, ils ont commis des fautes ! Quant à la sécurité du quartier général du *Führer*, le responsable a un nom : Kaltenbrunner ! Et il est l'homme de confiance de Hitler.

Il suffit de reprendre les rapports qu'il a adressé à son *Führer*, on y verra en quelle suspicion il a toujours tenu la *Wehrmacht* et dénoncé ses faiblesses et les carences de ses services ; on y mesurera son zèle, son efficacité, dans la répression de l'attentat…

Pourtant ses talents de policier n’auraient pas suffi à valoir à Himmler la promotion militaire que, depuis toujours, et davantage encore maintenant que la guerre s’éternise, il ambitionne. La défaite des Alliés à Arnheim va lui permettre de mettre sous sa coupe toutes les formations SS : celles destinées à la contre-offensive envisagée vers l’Ouest, celles des volontaires nordiques (division Viking), dont la mission sera la défense de Varsovie et de la ligne de la Vistule, les SS qui lutteront autour de Budapest, l’armée de Vlassov qui couvrira Prague, les Cosaques qui protégeront Vienne. Alors Himmler pourra se présenter comme un nouvel Eugène de Savoie, défenseur au xviie siècle de la chrétienté en face de l’invasion turque… Déjà les musiques militaires ne jouent plus la « Gloire de la Prusse » mais « la Marche du Prince Eugène » !

Fin août 1944, vingt jours avant Arhneim, Himmler a déjà procédé à la réorganisation et à l’encadrement des formations cosaques, placées sous le commandement du général SS Helmuth Pannwitz. Mais bien qu’elles soient encadrées par des Allemands dont le nombre atteindra jusqu’à 25 % des effectifs, on ne se hasardera jamais à jeter ces deux divisions cosaques contre les Russes ; on utilisera ces mercenaires uniquement derrière le front. La fin de la guerre justifiera cette prudence !

C’est encore à Himmler que revient la désignation pour l’affaire d’Arnheim du 2e corps SS.

Si le 2e corps des Panzer, formé après Kharkov, se trouvait là, à point nommé, c’est que Himmler considérait les chars comme une arme puissante et que leurs équipages devaient être composés des hommes les plus fidèles et les plus durs. Dès l’occupation des Pays-Bas, Himmler avait accordé à la Hollande une extrême importance, non seulement pour des raisons stratégiques, mais aussi raciales. Pour lui, les Néerlandais appartenaient à la grande famille germanique, il avait envoyé en Hollande ses meilleurs agents qui s’étaient efforcés de recruter des volontaires. Himmler avait pu constituer des unités néerlandaises, les unes pour combattre sur le front, les autres pour assurer la défense du territoire.

Ce qui confirmait Himmler dans la conviction qu’une attaque alliée en Hollande était proche, c’est que précisément ses agents l’informaient que les Britanniques avaient suspendu les séries de leurs parachutages individuels. Himmler jugea que le moment était venu d’utiliser à nouveau le procédé cher à son ancien fidèle Heydrich, cette radio qui offre d’innombrables possibilités de tromper l’ennemi, si l’on procède d’une manière scientifique.

Heydrich imagina alors un grand plan qu’on appela « England Spiel » – le jeu

avec l'Angleterre, – il englobait de multiples activités. En bref, les disciples d'Heydrich réussirent à déchiffrer les codes des émissions clandestines, à connaître l'organisation de la SOE, et les noms des autorités du service secret néerlandais à Londres. Vingt mois durant, les agents de Himmler, Josef Schreiber et le colonel de l'*Abwehr*, H. J. Giske réussirent à tromper Britanniques et Néerlandais. Tous les agents de la SOE entrant en Hollande pour renforcer la résistance étaient cueillis dès leur arrivée.

De Haarem, Himmler faisait transmettre ce qui lui paraissait utile. Inversement, il connaissait tout ou presque tout des désirs de Londres et aussi de l'action des hauts personnages de l'occupation.

Le professeur Seip, recteur de l'Université d'Oslo, que Himmler comptait utiliser pour les contacts avec la famille royale de Suède, m'a certifié que les conversations qu'il avait eues avec Kersten, l'avait amené à la conviction que Himmler s'attendait à une révolte en Hollande, synchronisée avec un largage de troupes aéroportées.

On comprend aussi qu'après cette victoire, grand succès pour les SS, Himmler ait réclamé instamment une part plus importante pour ses généraux et pour lui-même dans les futures opérations militaires. On le retrouvera inspirateur de l'offensive des Ardennes et commandant en chef de l'Armée de la Vistule.

Dans les Ardennes, si l'aviation fait défaut, on prendra la météo comme alliée; et les troupes spéciales soutiendront l'effort des « imbattables équipages » de chars. Conséquence : les Alliés devront reconnaître la valeur des SS et leur laisser les mains libres à l'Est. Le but de Himmler : isoler Roosevelt et montrer qu'il veut continuer la lutte à tout prix, sans tenir compte ni des souffrances des pauvres Juifs ni de la volonté que lui, Himmler, a de les livrer aux Alliés, avec tous les Résistants.

Ce qui sera tragique pour l'Allemagne, ce sera que les concentrations stratégiques et diplomatiques de Himmler seront acceptées par le *Führer* et son entourage.

Himmler et l'offensive des Ardennes

Himmler instaurait une nouvelle méthode d'action psychologique en annonçant *urbi et orbi* la préparation d'une offensive proche, alors qu'auparavant on gardait le secret.

Les chefs SS préparaient l'offensive des Ardennes, dans le but « de rejeter les troupes alliées dans l'Atlantique » et de se retourner ensuite sur le corps

expéditionnaire en Italie. Pour stimuler leurs hommes épuisés par les combats et les retraites et pour intoxiquer l'ennemi, les SS lancèrent le bruit d'une offensive imminente avec des armes fantastiques.

La perspective de la victoire et la confiance qu'inspiraient aux soldats les armes-mystères, les poussaient à accomplir un ultime effort en faveur de leur *Führer*. Cette propagande servit encore à « gonfler le moral » des divisions nouvellement formées, composées en majorité de jeunes de seize ans, toujours prêts à être lancés à l'assaut.

Auréolé de sa victoire d'Arnheim, Himmler fut nommé commandant en chef pour le Westmark (Front Sud-Ouest). Son Q.G. se trouvait à Triberg, dans la Forêt Noire, à 250 kilomètres de Bad Nauheim, où Hitler avait son repaire dans le Ziegenburg.

Himmler, à ce moment, collaborait avec le chef d'E.M. de la *Wehrmacht*, le général Guderian. Celui-ci était convaincu que les Russes ne déclencheraient aucune offensive aussi longtemps qu'ils verraient les Alliés engagés dans des opérations sanglantes.

« Voyez-vous, mon cher général, je ne crois pas à l'attaque russe. Tout cela n'est qu'un bluff gigantesque », disait Himmler à Guderian, préparant l'offensive des Ardennes[261].

Quelle erreur commettent ceux qui se laissent convaincre que la nomination de Himmler au commandement d'armées ne fut qu'un hasard! D'après le général SS Hauser, jamais Himmler n'eut de pareilles ambitions… Le ministre Speer, après la guerre, assurera que cette promotion résulta des intrigues de Bormann qui désirait écarter Himmler de l'entourage du *Führer*[262]. Mais à qui fera-t-on croire qu'on puisse faire endosser à quelqu'un, contre son gré la responsabilité du sort de centaines de milliers de soldats ?

La conversation entre Guderian et Himmler et sa nomination de chef d'armée montrent que le *Reichsführer* tenait à décider du sort des *Wafen-SS* qu'il jette dans la bataille. Lui et ses généraux croient à une troisième édition du plan Schlieffen dont nous avons parlé dans le 1er chapitre comme l'alpha et l'oméga de la pensée militaire allemande. Certains historiens croient que la part de Himmler dans l'offensive des Ardennes se limite à la participation de la brigade spéciale de Skorzeny (Oranienburg)[263]. En vérité, Himmler fut l'animateur de cette offensive. C'est pourquoi les *Wafen-SS* ont pris tant d'importance, sous le commandement de Sepp Dietrich, et qu'on a dégarni le Sud pour assurer le succès de l'attaque au Nord.

Himmler parcourt avec une suite nombreuse tout le secteur du Rhin, car on craint une contre-offensive alliée pour soulager le Nord. La conception même de l’offensive revient à Himmler. Il croyait fermement que, dans un secteur sur terre, le soldat allemand est invincible. Il suffit de lui assurer la lutte sur un seul front et de neutraliser la suprématie aérienne de l’ennemi. De plus, durant plusieurs mois, il s’intéresse personnellement aux conditions climatiques de décembre. Il croit que les pilotes anglo-saxons ne pourront agir, faute de visibilité. À la fin de la guerre, Speer dira: « Nous avons compté sur le brouillard, mais Dieu était contre nous, puisqu’au lieu de brouillard, nous avons eu le ciel bleu. » Himmler, par ses agents, croit que Staline n’attaquera pas sur le front Est. L’enthousiasme de Himmler plaît au *Führer*, puisque l’un et l’autre croient qu’une défaite des Alliés, le troisième coup du plan Schlieffen, les feront réfléchir et qu’ils comprendront qu’ils n’atteindront jamais une ligne leur permettant un partage raisonnable de l’Allemagne avec les Russes.

Himmler désire ardemment s’auréoler de gloire militaire. Il n’est pas exclu que, si l’offensive avait réussi, Hitler l’aurait nommé commandant en chef des opérations à l’Ouest puisqu’il commandait déjà le secteur Sud du Rhin et que Sepp Dietrich et Skorzeny eussent été les artisans du succès. Ce n’est pas eux qui se seraient élevés contre leur chef et sa promotion de stratège ! Himmler arrange même un rendez-vous entre Hitler et Skorzeny où l’as de la subversion expliqua à son compatriote danubien comment il envisageait de s’emparer des ponts sur la Meuse sous l’uniforme de soldats alliés pour garantir le passage des *Wafen-SS* vers la Flandre, répétition de l’entente Canaris-Heydrich en 1940.

Le plan appelé *Unternshem Greif*(opération Greif) ne renouvelle pas le succès de 1940, malgré l’engagement personnel de Skorzeny. Le condottiere affirmera après la guerre que la *Wehrmacht* fut au-dessous de tout, car les Alliés avaient eu connaissance par des tracts, du recrutement de soldats parlant anglais. Malgré cela, Himmler et Fegelein ont poussé à l’action[264]. La VIe *SS-Panzer*-armée de Dietrich et la 150e Panzerbrigade ne purent atteindre la Meuse. Sepp Dietrich affirmera postérieurement que l’insuccès est dû à Guderian et Jodl, qui voulaient qu’on prît Bruxelles en deux jours alors que la chose était impossible. Dietrich voulait même aller se plaindre auprès de Hitler, mais le *Führer* refusa de le recevoir. Rundstedt, le maréchal qui mena l’action au Nord, a affirmé que les rapports de Dietrich étaient mensongers. Quoi qu’il en soit, de ce jour, Hitler perdit confiance dans les *Wafen-SS*. En revanche, il fut impressionné par la façon dont résistèrent dans le Sud les unités de Himmler, composées d’hommes du Volkssturm, de la DCA, de la police. Ils établirent même sur le Rhin, non loin de Strasbourg une tête de pont qui décida Eisenhower à abandonner la capitale de

l’Alsace. Mais, sur l’ordre du Général de Gaulle, les généraux de Lattre et Leclerc s’obstinèrent à conserver la ville. Le 20 janvier, les Allemands durent abandonner la tête de pont, mais cela n’empêcha pas que le recul de Himmler fut considéré comme une conséquence de la défaite du Nord et lui, vu sa résistance avec des forces improvisées comme un chef étonnant et parfaitement capable de renouveler le même miracle dans l’Est où les Russes viennent de lancer, le 12 janvier 1945, leur offensive sur la Vistule, et ont traversé le fleuve à Baranov.

Himmler est impressionné par l’exemple de Rommel, qui malgré les difficultés qu’il créa aux Britanniques sur les champs de bataille de Libge et de Normandie, n’en devint pas moins populaire, même en Angleterre, au point qu’on l’envisageait comme un partenaire valable pour discuter avec Eisenhower et Montgomery d’une Allemagne sans Hitler. Encore Rommel n’avait-il entamé aucun contact diplomatique. Les agents de Himmler, eux parcouraient le monde. Avant l’offensive des Ardennes, le *Reichsführer* avait rencontré à deux reprises Jean Marie Musy, pour discuter de l’échange des prisonniers, mais surtout d’une trêve. Ce fut Himmler qui suggéra à Hitler de pratiquer une défense élastique en France et en Belgique, après la défaite de Normandie, et de faire intervenir les Suédois, avec le consul général Raoul Nordling, pour « les échanges de prisonniers » à Paris et la remise de la capitale aux Alliés.

Himmler avait impressionné Hitler par son action en Alsace, il obtient le commandement suprême de l’armée de la Vistule. Hitler sentant le moral de ses soldats « lâcher », dépêche le *Reichsführer* sur le front Est. Himmler quitte Triberg le 23 janvier 1945. Lorsqu’il arrive le 24 à Deutsch-Krone, son Q.G., le front est rompu. Ses conceptions sur la défense, Himmler les révèle lors de son discours de Bad Schachen. À chaque officier, il donne le droit d’abattre tout soldat hésitant, comme aux soldats de descendre tout officier qui parlerait de reculer. Quand un officier tombe au combat, le commandement doit aller au soldat le plus « énergique et le plus brutal », de l’unité. Il est donc logique, du point de vue SS que Himmler ait pris comme chef de son E.M. le boucher d’Oradour : le général Heinz Lammerding, ancien commandant de la division *Das Reich*. Cet as de la répression dans le maquis français se vante d’être « le chevalier de l’action *Blut und Asche* » (sang et cendres). Son mythe succédera à celui de Sepp Dietrich et de Skorzeny dans la stratégie himmlérienne.

Hitler voulait défendre à tout prix Budapest. Le Danube étant une frontière naturelle et la capitale hongroise symbolisant un État allié du IIIe *Reich*. De plus, ce point stratégique perdu, la route de Vienne et de la Bavière serait ouverte. Le danger le plus grave pour l’Allemagne ne venait pas du Nord, de la Poméranie et

de la Silésie, mais bien de la voie classique qu'empruntaient autrefois les Turcs. Bien que les Russes eussent entrepris une offensive générale de la Mer noire, jusqu'à la Baltique, l'E.M. allemand ne les croyait pas assez forts pour effectuer une poussée continue sur l'ensemble du front.

Surestimant le raccourcissement du front et les six lignes de défense construites en partie avant la guerre pour se protéger au mieux, mais aussi, pour servir de base offensive contre la Pologne, Hitler prétendait arrêter la poussée des Russes dans le Nord en les fixant dans le Sud. Il bloquait ainsi la porte de l'Europe. Il dépêche le IVe *SS-Panzerkorps* du général Gille de la région de Varsovie vers la plaine de Panonie. Les deux divisions *Totenkopf* et *Viking* poussent jusqu'aux faubourgs de Budapest, on pensait que le 11 janvier les 20 000 SS et les 25 000 soldats de la *Wehrmacht* encerclés dans la capitale hongroise, seraient dégagés.

Il est vrai que les SS manquaient d'artillerie lourde, mais ils disposaient d'une arme très efficace, les *Panzerfaust*. Toute la population hongroise fut contrainte de travailler à l'édification des *Panzerpeers* (barrages contre tanks) et les jeunes de s'enrôler dans les troupes du régime faciste Szalasi. Les pertes des tanks russes furent énormes. Mais, malgré la défense acharnée et l'attaque éclair des SS, les Russes commençaient le 17 janvier 1945 à pénétrer dans Budapest. En un mois, ils vinrent à bout du dernier nid de résistance, 800 soldats purent se sauver, dont 180 cavaliers de la division Florian Geyer, commandée précédemment par le général Fegelein. Encore ces survivants ne réussirent-ils à s'échapper que grâce à l'exode général et parce qu'ils disposaient de voitures et de quelques chevaux. Le commandant de la ville, le général Pfeffer-Wildenbruch, fut fait prisonnier par les Russes.

Comment expliquer cet échec ? Les SS recoururent une fois de plus à leur slogan : la *Wehrmacht* a trahi !

Mais le *Reichsführer* ne désespère pas. Il décide d'entreprendre le plus tôt possible une grande offensive avec l'armée de la Vistule dont il est le commandant suprême. La situation militaire s'étant détériorée, Himmler préfère confier les opérations stratégiques à ses généraux pour mieux prendre en main l'action diplomatique menée par ses services secrets. Le lieu choisi pour cette double action est l'hôpital de Hohen-Lüchen où Himmler a la possibilité de consulter son ami le Dr Gebhard et de recevoir les émissaires spéciaux. Mais l'éloignement du front doit être justifié auprès du *Führer*. Aussi Gebhart est-il catégorique: « Le *Reichsführer* est surmené, il souffre de maladies provoquées par un travail excessif. »

Son armée compte 30 divisions dont certaines formées avec les *Volksgrenadiere*. C'est le 13 février 1945 qu'il proclame, toujours dans son lit, que les armées sous ses ordres vont rejeter les Russes au-delà de la Vistule et du Dniepr. Pour l'attaque même, il a préparé quatre divisions de la *Wehrmacht*. II s'est même assuré la collaboration d'un officier d'E.M., l'ancien collaborateur de Guderian, le général Walter Wenck, On prétendra plus tard que l'action du général Wenck fut nulle en raison d'un accident d'auto qui a mis fin à ses fonctions avant qu'il n'en fût chargé. Himmler, lui, préféra prudemment conduire cette offensive de son lit à Hohen Lüchen. En cas d'échec, il pouvait arguer de son absence sur les lieux du combat, ce qui ne l'empêcha pas d'adresser un appel fanatique à ses troupes : « En avant, à travers le brouillard, la neige ; en avant, de jour et de nuit. En avant, pour la libération de la terre allemande. »

Le plan de l'offensive de Himmler n'était rien moins que modeste. Il demandait à ses officiers de repousser les Russes jusqu'à la Vistule, de prendre si possible dans le premier assaut Varsovie et, par la suite, de faire marcher les troupes du Danube victorieuses sous la conduite de Sepp Dietrich à travers la Slovaquie pour dégager les divisions se battant en Silésie. Pour l'attaque du secteur Nord, tout fut discuté: le nombre des tanks, 250, les groupes de sabotage de Skorzeny et les forces de l'armée motorisée pour la poursuite des Russes. Mais l'offensive n'ayant progressé que d'une vingtaine de kilomètres, succès limité, la situation changea immédiatement. Le 19 février, les Russes avaient totalement anéanti l'armée de la Vistule et percé ses arrières en direction de la mer Baltique. Skorzeny lui-même fut accusé de faiblesse, pour avoir perdu la tête de pont de Schwedt. Le libérateur de Mussolini accusa alors le commandement, notamment Bach-Zelewski, de l'avoir laissé sans appui et sans ravitaillement[265]. Ce qu'on put sauver des troupes permit de reconstituer la 9e armée avec les deux corps Reinefahrt et Bach-Zelewski.

À la suite de cette défaite, Himmler ordonna à ses unités politiques et SD de renforcer l'activité des *Feldgerichtsabteilugen* (tribunaux militaires de campagne) et d'appliquer même, si nécessaire, la *Sippenhaft* (l'extermination de la famille des fuyards). Alors que Himmler aurait voulu se présenter aux Alliés, patronné par le comte Bernadotte, comme le brillant stratège qui dispose de divisions prêtes à défendre l'Europe, il ne lui resta plus qu'une élite de prisonniers politiques et de Juifs pour jouer sa dernière carte: la diplomatie.

Les troupes ne se firent pas prier pour prendre une position défensive sur l'Oder. Himmler pouvait toujours se vanter des multitudes de soldats du *Reich*,

des neuf millions de soldats allemands et du « million de volontaires étrangers ». Rien qu'un slogan lancé par la propagande ! Himmler eut une chance, une chance météorologique exceptionnelle. Quand les Russes arrivèrent sur l'Oder, le fleuve n'était pas gelé. L'offensive de Himmler stoppée, les SS plus au Sud, sur le Danube, ne se montraient plus très pressés de forcer le front russe. Ils auraient bien voulu, mais ne pouvaient pas. Sepp Dietrich, à qui on confia la mission de lancer l'offensive le 6 mars, ne fit aucun progrès. Bien renseigné sur le plan que préparait son chef Himmler, au lieu de progresser vers Budapest, il se retourna vers Vienne et de là vers la Bavière.

L'Armée Rouge et les « fautes de Hitler »

Hitler, furieux de ces abandons des SS, son dernier espoir, dépêcha Guderian dans le Sud-Est pour rétablir la situation avec « l'ordre d'enlever aux officiers des quatre divisions SS le brassard *Meine Ehre heisst Treue* et d'interdire à la Leibstandarte de porter son nom ». Les divisions *Adolf Hitler*, *Totenkopf* et *Hohenstaufen* furent frappées par cette mesure. La division *Viking* y échappa, car Guderian intervint et expliqua au *Führer* que cette mesure nuirait à l'autorité du plus sûr de ses fidèles : Heinrich Himmler. Hitler avait compris.

La tendance générale est d'expliquer les défaites du Nord et du Sud-Est par une faute commise par Hitler, la relève du corps d'armée de Sepp Dietrich du front de Varsovie pour l'engager sur un front de second ordre en Hongrie. Mais Guderian, critique principal, oublie que ce déplacement tactique des SS ne pouvait pas décider de l'issue de la guerre. Himmler et ses généraux trouvaient devant eux une nouvelle Armée Rouge, en progression, dont les soldats venaient de libérer le territoire national, et luttaient maintenant sur les territoires de l'ennemi avec des armes modernes, et un ravitaillement assuré.

Si Hitler avait pu mobiliser 650 000 ressortissants étrangers loyaux, il l'aurait fait. La dégradation morale des SS, prouvée par la suppression du ruban d'honneur, montre que les héros « les plus fidèles » étaient fatigués. Reprocher à Hitler, mort, d'avoir négligé 650 000 volontaires, quelle mystification! S'il ne les a pas pris, c'est qu'il savait ce qu'ils valaient. Dans ces moments si durs pour le *Reich*, Himmler et sa camarilla s'occupaient de liquider ceux qui, tentant de proposer des pourparlers avec l'ennemi, ne pouvait atteindre le *Führer* et le convaincre. Aussi, les pertes ou les défauts de potentiel humain et de matériel auraient dû normalement être compensées par le fanatisme des SS, mais on les a vus à l'œuvre. Les méthodes de Himmler vis-à-vis des ennemis et des autres peuples, on les appliquerait désormais à l'égard des combattants allemands. Et Himmler se posait comme tout à fait prédestiné à l'emploi qu'il sollicitait.

On sourit en lisant dans les mémoires de Guderian que Himmler avait commis une faute cardinale lorsqu'il devint commandant de l'armée de la Vistule (notons qu'il avait été nommé sur les suggestions répétées de Guderian qui approuvait les méthodes de la guerre totale) en laissant sans défense les ponts de Kulm et de Marienwerder sans les autorisations conjointes de Keitel, de Jodi. Il aurait ainsi perdu, prétend l'ancien chef d'E.M., des têtes de pont nécessaires pour la contre-offensive[266].

Avec quels effectifs Himmler aurait-il pu mener une offensive ? Avec des soldats qui voyaient la guerre perdue, avec un front intérieur troublé et des villes bombardées ? Avec des enfants et des vieillards ?

Rien ne prouve la véracité des dires d'un Speidel, d'un Guderian, d'un Heusinger, d'un Dönitz, d'un Halder, et de tant d'autres qui prétendent tous qu'ils auraient su mener la guerre mieux que Hitler. Ils voient les opérations à leur point de vue, mais Hitler les saisissait dans leur ensemble. Pour les questions économiques, diplomatiques et techniques il avait des conseillers valables, sinon comment un déséquilibré aurait-il tenu cinq ans contre le monde entier ?

Le 22 mars, il n'est plus question ni de la Vistule ni du Dniepr, Himmler préfère remettre le commandement de l'armée à un de ses amis, Gotthard Heinrici. Il n'ose plus se présenter devant le *Führer*, il prétexte encore qu'il est malade. Pour la première fois de sa vie où il a à combattre une épidémie, Himmler est servi : le typhus fait rage dans le camp de triage de Bergen-Belsen, un des points forts de son action diplomatique. Tandis que la presse étrangère n'arrête pas ses attaques contre « le plus grand criminel que l'histoire ait connu », il se prodigue, il téléphone, réclame des rapports, ordonne à Pohl, à Müller et Lolling de lui sauver ses otages.

À la veille de l'effondrement, l'intégration totalitaire atteint son apogée. L'appareil du Parti fonctionnait à plein, mais celui de l'Organisation Noire ne lui cédait en rien. Les rapports entre le Parti et les SS en ce qui concerne la population et son encadrement, apparaissent ainsi :

1° Le Parti : sous la direction de Bormann et Gœbbels ; 41 *Gauleiter*, 808 *Kreisleiter* (secrétaires régionaux), 28 376 *Ortsgruppenleiter* (secrétaires locaux), 89 378 *Zellenleiter* (secrétaires de cellules).

2° L'Organisation SS : différents départements, 12 000 hommes : la RSHA (Gestapo) 40 000 hommes; la SD 7 000 hommes; police 130 000 hommes ; *Allgemeine SS* (SS paramilitaires) 250 000 hommes gardiens des camps 45 000

hommes ; *Wafen-SS* 600 000 hommes ; dont 350 000 mercenaires pour la plupart Volksdeutsche.

Ainsi l'appareil SS est plus nombreux et surtout a des fonctions plus effectives que le parti.

Lorsque Hitler ordonne que l'organisation d'État procède selon ces directives, Himmler sera encore plus fort, « De même que face à la révolte interne, nous avons après le 30 juin 1934 nettoyé le Parti, nous nettoierons, après ce qui vient de se passer le 20 juillet, tout l'appareil de l'État[267]. »

Si la fameuse *Thierack-Aktion* (action massive contre les suspects, du nom du ministre de la Justice Thierack) a pu amener dans les griffes de la Gestapo pendant l'année 1944 540 000 personnes, c'est que le système policier et judiciaire se trouvait dans les mains des SS. On a éliminé 350 000 commerçants et leur personnel pour les mettre dans la production et l'administration.

Même quand Bormann proclame le *Heimatkrieg* (la lutte de la patrie), le 12 février 1945, et fait de ses *Kreisleiter* les chefs de régions et des *Ortsgruppenleiter* les maires des villes et des localités, ces mesures n'affaiblissent pas la position de Himmler, mais la renforcent, puisque pendant des années, les membres de la SD et de l'Allgemeine SS se sont infiltrés et se sont emparés des postes clés de l'appareil.

Pratiquement, chaque Allemand occupait une fonction. Celles du parti sont identifiées avec celles de l'État et chaque individu est un soldat, dont Himmler est le chef.

Malgré cette intégration totale, 25 000 sur les 30 000 officiers et soldats condamnés pendant la guerre par les tribunaux militaires, ont été jugés durant les derniers 18 mois. Les tribunaux SS *(Sonderkommando)* se nomment *Volksgerichtshof* (tribunaux du peuple), en vérité ce sont des fonctionnaires de la Gestapo qui jugent sommairement. Et puisque les peines ne provoquent pas l'effet désiré, Himmler accorde le visa à certaines publications de presse dans un but d'intimidation.

À cette époque, printemps 1945, l'Allemagne dispose encore de 294 divisions réparties en Norvège, en France, en Allemagne, en Italie, et dans les Balkans. Mais la puissance de l'URSS s'est sensiblement accrue.

L'URSS avait produit en 1941/42 : 407 millions de tonnes de charbon et 32 millions de tonnes d'acier. En 1942/43 : 429 millions de tonnes de charbon et 34,6 millions de tonnes d'acier. Ces chiffres prouvent que malgré la perte de

territoires et de régions industrielles pendant les deux années cruciales de l'invasion, l'Union soviétique n'a pas été affaiblie, mais bien au contraire a réussi à augmenter ses sources d'énergie et les productions primordiales pour une économie de guerre. La dernière année, l'URSS a sorti de ses usines 40 000 avions. D'où la possibilité de se défendre sur une longueur de front de 3 000 kilomètres et d'entreprendre l'offensive contre 196 divisions allemandes, engagées sur le front soviétique, soit 67 % du potentiel militaire du *Reich*. En outre, à la fin de 1944, l'armée soviétique devait faire face à 32 divisions et 8 brigades alliées de l'Allemagne.

Himmler : « Russes! Tirez donc sur 100 000 détenus politiques ! »

Dans la dernière phase de la guerre, Oranienburg se transforme en centre de la stratégie et de la diplomatie himmlériennes. L'agonie de l'empire commence! Par sa position géographique, au Nord-Ouest de la capitale, par l'administration qui héberge le combinat et l'agrandissement des dépôts de matériel et de ravitaillement, Sachsenhausen, à cet instant où le territoire du *Reich* se rétrécit, est plus que jamais la capitale de Himmler. Toutes les féodalités SS s'y sont rassemblées. Les tortionnaires de Sobibor, Lublin, Treblinka, Riga, Auschwitz, Gross-Rosen, les généraux des Einsatztruppen, les administrateurs de sociétés SS, tous sont concentrés à Oranienburg et dans les localités environnantes.

La station Herz As, même agrandie, ne parvient plus à expédier les messages officiels, directives du *Reichsführer*. Les SS se plaignent de ne pouvoir plus transmettre leurs communications privées. Sachsenhausen est un observatoire merveilleux pour embrasser le drame qui va se livrer dans la capitale. Les Russes préparent leur offensive sur l'Oder, à 80 kilomètres de Berlin. Au début avril, les SS ne paraissent pas affolés. Les armées allemandes sont bien établies et concentrées pour la défense.

Les SS, plus que jamais, sont en relations avec les délégués de la Croix-Rouge internationale,

On parle ouvertement d'un transfert de l'ensemble du camp vers le nord, vers le Danemark : nous devrions donc à notre tour être évacués comme l'ont été les Scandinaves. Nous apprenons que le *Reichsführer* a notifié aux Suédois que, dans la région Nord de Berlin, se trouvent rassemblés plus de 100 000 prisonniers politiques : 70 000 à Sachsenhausen et ses commandos, 30 000 à Ravensbrück et 20 000 à Neuengamme. Les SS nous disent : « Si les Russes veulent tirer sur 100 000 prisonniers politiques, ils auront le monde entier contre

eux, mais dans cette région, allant jusqu'à l'Elbe et la côte baltique, se trouvent aussi 300 000 prisonniers de guerre. »

Les autres camps, Dachau, Mauthausen, Buchenwald ont toutes chances d'être libérés par les troupes anglo-américaines, mais Sachsenhausen et Ravensbrück sont dans le champ même des opérations soviétiques.

Les SS ne semblent pas pressés de se décider à évacuer le camp. Himmler ne désire pas montrer à ses interlocuteurs la gravité de la situation. Sur l'Oder, le IIIe *Reich* peut tenir longtemps et si la bataille s'engage pour la capitale, elle sera longue et sanglante. Plus la situation deviendra dramatique, mieux Himmler « vendra » ses 100 000 politiques. Ces otages, il les réserve comme un moyen de pression directe et immédiate, en cas de crise extrême.

Il est persuadé que le front tiendra plusieurs mois, puisque les Russes ne voudront pas se casser les dents sur cette noix trop dure qu'est Berlin. En dehors de ces contacts avec la Croix-Rouge internationale et avec le comte Bernadotte sur le sort des 100 000 détenus, il pense obtenir une trêve générale par l'entremise de l'industrie et de ses chefs et par le Vatican. Le front doit tenir ! Aussi envoie-t-il plusieurs régiments SS renforcer l'armée en position défensive sur l'Oder.

Mais les difficultés surgissent. Les luttes que se livrent les différents services pour les contacts à l'étranger (*Abwehr*, Auswärtiges Amt, Gœring) s'étendent jusque dans les rangs des SS. Les délégués de Himmler, Wolff en Italie, Kaltenbrunner, chef de la RSHA, chargé de l'*Alpenfestung*, cherchent à tout prix à s'entendre directement avec l'étranger, sans renseigner leur chef en détail. Même dans son entourage le plus proche, trop d'amateurs veulent s'occuper des questions, évacuation, remise des camps, protection des détenus ; Müller, Hœss, Lolling, Pohl, Berger, tous se découvrent soudain des talents de diplomates.

Kaltenbrunner, qui jouit de la confiance totale du *Führer*, s'est assuré les prisonniers de marque qu'il veut entraîner dans la forteresse alpestre. Il est aussi le seul autorisé à mener les conversations avec les Suisses et contrôler l'activité de Wolff et de ses émissaires avec Allan Dulles.

Canaris, l'ancien chef de l'*Abwehr* ne quittera sa cellule que pour être pendu. Pour comprendre cette décision de Himmler, il faut connaître les rapports de Canaris avec les chefs de l'armée et de l'industrie pour lesquels Himmler éprouve un grand respect. Il en détient en otages quelques-uns dont il pense se servir comme il veut utiliser les hommes d'État étrangers, Blum, Schuschnigg, etc…

Avec l’industrie allemande dans le monde, ses relations familiales dans la *Wehrmacht*, dans la noblesse, il pense pouvoir contrecarrer les manœuvres contre les SS et leurs soutiens. Le *Reichsführer*, grâce à la main-d’œuvre des esclaves, aux commandes de guerre et au recrutement des industriels et des descendants des grandes familles nobles, avait réussi à constituer un E.M. qu’il considérait capable d’imposer aux Allemands et au monde occidental les solutions les plus appropriées, même s’il lui fallait aller jusqu’à des concessions personnelles ou idéologiques. L’essentiel: préserver le potentiel industriel et militaire et si possible au moins une partie des conquêtes dans l’Europe orientale. Ce postulat fait de Himmler le protecteur de l’Allemagne contre le morcellement, et le sauveteur de l’Europe, contre l’avance soviétique.

L’*Abwehr*, de tout temps en relations intimes avec la grande industrie, redoubla ses efforts à l’époque du réarmement accéléré. Il fallait assurer l’importation de matières premières, rationaliser la distribution civile et l’exportation pour financer la constitution d’une nouvelle *Luftwafe*, d’une *Kriegsmarine* et d’une *Wehrmacht*.

Plusieurs grands Konzerns se mirent à travailler en rapports étroits avec ceux qu’on appelait les *Führer* de la *Wehrwirtschaft* (l’économie de la défense).

Les grands monopoles ouvraient leurs fichiers et divulguaient leurs secrets pour pouvoir augmenter leurs investissements dépendant des fonds publics, c’est-à-dire en réaliser le financement par l’épargne populaire. Les grands trusts maintinrent leurs services de renseignement à l’étranger. Après la prise du pouvoir, ils furent mêlés à l’aryanisation de la vie économique du *Reich*. En contrepartie, ils s’emparèrent des affaires juives et agrandirent avec l’occupation de l’Europe, le champ de leurs affaires. Toutes les firmes avaient des appuis à l’étranger, surtout aux USA et en Angleterre. L’I.G.-Farben avait réussi à intéresser à son développement des banques américaines. Le Konzem du magnat de la métallurgie, avec ses deux filiales, Hugo Stinnes Industry Corporation, à New York et Hugo Stinnes Ltd. à Glasgow, travaillait dans les meilleurs termes avec les banques des États-Unis.

Au début de la guerre d’expansion, Hitler, conseillé par ses services secrets, s’entoura des généraux en relations avec les cercles bancaires, notamment Franz Halder, Stinnes et Georg Thomas. Walther von Brauchitsch, chef de l’armée, grâce à ses accointances avec la haute finance, devint ainsi chef des services économiques de l’armée.

Thomas fut arrêté après le 20 juillet 1944, mais ne passa jamais en jugement.

Ni Himmler, ni Kaltenbrunner n’ont eu le courage, ou le besoin de le supprimer.

Thomas et Speer sont les seuls capables d’expliquer aux Occidentaux les possibilités que représente pour la reconstruction de l’Europe l’industrie allemande, et par là les avantages des monopoles américains. Pourquoi tuer la poule aux œufs d’or? Donnant donnant, un arrangement est possible.

Le *Führer prinzip* peut être abandonné. Jamais l’industrie ne fut nationalisée, cela, grâce aux SS. La SD avait établi un dossier volumineux sur les concessions possibles à donner à l’étranger en vue de la remise sur pied de l’économie. L’organisation SS peut seule protéger l’industrie de la « terre brûlée ». Pourtant Himmler donnera l’ordre de détruire les usines pour gagner du temps pour ses conversations.

À ce groupe d’hommes, il faut encore ajouter Hjalmar Schacht, très lié avec la finance suisse, von Papen, ambassadeur à Ankara, bien vu dans les cercles aristocratiques, surtout en Italie et en Angleterre et auprès du Pape.

Les maréchaux, amiraux et généraux Keitel, Jodl, Rundstedt, Guderian, Milch, Dönitz, Schœrner, Model, Wenck, Kesselring, Rendulitch, Hauser, Steiner, Dietrich, Dirlewanger, Heinrici, Manstein, Fegelein, Wolff, Burgsdorf, qui après le 20 juillet commandent l’armée ne sont pas hommes à chercher des combinaisons en dehors du *Führer* et de Himmler.

Avant la fin, Himmler ordonne la libération des Autrichiens « séparatistes ». Schuschnigg, transféré dans les Alpes, représente aussi un otage important, puisque, politicien catholique, il peut influencer sur le destin de l’Autriche – et lorsqu’on parle du destin de l’Autriche, on pense à Rome.

Sur l’ordre de Himmler, l’inspection des camps fait savoir aux commandants des camps de concentration, dès le 28 octobre 1944, d’avoir à transférer tous les prêtres dans le K.L. de Dachau et de les grouper dans l’*Abteilung für Geistliche* (la section pour les ecclésiastiques). De cette ordonnance sont exclus :

a) les prêtres qui se trouvent sous la protection spéciale de la RSHA[268] ;

b) les prêtres qui se trouvent classés dans la catégorie de l’ordonnance N.N., mais il ajoute que les prêtres N.N. seront désormais traités comme les autres prisonniers politiques et ne figureront plus que comme tels dans les rapports des effectifs.

Tendance manifeste à adoucir le régime des prêtres et à prouver aux organisations internationales et surtout au Vatican que les religieux jouissent d’un statut spécial. Himmler leur faisait parvenir le vin spécial pour leurs

messes.

Après le renvoi de Mussolini et la prise du pouvoir par Badoglio, le commando spécial SS préparait déjà une action conjointe à la libération du Duce: l'enlèvement du Pape et de la Cour du Vatican sous prétexte de protéger leurs vies. Tout cela pour contraindre Sa Sainteté à intervenir en faveur de l'arrêt des hostilités. Sous ce même alibi de protection, les SS avaient envisagé le transfert en lieu sûr des archives vaticanes. On aménagerait plusieurs monastères dans le Sud de l'Allemagne, choisis pour abriter les « réfugiés ». Dans l'entourage de Hitler prévaut à cette époque la conviction que le monde ne se laissera pas abuser par cette « protection », qui aura de plus le déplorable résultat de priver le *Reich* d'un de ses rares débouchés sur le monde extérieur. Himmler préféra arrêter les agents peu sûrs, capables de jouer leur carte personnelle, les proclamer « otages » et engager à leur place des diplomates ad hoc, comme Hœttl et Wolff, recrutés dans les SS, experts dans toutes les machinations de la guerre secrète.

À plusieurs reprises, seuls Hitler et Bormann ont su donner à Himmler une leçon de modération[269].

Krafft m'a déclaré que si le Vatican n'a pas été occupé, le pape et les documents saisis, c'est à l'intervention de Ribbentrop qu'on le doit. Bormann, connaissant l'estime que le *Führer* portait à son ministre des Affaires étrangères et les suggestions modérées de l'ambassadeur au Vatican, ordonna d'arrêter tous les préparatifs du grand Kidnapping, décision qui provoqua, selon Krafft, la colère des responsables de la RSHA[270].

Pour impressionner le peuple, les SS condamnaient à mort chaque prêtre coupable de complicité illégale avec les persécutés raciaux ou politiques. Nous ne pouvons pas ici nous étendre sur les manœuvres entreprises par la RSHA pour tromper et « faire chanter » le Vatican. Je me souviens d'une boutade entendue à la Wilhelmstrasse lorsque fut signé le contrat entre le *Reich* et l'URSS : « Nous avons bien roulé le Pape noir, quand il a signé en 1933 le concordat, maintenant avec ce traité de Moscou, c'est le tour du Pape rouge ! »

Après la guerre, Schellenberg et consorts ont affirmé qu'ils avaient avec Himmler empêché l'occupation du Vatican exigée par Bormann et approuvée par Hitler. Même accusation au sujet de l'occupation de la Suède et de la Suisse. Aucun connaisseur des relations secrètes ne peut douter un instant qu'au moindre signe de Hitler, Himmler aurait chargé son Jagdkommando de Friedenthal d'emmener le Pape avec or et documents. Mais la guerre ayant mal

tourné, Hitler, préoccupé par des soucis d’ordre stratégique, ne croyait plus aux « chocs psychologiques » que les roublards de l’entourage du *Reichsführer* se proposaient de provoquer par leurs actions spectaculaires. Aussi Himmler et ses services désiraient-ils s’adapter à la diplomatie et, dans ce domaine, ils désiraient surtout ne pas se laisser distancer par Ribbentrop et ses ambassadeurs.

La RSHA a bien partagé les missions de ses principaux agents au-delà des Alpes.

Le rôle de Schellenberg dans le Nord, c’est Wilhelm Hœttl qui le joue dans le Sud-Est, notamment en Italie, à partir de 1943. On a jeté l’avocat munichois Josef Müller, militant catholique, en prison pour qu’il ne contrarie pas l’action de Hœttl. Karl Guttenberg, de l’*Abwehr* et ami de Dohnanyi, qui entretient d’impressionnantes relations dans le monde catholique, est monté à la potence. Himmler, pour simplifier les choses, a lié son cas au complot du 20 juillet.

Grande chance pour la diplomatie himmlérienne à Rome. Mgr Kaas avait influencé en 1933 le Parti du centre et le Parti populaire bavarois pour soutenir Hitler dans le vote des pleins pouvoirs. Avec ses fortes relations au Vatican, il réussit alors à persuader le secrétaire d’État Pacelli, d’accorder son approbation au dictateur. Le danger communiste avait servi à obtenir le concordat entre le IIIe *Reich*, le gouvernement de Hitler et le Saint Siège.

Le 20 août 1935, les archevêques et les évêques, dans un mémorandum adressé au *Führer*, soulignaient :

« Face à cette proclamation de la confiance du Pape, des millions d’hommes à l’étranger, catholiques et non catholiques, ont surmonté leur défiance initiale et accordé crédit à votre gouvernement[271]. »

En 1944-1945, le R.P. allemand Leiber, bien en cour au Vatican, s’intéresse au sort du IIIe *Reich*. Puisque déjà, en l918, les corps-francs ont été appuyés par le nonce Pacelli, et qu’en 1933 et 1934, le secrétaire d’État Pacelli ne s’est pas élevé contre la prise du pouvoir et sa consolidation, Himmler pense à faire intervenir ce même Pacelli, devenu le Pape Pie XII. Le danger communiste est plus menaçant encore qu’en 1918 et 1933, et le sort de tant de prêtres patriotes ne peut que l’émouvoir: 1 600 sont internés rien qu’à Dachau.

Et l’Autriche, la Bavière, pays catholiques ?… Seul, l’ordre établi par le Parti, ses fonctionnaires, et les hauts dignitaires SS, peut prévenir le pire.

Le chargé de mission auprès du Saint Siège et des services américains, Hœttl, écrit de cette époque cruciale (1945) :

« En dehors de Hitler, un seul homme dans le *Reich* était encore habilité à leur donner des ordres (aux *Gauleiter*) et cet homme était Himmler, tant en sa qualité de ministre de l'Intérieur et de chef suprême des SS qu'en celle de commandant unique de l'armée de réserve[272]. »

Quoi de plus facile pour les plénipotentiaires de Himmler que d'organiser des « fuites » sur le projet Hitler-Bormann d'occuper le Vatican et sur le risque pris par Himmler de s'y opposer. À l'égard des catholiques du Sud on assiste au même jeu que celui pratiqué avec les Scandinaves protestants du Nord. Himmler se présente ainsi comme le protecteur des religions.

Le satrape: Himmler, devenu « un sage », dirige toutes les opérations de Hohen-Lüchen et de Sachsenhausen. En vue de la bataille de Berlin et de la résistance dans le réduit des Alpes, il prépare surtout son action diplomatique.

Il n'est donc pas étonnant que les généraux, Halder, Thomas, les financiers Schacht, Fritz Thyssen ainsi que d'autres personnalités détenues soient dirigés vers la forteresse des Alpes. Même pour cette action, Himmler avait obtenu l'approbation de Hitler, qui croyait aux « capacités diplomatiques » du *Reichsführer*, à sa volonté glacée d'éliminer les traîtres en puissance de l'Olympe national-socialiste. La guerre n'ayant pu être gagnée par des moyens militaires, Himmler se considérait comme seul capable de la gagner par des moyens subversifs. Partout il voit le front intérieur : un plan Schlieffen politique ! L'ideologie est mise en veilleuse…

Pendant que les 60 000 déportés de la cité himmlérienne se demandaient avec angoisse ce qu'ils allaient devenir, vu les difficultés de ravitaillement et la situation désespérée dans laquelle se trouvaient les SS, Karl Burckhardt, président du CICR, menait des conversations suivies avec le gouvernement du *Reich*. Si Hitler pensait que toutes ces prises de contact devaient apporter tôt ou tard le changement de la politique occidentale grâce à la persévérance de l'OKW, Himmler lui, tenait à prouver qu'il était bien le seul capable de sauver le pays. Même après la défaite, on lui serait redevable de la continuité du *Reich*. Tout ce qui pouvait contrarier l'impression favorable qu'il s'efforçait de créer, risquait, après la guerre, de rendre plus grande sa responsabilité et celle des SS.

Aussi les peines les plus graves furent infligées à ceux qui songeaient aux mesures de sauvetage du *Reich,* en dehors des SS.

Dès le début de mars 1945, une lutte à mort se déchaîna entre les différents services du *Reich* et les personnalités à leur tête. Chacun d'entre eux revendiquait la compétence dans les décisions à prendre envers les prisonniers et

les Juifs.

Grande clémence soudaine de Himmler envers les détenus autrichiens. À Sachsenhausen, le social-démocrate Pfeffer n'a subi aucun reproche lorsque son nom fut cité sur la place d'appel par le commandant, le désignant comme volontaire pour les Waffen SS, alors que son refus démonstratif « non ! » – lui aurait valu quelques mois auparavant un lynchage et l'envoi au crématoire. Le major autrichien Rosenkranz, détenu au camp comme ennemi du national-socialisme, fut libéré malgré la gravité de son cas : il s'était opposé, avec sa troupe armée, à l'entrée des nazis en Autriche.

Soudain, on flatte les Hollandais. Plusieurs leaders des sociaux-démocrates, du parti libéral, et des militants calvinistes bénéficient de changements de commandos. On les emploie à des travaux « plus humains »…

En changeant les méthodes, Himmler croit fermement qu'il pourra, par le chantage des prisonniers politiques hollandais, provoquer un changement de la position prise par le gouvernement hollandais en exil à Londres. Par le biais « des résistants néerlandais », Himmler s'efforçait de se mettre en rapport avec la famille royale de Hollande.

La mission de Hesse à Stockholm et la lettre à la Croix-Rouge internationale prouvent que Ribbentrop ne veut à aucun prix se laisser dépasser par l'action de Himmler, mais aussi que Hitler est parfaitement au courant de ces pourparlers et qu'il les approuve.

Ainsi voyons-nous au même moment Kaltenbrunner, chef de la RSHA, homme de confiance de Hitler et de Bormann, autorisé à mener d'autres conversations avec Burckhardt. Les deux hommes auront ensemble trois entretiens qui concernent les prisonniers politiques et les Juifs[273].

L'arrière-pensée du chef de la Sécurité était l'échange possible des prisonniers de guerre, mais il comptait bien n'échanger « ses prisonniers politiques » que contre « des criminels de guerre », comme les Alliés appelaient les SS. Il escomptait que la Croix-Rouge, au moment crucial, prendrait sous sa protection les SS accusés de crimes, comme elle se chargeait alors des éléments les plus dangereux arrêtés par la Gestapo sur les territoires du *Reich* et des pays occupés.

Lorsque Himmler et Wolff prirent connaissance des accords, ils redoublèrent leurs efforts pour ne pas être dépassés par les événements. On voit ainsi que les trois grands chefs nazis chargés d'organiser la résistance militaire: Himmler sur le front nord, Kaltenbrunner sur celui des Alpes et Wolff sur le front d'Italie,

s’occupaient bien plus de gagner l’espèce de match de la bienfaisance déclenchée par les Suédois et les Suisses que de leurs secteurs stratégiques, ultimes espoirs de la résistance à outrance envisagée par Hitler pour obtenir une paix honorable.

L’action de Kaltenbrunner et de Ribbentrop plonge l’entourage de Himmler dans l’inquiétude la plus vive !

Le 17 mars 1945 est arrivé de Stockholm l’homme de Himmler, Kersten. Il rapporte ses conversations dans les milieux suédois et les cercles israélites.

Kersten parle suédois, son métier est « pacifique » et durant les séances de massage, il peut recevoir des confidences de Himmler, toutes raisons pour ses interlocuteurs de lui accorder une certaine confiance. Kersten promettait davantage aux Juifs que Ribbentrop et, de plus, avec l’accord de Himmler. Les assertions de Kersten sur les sentiments de générosité, de bonhomie de Himmler, sur son intégrité – Kersten est allé jusqu’à raconter que son illustre client n’avait pas pu acheter la montre qu’il désirait –, ont fait leur effet. Le masseur, mêlé depuis 1933 à toutes les intrigues de la Gestapo, est, de plus, « radio-guidé » par Schellenberg, spécialiste des provocations de tous ordres. Himmler va pouvoir utiliser le rapport de Kersten auprès du *Führer* contre Ribbentrop et son entourage. Kersten, en effet, a appris que le docteur Fritz Hesse, l’envoyé de Ribbentrop en Suède, l’avait « grillé » auprès de Hillel Storsch, le représentant du Congrès Juif mondial.

Des fuites se sont déjà produites dans les cercles diplomatiques de Stockholm sur les offres de paix apportées par le docteur Hesse. Le 13 mars 1945, la presse britannique publie les propositions de Hesse sur les prisonniers politiques et les Juifs et exprime ses doutes quant à la sincérité de ces offres puisque les Alliés ont déjà des nouvelles sur les horreurs de Bergen-Belsen par les premiers contingents de libérés que Himmler laisse partir en Suisse au compte-gouttes. Cette révélation de la presse britannique au sujet de l’action du docteur Hesse provoque la colère du *Führer*. C’est la deuxième fois que Ribbentrop n’a pas de chance avec ses émissaires. Il y a plus d’un an, le 17 janvier 1944, la *Pravda*, s’appuyant sur des « nouvelles provenant du Caire », publiait que Ribbentrop avait rencontré deux ministres britanniques en Espagne. En même temps, Himmler avait jeté en prison 74 personnes appartenant à l’*Abwehr* ou mêlées aux conversations et contacts avec l’étranger dont le comte Helmuth von Moltke. Il est vraisemblable que Himmler et ses services avaient lancé eux-mêmes la nouvelle des offres du docteur Hesse pour saboter les pourparlers que l’Auswärtiges Amt, avec l’autorisation du *Führer*, menait à Stockholm.

Pour Himmler, il n’est pas question de capituler, il donne l’ordre de mener la guerre « de la terre brûlée » face aux Occidentaux. Il laisse entendre que l’Allemagne ne capitulera pas si vite. Il réagit comme il l’a fait, un an plus tôt, lorsque l’agent Peter Kleist a pris contact, dans ce même Stokholm, avec les agents soviétiques et que l’*Abwehr* s’abouchait avec le docteur Wirth, ex-chancelier, émigré en Suisse. Dans une conférence de presse organisée avec Gœbbels, Himmler qualifiait alors les nouvelles publiées par la *Pravda* de « provocation de la juiverie internationale » et Gœbbels réaffirmait que, si les Russes parlaient d’une paix désirée par l’Allemagne, c’est qu’ils cherchaient à accuser les Britanniques de tractations, pour masquer leur désir de traiter séparément avec le *Reich*. Himmler renchérit en proclamant que « les Russes seraient chassés au-delà de l’Oural ».

Malgré cette entente Gœbbels-Himmler contre Ribbentrop et pour la déchéance de l’*Abwehr*, Hitler autorisa Ribbentrop, en automne 1944, à faire reprendre par ses services les contacts avec l’étranger. Certains de ses fonctionnaires avaient d’excellentes relations en Suède, en Suisse, en Turquie et au Vatican.

En mars 1945, lorsque Hesse a terminé sa mission, Himmler juge le moment venu de contrer cette tentative, d’autant plus que l’ambassadeur allemand à Berne a fait savoir que les Suisses ne considéraient pas possible un contrat avec les Alliés tant que pèserait sur l’Allemagne la responsabilité des persécutions des prisonniers politiques et des Juifs[274]. Donc Himmler se sentait visé. D’autre part, lorsque le comte Bernadotte était venu à Berlin, Ribbentrop avait insisté sur sa compétence. L’action de la Croix-Rouge suédoise dépendait de lui et il donna, au nom du Gouvernement, la permission du transfert des politiques Scandinaves vers le Danemark et la Suède, que Himmler fit traîner en longueur jusqu’à la fin de la guerre, pour garder en main son atout.

Himmler a dû s’affoler en apprenant le départ de Hesse pour Stockholm afin d’y rencontrer Hillel Storch, avec l’autorisation du *Führer* et plus encore, en découvrant l’accord Kaltenbrunner-Burckhardt sur le transfert des prisonniers politiques et des Juifs.

Il redoutait que la mission de Hesse n’aboutît, elle aussi, à un accord sur les Juifs. La publication des informations données le 13-3 par la presse britannique dut lui mettre du baume au cœur. Aujourd’hui nous savons que les pourparlers préparés par Wolff avec les Anglo-Saxons (Fieldmarshall Alexander et général Lemnitzer) au début de mars, causèrent les plus grandes inquiétudes à Staline qui envoya des notes de protestations à Roosevelt. Le Président, selon James

Byrnes son secrétaire d’État, fut si meurtri qu’il adressa ses excuses à Staline[275]. Wolff ne reprendra ses pourparlers avec les Anglo-Saxons que le 25 avril.

Le 17 mars 1945, quatre jours après la publication de la proposition de paix de Hesse par la presse anglaise, Kersten se précipite à Berlin pour apporter à Himmler la nouvelle d’un arrangement possible avec Storsch en promettant la libération des Juifs. Kersten décrit dans ses mémoires cet événement comme une suite de hasards et de bons conseils qu’il donne à Himmler. Il veut nous faire croire que le *Reichsführer* agit en ce moment contre la volonté du Fubrer. Le 19-3, Kaltenbrunner dépêche à Jakob Kramer, commandant à Bergen-Belsen des officiers de son E.M., pour vérifier si l’amélioration prescrite du régime des détenus est bien observée. Ce souci de Kaltenbrunner apparaît d’autant plus significatif qu’il s’occupe à ce moment de l’organisation militaire de la forteresse alpestre. Nous savons que le 21-3, Himmler écrit à Hillel Storsch une lettre personnelle que Kersten apporte dès le lendemain à Stockholm. On ne saurait croire un instant qu’un policier comme Himmler puisse écrire une lettre à un représentant de la « juiverie mondiale » sans le consentement du *Führer*. Quel danger Himmler pouvait-il courir lorsqu’il écrivait à Storsch que les détenus envoyés en Suisse n’étaient qu’un début, en vue d’une juste solution du problème juif, solution qu’il prêchait depuis 1936 ? Si la presse avait publié une lettre écrite semblable sans la permission du *Führer*, Himmler risquait d’être fusillé puisqu’il rejetait sur d’autres la responsabilité des persécutions raciales.

En réalité, Himmler voulait reprendre l’initiative à Ribbentrop et à la *Wehrmacht*. Obtenir du *Führer* le monopole des contacts à Stockholm, rien de plus facile pour Himmler. Le docteur Hesse est discrédité par les « fuites » et Himmler peut certifier que le 20 avril, il apportera à Hitler l’assurance de contacts solides avec les Américains et Britanniques par Bernadotte; il peut même annoncer la venue à Berlin de Hillel Storsch ou de Norbert Masur, hommes de confiance de Morgenthau et de Baruch, représentants autorisés de la finance à Wall Street.

En fait, on peut constater que, dès ce moment, Ribbentrop ne peut plus s’occuper des déportés ; il doit se contenter de diriger les délégués intéressés au sort des prisonniers vers Kaltenbrunner et Müller.

Kaltenbrunner, après l’accord de principe avec les Suisses, était revenu à Berlin et avait vu Hitler et Himmler. Voilà pourquoi, durant cet intervalle de deux ou trois jours, Himmler écrit une lettre au Congrès Juif mondial, et Kaltenbrunner prescrit l’amélioration du régime des prisonniers de Bergen-Belsen et envoie confirmation de l’accord à Burckhardt. Ainsi la situation est

nette. À Himmler, les pourparlers dans le Nord, à Kaltenbrunner ceux dans le Sud. Les deux principaux chefs SS s'assurent le monopole des tractations.

Himmler avait pourtant un intérêt spécial à adresser à Storsch sa lettre du 21 mars, puisqu'il se sentait doublé par Kaltenbrunner et que la convention Kaltenbrunner-Burckhardt le privait de ses atouts : les détenus. Mais avec la nouvelle apportée par Kersten que le principe d'une lettre du *Reichsführer* promettant la libération des Juifs a trouvé son approbation, nous pouvons même affirmer avec certitude que Himmler a eu une conversation avec Hitler, quelques heures avant d'écrire à Storsch. En effet, le 22 mars, Himmler est relevé de son commandement de l'armée de la Vistule et remplacé par le général Gotthard Heinrici. Cette décision a été prise pour permettre à Himmler de consacrer tout son temps à l'action diplomatique. Les Alliés pouvaient à tout moment atteindre le Rhin et les généraux allemands alertés exigeaient de presser les pourparlers. Le général Guderian, chef de l'E.M, de l'armée, venu le 21 à la chancellerie, écrit: « J'ai trouvé Himmler se promenant avec Hitler dans le jardin parmi les ruines. » De quoi Himmler pouvait-il parler avec Hitler, loin de son bureau, à l'abri des oreilles indiscrètes ? Les dignitaires s'inquiétaient. Quand Guderian se trouve seul avec le *Reichsführer*, il lui dit: « On ne peut plus gagner la guerre, il ne s'agit plus que de mettre fin sur-le-champ à cette tuerie et à ces bombardements dépourvus de sens. Hormis Ribbentrop, vous êtes le seul à entretenir des rapports avec les pays neutres. »

— Il est encore trop tôt, mon cher général, répondit Himmler[276].

Guderian croit que Himmler n'ose rien entreprendre par crainte du *Führer*.

Le 21 mars 1945 est pourtant le jour où part cette lettre pour Storsch. En vérité, Himmler ne veut pas mettre au courant Guderian qui, lui aussi, a préparé ses négociations par l'entremise d'un certain docteur Barandon.

Himmler craint que si les militaires s'avisent d'entamer des pourparlers, ils n'appliquent pas ses ordres de « la terre brûlée ». Les soldats s'enfuiraient en masse et à l'Ouest le front s'écroulerait. Il n'aurait pas le temps de s'imposer comme négociateur ni surtout, au préalable, celui de se défendre d'être le plus grand criminel de l'histoire. Et Guderian avait, de plus, commis l'imprudence de lui parler de Ribbentrop comme négociateur possible.

Le *Reichsführer* était arrivé à ses fins. Il était devenu *de facto*, avec le consentement du *Führer*, le chef de la diplomatie, de la même façon que, naguère, il était devenu commandant d'armée, pour rehausser l'autorité SS.

Aussi, le 23, Burckhardt ne discute plus du sort des prisonniers avec l'Auswärtiges Amt, mais avec Müller, le chef de la Gestapo. Müller promet pour les Juifs l'établissement immédiat d'un camp modèle, bien différent de celui de Bergen-Belsen, et où le CIRC pourra apporter toute l'aide qu'il envisage. Il sera même autorisé à envoyer des délégués dans tous les camps pour les secours aux prisonniers politiques selon le contrat conclu entre Burkhardt et Kaltenbrunner[277].

Mais voici qu'à ce moment, les discussions éclatent parmi les chefs de l'empire SS. Trois groupes briguent la coupe de la générosité:

1° Himmler, Schellenberg, Kersten, dans le Nord;

2° Kaltenbrunner dans le Sud, Müller à Berlin ;

3° Karl Wolff soutenu par l'ambassadeur Rahn auprès du Duce et des généraux, en Italie. Comme chef du service des renseignements, Wolff a pris contact, par les Italiens et les Suisses, avec les Américains. Il a un bel atout en mains : la capitulation des armées allemandes en position défensive dans le Nord de l'Italie.

Cette affaire fut d'une telle importance que le maréchal britannique Alexander et le général américain Lemnitzer se rendirent en Suisse pour rencontrer les délégués allemands.

En apprenant cette nouvelle, Kaltenbrunner éclate. On le prive d'une carte maîtresse. Wolff a la chance de pouvoir s'excuser. Il n'a voulu, dit-il, qu'échanger des prisonniers, mais avec l'autorisation du *Führer*. Cette approbation du *Führer* dont il se targue, à ce moment, il ne s'en souciera plus longtemps : le 25 avril quand il reprendra les pourparlers avec les Américains pour conclure dans son secteur une paix séparée, il agira pour son propre compte, sans se soucier de Hitler, de Himmler ou de Kaltenbrunner ; au point que Kesselring, commandant le front sud, relèvera Wolff de ses fonctions et nommera Kaltenbrunner « gouverneur en Italie ».

Pratiquement, tous ces hommes luttent pour se présenter comme les sauveteurs des Juifs et des prisonniers politiques, mais, individuel-lement, chacun fait le maximum d'efforts pour empêcher les autres participants à la « course de la bienfaisance » d'arriver le premier au poteau.

Pendant que les enfants et les vieillards enrôlés dans le Volksturm doivent utiliser contre les chars russes et américains des armes de fortune, que le typhus sévit à Bergen-Belsen et que, dans les autres camps, les détenus meurent de faim

ou passent par les fours, à l’instant où chaque minute compte, Himmler déclare à Guderian, chef d’E.M. de l’armée : « Il est trop tôt » !

XIII

La marche de la mort et la fin du « Himmlers Reich »

La richesse meurt,
les clans meurent,
toi-même comme eux, tu meurs,
je n’en connais qu’un seul,
qui, durant l’éternité, vivra :
la gloire de la geste d’un mort.

(Edda[278]*)*

Pour obtenir la trêve que Himmler cherchait, il lui fallait du temps. Le policier croyait, en multipliant les tribunaux spéciaux pouvoir tenir plus longtemps. Il ramenait tout à la superficie géographique et au nombre des soldats que le *Reich* maintenait sous les armes. Avec l’immensité des territoires occupés, et 10 millions d’hommes, on peut faire traîner la guerre en longueur. Pour sauver la face, surtout pour se blanchir, Himmler a perdu un temps précieux en multipliant les intrigues intérieures et extérieures, et en s’imaginant que le chantage au communisme, et surtout le sort de cinq millions de proscrits (déportés, prisonniers de guerre et Juifs) lui fourniraient la possibilité de sortir de l’impasse. C’est la raison pour laquelle il déclara, en février 1945 au comte Bernadotte : « La situation est difficile, mais non sans espoir. » Himmler, comme tant d’autres, ne comprenait pas que, lorsque des territoires sont occupés par l’armée, et que cette armée est battue, l’ensemble des fronts, extérieur et intérieur, s’écroule. Et bien plus brutalement qu’on peut le supposer.

Le ravitaillement des usines était devenu très difficile ; quant au transport routier, il s’avérait pratiquement impossible en raison du manque de pétrole. Les

généraux eux-mêmes ne se déplaçaient qu'en trains ou en voitures équipées d'un gazogène à bois ou à charbon. Un fait prouve la situation catastrophique où se trouvait l'Allemagne du point de vue carburant: dès la perte des gisements pétrolifères roumains, Himmler décida, en accord avec Oswald Pohl, de créer immédiatement une industrie d'essence synthétique basée sur l'extraction de l'*Oelschiefer* (graphite) que l'on trouve en quantité dans les montagnes, surtout en Bavière. Le pourcentage d'hydrocarbure que contient ce minerai est faible. Mais en utilisant la main-d'œuvre des esclaves, Himmler pensait que l'affaire pourrait être profitable pour le *Reich* et singulièrement pour les SS. Pohl, en tant que délégué du *Reichsführer*, était en rapports directs avec le professeur Krauch appartenant à l'E.M. de direction de l'industrie chimique *(Generalbevollmächtigter der chemischen Industrie)*. Himmler voulait ainsi, quoi qu'il pût arriver, assurer le carburant nécessaire aux *Waffen-SS*, à la police et à l'armée de réserve dont il était le chef. Il était prêt à mettre à la disposition de l'industrie chimique, pour ses travaux dans les mines et dans les usines, 100 000 hommes qu'il aurait ramenés d'un peu partout, surtout de Pologne et de Hongrie. Mais, entre octobre 1944 et la fin de la guerre, il n'obtint aucun résultat tangible.

Lorsque les troupes soviétiques eurent percé le front sur l'Oder, le 16 avril 1945, et se furent approchées le 19 de la forteresse himmlérienne, Oranienburg, une course contre la montre s'engagea. D'un côté, l'action militaire pour défendre la capitale du *Reich*, et le réduit alpestre; de l'autre, l'action diplomatique personnelle de Himmler, ses négociations avec les Alliés. Pendant que le *Führer* se préparait à défendre Berlin jusqu'au bout, Himmler décidait d'évacuer les prisonniers de Sachsenhausen et de Ravensbrück, et, sous prétexte de vouloir les remettre à Eisenhower, commandant suprême des troupes alliées, il en profitait pour replier les dernières unités SS vers le Danemark. Il pensait ainsi maintenir dans le Nord non occupé un territoire allemand, dans lequel il jouerait le sauveteur de l'indépendance nationale, s'imposerait comme l'héritier légitime du pouvoir du *Reich*, et, en cas d'échec, se retirerait sur le territoire du Danemark, et de là, en Suède. Des milliers de prisonniers politiques de Sachsenhausen, de Ravensbrück et de Neuengamme seront sacrifiés pour que Himmler puisse réussir sa « dernière opération stratégique ».

Ils sont rares ceux qui, dans le monde, sont au fait des tragédies d'une importance historique qui durant les derniers jours d'avril 1945 opposèrent, dans les plaines du Mecklembourg et dans les ruines de Berlin, Himmler et ses SS, les généraux Fegelein et Steiner, aux fidèles du *Führer*, Bormann, Dœnitz, pour obtenir la faveur des neutres, en la personne du Suédois Bernadotte, et des

délégués de la Croix-Rouge internationale. Nous, les misérables détenus, en route vers un destin hasardeux, durant ce temps, en haillons, nous tenions le rôle du chœur dans les tragédies grecques.

À ce moment critique, l'entourage d'Himmler lance deux formules qui garantiraient la vie sauve au *Reichsführer*:

1° Himmler est un malade, mais qui désire sauver les persécutés politiques et raciaux;

2° Hitler et ses fidèles, Bormann et Gœbbels, comptent précipiter le peuple allemand dans l'abîme, si la guerre est perdue. Ils préparent le *Gotterdämmerung*, le crépuscule des Dieux, au cours duquel le peuple et ses chefs sont condamnés à périr ensemble.

Pour lui, la Victoire, la Défaite, ne comptent que par rapport à lui, à la place qu'il occupera dans l'Histoire.

Se faire passer pour sauveteur dans une catastrophe équivaut à une victoire militaire, et surtout, dispense des responsabilités.

Celui qui, comme témoin d'une activité concernant le *Reichsführer*, prétend avoir saisi l'ensemble du complexe, s'égare dans l'hypothétique et prouve le contraire de ce qu'il veut prouver. Himmler, dépeint par une trentaine de témoins mêlés à ses machinations, n'apparaît que comme une victime de ses fonctions et des intrigues d'autres hiérarques du *Reich*. En vérité, sa personnalité, à la fin de la guerre, est plus macabre, plus affolante, plus satanique que jamais. Au contraire, les historiens voudraient le présenter comme un assagi, soucieux d'épargner à l'Allemagne une *Götterdämmerung*[279].

Le *Reichsführer* a son propre programme pour envoyer dans l'abîme tous les ennemis, quels que soient les horizons dont ils viennent, y compris les boucs émissaires qu'il a choisis dans l'Olympe brun, mais dont il se détache parce qu'il les considère comme déjà condamnés.

L'inconvénient de présenter les faits dans l'ordre chronologique vient de la difficulté de saisir l'ensemble des événements. Le « journal » quotidien d'un témoin ne fournit que des impressions personnelles et limitées à son horizon. Cependant, il est impossible de présenter le drame que fut la chute du IIIe *Reich* et de saisir le but que poursuivent Himmler et ses paladins sans s'appuyer sur les dates exactes de leurs actions au cours de ce dramatique mois d'avril 1945, mois de la « marche de mort » des détenus de Sachsenhausen et de Ravensbrück, présentée par le *Reichsführer* comme la plus grande action de sauvetage.

Journal de la course aux « bonnes actions »

Le 2 avril. Bernadotte rencontre Himmler à Hohen-Lüchen. Le *Reichsführer* demande à son hôte de bien vouloir entreprendre une démarche auprès du général Eisenhower pour solliciter une rencontre, mais Bernadotte lui répond qu'une démarche de cet ordre n'est possible qu'avec le consentement du gouvernement suédois. Pour faire de telles propositions à Bernadotte, Himmler a sûrement, surtout en ce moment, la permission de Hitler.

Le 6 avril, les délégués de la Croix-Rouge ont le droit de visiter le ghetto de Theresienstadt. Les Juifs ont reçu des fleurs pour décorer leurs fenêtres. Le docteur Weinemann, chef de la SD pour le protectorat de Bohême et Moravie, et l'Oberführereichmann, responsable du problème juif dans les services de Heinrich Himmler, leur donnent même une réception au Hradschin, l'ancien Palais Royal, à Prague.

Voilà ce que le docteur Lehner écrit dans son rapport à ce sujet:

« Au cours de la soirée, Eichmann développa ses théories au sujet du problème juif. À son avis, les Juifs de Theresienstadt étaient beaucoup mieux lotis, en ce qui concerne la nourriture, et les soins médicaux, que beaucoup d'Allemands. »

Eichmann se garde bien de parler des chambres à gaz, ou des fosses communes. Pour lui, il s'agit simplement de séparer les Juifs de l'ensemble de la population allemande, méthode que personnellement, il n'approuve pas, mais il reconnaît au moins que, comme elle émane du *Reichsführer*, il l'exécute aveuglément.

Le 10 avril, Himmler n'obéissait nullement à des sentiments humains lorsqu'il donnait l'ordre d'arrêter l'évacuation des détenus de Buchenwald ; tout simplement, il craignait de ne plus pouvoir continuer son petit jeu: rejeter toute responsabilité sur Ribbentrop ou Kaltenbrunner. 28 000 prisonniers de Buchenwald étaient déjà sur les routes lorsque Himmler révoqua son ordre d'évacuation sur une protestation du fils de Musy qui, conformément aux accords, exigeait la remise du camp à la Croix-Rouge.

Après la guerre, Schellenberg affirmera que cette évacuation avait été décidée par Kaltenbrunner, en dehors de Himmler, et que toutes les décisions favorables prises au sujet des camps le furent par Himmler, mais sans l'approbation de Hitler. Mais les plans de transferts vers la forteresse des Alpes des déportés des camps de Flossenburg, de Buchenwald, de Dachau, de Mauthausen et de

Theresienstadt, ainsi que celui d’une partie des prisonniers de Sachsenhausen et particulièrement des « détenus de choix », ont été approuvés par Himmler et ses collaborateurs qui jouaient leur partie avec la Suisse et la Suède.

« Les détenus politiques étaient devenus un troupeau anonyme. Cette menace nous imposait une tâche nettement définie : intervenir énergiquement auprès des autorités du *Reich* et des chefs SS qui nous étaient connus », dit le rapport du CIRC[280].

Il est exact que les actes et les documents concernant les détenus devaient être détruits par ordre du Reischführer. Mais lorsque j’ai reçu l’ordre d’apporter tous les livres et les listes d’entrées dans la grande chaudière des bains du camp, je les plaçais dans une valise que je cachai dans un magasin de l’*Effektenkammer*, dans l’espoir de les récupérer plus tard. Le camp évacué, elles sont tombées dans les mains des Russes. Cet ordre de Himmler visait surtout à dissimuler les exécutions sommaires, et surtout à empêcher qu’on pût constater le nombre exact des morts au camp.

Le 20 avril 1945, quand Himmler décide l’évacuation de Sachsenhausen, le camp compte 36 687 détenus. Leur nombre a diminué. Causes : mortalité accrue dans les dernières semaines, transferts vers l’*Alpenfestung* et vers le camp de Bergen-Belsen enfin, assassinats dans le camp et les commandos qui en dépendent.

Durant les trente derniers jours, le crématoire a incinéré 4300 cadavres, morts ou tués.

L’évacuation de Sachsenhausen a commencé le 21 avril à 2 heures du matin. Les colonnes sortaient du camp par unités de 500 détenus, par rangs de 5 groupés par nationalités. Toujours galants, les SS firent sortir les 5 853 femmes les premières : les Allemandes, puis les Tchèques, les Polonaises, les Russes, les Ukrainiennes, etc… Mais il fut impossible, bien que le commandant l’eût prescrit, de faire respecter l’ordonnance du plan : *Die Hundertschaften müssen nach Nationalitüten ausmarschieren* (Les unités, par groupes de 100, doivent quitter le camp par nationalités). Les amies voulaient s’en aller ensemble, sans tenir compte de leur appartenance nationale.

On constate ensuite qu’il en est de malades, d’autres ont leurs enfants. 1 400 resteront au camp… Sur l’ensemble des hommes portés sur les listes, 3 000 malades sont au lazaret. N’importe, tout ce qui tient debout prendra le départ. Pas facile, le décompte de tous ces prisonniers !

Enfin, les colonnes s’ébranlent sous une atroce petite pluie fine, pénétrante, tandis que dans les blocks déserts, on entend de temps à autre une rafale. C’est le Commando de « Fischer ». L’ancien criminel, exécuteur de la prison de Brandenburg, ne veut pas perdre la main. Il s’exerce à pourchasser les 200 hommes restés « illégalement » dans le camp. L’évacuation se prolonge jusqu’à 11 heures dans la nuit du 21 avril. Pour rester objectifs, il nous faut reconnaître qu’avant le départ, 26 000 partants, dont je suis, ont reçu des vivres. Oh ! pas beaucoup, mais enfin… un pain de 1 kilo pour cinq hommes, une boîte de conserve de 1 kilo pour huit hommes. Ceux des détenus qui ont quitté le camp le soir ont reçu leur gamelle de soupe, mais pas de pain. Les dernières colonnes sont restées debout 20 heures, sous la pluie, sans nourriture, avant de commencer la marche des ombres dans la nuit. Le commandant Kaindl a reconnu au procès, après la guerre, que les derniers 6 000 évacués n’avaient reçu aucune nourriture.

Les 3 000 restés dans le camp, en grande majorité malades, constatèrent le 22 que les gardes avaient disparu en oubliant d’emporter avec eux leurs mitrailleuses et leurs munitions. Le médecin français, le docteur Coudert, soignait infatigablement nos camarades restés au lazaret.

Le 22 avril, à 11 heures, les Russes arrivèrent. Et ce fut un grand hourrah ! Tous les malades voulaient se lever et embrasser leurs libérateurs.

Au total, nous sommes 32 200 hommes et femmes à avoir pris le départ. Combien arriveront ? Et où ? On ne sait pas.

Les SS se sont refusés à nous indiquer le lieu où nous échouerons. Les « biens informés », il y en a toujours, prétendent que l’on nous dirige vers Lübeck et Kiel, « une marche de 300 kilomètres » disent les SS. Himmler a groupé dans ces ports quelques navires qui, paraît-il, nous transporteront en Suède, nous… et nos SS ?… Les aurons-nous encore comme gardiens dans les camps d’internement prévus ? ou, s’ils n’ont pas été jetés à la mer pendant la traversée, deviendront-ils nos « camarades » ?

Il règne un climat d’inquiétude ; la raison en est l’ordre de Himmler. Ne nous a-t-il pas fait avertir que tous ceux qui abandonneront la marche, pour fuir ou par fatigue, seront immédiatement abattus ? Avant de sortir du camp, nous avions eu une réunion entre « hommes de confiance ». Nous redoutions la possibilité d’un massacre général durant l’exode. Si les SS, sur la route, semblaient se préparer à l’exécution en masse, on se lancerait dans une ruée générale. Il y aurait de la casse, c’est certain, mais beaucoup pourraient s’égailler dans les forêts et attendre. Ce dont on était sûr, c’est que les combats ne pouvaient continuer

longtemps, puisque Américains et Russes n’étaient pas loin d’une jonction.

Un des partisans de cette solution de violence était Arno Seielp, le libraire rescapé du massacre de Lioberose. Il connaissait les SS, il avait compris.

Ceux qui montaient vers le nord par des routes secondaires, en direction de Schwerin, durent couvrir les 206 kilomètres de parcours en deux étapes; entre le 21 avril et le 1er mai la première, jusqu’à Bclow (107 km) où il incomba aux prisonniers épuisés d’établir un campement. Le 26, chaque groupe de cent hommes eut droit à quelques kilos d’orge, 2 à 3 cuillerées pour chacun. D’autres, à deux pommes de terre crues. Le 27, on ensevelit dans la forêt de Below, 405 morts de faim et 16 tués par les balles. Les survivants pensaient que les SS nous laisseraient là, et que les bombardiers qui nous survolaient lâcheraient sur nous leurs bombes. S’ils rôdaient au-dessus de la forêt, c’était bien pour cela. Non? Ce même jour 27 avril, un miracle: 14 camions blancs, sur lesquels est peinte la Croix-Rouge.

Le camp de concentration des femmes à Ravensbrück a vécu aussi des jours dramatiques après le 21 avril 1945. En tout, le camp comptait 25 600 femmes, dont 17 300 incarcérées pour « délits contre le *Reich* ». Les femmes, à part les « politiques », se composaient de témoins de Jéhovah, d’a-sociales, de femmes allemandes condamnées pour s’être montrées indisciplinées soit pendant les bombardements, soit en se procurant des denrées au marché noir. Le commandant du camp, Suhren, élabora un plan d’évacuation pour verser les « femmes politiques » dans le contingent nécessaire au *Reichsführer*. Le 21 avril, pour empêcher les troubles, on ouvre les portes du camp à 60 femmes, allemandes et autrichiennes, considérées comme communistes ou socialistes. Le lendemain, c’est le tour de 40 autres. À tout prix, on cherche à éviter une rébellion sur la route. Pendant que Suhren discute avec le CICR sur les modalités de l’évacuation, l’angoisse saisit les femmes « zébras ». Elles craignent la « liquidation ». Lors de la libération d’un groupe de femmes françaises obtenue par la Croix-Rouge, quelques-unes voulaient refuser l’offre de Himmler, persuadées que le « transport » aboutirait inévitablement à la chambre à gaz.

Le 26 avril, on anéantit tous les dossiers de l’administration et de la section politique. Pour la chambre à gaz, la destruction est déjà accomplie. Le 27, les SS ordonnent l’évacuation des femmes.

But à atteindre : pour les évacués des deux camps, la ville de Schwerin, à travers les forêts du Mecklembourg. Trois mille femmes de Ravensbrück sont incapables de marcher. Deux mille meurent au cours des derniers jours. Les

malades sont prises en charge par les déportés tchèques, les docteurs Zdenka Nedvedova et Mlada Tauferova. « Les détenues qui ne peuvent pas marcher recevront le coup de grâce », c'est l'ordre de Himmler pour les femmes de Ravensbrück.

La marche de la mort, vue par la Croix-Rouge internationale

Comment s'était effectuée l'évacuation du camp de concentration d'Oranienburg (Sachsenhausen) ? Parvenu à cette péripétie de l'aventure himmlérienne, je me prends à hésiter… Dois-je en faire le récit en qualité de témoin? Cela m'est possible, puisque j'étais un de ceux qui participèrent à cette retraite forcée. Mais que dirais-je de mes souffrances personnelles ? La marche épuisante, harassante, la menace d'être abattu, les bousculades, les embouteillages, la pluie, la boue, le froid et la faim : je ne pourrais raconter qu'une fraction infime de cette course contre la mort, celle que le hasard m'a donné de voir. Tout bien pesé, je préfère laisser la parole aux délégués de la Croix-Rouge qui nous ont assistés durant ce pitoyable trajet, et dont la parole ne saurait être mise en doute.

Voici ce qu'en pense le chef de la délégation de la Croix-Rouge en Allemagne, le docteur Lehner :

« Nous savions que c'était une question de vie ou de mort pour 50 000 détenus. Entre temps, j'ai reçu encore un autre coup de téléphone du *Gruppenführer* Müller, confirmant l'évacuation du camp d'Oranienburg[281]. » Le CICR prescrivit sur le champ à tout son personnel de se lancer dans la tentative de sauvetage.

« On voulait empêcher de cette façon que les SS ne se livrent à la dernière minute à des excès à l'égard des détenus. Le commandant du camp a refusé notre proposition, en s'appuyant sur les instructions qui lui avaient été données par le *Reichsführer*-SS Himmler. Ses instructions prévoyaient, à l'approche de l'ennemi, une évacuation immédiate du camp entier à l'exception du lazaret[282]. »

Sous la pluie battante, tous les détenus, mal habillés et affamés, ont été mis en route en direction du nord. Par 500, ils formaient un bloc encadré par les SS. D'après les évaluations du docteur Pfister, 30 000 à 40 000 êtres humains « pour la plus grande partie, des hommes, mais aussi des femmes, et même des enfants, se trouvaient sur la route[283]. »

L'immense colonne se dirigeait vers Wittstock, en groupes séparés par des

intervalles de 500 à 1 000 mètres. Elle s'allongeait sur près de 50 kilomètres. Partie d'Oranienburg, par Kremen, elle se scinda en deux fractions à Sommerfeld, empruntant des itinéraires différents : l'un par Neuruppin, Wittstock, l'autre par Herzberg, Lindow, Rcinsberg, Zechlin, Wittstock.

Le docteur Pfister, chargé du contrôle et de l'aide aux déportés d'Oranienburg, écrit: « Le matin du 22 avril, nous découvrîmes, sur une longueur de 7 kilomètres entre Lœwcnburg et Lindow les premiers 20 détenus fusillés au bord de la route; tous avaient une balle dans la tête. Au fur et à mesure de notre avance, nous rencontrâmes un nombre toujours plus grand de fusillés au bord de la route et dans les fossés. Dans la forêt entre Neuruppin et Wittstock, nous avons trouvé régulièrement à chaque endroit où les détenus avaient passé la nuit ou fait halte, plusieurs cadavres jetés dans les feux des camps et à moitié carbonisés[284]. »

Albert de Cocatrix, un des délégués du CICR en Allemagne, contrôlait l'évacuation avec d'autres représentants de l'institution internationale. Cocatrix a vu de ses yeux cet affreux calvaire. « Se frayer un passage à travers ce flot humain coulant vers l'ouest était impossible… Il y avait de tout sur cette route. Les camions et voitures de la *Wehrmacht* (même des pièces d'artillerie) étaient mêlés aux treks. Ces treks – qui rappelaient étrangement ceux des « conquérants du Far West » du siècle dernier – avançaient lentement, et si près les uns des autres qu'à intervalles régulier l'embouteillage arrêtait la colonne. Et au milieu de cela, des réfugiés hommes et femmes, de tous âges, beaucoup d'enfants surtout, traînant pour la plupart des véhicules (charrettes à bras, poussettes, bicyclettes, brouettes, etc..) chargés de maigres bagages et souvent de choses inutiles… c'est le désordre complet… Il n'y a plus de chef. On vit au jour le jour. »

Cocatrix a été témoin de toutes les brutalités que les SS firent subir aux colonnes de déportés qui devaient couvrir la grande fuite. « La garde de ces groupes (de déportés) était confiée à un SS. Souvent, c'était un condamné de droit commun qui surveillait le groupe. »

Voilà un témoignage authentique, qui prouve que les SS ne dédaignaient pas, jusqu'au dernier moment, de maintenir leur alliance avec les criminels contre l'éventuel soulèvement des déportés.

Cocatrix était intervenu le 23 avril auprès du commandant du camp de Ravensbrück, Suhren, pour empêcher l'évacuation et épargner aux femmes les misères des déportés politiques. Mais le commandant refusa sa proposition en

disant « qu'il avait reçu du *Reichsführer*-SS Himmler des instructions précises à ce sujet. » Le camp devait être évacué.

Selon Suhren, il y avait 17 000 femmes ce jour-là qui, pour délits politiques, se trouvaient sous la protection des SS. L'évacuation devait se faire de la façon suivante : 3 000 seraient évacuées par trains, 4 000 par cars et camions du CICR, 7 000 quitteraient le camp à pied, et environ 1 500 malades et inaptes à la marche resteraient sur place quoi qu'il advienne. Mais, tandis que Suhren discutait son plan avec le délégué du CICR, plus de la moitié des femmes, environ 8 000, pouvaient à peine tenir debout, affaiblies qu'elles étaient par la faim, les maladies et le froid. Le commandant d'Oranienburg arrivant le même jour à Ravensbrück, Cocatrix lui reprocha les atrocités commises par les SS sur les routes menant d'Oranienburg à Wittstock. Il lui communiqua les témoignages des chauffeurs du CICR. Ils avaient vu comment les SS assassinaient d'une balle dans la nuque tous ceux qui ne pouvaient plus marcher. « Kaindl répondit qu'il était peut-être possible que des soldats SS eussent abrégé les souffrances de quelques détenus qui ne pouvaient plus avancer, et qu'il ne s'agissait là en somme que d'un acte humain [285]. »

« Lorsque le 22 avril, un groupe de 500 détenus, après être resté la nuit dans une ferme entre Neuruppin et Rägelin, et la colonne s'étant mise en marche, 14 d'entre eux, complètement épuisés, sont restés endormis dans le hangar. À 5 heures, une autre colonne arriva dans la même grange, et trouva les 14 détenus endormis ; les SS traînèrent alors ceux-ci derrière la grange et les fusillèrent aussitôt, sous l'inculpation de désertion[286]. Ils accomplissaient les ordres du *Reichsführer* !

Himmler, pendant qu'il menait les pourparlers avec le CICR avait en effet donné des ordres stricts pour ne laisser aucun prisonnier vivant entre les mains de l'ennemi.

Le 23 avril, des détachements de la population furent réquisitionnés par les SS pour enterrer les tués.

« L'examen d'un grand nombre de cadavres a révélé que toutes les victimes avaient été liquidées d'une balle dans la tête. Sur notre demande, les détenus nous ont déclaré que souvent les SS ont obligé leurs victimes à s'agenouiller ou à s'allonger, à 50 mètres de la colonne en marche, pour être exécutées », a écrit le docteur Willy Pfister. De l'enquête qu'il a menée, le docteur Pfister conclut que 15 à 20 % de l'effectif du camp d'Oranienburg « a été tué de la manière décrite plus haut ».

J’ai été témoin à Neuruppin de la légèreté avec laquelle ces brutes pouvaient tuer des êtres humains; nous avions trouvé près d’un buisson au bord de la route un détenu politique qui, depuis des heures, gravement blessé à la tête par une balle, était allongé là et souffrait. Le commandant SS avec qui j’étais en train de m’entretenir, interrompt la conversation, se rend vers le détenu blessé, vide sur lui le chargeur de son revolver, revient vers moi et reprend la conversation comme si rien ne s’était passé…

Comme témoin, et comme participant obligatoire à la « marche de la mort », je ne peux que certifier les dires des délégués de la Croix-Rouge. Ils sont, hélas ! l’expression de la vérité. Aussi, j’ai préféré citer les textes des documents du Comité International de la Croix-Rouge, preuves incontestables, et de valeur historique. L’assertion d’un déporté, on peut toujours lui reprocher d’être subjective.

Nous traversons un village. Grondement continu et proche de la canonnade. Les SS nous pressent. Dame! c’est la course contre la montre. Une fillette d’une dizaine d’années me tend un bol d’eau. J’ai soif, pourtant je le refuse. Un SS m’a vu. Il a armé son revolver. Il vient sur moi. « Je n’ai pas demandé d’eau, c’est la petite qui me l’a offerte. » Il me fixe, remet son pistolet dans son étui. Il a changé d’avis. Sans doute a-t-il vu mon refus… Heureuse inspiration. Combien d’entre nous mourront pendant la marche ? Mystère. Cependant, le docteur Pfister de la Croix-Rouge estime que 15 à 20 % de notre effectif aura été abattu d’une balle dans la nuque, c’est-à-dire que, sur 32 000 détenus partis de notre camp, 6 000 auront été tués. Combien d’autres seront morts d’épuisement ou refroidis par l’humidité glacée du Mecklemburg ?

À Below, 421 morts en une nuit. Et déjà, les jours précédents, 1 600 sont morts de fatigue. Au total, 8 000 d’entre nous seront restés en chemin.

Les officiers SS se conforment aux directives de Himmler. Kolb, adjoint du commandant du camp, se montre meilleur qu’il ne le fut jamais. Il sent que la fin est en vue, mais il ne peut être partout à la fois. Les SS sont troublés, ils craignent une révolte de notre part. Kolb ne peut les contrôler suffisamment. Ce qu’il désire par-dessus tout, c’est amener le plus possible de détenus à Himmler. Il faut que le *Reichsführer* en ait besoin !

Comment s’est accomplie la trahison de Himmler

Alors que Himmler quittait son *bunker*, le 21 avril à l’aube, Hitler charge son fidèle Heini de stimuler les unités SS pour la défense de la capitale.

Le dernier jeu joué par Himmler apparaît plus saisissant quand on constate

que, pendant le cheminement de la « marche de la mort » résultant d'un plan stratégique établi en accord avec Hitler, le *Reichsführer* trouvera son meilleur alibi en trahissant la volonté du *Führer* d'engager les divisions SS pour la défense de Berlin. Au lieu de se battre contre les Russes, il se fait diplomate pour racheter ses crimes.

L'évacuation des deux grands camps lui sert de couverture pour les conversations qu'il mène avec Bernadotte.

Pendant l'évacuation du camp, Himmler se trouve à Hohen-Lüchen chez son ami, le fameux professeur Gerhardt, devenu son principal collaborateur et son conseiller diplomatique. C'est avec lui qu'il a mis en route le projet d'amener à Berlin un représentant du Congrès Mondial juif grâce aux relations de son masseur Kersten à Stockholm. Le 19 avril, le docteur Norbert Masur, en compagnie de Kersten, descend à Tempelhof avec un sauf-conduit du *Reichsführer*. Il est salué par les officiels du rituel « *Heil* Hitler ! ». Le docteur Masur se rend immédiatement à la propriété de Kersten, à 60 kilomètres de Berlin, à Harzwalde. Kersten a pour mission de préparer psychologiquement la rencontre entre le délégué juif et le plus grand persécuteur de la nation juive que l'histoire ait connu, Heinrich Himmler. Masur attend patiemment. Ce n'est que le 21, à 2 h 30 du matin, que le *Reichsführer* se présente à la propriété de Kersten en uniforme de gala. Il revient de la fête intime organisée le soir du 20 avril dans le *bunker* en l'honneur du 56e anniversaire du *Führer*. Tous les grands manitous du IIIe *Reich* se trouvaient réunis pour la dernière fois. Après les congratulations d'usage, et les échanges de vue secrets en tête à tête avec plusieurs de ses hôtes, une conférence se tient sous la présidence du *Führer*. Hitler décide de diriger toutes les opérations diplomatiques et militaires de son *bunker*. Il pense surtout gagner du temps en défendant la capitale qui, par son agglomération d'immeubles, pour la plupart en ruines, constitue une véritable forteresse. La mobilisation de la jeunesse fanatique lui permettra de résister encore longtemps, pense-t-il, six mois s'il le faut.

Himmler apporte au *Führer* la nouvelle que ce sont bien les Juifs qui ont envoyé leur émissaire pour demander le règlement du litige qui sépare le IIIe *Reich* du monde d'Israël. Pour prouver sa fidélité, le *Reichsführer* propose au *Führer* de se retirer dans l'*Alpenfestung* pendant la durée des pourparlers qu'il mènera avec les Alliés par l'entremise de la Suède. Dans son for intérieur, Himmler préfère que Hitler reste à Berlin. Hitler remercie son fidèle collaborateur et propose son plan : certains dignitaires, Dœnitz et Himmler, se rendront vers le Nord; les autres iront, Kaltenbrunner, Gœring et Lammers, dans

le Sud. Les bureaux de la Chancellerie sont transférés à Obersalzberg. Gœbbels, Bormann et Keitel resteront auprès de lui dans le Q.G. jusqu'au jour où la situation exigera son départ vers le Sud. Himmler, par la décision de Hitler, a donc la chance de sortir du *bunker* chargé de missions militaires, policières et diplomatiques, dans le *Nordraum*.

Lorsque Himmler rencontre Masur, il se sent en bonne forme. Dans son uniforme noir de gala, le *Reichsführer* tend la main au membre du Presidium de la section suédoise du Congrès Mondial juif, et prononce ces mots : « Soyez le bienvenu en Allemagne, Monsieur Masur. Il est temps que vous, les Juifs, et nous, les nationaux-socialistes, enterrions la hache de guerre[287]. »

Masur, un peu craintif, donne la main à l'assassin de millions de Juifs. Il est persuadé qu'il se trouve à Berlin grâce à Himmler, et contre la volonté de Hitler. D'un ton solennel, le *Reichsführer* affirme n'avoir jamais eu l'intention de persécuter les Juifs, d'avoir toujours préconisé leur migration à l'étranger pour les protéger de l'antisémitisme. S'il y a des victimes, la faute en est aux mesures de protection imposées par le gouvernement en raison de la guerre, mais, pour éviter d'autres victimes, il souhaite que, d'un commun accord, soit décidée l'évacuation des Juifs se trouvant encore sur le territoire du *Reich*.

C'est Himmler qui tient, le monologue. Quel mensonge lorsqu'on parle à l'étranger de la persécution des Juifs ! Les Juifs n'étaient envoyés que pour raison de protection dans les *Arbeitserziehungslager* (camps de rééducation par le travail).

Himmler ne mène pas de longues tractations avec Masur. Il veut plutôt persuader le Juif de sa bonne volonté de terminer une fois pour toutes les disputes entre les Juifs et les Allemands.

Himmler veut ainsi démontrer la gravité des mensonges de la presse alliée, et la fausseté des révélations soviétiques sur les camps de Lublin, Treblinka et Auschwitz. Cependant, les Britanniques viennent de dénombrer le 15 avril, rien qu'à Bergen-Belsen, 13 000 cadavres non enterrés. Le délégué juif Masur demande l'évacuation immédiate des survivants vers la Suède et la Suisse. Selon Himmler, les autorités du *Reich* ne détiendraient que 75 000 Israélites à Theresienstadt, Mauthausen et Bergen-Belsen.

Himmler suspend l'entretien, et se retire en compagnie de Schellenberg et de son secrétaire particulier, Rudolf Brandt. Au bout d'un quart d'heure, le *Reichsführer* revient, et annonce qu'il permettra à plusieurs milliers de femmes juives (6 000 à 7 000) d'être évacuées de Ravensbrück vers la Suède, et de

Theresienstadt vers la Suisse. Himmler pose une seule condition: il ne faut jamais dire qu'il s'agit de Juifs mais exclusivement de Polonaises. Kersten, pour sa part, s'efforce de persuader Masur des difficultés dans lesquelles se trouve Himmler en accomplissant ce geste chevaleresque. Masur est persuadé de la sincérité de Himmler dans ce cas. Mais il ne connaît pas le raffinement avec lequel le *Reichsführer* et ses collaborateurs songent à tramer des intrigues qui leur permettront la réalisation de leurs plans. Himmler a parlé à Hitler, et de la venue de Masur, et de ses pourparlers de paix avec Bernadotte. Sinon, comment pouvait-il envoyer encore une fois des Juives vers l'étranger, après l'indignation que souleva l'état dans lequel se présentèrent en Suisse les prisonnières juives évacuées ?

Himmler a même parlé à Hitler de l'évacuation du camp de Sachsenhausen, mesure qu'il envisageait de prendre contrairement à l'accord Burckhardt-Kaltenbrunner. Il avait donc la permission de conclure cet accord avec Masur sur les 6 000 femmes juives ; mais pour les 70 000 autres, il préférait attendre ce qu'apporteraient les pourparlers de paix avec Bernadotte. Masur devait être témoin de la bonne volonté du *Reichsführer*. Il allait de soi que les Juifs devaient soutenir l'effort des SS s'ils voulaient obtenir la libération des 70 000 Juifs restant aux mains des autorités du *Reich*.

Après cette rencontre avec Masur, Himmler se rend à Hohen-Lüchen où l'attend le petit déjeuner qu'il va prendre avec le comte Bernadotte. Son seul désir est de persuader son hôte suédois d'intervenir auprès des Alliés pour conclure une paix séparée. Il parle sans aucune nervosité, persuadé que la bataille pour Berlin durera encore quelque temps. N'a-t-il pas assisté à la conférence de la défense ? S'il connaît le plan du *Führer*, il sait aussi que Hitler veut jeter contre l'avance russe les troupes SS qui se sont regroupées dans la région d'Oranienburg sous les ordres du général SS Felix Steiner. Ce groupe comprend des unités de la 4e *SS-Polizei* -division, de la 13e division d'infanterie marine, de quelque 15 000 soldats appartenant à la *Luftwaffe*, et des éléments de Volkssturm mobilisés dans la région nord de Berlin. On y ajoutera les cinq divisions de l'armée de la Vistule, quasi anéanties par les Russes, et commandées par le général Gotthard Heinrici. Pour mener les conversations avec Bernadotte et protéger l'exode de ses fidèles et des otages vers le nord, ces troupes sont indispensables à Himmler, qui a son plan !

Le 21 avril, l'attaque-éclair soviétique se déclenche dans la périphérie nord de Berlin. Hitler ordonne aussitôt à Steiner de contre-attaquer pour arrêter les progrès de l'ennemi. Steiner promet d'attaquer le 22. Mais ce jour-là, les Russes

ont pris Postdam, la cité où, en 1933, Hindenburg avait remis les pouvoirs au nouveau chancelier élu par le peuple et le Parlement. Dans le *bunker* règne l'inquiétude. Le *Führer*, craignant l'encerclement de la capitale, Steiner continue à ramasser des hommes pour grossir tant soit peu son armée et renouvelle sa promesse de commencer l'attaque le même jour à 22 heures, mais il ajoute que l'offensive principale n'aura lieu que le lendemain au matin.

Le 22, lorsque le *Führer* apprend que l'armée de Steiner n'a pas attaqué, il s'effondre. Mais il a encore suffisamment de lucidité, il ne quitte pas le téléphone et demande le déclenchement de l'attaque partant d'Oranienburg sur le flanc des Russes ayant fait irruption dans les lignes allemandes.

Après la guerre, les himmlériens affirmeront n'avoir reçu aucun ordre et insisteront sur le fait que la *Luftwaffe* n'était même pas entrée en action. « Un message, venu de Himmler, déclara que la contre-offensive avait été lancée[288]. » Donc Himmler trompait sciemment. Lorsque Hitler constate que l'armée SS n'a pas attaqué le matin du 22, c'est un nouveau coup pour lui. « Steiner n'a pas attaqué, et cela a constitué pour Hitler le coup de grâce », affirme le général Koller[289].

Une conférence capitale se tient le 22 avril, à 15 heures ; y assistent, sous la présidence de Hitler : Bormann, Keitel, Burgdorf, Jodl, et Krebs. Hitler exprime son indignation contre les SS : ceux d'Oranienburg, une élite, ont désobéi à ses ordres ! Himmler en tête de notre colonne, brille, évidemment, par son absence!

Puisqu'il en est ainsi, et pour animer la défense de la capitale, Hitler décide de rester, quoi qu'il arrive, à Berlin. Non, il ne se rendra pas, comme prévu, dans la forteresse des Alpes.

Les autres grands chefs du régime n'ont pas assisté à cette conférence, mais tous ont leurs observateurs dans le *bunker*.

Hitler ordonne à Keitel et Jodl de sortir du *bunker*, l'un se rendra à l'armée de l'Elbe, et l'autre dirigera l'E.M. des casernes de Krampnitz, où s'est installé l'OKW.

Sa confiance en Himmler et en Steiner disparaît. Keitel et Jodl font appel à l'armée qui se trouve sur l'Elbe. Si Steiner et les SS ne procèdent pas immédiatement à cette opération militaire, ils commettent aux yeux de Hitler la « plus grande trahison que le peuple allemand ait connue au cours de son histoire ». L'OKW fait l'impossible pour engager les troupes de la 12e armée qui ont pu être rassemblées sur le flanc gauche de la 3e armée blindée russe, sans plus se

préoccuper de ce que les Américains peuvent faire sur l’Elbe. Keitel est allé jusqu’à se lancer à la recherche du général Wenck, commandant du front de l’Elbe, pour hâter la venue vers Berlin des troupes de l’ouest. Keitel et Jodl croient fermement au succès de la bataille de Berlin et à la possibilité de transporter les divisions engagées sur l’Elbe vers le front de l’Est, et surtout dans la partie nord de ce front.

Les Alliés n’ont pas franchi l’Elbe et, selon Keitel, ils ont tout intérêt à voir les Russes subir des pertes énormes à Berlin. D’après Jodl, il faut appliquer la tactique de la lutte totale contre les Russes dans le Nordraum, et voir, par la suite, comment agiront les Américains et les Anglais[290].

Himmler poursuit, avec ses otages, sa marche vers le nord. Bien qu’il soit au courant de la situation, il appuie Steiner, et sait pourtant que son devoir serait de discuter avec lui de la situation stratégique précaire. Il se prétend malade. Cette même dérobade lui avait déjà servi lors de ses grandes défaites militaires en janvier et février, comme commandant de l’armée de la Vistule. Himmler ne veut ni être fait prisonnier dans le *bunker*, ni tomber en disgrâce auprès de son chef suprême. Il craint que, destitué de tous les pouvoirs qu’il a rassemblés entre ses mains, il ne représente plus aucune valeur pour le comte Bernadotte, ni pour les Occidentaux, comme il l’avait calculé.

Si Himmler acceptait ce que le *Führer* exige de lui, défendre Berlin, il ne pourrait pas s’occuper de la « marche » des déportés. Mais les SS se comportent comme l’ont fait ceux d’entre eux chargés de la défense de Budapest, qui ont préféré la sécurité dans les Alpes à la lutte.

Quelques-uns, parmi les plus fidèles, commencent à perdre leur sang-froid. Le docteur Ernst Gravitz, *Reichsarzt* SS, vient de se suicider. Le fait est grave, puisque Gravitz, parmi ses fonctions, présidait la Croix-Rouge allemande, institution clé pour les tractations au sujet des prisonniers de guerre et des prisonniers politiques.

Himmler avait placé autour de Hitler ses propres médecins SS, à la tête desquels se trouvait le « médecin personnel du *Führer* », le général SS Karl Brandt. Lui aussi a quitté discrètement Berlin et rejoint dans le nord l’ami de Himmler, Gebhardt. Plus grave encore, Brandt, un ami de Fegelein, est soupçonné d’avoir envoyé sa femme en Thuringe pour apporter des nouvelles aux Américains sur la santé du *Führer*, et aussi des documents. Brandt voulait ainsi s’assurer discrètement un pont pour son passage vers les Occidentaux. Schellenberg, dans ses mémoires, reconnaît que Hitler avait voulu condamner à

mort le docteur Brandt pour trahison, alors que le médecin avait quitté simplement Berlin pour se rendre à Schwerin et échapper ainsi aux bombardements[291].

Brandt était-il pour quelque chose dans le « suicide » du général SS Gravitz ?

Dans quelles conditions s'est produit le suicide d'un des plus importants porteurs de secrets de la guerre biologique, on ne le saura sans doute jamais. Ce qu'on sait, c'est que Gebhardt, ami de Himmler, s'est emparé de tous les dossiers du Service central médical que détenait Gravitz pour en extraire ce qui lui convenait, et pour le remettre comme un don de la recherche allemande à la Croix-Rouge suédoise. C'est sous prétexte d'être confirmé par le *Führer* comme successeur de Gravitz à la tête de la Croix-Rouge que Gebhardt se rend au *bunker* le 22, tard dans la nuit, tandis que Himmler l'attend à Nauen.

Le cas de Himmler est périlleux, puisque Hitler le tient pour co-responsable de l'anarchie militaire qui règne après le 22 avril. Les SS ont perdu de leur crédit; par contre, la marine devient le dernier espoir de Hitler.

L'amiral Dœnitz, resté à Plœn, dans le Schleswig, avec son E.M., assure la défense du secteur nord. L'amiral Voss, resté auprès de Hitler, assure la liaison. L'œil de Himmler, c'est le général Fegelein. Hitler n'a pas de secrets pour lui. N'est-il pas le beau-frère d'Eva Braun, dont il a épousé la sœur, Grete. Le général Christian, étant donné ses fonctions de chef des opérations aériennes, est un homme de Gœring, mais il est marié à une secrétaire du *Führer*, Gerda Daranowski, preuve certaine qu'il a la confiance de Hitler. Officiellement, c'est le général Koller qui, chef d'E.M., de la *Luftwaffe*, est en contact non seulement avec le *bunker*, mais avec les services de l'OKW de Keitel et de Jodl. Grâce à Koller, Gœring n'ignore rien de la situation militaire dans les Alpes, ni des réactions du *Führer*. Enfin, Ribbentrop a lui aussi son homme dans le *bunker*, l'ambassadeur Hewel, qui coordonne les rapports entre le ministère des Affaires étrangères et le Q.G. de Hitler. Dès que ces observateurs apprennent la décision du *Führer*, ils avertissent leurs chefs respectifs.

Les documents officiels, et les mémoires et déclarations de maréchaux soviétiques publiés en URSS en 1963-64 prouveront que Gœbbels, Krebs et Bormann, en entamant des pourparlers avec le général Tchouikov, voulaient survivre à la mort de Hitler. Quant à Hewel, il ne s'est suicidé que lorsqu'il a vu qu'il ne pouvait pas percer les lignes soviétiques.

Quant aux « fugitifs » du *bunker*, Hitler les a autorisés à partir pour l'Obersalzberg, le repaire de la Résistance. Avec le docteur Morell partirent

aussi Schaub, l'aide-de-camp de Hitler, l'Amiral Puttkamer, son attaché naval, ses deux sténographes Hagen et Herrgesell, deux secrétaires, les Fräulein Schrœder et Wolf, mais deux autres secrétaires restèrent dans le *bunker*.

Trois cars furent mis à la disposition des évacués. Que Bormann restât avec son adjoint Zander et sa secrétaire Krueger, ne signifie nullement qu'il ait « nourri encore des ambitions politiques et ait rêvé d'une glorieuse *Götterdammerung* » mais simplement que la place du responsable des problèmes du parti était auprès de son *Führer*, avec un minimum de personnel. Le cas est le même pour Gœbbels, désigné par Hitler comme futur chancelier. Que Hitler, en cette nuit tragique du 22 au 23, après sa décision de rester à Berlin, trouve le temps de recevoir deux envoyés de Himmler, Gebhardt, désigné par le *Reichsführer* comme le chef de la Croix-Rouge, et Berger, plénipotentiaire responsable des *Kriegsgefangenenwesen* (prisonniers de guerre) démontre que, pour le *Führer* aussi, les prisonniers politiques et de guerre sont des atouts qu'il se réserve lorsque la sanglante bataille de Berlin aura obligé les Russes à parlementer.

Si Hitler avait vraiment eu l'idée d'ordonner le massacre collectif des prisonniers de marque, comme le prétend Berger, il n'aurait pas eu besoin de discuter avec les envoyés de Himmler. Le fidèle Kaltenbrunner et Müller auraient pu ordonner cette exécution en masse, d'autant plus qu'ils les détenaient, étant donné leurs fonctions dans l'appareil SS, et que Hitler était l'autorité suprême toujours redoutée par Himmler. « Fusillez-les tous ! Fusillez-les tous ! ou quelque chose d'analogue » telle est la phrase que Berger prétend avoir entendue de la bouche de Hitler le 23 à une heure du matin[292]. Il est surprenant que Berger hésite sur la formule de l'ordre énoncé par le *Führer*. Si Berger a reçu du *Führer* l'ordre de massacrer les prisonniers, pourquoi Hitler et Bormann n'ont-ils pas envoyé le même ordre à Kaltenbrunner par télégramme ? Et pourquoi se sont-ils contentés d'exprimer leur volonté à Berger, qui n'est pas compétent pour la police secrète et la RSHA, et qui, par-dessus le marché, ne détient pas les prisonniers politiques, et n'est qu'une marionnette de Himmler, déjà suspect puisqu'il refuse de se rendre au *bunker*? Himmler est si sûr de Berger qu'il a mis à sa disposition son avion personnel pour se rendre dans le Sud, et contrecarrer l'action « humanitaire » de Kaltenbrunner. Cette déclaration de Berger à un enquêteur comme Trevor-Roper, est destiné à prouver que, dans la hiérarchie SS se trouvaient des hommes honnêtes, pris dans un conflit entre le devoir et leur conscience.

Cependant, lorsque Berger entre chez Hitler, il sait très bien que Himmler ne

veut pas aller au *bunker*, puisque lui-même affirme avoir conseillé au *Reichsführer* de « se rendre directement à Berlin »[293].

Avant les entrevues Hitler-Gebhardt et Hitler-Berger, Himmler avait eu Hitler au téléphone. Au cours de la conversation, il avait supplié, pour la forme, le *Führer* de partir pour les Alpes. Hitler s'y était refusé et avait ordonné à Himmler de le rejoindre au plus tôt.

Cet entretien téléphonique faisait suite à un appel de Fegelein, insistant pour que Himmler se rende au *bunker* afin de décider le *Führer* à s'envoler vers le Sud.

À ce propos, Trevor-Roper écrit: « Himmler n'arrivait pas à se décider. Une fois de plus, il était comme une âme en peine[294]. » En réalité, Himmler agissait selon un plan parfaitement préétabli. Le drame de l'empire himmlérien atteint son point culminant. Himmler ne veut à aucun prix être fait prisonnier dans le *bunker*. Il donne rendez-vous à Fegelein à Nauen, à mi-chemin entre Berlin et Hohen-Lüchen. Himmler part avec son ami Gebhardt et Grothmann, son adjoint personnel. À Nauen, ils attendent Fegelein durant deux heures. Si Fegelein n'est pas venu, c'est que quelqu'un de plus haut placé que lui l'a retenu. C'était un piège pour obliger Himmler à se rendre au *bunker*. Après cette attente, Himmler envoie Gebhardt apporter au *Führer* l'assurance que le *Reichsführer* met à sa disposition le bataillon SS de sa garde personnelle et lui demander d'approuver la nomination de Gebhardt comme successeur de Gravitz à la présidence de la Croix-Rouge allemande, ce qui permettra de maintenir les contacts avec les Alliés, fondés sur le problème des prisonniers.

Que la fureur qui s'était emparée de Hitler en apprenant l'abandon par le général SS Steiner, de l'offensive qu'il avait ordonnée, se soit calmée à la suite de ses entretiens avec Gebhardt et Berger, est fort possible. D'autant plus que Gebhardt a dû affirmer au *Führer* que Himmler après avoir mis à la disposition de son maître le bataillon constituant sa garde personnelle, ne s'en tiendrait pas là : d'autres contingents viendraient le renforcer pour mieux assurer la protection du *Führer* (en fait, pour l'immobiliser dans son *bunker*). Hitler, le doigt sur la carte de Berlin, aurait dit : « C'est là, dans le Tiergarten, que ce bataillon entrera en action ». Or le Tiergarten avoisine et la nouvelle Chancellerie et le *bunker*. Comme Keitel avait été envoyé pour ramener en hâte de l'Elbe la XIIe Armée, celle de Wenck, avec ordre de lancer une contre-offensive pour dégager Postdam de l'étreinte russe, Hitler pouvait encore garder l'espoir de sa grande bataille. Mais ce dont personne, parmi les historiens et les cher-cheurs ne s'est jamais avisé, c'est d'indiquer quelles peuvent bien avoir été les explications de

Gebhardt pour excuser Himmler de n'avoir pas rapporté au *Führer* ses entretiens avec Bernadotte et Masur ; sans doute ont-elles été apaisantes, ces explications, davantage même que la promesse de secours des divisions SS. En effet, si Himmler obtient des Occidentaux, grâce à la « marche des otages » la trêve qu'il veut obtenir, les chances de la résistance à Berlin seront accrues, ainsi que le gain de temps nécessaire pour transformer le massif des Alpes en un donjon inexpugnable.

Qu'a pu faire valoir Gebhardt ? Le professeur Gebhardt a certainement mis en avant la maladie qui contraint le *Reichsführer* à l'immobilité, dans le lazaret de Hohen-Lüchen où il attend d'un instant à l'autre les réponses de la Croix-Rouge de Suède, et du gouvernement royal en vue de la médiation, peut-être même celle aussi du Congrès Mondial juif, qui semble s'y montrer favorable.

Il va de soi qu'à ce moment, Bernadotte et Masur s'évertuaient à dissocier Hitler de Himmler et de ses SS, bien convaincus que toute tractation avec Himmler ne pouvait qu'être désapprouvée par le *Führer*. Hitler aurait affirmé que le devoir des SS leur imposait avant tout de défendre la capitale, que les pourparlers dans le Nord, comportant des clauses militaires, étaient de la compétence de l'Amiral Dœnitz, secondé par l'Auswärtiges Amt et la Croix-Rouge allemande, que, dans le Sud, tous les pourparlers étaient réservés à Kaltenbrunner qui, depuis longtemps, les a entamés avec les Suisses.

Plusieurs raisons à cette hypothèse: l'obstination de Himmler à ne pas vouloir se trouver en face du *Führer*. Le fait que le *Reichsführer* ait choisi pour émissaires Berger, un « dur », et le professeur Gebhardt, dont un des élèves, le médecin SS Stumpfegger, a pris auprès du *Führer* la relève du docteur Morell, facilitera leur mission d'administrer au *Führer* déficient les drogues susceptibles de le remonter. C'est Ludwig Stumpfegger qui seul a le pouvoir. « Sa main tremblait, sa jambe tremblait, sa tête tremblait », affirmera Berger, en parlant de Hitler.

Stumpfegger connaît aussi – il a l'esprit politique – toutes les intrigues qui se trament dans le *bunker*. Il a assisté à la crise de fureur de Hitler devant le néant de l'offensive, il sait les desseins de son entourage. Par Stumpfegger encore, Gebhardt n'ignore pas que le *Führer* n'est plus qu'un mort-vivant, enfermé déjà dans le *bunker* qui lui servira de tombe. Aussi, lorsque le professeur rapporte les impressions de son élève, il donne à son ami Himmler le feu vert pour la négociation avec Eisenhower, c'est-à-dire la capitulation à l'Ouest. Le *Reichsführer* ne risque pas la destitution ordonnée au dernier moment par Hitler, puisque dans le *bunker* restent encore le médecin SS et Fegelein. Ils sont là pour

exercer une pression continue sur le *Führer* diminué physiquement, et lui donner l'assurance que, si tous sont en train de le trahir, seul Himmler lui reste fidèle.

Pendant que les colonnes, gage de la reddition, se traînent dans le secteur nord à travers les plaines du Mecklenburg, le groupe militaire Dœnitz, Keitel, Jodl, lui aussi, replie son E.M. vers le Danemark, et se prépare à des pourparlers d'armistice avec les Alliés. Himmler ne se risque pas à heurter de front ce groupe, qui détient encore les pouvoirs militaires, mais dont chaque membre redoute les possibilités policières du *Reichsführer*.

Le ministre de l'Armement Speer, lui aussi, se découvre un talent de négociateur. Avec le *Gauleiter* de Hamburg, il veut défendre les intérêts de l'industrie et de la population.

Dans le secteur sud, les concurrents de Himmler sont encore plus redoutables : avec sa cour, dans l'*Alpenfestung*, Gœring, qui demeure officiellement le successeur légitime du *Führer*; Kaltenbrunner, chef de la RSHA, Autrichien fondé de pouvoir pour l'*Alpenfestung*; en Italie, Karl Wolf et l'ambassadeur Rudolf Rahn, tous deux en accord avec les généraux de la *Wehrmacht*, mènent leur propre politique, craignant de n'être plus, après la concentration définitive dans l'*Alpenfestung*, que des sous-ordres de Gœring et de Kaltenbrunner.

Aussi, le 23 avril, lorsque Gebhardt revient à Hohen-Lüchen, rapportant son diagnostic médical sur l'état physique du *Führer*, Himmler a la même opinion que son psychiatre, le professeur de Crinis, ce même Crinis, Autrichien lui aussi, qui jouait pour la Gestapo, en Hollande (1939) le rôle du « général chef de l'opposition » et qui, étudiant minutieusement en 1945 des films et des photos de Hitler, certifia que le dictateur, paralysé par la maladie de Parkinson, pris de malaises cérébraux et bouleversé par l'énervement général, finirait par se suicider[295]. Rassuré par ce diagnostic, Himmler se sent libéré d'un maître gênant, il se croit appelé à agir vite, avant que les autres candidats ne se lancent à l'assaut du trône, car l'institution du *Führer* « représente légalement tous les pouvoirs du *Reich* ».

Quand le *Reichsmarshall* veut devancer le *Reichsführer*

Himmler veut à tout prix arriver au Q.G. allié avant Gœring, car au sud, Karl Wolff et ses comparses ont déjà, en février 1945, entrepris des démarches auprès d'Allan Dulles, alors que lui, Himmler, comme commandant de la *Wehrmacht*, décidait une offensive contre les Russes « jusqu'au Dniepr », pour se présenter ensuite comme le sauveur de l'Occident. Mais Gœring, comme on l'a dit, avait des « oreilles » dans le *bunker* et le général Koller s'envolait de Berlin vers

l'*Alpenfestung* pour aviser le *Reichsmarshall*. Koller connaissait aussi les plans de Keitel et Jodl, donc ceux de Dœnitz, et surtout les déceptions causées au *Führer* par l'attitude des SS et de Himmler.

Pendant que Gœring consulte son entourage sur l'attitude à prendre, Kaltenbrunner, écartant toute idée d'évacuer le KZ de Mauthausen, autorise la Croix-Rouge internationale, conformément aux accords qu'il a conclus avec Burckhardt, à prendre en mains la direction du camp. Mais les déportés organisés avaient déjà, un jour avant, chassé leurs gardiens et hissé sur le camp le drapeau de la victoire. Gœring, jusque-là persuadé que Kaltenbrunner se limiterait à ses fonctions policières, découvre en lui un rival aux prétentions diplomatiques. Le chef de la RSHA est prêt à donner aux Suisses l'assurance de la survie des déportés politiques et des Juifs, à rétablir en Autriche un gouvernement autonome et à garantir que l'Helvétie resterait en tout cas en dehors des opérations militaires. Kaltenbrunner espère que l'*Alpenfestung* pourra rester un territoire non occupé et qu'il sera le signataire de la capitulation. « Alors, et moi ? » pense Gœring. De même, lorsque le 23 avril, Himmler, par le truchement de Schellenberg, avertit Bernadotte de son désir de le rencontrer le soir même pour lui communiquer une décision de la plus haute importance, et pour la Suède, et pour la paix, Speer demande les pleins pouvoirs pour discuter, lui aussi, de la capitulation et surtout, de la protection de l'industrie et des techniciens de l'économie de guerre.

Gœring ne se laisse pas dépasser dans cette course. À Obersalzberg, il a réuni ses fidèles. Son confident, le général Koller, au cours de cette dernière partie de poker, apporte la nouvelle que Hitler aurait déclaré à Jodl : « Quand on en viendra à négocier, le *Reichsmarshall* conviendra bien mieux que moi. » Koller affirme n'avoir fait que son devoir en se rendant auprès de Gœring pour soutenir sa tentative de paix séparée avec les Occidentaux. C'est donc un pur hasard s'il a été l'un des témoins du Coup d'État organisé à Obersalzberg contre Hitler avec la complicité du *Reichsleiter* Buhler et du ministre Lammers. Ce coup, Gœring l'avait préparé de longue date. Auparavant, déjà, le chef de la défense passive, Kniefer, ministre de la navigation civile qui avait de bonnes relations dans l'aéronautique mondiale, se trouvait dans le Sud. Il est considéré comme l'auteur du projet de paix séparée avec les Alliés par l'intervention du *Reichsmarshall* qui se substituerait au *Führer*. Mais à vrai dire, Gœring veut simplement prendre la place du chancelier et constituer un nouveau gouvernement dans lequel il s'octroiera tous les pouvoirs pour les pourparlers avec les Occidentaux, pour la capitulation de l'armée, dans le seul but d'obtenir son *« salvus conductus »* personnel.

Le même jour, le 23 avril, il envoie à Hitler le télégramme suivant: « Mon *Führer*! À la suite de votre décision de rester dans la place forte de Berlin, êtes-vous d'accord pour me confier immédiatement le poste de commandement à la tête du *Reich*, avec liberté totale d'action pour les affaires intérieures aussi bien qu'extérieures ? De la sorte, j'agirai comme votre délégué aux termes de votre décret du 29 juin 1941. Sans réponse de votre part à 22 heures au plus tard, je considérerai que vous ne possédez plus votre liberté d'action et que – les conditions de votre décret étant remplies – c'est à moi de prendre en mains, pour le mieux, les intérêts de notre pays et de notre peuple. Vous connaissez mes sentiments à votre égard. En cette heure, la plus grave de ma vie, les mots me manquent pour exprimer ce que je ressens. Que Dieu vous protège, et vous permette de nous rejoindre au plus vite, en dépit de tout! Votre fidèle Hermann Gœring[296]. »

Hitler est consterné, un accès de rage le saisit. Mais il lui reste plus d'énergie que Gœring ne l'a soupçonné. Loin de céder, il donne l'ordre à Kaltenbrunner d'arrêter le maréchal. Il continue les préparatifs de défense de la capitale, car il a toute confiance en ses militaires : Keitel, Jodl et Dœnitz. Il révoque la loi du 29 juin 1941 concernant sa succession.

Dans sa hâte d'obtenir l'approbation du *Führer*, le maréchal d'Empire ne lui a accordé qu'un délai de quelques heures seulement pour la réponse. Gœring devait se douter que Hitler ne répondrait pas, c'est pourquoi il insiste en disant qu'à partir de 22 heures, il considérerait que le *Führer* n'a plus sa « liberté d'action ». Gœring sait pourtant que l'émetteur du *bunker* fonctionne toujours, mais la «liberté d'action » implique qu'il estime Hitler prisonnier, puisque Himmler et Kaltenbrunner agissent à leur guise, en s'autorisant des approbations verbales du *Führer*, alors que, ayant dans les mains le décret du 29 juin 1941, c'est lui, Gœring, qui devrait le représenter et remettre les prisonniers politiques dans le nord à la Suède, dans le sud, à la Suisse.

Tandis que Berger s'envole vers le sud, emportant ses directives pour défendre ses intérêts et prouver qu'il s'est soucié de libérer le camp de Dachau et les prisonniers de marque détenus par Kaltenbrunner, Himmler fonce vers Lübeck. Ce même soir du 23, il rencontre encore une fois le comte Bernadotte, et lui déclare que « la vie grandiose du *Führer* touche à sa fin ». Il lui confie que, selon ses spécialistes, Hitler sera mort dans un ou deux jours au plus tard. Dans ce cas, les choses auront changé, car il est prêt à capituler immédiatement au nom de l'Allemagne, face aux puissances occidentales. « À l'Est », souligne Himmler, « le combat se poursuivra jusqu'à ce que les puissances elles-mêmes

assurent la marche des opérations contre les Russes. »

Dans la cave du consultat suédois à Lübeck, à la lueur d'une chandelle, Himmler écrit le projet de reddition et y appose sa signature.

Bernadotte avait exprimé ses doutes sur la possibilité pour les Américains d'accepter la proposition allemande d'une capitulation partielle, mais avait admis de la transmettre à son gouvernement, qui la ferait parvenir à Londres et à Washington. Le comte suédois avait insisté sur ce point particulier : la proposition devait englober la capitulation de la *Wehrmacht* en Norvège et au Danemark.

Himmler eût préféré procéder par étapes, c'eût été encore un gain de temps, et il spéculait sur la colère des Russes lorsqu'ils apprendraient la conclusion d'une capitulation à laquelle ils ne participeraient pas comme contractants. La 2e phase, la remise du Danemark et de la Norvège, eût permis d'autres pourparlers. Selon Bernadotte, Himmler ne s'opposait pas à l'occupation de ces deux pays scandinaves par les troupes américaines et britanniques, mais une intervention suédoise lui convenait davantage. Il escomptait que le comportement des troupes suédoises à l'égard des SS directement mêlés aux pourparlers serait plus favorable que celui des troupes anglo-saxonnes.

Himmler, à ce moment, n'avait aucun pouvoir pour traiter et conclure la capitulation au nom de l' Allemagne ; les plénipotentiaires pour ce secteur nord, où se déroulaient des combats, ne pouvaient être que l'amiral Dœnitz ou, à défaut, Keitel, chef de l'OKW, dont les fonctions en faisaient le second de la hiérarchie militaire, le premier étant Hitler, et Ribbentrop titulaire du ministère des Affaires étrangères. Pourtant, le *Reichsführer* décida de s'arroger les pouvoirs du *Führer*, encore vivant, et d'usurper le gouvernement légal.

Juridiquement, Gœring a toujours en mains le décret du *Führer* datant de 1941, l'instituant son « dauphin ». De plus, il a prévenu le chancelier et son entourage de sa volonté de revendiquer le pouvoir. Himmler, lui, veut s'imposer *de facto* à Dœnitz en tant que *Führer*, et prend toutes mesures pour empêcher les militaires de signer la capitulation. Ce souci de se pousser dont il a donné tant de preuves, lui fait déclarer à Bernadotte que, tout en admettant la défaite de l'Allemagne, c'est de la position que les Alliés prendront vis-à-vis d'elle que dépendra l'attitude du peuple allemand. Si on la traite trop durement, c'est Hitler qui, aux yeux des foules, fera figure du plus grand de ses héros[297]. En d'autres termes, Himmler réclame pour lui et ses SS un meilleur traitement pour détruire le mythe du « jusqu'au-boutisme » de Hitler. Aussi proclame-t-il le *Führer*

physiquement et moralement atteint, pour se donner le droit d'agir à sa guise.

Bernadotte qui ne se souciait pas – et avec raison, vu la mission humanitaire qu'il avait à remplir – de ces arguties juridiques, se contentait de chercher quelqu'un qui prît sur lui la responsabilité de terminer la guerre, et surtout, de remettre les déportés politiques, les Juifs survivants et de préserver de la destruction le Danemark et la Norvège. Quels que fussent les motifs qui animaient Himmler, Bernadotte n'en avait cure, puisqu'il écrit lui-même: « Il était douteux que les Alliés acceptassent d'entrer en relations avec Himmler, à cause de sa réputation terrible[298]. » En fait, les Alliés préféreront parler avec Dœnitz et les militaires, qu'avec le chef de la Gestapo.

Bernadotte croyait que Himmler était depuis longtemps exécré des militaires, et que sa nomination elle-même à un poste important en 1944, sur le front Ouest, et plus tard, sur l'Oder, n'avait été accueillie par ses ennemis qu'avec l'espoir de le voir tomber dans les combats[299]. Si l'entourage de Himmler s'est ingénié à convaincre Bernadotte du peu de gloriole de leur chef, ce fut surtout pour dégager sa responsabilité dans les deux offensives qu'il avait montées et qui se soldèrent par deux insuccès, en particulier celle des Ardennes, où ses troupes spéciales ont commis des crimes effroyables.

Les témoignages affirment que Hitler nomma Himmler commandant d'armée pour se débarrasser de sa présence, alors que nous avons démontré qu'il a sollicité son maître pour s'imposer comme un grand chef de guerre, et pouvoir parler en égal avec Eisenhower. C'est dire à quel point s'égarent ceux qui croient à une totale indifférence de Himmler pour sa carrière et attribuent comme fondement essentiel de tous ses actes sa fidélité à Hitler.

Nous avons vu tout au long de ce livre que Himmler n'était pas un simple fidèle, mais un idéologue, un organisateur, un dictateur, sans scrupules moraux, qui, par son action fanatique, voulait surpasser les autres hiérarques et, dans son for intérieur, même le *Führer*.

Quand le *Reichsführer* a annoncé à Bernadotte : « La vie du *Führer* touche à sa fin », ce n'est là rien de plus qu'un mot historique, qui lui sert à prouver devant le Suédois sa fidélité persistante à son chef. Cette phrase, Schellenberg l'utilisera plus tard pour affirmer que depuis longtemps Himmler songeait à faire administrer des drogues au *Führer* par un médecin SS pour le supprimer.

Comme on le sait, Speer, fort du mémorandum adressé par lui à Hitler, et où il insistait sur l'inutilité de détruire les installations industrielles, affirma, après la guerre, avoir voulu empoisonner le *Führer*. Le ministre de l'armement prétend

s’être procuré des gaz qu’il aurait fait passer par la cheminée d’aération du *bunker*, si la tourelle n’avait été trop haute. Les histoires de Speer, surgies de l’imagination débordante de l’artiste qui avait conçu le projet Ruhmeshalle, ne peuvent pas nous convaincre de l’authenticité de ses intentions régicides.

Quel cynisme lorsque, le 23 avril, Himmler ose déclarer à Bernadotte : « Si le Danemark et la Norvège devaient être occupés par les Russes, dans ce cas, je prendrais le commandement sur le front et j’irais tomber dans le combat[300]. »

Pour séduire Bernadotte, Himmler se montre « Viking », prêt à s’envoler pour aller sauver les pays Scandinaves, alors qu’il a fui les dangers du combat ultime dans la capitale…

Au fond, il ne désire rien d’autre que de voir au plus vite les troupes suédoises occuper le Danemark et la Norvège, en espérant pouvoir trouver un refuge en Suède.

Tandis que le gouvernement attend les réponses de New York et de Londres à la proposition de Himmler, un de ses généraux, Berger, dépêché dans le sud, se travestit en sauveteur des prisonniers de Dachau. Le 24 avril, le camp est remis aux troupes alliées.

Himmler prétend ainsi avoir donné au Vatican et aux Alliés une preuve tangible de sa bonne volonté. Il a sauvé la vie à des milliers de personnalités catholiques et de prêtres, que le méchant *Führer* avait ordonné de fusiller.

Pour ne pas être accusé de ne concevoir le rôle de Berger, ce « brave militaire », que comme une machination himmlérienne, voici ce que dit Hœttl, bien renseigné, et qui se trouvait à ce moment à côté de Kaltenbrunner:

« Himmler reçut, par la suite, des renseignements relatifs à la participation de Kaltenbrunner aux négociations avec les Alliés ; il se méfia donc, et envoya en Bavière un autre chargé de mission, muni de pleins pouvoirs identiques, en la personne du général SS Gottlob Berger » chef du service central SS. »[301]

Donc, aucun motif humanitaire dans leur course à la bienfaisance, mais simple lutte de naufragés qui, pour se maintenir sur le radeau sauveur, n’hésitent pas à précipiter leurs camarades dans les flots.

Himmler tente d’éliminer les militaires

Bien que Hitler ait pris le 20 avril des dispositions pour se rendre à Obersalzberg dans sa forteresse naturelle, son chalet de Berghof, il ne pourra plus quitter le *bunker* après les décisions prises le 22 et la proclamation du 24

avril de transformer Berlin en une forteresse inexpugnable sous le commandement de Hitler en personne. Cependant, Himmler n'est pas certain d'avoir gagné la partie contre le *Führer* et les militaires. Il redoute que Hitler, cadavre vivant, intoxiqué par les drogues, menacé d'hémorragie cérébrale, avant de s'effacer ou de disparaître, ne remette le pouvoir à Gœbbels et aux militaires. C'est pourquoi il se garde de dire un mot sur ses conversations avec Bernadotte. Il laisse la *Wehrmacht* se battre pour « sa » capitulation. L'artillerie russe gronde déjà dans la périphérie de Berlin. Les Alliés ont atteint la vallée du Pô, et les Américains poussent vers Munich, Nuremberg et Linz. Les Russes ne foncent pas seulement vers Berlin, mais aussi vers l'Elbe. Aussi Himmler et son E.M. quittent-ils le 24 avril Hohen-Lüchen pour Schwerin. Pendant que Hitler défend la capitale, que les SS traînent les colonnes de déportés vers le Danemark, une lutte entre Dœnitz et Keitel d'un côté, Himmler et son entourage de l'autre, s'est engagée pour la prise du pouvoir, en dehors de la capitale. Dans son repaire du *bunker*, le *Führer* reste encore le seul maître, et Kaltenbrunner dans le sud, comme Dœnitz dans le nord, restent fidèles au serment qu'ils lui ont prêté.

Le *Führer* a bloqué le projet de Gœring de se rendre dès le 24 avril auprès du général Eisenhower, en mettant aux arrêts Gœring, son adjoint Brauchitsch, Lammers, Buhler, et autres complices. Kaltenbrunner, par son homme fort, Frank, tient bien en mains l'appareil policier et les SS qui, dans le Sud, restent imperturbables. Il mobilise la Volkssturm qu'il lancera, le cas échéant, contre l'ennemi intérieur. Dès ce moment, Hitler pressent comme successeur au poste de commandement de la *Luftwaffe* le Feldmarshall von Greim. Il persiste à croire en la vertu de son plan :

– *Nordraum* (secteur Nord) : État-major A, sous le contrôle de l'amiral Dœnitz avec les troupes se trouvant en Norvège, au Danemark, la XIIe armée sous le commandement de Wenck sur l'Elbe, le groupe d'armées de la Vistule, la IXe armée, l'armée de la Prusse orientale et de la Courlande. L'E.M. A reste provisoirement en réserve et est subordonné à l'OKW, dirigé directement par Hitler et Keitel.

– *Sudraum* (secteur sud) : État-major B, dont le siège est à Kœnigssee, sous le contrôle du général Winter, qui coordonne les troupes du sud, du centre, du sud-est et de l'ouest. Notons que le groupe du centre est placé sous l'autorité du Feldmarshall Schœrner, un des généraux les plus loyaux à la personne de Hitler et le plus dur pour ses officiers.

Telle est la situation, le 25 avril. Il ne semble donc pas que Hitler ait décidé de mourir en luttant pour gagner quelques jours ou quelques heures. « Le but

principal est de rétablir une large communication avec Berlin, par le nord, l’ouest, le sud-ouest et le sud, afin de terminer victorieusement la bataille en cours dans la capitale ». Voilà l’ordre du *Führer*. L’arrestation de Gœring provoque l’inquiétude de Himmler. Le mort-vivant reste dangereux. Voilà une raison du pèlerinage de Speer à Berlin.

Même le général Koller de la *Luftwaffe* a réussi à se « désolidariser » de Gœring, et à se rendre à Berlin avec « sa secrétaire, Mlle W. »

Le 25 avril, le maréchal Keitel enjoint à Steiner d’attaquer vers Nauen, mais son subordonné n’exécute pas les ordres reçus. Steiner sait très bien que Keitel comme Dœnitz, au nom de la *Wehrmacht*, se refusent à la capitulation proposée par Himmler, et cela lui paraît une raison suffisante pour ne pas se battre. Il pousse ses troupes vers le territoire occupé par les anglo-américains. Même comportement de Heinrici, commandant des troupes de l’armée de la Vistule.

Ce même 25 avril, Karl Wolff et deux officiers de l’armée Vietinghoff, commandant en Italie, se rendent en Suisse signer l’accord de Caserta : capitulation de l’armée au-delà des Alpes. Kaltenbrunner, sur l’ordre de Hitler, va immédiatement à Vérone pour y faire régner l’ordre.

Ce jour-là, Hitler commence à douter sérieusement de la sincérité de Himmler. Pour échapper à un interrogatoire et pour ne pas se trouver en face de Hitler, Fegelein préférera prendre le large quand il apprendra que les machinations du *Reichsführer* éveillent des soupçons. Il disparaît du *bunker* sans avertir qui que ce soit. Le 26 avril, on le cherche, on le trouve, vêtu en civil, dans son appartement de Charlottenburg. Aux SS venus l’arrêter, il affirmera avoir voulu tout simplement rejoindre sa femme Gretel (sœur d’Eva Braun). Fegelein pensait ainsi trouver dans l’amie de Hitler un avocat qui défendrait son acte d’indiscipline. Il est ramené à la chancellerie. C’est là qu’il subit un interrogatoire serré de Müller, qui lui reproche d’avoir connu tous les plans de Himmler. Fegelein n’a pas averti le *Führer*; au contraire, il avait l’intention de rejoindre Himmler, et de le renseigner sur la situation désespérée dans laquelle se débattait le commandant suprême.

Comment pourrait-on croire aux accusations de la presse et de la radio anglo-saxonnes, alors que le généreux *Reichsführer*, dans ces moments critiques pour le *Reich*, réclame à la Marine des navires pour transporter vers la Suède les malades scandinaves. N’a-t-il pas déjà embarqué 400 « musulmans vikings », sur les 4 500 détenus norvégiens et danois ? Il est prêt à remettre aux Suédois tous ses otages politiques et à s’identifier ainsi au pacifisme et à l’humanitarisme

d’un Nansen. La démarche que fait le 26 avril auprès du docteur Langdolt, de la CICR, à Wagenitz, le premier médecin SS de Sachsenhausen, le docteur Baumkötter, exprime visiblement l’esprit qui règne parmi les SS. Le médecin est venu se plaindre, et réclamer des médicaments pour secourir les malheureux détenus malades et menacés d’épidémies. Dès le moment de l’évacuation du camp, il semble tout à fait naturel à Baumkötter que la Croix-Rouge lui apporte tous les médicaments.

Le 27 avril, dans le Fieseler Storch, en compagnie de Hanna Reitsch, le maréchal von Greim réussit à rejoindre le *Führer* dans son *bunker* de Berlin, ceci en dépit de la blessure causée par un éclat d’obus russe reçu au-dessus de Grunewald. À son retour de Berlin, Greim encourage en ces termes le général Keller :

« Attendez, l’important c’est de ne pas perdre confiance, tout peut encore se terminer très bien. Ma rencontre avec le *Führer*, son dynamisme étonnant, m’ont redonné une énergie extraordinaire. C’est un véritable bain de jouvence[302]. » Greim, le nouveau chef de la *Luftwaffe*, affirme carrément: « Le dégagement doit réussir, et réussira »[303].

Des pilotes restés fidèles au *Führer*, sur l’ordre de Greim, préparent leurs appareils. Ils se poseront à Berlin même sur l’axe Est-Ouest. L’aviateur Rudel assurera le commandement des « Cigognes » et des douze JU-52 qui transporteront des soldats fidèles pour porter secours au *Führer*. Mais les appareils arrivés les premiers n’ont pu se poser, en raison d’une défaillance de signaux, ou à la suite d’avaries causées par l’artillerie russe. Un des avions s’est écrasé sur l’aérodrome de fortune, dont il a rendu la piste inutilisable.

Pendant que Hitler et sa cour attendent le dégagement grâce aux troupes aéroportées, les tribunaux SS terrorisent la population de Berlin. En même temps, Himmler affecte de ne rien savoir de la désobéissance de Steiner et des SS. Le 27 avril, dans la maison forestière près de Fürstenberg, il prend part à un entretien avec Keitel et Jodl. « C’est une bien malheureuse histoire que celle qui arrive au *Reichsmarshall*[304]. » C’est à cette remarque que se limite la pitié du « fidèle *Reichsheini* » sur le sort de Gœring.

Entre temps, la cour du *Führer* attend avec angoisse le résultat des opérations militaires. Auprès de Hitler s’empressent: Bormann, le général Burgdorf, le colonel von Below, le général Krebs, le contre-amiral Voss, le lieutenant colonel Weiss, le major von Freytag-Loringhofen, Battenhuber (responsable de la SD), le capitaine Boldt, l’ambassadeur Hewel, Gœbbels et tous les siens, le secrétaire

d’État du ministère de propagande Neumann, le major Johannmaier, et le SS *Standartenführer* Zander, Mme Junge, la secrétaire, et Mme Manzialy, la cuisinière de Hitler, Eva Braun, et près de 500 membres de la chancellerie et de l’E. M. avec les gardes SS restés fidèles. Tous sont là, et avec eux, Müller, de la Gestapo, dans le *bunker*, maintenant encerclé par les Russes.

Certains des chefs militaires ont compris le jeu des généraux SS ; Steiner est destitué et remplacé par le général Hoste, commandant d’un corps d’armée dans la 12e armée de Wenck. Lorsque Himmler apprend la nouvelle, il se comporte comme si l’affaire ne le touchait pas. Le point capital, pour lui, est de ne pas être destitué avant la mort du *Führer*. Il se dit que, tôt ou tard, Keitel, Dœnitz, devront faire bloc avec lui, aussi accepte-t-il même d’envoyer au 25e *Panzergrenadierregiment* un *Fürerbefehl* de se soumettre au général Hoste. Le 28 avril, le loyalisme qu’il étale lui permet, alors que le Q.G. s’est déplacé une fois encore à Reinsberg, de jouer à côté de Dœnitz le rôle de souverain du *Reich*. Pour lui, le *Führer* n’est plus que le commandant de la capitale, un condamné à mort, dont la fin doit survenir d’un instant à l’autre. Himmler, qui connaît à fond Hitler, ne doute pas que le *Führer* ne se laissera jamais faire prisonnier par les Russes.

Hitler dirige encore les opérations militaires. Son chef pour le secteur nord est toujours le grand-amiral Dœnitz. Voilà ce que le chef de la *Kriegsmarine*, l’homme de confiance de Hitler, note dans son journal à la date du 28 avril :

« … À mon arrivée à Reinsberg, j’y trouvai Himmler. Après la conférence sur la situation, il amena la conversation sur la succession de Hitler, pour le cas où celui-ci serait tué à Berlin. S’il était désigné, me demanda-t-il, accepterais-je de me mettre à sa disposition ? – Je me mettrai à la disposition de tout gouvernement légal, répondis-je, le point désormais capital étant d’éviter le chaos, qui coûterait beaucoup de sang[305]. »

Pendant que les Tribunaux spéciaux constitués par Himmler distribuent à qui mieux mieux des condamnations à la pendaison aux soldats et aux autorités locales qui ne résistent pas à l’envahisseur, l’armée de la Vistule se retire en hâte vers le Nord. Là, conjuguée avec l’armée Steiner, elle pourra, disent les SS, constituer l’ossature d’un nouvel État allemand, contrôlé par eux, mais conduit cette fois par des nationalistes aux sentiments humains, pro-occidentaux, et chrétiens, libérés enfin de la domination d’une minorité de bourreaux et de satrapes quasi orientaux, Hitler, Gœbbels, Bormann! Ces manœuvres, ces luttes, qui se livrent le dernier jour entre les officiers et les SS, sont vaines.

À Reinsberg s'est tenue la dernière conférence de l'E. M. où Keitel a essayé de redresser la situation, mais sans aucun succès. Le général Heinrici qui a remplacé Himmler à la tête de l'armée de la Vistule, préférait, lui aussi, dans ce moment désespéré, se délier du serment fait à Hitler, et filer avec ses troupes vers les lignes américaines, au lieu d'organiser la défense contre les Russes. Lorsque Keitel lui reproche de se préparer à une capitulation individuelle, Heinrici se défend, affirmant que les soldats ne veulent plus se battre.

Himmler, témoin de cette scène, donnait plutôt l'impression de vouloir soutenir Keitel et ses militaires. Il ne désirait aucunement être évincé par eux.

La physionomie des relations des derniers jours change heure par heure. La pression qu'exerçait le Fürher s'évanouit. Sa politique commence à être considérée comme calamiteuse, sa personne devient un obstacle à tous ceux qui veulent se racheter individuellement. Il n'est pas question de s'afficher comme partisan d'une idéologie, cause même de la défaite. En premier lieu, « il faut survivre » et pour cela, on cherche les causes de la débâcle dans l'incapacité de Hitler et ses « méthodes de militaire amateur ».

Himmler s'en tenait à la maxime que deux précautions valent mieux qu'une, mais la réponse du président Truman à sa proposition, envoyée par la Suède à Washington, est claire : « Une offre de reddition allemande ne sera acceptée que si elle est totale, sur tous les fronts, vis-à-vis de la Grande-Bretagne, de l'Union Soviétique et des États-Unis. » Cette réponse, Himmler la connaissait depuis la veille, jour où Bernadotte l'a communiquée à Schellenberg. Le seul espoir du *Reichsführer* reste encore de jouer l'homme indispensable à la discipline et à l'ordre auprès de Dœnitz, qu'il ne quitte pas.

Le 28 au soir, Dœnitz, comme Keitel et les autres chefs, savent très bien que Himmler n'est pas l'homme capable d'obtenir des conditions favorables pour la nation en cas d'armistice. Leurs services ont capté les nouvelles britanniques à propos de l'offre de Himmler. Mais ils ne peuvent agir contre lui, car ses mercenaires se tiennent prêts à les arrêter et même à les assassiner. Au cours des ces constants déplacements, aucun contrôle ne peut être fait. Que quelqu'un vienne à disparaître, on parlera de suicide. Ainsi, les militaires survivent, mais à la merci des SS.

De plus, Himmler se targue de ses excellentes relations avec la famille royale de Suède, et met l'accent sur les entrevues qu'il a eues avec le prince Bernadotte[306]. Les officiers prussiens, même s'ils ne sont pas des diplomates, savent que si la Suède et la Suisse ont fait l'impossible pour sauver les

prisonniers de guerre, les détenus politiques et les Juifs persécutés, ils ne l'eussent pas fait pour des SS. Ils savent aussi qu'ils sont eux-mêmes responsables d'avoir toléré tous les crimes exécutés par l'appareil SS. Ils se refusent à ce qu'on les identifie avec ces assassins, car ils considèrent qu'ils n'ont accompli que leur devoir de soldats sous les ordres de Hitler, comme leurs pères l'avaient fait pour le Kaiser ou le président Hindenburg[307]. Mais le moment n'est pas venu du règlement de comptes, aussi bien pour leur sécurité personnelle qu'en raison des desseins politiques qu'ils poursuivent. Ils veulent protéger la plus grande surface possible du territoire allemand et sauver le plus grand nombre de réfugiés et de soldats de l'armée en déroute, mais la tension entre les militaires et les SS est visible. Dœnitz craint d'être arrêté par les SS. Himmler redoute sa destitution et même son arrestation par les militaires. Il leur cache même l'emplacement de son Q.G.

Le 28 avril au soir, Heinz Lorenz, employé au ministère de la Propagande, apporte au *Führer* la nouvelle diffusée par la station alliée « Atlantic » selon laquelle Himmler a proposé la capitulation de l'armée allemande et s'est heurté à un refus. Cette révélation publique porte un coup terrible à Himmler, puisqu'elle annonce au monde et au peuple allemand à la fois son jeu personnel et la réponse négative des USA au gouvernement suédois. Coup plus cruel encore pour le *Führer*, qui attendait la double contre-attaque en tenaille qu'il a exigée, du Nord et du Sud-Ouest. Il a encouragé Arthur Axmann, chef de la Jeunesse allemande, à tenir à tout prix le pont de Pichelsdorf sur la Havel, sur lequel doit passer l'armée de Wenck. Hitler, s'il doute maintenant du sort de la capitale, n'abandonne pas toute espérance comme le prouvent les mesures qu'il prend pour renforcer la forteresse berlinoise. En tout cas, il s'est rendu compte que la survivance du *Reich* ne dépend nullement de sa personne. C'est en toute lucidité qu'il prend les décisions qu'il considère indispensables pour la conclusion de son activité politique et de sa vie privée. Dans son testament, il écrit :

« Gœring et Himmler, en négociant secrètement avec l'ennemi, à mon insu ou sans mon approbation, et en essayant de s'emparer illégalement du pouvoir de l'État, sans parler de leur trahison envers ma personne, ont jeté sur le pays et sur le peuple tout entier une honte ineffaçable. »

Fait intéressant : Hitler, dans son dernier *Führerlass* n'a pas ordonné la peine de mort pour Gœring et Himmler. Pour Gœring, il est dit qu'il ne demande pas l'exécution, vu les mérites qu'il s'est acquis envers le mouvement. Sur le sort de Himmler, il se tait. Mais, si l'on en juge d'après les documents et les déclarations des témoins, son cas est plus grave: il a demandé son arrestation et

son exécution.

Hitler a nommé comme chef de l’armée le *Feldmarshall* Ferdinand Schœrner, commandant de l’armée en Silésie et en Bohême. Il lui a fait expédier un exemplaire de son testament par le major Johannmeyer. Le général Burgdorf, le plus proche collaborateur de Hitler, remettant ce testament au messager, a écrit au *Feldmarshall* la lettre suivante : « Mon cher Schœrner, je vous envoie ci-joint, par une voie sûre, le testament de notre *Führer* qui l’a écrit aujourd’hui, sous le coup de l’émotion que lui a causée la nouvelle de la trahison de Himmler. Il contient ses volontés irrévocables. Le testament devra être rendu public dès que le *Führer* en donnera l’ordre, ou dès que sa mort aura été confirmée. Mes meilleurs souhaits. *Heil* Hitler ! Votre Wilhelm Burgdorf[308]. »

De ce texte, on déduit que Burgdorf est très bien renseigné: le *Führer* a décidé de s’effacer, voire de mourir, mais sa volonté en ce qui concerne Himmler est irrévocable.

Quant à la « voie sûre » par laquelle Burgdorf envoie le testament, il faut dire que ce document n’est jamais parvenu à son destinataire.

Hitler croyait, en transformant la Bohême en une forteresse contre les Russes, pouvoir amener les Américains à prendre position contre l’Armée Rouge. D’où son appel à défendre Prague à tout prix. La discorde entre les Alliés ayant déjà provoqué des rivalités manifestes en Pologne et en Grèce, il n’y a pas de raison pour ne pas escompter des contradictions provenant du nationalisme, du particularisme, ou même de l’antisémitisme que le régime avait propagé pendant douze ans. Le *Führer* a nommé dans son testament un « gouvernement d’hommes honorables » à part Gœbbels, devenu chancelier et Bormann, ministre du Parti, le poste clé de ministre des Affaires étrangères est attribué à Arthur Seyss-Inquart, le nazi autrichien et haut commissaire du IIIe *Reich* en Hollande. Hitler a ordonné aussi le maintien de la législation raciale. Il a évincé du nouveau gouvernement Ribbentrop et Speer, puisqu’il sentait que ces deux personnages avaient pris au dernier moment des mesures individuelles auprès des Alliés pour s’assurer la vie sauve. Himmler et Ribbentrop avaient proposé aux Alliés de remettre des documents importants du *Reich* sous condition de ne pas être traités comme criminels de guerre. Quant à Speer, confident des cercles financiers, il s’était rapproché de tous ceux qu’il croyait capables d’obtenir une capitulation favorable sans Hitler, promettant à l’adversaire l’apport de l’industrie et des ingénieurs allemands. Voilà pourquoi Hitler pense, en révoquant Speer, lui retirer toute compétence, comme ministre de l’Armement. Il nomme à sa place son adjoint Otto Karl Saur.

Tout en accomplissant ces gestes, Hitler nourrissait encore l'espoir que Keitel, poussant l'armée du Nord, Wenck, l'armée de l'Ouest, et Schœrner venant du Sud-Est, réussiraient à dégager la capitale et à imposer ainsi aux Russes et aux Anglo-Saxons une autre attitude que celle de la capitulation sans condition. Quel optimisme chimérique !

Lorsque Greim le quitte, nommé *Feldmarshall*, il s'exclame: « Jamais un traître ne me succédera comme *Führer*. Il faut que vous partiez pour faire en sorte que cela ne soit pas[309]. »

Je ne mets pas en doute les dires de Hanna Reitsch quant à la déception qu'a causée à Hitler la traîtrise de Himmler[310]. Ses affirmations sont confirmées par le texte du testament concernant Himmler, que Hitler a écrit après le départ de von Greim et Fraülein Reitsch.

« Avant de mourir, j'expulse du Parti et de toutes les charges l'ex-*Reichsführer* -SS et ministre de l'Intérieur du *Reich*. Je nomme à sa place le *Gauleiter* Karl Hanke comme *Reichsführer*-SS et chef de la police allemande, et le *Gauleiter* Paul Giesler comme ministre de l'Intérieur du *Reich*. »

Le 29 avril, vers 2 heures du matin, Hitler épousa Eva Braun. Il n'a plus à craindre que la jeune femme, qui, jusque-là vivait dans l'ombre, puisse porter atteinte à son autorité.

Hitler, l'acte civil concernant son mariage dûment signé, offre le champagne à tout son entourage. Au cours de la conversation qui suit, il se plaint violemment des trahisons de Gœring et de Himmler. Il dévoile qu'il n'a jamais eu une très haute opinion du *Reichsmarshall,* mais qu'il n'avait jamais conçu l'idée qu'il pût être capable d'une semblable conduite. Les larmes aux yeux, il déclare qu'il consent très facilement à mourir et qu'il est presque heureux, dans son chagrin, d'avoir pu connaître avant sa mort la plus grande trahison de l'histoire allemande. Hitler se retire ensuite pour dicter son testament politique et privé à sa secrétaire Gertrude Junge. Puis, à l'aube, il va se coucher…

Le 29 avril, à Plœn, se présente le nouveau commandant de la *Luftwaffe*, von Greim. Il apporte la nouvelle de la destitution proche de Himmler et de son remplacement[311]. Sous les reproches de Greim, Himmler pâlit et proteste que Hitler est victime des intrigues des Alliés, que son intention n'a jamais été de capituler, mais de poursuivre la lutte jusqu'à une paix honorable… Il lance même la nouvelle que lui et son entourage se porteront à la tête du bataillon aux ordres du général Schœrner qui commande le front central. Il assure que des intrigants l'accusent à faux, qu'il s'agit d'une provocation pour semer la

discorde entre les dirigeants du IIIe *Reich*.

À ce moment, des soucis graves l'accablent. La nouvelle de la radio de Londres et la réaction des militaires l'affolent. Bernadotte a refusé de se rendre le 28 dans un lieu inconnu pour rencontrer Himmler. Le Suédois connaissait les autres facteurs déterminants de la politique du moment. Le consul général du Danemark à Hambourg était déjà en rapport avec le *Reichsstadthalter* Karl Kaufmann et le général Ernst Busch qui, malgré sa renommée de nazi notoire, ne tenait pas à se soumettre à l'autorité de Himmler. Aussi Himmler se trouvait-il dans une situation très difficile. Il devait se défendre devant les généraux et surtout devant Dœnitz, de ne vouloir rien entreprendre sans tenir compte de la légalité du *Reich*, et du rôle de l'armée. Mais les officiers ne veulent pas être accusés de poursuivre la guerre jusqu'à l'anéantissement total. Tout en reconnaissant l'avoir perdue, ils se croient capables de signer une capitulation avec les Anglo-Saxons en Norvège, au Danemark, et en Allemagne du Nord. À ce moment, Bernadotte ne tenait pas à conclure quoi que ce fût avec Himmler sans prendre contact avec le roi du Danemark et c'est pour le rencontrer qu'il se rend à Copenhague. Himmler a regretté énormément que ce rendez-vous n'ait pas eu lieu, car il était persuadé de pouvoir encore provoquer une intrigue au dernier moment. Il croyait fermement que les Suédois accepteraient d'occuper la Norvège, et ramèneraient sur leur territoire les prisonniers politiques qu'il détenait encore. Avec les rescapés des camps de la mort, les nouveaux émigrés, les SS, auraient obtenu un asile en Suède.

Kaufmann, haut dignitaire du Parti, connaissant les dispositions prises par Hitler et Kaltenbrunner, assura les représentants danois qu'il remettrait tous les détenus politiques à la Suède. En même temps, il se préparait, en accord avec le commandant des forces armées du *Reich* dans cette région, le général Busch, à discuter les conditions d'une capitulation vis-à-vis des forces alliées dans le Nord de l'Allemagne. Hambourg serait proclamée ville ouverte.

Himmler, averti de ces pourparlers, se dépêcha de contrecarrer l'action de Kaufmann et de Busch. « Himmler donna l'ordre qu'aucun transport n'ait lieu[312]. » Il arrêta même les transports des malades.

Au dernier moment, il est vrai, Himmler a permis de quitter le *Reich* au professeur Seip, recteur de l'Université d'Oslo, mais dans le seul dessein d'influencer les cercles protestants, norvégiens et suédois. Vu la situation, il était préférable que le *Reich* fût conduit par un homme comme Himmler plutôt que par Hitler, pensaient de nombreux Scandinaves ne disposant pas de plus amples renseignements sur la personne du criminel et les vraies forces de l'Allemagne.

Dœnitz, malgré les soupçons et la rancune qu'il éprouve envers Himmler, ne veut pas se séparer de lui, car le *Reichsführer* dont les services lui sont indispensables pour garder sous sa férule généraux et *Gauleiter*.

Hitler, craignant que Himmler, malgré sa traîtrise, ne parvienne à s'imposer comme sauveur de l'Allemagne battue, envoie encore le 30 avril, avant de mourir, le colonel Klaus von Below, son aide de camp, exiger de Keitel une aide à la capitale. Quelle aide ? Vraisemblablement diplomatique pour empêcher la machination opportuniste du traître Himmler[313]. Hitler n'avait jamais prévu que les SS joueraient un tel rôle au moment le plus tragique de la nation. Onze ans après, l'assassinat physique de Rœhm, l'ancien chef des SA, est compensé par l'assassinat moral de Hitler, et le responsable porte le même nom et le même titre de *Reichsführer*-SS. Himmler avait organisé en 1934 la nuit des « longs couteaux », il est en 1945 l'auteur du plan « Poignard dans le dos ». Aujourd'hui, l'arme de Hitler est de trop faible portée pour atteindre son rival. Elle sera tout juste suffisante pour lui permettre de mettre fin à ses jours de sa propre volonté.

La manne de la Croix-Rouge

Mais il est temps de revenir à notre longue colonne de déportés, toujours aux mains des SS. Le 26 avril, pendant que Himmler espère rencontrer Eisenhower, et que Hitler attend toujours l'attaque de l'armée du Nord sous les ordres de Keitel et de Jodl, le commandant du KZ de Sachsenhausen, Kaindl, nous a regroupés dans la forêt de Below au sud de Schwerin, à une bonne centaine de kilomètres au nord de Berlin. Sans nourriture et sans eau, la plupart d'entre nous, après une semaine de marche forcée, sont persuadés que Himmler organise une provocation, et va faire bombarder les colonnes par des avions. En fait, aux alentours de la forêt et sur le terrain d'atterrissage, j'ai moi-même vu des avions Heinkel camouflés de feuillages.

Notre comité international avait tenu alors sa dernière conférence, et s'était proposé de tenter dans un ultime effort, de percer l'encerclement des SS. Nous avions décidé que l'attaque se produirait dans la nuit, lorsque les SS dormiraient dans les granges voisines. Nous aurions des morts, certes, mais la grande majorité d'entre nous pourrait avoir la chance de se disperser dans la forêt. On entend l'artillerie soviétique toute proche, elle nous encourage à la révolte.

Alors que nous avions pris toutes les dispositions convenables par le truchement des hommes de confiance des différentes nations, soudain un grand cri d'enthousiasme retentit à l'orée de la forêt. « Hourra! hourra! » Les déportés

se ruent vers la route. Là, quatorze camions du CICR, remplis de colis, viennent d'arriver. Parmi les hommes de confiance, le délégué de la Croix-Rouge internationale me désigne pour présider à la distribution de ces colis. Je deviens ainsi l'homme de confiance principal, responsable pour toutes les nations. Kolb est heureux de mettre à ma disposition une dizaine de SS pour garder les colis. Il paraissait y en avoir suffisamment pour qu'il fût possible de donner à chaque homme un colis entier. Mais certains hommes de confiance pensaient que des jours difficiles nous attendaient encore, et ils proposèrent de donner un colis par deux prisonniers.

Pendant la nuit, on arrêta la distribution. Au matin, lorsqu'on voulut la continuer, il ne restait que fort peu de ces colis. Himmler ayant ordonné le déplacement de tous les déportés vers Schwerin, étape vers Lübeck et Kiel, les SS de garde se sont servis.

À bout de forces, les hommes de confiance avec le concours des détenus encore capables de fournir un effort physique, ont réussi à organiser l'autodiscipline nécessaire à une distribution équitable des denrées. Notre premier devoir consistait à remettre leur « portion » à ceux qui, exténués, rampaient vers nous. Les malades s'accrochaient à leur colis désespérément, dans leurs yeux agonisants luisait un sourire de remerciement… Mais pour combien d'entre eux ce cadeau ne fut plus d'aucun secours! La boule de beurre, de chocolat et de raisin sec, dans leur estomac, ne pouvait plus ranimer bras et jambes paralysés par le froid. Pour la grande majorité, cependant, cet ultime secours apportait le sauvetage définitif.

La sympathie agissante des Suédois et des Suisses pour les opprimés et les déshérités ronge comme un acide la cuirasse de dureté des SS. La marche de mort devient la marche des vivants. Les SS, leurs armes à la main, se sentent impuissants devant ces colonnes qui se traînent dans le paysage brumeux. Ils cherchent les gestes qui leur vaudront de se retrouver parmi les gens dont les sentiments sont humains. Si la rumeur des canons fait redouter aux faibles qui se traînent de ne plus revoir le rayonnement de leur patrie, les SS, ces « forts » ! sont écrasés par la chute de leur empire. Ils prennent conscience que leur pyramide s'est effondrée sur eux, et que seuls, ces misérables qu'ils encadrent sont le gage de leur survie.

Nous avons bien le désir de nous battre, mais avec quelles armes ? Et contre qui ? Des canons, des avions, des tanks ? Réunion des hommes de confiance. Une partie d'entre nous croit à une exécution en masse. Moi-même, j'estime que notre libération doit survenir d'ici deux jours. Après il sera trop tard. Déjà des

SS s’habillent en civils… Des troubles provoqués par nous donneraient aux SS un prétexte pour nous massacrer, ils n’hésiteraient pas. D’ailleurs, très peu d’entre nous, tant ils sont faibles, se lanceraient de nuit à l’assaut des SS, pour s’emparer de leurs armes et les retourner contre eux, ainsi qu’il avait été projeté. La seule force qui nous reste, elle est dans notre cœur : « Dans la bataille, tout ce qui arrive, c’est l’homme qui le fait ».

On pourrait dire que cette « marche » ne fut qu’un hasard, imposé par les opérations militaires; mais si l’on suit le développement chronologique des événements qui l’ont précédée, on voit bien que la succession des faits dans le *Reich* en guerre se reflète dans les camps, préoccupation primordiale des chefs SS, et l’on comprend à quel point le sort des détenus s’est joué sur les combinaisons de Himmler, de Kaltenbrunner et de leurs acolytes, lorsqu’ils eurent annexé à leur compte la diplomatie normalement réservée au ministère des Affaires étrangères.

L’abandon, dans la forêt, des femmes de Ravensbrück, n’est pas un acte de pitié, mais la crainte du châtiment. De nombreux SS, et même leurs chefs, sauveront leur tête lorsque, aux procès qui leur seront faits, ils jureront qu’ils ont désobéi aux ordres de Hitler et de Kaltenbrunner, leur précisant l’anéantissement total de tous les camps.

Les ouvrages abondent, se fondant sur les dires de Schellenberg et de Kersten, qui tendent à accorder à Himmler les circonstances atténuantes, en faisant de lui le généreux responsable de la survie des damnés.

Nous avons prouvé que l’ordre d’évacuation du camp ordonnée par Himmler et soutenue par ses conseillers a coûté la vie à 8 000 personnes.

1. Le chef de la Gestapo, Müller, a déclaré le 20 avril au docteur Lehner que la remise du camp à la Croix-Rouge dépend de Himmler ;

2. Hœss a déclaré le 20 avril au docteur Lehner que le camp de Sachsenhausen serait évacué sur ordre de Himmler ;

3. Le commandant du camp, Kaindl, a confirmé le 21 avril, que le *Reichsführer* s’opposait à la remise du camp au CICR ;

4. Hœss a déclaré le 23 avril, que le camp des femmes de Ravensbrück serait évacué sur l’ordre de Himmler.

Donc, le *Reichsführer* avait obtenu de Hitler l’autorisation de ne pas se conformer aux clauses de l’accord Burckhardt-Kaltenbrunner.

Il est faux de prétendre que les transports de quelque 1 700 Juifs vers la Suisse, et de 300 Françaises, furent dus à la largesse d'esprit de Himmler, comme a voulu le démontrer Kersten, en publiant la lettre où le grand inquisiteur se vante d'avoir toujours été partisan d'une telle politique.

Malgré le contrôle exercé par Himmler et ses hommes sur la progression lente des prisonniers vers le Nord, malgré le grondement toujours accru des pièces de l'artillerie soviétique, malgré les protestations de la Croix-Rouge internationale, ni lui ni son entourage ne pensent que la libération de tant de malheureux qui se traînent péniblement serait la meilleure preuve que le *Reichsführer* n'est pas inaccessible à la pitié.

« Teufel Dämmerung » : le crépuscule des diables

Pendant que les colonnes SS en déroute s'accrochent à nos fournitures, et vivent sur nos réserves, Hitler dans son antre espère encore et toujours que Keitel parviendra à engager les chevaliers à la tête de mort au secours de la capitale assiégée. Mais les temps ont changé, depuis que les SS disputaient às la *Wehrmacht* le partage du gâteau ! Ils ne pensent plus maintenant qu'à la Suède.

Le 30 avril, les trois porteurs du testament du *Führer*, restés bloqués sur la Pfaueninsel (Ile des Paons) située sur la Havel au sud-ouest de Berlin – petit paradis appartenant autrefois à la famille royale des Hohenzollern – attendaient sous une pluie d'obus soviétiques l'arrivée des avions de la *Kriegsmarine* qui devaient les acheminer jusqu'à leur lieu de destination. Pendant ce temps, le Grand-Amiral examinait le télégramme en provenance de Berlin, lui apprenant sa désignation à la succession de Hitler. Il estimait les SS capables de lancer un « canard » pour pouvoir l'accuser par la suite d'être un usurpateur « à la Gœring » et se débarrasser de lui. L'amiral vérifie les textes, il fait jurer le personnel pour se persuader de l'authenticité du document du *Führer*. Il est vraisemblable qu'il ne s'attendait pas à un pareil télégramme:

« Monsieur le Grand-Amiral, le *Führer* vous a désigné pour lui succéder, à la place de l'ex-*Reichsmarschall* Gœring. Pouvoirs écrits vous sont envoyés. À partir de maintenant, il vous appartient de prendre toutes les mesures que commande la situation. Bormann. »

Après la désobéissance de Felix Steiner et de Heinrici, Himmler savait déjà le 28 à quoi s'en tenir. Sans nouvelles de son informateur, Fegelein, il ignore tout de l'atmosphère qui règne dans le *bunker*, mais le silence de Hitler, de Bormann, l'absence totale de directives, ne peuvent en aucun cas tromper son flair de policier. Plus grave encore, von Greim et Hannah Reitsch, arrivant au *bunker*,

osaient attaquer le *Reichsführer* et l'accuser de trahison ! Il est moins contrarié par la décision de Hitler que par la réponse négative de Truman et les nouvelles entendues à la radio britannique le traitant de criminel. Si Truman avait accepté les conditions de sa capitulation, Himmler, tout heureux, se serait bien passé de toute nomination de la part du *Führer*. Mais justement, à cause de cette disgrâce, survenue après le défi américain, sa situation s'aggrave vis-à-vis de Dœnitz et des militaires, qui s'en tiennent à la continuité du pouvoir légal.

Répondant aux appels désespérés du *Führer,* Dœnitz promet d'envoyer des secours à Berlin ; mais ce marin se rend compte du naufrage de la galère et ne parachute que quelques sacs de munitions et de ravitaillement sur la ville. Aux messagers de la Pfaueninsel, il promet un hydravion, qui se posera sur le Wannsee. Prétextant que tous les pouvoirs lui sont transmis, l'amiral ne relève pas les capitulations individuelles des généraux et des *Gauleiter*. Pour accorder une capitulation limitée au Danemark et à la Norvège, Himmler est indispensable, puisqu'il entretient de bonnes relations avec Bernadotte et dispose de son confident à Copenhague, le docteur Best, qui prétend pouvoir influencer la maison royale danoise.

Le 30 avril, jour funeste pour Hitler, Dœnitz reçoit encore de la chancellerie ce télégramme chiffré :

« Nouvelle trahison en cours. D'après la radio ennemie, le *Reichsführer* (Himmler) aurait fait des offres de capitulation, par l'intermédiaire de la Suède. Le *Führer* compte que vous agirez contre tous les traîtres avec la rapidité de l'éclair et une rigueur d'acier. Bormann. »

« Que signifiait cet ordre d'agir avec la rapidité de l'éclair, et une rigueur d'acier, contre le *Reichsführer* qui disposait toujours de ses forces de police et des SS ? Avec quels moyens l'aurais-je pu ? » écrira Dœnitz.

Himmler ne comptait pas que Hitler aurait encore la force et la volonté d'écrire son testament. Disposant de la police et des troupes SS, il se croyait assez fort pour écraser les réticences à son égard, ce qui explique également les hésitations de Dœnitz lorsqu'il est désigné comme dauphin du *Führer*.

Mais une hargne générale entoure Hitler, comme le témoigne le télégramme adressé le 30 avril à 3 h 15 du matin par Bormann à Dœnitz: « Nous avons de plus en plus l'impression que depuis plusieurs jours les divisions de la région de Berlin ne bougent guère. Le *Führer* vous ordonne de prendre immédiatement des mesures impitoyables contre tous les traîtres. » Et il ajoute en post-scriptum : « Le *Führer* est vivant et dirige la défense de Berlin ! »

Ce même jour, les soldats soviétiques hissaient le drapeau rouge sur le *Reichstag*.

Le général Weidling, commandant de la garnison de Berlin, qui avait vu Hitler une première fois le 24, le voit une seconde fois le 29, pour lui proposer de quitter la ville par avion. À cette conversation assistaient Krebs, devenu chef d'E.M., son adjoint, le général Burgdorf, Gœbbels et Bormann. Hitler répondit qu'il n'avait aucune raison d'abandonner la capitale, puisque personne n'exécutait plus ses ordres[314].

S'il avait fui, comment aurait-il gardé une autorité morale sur le gros des troupes dans le Sud ?

Ni la division Nordland, ni les décorations de Ritterkreuz aux vieillards de 75 ans et aux enfants de 12, ni les pendaisons, sous le viaduc du métropolitain, de soldats de la *Wehrmacht* portant sur la poitrine des pancartes : « J'ai quitté mon unité » ne peuvent enflammer la population fatiguée, privée de ravitaillement et sans illusion, Gœbbels qui dirige les propagandistes de la radio, et ceux de la rue, a recouru à cet ultime moyen : mobiliser les jolies femmes et les mettre en uniforme sur des chars qui parcourent les rues. Les tribunaux spéciaux SS se déplacent d'un *Bezirk* (arrondissement) à l'autre. Même leurs condamnations sommaires ne parviendront pas à renouveler le miracle de Leningrad qu'espère le *Führer*. Pour tout le monde, la guerre est perdue. Des officiers de la *Wehrmacht* envisageaient déjà d'ouvrir le feu sur les tribunaux spéciaux…

Le 30 avril, à peine venait-il d'achever son repas que Hitler apprend que les Russes prenaient d'assaut les blocks l'un après l'autre, et que la grande artère, la Frankfurter Allée, ainsi que l'Alexander Platz, se trouvaient entre leurs mains. Hitler s'adresse à Bormann et Gœbbels séparément, et leur confie qu'il ne veut pas être surpris et fait prisonnier. Dans quelques heures, au plus tard, il se séparera de ses fidèles.

Dans la même journée Bormann câble à Kaltenbrunner à l'Obersalzberg : « Si Berlin succombe, et nous aussi, vous aurez à répondre sur votre honneur, votre tête et votre famille, de la liquidation immédiate des traîtres du 23 avril. »

On voit que Hitler et Bormann, avant de disparaître, n'ont eu qu'un seul souci, le châtiment des traîtres. La question des prisonniers, politiques ou non, ils s'en désintéressaient, mais à aucun prix, ils n'admettaient qu'après leur mort, ces individus, « Gœring et Himmler » puissent parler aux Alliés ou au peuple allemand, et tenter de se laver de leurs crimes en accablant ceux qui sont restés fidèles jusqu'à la mort. Himmler et Gœring doivent entrer dans l'histoire comme

des traîtres, tels Hagen ou Ganelon !

Bormann, Gœbbels, Burgdorf et Krebs s’efforcent jusqu’à la dernière minute de stimuler les combattants. Toutes leurs allocutions aux soldats, toutes leurs conversations avec leurs chefs se terminent par : « Le *Führer* compte plus que jamais sur les SS, sur la *Wehrmacht* et le Volkssturm. »

Les quelques colis lancés par l’aviation allemande pour ravitailler la capitale assiégée sont loin de suffire pour stimuler les trois messagers. Le major Johannmeier portant le testament de Hitler à Schœrner, le *Standartenführer* Zander, muni de l’exemplaire destiné à Dœnitz, et Lorenz, chargé de remettre l’écrit sur la dernière volonté du *Führer* aux autorités installées dans les Alpes, restent bloqués tous trois dans l’Ile des Paons. Dœnitz réussit enfin à envoyer un hydravion qui se posa sur le Wannsee, mais dont le pilote, effrayé par le feu des artilleurs russes, préféra s’envoler aussitôt pour communiquer à Dœnitz qu’il n’a trouvé personne.

Le testament de Hitler n’est jamais parvenu à ses destinataires, Johannmeier, au lieu de tenter de joindre le maréchal Schœrner, se rend en toute hâte à Iserlohn, en Westphalie, où il a une maison de campagne, et prudemment, il enterre les documents dans son jardin.

Quant au deuxième messager, Zander, aide-de-camp de Bormann il ne tient pas, vu la situation, à s’afficher comme un des derniers compagnons du *Führer*. De plus, il a été SS, il redoute des représailles possibles, il préfère abdiquer sa personnalité. Devenu Wilhelm Paustin, il n’a plus aucune raison de risquer sa vie pour porter des documents à Dœnitz, il les cache dans un village, au bord du Tegernsee et se jure bien de ne jamais en parler.

Heinz Lorenz, du ministère de Gœbbels, agit de façon bien différente. Il livre « par hasard » sa copie du testament à la publicité internationale.

Puisque le document n’est pas parvenu à Dœnitz, la voie est libre pour Himmler.

Vers midi, madame Manzialy, la cuisinière végétarienne, sert le déjeuner à Hitler. Eva Braun, devenue l’épouse de Hitler, prétextant un manque d’appétit, reste dans sa chambre… Son dernier repas, Hitler l’a fait entre sa secrétaire et sa cuisinière. Peu après, durant la conférence militaire qu’il tenait quotidiennement, il apprend de la bouche du général Krebs la progression inexorable des Russes sur la chancellerie, et l’effondrement de l’offensive de l’armée Wenck.

Lorsque le général Weindling confirme l’avance des Soviétiques aux

approches du Luftfahrtministerium, à 500 mètres du *bunker*, Hitler ordonne à son aide-de-camp, le colonel Nikolaus von Below, de porter un dernier message au maréchal Keitel, annonçant que, faute d'un secours immédiat, la résistance de Berlin allait prendre fin, et qu'il préférait la mort à la reddition. Keitel, lui non plus, ne devait jamais recevoir ce document. Pour éviter que ce papier ne tombe entre les mains des Russes, Below dira avoir détruit l'original. Il se souviendra tout de même de son contenu : après la guerre, il déclara que « les deux plus anciens compagnons, Gœring et Himmler, avaient fini par trahir » le Führer[38].

Rien d'étonnant à ce que le *Führer* vérifie les deux pistolets Mauser, destinés l'un à lui, l'autre à Eva Braun. Comme, au dernier moment, il la sent faiblir, il lui donne le poison que le service de santé himmlérien a fourni en son temps à tous les SS de marque : du cyanure de potas-sium.

1. Trevor-Roper, ouvrage cité, p. 282.

Les deux nouveaux mariés se retirent dans leur chambre. Le *Führer* veut être assuré que sa compagne a bien mis fin à ses jours.

Hitler, se voyant trahi par ses preux, a pu répéter les mots lancés par Tristan contre un monde ennemi :

« Fantômes du jour,
Songes du matin,
Trompeurs et sinistres,
Disparaissez ! Fuyez! »

Le héros de Wagner vit un rêve. Mais Hitler affronte une réalité, son empire s'effondre, il ne lui reste plus, se tournant vers Eva Braun, qu'à murmurer comme Tristan à Iseult :

« Nuit divine,
Donne-nous
L'oubli divin. »

Eva Braun, revolver en main, mord la capsule de poison. Elle s'écroule. Hitler s'allonge sur son sofa et mord, lui aussi, une capsule de cyanure. Après quelques instants, Gœbbels et Bormann entrent, ils trouvent les deux cadavres. Il est 15 h 30.

Eva Braun gît, dans sa robe sombre, non loin du sofa. Bormann, avec le SS Harri Mengerhausen, se charge d'accomplir l'incinération selon le désir de son chef. Ce jour-là, Hitler avait 56 ans et dix jours. Depuis décembre, au retour de son Q.G. de Ziegenberg lors de l'offensive des Ardennes, il est demeuré dans la chancellerie, enfermé dans son abri souterrain, à trente mètres de profondeur. Il n'a fait que quelques courtes apparitions sur le front Est en avril, s'appuyant sur un bâton comme le faisait Frédéric le Grand et, quelques jours avant sa mort, il se rendit dans son jardin pour caresser les soldats-enfants que lui avait présentés Arthur Axmann, chef de la Jeunesse.

Depuis 12 ans et 3 mois, jour pour jour, qu'il se trouve au pouvoir, il considère son accession au poste de chancelier du *Reich* comme un événement unique dans l'histoire du monde. Sa stratégie, il l'a fixée dans *Mein Kampf.* Ses méthodes n'étaient pas encore connues, mais l'humanité en a bientôt senti le poids. Sur les ruines des États pulvérisés et les ossements de dizaines de millions de morts, il se proposait d'édifier le plus grand monument de tous les temps en témoignage de la conquête de l'Europe. Il se souvient des cortèges sans fin du stade de Nuremberg, des défilés de soldats choisis, Unter den Linden, et de son retour triomphal après la signature de l'armistice à Compiègne. Il a cru que I948, tricentenaire de la Paix de Westphalie, serait l'an de l'établissement définitif du nouvel Ordre dans le monde, qu'il aurait encore le temps de conquérir la Russie. Le drame de la grande armée, la légendaire retraite de Napoléon, ne l'atteignent pas. Bonaparte, un Corse, un Méditerranéen, était voué à la débâcle.

Au printemps 1945, après quatre ans de guerre en Russie, Hitler écrase Himmler et ses services par une phrase terrible: « Vous m'avez trompé sur les possibilités de l'URSS. »

Il a dit également: « Toute la guerre n'a été pour vous qu'une occasion de vous assurer les meilleures places[315]. »

Son dernier acte, Hitler ne l'a pas accompli en fanatique, pris de folie masochiste, qui se venge sur son propre peuple dans sa fureur de ne pas l'avoir sauvé, mais en « seigneur de la guerre », qui considère les tueries comme un art.

Lorsqu'il pense au suicide, Hitler s'assigne un but politique. Il suffit de considérer les décisions qu'il a prises avant sa mort et les démarches faites par

ses successeurs.

1. Hitler, avant de mourir, a dicté son testament politique, et n’a pas oublié de nommer le chef d’État, Dœnitz, et le gouvernement sous la présidence de Gœbbels ;

2. Il a réglé ses problèmes personnels, notamment son mariage, pour laisser l’image d’un homme qui a voulu se conformer aux lois de sa société. Il a trouvé aussi le temps de justifier les confiscations d’objets d’art, faites en son nom. Ces confiscations ne visaient pas à faire attribuer à lui, Hitler, ces pièces rares, il n’y a jamais songé, mais à enrichir le musée de Linz ;

3. Il a expliqué le complexe qui a dominé sa vie : la guerre voulue par les Juifs et par les hommes d’État soumis à leur influence. En d’autres termes, il rejette la responsabilité du déclenchement de la lutte mondiale;

4. Il se préoccupe même de son incinération, pour que son corps ne puisse, comme celui de Mussolini, être exposé aux foules ou alimenter, par des photos, la presse mondiale.

Dans l’espoir de sauver ce qu’il croyait encore possible de sauver, Hitler consulta Gœbbels, Bormann, Krebs et Müller. Nous n’avons pas les protocoles de ces entretiens, mais on peut être convaincu que si Hitler avait exigé leur fin collective en même temps que la sienne, ces hommes se seraient inclinés devant sa volonté, d’autant plus que s’imposait à eux l’exemple de l’exécution sommaire, pour traîtrise, de Fegelein.

Dœnitz, à Flensburg, désigné comme chef d’État, Gœbbels à Berlin, comme chancelier, cherchent la voie qui peut, en reconnaissant que l’Allemagne est vaincue, aboutir à une capitulation aux conditions les moins sévères. Gœbbels, qui avait l’oreille du *Führer*, dans ses derniers articles de l’hebdomadaire *Das Reich* et dans ses appels à la radio, répétait que l’issue d’une grandiose bataille historique ne se décide pas seulement par la supériorité des armes, mais aussi par celle de l’esprit. La lutte des peuples s’étale sur des siècles, à certains moments, la parole est au canon, à d’autres, la pensée s’impose…

Le 1er mai, vers 3 heures, Krebs, en sa qualité de Chef d’État-major général de l’Armée, se présente au commandant de la VIIIe division de la garde soviétique, le général W. I. Tchouikov. Il l’informe du suicide de Hitler, lui remet une lettre pour le maréchal Staline, demandant l’arrêt des opérations militaires, suivi de pourparlers de paix entre l’Allemagne et l’URSS. Krebs a remis à Tchouikov trois documents, datés du 30 avril; un pouvoir écrit sur le papier à en-tête de la

Chancellerie, qui comportait le sceau du *Reich* et la signature de Bormann ; une lettre adressée au maréchal Staline, président du gouvernement soviétique, signée par Gœbbels et Bormann, et la liste du nouveau gouvernement. Tous ces documents sont conservés dans les archives soviétiques[316].

Il est vraisemblable que cette démarche a été préméditée, en accord avec Hitler. Ainsi peut s'expliquer que ses successeurs ne se soient pas suicidés en même temps que lui. Krebs, rencontrant Tchouikov, lui aurait dit que « seuls, deux peuples sur la terre, les Russes et les Allemands, fêtent le 1er mai, il n'y a pas de raison pour qu'ils se battent jusqu'à la mort. » Mais le général russe demande froidement si cette offre de capitulation a été aussi remise aux Anglo-Américains. Lorsque Krebs lui répond que le gouvernement n'en a pas eu la possibilité, Tchouikov affirme que seule une capitulation totale et sans condition pourrait être envisagée. Il ajoute qu'il n'est pas, lui, militaire, habilité pour traiter avec un gouvernement. Les conversations pourtant se prolongent. Aux pourparlers s'est joint le commandant du premier front de Biélorussie, le général Sokolowski, Krebs propose alors d'envoyer le colonel Dufing qui l'accompagnait auprès de Gœbbels pour communiquer les premiers résultats des conversations. À la suite de son entretien avec Gœbbels, Dufing informe Krebs qu'il doit se rendre auprès du nouveau chancelier pour discuter de la position à prendre. Le général Sokolowski qui, sûrement, s'était mis en rapport avec Staline, propose :

1. La capitulation totale des garnisons de Berlin.

2. À tout soldat seront garantis : la vie, le port de ses décorations, et à tout officier, le droit de garder ses armes blanches.

3. Si le gouvernement allemand accepte ces conditions, les ministres et leurs collaborateurs ne seront pas traités en prisonniers de guerre.

4. Les membres du gouvernement pourront se mettre en relations avec le chef d'État Dœnitz pour discuter avec les représentants des trois puissances alliées des conditions de la paix.

À 14 heures, Krebs a quitté le Q.G. de la VIIIe division de la Garde, les Russes restent en contact par téléphone avec les Allemands.

Krebs, au cours des conversations, a même envisagé la possibilité pour Berlin, d'admettre la capitulation sous la seule condition que tous les membres du gouvernement et leurs collaborateurs puissent rejoindre le chef d'État Dœnitz dans le Nord, Tchouikov n'a pas accepté cette requête. Gœbbels et son entourage

demandant ce minimum sont logiques, parce qu'ils cherchent à rassembler la totalité du gouvernement pour un commun effort, mais en outre, la proposition faite par les successeurs légaux de Hitler répond à un impératif: s'opposer aux menées de Himmler, qui convoite toujours le poste suprême.

En prenant Krebs comme chef d'État-Major dans les derniers jours de la guerre, Hitler avait réhabilité le seul officier allemand qui, avant l'assaut contre la Russie, en 1941 – alors qu'il était attaché militaire à Moscou – avait donné au *Führer* l'assurance que l'URSS ne l'attaquerait pas, mais qu'elle disposait de moyens de défense énormes, et de masses toutes prêtes à combattre un envahisseur éventuel.

Staline devait connaître la position prise par Krebs puisque, quelques semaines avant l'attaque, très ostensiblement il avait donné l'accolade au général allemand. Le Géorgien pensait que Krebs et d'autres généraux, à Berlin, empêcheraient Hitler de se lancer dans une aventure hasardeuse.

En envoyant Krebs en parlementaire le 1er mai 1945, Gœbbels et Bormann espéraient naïvement que les Russes se souviendraient de son attitude et seraient moins intransigeants, ce qui permettrait de faire traîner les choses en longueur et d'imaginer de nouvelles combinaisons politiques.

À 18 heures se présente à Tchouikov un officier SS qui lui remet une lettre signée de Bormann et de Krebs, déclarant que le nouveau gouvernement ne peut accepter les conditions soviétiques, et que les hostilités vont continuer. Le SS retourne à la chancellerie. Les Russes déclenchent l'assaut final.

Il est possible que Gœbbels et Krebs aient pensé que les Russes changeraient d'attitude lorsque les Soviétiques se verraient obligés de reprendre le combat. Ils croyaient encore à l'aide des généraux allemands du nord, puisqu'ils leur intiment l'ordre d'attaquer… Aujourd'hui encore, Tchouikov ne croit pas à la mort de Hitler le 30 avril, mais le 1 er mai. La communication qui lui fut faite de la mort du *Führer* n'aurait été qu'une ruse politique pour extorquer l'armistice et empêcher les ultimes opérations. Hitler, dans son *bunker*, contrôlait-il les pourparlers que menait Krebs avec Tchouikov – et, par lui, avec Staline ? Hitler a pu tenir, en effet, à connaître la réaction des Russes à l'annonce de sa mort. Comment se comporteraient-ils en face d'un *Reich* sans Hitler ?

Il pouvait aussi conserver l'espoir de survivre. Quoi de mieux, pour arrêter des recherches, que d'annoncer la mort du suspect? – l'enquête tombe d'elle-même – et par la suite, s'enfuir, attendre un retour de fortune… Gœbbels, qui trouvait toujours des exemples dans l'histoire, avait dû rappeler le souvenir de Napoléon

et de son retour triomphal de l’île d’Elbe.

Les Russes ont pu identifier le cadavre trouvé le 2 mai grâce à une prothèse dentaire admise par les médecins du *Führer* comme celle de Hitler. Il est possible que Hitler ne se soit suicidé qu’après le retour de Krebs. Entre le départ de Krebs, rappelé par Gœbbels du Q.G. des Russes, et le refus par le nouveau gouvernement d’accepter les conditions soviétiques, quatre heures se sont écoulées. Hitler a-t-il assisté à la discussion qui s’est déroulée dans la chancellerie et qui, pour le moins, a duré deux heures ? Peut-être avait-il voulu faire croire à sa mort, mais quand il s’est rendu compte que les Russes continuaient à imposer leurs conditions, les clauses du désarmement des soldats et l’occupation de Berlin impliquaient un filtrage si serré qu’un Hitler, même camouflé, n’eût pu y échapper.

Non moins étonnante est la disparition ou le suicide simultané des dirigeants nazis restés au *bunker*: Gœbbels, Bormann, Krebs, Burgdorf et Müller. Elle se produira seulement après le retour de Krebs, porteur des propositions soviétiques, bien que les Russes aient garanti la liberté pour le gouvernement et ses collaborateurs. Ces hommes se trouvaient-ils encore sous la contrainte de Hitler ? Dans ce cas, le suicide « du 30 » n’aurait été qu’une mise en scène wagnérienne, due à Gœbbels, et c’est ensemble, avec Hitler, que ses derniers fidèles auraient décidé, le 1er mai, de se donner la mort, pour sacrifier au mythe hitlérien peut-être, et aussi, pour ne pas passer devant un tribunal, pour les crimes de guerre.

Encore un fait en faveur de la thèse de Tchouikov : la mort de Hitler n’a pas été transmise immédiatement à Dœnitz. Il est vrai que Gœbbels, Bormann et Krebs pouvaient craindre un coup d’État de Himmler, arrêtant Dœnitz et par là disqualifiant Keitel et Jodl. Ils préféraient prendre contact avec les Russes et par la suite, demander une capitulation aux Anglo-Saxons. Si les Russes acceptent une trêve, aucune raison pour que les Anglo-Saxons n’en fassent autant.

Tout dépendait de la loyauté du nouveau chef d’État envers Hitler.

Après sa nomination, Dœnitz avait envoyé cette réponse au *Führer*: « Ma loyauté vous reste indéfectible, je ferai tout mon possible pour vous aider à Berlin. » Il ne savait encore rien de la mort d’Adolf Hitler. Gœbbels, Bormann et Krebs décidèrent de ne la lui faire connaître qu’après la dernière tentative faite auprès des Russes. À 11 heures du matin, Bormann ne voyant pas arriver Krebs, remet à Dœnitz par radio le message suivant : « Les termes du testament sont immédiatement applicables. Je veux vous rejoindre aussitôt que possible. Je vous

conseille de ne pas les divulguer avant mon arrivée. »

Bormann a pu croire que les pourparlers engagés avec les Russes était en bonne voie, puisqu'il annonçait son arrivée au Q.G. de Dœnitz. Et si Bormann donnait l'ordre d'appliquer les dernières volontés du *Führer*, c'est qu'il craignait que la nouvelle des pourparlers avec les Russes ne provoquât la confusion à Flensburg. Pour bien souligner que Gœbbels, Krebs et lui-même étaient seuls mandatés par le *Führer* pour mener les pourparlers, Bormann a cru bon d'annoncer son arrivée. Ce sursis à l'annonce de la mort du *Führer* fut d'ailleurs révoqué par le dernier message envoyé à 15 h 15 et signé par Gœbbels :

« Le *Führer* est mort, hier, à 15 h 30. Testament du 29 avril vous désigne comme président du Reich[317]. »

Puis Gœbbels donne la liste des principaux membres du nouveau gouvernement. Et il ajoute: « Bormann compte partir vous rejoindre aujourd'hui pour vous informer de la situation. À vous de décider du moment et de la façon de mettre au courant la presse et les troupes. Confirmez réception. »

Si les pourparlers avec les Russes avaient abouti, Gœbbels aurait vraisemblablement pris la route comme Bormann pour tenter un dernier effort, et rejoindre l'amiral Dœnitz, nouveau chef d'État. Mais Gœbbels avait avec lui sa femme et ses six enfants, et il lui fallait, en tant que chancelier, maintenir le contact avec les Russes. Son suicide ne survient que six heures après le retour de Krebs, le 1er mai. Avant de mourir, Gœbbels vitupérait contre Himmler et Gœring. C'est sans doute en pensant à eux qu'il a mis dans son testament cette phrase :

« Je suis persuadé de rendre le plus grand service au peuple allemand par ma conduite. Dans l'avenir difficile qui nous attend, les exemples prendront plus d'importance que les hommes. »

Les témoins survivants affirment que lorsqu'il a demandé d'apporter de l'essence pour faire incinérer son cadavre et celui de sa femme, il aurait déclaré : « Voici la plus éclatante des trahisons ; les généraux, eux aussi, ont trahi le *Führer*. Tout est perdu. Je préfère mourir avec ma femme et mes enfants. »

Mais lorsqu'il disait ces mots, il avait déjà demandé à un médecin présent de faire une piqûre de poison aux enfants. Comment est mort le docteur Gœbbels, le 2e chancelier du IIIe *Reich*, il est bien difficile de l'établir exactement. Selon la version qui prédomine, les époux Gœbbels auraient demandé à un SS de les abattre d'un coup de revolver dans la nuque. Ce qui fut fait le soir, vert 20 h 30,

dans le jardin de la chancellerie. Les corps n’étaient pas complètement brûlés, la quantité d’essence étant insuffisante. Les Russes trouvèrent le couple un jour plus tard, à demi-calciné.

À 21 heures, les 55 survivants de l’entourage du *Führer*, affolés « comme des poulets décapités » selon l’expression du tailleur du *Führer*, entreprirent de s’échapper du *bunker* en groupes séparés. Plusieurs réussirent dans leur entreprise. Mais quatre d’entre ces rescapés disparurent mystérieusement. Quatre personnalités extrêmement intéressantes, Martin Bormann, Heinrich Müller, chef de la Gestapo, et les généraux Krebs et Burgdorf. Avant de quitter le *bunker*, Bormann aurait dit à sa secrétaire Else Krüger : « Tout cela n’a plus de sens, il faut arrêter les exécutions sommaires. »

Selon mes camarades libérés du *Kommando Lichterfelde*, Bormann aurait été trouvé mort à côté du médecin de Hitler, le docteur Stumpfegger, près de la station de Lehrter. Selon les survivants du *Bunker*, les deux hommes voulaient percer ensemble l’encerclement russe.

Le cadavre de Stumpfegger a été identifié par des fonctionnaires et sa mort notifiée à sa femme. L’autre cadavre n’a pu être identifié, aucun papier n’ayant été trouvé sur lui. Les deux cadavres furent ensevelis. Mais un ouvrier français affirme les avoir vus tous deux; l’un portait un long manteau de cuir noir, sans trace de balles. Un manteau, intact, méritait d’être enlevé et pris, après cinq ans de privations vestimentaires. Mais le Français trouva dans une poche un calepin, et sachant que l’on recherchait Hitler et ses hommes, il porta le calepin au Commissaire du quartier. La police était dans les mains des communistes et des sociaux-démocrates; ceux-ci envoyèrent le calepin au commandement suprême soviétique à Karlhorst. Mais l’afflux des documents était tel, que ce calepin ne suscita pas l’attention à ce moment. Ce n’est qu’au triage à Moscou, que l’on se rendit compte qu’il s’agissait du calepin de Bormann. Les historiens soviétiques ignorant l’odyssée du carnet, supposèrent que Bormann l’avait jeté dans sa fuite et qu’il avait été trouvé par un soldat soviétique. Cependant, par les policiers du quartier, j’avais déjà entendu dire au cours de l’été 1945 que ce calepin avait été envoyé au Q.G. soviétique. Si je dois croire les anciens déportés de Lichterfelde qui n’avaient aucun intérêt à cacher leur trouvaille, Bormann serait vraiment mort avec le docteur Stumpfegger. Cela confirme les dires de ceux qui les ont vus ensemble et surtout les dépositions ultérieures d’Arthur Axmann, chef de la Jeunesse hitlérienne qui affirme avoir vu les corps des deux hommes à l’endroit mentionné.

Heinrich Müller n’a laissé aucune trace lui non plus. Certains témoins

prétendent l'avoir vu dans l'après-midi du 1 er mai en train de préparer, dans la cour de la RSHA, dans la Prinz Albrecht-Strasse, un énorme bûcher de dossiers et de débris de meubles, pour détruire avant sa mort les derniers documents de ses services.

Sa disparition si totale a donné naissance au bruit qu'au dernier moment, le chef de la Gestapo avait organisé sa fuite.

Qui payera les pots cassés ?

Après que Dœnitz eût appris que les SS préparaient une capitulation, et comptaient rendre les grands chefs militaires, notamment Keitel, Jodl et lui-même, responsables de la guerre totale, le grand-amiral se rendit auprès de Himmler (30 avril 1945). Il écrit à ce sujet: « Je ne pouvais employer la violence contre Himmler. Je ne le voulais d'ailleurs pas non plus, car il n'en résulterait que le chaos… J'ai demandé un rendez-vous à Himmler pour essayer de découvrir le jeu qu'il jouait… Tous les grands personnages des SS semblaient s'être rassemblés dans la caserne de Lübeck. Himmler me fit attendre, paraissant se comporter déjà en chef d'État. « Était-il vrai, lui demandai-je, qu'il eût tenté d'entrer en liaison avec les Alliés par l'intermédiaire du comte Bernadotte ? » Il le nia, et me déclara que, pour lui aussi, l'essentiel était de ne pas provoquer le chaos par des dissensions[318] ».

Himmler était parfaitement renseigné sur le dessein de l'E.M de la *Wehrmacht* : se hâter en direction des lignes américaines. Il savait même que Dœnitz en avait donné le conseil au général Manstein et aux autres commandants de l'armée, mais il va jouer auprès de l'amiral le rôle du chef dont les troupes sont disposées à se battre, et ne pensent aucunement à capituler. Mais après cette entrevue, le même jour (30 avril), Dœnitz reçoit le télégramme déjà cité, informant le Grand Amiral de sa désignation à la succession de Hitler, et lui demandant « de prendre toutes les mesures que commande la situation ».

Le second du *Führer* ne tenait pas à aller trop violemment contre le *Reichsführer*. Il savait Himmler capable de prendre le pouvoir. Après avoir reçu ce télégramme, Dœnitz voulut immédiatement voir Himmler, qui s'y refusa.

Les scrupules n'étouffaient pas Himmler. Il était comme ces soldats de bois, montés sur une bille de plomb ; on les met sur la tête, ils se retrouvent debout. Être le second dans l'État, dans les conditions du moment, signifierait bientôt pour lui être le premier.

L'entourage de Himmler envisageait même un procès posthume de Hitler.

Bormann et Gœbbels y seraient inculpés comme responsables de la guerre et de la persécution des Juifs, et arrêtés. On les accuserait en outre d'avoir contraint les SS, ces admirables formations militaires, à accomplir des génocides. Nous savons cependant que ces crimes n'auraient jamais été perpétrés sans l'idéologie et l'appareil policier des SS.

C'est seulement à 8 heures du soir, le 1er mai, que le commentateur de la radio allemande, Fritsche, annonça la mort de Hitler et l'accession de Dœnitz au poste de chef de l'État. Les colonnes de déportés qui se frayaient un chemin entre les troupes SS, la *Wehrmacht*, les bataillons de la Marine, ne voulaient pas y croire, bien que les avions de la *Luftwaffe* eussent jeté des tracts annonçant la fin du *Führer* et un ordre du jour de l'amiral Dœnitz le célébrant comme « l'un des plus grands hommes de l'histoire du Monde ».

La libération des damnés

Nous cheminons toujours. Nous laissons derrière nous les traînards, les épuisés. Les SS ont renoncé à tuer, pourquoi ?

Soudain, j'en entends un glisser à mi-voix à l'un de ses camarades : « Nous sommes foutus, le *Führer* est mort ! Filons ! » Et l'autre, pour le remonter, lui réplique : « Non ! il faut continuer. Le *Reichsführer* sait ce qu'il fait! » – « Je ne sais pas s'il sait ce qu'il fait, mais si on continue, on arrivera tout seuls à Lübeck, pour se faire fusiller. »

Mais les officiers et le gros des soldats portant encore leurs armes parlent de « la dernière grande bataille, qui va avoir lieu quelque part en Norvège et au Danemark, et puis après, en Bavière ».

Nous n'avons senti aucun changement dans le comportement de nos gardes. Nous avons supporté encore trois jours de calvaire.

Le mercredi 2 mai, la ville de Schwerin était entièrement aux mains des Américains. À 4 kilomètres en direction de l'est se trouvait le Stalag II A, bourré de prisonniers de guerre yougoslaves et français. La zone entre Schwerin et le petit fleuve qui se jette à l'est de la ville dans le lac était en quelque sorte un *no man's land*. Mais les premiers déportés libérés et les prisonniers de guerre s'étaient saisis des armes jetées par les troupes allemandes et les SS, et ils organisèrent eux-mêmes la protection de leur « territoire ». C'est ainsi qu'ils empêchèrent les colonnes blindées des SS de pénétrer dans Schwerin. Sur la route entre Schwerin et Krivitz s'entassaient pêle-mêle, par centaines de mille, les soldats et les prisonniers, ceux-ci toujours gardés par des SS. Embouteillage

sans précédent! Les chars abandonnaient les côtés de la route pour avancer à travers champs. Des milliers de soldats, en troupeau, poussaient leur bicyclette sur les sentiers des forêts. Il y eut un moment d'angoisse. Quelques régiments SS et de la *Wehrmacht* encore bien équipés avançaient vers la ville, mais ils firent halte à un ou deux kilomètres avant les positions des « bandes rebelles ». Les SS semblaient se refuser à être capturés par les Russes, mais ne tenaient pas à combattre les « bandes rebelles » armées. L'idée leur était venue que, dans leur dos, d'autres déportés pourraient se révolter; par « prudence », ils continuèrent à martyriser et à fusiller les détenus qui cherchaient à se procurer de la nourriture ou de l'eau dans la forêt.

Le jeudi 3 mai, j'étais à bout de forces et je me demandais si je pourrais tenir encore quelques heures. Un jeune SS, dans cette débâcle générale, se déléguant tous les pouvoirs, frappait à tour de bras les traînards. J'avais reçu quelques coups sur la tête et le dos. Mon compagnon, le journaliste hollandais Jongeling, avait été aussi bien servi. Au moment où cette brute s'est éloignée, j'ai profité de l'occasion pour interpeller un chauffeur de camion de la Croix-Rouge internationale qui se frayait un chemin parmi cette pagaille.

« Je n'en ai pas le droit, répondit-il. Je suis transporteur de colis. »

Je ne voulais rien entendre. J'ouvris la porte, et m'assis à côté de lui. Je tâchai de le convaincre qu'il ne courait aucun risque, et que je figurerais un très convenable délégué de la Croix-Rouge. Il me regarda d'un œil dégoûté, puis grogna: « Pensez-vous! après tout, je veux bien. Mais si on nous arrête, rien qu'à voir votre gueule, on verra bien que vous êtes un déporté… » Il voulut démarrer. Mais je l'arrêtai, et lui demandai de remplir son camion d'éclopés, incapables de marcher davantage. Il y eut une trentaine de candidats de mon groupe, appartenant à neuf nations, plus deux parachutistes canadiens, qui se trouvaient là par hasard. On rabattit la toile de l'arrière, et nous commençâmes à foncer en zigzag. Un groupe d'officiers supérieurs SS, de l'E.M. de Himmler, arrêta notre camion.

Un général SS me salue réglementairement en claquant les talons à l'allemande. Ah ! il n'était plus question de bras tendus et de « *Heil* Hitler » !

« Monsieur le délégué, me dit-il, j'ai l'honneur de vous communiquer que je mets à la disposition des Alliés selon les directives du *Reichsführer* 20 000 hommes en armes disposés à continuer la lutte contre les Russes. Je vous prie de nous servir de parlementaire et de nous frayer le chemin vers les lignes américaines. Sur la côte, au sortir de Schwerin, des criminels ont pris les armes,

et tirent sur nos soldats… »

À ce moment, un *Sturmbannführer* s'approche et rapporte au général:

« Mon général, ce camion est bourré de bandits. Ils ont dû s'emparer de ce camion pour s'enfuir de l'autre côté et tirer sur nous. Il faut les fusiller. Nous ne voulons pas payer les pots cassés. »

Plusieurs soldats tenaient leurs mitraillettes braquées sur le camion. Le général resta un instant immobile, perplexe.

Je repris l'initiative :

— Monsieur le général, je proteste contre l'accusation portée sur un véhicule de la Croix-Rouge internationale. Nous avons le droit de distribuer des colis, et aussi de ramasser les malades, ceci par ordre de MM. Ribbentrop et Himmler.

— Des malades qui vont tirer sur nous! hurle le jeune officier.

— Fermez-là ! interrompt le général. Pour moi, ce camion porte la Croix-Rouge et peut en conséquence couvrir nos parlementaires. (Puis, il s'adressa à moi.) Monsieur le délégué, veuillez prendre un des nôtres avec vous, pour vous rendre auprès du commandant américain.

— Il m'est interdit de transporter des militaires dans ce véhicule, exclusivement destiné à une action strictement humanitaire.

— Eh bien, dans ce cas, un groupe d'officiers supérieurs marchera lentement derrière votre camion, pour rejoindre les troupes alliées et discuter sur la reddition et la lutte commune que nous voulons poursuivre contre les Russes.

— Je regrette, mais si des officiers en uniforme nous suivent, nous allons tous être pris sous le feu des Russes et des Alliés, et des partisans qui tiennent les positions devant Schwerin. Tout ce que je peux faire, c'est communiquer aux Alliés la situation. Mais je vous demande par contre de donner tout de suite ordre à vos soldats d'arrêter la fusillade des déportés sous la protection de la Croix-Rouge.

— Correct ! Je vais donner des ordres! dit le général, très détendu. (Il ajoute.) Je considère notre accord comme un armistice entre les SS et les *Häftlinge* (déportés).

Aussitôt après, notre camion eut le libre passage au milieu d'une vingtaine d'officiers, qui claquaient les talons à la vue du délégué de la Croix-Rouge. Alors que la voiture arrivait sur les positions occupées par des déportés libérés,

des prisonniers de guerre français et yougoslaves, un grand hourrah ! nous accueillit. Un Polonais me reconnut, et dans cette ambiance de joie, il me montra du canon de son Mauser un cadavre à la tête écarlate, en uniforme SS…

Le soir du 3 mai, je me présentai au gouverneur militaire américain, en compagnie d'un officier prisonnier français, en lui demandant d'envoyer quelques chars en direction de Krivitz pour protéger mes camarades. Dans ce coin s'entassaient, pêle-mêle, près de 40 000 femmes et hommes. 5 000 étaient déjà parvenus dans la « zone neutre » ou à proximité, mais 35 000 autres se trouvaient en danger. Le gouverneur militaire voulut connaître les effectifs SS bloqués sur la route. Lorsqu'il apprit qu'il s'agissait de 15 000 à 20 000 soldats bien équipés, il me répondit qu'il ne disposait en ville que de quelques centaines d'hommes, et qu'il n'avait pas le droit d'intervenir au-delà du front. Lorsque je lui assurai que les SS seraient heureux de recevoir un ordre des Américains de cesser le feu et de remettre aux autorités alliées les détenus, il se montra plus enclin à protéger une délégation de prisonniers de guerre, qui se rendrait au-delà des lignes pour organiser la récupération des déportés.

Le même soir, le docteur Landolt, du CICR, se décida à envoyer quelques voitures blindées pour escorter deux motocyclistes, un Français et un Yougoslave; les SS avaient déjà arrêté le feu à la suite de la démarche que j'avais faite, « en qualité de directeur de la Croix-Rouge internationale ». Les déportés restant sur la route étaient libres le 4 mai, les uns se dirigeaient vers Schwerin, d'autres, vers Krivitz, dans le Sud. Des groupes isolés ne furent libérés que plus tard. À Schwerin, la Croix-Rouge remit aux médecins qui se trouvaient parmi les détenus libérés les médicaments disponibles pour les malades qui recevaient déjà les soins immédiats que nécessitait leur état. Écoles et casernes, tous grands bâtiments réquisitionnés furent autant d'hôpitaux. Dans la caserne « Adolf Hitler » était installé le lazaret militaire allemand, où les affamés du camp de concentration et les soldats qui, pour leur *Führer* et le *Reichsführer*, avaient subi l'amputation de leurs mains, de leurs jambes, ou avaient été horriblement mutilés dans les dernières batailles, dormaient côte à côte ou gémissaient ensemble. Nombre de libérés souffraient de l'estomac, pour avoir voulu manger trop copieusement le contenu des colis qu'on trouvait partout.

Le 4 mai, les Russes avaient atteint la « ligne de démarcation » au Mecklenburg. L'afflux des détenus, réfugiés et soldats, cessa. Bien des soldats allemands, et même des officiers, avaient récupéré des pyjamas zébra sur les cadavres, et les avaient endossés. J'ai vu l'un de ces hommes prélever sur un

cadavre le veston zébra et l’endosser. Je lui ai reproché sa lâcheté, il m’a répondu tranquillement: « Que voulez-vous, on m’a versé de force dans les SS. Zébra! Quel alibi! » Tous les officiers se faisaient passer pour antifascistes, d’autres préféraient se promener en pantoufles, les bottes étant par trop voyantes. Ils avaient aussi « balancé » leurs uniformes et leurs manteaux, avec toutes leurs décorations…

Partout, on trouvait des armes légères, des voitures d’ambulance, des chars, des chevaux abandonnés, et des fourragères dont les propriétaires avaient disparu, à pied en les laissant là avec tout ce qu’elles transportaient, tapis, fourneaux, postes de TSF, sacs de pommes de terre et de farine. Ces énormes quantités de vivres et d’objets de consommation, costumes, fourrures, leur étaient brusquement apparues trop compromettantes face à ces détenus spoliés de tout, et qui, par milliers, fraternisaient avec les soldats russes et américains.

Cette illumination infernale des abîmes, ces chocs monstrueux des armes, offrent leur harmonie démoniaque. C’est dans l’orage que la nature atteint son plus haut degré de mystère. C’est dans la débâcle de la guerre que l’homme écrit l’histoire. Ce territoire de Schwerin à Lübeck s’est transformé en carrefour de nations : armée battue, esclaves libérés, soldats ivres, femmes violées, saccage et pillage, millions de prisonniers marchant vers une nouvelle déportation, il semble qu’un tremblement de terre ait chassé dans ces espaces où frissonnent les pins et les bouleaux, hommes et bêtes, maîtres et esclaves, geôliers et prisonniers, un grand amas destiné tôt ou tard à se réconcilier. La guerre, la déportation, leur auront servi d’enseignement.

Sur la route de Berlin à Schwerin, 8 487 déportés, hommes et femmes, sont morts de faim, de fatigue, ou fusillés par les SS. Un millier d’entre eux dans le seul enfer de Below.

Après la libération, par centaines, ces malheureux, exténués, mouraient, malgré les soins des médecins alliés. Il y eut 25 % de perte parmi les évacués. Partout, sur le passage des colonnes de déportés de la « marche de la mort », s’élèvent aujourd’hui des stèles qui témoignent du calvaire des détenus libérés de Sachsenhausen et de Ravensbrück.

Il reste au lecteur de ce document à se faire une idée de ce que furent les derniers jours du *Reich* et le rôle bizarrement humain et patriote de la clique de Himmler, que Schellenberg et les généraux ont décrite comme meilleure et « plus occidentale » que Hitler, Bormann, Gœbbels et autres.

Que le lecteur pense aux témoignages des délégués du CICR qui ont tenté

d'améliorer le sort des détenus de Sachsenhausen et des femmes échappées au calvaire de Ravensbrück, sur les routes de l'évacuation, et qu'il les compare aux efforts faits simultanément par Schellenberg, pour sauver par ses intrigues et ses mensonges et l'élite SS et le *Reichsführer* Himmler lui-même.

Le maréchal Kesselring a signé le 2 mai la capitulation de l'armée allemande en Italie. Il ne pouvait faire autrement, ses troupes avaient abandonné le combat dès le 29 avril.

Le 3, le grand-amiral Dœnitz, dont la chancellerie se trouvait sur le bateau Patria à Flensburg, dirige le repli de l'armée de la Vistule vers les lignes américaines et anglaises. Il avait décidé, en accord avec Keitel et le nouveau commandant de la marine, l'amiral Hans von Friedeburg, de demander aux Alliés la capitulation. Les officiers de Dœnitz, très surpris, virent alors affluer dans leur région des masses de déportés à bout de forces.

Le 29 avril, Himmler n'avait pas encore livré les déportés scandinaves promis à Bernadotte. Schellenberg dira que ce sont des subalternes qui s'y sont opposés[319]. En vérité la capitulation n'étant pas signée, ni Himmler, ni son entourage ne voulaient lâcher les Scandinaves. Ils pensaient lier le sort des Norvégiens et des Danois à celui des déportés de Sachsenhausen, Ravensbrück, Neuengamme et Stutthof. Pendant que Krebs discutait avec les maréchaux Tchouikov et Sokholovski pour la reddition de la garnison de Berlin, Himmler, qui avait établi son nouvel E.M. à Karkhorst, près de Travemünde, discutait, lui aussi, la capitulation et la remise des déportés. Il avait même pris contact avec les officiers de l'amiral Dœnitz pour s'assurer des navires de transport, ainsi que des sous-marins pour lui et son entourage. Le choix de son E.M. non loin de Lübeck est significatif. Proche de ce port de la Baltique se dresse le château de Friedrichsru, qui appartient au prince Otto von Bismarck, dont la femme est la fille de l'architecte suédois Ivar Tengbom, et chez qui Bernadotte aimait se rendre. Des difficultés imprévisibles surviennent au moment où Hitler destitue Himmler du rang de chef des SS et que Kaltenbrunner, chef de la RSHA, révoque Schellenberg de son poste (chef de l'Amt VI). Kaltenbrunner a scindé ce bureau, il nomme pour le premier Wilhelm Waneek (SS. n° 236 861) et pour le second (VI MIL) Skorzeny.

La fin du *Reich* himmlérien est marquée par la chasse aux grands criminels, par les tractations des agences de la SD, et la rédaction d'un statut pour former un parti d'Union nationale, les SS se découvrant tout à coup une vocation historique illustrée par le slogan : Nous sommes des chrétiens !

Les chrétiens et le massacre de Neustadt

Le réduit du Nord, Schleswig-Holstein, devenu *refugium-pecatorum*, conçu par Himmler comme noyau de la future renaissance allemande, vit des jours tourmentés. Himmler n’est pas le seul des anciens dirigeants à professer l’Union Nationale. Ribbentrop et Speer, eux aussi, proposent la solution du petit État qui resterait non occupé. Le ministre des finances, confirmé par le testament de Hitler, le comte Luetz Schwerin von Krosigk, ancien élève d’Universités britanniques, trouve soudain sa vocation chrétienne et pense que Himmler est tout à fait désigné pour devenir le successeur légitime de Hitler, et la personne la plus apte à obtenir de bonnes conditions des Alliés.

Schwerin von Krosigk s’est montré extrêmement rusé. Ancien nationaliste du type von Papen, il a su passer à travers toutes les purges grâce à ses relations personnelles avec Himmler ; Schellenberg a reçu l’ordre de le présenter à l’étranger comme un opposant anti-nazi, en raison de ses convictions chrétiennes.

Déjà, le 19 avril, avant la rencontre de Himmler avec Masur et Bernadotte, il est venu s’entendre avec le *Reichsführer* sur la façon dont on peut présenter aux délégués du Congrès Juif et de la Croix-Rouge suédoise, la situation militaire, et escompter les atouts qui peuvent encore jouer en faveur du *Reich* pour obtenir une paix avec l’Occident.

Après la guerre, Krosigk affirmera *mordicus* qu’il a discuté avec Himmler de l’existence de Dieu, car le *Reichsführer* se lamentait qu’à l’étranger on le considérât comme un athée, alors qu’il était « profondément persuadé de l’existence de Dieu », surtout depuis l’attentat du 20 juillet 1944 où le *Führer* fut visiblement protégé par la Providence.

Les dires de Krosigk sur la « foi » du *Reichsführer* visent moins à le défendre qu’à prouver l’influence qu’eurent ces événements sur lui, Krosigk, chrétien convaincu. Que personne ne se méprenne sur les raisons, toutes chrétiennes, qui l’ont poussé, convaincu plus qu’Himmler encore des miracles divins, à multiplier ses efforts de technicien financier pour subventionner une guerre si nettement approuvée par le Seigneur. Hitler lui-même, après sa mort, en raison des services rendus, l’a maintenu dans son testament au ministre des Finances. Mais Dieu ayant retiré sa protection à Hitler, et à Himmler, Krosigk se refuse à continuer à trouver de l’argent pour les armes, il acceptera de devenir ministre des Affaires étrangères pour sauver ce qui peut être sauvé de l’Allemagne.

Dœnitz destitue Seyss-Inquart, nommé ministre des Affaires étrangères par

Hitler, et confie ce portefeuille à un chrétien.

Himmler ne manquera pas de rechercher son ami Krosigk pour lui demander des conseils sur la conduite à tenir avec les Alliés, lorsque Dœnitz s'opposera à son entrée dans le gouvernement qu'il a formé. Krosigk affirmera, aussi, après la guerre, qu'il a donné, lors de cette entrevue, trois conseils au *Reichsführer*: se raser les moustaches, porter des lunettes noires, et disparaître au plus vite. Himmler s'est entièrement conformé à ces avis, comme on le verra.

Ce dont Krosigk s'est gardé de parler, c'est que Himmler lui a remis sa « valise diplomatique » préparée avec tant de soins depuis des mois, il lui a même confié, pour l'aider, ses fidèles: Best, Schellenberg, Kersten[320].

Parlant l'anglais, et professant le christianisme retrouvé, Schwerinvon Krosigk semblait être capable de composer avec Schellenberg, « l'homme de Himmler le mieux renseigné du IIIe *Reich*, l'homme des bonnes relations avec la Suède ».

La nomination de Schellenberg, comme envoyé spécial à Stockholm par le « chrétien » Schwerin von Krosigk ne tarda pas. À ce moment, Himmler nourrissait l'espoir que Schellenberg obtiendrait des résultats, pour le *salvus conductus* des grands dignitaires du *Reich*, à défaut, d'autre chose. Pour les SS les moins compromis, il croyait pouvoir trouver une place dans l'administration de Dœnitz. Schellenberg, tout heureux, disparaît en Suède, muni des pleins pouvoirs accordés par Dœnitz. Himmler dispose encore de « marchandise » à livrer aux humanitaristes suédois. Le Schleswig-Holstein n'étant pas encore occupé, des milliers de prisonniers politiques se trouvent sous sa protection. Il a perdu une grande partie des déportés de Ravensbrück et Sachsenhausen, quelque 30 000 libérés dans la région de Schwerin, mais ceux de Neuengamme, de Stuttbof, un groupe de Bergen-Belsen, et même de Sachsenhausen sont encore disponibles: 12 000 « zébras ».

Puisque les activités de Schellenberg et de Kersten sont fondées sur la volonté de sauver des vies humaines, que la Croix-Rouge fait pression sur le gouvernement de Dœnitz et qu'un chrétien siège dans le nouveau cabinet, rien n'était plus facile, pour Krosigk, que de libérer les 12 000 prisonniers politiques rassemblés à Lübeck.

S'il ne l'a pas fait, c'est pour réserver à Himmler un gage encore important vis-à-vis des Suédois.

Le *Reichsführer* décide d'embarquer 11 000 détenus politiques sur les navires pour les isoler et les transporter en Suède, 1 000 sont morts en trois jours.

Himmler dispose de plusieurs navires, notamment de l'ancien paquebot de 25 000 tonnes Cap Arcona à bord duquel sont entassés, des soutes aux superstructures, 5 000 déportés. Le remorqueur *Thilbeck* en charge 2 500, le *Deutschland* 2 000 et l'*Athènes* 2 000 également.

Himmler ne veut à aucun prix lâcher ce dernier atout. Il ne donne pas l'ordre aux navires de prendre le large. Son mot d'ordre: « Rien ne sera donné sans contrepartie » est toujours en vigueur, c'est la loi d'airain. Il laisse même courir le bruit à Copenhague et à Stockholm, que l'armée, sous la conduite de Dœnitz, est décidée à continuer la lutte en Norvège. Le 3 mai au matin, les avions britanniques ordonnent aux navires ancrés non loin de Neustadt dans la baie de Lübeck « Hissez le drapeau blanc ! » Seul, l'*Athènes* donne suite à cette demande. Le même jour, à 14 heures, deux escadres d'avions britanniques lâchent une quarantaine de bombes sur les navires. Le commandant anglais tient ces embarcations pour celles de fuyards qui désirent poursuivre la guerre. Atteint par plusieurs bombes, le *Cap Arcona* prend feu et brûle sur l'eau comme une torche jusqu'à 19 heures, heure à laquelle il coule. Les hurlements des malheureux blessés ou brûlés résonnent dans la rade tout entière. Sur les 5 000 déportés, du *Cap Arcona,* 350 seulement peuvent se sauver. Du *Thilbeck* qui a coulé en quinze minutes, ne survivent que 80 hommes. Au total, 700 rescapés. Près de 9 000 ont disparu dans les flammes et dans l'eau.

Selon Paul Weissmann, ancien infirmier du camp de Neuengamme, sur 10 000 déportés embarqués, 8 000 sont morts de noyade et des suites du bombardement[321]. Mais ceux qui savaient nager furent assommés par les gardiens et les soldats de la région de Neustadt. Rudi Goguel, rescapé de ce massacre, décrit la côte où il s'est sauvé près de Neustadt : « Sur la plage, à peine longue de 600 mètres, gisent plus de 100 hommes et femmes, tués pour la plupart par des coups de matraques. Lorsque les SS et les cadets des sous-marins attrapaient un rescapé, ils l'assommaient sur place[322] ». Selon d'autres rescapés, les SS prenaient pour cible les têtes qui émergeaient de l'eau. Goguel faillit être tué par ces sauvages qui, des canots de sauvetage, écrasaient à coups de rame les crânes de tous ceux qui tentaient de s'accrocher.

Dœnitz exige des explications sur cette tragédie, d'autant plus qu'il connaît les accusations des Alliés contre les SS. À la libération des camps, partout gisaient des milliers de morts. La presse occidentale a déjà publié des photos montrant Eisenhower recueilli devant les tas de morts de Dachau. Pendant que les avions britanniques bombardent les navires, Himmler, abandonnant son château près de Lübeck, se dirige vers Flensburg en compagnie d'une colonne de 150

dignitaires.

C’est justement cette poussée de Himmler vers Flensburg, le jour même où le drame macabre se déroule dans la baie de Lübeck, qui amène les rares rescapés à penser que les 10 000 morts ont été les victimes d’une dernière grande provocation. Et cela, d’autant plus que les SS tenaient braquées sur le navire leurs mitraillettes, et disposaient d’embarcations pour poursuivre les fuyards. Quelles raisons provoquèrent soudain ce déplacement de Himmler, avec toute sa suite, vers la nouvelle capitale de Dœnitz, alors que le « Président de la République » lui avait déclaré déjà le 1er mai ne pas avoir besoin de ses services ? En voici quelques-unes, énumérées par les survivants :

1° Le danger d’émeute chez les esclaves ;

2° La gêne du *Reichsführer* à cause de la mortalité et de l’état lamentable des détenus, que constatera l’opinion mondiale;

3° Cette « piraterie de l’air » aurait pu servir pour exercer une pression sur les militaires à Flensburg ;

4° Provoquer un choc psychologique, et démontrer ainsi que les affirmations des SS méritent d’être prises au sérieux quant aux responsabilités des pertes pendant la guerre;

5° Obliger les Suédois à modifier leur attitude quant au reflux de la *Wehrmacht* vers leur territoire neutre; ce bombardement offrant au gouvernement de la Suède le droit d’intervenir pour arrêter la boucherie et garantir la non-violabilité du réduit du nord;

6° Crainte de représailles de la part des déportés une fois libérés par les Alliés.

Lorsqu’on sait que Himmler conseille à ses SS de se mêler aux rangs de la *Wehrmacht* le plus tôt possible, en endossant les uniformes stockés dans les dépôts[323], et que le *Reichsführer* utilise jusqu’au dernier jour une équipe de radio-télégraphistes, sans pouvoir affirmer à cent pour cent qu’il s’agit là d’une « ruse de guerre secrète, technique Heydrich » : Incendie du *Reichstag* – 30 juin 1944 – Nuit de Cristal – Gleiwitz – Attentat contre le *Führer* à Munich –, nous ne commettons pas un délit d’insinuation en émettant l’opinion que les six raisons énoncées ci-dessus sont très logiques. Cela, d’autant plus que le haut commandement de l’aviation britannique, après s’être vu reprocher cette erreur grave, affirmait qu’à cause des rumeurs répandues par l’ennemi d’une dernière résistance dans le réduit du nord, il croyait fermement qu’il s’agissait là des transports militaires, mis à la disposition des généraux nécessaires pour

poursuivre la lutte. Rien n'était plus facile à Himmler et à son E.M. que de déployer sur ces navires les drapeaux blancs à croix rouge qu'utilisaient trains et bateaux pour le transfert des blessés. Enfin, pourquoi ces chargements de déportés ne furent-ils pas remis à la Croix-Rouge suédoise, qui les réclamait avec tant d'insistance ? De nombreux SS ont déposé devant les tribunaux que Himmler envisageait d'embarquer les détenus sur des péniches qu'il aurait fait saborder[324].

Nous savons aussi, par les publications de Schellenberg, et d'autres SS, que les services secrets allemands parvinrent à convaincre les Anglo-Américains et les Russes que les « émetteurs infiltrés » allemands accomplissaient un excellent travail d'espionnage pour la RSHA, puisque leurs messages, captés à l'étranger, passaient pour autant de renseignements fournis par la Résistance. Les élèves de Heydrich n'avaient pas oublié la leçon de celui qui les endoctrina : 75 % du travail de la guerre secrète revient à la radio… On a alors le droit de se demander si le commandement allié ne fut pas victime d'une « information secrète », émanant en fait de l'E.M. de Himmler. Si l'auteur d'une telle provocation se garde bien de parler de « piège tendu », les services secrets alliés n'auraient, eux non plus, aucun intérêt à lever le voile, car le fait de se laisser prendre si grossièrement par les himmlériens jusqu'aux derniers jours de la guerre, prouverait de leur part une incompétence flagrante dans la conduite de la guerre secrète.

Ce même jour, le convoi de Himmler et de sa suite est mitraillé. Des témoins affirment avoir vu les dames SS s'enfuir dans les champs, laissant leurs chaussures collées à la boue du chemin. « De la tenue, de la discipline, s'il vous plaît », aurait alors demandé le *Reichsführer* à ses compagnons[325] .

Le 4 mai, Himmler s'installe à Flensburg. Il dispose d'une équipe de radio-spécialistes pour maintenir le contact avec le peuple allemand et, si nécessaire, pour se mettre en rapport avec le général Eisenhower. Dès son arrivée, il s'ingénie à convaincre Dœnitz de faire une démarche auprès du gouvernement suédois pour qu'il tolère le reflux des troupes allemandes en Suède, où elles pourront être désarmées et internées[326]. Par cette manœuvre, Himmler ne pense nullement à sauver la *Wehrmacht*, mais ses SS et surtout lui-même.

Le *Grossadmiral* renvoie le *Reichsführer*

Dœnitz, plus réaliste, n'estime pas que les Suédois ont intérêt à s'immiscer le dernier jour dans des opérations de guerre, et surtout à transformer leur pays pacifique en un asile de criminels de guerre. Les Suédois n'acceptent que les

persécutés politiques ou raciaux.

Le 4 mai, l'amiral von Friedeburg, envoyé par Dœnitz, prend contact avec les Alliés. Le 5, il se présente au Q.G, du général Eisenhower, à Reims. Les officiers américains, révoltés, lui montrent les photos de toutes les horreurs constatées dans les camps de concentration libérés. Von Friedeburg, de retour à Flensburg, informe Dœnitz de l'effet déplorable des crimes himmlériens, et lui remet des photos de Bergen-Belsen représentant des milliers de cadavres.

Ce même jour, le 5, pendant que von Friedeburg discute les termes de la capitulation à Reims, Himmler tient une conférence avec ses plus fidèles : Gebhardt, Macher, Brandt, Ohlendorf, Juttner, Grolhmann, et leur explique l'utilité d'une collaboration avec Dœnitz, qui aurait besoin d'eux pour maintenir l'ordre dans les régions non occupées. Il nomme même chef de police l'*Obergruppenführer* Alfred Wünnenberg. Dans sa pensée, il suffit de gagner quelques mois, et, par la suite, l'Allemagne occupée et troublée par les communistes aura besoin de troupes solides comme ce fut le cas après 1918 lorsqu'on encourageait les corps-francs. Il a même élaboré un plan *ad hoc* selon lequel le Schleswig-Holstein, ce *Reich* en miniature, reconnu par les Alliés, deviendrait un partenaire indispensable pour le maintien de l'ordre et de la légalité dans l'Allemagne tout entière.

Les confidents de Himmler sont occupés en ce moment, tout au long de la journée, à constituer le dossier et à citer les témoins à charge. Avec leur minutie pédante, ils établissent selon un plan précis ce qu'on pourra dire aux Alliés et ce qu'il faudra leur taire. Tous les dignitaires se trouvent encore sous la discipline et la parole donnée au *Reichsführer*. De plus, leur future carrière dépend de la façon dont ils seront capables de laver leur organisation, et d'accuser les autres des crimes commis. On a même nommé le procureur du procès qui sera intenté à Gœbbels et Bormann, les grands malfaiteurs du IIIe *Reich*. Himmler dissout les *Hauptämter* (les départements généraux) de son organisation. Les plus grands de la hiérarchie SS sont destinés à être non seulement présidents de la police dans les grandes villes, mais encore sous-secrétaires d'État dans les différents ministères, et ambassadeurs dans les pays, ennemis la veille.

Selon Himmler, la fidélité prouvée dans ces moments difficiles, le comportement digne, la prestance, détermineront le choix. Mais plusieurs sous-secrétaires d'État et ambassadeurs sont déjà nommés *pro domo*. Cette conférence, et l'État-fantôme SS que crée Himmler provoquent des inquiétudes auprès des militaires; d'autant plus que le *Reichsführer* prétend être seul capable de faire preuve d'autorité envers les généraux commandant en Norvège et au

Danemark. Best, le *Reichskommissar* à Copenhague, n'est-il pas son homme ? Et puis, il y a encore Frank, général SS et Protecteur du *Reich* en Bohême et Moravie !

Le 6 mai, photos de Bergen-Belsen à la main, et sous l'émotion provoquée par le bombardement des navires à Lübeck, sachant que les Alliés ne peuvent pas traiter avec Himmler, Dœnitz décide de se séparer de ce compagnon de route, maintenant gênant. Mais, pour des raisons de sécurité, il hésite quant à la forme de ce renvoi. Dœnitz préfère traiter Himmler toujours en *Reichsführer*-SS, ministre de l'Intérieur, et chef de la police allemande. Il utilise ce titre, même dans la lettre du 6 mai 1945 qu'il veut envoyer à Himmler, mais qu'au dernier moment, il préfère conserver dans son dossier pour signifier de vive voix à son rival sa disgrâce survenant le lendemain.

Lorsque Hitler nomma le *Feldmarshall* Schœrner commandant de l'Armée, il pensait, lui aussi, tendre un appât aux Américains, en leur laissant comprendre que l'Autriche et la Tchécoslovaquie échapperaient à la domination russe par leur entrée dans ces pays. Prague devait être défendue à tout prix, comme Berlin. Il espérait même que les troupes de Schœrner et celles du général Vlassov lui viendraient en aide dans la capitale, en passant par la route Prague-Dresde-Berlin. Mais, comme on sait, les troupes mercenaires de Bounitchenko préféraient assiéger le palais Hradschin tenu par le protecteur Karl Frank, et désarmer les SS. Le 6 mai une patrouille blindée américaine arriva à Prague pour garantir aux dirigeants de l'insurrection que les frontières seraient respectées. Il n'y avait alors pour Schœrner d'autre solution que la fuite. Il abandonne son E.M, et se constitue prisonnier aux soldats américains. Pourtant, afin de mieux coordonner les tractations futures, concernant le « problème tchèque », le protecteur du *Reich* en Bohême et Moravie, le général SS Karl Frank, s'était rendu auprès de Dœnitz après la mort de Hitler. À son retour à Prague, il fut arrêté et, par la suite, condamné à mort et pendu, le 22 mai 1946. Le combat symbolique que le successeur de Heydrich voulait livrer à Prague se vaporisa devant l'explosion du patriotisme tchèque. Les martyrs du 17 novembre 1939 de Lidice et de l'insurrection slovaque d'août 1944 ne succombèrent pas en vain. Leur sacrifice réveilla les masses.

Ainsi, au sujet de la Tchécoslovaquie, Himmler avait perdu toute possibilité de marchandage. Mais il a toujours en main cette même police et ces mêmes SS qui écrasèrent les partis politiques en Allemagne, assassinèrent leurs ennemis par centaines de milliers, exterminèrent des milliers de Juifs, de Polonais, de Russes, de Tchèques, de Français, et d'hommes appartenant à d'autres nations. Auprès

de lui, on retrouve encore le gang qui, pour avoir décidé de ces anéantissements, se considère comme l'élite historique de la plus grande nation d'Europe occidentale, et qui, en ces instants cruciaux, n'abandonne pas l'idée de s'imposer comme le liquidateur du IIIe *Reich*, et ose se proclamer défenseur du christianisme. Himmler se défend d'avoir ordonné l'évacuation des camps et d'être responsable des massacres sur les navires dans la baie de Lübeck. Trop heureux de pouvoir rendre les Alliés responsables de ces pertes humaines de déportés politiques, il dira: « Il était difficile de sauver le reste, je l'ai fait contre l'ordre du *Führer*, mais je l'ai fait, et j'ai tenu parole. » Ainsi rejetait-il les reproches de l'entourage de Dœnitz, surtout après le retour de Friedeburg du Q.G. allié. Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il avait violé la promesse faite au président de la CICR de lui remettre les camps de concentration.

Malgré cette catastrophe, Himmler s'accroche à Dœnitz. Le successeur du *Führer* n'a pas le courage d'ordonner l'arrestation du *Reichsführer*, qui se considère comme le deuxième personnage de l'État, et qui dispose d'un service d'ordre composé des plus authentiques tueurs.

Mais les officiers de l'E.M. de Dœnitz craignent d'être appelés aussi un jour à rendre compte de ces crimes, et suggèrent au nouveau chancelier de congédier Himmler.

L'atmosphère dans laquelle se déroulèrent les dernières discussions entre le successeur du *Führer* et le *Reichsführer* apparaît dans les mémoires de Dœnitz, lorsqu'il écrit que Himmler se présenta avec un groupe d'officiers, et exigea que l'entrevue se déroule en présence de six officiers SS en armes:

« J'offris une chaise à Himmler, et m'assis moi-même derrière mon bureau, où j'avais dissimulé un pistolet à portée de ma main, sous des papiers. Jamais encore de ma vie je n'avais agi ainsi, mais j'ignorais ce qui résulterait de cet entretien… »

Dœnitz poursuit : « Je lui tendis le télégramme me désignant comme le successeur de Hitler.

— Veuillez prendre connaissance !

Je l'observais. Pendant qu'il lisait, son visage manifesta un grand étonnement, de la stupeur même, comme si un de ses rêves s'écroulait. Il devint fort pâle, se leva, et dit:

— Permettez-moi d'être le second dans votre État.

Je lui expliquai qu'il ne pouvait en être question, que je n'avais aucun emploi

pour lui[327]. »

Cet entretien se déroula le 1er mai,

Lüdde-Neurath[328] confirme les affirmations de Dœnitz rapportant que Himmler convoitait jusqu'à son renvoi la place de second de l'État. Le dernier tête-à-tête a eu lieu le 6 mai, à 17 heures : renvoi définitif.

Himmler s'en alla, comme assommé par cette communication. Voyant autour de lui ses fidèles, il glisse dans l'illégalité, persuadé qu'il lui faut gagner trois mois pour se réhabiliter auprès des occidentaux.

Quelques lignes de la plume du maréchal Keitel, écrites dans sa prison de Nuremberg, révèlent le jugement d'un des plus hauts officiers de la *Wehrmacht* sur Himmler et les SS, à l'époque de la chute du *Reich*:

« Certain trait montre à quel point Himmler était peu capable de jauger à sa juste mesure la situation politique et sa propre responsabilité… Après m'être entretenu avec celui-ci (Dœnitz), je dus me résoudre à prier le personnage (Himmler) de s'effacer, et de s'abstenir désormais de ses incessantes visites au Q.G, du grand-amiral[329]. »

Keitel confirme que Himmler avait caché au gouvernement légal de Dœnitz l'emplacement de son Q.G, et dévoile que le *Reichsführer* avait écrit à l'adresse du général en chef des Alliés une lettre qui, d'ailleurs, n'est jamais parvenue à destination, dans laquelle il « se mettait à l'entière disposition du général Eisenhower, à condition que celui-ci s'engage à ne le livrer en aucun cas aux Russes[330]. ».

Le grand policier pensait se servir des dossiers et des secrets du *Reich* qu'il détenait, et les remettre aux Alliés pour racheter sa propre personne. Il n'a pas été le seul, Ribbentrop en a fait autant, sans se soucier de ce que devenaient les soldats qui se battaient sur les fronts, et tombaient, misérables déportés dans leur propre pays.

XIV

Sur les ruines de la Ruhmeshalle

Tous les services secrets sont à la recherche du *Reichsführer* et de ses collaborateurs. Également traqué par les déportés et les Allemands, victimes du nazisme, Himmler réussit pourtant à trouver refuge dans le Schleswig-Holstein pendant quinze jours.

Officiellement congédié par l'amiral Dœnitz, il reprend l'idée de son plan « d'action illégale » à partir des études préparées par ses experts en combats de francs-tireurs. Constamment accompagné par Hans Pruetzmann, chef du *Wehrwolf,* il songe à la résistance dans les Alpes bavaroises. Il regrette de ne pas avoir pu entraîner auparavant dans cette aventure les officiers de la *Wehrmacht*, de la *Luftwaffe* et de la *Kriegsmarine*. Si les travaux d'ordre pratique pour la résistance dans les Alpes sont loin d'être au point, les raisonnements théoriques et les spéculations romantiques paraissent cependant à Himmler sans aucune faille. Mais trompé par ses hypothèses sur la paix et sachant que cette fois le peuple ne se laissera plus prendre à des slogans semblables au « diktat de Versailles », et que les financiers n'oseront plus fournir de fonds aux massacreurs des étrangers et des Allemands, Himmler ne sait ce qu'il doit entreprendre. Il hésite : faut-il dissoudre le *Wehrwolf* et faire une déclaration radiophonique dans cet esprit pour plaire aux Occidentaux? Faut-il écrire encore un mémorandum à Montgomery ? Faut-il montrer aux monopoles internationaux comment ils peuvent reconstruire l'industrie allemande ? L'expert économique de son E.M., Ohlendorf, traîne avec lui les dossiers les plus importants sur le potentiel technique et la matière grise allemande. Le tueur, chef d'un *Einsatzkommando*, n'était-il pas, comme directeur du ministère de l'Économie, le conseiller le plus écouté de Speer, ministre de l'Armement et de la Production ? L'ami de Himmler, Gebhart, offre aux scientifiques le résultat des recherches médicales. Tous les canaux secrets sont sans issue.

Le *Reichsführer* veut à tout prix entrer en relation avec le général Montgomery. Il peut facilement informer l'État-major anglais par la radio, en se servant des faux résistants qui se sont infiltrés dans les lignes alliées pour lancer

des nouvelles aussi fantastiques qu'erronées.

Eisenhower comme Montgomery craignaient l'utilisation par les Allemands au dernier moment, des armes secrètes que les chefs du *Reich* avaient tant vantées à leur peuple comme devant assurer la victoire : les espions de Himmler profitaient de ces craintes pour multiplier les renseignements tendancieux.

Les Britanniques, sachant que l'État-major d'Himmler se trouvait dans le Nord, acquirent la conviction que des plans, des documents, des techniciens, de qui dépendrait l'équilibre militaire futur, pourraient être pris par les Russes. On ne sait pas quel fut le promoteur d'une action des Britanniques, peu connue, mais qui visait à arrêter les Russes fonçant vers Lübeck et Hambourg. Ce qui est sûr, c'est que les troupes du général Panfilov, qui commandait le IIIe corps soviétique de la garde eurent la surprise de voir atterrir dans la région qu'ils occupaient entre Wiesmar et Lübeck, une division anglaise aéroportée, commandée par le général Bolls. Le commandant de ce front, le maréchal Rokossovski protesta auprès de Montgomery. Cet incident n'eut pas de suite pour la bonne entente entre Russes et Britanniques, mais pour Himmler et son E.M., ce fut une déception terrible. Ils escomptaient des heurts entre les Alliés et espéraient remettre à Montgomery les troupes allemandes en retraite dans le Nord et parvenir, au moins dans ce secteur, à une trêve qui, donnant donnant, leur permettraient, de sauver sa vie. Mais, après la capitulation, tout espoir était évanoui.

Les Alliés demandent à Dœnitz de procéder à l'arrestation des criminels SS, mais le grand-amiral rétorque qu'il n'entre pas dans ses fonctions de livrer des prisonniers aux puissances occupantes.

Plus question pour Himmler de se faire escorter par quatre blindés comme autrefois, lors de ses visites à Dœnitz. La livraison d'essence et de ravitaillement lui est refusée. Le 16 mai, Dœnitz, pressé par l'opinion mondiale, ordonne une enquête sur les crimes commis dans les camps. Himmler songe à se réfugier en Suède mais Schellenberg ne donne pas signe de vie, il a assez vu Himmler[331]. « Faut-il se donner une mort spectaculaire ? » demande-t-il à son entourage. Mais le *Reichsführer* qui, comme tous les autres dignitaires du *Reich*, n'a pas combattu sur le front, ne désire aucunement mourir puisque tous les membres de son cortège bien réduit ne pensent qu'à l'escapade.

L'image des Goths combattant sur les flancs du Vésuve, traditionnel exemple fourni aux cadets des écoles d'entraînement SS, ou celle de Léonidas aux Thermopyles sont loin de pouvoir stimuler ces exécuteurs du génocide habitués

à tuer les autres de sang-froid. La « forteresse » de Norvège est perdue, celle de Bohème aussi.

Rosenberg, idéologue du mouvement, est ramassé le 18 mai dans le lazaret de Murwick par la police alliée. Himmler sent le cercle d'indifférence ou d'hostilité se resserrer autour de lui. Dix jours sont passés depuis son éviction, il est déjà exilé dans son dernier retranchement, le Schleswig-Holstein. Il désire gagner la Bavière avec les plus sûrs de ses hommes pour éviter l'arrestation. « Trois mois, dit-il, trois mois ! » avec la même ardeur que le roi de Shakespeare poussant le cri : « Mon royaume pour un cheval ! » Bénéficiera-t-il de ces trois mois de répit ?

Que devient le règne Kaltenbrunner dans les Alpes ?

Dans le Sud, dans l'*Alpenfestung*, Himmler n'avait pas à mener directement la lutte contre ces concurrents. Dans son avion particulier, il avait dépêché Berger vers le Sud pour accueillir les Alliés, avant de se rendre dans le Nord. Loin de vouloir aider Kaltenbrunner, Berger s'est soucié de sa propre personne. L'émissaire de Himmler, bien renseigné sur les pourparlers du chef de la RSHA avec les Suisses, craignait, comme son maître, qu'il n'obtienne un armistice dans le Sud grâce aux cent soixante prisonniers de marque qu'il détient dans les montagnes. Il est peu probable que les Alliés oublient les hommes d'État et les généraux prisonniers de la Gestapo.

Berger affirmera catégoriquement après la guerre que Hitler lui a ordonné le 23 avril, de les massacrer tous. Pour rehausser la position de Himmler, il prétendra que son action a empêché un holocauste décidé par Hitler comme une revanche sur la défaite militaire.

En quoi consiste cette rivalité qui oppose Kaltenbrunner à Himmler ? L'un et l'autre briguent l'honneur de devenir des humanistes, les sauveteurs des prisonniers politiques.

Lorsqu'en mars Kaltenbrunner menait les pourparlers avec Burckhardt, Himmler, obligé par le *Führer* de préparer la remise des camps en accord avec le chef de la RSHA, accepta ce projet à contre-cœur. Mais, depuis que le *Führer* avait été immobilisé dans son *bunker* et que Himmler avait engagé ses propres pourparlers avec Bernadotte, il croyait pouvoir serrer la main à Eisenhower en qualité de chef de l'État allemand, libéré de la contrainte de Hitler. « Les massacres commis dans le cadre de son organisation ne résultaient pas des ordres du *Reichsführer* », affirmeront ses messagers de la paix. Le criminel désirait se justifier personnellement auprès des alliés.

Le tribunal de Nuremberg ne savait comment interpréter la déposition de Baldur von Shirach, *Gauleiter* de Vienne, qui certifiait que Himmler était venu en personne le voir, vers la fin mars 1945, pour discuter de l'évacuation des Juifs vers Linz et Mauthausen. On les aurait transportés par péniches sur le Danube, par autocars et par trains. Himmler lui avait demandé d'assurer aux Juifs un bon traitement car il voulait dès ce moment, les « employer dans l'industrie[332] ». Malgré cela, la plupart des évacués ont fait à pied le trajet ou, au mieux, dans des wagons à bestiaux. Mais au fond, ses services ayant quasi complètement liquidé les Juifs, – il avait déclaré, dès l'été 1943, que le *Reich* était totalement épouillé – il sentait, à la fin de la guerre, qu'il lui serait demandé compte de ces vies humaines, aussi essayait-il de grouper, dans les territoires du *Reich*, les survivants évacués des camps de l'Est. Il voulait aussi montrer que les Juifs ne voulaient pas rester avec les Russes. Aussi pourra-t-il dire aux Suédois, lors de sa rencontre avec Bernadotte, qu'il a sauvé bien des vies juives.

À la fin de la guerre, il ne détenait plus que 75 000 juifs, mais il travaillait pour que ces malheureux ne soient pas libérés sur le territoire allemand, en insistant pour que ce soit ses hommes et lui qui remettent ces survivants à la Croix-Rouge ou aux Alliés, et non Kaltenbrunner, chef de la RSHA, son rival dans les pourparlers.

Himmler ne voulait pas être pris de vitesse, Kaltenbrunner se montrait terriblement dangereux à cause des personnalités prisonnières dont il pouvait se servir. En accablant Hitler, Bormann et Kaltenbrunner, les Berger, « sauveteurs des camps » rejettent sur la « conscience » de ces dieux de l'Olympe brun, la responsabilité de tous les massacres, y compris celui de Canaris, de son successeur, le colonel Georg Hansen, du comte Helmuth von Moltke, de Hans von Dohnanyi et avec eux d'une soixantaine d'officiers de l'*Abwehr*, tous détenteurs de secrets de guerre.

L'idéologie de la conquête et le mythe d'une race supérieure, la « Solution finale », la déportation politique, la répression dans la *Wehrmacht*, le transfert de la main-d'œuvre étrangère, la guerre totale, le lynchage des pilotes alliés, l'offensive des Ardennes, la pratique de la « terre brûlée », les exécutions de déportés, l'évacuation des camps, « autant de folies d'un paranoïaque », certifieront les SS les mieux renseignés. Un juge SS, Konrad Morgen, « dévoilera » que les SS actionnant les fours d'Auschwitz obtenaient leur paye de la caisse de la chancellerie.

Vraisemblablement, le cognac provenant de l'inspection de Sachsenhausen, sur l'ordre d'Oswald Pohl, ne suffisait pas à abrutir les gazeurs ; aussi le

Reichsführer s'était-il arrangé, avec Bormann, pour qu'une récompense supplémentaire fût réservée aux héros de la guerre biologique, Bormann ne disposait ni d'appareils, ni de techniciens, pour mener à bien la bataille du « front intérieur », *Stille Front*. En outre, la caisse du parti finançait constamment les missions spéciales de l'Ordre Noir et consentait même des prêts personnels à Himmler. Les documents sont là et personne ne peut les contester. On s'aperçoit à quel point Himmler s'identifiait à la trésorerie du parti lorsqu'on se souvient qu'il fut le seul autorisé à collecter les fonds de la grande finance, avant et après la prise du pouvoir. Pensons à l'Amicale du *Reichsführer* et à ses membres. De plus, seul le *Reichsführer* du parti, Xaver Schwarz, trésorier général, portait le titre d' *Oberstgruppenführer*-SS, rang le plus haut après celui de *Reichsführer* et que, à part Schwarz, n'ont obtenu que Sepp Dietrich, Paul Hausser et Kurt Daluege. Schwarz, dont la caisse dépendait de Bormann, a dû bien graisser la machine SS et les usines de la mort pour parvenir au même rang que les grands généraux de l'armée spéciale et de la police incorporés dans le Schwarze Korps…

Cette articulation tout entière est remise en question par les déclarations de Schwarz après la guerre. On s'en doute…[333]. Les enquêteurs ne disposaient pas du temps nécessaire pour approfondir leur connaissance de la monstrueuse machine mise au point pendant la guerre. Ils se soucieront surtout de détruire le mythe du *Führer*, personnage qui avait su stimuler un peuple et dont la mystérieuse « disparition » aurait pu susciter tôt ou tard un réveil de nationalisme malsain. L'histoire connut de nombreux exemples de ces faux-rois qui agitèrent les masses, même après leur mort[334].

Les criminels se sont très vite aperçus des avantages qu'ils pouvaient obtenir en se proclamant amis de l'Occident, chrétiens, idéalistes abusés , victimes d'une hypnose au point d'en perdre la raison, et grâce à ces manigances, ont déformé l'histoire et « s'en sont tirés » avec le minimum de « casse »…

Les SS ont accusé Hitler et Bormann d'avoir conçu la transformation du massif alpestre en un ultime bastion de la défense du IIIe *Reich* et de toutes les conséquences qui en résultèrent pour la déportation des prisonniers dans ces régions, pour les soldats et la population. Du reste, ils ne condamnent pas la trouvaille en soi. Comme Schellenberg qui déclarait que la destruction des Juifs n'était pas logique puisque l'Allemagne ne contenait qu'un tiers de leur effectif total. Les généraux battus, Halder et Guderian, ne condamnent pas la guerre en soi, mais affirment qu'il manquait au « caporal » l'instruction militaire. Le général Koller ajoute: « Si l'on voulait défendre les Alpes, en tant que forteresse

naturelle, il fallait s'y prendre depuis longtemps, et non pas s'y décider comme cela, à l'improviste[335] ».

S'il s'agit là du raisonnement d'un général de la *Luftwaffe* fidèle à Gœring, comment, croire que les himmlériens affichent, entre eux, des opinions contraires ? Seules les opérations militaires empêchèrent l'aménagement du réduit des Alpes en une bastille inexpugnable contrôlée et tenue par les SS. Les projets établis par Hitler en commun accord avec Himmler et ses généraux prévoyaient, dès le début de l'année 1945, l'emplacement des points forts dans le Sud de l'Allemagne. Mais les usines souterraines et l'industrie. clé pour la guerre se déplacèrent déjà en 1944 dans les casemates des massifs des Alpes. Les prisonniers politiques, livrés par les SS, creusaient les routes à travers les cols et les halls-abris. Mauthausen, Auschwitz, Buchenwald, Sachsenhausen, Dachau, livraient les Baukommandos. Toute la fabrication des chasseurs à réaction, la production de fusées et d'autres armes efficaces sous contrôle des SS, s'accomplissait avec la main-d'œuvre des esclaves dans les conditions que nous avons déjà décrites.

Dès janvier 1945, Kaltenbrunner, chef de la RSHA, prend en mains la fortification du réduit alpestre. C'est là qu'il reçoit en mars 1945, le pré-sident de la Croix-Rouge internationale Karl Burckhardt et, lorsqu'il marchande avec le Suisse le statut des prisonniers politiques, juriste, il cache son arrière-pensée. Tout en acceptant de remettre les camps aux institutions neutres avec l'accord du *Führer*, il s'en tient au principe *do ut des* et, ne pense pas un instant à libérer les 200 otages de marque et 5 000 prisonniers politiques importants. Par notre réseau de résistance dans le camp de Sachsenhausen, nous avions appris que la RSHA préparait une liste mystérieuse de 2 500 détenus. Peter Winkels, chargé de ressortir les objets de valeur leur appartenant craignait qu'il ne se prépare une autre nuit de la Saint-Barthélemy. Mon nom figurant en bonne place sur cette liste, je demandai à l'*Oberscharführer* Timmer, responsable de l'*Effektenkammer*, ce que cela signifiait, Timmer, très bien informé, puisqu'il opérait le transfert des dépôts de Sachsenhausen, me certifia que par ordre du *Reichsführer*, ces 2 500 déportés seraient dirigés vers les camps construits dans les Alpes. Timmer détenait même une copie de l'ordre de Himmler retransmise aux différentes prisons et camps de concentration. Selon le schéma de ce *Befehl*, les transports se composaient ainsi :

A. Prisonniers de marque ou *ausserordentlich wichtige* (extrêmement importants) de différentes prisons et camps : 200.

B. Prisonniers politiques « importants » *(wichtig)*, répartis ainsi:

• Sachsenhausen : politiques : 2 500

(dont la totalité des Schutzhäftlinge des blocs 18 et 19 – faux-monnayeurs).

• Dachau : prêtres et militants chrétiens : 600

• Buchenwald : politiques: 400

• Mauthausen : résistants activistes: 250

• Flossenburg : politiques: 50

C. Intellectuels et industriels juifs: 1 000

Himmler et Kaltenbrunner n'ont eu ni le temps ni les moyens de transférer ce nombre considérable d'otages dans la forteresse des Alpes. Ils se contentèrent de donner suite au point A de leur ordre initial et de ramener un petit nombre seulement de détenus des catégories B et C, en particulier les faux-monnayeurs.

Si Himmler s'est détaché au dernier moment des partisans de la forteresse des Alpes, ce ne fut pas à cause d'une désapprobation personnelle, bien au contraire, une résistance acharnée dans le Sud lui convenait, mais parce qu'il espérait voir ses efforts auprès des Suédois couronnés de succès.

On ne peut pas croire aux déclarations de Schwerin-Krosigk et Schellenberg qui prétendent avoir réussi à détacher Himmler de Hitler grâce à l'influence d'hommes tels que Felix Kersten le masseur et Wilhelm Wulf l'astrologue. Les renseignements de Krafft à ce sujet (voir chapitre VII) sont suffisamment précis et abondants pour que nous sachions à quoi nous en tenir. L'hypnose absolue et le christianisme retrouvés, l'amour pour les Juifs, ne sont pour Himmler que ruses de guerre. Si le 19 avril, il se retrouve avec Schwerin-Krosigk et quelques anciens du Stahlhelm, comme Seldte, ce n'est pas pour écouter les conseils sages d'un Schwerin, qui lui parle du « miraculeux sauvetage » du *Führer* le 20 juillet 1944 et du dégel providentiel de l'Oder arrêtant fin janvier 1945 l'avance Russe. C'est pour atteler et coordonner les efforts des prétendues « forces nationales » à la diplomatie SS, et cela un jour avant que Himmler n'en parle au *Führer* et reçoive par la suite, Masur, le délégué du Congrès Juif mondial et le comte Bernadotte. De même, lorsque Himmler envoie Berger contre les tentatives de

paix de Kaltenbrunner via la Suisse, il n'obéit pas à un sentiment de pitié envers les derniers malheureux qu'on veut entraîner dans une marche de la mort vers le massif des Alpes, mais tout simplement il s'empresse d'accréditer un messager « de bonne volonté » auprès des autorités militaires américaines.

Aujourd'hui les anciens SS ont tendance à minimiser l'importance que l'on accordait à l'*Alpenfestung* pendant les six derniers mois de guerre. Puisque la défense armée des SS s'est terminée dans les Alpes et que les déportés de marque et les faux-monnayeurs y furent libérés, voyons comment se présentait cette forteresse et pourquoi elle fut le centre de tant de projets.

« Les Thermopyles de l'Europe unie »

Le réduit des Alpes s'étendait de la frontière suisse, dans le Vorarlberg, jusqu'à la vallée de la Mur, soit à peu près 400 kilomètres à vol d'oiseau, en direction Ouest-Est. Débutant à une centaine de kilomètres au sud de Munich, il comprenait une bande de 150 à 200 kilomètres de large, orientée Nord-Sud et allant jusqu'à Bolzano, qui englobait, en grande partie, les hautes montagnes et les massifs des Alpes, quelques vallées, en majorité Est-Ouest, qui coupent la région. La forteresse principale, qui était constituée de la région du Salzlkammergut au Sud de Linz et plus exactement au Sud des lacs Mondsee, Altersee, Traunsee et Wolfgangsee, où commencent les massifs des Höhlengebirge, atteignant 1 800 mètres les Totes Gebirge (2 000 à 2 200) ainsi que l'Eisenerzer Gebirge (2 100 à 2 200), présentait un refuge naturel dans l'imagination des stratèges de la guerre totale. Le donjon de la Défense se trouvait à Altaussee à quelques 70 kilomètres de Salzburg, siège de Kaltenbrunner et de son E.M. Il existait d'autres bases, dont Radstatt, à une centaine de kilomètres au Sud par la route, toutes assez proches de Berchtesgaden.

De Radstatt on peut facilement atteindre la vallée de la Mur, Innsbruck et Feldkirch à la frontière de la Suisse et du Liechtenstein et, en direction Sud, Merano et Cortina d'Ampezzo.

Les pensions, les châlets, les hôtels nombreux permettaient de loger des effectifs importants. Les usines et les réserves de matières premières accumulées en provenance de toute l'Allemagne devaient soutenir pendant un ou deux ans une troupe de 600 000 à 1 000 000 d'hommes. La défense de cette région aurait permis certainement de prolonger la guerre… si l'on avait employé une tactique appropriée. Il est faux, contrairement aux dires de Hœttl de la RSHA, que Hitler et Kaltenbrunner songeaient à utiliser une partie de l'aviation pour ramener

d’Espagne les matières premières nécessaires à l’industrie. Dans l’idée des chefs nazis, l’*Alpenfestung* devait servir en premier lieu au parachutage des saboteurs et de containers de fausses livres sterlings pour financer les actions du *Wehrwolf.*

Le *Freikorps,* à la fin de la Première Guerre mondiale, avait été aussi organisé pour s’opposer au cessez-le-feu et ce fut le président Friedrich Ebert qui lança le corps-franc contre les marins mutinés. Le 6 mars 1919, il a même incorporé le groupe paramilitaire dans les forces régulières de l’armée. Si Londres et Washington ne sont pas disposés à soutenir les nouveaux *Freikorps*, c’est la bourgeoisie européenne qui les y obligera, pensaient Himmler et les SS. Les Lithuaniens n’ont-ils pas fait appel à ces *Freikorps* contre le pouvoir soviétique ? Les nazis autrichiens, tchèques, grecs, hongrois, italiens, seront tous heureux de pouvoir s’épauler sur la résistance allemande.

L’époque troublée de la prise du pouvoir par les communistes à Munich après la Première Guerre mondiale a permis à Hitler personnellement et à ses amis Gœring, Rosenberg, Hess, Himmler d’entrer dans la vie politique. Sans profession spécialisée, sans travail, ils ramassaient les « dons imposés » pour le compte des *Freikorps* et vivaient protégés par l’armée et la police. L’ambiance inquiétante du moment a été pour beaucoup dans le recrutement de jeunes militaristes et de policiers pour les corps-francs. Ils voyaient en effet la possibilité de faire carrière dans l’armée, ainsi que dans la vie politique. Hitler n’a jamais voulu s’entourer d’anciens chefs des *Freikorps*, soit qu’ils en sussent trop sur lui, soit qu’ils se fussent compromis par leur brutalité lors des opérations de nettoyage. Hitler, pour son compte personnel, préférait le renseignement à la bagarre. Par contre, quoi qu’on ait prétendu, Himmler s’était distingué dans le *Freikorps* du lieutenant Lautenbacher. Pourquoi ne pas recommencer l’expérience en 1945 ?

Les USA poursuivant la lutte avec le Japon, l’Espagne se montrant favorable à l’Axe, Moscou en rivalité avec Londres et Washington, les perspectives d’un arrangement paraissaient possibles à Hitler et à Himmler. D’autre part, la Suisse, voisine du Bollwerk anticommuniste, aurait pu servir d’intermédiaire, sinon pour la paix, du moins pour un cessez-le-feu : répit des héros fatigués. Des contacts avaient déjà eu lieu entre le président Musy et Himmler, entre Kaltenbrunner et Burckhardt au sujet des prisonniers. Pourquoi douter d’un élargissement au sujet des pourparlers quand on sait combien la Suisse craint un empiètement des opérations militaires sur son territoire ? Lutter jusqu’au dernier quart d’heure ne faisait que continuer la tradition des *Freikorps*, qui, pour avoir saboté les clauses du traité de Versailles, obtinrent finalement gain de cause.

Le D[r] Franz Meindl, directeur général des *Steyr-Werke* avait été nommé fondé de pouvoir pour l'organisation de la production de guerre de l'*Alpenfestung*. Les usines et les ateliers ne pouvaient être détruits par les bombardements, enfouis qu'ils étaient dans les casemates. 10 000 prisonniers politiques, prévus pour être employés dans les raffineries, traiteraient les produits provenant de la distillation du graphite, procédé non lucratif du point de vue de la rentabilité, mais qui assurerait le minimum de carburants et de lubrifiants nécessaires au trafic : aérien dans le réduit.

Les antennes de la radio SS se dressaient déjà à Steyrling ; d'autres postes émetteurs, en cours d'installation, propageraient les slogans himmlériens dans les langues européennes et donneraient des directives aux membres du *Wehrwolf*et même aux sous-marins, en opération dans l'Atlantique contre les Soviétiques.

Mais le courage de ceux qui menaient le *Stille Front*, sous couvert de défendre la cause du III[e] *Reich*, s'affaiblit soudain. Les SS ne montraient plus aucun intérêt pour une résistance qui n'aurait fait qu'indisposer les Alliés sur lesquels ils misaient. Aux derniers moments, en laissant foncer vers l'Est les blindés du général Patton, en direction de Prague, ils remettaient pratiquement aux Américains les clés du réduit assiégé. Ils facilitaient la progression de l'Ouest, espérant provoquer des conflits entre les Russes et les Américains. La fin de l'empire SS dans l'*Alpenfestung*, soutenue par quelques débris de mercenaires, fut plus que lamentable alors que leur guerre totale, neuf mois auparavant, promettait une réussite à cent pour cent.

Le 18 octobre 1944, le *Volkssturm* avait pris corps: troupes d'assaut populaires, ou plus simplement milice populaire encadrée par les SS et animée par Gunther d'Alquen, rédacteur en chef du *Schwarzes Korps*, organe des SS. Le jour choisi pour lancer la *proclamation* de ces formations est significatif. C'est le 27 août, jour anniversaire de la bataille des Nations, autour de Leipzig, en 1813. Himmler a pris la direction militaire du Volkssturm et Bormann devient son commissaire politique. À Wilhelm Schepmann, chef d'E.M. des SA, on confie la formation et l'exercice de ces nouvelles unités. Par cette mobilisation quasi générale, on récupérait de nombreux SA restés à l'arrière dans l'administration civile et pour les besoins du contrôle économique.

En novembre 1944, Himmler semblait avoir atteint le sommet de sa carrière politique et militaire. Il accumulait une dizaine de fonctions, les plus hautes du *Reich*, et le *Führer* lui-même pour la première fois, le chargeait de prononcer le 9 novembre 1944, le discours commémoratif de 1923, à Munich. Le

Reichsführer annonçait la destruction des envahisseurs de l'Allemagne et la victoire sous l'égide de l'homme providentiel, le *Führer*. Le seigneur de la guerre détenait dans sa serviette deux atouts: la reprise du plan Schlieffen, l'offensive des Ardennes, la « poursuite de l'ennemi jusqu'à l'Atlantique » et la contre-attaque sur la Vistule pour « rejeter les Russes dans les steppes de l'Asie ».

Après le siège de Budapest, Sepp Dietrich, général numéro un de Himmler, fut chargé de s'inspirer de la bataille que Jean Sobievski livrait en 1683 aux Turcs pour délivrer Vienne. Mais nous avons vu comment les divisions SS prirent, au contraire, la fuite en mars 1945[336].

On se demande de quel exemple auraient pu s'inspirer les soldats de l'*Alpenfestung* après la conduite des divisions « d'élite » devant Budapest et devant Berlin assiégée.

Lorsque Kaltenbrunner voulut punir les officiers de l'E.M. de Gœring pour leur participation au coup d'État manqué en les enrôlant dans un bataillon de SS qui défendait Vienne, le colonel breveté von Brauchitsch préféra s'éloigner discrètement et prendre la fuite plutôt que protéger l'Allemagne contre le « danger bolchevique ».

Une discipline générale régnait dans le réduit des Alpes. Chaque région disposait de son petit tyran, tous se sentaient capables de sauver la « substance biologique du peuple allemand ».

L'opportunisme flagrant des grands dirigeants n'échappait pas au simple soldat. La masse des combattants ne savait qu'obéir sous la contrainte d'une justice militaire draconienne et la peur d'être livrée aux *Feldgerichtsabteilungen* (tribunaux du front) dépendant du *Reichsführer* et qui prescrivaient ; « tous les membres de la famille d'un déserteur seront passés par les armes ».

Les opinions erronées au sujet de la disgrâce de Himmler dès novembre 1944, résultant d'ailleurs exclusivement des déclarations intéressées des anciens SS, ne servent qu'à soutenir une théorie militaire bien connue: la guerre a été perdue parce qu'un fou dirigeait les opérations: Hitler a nommé un Himmler, dépourvu de toute ambition militaire, commandant en chef des fronts décisifs au moment où la crise atteignait son sommet, poussée par les intrigues et ses explosions émotionnelles. Mais nous dirons plutôt: Hitler confia le sort du front à Himmler et aux SS, parce que le *Reichsführer* et l'Ordre Noir atteignaient alors le zénith de leur puissance numérique (40 divisions) et incarnaient, après les défaites subies par la *Wehrmacht*, le mythe de l'armée teutonne des temps modernes.

La thèse de l’incompétence de Hitler à mener les opérations de guerre, celle de la nomination de Himmler équivalant à un bannisse-ment, ne font que rejoindre une autre théorie, celle-ci du domaine de la diplomatie: si l’Allemagne n’a pas pu mener la guerre sur un front jusqu’à la victoire, la faute en est exclusivement à Roosevelt et à son clan, aux « cent familles de l’Angleterre » (Wirsing) qui tous préparaient la guerre pour accroître leur fortune et dominer te monde. Théorie reprise par Hitler dans son testament lorsqu’il écrit que ni lui, ni aucun de ses lieutenants n’ont voulu cette guerre, mais que les hommes d’État étrangers dominés par la juiverie l’ont imposée. Ces deux thèses, deux composantes, donnent la résultante: Himmler et ses SS n’ont jamais songé à un conflit avec l’Occident, à pratiquer la « Solution finale », à mener les ; opérations militaires contre l’armée anglo-saxonne (Ardennes), à conduire la guerre totale, à évacuer les camps, mais ce sont les bombardements ordonnés par Churchill et Roosevelt et surtout leur exigence d’une « capitulation sans conditions » qui les ont gênés, voire paralysés, dans leur intention de se débarrasser de Hitler et de son influence démoniaque. Tous ces sophismes tentent vainement de décharger les SS des crimes ineffaçables commis par l’Ordre Noir.

Selon la formule des SS datant des premiers revers militaires : « Si le *Reich* s’effondre, tout sera fait pour que les SS demeurent », Himmler stimula le désir de ses troupes de survivre à la débâcle à l’aide de l’expression populaire bien connue: « Rette sich, wer kann ! » (« sauve qui peut ! »), postulat qui devient idée fixe pour tant de SS, du plus haut au plus bas de la hiérarchie.

Pour illustrer les rapports qu’entretenaient entre eux grands et petits dans la phase ultime de la chute de l’empire, nous relatons ici un fait révélateur survenu à Gœring lors de sa fuite vers Obersalzberg. Pendant que les SS de Kaltenbrunner dirigeaient le maréchal de l’empire vers le lieu inaccessible de Matterhorn, Mme Gœring, inquiète du sort de son mari, donna ordre à son chauffeur de suivre le cortège. Mais le fidèle serviteur, bien renseigné sur les soucis du maréchal et de son épouse, s’excusa « pour un moment » et ne revint jamais… Là ne serait pas le plus grave si, alors que la maréchale attendait dans la voiture, le chauffeur ne s’était précipité chez la femme de chambre de Mme Gœring pour réclamer le coffret aux bijoux. Or, le maréchal de l’empire passait pour fervent amateur de pierres précieuses et la maréchale, ancienne actrice, l’était plus encore, selon les experts de la Wilhelmstrasse. Une valeur de plusieurs millions de marks se trouvait réunie dans la caisse métallique que le chauffeur emporta avec lui. L’enquête d’après-guerre démontra que le serviteur de Gœring menait, lui aussi, ses pourparlers avec l’étranger : pour s’assurer une

retraite, il se lia d'amitié avec un ouvrier français, employé à Munich et fit connaissance avec sa sœur, une charmante Parisienne. Pour le grand malheur de Mme Gœring, les amoureux, discrets, disparurent sans laisser de traces. À entendre toujours vanter ces fameux bijoux, le chauffeur avait senti grandir en lui une passion pour les pierres précieuses… Coïncidence fatale au magot de Gœring, en principe destiné à couvrir les frais de son second exil…

La trésorerie de Sachsenhausen transférée vers une destination inconnue par des camions SS, constitue toujours un mystère, car jusqu'en 1945 on n'a retrouvé que les débris de ces richesses râflées dans les camps et à travers toute l'Europe. Ici et là, les autorités d'occupation découvrirent quelques valises de montres détériorées. Mais où sont passés les centaines de kilos de brillants récupérés dans la *Ledertrennerei* de Sachsenhausen ?

Après la guerre, je revis Winkels et lui demandai s'il connaissait la destination des convois transportant nos fonds en devises et les *Wertsachen* (objets de valeur). « Ce fut un ordre personnel et discret de Himmler : envoyer les bonnes et les fausses devises, les diamants et l'or vers le réduit des Alpes. Je sais seulement que par le même ordre, les machines et les hommes de l'imprimerie de fausse monnaie furent dirigés vers le Sud. L'homme me dit en riant: « Même si nos gardes et les responsables ont pratiqué leur petit self-service, les occupants ont bien dû, dans l'affolement de la débâcle, se réserver leur part… Sauf, évidemment si Himmler et son entourage l'ont enfoui sous terre ou déposé dans les coffres des banques étrangères, ce qui n'est pas exclu. À la fin de la guerre toutes les affaires de devises et de brillants dépendaient de la RSHA et de ses services d'espionnage à l'étranger, et pour cause… »

Plusieurs procès menés devant les tribunaux turcs à propos d'actions subversives alimentées par l'or de Sachsenhausen confirment les déclarations de Winkels.

Où se trouve caché le trésor fabuleux du *Reichsführer* ?

Que sont devenus les 144 faux-monnayeurs des blocs 18 et 19, transportés dans l'*Alpenfestung*? Pendant que le gros de l'armée zébra se débattait entre la vie et la mort dans le Mecklembourg, les malheureux porteurs d'un grand secret attendaient quelque part dans la montagne d'être abattus. Car Himmler et Kaltenbrunner étaient d'accord: en aucun cas les Sachsenhausener ne devaient tomber aux mains de l'ennemi.

Himmler, avant sa fuite vers le Nord, laissait à ses techniciens l'ordre de transférer « le siège social » de la Bank of England, dans le réduit montagneux

du sud. Toutes les machines, les stocks de fausse monnaie, ainsi que le personnel furent concentrés dans l'*Alpenfestung*. Les 144 détenus imprimeurs passèrent par le camp de Mauthausen. Le transport des machines nous livre la certitude que les SS croyaient pouvoir tenir longtemps dans le réduit des Alpes et que la fausse monnaie leur servirait à financer l'armée secrète opérant en Allemagne occupée.

Kaltenbrunner, chargé de la défense du secteur sud, montrait un intérêt particulier pour ces stocks, puisque 42 caisses de faux billets de 5, 10, 25 livres ont été chargées sur des camions pour être cachées à son Q.G. à Altaussee.

Il décide d'installer l'imprimerie de billets dans le commando Redl-Zipf à Ebensee, camp satellite de Mauthausen. Il charge les sous-officiers, Jansen, Krüger, Werner et Hansch de l'installation de la banque dans les casemates de Redl-Zipf. Leo Haas, le célèbre dessinateur des blocs 18 et 19, nous donne des détails sur les moments dangereux que vécurent ses camarades et lui :

« Nous avons craint que les SS ne se contentent pas de liquider l'affaire, mais aussi son personnel : nous ! Soudain, ils se préoccupent de nous plus que des autres détenus, ils décident notre transport à Ebensee. Les camions manquaient. Sur les 144, on en transporta 70. Dans le KZ d'Ebensee, on nous flanqua dans une baraque. Le sol de la pièce était bétonné, nous avons cru tout d'abord que les SS s'apprêtaient à nous gazer.

« Mais Krüger et Werner, deux de nos gardiens, en costumes civils, pris dans l'*Effektenkammer*, disparurent. L'*Oberscharführer* Jansen et son sous-fifre, l'*Unterscharführer* Hansch, responsable du transport, paraissaient très ennuyés, déprimés même quand ils constatèrent que leurs collègues, comme Küger et Werner, s'évanouissaient dans la nature. Leur état s'expliquait : les Américains progressaient et sous peu on allait leur reprocher d'avoir ignoblement trompé le monde avec leur fausse monnaie.

« On nous proposa de nous retirer dans les casemates où nous serions plus à l'abri des bombardements que les Américains préparaient contre les concentrations de troupes dans cette région. Nous avons refusé d'y entrer, il était trop facile pour les SS de provoquer l'effondrement de la roche pour nous ensevelir vivants. Les bouches closes ne peuvent plus parler. Nous ne recevions aucune nourriture. Nous avons mangé l'herbe et les rares escargots que nous avons pu trouver à proximité de la baraque. Nous avions compris que les SS voulaient monter l'imprimerie quelque part dans la montagne, mais les routes étaient bloquées. Kaltenbrunner et son entourage, à Altaussee, voulaient diffuser la plus grande quantité possible de ces banknotes dans l'Allemagne occupée et à

l’étranger, et financer les opérations du *Wehrwolf* et des SS vivant dans l’illégalité. L’organisation du *Wehrwolf* ne marcherait pas puisque les maçons autrichiens séquestrés qui installaient les machines travaillaient au ralenti et nous certifiaient que les Américains arriveraient dans quelques jours. »

Un autre survivant, après la guerre, Peter Edel, le plus jeune du groupe, s’est montré catégorique:

« Le transport de quelque quarante caisses contenant de la fausse monnaie s’avéra très difficile, aussi les SS décidèrent d’en cacher une partie dans le lit de la rivière Traun. Le reste serait immergé par les soins d’un détachement de la *Kriegsmarine* dans le Toplitzsee où l’amiral Dœnitz avait installé un laboratoire secret. Là, des hommes grenouilles de la *Kleinkampfverbande* (petites unités de combat) mettaient au point des torpilles magnétiques que Skorzeny et Kaitenbrunner pensaient utiliser pour leurs actions de sabotage. Tout cela n’était qu’une fantaisie. »

Selon Peter Edel, qui a pu suivre sur les états de Sachsenhausen la fabrication de ces billets, Himmler avait fabriqué 160 millions de livres ; ce n’était que de l’artisanat. La Banque devait prendre une ampleur bien plus considérable.

Après la guerre, une discussion éclata sur le nombre de faux billets imprimés et sur ceux mis en circulation. On se demande encore aujourd’hui, si Hitler a personnellement approuvé une opération qui, en droit international, est qualifiée crime de droit commun, et quel est l’homme qui en a suggéré l’idée.

Le service secret américain a découvert dans les montagnes autrichiennes 23 caisses contenant quelques 21 millions de livres sterlings, mais une quarantaine de millions ont été cachés quelque part, car au moins 40 caisses furent transportées dans l’*Alpenfestung*, comme l’a certifié Edel. Hœttl pense qu’il serait exagéré d’estimer que la production ait pu atteindre 150 millions de livres, il a même critiqué McNally, le rédacteur du Reader’s Digest, qui avait publié ce chiffre en se référant aux informations fournies par Oskar Skala, le teneur de livres. Hœttl assure que Krüger ne pouvait pas, lui non plus, connaître la quantité de billets imprimés[337]. Hœttl ne donne aucun chiffre mais, d’après ce qu’il a écrit, il devait être au courant de l’opération. Une lettre de Kaltenbrunner à Oswald Pohl prouve que les dires de Skala étaient exacts. On y relève que 163 millions de livres fuient fabriquées et Kaltenbrunner insiste sur une accélération de la production.

Après la guerre, un peu partout dans les pays libérés, on brûlera par fractions cette fausse monnaie. Les fournisseurs de la *Wehrmacht*, de la Marine et de la

Luftwaffe, tous compromis, pratiquèrent en grand la destruction. Aucun d'entre eux ne tenait à ce que fût connu le montant du matériel de guerre qu'il avait fourni et encore moins qu'on apprît qu'il avait trempé dans la machination de la fausse monnaie et en avait bénéficié.

Krüger, responsable de « l'opération Bernhardt », codée par son prénom selon une habitude de la RSHA, n'a pas été l'initiateur de l'escroquerie. Lui seul admet l'insuccès de l'opération pour des raisons techniques quand elle fut lancée en 1942 : le papier n'était pas au point, Krüger fut affecté comme spécialiste pour remédier à ces défauts. Quant au « penseur » de l'opération, Krüger en écrit:

« Un professeur de Vienne fit parvenir au service étranger un rapport sur un procédé économique de fabrication et de production de cette monnaie subversive[338] ».

Ce professeur ne pouvait être que Walter Hœttl, alias Hagen, qui reconnaît dans son livre avoir été chargé par la Gestapo d'élaborer une étude sur la fausse monnaie en Hongrie. « Au mois de juillet 1942, l'ordre m'est venu de Himmler lui-même. On commença dans le camp de concentration de Sachsenhausen, non loin de Berlin, après avoir recruté des prisonniers propres à ce travail. C'étaient en majorité des Juifs et aussi des métis ».

Cependant, Schellenberg, Hœttl et Kruger s'accordent pour affirmer que la fabrication des bank-notes n'était rien de plus qu'une ruse de guerre, donc une lutte au même titre que la propagande qui vise à provoquer le désordre dans la vie politique et économique d'un pays. En outre, affirment-ils, les Anglais n'avaient-ils pas imprimé de fausses cartes de rationnement? On ne peut pas reprocher aux Allemands d'en avoir fait autant avec les *pounds*. Cependant, quoique cette défense paraisse tout d'abord logique, il existe une différence considérable, du point de vue juridique et moral et, si l'on ose dire pour un cas aussi douteux, un manque de « fair play ». Les cartes de rationnement sont des mesures prises exclusivement pendant la guerre, donc une mesure de mobilisation et de rationalisation des ressources, mais la monnaie doit être stable et tous les pays du monde considèrent les falsificateurs comme criminels.

D'autre part, les Allemands n'ont pas fabriqué les bank-notes comme l'affirment les trois responsables, pour les jeter sur l'Angleterre et provoquer la crise financière, mais au contraire, pour acheter des matières premières, payer leurs agents, donc se procurer des avantages matériels, caractéristique type d'un acte criminel: vol ou tromperie. Peter Edel conclut:

« Parti d’Auschwitz, après mon séjour à Sachsenhausen et Mauthausen, j’ai suivi jusqu’au bout le calvaire des cent quarante quatre détenus. S’il me fallait raconter ce que nous avons subi, je me demande si vos lecteurs le croiraient. Publiez, je vous prie, les dessins de Haas, ils n’ont pas besoin de commentaires… Gustave Doré imaginait, mais Haas a vu et vécu…

— Et comment s’est passée votre libération ?

— Les SS, courageux dans les camps, se sont fait très petits et se sont faufilés en civil, parfois même en uniforme zébra. Les cadavres à déshabiller ne manquaient pas. Une nuit avant l’arrivée des Américains, les SS plantent là leurs uniformes, leurs fusils. Ils se dispersent dans les montagnes et les forêts. Les Américains sont arrivés, nous étions libres. »

Les caisses jetées dans le lac et la rivière, gonflées, éclatèrent et les devises remontèrent à la surface…

Seule une faible partie de l’or évacué de Sachsenhausen a été récupérée, mais le bruit a couru que les plongeurs de la *Kriegsmarine* avaient réussi à cacher les caisses dans des endroits tels que personne ne puisse les retrouver. De temps à autre, des expéditions se lancent à la recherche du trésor de Himmler. Cette « course au trésor » a déjà coûté la vie à plusieurs hommes.

Comme le bruit a couru qu’avec les faux billets et l’or, les SS avaient caché des documents importants dans les profondeurs du Toplitzsee, le gouvernement autrichien a ordonné des recherches qui ont duré jusqu’en 1964, mais qui furent vaines. Le fait que plusieurs plongeurs ont trouvé la mort au cours des différentes expéditions qui, avec les moyens techniques actuels n’auraient pas dû comporter de risques, a invité la presse mondiale à se faire l’écho du bruit qu’il existe en Allemagne et en Autriche des gens intéressés à ce que les caisses et leurs secrets ne soient pas découverts. Il est certain qu’à Toplitzsee, dans ce centre d’entraînement des plongeurs spécialisés, les conditions étaient favorables à une dissimulation totale des caisses, soit dans des cachettes naturelles, grottes ou vase, soit dans des abris artificiels, édifiés au fond des eaux…

La libération des détenus de marque et la chute de l’*Alpenfestung*

Outre les 144 du block 18-19 qui ont subi le calvaire de l’*Alpenfestung* par ordre de Himmler, 160 des « détenus extraordinaires » si chers à l’Amt VI de Schellenberg se trouvaient à la fin de la guerre sous la protection de Kaltenbrunner.

C’est au début d’avril que Himmler donna l’ordre de transférer les prisonniers de marque vers les Alpes. Il préféra conserver entre ses mains les 2 500 prisonniers, les *wichtige*, de Sachsenhausen pour ne pas diminuer la masse des otages qui lui restaient. Il prétexta que les moyens de transport lui manquaient. Un convoi armé prit en charge les 160 « éminents politiques » que Kaltenbrunner s’assurait pour l’*Alpenfestung*. Le chef de la RSHA ramassa ses « clients » à Flossenburg, à Buchenwald, à Ratisbonne, puis à Dachau et à la prison de Munich. La caravane de voitures se dirigea vers Innsbruck, en passant par Rosenheim, sur l’Inn, et Salzburg. Dans ce convoi se trouvaient rassemblés: Léon Blum, Kurt Schuschnigg, le capitaine Payne-Best et le colonel Stevens, l’officier soviétique Vassili Kakorine, neveu de Molotov, Kalay, ancien président du conseil hongrois, Nikolaus Horthy, le fils du régent de Hongrie, le fils du maréchal Badoglio, l’évêque de Clermont-Ferrand, Mgr Piguet, le prince Xavier de Bourbon-Parme, dont la sœur fut impératrice d’Autriche, l’anti-nazi suisse Mottet, tout un groupe d’officiers anglais, considérés par Himmler comme mêlés aux activités de l’Intelligence Service, plusieurs généraux grecs, le général Garibaldi, chef des partisans républicains de l’Italie du Nord, et son adjoint le colonel Ferrero, Schmitz, ancien bourgmestre de Vienne, plusieurs ministres hongrois, l’ancien ministre hollandais des Affaires étrangères van Dyck, plusieurs hommes politiques de différents pays d’Europe et un bon nombre de notables allemands, le prince de Hesse dont la femme Mafalda, fille du roi d’Italie, est morte à Buchenwald, le pasteur Martin Niemöller, l’homme le plus connu de l’Église évangélique allemande, que la Gestapo tenait enfermé depuis neuf ans, Josef Müller, l’homme en relation avec le R. P. Robert Leiber, secrétaire du Pape Pie XII, Fabian Schalabrendorff; officier mêlé aux événements du 20 juillet, Joos, ancien député du *Reichstag*, l’industriel Fritz Thyssen qui finançait autrefois (dès 1923) le parti nazi, Hjalmar Schacht, ex-président de la *Reichsbank* et les généraux Falkenhausen, Thomas et Halder, une équipe d’hommes susceptibles de servir d’intermédiaires avec l’ennemi et même de constituer le noyau d’un gouvernement.

Les émissaires de l’Amt VI s’étaient dispersés vers Ankara, la cité du Vatican, Lisbonne, Stokholm et Berne.

Après Innsbruck, le grand trek des 160 prend la route du Brenner, franchit la frontière italienne et se dirige vers Toblach où un hôtel aménagé pour sports d’hiver à 1500 mètres d’altitude, mais non chauffé les attend, réservé par la RSHA. Le *Sturmbannführer* Stiller, chef de la Gestapo de Dachau assure la protection de la caravane. Les prisonniers sont avertis qu’ils représentent autant d’otages au cas où les alliés décideraient de ne pas prendre en considération les

propositions de compromis : Andreas Hofer, le *Gauleiter* du Tyrol, a même déclaré à l'évêque catholique de Bruxelles : « Nous pourrons tenir longtemps dans nos montagnes. Et si nous y sommes forcés, en fin de compte, eh bien, nous aurons quelques têtes à jeter à la face des Alliés[339] ! »

Le dernier effort pour défendre le Sud et le Sud-Est du réduit alpestre restait cependant localisé à quelques points où les contingents apathiques tenus par une poignée d'officiers SS fanatiques se plaçaient en position de combat. Les officiers propagandistes montrant le ciel disaient : « Vous n'allez pas laisser tomber le *Führer* au moment où il va sortir ses armes secrètes et terrifiantes qui anéantiront l'ennemi. »

À ces préparatifs prirent part des éléments de l'armée italienne : quatre divisions restaient encore sous les ordres de l'E.M. de Mussolini. On oublia que 170 000 Italiens avaient été transférés dans les camps de concentration et camps de travail pour faire participer à la défense du réduit des Alpes l'ancien allié n° 1.

De ces quatre divisions, les SS ont pu récupérer en tout 15 000 mille hommes, dont ils formèrent la 29e Freiwillige Grenadier Division « Italien », qui s'ajouta à la 24e *Jaegerdivision*, appelée aussi *Karst-Division* (formée de certains contingents italiens et allemands). Ces deux divisions avec un groupe d'élèves de l'école SS de Klagenfurt, soutenus par les Oustachi se retirant de Croatie, les formations armées de collaborateurs serbes et hongrois et quelques unités de la divisions SS Prinz Eugen, voulaient résister aux divers points stratégiques de l'*Alpenfestung* pour faciliter au *Führer* l'accomplissement de son dernier « mouvement stratégique » : employer l'armée secrète et conclure la paix.

Tous ces groupes disparurent, quelques jours après la capitulation du 29 avril. Les SS Kaltenbrunner, Skorzeny et d'autres ne pouvaient s'appuyer à la fin que sur un groupe de 200 hommes, pour la plupart fonctionnaires de la sécurité de l'État qui craignaient des poursuites en raison de leurs activités et de leurs crimes, dans le *Reich* et les pays occupés…

La rapidité de l'avance soviétique vers Berlin et la progression américaine perçant de part en part l'Allemagne centrale jusqu'à l'Autriche et la Tchécoslovaquie, coupe toute possibilité de retraite vers le réduit tyrolien aux armées allemandes du Nord et de l'Est. Celle du Sud avait capitulé.

Le 29 avril, vers la fin de l'après-midi, le *Sturmbannführer* Stiller rassembla ses 160 alpinistes forcés, pour leur communiquer qu'ils allaient être transférés dans un autre hôtel de montagne où ils auraient du chauffage. Mais le lendemain,

une compagnie de la *Wehrmacht* entrait à Niederdorf, désarmait les SS, et se substituait à eux comme gardiens. Le 1er mai, des camions de la *Wehrmacht* transportaient les ex-prisonniers de marque à Pragser Wildsee, dans les Dolomites, à 1600 mètres d'altitude au-dessus du lac. C'est là qu'ils furent libérés par les partisans italiens qui les remirent aux autorités américaines de la 5e armée. Par leurs soins, les notables furent transportés immédiatement à Vérone et, à partir du 9 mai vers leurs pays, en avion.

Les plus courageux du commandement suprême de l'*Alpenfestung* se retirèrent dans des chalets non loin de Radstatt où, au lieu de chercher l'aventure dans la bagarre, ils se retranchèrent dans l'idylle alpestre en compagnie des paysannes de la région. Le 15 mai, tomba le dernier nid d'aigles, sans opposer la moindre résistance (comme nous l'avons décrit dans le chapitre IX). Le chef de cette équipe qui leva les bras face aux soldats alliés, n'était autre que le célèbre Otto Skorzeny, libérateur du Duce, ravisseur de Nikolaus Horthy. Le gaillard autrichien, de directeur de l'Académie de la guerre subversive à Sachsenhausen, fut promu lors de l'intégration totale des services secrets, chef de la « section militaire » de l'Amt VI. Skorzeny, fait prisonnier, racontera aux Alliés sa version de la débâcle.

La défense des Thermopyles de l'Europe nationale-socialiste ne fut qu'un coup d'épée sur la pierraille des Alpes. Seuls le *Reichsführer* et son entourage, tels les derniers des Mohicans, tenaient encore dans l'illégalité sur les bords de la mer Baltique qui baigne aussi la Suède, pays de tant de rêves et d'espoirs. Les Suédois, après avoir sauvé des dizaines de milliers de déportés, n'ont manifesté aucun intérêt envers le criminel et usurpateur du pouvoir, malgré les interventions pressantes de Kersten et Schellenberg. Traqué, Himmler sent que le procès auquel Hitler a échappé en se donnant la mort, lui est destiné.

La mort du Satan

À la fin, Himmler se décide à quitter le Nord, où les Alliés savent qu'il se cache. Il donne l'ordre de se camoufler à ceux de ses amis restés dans son entourage — ils étaient bien peu, il est vrai ; la plupart avaient déjà jugé préférable de se raser les moustaches, les cheveux et de s'habiller en civil plutôt que de continuer à porter l'uniforme des hauts fonctionnaires d'une police agonisante, Himmler passe dès ce moment dans l'illégalité.

Le temps n'est plus où le dauphin du *Führer* et sa cour occupaient des châteaux ou des villas. Ils se glissent maintenant d'une localité à l'autre, se déplaçant individuellement dans une des quatre voitures qui sont tout ce qui reste

du parc automobile du *Reichsführer*. Ils sont camouflés en soldats ou même en civils. Ils n'osent plus se présenter dans les pensions ou les auberges, ils dorment au hasard, parfois mêlés aux populations et aux troupes en exode. Pendant que certains d'entre eux restent à garder les voitures, les autres s'étendent sur les bancs des gares pour s'y assoupir un moment. Himmler mène toujours ses 12 fuyards qui, avec de faux papiers, tenteront de passer au travers des lignes anglaises pour gagner la Bavière. Parvenus à l'Elbe, ils abandonnent leurs voitures et, comme les habitants, affolés par l'approche des troupes soviétiques, ils cheminent péniblement à pied vers l'Ouest. Dans ce groupe on peut noter le professeur Gebhardt, Ohlendorf, Rudolf Brandt, son secrétaire, les deux officiers Werner Grothmann et Heinz Macher.

Himmler a rasé ses moustaches et dissimule son œil gauche sous un bandeau noir. Il a cru bon de prendre des papiers au nom de Heinrich Hitzinger, Feldwebel de la Geheime *Feldpolizei*. Le choix de cette identité était assez subtil. S'il était pris et interrogé sur son maître et ses activités dans la guerre, il pourrait répondre. Mais il avait complètement oublié que les Alliés tenaient la *Feldpolizei* pour un organisme dangereux. Depuis le mois de mai 1942, cette organisation qui antérieurement dépendait de l'*Abwehr*, remplissait sur le front les services de la Gestapo. « Hitzinger » réussit pourtant avec son groupe à franchir le premier poste de contrôle, mais à Meistädt entre Hambourg et Bremerhaven, les 12 hommes sont arrêtés et envoyés dans le camp de Bremenvoerde puis à Zeelos, et de là à Westertinke.

Le 23 mai, les prisonniers arrivent au camp britannique d'interrogatoire 031, à proximité de Lunebourg. Quelques heures passent. Trois d'entre eux manifestent devant le capitaine Selvester qui les interroge un trouble si évident que l'officier se décide à les questionner et à les confronter tous les trois ensemble. Soudain, l'un des trois hommes arrache le bandeau noir qui masque son visage et déclare d'une voix tranquille : « Je suis le *Reichsführer* Heinrich Himmler. Je voudrais parler immédiatement au général Montgomery », Selvester ne s'attendait pas à une capture de cette importance. Il renforce la garde des prisonniers et recourt à la présence d'un autre officier du service des renseignements.

Dès l'arrivée de ce témoin, on invite l'homme qui se dit Himmler à apposer sur un papier sa signature pour la comparer avec celles existant dans les dossiers du Service. Mais Himmler refuse obstinément. Une discussion s'engage à propos de cette signature qui sera la dernière de sa vie. Il connaît trop les pratiques des bureaux de contre-espionnage et sait comment on peut utiliser une signature fausse et plus facilement encore lorsqu'elle est vraie. Si c'est pour constater son

identité, il est prêt à signer, mais il réclame que les officiers britanniques s'engagent sur l'honneur à déchirer ensuite le papier en sa présence. Immédiatement, le capitaine Selvester fait l'examen de tout ce que Himmler a dans ses poches. Dans une boîte, il trouve deux petites éprouvettes.

Selvester n'hésite pas ; ce sont des ampoules de poison, ultime ressource des grands nazis. Sans dire un mot et feignant l'indifférence, il demande à Himmler à quoi servent ces ampoules. Tranquillement l'ex-*Reichsführer* répond : « C'est un médicament pour apaiser mes spasmes d'estomac ». Mais Selvester a constaté que si l'une des ampoules, est pleine, l'autre est vide, ce qui le convainc que Himmler cache quelque part « son médicament ». Une lutte s'engage pour trouver le poison et empêcher le suicide de Himmler. On lui demande de se déshabiller. On examine chacun de ses vêtements. Une fouille corporelle totale est effectuée. Toutefois, Selvester s'abstient de vérifier la bouche de l'homme, de peur que se voyant découvert, Himmler morde la capsule fatale et avale son contenu. Une idée vient à l'Anglais pour rassurer Himmler. Très correctement, il lui propose des sandwichs et une tasse de thé. Si Himmler accepte de manger et de boire, il lui faudra bien prendre auparavant la précaution d'enlever de sa bouche la capsule. Selvestrer l'observe. Himmler paisiblement, mange ses sandwichs et boit son thé. II ne reste à Selvester qu'à transférer Himmler aux services compétents du Q.G. de la IIe armée à Lunebourg. Selvester invite Himmler à revêtir un uniforme anglais. Dans cette tenue britannique, pas de poison ! et l'on pourra inspecter toutes les coutures de l'uniforme allemand.

Mais Himmler proteste: « Vous voulez m'habiller en soldat britannique pour m'abattre comme un espion! Je tiens à paraître dans mon uniforme allemand devant vos supérieurs ».

Himmler jugeait ses adversaires d'après les méthodes qu'il appliquait lui-même. « S'il tient à ce point à garder sa tenue, c'est que le poison y est dissimulé », pensent les britanniques qui cherchent à calmer l'inquiétude de l'Allemand. Il proteste toujours :

« Si vous tenez tellement à me faire revêtir un uniforme anglais, c'est pour me discréditer vis-à-vis des Allemands et de l'opinion mondiale, vous voulez me photographier et publier ces photos dans des revues ».

L'officier britannique l'avertit qu'en aucun cas, on ne lui redonnera son uniforme allemand, le vêtement devant faire l'objet d'un examen minutieux. On menace le chef nazi de le faire transporter nu dans le lieu de sa détention.

Himmler finit par accepter une chemise, un caleçon et des chaussettes

britanniques. Une couverture lui fut remise; il s'en enveloppa.

Selvester affirme que, durant ces palabres qui durèrent une huitaine d'heures, Himmler s'est montré correct, jovial même et s'inquiétait surtout du sort de ses compagnons.

À 8 heures du soir, Himmler se retrouve en face du colonel Michael Murphy, chef de l'Intelligence Service de l'E.M. du général Montgomery et renouvelle sa déclaration — il est bien le *Reichsführer* — et sa demande : il veut voir Montgomery pour lequel il a préparé une lettre.

Le Colonel fait monter Himmler dans une voiture et l'accompagne avec l'un de ses officiers à Lunebourg, dans la prison d'Uelzenerstrasse, dépendant du Q.G. de la IIe armée britannique.

Le colonel anglais est convaincu qu'Himmler a réussi à dissimuler le poison dans sa bouche ou dans son costume. Dans sa cellule, Himmler est sous la garde du sergent-major Edwin Austin, auquel ses supérieurs ne révèlent pas l'identité du prisonnier. Mais Austin a affirmé après la guerre, au cours d'une émission à la radio britannique, que sous la couverture qui dissimulait ses sous-vêtements britanniques, il avait parfaitement reconnu Himmler. Son souci était que son détenu ne réussisse pas son suicide, comme l'avait fait précédemment en sa présence, un acolyte d'Himmler, le général Pruetzmann.

En lui montrant un grabat où Himmler s'allongerait, il lui demanda de se déshabiller. Cet ordre était donné en prévision de la visite d'un médecin. Mais Himmler, s'adressant à l'interprète, grogna: « Le sergent ignore à qui il s'adresse! » Austin répondit : « Je sais, je sais, vous êtes Himmler. Mais cela m'est égal. J'ai des ordres, déshabillez-vous et étendez-vous sur votre lit ».

Himmler commence à se dévêtir quand paraissent le colonel Murphy accompagné d'un médecin de l'Armée, le capitaine C.J.L. Wells.

Seconde fouille corporelle poussée, par le capitaine Wells. Himmler accepte tout, mais lorsque le capitaine lui ordonne d'ouvrir la bouche, Himmler en toute hâte sort une capsule noire de sa mâchoire. Wells veut l'en empêcher, enfonce deux doigts que Himmler, rentrant la tête, mord jusqu'à l'os. Le colonel Murphy et le sergent Austin se précipitent, trop tard. Ils allongent Himmler à plat ventre pour l'empêcher de déglutir le poison. On tente de le faire vomir. Lavage d'estomac, etc. On pratique la respiration artificielle. Himmler a perdu connaissance. Rien à faire. Douze minutes après l'absorption du cyanure, le capitaine Wells ne peut que constater la mort!

Le *Reichsführer* git dans ses vomissements. Son *Grossraum* se réduit maintenant à cette flaque ignoble dans laquelle il est étendu. Ce cadavre médiocre, affublé en hâte d'une chemise militaire britannique et dont le nez porte encore les éternelles lunettes derrière lesquelles le regard, qui savait jadis tout épier, tout voir, fixe maintenant l'inconnu, voilà tout ce qui reste de celui qui fut le porte-drapeau de l'idéologie des « seigneurs », le bâtisseur de l'Olympe brun, la Ruhmeshalle. Non, la Walkyrie ne l'a pas transporté au Walhalla.

Pour les soldats anglais, que signifie ce mort? Un de plus parmi ceux, innombrables de cette guerre. Ils ont entendu parler du chef nazi, de ses crimes, mais ils ignorent l'immense empire secret qu'il avait édifié et de combien de sang il l'a cimenté. Austin regarde le cadavre et murmure, déçu: « Alors c'est ça Himmler ? » Il jette sur lui la couverture, ferme la porte et s'en va.

Shakespeare s'exclamerait: « César autrefois faisait trembler le monde, personne aujourd'hui pour s'incliner devant lui! »

Désolés, les officiers britanniques constatent que la diplomatie leur a fait défaut. Une belle occasion perdue, d'en savoir long sur la Gestapo. Himmler, comme un lâche, n'a pris le poison qu'au moment où il a été convaincu que le Q.G. britannique le traiterait en criminel. La mort lui a paru préférable aux châtiments qu'il craignait de subir par la suite. Qualifié de plus grand tortionnaire que l'histoire ait connu, il ne pouvait pas concevoir que les autres ne lui appliquassent pas la loi du talion. Bien des secrets des douze années du régime nazi resteront à tout jamais ensevelis avec lui. Il n'a pas eu ce répit de trois mois qu'il croyait nécessaire pour que les Alliés aillent le chercher dans les montagnes de Bavière pour sauver le monde du bolchevisme. Il avait alors confiance dans la prédiction d'un de ses voyants qui lui avait affirmé que la guerre se terminerait au printemps 1945 et que l'Allemagne aurait à souffrir en tout trois mois. Ce voyant, d'après ce que m'ont dit mes camarades suédois après la guerre, n'a pu être que l'excellent masseur Kersten.

Si les Britanniques n'avaient pas traité l'ex-*Reichsführer* comme le plus vulgaire des prisonniers en le transportant en chemise, dans un camion, s'ils l'avaient considéré comme un personnage historique, Himmler aurait sans doute remis les documents qui constituaient son dernier alibi et qu'il a si bien cachés qu'on n'a pu encore les retrouver.

Il aurait sûrement tenté de justifier les crimes et les provocations qu'il avait mis au point avec son brain trust, mais on peut être certain qu'il ne se serait pas

suicidé à ce moment-là.

Après la capitulation, un Polonais se vantait d'avoir refait tout le trajet de la fuite de Himmler, après son départ de Hohen-Lüchen jusqu'au lieu de son arrestation. Selon lui, Himmler portait une valise de documents qu'il a enterrée, avant de tenter de traverser les lignes anglaises.

Deux jours après le suicide, le sergent-major Austin reçut l'ordre d'ensevelir l' ex-*Reichsführer*. Il l'enveloppa dans une couverture qu'il noua avec du fil téléphonique et transporta le cadavre dans un lieu qui lui aussi reste secret. Les documents, la tombe de ce monstre : des mystères[340] !

Mystère aussi toute la vie du *Reichsführer*, et la double face de cet homme singulier. De même que le capitaine Selvester n'a rien pu relever dans son comportement des éléments caractéristiques d'un massacreur de peuples, les biographes, se fondant surtout sur les récits des fidèles de son entourage et de ceux des femmes qui ont partagé son existence, peuvent difficilement concevoir qu'un homme capable de manifester dans sa vie privée autant de qualités familiales puisse sombrer dans le crime, possédé par une idéologie barbare : le racisme. Dans sa prison, au terme de sa vie, il s'inquiétait encore avec bonté de la nourriture donnée à ses adjoints, et lorsqu'il était entré dans l'illégalité, il ne cessait de se tourmenter sur le sort de sa deuxième femme et de ses trois enfants. Pas un instant ne lui vint l'idée de s'apitoyer sur les millions de foyers qu'il a séparés et sur les enfants qu'il a rendus orphelins, s'il ne les a pas fait massacrer.

Le bien-être et la jouissance quotidienne de la vie, il ne la concevait que pour les siens et pour lui.

La vie mondaine comptait dans l'esprit de Himmler. Il aimait les uniformes élégants et le bruit circulait que son habit de gala favori avait reçu l'approbation du *Führer* lui-même. Il tenait un « fichier pour les cadeaux » *(Geschenkkartei)* dont s'occupait Fräulein Lorenz, fille d'un ami personnel, Werner Lorenz, chef du département chargé de la cinquième colonne à l'étranger. Mlle Lorenz portait fidèlement aux différentes rubriques les renseignements concernant les personnes en correspondance avec le *Reichsführer*. Ce détail a fait penser à Kersten que Himmler n'était qu'un « petit bourgeois[341] », opinion reprise par tant de publicistes.

Himmler poussait jusqu'à l'extrême le formalisme. Il allait jusqu'à faire noter sur des fiches individuelles les formules de politesse qu'il employait à l'égard de ses correspondants. Il en était de même des cadeaux qu'il faisait parvenir à ses relations, souvent des porcelaines en provenance des fabriques employant la

main-d’œuvre des déportés (Dachau). Le présent et ses caractéristiques figuraient sur la fiche.

Les différentes personnes fichées, touchées par les attentions du *Reichsführer* croyaient donc retrouver en lui des goûts semblables aux leurs. Résultat: il laissait toujours une impression excellente. Après 1945, dans les villas de Grunewald et Dahlem, j’ai trouvé dans les bibliothèques des grands du régime des œuvres diverses, dédicacées par Himmler, des récits de voyage, jusqu’aux œuvres complètes de Fichte et de Nietzsche. La philosophie raciale justifie et les camps, et la chambre à gaz, et les hécatombes sur les fronts.

En ce qui concerne la table, la demeure, les domestiques et le train de vie, y compris une maîtresse attitrée, Himmler se sentait heureux, un grand seigneur. Comme un grand-bourgeois, il disposait d’un château de chasse, Wustrow, au nord de Berlin et recommandait aux SS supérieurs de suivre son exemple.

Dans son discours-programme tenu en 1941, devant les officiers de la *Leibstandarte-SS* Adolf Hitler, le *Reichsführer* avait déclaré :

« L’homme qui garde les prisonniers remplit un office plus difficile que celui qui accomplit son devoir militaire… Je me propose de constituer un bataillon de garde et d’y envoyer des hommes durant trois mois, pour qu’ils puissent pendant ce temps apprendre la lutte avec les sous-hommes. »

Cette activité est indispensable pour quatre raisons :

1° Pour faire disparaître du peuple allemand les hommes dangereux ;

2° Pour que les esclaves taillent les pierres afin que le *Führer* puisse édifier ses constructions colossales;

3° Pour que la WVHA puisse trouver les sommes nécessaires à la multiplication des habitations pour familles nombreuses. C’est l’extension démographique du sang allemand qui coule dans les veines des SS, qui décidera de la victoire ou de la défaite. Si elle ne s’accroît pas, l’Allemagne ne pourra pas dominer le monde ;

4° Le devoir des SS d’être l’instrument de la colonisation de l’Europe et de la « Solution finale. »

Avec la mort de Himmler, disparaît le plus surprenant des chefs nazis. Il dépasse même en tragique Hitler, puisqu’à l’idéologie nébuleuse de son maître il a offert en holocauste des millions de cadavres, génocide qui est demeuré mal éclairé malgré l’abondante littérature qui lui a été consacrée. Un certain mystère

demeure car bien des forces luttent encore pour influencer l'analyse du cas Himmler : intérêts économiques, rancunes nationales, fanatisme doctrinal. Les douze années du « national-socialisme » et de son glaive les SS, marqueront tout notre siècle.

Le cadavre de Himmler allongé à Lunebourg restera éternellement le signe d'une inhumanité que jamais le monde n'avait connue aussi délibérément, aussi violemment pratiquée. Les victimes d'Himmler, ses ennemis, ses partisans évoqueront jusqu'à leur dernière heure, ce cauchemar des camps de la mort sous le prisme de leur subjectivité… C'est pourquoi, je serais heureux si, en tant qu'ancien détenu des camps, j'ai pu contribuer à approcher la vérité et à rendre plus actuelle l'antique formule romaine: *Historia magister vitae*.

Trop nombreux sont ceux qui n'ont pas mesuré, à ses justes dimensions, cette expérience terrible. La campagne pour la prescription des crimes nazis le prouve. Et pourtant le monde est conscient que cet attentat contre l'homme a provoqué la destruction de valeurs que les générations avaient mis des siècles à constituer.

Le mausolée consacré aux grands du *Reich*, dont rêvait Himmler lorsqu'il acheta une montagne de granit en Suède et créa l'école des tailleurs de pierre à Sachsenhausen a sombré dans l'océan monstrueux des décombres. Les ruines de la Ruhmeshalle ont recouvert les ossements de 11 millions de morts dans les camps de concentration.

30 millions de combattants ont péri sur les champs de bataille.

35 millions ont été blessés.

Le *Reich* à lui-seul a perdu 6 millions d'êtres, soit près du dixième de sa population, et, cette hécatombe a été suscitée au nom de la métaphysique du sang et de la race.

Les SS avec leurs crimes ont sali l'honneur d'un peuple civilisé qui a fourni à l'humanité tant de penseurs, d'écrivains, de peintres et de musiciens. Les rêves mégalomanes de Himmler et de ses bourreaux n'ont pas de commune mesure avec la grandeur de l'âme humaine telle qu'elle se manifeste chez tous les peuples, donc aussi bien chez les Allemands. La grande majorité tirera tôt ou tard la leçon et ne permettra pas à ceux que hante le renouveau possible de ce passé tragique, de profiter une fois encore de la division, du chaos et de l'ignorance.

Bibliographie

Concernant Himmler, le système SS, l'idéologie, la persécution et les camps de concentration :

Adolph, Walter, *Il Schatten des Galgens*, Berlin, 1953.

Ahrens, Franz, *Widerstandsliteratur*, Hamburg, 1948.

Altmann, Erich, *Im Angesicht des Todes. Drei Jahre in deutschen Konzentralionslagern Auschwitz-Buchenwald-Oranienburg*, Verlag Luxembourgensia, 1948.

Ballhorn, Franz, *Die Kelter Gottes*, Münster, 1946.

Baranski, Jan, *Mon pays perdu*, Paris, 1956.

Bartz, Karl, *Downfall of the German secret service*, London, 1956.

Buchheim, Hans, *Die SS in der Verfassung des Dritten Reiches, Vierteljahreshefie für Seïtgeschichte*, 3, Jahrgang, 1955.

Baum, B., *Widerstand in Auschwitz*, Berlin, 1957.

Berg, Mary, *Le Ghetto de Varsovie*, Paris, 1947.

Bernadotte, count Folke, *The curtain falls*, Paris, 1939.

Best, Werner, *Die deutsche Polizei*, Darmstadt, 1940.

Best, Werner, *Grossraumordnung (Festgabe für Heinrich Himmler)*, Darmstadt, 1941.

Biernat, Karl-Heinz, *Der Reichstag brennt*, Berlin, 1960.

Blomm, S.F., *Le dictateur du ghetto de Lodz*, New-York, 1949.

Blum, Léon, *La prison, le procès, la déportation*, Paris, 1955.

Bonhœffer, Dietrich, *WiderStattd und Ergebitng: Briefe und Aufzeichnungen aus der Half*, Munchen, 1951.

Bonhœffer, Dietrich und Klaus, *Auf dem Weg zur Freihelt, Gedichte und Briefe*

aus der Haft, Berlin, 1946.

Boulard, Michel de, *Mauthausen, Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, juillet-septembre, 1954.

Bredel, Willi, *Ernst Thälmann*, Berlin, 1948.

Brodski, J., *Ein Heldenlied der antifaschistischen Kämpfe. Die Presse der Sowjetunion*, n° 57, 1960.

Brodski, J., *Brüderliche Zusammenarbeit der Kriegsgefangenen, « Fragen der Geschichte »*, Moscou, 1957 (russe).

Burger, Adolf, *Tschislo* 64 401 *mluvi*, Prag, 1945.

Cabala, Adam, *Upiory Tunelu « Dora »*, Varsovie, 1939.

Calic, Edouard, *Le troisième Front (Radiodiffusion Française), Publié* « Radio 47, » n° 162, 163, 164.

Cartier, Raymond, *Les secrets de la guerre*, Paris, 1946.

Pelny, Kurt, *Geheimwaffen im Kohnstein*, Erfurt, 1964.

Chamberlain, Huston Stewart, *Die Grundlagen des Neunzehnten Jahrhunderts,* München, 1903.

Cohen, Elie A., *Human Behaviour in the concentration camp*, New York, 1953.

Comité International de la Croix-Rouge, *Camps de concentration en Allemagne (1939-1945)*, Genève, 1947.

Congrés international de pathologie, *Pathologie des déportés*, 4 et 5 octobre 1954, (Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre).

Crankshaw, Edward, *Die Gestapo*, Berlin, 1959.

Cyprian, Tadeuzs et Sawicki, Jerzy, *Nazi rule in Poland*, Varsovie, 1961.

Dahlsen, V., *I Nazismus Heloede, Sol og Sundheds Forlag*, 1946.

D'alquen, Gunter, *Die SS*, Berlin, 1939.

Darre, Walter, *Neuadel aus Blut und Boden, Parteischrift*, Munchen, 1934, (Eher-Verlag).

Dehillotte, Pierre, *Dietro le quinte della Gestapo*, Rome.

Delarue, Jacques, *Histoire de la Gestapo*, Paris, 1962.

Delbot, Charlotte, *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, 1965.

Diels, Rudolf, *Lucifer ante Portas*, Zürich, 1947.

Dimitroff, Georges, *Reichtagsbrandprozess*, Berlin, 1946.

Dœnitz, amiral Karl, *Dix ans et vingt jours*, Paris, 1959.

Domarus, Max, *Hitler, Reden und Proklamationen I,* Würzburg, 1962.

Domarus, Max, *Hitler, Reden und Proklamationen II,* München, 1965.

Dornberger, Walter, *V-2 Der Schuss ins Weltall*, Esslingen, 1952.

Drews, Bertha, *Heinrich George*, Hamburg, 1959.

Drozdinov M. P., *Nous avons résisté*, Moscou, 1961 (russe).

Dulles, Allan Welsh, *Verschwörung in Deutschland*, Kassel, 1948.

Dumoulin, Pierre, *L'Affaire Gvynszpan*, Paris, 1942.

Dvorjetskj, Mr., *Le ghetto de Vilna*, Genève, 1946.

Dvorjetskj, Mr., *La liaison clandestine entre les ghettos, Le Monde Juif,* 18 avril 1949.

Edel, Peter, *Block 19, les faiseurs de monnaie, dans la* Weltbühne, Berlin, octobre 1947.

Eggers, Kurt, *Das Ketzerbrevier*, Dortmund, 1939.

Eggers, Kurt, *Vom mutigen Leben und tapferen Sterben*, Oldenburg, 1940.

Eickhoff, Lothar, *Die preussische Geheime Staatspolizei, Deutsche Verwaltung,* Jahrgang 1936.

Eisenbach, A., *Operation Reinhardt*, Poznan, 1962.

Eisenbach, A., *Experimental operations on prisoners of Ravensbrück concentration camp*, Warschau 1960.

Fasina, P. G., *Bergen-Belsen, Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale* , janvier 1962.

Fraenkel, Heinrich, *Gœbbels, sa vie et sa mort*, Paris, 1960.

Fraenkel, Heinrich, *Hermann Goering*, London, 1962.

Fraenkel, Heinrich, *The July Plot*, London, 1964.

Manvell, Roger, *Heinrich Himmler*, London, 1965.

François-Poncet, André, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin*, Paris, 1946.

Frank, Hans, *Journal, document* 2233-PS, IMT.

Frankiewickz, Edward, *Czlowiek poza nawiasem*, Varsovie, Pax 1955.

Franqueville, Robert, *Rien à signaler. Deux ans à Oranienburg*, Paris, 1946.

Friedman, F., *This was Oswiecim*, Londres, 1946.

Frischauer, Willi, *Himmler, the Evil of the Third Reich*, London, 1953.

Gaulle, Charles de, *Mémoires*, « l'Appel » 1940 – 1942, Plon, Paris, 1952.

Gaulle, Charles de, *Mémoires*, « l'Unité » 1942 – 1946, Plon, Paris, 1956.

Gaulle, Geneviève de, *Les enfants à Ravensbrück ; Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, janvier, 1962.

Gerstein, Kurt, *Augenzeugenbreicht zu den Massenvergasungen. Vierreljahreshefte für Zeitgeschiehte* 1953. *Heft* 3, *Seite* 177-194.

Gilbert, G. M., *Nürnberger Tagebuch*, Frankfurt, 1962.

Gisevius, Hans, *To the bitter end*, London, 1948.

Gittig, Heinz, *Zur Geschichte des antifaschistischen Widerstudes*, Berlin, 1959.

Frieden, Pierre, *Geôles sanglantes*, Luxembourg, 1948.

Goerlitz, Walter, *Der deutsche Generalstab*, Frankfurt/Main, 1950.

Goerlitz, Walter, *Der zweite Weltkrieg 1939 – 1945*, Stuttgart, 1951/52.

Goerlitz, Walter et Quint, Herbert, *Adolf Hitler, eine Biographie*, Stuttgart, 1952.

Goguel, Rudi, *Es war ein langer Weg*, Düsseldorf, 1947.

Goudsmit, Samuel, *L'Allemagne et le secret atomique*, Fayard, Paris.

Grand, Anselm I., *Turm A ohne Neuigkeit*, Wien, 1946.

Granet, Marie, *La déportation au procès international de Nuremberg, Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, juillet-septembre 1954.

Greiner, Josef, *Das Ende des Hitler-Mythos*, Vienne, 1947.

Grewenrath, André, *Strafen und oeffentliche Exekutionen. Die Strafkompanie. Der Zellenbau. Die Station Z.*, Berlin 1961.

Grossmann, Kurt R., *Die unbesungenen Helden*, Berlin, 1957.

Grundiq, Hans, *Zwischen Karneval und Aschermittwoch*, Berlin, 1957.

Guderian, Heinz, *Souvenir d'un soldat*, Paris, 1954. (*Erinnerungen an einn Soldaten*, Heidelberg 1951).

Guderian, Heinz, *À la tête des Panzers*, Paris, 1962.

Grumkowski, Janusz et Leszczynski, Kazimierz, *L'occupation hitlérienne en Pologne*, Varsovie, 1961.

Hagen, Walter, *The Secret Front*, London, 1954. *Le Front Secret*, Paris, 1952.

Hagen, Waletr, *Unternehmen Bernhardt*, Starnberg, 1955.

Hahn, Sepp, *Das Tagebuch des Häfilings nr, 123, Uber den Todesmarsch der Häftlinge des KZ Sachsenhausen,* Série d'articles *« Neues deutschland »*, avril et mai 1958.

Halder, Franz, *Hitler, seigneur de la guerre*, Paris, 1950.

Hammer, Walter, *Hohes Haus in Henkers Hand.*

Hassel, Ulrich von, *D'une autre Allemagne*, Paris, 1948.

Haushofer, Karl, *Wehr-Geopolitik*, Berlin, 1941.

Hausser, Paul, *Waffen – SS im Einsatz*, Göttingen, 1953.

Heydrich, Reinhard, *Die Bekämpfung der Staatsfeinde*, 1936.

Himmler, Heinrich, *Rede der RFSS im Dom zu Quedlinburg*, 1936.

Himmler, Heinrich, *Die Schutzstaffet als antibolschewistische Kampforganisation*, München, 1936.

Himmler, Heinrich, *Rede Himmlers bei der SS-Gruppenführertagung in Poznan am 4. Oktober 1943, Document 1919-PS, IMT.*

Himmler, Heinrich, *Rede Himmlers aufdem Reichsbauerntag in Goslar 12.11.1935, Schwarzes Korps, novembre 1935.*

Hoess, Rudolf, *Kommandant in Auschwitz*, Stuttgart, 1961.

Hofer, Walter, *Die Entfesselung des zweiten Weltkrieges*, Frankfurt, 1960. *Der Nationalsozlalismus*, Frankfurt, 1957.

Hoffmann, Heinrich, *Souvenirs, Münchener Illustrierte n° 50*, 1954.

Horthy, Nikolaus von, *Ein Leben für Ungarn*, Bonn, 1953.

Institut Historique Juif de Varsovie, *Faschismus, Ghetto, Massenmord*, Berlin,

1960.

Jacobsen, Hans Adolf: *1939-1945, Wehr-und Wissen-Verlagsgesell-schaft, Darmstadt*.

Jahnke, Heinz, *Niemals vergessen*, Berlin, 1959.

Jakhelln, Carl ; Lange, August et Larssen, Olav, 3 *Fra Sachsenhausen,* Oslo, 1947.

Jaworski, Kazmierz, *Serca za drutem (Wspomnienia z Sachsenhausen)*, Lublin, 1959.

Johnson, Alex, *Einvind Berggrav*, Göttingen, 1961.

Jonas, Horst, *Die Aktion der jüdischen Kameraden gegen die SS*, Berlin, 1961.

Jongeling, Piet, *La course avec la mort, « Nieuwe Provinciale Groninger Courant »*, Groningen, août-septembre 1945.

Jultite, Pierre, *L'Arbre de Goethe*, Paris, 1965.

Kaminskl, A. J., *Hitlerowskie obozy koncentracyjne i osrodki masowej imperializmu niemieckiego*, Poznan, 1964.

Kaul, Friedrich Karl, *Le Procès d'Auschwitz à Francfort-sur-le-Main*, Dresden, 1965.

Kautsky, Benedikt, *Teufel und Verdammte,* Wien, 1961.

Kempner, Robert M. W., *Eichmann und Komplizen, Zürich, Stuttgart*, Wien, 1961.

Kempner, Robert M. W., *SS im Kreuz-verhör,* Güttersloh, 1964.

Kersten, Felix, *Klerk en Beul,* Amsterdam, 1948.

Kersten, Felix, *Totenkopf und Treue*, Hamburg, 1953.

Kessel, Joseph, *The man with the miraculous hands*, New-York, 1961.

Kiessling, Wolfgang, *Ernst Schneller, Lebensbild eines Revolutionars*, Berlin, 1960.

Kjung, N. F, et Talmant, U. R., *Sur l'histoire de la résistance des hommes soviétiques dans les camps de l'Allemagne,* Istoria UDSSR, 1959, n° 5.

Kling, Willi, *Kleine Geschichte der I G. Farben, der Grossfabrikanten des Todes*, Berlin, 1957.

Kneller, George Frederick, *The Educational Philosophy of National Socialism*, New Haven, 1941.

Kogon, Eugen, *Der SS-Staat*, Frankfurt, 1949. (*L'enfer organisé*, Paris, 1947).

Koller, Karl, *Le dernier mois*, Paris, 1950.

Korolkow, J., *Geheime Verschlussache*, Berlin, 1960.

Kraus, Wolfgang H, et Almond, Gabriel A., *Resistance and Repression under the Nazis, in the Struggle for Democracy in Germany*, Virginia, 1949.

Krausnick, Helmut et Mau, Hermann, *Deutsche Geschichte der jungsten Vergangenheit*, Tübingen, 1957.

Krausnick, Helmut et Buchheim, Hans, Broszat, Martin, Jacobsen, Hans-Adolf, *Anatomie des SS-Staates, Band 1 und 2*, Freiburg, 1965.

Kreuzberg, Willi, *Schutzhaftlinge erleben die Invasion Bericht der « Bauernbrigaden » des Konzentrationslagers Sachsenhausen*, Thüringer Volksverlag,

Kurella, Alfred, *Dimitroff contra Goering*, Berlin, 1964.

Kuehrich, Heinz, *Der KZ-Staat*, Berlin, 1960.

Kupper-Koberwttz, E., *Die Mächligen und die Hilflosen*, Stuttgart, 1960.

Leber, Annedore, *Conscience in revolt*, London, 1957.

Lebedev, A. : *Les soldats de la petite guerre*, Moscou, *« Archives historiques »*, 1957, n° 7.

Lerner, Daniel : *The Nazi Elite*, Stanford, Califonia, 1951.

Leverkuehn, Paul : *German Intelligence*, London, 1954.

Lestchinsky, Jacob, *Balance sheet of extermination*, New York, 1946. *Crisis, catastrophe and survival*, New York, 1948.

Lindau, Heinrich, *Zwölf Jahre Nacht*, Flensburg, 1949.

Littner, Jacob, *Erinnerungen aus einem Erdloch*, München, 1948.

Loheac, P., *Un médecin français en déportation*, Paris, 1949.

Luedde-Neurath, *Regierung Doenitz*, Göttingen,

Lys, Gunther R., *Kilometerstein* 12,6, Berlin, 1948.

Mader, Julius, *Jagd nack den Narben*, Berlin.

Maritain, *Le droit raciste et l'assaut de la civilisation*, New York, 1943.

Martin-Chauffier, Louis, *L'homme et la bête*, Paris, 1948.

Masur, Norbert, *En Jud talar med Himmler*, Stockholm, 1946.

Maunz, Theodor, *Die Polizei im Reichsgefüge*, 18. *Jahrgang*, 10. März, 1941.

Melnikow, Danhl, 20, Juli 1944, *Legende u Wirklichkeit*, Berlin, 1964.

Metzger, Max-Josef, *Gefangenschaftsberlchte*, Augsburg, 2e édition, 1948.

Michel, Henri, *Hungermarsch in die Freiheit*, Eupen, 1945.

Michelet, Edmond, *Rue de la liberté*, Paris, 1955.

Misevitch, Zbignev, *Nous continuerons la lutte (souvenir de Sachsenhausen)*, Moscou, 1961 (russe).

Misevitch, Zbignev, *Erinnerungen an Kampfgefährten*, Berlin, 1961.

Mitscherlich, A. et Mielke, F., *Medizin ohne Menschlichkeit*, Frankfurt, 1960.

Moltke, Helmuth James Graf von, *Letzie Briefe aus dem Gefängnis Tegel*, Berlin, 1953.

Monneray, Henri, *La persécution des Juifs dans les pays de l'Est présentée à Nuremberg*, Paris, 1949.

Morcinek, Gustav, *Listy spod morwy (Sachsenhausen-Dachau)* Varsovie 1957.

Mueller, Fritz, 1933, *Wofür im Konzentrationslager ?* Lippspringe, 1946.

Mueller-Claudius, M., *L'antisémitisme et la fatalité allemande*, Frankfurt, 1948.

Nachstern, m. et Arntzen R. og, *Falksmynter i Block 19*, Oslo, 1949.

Nansen, Odd, *Fra Dag til Dag*, Oslo, 1946.

Nansen, Odd, *Day after Day, Aylesbury et Londres*, 1949.

Naujoks, Harry, *Die Erschiessung der sowjetischen Kriegsgefangenen*, Berlin, 1961.

Neusuess-Hunkel, Ermenhild, *Die SS*, Hannover, 1956.

Niemoeller, Wilhelm, *Kampf und Zeugnis der Bekennenden Kirche*, Bielefeld, 1948.

Nikiforova, A., *Cela ne doit pas se répéter*, Moscou, 1958, (russe).

Nikolsku, L. I., *La garde au Heinkel*, Moscou, 1961, (russe).

Nitzsche, Gerhard, *Die Saefkow-Jakob-Bästlein-Gruppe*, Berlin, 1959.

Nobecourt, Jacques, *Le « vicaire » et l'histoire*, Paris, 1964.

Nyiszli, Miklos, *SS-Obersturmführer Dr Mengele*, 1953.

Odic, Slavko, *Dosije bez Imena*, Zagreb, 1961.

Paetel, Karl O., *Die SS, Viertelfahreshefte für Zeitgeschichte, 2. Jahrgang 1954, Heft I.*

Payne-Best, S., *The Venlo-Incident*, London, 1950.

Pechel, Rudolf, *Deutscher Widerstand*, Zürich, 1947.

Peis, Gunter, *Naujocks, l'homme qui déclencha la guerre*, Paris, 1961.

Petwaidic, Walter, *Die autoritäre Anarchie*, Hamburg, 1946.

Poelchau, Harald, *Die letzten Stunden*, Berlin, 1949.

Poliakov, Léon, *Auschwitz,* Juillard, Paris, 1964.

Poliakov, Léon, *Bréviaire de la haine*, Paris, 1951.

Poliakov, Léon et Wulf, Joseph, *Das Dritte Reich und seine Denker*, Berlin, 1959.

Poliakov, Léon et Wulf, Joseph, *Das Dritte Reich und seine Diener*, Berlin, 1956.

Poliakov, Léon et Wulf, Joseph, *Das Dritte Reich und die Juden*, Berlin, 1955.

Polonia Publishing House, *Poland under nazi occupation*, Warschau, 1961.

Polonia Publishing House, *We have not forgotten*, Warschau, 1961.

Potapov, I. S., *L'amitié, on la reconnaît dans la misère*, Moscou, 1961, (russe).

Puls, Ursel, *Die Bästlein-Jacob-Abshagen-Gruppe*, Berlin, 1959.

Quade, Bertold, *Klinkerwerk*, Berlin, 1961.

Rauschning, Hermann, *Revolution des Nihilismus*, Zürich, 1938.

Der *Reichsführer* SS, Heinrich Himmler, *An alle Männer der SS und Polizei, Document 2325-PS, IMT.*

Reitllinge, Gerald, *The SS alibi ofa nation 1922-1945*, London, 1956.

Reitllinge, Gerald, *Die Endlösung*, Berlin, 1956.

Reitllinge, Gerald, *Ein Haus auf Sand gebaut*, Hamburg, 1962.

Richet, Charles et Mans, Antonin, *Pathologie de la déportation*, Paris, 1956.

Rosenberg, Heonnn, *Sturz ins Dunkel*, München, 1947,

Rosenberg, Alffed, *Der Mythos des 20 Jahrhunderts*, München, 1942.

Rosenberg, Alffed, *Der deutsche Ordensstaat*, 1934.

Rossa, Bohdan, *Zusammenarbeit tschechister Studenten und deutscher Antisfaschisten*, Berlin, 1961.

Rossmann, Erich, *Ein Leben für Sozialismus und Demokratle*, Stuttgart und Tübingen, 1947.

Rothfels, Hans, *Die deutsche Opposition gegen Hitler*, Frankfurt, 1953.

Rousset, David, *L'univers concentrationnaire*, Paris, 1946.

Rousset, David, *Le jour de notre mort*, Paris, 1947.

Rousset, David, *Le Pitre ne rit pas*, Paris, 1961.

Russel of Liverpool, Lord, *The trial of Adolf Eichmann*, London, 1962.

Sanin, V. I., *Dans le camp Sachsenhausen*, Moscou, 1961 (russe).

Schellengers, Walter, *Le chefdu contre-espionnage nazi parle*, Paris, 1957.

Schlabrendorf, Fabian von, *Offiziere gegen Hitler*, Zurich, 1951.

Schlierbach, Helmut, *Die poIitische Polizei in Preussen*, Frankfurt, 1938.

Schmidt, Walter A, *Damit Deutschland lebe*, Berlin, 1958.

Schnabel, Reimund, *Macht ohne Moral*, Frankfurt am Main, 1958.

Schoenberner, Gerhard, *Der gelbe Stern*, Hamburg, 1961.

Schoenberner, Gerhard, *Wir haben es gesehen*, Hamburg, 1962.

Scholl, Inge, *Die weisse Rose*, Frankfurt, 1952.

Schulz, Arnold, *Schutzhäftlinge 409 — Essen-Steele « Ruhr »* : Webels, 1947.

Schuschnigg, Kurt von, *Requiem in Rot-Welss-Rot*, Zürich, 1946.

Schweder, Alfred, *Politische Polizei*, Berlin, 1937.

Seding, Christoph, *Das Reich und die Krankheit der europäischen Kultur*,

Hamburg, 1943.

Seigewàsser, Hans, *Solidarität und Widerstand*, Berlin, 1961.

Seip, Didrik Arup, *Hemma och Flendeland 1940-1946*, Stockholm, 1960.

Selbmann, Fritz, *Die lange Nacht*, Halle (Saale), 1961.

Seraphim, Hans Günther von, *Das politische Tagebuch Alfred Rosenbergs*, München, 1956.

Siewers, F., *Journal, document 488-PS-IMT.*

Skorzeny, Otto, *Skorzeny's Secret Memories*, New York, 1950.

Stein, Georg, *Die Cäsur der Enischeldung*, Luxembourg, 1946.

Steinberg, Lucien, *Documents All. sur l'Afaire Grynwpan dans « Le Monde juif »*, 1964.

Tillon, Germaine, *Réflexions sur l'étude de la déportation, Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, 1954, n° 15-16.

Tournoux, J. R., *L'histoire secrète*, Paris, 1962.

Trevor-Roper, *Les derniers jours de Hitler*, Paris, 1947.

Ulrich, Per, *Tegninger Fra Tyske Koncentrationslejre*, Kobenhavn, 1945.

Urbanczyk, Stanislaw, *Uniwersitet za kolczastym drutem*, Krakau, 1946.

Volavkova, Hana, *The Pinkas Synagogue*, Praha, 1955.

Wahl, Trygve, *Mennesker og sinn bak piggtraden « Magazinet »* n° 1,2/1946.

Wahl, Trygve, *Arkivet « Magazinet »* n° 21/1945.

Watzdorf, Bernhard et Charisius, Albrecht et Voerster, Alfred, *Getarnt, Entdeckt und aufgerleben*, Berlin, 1961.

Weibel-Altmeyer, Heinz, *Die Bestie von Dachau, Neue Illustrierte Köln*, n° 19/1961.

Weibel-Altmeyer, Heinz, *Die Bestie von Dachau, Neue Illustrierte Köln*, n° 20/1961.

Weiss, Dr Bernhard, *Polizei und Politik*, Berlin, 1928.

Weissauer, Ludwig, *Soldatengeist, Nibelungen*, Berlin, 1941.

Weiss-Ruethel, Arnold, *Nacht und Nebel. Ein Sachsenhausen-Buch*, Berlin-

Postdam, 1949.

Weliczker, Léon et Davidson-Draëngerova, Gusta et Hèscheles, Janina et szacwajnkranc, Noemi et Goldkorn, Dorka, *Im Feuer vergangen,* Berlin, 1958.

Wellers, Georges, *De Drancy à Auschwitz,* Paris, 1946.

Welskopf-Henrich, Lieselotte, *Jan und Jutta*, Berlin, 1955.

Wessermann, Charles, *Das Rote Kreuz im Konzentrationslager Nazi-Deutschlands. Die Weltwoche*, 30.8.1963.

Wetzel, Hans, *Der Generalplan-Ost*, une documentation de la Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte, Stuttgart, édition spéciale, Juli 1958.

Winzer, Otto, *Zwölf Jahre Kampfgegen Faschismus und Krieg*, Berlin, 1957.

Wighton, Charles, *Heydrich,* London, 1962.

Wirsing, Giselher, *Zwischeneuropa und die deutsche Zukunft*, Iéna, 1932.

Wirsing, Giselher, *Engländer, Juden, Araber in Palästina*, Iéna, 1940.

Wirsing, Giselher, *Hundert Familien beherrshen das Empire,* Berlin, 1941.

Wirsing, Giselher, *Der Masslose Kontinent*, Berlin, 1943.

Wolff, Karl, *Heinrich Himmler, Neue Illustrierte*, Köln, n° 17/1961.

Wolff, Karl, *Heinrich Himmler, Neue Illustrierte*, Köln, n° 18/1961.

Wormser, Olga, *Le rôle du travail des concentrationnaires dans l'économie de guerre allemande. Revue de l'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, juillet-septembre, 1954.

Wulf, Joseph, *Heinrich Himmler*, Berlin, 1960.

Wulf, Joseph, *Bormann,* Gütersloh, 1962.

Wunderlich, Rudolf, *Le combat est déclenché*, Moscou, 1961 (russe).

Yonov, V. C., *Dans les griffes des assassins*, Moscou, 1961 (russe).

Zaborowski, Jan et Poznanski, Stanislas, *Sonderaktion Krakau,* Warszawa 1964.

Zarnikov, Wilhelm, *Neun Jahre lebendig begraden*, Hamburg, 1946.

Zen, J., *Das Konzentrationslager Auschwitz-Birkenau,* Varsovie, 1955.

Ziemessen, Dietrich, *Der Malmedy-Prozess,* München, 1952.

Zjuzkov, S. A., *Cela nous n'oublierons pas,* Moscou, 1961 (russe).

Zotov, A. S., *Les années en prison*, Moscou, 1961 (russe).

Anonyme, *The black book of Polish Jewry*, New York, 1943.

Anonyme, *SS-im Einsatz*, Documentation du Comité antifasciste dans la RDA, Berlin, I960.

Anonyme, *Dienstalters-Liste der SS*, Berlin, 1944.

Anonyme, *Organisationshuch der NSDAP*, 1943.

Anonyme, *Buchenwald*, Berlin, 1960.

Anonyme, *Die Frauen von Ravensbrlick*, Berlin, 1960.

Anonyme, *Kalender der Sicherheitspolizei* für das Jahr 1943.

Anonyme, *Das Recht der NSDAP*, 1937.

Anonyme, *Sie starben für Dich!* Landesausschuss « Opfer des Faschismus », 1945.

Anonyme, *An die Lebenden, les dernières lettres des résistants allemands*, Leipzig, 1959.

Anonyme, *La guerre derrière les barbelés*, Moscou, 1958.

Anonyme, *Jehovas Zeugen ins Gottes Vorhaben*, Wiesbaden, 1960.

Anonyme, *Christlicher Wderstand gegen den Faschismus*, Berlin, 1955.

Anonyme, *Danske l tyske konzentrationslejre*, Nordisk-Verlag, Kobenhavn, 1945.

Anonyme, *Todeslager Sachsenhausert*, ein dokumentarischer Bericht vom *Sachsenhausen-Prozess* 1947, Berlin, 1947.

Anonyme, *La résistance contre Hitler*, (20 juillet 1944), Bonn, 1960.

Anonyme, *Unter Auschluss der Oeffentlichkeit*, Reutlingen, 1947.

Anonyme, *Erkämpft das Menschenrecht* (Lebensbilder und letzte Briefe antifaschistischer Wideratandskampfer), Berlin, 1958.

Anonyme, *Die Front ist überall*, Erlebnisse und Berichte von Kämpfern des National-Komitees « Freies Deutschland », 1958.

Documentation, *Zur Geschichte der Deutschen antifaschistischen, Widerstandsbewegung 1933-1945*, Berlin, 1958.

Documentation, *Archives secrètes de la Wilhelmstrasse*, Paris, 1951.

Malgré nos recherches, nous n’avons pas réussi à identifier les ayants droit d’Édouard Calic. S’il y en a, nous les remercions de bien vouloir se faire connaître.

1 Sécurité Centrale du *Reich*, chargée de coordonner tous les services de police. La *Sichercheltsdlent* (S.D.), service de sécurité, est le « 3e Bureau » de la RSHA et la *Geheime-Staats-Polizei* (Gestapo), police secrète de l'État, son « 4e Bureau ». La RSHA n'est qu'un des 12 départements de l'Ordre Noir, *Schutz-Stafen* (SS), escouades de protection, formation paramilitaire du parti national-socialiste.

2 La *Wehrmacht* désigne l'armée régulière du *Reich*.

3 Je suis à Berlin, officiellement, comme étudiant de sciences économiques à l'Université et journaliste, correspondant du quotidien *Novosti* de Zagreb. Je dois ma situation à la fois au journal et aux échanges culturels, grâce à l'intervention du professeur Albert Bazala, Président de l'Académie yougoslave des Sciences et des Arts.

4 *Auswärtiges Amt* (service étranger), ministère des Affaires étrangères.

5 Otto Strasser, nazi de la première heure, rompit avec Hitler et s'exila à l'étranger.

6 Il fera une brillante carrière dans la police de Himmler.

7 Walter Schellenberg, dans son livre *Le chef du contre-espionnage nazi parle…* (Paris, 1957) qui présente sa version de l'enlèvement, parle d'un « agent » allemand (p. 82) et pour faire croire à ses dires donne le numéro de registre secret F 479. Il est étonnant que Schellenberg qui a mis en cause tous les personnages qui ont participé à cette affaire, n'ait pas donné le nom de F 479. Ce n'est pas pour avoir voulu dissimuler un agent, après la guerre, mais pour jeter le discrédit sur l'émigration et irriter les Britanniques.

8 Schellenberg, ouvr. cité, p. 92-93.

9 *Völkischer Beobachter*, 9 novembre 1939, p. 2. « Hitler chez ses camarades ».

10 Günther Peis, *Naujocks, l'homme qui déclencha la guerre* (Paris, 1961, p. 61).

11 Naujocks, réveillé à 3 heures 40, disposait à 15 heures de 12 SS triés sur le volet, sur la frontière hollandaise (Günther Peis, *ouvr. cité*, page 157). Notons, ce qui n'a pas grande importance, que Naujocks affirme que Schellenberg a dit: «

Himmler vient de me téléphoner du train spécial du *Führer*. » (p. 158)

12 S. Payne-Best, l'homme que Heydrich proclama l'instigateur et le financier de l'attentat, a décrit l'aventure de Venlo dans son livre *The Venlo Incident* (Londres, 1950). Son témoignage ne diffère pas sensiblement de celui de Schellenberg en ce qui concerne le déroulement de l'enlèvement, mais les explications de Best n'ont guère apporté de clarté sur les machinations des nazis et le but qu'ils visaient en créant cet incident. C'est pourquoi Gerald Reltlinger, historien anglais, accepte la thèse de la coïncidence entre l'attentat de Munich et l'ordre soudain de Himmler d'enlever les Britanniques (*The SS*, Londres, 1956).

13 Hermann Rauschning, ancien Président de la Diète de Dantzig, auteur notamment de *Hitler m'a dit…*

14 Jung et Klausener furent assassinés le 30 juin. Leurs familles reçurent quelques jours plus tard les urnes contenant leurs cendres. La Gestapo interdit aux parents d'inscrire une croix sur les faire-part de décès et de donner les causes de la mort.

15 Les documents trouvés après la guerre confirmèrent les dires d'Otto von Heydebreck, Himmler était partisan du retour de Rœhm et sollicitait de lui une aide financière. Donc il connaissait très bien sa vie privée.

16 *Sturm Abteilungen* (troupes d'assaut).

17 Procès monstre organisé contre les « incendiaires du *Reichstag* » en 1933.

18 Kurt Lüdecke considère Peter von Heydebreck comme un « vrai *condottiere* » qui ne peut pas vivre sans l'action militaire (*I Knew Hitler*, London, 1939, p. 228).

19 Alan Bullock, *Hitler*, Frankfurt, 1964, p. 309.

20 Heinrich Hoffmann, le photographe de Hitler, prétend que le dictateur fut pris de colère lorsqu'il apprit l'assassinat du père jésuite Stempfle (*Münchner Illustrierte*, n° 50, 1954). Hitler aurait dit: « Ces cochons, ils m'ont assassiné mon bon père Stempfle ! » Max Domarus, l'excellent commentateur des discours de Hitler, croit que les trois SS ont été exécutés précisément pour ces raisons (Hitler, *Reden und Proklamationen*, Würzburg, 1962, p. 409).

21 L’opération effectuée par Himmler contre Rœhm et ses amis a pris dans les dossiers de la police secrète le nom de code: « Action des longs couteaux ».

22 André François-Poncet, *Souvenirs d’une ambassade à Berlin*, p. 86.

23 Discours du 13 juillet 1934. Le « livre blanc » paru sur le « 30 juin » en France donne les noms de 116 fusillés et affirme que l’ensemble de l’opération a fait 401 morts. Max Domarus, pense que ce chiffre n’est pas exact, puisque la liste et le nombre des victimes se basent sur le lexique paru dans le *Reich* après 1934 où ne figuraient plus certaines personnalités, mais qui vivaient encore (Domarus, ouvrage cité, p. 409).

24 André François-Poncet, membre de l’Académie française, président de la Croix-Rouge française, ancien ambassadeur de France à Berlin (de septembre 1931 à octobre 1938), m’a confirmé l’authenticité de ses déclarations par une lettre du 6 juin 1964.

25 Alan Bullock, ouvrage cité, pp. 447 et suiv.

26 Max Domarus, *Hitler I Würzburg*, 1962, p. 777.

27 Gérald Reitlinger, *The SS*, London, 1956.

28 Selon les paroles de l’attaché militaire yougoslave, le colonel Vanhnie.

29 Après l’occupation de la Hollande, Max Blokzijl, vêtu d’un uniforme nazi, vint plusieurs fois à Berlin pour discuter de l’organisation de son pays avec Himmler et ses services.

30 Document de Nuremberg PS 1781 et suite.

31 Karl Klee, *Das Unternehmen Seeloewe*, Goettingen, 1953, p. 101.

32 Serguej Koudriavtzev fut ambassadeur soviétique à Cuba à l’époque où Fidel Castro proclama son pays socialiste.

33 Les mémoires de Schellenberg.

34 Triste est cet ordre de la « chevalerie à la tête de mort » où l’élite comprend 83 nobles allant du *Standartenführer* à l’*Obergruppenführer*. On compte 21

princes héritiers, comtes *Freiherr* (barons) et chevaliers du *Reich* sur 159 *Obergruppenführer* et *Gruppenführer*, c'est-à-dire un pourcentage dépassant 13 %. Sur 89 titulaires du grade de *Gruppenführer* (lieutenant général), 15 sont nobles, donc presque 17 %. Le prince héritier Waldeck-Pirmont a même l'honneur d'être commandant du camp de concentration de Buchenwald. Quand on sait que la noblesse ne forme pas un pour mille de la population allemande, on peut mesurer à quel point Himmler tenait à confier les postes de commande à l'aristocratie traditionnelle. Mais, puisque la *Weltanschauung* (conception du monde) qu'il professe, crée aussi une nouvelle noblesse, celle de *Blut und Roden* (sang et sol) – comme l'a formulé Walter Darré, chef de la paysannerie et ami du *Reichsführer* – il nous faut considérer le reste des *Gruppenführer* comme appartenant également à l'aristocratie. (Plus amples détails dans le catalogue édité par Himmler, *Dienstalters-Liste der SS*, Berlin, 1944).

35 Alan Bullock, *Hitler, 2. Der weg zum Untergang*, Frankfurt/Main, 1964, page 746.

36 La Gestapo faisait répandre le bruit d'une opposition des généraux, en utilisant le renvoi de Blomberg, Fritsch et Beck.

37 Lorsque Hespers présentait sa version de l'incident de Venlo, il ignorait le véritable nom du « général ». Aujourd'hui on le sait. Il s'agit du D[r] Max de Crinis, originaire de Graz (Autriche) qui fut professeur à l'Université de Berlin, directeur de la section psychiatrique de l'hôpital de la Charité, conseiller de Himmler pour les questions psychologiques.

38 Le « général » qui accompagnait Schellenberg, *alias* Schaemmel.

39 Theo Hespers, 1903-1943, édita à Bruxelles et Amsterdam pendant son émigration, le magazine catholique *Kameradschaft* qu'il faisait entrer clandestinement en Allemagne. Plusieurs de ses amis ont été, eux aussi, condamnés en 1937. Hespers est entré dans l'histoire de la Résistance allemande comme un héros national (Annelore Leber, *Conscience in Revolt*, London, 1957).

40 Schellenberg, ouvr. cité, p. 89.

41 Dans son livre, Payne-Best parle d'un certain « D[r] Franz » à qui il reproche « des faiblesses humaines ». Il ne s'agit pas là de Hespers puisqu'il ressort du

texte que ce Dr Franz est encore en vie [L'auteur écrit en 1966. Note de l'éditeur.]

42 « Les verts », nom péjoratif pour les détenus de droit commun qui portent le triangle vert sur leur poitrine.

43 KZ : abréviation des premières syllabes du mot *Konzentration* et prononcé [Kazet].

44 Ces idées, ces plans, ces mesures sont la synthèse d'observations et de documents que nous décrirons et analyserons au fur et à mesure de notre descente dans l'enfer de Himmler. Il va de soi, que vingt ans après la chute du *Reich*, il est maintenant possible de combattre certaines affirmations intéressées, émises au lendemain de la guerre, mais qui ont fini par s'imposer au point qu'elles sont acceptées par les « experts ».

45 Doc. n° 385.

46 Partie du camp réservée aux prisonniers de marque où une baraque construite en « dur » est compartimentée en cellules (*Zellen*).

47 Voir *Illustrierter Beobachter* du 31 novembre 1939.

48 Koyetski s'est même entretenu avec Grynszpan, le « terroriste » meurtrier de von Rath, à Paris, en novembre 1938. Je note ici que selon le témoignage de Koyetski, Grynszpan lui aurait confié avoir tiré sur l'ambassadeur avec la complicité de la police française et être protégé par elle et par la famille Rothschild. Même technique de provocation.

49 Elser occupait les cellules n° 13, 14 et 15 réunies en une seule, car les SS dormaient avec lui pour éviter un suicide.

50 Schellenberg prétend que « Hitler considérait que la Gestapo avait essuyé un échec des plus graves en ne découvrant rien au sujet d'Elser ». (Ouvrage cité, p. 97). Il est plus vraisemblable que Hitler considérait toute l'affaire comme d'autant plus déplorable qu'elle avait été mise en route par Heydrich, qui n'en avait pas suffisamment mesuré les conséquences.

51 Ce Karl dont Elser parlait à Koyetski était Karl Kuch, un Allemand émigré en Suisse, devenu citoyen helvétique. Il se rendait souvent en Allemagne. Au

printemps 1939, on le trouva mort dans sa voiture, écrasée contre un arbre. Il n'est pas exclu que la Gestapo connaissant les rapports entre Kuch et Elser, communisant, a préféré l'utiliser comme van der Lubbe, que de l'expédier dans un KZ.
En raison de ses opinions politiques et de son désir de venger son camarade, Elser a accepté le rôle qui lui était attribué, selon le plan de Heydrich dans la grande provocation : *Unternehmen Verschwörung des Weltjudentums* (action de la conspiration de la juiverie mondiale), acte extrêmement important dans un système totalitaire. Il avilit l'adversaire dont on a décidé la suppression.

52 Schellenberg, ouvrage cité, p. 98.

53 *Deutsche Erd-und Steinwerke.*

54 DOC. n° 385.

55 « Rabiot ».

56 L'*Aktion* Reinhard a spolié à peu près 2 millions de Juifs dont la majorité furent tués entre juin 1942 et août 1943 dans les camps de concentration situés au dehors des frontières du *Gross-Reich*. Le nom « Reinhard » vient du prénom de Heydrich. C'est donc en son honneur et en sa mémoire que le *Einsatz* (intervention) Reinhard commença sur l'ordre de Himmler. Cette opération englobait plusieurs actions entre autres le transport vers l'Est de 3 000 Juifs du ghetto privilégié de Theresienstadt, l'envoi d'une centaine de Juifs aisés et intellectuels vers Sachsenhausen où ils furent tués immédiatement après leur arrivée. La mort de Heydrich provoqua aussi des persécutions à Berlin. Gœbbels a noté dans son journal, le 29 mai, qu'on avait arrêté à Berlin quelque 500 Juifs et qu'il laisserait tuer 100 à 150 Juifs pour chaque crime commis. Sur la persécution des Juifs après l'attentat, voir Zdenek Ledorer, *Ghetto Theresienstadt*, London, 1953. Les 150 Juifs arrêtés à Berlin ont été exécutés à Sachsenhausen et leurs propriétés mises à la disposition du président du département des finances. Dans une commémoration célébrée à Berlin après la mort de Heydrich, l'amiral Canaris pour honorer sa mémoire, d'une voix pleine de pathos et avec les larmes aux yeux, déclara devant les policiers de la RSHA, qu'il avait perdu en leur ancien chef son ami et que le *Reich* déplorait la disparition d'un grand homme. (Abshagen, *Canaris*, Stuttgart, 1949, p. 149.)

57 Châteaux de l'Ordre où on enseignait la doctrine SS et la pratique du

génocide.

58 La plupart de ces plans conçus par le professeur Wilhelm Kreis s’inspirent de l’architecture locale : les monuments prévus aux bords du Nil ressemblent à des temples pharaoniques, décorés de l’aigle prussien ; ceux pour l’estuaire du Dniepr à d’énormes modules d’une hauteur de 130 mètres également ornés d’aigles.

59 « Paysagistes » : profession du domaine de l’architecture, poussée à l’extrême par les nazis, vu les possibilités fournies par les myriades d’hommes en esclavage.

60 « Cest une architecture petite mais très chaotique, digne des *compradores* coloniaux », aurait dit Hitler à son entourage le 28 juin après avoir visité les monuments de Paris.

61 « Loin, loin est mon pays natal, si loin, si loin… »

62 En 1944, les Allemands ont arrêté la fabrication « zébra ». On eut le droit de récupérer les vieux vêtements des morts. Même les troupes allemandes reçurent des manteaux tirés des stocks saisis aux Italiens et aux Hongrois. Un wagon d’uniformes non utilisables parvint à Sachsenhausen, de splendides uniformes de la garde royale hongroise, avec soutaches et brandebourgs. On voulait en habiller le commando Speer. Mais au dernier moment, on s’est rendu compte que Berlin était trop près, que la nouvelle se propagerait. Pohl décida de les distribuer dans les différents camps.

63 « Vite, vite… coucher… ramper… lever… plier les genoux… sauter… vite, vite… allons, allons. »

64 Puisqu’on n’a pas le compte exact des autres camps. Ce n’est que sur la base de l’action Reinhard jusqu’au début 1943 et le compte effectué à Sachsenhausen que l’on peut évaluer approximativement l’ensemble des bénéfices de récupération.

65 Nous avons estimé que la valeur de l’ensemble du butin de Sachsenhausen, objets de valeur, vêtements, devises totalisent environ 140 millions de marks, sans compter les récupérations des aurifications et des biens cachés.

66 Cette évaluation de 3 milliards de DM concorde avec celle faite sur la base

du nombre de montres confisquées à Sachsenhausen et les réparations faites par l’ *Uhrmacherkommando* dans notre camp sur les montres prélevées dans tous les camps (cf. p. 126).

67 Ne pas confondre avec Linz, ville vouée par Hitler au plus grand avenir.

68 Ces collections devaient aussi constituer un gage dans les pourparlers de paix, mais pour Hitler et pour Bormann, non pour Himmler.

69 *Les Fondements du XIXe siècle.*

70 *Genickstand*, traduction littérale: « le stand de la nuque », appareillage mis au point par les services techniques de la RSHA, pour la suppression individuelle des détenus. Il se trouve installé au crématoire. Au chapitre VI nous donnons les indications sur son utilisation.

71 *Sunday Dispatch*, 16 octobre 1955.

72 J’ai retrouvé après la guerre Leo Haas, qui m’a donné quelques dessins, faits par lui pendant son passage au commando des faux-monnayeurs. J’ai eu aussi l’occasion de m’entretenir longuement en 1963 avec Peter Edel. C’est grâce à leurs informations que je suis en mesure d’apporter les révélations contenues dans ce chapitre. On en trouvera d’autres sous forme de déclarations diverses dans les épisodes de la fin de la guerre, chapitre XIII, car, selon Himmler, la Bank of England devait fonctionner dans les grottes des Alpes jusqu’au déclenchement des hostilités escomptées par les nazis entre Russes et Américains.

73 Walter Hagen, *Unternehmen Bernhard*, Wels und Stanberg.

74 Walter Hagen, parlant des Croix de Guerre, vraisemblablement a fait erreur. Ce ne sont pas les Juifs des baraques 18 et 19, qui les obtenaient, mais les criminels allemands qui s’engageaient dans les troupes de choc. En récompense des massacres commis lors de l’écrasement du ghetto de Varsovie, du soulèvement dans la capitale polonaise et au cours des opérations contre les populations civiles en Ukraine, en Slovaquie, en Yougoslavie. Mais sur ces tragédies, l’ancien agent secret de Himmler se tait. Dans ses Mémoires, il a préféré insister sur le pittoresque des baraques 18 et 19. « C’est une honte qu’on puisse publier de pareils textes émanant de gens dont nous fûmes victimes et qui ridiculisent la tragédie des déportés en racontant qu’on obtenait une nourriture

spéciale et par-dessus le marché la Croix de Fer », m'a dit Peter Edel, lors de la conversation que j'ai eue avec lui, après la guerre.
Leo Haas, lui, a qualifié la manière dont les anciens SS ont présenté, depuis 1945, l'opération « Fausse Monnaie » de « fumisterie et de récidive de la colossale escroquerie, commise par eux, pendant la guerre ».

75 Il fut mon professeur d'Histoire à l'Université de Berlin, et c'est de lui que je tiens une partie de ces informations.

76 *Völkischer Beobachter*, le 9 novembre 1940.

77 Walter Hagen, *ouvr. cité.*

78 Hœttl a affirmé que Ciano lui aurait proposé d'aller écouler de la fausse monnaie en Amérique du Sud.

79 En 1962, j'ai eu l'occasion de recevoir de la bouche même du président de la Turquie, Ismet Inonu, la confirmation que les représentants de l'Allemagne avaient cherché à obtenir le passage des troupes du *Reich* pour combattre les Anglais au Moyen-Orient.

80 *Sunday Dispatsch*, 16 octobre 1955.

81 Après la guerre, j'ai constaté que les dires des médecins étaient exacts. Du document 010 du procès des médecins de Nuremberg, on voit que même le *SS-Reichsarzt* Gravitz, le 1er juin 1943, par une lettre à Himmler, demande la permission pour le docteur Dohmen, SA-*Führer* de travailler à Sachsenhausen. Il avait besoin de huit déportés condamnés à mort, si possible jeunes, dans le cadre du lazaret KL pour accomplir des recherches.

82 La superficie de la baraque étant de 52 x 8,5 = 442 mètres carrés, les hommes n'y disposaient, étant donné la hauteur du plafond – 2,25 m – que de 1000 mètres cubes d'air. Les lits étaient superposés en trois étages et l'on est arrivé à se coucher à cinq dans deux lits! Pour rejoindre sa place, il fallait ramper les uns sur les autres. Atmosphère abominable! Poussière et cris. Surtout aux moments où nous nous levions et où nous nous couchions, sans parler des disputes et des injures lors de la ruée pour les couvertures et les emplacements d'accès facile.

83 Le commandant, avant la guerre, nourrissait, comme l'affirment les

politiques allemands, une grande affection pour les ours, les aigles, les singes, les chiens de pure race. Il avait installé son petit zoo personnel dont les détenus assuraient l'entretien.

84 Friedrich Nietzche, *Zur Genealogie der Moral*, 1887, p. 177.

85 Himmler avait donné en janvier 1942 des directives à la RHSA concernant les exécutions secrètes en mettant en valeur leur caractère d'intimidation. Elles s'appuyaient sur l'ordonnance à l'adresse de la *Wehrmacht*, signée du général Keitel et qui prescrivait que les peines de mort, pouvaient être exécutées a) dans les territoires occupés, si elles y ont été prononcées; b) sous condition que l'exécution ait lieu dans les huit jours qui suivent l'arrestation (*Nacht und Nebel-Erlass* du 12/12/1941). Si ces deux conditions sont remplies, l'effet d'intimidation (cherché) est obtenu, selon le *Führer* et le commandant de l'armée. Dans tout autre cas, les délinquants seront ramenés en Allemagne. L'effet d'intimidation résultera alors, selon Himmler a) de la disparition sans trace du responsable; b) de l'absence totale d'information sur le destin du disparu. (IMT IV P 151, Document PS 668).
Himmler se félicite de ces « innovations », en raison de la collaboration entre la *Wehrmacht* et ses services. Plus important encore pour lui : les délinquants raflés par la *Wehrmacht* lui seront remis pour l'application du décret *« Nacht und Nebel »*. La position prise par Keitel n'est qu'une modification de son décret du 16/9/1941, concernant la lutte contre les partisans dans les Balkans lorsqu'il a ordonné que « pour un soldat allemand assassiné, 50 à 100 rebelles seront abattus ; la méthode de l'exécution doit encore renforcer l'effet d'intimidation » ; en d'autres termes, vous avez les mains libres pour pendre, fusiller et couper les têtes.

86 Ce qui intéresse Himmler dans le châtiment pénitentiaire n'est pas le sentiment de la justice, mais celui de l'« ordre » qu'il a établi. Il lui faut donc obtenir le plus possible de « sujets ». Leur traitement ultérieur étant de sa compétence. Aussi demande-t-il à la *Wehrmacht* et au ministère de la Justice de lui livrer le maximum de délinquants. Des contrats pour remettre les hommes « raflés » par l'Armée, et ceux en instance de passer devant les tribunaux, furent conclus entre Himmler et Thierack, ministre de la Justice.
La délégation de la juridiction par l'Armée et la Justice signifie dans la pratique qu'un gamin arrêté sur le front, comme suspect, un ouvrier arrivé en retard à son travail, une domestique en conflit avec sa patronne sont automatiquement remis à la Gestapo. C'est à elle que revient la mission d'envoyer au camp les

indisciplinés. Or, là, le commandant a le droit d'infliger les peines les plus lourdes, même la pendaison pour indiscipline ou pour vol. Privés de soins médicaux, sous-alimentés, croupissant dans des geôles, ces déportés sont pratiquement condamnés ou soumis à un travail à mort.

87 Musulmans: terme péjoratif pour les malheureux, exténués, qui se trouvent dans une « baraque de convalescence », pratiquement l'antichambre du crématoire puisque les « musulmans » ne reçoivent pas la ration du « travailleur ». Le mot « musulman » est la transformation phonétique du mot *Muselmann* (clochard).

88 Les trois adjoints du commandant sont chargés respectivement de la discipline, de la main-d'œuvre, des secrets du *Reich*, relations avec la Politische Abteilung et exécutions individuelles et massives.

89 Les contremaîtres dans les camps du sud, notamment à Buchenwald, Dachau, Mauthausen, on les appelle « Kapos ». Certains, après la guerre, se sont ingéniés à prouver que ce mot fut créé par les SS en utilisant les initiales *Konzentrationslager Polizei*, mais cette déduction est plus qu'erronée, car les SS appellent les camps KL. Donc ces préposés au travail devraient logiquement porter le nom de Kaelpo. Cependant jamais ces syllabes n'ont été prononcées par un SS. *Capo* est un mot d'origine italienne.

90 Le nombre des KL, défini officiellement par les SS, change selon les modifications territoriales du *Reich*, l'occupation de l'Europe et la répartition des compétences entre les SS et les autres organismes de l'État. Les SS convoitent même les camps qu'ils n'administraient pas, pour des raisons politiques ou économiques; « l'objet des litiges », les détenus, sont catalogués par les services SS, par la Gestapo. Les hommes de Himmler peuvent extraire de ces camps, en dehors de leur compétence, qui leur plaît. Ils ont toujours pour eux la raison d'État.

91 Stettin, capitale de la Poméranie (300 000 h) port important sur la Baltique. Schneidemühl, capitale de la province Grenzmark (50 000 h) centre de communications ferroviaires et d'industries aéronautiques.

92 Déjà le 9 novembre 1939, le *Völkischer Beobachter*, l'organe du Parti donnant la première nouvelle de l'attentat de Munich et le chiffre de six morts et soixante blessés, annonce: « Maintenant nous allons balayer sans scrupules le

reste des ennemis vivant sur les territoires du *Gross-Reich* ». Puisque cette menace figure dans le communiqué officiel publié en première page, sur trois colonnes, il est bien évident que sa publication n'aurait pu se faire sans le consentement de Himmler et même du Führer. Lignes très significatives qui semblent avoir échappé aux historiens du IIIe *Reich*.

93 Selon les ordres du chef de la SD, les parents des déportés *Nacht und Nebel* (nuit et brouillard) ne seront pas avertis de la mort de leurs proches. Le cadavre sera détruit et le lieu d'incinération ou d'inhumation demeurera inconnu. (IMT IV P 303).

94 « Bienvenue aux transférés », tels sont les mots que pouvaient lire les déportés arrivant à Treblinka. Ce camp où l'on assassinait Juifs et Polonais étant situé dans une vaste plaine désertique, Heydrich fit aménager une gare importante, une gare à la Potemkine, afin que les déportés s'imaginent entrer dans une grande et superbe ville. Le transfert devait s'accomplir *relbungslos* (sans difficultés) ; un incident pouvait provoquer des troubles et le dérèglement de l'opération.

95 IMT S 287, Document PS 502.

96 IMT II S 505.

97 IMT VI S 17 C.

98 La sélection raciale est un procédé en évolution mal défini et difficilement applicable par les organismes différents dont elle ressort: la Gestapo, le département de la race « service hygiénique » de l'Inspection des camps, service juridique de la Police d'ordre et du « Bureau personnel du *Reichsführer* ». Himmler aime être l'arbitre des cas spéciaux. Ce qui lui importe surtout, c'est l'aspect physique de l'homme. Nous présenterons quelques cas de ces interventions du *Reichsführer* dans le chapitre VI.

99 Mais si Himmler avait ordonné de procéder à une analyse onomatique des noms de famille portés sur les annuaires téléphoniques de Berlin, il aurait constaté que pour 60 % de ces noms, le radical ou la terminaison vient du slave. Rien d'étonnant à ce que le général Johannes Blaschkowitz, commandant militaire en Pologne remette le 15.2.40, au général Walter von Brauchitsch, un mémorandum à l'adresse du *Führer*, protestant contre les traitements infligés à

la population slave, vu que « les mélanges entre les Slaves et les Germains ont donné d'excellents Prussiens ». Le point de vue de ces deux officiers supérieurs (aux noms nettement slaves) a certainement influencé Hitler lorsqu'il les révoqua plus tard.

100 Auschwitz est construit sur un terrain de 200 000 ha. Sa capacité d'extermination est prévue : 2 000 à 3 000 personnes par jour.

101 Léon Blum, *Mémoires*, Paris, 1955, p. 534.

102 Bernburg, un des centres de l'Action 14,13 F (euthanasie).

103 König, le commandant d'exécution du 1er Bataillon du régiment 724 notifie dans son rapport à l'OKW qu'il a fusillé 2 300 personnes entre le 17 et le 25 octobre 1941 « de différents âges et métiers », mais d'après les recherches faites après la guerre, les troupes s'étant livrées à un massacre général, le nombre des victimes dépassa 7000. *Kragujevatz*, texte et récit, Belgrade, 1961, p 234.

104 Dans les documents de Nuremberg, on trouve la preuve que Himmler n'était pas le seul à pratiquer les rafles d'enfants, sa conception avait fait école dans la *Wehrmacht*. Ainsi l'armée de l'Ukraine Nord, sous les ordres du maréchal Model, s'est livrée à ces « rafles » (opération Foin) NCA III p. 71-73 ND PS 031.
Dans les documents concernant le ministère de l'Est (Rosenberg), nous lisons en date du 12.6.1944 : « L'armée du centre a décidé l'arrestation de 40 000 à 50 000 enfants de 10 à 14 ans. La mesure est proposée par la IXe armée… elle est extrêmement favorable à l'industrie allemande. Son but est d'empêcher un renfort direct des forces ennemies, mais aussi de réduire son potentiel biologique ». Les officiers, commandant ces opérations, semblent avoir suivi les cours idéologiques de Himmler.

105 Les SS doivent eux aussi aimer les animaux. Himmler patronnait même la Société qui s'occupait de ramasser en Bavière et auprès du Lac de Constance les migrateurs tombés épuisés par le voyage. Par wagons, il les faisait transporter en Italie.

106 Édouard Michelet, *Rue de la Liberté*, Paris, 1955, chapitre XI : « Notre-Dame de Dachau » p. 109.

107 *Gesellschaft zur Foerderung und Pflege deutscher Kulturdenkmäler.*

108 Le caractère de Wewelsburg, haut lieu du messianisme SS, est confirmé par le témoignage à Nuremberg du général von dem Bach-Zelewski qui, se souvenant d'un discours prononcé par Himmler à Wewelsburg, affirme que le *Reichsführer* les avait avertis que durant le premier assaut contre l'URSS, il faudrait éliminer au moins 20 à 30 millions d'hommes. Nous donnerons plus de détails sur les méthodes de cette croisade au chapitre IX, lorsque nous parlerons de la guerre totale de Himmler.

109 L'Association *Ahnenerbe* que contrôlait personnellement Himmler, groupait les savants de différentes disciplines dont la recherche peut enrichir le patrimoine culturel et philosophique allemand.

110 Les personnalités du Parti et des organismes SS qui fréquentaient les réunions du Cercle d'amitié, sont: le collaborateur de Schacht, Hans Kehr, le directeur du ministère de Travail, Wilhelm Bœrger, le secrétaire d'État du ministère de la Propagande, docteur Werner Neumann, le commissaire général des finances et de l'économie, Hans Fischbœck, et, pour le bourgmestre de Hambourg, Carl Krogmann. Quant aux SS, ils étaient représentés par l'E.M. du *Reichsführer*, Karl Wolff, la WVHA, par Oswald Pohl, la RSHA, par Otto Ohlendorf, le service SS sanitaire, par le docteur Friedrich Dermietzel, le représentant de l'*Obergruppenführer* Lorenz (bureau de colonisation), docteur Hermann Behrends et les *SS-Führer* Erich Felgenfeld et Erwin Rœsener. La science SS est toujours présente: les professeurs Walter Wuest, Wolfram Sievers et le docteur Ernst Schaefer, tous trois grands spécialistes des questions raciales ne manquaient pas une réunion. Walter Wuest fut recteur de l'Université de Munich et chef du service *Ahnenerbe* dans l'E.M. de Himmler.

111 Oswald Pohl en donnant ces renseignements parle d'Oranienburg où sont concentrées les industries SS, (ND NI 382). Mais la main d'œuvre se composait en grande partie de déportés.

112 *Das Schwarze Korps*. VI/3 – 1941.

113 Guenther professe l'éveil culturel *(kulturelle Besinnung)*, la conservation de la race germanique et une renaissance politique fondée sur les sources héréditaires *(Neugestaltung im Geiste des Erbes)*, enfin l'idéal politique racial *(rassenpolitisches Ideal)* de l'homme nordique. Ses œuvres marquantes sont :

Rassenkunde des deutschen Volkes, Rassenkunde Europas, Rassenkunde des jüdischen Volkes.

114 Salomon Reinach, *L'Origine des Aryens*, 1892, p. 90.

115 Ludwig Weissauer, *Soldatengeist*, Nibelungen, Berlin, 1941.

116 Edward Crankshaw, *Gestapo*, Berlin, 1959, p. 17.

117 Eugen Kogon, *SS-Stant*, Berlin, 1947, p. 342.

118 *Cahiers trimestriels d'histoire contemporaine*, Stuttgart, 1953, p. 382.

119 Un rapport de la *Wehrmacht* illustre l'état d'esprit des « anges exterminateurs » : « Les difficultés morales dans l'armée ne proviennent pas des exécutions même, mais surtout des ensevelissements des cadavres, la plus grande partie du temps est consacrée à creuser la fosse, pourtant la fusillade va très vite (100 hommes en 40 minutes) » écrit le lieutenant Walter, sur les exécutions en Serbie et il ajoute: « Ces fusillades au début ne font aucune impression sur mes soldats, mais déjà le second jour, on s'aperçoit que, lors d'exécutions qui durent longtemps, chez certains d'entre eux, les nerfs se brisent. Pendant le temps de l'exécution, selon mes observations personnelles, il n'y a aucune difficulté mentale, mais elles surgissent après quelques jours quand les soldats, le soir, ont le temps, dans la tranquillité, de réfléchir sur ces actes ». (Texte pris du rapport secret 437/41 du lieutenant B. Walter de la 404e Division d'Infanterie.)

120 *Raum, Geist, Tod und Erbe des nordrassischen Indogermanentums*. Kurt Schrötter, *Walther Wüst, Tod und Unsterblichkeit,* Berlin, 1940.

121 Selon le protocole du procès de Sachsenhausen, cité dans le livre, *Todeslager Sachsenhausen*, Berlin, 1948.

122 Lutz von Schwerin-Krosigk, *Es geschah in Deutschland*, Tübingen-Stuttgart, 1959, p. 384.

123 Edward Crankshaw, *Gestapo*, Berlin, 1959, p. 131.

124 Procès d'Oswald Pohl, document n° 743.

125 Albert Ganzenmüller assura le transport vers les camps de la mort des Juifs, des peuples de l’Est, et de la main-d’œuvre déportée qui travaillait dans les camps situés sur le territoire du *Reich*. Par sa lettre du 28-7-1942, il communique à Karl Wolff, chef d’E.M. de Himmler que depuis 14 jours déjà, on transporte par voie ferrée 5 000 Juifs par jour vers Treblinka. (Procès Pohl, Document n° 2207.)

126 Dans l’*Auswärtiges Amt*, le seul élément non sorti des SS était le secrétaire d’État, Martin Luther, protégé du *Führer* lui-même, et à qui l’on avait confié le soin de traiter les questions juives avec les alliés de l’Allemagne. Aussi osera-t-il tenir tête aux SS et faire sa politique personnelle. Le « corps noir » ne le lui pardonnera pas. Au début de 1943, je le verrai, lui aussi, comme prisonnier à Sachsenhausen, portant un brassard : *Ehrenhäftling* (détenu d’honneur). J’aurai avec lui de longues conversations qui me permettront de comprendre à quel point les rivalités s’opposaient dans la hiérarchie suprême des SS et les méthodes utilisées par Himmler et son entourage.

127 Werner Best, ouvrage cité, p. 50.

128 Frank, Himmler, Best, Höhn, *Grundlage der deutschen Polizei*, Hamburg.

129 *New York Times*, 13 mars 1944.

130 IMT, Bg. 29, Nuremberg 1948, pp. 185-186, document 1972 PS.

131 Ce texte a été transmis à la postérité par Kurt Gerstein (*Augenzeugenbericht zu den Massenvergasungen, Vierteljahrchepte für Zeitgeschichte*, Stuttgart, 1953.)

132 Le journal de Gœbbels, en date du 27 septembre 1943, montre la crainte des dirigeants nazis que les Russes, progressant vers l’ouest, puissent trouver des tombes qui leur permettraient d’accuser l’Allemagne de crimes, comme ceux de Katyn. La note de Gœbbels est écrite deux jours après la prise de Katyn, par les Russes. Gœbbels Tagebuch, p. 454.

133 L’*Oberführer* Paul Blobel, architecte à Düsseldorf, fut dès 1941 pour Heydrich, un des techniciens de la chambre à gaz. En 1943, Himmler, par l’intermédiaire d’Eichmann fait appel à lui pour trouver les procédés les plus aptes à faire disparaître les charniers et au besoin à fabriquer une broyeuse, capable de pulvériser les os des cadavres. Selon le témoignage de Gerhard

Adametz, la mission de Blobel était de « nettoyer » les cadavres des territoires d'où les Allemands se retiraient. (IMT VII p. 651). Selon les témoignages polonais, les charniers « réadaptés » par Blobel, étaient admirablement camouflés par des plantations de jeunes pins, et durant le travail, le lieu était protégé par des bâches pour que les avions soviétiques ne puissent pas les repérer. Au procès d'un groupe d'*Einsatztruppen*, en 1948, Blobel n'a pas démenti ces assertions. Il fut condamné à mort et pendu en 1951, dans la prison de Landsberg.

134 *Die Welt*, n° 171, 25 juillet 1964.

135 *Neue Kölner Illustrierte*, n° 17-1961.

136 *Neue Illustrierte*, n° 18, 1961.

137 Schellenberg, *Mémoires*, p. 500.

138 Après la guerre, on a appris que la Gestapo avait reçu des informations relativement imprécises indiquant l'île Maddalena comme lieu de détention de Mussolini.

139 Walter Schellenberg, *Le chef du contre-espionnage nazi parle*, Paris, 1957, p. 125.

140 Trygve Wahl, *Mennesker og sinn bak piggtraden. Tre profiler fra Sachsenhausen*, Magasinet, nos 1-2, 1946.

141 Rudolf Hess, *Reden*, München, 1940.

142 Ces études permirent à Brauchitsch, commandant l'Armée d'invasion, d'établir les instructions rédigées sous le titre: « Ordre pour l'organisation et le fonctionnement du gouvernement militaire en Grande-Bretagne. » Elles furent aussi le fondement du rapport du docteur Franz Six sur les activités des SS et servirent à établir la liste spéciale d'arrestations en Grande-Bretagne *(Sonderfahndungaliste)* ainsi que le manuel *(Informationsheft)* formulé par Schellenberg, visant à combattre les institutions politiques, religieuses et culturelles des Îles Britanniques.

143 Dans ses conférences sur Krizanitch, le professeur Uebersberger mettait surtout l'accent sur le fait que les Russes avaient conquis la Sibérie dans un

temps très court, puisqu'en partant de l'Oural au Xe siècle, ils atteignirent les côtes du Pacifique vers 1650. Les Cosaques avaient déjà parcouru une route de près de 9 000 km. Malgré cette distance, les tsars, conseillés par des militaires allemands, se préparaient par la force, ou la voie diplomatique, à soumettre sous leur domination l'empire chinois. La sagesse du Conseiller militaire allemand consistait à cette époque à engager les Russes en Extrême-Orient. Car l'Empire de Moscou, libéré de ses préoccupations en Asie, allait pouvoir se consacrer au renforcement de sa fonction en Europe, au détriment des intérêts germaniques.
Or, dans ce dilemme, Krizanitch intervient. Dans son mémorandum adressé au tsar, tout en étant déporté à Tobolsk, le savant croate supplie la Cour de ne pas se laisser entraîner, sur le conseil des Allemands, dans une guerre de conquêtes en Asie, et continue à penser qu'il faut plutôt aménager la Sibérie, et pratiquer une politique d'amitié et d'échanges commerciaux avec la Chine pour pouvoir se lancer dans la libération des Slaves, dominés soit par les Turcs, soit par les Germains. Pour Uebersberger, les conseils de Krizanitch ont malheureusement été acceptés par les cercles tsaristes et révolutionnaires.
La décision du *Führer* d'attaquer l'URSS devient ainsi le seul moyen d'écraser cette politique, inaugurée il y a près de trois siècles.

144 Communiqué officiel sur l'arrestation d'Elser.

145 Ludwig Müller, né en 1883, aumônier de la Marine durant la Première Guerre, chargé de missions en Flandres et en Turquie, puis aumônier militaire de la région de Kœnigsberg (Prusse orientale), protégé de Hitler et de Heydrich.

146 Gerstein venu souvent contrôler les dépôts était surnommé par Winkels le « gazeur n° 1 ».

147 Un diplomate neutre ne peut entreprendre un voyage en pays occupé sans le consentement du ministère des Affaires étrangères, après approbation de la Gestapo, qui se charge de la protection de l'intéressé contre d'éventuels incidents. La rencontre apparaît déjà comme une coïncidence étonnante, mais il semble encore plus étonnant qu'après cet entretien d'une nuit, la Gestapo n'ait pas questionné Gerstein.

148 Gerstein a servi a Rolf Hochuth de modèle pour le héros de sa pièce si controversée, *Le Vicaire*.

149 Kurt Gerstein est né en 1905 à Münster. Son cas a fait l'objet d'un

jugement posthume, prononcé par la cour de dénazification de Tubingen, en 1949. Plusieurs personnalités protestantes, dont Otto Dibelius, évêque de Berlin, vinrent déposer sur ses activités pendant la guerre. En 1955, lorsque fut jugé à Francfort-sur-le-Main le Dr Gerhard Peters, directeur de la Société Degesch, de Dessau (qui livrait 750 kilogrammes de cyanure, chaque mois, et sa filiale de Hambourg, 2 tonnes), les activités de Gerstein ont été de nouveau évoquées. Aucun témoin de marque n'a pu certifier avoir renseigné l'Occident sur le fonctionnement de la machine d'extermination. Même le directeur de l'I.G. Farben, et ceux des sociétés Tesch et Stabenow, de Hambourg, qui livraient les gaz aux camps de concentration, ont déclaré avoir cru que le Zyklon B servait, exclusivement à des mesures hygiéniques.

150 Voir chapitres 12 et 14.

151 Wellenstein, célèbre général allemand (1583-1634) démis de ses fonctions et assassiné à Eger. Schiller lui a dédié une tragédie.

152 Discours tenu aux *Gauleiter* le 4 octobre 1944. Stief a aidé Stauffenberg à déposer sa bombe et fut exécuté le 8 août 1944 à Berlin.

153 *Kommandant in Auschwitz*, Stuttgart, 1958, p. 144.

154 Note prise dans l'héritage laissé par Krafft, provenant sûrement de Himmler.

155 Note recueillie par Trygve Wahl.

156 Dans les notes en possession de Trygve Wahl, se trouve un H entre parenthèses : (H). Il s'agit vraisemblablement des mots prononcés par Himmler lors de la disgrâce de Kraft.

157 Voir chapitre 13.

158 Voir chapitre 4.

159 Organisation secrète de résistance nazie créée pour agir après l'entrée des troupes alliées sur le territoire allemand.

160 Klaus-Heinrich Tietjen, *Raum oder Zahl*, Leipzig, 1936.

161 Document CXXX 1-15.

162 On devait retrouver le général Koppe en 1964 à la tête d'une chocolaterie à Bonn…

163 Il avait obtenu des SS, 55,5 kilos d'or et autant de platine pour ses recherches.

164 Le 6 août 1944, Himmler nommait le *SS-Gruppenführer* docteur Heinz Kammler, constructeur de la chambre à gaz, responsable pour le développement et l'utilisation des V-2 et lui donnait tous pouvoirs pour arriver à ce but. Dans la limite de ses attributions, Kammler était directement responsable vis-à-vis du *Reichsführer*. Il devait lui soumettre des rapports hebdomadaires. Procès Pohl, document n° 2144.

165 Ces canons, appelés ainsi en l'honneur de Mme Bertha Krupp, avaient tiré pendant la Première Guerre mondiale sur Paris.

166 Procès de Pohl, document n° 2144.

167 J.R. Tournoux, *L'Histoire secrète*, Paris, 1962, p. 208.

168 J.R. Tournoux, *L'Histoire secrète*, Paris, 1962, p. 220.

169 Document n° PS 1584 (III).

170 Document n° 067.

171 Dr Walter Dornberger, *V-2, der Schuss ins Weltall*, Esslingen, 1952, p. 115.

172 Célèbre citation nazie, prise à Rudolf G. Binding (*Dies war das Mass*, Potsdam, 1940) que Ludwig Weissauer a choisie pour son anthologie du guerrier *Soldatengeis*t, préfacé par Himmler (Nibelungen-Verlag, Berlin, 1941).

173 Kidnapper les ennemis et les amener sur le territoire du *Reich* était devenu une idée chère aux grands hiérarques nazis. (*The Gœbbels Diary*, London 1945, page 383).

174 Activité du C.I.C.R, *Camps de concentration en Allemagne*, Genève, 1945, 3e édition, page 94.

175 Nous exposons ici l’importance que Himmler accorde aux enlèvements. L’action même contre Tito est présentée plus loin dans ce chapitre.

176 Le représentant à Berlin de l’*Associated Press*, Louis P. Lochner, prit contact avec l’opposition, en fin 1941. Il affirme avoir participé à une réunion de 12 à 15 personnes. Lochner se rendit même à la Maison Blanche après son rapatriement en juin 1942, mais le président Roosevelt se refusa à lui donner audience. (Hans Rothfels, *Die Deutsche Opposition gegen Hitler*, Frankfurt, 1958, p. 146.) Je connais personnellement Lochner et ne doute nullement de ses bonnes intentions, mais quant à la réunion des 15 opposants dans une nuit de novembre 1941, elle me paraît ne pas répondre à la prudence normale d’un cercle de conspirateurs. Lochner est-il certain que parmi ces gens ne s’étaient pas glissés quelques membres de la Gestapo ?

177 Schellenberg, ouvrage cité, page 468.

178 Schellenberg, ouvrage cité, page 467.

179 Je présente la personnalité de Martin Luther dans ce chapitre traitant de la guerre totale, car c’est lui que les Himmlériens ont désigné à la vindicte générale comme le responsable du massacre des Juifs en le mettant spécialement en cause comme étant l’instigateur et l’organisateur du génocide, alors que c’est son éviction par Himmler qui a facilité le renforcement du rôle des SS, l’accroissement de la répression, la prise sous contrôle des différents services du Reich et, par-là, le déclenchement de la guerre totale. Or, d’après ce que Martin Luther m’a confié dans le camp, il considérait cette politique des SS comme catastrophique pour l’Allemagne.

180 En fait, Luther a signé, comme exécutant, de nombreux actes ordonnant le transfert de Juifs, mais il n’appartenait pas à l’appareil himmlérien du génocide.

181 Zagreb devint après l’occupation de la Yougoslavie (avril 1941) la capitale de « l’État indépendant de Croatie », territoire stratégiquement très important puisqu’il englobait une partie de la Croatie, la Slavonie, la Bosnie-Herzégovine et des fragments de la Dalmatie. Berlin craignait un débarquement allié sur la côte orientale de l’Adriatique et sur le littoral croate..

182 Lors du procès contre Karl Wolff, von dem Bach-Zelewaki témoigna ainsi : « Heinrich Himmler, devant les chefs SS Supérieurs, avait déclaré que, pendant la campagne de Russie, 20 à 30 millions de Slaves devraient être tués. »

Die Welt, 27 juillet 1964. Et ce témoin, à la question que lui posa le président sur les possibilités d'appliquer une telle décision, expliqua par quels moyens de tuerie il était possible d'arriver à ce résultat. L'accusé Wolff n'a pas osé le démentir.

183 En janvier 1945, 12 d'entre eux seulement restaient vivants.

184 Oskar Dirlewanger est né en 1895, à Würzburg. Selon un officier de la sécurité militaire française, il serait mort le 16 juin 1945 à Altaussee. Cependant encore aujourd'hui, on ne croit pas à la mort du criminel. Les « politiques » enrôlés dans ses compagnies affirment que les services secrets avaient conclu un contrat avec Dirlewanger pour qu'il allât travailler pour leur compte au Proche-Orient. (C'est ce qu'affirme l'illustré de l'Allemagne fédérale *Revue* dans ses numéros 21 et suivants, à la date du 21 mai 1960). Il est probable que Dirlewanger vit encore [Édouard Calic écrit en 1966. Note de l'éditeur]. Quant à son ami et protecteur Gottlob Berger, condamné en 1949 à Nuremberg à une peine de 25 ans d'emprisonnement et libéré déjà à la fin de 1951, il paraît de temps en temps dans un procès, à la barre des témoins à décharge. Ainsi, il semble que les criminels nazis aient eu une chance de sauver leur peau, en trahissant au dernier moment ceux qui leur avaient appris à mener sans merci la guerre totale.

185 Les renseignements recueillis dans le camp, auprès des survivants de la mutinerie de Villefranche, m'ont été confirmés par la lettre du 18 novembre 1964 du maire de la ville qui m'a fait parvenir un résumé fait par M. Baudin, chef de la Résistance locale. Le directeur de l'Hôtel Moderne, M. Sauvage, fut durant trois mois interrogé à Montpellier. M. Baudin conclut: « Ainsi s'est déroulé le drame qui illustre une fois de plus la sauvage barbarie… On peut en conclure que toutes les pièces ne figurent pas, ne figureront jamais, au dossier des criminels de guerre… car combien d'actes aussi atroces restent ignorés du public, des juges et des Alliés… » la photographie de Tito. (Facsimilé de la lettre dans : *Dosije bez Imena*, de Slavko F. Odic, Zagreb, 1961).

186 Comme secrétaire général du parti communiste yougoslave, Josip Broz vivait sous le nom d'Ivan Kostanjsek, ingénieur au ministère des Forêts et des Mines et, à partir de 1940, sous le nom de Slavko Babic, ingénieur (Slavko F. Odic, *Dosije bez Imena*, Zagreb, 1961, p. 187).

187 *Kugelblitz* (coup de feu) et *Schneesturm* (blizzard), les noms donnés aux

opérations, prouvent que Hitler escomptait une victoire-éclair.

188 Lothar Rendulitch, *Gekämpft gesiegt, geschlagen*, Wels Heidelberg, 1952.

189 En collaboration avec l'*Abwehr*, non loin de Banja Luka, à Trapisti, l'armée créa en août 1943 une école de contre-guérilla : *Bandenjägerschule* dont le chef était le capitaine Konopatzki. Aux *Truppen* (troupes) sortant de cette école incombaient les raids de punition et d'intervention dans les régions où se manifestait l'activité des partisans. Notons que Himmler avait interdit en juillet 1942 l'utilisation du mot « partisan » comme on le voit par le document 06 7580 du commandant de la police régionale à Celje daté du 3 août 1943. Le *Wehrmachtsbericht* parle exclusivement de « bandes », mais en oubliant l'ordre de Himmler, ses agents préfèrent utiliser le terme *Aufständische* avec lequel Helm tente d'échanger des prisonniers.

190 Slavko F. Odic, parfaitement au courant de l'activité des services secrets dans les Balkans et qui a accès, ses livres le démontrent, aux documents secrets yougoslaves, confirme que les Allemands avaient réussi à déchiffrer le code de transmission des partisans et à découvrir le lieu où se trouvait l'E.M. du maréchal Tito. (*Neostvareni Planovi*, Zagreb, 1961, p. 184 et 186.)

191 Pour arrêter les vols de nourriture destinée aux animaux, un Ukrainien du commando du chenil fut, par ordre de Himmler, condamné à recevoir 50 coups de fouet. Il en mourut.

192 Protocole du procès de Sachsenhausen, tome II, p. 31.

193 Pour justifier la part prise par ses services secrets dans des opérations si criminelles, Schellenberg affirme dans ses Mémoires que c'est Hitler en personne qui les avait ordonnées. Au rendez-vous auquel il prétend avoir assisté en compagnie de Himmler et Heydrich, le *Führer*, parlant d'Otto Strasser, aurait dit: « Avant tout, il faut savoir où il réside. Puis le faire disparaître au moyen d'une drogue nouvelle impossible à déceler. Je vous donne », et il se tourna vers Himmler et Heydrich, « tous pouvoirs pour exécuter cet ordre ». Puis Schellenberg explique comment le docteur St… de l'Université de Munich exposa froidement à Himmler que ses cultures de bacilles, du groupe paratyphique, pouvaient être utiles à ses services et aussi comment, lui, Schellenberg, n'était pas disposé à servir à Himmler de « cobaye en vue de sa future guerre bactériologique ».

194 Walter Schellenberg, *Le chefdu contre-espionnage nazi parle*, Paris, 1957, p. 348.

195 Le nom de « Brandebourg » attribué aux troupes spéciales de l'*Abwehr* provient de la ville de Prusse où se trouvait le centre principal d'entraînement. Ce nom marque l'analogie du but qui leur est assigné avec celui des anciens princes de Brandebourg dont la bannière portait sur un fond blanc un aigle rouge monocéphale. Le rapace ensanglanté, symbole de la colonisation de l'Est, on le voit aussi peint sur les casques des soldats *Brandebourg*.

196 Dans l'ombre de César – le *Führer* – l'amiral Canaris avait agrandi son duché. L'*Abteilung* III B, section dans l'E.M., durant la Première Guerre mondiale, devenue l'*Abteilung Abwehr* (section de défense) dans le département de l'armée, dépendant de la *Wehrmachtsamt*, du ministère de la guerre, pendant la république de Weimar, fut transformée par Hitler en une *Amisgruppe Abwehr*, bureau central dépendant de l'OKW. Dans un département de ce service, l'*Amt Ausland Abwehr*, qui comprend cinq *Abteilungen*, cinq sections, s'élaborent toutes les machinations: 1. 1'espionnage en collaboration avec la SD; 2. diversions et sabotages; 3. contre-espionnage. Les trois sections sont appuyées par les services de l'*Auswärtiges Amt* et restent en contact avec 550 points du globe, qui centralisent les activités de 50 000 collaborateurs attitrés ou bénévoles. L'ensemble de l'*Abwehr* est encadré par 4 000 officiers. Les centres pour l'adaptation à la guerre subversive, appliquant la stratégie de « la percée souterraine », sont dispersés dans toute l'Allemagne : Brandebourg (1er bataillon, parachutistes, unités « tropiques » et pionniers), Baden (2e bataillon, Balkans et URSS), Düren (unité destinée aux opérations en Europe occidentale), Meseritz (la légion indienne), Potsdam (*Sonderverband* – unité spéciale – 287 et *Sonderverband* 288), Neuhammer (régiment *Bergmann* et bataillon *Neuhammer*), Wienerneustadt (bataillon *Roland*) etc.
Les crédits pour l'*Abwehr* montent d'année en année. Canaris a mis à la disposition du *Führer* une *Sondereinheit* Brandebourg que Hitler peut jeter de lui-même aux endroits les plus délicats. C'est cette unité qui fit sauter les ponts de Sidi-ben-Baker, près de Gafsa, en Tunisie, pour arrêter la progression des troupes américaines d'Eisenhower. Dans l'entourage de Canaris, on trouve des collaborateurs espagnols, italiens, des princes tartares, des officiers perses. Il a des amis dans l'industrie et les cercles intellectuels allemands. Il se croit très puissant et de grande influence, mais l'autonomie de son duché ne dure pas, Himmler voulait être le premier auprès du César, son *Kronprinz*. Dans le système totalitaire, deux gardes prétoriennes rivales ne peuvent que s'annihiler.

197 Dans sa directive n° 32 du 11 juin 1941, l’OKW prescrit que les opérations contre l’Angleterre seront poursuivies durant l’hiver 1941-1942 par « des attaques concentrées qui de Libye à travers l’Égypte, de Bulgarie à travers la Turquie, et le cas échéant, aussi, à travers le Transcaucasie, perceront jusqu’en Iran ».

198 Le gouvernement du IIIe *Reich* proclama l’ancien maire de Calcutta Choubas Shandra Bose Führer de la nation indienne.

199 Otto Skorzeny est versé au mois de mars 1943 par ordre de Kaltenbrunner dans la RSHA, Amt VI (espionnage à l’étranger) : secteur « S », sabotage. Comme vétéran nazi autrichien de 1934, il porte le matricule SS n° 29579. Durant l’été 1943, il dirige l’opération *Eiche* (chêne) qui réussit à libérer Mussolini, retenu prisonnier dans l’hôtel du Grand Sasso par le régime du maréchal Badoglio.

200 Les termes *Sonder*, *Besonder* (spécial) reviennent sans cesse dans le vocabulaire administratif et militaire des SS. Ils justifient les activités inhabituelles et permettent d’échapper au contrôle de tout organisme dans l’État et même des SS. Les *Sonderkommando*, les *Sonderkommission*, les *Sondereinheit* ou *Sonderaktion* sont couverts directement par l’autorité du *Reichsführer*.

201 Nikolaus von Horthy, *Ein Leben für Ungarn*, Bonn, 1953, p. 296.

202 Nikolaus von Horthy, ouvrage cité, p. 286.

203 Horthy, ouvrage cité, p. 284.

204 Skorzeny, ouvrage cité, p. 238.

205 Heinz Guderian, *Souvenir d’un soldat*, Paris, 1954, p. 369.

206 Skorzeny a affirmé dans une interview parue dans le *Daily Express* du 17 avril 1952 avoir « sauvé » par son intervention un million de vies allemandes. En vérité, il a prolongé la guerre, provoqué la destruction de Budapest ce qui coûta, cela n’est pas une hypothèse mais un fait, des milliers de vies hongroises et allemandes.

207 Le Schloss Hirschberg avait servi, un an plus tôt, de maison de

convalescence à Mussolini, après sa « libération ». Pour mieux camoufler le séjour de Horthy, le château portait sur les cartes le nom de Waldbichl.

208 À Badenweiler, dans la villa Scheffel, Skorzeny dirigeait un centre de sabotage pour former un maquis de terroristes français ou commando 48 312. Les élèves, d'anciens cagoulards et des miliciens, s'entraînaient à devenir les saboteurs télécommandés de Skorzeny. Ils retrouveraient en France des dépôts d'explosifs cachés avant l'abandon du territoire par la *Wehrmacht*. À ces miliciens, on faisait croire qu'ils deviendraient les éléments importants du nouvel ordre qui serait établi définitivement dès que le *Führer* déciderait d'utiliser ses armes imposant la soumission sans condition. En mars 1945, un commando, envoyé « *via* Italie » sur des bâtiments spéciaux, débarquait sur la côte sud de la France. Les hommes étaient porteurs de cartes d'identité de prisonniers politiques de Sachsenhausen pour pouvoir se présenter comme des déportés fugitifs et résistants désireux d'apporter des nouvelles du complot en Allemagne. Heureux de vivre dans l'illégalité avec des papiers de résistants, ils n'allèrent pas bien loin…

209 Les *Kleinkampf-Verbände* (les petites unités de combat) que commandait le vice-amiral Heye, formées à la fin de l'année 1943, reçurent l'ordre, en s'attaquant aux convois de ravitaillement, de s'efforcer de couler les grandes unités des marines britanniques et alliées au moyen de sous-marin de poche, de vedettes d'assaut armées de torpilles, et d'hommes grenouilles. Ces unités atteignirent en 1945 16 000 hommes.

210 *Hochverrat*, traduction textuelle: « haute trahison » ; mais selon la législation du *Reich*, désigne aussi les complots contre le gouvernement. Les sociaux-démocrates, les chrétiens et les communistes qui continuèrent leurs activités politiques après l'interdiction de leurs partis, passèrent devant les tribunaux pour crime de haute trahison ; par contre, ceux coupables de relations avec l'ennemi (espionnage) furent condamnés pour *Landesverrat*, trahison au pays.

211 *Deutsche Allgemeine Zeitung*, 13 avril 1945.

212 IMT. Nuremberg 1949, t. 41, pp. 433-434, Document Speer, 28.

213 On connaît ces méthodes par les rares rescapés du *Bunker*, par les cellules et les divers instruments de tortures retrouvés après la libération du camp, et

surtout par les aveux faits devant les tribunaux militaires soviétiques (Berlin, 1947) par Paul Sakowski, bourreau à Sachsenhausen et Karl Zander, employé au crématoire.

214 Aujourd'hui ministre du gouvernement luxembourgeois. [Nous rappelons que cet ouvrage a été publié en 1966. Note de l'éditeur.]

215 Rudolf Wunderlich, particulièrement bien placé dans la centrale SS de Lichterfelde, parvint même à faire entrer à Sachsenhausen des armes prélevées sur les stocks SS.

216 Des lettres de la *Sonderkommission* retrouvées après-guerre démontrent la rivalité entre l'Amt IV (Müller) et l'Amt V (Nebe).

217 La place nous manque pour nous étendre sur ce sujet et exposer ici les dires de Martin Luther, qui confirment ce fait. Nous traiterons toute l'affaire de l'incendie du *Reichstag* dans un livre ultérieur.

218 Witzleben et von York furent transférés dans d'autres prisons, Prinz Albrecht-Strasse, Lehrter Strasse, Ravensbrück et furent exécutés le 8 août 1944 dans la prison de Plötzenseo. Le registre de la prison, N° 1533/38, porte une remarque: « Les condamnés comptaient parmi les auteurs du coup de force du 20 juillet 1944. » L'arrivée à Sachsenhausen des trois amis de Stauffenberg: Wagner, Witzleben et von York fut gardée secrète à tel point que les familles n'ont jamais appris l'événement. La veuve du comte von York n'en sut rien elle-même jusqu'au 20 janvier 1965, lorsque je lui ai fait part de mon entrevue avec son mari. Le général Wagner mourut à Sachsenhausen après l'opération faite par le médecin-chef SS Baumkötter. Événement tenu secret jusqu'à ma déposition devant les Assises de Münster qui jugeaient Baumkötter en 1962. Après ma déposition sur ce sujet, le médecin confirma que Wagner avait été opéré par lui à Sachsenhausen.

219 Gerhart Ritter, *Échec au Dictateur*, Paris, pp. 258-259.

220 Claus Schenk Graf von Stauffenberg (1907-1944) s'intéressait à la littérature et à la philosophie. Lors de la mort de Stefan George, le chef de file d'une poésie riche en pensée profonde, il présidait aux obsèques (le 4 décembre 1933) du maître et fit lire devant le cercueil des poèmes du « Septième anneau ». Selon Maurice Daumont, il resta fidèle jusqu'à sa mort à ces idées. (*La grande conjuration contre Hitler*, Paris). Jacques Nobécourt s'associe à ce jugement («

Qui était von Stauffenberg? » *Le Monde*, 21 juillet 1964). Par un rapport de Kaltenbrunner, on constate que les frères Stauffenberg montraient assez de personnalité pour imposer leurs conceptions politiques à leur entourage.

221 Déjà le message n° 2 (téléscripté à 18 heures le 20 juillet 1944 et signé par Stauffenberg) spécifie, dans son second alinéa, que les camps de concentration doivent être occupés le plus rapidement possible, les commandants arrêtés et les gardes désarmés. En outre, on ne voit pas où Stauffenberg pourrait trouver « les chargés de missions politiques » auprès des régions militaires autrement qu'en libérant les détenus politiques.

222 Mme Annedore Leber, veuve du leader social-démocrate, m'a certifié en août 1964 que son mari a eu six rendez-vous avec Stauffenberg avant l'attentat. À cette occasion, elle m'a confirmé que son mari avait accepté une rencontre avec les communistes exclusivement pour connaître leurs buts et leur position en cas de soulèvement. (Voir Annedore Leber, *Conscience in Revolt*, London, 1957).

223 Il est vrai que l'ordre n° 3 (3 seulement) de l'exercice *Walkyrie* et encore dans son point 6, parle de la radiodiffusion à Masurenallee, selon le rapport de Kaltenbrunner du 24 juillet 1944, mais il ne dit pas un mot des garnisons SS d'Oranienburg, alors que les conjurés pensent à annihiler le régiment de Hermann Gœring, à Tegel. Et, ce qui est plus grave, le retour de Stauffenberg du lieu de l'attentat à la Bendlerstrasse. Pour causer le choc psychologique indispensable, il aurait fallu annoncer la chute du dictateur. Les ordres en préparation parlent aussi des émetteurs à Königswusterhausen et Zeesen, mais on ne voit ni chars, ni camions, se diriger vers ces stations pour les prendre.

224 Le matin avant de se rendre auprès du Führer, Stauffenberg a lancé le bruit qu'il faut s'attendre à une descente des parachutistes alliés sur la capitale. Ce renseignement résulte du rapport du sous-officier Karl Berlin, employé dans les garages de la Bendlerstrasse. (Danil Melnikow, 20 juillet 1944, Berlin, 1964, page 227).

225 Gerhard Ritter, *Échec au Dictateur*, Paris, 1956, p. 270.

226 Gerhard Ritter, *Échec au Dictateur*, Paris, 1956, p. 271.

227 Allen Welsh Dulles, *Verschwörung in Deutschland*, Kassel, 1949, p. 172.

228 Voir Gerhard Ritter, *Échec au Dictateur*, Paris, 1956, p. 273.

229 Adam von Trott zu Solz (1909-1944) conseiller de légation, travaillait au ministère des Affaires étrangères. L'auteur de ce livre, à deux reprises avant son arrestation, rencontra le jeune diplomate, une fois à la Wilhelmstrasse, la seconde au Club de la presse, Fasanenstrasse. Pour Trott, la guerre était perdue depuis 1941, lorsque Hitler échoua devant Moscou. Il ne cachait pas son souci de voir les Américains s'armer à un rythme accéléré et se rendre capables de créer sous peu un deuxième front. Il me confia même que l'ambassadeur du *Reich* à Washington, Thomsen, rentré à Berlin, fit à Ribbentrop et à Hitler un rapport négatif sur les possibilités d'arrêter l'intervention effective américaine en Europe. Selon Trott, l'ambassadeur allemand considérait comme un succès diplomatique de Roosevelt le fait que Staline ait arrêté les troupes allemandes devant Moscou. « Nous devons nous attendre à une alliance solide qui mènera à une guerre sans pardon ». Huit mois après cette conversation, les Américains débarquaient en Afrique du Nord.

230 *Die Tat*, organe des anciens des K.Z. de la Bundesrepublik Frankfurt (25 juillet 1964), affirme que Zgoda a fait le 8 juillet 1964, sous serment, une déposition sur l'assassinat de Thälmann.

231 Le registre des décès n° 2943 du ministère de la Justice concernant la condamnation et l'exécution de Karl Langbehn contient la remarque : « Langbehn avait des relations avec la clique des traîtres du 20 juillet. Il a arrangé, avec l'arrière-pensée de trahir, une rencontre entre le co-condamné Popitz et le *Reichsführer*-SS ».

232 La *Sonderaktion* dans le KL Sachsenhausen a duré du 7 avril au 22 septembre 1944, selon l'Aki de la Gestapo du 6 octobre 1944 (RSHA IV A I a NR.B 44 g.). Pendant cette période, on a fait la chasse aux rouges sur le territoire du *Reich*, dans les camps et en dehors des camps. La Gestapo a réussi à cette époque à démanteler de nombreux réseaux sociaux-démocrates et communistes, à Hamburg, dans les villes de la Ruhr et en Saxe. C'est en août 1944 que fut arrêté à Leipzig l'ancien recteur de l'Université, le D[r] Georg Sacke. Jeté dans le camp de concentration de Neuengamme, il périt pendant le bombardement du navire *Cap Arcona* que Himmler avait chargé de déportés juste quelques jours avant la fin de la guerre.

233 Des troupes aéroportées composées d'effectifs américains, britanniques et

polonais descendirent le 17 septembre à proximité de Nimwegen et Arnheim. Des divisions fraîchement équipées de SS les attendaient. Le 26, l'opération se terminait par une défaite complète, les Alliés avaient perdu 7 000 hommes.

234 Lorsqu'en août 1944, les deux consuls généraux yougoslaves ont été mis en quarantaine sous prétexte de menées subversives, le commandant Kaindl vint au block 15 et, parlant de ces cas devant l'ancien consul général à Nancy, Bogdan Smiljanic, et moi, il dit: « Les uns attendent les Bolcheviks, les autres, les paras anglais. Vous perdez votre temps à les attendre. Nous savons fort bien le nombre de leurs unités, l'endroit et la date où descendront les Anglais. Ils préfèrent laisser les Russes tirer les marrons du feu ».

235 Omar Bradley, *A Soldiers Story*, New York, 1951.

236 *Bratskoje Sotrudnitchestvo Woyenoplenych* (collaboration fraternelle des prisonniers de guerre soviétique).

237 Renseignements fournis par J. Brodski, historien soviétique dans l'ouvrage déjà cité.

238 *La guerre derrière les barbelés*, Moscou, 1958, pp. 109 et 96, compilation de récits de plusieurs prisonniers de Buchenwald.

239 A. Lebedew, *Les soldats de la petite guerre*, Moscou, 1957, p. 59.

240 C'est la formule qu'employaient les SS pour envoyer les malades au crématoire.

241 « Pirates de l'air », c'est ainsi que la propagande nazie appelait les parachutistes alliés faits prisonniers.

242 L'auteur de ce livre possède une déclaration originale d'Ervin Schjerven, ancien déporté politique de Sachsenhausen, faite auprès des autorités norvégiennes le 16 décembre 1962 (Oslo) et dans laquelle l'ancien membre de notre réseau de résistance déclare avoir assisté à la destruction de 140 000 fiches et négatifs photographiques de prisonniers politiques. Sur l'ordre de Himmler, affirme Schjerven, 200 000 dossiers ont été détruits le 9 février 1945. Il certifie aussi que les actes de la *Sonderkommission* de RSHA de l'Inspection Amlagruppe D et d'autres documents déposés à Oranienburg furent brûlés sous le contrôle des SS. Il ajoute qu'il a pu prélever de ces archives le négatif

d’Édouard Calic.

243 Robert Franqueville, *Rien à signaler à Sachsenhausen*, Paris, Neuchâtel, 1946, p. 178.

244 *Imprograma:* Import Grosser Maiken – Importation de grandes marques de Champagne.

245 Gerhard Schœnberner, *Wir heben es gesehen,* Hamburg, 1962.

246 Gerald Reitlinger, *The SS.*, Londres.

247 Après ma libération, de retour à Berlin, j’ai vu en juin 1945, parmi d’autres documents saisis, la fiche contenant ce texte télétypé à Paris. À l’époque, personne ne se demandait si Paris avait failli devenir un second Stalingrad et personne ne parlait d’un ordre de Hitler pour détruire la capitale française. Les ex-déportés allemands devenus chefs de la police berlinoise n’ont pas voulu me confier ce document, mais ils m’ont autorisé à en recopier le texte pour ma documentation. Les nouveaux policiers installés à Meineckestrasse et qui détenaient une partie des dossiers retrouvés dans les ruines de la Gestapo ont gardé l’original ainsi qu’une partie du fichier concernant les diplomates. Ils ont sans doute remis plus tard le tout aux autorités soviétiques.

248 Walter Schellenberg : « Himmler par son intervention énergique – et je crois sincèrement être dans le vrai en le disant – réussit à neutraliser les ordres de Kaltenbrunner, sauvant ainsi d’innombrables vies humaines ».

249 Didrik Arup Seip, *Hemma Och Fiendeland*, 1940-1945, Stockholm, 1950, pp. 300-301.

250 Comte Folke Bernadotte, *The curtain falls*, New York, 1945, p. 45.

251 Comte Folke Bernadotte, *Ibidem*, p. 46.

252 Ce qui prouve que Hitler n’a pas donné au seul *Reichsführer* tous les pouvoirs de traiter le problème des déportés politiques.

253 Rapport du CICR (documents 1939-1945, Genève, 1947, 3e édition, p. 74).

254 Ouvrage cité, p. 77

255 D’après la déposition de Gottlob Berger, au procès du général Wolff en août 1964, à Munich, Himmler avait personnellement une liste de 83 noms de SS, porteurs du secret de la Solution finale. Gottlob Berger a voulu souligner le nombre infime de ceux qui connaissaient la persécution dans toute son ampleur. Mais, rien qu’à Auschwitz, un millier de personnes, au moins, s’occupaient de la « Solution finale ».

256 Ces renseignements sur Theresienstadt m’ont été fournis par Leo Haas, l’un des faux-monnayeurs forcé de la « Bank of England » (chap. IV)

257 Claus Bonhœffer fut assassiné le 23 avril avec un groupe de détenus entre autres le professeur Albrecht Haushofer, le fils du grand « géopoliticien ».

258 Schellenberg, ouvrage cité, p. 452.

259 Schellenberg, ouvrage cité, p. 151.

260 Norbert Masur, *En Jade talar med Himmler*, Stockholm, 1946.

261 Guderian, *Souvenirs d’un soldat*, Paris, 1954, p. 374.

262 H. R. Trévor Roper, *The last days of Hitler*, London, 1947, p. 41.

263 Reiltinger, ouvrage cité, p. 195.

264 Skorzeny, *Geheimkommando Skorzeny*, Hamburg, 1950. p. 260.

265 Skorzeny, *Geheimkommando*, Hamburg, 1950, p. 241.

266 Guderian, *Erinnerungen an einen Soldaten*, Heidelberg, 1951, p. 368.

267 *Völkischcer Beobachter*, 14 novembre 1944.

268 Archives secrètes de la Wilhelm Strasse I. Document 215, p. 157, 258, 259.

269 Ainsi Hitler s’opposa à la création d’un État burgonde qui tenait tant au cœur du *Raumphilosoph* Werner Best (Dr H. Picker), comme à la punition des généraux indécis (Graf Sponcek nommé par Himmler dans son discours le 4 octobre 1944 à Poznan) auxquels le *Reichsführer* avait cru devoir donner une

leçon – leçon qui, à la même occasion, devait profiter à Hitler.

270 L'ancien secrétaire d'État aux Affaires étrangères et ambassadeur au Vatican, Ernst von Weitzsäcker fournit le témoignage des contacts personnels que Ribbentrop entretint avec le *Führer* (*Erinnerungen*, München, 1950, p. 156). Il souligne aussi la crainte qu'éprouvait son ministre face à Himmler. Les efforts de Weitzsäcker et sa nomination comme ambassadeur auprès du Pape attestent le but poursuivi par Hitler et donc aussi par son ombre Bormann.

271 Hans Müller, *Katolische Kirche und Nationalsozialismus*, München, 1963, p. 377.

272 Walter Hagen, *Le Front secret*, Paris, 1952, p. 364 (Hagen et Hœttl sont un seul et même homme).

273 En mars 1945, des accords sont conclus avec Karl Burckhard (confirmés par un télégramme du 25 avril) selon lesquels le camp devait passer sous contrôle de la Croix-Rouge.

274 Fritz Hesse, *Hitler and the English*, Londres, 1954, p. 199.

275 James Byrnes, *Speaking Frankly*, Londres, 1947, p. 57.

276 Guderian, ouvrage cité, p. 420.

277 Document de l'Activité du CICR en faveur des détenus civils de 1939-1945, Genève, p. 97.

278 Cité d'après: Kurt Schrötter-Walter Wüst, *Tod und Unsterlichkeit*, Ahnenerbestiftung Verlag, 1940, Berlin, Citation chère aux dirigeants SS.

279 Gérard Reitlinger, parlant de la dernière phase de la guerre, compare ainsi le comportement de Himmler et de Gœbbels : « … Le 28 février (1945), Gœbbels est allé à Hohen-Lüchen et est revenu encore une fois impressionné du réalisme et du bon sens de Himmler. Mais maintenant, Gœbbels n'approuve plus les plans de Himmler, il a fait son choix entre "l'Allemagne et Hitler". Il s'est décidé pour la *Gotterdämmerung* » (*The SS*, p. 414). Nous prouverons dans le chapitre 13 que Gœbbels n'avait pas choisi à cette époque la *Gotterdämmerung*, même après la mort de Hitler, il a essayé d'obtenir un armistice des Russes et des Alliés. Himmler semble marcher avec Hitler jusqu'au septième jour avant la

mort du Führer. Ce n'est qu'au moment où il a su que Hitler périrait soit par les obus russes, soit par un suicide, qu'il se décida à jouer l'homme de la capitulation vis-à-vis de l'Occident, et cela non pour faciliter la tâche de l'Occident, mais pour sauver « les meilleurs ».

280 Camps de concentration en Allemagne (1939-1945), Genève. 1947.

281 Rapport du CICR.

282 Rapport du CICR., p. 120.

283 Rapport du CICR, p. 120.

284 Rapport du CICR, p. 121

285 Rapport du CICR, p. 116.

286 Rapport du CICR, p. 116.

287 Norbert Masur, *En Jood Talar med Himmler*. (*Un Juifparle avec Himmler*), Stockholm, 1946. Cité d'après J. Wulf, *Bormann*, Paris, 1963, p. 172.

288 Hugh Trevor-Roper, *Les derniers jours de Hitler*, Paris 1964, p. 192.

289 Karl Koller, *Les derniers mois*, Paris, 1950, p. 36.

290 Hugh Trevor-Roper, *Les derniers Jours de Hitler*, Paris 1964, p. 192.

291 Bien qu'il ait abandonné le Führer, le médecin Karl Brandt, condamné par le Tribunal international de Nuremberg, pour ses expériences sur les détenus des camps de concentration, fut pendu le 2 juin 1948.

292 Trevor-Roper, ouvrage cité, p. 204.

293 Trevor-Roper, ouvrage cité, p. 204.

294 Trevor-Roper, ouvrage cité, p. 201.

295 Crinis finit par se suicider lui-même lors de la bataille finale de Berlin.

296 Au procès de Nuremberg, Gœring, pour ne pas passer auprès des nazis

pour l’homme qui a poignardé dans le dos le *Führer* au dernier moment, prétendra que l’envoi de ce télégramme n’a été qu’un malheureux malentendu technique, et visait à assurer la continuité du gouvernement légal. Ce n’était pas en vérité un « malentendu » puisque Ribbentrop, Keitel et von Bulow ont reçu communication de ce télégramme: Ribbentrop pour qu’il s’abstienne de toute tractation, Keitel, de toute démarche militaire ; von Below, délégué du *Reichsmarschall* auprès du *Führer*, pour qu’il considère dès ce moment Hitler comme l’ex-chef de l’État dont il ne doit accepter aucun ordre touchant la *Luftwaffe*, seul moyen de transport dans une Allemagne morcelée par les combats. Si Gœring n’a pas envoyé ce même télégramme à Himmler, c’est qu’il le considère comme un subalterne, tout ministre de l’Intérieur qu’il soit, et qu’il n’a pas à s’immiscer dans des tractations d’ordre international du ressort de Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères, qui, de son côté, doit rester soumis à l’autorité du nouveau chancelier, et chef d’État.

297 Bernadotte, ouvrage cité, p. 109.

298 Bernadotte, ouvrage cité, p. 119.

299 Bernadotte, ouvrage cité, p. 135.

300 Bernadotte, ouvrage cité, p. 112.

301 Hagen, ouvrage cité, p. 364.

302 Koller, ouvrage cité, p. 76.

303 Koller, ouvrage cité, p. 77.

304 Koller, ouvrage cité, p. 72.

305 Karl Dœnitz, *Dix ans et vingt jours*, Paris, 1959.

306 Himmler a eu quatre entretiens avec le comte Bernadotte le 12 février, le 2 avril, le 21 avril, et dans la nuit du 23 au 24 avril 1945.

307 Keitel, pour se défendre au sujet des crimes commis par les SS, écrivait dans sa cellule à Nuremberg : « Il est de fait que l’ensemble des généraux qui s’étaient d’abord tenus sur la réserve (quand ce n’était pas dans l’opposition), devinrent, au bout de quelques années des partisans du *Führer*. Cela ne signifie

nullement que nous, les soldats, ayons été au courant de tout ce qu'une masse de documents allemands nous a révelé au cours de ce procès, ni que nous y ayons en rien participé. C'est loin d'être le cas. » Walter Gœrlitz et Maréchal Keitel, ouvrage cité, Paris, 1963, p. 297.

308 Un messager avec le testament fut envoyé à Dœnitz, et un autre pour l'*Alpenfestung*, nous verrons encore comment ils ont accompli leur mission.

309 Trevor-Roper, ouvrage cité, p. 257.

310 L'occasion m'a été donnée lors d'un meeting de l'aviation à voile, tenu à Vichy en 1956, d'être assis à côté de Hanna Reitsch, la fameuse aviatrice qui accompagnait von Greim lors de sa dernière visite auprès du *Führer*. À ma question « À votre avis, pourquoi Hitler s'est-il suicidé au lieu d'aller se battre sur les barricades de Berlin, ou dans les montagnes des Alpes? » l'aviatrice pâlit et me répondit: « Lorsque je l'ai vu, il souffrait de la trahison perpétrée par Himmler. C'était un homme effondré. Il était prêt à tout, mais en aucun cas, à laisser Himmler devenir son successeur. »

311 Hanna Reitsch affirme avoir quitté le *bunker* avec von Greim le 30 avril. Mais puisqu'elle ignore encore le mariage du *Führer*, qui a eu lieu le 29 tôt dans la matinée (vers 3 heures), il est vraisemblable qu'elle ait quitté Hitler juste quelques heures avant qu'il n'épouse Eva Braun et n'écrive son testament.

312 Bernadotte, ouvrage cité, p. 97.

313 Below sera moins précis auprès des militaires pour ne pas être accusé par les Alliés d'appartenir à ceux qui poussaient à la lutte à outrance.

314 La défaite du militarisme allemand dans la Seconde Guerre mondiale (Rapport et documents), Moscou, 1960, annexe v, p. 276.

315 Ces deux déclarations m'ont été rapportées en 1945 par un médecin soviétique membre de la Commission qui enquêtait sur la mort de Hitler. Il les tenait d'un haut dignitaire SS resté au *bunker* et fait prisonnier le 1er mai sur les bords de la Sprée.

316 La défaite du militarisme allemand dans la Seconde Guerre mondiale. (Rapport et documents, Moscou 1960, annexe v, p. 268, en russe).

317 Le général Krebs était de retour. Un danger existait: les Russes pouvaient annoncer les premiers la mort de Hitler apprise par l'émissaire du *bunker*. Une telle nouvelle provenant du camp ennemi aurait provoqué des troubles. Gœbbels se voyait obligé de communiquer à Dœnitz la disparition du *Führer*. En tout cas, les Russes en connaissaient le secret dix heures avant le nouveau chef d'État allemand.

318 Dœnitz, ouvrage cité, p. 351.

319 Schellenberg, ouvrage cité, p. 499.

320 Après la guerre, Krosigk est allé jusqu'à écrire le portrait biographique de Stauffenberg, chef de la résistance militaire.

321 Rudi Goguel, *Es war ein Langer Weg*, Düsseldorf, 1947, p. 189.

322 *Ibidem.*

323 Proposition que Rudolf Hess, le super-bourreau d'Auschwitz, trouva lâche et ignoble de la part de son *Reischführer* (*Kommandant in Auschwitz*, Stuggart 1958, p. 144)

324 Déclaration du commandant Kaindl devant le tribunal militaire du procès de Sachsenhaussen (octobre 1947) et de son adjoint Hoehn : « J'ai entendu personnellement le commandant du camp de Neuengamme, Pauli, dire que deux grands bateaux chargés de déportés furent coulés en mer. » (Protocole du procès Todeslager, Sachsenhaussen, 1948. P. 73)

325 Léon Degrelle, *Die verlorence Legion*, Stuttgart, 1955.

326 Dœnitz, ouvrage cité.

327 Dœnitz, ouvrage cité, p. 353.

328 Ludde-Neurath, *Regierung Dœnitz*, Göttingen, p. 95.

329 Walter Gœrlitz, *Le maréchal Keitel*, Paris, 1963.

330 Walter Gœrlitz, ouvrage cité p. 277.

331 Le consul général yougoslave Milivoj Pandurovitch, accrédité auprès du gouvernement du *Reich*, qui fut détenu à Sachsenhausen, puis transféré à Bergen-Belsen et, très malade, remis aux Suédois à la fin de la guerre, m'a certifié: « Un officier SS, responsable de mon convoi, m'a déclaré que le *Reichsführer* et les officiers supérieurs SS seraient pris sous la protection de la Croix-Rouge suédoise. » Les Himmlériens utilisaient tous les arguments prouvant combien leur réputation n'était due qu'aux événements de la guerre et que leur protection par les neutres s'imposait. La hargne dont fait preuve Himmler à l'égard de Schellenberg et que le chef d'espionnage situe dans ses mémoires avant le 29 avril, grandissait, en vérité, depuis le renvoi du *Reichsführer* par Dœnitz, époque où Himmler attendait désespérément des nouvelles de son « ministre des Affaires étrangères », qui, constatant la solidarité des Suédois avec les Alliés à l'encontre du « plus grand criminel », préféra utiliser son séjour à Stockholm pour assurer sa propre réhabilitation.

332 I.M.T., XIV p. 374.

333 Xaver Schwarz, condamné à l'emprisonnement au procès de Nuremberg fut libéré avant l'expiration de la durée de sa peine.

334 Avec raison, André François-Poncet constate dans la préface de l'édition française du livre de Trevor-Roper, *Les derniers jours de Hitler*, la crainte de l'historien britannique « d'un Hitler qui aurait survécu ».

335 Koller, ouvrage cité, p. 89.

336 Il s'agit des divisions: *AdolfHitler*, *Das Reich*, *Hohenstauffen* et même de la *Totenkopf*, composée en grande partie des gardes des camps de concentration. Rappelons que leurs officiers furent dégradés par Hitler.

337 Walter Hagon, *Untemehnwn Bernhardt*, Verlag Welsermuhl, Wels und Starnberg, p. 12.

338 *Sunday Dispatch*, 16 octobre 1965.

339 Léon Blum, ouvrage cité, p. 541.

340 Plusieurs fois interrogé après la guerre, Austin s'est toujours refusé à donner la moindre indication sur l'endroit où il a enseveli Himmler.

341 Felix Kersten, *Totenkopf und Treue (Heinrich Himmler ohne Uniform)*, Hamburg, 1952, p. 152-153.